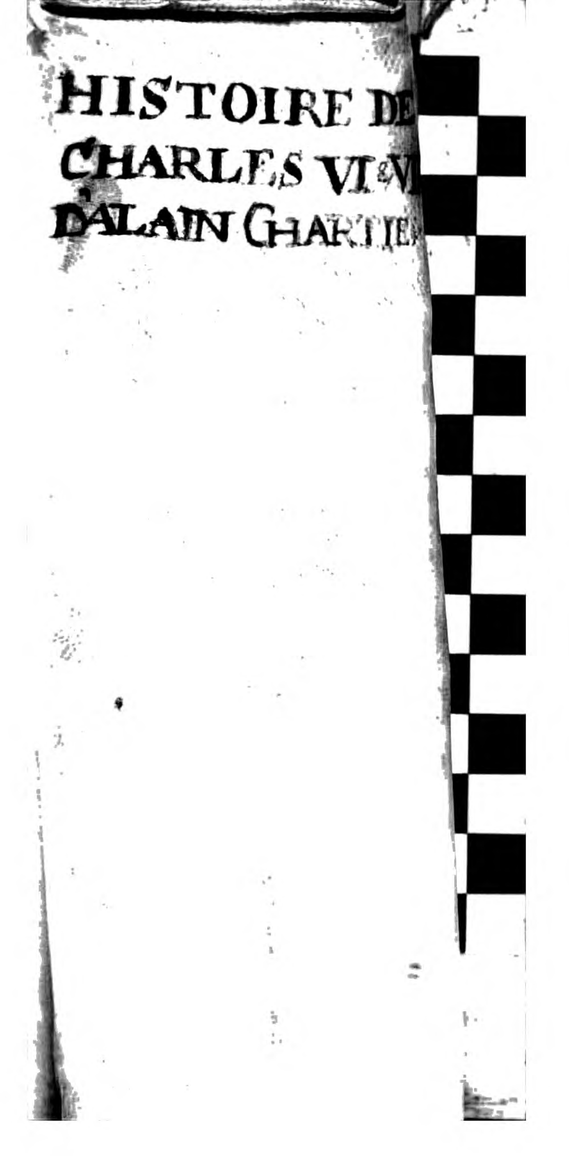
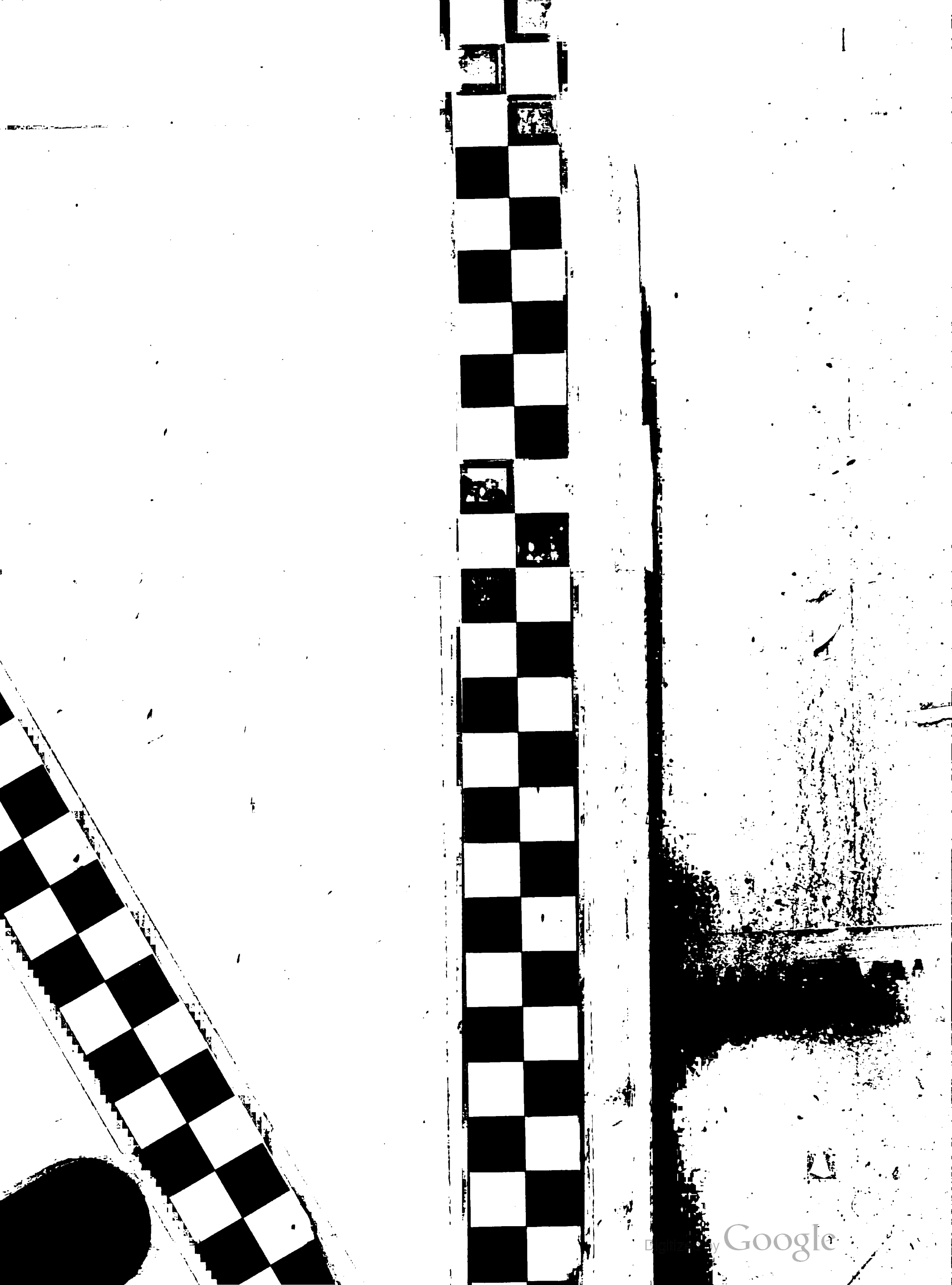
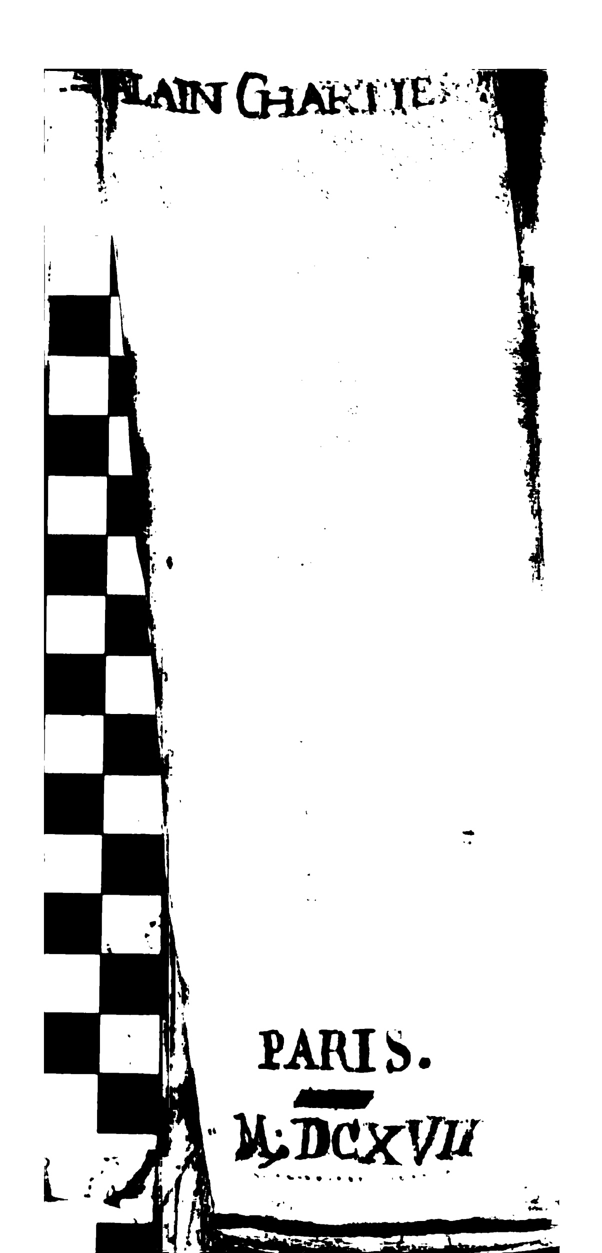
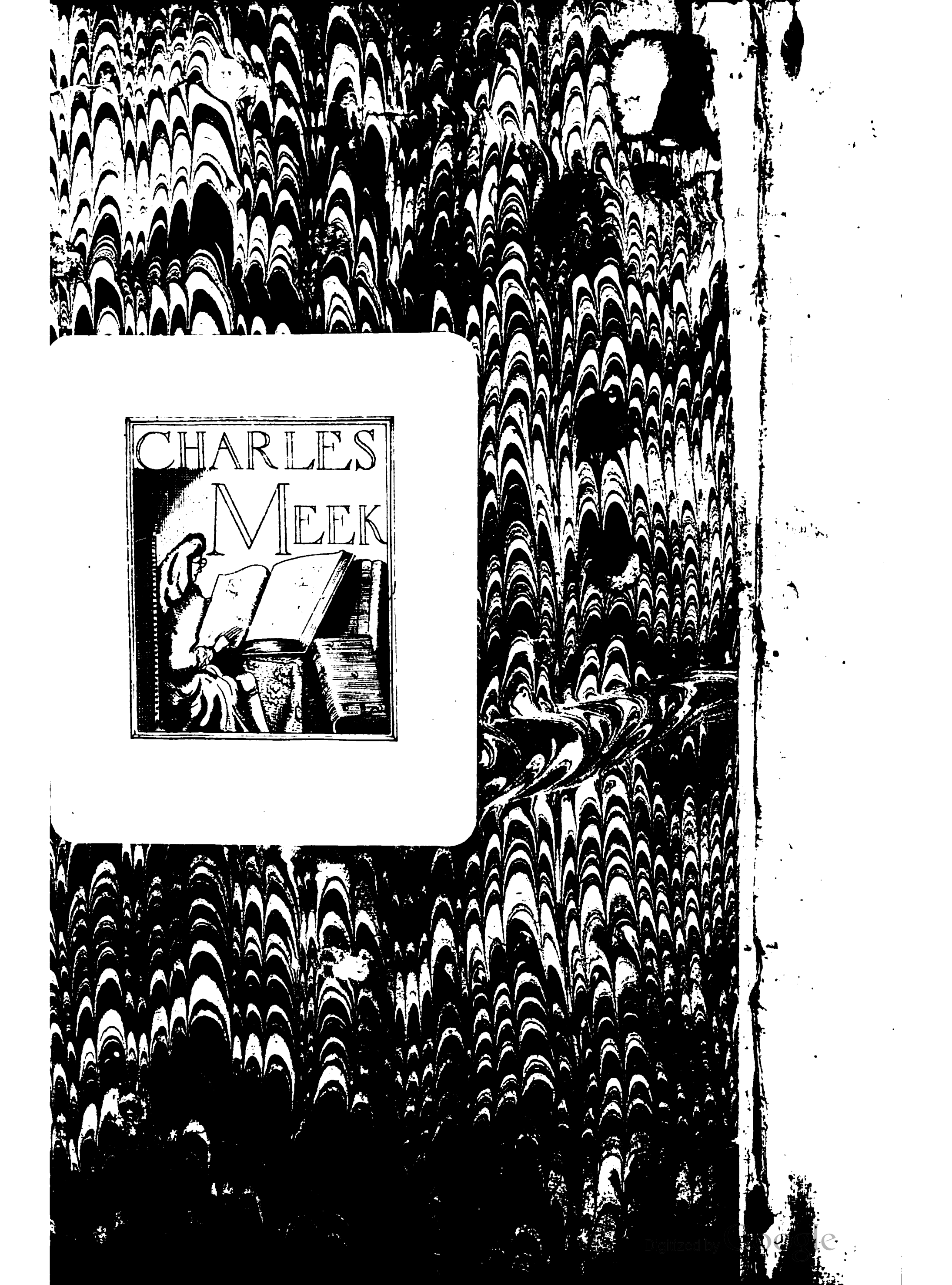
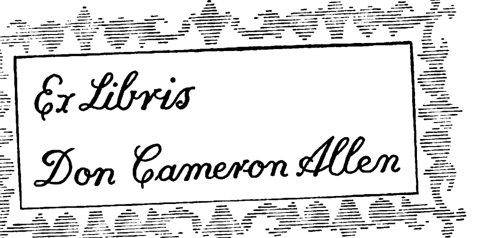

HISTOIRE DE
CHARLES VI & VI
D'ALAIN CHARTIE




ALAIN CHARTIE
PARIS.
M.DCXVII


CHARLES
MEEK


Ex Libris
Don Cameron Allen

LES
OEVVRES
DE MAISTRE ALAIN CHARTIER,

CLERC, NOTAIRE, ET SECRETAIRE
des Roys Charles VI. & VII.

CONTENANS L'HISTOIRE
DE SON TEMPS, L'ESPERANCE,
le Curial, le Quadrilogue, & autres Pieces,

TOVTES NOVVELLEMENT
reueuës, corrigées, & de beaucoup augmentées sur
les Exemplaires escrits à la main,

PAR ANDRE' DV CHESNE TOVRANGEAV.



A PARIS,
De l'Imprimerie de PIERRE LE-MVR, ruë Trauersine,
prés la Porte Sainct Victor.

M. DCXVII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.



A MONSEIGNEVR, MESSIRE MATHIEV MOLÉ, CONSEILLER DV ROY EN SES CONSEILS D'ESTAT ET PRIVÉ, & son Procureur general.

MONSEIGNEVR,

Il n'y a personne auiourd'huy, soubz l'auctorité duquel les Oeuures excellentes de Maistre ALAIN CHARTIER, *Secretaire des Roys Charles VI. & VII. se puissent promettre d'estre mieux receuës, que souz la vostre; ne à qui la defense & protection de leur merite appartienne plus iustement, qu'elle fait à vous. L'extraction maternelle, que vous tirez de la famille illustre des* CHARTIERS, *estant né de celle, qui la derniere a porté ce nom en la ville de Paris, leur fait esperer ceste faueur de vous; & que la splendeur de vostre dignité rendra du moins à la memoire de l'Aucteur, ce que les Romains ne refusoient pas mesme aux plus petits de leurs Ancestres.*

CHACVN *sçait auec combien de soin ce Peuple gardoit les Images & les Effigies de ses Progeniteurs; qui n'estoient*

neantmoins que les representations du corps. Et depuis luy encor, les Portraits des personnes de reputation, & de quelque merite, ont tousiours esté cheris & reuerez par les grands hommes. Suiuant ces exemples, MONSEIGNEVR, *& pour des respects autant ou plus recommandables, vous ne refuserez d'admettre en vostre Cabinet, & d'appuyer sur la ferme baze de vostre nom, les Escrits de ce* SENEQVE *de la France, qui sont le plus vif & naturel Tableau de son ame, voire le modele d'vn bon & fidele François. Car outre qu'il a de son temps esté tenu pour le plus bel-esprit de la Cour, & s'est par sa doctrine & son bien dire acquis le tiltre glorieux de* PERE DE L'ELOQVENCE FRANÇOISE; *comme les Roys, les grands Seigneurs, & les Princesses mesmes l'ont honoré de faueurs fort singulieres pendant sa vie: aussi l'honneur luy est-il demouré apres sa mort, qu'il a le premier mis la Maison des* CHARTIERS *en credit, & releué l'eclat de son lustre presque effacé si haut, que le Roy Charles VII. son Maistre daigna bien en consideration de ses seruices, gratifier Messire* GVILLAVME CHARTIER *son parent, de l'Eueſché de Paris.*

MAISTRE SIMON CHARTIER, *Aduocat en la Cour de Parlement, qui vescut souz le regne du Roy Louys XI. fut pareillement vne branche fleurissante de cet Arbre, & produisit des fruicts en sa saison, dont les Roys Louys XII. & François I. gousterent l'excellence & la bonté. Car de luy nasquit Maistre* MATHIEV CHARTIER, *autre lumiere de son siecle en Iurisprudence, auquel Maistres Charles du Moulin & Iean de Luc donnent mille belles loüanges en leurs Escrits, & qui fut mesme honoré par le grand Roy François de la charge de premier President au Parlement de Bourdeaux. Mais par vne modestie non moins humble que rare, il supplia sa Majesté de l'en excuser: & mourut pere de Monsieur*

Maistre MATHIEV CHARTIER *II. du nom, sur lequel Dieu versa d'ailleurs ses graces & benedictions auec vne telle abondance, qu'il fut l'vn des plus grands & plus suffisans Conseillers de tous les Parlemens de la France, & pour son eminent sçauoir eut auec d'autres de sa Compagnie la commission de reformer la nouuelle Coustume de Paris. Cestuy-cy n'eut qu'vne seule fille, assauoir Dame* MARIE CHARTIER, *à laquelle il donna pour second mary feu de tres-bonne memoire Messire Edouard Molé, lors aussi tres-digne Conseiller, & depuis President en la mesme Cour de Parlement. Et vous,* MONSEIGNEVR, *auez le bien d'estre issu de cet heureux & benit mariage.*

QVI *doit donc maintenant entreprendre la conseruation des Oeuures de Maistre* ALAIN CHARTIER, *sinon vous, lequel estes recognu plus proche de sa tige qu'aucun autre? Et souz quel appuy peuuent-elles plus seurement paroistre en public, que souz le vostre, qui comme par droit hereditaire possedez toutes les plus insignes & rares perfections de Messieurs les* CHARTIERS *vos progeniteurs? Elles attendent de vous ceste bienueillance particuliere, & croyent auec vne ferme asseurance, que Madame la Dauphine mesme ayant autresfois honoré d'vn baiser la bouche de leur Autheur, dont estoient sortis tant de beaux Discours, & mots dorez; vous ne luy refuserez au moins l'honneur, de donner vostre auctorité pour conduite & sauuegarde à ses Escrits. C'est ce que requiert de vous,* MONSEIGNEVR, *celuy qui a prins la peine d'en renouueller la memoire; & qui ne desire point de plus grand contentement, que d'estre auoüé & tenu pour vostre tres-humble & tres-obeissant seruiteur,*

ANDRE' DV CHESNE.

A MONSIEVR MOLE'
Conseiller en la Cour.

SONNET.

QVI ne sçait des CHARTIERS *l'auctorité tenuë*
En l'Eglise, en la Cour, és Lettres, au Barreau,
Ignore nostre Histoire, & est comme nouueau
De chose plus insigne en la France aduenuë.
Quand pour le bien public la France fut esmuë,
Vn CHARTIER *fut Euesque & Pasteur du troupeau*
Du peuple de Paris. L'autre plus vieil, en beau,
Sçauant, & saint Escrit la France a retenuë.
Son parler fut si net, qu'vne fille de Roy
Le trouuant endormy, en approcha tout quoy,
Et en public baisa ceste bouche admirable.
Le tiers fut grand preudomme, & fameux Aduocat,
Son fils le Conseiller s'est pendant l'altercat
De Paris, & apres, fait iuger venerable.

Par IEAN AVRIL Angeuin.

PREFACE.



MAISTRE ALAIN CHARTIER, OU CHARRETIER, estoit [a] Normand d'extraction. Il nasquit l'an MCCCLXXXVI. regnant encor le Roy Charles V. & fut instruit aux bonnes lettres en l'Vniuersité de Paris, [b] laquelle estoit pour lors en grand honneur & auctorité. Car les armes ne l'empeschoiët point encor d'enseigner, comme elles firent depuis. En ceste celebre Escole, la Nature & l'Eloquence s'accorderent ensemble, pour luy donner les tiltres d'excellent Orateur, noble Poete, & tres-renommé Rhetoricien [c]. Et les exercices laborieux de sa tendre ieunesse y apprirent son vif & penetrant esprit à parler presque aussi tost comme à se taire. Car dés le seziesme an de son âge, qui fut en l'an MCCCCII. *il print*, dit-il, [d] *sa plaisance & delectatiõ à vouloir voir les honneurs & hauts faitz, qui pourroient auenir d'oresnauant au noble & tres-Chrestien Royaume de France, & soy trouuer par tout où il sçauroit les hautes assemblees & besoingnes d'iceluy, & auec la veuë les mettre par escrit, tant les biens que les maux.* Parquoy s'approchant de la Cour, souz le Roy Charles VI. il commença d'escrire L'HISTOIRE des choses memorables auenuës depuis ledit an MCCCC. & II. auquel Charles IIII. fils de sa Majesté, pareillement Roy de France VII. du nom, veid premierement la lumiere du monde. Et d'autant que sa plume & son esprit pleurent à plusieurs, mesme des plus grands Seigneurs de la Cour, il n'y demeura gueres que le Roy ne l'honorast d'vn office de Clerc & Secretaire de sa Maison. [e]

APRES la bataille d'Azincourt, qui fut donnee l'an MCCCCXV. il composa LE LIVRE DES QVATRE DAMES, en faueur de quatre grandes Dames de la Cour, lesquelles auoient par quatre differentes auantures esté priuees de leurs Amans en ceste Male-journee [f]. Et comme il portoit vne sincere & fidele affection au bien de la Couronne : aussi *voyant en l'an* MCCCCXXII. [g] *le Roy Anglois ancien aduersaire d'icelle, soy glorifier en l'ignominieux reprouche des François, enrichir de leurs despouilles, despriser leurs faits & leurs courages; & auec ce leurs vices croistre aucques le temps, & leurs aueuglees passions adiouster tousiours quelque chose à leur confusion : pour ramener à memoire l'estat de leur infelicité, & à chacun ramenteuoir ce qui luy en touchoit,* il escriuit vn autre Liure intitulé par luy, LE QVADRILOGVE INVECTIF. Ce que toutesfois il n'estima pas suffire, ains dressa d'ailleurs le DIALOGVE Latin sur la desolatiõ des Calamitez & miseres de la France, l'EPISTRE de la detestation des guerres ciuiles, & suasion de la paix, & quelques autres plus menuës Pieces, par lesquelles il monstra qu'il ne sçauoit pas moins bien dire en Latin, qu'en François.

DEPVIS, le Roy Charles VI. estant mort, il suiuit la fortune de Charles VII. son fils & presomptif & heritier, qui le fist pareillement Secretaire de sa Maison, voire dés le temps qu'il n'estoit que Dauphin

a *Pierre le Feure en son Art de vraye Rhetorique, & Marot en vn Epigrãme à Salel.*

b *L'Autheur luy mesme en l'Epistre à l'Vniuersité de Paris.*

c *Vn Exemplaire du Quadrilogue escrit à la main.*

d *Au commencemẽt de son Histoire.*

e *Au commẽcement du Quadrilog.*

f *Auliu. des quatre Dames.*

g *Au Quadrilogue.*

de Viennois, & Regent le Royaume de France [h]. Et bien que pendant le regne de ce nouueau Roy, qui fut presque tout martial & guerrier, les lettres & les lettrez se teurent en plusieurs lieux; si ne laissa-t'il pas quãt à luy, de cõtinuer l'exercice de sa plume. Car il l'occupa lors, comme i'estime, à la composition du BREVIAIRE DES NOBLES, du REGIME DE FORTVNE, de la BELLE DAME SANS MERCY, & d'aucuns autres beaux Ouurages Poetiques, qui nous restent de luy. Mais le plus excellent & le plus docte qu'il élaboura jamais, c'est celuy de L'ESPERANCE, ou CONSOLATION DES TROIS VERTVS, mal confondu par cy-deuant auecques LE CVRIAL. Car ceste Piece, laquelle il produisit enuiron l'an [i] MCCCCXXXIX. est particulierement remplie de si grande doctrine, & comblée de tant de riches sentences & mots dorez, que par elle seule il semble auoir merité le tiltre honorable & glorieux de PERE DE L'ELOQVENCE FRANÇOISE [l], & d'estre mis en parangon auecques l'ancien Seneque de Rome [m]. Louanges à la verité hautes & rares, pour des hommes de ce temps là; mais qui ne sont neantmoins que peu de chose, au regard d'vne faueur qui luy arriua mesme de son viuant.

MONSIEVR le Dauphin LOVYS, fils du Roy Charles VII. auoit espousé la Princesse d'Escosse nommee Marguerite Stuart. Ceste Princesse toute parfaite aux beautez de l'ame & du corps [n], fauorisa les beaux esprits de son siecle. Et comme Maistre ALAIN CHARTIER estoit en ce temps là estimé l'vn des premiers de la Cour; aussi le iugea-t'elle si rare, qu'elle l'honora d'vne faueur singuliere. Car passant par vne salle, où il dormoit sur vn banc, elle le baisa: puis pour satisfaire à l'estonnement des Seigneurs & des Dames qui la suiuoient, adiousta, *Qu'elle ne baisoit pas la personne, ains la bouche, dont estoient sortis tant de beaux discours.* [o]

IE ne veux pas entreprendre de remarquer icy les temps, ausquels il a composé le reste de ses Oeuures, comme LE CVRIAL, que ie pense neantmoins auoir esté fait des derniers, LE REVEILLE-MATIN, le DIALOGVE D'AMOVR, le REGRET SVR LA MORT DE SA DAME, & autres. Car il ne s'en recognoist rien par la lecture d'iceux. Mais quant à la BALLADE DE FOVGERES, il ne faut point douter qu'il l'escriuit en l'an MCCCCXLVIII. lors que les Anglois prindrent les ville & chasteau de Fougeres en la Duché de Bretagne, contre les tréues qui estoient entre les Roys de France & d'Angleterre. Il y a aussi vne autre Piece, qui porte sur le frõtispice, qu'elle fut par luy presentee à sa Dame l'an MCCCCLII. Bref, continuant à descrire les affaires, lesquelles il veid ou par ses yeux propres, ou bien par ceux des autres, il poursuiuit son HISTOIRE iusques à l'an MCCCCLVIII. Ce qui me fait aucunement croire, qu'il mourut enuiron ce temps, âgé de soixante & douze annees. Car pour le regard de ce qui suit apres en sadite Histoire, il y a esté adiousté des grandes Chroniques de Sainct Denys, afin de fournir le cours entier du regne & de la vie du Roy Charles VII. & ne se trouue point en l'Exéplaire de main, qui est en l'exquise & riche Bibliotheque de Monsieur le President de Thou, escrit & additionné de la propre main de l'Autheur.

OR si les Roys, Madame la Dauphine, & plusieurs grãds Seigneurs

& Dames,

h *Au commencement du Quadril.*

i *Au Liure de l'Esperance vers le milieu.*

l *Pierre le Feure en son Art de vraye Rhetorique, & Iean Bouchet en ses Annales.*

m *Estienne Pasquier au liure 5. des Recherches de la France. chap. 18.*

n *Enguerrãd de Monstrelet.*

o *Iean Bouchet en ses Annal. d'Aquit. & en l'Epist. XIII des Famil. & Estiẽne Pasquier au lieu sus allegué.*

& Dames, l'ont tant estimé de son viuant; encor a-t'il bien eu ce bonheur apres sa mort, que ceux qui ont suiuy ses traces & vestiges, ont tous parlé de luy fort glorieusement, comme Messire Octouian de S. Gelais Euesque d'Angoulesme, Iean le Maire de Belges Secretaire de Madame Anne de Bretagne deux fois Royne de France, Maistre Guillaume Cretin Chantre de la Saincte Chappelle, Poete & Historiographe du Roy François I. Maistre Pierre le Feure Curé de Meray au Diocese de Rouen, & autres: & que ses Escrits ont esté grandemét recherchez & cheris, non seulement au Royaume de France, ains mesme dedans les Prouinces estrangeres. Ce qui a esté cause que plusieurs impressions en ont esté faites, pendant les regnes des Roys Charles VIII. Louys XII. & François I. nommément de l'Esperance, du Curial, du Quadrilogue, & des Poesies, dont i'ay veu six Volumes de differentes formes & caracteres, portans pour inscription, LES FAICTS DE MAISTRE ALAIN CHARTIER. Car ainsi nommoit-on lors telles sortes de Compositions, & les Autheurs d'icelles Facteurs & Fatistes. I'ay aussi veu deux editions de l'Histoire, sçauoir est l'vne de l'an MDXXVIII. la seconde de lan MDXCIIII. & encor vne à part de l'Esperance & du Curial ensemble, souz le nom toutesfois du Curial seul, faite l'an MDLXXXII. Mais les lisant & conferant toutes les vnes auec les autres, i'y ay recognu tant de fautes & de corruptiōs en la diction, aux noms propres, voire aux periodes entieres, que m'estant resolu de renouueller la memoire d'vn Autheur si celebre & renommé, ie n'ay pas creu pouuoir bien m'en acquitter autremét, que par l'aide & secours des Exemplaires escrits à la main.

C'EST pourquoy i'ay recouru, pour corriger les fautes de l'Histoire, à celuy de Monsieur le President de Thou, qui me l'a tres-benignement communiqué, selon sa coustume: & en ay tiré mesme plusieurs bonnes additions qui n'estoiét pas dedans les imprimez. L'Esperance & le Quadrilogue ont esté pareillement augmentez & reueuz, selon la foy de deux autres Exemplaires qui sont miens, & de l'vn desquels ie donne icy d'ailleurs nouuellement le Dialogue Latin d'entre l'Amy & l'Associé, sur la desolation de la Calamité Françoise. Car quant aux trois Epistres qui le suiuent, elles ont esté cy-deuant publiees derriere celles de Frāçois Filelphe, bien qu'aussi peu soigneusement & diligément que les autres Oeuures du mesme Autheur. Ie me suis outre ce seruy pour l'emendation du Curial de deux autres Exemplaires, dont l'vn est de la Bibliotheque de Messieurs du Puy freres, fils de feu Mōsieur du Puy Conseiller en la Cour de Parlemét, & le second appartient à Maistre Iacques le Marié Aduocat en la mesme Cour. Finalemét en l'ordre & correction des Poesies, i'ay encore suiuy le mesme Exemplaire de Messieurs du Puy, dedans lequel elles sont presque toutes. Ce que ie declare, afin de rēdre à chacun l'hōneur qui luy appartiét, & que ceux qui liront d'oresnauant ces Oeuures excellentes de Maistre ALAIN CHARTIER, sçachent auec combien de peine & de diligence elles ont esté toutes reünies en vn corps, & restituees à leur ancienne & primitiue splendeur.

EXTRAICT D'VNE LETTRE ESCRITE DE FONTENAY-LE-COMTE LE XXVI. IVIN MDCXVI.

par Monsieur Besly Aduocat du Roy audit lieu.

QVant est d'Alain Chartier, ie me resiouys que soyez apres à le faire reuiure. Car c'est vn fort gentil Autheur en nostre langue, & possible le plus net & iudicieux que la France ayt produict deuant le siecle du grand Roy François. Au reste, ses escrits ne sont pas vains & inutiles, & composez pour la seule delectation & chatouillement des oreilles: mais qui peuuent seruir & profiter pour les affaires, & pour les meurs: Tesmoins l'Esperance, le Curial, le Quadrilogue, & son Histoire, dans lesquels on peut voir au plus prés le portraict de nostre siecle, & le pinceau d'vn vray & naif François. Mon Exēplaire des Oeuures qui court sous son nom, estoit de l'editiō de Paris, il n'y a gueres moins de cent ans. Ie le tenois cher, à cause que ie l'auois leu assez curieusement, & chargé de tout ce que ie m'estois peu instruire de diuers endroicts, touchāt les pieces qui sont veritablement de Chartier, & celles qui n'en sont pas; & de l'ordre & suite des temps qu'il les a publiées: l'ayant perdu pour l'auoir presté en main de mauuais compte, il m'est impossible en tirer de quoy vous secourir selon mon affection, & comme vostre priere & le suiet le merite. Seulement ie vous asseureray qu'autresfois i'en ay veu vne copie à la main au Chasteau des Essars, de la maison de Pointieure, huict lieues de ceste ville, où vn Seigneur du lieu auoit dressé vne belle & riche Librairie. Là, le Traicté que l'impression intitule le Curial, estoit le premier en ordre sous le tiltre de l'Esperance, que i'estime estre le vray nom dont l'Autheur la voulu baptizer; à l'exemple de Ciceron, qui suyt en cela Platon & les autres Grecs, qui appellent le plus souuent leurs Liures de la principale personne qui y est introduite, ou de la matiere qui y est contenuë; & quelquefois des deux ensemble. Le discours, & les personnes du Liure non seulement me confirment en mon opinion, mais aussi M. Pierre Fabri, grandement renommé en son temps, qui ne l'allegue iamais autrement en son Art de vraye Rethorique. Iean le Maire de Belges en ayant rencontré vne copie sans tiltre, & ne sçachant d'où citer vn passage dont il auoit besoin en la premiere & troisiesme partie de la desserēce des Schismes & Conciles de l'Eglise, voyant que le Liure commence par ce vers, Au dixiesme an de mon dolent exil, *le nomma l'Exil. Toutesfois ie voudrois reietter de ce Traitté les tiltres d'Exil & de Curial. Car aussi il est à croire que quelqu'vn ayant trouué le Curial transcript sans distinction en suite de l'Esperance, comme on les a imprimez, le tiltre qui estoit aisé à deuiner en l'vn, il print occasion de le communiquer à l'autre. Voicy comment vous osterez vne telle confusion. L'Esperance en la copie des Essars, & en vne autre qui est mienne, & ne contient que ce seul ouurage de l'Autheur, commence par le vers que i'ay dit, & finit icy,* Ils seruirent & sacrifierent duement à la Diuinité. *Le commencement du Curial est tel,* Tu m'admonnestes & exhortes souuent, homme eloquent. *La fin est telle,* Adieu te commande par cest escrit qui te donne sa grace. *Ie tiens cecy d'vn Exemplaire de main, ayant ces mots en teste:* Cy commence le Curial fait par Maistre Alain Chartier, en son viuant Clerc Notaire & Secretaire du Roy de France Charles VII. de ce nom. *Ce qui estoit suiuy de ces quatre vers homonymes, ou Leonins, pour parler auec le vulgaire.*

Curia dat curas, ergò si tu bene curas
Viuere securè, non sit tibi Curia curæ.
Curia curarum genitrix, nutrixque malorum,
Iniustis iustos, inhonestis æquat honestos.

Vous voyez qu'à cause de la Cour, l'Autheur appelle son Liure le Curial, *au langage d'alors, qui estoit plus Roman, & moins corrompu du Latin: au nostre plus poly, faudroit dire,* Le Courtisan. *Et ne faut douter que si Messire Iean de Salesbery, Euesque de Chartres, viuant soux le regne du Roy Louys VII. eust composé en François son Polycratique, ou* De Nugis Curialium, *nous ne veissions au frontispice le mot* Curiaux, *comme souuent en l'Esperance & au Curial, pour ce que nous disons* Courtisans. *Ie me souuiens à ce propos auoir leu en plusieurs vieux instruments de donations les mots,* curialitez & courtoisies, *mis conioinctement, le second plus moderne, seruant à expliquer le premier desia moisi, & s'en allant peu à peu hors de credit & d'vsage. Le Manuscrit du Curial qui est és mains de Maistre Iacques le Marié Aduocat en la Cour, me conuieroit volontiers à retenir à l'Autheur en l'intitulation de ses Oeuures, la qualité de* Notaire & Secretaire du Roy Charles VII. *veu que c'est luy certainement à qui les Notaires & Secretaires de la Maison & Couronne de France, doiuent l'honneur des beaux priuileges qu'ils ont, luy les ayant le premier meritoirement acquis en bien & fidelement seruant les Roys ses bons Seigneurs & Maistres. De cela, vous en pourrez auoir plus d'instruction de leur College, qui est aux Celestins à Paris.* Guillaume Budé, *& autres hommes de vertu & de marque, se sont sentis honorez de ceste qualité, jadis pleine d'esclat & de lustre, laquelle de nos iours nous voyons suiure le train de la calamité publique. Pour la* Contre-Dame sans mercy, l'Hospital d'Amours, la Plainte de S. Valentin, & la Pastourelle de Granson, *Marot dit que ce sont Escrits indignes de Chartier, qui ne sont sortis de luy, & ont esté adioustez à ses Oeuures excellentes. La naiueté & polissure du langage, les belles conceptions, l'artificieuse entre-suite, & en general l'air du discours mal intitulé,* Le debat du Gras & du Maigre, *sentent bien à mon iugement leur Alain Chartier. L'enuoy ou adresse à* Iean Comte de Foix heritier de Phœbus, *pour iuger de la dispute & question, me confirme dauantage à le croire ainsi. Car sans doute par ce Comte Iean il entend le premier du nom fils d'Elisabeth de Castelbon, sœur & vnique heritiere de Mathieu Vicomte de Castelbon, heritier de Gaston surnommé Phœbus I. Comte de Foix son cousin germain. Ce Iean I. vint à la Comté l'an* MCCCCXIII. *& mourut l'an* MCCCCXXXVI. *qui reuient au siecle de Chartier. Mais comme d'vn costé le Genie du Liure, le temps de sa composition, & la croyance de nos Peres me conuient à le donner à Chartier: d'vne autre part la lourderie & ineptie du tiltre me fait croire que les ignorans y ont mis la main. L'Autheur introduict deux Cheualiers, l'vn qu'il figure* en bon point, non maigre, ne palle: *l'autre qu'il represente* pensif & palle: *& les fait disputer & debatre,* lequel y a plus de biens ou de maux en amours. *Voila d'où ces beaux esprits, forgez en despit des Muses & d'Apollon, ont puisé ce magnifique frontispice. Celuy qui a recueilly le Iardin de Plaisance dont ie vous ay parlé, l'a publié soux son nom, & baptisé* le Debat des deux Fortunez. *La lecture que ie viens d'en faire pour l'amour de vous, m'a fait cognoistre qu'en cela il y a plus d'esclat & de lustre specieux, qu'il n'y a pas de raison & de verité. L'vn de ces deux Cheualiers content de sa fortune, soustient qu'il y a plus de biens que de maux*

en Amours : l'autre mal satisfait de la sienne, maintient qu'il y a plus de maux que de biens. Voyez ie vous prie comment l'intitulation des deux Fortunez *peut conuenir. I'aimerois mieux la tirer du Liure mesme, ainsi* : Le debat de deux Cheualiers, lequel y a plus de biens ou de maux en Amours. *Nul ne doutera, de* l'Esperãce, *du* Curial, *du* Quadrilogue, *de la* Belle Dame sans mercy, *du* Reueille-matin, *de la* Ballade de Fougeres, *& quelques autres qui ne me viennent maintenant en memoire. Ie ne luy attribuerois librement les* Demandes & Responses d'Amour. *Bien suis-ie certain qu'elles ont esté extraites d'vn volume d'anciens Poetes qui ont escrit des Chansons de jeux partis. Vous les pourrez conferer, si la curiosité vous porte iusques là, & qu'il ne vous suffise d'en aduertir. Car Monsieur du Puy entre les Liures de sa Bibliotheque, rares & exquis en toutes langues, en a vn des Autheurs de ces vieilles Chansons, qu'autresfois il m'a communiqué, comme il est la mesme & pure courtoisie enuers ses Amis. Vous sçauez ce que la Croix du Maine a laissé par escrit touchant le Breuiaire des Nobles. N'oubliez pas ie vous prie ce passage du bon homme Bouchet, Autheur des Annales d'Aquitaine : il est tiré d'vne de ses Epistres, & contient vne histoire memorable, iugee digne d'estre enchassee dans les* Recherches de la France.

——L'Espouse au Roy Louys onziesme,
Fille d'Escosse, eut telle estime & esme
De Charretier, qu'en dormant elle touche
D'vn doux baiser son eloquente bouche,
Pour les bons mots qui en estoient issus.

Et ailleurs il l'appelle le Charretier, *faisant soupçonner qu'on adioustoit quelquefois l'article à son nom de famille. Parce qu'en ce temps là, il ne se trouuoit pas encores des gens si peu jaloux de l'honneur de leur langue & de leur nation, qu'ils eussent voulu ny osé la corrompre & souiller de l'idiotisme Lombard, & dire par maniere d'elegance,* le Bartole, le Ronsard, le Chartier, *ou semblables, qui nous menacent de la Barbarie & du Gotisme. Vous ne passerez pas aussi sons silence l'Epigramme de Marot imitee de Martial, où il tesmoigne que la Normandie prend gloire d'Alain Chartier : & ce que vous aurez appris de sa vie, actions & famille : & si on doit rapporter à son lignage Mathieu Chartier, oracle du Palais, mille fois loué de Maistre Charles du Moulin, & de Iehan de Luc. Plusieurs trouueront ses vers rudes : ie tiens qu'il en faut faire comme de ceux d'Ennius, de Pacuuius, & de* Quadrigarius, *vn Poete de son mesme nom; dont les fragmens sont recherchez & prisez,*

——Non tant pour leur beauté,
Que pour le saint respect de leur antiquité.

Neantmoins confessons de luy, qu'il est le plus excellent Ouurier de tous ceux qui se sont meslez de ce genre de Poesie, auquel consistoit lors le comble & la perfection de bien escrire, qui seroit auiourd'huy vne croix aux beaux esprits. Et de fait à peine lisez vous vn Escriuain de sa volee, & au dessoux, iusques à Melin de S. Gelais, qui ne l'exalte comme vn souuerain artisan en vn tel mestier, tout ainsi que pour la prose, ils le preferent à tous autres : vsans souuentefois de son authorité souz le nom de Maistre Alain, à la difference d'vn autre Alain Autheur de l'Anticlaudian. Vous excuserez, s'il vous plaist, ma memoire, estant tout ce que ie vous puis fournir à ce sujet, pour les raisons que i'ay dites.

TESMOIGNAGES DES AVTHEVRS qui ont parlé de Maistre Alain Chartier.

Meßire Octouian de S. Gelais Euesque d'Angoulesme au Sejour d'Honneur.

IE peu apres visitant ce quartier
Vis vn Poete hault & scientifique.
Helas! c'estoit feu Maistre ALAIN CHARTIER,
Doux en ses faicts, & plain de Rhetorique,
Clerc excellent, Orateur magnifique,
Comme l'on peut par ses Dicts tesmoigner.
Art si tres-bien l'apprint à besongner,
Qu'oncques Vulcan mieux n'ouura sur l'enclume,
Que cestuy fist de papier & de plume.

L'Autheur de l'Hospital d'Amours.

ASsez prés au bout d'vn sentier
Gisoit le corps d'vn tres-parfait,
Sage, & loyal, ALAIN CHARTIER,
Qui en amours fist maint beau fait:
Et par qui fut sceu le meffait
De celle qui l'amant occy;
Qu'il appella, quant il eut fait,
La belle Dame sans mercy.
Entour sa tombe en lettres d'or
Estoit tout l'art de Rhetorique.

Iean le Maire de Belges, au Liure de la Difference des Schismes & des Conciles de l'Eglise.

LEsquelles choses declare tres-elegamment ce noble Poete & Orateur, Maistre ALAIN CHARRETIER, en la fin de son Liure, appellé l'Exil.

Iean Bouchet en ses Annales d'Aquitaine.

OVdit an le xxiiii. iour de Iuing, Monsieur le Dauphin Loys espousa en la ville de Tours Madame Marguerite fille du Roy d'Escosse, qui estoit vne honneste Dame, & qui fort aimoit les Orateurs de la langue vulgaire, & entr'autres Maistre ALAIN CHARRETIER, qui est le Pere d'eloquence Françoise, lequel elle eut en fort grant extime, au moyen des belles & bonnes Oeuures qu'il auoit composees: & tellement, que vn iour ainsi qu'elle passoit par vne salle, où ledit Maistre ALAIN se estoit endormy sur vng banc, comme il dormoit le fut baiser deuant toute la compagnie: dont celuy qui la menoit fut enuieux, & luy dist: Madame, ie suis esbahy comment auez baisé cest homme qui est si laid. Car à la verité il n'auoit pas beau visage. Et elle fist responce: Ie n'ay pas baisé l'hôme, mais la precieuse bouche, de laquelle sont yssuz & sortis tant de bons

HVICTAIN APPOSE' AVX PREMIERES Editions des Oeuures de Maistre Alain Chartier.

Hommes mortels, tant Villains, que Gentilz,
Qui chariez au monde en maint cartier,
Aprenez tous, autant grans que petiz,
A charier en cestuy CHARRETIER.
Du chariot de luy auez mestier:
Car c'est celuy, qui le veut conuerser,
Qui charie, & va le droit sentier,
Où nul ne peut chanceler ne verser.

Quatrain tiré des mesmes Editions.

Tous Charetiers tant parfaitz qu'imparfaitz,
Qui charier veulent droit sans mesprendre,
De Maistre ALAIN CHARRETIER *les beaux Faitz*
En ce Liure mis au vray doiuent prendre.



HISTOIRE DE CHARLES VII. ROY DE FRANCE.

EN l'hõneur de nostre Sauueur Iesus Christ, & de la glorieuse Vierge Marie. Au seiziesme an de mon eage, qui fut en l'an mil cccc. & deux, ie euz en voulenté, & fer- 1402.
may ma pensee ainsi que Dieu & Nature me conseillerent & ordonnerent, & que en ieune eage vn chascun s'applique à faire chose en labour où sa plaisance s'encline. I'ay prins ma plaisance & delectation à vouloir veoir le monde, ainsi comme ma voulenté & ma complexion y estoiēt enclines. Et pource que en celuy an le noble & tres-Chrestien Royaume de France, & la bonne cité de Paris, estoient en plus hault honneur, auctorité & renommee de tous les Royaumes Chrestiens, & où habondoient plus de noblesses, d'honneur & de biens, tant en largesses de Princes, Prelats, Cheualerie, Clercs, marchans, & commun, que pour les hauts hõneurs, richesses & noblesses, qui en ce Royaume de France estoiēt, ie me appensay & fermay ma pensee, que à mon petit pouoir, & selon ce que ie pourroye comprendre en mon entendement, ie vouldroye veoir les honneurs & haulx faicts qui pourroient aduenir en cedit Royaume d'oresnauant à mõ pouoir, & moy trouuer par tout où ie sçauroye les haultes assemblees, & besongnes d'iceluy, & d'autres: & auec la veuë les mettroye ou feroye mettre par escrit ainsi que ie le sçauroye comprendre tant les biens que les maux. Si me doint Dieu grace, que ce que i'escriray soit plaisant à ceulx

1402. qui le liront, & vouldront voir. Car toutes choses qui se escripuent ne peuent pas estre plaisans à vn chacun, si ne peuent iustement estre escriptes qui ne escriproit la verité des choses cy-apres aduenues : lesquelles sans nulle faueur, & en ma conscience, i'ay entention d'escripre à mon pouoir à la verité, sans donner louenge à l'vn parti ne à l'autre des diuisions qui cy-apres ont esté oudit Royaume.

En l'an MCCCCII. dessusdits fut né Monseigneur CHARLES quatriesme fils du Roy, le XXVIII. iour du mois de Feurier. Et fut baptizié en l'Eglise de sainct Pol à Paris. Et le tint sur les fons Messire Charles Seigneur * d'Albret cousin germain du Roy Charles Bien-aymé sixiesme de ce nom: lequel Monseigneur Charles fils du Roy fut depuis Roy de France apres la mort de ses trois freres, qui depuis eut moult d'aduersitez en son ieune eage: & puis apres fut Roy paisible & bien obey en son Royaume, & par tout iceluy Royaume par le plaisir & vouloir de nostre Sauueur Iesus-Christ, & des nobles & vaillans Cheualiers & Escuyers, & gens de guerre, qui bien & loyaument le seruirent, comme cy-apres sera declairé.

* Il y a au Ms. de Lebrec.

Oudit an MCCCC. & deux trespassa Messire Loys de Sancerre Connestable de France, frere du Comte de Sancerre du pays de Berry, qui en son temps fut Mareschal de France, & fut moult vaillant Cheualier, & fit moult de haultes besongnes sur les Anglois en plusieurs parties du Royaume, tant auecques Messire Bertran du Glesquin son predecesseur, comme depuis luy estant Connestable. Et pour la vaillance de luy fut enterré à sainct Denys à la senestre du Roy Charles le Sage. Apres le trespas dudit Connestable de Sancerre, par la deliberation du Roy Charles Bien-Aymé, & des Princes de son sang, & Seigneurs de son grand Conseil, fut esleu Messire Charles d'Albret Cõte de Dreux, & seigneur de Suly & de Craon, pour estre Connestable de France. Si fut mandé ledit Seigneur venir deuers le Roy ou iardin de l'Hostel de sainct Pol à Paris. Et là vindrent deuers le Roy, Loys Duc d'Orleans frere du Roy, le Duc de Bourgoingne Philippe oncle du Roy, Monseigneur le Duc de Bourbon Loys oncle du Roy frere de sa mere, & plusieurs autres Prelats & Barons, & Maistre Regnault de

Corbie Chancelier de France. Là fut ledit Messire Charles 1402.
Seigneur d'Albret, auquel fut presentee l'espee, & il la refusa par plusieurs & diuerses fois : mais par le plaisir & vouloir du Roy, & des Princes dessusdits, luy fut enioinct & commandé la prendre, & luy fut baillee publiquement, & par grand mystere. Et luy ceignirent l'espee, apres que le Roy la luy eut baillee de sa main, Monseigneur le Duc d'Orleans, & Monseigneur le Duc de Berry, & Messeigneurs les Ducs de Bourgoingne, & de Bourbon, les vns à dextre, & les autres à senestre. Et là print le serment de luy de Connestable, Maistre Regnault de Corbie Chancelier de France.

L'An mil cccc. & trois partit ledit Seigneur d'Albret Cõnestable de France par le commandemẽt du Roy Charles Bien-Aymé sixiesme de ce nom, pour aller en Guyenne faire guerre aux Anglois. Et y mena moult belle & noble compagnie, & estoient payez & nombrez mil & cinq cens Cheualiers & Escuyers, auecques les gens de traict : & mit ledit Connestable le siege deuant le chastel de Corbassin, qui est moult fort chastel, & est ou païs de Limosin, lequel il print, & plusieurs autres places, tant és pays de Limosin que és pays de Gascõgne, tant par force que par cõposition, sans trouuer Anglois qui feissent aucune assemblée ou armée à l'encontre de luy pour luy porter dommage. Car en ce temps les Anglois auoient grand' diuision l'vn contre l'autre pour la mort du Roy Richard. Auecques ledit Connestable estoient les Comtes de Tonnerre, de Bresne, & de Roussi, le Seigneur de Belle-ville nommé Harpedenne, & seigneur de la Rochefoucault, Messire Pierre de Villenes Gouuerneur de la Rochelle, Messire Iean de Torssay Seneschal de Poictou, Messire Guillaume le Bouteiller Seneschal de Lymosin, le Seigneur de Perusse & de Pierre Bussiere, Messire Iean de Grauille Seigneur de Montagu, le Sire de Montbason, Messire Regnier Pot, Messire Aubert Foucquault, & plusieurs autres grands Seigneurs, Cheualiers, & Escuyers. Et apres ce voyage s'en retourna ledit Mõseigneur le Connestable par deuers le Roy en sa bonne ville de Paris.

1404. L'An mil cccc. & quatre fut la bataille des sept François aux sept Anglois deuant la place de Montandre en Guyenne. Et furent les sept François, Messire Guillaume du Chastel, Messire Arnault Guillaume de Barbazen, Messire Guillaume Bataille, Messire Clinet de Brabant, le Sire de la Champaigne, Archambault de Villers, & Robert de Guerois. Et les sept Anglois furent Robert d'Escalles, Richard Herry, Fleury d'Angleterre, Thomas Stilles, & trois autres Gentils hommes: lesquels sept Anglois furent desconfits par les dessusdits François le iour de sainct Yues ou moys de May. Et estoiẽt tous les sept François seruiteurs de Monseigneur le Duc d'Orleans frere du Roy dessusdit. Et furent chefs de l'entreprise Messire Guillaume Bataille, & Messire Arnault Guillaume de Barbazen : lequel Duc d'Orleans, quant ils furent à Paris, les festoya moult grandement pour la victoire qu'ils auoient eue à l'encontre desdits Anglois. Et à l'entree de Paris furent vestuz lesdits Frãçois tous de blanc. Et furent les iuges le Sire de Harpedenne, & le Sire de Duras.

1405. L'An mil cccc. & cinq se meut grand debat & dissention entre Monseigneur le Duc d'Orleans frere du Roy, & le Duc Philippe de Bourgoingne son oncle, pour raison du gouuernemẽt, lequel Monseigneur le Duc d'Orleans vouloit auoir, disant qu'il estoit frere du Roy, & que à luy il appartenoit deuant son oncle le Duc Philippe de Bourgoingne. Et pour ce, & à ceste cause manderent chacun leurs amis & alliez de venir à puissance d'armes. Et se trouuerent à ceste assemblee des deux costez dix mil Cheualiers & Escuyers, tant du Royaume de France que des pays voisins. Mais à la bonne aide des Princes & Seigneurs du sang du Roy, & d'autres preud'hommes, furent d'accord les deux parties; parmy ce que tout le gouuernement du Royaume seroit fait & tenu par les Seigneurs & Princes du sang du Roy, & aussi de la Royne, & demoureroit le gouuernement en ce point. Et ne dura leur noise & debat que quinze iours à la bonne diligence qui y fut mise par les preud'hommes. Et ainsi s'en retournerent les gens d'armes tant d'vne partie que d'autre chascun en leurs pays. Et firent en faisant ledit

accord le mariage du fils de Monſeigneur le Duc d'Orleãs 1405.
nommé Charles, & l'aiſnee fille du Roy nommee Yſabeau ſa couſine germaine, laquelle auoit eſté mariée au Roy Richard d'Angleterre. Et fut fait le mariage de l'aiſné fils du Roy, nommé Loys Duc de Guyenne, à la fille du Comte de Neuers fille du Duc Philippe de Bourgoingne, nommee Marguerite. Et fut fait le mariage du ſecond fils du Roy nommé Iean, & de la fille ſeule du Duc de Bauiere, Comte de Heynault. Et fut fait le mariage du Duc Iean de Bretaigne à la ſeconde fille du Roy nommee Marguerite *: lequel Duc eſtoit bien ieune, & le alla querre en Bretaigne le Duc Philippe de Bourgoingne par le conſentement des Barons de Bretaigne; & le amena à Paris luy & ſes freres par deuers le Roy, pour ce que leur mere ſeur du Roy de Nauarre ſ'eſtoit mariee au Roy Henry de l'Enclaſtre Roy d'Angleterre, contre la voulenté des Barons de Bretaigne. Et ainſi ledit Duc de Bourgoingne amena ledit Duc de Bretaigne à Paris deuers le Roy. Et ſ'eſtoit faict ledit Henry nouuellemẽt Roy d'Angleterre par la mort du Roy Richard, lequel il auoit faict mourir.

Al. Ieanne.

En ce temps, ou peu apres, mourut ledit Philippe Duc de Bourgoingne, & fut enterré à noſtre Dame de Haulx en Brabant, & ſon cueur aux Chartreux de Dijon, qu'il fonda en ſon viuant. Et lors vint bien toſt apres ſon fils ainſné Cõte de Neuers à Paris deuers le Roy, pour luy faire hommage de la Duché de Bourgoingne, & ſi fiſt il. Et luy eſtant à Paris par mauuais conſeil ſe engendra la haine entre Monſeigneur le Duc d'Orleans & luy, dont il eſt depuis aduenu moult de mal en France. Et en ceſt an fuſt deliuré Chierebourg, que tenoit le Roy de Nauarre par apoinctement que on luy deuoit liurer certaines terres en recompenſe de la Comté d'Eureux, & du pays de Conſtãtin, où il diſoit qu'il auoit droict.

En celuy an fut Monſeigneur le Duc d'Orleans en la Duché de Luxembourg, & y acquiſt & print certaines places: comme la ville de * Montmendi, Yuoner, Dampviller & Orchimont, en entention de acquerir terres en Allemaigne pour paruenir à eſtre Empereur. Si s'en retourna à Paris, & delà s'en alla deuers le Pape de la Lune en Aui-

* Momendi.

1405. gnon, pour luy estre en ayde à l'encontre de l'Vniuersité de Paris, laquelle Vniuersité vouloit deposer ledit Pape. Et vouloient ceulx de ladicte Vniuersité pour ce temps eux de tout mesler. Et en ce temps vn Cheualier nommé Messire Charles de Sauoisi par vn de ses pages, qui cheuauchoit vn cheual en venant de le mener boire à la riuiere, le cheual esclabouta vn escolier, lequel auecques les autres alloit en procession à saincte Katherine, & tant que l'escollier frappa ledit page: Et lors les gens dudit Cheuallier saillirent de son hostel embastonnez poursuyuans lesdits Escolliers iusques à saincte Katherine. Et vn des gens dudit Cheualier tira vne fleche dedens l'Eglise iusques au grand Autel, où le Prestre chantoit Messe, dont pour ce faict l'Vniuersité fist telle poursuitte à l'encontre dudit Cheualier, que la maison d'iceluy Cheualier fut abbatue, & fut ledit Cheualier banny hors du Royaume de France, & excommenié. Et s'en alla deuers le Pape, lequel l'absolut, & arma quatre gallees & s'en alla par mer faire guerre aux Sarrazins, & là gaigna moult d'auoir. Puis retourna & fut faicte sa paix, & refit son hostel à Paris, tel comme il estoit parauãt. Mais il ne fut pas paracheué. Et fit faire son hostel de Signelay en Aucerrois moult bel par les Sarrasins qu'il auoit amenez d'oultre mer, lequel chastel est à trois lieuës d'Aucerre.

1406. L'An mil cccc. & six la Royne Ysabel de Bauiere, & Monseigneur le Duc d'Orleãs estoiẽt allez à Meleun veoir la chasse des cerfs. Si ordonna la Royne, qu'on luy amenast Monseigneur le Daulphin son fils Duc de Guyenne, qui auoit la fille du Duc de Bourgoingne nommé Iehan pour femme, & auoit baillé la charge ladicte Royne d'amener mondit Seigneur de Guyenne, & sa femme au Duc Loys de Bauiere son frere, & au grand maistre d'hostel de France nommé Montagu. Or fut ainsi que aucuns seditieux de la ville de Paris manderent audit Duc de Bourgoingne, que ladite Royne, & ledit Duc d'Orleans auoient entention d'eux en aller en Allemaigne, & emmener ledict fils. Et lors se partit d'Arras ledit Duc de Bourgoingne ces nouuelles oyes, & manda à tous ses amys qu'ils veinssent à luy hasti-

uemẽt en armes luy ayder à ce besoing. Et cheuaucha iour & nuict cuidant estre à Paris auant le partement de mondit Seigneur le Daulphin, lequel estoit ja party, & sa femme auecques luy. Si sceut qu'il estoit party, & cheuaucha tant qu'il les aconsuiuit entre Paris & Corbueil, pres d'vn village nõmé * Iuuisi. Et là eut de grosses parolles entre luy, & le Duc de Bauiere, pour ce que ledit Duc de Bauiere ne vouloit qu'il ramenast mondit Seigneur le Daulphin à Paris. Mais le Duc de Bourgoingne le ramena, voulsist ou non. Car ses gens venoient apres luy tous à la file. Si arriua à Paris, & mist mõdit Seigneur le Daulphin au chastel du Louure. Et en passant par la ville de Paris, eut moult grand peuple à regarder ceste nouuelle. Et de ceste chose sourdit grand murmure pour les partialitez que auoit le peuple de Paris aux deux Princes. Ces nouuelles vindrent à la Royne, & au Duc d'Orleans, en vne petite forteresse nommee Poilly le Fort. Dont ladite Royne fut moult courroucee, & non sans cause. Car elle ne sçauoit où l'on vouloit mener sondit fils. Lors le Duc d'Orleans manda de toutes parts à tous les Princes & Seigneurs ses alliez & amys, qu'ils le veinssent seruir à l'encontre de son cousin le Duc de Bourgoingne, lequel auoit prins de fait le fils ainsné du Roy son nepueu par force & violence des mains de la Royne, qui en auoit le gouuernemẽt, & ne sçauoit où il le vouloit mener. Et incontinenr vindrent à son seruice le Duc de Lorraine, le Marquis du Pont, fils du Duc de Bar, le Comte d'Armaignac, le Sire de Beaumanoir, le Comte du Perche, le Vicõte de Chasteau-le-Herault frere du Comte de Harrecourt, qui depuis fut Archeuesque de Rouen, le Comte de Clermont fils ainsné du Duc de Bourbon, & plusieurs autres nobles grands Seigneurs, iusques au nombre de cinq à six mil Cheualiers & Escuyers. Et le Duc de Bourgoingne en auoit bien autant, & en sa compagnie estoient l'Euesque du Liege, le Comte de Cleues, le Comte de sainct Pol, le Prince d'Orenge, le Sire de Vergy Mareschel de Bourgoingne, & plusieurs autres: & estoient logez en l'Isle de France, & dedens la Ville de Paris. Et le Duc d'Orleans à tout ses gens estoient entre Meleun, & le pont de Charenton. Et se tenoit le Duc d'Orleans au boys de Vincennes, & là amena la

1406.

*Ms. Geuisi

1406. Royne. Et se mirent en armes les deux puissances, pource qu'ils estoient logez pres l'vn de l'autre, cuidãs vn chascun d'eux combatre : mais le Duc de Bourgoingne auoit Paris & le peuple de la ville à son commandement, lesquels le aimoient fort pensans que il les deust tenir en paix, & les garder de payer nulles males-toultes: & l'aimoiẽt moult, comme il apperra plus à plain cy apres. Et pour appaiser le debat des deux Princes, trauailla moult le grãd Maistre d'hostel de France nommé Montagu, & à la fin les mit d'accord. Et vint la Royne à Paris, & le Duc d'Orleans à la dextre de sa lictiere, & le Duc de Bourgoingne à la senextre : & furent à moult grand estat eux & leurs prouchains Seigneurs, & seruiteurs, & leurs cheuaux auoient riches harnois, & estoient ferrez d'argent, & eux habillez de moult riches & diuerses robbes, Comtes, Barons, Cheualiers, & Escuyers, Dames & Damoiselles, & chascun le mieulx & le plus grandement que faire pouoient pour faire honneur à leurs Dame ou Seigneurs. Et ainsi allerent accompagner ladicte Royne iusques à nostre Dame de Paris, & de là au Louure, où elle alla veoir Monseigneur le Dauphin son fils. Et fut ordonné en faisant leur paix, que le Duc d'Orleans yroit sur les Anglois en Guienne, & le Duc de Bourgoingne en Picardie à Calais, & feroient chacũ leur deuoir. Et pour auoir argẽt pour leur armee soustenir, seroit faicte vne taille par le Royaume de France de deux cens mil vieulz escuz. Et en eurent chascun cent mil. Et alla le Duc d'Orleans en Guienne, & mit le siege deuant vne ville nommee Bourg, & passe au pied d'icelle ville la riuiere de la Gyronde, & fut ou moys d'Octobre : & là pleut tant qu'il fallut qu'il se leuast, tãt pour la pluye, comme pour le secours qui leur venoit d'Angleterre, & de Bourdeaux tous les iours par la riuiere, & de la mer. Et pour lors ne sçauoiẽt les François gueres de la guerre. Et le Duc de Bourgoingne fut à sainct Omer, cuidant aller deuant Calais. Et là fit faire vne ville de boys allant sur rouës, moult grande, pour mener deuant Calais, qui estoit merueilleuse chose : & la deuisa vn Cheuallier d'Auuergne nommé le Sire de Montgauguier, laquelle estoit moult subtillement faite : & ledit Duc de Bourgoingne auoit entention de prendre ladite ville de

Calais

Calais par le moyen d'icelle ville de boys. Et quant le Roy 1406.
&son Conseil sceurent que Monseigneur d'Orleans s'estoit
leué de deuãt la ville de Bourg, il enuoya pardeuers le Duc
de Bourgoingne en ambassade Messire Guichard Daulphin, l'Archeuesque de Bourges, & le Gallois d'Aulnoy,
luy mander qu'il s'en retournast: & si fist il, & en fut moult
courroucié. Et ainsi s'en retournerẽt les deux Ducs à Paris,
& firent grand chiere ensemble, voire en dissimulation.

En celuy an enuiron huict heures de nuict, batit Messire
Iean de Grauille Messire Geuffroy le Maingre, dit Bouciquault, la veille du iour de l'an, en la ruë sainct Merry à
Paris, pour ce que ledit Bouciquault auoit donné vne buffe audit Grauille, par ialousie d'vne Damoiselle de l'hostel
de la Royne, nommee Charlotte la Cochette, dont ils estoient tous deux amoureux: & luy promit ledit Grauille
qu'il s'en vangeroit auant qu'il fust vn an, & si fit il.

L'An mil cccc. & sept, la veille de sainct Clement, partit 1407.
le Duc d'Orleans de son hostel pres de sainct Pol, enuiron huict heures de nuict, pour aller veoir la Royne qui
estoit accouchee d'vn fils, qui ja estoit trespassé. Et en s'en
retournãt, pres de la porte Barbette, deuant l'hostel du Mareschal d'Eureux, saillirent certaines gens embastonnez
d'vne maison, dont estoit chief vn nommé Raoulet d'Actõuille: lesquels ferirent sur ledit Duc d'Orleans, & le tuerent, & ietterent à terre de dessus sa mule: & luy coupperent le poing, dont il tenoit l'arson de sa selle. Et quand il
fut tumbé à terre, vn sien seruiteur saillit sur luy pour le
cuider sauuer, lequel fut occis comme luy. Et lors s'en
fuyrẽt lesdits malfaicteurs en l'hostel d'Artois, & en fuyant
gettoient chausses-trappes apres eux, afin que l'en ne les
peust poursuyuir. Et ainsi le peuple de la rue s'assembla
quant ils ouyrent le bruit, & leuerent le Prince, & le porterent en vne maison: & là vindrẽt le Roy Loys de * Sicille, *Ms. Cecille.
les Ducs de Berry, & de Bourbon, lesquels furent moult
esbahys de voir le Duc d'Orleans ainsi meurdry. Puis s'en
allerent en leurs maisons reposer la nuict. Et au plus matin
fut apporté son corps aux Blancs-mãteaux, en vn * cercueil *Ms. ser-queur
couuert de noir. Et là vindrẽt ses oncles les Ducs de Berry,

1407. & de Bourbon, son cousin germain le Duc de Bourgoingne, & le Roy de Sicille aussi son cousin germain : & estoiēt vestuz de noir, portans le dueil, & plusieurs autres Seigneurs ses parens & seruiteurs. Lors ledit Prince mort fut apporté en sepulture, & son corps mis en l'Eglise des Celestins à Paris à grand multiplication de Cheualiers & Escuyers tous vestus de noir, portans chascun vne torche deuant le corps. Et apres alloient les Princes dessusdits, & autres ses parens, & apres grand multitude de peuple tous faisans & demenans grand dueil. Apres fut ordonné par les Princes dessusdits, que pour sçauoir qui auoit ainsi meurdry & tué leurdit parent frere du Roy, que on esliroit Commissaires qui iroient en la maison dont estoient saillis ceulx qui l'auoient meurdry, & aussi pour examiner les voisins, & attaindre le cas, & sçauoir la verité. Et pour ce faire furēt ordonnez Commissaires Maistre Pierre l'Orfeure Conseiller du Duc d'Orleans trespassé, & Maistre Robert de Tuillieres Conseiller du Roy. Or fut ainsi qu'ils vindrent en la vieille rue du Temple, au lieu où le delict auoit esté fait, & trouuerent par information coulpable vn porteur d'eauë, qui alloit & venoit audit hostel durant le temps que le cas auoit esté fait; & que ledit porteur d'eauë se tenoit en l'hostel d'Artois où demouroit le Duc de Bourgoingne. Si estoit l'ordonnance telle, que en l'hostel des Seigneurs de France l'on ne pouoit prendre vn malfaicteur sans le congié du Seigneur à qui estoit l'hostel. Si allerent les Commissaires par deuers ledit Duc de Bourgoingne pour auoir congié d'auoir ledit porteur d'eauë, pour sçauoir la verité du cas. Si vindrent lesdits Commissaires en l'hostel de Neelle, où estoient au Conseil le Roy de Sicille, les Ducs de Berry & de Bourgoingne: & heurterent à l'huys lesdits Commissaires. Si leur fut demandé qu'ils* queroient, & ils dirent qu'ils vouloiēt auoir congié de prendre vn homme qui estoit en l'hostel du Duc de Bourgoingne, qui ces parolles ouyt. Si fut esbahy, & mua couleur. Le Roy Loys son cousin germain s'en apperceut, & le tira à part, en luy disant: Beau cousin, sçauez vous riēs de ce faict? dites le moy, car il le fault. Car l'homme de vostre hostel sera prins. Lors se print à plourer ledit Duc de

*demandoient.

Bourgoingne, & dit qu'il estoit cause d'auoir fait tuer ledit Duc d'Orleans son cousin. Le Duc de Berry apperceut qu'ils plouroient, & demanda qu'ils auoient. Si respondit le Roy Loys, que son cousin le Duc de Bourgoingne auoit fait mourir son cousin le Duc d'Orleans. Et lors Monseigneur de Berry se print à plourer, disant, Ie pers auiourd'huy mes deux nepueux. En disant ces parolles, le Duc de Bourgoingne se partit sans dire adieu. Et en descendant les degrez de l'hostel rencontra le Duc de Bourbon Loys, qui venoit au Conseil, lequel luy demanda où il alloit: & il luy dist, qu'il alloit pisser. Et quand ledit Duc de Bourbon fut en la chambre, il trouua le Roy de Sicille, & le Duc de Berry plorans. Et lors luy dit le Duc de Berry, que le Duc de Bourgoingne auoit faict mourir son nepueu le Duc d'Orleans. Lors dist le Duc de Bourbon, Pourquoy ne l'auez vous retenu? Il le faut aller dire au Roy, afin qu'il en soit ordonné comme raison le veult. Si monterent lesdicts Roy Loys & Ducs à cheual pour aller deuers le Roy: & ledit Duc de Bourgoingne monta sur vn bon cheual, & se partit de Paris hastiuement, de paour qu'il ne fust prins, & vint au Pont saincte Maissance, & fit rompre le Pont apres luy, & alla ce iour à Arras, où il y a de Paris quarãte & deux lieues. Lesdits Seigneurs furent deuers le Roy, & luy remonstrerent le cas comme il l'auoit confessé. Et incontinent les seruiteurs dudit Duc d'Orleans monterent à cheual pour poursuiuir ledit Duc de Bourgoingne, & trouuerent ledit pont rompu: pource s'en retournerent. Et fut deliberé, que puis qu'il estoit eschappé, qu'il seroit besoing que Monseigneur le Duc de Berry, qui estoit son oncle, & son parrain, allast par deuers luy, afin qu'il ne se fist Anglois: & ainsi fut fait, & fist tant qu'il le rapaisa, & destourna de faire guerre. Et fut toute celle saison d'Hyuer en ses pays de Flandres & d'Artois. 1407.

Celuy an fut moult grand hyuer de glaces, qui dura depuis le iour sainct Clemẽt iusques à la veille de la Chandeleur sans desgeller. Et furent toutes les riuieres glacees & prinses: tellement qu'au desgeler les glaces rompirent tous les ponts de Paris, & ceux des autres grosses riuieres du Royaume, ou la plus-part: & firent moult grand domma-

1407. ge, & emporterent les maisons du pays-bas au long des riuieres, & tous les molins: & y eut moult de gens, femmes & enfans noyez, qui estoient esdites maisons & molins.

1408. L'An mil cccc. & huit le Duc Guillaume de Bauiere, Seigneur de Hollande, & Comte de Henault, manda au Duc de Bourgoingne, qui auoit sa seur à femme, que les Liegeois s'estoient rebellez contre son frere Iean de Bauiere, qui estoit leur Euesque; pource qu'il ne vouloit chanter Messe; si luy prioit qu'il luy voulsist venir aidier, & si fist il, & luy mena moult belle compaignie de Bourgoingnons, de Picards, de Flamans, de Champenois, & de François, iusques au nõbre de six mil Cheualiers & Escuyers. Et estoiẽt conduyseurs des Bourgoingnons le Prince d'Orenge nommé Messire Iean de Chalon, Messire Iean de Vergey Mareschal de Bourgoingne, Monseigneur de sainct George Cheualier, Monseigneur de Pugny, Monseigneur Dautre, & autres. Des Picards le Sire de Crouy, le sire de * Raon, & le Sire de Haubercourt. Des Seigneurs de Flandres, les enfans de Guistelle, le Sire de Faucquembergue, & Messire Roland Dunquerque, le Sire de Rambures, & autres. De ceulx de Champaigne, le Sire de Chasteau-villain, le Sire de Dampierre, & autres. Des François, Messire Guichard Dauphin, le Cõte de Marre d'Escosse, le Sire de Gaucourt; & generallement toute la puissance & noblesse de Hollande, de Henault, de Brabant, de Namur, & de Hosternam, qui seroit trop lõgue chose à escripre. Conclusion, se assemblerent, & entrerent dedens les pays des Liegeois, boutans les feux par les maisons, & par les bleds qui estoient prests de cueillir. Et conduisoit iceux boutefeux le Sire de Iumõt. Et ce faisoient pour faire leuer lesdits Liegeois, qui tenoiẽt le siege deuant la ville du Trec, où ils auoient assiegé ledit Ieã de Bauiere leur Euesque. Et pour les feux & maux que faisoient lesdits Seigneurs és pays de Liege, se partirent lesdits Liegeois de leur siege, & tant approucherent desdits Seigneurs, que bataille s'en ensuiuit: & les Liegeois la perdirẽt, & furẽt descõfiz. La maniere de l'ordõnance fut, que les gens des Ducs, & les Liegeois en vn plain pays se trouuerent, qui s'appelle le pays de * Hastellain. Et ordonnerẽt

*Ms. Renti

*Ms. Hausselaing.

leur bataille à pied d'vne part & d'autre, reserué quatre cés 1408.
lāces, que les Ducs ordonnerēt estre à cheual pour frapper sur la bataille par derriere, qui n'espargnoiēt ne leurs corps ne leurs cheuaux. Les Liegeois furent desconfiz, & y moururent seize mil hommes en la place: & les chiefs d'iceulx de cheual estoiēt le Sire de Crouy, le Sire de Rase, Enguerran de Bournonuille, & Robert le Roux. Incontinent arriua sur le champ ledit Euesque Iean de Bauiere, & Anthoine de Bourgoingne Duc de Brabant, lesquels furent moult courrouciez qu'ils n'auoient esté à la iournee. A ceste bataille il y mourut des Seigneurs Liegeois le Sire de Pernes, & son fils, que les Liegeois auoiēt fait Euesque en deboutāt Iean de Bauiere. Apres ce faict vindrent les Ducs en la cité de Liege, & mirent leurs bannieres sur les portes de la ville, & furēt condampnez les Liegeois à obeir à leur premier Euesque, & payer la somme de cent mil escus d'or. Et firēt lesdits Ducs couper les testes à plusieurs grands Seigneurs, lesquels furent prins à la bataille seruans lesdicts Liegeois.

En ce temps se partirent le Roy & la Royne, & leurs enfans de la ville de Paris: & les estoient allez accompaigner les Ducs de Berry, de Bretaigne & de Bourbon, & plusieurs autres grands Seigneurs, lesquels les conduisirent iusques à la ville de Tours. Le Duc de Bourgoingne sceut ces nouuelles. Si pria au Duc Guillaume de Bauiere son frere, qu'il luy voulsist aidier à ramener le Roy & Monseigneur de Guyenne, qui auoit sa fille à femme, du pays où ils estoient allez, afin qu'ils veinssent à Paris. Et à la verité le Roy & les Seigneurs dessusdicts s'estoiēt partiz de Paris, pource qu'ils auoient ouy dire comment lesdicts Ducs auoient desconfiz les Liegeois. Et pource qu'ils sçauoient que le peuple de Paris estoit fauorable audit Duc de Bourgoingne, & craignoient la fureur de ce peuple, s'il aduenoit que le Duc de Bourgoingne fust venu à ladicte ville; pour ceste cause ils menerent le Roy à Tours. Le Duc Guillaume de Bauiere, qui estoit vn tres-sage Seigneur, octroya audit Duc de Bourgoingne venir auecques luy, * regardant le seruice qu'il luy auoit fait au Liege, & conclud venir à Paris, & luy tenir compaignie, & vindrent à Paris ensemble à tout leur puissance. Le Duc Guillaume de Bauiere * aduisa que

*Ms. considerant.

* regarda

1408. la guerre n'estoit pas licite ne la diuision,* regardant qu'ils estoient tous d'vn sang, & que c'estoit la destruction & desolatiõ du Royaume, & qu'il valloit mieux le traicté auoir, que la guerre: & aussi qu'il luy touchoit en deux manieres, l'vne pource qu'il estoit cousin germain à la Royne, & que ses enfans estoient ses parens; l'autre que le second enfant du Roy auoit sa fille seule & heritiere pour femme. Si ambassada tant ledit Duc Guillaume d'vne partie & d'autre, que il fut cõclud que les deux parties, c'est assauoir le Roy, les Ducs de Berry, de Bretaigne, d'Orleans, & de Bourbon, les Comtes d'Alençon, de Clermont, d'Albret, & plusieurs autres tenans la querelle de Monseigneur le Duc d'Orleãs seroient à Chartres à vn iour dit. Et pareillement y seroient les Ducs de Bourgoingne, & de Brabant, le Comte de Neuers leur frere, le Comte de sainct Pol, & le Prince d'Orenge, & plusieurs autres grãds Seigneurs. Et tindrẽt les deux parties leurs promesses, & vindrent tous à Chartres. Et fut faict vn traicté entre les deux parties d'Orleans & de Bourgoingne, & iurerẽt & promirent sollempnellement tous les Princes, de non iamais porter noise ne debat l'vn à l'autre, & de estre bons & vrays parẽs & amys. Et fut le Duc Guillaume conseruateur des deux parties pour celle iournee, tenant en sa main sa banniere. Et ainsi fut fait l'accord, qui gueres ne dura, & s'en retournerẽt le Roy, la Royne, & leurs enfans à Paris.

*considerant

En ce temps le Preuost de Paris nõmé Messire Guillaume de Tignonuille fit pendre deux Clercs estudians, qui auoient tué vn homme de mauuais faict: & pour hastiueté que remede ne fust mis à leur faict, les fit pendre à torches au gibet de Paris. Et pource l'Vniuersité pourchassa tant, qu'il fallut que au bout de trois ou quatre mois qu'ils fussent deppenduz, & que ledit Preuost y fust en personne, & les baisa en la bouche, & les conuoya luy & ses gens, & sergens, depuis le gibet iusques au Monstier, où ils furent enterrez. Et furent amenez en vne biere sur vne charette, & estoit le bourreau sur le cheual deuant, vestu d'vn surplis comme vn Prestre. Ladite Vniuersité auoit grand puissance pour ce temps à Paris: tellement que quand ils mettoient la main à vne besongne, il falloit qu'ils en veinssent

à bout; & se vouloient mesler du gouuernemẽt du Roy, & d'autres choses.

L'An mil cccc. & neuf, le Comte de Sauoye commença guerre au Duc Loys de Bourbon oncle du Roy, en ses pays de Bresse & de Beauiolois : disant, que ledit Duc de Bourbõ estoit son homme, à cause de certaines places qu'il tenoit en Bresse. Et fit passer ledit Comte de Sauoye la riuiere de la * Sosne à plusieurs grands nombres de gẽs-d'armes & de traict : & en estoit conduiseur vn Gentil'homme de son pays nommé Amé de Viry. Le Duc Loys le sceut. Si fit son armee pour resister contre luy: & y vindrent à son aide les Ducs, de Bauiere frere de la Royne, & celuy de Bar, le Seigneur d'Albert Connestable de France, le grãd Maistre d'Hostel du Roy nommé Montagu, le Sire de Gaucourt, & plusieurs autres grans Seigneurs, iusques au nombre de trois mil combatans : lesquels prindrent sur les gens du Comte de Sauoye deux villes, que les gens dudit Comte auoient prinses sur ledit Duc au pays de Beaujolois, dont l'vne se nomme Ance, & l'autre Belleville. La riuiere de la Sosne fut moult grosse, apres ce que les gens du Comte de Sauoye l'eurent passee pour eux en retourner. Et eussent passé les gens du Duc de Bourbon apres, se n'eust esté la riuiere qui estoit trop grosse, pour entrer au pays de Sauoye. Si traicterent & parlementerent tant d'vn costé que d'autre, que paix se fist entr'eux, parmy ce que le Comte de Clermont ainsné fils du Duc de Bourbon feroit hommage de la terre qu'il tenoit au pays de Bresse au Comte de Sauoye. Et par ainsi s'en retournerent les gens-d'armes hors desdits pays. A celle heure ou en ce temps, enuoya Messire Iean Bouciquault Mareschal de France, & gouuerneur de Gennes, ses Ambassadeurs deuers le Roy, comme il luy pleust luy enuoyer mil hommes d'armes, auec les gens de traict, pour garder le pays des Geneuois, ouquel le Marquis de Montferrat, & le Duc de Milan, & Francisque faisoient guerre : & iceulz gens-d'armes il souldoyeroit tresbien des deniers du pays des Geneuois. Et fut donnee la charge de mener lesdits gens-d'armes au Sire de Gaucourt à Lyon, & cheuaucherent par le Dauphiné, tant qu'ils vindrent au pays de * Piedmont, où le Prince dudit pays les

1409.

* Ms. Soane

* Pimont

1409. receut, & donna passage : & de là passerent par les terres du Marquis de Montferrat, & du Quaret, & entrerent en la terre de Gennes. En ceste compagnie estoient auecques ledit de Gaucourt, les enfans de Roye, le Sire de Blainuille, Messire Hue de Brosse, Monseigneur de Ionuelle, Messire Guy de Bar, le Sire des Barres, Messire Gadifer de la Salle, Messire Iean de Bonnay, messire Robert de Nully, Messire Guillaume de Sauignes, Monseigneur * d'Escule, Messire Anthoine Belle, Messire Loys de Loingny, Anguerran de Bournonuille, le bastard de Bourbon, Loys Bourdõ, & plusieurs autres Seigneurs & Capitaines. Et vint deuers eux ledit Mareschal Bouciquault, lequel les mena par le pays de Lombardie droit en la cité de Plaisance, laquelle il mit en l'obeissance du Roy de France, & là passa le fleuue du Pau, qui est vne moult grosse riuiere. Et alla à Pauie, cuidant leuer vn siege que Francisque & le Duc de Milan nommé Iean-Marie tenoient deuant son frere Comte de Pauie nommé Philippe-Marie. Et quant ils sceurent la venue dudit Bouciquault leuerẽt leur siege. Si vint ledit Bouciquault droict à Milan, & vint le Duc audeuant de luy, & luy fit hommage ou nom du Roy de France, & entra dedẽs Milan à toute sa puissance. Lequel Duc de Milã estoit frere de la femme du Duc d'Orleans Loys trespassé, & mere du Duc Charles d'Orleans de present. Et ledit Bouciquault faisoit crier en ladicte ville de Milan en tous ses crys, de par ledit Bouciquault Mareschal de France, & Gouuerneur de Gennes, & de Milan. Cependant qu'il estoit à celle conqueste, le Marquis de Montferrat, & Francisque, par le moyen d'aucuns Geneuois qui estoient venuz de Gennes, entrerent dedens la cité, & tuerent tous les François qu'ils trouuerent en ladite cité, & vn Cheualier nommé Messire Choleton, lequel estoit Capitaine du chastellet de Gẽnes. Quant Bouciquault sceut ces nouuelles, il fut moult troublé, & si tost que ceux de Milan le sceurẽt, ils cuiderẽt tuer de nuict tous les François chascun en leurs maisons. Si le sceurent les François, & incontinent s'assemblerent tous ensemble, & toute la nuict cheuaucherẽt parmy la ville, & le lẽdemain partit ledit Mareschal, & laissa la ville au gouuernemẽt du Duc, en luy faisant serement qu'il la tiẽdroit & gar-

* de Seule

& garderoit pour le Roy,& comme vray obeissant & parēt 1409.
du Roy. Et incontinent que ledit Mareschal fut parti, le Duc de Milan, & ceux de la ville se rebellerent contre le Roy. Or y estoiēt demourez aucuns François pour eulx esbatre en icelle ville:& incontinent le Duc de Milan les fist prendre & manger à ses chiens. Ledit Bouciquault passa la riuiere du Pau en bateaux, & cheuaucha par les plaines de Lombardie, tant qu'il vint à vn chasteau du pays des Geneuois que tenoit le Sire de la Faiette nommé Guy: & là fut luy & son ost par l'espace d'vn moys, cuidant recouurer la cité, & le pays de Gennes. Cependant Francisque auoit mis le siege deuant vn chastel nommé Noues, où estoient plusieurs François en garnison,& en estoit Capitaine Messire Guillaume de Sauignes du pays de Daulphiné. Si delibera Bouciquault d'aller leuer le siege, & y fut, & y eut de grandes armes faictes. Et y furent faicts Cheualiers le Seigneur de Grimoille,le Sire de Chaumont, & Hector bastard de Bourbon.Conclusion,ils ne peurent leuer le siege pour certaines bastilles & fossez, que ledit Francisque auoit fait faire. Et lors lesdicts Bouciquault & Gaucourt à toute leur puissance s'en retournerent par les plaines de Lombardie iusques en Piedmont. Et là le Prince les receut, & souldoya.& prindrent pour ledit Prince lesdits François plusieurs places ou pays du Marquis de Montferrat,& puis s'en partirent quant ledit Prince eut acheuee sa guerre, & s'en retournerent en France. Et apres ce plusieurs forts chasteaux,comme Gany,Porte-Vandres,& certains autres,demourerent en l'obeissance du Roy,lesquels estoient garniz de François,& bien aduitaillez, dont les Capitaines pou de temps apres vendirent lesdictes places aux Geneuois, & s'en retournerent en France. Ce fut grād dommage pour le Roy de la perdition de Gennes. Car à ceste occasion de la Seigneurie de Gennes, le Roy tenoit iceluy pays, villes, & ports de mer, iusques dedēs les pays de Turquie, de Tartarie, de Cippré & de Grece, qui tous se rebellerent comme Gennes.

En ce temps arriua le Roy de Nauarre à Paris, & fit hōmage au Roy de la Duchié de Nemours, & fut festoyé grādement du Roy, & des Seigneurs de France: & se allierent

1409. luy & le Duc de Bourgoingne, & firent coupper la teste au grand Maistre d'hostel de France nommé Montagu, pour auoir son thresor, & aussi le gouuernement de France. Et en fit le iugement Messire Pierre des Essars Preuost de Paris, lequel lors print le gouuernemẽt des finãces du Royaume de France du congié du Roy de Nauarre, & du Duc de Bourgoingne, & mit ses freres & parens en l'hostel du Roy, en deboutant ceulx qui y estoient du grand Maistre.

1410. L'An mil cccc. & dix les aucuns des Conseillers du Roy s'enfouyrent de Paris, & vindrent à Orleans, où estoit Monseigneur le Duc d'Orleans, en eux complegnant de la mort du grand Maistre, & comment ils s'en estoient fouys pour paour d'estre morts & occis, & auoient esté leurs maisons pillees, & leurs biẽs & heritages mis en la main du Roy. dequoy les Bourgoingnons s'aydoient, pour ce que le Roy n'estoit pas bien sensible, mais estoit blecié de son entendement. Et pource que les dessusdits auoient esté seruiteurs de Monseigneur le Duc d'Orleans trespassé, le Roy de Nauarre, & le Duc de Bourgoingne leur auoient fait donner ce destourbier, perils, dommages & interests, paour & honte, & pource disoient que c'estoit contre le seremẽt que le Duc de Bourgoingne auoit fait à Chartres. Car il auoit promis que à nul qui eust tenu la querelle du Duc d'Orleans ne feroit iamais destourbier. Si fut moult courroucé Monseigneur le Duc d'Orleãs, quãd il sceut & ouyt ces nouuelles: & delibera de mander tous les Seigneurs de son alliance, & vindrent deuant Paris à Vicestre. Et là estoient le Duc de Berry, le Duc d'Orleans, le Duc de Bourbõ, le Cõte d'Alençon, le Comte de Richemont, le sire d'Albret Connestable de France, & le Comte d'Armaignac, & plusieurs autres iusques au nombre de trois à quatre mil Cheualiers, & Escuyers, pour vouloir estre vengiez du dommage & crime de leurs amys, & alliez, qui ainsi auoient esté chassez de la ville de Paris. Et le Duc de Bourgoingne, luy estant bien acertainé que les Seigneurs dessusdits faisoient ceste armee à l'encontre de luy, vint à Paris, & amena grosse puissance de ses pays de Bourgoingne, de Flandres, d'Artois, & d'autres ses alliez iusques au nombre de quatre mil Cheualiers

& Escuyers. Et estoient conduiseurs des Bourgoingnons 1410.
Messire Loys de Chalon Prince d'Orenge, Messire Ieã de Vergey Mareschal de Bourgoingne, le Sire de sainct George, & le Sire de Paigny, & plusieurs autres. Des Picards estoient conduiseurs le Sire de Crouy, le Sire de Raon, le Sire d'Aubercourt, & le Sire de Helly. Des Flamens estoiēt conduiseurs le Sire de Guistelle, le Sire de Roboos, Messire Rolant Dunquerque, le Sire de Boyuetu, Messire Dauid de Rambures Maistre des Arbalestriers. Et furent logees leurs puissances durant ce debat entre Senlis & Paris, & n'y eut Dieu mercy durant ce debat homme mort ne blecié, au moins si peu que neant. Le Duc de Brabãt vint à Paris, qui estoit frere du Duc de Bourgoingne, lequel estoit tres-agreable aux Ducs de Berry, d'Orleans, d'Alençon, & de Bourbon. Et fit tant ledit Duc de Brabant, que les deux parties demourerent amys, qui gueres ne dura. Et se appella de aucuns le traicté de Vicestre, pource que lesdits Seigneurs du party du Duc d'Orleans se tenoient à Vicestre. Et ainsi s'en retournerent les Seigneurs chacun en leurs pays.

L'An mil cccc. & vnze, s'en alla le Roy de Nauarre en son 1411.
pays de Nauarre, & le Duc de Bourgoingne en son pays d'Artois. Et demourerent le Roy, Monseigneur de Guyenne, & Monseigneur de Ponthieu, qui estoient ses deux enfãs, en la ville de Paris. Et auoit laissé le Duc de Bourgoingne pour gouuerner Paris, le Roy & la Royne, vn Cheualier d'aupres Paris, nommé Messire Pierre des Essars, lequel estoit Preuost de Paris. Iceluy Messire Pierre mit sus plusieurs bouchiers, & gens de basse condition pour estre ses complices, aydans à retenir ceux de la ville de Paris. Et l'auoit laissé le Duc de Bourgoingne pour les tenir en craincte, & en special ceux qui tenoiēt le party de Monseigneur le Duc d'Orleãs. Et de fait fist prendre ledit Preuost vn Cheualier nommé Messire Vinet d'Espineuse, & luy fit coupper la teste és Halles de Paris, & mener le corps au gibet. Lors estoit le Duc de Berry en son hostel de Neelle à Paris, lequel eut moult grãd paour & frayeur d'iceux bouchiers, qui faisoient moult de maux, & cruautez à ceux qui tenoient le party de Monseigneur le Duc d'Orleans en la



1411. ville de Paris, dont ledit Monseigneur d'Orleãs fut moult courroucié & mal content; & manda les Ducs de Bourbon, d'Alençon, & les Comtes d'Armaignac, & de Richemont, & le Connestable de France Seigneur d'Albret, accompagnez de six à sept mil Cheualiers & Escuyers. Et se partit de Paris le Duc de Berry pour la paour qu'il auoit d'iceux bouchiers, & alla à Meleun demourer. Et lors la puissance du Duc d'Orleans vint passer la riuiere de Seine à Fondizaque pres de la ville de Moret, & cheuaucherent tãt qu'ils vindrent au pays de Vallois & de Soissonnois, & en la terre de Coussi: & de là enuoya en la ville de Hã en Vermandois son auant-garde, que conduisoient Messire Clinet de Brabant Admiral de France, le Sire de Beaurain, Messire Thomas de Lerzis, & autres, iusques au nombre de mil combatans pour garder la ville de Han, & pour faire guerre au Duc de Bourgoingne. Quant le Duc de Bourgoingne sceut ces nouuelles, il fit son mandement par tous ses pays, & vint deuant la ville de Han mettre le siege. Si amena de son pays de Flandres seize mil combatans, & par force de canons abatirent la porte de ladicte ville du costé deuers sainct Quentin en Vermandois. Dont ceux qui estoient dedans ladicte ville eurent moult grand paour, & se partirent de la ville, & l'abandonnerent, & s'en allerent en la ville de Chaulny, où estoit Monseigneur le Duc d'Orleãs, lequel fut moult courroucé de ces nouuelles. Et apres la prinse de ladite ville, les Flamens la pillerent, & le lendemain au matin se partirent pour eulx retourner en Flãdres, dont ledit Duc fut moult courroucié qu'il ne pouoit mettre remede de les entretenir. Et pour se cuyder & vouloir vengier, enuoya son ambassade à Calais, par deuers les Anglois, afin qu'ils le voulsissent secourir & aidier. & si firent ils. Car le Comte d'Arondel, & le Comte de * Kent, les Sires de Rou, & de Gray vindrent en son ayde, & en sa compaignie. Et estoient nombrez lesdicts Anglois trois cens lances, & les Archers, qui estoient mil. Le Duc d'Orleans sceut ces nouuelles, & partit du pays de Vallois, & vint à Montdidier pour faire guerre és pays d'enuiron qui fauorisoient le Duc de Bourgoingne. Et là estant eut conseil de venir deuant Paris, & fit faire vn pont à Verberie, & passa

* Ms. Cam,

luy & sa puissance, pour ce que Compiengne & le Pont saincte Maissance, & tous les autres passages de dessus la riuiere d'Oyse estoient en l'obeissance & faueur du Duc de Bourgoingne. Et ainsi vint le Duc d'Orleans, & ceux de son alliance deuant sainct Denys, & là mirent le siege. Dedans la ville estoit le Prince d'Orenge nommé messire Iean de Chalon, & en sa compaignie six cens Cheualiers & Escuyers. Et pour ce que la place estoit foible, ledit Prince la rendit, pourueu que iamais luy ne nul de sa compaignie ne se armeroient contre ledit Duc d'Orleans. Et se partit de la ville luy & ses gens, & s'en retourna en Bourgoingne. Et lors ledit Duc d'Orleans se bouta dedens sainct Denys, & mit son auantgarde à Montmartre, à la Villette sainct Ladre, & à la Chappelle sainct Denys. Et là eut de grands escarmouches tant d'vn costé que d'autre. Et estoient dedens Paris, le Roy, Monseigneur de Guyenne son ainsné fils, & Messire Pierre des Essars Preuost de Paris, qui auoit la garde & charge de* ladite ville. Cependant print le Sire de Gaucourt le pont sainct Cloud d'eschelle par la riuiere, & de nuict. Et incontinent se vindrent loger au * bourg dudit sainct Cloud, partie de ceulx de l'auantgarde du Duc d'Orleans, lesquels estoient, ou la plus grande partie, Bretons, de la compaignie du Comte de Richemõt. Cependant vint à Paris le Duc de Bourgoingne, & passa la riuiere de Seine au pont de Meullenc luy & toute sa puissance, & estoient auecques luy le Comte de Neuers son frere, & le Comte de sainct Pol nommé Vvaleran de Luxẽbourg, qui estoit fait Connestable de France, en deboutãt le Sire d'Albret, qui estoit fait parauant Connestable, & si auoit auecques luy les Anglois dessusdits, & plusieurs Seigneurs de Bourgoingne, de Flandres, & de Picardie. Et tost apres partit de nuict de la ville de Paris accõpaigné des Anglois, des Cõtes, de Neuers, & de Mortaing frere du Roy de Nauarre, du Duc de Bauiere frere de la Royne de France, lequel estoit pour l'heure allié du Duc de Bourgoingne. Si vint au point du iour luy & sa compaignie au villaige du pont de sainct Cloud, & assaillit les gens du Duc d'Orleans, & les desconfit, & en y eut de morts de neuf cens à mil, & estoient la plus part Bretons. Là fut prins le Sire de

1411.

**Ms.* de la cité de Paris.

*village

1411. Combour, Messire Guillaume Bataille, & Messire Mansart du Boys, auquel le le Duc de Bourgoingne fit couper la teste à Paris. Et quant le Duc d'Orleans ouyt dire que ses gẽs se combattoient, si se partit hastiuement de sainct Denys pour les cuider secourir par le pont qu'il tenoit. Mais il ne peut venir à temps. Car ils furent desconfits. Et lors abandonnerent le pont, & s'en retourna le Duc d'Orleans à sainct Denys, & le Duc de Bourgoingne s'en retourna à tout les prisonniers & la proye à Paris. Et la nuict le Duc d'Orleans fit faire vn pont sur la riuiere de Seine, où il passa celle nuict au droict de sainct Denys luy & sa puissance, & cheuaucherent tant qu'ils vindrent à Chasteaudun, & ainsi fut leur entreprinse rompuë. Et lors le Duc de Bourgoingne partit de Paris, & emmena le Roy, & Monseigneur de Guyenne son fils ainsné deuant le chastel d'Estampes, où il mit le siege, & le print. Et estoit dedens le chastel Capitaine vn nommé Messire Loys Bourdon, lequel se rendit prisonnier, & fut mené en Flandres sans mort. Et lors enuoya le Duc de Bourgoingne son auantgarde en Beausse en vn villaige appellé le Puiset, dont estoient chefs Iacques Comte de la Marche, & Messire Iean le Maingre dit Bouciquault Mareschal de France, le Sire de Hambre, & plusieurs autres iusques au nõbre de deux mil Cheualiers & Escuyers. Si se partirent d'Orleans le Sire de Barbazen, & le Sire de Gaucourt, & vindrent au point du iour à tout quatre cens lances, & ferirent sur les * gens du Comte de la Marche, & le prindrent, & fut mené en la grosse tour de Bourges, où il demeura longuemẽt. Le Sire de Hãbre, & plusieurs autres de l'auantgarde du Duc de Bourgoingne, quant ils sceurent celle desconfiture se retrahirent, & vindrent à Estampes où estoient le Roy, & le Duc de Bourgoingne. Et ainsi fut pour celle saison son armee rompue, & s'en retournerẽt le Roy, & iceluy Duc à Paris. Et depuis grand temps apres fut deliuré Messire Loys Bourdon. Si print congié le Comte d'Arondel, & les autres Seigneurs d'Angleterre, & s'en retournerent en leurs pays.

* Ms. le logeis

1412. L'An mil cccc. & douze fut le Sire d'Albret Connestable de France de par les Ducs de Berry & d'Orleans enuoyé en Ambassade deuers le Roy Henry d'Angleterre.

Et fit tant que le Roy Henry luy bailla son second fils Thomas Duc de Clerence & son frere le Duc d'Yorch, & Messire Iean Cornuaille, accompagnez de huict cens lances, & quatre mil Archiers pour secourir & aidier les Ducs de Berry & d'Orleans. Et descendirent en Normandie en la haugue sainct Vast ou mois de Iuing. 1412.

En ce temps fut logé à Linieres en Berry, le sire de Helly, qui estoit à grand puissance de gens oudit pays, & Capitaine pour le Duc de Bourgoingne. Et lors le Duc de Bourbon se partit de Bourges, & vint au poinct du iour fraper sur le Seigneur de Helly, & le destroussa, & perdit grand nombre de ses gens. Mais il ne fut point prins: car il se trahit au chastel.

En celle saison se partit le Roy de Paris, & Monseigneur de Guyenne son ainsné fils, & les Ducs de Bourgoingne, de Bauiere, de Bar, & de Lorraine, & plusieurs autres grands Seigneurs, & Comtes de ce Royaume, pour venir mettre le siege à Bourges. Et vindrent assieger Dun-le-Roy que tenoit vn Cheualier Gascon pour le Duc de Berry, qui se nõmoit Messire Aurias de Soingnac. Si rẽdit la ville, son corps & ses biens saufs. Et de là se partit l'ost, & vindrẽt mettre le siege deuant vne des portes de la ville de Bourges, & y furent par l'espace de cinq ou six sepmaines, puis se leuerent, & allerent mettre le siege deuant la porte de Soulongne, nommee la porte sainct Priué, où ils demeurerent grand temps. Et là vint le Roy de Sicile Loys, qui amena à l'ayde du Roy, & de ceulz qui tenoient le siege, six cens hommes d'armes. Ledit Roy de Sicille estoit allié au Duc de Bourgoingne nommé Iean. Si sceut le Duc de Guyenne ainsné fils du Roy de France, que les Anglois venoient à grand puissance pour secourir les Ducs de Berry & de Bourbon, qui estoient dedens Bourges. Et conduisoit les Anglois le Sire d'Albret, & ja estoient au pays du Perche. Et pource que la mortalité estoit au siege, & aussi que ledit Seigneur voyoit que par la bataille se pouoit perdre ce Royaume, pource trouua-il maniere de faire paix entre eulz, & parlerent deuant la cité aux champs les Ducs de Berry & de Bourgoingne, qui estoient oncle & nepueu. Si conclurẽt ensemble de venir aux Roches pres la Charité sur Loire parler ensemble, & vindrent audit lieu des Roches, où ils

1412. prindrent iournée pour aller à Aucerre par deuers le Roy, qui là deuoit tenir iournee : dont ils n'y vindrent point, pour ce qu'ils deuoient estre tuez en la ville d'Aucerre. Si cheuaucherent les Anglois, & passerent la riuiere de Loire, & vindrent pour loger à Beaulieu pres de la ville de Loches, dont ils brusllerent l'Abbaye & la ville, & emmenerẽt l'Abbé prisonnier, & destruirent Burençois, & firent ces excez par despit qu'ils eurent de ladicte paix faicte entre les Ducs de Berry, & de Bourgoingne. Et pour estre payez, & sur leurs gages emmenerent le Comte d'Angoulesme frere du Duc d'Orleans prisonnier en Angleterre pour la somme de cent mil escuz d'or.

En ce temps le Cõte de sainct Pol, qui estoit Connestable de France pour la partie des Bourgoingnõs, fut à sainct Remy du Plain, és parties de Normandie & du Perche : & là desconfit le Sire de Gaucourt, & le sire de Charpaigne, qui estoient trois ou quatre cens combatans, & furent desconfits par les Archiers que ledit Comte de sainct Pol auoit, & s'en allerent les Anglois à Bourdeaulx.

En ce temps fut prins vn Cheualier nommé Messire Lourdin de Saligny Gouuerneur & Chambellan du Duc de Bourgoingne en la ville de Paris, & le fit mener ledit Duc en Flandres, pource qu'vn Cheualier de Gastinois nommé le Sire de Iacqueuille luy mit sus, qu'il vouloit tuer son Maistre le Duc de Bourgoingne, par l'enhortemẽt de la femme du feu grand Maistre d'hostel de France nommé Montagu. Lequel Iacqueuille disoit audict Duc, que ledit Messire Lourdin la maintenoit pour auoir le gouuernement dudit Duc, ainsi que auoit ledit Messire Lourdin.

En ce tẽps deuoient venir lesdicts Ducs de Berry, d'Orleans & de Bourbon, & autres Seigneurs de leurs alliances à Aucerre, pour ordõner & conclurre du gouuernemẽt dudit Royaume. Et fut ordõné en vn conseil secret, où estoiẽt le Duc de Bourgoingne, & le Sire de Iacqueuille, & Messire Pierre des Essars Preuost de Paris. Et conclurent audit conseil, que si lesdicts Seigneurs venoient audit lieu d'Aucerre, l'on les feroit mourir. Ledit Messire Pierre des Essars ne voulut oncques consentir ce malfait, & dit que ce * seroit oultrage d'auoir fait mourir le Duc d'Orleans le pere,

*Ms. que c'estoit

puis

puis faire mourir le fils, & les autres Ducs & Comtes qui devoient venir au traicté. Si le fit sçauoir ledit Messire Pierre des Essars ausdits Seigneurs secrettement, & par ce ne vindrent point à Aucerre. Mais depuis en la saison d'Hyuer vindrent lesdits Seigneurs en la ville de Meleun deuers Monseigneur le Duc de Guyenne ainsné fils du Roy, lequel auoit pris le gouuernement du Royaume, qui leur fit grand chere, & les receut grãdemẽt. Et retint ledit Duc de Guyenne ses officiers, deux des seruiteurs de Monseigneur le Duc d'Orleans, lesquels il retint pour le seruir, dont l'vn estoit Cheualier, nommé messire Iacques de la Riuiere, Seigneur d'Aunel pres Chartres, & l'autre estoit Escuyer, nommé le petit Mesnil d'enuirõ Dreux. Et fut l'vn Chambellan, & l'autre Vallet-trenchant, lesquels n'y demeurerent gueres. Car on les fit mourir, pource qu'ils auoient tenu le party d'Orleans, & estoient bien nobles gẽs. 1412.

L'An mil cccc. & treize ou mois de May, par le commandement du Duc de Bourgoingne, se meirent sus vn tas de bouchiers & d'escorcheurs de bestes, & firent Capitaine vn de leur compaignie nommé Simonet Caboche, & mirent sus le commun de Paris. Et firẽt leur Capitaine general le Sire de Iacqueuille, & leur Conseiller vn *Mire nommé Maistre Iean de Troyes, & plusieurs autres gens de basse condition, & partirent de l'hostel de la ville, & vindrent en la ruë sainct Anthoine à tout grand multitude de peuples armez, & embastonnez, deuant l'hostel où demouroit Monseigneur de Guyẽne. Et oudit hostel estoit le Duc de Bourgoingne. Et là en ladite ruë lesdits Iacqueuille, & Maistre Iean de Troyes demanderẽt, qu'on leur baillast la plus part des officiers & seruiteurs de l'hostel de Monseigneur Duc de Guyenne; ou sinon, ils tailleroient tout en pieces. Et en la fin les fallut bailler, ainsi cõme ils les auoiẽt par escrit en vn roolle, & les prindrent, & menerent prisonniers en l'hostel d'Artois: & estoit le Duc de Bourgoingne present à les cõduire & mener. Là fut prins le Duc Edouart de Bar, & plusieurs nobles Cheualiers & Escuyers, & notables gens de conseil. Et quant le Duc de Guyenne vit que c'estoit force que ses gens & officiers fussent prins, si fit pro- 1413.

*c'est à dire, Medecin

1413. mettre au Duc de Bourgoingne par son serement sur vne croix de fin or, qui là fut apportee present Madame de Guyenne fille du Duc de Bourgoingne, & plusieurs autres, Que lesdits prisonniers qui là estoient n'auroient nul mal; mais les renuoyeroit auecques leurdit maistre Monseigneur le Duc de Guyenne, quand le peuple seroit appaisé. Et pour ce les fit mener en sa maison. Ce iour deuers le soir fut prins Messire Pierre des Essars qui estoit dedens la Bastille, & luy promist le Duc de Bourgoingne qu'il n'auroit nul mal. Si rendit la Bastille où il estoit, & fut prins, & mené en la grosse tour nommee le Chasteau de boys, au droit de l'hostel de Neelle, de l'autre part de la riuiere. Et incontinent qu'il fut party de la Bastille, le Sire de la Trimoille, & vn Capitaine nommé Anguerran de Bournonuille, entrerent dedens icelle Bastille, & prindrent & pillerent tous les biens, gēs, & cheuaux dudit des Essars. Et pou de temps apres prindrent Loys Duc de Bauiere frere de la Royne, & le menerent prisonnier en vne grosse tour sur la riuiere, au droit du Louure. Et lors firent publier parmy la ville de Paris, que ledit des Essars auoit prins moult d'offices & de Capitaineries, dont il auoit eu moult de prouffits, qui estoit contre les statuts royaulz: & que ledit des Essars auoit affoibly & appetissé la monnoye du Roy deux deniers sur piece, qui pouoient monter à son prouffit trois ou quatre cens mil escuz qu'il auoit emblez du Roy & de son peuple. Et toutes ces choses faisoiēt publier cōtre luy, pour le mettre en la malle grace du peuple, & pour le faire mourir. Et principallement le conseilloit au Duc de Bourgoingne le Sire de Iacqueuille, qui desiroit à auoir le gouuernement de ce Royaume, & autres ses complices, pour auoir les offices de ceulx que ledit des Essars auoit fait, & mis en estat, tant de ses parens que autres: & pource luy firent coupper la teste, & aussi la firent coupper à Messire Iacques de la Riuiere, depuis qu'il fut mort. Car il mourut en la prison: & dient les aucuns qu'il se tua luy mesmes par desconfort: & les autres dient qu'on le tua d'vne hache, pour ce qu'on ne luy sçauoit que mettre sus, & n'en sçet l'en nulle autre chose sinon Dieu. Car il estoit seul en la prison. Et là fut prins à tout vne robbe noire fourree de martres, & vn tissu dont il

estoit ceint, qui estoit ferré d'or, & estoit chaucié & atta- 1413.
chiẽ: & fut apporté tout mort de la prison aux degrez du Palais, & fut attachié à vne charrette, & mené és Halles de Paris, & voyoit le vif le mort empres luy. Si fut mis hors de ladicte charrette le Cheualier trespassé, & fut apporté en l'eschaffault, & là on luy couppa la teste tout mort. Et puis y fut mené ledit petit Mesnil, qui aussi eut la teste couppée. Les dessusdits bouchiers par le commandement des dessusdits, prindrent les Dames & Damoiselles de l'hostel de la Royne & de Madame de Guyenne, à qui on fit maintes paours. Iceulx bouchiers & autres de leurs alliances firent moult de maux, & roberent & occirent moult de gẽs, sans esgard de iustice, & mirent sus tailles & emprunts sur Officiers & gens d'Eglise, & sur tous autres gens. Lesquelles tailles estoient impossibles de pouoir payer, & dequoy les notables de Paris furent moult mal cõtens. Vn iour le premier President de Parlement nommé Maistre Henry de Marle, & Messire Iean Iuuenel Aduocat du Roy oudit Parlement, lesquels estoient grandement enlignagiez & auctorisiez en ladicte ville de Paris, eulx & leurs amis se mirent sus à tout grand multitude de peuple, & vindrent en l'hostel de sainct Pol, où se tenoit le Roy & Monseigneur de Guyenne son fils ainsné, & remonstrerẽt au Roy & à son fils, que le Duc d'Orleans auoit grand multitude de gens d'armes sur les champs, & aussi les autres Seigneurs de leurs alliances, lesquels se tenoient à Vernon sur Seine, & sommoient le Duc de Bourgoingne, & ceux de son alliãce faire paix, & estoient mal contens des maulx que ceulx qui gouuernoient la ville de Paris faisoient aux seruiteurs du Roy, & de Monseigneur d'Orleans, & aussi des autres hommes marchans & bourgeois de ladicte ville, de la mort du Seigneur de la Riuiere, & de Messire Pierre des Essars, & autres lesquels ils auoiẽt fait mourir, & encores ils vouloiẽt cõtinuer. Si le remonstrerẽt presens le Roy & Mõseigneur de Guyenne, & l'Vniuersité de Paris. Et lors Monseigneur de Guyenne fut moult courroucié & dolent de ses seruiteurs qui auoient esté prins, & estoient en peril de mort. Si monta incontinent à cheual auecques le peuple, & estoient auecques luy les Ducs de Berry & de Bourbon. Et

1413. meirent hors de prison les Ducs de Bar,& de Bauiere,& les autres prisonniers Dames & Damoiselles. Le Duc de Bourgoingne cuida desmouuoir mondit Seigneur de Guyenne de ce faire. Mais il n'en fit riens pour luy. Et lors les bouchiers & leurs complices estoiēt assemblez en l'hostel de la ville en Greue:& quāt ils virent que ledit Duc de Guyenne estoit plus fort,ils s'enfouyrent,& se mirent chacun où ils peurēt trouuer seureté.Et tost apres ils s'enfouyrent hors de la ville & cité de Paris, & se retrahirent assez tost apres és pays du Duc de Bourgoingne, & les nomma l'on les Bannys & les Caboches.Et bien pou de temps apres Monseigneur de Guyenne manda Monseigneur d'Orleās & ses alliez, venir deuers luy. Et pour ce eut paour le Duc de Bourgoingne, que ledit Duc d'Orleans quand il seroit venu ne demādast iustice de la mort de son pere qu'il auoit fait mourir. Et pource, & afin que ledit Duc de Bourgoingne s'en peust aller hors de Paris, il fit tant à vn Cheualier qui gouuernoit le Roy nommé Messire Charles de Sauoisy, qu'il conseillast au Roy qu'il allast à la chasse: & ce faisoit afin qu'iceluy Duc de Bourgoingne peust saillir de la ville auecques le Roy,& ainsi le fit.& alla à Bondis chasser. Et cuidoit ledit Duc de Bourgoingne emmener le Roy en Picardie auecques luy. Mais ceulx de Paris conuoyerent le Roy si fors, qu'il n'eut pas la puissance de l'emmener: & s'en alla, & le conduisit Anguerran de Bournonuille, qui estoit Capitaine de la garde de mondit Seigneur de Guyēne. Si mit ledit Duc de Bourgoingne garnison dedens Cōpiengne,& à Soissons.

Et en ce temps vindrent à Paris les Ducs d'Orleans, de Bourbon,& d'Alençon, & les autres Seigneurs de leurs alliances, & firent tous l'hyuer à Paris. Et se allia lors le Roy de Sicile & Duc d'Anjou,au Duc d'Orleans, & aux autres Seigneurs. Et pource renuoya la fille au Duc de Bourgoingne, laquelle estoit enconuenancee au fils ainsné du Roy de Sicile. Et pour ce fut rompue leur alliance,dont le Duc de Bourgoingne fut moult courroucié,& mal contāt. Lors le Roy donna à Monseigneur Charles son quatriesme fils, la fille du Roy de Sicile en mariage, nommee Marie d'Anjou.

L'An mil cccc. & quatorze se partit le Roy de Paris ou moys d'Auril, & Monseigneur de Guyenne son ainsné fils, & les Ducs d'Orleans, de Bourbon, de Berry, d'Alençon, & de Bar, & les Comtes de la Marche, de Richemont, d'Armaignac, de Vendosme, le Cõnestable de France Seigneur d'Albret, messire Amé de Saueuses Seigneur de Commercy, & plusieurs autres grands Seigneurs, Cheualiers & Escuyers: & en leur compaignie de six à sept mil hommes d'armes, & meirent le siege à Compiengne, que le Duc de Bourgoingne tenoit, & la prindrent par composition, & estoient dedens Messire Hue de Launoy, & le sire de Soret: qui laisserent la ville, & s'en allerent leurs corps & leurs biens saufs. Et y tindrent le siege le Duc de Bar, le Comte d'Armaignac, & le Sire d'Albret Connestable de France. Puis alla le Roy en personne, & sa puissance mettre le siege à Soissons, laquelle ville en la fin fut prinse d'assault. Et tenoient ladicte ville Anguerran de Bournonuille, & vn Cheualier de Touraine nommé Messire Pierre de Menon: lesquels pour ce qu'ils auoient tenu la ville contre le Roy, & en especial ledit Anguerran, pour ce que vn de ses Archiers auoit tué en vne escarmouche d'vn traict le bastard de Bourbon par la gorge, la ville fut pillee, & vne partie des Eglises, dont fut dommaige. Vn Cheualier fut prins en ladicte ville, & enuoyé à Paris, & fut decapité és Halles, & s'appelloit Messire Guyonnet du Plessis. Et furẽt decapitez à Soissons lesdits Anguerran, & Messire Pierre de Menon, pour les choses dessusdictes. Le Roy se partit de Soissons, & s'en alla à Laon, & là vint deuers luy le Comte de Neuers frere du Duc de Bourgoingne, lequel fit feremẽt au Roy de non se armer contre luy, en aidant ne confortant son frere. Et se partit le Roy de là, & s'en alla à sainct Quentin en Vermandois. Et là eut le Roy nouuelles, que les Bourgoingnons venoient à Arras pour secourir leur Seigneur. Si se partirent les Ducs de Bar, de Bourbon & d'Alençon, le Comte d'Armaignac, & le Connestable de France, & chasserent les Bourgoingnons depuis la Chappelle Haulteresse, iusques à nostre Dame de Haulx en Brabant, & y fut prins vn Cheualier de Bourgoingne nommé Messire Guy de Bar, & plusieurs autres Bourgoingnons. Et 1414.

1414. ſe retrahit toute celle puiſſance qui venoit de Bourgoingne à Arras, & fut mis le ſiege deuant la ville d'Arras, apres ce que Balpauſmes fut prins. Mais en la fin ils firent la paix par le moyen de la Ducheſſe de Hollande ſeur du Duc de Bourgoingne, & ſ'en retourna le Roy à Paris.

En ce temps fut ordonné le Concile à Conſtance, & ceda Pape Iean, & fut mis en priſon en vn fort chaſtel dedans le lac de Conſtance par le commandement de l'Empereur, & des Clercs de la Chreſtienté.

En ce temps le Comte d'Armaignac print le chaſtel de Murat par compoſition, & pluſieurs autres places qui eſtoient au Vicomte de Murat, & print ledit Vicomte par le moyen que ſes ſeruiteurs & gens ſ'en peuſſent aller des places qu'ils tenoient leurs vies ſauues. Si le mit en priſon, & en la fin eſchappa, & ſ'en alla deuers le Duc de Bourgoingne.

Celuy an vindrent à Paris par ſauf-conduit le Duc d'Yorch, l'Archeueſque de Vinceſtre, & le Cõte * Dorſec, oncles du Roy Henry d'Angleterre, le Sire de Cornuaille, & autres Cheualiers Anglois, & gẽs de cõſeil, pour demander à auoir en mariage pour ledit Roy d'Angleterre Madame Katherine fille du Roy : leſquels Ambaſſadeurs furent moult grandemẽt feſtoyez du Roy en ſon chaſtel du Louure à Paris, & auſſi de Monſeigneur de Berry en ſon hoſtel de Neelle. Et fut donnee reſponſe auſdits Ambaſſadeurs, que l'on ne pouoit entendre à ceſte matiere pour le preſent, & ainſi ſ'en retournerent. Et pour ce que ils ſçauoient que l'entention de leur Roy eſtoit de venir deſcendre en grand armee en Normandie, requirent que on les amenaſt monter en mer à Harfleu pour aller en Angleterre. Mais le principal point eſtoit, pour regarder la ville, & comment elle eſtoit fortifiee.

*de Dorſet.

1415. L'An mil cccc. & quinze le Roy d'Angleterre deſcendit à la bouche de Seine, & à la foſſe de Loyre, deuant la ville de Harfleu, & vint mettre le ſiege deuant ladicte ville. Et ſe mirent dedens le ſire d'Eſtouteuille, le Chaſtellain de Beauuais, le Sire de Hacqueuille, & Meſſire Lyonnet de Bracquemont, qui auoient en leur compaignie

cent Cheualiers &Efcuyers. Puis y vindrẽt apres le Sire de 1415.
Gaucourt,le Sire de Gutry,lequel fe bouta dedens,dont les Seigneurs qui eftoient en ladicte ville,& le peuple en furẽt moult refiouiz, & garderẽt, & tindrent grandemẽt & longuemẽt ladicte ville,& eftoit à Caudebec Meffire Ieã Bouciquaut durant le fiege, qui eftoit Marefchal de France, à tout mil & cinq cẽs hõmes d'armes,& le Sire d'Albret Cõneftable de France à tout mil & cinq cẽs hommes d'armes à Honnefleu:lefquels fe tenoient là, & és places d'enuiron, pour cuider porter dommage aux Anglois. Mais le Roy d'Angleterre eftoit venu fi grandement accompaigné & pourueu de traict,de bombardes, & de toute artillerie, & de viures; & en venoit tous les iours d'Angleterre par mer tant & fi largement, que pour chercher viures ne falloit ja que les Anglois allaffent hors de leurs fieges. Et à la fin fallut que ceux qui tenoient Harfleu la rendiffent au Roy d'Angleterre, parmy ce que fi le Roy d'Angleterre n'eftoit combatu deuant qu'il fuft à Calais, que ceulx qui auoient tenu Harfleu contre luy,rendroient leurs corps prifonniers. Si laiffa le Roy d'Angleterre fon oncle le Comte Dorfec deuant Harfleu, & fe partit pour aller droict à Calais. Et quand le Conneftable de France le fceut, il fit fçauoir au Roy, & par tout le Royaume de France, que le Roy d'Angleterre f'en alloit à Calais. Et pource l'on fit fçauoir à tous les Seigneurs de France,& du Royaume,que vn chafcun qui aimoit honneur vint en Picardie pour combattre les Anglois. Et cependant les Conneftable & Marefchal de France iroient au deuant d'eulz à Abbeuille, pour garder le paffage fur la riuiere de Somme.& fi firent ils. Car ils tindrent bien quinze iours auant qu'ils peuffent paffer ladite riuiere. Mais en la fin ils trouuerent paffage entre Corbie & Peronne, par où ils pafferent. Et fut par aucuns François qui eftoient logiez fur le paffage, cuidans que les Anglois fuffent paffez la riuiere plus hault, lefquels François f'enfouyrent dés mie-nuict. Et en fouyant par lès villages où ils pafferent, femoient & difoient que les Anglois eftoiẽt paffez. Et ainfi en firent fouir tous ceulx qui eftoiẽt autour du paffage. Et quant il fut iour, vindrent aucuns Anglois fur le bort de la riuiere du cofté où ilz eftoient lo-

1415. gez, lesquels queroient à mangier; pour ce qu'ils ne trouuoient que mangier sinon à grand peine. Si se bouterent en vn molin, & eulz là estans virent de l'autre part de la riuiere qu'il n'y auoit nuls François. Si se hardierent de passer oultre par dessus la chaucee du molin, & trouuerent vn village au bout de ladicte chaucee, où ilz trouuerent grand foison de chair cuitte, bouillie & rotie, & pain & vin que les François auoient laissié de haste de partir. Si chargierent lesdits Anglois, qui estoient à pié, de ces viures, & s'en allerẽt deuers leurs Capitaines, & leur cõpterent ce que ils auoient trouué. Si se partirent les Capitaines, & l'allerent dire au Roy d'Angleterre. Et incontinent qu'il le sceut, fit ordõner ses batailles, & enuoya gens pour sçauoir quels passages il y auoit, & s'il y auoit nulz François de l'autre costé de la riuiere. Si trouuerent qu'il n'y auoit riens. Et incontinent le Roy d'Angleterre, & toute sa puissance passa celle riuiere. Et quant le Connestable le sceut, & les Ducs de Bourbon, & de Bar, & le Comte de Neuers, qui ja estoient arriuez à Corbie; si furent moult courrouciez de ces nouuelles, & conclurent qu'ils demanderoient la bataille au Roy d'Angleterre au Ieudy ensuiuant en vn lieu nõmé Aubigny en Artois. Si y enuoyerẽt leurs heraulz, ausquelz le Roy d'Angleterre fit grans dons, & accepta & promit de venir ou champ, & combattre à ce iour sans nulle faulte, dont il ne fit riens. Car il s'en alla passer en vn lieu qui s'appelle Beauquesne, afin que le plustost qu'il pourroit il peut recouurer à estre à Calais. Et quand les Seigneurs de France sçeurent ces nouuelles, ilz cheuaucherent au deuant de luy pour luy coupper chemin. Et enuoyerent lesdits Seigneurs François deuers le Roy, qui estoit à Rouen, qu'il voulsist venir à la bataille. Mais le Duc de Berry son oncle ne le voulut consentir, & fut moult courroucié de ce qu'ils auoient accepté ladicte bataille, & pour ce ne voulut que le Roy y allast. Car il faisoit grand doubte de la bataille, pour ce qu'il auoit esté à celle de Poictiers où son pere le Roy Iean fut prins, & disoiẽt que mieulx valloit perdre la bataille, que le Roy & la bataille. Et pource ne voulut cõsentir que le Roy y allast, lequel Roy y fust voulẽtiers allé. Car il estoit hardy Cheualier, fort & puissant. Et lors le Cõnestable, & les Seigneurs,

gneurs, qui tousiours croissoient de gens, vindrent au deuant des Anglois sur le passage d'vne riuiere en vn village nommé Blangy, & les cuiderent combatre ce Ieudy. Mais les Anglois leur demanderẽt treues iusques au lendemain, lesquelles leur furent baillees. Et le lendemain au matin ordonna le Roy d'Angleterre ses batailles. Et à celle heure arriuerent les Ducs d'Orleans, & de Braban, dont toute la compaignie des François fut moult resiouye; Iaçoit ce qu'ilz vindrent comme tous seulz. Tout ce matin arriuerẽt Barons, Cheualiers, & Escuyers, à l'aide des Frãçois de toutes parts. Si enuoyerent les Seigneurs de France Messire Guichard Daulphin, le Sire de Trassi, le Sire de Helly, & autres parler au Roy d'Angleterre. Quelle offre le Roy d'Angleterre leur fit, nul ne sçet, sinon le Duc d'Orleans. Car tous les autres furent morts en la bataille: & luy mesmes si tost qu'il arriua en la bataille fut prins. Or fut ainsi que enuirõ vnze heures ce Vẽdredy en la fin du mois d'Octobre, marcherent les Anglois en ordonnance, en gectant grands cris, & vindrent assembler sur les batailles, & sur les ailes des Seigneurs de France. Et estoit à l'aile dextre le Comte de Richemont, & estoient souz luy le Vicomte de Belliere, & le Sire de Combourc, & auoit à son aile six cens hommes d'armes: l'aile senestre faisoit le Comte de Vendosme grand Maistre d'hostel du Roy, & estoient auecques luy le Sire de Bacqueuille, & le Sire d'Aumont, le Sire de la Roche-Guyon, & tous les Chambellans, Escuyers d'escuyrie, Eschançons, Pannetiers, & autres Officiers du Roy, & auoit en son aile six cens hommes d'armes. A l'auantgarde estoit le Sire d'Albret Cõnestable de France, & Bouciquault Mareschal, qui auoient en leur compaignie trois mil hommes d'armes. Et y estoit le Duc de Bourbon, qui auoit douze cens hommes d'armes: & y estoit le Duc d'Orleans auec six cens hommes d'armes, que gouuernoit le Sire de Gaules pour luy en bataille: & y estoit le Duc Edouard de Bar, qui auoit en sa compaignie six cens hommes d'armes: & y estoit le Comte de Neuers, qui auoit en sa compaignie douze cens hommes d'armes: & y estoient Messire Robert de Bar, & le Comte d'Aumalle, qui auoit en sa compaignie quatre cens hommes d'armes: & y estoit 1415.

1415. le Comte d'Eu, qui auoit en sa cõpaignie trois cens hõmes d'armes:& y estoit le Cõte de Vaudemont frere du Duc de Lorraine, à tout trois cẽs hõmes d'armes:& y estoit le Cõte de Roussi & de Brẽne, à tout deux cens hõmes d'armes:& y estoit Iean Mõseigneur de Bar, frere du Duc de Bar, à tout deux cẽs hõmes d'armes: & y estoit le Duc de Brabãt frere du Duc de Bourgoingne, lequel amena pou de gens. Mais tous les Barons de Haynault se meirent souz sa banniere. En ceste compaignie des François estoient dix mil hommes d'armes, dont la plus part estoient Cheualiers & Escuyers. Le Connestable auoit ordonné certain nombre de gens à cheual pour frapper sur les Anglois, qui se porterent petitement. Et en estoient chiefs Messire Gieuffroy Bouciquault, le Sire de Grauille, le Sire de la Trimoille, Messire *Helicquet de Brabant, Messire Iean d'Engennes, Messire Aleaume de Champenaus, Messire Robert de Chaalus, & Pichon de la Tour. Ces deux y moururent, & ne firent pas bien leur deuoir trestous les autres. Car ils fouirent honteusement, & oncques ne frapperent coup sur les Anglois. Le Roy d'Angleterre auoit en sa compaignie auecques ceulx de son sang & lignaige, mil & cinq cens Cheualiers & Escuyers, & de seize à dixhuict mil Archiers. Il trouua les François à petite ordonnance, & en petit nombre: Car les vns s'en alloient chauffer, & les autres se alloient eulx pourmenãs, & repaistre leur cheuaulz, & ne cuidoiẽt point que les Anglois eussent *hardement de les venir cõbattre. Et pour ce que les Anglois les virẽt en ce desarroy, les vindrent assaillir, & les desconfirent, dont ce fut pitié & dommaige pour le Royaume. Car là moururent trestous les Seigneurs dessusdits, reserué les Ducs d'Orleans, & de Bourbon, & les Comtes d'Eu, de Vendosme, & de Richemont, & le Mareschal Bouciquault, lesquels furent prisonniers du Roy d'Angleterre, & menez en Angleterre. Et mourut de la part dudit Roy d'Angleterre le Duc d'Yorch son oncle, & bien trois ou quatre cens Anglois. Et moururent au champ quatre mil Cheualiers & Escuyers. Le Roy estoit à Rouen, qui sceut ces nouuelles, & commẽt le Duc de Bretaigne n'auoit point esté à la besongne, lequel auoit eu du Roy pour le payemẽt de ses gẽs-d'armes cent mil francs. Et luy auoit donné le Roy la ville & cité de sainct Malo, afin

*M. Hequinet, & cy deuant, Glinet.

* la hardiesse

qu'il fust plus curieux de le venir seruir. Et fut principallement cause de luy faire auoir ledit sainct Malo, vn Cheualier nommé Messire Bertrand de Montauban, qui estoit de Bretaigne, & l'Euesque de Clermõt nommé Maistre Martin Gouge, qui estoiẽt eulz deux pour Monseigneur le Duc de Guyenne, Gouuerneurs de tout le Royaume. Et fut dõné au Duc de Bretaigne par leur conseil vn cheual d'or esmaillé de blanc, lequel auoit la selle, la bride, & le harnoys tout couuert de pierreries, qui valloit cinquãte mil escuz. 1415.

En ce temps enuoya le Roy deuers le Comte d'Armaignac, Messire Anguerran de Mercongnet, & Maistre Guillaume de Champeaux en ambassade, en luy faisant sçauoir que pour la puissance, prudence, & vaillance qu'il auoit, le Roy vouloit qu'il fust son Connestable, & qu'il luy pleust receuoir l'espee, & accepter ledit office, & si fist il. Et tost apres vint à Paris à grand compaignie de gens d'armes, pour resister & mener guerre, comme Connestable, aux Anglois qui tenoient Harfleu.

En celuy an le Duc de Bourgoingne fit moult grand armee, & vint en la ville de Troyes en Champaigne. Si estoit courroucié de ses deux freres que les Anglois auoiẽt occis en bataille. Et pour ce que le Roy se esmerueilla de ce qu'il faisoit si grosse armee, luy enuoya de Rouen Messire Regnault d'Engennes, & Messire Iean de Malestroit Euesque de sainct Briou, pour luy faire sçauoir de par luy, que s'il vouloit aller sur les Anglois, que le Roy estoit content de luy bailler le gouuernemẽt de Picardie. Et il respondit aux Ambassadeurs qu'il vouloit parler au Roy, & à Monseigneur de Guyenne son fils, lequel auoit espousee sa fille. Dont le Roy & Monseigneur de Guyenne ne furent pas contens, pour ce qu'il venoit à main armee deuers Paris. Et manderent le Roy & son fils ainsné, par lettres aux bonnes villes & passages d'entour Paris, que nul ne lui fist ouuerture. Et ce nonobstant ceulz de Laigny le mirent dedens leur ville, & là fut sa personne & son armee en Brie, & en Frãce, depuis la sainct Martin d'Hyuer, iusques à Karesmeprenant. Et enuirõn Noel alla de vie à trespas Monseigneur de Guyenne, & fut enterré à nostre Dame de Paris deuant le Maistre Autel à dextre. Et demourerent le Comte d'Ar-

1415. maignac, Messire Tanneguy du Chastel Preuost de Paris à la garde de la ville de Paris. Et fut fait Capitaine d'icelle le fils du Roy nommé Charles Comte de Ponthieu. Et lors fut enuoyé en ambassade deuers le Comte de Heinault, qu'il voulsist faire venir Monseigneur le Daulphin Iean à Paris, pour aidier à gouuerner le Royaume, & prendre possession de la Seigneurie, comme ainsné fils du Roy, & l'on le receuroit benignement & voulentiers, pourueu que le Duc de Bourgoingne ne fust en sa compaignie, pour ce qu'il tẽdoit tousiours à auoir le gouuernemẽt du Royaume.

1416. L'An mil cccc. & seize, vint l'Empereur Sigismond à Paris, & le festoya moult grandement le Duc de Berry qui estoit son oncle. Et de là alla en Angleterre ledict Empereur, pour trouuer aucun bon appoinctement de paix, entre le Roy de France, & le Roy d'Angleterre.

En ce temps mourut le Duc Iean de Berry en l'eage de *lxxvj. ans. * quatre vingts & dix ans, & fut enterré en la chappelle de son Palais à Bourges. Laquelle Chappelle il fit faire en son viuant. Iceluy Duc fut vn noble Prince, large & sage, & habandonné à tout le monde, & en especial aux pauures gens, & estrangiers.

En ce tẽps le Comte d'Armaignac Connestable de France, Messire Loys de Loingny Mareschal de France, & le Vicomte de Narbonne combattirent le Comte Dorset oncle du Roy d'Angleterre à Vallemont en Caux. Mais à la fin le Cõte Dorset se sauua, & se mit en vn iardin luy & ses gens. Lequel iardin estoit fermé de pal, & y furent morts enuiron quatre cens Anglois. Au commencement de la besongne le Comte Dorset & ses gens s'en allerent la nuict par derriere ledit iardin. Et quant les François les apperceurẽt au matin, qui toute nuict auoient veillié deuãt eux, ils mõterent à cheual, & les poursuiuirent à la file sans attendre l'vn l'autre, de paour que lesdicts Anglois ne recouurassent la ville. Et les François attẽdirẽt les Anglois sur le bort de la mer pres de Harfleu. Si descendit le Mareschal de Loingny à pied, & les Anglois l'attendirent en ordonnance, & y eut deux cens François morts par leur oultrage. Le Connestable venoit apres en grant ordonnance. Et quant lesdits

Anglois l'apperceurent, ils se retrahirent en ladite ville de Harfleu. Ledit Mareschal se sauua, qui rencontra le Connestable, lequel Connestable fut moult courroucié dudit oultrage, & du desarroy en quoy lesdits François s'estoient mis. 1416.

En ce temps fut le Duc Guillaume de Bauiere en Angleterre auec l'Empereur dessus nommé, qui estoit son parent, pour cuider faire paix. Si furent en grant peril pour les nouuelles que le Roy d'Angleterre eut de Vallemont, & ne firent riens de bien deuers iceluy Roy d'Angleterre. Et fut le Duc de Bourgoingne deuers luy pour faire alliance, pour ce qu'il veoit que le Duc de Bauiere son frere en loy ne luy vouloit bailler le gouuernement de Monseigneur le Dauphin, & doubtoit qu'il ne voulsist tenir le party du Duc d'Orleans à l'encontre de luy.

En ce temps les François furent desconfits à la bouche de Seine deuant Honnefleu, & estoient dedens neuf carraques de Genneuois. Et estoient les chiefs des François le Vicomte de Narbonne, le Sire de Mõtenay, le Sire de Beauuau, & le bastard de Bourbon. Et estoient chiefs des Anglois le Duc de Bethefort, & le Duc de Glocestre freres du Roy d'Angleterre. Lesdits Anglois gaignerent deux carraques, & en perit deux autres, & les cinq s'en allerẽt en Bretaigne, & se sauuerent trois des chiefs des François. Et fut prins en vne des carraques le bastard de Bourbõ, & eurent grand blasme de celle perte Picquet de la Haye general de France, & Maistre Regnier de Boullegny, qui estoiẽt commis à payer les gens-d'armes, & aduitailler l'armee. Car elles n'estoient pas chargees de gens-d'armes à moitié. Et estoiẽt encores quant les Anglois vindrent grand foison de gens-d'armes sur la terre, par deffault de souldoyer, & de payement, & pource fut perduë l'armee.

En celuy an ou temps de Karesme mourut le Daulphin Iean en la ville de Compiengne, qui fut vn tres-grand dõmage pour le Royaume de France. Car il estoit sage, & biẽ allié és Allemaignes à cause de sa femme.

Et en celuy an mourut ou mois d'Aoust le Roy de Sicille en la ville d'Angiers, & fut enterré en la grant Eglise dudit lieu.

1417. L'An mil cccc. & dixsept Monseigneur le Daulphin Charles, qui parauant estoit nommé Comte de Ponthieu, se partit de Paris, & vint en la ville d'Angiers, pour estre à l'obseque du pere de sa femme le Roy de Sicille, lequel estoit trespassé vn pou deuant. Et luy estant à Angiers, eut nouuelles que ceux de la cité de Rouen s'estoient rebellez, & auoient mis le siege deuant le chastel de ladicte cité, & tué le Bailly nommé Raoul de Gaucourt en ladicte ville, où estoit dedens le chastel Capitaine Messire Iean de Bourbon Seigneur de Preaux. Et ces nouuelles sceues partit d'Angiers mondit Seigneur le Daulphin, & vint en la cité de Chartres; & là eut nouuelles que le Sire de Chastellus, Messire Guy de Bar, le Comte de Ioingny, & plusieurs autres grãds Seigneurs du pays de Bourgoingne, auec grand nombre de gens d'armes estoient venuz mettre le siege deuant le chastel de sainct Florentin. Si enuoya mõdit Seigneur le Daulphin Messire Guy de Torssay Maistre des Arbalestriers de Frãce, & Seneschal de Poictou, & le Sire de Gaulles Mareschal du Duc d'Orleans, Messire Guillaume Bataille, Guillaume d'Auaugour, & plusieurs autres accompaignez de sept cens hommes d'armes, & de mil Arbalestriers, lesquels vindrent à sainct Florentin, & trouuerent que les bourgeois de ladicte ville auoient bouté dedens les Bourgoingnons. Si tirerent leurs gens dehors du chastel, & se retrahit la puissance desdits Bourgoingnõs dedens la ville. Parquoy ilz ne les peurẽt auoir. Si laissierẽt homme agreable aux deux parties, vn nommé Pierre le Varat, dedens le chastel. Et quant ceux de Rouen virent la puissance que mondit Seigneur le Daulphin auoit amené deuant ladicte cité, ils se mirent en son obeissance, & se excuserent, en disant que pour les grands extorsions que leur auoient faict les gens-d'armes du Roy, qui estoient és garnisons au pays de Caux, ils s'estoient rebellez, & en estoit principallement cause vn nommé Iean Raoulet, Capitaine tenant le party du Roy, pour les extorsions qu'ils faisoient au peuple. Le Roy leur pardonna, & leur fut baillé pour Capitaine & gouuerneur de la ville & chastel le Cõte d'Aumalle, auecques plusieurs grands Seigneurs du pays de Normandie. Et lors mondit Seigneur le Daulphin ouyt

nouuelles que le Roy d'Angleterre estoit descẽdu à Toucque, & auoient desia mis les Anglois le siege deuant le chastel de Toucque. lequel chastel fut rendu tres-meschamment. Car il estoit l'vn des plus forts chasteaux du pays de Normandie. Et eut mondit Seigneur le Daulphin pareillement nouuelles, que le Duc de Bourgoingne venoit à grand puissance deuant Paris. Si eut conseil mondit Seigneur le Daulphin, s'il demourroit à Rouen pour resister au Roy d'Angleterre, ou s'il yroit garder Paris contre le Duc de Bourgoingne. Et fut deliberé que pour le mieux il s'en yroit à Paris, & si fit il. Et tost apres que Monseigneur le Daulphin fut entré à Paris, vint le Duc de Bourgoingne deuant, & fut logié à Vanues, & au Bourg-la-Royne du costé deuers Montlehery, à tout grand quantité de gens d'armes & de traict, & y fut trois sepmaines sans en partir. Et estoient en la ville de Paris le Comte d'Armaignac, le Vicomte de Narbonne, Tanneguy du Chastel Preuost de Paris, le Sire de Harpaion, le Sire de Seuerac, Raimonet de la Guerre, & grand compaignie de gens-d'armes, qui faisoiẽt tous les iours de grandes saillies, & de grands escarmouches les vns sur les autres. Et de là se partit le Duc de Bourgoingne, & alla mettre le siege à Montleherry, & le print par composition. Puis s'en alla du costé de Gastinois mettre le siege deuant vne ville nommee le Puiset : & estoient dedens icelle ville le Sire de Barbazen, & Bertrand de la Tour fils du * Sire de la Tour d'Auuergne, accompaignez de belle compaignie de gens d'armes, lesquels se gouuernerent sagement à la garde de ladicte ville, & tellemẽt que ledit Duc de Bourgoingne se leua de deuant ladicte ville, & s'en alla à Chartres qui s'estoit rebellee contre le Roy. Et là fut tué le Sire de Iacqueuille d'vn Capitaine nõmé Hector de Saueuses, & tiré hors du Monstier de nostre Dame de Chartres.

1417.

*Ms. Seigneur.

En ceste saison le Roy d'Angleterre print d'assault la ville de Caen sur le Sire de Montenay, & mit le siege à Faloise, où estoit dedens vn Cheualier de Bretaigne nommé messire Oliuier de Maugny, & en la fin la print, & print sainct Lo, Bayeulx, & plusieurs autres villes & chasteaulz.

En celuy an le second iour de Nouembre arriua le Duc

1417. de Bourgoingne à l'Abbaye de * Marmonstier pres de Tours, lequel estoit venu iour & nuict de Chartres, & dedens le Monstier trouua la Royne, laquelle l'auoit mandé, pour ce qu'elle s'en vouloit aller aueoques luy, pour le desplaisir que le Comte d'Armaignac & autres officiers du Roy & de Monseigneur le Daulphin luy auoient fait. Et fut prins des gens dudit Duc, le Chancelier de la Royne nommé Maistre Guillaume Tauceau dedens ladite Eglise, & Maistre Iean le Picart son Secretaire, & furent mis à moult grant finance, laquelle ils payerent en la fin. Et fut moult cõtente la Royne, qu'ils fussent prins, pour ce qu'ils auoient decelé ses tresors, si comme elle disoit, lesquels le Comte d'Armaignac, le President de Prouence nommé Messire Iean Louuet, & autres auoient prins en certains Montiers où lesdits thresors estoient. Et par le vouloir de ceulx de la cité de Tours, baillerent obeissance audit Duc de Bourgoingne de la ville de Tours, en laquelle il mit en garnison vn Capitaine Breton nommé Labbé. Le chastel se tint vn iour seulement pour le Roy, que tenoit, & en estoit Capitaine Messire Iean de Viuonne Seigneur de Mortemain, lequel estant dedens ledit chastel le rendit hõteusement, dont il fut moult blasmé. Le Duc de Bourgoingne laissa grosse garnison en la ville de Tours, à Rochecorbon, au Boys, à Cormery, à Precigny, & à Asay sur Indre, & emmena la Royne à Chartres. Et pou de temps apres se partit de Chartres, & print son chemin droict à Ioingny, & emmena la Royne auecques luy, & Madame Katherine fille du Roy, & de la Royne. Le Comte d'Armaignac sceut son partement, & le poursuiuit à tout quinze cens lances iusques à Ioingny. Mais il ne peut passer oultre pour la riuiere d'Yonne qui estoit grosse, & ainsi s'en retourna sans luy porter dommage. Et incontinent le Preuost de Paris nommé Tanneguy du Chastel, & ceux de la ville de Paris allerent mettre le siege deuant la cité de Sens, qui tenoit pour le Duc de Bourgoingne. Et estoit chief des gens-d'armes de la ville le bastard de Tient. Si prindrent ceux de la ville composition de rendre ladite ville, & de ce baillerent ostages. Et le iour qu'ils la deuoient rendre vindrent nouuelles à ceulx de ladicte ville, que leur secours venoit. Et pource

Ms. Meremonstier.

pource que ce iour ne rendirent ladicte ville, furent coup- 1417.
pees les testes à leurs ostages,& ainsi s'en vindrent le Roy & son ost à Paris. Et lors partit le Preuost de Paris nommé Tanneguy du Chastel, & alla à Cheuteuse, & luy & ses gens prindrent la ville, & la pillerent ses gens-d'armes. Mais ils ne peurent prendre le chastel, & s'en retournerent à Paris.

En ce temps fut Pape Martin qui estoit du lignaige de ceux de la Coulonne de Rome, & du propre nom. Et fut fait à Constance en Allemaigne celuy qui fut appellé Pape Iean, Cardinal, & s'en alla à Florence,où il mourut pou de temps apres,& là esleut sa sepulture,& s'y fit mettre en la fin de ses iours,laquelle sepulture est toute de fin or.

En celuy an conquit Languedoc le Prince d'Orenge pour le Duc de Bourgoingne. Si se partit de Bourgoingne ledit Prince à grand compaignie de gens-d'armes, & vint passer par le pays de Lyonnois, & print son chemin par le pays de Viennois au long du Rosne, & descendit iusques au Pont sainct Esperit, & le print du gré de ceux de la ville. Et cependant Messire Regnault de Chartres Archeuesque de Reims, & Messire Iean de Leuis,Seigneur de la Roche, & de Vauuert, firent leur assemblee pour Monseigneur le Daulphin des Gentils-hômes d'Auuergne, & du Viuerais, pour resister à l'encontre du Prince d'Orenge. Mais auant qu'ils fussent prests ne tous assemblez, ledit Prince eut cõquis presque tout le pays de Languedoc, ou la plus part, & vint deuant la tour du Pont de la Ville-neufue lez Auignon, & deuant le chastel de Beaucaire: laquelle tour & chastel il ne peut auoir. Car ils se tindrent bien grandemẽt & honnorablement pour mondit Seigneur le Daulphin. Mais les villes & citez de tout le pays se mirent en l'obeissance dudit Prince pour ledit Duc de Bourgoingne.

L'An mil cccc.& dixhuict ou mois de May Messire Iean 1418.
de Villiers seigneur de l'Isle-Adam entra dedens Paris, à tout trois cens combatans en la faueur du Duc de Bourgoingne, lequel Duc estoit à Geneue pour lors,& entra dedens Paris. Et luy ouurit la porte vn nommé Perrinet le Clerc vendeur de fer, qui demouroit au petit pont, le-

1418. quel le Clerc auoit emblé les clefs de ladicte porte à son pere, par où ils entrerent. Et fut le Sire de l'Isle-Adam au meilleu de la ville auant que nul en sceust riens. Et en cheuauchant par la ville crioient les Bourgoingnons & gens dudit Sire de l'Isle-Adám, La paix, la paix, bonnes gens la paix, & viue Bourgoingne. Et ceux qui se tenoient du party du Duc de Bourgoingne, qui estoient de la ville, prenoient la croix sainct Andry blanche qu'ils portoient: & plus alloiēt auant dedés la ville, & plus croissoient: & ceulx qui tenoient le party du Duc d'Orleans, & de tous les autres Seigneurs du party du Roy s'en fouyoiēt, & mussoiēt par tout où ils pouoient. Si sceurent Monseigneur le Daulphin, le Preuost de Paris, & autres de sa maison ces nouuelles, & se retrahirent dedens la Bastille sainct Anthoine. Et lors iceluy Sire de l'Isle-Adam vint en l'hostel de sainct Pol, où estoient le Roy, & plusieurs officiers qui estoient reuenuz auecques le Sire de l'Isle-Adam, lesquels auoient esté officiers du Roy, pendant le tẽps que le Duc de Bourgoingne l'auoit gouuerné, prindrent cõgnoissance au Roy, & le firent monter à cheual, & le menerent parmy la ville de Paris. Car à celle heure il n'estoit pas bien sensible, & eurent tout le commun pour eulz: Et prindrent les maisons des Seigneurs & bourgeois, qui demouroient en la ville, & en especial, ceux qui aimoient le Roy, & son fils, & Monseigneur d'Orleans, & en tuerent moult. C'est à sçauoir le Comte d'Armaignac, Maistre Henry de Marle Chancelier de France, le Comte de Grand-Pré, & plusieurs autres Prelats, Barons, Cheualiers, & Escuyers, bourgeois & marchās, qu'ils pillerēt, & les tuerēt parmy les prisons de Paris, où ils les auoiēt mis neuf iours auāt qu'ils fissent le meurdre, & le Duc de Bourgoingne estant à Paris. Et estoiēt conduiseurs de ceste besongne & malfait, le Sire de l'Isle-Adā, Messire Iean de Luxembourg, Messire Charles de Lans, Messire Claude de Chastellus, & Messire Guy de Bar, & les faisoiēt saillir par les fenestres, & par dessus les murs par le bourreau de Paris, & vn tas de portefaix, & des brigans de villages d'enuiron Paris. Et en furent bien noyez & tuez iusques au nombre de trois mil. Car se vn homme eust esté hay pour parler du sien, ou d'or ou d'argent que on luy eust

deu, ſon ennemy le faiſoit tuer en ce temps ſouz ombre 1418.
d'eſtre de la partie du Roy, & du Comte d'Armaignac. Incontinent qu'ils furent entrez dedens ladicte ville, Monſeigneur le Daulphin ſe partit d'icelle ville, & ſ'en alla à Meleun, & mãda tous ſes gens-d'armes, de ceulz qu'il peut trouuer entour luy. Si vindrent deuers luy Meſſire Pierre de Rieux Mareſchal de France, le * Seigneur de Barbazen, *Ms. Sire.
& pluſieurs autres Capitaines. Si retournerent à Paris, & entrerent par la Baſtille, cuidans recouurer la ville, & entrerent les gens de mondit Seigneur le Daulphin par la grand rue ſainct Anthoine iuſques à la porte *Baudais, & ſe * Baudoyer.
bouterent par les maiſons cuidans les piller, & à ceſte occaſion perdirent à recouurer ladicte ville. Et pour ce ſ'en retourna mondit Seigneur le Daulphin à Meleun, & delà à Bourges. Et la femme de Monſeigneur le Daulphin fille du Roy de Sicille ſe miſt en l'hoſtel de Bourbon, ayant grand paour des maux qui ſe faiſoient parmy icelle ville. Mondit Seigneur le Daulphin laiſſa ſes gens d'armes à Meaux, à Meleun, à Couſſi, & à Guiſe, & en pluſieurs lieux & fortes places. Et en fut Capitaine Meſſire Tanneguy du Chaſtel, & Lieutenant de par Monſeigneur le Daulphin de tous les pays de France, de Champaigne, de Brie, & d'oultre la riuiere de Seine.

En ce temps enuoya mondit Seigneur le Daulphin au Comte de Foix le gouuernement du pays de Languedoc, que tenoit pour le Duc de Bourgoingne le Prince d'Orẽge. Si l'accepta ledit Comte de Foix, & incontinent fit ſon armee, & aſſembla gens d'armes, & fit aſſauoir à ſes bons amis, qui demouroient parmy les bonnes villes, & places du pays de Languedoc, qu'il vouloit prendre leur gouuernement, & qu'il ſçeuſt leur voulenté, & qu'ils luy aidaſſent à ce beſoing. Et entra dedens ledit pays de Languedoc à tout grand puiſſance de gens-d'armes, & meſmemẽt ceulx qui eſtoient audit pays, & qui eſtoient auec le Prince d'Orenge, & qui en prenoient gaiges, ſe mirent auecques ledit Comte. Et chaſſa ledit Comte ledit Prince iuſques à la cité de Niſmes, où il laiſſa garniſon, & au Pont ſainct Eſperit. Et delà ſ'en alla en Bourgoingne en ſon pays.

En ce temps le Vicomte de Loumeigne en Languedoc

1418. Lieutenant pour son pere le Comte d'Armaignac, incontinent qu'il sceut les nouuelles de la mort de son pere, & de la venue du Prince d'Orenge, desempara ledit pays de Languedoc, reserué le chastel de Pesenas, & celuy de Cabrieres, qui estoient deux fortes places, & la ville de Busel que tint vn Cheualier de Berry nommé Messire Iean de Bonnay, lesquels tindrent tousiours lesdictes trois places pour ledit Monseigneur le Daulphin. Auant que le Sire de l'Isle-Adam entrast à Paris, Messire Tanneguy du Chastel auoit quatre cens hommes d'armes pour la garde d'icelle ville, toutesfois l'argent faillit pour les souldoyer. Si fut fait vn conseil des grands de Paris, riches bourgeois & marchans, que l'en fist vn prest d'vn payement d'vn moys pour souldoyer lesdits gens-d'armes. Si fut dit qu'ils n'en feroient riens. Et par ainsi partirent lesdits gens-d'armes de Paris, & allerent viure ou pays de Brie. Et à ceste occasion ledit Seigneur de l'Isle-Adam print hardement d'entrer dedens Paris.

En ce temps vint mondit Seigneur le Daulphin mettre le siege à Suly sur Loire, pource que le Sire de la Trimoille auoit prins l'Euesque de Clermont, qui s'estoit eschappé de Paris. Lequel Euesque fut deliuré, & ainsi se leua le siege de Suly. Et de là vint mondit Seigneur le Daulphin à Tours, que tenoit le Duc de Bourgoingne, & y mit le siege, & en estoit Capitaine, & tenoit la ville vn Breton nommé Charles Labbé à grands gens-d'armes. Et estoient auecques mondit Seigneur le Daulphin au siege, le Comte de Vertus, le Sire de l'Aigle, Messire Pierre de Rieux Mareschal de France, Monseigneur de Barbazen, Messire Iean de Torssay Maistre des Arbalestriers de France, & Messire Ieã des Croix. En ceste saison le Duc de Bourgoingne emmena le Roy, & la Royne, & Madame leur fille Katherine à Troyes en Champaigne.

En ce temps le Duc de Bretaigne vint à Paris par deuers le Duc de Bourgoingne, qui estoit fort son amy, & fist tant enuers luy qu'il deliura Madame la Daulphine, & la mena pardeuers son mary à Saulmur. Monseigneur le Daulphin print la ville de Tours, & s'en alla le Capitaine en Bretaigne luy & ses gens, & ceux de la ville demourerent en leurs

hostels sans riens perdre.

En ce temps vn Escuyer de Gascoigne nommé Pierre de Xaintrailles tenoit la ville & chastel de Coussi pour le Roy, & pour Monseigneur d'Orleans: Et auoit en sa compaignie cent lances pour la garde de la place, & pour faire guerre és pays d'enuiron contraires & rebelles au Roy. Cedit Capitaine fut trahy par vne chāberiere qu'il auoit qui estoit du pays. Laquelle s'accointa d'vn prisonnier qui estoit en la grosse tour du Chastel de Coussi, lequel elle congnoissoit, pour ce qu'ils estoient d'vn pays & d'vne ville, & promit ledit prisonnier d'espouser ladicte chamberiere, se elle le pouoit ietter hors. Et vn soir que le Capitaine son Maistre fut couchié, ladite chamberiere print les clefs au cheuet de son lict, & vint ouurir la porte de la grosse tour pour mettre hors seulement ledit prisonnier. Mais auecques luy saillirent, & vindrent beaucoup d'autres, & couperent la gorge audit Capitaine, & tuerent tous ses seruiteurs qui estoient leans. Et ainsi furent Seigneurs & Maistres dudit chastel de Coussi, & de ladite grosse tour. Et incontinent iceulz prisonniers, qui auoient conquesté ladicte grosse tour & place par les moyens dessusdits, enuoyerent deuers Messire Iean de Luxembourg, qui tenoit leur party, querir leur secours, lequel estoit ou pays de Vermandois. Lesdits prisonniers gaingnerēt en argent mōnoyé dedans ladicte tour en la chābre du Capitaine de son argent, & des Gentilshōmes de sa cōpaignie cent mil escus d'or. Et quant vint au matin, se apperceurent les gens-d'armes que la place estoit perdue. Si monterent tous à cheual, & se retrahirent à Montagu & à Guyse. Et firent deux Capitaines de deux Gentils-hommes, l'vn nommé Estiēne de Vignolles dit la Hire, & l'autre Poton de Xaintrailles. Lesquels Capitaines ont fait depuis grands exercices de gens d'armes par le Royaume de France, tant que la guerre y a duré, comme plus à plain se pourra sçauoir cy apres. Pou de temps apres partirent de deuant la porte dudit lieu de Coussi, lesdits la Hire & Poton de Xaintrailles, vindrent auecques leur gens-d'armes iusques prés de Soissons, & desconfirent le Sire de Longueual, & quatre cens hommes d'armes qu'il auoit en sa compaignie, & les François n'e- 1418.

1418. stoient que quarante lances, lesquels n'espargnoient ne leurs corps ne leurs cheuaux, & estoient la plus-part Gascons, qui sont bons cheuaucheurs & hardis.

En celuy an lesdits Poton, & la Hire, se partirent de Guise, & de Montagu en Laonnois pres de nostre Dame de Lience, où ils trouuerent Hector de Saueuses, & frapperent sur luy, & le destrousserent & desconfirent. Et auoit en sa compaignie mil combatans, & furent desconfits en ce beau plain pays de Boulenois. Les François & Gascons estoient montez sur bons & forts cheuaux, vistes & bons à la main, & pource abbatoient & tumboient tout ce qu'ils trouuoient à eulx contraire. Et doit l'en sauoir que le mestier d'armes se doit apprendre. Car quand les Anglois vindrent en France, les François ne sçauoient * pas tant de la guerre comme ils firent depuis. Mais par longuement apprendre ils sont deuenuz maistres, & en la fin ont deffaict les Anglois, & chassez hors de France.

Ms ne sçauoient riés de la guerre.

1419. L'An mil cccc. dix & neuf, les Anglois prindrent la ville de Pontoise, dont estoit Capitaine le Sire de l'Isle-Adã, & la prindrent d'eschelle, & y estoit à la prendre en personne le Duc de Clerence frere du Roy d'Angleterre. Et pou de temps apres s'assemblerent Monseigneur le Daulphin, & le Duc de Bourgoingne à moult grand peine, pource que les vns des Conseillers du Duc de Bourgoingne estoient d'opinion, & conseilloient de mettre le Roy de France & la Royne en la main du Roy d'Angleterre, & qu'il se alliast auecques luy: les autres estoient d'opinion qu'il s'alliast auecques Monseigneur le Daulphin, & luy remist en ses mains le Roy son pere, & la Royne sa mere, lesquels estoiẽt à Troyes, & sa seur madame Katerine. Toutesuoies par le conseil de Madame de Grac, & du Seigneur de Grac son filz, de Philippe Iossequin, & de Messire Iean de Tholongeon Mareschal de Bourgoingne, vint le Duc de Bourgoingne de Pontoise où il estoit allé parlementer au Roy d'Angleterre, à Corbueil, & prindrent iournee de venir à la Fontaine * d'Espinot à vne lieuë de Meleun. Monseigneur le Daulphin, & ceux de sa compaignie furent à ladite Fontaine, & parlerent, & prindrent iournee ensemble à Mon-

Ms. du Pinot.

ſtereau à vn iour qui eſtoit dit, pour traictier plus à plain 1419.
des beſongnes du Royaume.

Celuy an print & aſſiegea le Roy d'Angleterre Rouen en la ſaiſon nouuelle, & y demoura par l'eſpace de ſix ou ſept mois deuant la ville. Et ſ'y gouuernerent moult grandement ceulx de ladicte ville, gens-d'armes & commun, & tellement qu'il y en eut qui mangerent les rats auant que eulx rendre, de ceulx d'icelle ville. Et leſdits gens-d'armes furent treſgrandement deceuz. Car ils cuidoient pource qu'ils tenoient le party du Duc de Bourgoingne, qu'il les deuſt ſecourir, dõt il ne fit riens. Et Monſeigneur le Daulphin ne les pouoit ſecourir, pource qu'il auoit aſſez affaire de tenir ſes gens-d'armes és garniſons contre le Duc de Bourgoingne & ſes gens. Et auſſi que les Anglois tenoient tous les paſſages de deſſus Seine, depuis Paris en bas. Et auſſi ceulx de ladicte ville auoient fait vne grande faulte. Car ils auoient bouté hors leur Capitaine & Gouuerneur qui eſtoit au chaſtel dudit Rouen, nommé le Comte d'Aumalle, & auſſi grand partie des grands Seigneurs de Normandie, leſquels furent mis hors de ladicte cité, en faueur dudit Duc de Bourgoingne. Si mirent hors les deſſuſdits pour y bouter vn poure Cheualier nommé Meſſire Guy le Bouteiller. Parquoy la noble cité, & le peuple, qui dedens eſtoit, fut petitement ſouſtenu, conforté & aidié. Et ainſi fut ladicte cité perdue, & conquiſe au Roy d'Angleterre. Puis apres ſe aſſemblerent mõdit Seigneur le Daulphin, & le Duc de Bourgoingne à Monſtereau ou flouct d'Yonne, à vn Dimenche. Et parauant par la deliberation du conſeil fut ordonné que mondit Seigneur le Daulphin laiſſeroit le chaſtel dudit Monſtereau, & le bailleroit audit Duc de Bourgoingne pour la ſeureté de ſa perſonne, & il bailleroit en ce lieu à mondit Seigneur le Daulphin le chaſtel & ville de Moret, & ladicte ville de Monſtereau demourroit à mõdit Seigneur le Daulphin, parmy ce qu'il y demourroit le pont leué de deſſus le bout du pont, afin que ſe aucun debat ſourdoit entre aucuns des gens deſdictes parties, que l'vn ne peuſt nuire à l'autre. Et ſur le pont à l'auantage d'vn chaſcun deſdictes parties ſeroit fait vn parquet de boys, où entreroient de chaſcun coſté auecques leſdicts

1419. Seigneurs dix personnes notables. Et ainsi fut conclud & ordonné par lesdits Seigneurs, & leur Conseil, & fut ainsi faict. Neantmoins quant ils furent tous dedens, ainsi que conclud auoit esté par la deliberation dessusdicte, ilz eurẽt debat entr'eux, & là fut tué le Duc de Bourgoingne. L'effroy fut grand, & y eut vne partie des Seigneurs qui estoiẽt auecques luy prins, & aucuns autres s'enfouyrẽt & eschapperent: les vns s'enfouyrent à Bray, & les autres à Troyes, & les autres se retrahirent dedens le chastel dudit Monstereau. Et tost apres rendirent ledit chastel leurs corps & biẽs saufs. La Dame de Grat, son fils, & Philippe Iossequin, quant ils virent ceste hideuse besongne se bouterent auecques mõdit Seigneur le Daulphin, doubtans que s'ils se fussent retirez auec les gens du Duc de Bourgoingne, que l'on les eust occis, pour ce qu'ils auoient conseillé ledit Duc, & requirẽt de faire paix & alliãce auecques mõdit Seigneur le Daulphin, en rõpãt l'opiniõ de ceux qui cõseilloiẽt que ledit Duc s'alliast aux Anglois: lesquels Dame de Grat, son fils, & ledit Philippe n'eussent iamais consenty la mort de leurdit Maistre, & en furent deceuz. Et quant le fils du Duc de Bourgoingne sceut la mort de son pere, & ceux de Paris qui vindrent deuers luy, & qui tenoient les offices du Royaume, de paour qu'ils ne les perdissent, regardans & creignãs la fureur de mõdit Seigneur le Daulphin, conseillerẽt au ieune Duc qu'il se alliast au Roy d'Angleterre, & si fit il. Car il luy mit en ses mains le Roy Charles, la Royne, & sa fille, & print le Roy d'Angleterre la fille du Roy seur de Monseigneur le Daulphin à femme. Et outre mit en son obeyssance, & luy bailla Paris, & toutes les autres citez, villes, pays, & chasteaulz, qui estoient nuemẽt au Roy és pays de France, Champaigne, Brie, Vermandois, & Bourgoingne. Dont il auoit seize citez, lesquelles citez & pays son frere le Duc de Bourgoingne auoit osté des mains de l'ainsné fils du Roy durant les diuisions deuant dictes, souz ombre de faire entendant au peuple qu'il les tendroit francs de payer impositions, gabelles, & autres subsides. Et à ceste occasion se tournerent de sa part, & firent par ce moyen leurs alliances. Et furent les nopces à Troyes en Champaigne du Roy d'Angleterre, & de la fille de France.

En ce

En ce temps alla Monseigneur le Daulphin en Langue-doc,& mit le pays en son obeissance, & mit hors le Comte de Foix, lequel estoit Gouuerneur dudict pays de par luy. Mais il ne vouloit bailler ou faire bailler nuls deniers dudit pays audit Monseigneur le Daulphin. Si y alla accompaigné du Comte d'Armaignac, & de plusieurs grands Seigneurs du Royaume, & aussi des Escossois, qui estoient nouuellement venuz en France. Et pour ce desappointa le Comte de Foix,& vint par au long du pays de Languedoc, & mit le siege à Nismes, & au Pont sainct Esperit, que tenoient certains gens-d'armes qui estoient au Prince d'Orenge, lequel auoit esté Gouuerneur en l'an mil cccc. xvij. dudit Pays de Languedoc, pour le Duc de Bourgoingne. Si print mondit Seigneur le Daulphin ces deux villes,& y furent morts & penduz partie des gens d'armes qui tenoient lesdictes villes pour ledit Prince. Et s'en retourna mondit Seigneur le Daulphin en ses pays de Berry,& de Touraine, & laissa le gouuernement dudit Languedoc à Charles de Bourbon Comte de Clermont, qui assiegea & print la cité de Besiers, que tenoient les gens du Comte de Foix. 1419.

L'An mil cccc. & vingt partit le Roy d'Angleterre de la ville de Troyes, & le Duc de Bourgoingne auec luy, & emmenerent auecques eulx le Roy d'Escosse, lequel estoit lors prisonnier du Roy d'Angleterre, en entention que les Escossois, qui estoient auecques Monseigneur le Dauphin, se retournassent auecques leur Roy, ou au moins qu'ils ne se armassent cõtre luy. Mais pour leur Roy ils n'en firent riens, ains seruirent tousiours Monseigneur le Daulphin, comme il apperra cy apres. Le Roy d'Angleterre,& le Duc de Bourgoingne vindrent mettre le siege deuant la cité de Sens, & la prindrent sur vn Cheualier nommé le Sire de Guitry, qui en auoit le gouuernement pour mondit Seigneur le Daulphin. Et de là vindrẽt deuant Moret,& le prindrent, & n'y trouuerent personne qu'vn Escuyer nommé Denys de Chailly, qui estoit du pays,& en estoit Capitaine, lequel la laissa, & s'en vint à Meleun, dont il fut fort blasmé. Car s'il l'eust tant soit peu tenue, la ville de Meleun eust esté mieulx aduitaillee qu'elle ne fut. Puis vindrent 1420.



1420. mettre le siege deuant Monstereau, où estoit le Sire de Guitry, & à la fin le prindrent, & s'en vint luy & ses gens, son corps, & ses biens saufs. Et de là s'en vindrent lesdits Anglois & Bourgoingnons deuant Meleun du costé de la forest de Biere, & le Duc de Bourgoingne fut logé du costé de la Brie au Mont sainct Pere, & estoit dedens la ville le Sire de Barbazen, lequel estoit accompaigné de plusieurs Capitaines: luy & eulx se gouuernerent si grandement, & si honnorablemẽt à la garde de ladite ville, que l'en ne pourroit mieulz. A l'aide des Anglois vint le Duc * Roger de Bauiere, qui auoit espousée la seur du Roy d'Angleterre, & enuoya deffier Monseigneur le Daulphin, lequel estoit son parẽt de par la Royne sa mere. Et aussi vint à l'aide du Duc de Bourgoingne le Prince d'Orenge, lequel Prince s'en retourna durant le siege, pour ce que le Roy d'Angleterre luy voulut faire faire hommage & serement. Et pource que ledit Prince n'estoit pas homme du Roy de France, dont ledit Roy d'Angleterre se disoit induement Roy en plusieurs manieres; disoit ledit Prince qu'il n'estoit pas homme du Roy de France ne du Roy d'Angleterre, & s'en alla en son pays pour ceste cause. A la fin fallut qu'ils eussẽt ladicte ville de Meleun, & l'eurent par composition, pour ce que ceulx dudit Meleun n'auoient que manger, par maniere telle que tous ceulx qui auoient esté consentans de la mort du Duc de Bourgoingne Iean trespassé seroient prins, & reseruez du traictié de ladicte ville: qui fut vne merueilleuse chose, & cautement faicte aux Anglois & Bourgoingnons, & simplement & innocentement à ceulx de dedens la ville. Neantmoins ils rendirent la ville, cuidãs vn chascun estre deliuré de la mort du Duc de Bourgoingne. Si en prindrent & reseruerent ceulx qu'ils voulurent. Et mesmement ledit Seigneur de Barbazen, & autres Capitaines, bourgeois, & autres gens de ladicte ville, & les menerent à Paris, & condamnerent ceulx d'icelle ville de Meleun à payer vne grand somme de deniers au Roy d'Angleterre, & à refaire à leurs despens la muraille dudit lieu. Et pource Emenyon Delayer, le bastard de Bar, & le bastard Senetaire oyans ces nouuelles, que nul traictié n'estoit tenu à ceulx de la ville, ne audit Barbazen, ne à nul au-

* Ms Rouge.

tre desdicts Capitaines, & gens-d'armes ; si trouuerent maniere d'eux eschapper d'icelle ville par le moyen d'vn Escuyer Gascon parent d'aucuns d'eulx, lequel estoit mignot du Roy d'Angleterre. Si sceut ledit Roy d'Angleterre que iceluy mignot auoit sauué iceulx Capitaines, & pource luy fit coupper la teste. 1420.

Celuy an iceluy Roy d'Angleterre mit le siege à Meaux, & estoit dedens Capitaine principal le bastard d'Auaurcis, auec plusieurs autres Capitaines. Et cependant cuyda entrer dedens ladicte ville le Sire d'Auphemont bien & grandement accompagné de gens d'armes. *Mais en eulx cuidant entrer dedens pour sauuer ceux d'icelle ville, ils furent prins des Anglois. Les vns de ses gens entrerent, les autres s'en retournerent par le chemin qu'ils estoient venuz. Et quant ceulx de ladicte ville virent ceste chose, & que secours ne pouoient auoir autre, se diuiserent entr'eux. parquoy la place se mit en composition, parmy ce que tous les Capitaines qui estoient dedens la place s'en yroient sauuément, reserué le bastard d'Auaurcis, & son Lieutenāt, lesquels deux le Roy d'Angleterre fit pendre à vn arbre au dessus de la ville de Meaux, sur le grand chemin de Paris. Et de là s'en alla ledit Roy en son Royaume d'Angleterre, & emmena sa femme, qui là accoucha d'vn filz nommé Henry. Et en ce temps le Comte de Ponthieure print le Duc de Bretaigne.

* Ms. Et

L'An mil cccc. vingt & vng, le Duc de Clerence, & plusieurs autres grands Seigneurs d'Angleterre, partirent de Normandie, & vindrent au pays d'Anjou, & porterent la bataille deuāt Angiers, & de là s'en allerent loger à Beaufort en Vallee. Si se assemblerent les François, & Escossois en vn village nommé Baugé en Vallee : les Anglois prindrent en allant au fourrage quatre Escossois, lesquels ils menerent deuers le Duc de Clerence frere du Roy d'Angleterre qui estoit chief de l'armee, lequel Duc leur demanda des nouuelles en Anglois. Et ils luy compterēt que les Comtes de Boucquam, & de Vuicton, & le Sire de Dernelle du pays d'Escosse, auec grant foison d'Escossois, estoient logez à Baugé : & des François y estoient le Vicom- 1421.

1421. te de Narbõne, le Mareschal de la Fayette, le Sire de Fõtaines, & autres Seigneurs François. Et incontinent ces nouuelles oyes se leua de table ledit Duc de Clerẽce, en disant, Allons leur courre sus, ils sont nostres, & qu'il ne vienne auecques nous que les hommes d'armes. Si cheuauchierent tant qu'ils vindrent en vn lieu que l'en dit le petit-Baugé, où ils trouuerent vn Cheualier nommé Messire Iean des Croix. Si monterent luy & ses gens sur le clocher de l'Eglise dudit lieu, & se deffendirent de pierres, & bouterent leurs cheuaulz dedens ladicte Eglise, & fermerent la porte d'icelle de huches & de coffres. Et cependant les François, & les Escossois, qui estoient au grand Baugé, le sceurent, & se mirent en ordonnãce. Et quant les Anglois virent qu'ils demouroient trop à prendre ceulz dudit Monstier, se partirent pour aller combatre les autres, & les trouuerent en bonne ordõnance. Ledit Duc de Clerence vint deuant sa bataille vn chappeau de fer en sa teste, & dessus vn chappeau d'or, & de pierrerie moult riche. Lequel Duc de Clerence fut le premier tué, & aussi le Comte de * Cam, qui estoit vn vaillant Cheualier, & le Sire de Grey, le Sire de Roos, & plusieurs autres grands Seigneurs & gens d'armes Anglois furent morts, de quatorze à quinze cens en la place. Et y furent prins les Comtes de * Hautinton, & de Sommersset, & Messire Thomas de Beaufort & plusieurs autres. Ceux qui peurent eschapper s'en refouirent à Beaufort, & là trouuerent les Archiers qui furent moult esbahis de ces nouuelles. Et se partirent au point du iour en bonne ordonnance, & allerent passer la riuiere du * Ler pres de la Fleische, & firent vn pont de charrettes attachees les vnes aux autres, & des huys par dessus qu'ils auoient prins aux villages d'enuiron. Et ainsi passerẽt ladicte riuiere les Comtes de Boucquam, & de Vuicton, & les autres Seigneurs François, qui cuidoient que lesdicts Anglois deussent passer la riuiere du Ler vers le Lude. Mais cependant les Anglois s'en allerent droict au Mans, pour gaigner le passage de Chartres, & si firent ils. Car les premiers venus prindrẽt croix blanches, & vindrent au pont du Mans, dont les plãches estoient abbatues, & crierent que l'en leur refit le põt, & que les Seigneurs de France venoient au Mans. Les

*c'est Kent,

*Huntingdon.

*Loir

bonnes gens les creurẽt, pensans qu'ils veinssent au deuant des Anglois qui s'enfouyoient, & leur refirent le pont tres-hastiuement, & ainsi passerent lesdits Anglois, & tuerent bien cent personnes des pauures gens qui leur auoient fait ledit pont. Les François, qui sont sages apres le fait, sçeurẽt que lesdits Anglois estoient passez ladicte riuiere du Ler, dont ils furent bien courroucez, & cheuaucherent droict au Mans pour cuider estre au deuant desdicts Anglois, qui estoient ja en Normandie. Et fut celle bataille la veille de Pasques. Les gens de Monseigneur le Daulphin furent à Poictiers le Lundy ensuyuãt, lequel Monseigneur le Daulphin fut moult ioyeulz de ces nouuelles. 1421.

L'An mil cccc.vingt & deux se partit hastiuement Monseigneur le Daulphin de Poictiers, & vint à Tours, & là fit le Comte de Boucquam d'Escosse Cõnestable de France, & alla mondit Seigneur le Daulphin au Mans. Et prindrent les François le chastel de Montmirel, & la ville de Galardon sur les Bourgoingnons, qui estoient alliez aux Anglois. Et apres celle prinse s'en retourna mondit Seigneur le Daulphin à Amboise sur Loire. 1422.

En ce temps vint le Roy d'Angleterre de la mer, quand il sceut la mort & desconfiture de son frere, & de ceulz de son Royaume grandement accompaigné, & vint mettre vn siege à Dreux, & le print par composition sur le Sire d'Estissac. Puis s'en vint à Vendosme, & de là à Baugençy. Et furent les gens de mondit Seigneur le Daulphin au gué du Ler, pour resister à l'encontre des Anglois qui estoient moult forts. Mais le Roy d'Angleterre ne les osa combattre, pour ce qu'ils estoient en place aduantageuse, & estoiẽt aduitaillez de la ville de Vendosme, & lesdits Anglois mouroient de faim. Ainsi se partit du pays ledit Roy d'Angleterre à tout son ost, & vint au long de la riuiere de Loire, & ses gens mourans de fain, qui ne mangeoient que les herbes qu'ils trouuoient dedens les iardins. Si vint deuant vn chastel en Beausse, que l'en appelle Rougemont, lequel il print, & bouta le feu dedens, & fit pendre le Capitaine qui estoit dedens, lequel estoit Genneuois, & estoit Marquis du Guaret, & aussi fit pendre tous ses gens. Et de là

1422. print on chemin par Beauſſe pour tirer tout droict à Villeneufue-le-Roy ſur Yõne, où il miſt le ſiege, & la print. Et en ſ'en rotournant dudit Villeneufue droict à Vendoſme perdit de famine & de mortalité bien quatre mil Anglois, & les trouuoit l'en par les chemins où ils eſtoient paſſez tous morts, ſans eſtre enterrez. En ce temps vn Seigneur de Foreſts nommé le Sire de Rochebaron, lequel tenoit le party du Duc de Bourgoingne, amena au pays de Velay le Sire de Saluonne du pays de Sauoye, lequel auoit en ſa compaignie huict cens hommes d'armes Sauoiſiens & Lombards. Les pays d'Auuergne, de Lymoſin, & de Foreſts, de Velay, & d'enuiron en furent fort troublez. Si ſe aſſemblerent les Seigneurs deſdits quatre pays, & le Comte de Perdriac, de qui ils firent leur Chief, Meſſire Imbert de Grolee Bailly de Lyon, le Sire de Beauchaſtel, & celuy de la Fayette, à grãt compaignie de gens-d'armes. Ledit de Rochebaron bouta ſes gens-d'armes qu'il auoit amenez, en pluſieurs places qu'il auoit eſdits pays. Or fut ainſi que Meſſire Bernard d'Armaignac Cõte de Perdriac, qui là fut fait Cheualier, & toute la compaignie deſſuſdicte, ſe partirent de la cité du Puy, & ſe mirent aux champs, là où ils cuidoient trouuer leurs ennemis. Si les apperceurent venir, & ſe retrahirent tous en vne petite ville fermee nommee Seruerete. Et quant ledit Comte les vit, ſi eut conſeil de porter la bataille deuãt ladicte ville, & eux eſtans là vn Arbaleſtrier de la cõpaignie ſe bouta en vn molin pres de ladicte ville, cuidant y trouuer aucune choſe. Si ſe aduiſa d'y bouter le feu, & le feu dudit molin ſaillit dedens ladite ville, & tellement que les Bourgoingnons, qui eſtoient dedens ne peurent ſaillir à temps, & vne partie d'eux, & de leurs cheuaux furent arts & bruſlez. Et les autres, qui ſauuer ſe pouoient, ſe venoient rendre au Comte & aux Seigneurs pour auoir leurs vies ſauues. Et quant leſdits Seigneurs de Rochebaron, & de Saluonne virent celle fortune, & leurs gens bruſlez, morts & periz, ils monterent ſur bons cheuaulz courſiers, & ſ'enfouirent par les montaignes droict à Rochebaron, & de là en Bourgoingne. Le Comte & les autres Seigneurs deſſuſdicts prindrent ledit chaſtel de Rochebaron, & toutes les places, dont il y auoit aſſez. Car il eſtoit grand

Seigneur,& ainsi fut destruit. 1422.

Celuy an fut assiegé Cosne des gens de Monseigneur le Daulphin. Et en fut Chief le Vicomte de Narbonne, & le Sire de Torssay Maistre des Arbalestriers de Frãce. Et prindrẽt ceulz de ladite ville iour de la rẽdre, & baillerent ostages de la rendre dedens vn iour, ou cas qu'ils ne seroient secouruz. Si partit le Roy d'Angleterre pour y venir: & en la ville de Corbeil il accoucha malade de la maladie sainct Fiacre, dõt il mourut. Le Duc de Bethefort vint audit Cosne à tout la puissance des Anglois, & le Duc de Bourgoingne pareillement à tout sa puissance. Et pource qu'ils estoient trop forts, les François leur rendirent leurs ostages. Et quant les Ducs de Bethefort & de Bourgoingne virent que les François ne les voulurent combatre, si cheuaucherent contremont la riuiere de Loire pour vouloir passer ladicte riuiere, & entrer és pays de Berry. Les gens de Monseigneur le Daulphin le sceurent, qui estoient tous logiez autour de Sancerre. Si cheuaucherent contremont ladite riuiere pareillemẽt que lesdits Anglois & Bourgoingnons pour leur * empescher le passage. Et auoiẽt lesdits François & Escossois deliberé, que si lesdits Anglois & Bourgoingnons venoient pour passer, de les combatre sur le passage. Les Chiefs des François estoient le Comte de Boucquam du pays d'Escosse Connestable de Franee, fils du Duc d'Albanie, & le Comte de Vuicton, le Comte du Glas, Messire Tãneguy du Chastel Preuost de Paris, le Vicomte de Narbõne, le Mareschal de la Fayette, le Sire de la Tour d'Auuergne, le Sire de Torssay, & plusieurs autres grands Seigneurs d'Auuergne, de Berry, & de Bourbonnois. Cependant eurent nouuelles en l'ost des Anglois, qui estoient logiez à vne lieuë pres de l'ost des François, que le Roy d'Angleterre estoit mort au boys de Vinciẽnes. Et pour ces nouuelles se partirent Anglois & Bourgoingnons, & s'en allerent chascun en leurs pays; & pareillement l'ost des François en Berry, & en Auuergne.

*Ms. garder.

Celuy an ou moys d'Octobre mourut le Roy de France, & fut porté enterrer à sainct Denys.

En ce temps vindrent les Anglois en la cité de Bazas en Guyenne. Si se partirent le Sire d'Orual, & le Vicomte de Narbonne, & tous les autres grands seigneurs de ladicte



1422. Duché de Guyenne, pour aller secourir ladicte cité. Et quãd lesdits Anglois sceurent leur venue, si se leuerent, & prindrent place, & estoit toute la puissance de Bourdelois deuant ladicte place. Si estoient les deux parties fortes, & firent traictié, que icelle cité se rendroit dedens trois mois ensuyuãs à ceuls qui deuant se trouueroient les plus forts. Et ainsi se departirent les Frãçois & Anglois, & s'en retournerent chascun en leur pays. Et au bout desdits trois mois icelle cité fut Anglesche, pource que lesdits François ne vindrent point à ladite iournee.

En celuy an fut la besongne de sainct Riquier, où le Duc de Bourgoingne fut en personne.

1423. L'An mil cccc. vingt & trois, enuoya le Roy apres la mort du Roy Charles son pere, Pregent de Coectiuy nepueu de Messire Tanneguy du Chastel, és pays de Champaigne, & plusieurs Capitaines en sa compaignie, & gens de guerre. Et quand ils furent esdits pays, le Comte Mareschal Salleberry, & Messire Iean de Luxembourg se assemblerent, & mirent en chace les François iusque pres de la ville de Mouson, où ils se sauuerent. Et delibera le Roy d'enuoyer esdits pays deuers eulx pour les reconforter, le Connestable des Escossois, Seigneur de Dernelle, le Sire d'Estissac, & autres qui partirent dudit pays de Berry, & vindrent les Escossois passer à Gien sur Loire. Et là vindrent nouuelles audit Connestable que aucuns des coureurs du bastard de la Baulme, qui auoit esté Bourgoingnon, auoient bouté dedens la ville de Creuan le sire de Chastellus, Messire Iean de Digonne, Messire Guy de Bar, & plusieurs autres à vn matin. Et prindrent les gens-d'armes, qui estoient dedens ladicte ville, pour le Roy, & les mirent aux ceps és fosses. Ces nouuelles sceues, le Connestable d'Escosse, par ce que on luy fit entendre que la tour se tenoit pour les François, en fut deceu. Car dés qu'ils prindrent ladicte ville, icelle tour fut prinse & gaignee. Et tantost s'en vint de belle tire ledit Connestable, parce qu'on luy auoit donné à entendre mettre le siege deuant la ville de Creuan, & y fut moult longuement, pour ce qu'il veoit que ladicte ville estoit foible. Et enuoya plusieurs fois deuers le

Roy

Roy qu'on luy enuoyast des canons,& des bombardes, dõt 1423.
on ne fit rien pource que l'en luy auoit commandé qu'il s'en allast en Chãpaigne,& il partit de ladicte ville de Giẽ pour aller mettre le siege à Creuan, ce qui ne luy auoit pas esté commandé. Le Roy ouyt nouuelles que les Anglois & Bourgoingnons venoiẽt pour leuer le siege. Si enuoya pour les reconforter le Seigneur de Seuerac Mareschal de France à tout quatre cens hommes d'armes Espaignols & Routiers. Les nouuelles vindrent en l'hostel du Roy, que és frontieres de deuers le Mans les Anglois alloient leuer le siege de deuant Creuan. Si vindrent au secours des François, & Escossois, le Comte de Ventadour, le Sire de Fontaines, le Sire de Belay, & le Sire de Gamaiches. Ceulx de dedens la place mouroient de faim, & mangeoient leurs cheuaulx. Si vindrent le Comte de Sallebery,& le Comte de Suffort Anglois, Messire Iean de Tholongeon Mareschal de Bourgoingne, les Sires de Villeby & d'Escalles, & plusieurs autres Seigneurs de Pays d'Angleterre, & de Bourgoingne. Et vindrent lesdits Anglois & Bourgoingnons deuant ladite ville du costé de Gastinois, & gaignerent la riuiere d'Yonne, & frapperent sur les François, & gaignerent la iournee. Et là furent prins le Connestable d'Escosse, le Comte de Ventadour,le Sire de Bellay,le Sire de Gamaiches, & plusieurs autres: & des morts le Sire de Fontaines,Messire Guillaume Hamelleton,& plusieursautres iusques au nombre de huict cens à mil * personnes. Le Mareschal de Seuerac,& Messire Richard de Leire,& plusieurs autres Capitaines François, Escossois,& Espaignols s'enfouirent,& laisserent les * vaillans mourir. Assez tost apres fut le Comte d'Aumalle au pays du Maine, qui scent que le Sire de la Poulle,frere du Comte de Suffolz Cheualier Anglois,& mil Anglois en sa compaignie, estoient venuz courre la Comté du Maine. Si les rencontra le Comte d'Aumale en vn lieu que l'en dit la Grauelle. Et là desconfit ledit Comte d'Aumale lesdits Anglois. Et y fut prins ledit Messire Iean de la Poulle, & y eut des Anglois morts * de six à sept cens, par l'effort d'vn Baron de Normandie, nommé le Baron de Collonches, lequel s'y porta vaillamment: & ferit à cheual par derriere sur lesdits Anglois, &

* *Ms.* combatans.

*autres

* xiiij cens sans la personne d'vn &c.

1423. fut cause de gaingner la bataille.

Celuy an quatriesme iour de Iuillet, iour de sainct Martin fut né Monseigneur le Daulphin en la cité de Bourges en la grand' Eglise Metropolitaine nommee sainct Estienne, & fut nommé Loys, & le tint sur les fons le Duc Iean d'Alençõ, & le baptiza Messire Guillaume de Champeaux Euesque, & Duc de Laon, & Pair de France.

En ce temps fut prins Messire Iean de Tholongeon Mareschal de Bourgoingne deuant vn chastel en Beaujolois, nommé la Bussiere. Ledit Mareschal cuidoit entrer audit chastel par aucuns de ceux de la place, qui la luy auoient vendue. Et pour doubte qu'il ne fust trompé, il y fut tres-fort accompaigné de gens d'armes. Mais neantmoins il fut trompé, & prins. Car ceulz qui marchanderent à luy, le firent sçauoir à Messire * Humbert de Grollee Bailly de Lion, & Messire Loys de Cullant Admiral de France, & à deux Cheualiers Lombars, l'vn nommé Messire Theaude de Valpargne, & l'autre Messire Bourne Caqueré, lesquels vindrent accompaignez de cinq à six cens hommes-d'armes, qui venoient droict de Lombardie, & furẽt plus forts que luy, & le prindrent. Et en la fin fut deliuré en deliurant le Connestable d'Escosse Seigneur de Dernelle, que ledit Mareschal auoit prins en la bataille de Creuan.

*Ymbert

1424. L'An mil cccc. vingt & quatre descendit en Bretaigne le Comte du Glas du pays d'Escosse, & l'Archeuesque de Reims, lequel estoit allé en Escosse querir les Escossois, & descendirent de celle nation quatre mil combatans.

En ce temps allerent vers le Roy Messire Theaulde de Valpargne, Messire Bourne Caqueren, & Messire Lucquin Rus, lesquels luy amenerent de par le Duc de Milan six cens lances, & mil hommes à pié. Si vindrent és pays de Niuernois, & alla auec eux le Vicomte de Narbonne auec grant compaignie de gens-d'armes, le Mareschal de la Fayette, & Messire Loys de Cullant Admiral de France, & prindrent le Sire de Cuissi, & celuy de la Guierche. En ce temps mirent les Anglois le siege deuant le chastel de Galardon, que tenoient les gens de Girault de la Pailliere, lequel ils prindrent par composition. Et de là vindrẽt lesdits Anglois mettre le siege deuant les chastel & ville d'Yury

que tenoit ledit Girault. Si enuoya deuers le Roy ledit Girault, & aussi y enuoya le Comte du Glas, qu'il les voulsist secourir, & qu'ils auoient prins composition de rendre ladicte place ausdicts Anglois, au cas qu'ils ne seroient secouruz dedens vn iour dit. Si conclud ledit Comte du Glas de leuer le siege. 1424.

En ce temps ou pou deuant luy donna le Roy la Duchié de Touraine: & quand le Roy sceut qu'on ne les pouoit secourir ne destourber de combattre les Anglois, il manda par tout son Royaume tous ses gens de guerre, & partit de sa cité de Tours luy & le Comte de Boucquam Connestable de France, & allerent à Chasteaudun, & là trouuerent le Vicomte de Narbonne, le Comte d'Aumalle, le Mareschal de la Fayetè: & là vint le Duc d'Alençon, & plusieurs autres grands Seigneurs. Si conclurẽt de combatre lesdits Anglois, & cheuaucherent iusques oultre Chartres, & là sceurent de vray que les Anglois estoient fortifiez deuant Yury. Si cheuaucherent tant qu'ils vindrent deuant Vernueil, & les gens d'icelle ville les mirent dedens. Et quãt les gẽs dudit chastel virent celle puissance deuant eux, cuidans qu'ils eussent desconfits leurs gens deuant Yury, rendirent le chastel. Le Duc de Bethefort, qui estoit au siege deuant Yury, apres ce qu'il eut esté deuant ledit Yury, & qu'il eust tenue la iournee que les François deuoient combatre, ou rendre ladicte place d'Yury, sçeut que la puissance du Roy de France estoit deuant Vernueil, & à l'entour de la ville. Si se mist en chemin ledit Duc de Bethefort pour là venir en grant compaignie d'Anglois, & de Bourgoingnons: jaçoit ce que quant il partit de deuant ledit Yury, la plus part des Bourgoingnons, qui estoient auec luy, s'en estoient retournez à Paris. Si cheuaucha tant luy & ses batailles, qu'il vint iusques à la iustice dudit Vernueil. Et enuoya vn herault dire au Duc de Touraine, Cõte du Glas, qu'il venoit boire auecques luy, & qu'il se voulsist arrester, afin qu'ils beussent ensemble. Et ledit Duc de Touraine luy respondit qu'il feust le tres-biẽ venu, & qu'il estoit venu du Royaume d'Escosse pour le trouuer en France, pource qu'il ne le pouoit trouuer en Angleterre, & qu'il se voulsist haster de venir. Si ordonnerent leurs ba-

1424. tailles François & Anglois d'vne part & d'autre : & promptement marcha à pié le Vicomte de Narbonne, & toute sa bataille, jaçoit ce que ledit Duc de Touraine auecques tous ses chiefs de guerre auoient conclud non aller combattre les Anglois, mais de les attendre en la place où les François estoient pres de la ville. Et quant ledit Duc de Touraine vit que le Vicomte de Narbonne marchoit, si fut moult courroucié; & neantmoins fit marcher ses batailles comme ledit Vicomte: & ains qu'ils assemblassent aux Anglois, perdirent aleine, place & ordonnance. Et les Anglois firent au contraire. Car ils tindrent place, & les attendirent, dont ils eurent aleine, & tindrẽt bõne ordonnance. Les François ordonnerent deux mil hommes de cheual en deux batailles pour frapper derriere en la bataille desdits Anglois. Dont estoient conduiseurs de la bataille senestre Messire Bourne Cacqueren, Messire Theaulde de Valpargne, & Messire Lucquin Rus Lombards. Et à la dextre le Baron de Colõches, le Sire de Thyonuille, le Sire d'Estissac, Poton de Xaintrailles, & vn nommé le Rousin. Lesdits Anglois eurent paour desdits Lombards de senestre, qui vindrent derriere leur bataille, de paour d'estre* occis desdits Lombards. Et lesdits Lombards apperceurent bien premier lesdits Anglois. Si s'en fouyrent apres eux, & laisserent leurs ordonnances. Et quant lesdits Anglois veirent que pour fouir ils estoient morts & perdus, ils se combatirent vigoureusement, & se tindrent ensemble, tellement qu'ils desconfirent lesdits François. Ledit Baron de Collonches se partit luy & ses gens, & s'en allerent de leur place. Car les Anglois auoient ja la victoire, & frapperent, & se mirent en debuoir de frapper. Et se frappa ledit Rousin, le premier dedens leur bataille, & là fut tué, & trois de ses compaignons tournerent le dos, & s'en reuindrent. Ainsi fut ladite bataille perdue, & chasserent les François iusques à la ville de Vernueil, lesquels se cuiderent retraire pour sauuer leur vie, & les tuerent & chasserent iusques sur les fossez. Et y en eut de morts grant foison dedens lesdits fossez, cuidans entrer en ladite ville par dessus les murs. Le Duc de Touraine, Comte du Glas, & la plus grande partie des Barons & Seigneurs d'Escosse qui là estoient, le Vicomte de

*Ms. mors

Narbōne,& le Comte d'Aumalle,& plusieurs autres grāds 1424.
Seigneurs François, furent morts en la place. Le Duc d'Alençon, & le Mareschal de la Fayette, furent prins, & amenez deuant ladicte ville, cuydans qu'elle se rendist. Mais ils n'en firent riens. Le Seigneur de Rambures en estoit Capitaine, & estoient auecques luy dedens ladicte ville trois mil personnes, dont la plus part estoient seruiteurs, & gens de petit faict & deffence. Si fist composition, que les biens qui estoient aux chariots, & aux coffres des grands Seigneurs morts & prins, demourroient aux Anglois; & luy & tous ceulx qui dedens estoient, s'en iroient chascun vn cheual, & leurs biens saufs. Lesdits Anglois entrerent par la poterne du chastel dudit lieu, & monterent dedens ladicte ville de Vernueil trois ou quatre cens desdicts François, & leur osterent des meilleurs cheuaux de la compaignie, en disant que les Lombards auoient leurs cheuaux, & tué leurs paiges, & n'estoient pas si vaillans d'estre venus ferir sur eulx. Ainsi les François s'en saillirent en ce desarroy, & vint le Comte de Sallebery à la porte, qui sceut ce debat, & ferit sur les Anglois qui desmontoient lesdits François, & en tua vn ou deux, & ainsi furent desmeuz, & s'en retournerent le Sire de Rambures, & les autres François, à tout leur sauf-conduit en Berry & en Touraine. Ladicte ville s'estoit tenue deux iours apres la bataille. Et tost apres la desconfiture retournerent lesdits Lombards dedens le champ, cuidans que lesdicts François eussent gaingné ladicte bataille, & trouuerent les François morts tous nuds. Si les apperceurent les Anglois, qui estoient pres de la ville. Lors se mirent ensemble, & vindrent courre sus les Lombards qui estoient à cheual, & ne peurent lesdits Lombards saillir dudit champ pour vne petite riuiere qui là estoit, sinon par vn petit passage où il ne pouoit passer qu'vn cheual à la fois. Si se mirent à passer ce petit passage, & laisserent leur estendart deuant lesdits Anglois pour receuoir les coups, iusques à ce que tous leurs gens fussent passez. Et les Anglois qui estoient à pied chargerent si fort sur eux, qu'ils gaignerent leur estandart, & tuerent seize ou vingt hommes d'armes des plus vaillans desdits Lombards. Et entre les autres y fut tué vn Escuyer du Daulphiné nommé Guillau-

1424. me de Martel,qui fut vn tres-grand dommage. Car il estoit vaillant homme. Les Anglois prindrent le Vicomte de Narbonne sur les fossez de la ville, que on vouloit mettre en terre auecques les autres Seigneurs. Si le porterent pendre à vn gibet, disans qu'il auoit esté à la mort du feu Duc de Bourgoingne. Et ainsi s'en allerent lesdits Lombards. Et mourut audit champ enuiron quatre mil cinq cens hommes François, Daulphinois, Gascons, Bretons, & Escossois.

Ou mois de Nouembre ensuyuant fut fait le Comte de Richemont frere du Duc de Bretaigne Conestable de France,ou chastel de Chinon par le Roy,presens plusieurs grands Seigneurs de son Royaume.

En celuy an alla Messire Tanneguy du Chastel deuers le Duc de Bretaigne, pour auoir secours de gens à resister contre les Anglois. Si respondit ledit Duc de Bretaigne, qu'il ne pourroit aidier ne donner secours au Roy, se ceux qui auoient conseillé au Comte de Penthieure le prendre, qui estoient du conseil du Roy,& en son hostel, ne s'en alloient. Car ils auoient conseillé au Comte de Penthieure le prendre. Et pareillement par Monseigneur le Connestable de France, l'Euesque de Clermont,& autres Seigneurs furent enuoyez en ambassade à Montlueil au pays de Bresse deuers le Duc de Sauoye, pour trouuer aucun traictié de paix entre le Roy & le Duc de Bourgoingne. Mais l'excusation estoit que le Duc de Bourgoingne ne vouloit faire paix, sinon que ceulx qui auoient conseillé, & fait mourir son pere,s'en allassent. Si estoit d'accord ledit Messire Tanneguy de s'en aller, & que pour luy ne demourast ladite paix à faire. Mais le President de Prouence estoit d'opinion contraire. Car il vouloit resister à l'encontre des Ducs de Bretaigne, & de Bourgoingne, pource qu'il luy sembloit qu'il gouuernoit, & gouuerneroit le Roy seul, & pour le tout, & par ce moyen gouuerneroit le Royaume, & demourroit gouuerneur en l'hostel du Roy maulgré tous les Seigneurs. Et ledit Messire Tanneguy du Chastel, & l'Euesque de Clermont,quant ils veirent l'opinion dudit President, qui estoient eux trois vne mesme chose au gouuernement du Royaume,en regardant que son opinion ne po-

noit comprendre, qu'il peust ainsi demourer, le laisserent seul au gouuernement du Roy. Et quant il se trouua seul, fut esbahy, regardant que Monseigneur le Connestable, & les dessusdits ses compaignons estoient contre luy, & auoient seduit toutes les bonnes villes du Royaume à l'encontre du Roy, qui estoit ieune & delié, & n'eust place qui luy obeist, sinon Selles, & Vierron. Mais il se trouua fort de gens-d'armes. Et estoient auecques le Roy durant ceste diuision le Mareschal de Boussac, messire Theaulde de Valpargne, le Sire de Prully, & tous les Escossois. Et quant ledit President vit que la Royne de Sicille mere de la Royne de France n'estoit pas contente que ledit President gouuernast, ne volast de si haulte aisle: voyant aussi qu'il ne pouoit resister, & que toutes les bonnes villes du Royaume estoient contre luy, si fut content de s'en aller, & que le bastard d'Orleans, qui auoit sa fille pour femme, le voulsist conduire iusques en Auignon. Et estoit ledit bastard de l'alliance des autres. Mais ledit President se fioit plus en luy que en nul autre. Ainsi se partit celuy President de Prouence de la Court, ne oncques puis n'y entra. Et se fit l'accord du Roy, du Connestable, & de la Royne de Sicille, pourueu que le Sire de Grat demourroit au gouuernement du Roy en la place dudit President. Et par ce debat & diuision se perdit le Mans, & fut prins par le siege des Anglois, sans estre secouru, qui fut moult grand dommage au pays, & au Royaume. 1424.

L'An mil cccc. vingt & cinq enuoya le Roy deuers le Duc de Bretaigne, les Sires de Treues, de la Suse, & autres Seigneurs, luy faire sçauoir qu'il auoit mis, & fait mettre hors de sa maison ceulx qu'il sçauoit qui auoient esté cause de sa prinse. Et pource il luy requeroit qu'il veinst faire son deuoir enuers luy. Si manda le Duc tous ses Barons, gens de son Conseil, & autres notables gens de sa Duchié en la cité de Nantes, pour auoir conseil qu'il auoit à faire touchant ceste matiere. Lesquels venuz deuers ledit Duc, luy conseillerent de aidier, conseillier, & conforter le Roy, lequel estoit son souuerain Seigneur, & y estoit present. Car ledit conseil estoit publicque. Lequel Duc escriuit au 1425.

1425. Roy toute sa deliberation, & que se c'estoit qu'il pleust au Roy se tirer sur la riuiere de Loire, entre Angiers & Tours, au lieu où il luy seroit le plus plaisant, que là il viendroit deuers luy. Si se tira le Roy à Saulmur, & là vint ledit Duc de Bretaigne. Et furent auecques le Roy le Connestable, les Comtes de Foix, de Comminge, de Vendosme & d'Estrac, & le Sire d'Albret. Le Duc de Bretaigne vint au deuant du Roy à demie lieuë loing de la ville, entre ledit Saulmur, & Lodun. Et le lendemain le Duc de Bretaigne en la presence des Seigneurs dessusdits, & de ceulx de son pays, fit le serement au Roy de sa Duchié, en luy promettãt qu'il luy seroit vray, & loyal suject, & le seruiroit de corps & de cheuance. Et pour plus grand' seureté bailla ses lettres seellees de luy, & de tous les grands Seigneurs de son pays.

Ou moys de Ianuier ensuiuant à vn point du iour, Monseigneur le Connestable, les Seigneurs d'Albret, & de la Trimoille, vindrent en la ville d'Yssouldun, en l'hostel où le Sire de Grac estoit couchié, & dormoit auecques sa femme. Si heurterent à l'huys, & entrerent dedens sa chambre, & le prindrent, & emmenerent sans estre chaussié ne vestu, sinon d'vn mantel, & d'vnes bottes qu'il auoit chaussees, & le meirent hors de ladicte ville auant que nul s'en apperceust, sinon sa femme qui estoit en son lict toute nue. Si l'emenerent à Bourges, & auoient auec eux au dehors de la ville, Alain Giron, Capitaine de gens-d'armes, qui les attendoit à tout cent hommes d'armes. Si s'en allerent tous ensemble à Bourges, & de là à Dun-le-Roy que tenoit ledit Cõnestable, & tost apres le firent noyer. Et apres sa mort le Sire de la Trimoille, qui auoit esté cause de le faire noyer, espousa sa femme nommee Dame Katherine, Dame de l'Isle-Bouchard.

En ce temps vint Monseigneur le Connestable à Pontorson, & le print, & fit abbatre, & mettre à desolation.

1426. L'An mil cccc. vingt & six le Comte de Suffort, & le Sire de la Poulle son frere, vindrent mettre le siege deuant les ville & chastel de Montargis. Et pou apres y vint le Cõte de Vvaruic, & y tindrent le siege par l'espace de trois mois.

En ce

En ce temps fut tué pres du chastel de Poictiers vn Escuyer nommé le Camus de Beaulieu, du pays d'Auuergne, lequel auoit grant gouuernement deuers le Roy, plus qu'il ne luy appartenoit, pour ce fut tué. Et lors print le Sire de la Trimoille le gouuernement du Roy, apres la mort d'iceluy Camus. Le Sire d'Orual frere de Monseigneur d'Albret, le bastard d'Orleans, le Sire de Gaucourt, le Sire de Guitry, le Sire de Grauille & vn Capitaine nômé la Hire, accompaignez de grand compaignie de François, & d'Escossois, vindrent sur le siege des Anglois qui estoient deuant Montargis, du costé deuers le chastel, & ferirent si roidement sur les Anglois qui là tenoient le siege, qu'ils les desconfirent. Et tenoient le siege du costé deuers Chastillon sur Louain, les Comtes de Vvaruicq, & de Suffolc, qui furent esbahis quant ils virent le siege deuers le chastel leué & leur gens morts, ausquels ils ne peurent faire aide ne secours, pour ce que ceux de la ville auoient faict escluses, qui faisoient redonder l'eauë de la riuiere iusques à vne lieuë plus hault. Quant ce siege fut leué, les François ne pouoient entrer en ladicte ville, pour ce que les bouleuers estoient fermez, & les portes à l'encôtre des canons de ceulx de dehors. Et auant que ceulx de la ville les peussent ouurir fut nuict. Parquoy iceux François ne peurent porter dommage ce iour ausdits Comtes, & autres Anglois, qui estoient entre deux riuieres du costé deuers ledit Chastillon. Les François entrerent ce soir en la ville pour eulx refreschir, & celle nuict s'en allerent lesdits Anglois à Nemours, & de là à Paris. Les Seigneurs François dessusdits s'en retournerent, & emmenerent leurs prisonniers, canons & bombardes, & s'en vindrent sur la riuiere de Loire, & de là où bon leur sembla. Les Connestables de France, & d'Escosse, quand les autres se partirent pour aller leuer ledit siege de Montargis, demeurerent eulx deux à Iargeau, & ne furent point à leuer ledit siege. Et quant ils sçeurent qu'il estoit leué, furent moult courrouciez qu'ils n'y auoient esté. 1426.

En celle saison vindrent le Comte de Clermont, le Comte de la Marche, & le Sire de Boussac en la ville de Bourges, & les y bouterent aucuns de ladicte ville qui estoient à

1426. la porte. Et estoit allié auec eulz Monseigneur le Connestable de France Comte de Richemont. Et si tost qu'ils furent en ladicte ville, mirent le siege deuant la grosse tour de ladite ville, où estoiēt dedens les Sires de Prie, & de la Borde. Et estoit ledit siege deuant ladicte tour par dedens ladicte ville, & par dehors. Le Roy sceut ceste entreprinse, & le Seigneur de la Trimoille, qui estoit en gouuernement. Si assemblerent grant foison de gens-d'armes, & vindrent deuant ladicte ville, où estoit le Roy en personne, & leuerent le siege qui estoit deuant la grosse tour du costé de Bourbonnois. Et deuant que le Roy arriuast, fut tué le Sire de Prie, qui estoit dedens la grosse tour, d'vn traict de ceulx qui tenoient ledit siege. Et quant le Duc de Bourbon, & les autres Seigneurs virent que le Roy estoit le plus fort, & maistre de ladicte ville par le moyen d'icelle tour, si firent leur traictié, & s'en allerent eulz & leurs gens en leur pays.

1427. L'An mil cccc. vingt & sept fut prins le Mans des François, & fut chief de l'entreprinse le Sire d'Orual. Mais le chastel ne fut pas prins. Et deux iours apres, y entra le Sire de Tallebot Anglois à tout trois cens cōbatans, & entra dedens ladicte ville par ledit chastel, & chassa les François hors d'icelle ville, & y en eut de morts & de prins grand foison. Et fut par eulx. Car ils n'auoient faict nulle fortification entre la ville & chastel, & aussi qu'ils ne faisoient nul guet. Mais quant les Anglois entrerent en ladite ville, trouuerent lesdits François couchiez en leurs licts, & dormoient comme beaulx pourceaux. Pou apres vint le Sire de Tallebot à la ville de Laual, & la print d'eschelles, qui estoit moult riche ville. [* Et y fut prins ou chasteau par composition vng des enfans de Laual nommé Messire André de Laual, qui fut rançōné de la somme de vingt quatre mil escus, & depuis fut Mareschal de France.] Et y trouuerent & prindrent les Anglois qui estoient auec luy moult de richesses & d'auoir.

*Ceste clause a esté adiouſtée du Ms.

Celuy an se reduisit la cité de Tournay au Roy, en disant qu'ils ne vouloient estre à nul, sinon au Roy CHARLES, fils du Roy Charles VI. leur souuerain Seigneur. Iaçoit ce que les Anglois, & le Duc de Bourgoingne auoient mis

grāt peine de la reduire, & mettre en leur obeissance. Mais ceulx de la ville ne voulurent auoir autre Seigneur que le Roy, comme bons & loyaulx subgietz. 1427.

Celuy an fut assiegié le chastel du Crotoy par les Anglois, & le tint bien & longuement Messire Iacques de Harrecourt, qui en estoit capitaine. Mais à la fin il le rendit ausdits Anglois par deffault de secours, & s'en vint ou pays de Poictou, où le Roy estoit lors, & de là s'en alla à Partenay veoir le Seigneur d'illec, qui estoit son oncle, & duquel il estoit vray heritier. Sō oncle n'estoit pas trop sage, & doubta, ou l'en luy fist entendre que ledit Messire Iacques son nepueu venoit leans pour estre maistre & Seigneur de la place. Et le Sire dudit lieu par chaulde colle, & sans aucune deliberation, fit armer ses gens, & incontinent fit prendre, & tuer sondit nepueu, dont fut dommage. Car il estoit bel Cheualier & vaillant.

L'An mil cccc. vingt & huict fut mis le siege à Orleans par le Comte de Sallebery, & y mit les bastilles du costé de la Beausse, & du costé de Saulongne. Et fut mis ledit siege le douziesme iour d'Octobre oudit an. Et print ledit Comte Yenuille par composition, dont estoit Capitaine Pregent de Coectiuy, lequel fut prisonnier par le traictié d'Yenuille. Et print ledit Sallebery la ville & le chastel de Mehun, les villes de Baugency, de Iargeau, & la Ferté de Gaulles, & la tour de Pluuiers: & fit faire le seremēt à ceulx de la ville de Sully, qu'il bailla à vn Cheualier de Niuernois nommé Messire Guillaume de Rochefort, lequel tenoit le party des Anglois, & estoit parent du Seigneur de la Trimoille, Seigneur dudit Sully. Et le siege d'Orleans durant, ceulx dudit Sully aduitailloient lesdits Anglois de ce qui leur estoit possible. Et cependant le Comte de Clermont fils du Duc de Bourbon, le sire d'Orual, le fils d'vn Comte d'Escosse, Connestable d'Escosse, lequel Connestable estoit nouuellement venu du voyage du sainct Sepulchre, & plusieurs autres Cheualiers & Escuyers, & gens de guerre, sceurent que grant nombre d'Anglois venoient de Paris, & amenoient auecques eulx grant quantité de viures pour aduitailler leur siege: si les rencontrerēt en Beauf- 1428.

1428. se pres d'vn village nommé Estree sainct Denys, & là leur coururent sus iceux François, & lesdits Anglois se fermerent de leur charroy. Et lors descendirent à pié le Sire d'Or ual, & le Connestable d'Escosse, Messire Iean de Lessego, le Sire de Barbazen, & plusieurs autres iusques au nôbre de sept à six vingts Cheualiers & Escuyers François, Escossois & Gascons. Et lors se mirent les François en grant desarroy, & s'en retourna le fils de Bourbō à Orleans, auecques partie de ceulx de ladicte armee, dont ceulx de ladicte ville furent moult esbahis, & non sans cause. Et tost apres ledit Comte de Clermont auecques ses gens-d'armes s'en alla en son pays de Bourbonnois. Et demourerent en ladicte ville d'Orleans les Sires de Bousiac, de Grauille, de Guitry, de Courraze, le Sire de Villars, Messire Denys de Chailly, le Commandeur de Giresme, Estienne de Vignolles dit la Hire, Poton de Xaintrailles, & plusieurs autres Capitaines & gens de guerre, pour resister contre lesdits Anglois qui tenoient ledit siege deuant ladite ville. Lesquelz Seigneurs dessusdits se gouuernerent grandement, & vaillamment pour la garde d'icelle cité, & firent de grāds escarmouches & saillies sur lesdits Anglois, & aussi fist Mōseigneur de Gaucourt de grāds vaillances, lequel alloit dudit Orleās biē souuēt deuers le Roy pour recōforter ceulx qui estoient dedens ladicte ville, & apporter or & argent, & ce qui leur estoit necessaire. Lesdits Anglois qui tenoiēt ledit siege appelloient la besongne deuant dite par mocquerie, la bataille des Harencs, qui fut en la fin du mois de Feburier oudit an, pource que iceulz Anglois menerent en charroy des harencs pour eulx viure audit siege, pour ce que c'estoit pres de Karesme. Parauant fut tué le Comte de Sallebery d'vn canon perrier à vne fenestre à la tour du pont, en regardant l'escarmouche qui se faisoit sur la greue: & fut tiré ledit canon de la ville, mais on ne sçait qui le tira, dont les gens s'esmerueillerent, & en furent lesdits François ioyeulx, & les Anglois moult courrouciez & troublez, & auoient cause. Car c'estoit le plus vaillant & hardy Cheualier de leur pays, & celuy du Royaume d'Angleterre qui en son temps auoit porté plus de dommage au Roy de France.

Celuy an en ce mesme temps de Karesme, arriua vne ieune fille de l'eage de dixhuict à vingt ans, par deuers le Roy au chastel de Chinon nommee Iehanne du Liz la Pucelle, laquelle estoit née & nourrie de aupres de Vaucoulour, d'vn villaige assis dessus la riuiere de Meuse, & auoit esté toute sa ieunesse iusques à celle heure à garder les brebis: & vint deuant le Roy en le saluant, & luy dit ces parolles: Que nostre Seigneur l'enuoyoit deuers luy pour le mener couronner à Reims, & pour leuer le siege que les Anglois tenoient deuant la bonne cité d'Orleans, & que Dieu à la priere des Saincts ne vouloit point que ladite cité feust prinse ne perie. Et à ces parolles le Roy la fist examiner par plusieurs sages Docteurs de son Royaume, ausquels elle respondit sagement, & par bonne maniere: & tellement que tous les Docteurs estoient d'opinion que son faict, son dit, & ses parolles estoient dictes & faictes par miracle de Dieu. Et pour ce fut dit & ordonné en grant deliberation de conseil, que pour faire & accomplir les choses que elle auoit dictes, en intention de cõmancer & acheuer au plaisir de Dieu, on luy bailleroit cheuaux, harnois, & gens pour l'accompaigner, & veoir son fait, & que ce seroit. Et fut tout fait, conseillé & ordonné audit chastel de Chinon, durant le temps de Karesme que vng chascun estoit en deuotion. Et la conduisoit le Mareschal de Rieux, & le Sire de Cullant, l'vn Mareschal, & l'autre Admiral de France. 1428.

L'An mil cccc. vingt & neuf fut leué le siege d'Orleans le douziesme iour de May. Et en ce temps se partit ladicte Pucelle du chastel de Chinon, & print congié du Roy, & cheuaucha tant par ses iournees, qu'elle arriua dedans la bonne cité d'Orleans maulgré les Anglois, & leur enuoya lettres par vn herault publicquement deuant tout le monde, qu'ils s'en allassent, & que Dieu le vouloit, ou sinon qu'il leur mescherroit, & que Dieu se courrouceroit à eux s'ils faisoient le contraire. Lesdits Anglois prindrent ledit herault, & iugierent qu'il seroit ars, & firent faire l'attache pour le ardoir. Et toutesuoies auant qu'ils eussent l'opiniõ & conseil de ceulx de l'Vniuersité de Paris de ce faire, ils furent leuez, morts & desconfits, & partirent si hastiuemét 1429.

1429. qu'ils laissierent en leurs logeis ledict herault enferré, & s'en fouirẽt. Ladicte Pucelle visita les bastilles qu'ils auoiẽt
Ms. Raiz emparees. Et estoient auecques elle le Sire de *Rieux Mareschal de France, le bastard d'Orleans, & Messire Loys de Cullãt Admiral, & plusieurs autres Cheualiers & Escuyers dessus nommez. Et le landemain se partit ladicte Pucelle d'Orleans, & s'en vint à Blois pour auoir gens & viures. Et ce fait vint audit Orleans à tout vne grosse puissance de gens-d'armes. Et si tost que elle fut entree en ladicte ville, le peuple se partit d'Orleans du grand vouloir qu'ils auoiẽt d'estre hors de la seruitude desdits Anglois, & assaillirent la Bastille de sainct Lo, que les Anglois auoiẽt prinse. Mais quant ils furent à mie-chemin, ils apperceurent que le feu estoit dedens, & que elle estoit perdue pour eulx. Et estoiẽt allez Monseigneur le bastard d'Orleans, le Sire de Rieux, & plusieurs autres, quant ils sceurent que le peuple estoit esmeu d'y aller: & fut le commencement du siege leué. Et là furent morts & ars soixante Anglois, & vingtdeux prisonniers, qui furent à Monseigneur le bastard d'Orleans. Et tenoit ceste dicte Bastille vn Capitaine Anglois nommé Thomas Guerart, lequel estoit à Montereau, dont il estoit Capitaine pour lesdits Anglois. Et ce soir passerẽt les François en bateaux la riuiere de Loire, & allerent assaillir les bastilles du costé de Beausse, & puis celle des Augustins deuant la porte du pont, & les prindrent. Et ce soir se retrahirent lesdits François en ladicte ville, & ladite Pucelle auecques eux, & vne partie des gens-d'armes demourerẽt au champ toute nuict. Et le landemain au matin, qui estoit iour de Samedy, lesdits François passerent derechief ladite riuiere, pour assaillir la Bastille du pont. Et là furẽt le Sire de Rieux, le bastard d'Orleans, le Sire de Gaucourt, le Sire de Grauille, le Sire de Guitry, le Sire de Courraze, le Sire de Villars, Messire Denys de Chailly, l'Admiral Messire Loys de Cullant, la Hire, Poton, le Commandeur de Giresme, Messire Florens d'Illiers, le Bourg de Masquaren, Thibault de Tharmes, & plusieurs autres, & donnerent l'assault de toutes parts à ladicte Bastille du pont, depuis le midy iusques au Soleil couchant, & tant que par force d'armes la-

dicte Bastille fut prinse. Et y moururent les Seigneurs de Pongnis,& de Molins, & vn Capitaine nommé Claridas Anglois,lequel estoit Capitaine d'icelle Bastille. En se cuidant retraire dedens la tour du bouleuart,le pont fondit,& luy & tous ceulx qui estoient sur ledit pont fondirent en la riuiere de Loire. Et là dedens furēt que morts que prins de quatre à cinq cens Anglois. Et le landemain au matin, qui fut le Dimenche,se leuerent les Anglois de deuant Orleās, & s'en allerent à Mehun sur Loire la plus part à pié, & laisserent leurs bastilles,viures,&artillerie,dont ceulx de ladite ville d'Orleans furent moult refaits.Et eurent assez grāt confort des viures qu'ils trouuerent esdictes bastilles. Lors le Comte de Suffort print la charge de cinq cens Anglois pour mener à Iargeau par l'ordonnance du Sire de Tallebot,lequel estoit Lieutenant pour le Roy d'Angleterre. Et demoura ledit Tallebot à Mehun & à Baugency, iusques à ce qu'ils eussent nouuelles du Duc de Bethefort,& grand secours. Lequel Duc leur enuoya Messire Ieā Fastot à tout ce qu'il peut finer de gens. Et lors les chiefs de guerre,qui auoient esté dedens Orleans le siege durant, & Monseigneur le Connestable de France Comte de Richemont, Monseigneur d'Alençon, & Monseigneur d'Albret vindrent,& meirent le siege à Iargeau, & le prindrēt d'assault. Et là furent que prins que morts de quatre à cinq cens Anglois. Et fut prins sur le pont de la ville,par dessoubz lequel passe la riuiere de Loire,le Comte de Suffort,qui s'estoit retraict sur ledit pont apres la prinse de ladicte ville.Et se rendit à vn Escuyer d'Auuergne nōmé Guillaume Regnault. lequel Comte fist là Cheualier ledit Guillaume Regnault, afin que l'on dist qu'il estoit prins d'vn Cheualier. Et à la prinse qui fut faite sur ledit pont par les François sur les Anglois,se noya Alexandre de la Poulle, frere dudit Comte.Et de là vindrent les François,& la Pucelle mettre le siege à Baugency, & veu la paour que les Anglois auoient de la fortune qu'ils veoient venir sur eux, se rendirent,& deliurerent Baugency par composition. Dedens estoient de six à sept cens Anglois, & en estoit Capitaine Messire Guichard Guetin. Et quant le Sire de Tallebot, & Messire Ieā

1429.

1429. Faſtot ſçeurent que ledit Baugency eſtoit rendu, & que les Anglois ſ'en eſtoient allez en Normandie auec vn baſton en leur poing, ſi ſe partirent leſdits Seigneurs de Tallebot, & Meſſire Iean Faſtot pour tirer à Yenuille. Et lors les Seigneurs de France le ſceurent, & les pourſuiuirent bien ſix lieuës, & les attaignirẽt au droit d'vn fort Monſtier nommé Patay, & là furent combatuz & deſconfits leſdits Anglois. Et là fut prins le Sire de Tallebot, & autres iuſques au nombre de * trois cens Anglois priſonniers, & de morts deux mil deux cens, & ſ'enfouit Meſſire Iean Faſtot, & pluſieurs autres. Et par celle iournee laiſſerent Mehun, Yëuille, la Ferté, & pluſieurs autres forteresses au pays de Beauſſe. Et lors ſceut le Roy les nouuelles, & ſ'en alla à Gyen, & de là à Aucerre, à tout ſon oſt, & vint deuãt la cité de Troyes, & renuoya le Conneſtable, & auſſi contremanda le Comte de Perdriac, pour ce que le Sire de la Trimoille, qui craignoit qu'ils ne voulſiſſent entreprendre d'auoir le gouuernement du Roy, ou luy faire deſplaiſir de ſa perſonne, ou le bouter hors ladicte cité de Troyes, fit obeiſſance au Roy, lequel ſe partit de là, & vint à Chaallons, qui luy fit pareillement obeiſſance, & de là à Reims, où il fut grandement accompaigné des Seigneurs de ſon ſang, & Barons de ſon Royaume, comme le Duc d'Alençon, le Comte de Vendoſme, le Sire d'Albret, le baſtard d'Orleans, le Comte de Clermont, les Mareſchaulz, l'Admiral, le Maiſtre des Arbaleſtriers, le Sire de Laual, & moult d'aultres Barons. Et fut le Roy ſacré & couronné à Reims, à moult grãde ſolennité. Et apres ſe partit le Roy de Reims, & alla à Soiſſons, & de là à Chaſteau-Thierry, & à Prouins, leſquels il mit en ſon obeiſſance. Et de là vint à Creſpy en Vallois. Et le Duc de Bethefort fit ſçauoir au Roy que ſ'il vouloit la bataille, qu'il le receuroit. Et lors incontinent les lettres receues des heraulx le Roy ſe partit, & vint à Laigny le ſec, & laiſſa ſon aduant-garde à Dãpmartin. Et le Duc de Bethefort eſtoit à tout ſon oſt à Mitry en France. Et eſcarmouchierent les coureurs François & Anglois tout le iour ſur vne petite eauë à vn villaige que l'en appelle Thieux. Et ſur le veſpre de ce iour ſe partit le Duc de Bethefort à tout ſon oſt, & ſ'en alla à Louures. Et le Roy de France, & ſon oſt eſtoit à Creſpy,

*Ms cinq cens.

Crespy,& l'auantgarde estoit à Barron. Et le landemain au 1429.
point du iour, l'ost dudit Duc de Bethefort vint empres Senlis, en vn lieu nommé la Victoire. Et par les villaiges pres de là estoient logiez lesdits François. Et quant ils sceurent la venue desdits Anglois, ils se misrent ensemble en bataille. Et le Roy de France vint de Crespy, & se mist à Montespillouer,& là coucha celle nuict. Et le landemain tout le iour furent l'vn deuant l'autre sans hayes ne buissons pres l'vn de l'autre, le traict d'vne couleurine, & ne combatirent point. Et le soir le Roy se partit, & s'en alla auecques son ost audit Crespy,& le Duc de Bethefort alla audit Senlis. Et le landemain le Roy alla à Compiengne qui luy fit obeissance,& y fut huict iours. Et là vint Messire Ieã de Luxembourg, qui luy fit moult de promesses de faire la paix entre le Roy,& le Duc de Bourgoingne, dont il ne fit riens, sinon le deceuoir. Et se partit le Roy de là & s'en vint à Senlis, lequel la ville auoit enuoyé querir, & son auantgarde passa oultre,& vint à sainct Denys:& là conduisoient l'armee du Roy Monseigneur d'Alençon, & la Pucelle, & les Mareschaux de France. Et vint le Duc de Bar nommé René à l'aide du Roy,& le Damoyseau de la Marche, & celuy de Rodenat. Et de là vint le Roy à sainct Denys, & fut l'ost du Roy deuant Paris pour l'assaillir. Mais le Sire de la Trimoille fit retourner les gens-d'armes à sainct Denys. Et furent pour ceste cause à la Chappelle S. Denys deuant Paris le Duc de Bethefort & son ost, & d'illec s'en alla à Rouen, de paour que le pays de Normandie ne se rebellast pour cause de Beauuais, & d'Aumalle, qui s'estoient reduits au Roy. Et apres le Roy se partit de sainct Denys pour venir en Berry,& vint à Laigny qui estoit à luy reduit, & de là s'en alla le landemain à Prouins, & à Bray qui se reduisit à luy; & passa la riuiere d'Yonne à gué luy & son ost pres de Sens, & vint à Courtenay, & à Chasteau-Regnart,& de là à Gien, cuidant auoir accord auecques le Duc de Bourgoingne. Lequel Duc luy auoit mãdé qu'il luy feroit auoir Paris par le Sire de Charny, qui en auoit apporté les nouuelles, & qu'il vendroit à Paris pour parler à ceulx qui tenoient son party. Et pour ceste cause le Roy luy enuoya son sauf-conduit pour venir à Paris. Mais quant il

K

1429. fut à Paris, le Duc de Bethefort & luy firent leurs alliances plus fort que deuant n'auoient fait à l'encontre du Roy. Et s'en retourna ledit Duc à tout son sauf-conduit par l'obeissance du Roy és pays de Picardie & de Flandres.

En ce tẽps laissa le Roy à Beauuais pour le gouuernemẽt du pays le Comte de Clermõt. Lequel Comte, filz du Duc de Bourbon, mãda depuis qu'il s'en vouloit departir. Pourquoy le Roy y commist & fist demourer comme son Lieutenant le Comte de Vendosme, & luy donna toute puissance, comme il auoit fait audit de Clermont.

Celuy an ou mois de May le iour de la Trinité fut Messire Iean de Chalon Prince d'Orenge desconfit ou pays de Daulphiné par Messire Raoul de Gaucourt Gouuerneur dudit pays pour le Roy. Et fut ainsi que le Duc Amé de Sauoye, & ledit Prince auoient conclud vouloir auoir ledit pays: c'est assauoir ledit Prince le pays de Viennois, & ledit Duc le pays de Grenoble, & les montaignes. Et luy bailloit ledit Duc trois cens lances, dont auoient la conduite de par luy le Sire de Varembon, & Messire Imbert Mareschal. Si entra ledit Prince oudit pays du Daulphiné, & passa la riuiere du Rosne à Enton, qu'il tenoit. Pourquoy ledit Gouuerneur de Daulphiné assembla gens-d'armes de toutes parts, pour resister contre ledit Prince. Et ce iour de la Trinité tenoit ledit Gouuerneur le siege deuant Colombiez, où estoient quarante hommes d'armes des gens dudit Prince. Si se rendirent, & s'en partirent leurs corps, & leurs biens saufs. Et delibera ledit Gouuerneur d'aller mettre le siege à Enton, où estoit ledit Prince, & son ost. Et ce iour au matin ledit Prince auec son ost se mist à chemin pour venir leuer le siege de Colombiez, non sçachant qu'il fut rendu. Si se rencontrerent lesdites deux puissances entre Colombiez & Enton, & frapperẽt à cheual ledit Gouuerneur & ses gens si asprement sur leurs ennemis, qu'ils furent tous desconfits. Et quant ledit Prince vit cela, se sauua sur vn bon coursier, & passa le Rosne au bac d'Entõ, & la plus part de ses gens furent morts & prins. Et là furent prins le Sire de sainct George, le Sire de Conches, & plusieurs autres grands Seigneurs, Cheualiers, & Escuyers, ses hommes & amys du pays de Bourgoingne, de la Duchié & de la Com-

té. Et par celle destrousse ledit Prince perdit toutes les places qu'il tenoit audit Daulphiné, lesquelles le Roy luy rendit depuis de sa grace. En faisant ceste destrousse auecques ledit Gouuerneur de Daulphiné estoit Messire Imbert de Grolee Bailly de Lyon, & Mareschal dudit Daulphiné, le Sire de Maubec, & vn Capitaine Espaignol nommé Rodigues de Villandras qui auoit trois cens lances, & les gens de traict auecques luy estãs. Et ceulz du Daulphiné estoiẽt deux cens lances dudit pays. Ce mesme iour estoient pour ledit Prince tant des gens de Bourgoingne que de Sauoye, de sept à huit cens Cheualiers & Escuyers, qui furent presques tous morts ou prins: & par especial y en eust plus de prins que de morts, entre lesquels fut prins le Sire de Varembõ, & gueres n'en eschappa que ledit Prince. Les François à ceste besongne gaignerent grant finance: *[Car ledit Gouuerneur, & aussi Rodigues, & Groslee, qui se misrent tous trois à butin, en eurent entre eulx seulemẽt à leur part cent mil escus d'or, sans les butins ja faits par leurs gens.] Car c'estoient Cheualiers & Escuyers, & gens d'hostels riches & puissans. 1429.

*Cecy a esté adjousté du Ms.

Ledit an en l'hyuer ceulz de la cité de Sens se reduisirẽt au Roy, & en son obeissance, & eurent leur abolition, & mirent hors leur Capitaine nommé Pierre Bartort.

En l'an mesmes se mist la ville de Meleun en l'obeissance du Roy, & eurent leur abolition. Et la maniere comme elle fut reduicte, fut que les gens de ladicte ville, qui estoient bons François, virent que la plus part de la garnison des gens-d'armes estoient allez courre deuant Yeure en Gastinois pour prendre des vaches. Si publierent les gens de la ville pour paruenir à leur fin, que à Pontoise auoit grant foison de gẽs d'armes Picards, qui vouloient venir en garnison à Meleun, & vouloient estre maistres des gens où ils se trouuoient dedens les villes. Si dirent qu'ils n'y entreroient ja. Or se tenoiẽt pour Messire Iean de Luxembourg les ville & chastel de Meleun. Et tenoit le chastel dudit lieu pour luy Dreux de Humes à tout grant nõbre de gẽs. Et aduint qu'ils n'estoient dedens ledit chastel que dix personnes: Car les autres estoient tout dehors. Si leur osterent les clefs ceux de ladicte ville, & fermerent leurs portes, &

1429. enuoyerent querir promptement le Capitaine du pont de Samois, le Commandeur de Giresme, & Messire Denys de Chailly, qui se bouterent en ladicte ville, & en l'isle dudit chastel. Et ceulz qui estoient allez courre, trouuerent les portes fermees, & s'en allerent à Corbeil, qui se tenoit pour les Bourgoingnons & Anglois. Les gens du Roy vindrent au siege de toutes parts. Ceulz dudit Corbeil vindrent par la riuiere pour y cuider entrer. Et quant ils sceurent que les gens du Roy estoient en armes en l'Isle du chastel, ils s'en retournerent. Et ainsi furent la ville & le chastel renduz au Roy, & Meleun François: & perdirent ce passage Bourgoingnons & Anglois. Le Roy estoit à Gien au retour de son sacre, & le Duc d'Alençon auecques luy, lequel desiroit amener auecques luy la Pucelle, & les gens-d'armes du Roy en Normandie. Mais le Sire de la Trimoille ne le volut pas: ains l'enuoya auecques son frere le Sire d'Albret au plus fort de l'hyuer, & le Mareschal de Boussac à bien pou de gens deuant la ville de la Charité, & là furent enuiron vn moys. Et se leuerent honteusement sans ce que secours veinst à ceulz de dedens, & perdirẽt bombardes & artillerie. Et y mourut * à vn assault vn Baron du pays du Daulphiné nommé * Remon de Montremur, dont fut dommaige.

* *Ms.* deuãt en vne escarmouche

* le Seigneur de Montmor,

Celuy an fut couronné le Roy Henry en Angleterre bien ieune, & fut espousé le Duc de Bourgoingne à la fille du Roy de Portugal, & furent leurs nopces à Bruges en Flandres, & y fit l'en moult grand feste.

Et en ce temps partit le Duc de Bourbon de Beauuais à tout les gens-d'armes des frontieres de France, & de Beauuoisis, & estoient auecques luy le Cõte de Vendosme, l'Archeuesque de Reims, Poton de Xaintrailles, & plusieurs autres Capitaines, & gens de guerre, lesquels estoient assemblez pour vouloir entrer dedens la cité de Rouen, par le moyen d'aucuns de ladicte cité. Or fut ainsi que lesdits Seigneurs en cheuauchant entre Beauuais & Rouen, rencontrerent cent ou six vingts Anglois, lesquels Anglois se deffendirent si vigoureusement, qu'ils barquignerent tant les vns auecques les autres, qu'à la fin les François retournerent à Beauuais, & les Anglois demourerent au champ.

L'An mil cccc. & trente fut mis le siege à * Soisi pres Cõpiengne, par le Duc de Bourgoingne, les Comtes de Suffort, & d'Arondel, & Messire Iean de Luxembourg, & en la fin le prindrent. Et luy estãt audit siege, vn Escuyer Gascon nommé Poton de Xaintrailles, & les gens-d'armes de sa compaignie passerent la riuiere d'Esne entre Soissons, & le pont, & frapperent sur ledit siege, & prindrent & tuerent plusieurs gens. Et entre les autres fut prins vn nommé Iean de Bonneul du pays de Picardie. 1430. *Ms. Choisy.

En ceste saison Estiẽne de Vignolles dit la Hire, se partit de Louuiers à grant cõpaignie de gens-d'armes, & passerẽt la riuiere de Seine en bateaulx, & vindrent prendre d'eschielle Chasteau-Gaillart, qui est à sept lieuës de Rouen, assis sur vn roc pres de ladite riuiere de Seine. Et là trouuerent le Sire de Barbazen prisonnier du Roy d'Angleterre, lequel auoit esté prins dedens la ville de Meleun, dont il estoit Capitaine. Et fut amené ledit Barbazen deuant le Roy, lequel fut moult ioyeux de sa deliurance.

En ce temps se partit de Compiengne la Pucelle, acompaignee de l'Archeuesque de Reims, du Comte de Vendosme & de plusieurs autres Capitaines, & gens de guerre, & cheuaucherent tant qu'ils vindrent deuant la ville de Soissons, cuidãs passer par ladite ville pour aller combatre le Duc de Bourgoingne, lequel estoit deuant ledit pont de Soisi entre les deux riuieres d'Oyse & d'Esne. Et quant les dessusdits furent arriuez deuant la ville de Soissons, vn Escuyer de Picardie nommé Guichart Bournel, que le Comte de Clermont fils du Duc de Bourbon auoit fait Capitaine de ladicte place, refusa l'entree de ladite ville ausdits Seigneurs, & gens-d'armes: & suborna les gens de ladite ville, en leur faisant entendre qu'iceux Seigneurs, & gens-d'armes venoient pour y estre en garnison, afin que le peuple de ladite ville feust d'opinion auecques luy de ne les bouter point dedés icelle ville. Les gens-d'armes couchierent celle nuict aux champs, & à la fin sur la nuict ledit Capitaine bouta lesdits Archeuesque, Pucelle, & Comte de Vendosme à petite compaignie dedens. Et le landemain s'en allerẽt lesdits gens-d'armes oultre les riuieres de Marne, & de Seine, pource qu'ils ne trouuoient dequoy viure

1430. ſur le pays. Et auſſi ils eſtoient grands Seigneurs, en grant nombre de pluſieurs des gens de guerre accompaignez auecques eux, & ne pouoient viure dedens ledit Compiengne. Car ceulx dudit lieu attendoient de iour en iour le ſiege ſur eulx. Et leſdits Seigneurs ſ'en allerent à Senlis, & ladite Pucelle à Compiengne. Et incontinent qu'ils furent partiz de Soiſſons, ledit Guichard vendit ladite cité au Duc de Bourgoingne, & la mit en la main de Meſſire Iean de Luxembourg, dont il fit laidement contre ſon honneur. Et ce fait ſ'en alla auecques ledit Duc. Et par ce moyen eut l'obeiſſance dudit pont de Soiſi, & vint mettre le ſiege deuant Compiengne. Et vindrent à ſon aide les Comtes de Suffort, & d'Arondel Anglois à tout mil & cinq cẽs cõbatans au ſiege au deuant de ladite ville de Cõpiengne. Et y fut prinſe ladite Pucelle, [* par ce qu'elle eſtoit ſaillie à vne grant eſçarmouche, au bout du pont. Mais en ſoy cuidant retourner dedens la ville, elle trouua pour la grant preſſe la barriere fermee, & pour ce fut prinſe] par vn Picard, qui depuis la vẽdit à Meſſire Iean de Luxembourg, lequel la bailla aux Anglois. Ceulx qui eſtoient dedẽs ladite ville firẽt bonne garde d'icelle, & firent de grãdes ſaillies ſur leurs ennemis. Si ſe aſſemblerent le Comte de Vendoſme, le Sire de Bouſſac Mareſchal de France, & Poton de Xaintrailles. Et partirent de Senlis leſdits Comte, & Sire de Bouſſac, & ledit Poton de Chaſteau-Thierry, & vindrent droict à Compiengne du coſté de la foreſt, & paſſerent la riuiere d'Antonne à Betiſi. Et ceulx qui venoiẽt dudit Senlis paſſerent au pont de Verberie, & ſ'en vindrent aſſaillir ledit ſiege, & paſſerent vn foſſé que leſdits Anglois auoient faict entre la foreſt, & la riuiere d'Oyſe; & entrerent aux champs, & trouuerent leſdits Anglois empres Royau-lieu, qui eſtoient en bataille. Et en ce point paſſerent ledit foſſé leſdits François, c'eſt à ſçauoir ledit Poton, au droict de la iuſtice à tout ſix vingts lances. Et quant ceulx d'icelle ville apperceurent que c'eſtoit à bon eſcient, ils ſaillerent hors, & aſſaillirent vne baſtille pleine de Portugallois, leſquels furent tous morts: & en aſſaillerent vne autre les gens de Poton, laquelle fut prinſe, & y fut prins le Sire de Crequi, & autres notables hommes du pays de Pi-

* Cecy a eſté adiouſté du Ms.

cardie dedens. Ledit Comte de Vendosme, & ledit Mareschal cheuaucherent iusques à la iustice. Et quant les Anglois & les Bourgoingnons veirent que les bastilles estoiēt prinses de ce costé, & qu'ils ne pouoient porter dommage aux François, & qu'ils estoient à pié, & hors d'aleine; si se retrahirent dessus l'eauë du costé de Beauuoisin, & la nuict se partirent, & laissierent leurs bombardes, vins, viures, & toutes leurs choses qu'ils auoient pour eulx maintenir & garder à leur siege, & s'en allerent si hastiuement que l'vn n'attendoit l'autre. Et ainsi fut le siege leué dudit Compiēgne. Le Duc de Bourgoingne estoit à Noyon à cinq lieuës dudit Compiēgne, lequel quant il sceut ces nouuelles, fut moult courroucié, & s'en alla au pays d'Artois. 1430.

En ce temps alla le Roy à Sens, & fut prinse Villeneufue-le-Roy pres dudit Sens sur Perrenet Grasset, qui tenoit le party des Anglois. Et fut prinse par vn Moine à qui il se fioit, qui ouurit vne poterne aux gens du Roy. Et s'en fouyt ledit Perrenet par dessus les murs de ladite ville, & s'en alla à la Cherité qu'il tenoit.

En ce temps mist le Sire de Barbazen le siege à Pons sur Seine, lequel Pons il print par composition. Et vint le Cardinal de saincte Croix en la cité d'Aucerre, pour traictier de paix entre les Roys de France, & d'Angleterre, & le Duc de Bourgoingne: & là vindrent les Conseillers de France, & de Bourgoingne, & autres Ambassadeurs du Roy d'Angleterre. Et estoient là pour Conseilliers de France, Messire Christofle de Harrecourt, Maistre Adam de Cambray *grant President de Parlement, Maistre Iean Tudert Maistre des Requestes de l'hostel du Roy, & Doyen de Paris. *Ms. premier
Et pour le Duc de Bourgoingne auecques son Chancelier le Sire de Chastellus, & Messire Guy de Bar. Et pour les Anglois * Messire Guy de Clamecy Preuost de Paris, le Sire de Rouille, l'Euesque de Paris, & l'Abbé de Fescamp, & ne firent riens. Mais prindrent iournee de estre à sainct Port au Karesme ensuyuant: & y vindrent tous les dessusdits, & n'y firent riens, pour ce que vng chacun se vouloit dire Roy de France. *Maistre

En celuy an plusieurs Capitaines & gens-d'armes s'assemblerent en la ville de Beauuais, où estoient Messire Re-

1430. gnault de Chartres Archeuesque de Reims, & Chancelier de France, & Monseigneur de saincte Seuere, & de Boussac Mareschal de France, lesquels estoient deliberez d'aller à Rouen auec vn petit bergier enfant, qui disoit que Dieu luy auoit enuoyé pour les y bouter. Si appoincterent de partir le lendemain au matin. Or fut ainsi que les Comtes de Vvaruic, & de Suffort, sceurent ces nouuelles. Si cheuaucherent à leurs iournees tant qu'ils vindrent à Nully pres de Beauuais. Si conclurent lesdits Anglois d'aller le landemain au matin deuant Beauuais. Et lesdits François conclurent de partir ledit iour au matin pour courre sur lesdits Anglois qui estoient audit Nully: & aussi pareillement le conclurent les François de Beauuais, & se rencontrerent l'vn l'autre à vne lieue près dudit Beauuais; & ordonnerẽt les Anglois leur bataille en vne vallee, & les François en vne montaigne. Iceulx Anglois gaignerent la montaigne sur les François, & les François ordonnerent frapper sur les Anglois à cheual, & couchierent leurs lances pour frapper sur eux. Et ledit Pothon frappa d'vn costé, cuidant que le Mareschal frappast d'vn autre. lequel Mareschal, & sa puissance retourna à Beauuais. Et ledit Pothon frappa dedens les Anglois à tout vingt cinq lances, & là fut prins, & partie de ses gens morts, & le demourant qui eschapperent s'en retournerent audit Beauuais. Et fut prisonnier ledit Pothon du Sire de Tallebot, lequel il auoit prins à la iournee de Patay.

Celuy an mesmes aussi fut prinse la ville de Montargis des Anglois.

1431. L'An mil cccc. trente & vng vn des gens de Messire François de Surienne dit l'Arragonnois, nommé le Bourg de Iardres, s'accoincta d'vne Damoiselle qui estoit amoureuse du barbier du Seigneur de Villars, lequel Seigneur estoit Capitaine de Montargis. Si traicta à ladite Damoiselle, tellement qu'elle luy promit le bouter dedens le chastel de Montargis, parmy ce qu'il luy promit qu'il l'espouseroit. Et icelle Damoiselle le creut, pensant qu'il dist vray, & vint audit barbier qui la maintenoit, en luy disant qu'elle le feroit riche, s'il la vouloit croire, & tant que elle luy dist tout le secret. Non pas que l'autre luy promist de l'espouser: mais luy

luy dist qu'on luy deuoit bailler deux mil escus quant ils monteroient sur les murs, & demoureroient en leur maison. Et s'il le vouloit accorder, elle seroit cōtēte qu'il l'espousast, & auroit la moitié de ce tresor. Et ledit barbier pensant estre le mieulx aymé s'y accorda. Et elle, qui vouloit nouuel amy, estoit contente de sa destruction pour le dernier venu, lequel n'auoit voulenté de l'espouser ne de luy faire biē. Et ainsi vindrent les ennemis deuāt ladite ville quant ils sceurent que le faict deladite Damoiselle estoit seur. Si se mirent au pié dudit chastel, & eschellerent à l'endroict de l'hostel d'icelle Damoiselle, & monterent audit chastel. Et estoit ladite Damoiselle, & ledit barbier ensemble pour leur aidier à entrer dedens, & ainsi gaignerent la place. Et ledit Bourg eut vne grant somme de deniers, & demourerent depuis lesdits barbier & Damoiselle meschans & desesperez, & au derrenier sont morts de faim. Et le Sire de Villars à celle cause demoura longuement en la malle-grace du Roy, & du monde, pource qu'il n'auoit autrement pourueu à la seureté & garde de ladite place de Montargis. 1431.

En ce temps le Duc de Bethefort vint mettre le siege deuant Laigny, & au dedens estoit Capitaine Messire Iean Fouquault du pays de Limosin. Et se gouuerna ledit Capitaine à la garde de ladite ville bien & grandemēt tant que ledit siege dura. Cependant le Roy manda ses chiefs de guerre Monseigneur de Richemont Connestable de France, Monseigneur le bastard d'Orleās, Monseigneur le Mareschal de Rieux, Messire Loys de Cullant Admiral de France, la Hire, Poton, Rodigues de Villēdras, & plusieurs autres qui vindrent par leurs iournees à Braie-Comte-Robert : & de là marchierent & vindrent deuant Laigny à moult belle ordonnance, & faisoit l'auant-garde mondit Seigneur le Mareschal de Rieux, & ledit Rodigues auecques luy. Ledit Duc de Bethefort auoit fait faire vn pont au dessouz de ladite ville sur la riuiere de Marne, par où il passa luy & sa compaignie des Anglois pour vouloir combatre les François : & se mist en bataille quant il eut passé ladite ville & la riuiere, & marcha iusques à vne petite riuiere qui est entre le chastel de Crecy, là où lesdits François

1431. estoient au long d'icelle petite riuiere tous en bataille. Là eut de grans armes faictes de François & d'Anglois à vouloir passer celle riuiere. Conclusion, ledit Duc retourna vers ladite riuiere de Marne: & lesdits Frãçois monterent à cheual, & allerent pour recouurer ledit Laigny plus hault du costé deuers Meaux en Brie. Et quant ledit de Bethefort, & les Anglois virent la maniere que iceulx François tenoient, tournerent pour venir au deuant d'eulx. Mais ils n'y peurent venir à temps, qu'ils n'eussent l'entree de ladite ville de Laigny. Or estoient tous les Anglois à pié, & n'auoient nuls cheuaux, & estoient hors d'aleine, & en cheminant aucuns desdits François, qui estoient à cheual, frapperent sur les premiers Anglois, pour les mettre en desarroy d'vne part & d'autre. Entre les autres y mourut le Sire de Xaintrailles frere dudit Poton, & de quarante à cinquante que François que Anglois. Et quant les Anglois apperceurent que les François entroiẽt à moult grant puissance dedens la ville, ils s'en retournerent passer à leurdit pont. Et lors grant partie desdits François s'en allerent passer la riuiere de Marne à deux lieuës de Meaulx, pour frapper sur ledit siege desdits Anglois. Et la nuict le Duc de Bethefort, & sa compaignie s'en allerent à Paris, & ainsi fut leué le siege dudit Laigny.

Ms. Guillain. En ce temps fut noble homme Messire Guillaume, Seigneur de Barbazen, gouuerneur de par le Roy en sa Comté de Champaigne, & vint mettre le siege deuant le chastel de Chappes, à quatre ou cinq lieues de la ville de Troyes. Et luy estant audit siege vint à son siege le Duc René de Bar frere du Roy Loys de * Cecille, Duc d'Anjou, à tout cinq cens combatãs ou enuiron. Et fut ainsi, que les Bourgoingnons se assemblerent à grant puissance pour venir secourir ladicte place, qui estoit à vn tenant leur party nommé Iacques d'Aumont.. Et estoient en somme tous lesdits Bourgoingnons, tant de la Duchié que de la Comté, & des pays d'enuiron, dixhuict cens Cheualiers & Escuyers, lesquels vindrent pour cuider leuer ledit siege, & ferirent dedens, leurs bannieres & estendars desployez, & se mirent à passer vne chaucee, & là trouuerent des gens de Monseigneur de Barbazen, lesquels combatirent main à main les

*Sicille.

vns contres les autres sur ladicte chaucee, en telle maniere que lesdits Bourgoingnons tournerent tous en fuitte, & y fut prins vn Cheualier nommé Messire Salladin d'Englenne, & Messire Charles de Rochefort. Et s'en retournerent lesdits Bourgoingnons en desarroy, & puis monterent à cheual, & s'en retournerent en leur pays. Et adonc fut rendue ladicte place audit Seigneur de Barbazen, & les deux plus vaillans Frãçois qui là estoient furẽt Messire Paillard d'Vlphé Cheualier du pays d'Auuergne, & le Sire de Roussay du pays de Normãdie. Puis apres se leua guerre entre le Duc de Bar, & le Cõte de Vaudemont [*& tellement, que le Duc de Bar mist le siege deuant la ville & le chastel dudit Vaudemont.] Et incontinent se partit le Cõte, & vint demãder secours au Duc de Bourgoingne, lequel Cõte auoit vne fille qui estoit espousée au Seigneur de Crouy, lequel Seigneur de Crouy fut fort aidant à ceste occasion audit Comte pour le Duc de Bourgoingne. Si enuoya ledit Duc de Bar pareillement és Allemaignes requerir plusieurs Cõtes, & autres ses pa[...] & amis. Et pareillemẽt enuoya iceluy Duc de Bar deuers le Sire de Barbazen Gouuerneur de Champaigne, lequel Seigneur de Barbazen luy amena à secours quatre cens lances, & les Archiers. Et ainsi se partit ledit Duc de Bar de sa ville de Nancy accõpaigné de belle & grande compaignie de gens de guerre. Et cheuaucherent par leurs iournees tant qu'ils furent au deuant des Bourgoingnons, Sauoysiens, & Picards. Et quant lesdits Bourgoingnons sceurent que ledit Duc de Bar estoit pres d'eux, ils s'en cuiderent retourner. Si y auoit vne riuiere entre eulx, & le landemain au point du iour se meirent à chemin pour retourner en Bourgoingne. Et lors ledit Duc de Bar, & ses batailles cheuauchierent apres eulx, & leur furẽt au deuant à vne petite forteresse nomme Bellemenuille. Lesdits Bourgoingnons, & le Comte de Vaudemont, quãt ils virent l'ordonnance dudit Duc de Bar, si tournerent le dos à vne petite riuiere, & de l'autre costé se fortifierent de leur charroy, & d'vn grant fossé. Et lors iceluy Duc de Bar, & le Sire de Barbazen leur coururent sus en leurdite fortification, & saillirent les Bourgoingnons si vertueusement sur ledit Duc de Bar, & sa compaignie, qu'ils le desconfirẽt,

1431.

* Cecy a esté adiousté du Ms.

& eurent lesdits Bourgoingnons la victoire. Là furent prins
1431. le Duc de Bar, l'Euesque de Mets, & le Sire de Rodemac. Et y furent morts le Sire de Barbazen, le Comte de Chauines, & plusieurs autres Barons, Cheualiers & Escuyers des Duchiez de Bar, & de Lorraine, & des pays d'Allemaigne, & les Seigneurs de Commercy, & de Conflans: & plusieurs autres qui estoient de cheual pour ce iour à l'aide dudit Duc de Bar, les vns s'en fouirent, & les autres demourerent morts ou champ. Et auoit auec luy ledit Duc de Bar pour ce iour huict mil hommes d'armes & quatre mil hommes de pié, lesquels gens de pié se saulueren t. Et ledit Comte de Vaudemont auoit auecques luy pour ce iour huict cens lances Picards, Bourgoingnons, & Sauoisiens. Et estoient pour lesdits Bourgoingnons le Sire de Vergey, Messire Anthoine de Tholongeon Mareschal de Bourgoingne, Messire Anthoine de Vergey, le Sire d'Aultre. Ceux de Sauoye, le Sire de Varembon, Messire Ymbert Mareschal, Messire Thomas Gargaren Cheualier Anglois, Capitaine de Nogét-le-Roy. Des Picards Messire Symon de Lalain, Messire Iean de Crouy, & plusieurs autres, & six cens Archiers de Boulenois. Et moururent à ceste besongne de mil à douze cens hommes, Barrois, Lorrains, Allemans, & François. Et fut ainsi la iournee perdue.

En celuy an vn compaignon charretier, qui demouroit à Chartres, auoit vn frere qui demouroit à la Cour du Roy auecques vn des Seigneurs des finances, par le moyen duquel il fit tant à son frere qu'il eut vn saufconduit pour mener vne charrette chargee de denrees d'Orleans à Chartres, & de Chartres à Orleans. Son frere praticqua auecques luy comment l'en pourroit prendre Chartres pour le Roy. Et la maniere de le prendre fut, que à la porte deuers les Cordeliers, du costé deuers Vendosme auoit vne caue où l'en bouta de nuict cent hommes de pié: & ledit charretier vint arriuer à porte ouurãt à la barriere, & entra dedẽs, & sur le pont leueiz laissa sa charrette. Et lesdits cent hommes, qui estoient en ladicte caue, adonc faillirent qui trouuerent la barriere ouuerte, & tuerẽt les portiers. Et Messeigneurs de Dunoys & de Gaucourt estoiẽt à vne grosse lieuë de là, & au signe que l'en leur faisoit venoient bien trois

mil combatans dedans ladicte ville de Chartres: dedens la- 1431.
quelle estoient en garnison bien six vingts hommes d'armes du pays d'Angleterre, lesquels ne pouoient estre si tost prests que furent ceux de l'ébusche dudit Sire de Dunoys. Et ainsi quãt lesdits six vings hommes d'armes virent qu'ils n'estoient pas les plus forts, ils s'en fouyrent par la porte d'Eureux. Et ainsi fut ladicte ville de Chartres gaignee, & y fut tué l'Euesque, lequel auoit fait faire grans deffences en icelle ville, & en soy retirãt fut tué sur les degrez de son Eglise Cathedrale.

L'An mil cccc. trente & deux fut prinse la ville de Mon- 1432.
targis sur les Anglois, des gens du Roy. Et furent ordonnez pour la garde le Sire de Grauille, le Sire de Guitry, & plusieurs autres Capitaines de gens-d'armes, lesquels tindrent la ville contre le chastel par l'espace de cinq sepmaines. Et estoient en ladicte ville que à pié que à cheual de cinq à six cens bons combatans: & ladite ville estoit moult bien emparee contre ledit chastel pour la garde d'icelle. Et estoit ou moys d'Aoust que les bleds estoient bons à mangier, lesquels estoient iusques sur les fossez de ladicte ville. Neantmoins se partirent lesdits Sires de Grauille, & de Guitry, & tous les autres Capitaines estoient contens de demourer. Mais ledit de Grauille ne le voulut, & desempa-rerent ladicte ville, dont ce fut grand pitié. Et le landemain arriuerent les Anglois en ladicte ville, & se retrahirent les François oultre la riuiere de Loire. Le Sire de la Trimoille sceut ces nouuelles, lequel estoit des plus pres du Roy, & en plus grant gouuernement, qui en fut moult courroucié. Neantmoins que petite diligence y auoit faite, dont toutes gens de bien furent mal contents. Lesdits Anglois se partirent dudit Montargis, & vindrent deuant Milly en Gastinois, & le prindrent, & ardirent forteresse, & Monstier, & prindrent le Bois-males-herbes, & y laissierent des Anglois. La perte dudit Montargis fut cause de bouter ledit Sire de la Trimoille dehors du gouuernement du Royaume. Le Roy estant ou chastel de Chinon, & ledit Sire de la Trimoille couchié en son lict; si entretent par derriere le chastel dudit Chinon par vne poterne à celle heure que leur

1432. ouurit Oliuier Fetart dudit Chinō, lieutenāt du Capitaine le Sire de Gaucourt: & entrerēt dedens le Sire de Bueil, le Sire de Coectiuy, & plusieurs autres accōpaignez de huict vingts à deux cents hōmes. Et ainsi entrerēt dedēs le chastel dudit Chinon. Ledit Sire de la Trimoille estoit en sa chambre, & y eut vn desdits gens-d'armes qui luy donna vn coup d'espee parmy le ventre. Ainsi fut prins par ledit Sire de Bueil nepueu de sa femme, & fut mené en vn sien chastel nommé Montresor. Le Roy fut fort effrayé, & troublé quāt il ouyt le bruit, & la Royne le rappaisa, & demoura en patience. Et dés ce temps entra en gouuernement Monseigneur Charles d'Anjou. Ledit Sire de la Trimoille paya six mil escuz au Sire de Bueil son nepueu, & fit deliurer le Vicomte de Thouars, qu'il tenoit prisonnier à Chastillon sur Indre.

En ce temps se partit de Lucques l'Empereur Sigismond pour s'en aller faire couronner à Rome, & auoit enuoyé ses Ambassadeurs auecques ses freres, & ses lettres patentes seellees d'or, en promettant au Pape Eugene qu'il venoit à Rome par le bon plaisir de luy pour receuoir la courōne Imperiale, & estre sacré, & confermé cōme Empereur tres-Chrestien, & vray fils de saincte Eglise. Et furent publiees ses lettres, & ouyes en la presence de toutes les nations Chrestiennes qui là estoient, le Pape present, & les Cardinaux, Patriarches, Archeuesques, Prothenotaires, Euesques, Princes, Barons, Nobles, & gens de tous autres Estats. Et promisrent lesdits Ambassadeurs par la vertu de leurs lettres, que ou cas qu'il plairoit au sainct Pere couronner, & sacrer ledit Empereur en la cité de Rome, que au Royaume des Romains ne demanderoit aucun droict, sinon seulement estre couronné & sacré. Et ledit Empereur venu à Rome allerent au deuāt de luy tous les Cardinaux, & autres gens dessusdits. Auecques ledit Empereur auoit Princes & Ducs d'Allemaigne, de * Behaigne, & de Hongrie, tous ses subiects, & auoit trois ou quatre Princes de Turquie, & de Tartarie, qui estoient ses prisonniers, que on menoit auecques luy. Lesquels estoient gardez soigneusement. Et auoit en sa compaignie de trois à quatre cēs Cheualiers, & ainsi entra dedens Rome. Les Romains vin-

* C'est Boheme.

drent au deuãt de luy à demie lieuë de ladicte cité. Et vint de chacune legion, qui sont douze legions, cinq cens personnes tous vestus de liurees deuant l'Empereur. Et auoit vn hõme tenant vn cheual par la bride, & cinq autres cheuaulx attachiez à la queuë l'vn de l'autre, qui auoient chascun cheual deux panniers chargiez de monnoye, & y auoit gens d'vn costé & d'autre qui iettoient ladicte monnoye à poignees parmy les rues sur les gens qui les regardoient venir. Et ainsi entra à Rome, & vint descendre à l'Eglise de S. Pierre de Rome. Et quant il fut dedens, là fit son oraison, & de là s'en alla à son hostel. A son entree y eut moult de merueilleuses choses faictes, qui longues seroient à escrire. Le lãdemain vint l'Empereur à la Messe à sainct Pierre de Rome, & le Pape chanta la Messe, & l'Empereur dit l'Euangile en habit de Diacre. Apres la Messe le Pape le couronna, & sacra deuant tout le monde. Il fut à Rome par l'espace de trois mois, & mourut des siens par trop boire & mangier bien trois cens hommes; pour ce que les vins de pardelà sont trop forts, & les viandes chauldes, & l'air aussi est trop chault: & ou pays desdits gens est l'air froid, qui est chose bien contraire à iceluy air de Rome, qui est tres-chault, comme deuant est dict. Et pource moururent de fieures chauldes, & de plusieurs autres maladies iceux gens dudit Empereur à la cause dite. Et puis apres se partit ledit Empereur de Rome, & s'en alla à Florence, & de là à Venise, où il fut grandement festoyé, & de là en son pays de Hongrie. 1432.

En celuy an fut mis le siege par les Anglois à sainct Celerin au pays du Maine. Si delibera le Sire de Bueil de courre sur ledit siege pour porter dommage ausdits Anglois: & fit assauoir aux Capitaines estans és garnisons des forteresses des parties d'enuiron, comme de Laual & de Sablé, & entour les parties dudit lieu, qu'ils fussent tous prests à vn iour nommé. Si se vindrent logier aucuns des Capitaines en vn village nommé Viuain. Et sceurent lesdits Anglois qu'ils estoient là, & qu'ils se assembloient pour leur venir courre sus. Et adonc partirent lesdits Anglois de leurdit siege, & vindrent audit village de Viuain, où ils trouuerẽt les François repaissans, & combatirent tellement qu'ils furent mai-

1432. ſtres deſdits François, en les prenant, & en tuant. Et en ce faiſant arriuerent les Sires de Bueil & de Toré, auec leſdites garniſons, & ſe frapperent dedens en telle maniere, que mil & cinq cens Anglois y furent deſtrouſſez. Et quãt ceux du ſiege ſceurent ces nouuelles, ils ſe meirent en fuitte. Et ainſi fut leué ledit ſiege, ouquel eſtoient le Sire d'Eſcalles, & le Sire de Vvilby & aultres Anglois, qui ſ'en allerent en grant deſoubliance.

1433. L'An mil cccc. trente & trois, le Comte d'Arondel vint pour aſſieger ſainct Celerin, & le print: & apres vint pour aſſieger Silly-le-Guillaume. Et quant le Capitaine le ſceut, il parlementa auec les Anglois, & print iour de rendre ladite place, ou cas que à ce iour à vn ourme, qui eſtoit pres deſdictes ville & chaſtel, ne ſeroient les François les plus forts, il bailleroit la place. Et de ce bailla oſtages, & le Comte d'Arondel ſon ſeellé. Si ſ'aſſemblerent les Seigneurs de France à grant puiſſance, & y eſtoit le Duc d'Alençon, Monſeigneur Charles d'Anjou, Monſeigneur le Comte de Richemont Conneſtable de France, les Mareſchaux de Retz, & de Rieux, les Sires de Loheac, de Grauille & de Bueil, & pluſieurs autres Capitaines, & gens de guerre, iuſques au nombre de ſix mil combatans, & vindrẽt au champ, & audit ourme le ſoir deuant ladicte iournee, & tindrent la iournee pour le Roy de France, & là furent tant que l'heure fut paſſee. Le Comte d'Arondel vint de l'autre coſté delà la riuiere, lequel ne oſa venir audit chãp. Et quãt l'heure fut paſſee, rendit les oſtages. Les Seigneurs de Frãce voyans cela ſe partirent, & ſ'en vindrẽt à Sablé, & leſdits Anglois demourerent audit champ, où ils eſtoient venuz. Et le landemain vindrent à Silly, & le prindrent: & de là à Beaumont le Vicomte, lequel ils prindrent pareillement. Et de là ſ'en alla au Mans ledit Comte d'Arondel, & auoit en ſa compaignie ſept mil Anglois. A celle iournee tenue furent faicts Cheualiers Meſſire Charles d'Anjou, le Mareſchal de Rieux, le Sire de Coectiuy, & pluſieurs autres.

En ce temps fut le Roy au Puy en Auuergne.

L'an

L'An mil cccc. trente & quatre fut le Roy à Vienne: & là vindrent deuers luy les Cardinaux de Chippre, & d'Arle, de par le Concile, pour le bien de paix, & les ouyt le Roy moult bien & voulentiers, & leur bailla bonne & douce response. Puis se partirent, & s'en allerent à Basle sur le Rin, où se tenoit ledit Concile. Et audit lieu de Vienne vindrent aussi deuers le Roy le Comte de Clermont fils du Duc de Bourbon, le Comte Iean de Foix, le Comte de Richemont Connestable de France, le Comte de Comminge, & le bastard d'Orleans. Et aussi y vint la Royne de Sicille fille du Duc de Sauoye, & femme du Roy Loys de Sicille, Duc d'Anjou, laquelle estoit tres-grandement accompaignee de Cheualiers & Escuyers, Dames & Damoiselles. Et l'accompaignoient le Marquis de Saluces, & le Comte de Villars, Seigneur de la Roche. Le Roy luy fit grand chiere, & vint apres soupper: & apres ce que ladicte Royne eut faicte la reuerence au Roy, dancerent longuemenr. Et apres l'en apporta le vin & les espices, & seruit le Roy Monseigneur le Comte de Clermont de vin, & mondit Seigneur le Connestable seruit d'espices. Et apres ce la Royne de Sicille print congié du Roy, & se partit le landemain, & se mist en ses vaisseaulx dedens le Rosne, & s'en alla en Auignon, & là fut grandement receuë du Cardinal de Foix. lequel estoit Vicaire du Pape, & frere du Côte de Foix, qui là estoit à celle heure, & de celuy de Comminge, & de ceux de ladicte ville d'Auignon, lesquelz luy donnerent à disner & à soupper, & à tous ses gens, & les deffrayerent. Puis se partit & s'en alla à Tarascon, qui est moult bel chastel, & là fut moult grandement receuë, & entra en sondit chastel, & la receut le Gouuerneur de Prouence accompaigné des grands Seigneurs, & Dames du pays, & luy donnerent cinquante mil florins. Et au partir de la Messe luy donnerent de chascune ville ou chastel vaisselle d'or ou d'argent selon leur puissance, & y eut grant feste, & habondance qui dura trois iours à tous venans. Puis monta en ses gallees qui estoient dedés le Rosne au pié de sondit chastel, & eut tel vent qu'elle fut en six ou en huict iours en la cité de Naples, où estoit le Roy de Sicille son mary, que elle n'auoit oncques veu. Et ne furent que trois mois ensemble que ledit Roy mourut, dont 1434.

1434. fut dommage. Car il estoit ieune Prince, tres-bel & tres-sage.

Le Roy en ce temps enuoya Monseigueur le Connestable, le bastard d'Orleans, & Poton de Xaintrailles, & auecques eulz grant puissance de gens-d'armes és pays de Picardie, & prindrent la ville de Han en Vermandois [* laquelle estoit presques toute desclose, & ne valoit riens. Mais par ce que ceulx de Picardie visrent que les François leur faisoient par celle ville plusieurs grans dommages, ils leurs requisrent qu'ils vousissent prendre argent d'eulx, & la laisser. Pourquoy les vaillãs Capitaines assemblerent leur conseil, & veans qu'elle estoit tant destruite qu'ils ne l'eussent peu tenir longuement, si cõdescendirent à leur requeste, & la rendirent; moyennãt cinquante mil salus d'or, que le pays de Picardie leur dõna.] Et de là se partirẽt, & s'en allerent bouter l'vn ça, & l'autre là. Estienne de Vignolles dit la Hire, s'en alla bouter dedens Bretueil en Beauuoisin auecques grãt compaignie de gens de guerre auecques luy, & le tint trois mois. Mais en fin, obstant ce qu'il vit, que la place n'estoit pas tenable, il print argent.

* Cecy a esté adjousté du Ms.

En ce temps mourut la Duchesse de Bourbon, fille du feu Duc de Berry, en la ville de Lyõ. Et pareillement mourut le Duc de Bourbon en Angleterre.

En ce temps mesmes le Roy, quant il eut conclud auecques ses trois Estats, se partit de Viẽne, & vint en la cité de Lyon, & de là s'en alla à Poictiers.

En cedit temps se mirent sus les Communes de la basse Normandie contre les Anglois. Mais le Comte d'Arondel se mist si hastiuement sus, & tint les champs deuant lesdites Communes, & pensoient estre secouruz des François, & tuerent les Anglois plusieurs desdites Communes. Et quãt ils virent qu'ils n'estoient pas les plus forts, ne point secouruz, chacun d'eulz se retrahit en sa maison.

En celuy an vint le Duc de Bourgoingne au pays de Beauiolloys à toute sa puissance, & print par siege Belleville, & deux ou trois autres places. Et lors le nouuel Duc de Bourbon nommé Charles assembla ses amis, & vint à grant puissance contre ledit Duc de Bourgoingne, dont il auoit espousée la seur. Si parlementerẽt ensemble, & firent

leur paix. Et oultre plus prindrent iournee de faire paix entre le Roy & le Duc de Bourgoingne, & estre à Neuers pour ceste cause à vn iour dit. Et là vint à ce iour le Connestable de France, & l'Archeuesque de Reims, & parlerent ensemble, & prindrent iournee d'estre à Arras pour acheuer ladite paix. Puis s'en retourna ledit Duc de Bourgoingne dudit lieu de Neuers à Paris, & de là en son pays d'Artois pour faire ses prouisions. 1434.

L'An mil cccc. trente & cinq ou mois de May, Poton de Xaintrailles, & Estiēne de Vignolles, dit la Hire, allerēt pour emparer Gerberoy. Et ainsi qu'ils furent là, arriua hastiuement le Comte d'Arondel, auecques luy le Bailly d'Eureux, accompaignez de mil combatās Anglois venans de Rouen à tres-grant haste. Et quant lesdits Poton, & Hire, virent qu'ils estoient en dangier d'estre perduz, & ne se pouoient retraire à Beauuais sans perdre beaucoup de leurs gens, combien qu'ils ne fussent que de quatre à cinq cens combatans, ils auiserent & conclurēt de courre sus ausdits Anglois. Et fut la Hire à cheual, & Poton à pié, & saillirent, & ferirent si vaillamment sur les Anglois, qu'ils les desconfirent. Et y eut de six à sept cens Anglois morts en la place, & y furent prins ledit Comte d'Arondel, Messire Richard d'Oudeuille, le Sire de Monterolier, & plusieurs autres, & furent amenez audit Beauuais. Ledit Comte d'Arondel fut feru d'vne couleurine la iournee parmy le pié, dont il morut à Beauuais, qui fut dōmage pour ceulx qui le prindrent. Car ils en eussent eu vne grosse finance. Mais ce fut grandement le prouffit du Roy. Car il estoit vn vaillant Cheualier, & s'il eust plus vescu, il eust peu plus faire de dommage à la Seigneurie de France, & le bien de la chose publique eust fort greué. [* Et fut l'vn des plus beaulx fais d'armes qui ait esté fait en France depuis grant temps, & comme le plus excellent pour peu de gens. Car nonobstant que lors n'eust auec le Comte d'Arondel que mil ou douze cens combatans, toutesfois sa grosse bataille, où auoit plus de quatre ou six mille hommes, venoit tousiours à la file. Laquelle fu tant espoentee par celle destrousse, qu'elle s'en retourna vers Rouen sans tenir nul conuoy.] 1435.

* Adiousté du Ms.

1435. En ceſt an fut moult grant annee de neiges, & fit vng grant hyuer.

En iceluy an Monſeigneur le baſtard d'Orleans fit l'entrepriſe de prendre ſainct Denys par l'aduertiſſement d'vn Cheualier nommé Meſſire Regnault de ſainct Iean, qui eſtoit de l'Iſle de France, & auoit auecques luy compaignõ Meſſire Denys de Chailly. Et vint ledit Monſeigneur le baſtard en la ville de Tours, où lors eſtoit le Roy, pour ſçauoir ſ'il vouloit que ladite ville de ſainct Denys fuſt prinſe. Et luy compta la maniere comment il la pourroit auoir. Le Roy eut la choſe tres-agreable. Si enuoya mondit Seigneur le baſtard ſes meſſagiers aux deux Cheualiers deſſuſdits, pour ſauoir le iour qu'il ſeroit temps de prendre, & entrer dedens ladite ville. Si luy manderent le iour que ce deuoit eſtre fait. Et au iour dit pour les aidier, & conforter, leur enuoya le Capitaine d'Yenuille nommé le Bourgeois, & ſes gens: & prindrent ladite ville de ſainct Denys, & tellement ſe y gouuernerent qu'ils en furent maiſtres: & fut tué dedens le baſtard d'Aunoy. Et à celle heure mõdit Seigneur le baſtard d'Orleans accompaigné de gens-d'armes, & de traict, ſe partit de Chartres, & vint mettre le ſiege à Hodenc. Et print par compoſition les ville & chaſtel dudit lieu, que tenoit vn Eſcuyer de Beauſſe tenant le party des Anglois, lequel rendit ladite place, ſon corps & ſes biens ſaufs, dont il auoit pou, & ſ'en alla à Dreux, que tenoient leſdits Anglois. Ledit Monſeigneur le baſtard d'Orleans ſceut les nouuelles que ladicte ville de ſainct Denys eſtoit prinſe de ſes gens. Et incontinent ces nouuelles ouyes vint deuers le Roy, lequel eſtoit à ſainct Aignen en Berry. Si eut le Roy conſeil que ledit baſtard yroit à ſainct Denys auecques grant nombre de gens-d'armes: & ainſi le fit. Cependant Meſſire Pierre de Rieux Mareſchal de France, qui eſtoit ordonné de par le Roy, de ſ'en aller au pays de Beauuoiſis, ſceut que ledit ſainct Denys n'eſtoit pas aſſez* garny de gens, & pource y vint pour la prouiſiõ de ladicte ville auec certain nombre de gens-d'armes, iuſques à ce que le Roy y eut enuoyé plus grant puiſſance. Ledit Monſeigneur le baſtard arriua audit ſainct Denys, & de là print ce qu'il peut finer de gens, & manda Poton, la

*Ms fourny

Hire, & autres des garnisons de la riuiere d'Oyse. Et aussi Guillaume de Flauy Capitaine de la ville de Compiegne, & ceux du pays de Valloys, & s'en alla audit lieu de sainct Denys, & à Senlis, & de là au pont saincte Maissance pour y mettre le siege. Là vindrent ceulx dessusdits que auoit mandez mondit Seigneur le bastard. Et furent dressiez engins vollans, & bombardes assorties contre la place & forteresse dudit pont. Et furent les Anglois assiegiez par terre & par eauë, & tellement que le second iour se rendit ladite place, tant furent batuz de canons & d'engins ceulx qui sur ledit pont estoient. Et rendirent ladicte place par composition, & s'en allerent. Et en estoit Capitaine vn Cheualier Gascon nommé Messire Guillotin de Lensac. Et quant ledit Messire Guillotin se fut party de là, il rencontra le Sire de Tallebot en vn lieu que l'en appelle Chambely, lequel Tallebot quand il sceut ces nouuelles, cuida desesperer. Et fut grandement reprins ledit Capitaine, pource qu'il n'auoit plus longuement tenu ladicte place. Mondit Seigneur le bastard, & tous les autres Capitaines, qui auoiẽt esté audit siege auecques lesdictes bombardes, & engins se partirent, & vindrent mettre le siege à Oruille: & là arriua vn nommé Brusac, & le bastard de la Trimoille à tout six cens combatans auecques la puissance dessusdite. Ceulx de la place, qui cuidoient estre prins, iaçoit ce qu'ils sceussent que les Anglois se assembloient de toutes parts pour les secourir, prindrent composition de rendre ladite place du Ieudy au Dimenche ensuyuant pour tout le iour. La Hire qui estoit allé courre vers Paris, print des gens, parquoy il sceut au vray que les Anglois venoient à tout grant puissance. Si delibererent, ces nouuelles oyes, les François qui deuant icelle place estoient, veu qu'ils auoient icelle place par composition au iour dit, d'eulx en aller, & troussérent leurs canons & engins, & s'en allerẽt toute nuict audit sainct Denys, & emmenerent leurs ostages dudit Oruille. Et le landemain eurẽt conseil les Chiefs de guerre, & Capitaines de France, qu'ils yroient deuant sainct Ouyn, courre l'vne partie d'eux. Cest à sçauoir la Hire, Monseigneur le bastard d'Orleans, & Monseigneur le 1435.

1435. Mareſchal de Rieux ſe yroient embuſcher en la Villette ſainct Ladre, & ſe leſdits Anglois ſailloient de ſainct Ouyn à courre ſus ledit Hire, leſdits baſtard, & Mareſchal le viendroient ſecourir. Et ainſi le firent les François, & coururent deuant ſainct Ouyn, & tuerent des Anglois, & prindrent priſonniers les Anglois qu'ils trouuerent cueillãs des bleds pour les cheuaulz de l'oſt du Roy. Leſdits Anglois, qui eſtoient dedens ſainct Ouyn, ſaillirent aux champs, & ſe mirent en bataille. La Hire ſ'en alla deuant Paris à tout deux cens lances. Si ſ'en vindrent les Anglois tous à pié en bataille, & le baſtard de ſainct Pol auecques eux pres du chãp du lendit, pour cuider couper chemin auſdits François. Et quant leſdits François les apperceurent, ilz ſe mirent enſemble, & ſaillirent de leur embuſche, & prindrent leur chemin par bonne ordonnance tous à cheual au deſſus de Hauberuillier. Et entre eulx & leſdits Anglois, il y auoit vne petite riuiere qui part dudit Hauberuillier, & entrerent ſauuément toute la compaignie dedens ledit ſainct Denys par la porte par où l'en va au Bourget. Et leſdits Anglois ſ'en retournerent chacun en leur logeis, qui eſtoient bien quatre ou cinq mil combatans, & eſtoit leur chief le Sire de Tallebot. Le landemain ſ'aſſemblerent leſdits Anglois de tous coſtez, & partirent ledit Sire de Tallebot, le Sire d'Eſcalles, & autres Seigneurs Anglois de ſainct Ouyn, & vindrent tenir la iournee à Oruille, & demourerent tout le iour au champ. Et n'y vindrent point les François, pource qu'ils n'eſtoient pas aſſez de gens. Et cependant que leſdits Anglois eſtoient audit Oruille, les François paſſerent la riuiere de Seine en vne petite Iſle où il y auoit vne baſtille, & paſſerent en vne naſſelle quatre à la foiz. & tant qu'ilz y paſſerent enuiron ſoixante, dont eſtoit chief vn Gentilhomme de Normandie nommé Flocquet. Si les apperceurent les Anglois, qui auoiẽt fait ladite baſtille en icelle iſle, & eſtoient ja dedens le bout de ladite iſle. Si partirent enuiron ſix vingts de leurdite baſtille pour courre ſus auſdits ſoixante François, leſquels François ne pouoient fouyr ſans eulz noyer. Si ſe combatirent ſi vaillamment, qu'il y eut enuiron ſoixante Anglois morts en la place: & les autres qui ſe peurent ſauuer ſ'en fouyrent en leurdite baſtille.

Ledit Flocquet portoit ce iour en sa lance le Duc de Bethefort pendu pour aucune desraison qu'il disoit luy auoir faite, parquoy s'il eust esté present à tout la lance, il eust esté en dangier de morir. Quant ceulz de la ville virent cecy, ilz apporterent nasselles à leur col, & passerent la riuiere auec les autres. Et plusieurs autres passoient en cuues à fouller vendanges, & tant qu'ils passerent bien six cens combatãs, & vindrent assaillir ladite bastille. Et mesdits Seigneurs le bastard, & Mareschal passerent en ladite isle pour faire repasser leurs gens par bonne ordonnãce, afin qu'ils ne chargeassent trop lesdites nasselles. Car si elles fussent enfoncees en l'eauë, leurs gens estoient en voye d'estre noyez & perduz; combien qu'ilz eussent prins ladite bastille s'ils eussent eu des eschelles. Si repasserent toutes leurs gens, & s'en retournerent en la ville sans perdre vn tout seul homme, & demourerẽt lesdits Seigneurs en l'isle tous les derniers. Les Anglois de ladite bastille n'oserent oncques *ferir sur les derreniers, de paour qu'il n'y eust embusche au long de l'isle. La puissance des Anglois retourna ce soir logier les vns en l'isle, & les autres à Argentueil. Le landemain au matin sceurent Messeigneurs les bastard, & Mareschal, par vn Anglois qui fut prins, que le siege leur venoit à sainct Denys. Si delibererent que mondit Seigneur le bastard yroit deuers le Roy pour auoir secours, & ledit Mareschal demoureroit dedens la ville. Et fut ordonné de par le Roy que ledit Monseigneur le bastard, & le Duc d'Alençon entrassent en Normandie pour faire leuer les Anglois du siege dudit sainct Denys. Si allerent eulx deux oudit pays de Normandie, où ils ne firent riens sinon eulx donner peine, & s'en retournerent les gens-d'armes viure sur la riuiere de Loire. Et cependant Pierre Iaillet, & Messire Sapin d'Engennes auecques leur compaignie, prindrent d'eschielle le pont de Meulenc par la riuiere. Et apres mondit Seigneur le bastard amassa grant compaignie de gens, lesquelz furẽt payez de l'argent du Roy, pour aller leuer le siege de deuãt sainct Denys, dont estoit auecques luy le Sire de Loheac auecques six vingts lances pour Messire Charles d'Anjou, le bastard de Bourbon, Anthoine de Chabannes, & Regnault Guillaume de Bourguignen, Messire Florent d'Illiers, Thi-

1435.

*Ms. chargies

1435. bault de Tarmes, Girault de la Paillicre, le Bourg de Masquaré, & plusieurs autres Capitaines iusques au nombre de quatre mil combatans, & se mirent à chemin & vindrent à Chartres, & cheuaucherent toute nuict, & faillirent à prendre Mente en passant, & se rendirent au pont de Meulenc tous les Capitaines pour aller audit sainct Denys, & là eurent nouuelles certaines que Monseigneur le Mareschal auoit fait composition de rendre ladite place de sainct Denys dedens le Lundy prochain, dont c'estoit composé le Vendredy precedent. Et s'en vendroient les François auec leurs cheuaulx, & leurs harnois, & tout ce qu'ils en pouoient emporter, & les gẽs de ladite ville qui y vouldroient demourer si y demourroient seurement sans auoir aucun mal, & qui s'en vouldroit aller s'en yroit. Et quant Monseigneur le bastard le sceut, & qu'il luy sembla que le traictié estoit bon, il delibera de ne point faire haster son ost, regardant que le terme de rendre ladite place estoit trop court, veu le tour qu'il leur falloit prendre à aller passer la riuiere d'Oyse à Pont saincte-Maissance. Et cependāt fut sceu que Messire Thomas Kiriel, & Matagou Capitaine du Mans, venoient ce soir à Pontoise pour estre à la iournee de sainct Denys. Si se partirent de Meulenc les Sires de Loheac, & de Bueil, & se mirent en embusche sur le chemin de Pontoise. Et vindrent les Anglois sur le anuytier, & les François saillirent sur eulx, & ne veoit-on goutte: & crierent sainct Denys. Et quant les Anglois les oyrent, se mirēt en fuite. Ledit Matagou fut ietté à terre de coups de lances, ou son cheual tresbucha. Parquoy vn homme d'armes fuyant parmy les champs luy dist, Rens toy, pour ce qu'il le trouua à pié, & ledit Matagou se rendit à luy. De la vaillance n'en fut autrement, mais ce soir fut amené au coucher à Meulēc. Et Messire Thomas Kiriel, & les autres Anglois s'en allerent où ils peurent. Le landemain se partit l'armee, & s'en allerent à Chaumont en Vulquessin, & le landemain apres allerent à Beauuais. Et là vint Monseigneur le Connestable, lequel auoit esté à deux lieuës de sainct Denys, auecques tous les Capitaines de la riuiere de Seine, lesquels estoient en moult grands poins, & en grans habillemens. Et virent qu'ilz estoient bien peu pour

ferir

ferir sur vne si grosse puissance comme auoient les Anglois 1435.
& Bourgoingnons ainsi fortifiez qu'ils estoient: & s'en retournerent auecques mondit Seigneur le Connestable à Beauuais, & chacun s'en alla en ses garnisons. Et les autres qui n'auoient garnison s'en retournerent auecques lesdits Seigneurs deça Loire. Et le Mareschal de Rieux, & ceulz qui auoient esté dedens ladite ville de sainct Denys, si se y gouuernerent notablement & grandement, veu que la place estoit foible [* & grande. Durant lequel siege y eult de grans armes faites par ceulx de dedẽs, entre lesquelz estoit le Bourgeois] qui moult porta de dommages aux Anglois, & si fist aussi Messire Regnault de sainct-Iean Cheualier de l'Isle de France, qui auoit fait l'entreprinse de prendre ladite ville, & y fut tué en la deffendant contre lesdits Anglois, & aussi y fut tué vn Cheualier nommé Messire Denys de Vaucourt, dont fut grand dommage. Car c'estoient deux vaillans Cheualiers, qui furent moult plaincts. Et ainsi se partirent les François dudit sainct Denys à tout leurs biẽs, cheuaulx, & harnois, & leur tindrent lesdits Anglois leur composition.

* Adiousté du Ms.

En ce temps fut faicte paix entre le Roy & le Duc de Bourgoingne en la cité & ville d'Arras. Et là eut moult de noblesse des Seigneurs & Prelats de France, de Bourgoingne, de Picardie, & d'Angleterre. Et y estoient pour le Roy le Duc de Bourbon, le Comte de Vendosme, Christofle de Harcourt, & l'Archeuesque de Reims Chancelier de France, & Maistre Adam de Cambray premier President de Parlement. Pour le Roy d'Angleterre y estoient les Comtes de Vvaruic, & d'Estaffort, le Cardinal de Vicestre oncle du Roy d'Angleterre, & deux Euesques, auecques plusieurs Cheualiers. Et auecques le Duc de Bourgoingne estoient le Duc de Guerles, le Duc de Mons, l'Enfant de Cleues, le Comte d'Estampes, le Cõte de Ligny, le Comte de S. Pol. Pour le Pape estoit le Cardinal de saincte Croix, pour le Concile le Cardinal de Cippre. Et les dessusdits presens fut faicte la paix entre le Roy & le Duc de Bourgoingne. Mais les Anglois n'y voulurent entendre, jaçoit ce que le Roy leur laissoit la Duchié de Normandie, pourueu que le Roy d'Angleterre luy en feroit hommage: & le Roy d'Angle-

1435. terre luy deliureroit Paris, & les forteresses qu'il tenoit en France, entre Loire & Somme, qui n'estoient de la Duchié de Normandie. Et leur laissoit le Roy pareillement tout ce que le Roy d'Angleterre tenoit à l'heure en la Duchié de Guienne. Et de ceste offre ne voulurent riens accepter lesdits Anglois, & se partirent mal contens de ladicte ville d'Arras. Et les autres parties s'en partirent tres-contens & ioyeulx. Vng pou apres fut prinse la ville de Dieppe deux heures deuant le iour par le port. Et firent l'entreprinse le Mareschal de Rieux, & Charles des Marets, & gaignerent en ladicte ville moult de biens & de richesses. Car les Anglois y auoient le plus retraict du leur, pour ce que c'estoit vne bõne ville, & là trouuoient tousiours leur passage pour aller en Angleterre.

En ce temps ou pou apres mourut la Royne Isabeau de Bauiere, & fut enterrée à sainct Denys empres le Roy Charles VI. son mary.

En ce temps les Communes de Caux sçeurent comme lesdits François auoient prins ladicte ville de Dieppe, & comment ils auoient doucement traictié les gens de ladicte ville. Si vindrent faire sçauoir aucuns notables du pays de Caux audit Mareschal, qu'il assemblast gens d'armes de son costé, & que eulz, & grant partie du commun se trouueroient tous ensemble à vn iour qui seroit dit, & ainsi le firent. Et de ce Commun estoit chief vn nommé Quarnel. Et lors se mist aux champs ledit Mareschal, & ses gens de guerre des frontieres de pardelà, & Poton de Xaintrailles, & Gaultier de Brusac, le Sire de Monterollier, & plusieurs autres Capitaines prindrent Fescamp, & Harfleu d'assault. Ouquel assault mourut le Sire de Monterolier: & prindrent par composition l'Isle-bonne, Longueuille, Tancaruille, & plusieurs autres forteresses du pays de Caux.

Celuy an se reduisirent les villes de Corbueil, & Brie-Comte-Robert: & les rendit vn nommé Ferrieres aux gens du Roy, & en print argent. Et aussi se rendit la ville de Põtoise, & fut prins d'eschielle le dongeon du Boys-de-Vincennes, par vn Escossois qui estoit dedens auecques les Anglois, & de leur compaignie. Et vne nuict qu'il faisoit le

guet à la groſſe tour, bouta les François dedens par eſchielle. Il ſe deſcouurit à l'Abbeſſe de ſainct Anthoine des Champs lez Paris, laquelle le reſcriuit à Meſſire Denys de Chailly à vne courſe qu'il faiſoit deuant Paris, par vne bõne vielle femme. Et en eut ledit Eſcoſſois pource faire certaine ſomme d'argent, & tous les biens du Capitaine qui lors eſtoit à Paris: & en fit l'entreprinſe vn des gens de Meſſire Denys de Chailly nommé Guillaume de la Barre, lequel par la tour dudit dongeon l'eſchella accompaigné de dix compaignons de guerre ſeulement: & le print à l'ayde dudit Eſcoſſois, la veille de Kareſme-prenant. 1435.

L'An mil cccc. trente & ſix Monſeigneur le Conneſtable de France fut à Pontoiſe, & delibera de bouter ſes gens en garniſon à S. Denys, lequel eſtoit abbatu, & deſemparé du ſiege qui parauant y auoit eſté, & y vouloit mettre garniſon pour nuire à la ville de Paris que tenoient les Anglois en leur obeiſſance. Leſquels Anglois ſont diligens de ſçauoir la conuine de leurs ennemis plus que les François, & ſçeurent que ledit Conneſtable partoit dudit Pontoiſe pour venir audit ſainct Denys. Et lors ſe partit de Paris vn Cheualier Anglois nommé Meſſire Thomas de Beaumont pour tenir la ville, & la garder contre les Frãçois, & amena en ſa compaignie ſix cẽs Anglois. Et pou apres la guette de ſainct Denys vit venir les coureurs des François, & ſonna à tout. Et incontinent ledit Meſſire Thomas de Beaumont, & ſes gens d'armes & de traict saillirent hors de ladicte ville à cheual, & à pié, & paſſerent par vn pont vne petite riuiere qui paſſe pres de ladicte ville, & tumbe en Seine. Et pres de là trouuerent les coureurs dudit Conneſtable, & chargerent ſur eux, & les pourſuiuirent, & recullerent iuſques à vn village pres de là qu'on appelle Eſpinay. Et lors ceux de la bataille des François qui venoient de Pontoiſe ſe r'aſſemblerent, & rebouterent les Anglois iuſques pres du pont d'icelle petite riuiere deſcendant en Seine. Et incontinent ſe mirent en ordonnance d'vn coſté & d'autre, & combatirent tres-longuement les vns contre les autres, tant qu'à la fin les Anglois furent deſconfits, & chaſſiez par ladicte ville de ſainct Denys, & par dehors en les tuãt, 1436.

1436. &prenant prisonniers iusques aux portes de Paris. Et là fut prins ledit Messire Thomas de Beaumont, & furent morts en la place, & en la chasse quatre cens cinquante Anglois, & le demourant prins & mis en fuitte. Et lors mondit Seigneur le Connestable, & en sa compaignie le Sire de la Suse frere du Mareschal de Rez vint presenter la bataille deuant Paris. Dont ceulx de la ville quand ils virent celle puissance arriuer, & sceurent les nouuelles de leurs gens morts, & prins, si furent esbahis. Les conseillers & gouuerneurs de ladicte ville, & autres qui tenoient le party du Roy d'Angleterre pour leur souuerain Seigneur, en furent aussi bien troublez & esbahis. Et bien tost apres vindrent nouuelles à mondit Seigneur le Connestable, lequel estoit retourné à Pontoise, par aucuns de Paris, qu'il voulsist venir deuant ladicte ville du costé de la porte saint Iacques le Vendredy deuant Quasimodo: & que se il se vouloit faire fort que tout ce qui auroit esté fait contre le Roy, & ses subiects par ceux de Paris leur seroit pardonné, voulsissent les Anglois ou non, ils bouteroient ledit Connestable dedens Paris par la porte sainct Iacques. Et ainsi leur promit mondit Seigneur le Connestable, & qu'il les tiẽdroit seurs & paisibles. Et de ce leur enuoya par lesdits messagers lettres d'abolition du Roy, & pareillement mondit Seigneur le Connestable de sa promesse. Dont ceulx de Paris bienveillans du Roy furent tres-contens ces parolles ouyes de tenir leur promesse. Et le Ieudy ensuyuãt mondit Seigneur le Connestable partit de Pontoise, & s'en alla passer la riuiere de Seine au pont de Meulenc. Et estoient auecques luy le bastard d'Orleans, le Sire de la Suze, le Sire de l'Isle-Adam, & le Sire de Ternant, & autres Capitaines. Et vindrent au point du iour le Vendredy d'apres Pasques deuãt Paris. Et là ceux de ladite ville, qui tenoient secrettement le party du Roy, les bouterent dedens. Et quant les Anglois & officiers du Roy d'Angleterre le sceurẽt, ils se bouterent tous dedens la Bastille sainct Anthoine. Et aussi fit Messire Loys de Luxembourg Euesque de Therouenne, & Chancelier de France pour le Roy d'Angleterre. Et incontinent ledit Connestable, & les Seigneurs François dessusdits, & ceux qui estoient dedens Paris non Anglois mirẽt

le siege deuant la Bastille, & la prindrent par composition, 1436.
& s'en allerent tous ceux qui estoient dedens, leurs corps & biens saufs. Et en l'hyuer d'iceluy an fut prinse Pontoise d'eschielle par les Anglois, & estoient dedens les Sires de Vvarembon,& de Rostellain,lesquels s'y porterent laschement. Car si tost que les gens de la ville crierent alarme, lesdits de Vvarembon, qui estoit Capitaine, & ses gens-d'armes,& ledit de Rostellain, qui y estoit venu de Paris,s'en saillirent hors de ladite ville,& abandonnerent tout sans y faire aucune resistence. Laquelle chose ne se debuoit pas faire pour garder leur honneur. Car en tel cas chascun doit courir où est le bruit, & par ce faire a eu plusieurs villes & chasteaux sauuez en France puis la guerre encommencee. Le Sire de Tallebot,& le Sire de Fauquembergue furent chiefs de prendre icelle ville.

En iceluy an se dispofa le Duc de Bourgoingne de mettre le siege à Calais, & assembla grant noblesse de ses pays, & des Communes de Flandres à moult grant nombre de charroy,d'artillerie,de bombardes,& de viures: & vint deuant ledit Calais du costé de la terre, & y furent trois sepmaines. Et cependant sceurent en l'ost des Flamens, que les Anglois venoient à grant puissance du Royaume d'Angleterre pour combatre & leuer le siege deuant Calais. Et en estoit chief & conduiseur de l'armee pour les Anglois le Duc de Clocestre oncle du ieune Roy d'Angleterre. Quãt lesdits Flamens sceurent ces nouuelles, ilz conseillierent ensemble, & delibererent d'eulz en aller, & leuer ledit siege. Et vindrent les nouuelles audit Duc de Bourgoingne que lesdits Flamens s'en vouloient aller. Dont il fut moult esbahy & courroucié, & vint deuers eulx pour les cuider desmouuoir & rappaiser. Mais il ne peut. Et incontinent se mirent à chemin, & ne cesserent de cheminer iusques à ce qu'ils furent en leurs pays de Flandres. Dont ledit Duc fut moult courroucié,& troublé de ce qu'il ne les peut retenir. Et de desplaisir qu'il auoit,à peine se pouoit partir de sondit siege, tant que ses Cheualiers vindrent deuers luy, luy dire,que les Flamens qui s'en fuyoient estoient ja loing. Et pource que force estoit qu'il se partist, ou qu'il demourast seul. Et ainsi s'en partit.

1436. En ce temps vint du Royaume d'Escosse Madame la Daulphine en France, & descendit à la Rochelle où elle fut grandement receuë: & apres furent faictes les nopces en la cité de Tours, & y eut grant ioye faicte de la venue de madite Dame la Daulphine.

Celuy an fut le Roy à Lyon, & au Daulphiné, pour aller en Languedoc, & vint à Montpellier, & là fit ses Pasques.

1437. L'An mil cccc. trente & sept se partit le Roy de Montpellier, & print son chemin par les mōtaignes droit à sainct Flour, & de là à Clermont en Auuergne, & de là en Bourbonnois. Et luy estāt à Montmaraułt ouyt nouuelles que les gens d'vn Capitaine Espagnol nommé Rodigues de Villandras venoient du pays de Touraine, & estoient deslogiez de sainct Amand: & pres de la porte de la ville de Herisson auoiēt destroussé les fourriers & officiers du Roy, qui alloient deuant pour faire son logis audit Herisson, dōt le Roy fut moult mal content. Et pour ce assembla ses gēs d'armes de toutes parts, & chassa ledit Rodigues, & ses gēs, iusques sur la riuiere de Sone. Et le Roy s'en retourna tresmal content du Duc de Bourbon, lequel portoit & soustenoit ledit Rodigues. Et lors quant le Duc de Bourbō sceut ces nouuelles, il enuoya deuers le Roy, en luy faisant assauoir qu'il estoit tout prest d'accomplir sa voulenté en ce qu'il luy plairoit mander & commāder. Si fut le Roy d'accord que les gens du bastard de Bourbon, & ceux de Messire Iaques de Chabannes laissassent la compaignie dudit Rodigues, & qu'ils veinssent à son seruice oultre la riuiere de Loire pour faire guerre aux Anglois. Et le Roy fit ledit Rodigues bannir hors de son Royaume. Et apres passa le Roy la riuiere de Loire, & fit mettre le siege à Chasteaulādon par Monseigneur le Connestable, & le Comte de la Marche, & fut ledit Chasteaulandon prins d'assault: & y eut vne partie des gens dudit Chasteaulandon, qui furent penduz, pour ce qu'ils estoient François reniez tenans le party des Anglois. Et de là se partirent lesdits Seigneurs, & allerent deuant le chastel de Charny, qui se rendit incontinent, pourueu que ceulx de dedens s'en allassent leurs vies sauues. Et de là vindrēt lesdits Seigneurs deuātNemours, &

ſen alla le Roy à Sens, & prindrẽt ladite ville de Nemours 1437.
par compoſition, & s'en allerent ceux dudit Nemours à Monſtereau, jaçoit ce que par leur traictié ils n'y deuoient point aller. Le Roy eſtant à Sens ordonna mettre le ſiege audit Mõſtereau : & fit faire le Roy par ſes gens vne baſtille deuant ledit Monſtereau du coſté de la Brie, où eſtoient Monſeigneur de Gaucourt, Meſſire Denys de Chailly, Poton de Xaintrailles, le Commandeur de Gireſme, & pluſieurs autres Capitaines: & vint le Roy à Bray ſur Seine, & de là ſen vint loger en vn Prioré qui eſtoit pres de ladite baſtille. Et ce iour meſmes vindrent du coſté de Gaſtinois meſdits Seigneurs le Cõneſtable, & Comte de la Marche, Monſeigneur le baſtard d'Orleans, le baſtard de Vertuz, le baſtard de Bourbon, & Meſſire Iacques de Chabannes, & pluſieurs autres Capitaines, & ainſi fut mis le ſiege audit Monſtereau. Et furent entre les deux riuieres de Seine & d'Yonne le Bailly de Victry ſeigneur de la Crecte, & le baſtard de Beaumanoir, & pluſieurs autres Capitaines: & ainſi fut le ſiege fermé de toutes parts. Et furent faiz pluſieurs approchemens du coſté de Gaſtinois iuſques dedens leurs foſſez. Et furent leſdictes ville & chaſtel moult fort batuz de canons, de bombardes, & d'engins vollans. Ceulx de dedens Anglois, & François reniez, ſe y gouuernerent moult grandement comme gens de guerre, & auſſi leur en eſtoit beſoin. Mais riens ne leur valut leur fortification qu'ils ne fuſſent prins d'aſſault, & commença ledit aſſault à plain midy. Et là furent veuz & congneuz les vaillans hommes, & ne pouoient eſtre en lieu où ils deuſſent mieulx faire. Car le Roy eſtoit preſent, & entre les autres y fiſt grandement ſon debuoir le Bourgeois, dont par auant a eſté parlé, à bien pouſſer de lances, tirer canons & couleurines, & dedens & dehors, & de ietter pierres de fés, nonobſtant coups de guiſarmes, de haches, & de toutes manieres de deffences, ne pour ietter gens-d'armes du hault de la muraille en bas. Si furẽt gaignees les murailles ſur les Anglois. Et tellemẽt que auant qu'ils peuſſent recouurer ledit chaſtel, les François furent au bout de leur pont, & leur coupperent chemin en telle maniere qu'il y eut que tuez, que prins, que noyez, cent ou enuiron, dõt la plus part de ceulx

1437. qui furent prins furent pendus, par ce qu'ils estoient François regniez. Ainsi fut ladite ville de Monstereau gaignee, & ne furent pas ceux du chastel asseurez. Qui voudroit compter au long les faits des vaillans qui là furent, ce seroit trop longue chose à escrire. Les bombardes furent assorties deuant ledit chastel. Dont ceulx de dedens eurent grant peur, & requirent composition, & rendirent ledit chastel au Roy, lequel leur fut misericords. Et là vint Mõseigneur le Daulphin, lequel requist au Roy misericorde pour les Anglois. Et pour l'amour de luy à sa requeste le Roy leur donna leurs corps & leurs biens saufs. Si partirent dudit chastel lesdits Anglois, desquels estoit Capitaine vn nommé Thomas Guerard. Luy & eux tous vindrent remercier Monseigneur le Daulphin de la requeste qu'il auoit faicte pour eulx, & allerent apres prendre congié du Roy, & le mercierent humblement. Et les fit conuoyer & conduire ledit Roy, par eaue & par terre iusques à Mente. Et tost apres le Roy se partit de sondit siege, & s'en vint à Meleun, & fit Capitaine dudit Monstereau Monseigneur le bastard d'Orleans, lequel trouua ledit chastel bien garny de *bled, de vin, de farine, de foing, & d'artillerie. Le Roy auoit en sa compaignie six mil combatans. Il fit sa feste de Toussaincts audit Meleun. Et le deuxiesme iour ensuiuant se partit dudit Meleun, & vint à Corbueil.

*Ms. de tous viures & d'artillerie

En ce temps mourut la Royne d'Angleterre seur du Roy de France. Et fut deliuré le Roy René frere de la Royne de France, que auoit acheté prisonnier le Duc de Bourgoingne [*du Comte de Vaudemont & des autres gẽs de guerre. Et l'auoit tant tenu prisonnier que cependant perdit son Royaume de Naples, par la force du Roy d'Arragon fauorisé d'iceluy Duc de Bourgoingne. Et outre ce le rançõna excessiuement & de terres & d'argent, & par especial du Val de Cassel, qu'il voulut expressément auoir d'iceluy Roy, auquel il appartenoit. Tellement qu'il paya plus auãt qu'il peust eschapper de ses mains, qu'il n'eust fait des Anglois.] Et si voulut ledit Duc, que iceluy Roy René mariast son ainsné fils Duc de Calabre à la fille de Monseigneur le Duc de Bourbon niepce dudit Duc de Bourgoingne. Et en furent faictes les nopces à Molins en Bourbonnois, & là eut moult

* Adiousté du Ms.

moult grant feste. Et aussi mourut en Angleterre la vieille Royne d'Angleterre fille du Roy de Nauarre, & mere du Duc de Bretaigne, & de Monseigneur de Richemont Cõnestable de Frãce. En ce temps mourut aussi la vieille Cõtesse d'Armaignac fille du Duc de Berry, & mere du Duc de Sauoye, du Comte d'Armaignac, & du Comte de la Marche. 1437.

Et en ce temps furent assiegiez Tancaruille, Beauchastel, & Maleville des Anglois, & à la fin furent prins par composition. Et en estoit Capitaine vn Escuyer nommé Flocquet, lequel vint à Monstereau querir secours : & luy fut promis qu'il seroit secouru, & ne l'attendirẽt pas ses gẽs à les rendre. Car ils ne tindrent pas ledit Beauchastel d'vn mois tant que ledit Flocquet auoit dit au Roy le tenir, dõt fut mal fait, car s'il se fust tenu au partir de Monstereau, le Roy l'eust secouru. Car il auoit son armee qui partoit de Monstereau toute preste & ensemble.

En ce temps alla de vie à trespassement Sigismond de Bauiere Empereur d'Allemaigne, Roy de Hongrie, & de *Behaigne, en son viuant de tous ses Royaumes bien obey. Et fut droict Empereur, couronné de toutes ses couronnes, paisiblement & vaillamment se porta en son temps : & eut de grandes batailles cõtre les Turcs, & Sarrazins pour luy, & contre luy, & aussi aux voisins de qui il estoit Roy. Iceluy Empereur trauailla moult en son tẽps, & pour faire loyaument son debuoir mit l'vnion en l'Eglise du temps du Pape de Lune, & du Pape Iean, & vesquit quatre vingts & dix ans. Sa mere fut fille du Roy Iean de France, & seur du Roy Charles le Quint, du Duc d'Anjou Roy de Sicille, & des Ducs de Berry & de Bourgoingne.

* *Ms. Balhaigne, qui est, Boesme.*

En celuy an le Duc de Bourgoingne assembla gẽs-d'armes pour venir en la ville de Bruges cuydant y faire aucunes nouuelletez par force. Et pour ce faire bouta auecques luy dedens ladicte ville huict cens Archiers, & bailla la charge de les mener & gouuerner au Sire de l'Isle-Adam. Et demoura ledit Duc de Bourgoingne dedens la porte de ladite ville, apres que lesdits Archiers furent dedens icelle ville, pour y bouter huict cens hommes d'armes qui estoiẽt hors ladicte ville, lesquels il auoit fait venir auecques luy.

O

1437. Et quant ceux de ladicte ville virent qu'il venoit ainsi accompaigné, ils mirent dessus leurs portes gens armez, afin que s'il vouloit entrer trop puissant dedens ladicte ville, de abbatre la herse de la porte de ladite ville, afin que gens-d'armes n'y entrassent plus puissans que ceulx d'icelle ville. Et quant ceulz qui estoient dessus ladicte porte virent que les gens-d'armes cheuauchoient pour y cuider entrer, ils laisserent cheoir ladicte herse: & demoura ledit Duc de Bourgoingne dedens, & les gens-d'armes dehors. Promptement furẽt ceulz de ladicte ville sur les murs en & armes: & vindrent frapper sur les Archiers qui estoient entrez dedens, & en tuerent grand foison, & entre les autres tuerent leur Capitaine le Sire de l'Isle-Adam. Et ferirent sur ledit Duc de Bourgoingne, qui vint sur ce debat, & fist de grãds armes sur ceulz dudit Bruges, & estoit en grant peril de sa personne de n'en partir iames sans mort, se n'eust esté vn bourgeois de ladicte ville qui le recongneut, & dist en son lãgaige au peuple, Aduisez que vous ferez, c'est nostre Seigneur. Et ainsi fut sauué, iaçoit ce qu'il eust plusieurs coups. Et fut mis dehors de ladite ville par vne poterne hastiuemẽt, luy & vne partie des Archiers, & s'en alla moult courroucié. Et incõtinẽt fist guerre à ceulz dudit Bruges, & mist grosse puissance dedens les ville & chastel de Lescluse, qui puis s'en allerẽt à la requeste de ceux de Gand. Et estoit dedẽs ledit lieu de Lescluse Capitaine vn Cheualier de Heynault, nommé Messire Symon de Lalain, & ambassaderent tant lesdits Gantois, qu'ils firent que les treues furent d'vn costé & d'autre tout l'yuer. Et puis fut faite la paix, parmy ce que ceulz de Bruges payeroient certaine somme d'argent audit Duc de Bourgoingne. Et pour l'offense du Sire de l'Isle-Adam, lequel ils auoient tué, payeroient certaine somme d'argent à ses heritiers, & les plus coulpables seroient decapitez. Le quatriesme iour de Nouembre le Roy se partit de sainct Denys, & vint à Paris accompaigné de Monseigneur le Daulphin, & de Messire Charles d'Anjou son cousin, & frere de la Royne, Monseigneur le Connestable, les Comtes de la Marche, de Vendosme, de Tancaruille, & de Vertuz, Monseigneur le bastard d'Orleans, & grant foison d'autres Seigneurs & Barons de son Royau-

me. Ceulx de Paris vindrent au deuant du Roy iusques à la Chappelle sainct Denys. C'est assauoir le Preuost de Paris, le Preuost des Marchans, les Escheuins, & grant foison de notables bourgeois de ladite ville de Paris, qui estoient en grands & riches habillemens. Et pareillement y vint l'Euesque de Paris accompaigné grandement des gens d'Eglise de ladite Cité. Apres vint le premier President de Parlement, & auecques luy tous les Seigneurs de Parlement, & apres vindrent les Recteur, Docteurs, & Maistres en Theologie, & plusieurs autres estudians & clercs de l'Vniuersité de Paris, & les Seigneurs de la Chambre des Cõptes. Le Roy receut tous les Estats dessusdits, qui estoient venus au deuant de luy, luy faire la reuerance, moult doulcement & humblement: & ainsi arriua au Ponceau sainct Ladre. Et là vindrent au deuant de luy montez sur diuerses bestes en maniere de personnages des sept vertus, & des sept pechiez mortels moult bien faiz & habillez. Et à l'entree de la porte sainct Denys vn enfant en guise d'vn Angele, qui portoit vn escu d'azur à trois fleurs de lys d'or, & sembloit qu'il vollast, & descendist du ciel. Le Roy estoit armé de toutes pieces sur vn beau coursier, & auoit vn cheual couuert de velours d'azur en couleur semé de fleurs de lys d'or d'orfaurerie: & deuãt luy son premier Escuyer d'escuyrie sur vn coursier couuert de fin blãchet & d'orfaurerie semé de cerfs vollans. Et estoient quatre coursiers pareilz, dõt y auoit trois Cheualiers auecques l'Escuyer, leurs coursiers pareillement couuerts que l'Escuyer, & eux habillez en armes de tous harnois. Et portoit ledit Escuyer sur vn baston le harnois de teste du Roy, & sur ledit harnois vne couronne d'or: & au milieu sur la crouppe vne grosse fleur de lys d'or moult riche: & son Roy-d'armes deuant luy portant sa cocte d'armes moult riche, de velours azuré à trois fleurs de liz d'or, de brodeure: & estoient les fleurs de liz d'or brodees de grosses perles. Et vn autre Escuyer d'escuyerie sur vn grant destrier, qui portoit vne grant espee en escharpe, qui estoit toute semee de fleurs de liz d'or d'orfaurerie. Et puis deuãt estoient les Heraulz des Princes de ce Royaume, & d'autres Roys & Princes des estrangiers, portans les coctes d'armes des Seigneurs à qui ils estoient. Et 1437.

1437. plus deuant estoiét les Archiers de son corps en plus grãds habillemens. Et plus deuant estoiét ceulz de Messire Charles d'Anjou Comte du Maine, & estoient à ces deux compaignies de cent à six vingts Archiers. Et plus deuant estoit Monseigneur de Grauille, & huict cens Archiers souz luy. Du costé du Roy estoit à la dextre derriere luy Mõseigneur le Connestable vn gros baston en son poing: & à la senestre Monseigneur le Comte de Vendosme grant Maistre d'hostel du Roy. Et plus derriere du Roy estoit Monseigneur le Daulphin moult richement habillé, & couuert d'orfaurerie. Et à la dextre de mondit Seigneur le Daulphin estoit Messire Charles d'Anjou: & à sa senestre estoit Mõseigneur le Comte de la Marche. Puis apres Monseigneur le Daulphin estoient les paiges du Roy, de mondit Seigneur le Daulphin, & ceulx des autres Seigneurs & Princes, chacun selon son degré, cheuauchans moult richement vestuz de diuerses manieres: & leurs cheuaulx couuerts & enharnachez d'orfaurerie & de brodeure. Apres venoit Monseigneur le bastard d'Orleans armé de toutes pieces, qui gouuernoit la bataille, & estoit sur vn gros coursier couuert d'vn moult riche drap d'or iusques aux pieds de mesmes, tenant en son poing vn gros baston, & sur ses espaulles vne grosse chaisne d'or à grands fueilles de chesne, qui pesoit cinquante marcs. Et derriere luy cheuauchoit vn Escuyer d'escuyerie du Roy monté sur vn grant destrier portant en sa main vne lance vermeille, paincte d'estoilles de fin or. Et en sa lance auoit vn estendard, où estoit dedens Monseigneur sainct Michel l'Angele: & le champ de l'estendart estoit tout semé d'estoilles d'or. Et apres son estendard venoient huict cens fusts de lance, où il y auoit Barons, Cheualiers, & Escuyers, & plusieurs Capitaines qui estoient habillez moult richement, & leurs cheuaulx couuers d'orfaurerie blanche, les autres de drap d'or, & de velours, de draps de damas, de soye, & de laine. Et en ceste maniere entra le Roy dedens Paris. Et luy fut apporté à l'entree de la ville vn drap d'or, que les quatre Escheuins porterent à quatre bastons dessus le Roy. Toutes les rues & les fenestres estoient pleines de monde. Et deuant les filles Dieu auoit vne fontaine, dont l'vn des tuyaulz gettoit laict, l'au-

tre vin vermeil, l'autre vin blanc, & l'autre eauë, & gens tenans tasses d'argent, pour donner à boire à ceulz qui passoient s'il leur plaisoit, duquel qu'ilz vouloient. Tout au long de la grant rue sainct Denys aupres d'vn iect de pierre l'vn de l'autre, estoiēt faits eschaffaulx bien & richement tenduz, où estoient faiz par personnages l'Annonciation nostre Dame, la Natiuité nostre Seigneur, sa Passion, sa Resurrection, la Pentecoste, & le Iugemēt, qui seoit tres-bien. Car il se iouoit deuāt le Chastellet où est la iustice du Roy. Et emmy la ville auoit plusieurs autres ieux de diuers mysteres, qui seroient trop longs à racompter. Et là venoient gens de toutes parts crians Noel, & les autres plouroient de ioye. Le Roy cheuaucha depuis la porte sainct Denys iusques à nostre Dame de Paris en l'ordonnance dessusdite, & descendit à la porte de ladicte Eglise, & alla faire son oraison: & tost apres monta à cheual & s'en vint en son Palais, où il fut grandement receu, & là souppa & coucha, & fut faite grand feste. Et le lendemain vint ouyr sa Messe en la saincte Chappelle du Palais: & de là monta à cheual, & vint au long de la grant rue sainct Anthoine descendre en son hostel pres de la Bastille. Et là ceux de Paris, de Parlement, & de l'Vniuersité, luy vindrent faire plusieurs requestes, lesquelles il leur octroya moult benignement. 1437.

En ce temps le Seneschal de Ponthieu ouyt nouuelles que les Anglois, qui estoient dedens le chastel du Crotay, n'auoient que manger, & le fit sçauoir au seigneur d'Aussi, & à Messire Baudo de Noielle. Si vindrent & parlerent ensemble, & delibererent de mettre le siege deuant le chastel du Crotay. Et au bout de quinze iours ensuiuans vint à ceulz du Chastel par mer vn petit balenier chargié de viures, & dirent & affermerent au Capitaine dudit chastel ceulx qui venoient d'Angleterre dedés ledit chastel, qu'ils seroient secouruz par mer, & par terre dedés certains iours sans nulle faulte. Et quant les Seigneurs François sceurent que ceulx dudit chastel estoient aduitaillez, ils y mirent le siege par mer. Mais ce estoit trop tart, & y mirent quatre vaisseaulx, & par terre auoient fait vne grande & forte bastille pres de la ville, où auoit douze ou quatorze cens combatans. Si fist ledit Duc de Bourgoingne son mandement

1437. à ceulx du pays de Picardie & de Heynault, & vint à Hedin pour estre plus pres dudit siege, & pour conforter ses gens. Si partirent les Anglois d'Angleterre, & arriuerent pour venir audit Crotay sept gros vaisseaulx. Et aussi partirent de Rouen les Sires de Tallebot, de Fauquembergue, & d'Escalles, & auoient auecques eulx cinq mil combatãs. Et cheuauchierent tant qu'ils vindrent sur la riuiere de Somme, par vn passage que on dit Blanchetaiche. Le Sire de Charny en apporta nouuelles au Duc de Bourgoingne. Et incontinent ledit Duc se partit, & s'en vint à Abbeuille à toute sa puissance: & estoiẽt auecques luy les Comtes de Neuers, d'Estampes, de sainct Pol, l'Enfant de Cleues, & en leur compaignie estoient quatre mil combatans. Les Anglois passerent ladicte riuiere de Somme, sans ce que nuls des dessusdits y missent nulle resistence. Et quant ceulz de la bastille sceurent que lesdits Anglois passoient, ils se mirent en fuitte droict à la ville de Rue: & ainsi fut leué le siege honteusement dudit Crotay. Lors les Anglois allerent logier sur le pays d'illec enuiron, & ardirent, coururent, & pillerent plusieurs gros villages, dont fut dommage. Et au bout de six iours rapasserent ladite riuiere de Somme, là où ils l'auoient passée parauant, & arriuerent les vaisseaux d'Angleterre audit Crotay, lequel ils aduitaillerent pour grant piece, & chasserent les quatre vaisseaux François iusques à sainct Vallery, lesquels se sauuerent au port de la ville. Et là vindrent les gens du Roy des frontieres de Caux enuiron six vingts lances, qui coururent sur les aisles des Anglois, lesquels François en prindrent & tuerent de cent à six vingts, & fut tout le dommage qui leur fut fait en eux en retournant. Et estoient Capitaines à faire ce voyage des gens du Roy, Pierre de Brusac, & Oliuier de Coectiuy. Le Duc de Bourgoingne fut bien courroucié quant il sceut que ses gens s'estoient si mauuaisement gouuernez, & se partit d'Abbeuille, & alla faire son Noel à Arras en Picardie.

En ce temps estoient en gouuernement deuers le Roy Christofle de Harrecourt, le Sire de Chaumont, & Maistre Martin Gouge Euesque de Clermont. Et se partit le Roy de Paris, & s'en alla à Orleans, à Bloys, & à Tours. Et lors

fut Rodigues en Guyenne, & print plusieurs places Anglesches. Et luy pardonna le Roy, & eut sa paix, & bouta par les places qu'il auoit conquises ses gens-d'armes, pour les garder pour le Roy. 1437.

L'An mil cccc. trente & huit se partit le Roy de la cité de Tours, & vint en sa cité de Bourges, & là tint son Parlement pour le faict du Pape, & du Concile, & là fut ordonnee la Pragmatique Sanction. Et là fut l'Archeuesque de Crete pour le Pape, & autres Seigneurs pour le Concile: & la plus-part des Archeuesques, & autres Prelats de l'obeissãce du Roy, lesquels Prelats, Docteurs, & notables Clercs firent certaines Constitutions touchant le faict de l'Eglise. Et aussi ordonna le Roy auecques sesdits Prelats, qu'ils missent tous peine à leur pouoir, de mettre en vnion le Pape, & le Concile. Et de là partit le Roy, & s'en vint à Blois, & là fit sa feste de Toussaincts. 1438.

En ce temps fut fait le mariage de la fille du Roy nõmee Madame Katherine, & de l'ainsné fils du Duc de Bourgoingne Comte de Charrolois. Et furent rendues les villes, places, & chasteaux de Montargis, & Dreux, & mises en l'obeissance du Roy. Et rendit Montargis vn Cheualier du Royaume d'Arragon nommé Messire François de Surienne, & en eut dix mil salus d'or, & quatre ou cinq mil pour les gaiges de ses compaignons. Et rendit Dreux au Roy vn Cheualier de Beausse nõmé Messire Guillaume de Broullard, & en eut dixhuict mil escus. Et en firent les pourchas & les deliurances, & diligences l'Archeuesque de Reims Chãcellier de Frãce, & Mõseigneurs le bastard d'Orleans.

Celuy an fut grant pluye, & grant mortalité. Et fut par le Comte de Mortaing Anglois assiegé la Guierche ou pays du Maine, & sainct Aignan, d'aucuns Capitaines qui n'estoient pas en grace du Roy pour certaines offences par eux Commises. Et s'en retournerent pource qu'ils sceurent que le Roy faisoit son armee és pays de Barrois, & de Lorraine. Et les vns se mirent auecques le Roy René, & les autres se mirent auec le Comte de Vaudemont.

En ce temps fut leué le siege de Harfleu, que les Anglois tenoient par mer, par le Mareschal de Rieux. Et reuint de

1438. prison d'Angleterre le Comte d'Eu, lequel vint deuers le Roy à Bloys, qui luy fit bonne chiere.

Ou temps de Karesme de cedit an se partirent les Rotiers du pays de Bar & de Lorraine, qui estoient huict cens lances, & deux mil Archiers, & s'en allerent en Allemaigne sur le Rin vers Baale, & delà s'en vindrẽt contremont ladite riuiere du Rin en pillant & robant le pays, & prindrent villes & chasteaux sans adueu de nul Seigneur: & delà s'en vindrent à Montbelliart, & de là entrerent en la Comté de Bourgoingne, & en la Duchié, où ils firẽt moult de maulx, & prenoient & rançonnoiẽt Chasteaux & Monstiers forts. Et se meut moult grand mortalité entre eulz.

Et en ce temps furent Rodigues, & Poton de Xaintrailles en Bourdelois, [*en vne Isle appellee Amenb... là où ils gaignerent tres-grande quantité de tous biens, & y firent de grans dommages aux Anglois, & à autres tenans le party d'Angleterre.]

* *Adjousté du Ms.*

1439. L'An mil cccc. trente & neuf le Mardy d'apres Pasques, le Roy se partit de Rion en Auuergne, & de là vint à Lyon, & trouua sur le pays de Beaujollois les gens-d'armes qui estoient plusieurs malades à pié, & desarmez, tellement que c'estoit grant hideur de les veoir. Si les habilla, remonta, arma, & artilla le Roy au mieulx qu'il peut le faire, & les enuoya oultre les riuieres de Loire & de Seine à Monsieur le Connestable estant lors à Paris, pour aller mettre le siege deuant Meaux, où estoient pour les Anglois Thomas Abringant Lieutenant de Talebot, & le bastard de Thian.

En ce temps allerent Alain Giron, Pierre d'Angy, & Gieuffroy * de sainct Belin, Capitaines de gens-d'armes, sur les marches de la Duchié de Luxembourg deça la riuiere de Meuse, & se logierent en vn village qui est au Roy nuement, & du Royaume de France. Et tost apres arriua le Sire de Commercy sur eulx, & là les tua & occist, & pou en print prisonniers, que tous ne fussent morts. Et estoient auecques luy à faire celle destrousse ceulx de la cité de Verdun. Lesquelz Capitaines estoient venuz audit pays auec mondit Seigneur le Connestable, lequel auoit amené gẽs-d'armes pour aidier au Damoyseau Euerard de la Marche, lequel

* Ms. Mozillon,

lequel estoit ennemy du Seigneur de Commercy. Et pource disoit ledit de Commercy, qu'il auoit cause de se ruer sus les gens de mondit Seigneur le Connestable. Et pource assembla ledit Seigneur de Commercy des gens ce qu'il en peut finer pour leuer le siege de deuant sa place de Chauaucy, où estoit ledit Damoiseau Euerard, à ce qu'il pouoit finer de gens, auecques partie de ceulz que mondit Seigneur le Connestable auoit amenez, qui estoient oudit siege. Et quant ils sçeurent la venue d'iceluy Seigneur de Commercy, du Comte de Vaudemōt, & des gens de Messire Iean de Luxembourg, qui venoient à l'aide dudit Seigneur de Commercy, ilz se leuerent: & ainsi perdit le Damoiseau de la Marche ses souldoyers qui le planterent là, & s'en vindrent les gens dudit Connestable raffreschir en Champaigne: & les autres, entre lesquels estoient Messire Geuffroy de Couuren, & Messire Iehan de Malestroit, allerent au siege de Meaulz, où estoit allé iceluy Connestable par le cōmandement du Roy, auecques huict cens ou mil lances, & auecques luy des plus vaillans Capitaines de son Royaume: & auoit prins la charge de mettre ledit siege, ainsi que son office le requeroit. Et fit mondit Seigneur le Connestable passer lesdits gens-d'armes par les riuieres de Loire, & de Seine, & vint mettre le siege deuant la cité de Meaux, où dedens estoit le bastard de Tiant Bailly de ladite cité pour les Anglois, & Thomas Abrigant Capitaine general de tous ceulz qui estoient dedens ladicte ville: & vindrent les François eulx logier en l'Abbaye de sainct Pharon, & autres Abbayes d'enuiron ladicte ville, & firent tant iceulz François, que promptement ils approcherent contre ceux de ladicte cité de toutes parts: & tellemēt que on pouuoit ietter vne pierre de l'approchement d'iceux François dedens ladicte cité. Et eut nouuelles mondit Seigneur le Connestable, que les Anglois s'assembloient de toutes parts pour les venir combattre, & les faire leuer de deuant ladicte cité. Si eut iceluy Connestable aduis de soy, & puis encores auecques les Seigneurs & Capitaines qui là estoient, lesquelz furent tous d'opinion comme luy, d'assaillir ladicte cité, iaçoit ce que elle fust tres-forte. Neantmoins fut deliberé de assaillir, & fut assaillie, & prinse bien 1439.

1439. & vaillammẽt. Et furent faites de belles armes à celle prinse, qui seroient longues à racompter. Les Anglois auoient rompu le pont d'entre la ville, & le Marchié. Parquoy lesdits François quant ils eurent prins ladicte ville, ne peurẽt entrer dedens ladicte place du Marchié. Ne aussi lesdits Anglois ne peurent venir dedens ladicte ville, & sur lesdits François. A la prinse de ladicte ville furent prins & morts les Anglois & François reniez qui là estoient, & aussi le bastard de Tiant qui se disoit Bailly dudit lieu pour les Anglois. Vn homme d'armes luy auoit sauué la vie, qui l'auoit prins prisonnier. Mais Monseigneur le Connestable le fit pendre, & luy fit tout premier coupper la teste.

Pou de iours apres sceurent les Anglois ces nouuelles, lesquels estoient assemblez à Pontoise, qui furent moult courrouciez. Et en estoient chiefs les Sires de Tallebot, de Faulquembergue & d'Escalles, lesquels eurent deliberatiõ ensemble de venir secourir ledit Marchié qui se tenoit encores. Or auoient fait les François vne bastille en la Brie, laquelle estoit de bois, & n'estoit pas encore bien parfaite. Et estoient en icelle Bastille Messire Denys de Chailly, le Commandeur de Giresme, & plusieurs autres Capitaines: & en vne Isle qui touchoit ledit Marchié auoit six ou sept vingts combatans. Or est ainsi que lesdits Anglois partirent de ladite ville de Pontoise enuiron de * quatre à cinq mil combatans: & cheuauchierent tant, qu'ils vindrẽt pres dudit Meaulx, & là se mirent tous en bataille. Les François estoient en trois parties, dont la plus grant puissance estoit dedens la cité. Et y estoit Monseigneur le Connestable, & tous les autres Capitaines. Les aucuns des Capitaines Frãçois estoient d'opinion, que toute la puissance des Frãçois saillissent, & combatissent les Anglois. Les autres estoient d'opinion contraire, & disoient que se la puissance failloit hors, ceulx dudit Marchié regaingneroient la cité, & pourroient à l'aduenture perdre les François ladite ville, & la bataille, & pour ce valloit mieulx garder ce que on auoit gaigné. [* Et obstant ce que ceulx du Marchié firent saillir vn homme, qui passa noant, & s'en alla franchement en la bataille des Anglois; furent par le Connestable celle nuit enuoyez en l'Isle, qui est entre le Marchié & la riuiere, en-

* *Ms. vj. à vij mil*

* *Adiousté du Ms.*

uiron huict vingts ou deux cens combatans, pour garder que nulles nouuelles ne peussent venir à ceulz du Marchié.] Et quant lesdits Anglois virent que nul ne failloit de la ville pour les combatre, si marcherent vers la riuiere. Et apperceurent vn fonsset, qui estoit en ladite riuiere, & passoiēt ceux de la bastille de Brie oultre par dessus ledit fonsset en la cité, & autrement n'y pouoient aller sans passer ladite riuiere. Si se partirent de leur bataille enuiron sept ou huict cents Archiers Anglois, & vindrent sur le bort de l'eaue, & tirerent tant de leurs arcs sur ledit fonsset, que nul homme ne se osoit monstrer dehors du batel. Et par ainsi alloit ledit batel là où l'eaue vouloit. Et quant lesdits Anglois apperceurent le gouuernement dudit batel, aucuns d'eux saillirent en l'eaue, & le prindrent, & amenerēt à riue, & tuerent tous ceulz qui dedens estoient. Quant les Anglois dudit Marchié virent ledit fonsset prins, ils saillirent en l'isle à grant flotte, & assaillirent de tant grant force les François là enuoyez la nuit deuant, qu'ils les tuerent & prirent tous. Et quant ceulz qui tenoient la bastille de Brie, qui n'estoit pas encore parfaite, virent ces choses, ils s'en partirent & la desemparerēt, & s'en allerent à Crecy, dont estoit Capitaine Messire Denys de Chailly, chief de celle bastille. Adonc les Anglois dudit Marchié, & ceulz qui estoient venuz audit fonsset, vindrent à tout celuy fonsset, & en autres bateaulz dudit Marchié auec les autres, & bouterent des vins, & autres viures qu'ils trouuerent dedens ladite bastille, audit Marchié, lesquels vins & viures estoient venuz de Paris pour aduitailler le siege. Et si mirent hors les Anglois & François reniez, qui auoient tenu & gardé ledit Marchié contre les François, & y bouterent des Anglois nouueaux [enuiron quatre cents, dont estoit Capitaine vng Cheualier d'Angleterre nommé Messire Guillaume Chambellan.] Et le landemain le Sire de Tallebot, & les autres Seigneurs Anglois auecques leur puissance s'en retournerēt à Pōtoise. Le Roy sceut ces nouuelles, dont il fut moult courroucié. Et pour conforter son siege, & ses gens, fit venir grant foison de gens-d'armes de plusieurs lieux, & furent mis à grant foison dedens ladite bastille de Brie, & en l'isle deuant dicte: & mit aussi bonne 1439.

1439. prouision sur la riuiere, & par tous les passages hault & bas. Et quant les Anglois sceurent la prouision que le Roy y auoit fait mettre, ilz virent bien qu'ils ne pouoient mettre remede que ladite place du Marchié ne fust pour eulx perdue: Si prindrent ceux d'icelle place composition [* de la rendre, ou cas que dedens trois sepmaines ne seroient secourus. Pendant lequel temps vint le Roy à Paris accompaignié de Monseigneur de Bourbon, du Comte du Maine, du Comte de la Marche, & de plusieurs autres grands Seigneurs. Et mist telle prouision à sainct Denys & ailleurs, que les Anglois ne oserēt secourir celluy Marchié. Parquoy ceulz qui le tenoient le rendirent, & s'en allerent en Normandie, leurs corps & biens saufs. & fut lors baillee ladite place en garde par le Connestable à Oliuier de Coictiui. Et le iour mesmes, & apres qu'elle auoit esté rendue, s'en alla le Connestable deuers le Roy à Paris, lequel estoit logié à l'Hostel neuf, vis-à-vis des Tournelles. Au deuant duquel enuoya le Roy le Comte du Maine, & plusieurs grans Seigneurs de la Court, qui par son commandement le recueillirent grandement, & l'accompaignerent iusques en l'Hostel du Roy, qui le receut moult honnorablement, & le remercia du seruice qu'il luy auoit fait.

* Cecy a esté adiousté du Ms.

Durant celluy siege de Meaulx morut de maladie d'epidimie à Compiengne, le Mareschal de Rieux. Lequel passant par là, ne cuidant y auoir destourbier, obstant ce qu'elle tenoit le party du Roy, fut prins & detenu prisonnier par Guillaume de Flaui, en vengeance de ce que le Connestable, comme il disoit, luy auoit fait aulcun outrage, & l'auoit rançōné, comme il disoit, de quatre mil escus: pour laquelle recouurer, il tenoit ainsi prisonnier celluy Mareschal. Apres la mort duquel fut depuis fait à Paris Mareschal de France, Mōseigneur André de la Val, Seigneur de Loheac, lors Admiral. Et Messire Pregent de Coictiuy fut fait en son lieu Admiral.]

Pou de temps apres se partit le Roy de Paris, & accompaigné des Seigneurs dessus declarez s'en alla à Orleans. Et furent assemblees les ambassades des grands Seigneurs de ce Royaume, de ceulx qui estoient en leurs pays. C'est assauoir l'ambassade de Monseigneur le Duc d'Orleans, pour laquelle estoit Monseigneur le bastard d'Orleans, l'Arche-

uesque de Reims Chancellier de France, & de ceulz de la 1439.
ville plusieurs notables clercs & bourgeois. Pour le Duc de Bourgoingne l'Euesque de Tournay, le Sire de Cresquy, le Bailly d'Amiens, & le Sire de Huchin. Pour le Duc de Bretaigne, Monseigneur Pierre son second filz, l'Euesque de Nantes Chancellier de Bretaigne, le Comte de Laual, marié à la seule fille d'icelluy Duc de Bretaigne, & plusieurs autres notables hommes. Pour le Comte d'Armaignac, le Sire d'Estans, & autres. Pour ceux de Paris, l'Euesque de Beauuais, & plusieurs autres. Et y auoit de moult notables gẽs enuoyez de tous les pays & citez de ce Royaume, pour ouyr parler & practiquer du bien, & gouuernement de ce Royaume, & pour le pouoir mettre en bonne paix, iustice & police. Et en ladite ville d'Orleans le Roy voulut faire opiner en son hostel audit lieu, & sçauoir l'opinion de tous les Ambassadeurs dessusdits. Et furent tous mandez estre deuers luy pour ouyr ce qui seroit dit, & demandé de par luy: & aussi pour respondre sur l'opinion & demande au bien de la chose publicque. Apres l'assemblee de tous les dessusdits venus audit hostel du Roy, vindrẽt le Roy, & la vieille Royne de Sicille mere de la Royne, accompagnez des Seigneurs: C'est assauoir de Monseigneur de Bourbon, Monseigneur du Maine, Monseigneur le Connestable: des Comtes de la Marche, de Vendosme, & de Dunoys. Et furent assis le Roy, & les Seigneurs dessusdits chacun selon son degré. Et pareillemẽt les Prelats, & autres Seigneurs & Ambassadeurs, dont y auoit grant nombre, & multiplication de peuple. Et lors fut l'Archeuesque de Reims, lequel proposa deuant le Roy, & tous les autres Seigneurs, & Ambassadeurs dessusdits, le bon vouloir que le Roy auoit au bien de paix, & comme il auoit de tout son vouloir, & pouoir tousiours esté, & estoit prest d'y entendre. Et tousiours pour ce faire auoit enuoyé ses gens & ambassadeurs par tout où les Anglois auoient voulu conuenir pour labourer, & entendre au bien de paix, & derreinerement en la ville de S. Omer, où estoient enuoyez de par luy Monseigneur le Comte de Vendosme, Monseigneur l'Archeuesque de Reims, & Monseigneur l'Archeuesque de Narbonne, Messire Regnault Girard, & plusieurs autres notables hommes

1439. & Seigneurs, lesquels auoient deliberé auecques les Ambassadeurs du Roy d'Angleterre, Que ou cas qu'il plairoit aux deux Rois, de ce qu'ils auoient practiqué pour le bien de paix, l'vne partie de l'autre, & dont chascun des deux porteroient par escrit deuers leur Roy, que dedens le premier iour de May ensuiuãt, seroiẽt vn chascun audit sainct Omer, pour là cõclurre toute paix, ou toute guerre. Et pour ce disoit ledit Archeuesque de Reims, que le Roy auoit mãdé toute la cõpaignie qui estoit pour celle heure assemblee audit Orleãs pour tẽdre vn chacun au bien public, & au recouuremẽt du Royaume, & en dire en leurs cõsciẽces chacun son bon & vray aduis. Et afin que nul ne peust ignorer les demandes que faisoient l'vne & l'autre partie, pour demourer les deux Rois & Royaumes en bonne paix, & vniõ, ledit Chancellier de France fist là bailler lesdits articles à tous ceulx qui en vouldroient auoir, afin que vn chascun peust mieulx respondre, iugier, & parler sur chascun article selon leur entendement. Et fut dit, que le deuxiesme iour ensuiuant vn chacun se comparust en la chambre du Conseil ordõné pour ce faire, & y venir tous les iours songneusement, iusques à tant que la chose eust prins fin, & deliberation. Et furent huict iours auant que la matiere fust deliberee. Et là furent ouyz tous, ou la plus part des Seigneurs de ce Royaume, qui là estoit presens; & aussi l'opinion des Ambassadeurs, & Seigneurs, qui estoient absens: & pareillement l'opinion de tous ceulx des bonnes villes, & en la presence du Roy de France, & de la Royne de Sicille furẽt proposez de tous ceulx de ce Royaume là estans, moult de belles choses haultement, & sagement, en demonstrant la desolation, maulx, pilleries, meurtres, rebellions, roberies, & rançonnemens qui estoient perpetrez, & faiz sous ombre de la guerre: & aussi les biens, la ioye, & les plaisirs qui viennent, & sont par les pays, où paix est: & plusieurs autres histoires anciennes, & moult belles seruans à la matiere: laquelle matiere, & les parolles dictes audit Conseil seroient trop longues à escrire [*Et entre autres choses là pourparlées, fut auisé qu'on metteroit diuerses gens pour debattre, lequel estoit meilleur, de paix, ou guerre. Pourquoy furent lors commis par l'ordonnance du Roy & auis de son cõseil,

* *Adiousté du Ms.*

pour maintenir la paix,le Comte de Vendosme grant Maistre d'hostel, maistre Iacques Iuuenal des Vrsins, qui depuis fut Patriarche & Euesque de Poictiers, & auec eux quelques Conseillers du Roy. Lequel des Vrsins porta la parolle. Et pour tenir la guerre, furent commis, le Comte de Dunois, le Mareschal de la Faiette, & Maistre Iean Rabbateau President en Parlement, & autres du Conseil. Et parla celuy Rabbateau. Tous lesquels oys bien au long, fut conclud que le meilleur estoit de tirer au bien de paix, & ordonné,] Que le premier iour de May retourneroient lesdicts Ambassadeurs audit sainct Omer, pour conclurre, & fermer la besongne de tous points, ou cas qu'il seroit ainsi que les Anglois y voudroient entendre. 1439.

En celuy an mourut le Duc Albert d'Aultriche, lequel estoit esleu à estre Empereur. Et fut en ce temps fait gouuerneur de Normandie pour les Anglois le Comte de Sõbresset frere de la Royne d'Escosse.

Ou moys de Nouembre ensuiuant le Roy fut à Angiers, & Messire Charles d'Anjou, Monseigneur de Bourbon, Monseigneur le Comte de Montfort fils ainsné du Duc de Bretaigne, Messire Pierre de Bretaigne son frere, & nepueus du Roy, Messeigneurs de Vendosme, & de Laual, & plusieurs autres grands Seigneurs, & les Ambassadeurs du Pape Eugene, qui presens estoient.

En ce temps furent prins les ville & chastel de saincte Susanne sur les Anglois par le Sire de Bueil, & les bouta dedens de nuict vn Anglois nommé Iean Ferremen, lequel s'estoit marié à vne Gentil-femme du pays du Maine. Et estoit allé à celle heure le Capitaine de ladicte place hors courre, lequel Capitaine se nommoit Matagou. Ledit Sire de Bueil, & ses compagnons y gaingnerent moult d'auoir. Car c'estoit la plus riche place, & la plus forte de tout le pays, & qui plus aux pays d'Anjou & du Maine nuisoit.

En ce mesme tẽps, estoit le siege à Auranches par les François, & y estoient Monseigneur le Connestable de France, Monseigneur le Duc d'Alençon, & autres Capitaines; & en especial tous les routiers, qui se nombroient à six mil cõbatans: & là furent par l'espace de trois sepmaines. Les Anglois se assemblerent de toutes parts pour venir leuer le sie-

1439. ge,& arriuerent lesdits Anglois à vne lieue pres dudit siege. Et quant les François le sceurent, se partirent de leurdit siege, & vindrent au deuant desdits Anglois, au passage d'vne petite riuiere dite Selune; & là demourerent tout le iour, les vns deuant les autres. Et quant les Anglois virent qu'ils ne pouoient passer sinon à leur grant perte & dommage, partirent de là où ils estoient venus, & vindrent de l'autre costé deuers la greue du mont sainct Michel: & là escarmoucherent François & Anglois tout le iour. Et par Iean de Brezé & Flocquent furent prins le Bailly de Constantin, nommé Messire Berthin, & aussi Messire Guillaume Chambellan Cheualiers Anglois. Et sur le soir quant la mer s'en fut allee, les Anglois tasterent à leurs lances si là endroit pourroient passer, & eurent consideration qu'en la passant pourroient secourir leur ville par celuy endroict. Si eurent conseil ensemble celle nuict, que quant la mer s'en seroit allee, le landemain au matin la passeroient, jaçoit ce qu'il n'est homme vif qui iamais la veist passer à cheual ne à pié en celuy endroict. Et le landemain au matin lesdits Anglois ordonnerent leurs batailles, & passerent à beau pié ladite riuiere, & leurs cheuaulx ce qu'ils en auoiẽt empres eux, & vindrent recouurer ladicte ville. Et quant ceulx d'icelle ville d'Auranches virent qu'ils estoient secouruz par leurs gens, ilz saillirent hors de leur place, & vindrent sur le siege aux François où ils auoiẽt laissié pou de gens de guerre. Et quant ceulx dudit siege virent que la puissance desdits Anglois estoit ja entree dedẽs ladite ville, & que ceulx d'icelle ville failloient pour leur courre sus, ilz se mirent en fuitte, & fut prins en cuidant resister contre lesdits Anglois vn Capitaine Breton nommé Euffroy Preuost. Les Anglois entrerent sur le siege, & mirent des marchans, & aucuns gens-d'armes dedens ladite ville pour renforcer, & en eulx cuidant sauuer. Et se l'ost & gens-d'armes, qui estoient partis du siege pour rencontrer les Anglois sur les champs, eussent poursuiuy lesdits Anglois, ils les eussent gaingnez à l'entrer de ladite ville d'Auranches. Mais ils n'en firent riens, dont ils furent mal conseilliez. Et pour celle faute gaingnerent lesdits Anglois, bombardes, canons, vins, viures, & autres plusieurs biens & marchandises, dont ledit

ost

ost estoit bien garny. Lesdits Seigneurs virent celle faulte, dont ils furent moult troublez & courrouciez. Et se partirent de leur place où ils estoient demourez sur les champs, & ordonnerent leurs batailles, & s'en vindrent passer pres de leur siege. Et vindrent passer la riuiere de Coesnón, qui depart Normandie & Bretaigne, & se logierent en plusieurs villages en Bretaigne sur celle riuiere celle nuict. Et le landemain au matin s'en allerent plus auant viure en Bretaigne, & ainsi s'en retournerent les Anglois ioyeusement en Normandie. Le Roy estant à Angiers sceut ces nouuelles, dont il fut moult courroucié, & enuoya Monseigneur de Gaucourt, & Poton de Xaintrailles à tout certaine somme d'argēt & d'artillerie, pour sçauoir si l'en pourroit entretenir les gens-d'armes, lesquels ne peurent. Car ils estoient ja en trop de lieux espartiz pour les assembler, pour vouloir mettre le siege autre part. Et quant ilz virent que riens ne vouloient faire, appoinćterēt auecques eulx qu'ils veinssent deuers le Roy, lequel leur ordonneroit ce qu'ils auroiēt à faire. Si vindrent deuers luy lesdits Capitaines, & quant ils furent là venuz, il les enuoya querir pour venir deuers luy, Monseigneur le Connestable present, & leur demanda comment la chose estoit ainsi auenue deuant la ville d'Auranches. Si respondirent lesdits Capitaines, que les Anglois s'estoient tousiours tenus en lieu fort, & qu'ilz n'auoient iamais peu trouuer lieu de les combattre, sinon au grant desauantage des François. Et quant le Roy les eut ouys, il assembla son conseil, aduisant que à tenir tant de gens viuans sur les champs, & en destruisant son peuple, n'estoit que destruction, & que à vn chascun combattant failloit dix cheuaux de bagage, de fretin, de paiges, & varlets, & toute telle coquinaille qui ne sont bons que à destruire le peuple. Et pource ordonna le Roy par grant deliberation de conseil, de mettre tous ses gens-d'armes és frōtieres, chacun homme d'armes à trois cheuaulx, & deux Archiers ou trois, & non plus: & seroient faictes leurs monstres, & payez tous les mois. Et pour ce faire, & commancer telle ordonnance, le Roy fist bailler & deliurer à tous les Capitaines argent & traict. Et ainsi que le Roy cuidoit que tout fust bien appoinctié de ceste besongne, Messeigneurs 1439.

1439. de Bourbon, d'Alençon, de Vendosme, & Monseigneur le bastard d'Orleans firent vn conseil au chastel de Blois, & alliances pour mettre ainsi, comme ils disoient, les aucuns du grand Conseil dehors de la Cour du Roy. Et pour auoir plus grant couleur, & estre plus forts, par le moyen de Monseigneur de Chaumont, & de Messire Iean Sanglier, trouuerent maniere de mettre en leurs mains Monseigneur le Daulphin, lequel estóit pour l'heure à Nyord, & le gouuernoit le Comte de Perdriac frere du Comte d'Armaignac, & pour lors ayant espousee la Comtesse de la Marche, pensans qu'ils auroient par ce moyen le gouuernement de cedit Royaume. Le Sire de la Trimoille le sceut, qui tousiours auoit sceu qu'vn chascun d'eux auoit voulenté d'auoir le gouuernement de ce Royaume, & afin qu'il y peust entrer souz ombre de ce, il fut moult ioyeux quant il sceut l'alliance desdits Seigneurs, & leur escriuit & mãda secrettement qu'il vouloit estre de leur alliance, & y employer corps & cheuance. Lesdits Seigneurs furent moult ioyeux de ces nouuelles, & que tant plus estoient, & plus leur sembloit estre fors. Et incontinent ces choses faictes & dictes, Monseigneur d'Alençon vint à Nyord, & mit Monseigneur le Daulphin en sa main, & bouta hors le Cõte de Perdriac d'auecques luy, que le Roy y auoit mis pour le gouuerner. Et pareillement mit hors les autres Cheualiers & Officiers, qui n'estoient de leur alliance. Le Roy fut bien courroucié quant il sceut ces nouuelles, & que le bastard de Bourbon, Anthoine de Chabannes, & plusieurs autres Capitaines, qui s'estoient partiz des frontieres, & auoient rompu les ordonnances que le Roy auoit faictes, estoient venuz passer à Bloys, pour entrer dedens les pays de Berry & de Saulongne, pour destruire le peuple comme deuant. Et pour ce enuoya le Roy deuers lesdits Seigneurs à Blois Monseigneur le Connestable, & Monseigneur de Gaucourt, pour les desmouuoir de leur opinion, & les remettre en sa grace, dont ils ne voulurent riens faire. Et quant il vit qu'ils estoient ainsi fermes en leurs opinions, il s'en alla en Poitou cuidãt recouurer mondit Seigneur le Daulphin. Et enuoya Ambassadeurs deuers mondit Seigneur d'Alençon, qu'il luy voulsist enuoyer, & remettre son fils en ses mains, lequel

n'en voulut riens faire. Et quant le Roy vit celle chose, il s'en vint à Poictiers faire ses Pasques. 1439.

[*En celuy an mourut Albert Duc d'Ostruche, qui auoit esté Empereur. Et fut fait Gouuerneur de Normãdie pour les Anglois le Comte de Sombresset.]

L'An mil cccc. quarante, ainsi comme le Roy disnoit, vindrent nouuelles que Monseigneur d'Alençon, & Iean de la Roche auoient prins la ville & chastel de sainct Messant. Et incontinent le Roy, ces nouuelles oyes, monta à cheual, & ordonna le Sire de Coectiuy Admiral de France, & le Sire de la Varenne Seneschal d'Anjou, & de Poictou, pour aller audit sainct Messant à tout quatre cens lances. Les bonnes gens dudit lieu s'estoient partie retraits dedens vn portail, depuis la nuict iusques au lãdemain nuict, que lesdits Seneschal & Admiral arriuerent. Et par ledit portail que lesdictes bonnes gens tenoient pour le Roy, ils entrerent dedens la ville. Quant ledit Duc d'Alençon, & ledit Iean de la Roche, oyrẽt le bruit des gens du Roy qui venoient, ils se retrahirent dedens le chastel de ladicte ville, & leurs gens auec eulz, à tout ce qu'ils peurent emporter du pillage de ladicte ville. Et incontinent iceulx Duc, & de la Roche, se partirent & s'en allerent toute nuict à Niord, & laisserent des gens pour garder ledit chastel. Le landemain le Roy arriua audit lieu de sainct Messant, & fit mettre le siege de toutes parts deuant le chastel dudit lieu, & sortir canons, bombardes, & engins vollans. Et tant que à la fin ledit chastel fut prins, par telle maniere que les gens dudit de la Roche demoureroient à la voulenté du Roy, & ceulz dudit Duc d'Alençon feroient serment d'eulz iamais armer contre le Roy. Et y eut grant foison des gens dudit de la Roche decapitez & noyez. Et ainsi furent renduz lesdite ville & chastel. La maniere comment ledit Duc d'Alençon print ledit chastel est, le Sire, à qui le Roy auoit donné lesdites ville & chastel, pource qu'il auoit perduë sa terre en Normandie, auoit vn varlet qu'il auoit batu, & iceluy varlet estoit amoureux d'vne chamberiere que iceluy Seigneur maintenoit. Si firent leur conseil ensemble les varlet & chamberiere de trahir leurdit Maistre, & bailler 1044.

1440. ledit chastel ausdits Ducs d'Alençon, & de la Roche, & ainsi le firent. Cependant que le Roy estoit à sainct Messant, le Duc de Bourbon enuoya Anthoine de Chabannes à tout six vingts lances à Nyord deuers le Duc d'Alençon. Et pou apres qu'il fut venu, partirent dudit Nyord luy, & mondit Seigneur d'Alençon, & emmenerent Monseigneur le Daulphin en Bourbonnois, & laisserent ledit de la Roche pour la garde dudit Nyord. Le Roy sceut ces nouuelles, & se mit en chemin apres eulz. Et ordonna le Sire de la Crecte, Yuon du Puys, & plusieurs autres Capitaines, lesquels demourerent à Beaulieu par son ordonnance, pour garder le pays de Touraine à l'encontre de ceulz du chastel de Loches, que * Monseigneur de Chaumont auoit mis és mains du Duc de Bourbon. Et en estoient Capitaines de par ledit Duc Anthoine Gimault parent dudit Seigneur de Chaumont du pays de Touraine, & Archambault de la Rocque, lesquels firent guerre & dommaige és pays de Touraine, & de Berry, & faisoient des escarmouches sur ceulz dudit Beaulieu, & les autres sur eulx. Et estoit la Dame de Chaumont dedens ledit chastel de Loches tant que le debat dura. Cependant fut prins Montrichard par le bouleuart dudit chastel, lequel on refaisoit: & aucuns de ceulz qui le refaisoient y bouterent les gens du Roy. Et estoient conduiseurs à prendre ladite place, Iamet de Tillay Capitaine de Blois, & Foulques Guidas Capitaine d'Amboise, lesquels trouuerent ledit chastel moult bien garni de vaisselle d'argent & de tapisserie, & d'autres meubles qui estoient audit Seigneur de Chaumont. Apres que le Roy eut mise ladite ville de sainct Messant en son obeissance, il s'en partit, & vint à Poictiers, & de là print son chemin à la Soubzterreine, & à Guairet. Et estoient en sa compaignie Monseigneur le Connestable, Monseigneur de la Marche, & Monseigneur le bastard d'Orleans, lequel auoit laissié l'alliance des autres Seigneurs, & auoit fait son traictié au Roy. Le Roy auoit en sa compaignie huict cens hommes d'armes, & deux mil de traict, sans auoir mandé nul de ses subiects. Et demourerent de toutes parts les frontieres qu'il tenoit contre les Anglois tresbien & grandement garnies. Le Roy manda le Vicomte de Loumeigne, le

*Ms le Sire

bastard de Foix,& Sallezart Capitaines, qui auoiẽt le gouuernement des gens-d'armes & de traict, qui estoient pour Rodigues és pays de Guienne. Pou deuant fut prins Monseigneur de Gaucourt és pays de Niuernoys d'vn Capitaine nommé Ferrieres, qui estoit à Monseigneur de Bourbõ, lequel Seigneur de Gaucourt s'en alloit au pays de Daulphiné,dont il estoit Gouuerneur. Le Roy partit de Guairet,& cheuaucha son auantgarde deuant, que faisoiẽt Poton de Xaintrailles,Robert de Flocques,& Iean de Brezé, lesquels prindrent d'assault le village de Chambon,& ledit Poton se logea à Euon. Les bonnes gens dudit Chambon se retrahirent en leur Eglise, lesquels eussent esté prins des dessusdits. Mais Monseigneur le Connestable arriua sur ce point, qui leur sauua les vies & leurs biens qu'ils auoient retraiz dedens l'Eglise, parmy ce qu'ils payeroient audit Iean de Brezé la somme de six cens escus d'or,ou cẽt marcs d'argent. Et le landemain se partit le Roy,& vint à Montagu en Combraille, & là coucha. Et enuoya ses gens & heraulz deuant la ville de Ebreule, que on luy fist obeissance, & les bonnes gens le firent voulentiers, & luy firent ouuerture, & là fut deux iours. Et enuoya pareillement ses heraulz deuant la ville de Aigueperse, que on luy fist obeissance,& si firent ils,& le receurent voulentiers. Le Roy fut là le iour de la Pentecouste,où il fit sa feste. Messire Iacques de Chabannes sceut que l'artillerie du Roy se partoit à vn soir d'Ebreule, & la menoit l'en toute nuict audit Aigueperse. Si se vint embuscher sur le chemin, & enuiron minuict luy & ses gens ferirent sur ceulz qui menoient ladicte artillerie, & prindrent & emmenerent partie des bombardes, & le traict, & ardirent les pouldres. Le Roy sceut ces nouuelles,& pource fut en personne entre le point du iour & soleil leuant ou champ où ladicte destrousse auoit esté faite. Mais d'icelle heure estoient desia retraiz ledit Messire Iaques de Chabannes, & ses gens. Et quant le Roy sceut qu'il pouoit estre à la ville, il s'en retourna. A conduire ceste artillerie estoit vn nommé Guernel, qui estoit Capitaine de cent ou six vingts hommes de pié, lesquels conduisoient ceste artillerie. Mais quant vint à la defense, il n'y eut oncques nul d'eux qui tirast espee, ains se mirent tous 1444.

1440. en fuitte. Le Roy enuoya à Cuisset, & là trouua bonne & vraye obeissance, jaçoit ce que Monseigneur le Daulphin, & Monseigneur de Bourbon y estoient venus pour y cuider entrer. Et quant ceulx dudit lieu sceurent la venue du Roy, ils furent moult ioyeulz, & oncques ne voulurent obeir aux autres Seigneurs. Les gens du Roy prindrent la ville de Charroux d'assault, & y trouuerent moult de biens, & y furent par l'espace de quinze iours bien aises. Le Roy se partit de Aigueperse, & alla à Escurolles, & là logea en cinq ou en six forteresses à l'enuiron, la plus part de ses gens d'armes, puis s'en retourna audit Aigueperse. Et quant Monseigneur de Bourbon, & les autres Seigneurs virent que les gens-d'armes du Roy estoient pres de sainct Pourçain, doubterent que le Roy ne veinst audit sainct Pourçain y mettre le siege. Et pour ce deslogerent, & s'en partirent Monseigneur le Daulphin, Monseigneur de Bourbon, & le Sire de la Trimoille nouueau venu, & auoit amené à l'aide desdits Seigneurs cent hommes d'armes. Si s'en allerent lesdits Seigneurs à Molins, & de là à Desize, & furent esmeuz d'aller en Bourgoingne. Mais ils eurent nouuelles que s'ils alloient plus auant, que nulles des bonnes villes ne les bouteroient dedens sinon à leur simple estat : & le plat pays ne souffreroit point que les gens-d'armes vesquissent sur eulx, s'ils ne payoient leur escot. Et doubterent que s'ils prenoient riens sur ledit plat pays, que les Seigneurs de Bourgoingne, & le peuple ne se esmeussent sur eulx & leurs gens. Et pource retournerent audit Molins. Lesdits Seigneurs cuidoient que le Vicomte de Loumeigne, & Sallezart dessus nommez deussent venir à leur aide. Mais ils firent le contraire. Car ils vindrent à l'aide du Roy, dont ils furent tous esbahiz. Mondit Seigneur de Bourbon auoit mise grosse garnison de gens-d'armes à Sancerre, & à Xaincoins, qui faisoient guerre à ceulz de Bourges, & au pays de Berry, & aussi à Corbueil, à Braye-Côte-Robert, & au bois de Vincennes à Paris, & és autres bõnes villes & pays d'enuiron, qui estoient au Roy. Et auoient esté parauant mesdits Seigneurs le Daulphin, & de Bourbon deuant Clermont, & Montferrant en armes à toute leur puissance pour les cuider peruertir, & tirer en leur obeissance, dont les sub-

iects d'iceux lieux se gouuernerent bien grandement & honorablement pour le Roy, comme vrays & loyaux subiects doibuent faire à leur souuerain Seigneur. Les gens du Roy se bouterent & logierent en toutes les places qui estoient en la Limaigne d'Auuergne, entre Aigueperse & Clermont, reserué Rion qui se tenoit pour le Duc de Bourbon. Le Roy delibera de partir, & de s'en aller audit Clermont dudit lieu de Aigueperse, où il fut grandement receu, & bien venu, & y fut enuiron quinze iours. Et vindrẽt par deuers luy les Barons, & trois Estats d'Auuergne qui luy firent grand reuerence, & tint le Roy son conseil publique. Et parla pour luy Monseigneur l'Euesque de Clermont, en remonstrant la maniere comment les Seigneurs dessusdits auoient procedé en leur mauuaise voulenté contre la voulenté du Roy, & comment le Roy auoit mis ordre auecques ses Capitaines & gens de guerre, pour les tenir en frontiere, afin de les garder de rober & destruire son peuple, quant les Seigneurs dessusdits ont mandé lesdits gens-d'armes, qui se deuoient tenir és frontieres, comme dit est. Et aussi auoiẽt prins Monseigneur le Daulphin son fils, & luy auoient donné à entendre parolles & choses plaisans à sa voulenté, afin de le mettre en parolle, & en fait à l'encontre de son pere, lesquelles choses sont contre Dieu, raison, & nature. Et pour ce requeroit le Roy lesdits Barõs, & gens des trois Estats, que à son besoin luy voulussent aidier de corps & de cheuance. Si luy firent responce lesdits Barons & autres des trois Estats, Qu'ils estoient siens de corps & de biens, & vouloient obeir du tout en tout à sa voulenté. Dont le Roy fut tres-content. Et donnerent au Roy les gens desdits pays certaine somme de deniers. Mõseigneur le Comte d'Eu trauailla moult deuers Monseigneur de Bourbon, pour veoir se l'en pourroit trouuer maniere de reduire luy & les autres Seigneurs enuers le Roy. & y fit moult de voyages qui riens n'y valurent. Dont ledit Comte eut assez de peine, & à la fin fist tant que Messeigneurs d'Alençon, & de Bourbon vindrent à Clermont où le Roy estoit, voire aux Cordeliers au dehors de ladicte ville. Et là demourerent trois iours, & parlerent ensemble le Conseil du Roy, & eulz ausdits Cordeliers. Pour le Conseil

1440. du Roy à parler aufdits Seigneurs, vindrent Meſſire Charles d'Anjou frere de la Royne, Monſeigneur le Conneſtable, Monſeigneur de la Marche, Mõſeigneur l'Eueſque de Clermont, Monſeigneur l'Admiral de Frãce, & autres Seigneurs du grant Conſeil du Roy. Et parlementerent enſemble, & conclurent leſdits Seigneurs pour le Roy, & les autres Seigneurs d'Alençon, & de Bourbon, de retourner deuers le Roy, & amener ou faire venir auecques eux Mõſeigneur le Daulphin audit lieu de Clermont, & là cõclurre & acheuer ce qu'ils auoient promis. Et ſe partirent en ce point leſdits Seigneurs deſdits Cordeliers pres dudit Clermont, leſquels deuoient retourner tous enſemble le Mardy enſuiuant audit lieu des Cordeliers. Et quant vint audit iour qu'ils auoient promis venir, le Roy ſçeut que leſdits Seigneurs ne faiſoient nulle mention de y venir, ne accomplir leur promeſſe. Et pour ce enuoya ſon auantgarde paſſer la riuiere d'Allier au pont du chaſtel. Et de là ſ'en allerent mettre le ſiege deuant la ville de Vichy, laquelle fut rendue par ceulz de ladicte ville, quant ils virent la perſonne du Roy deuant eux. Et eſtoit Capitaine d'iceluy lieu vn nõmé Barrette, lequel fit ſerement au Roy, & tous ceux de ſa cõpaignie, de le ſeruir de ce iour en auant enuers & contre tous: & que le Roy mettroit dedens ladicte ville en garniſon toute & telle puiſſance qu'il luy plairoit. Et les bourgeois de ladite ville & habitans d'icelle ſupplierent, & requirent au Roy treſ-humblement, qu'il luy pleuſt de ſa grace, que leurs perſonnes & biens meubles peuſſent eſtre ſaufs. Et le Roy tres-benignement leur octroya, parmy ce que les viures, qui eſtoient dedens ladicte ville, ſeroient departiz pour viure les gens-d'armes qui demoureroient pour le Roy en ladicte ville. Le Roy ordonna demourer audit Vichy à tout ſix vingts lances auecques les gẽs d'armes & de traict, Flocquet, & Iean de Brezé deſſuſnommez. Et ſ'en partit Barrette & ſa compaignie. Le Roy ſe partit dudit ſiege, & ſ'en vint en la ville de Cuiſſet, & enuoya ſon auantgarde pour mettre le ſiege à Varennes, & prindrent ſes gens pluſieurs places de mondit Seigneur de Bourbon à l'entour dudit Cuiſſet, & vint ſon ſiege à Varennes, que tenoient les gens-d'armes d'vn nommè Ferrieres du

res du pays de Niuernois, lequel en estoit Capitaine, & n'estoit pas en icelle ville pour icelle heure. Les gens-d'armes d'icelle ville furent fort trauaillez de la puissance du Roy, qui deuant eulx estoit, & se rendirent le baston au poing, parmi ce que ils deliureroient toutes les pertes & choses que Monseigneur de Gaucourt auoit perdues à sa prinse: & aussi deliureroiēt Gabriel de Bernes Maistre d'hostel de Mōseigneur le Daulphin, lequel auoit esté prins auecques mondit Seigneur de Gaucourt par ledit Ferrieres. Et promirent les gens-d'armes de ladite place les faire deliurer. Et de ce baillerent ostages, & se partirent de la place: & le Roy mit dedens Capitaines vn nommé Pierre Louuain, & Bertrand de Thoiouse. Le landemain se partit le Roy, & vint couchier à la Palice. Et le landemain apres s'en alla couchier à sainct An. Et en cheuauchant ses gens-d'armes prindrēt plusieurs forteresses és pays de Forests. Apres mist son siege deuant ledit lieu de sainct An, & les fist le Roy sommer par ses heraulz d'eux rendre, lesquels n'en voulurent riens faire. Et incontinent furent assortis canons & bombardes contre les murs de ladite ville, & monterent les gens du Roy sur les murs soubdainement. Et quant le Roy le sceut, il vint à grant haste pour faire descendre ses gens de dessus iceulz murs, afin qu'ils ne feissent aucuns maulx deshonnestes, comme l'en fait à la prinse de telles villes. Et lors se rendirent à la voulenté du Roy, lequel les receut benignement. Ceulz de Rouenne, de Charlieu, de Perreulz, & de plusieurs places vindrent faire obeissance au Roy. Et luy estant à Rouenne, vint deuers luy Monseigneur le Cōte d'Eu, lequel luy fist sçauoir qu'il luy pleust venir audit lieu de Cuisset, & que là vendroient deuers luy Monseigneur le Daulphin, & Monseigneur de Bourbon, lesquels se venoient mettre à sa misericorde, & qu'il luy pleust leur pardonner. Et se faisoit fort ledit Comte d'Eu, que s'il plaisoit au Roy venir de sa grace audit Cuisset, que sans nulle faulte, & sur sa vie, lesdits Seigneurs vendroient deuers luy audit Cuisset. Et là vindrent en grant reuerence deuers le Roy, & deuant luy, mesdits Seigneurs le Daulphin, & de Bourbon, en luy requerant mercy & pardon. Lesquels le Roy receut benignement. Et eurēt plusieurs parolles auec 1440.

1440. le Roy en toute humilité, ausquelles parolles n'y auoit que le Roy, mondit Seigneur le Daulphin, & Monseigneur de Bourbon. Et ces parolles dictes firent grant chiere ensemble: & firent crier la paix parmy ladite ville, dont tout le peuple fut moult resiouy. Et dudit Cuisset se partit le Roy, & vint audit Perieulz, & de là ausdits Rouëne & Charlieu, où il fut grandement receu selon la possibilité des habitans de la ville. Et luy estãt audit lieu de Charlieu enuoya mettre en ses mains Loches, Sancerre, Xaincoins, Corbueil, Braie-Comte-Robert, & plusieurs autres villes. Monseigneur le Duc d'Alençon deuant la paix faicte, vit & considera en soy celle guerre estre desraisonnable, desplaisante & dommageable au peuple, & congneut en soy que par petit conseil & simplement s'estoit bouté en telle besongne. Et les choses dessusdites considerees en soy auecques ceux de son Conseil, enuoya deuers le Roy luy estant à Cuisset aucuns de ses seruiteurs pour faire son traictié, lequel se fit legierement. Et print congié à Molins de Messeigneurs le Daulphin & de Bourbon. Et se mit ledit Duc d'Alençon en la riuiere d'Allier, & s'en alla par ses iournees en son pays à Pouencé, où se tenoit sa femme. Et manda à Niord que nul ne fist guerre en Poictou, & que Iean de la Roche vuidast dudit lieu, & si fit il. Le Roy partit dudit lieu de Charlieu, & vint à sainct Pourçain, pour pourueoir au gouuernement de ladite ville, & y mettre gens de par luy. laquelle luy auoit esté rebelle durant le debat des Seigneurs dessusdits. Et par luy appoinctié du gouuernement de ladite ville se partit, & s'en vint en la ville de sainct Pierre le Monstier, en laquelle il mist Capitaine, & ordonna nouuelle garnison, & de là s'en alla à la Charité sur Loire, laquelle se rendit à son obeissance, & y mist bonne garnison. Et de là se partit, & s'en vint en sa ville de Bourges, où estoient la plus part des Prelats, & notables Clercs de ce Royaume. Et là practiqua le Roy auec iceux Prelats, & notables Clercs du faict du debat de l'Eglise d'entre le Duc de Sauoye, lequel se nommoit Pape Felix, & le Pape Eugene. Fut par la deliberation d'iceux Prelats & Clercs, en la presence des Ambassadeurs d'iceux deux Papes dessusdits, se declaira le Roy pour luy, & pour tous ceulx de son Royaume, vray obeis-

ſant au Pape Eugene, lequel auoit eſté eſleu à Pape, apres 1440.
la mort du Pape Martin, par la deliberation des Ambaſſadeurs, & de tous les Roys Chreſtiens, & autres notables Clercs & Prelats, & leſquels eſtoient en Cour de Rome à l'heure que ledit Pape Eugene fut creé. Et ce fait & deliberé, le Roy ſe partit de Bourges, & ſ'en vint à Orleans, & là fit venir la plus-part de ſes gens-d'armes, leſquels il mit en certaines parties. Et enuoya & ordonna Meſſire Pierre de Brezé, auec Flocquet, & Iean de Brezé en ſa compaignie, pour prendre la ville & le chaſtel de Conches, & ſi firent ils. Et enuoya Poton de Xaintrailles auecques pluſieurs autres Capitaines nombrez à huict cens lances, & les Archiers pour emparer la ville de Louuiers, & ſi firent ils. L'autre partie de ſes gens-d'armes enuoya de là la riuiere de Seine pour leuer le ſiege de Harfleu, lequel eſtoit aſſiegé des Anglois. Et eſtoient ordonnez pour ce faire, & conduire icelle compaignie, Monſeigneur le baſtard d'Orleans, Monſeigneur de Gaucourt, Monſeigneur de Penuenſac, Eſtienne de Vignolles dit la Hire, le baſtard de Bourbon, & pluſieurs autres Capitaines, qui eſtoient nombrez à huict cens lances; & les Archiers, leſquels y furent cuidans leuer ledit ſiege, & en firent vaillamment leur debuoir. Mais ils y trouuerent les Anglois ſi grandemẽt fortifiez & aduitaillez, qu'ils ne peurent leuer ledit ſiege, & fallut que ladite ville fuſt rendue aux Anglois. Ladite compaignie des François, leſquels n'auoient place pour eux retraire plus pres que ſur la riuiere de Somme, où auoit dixhuict lieuës, ſ'en partirent pour tirer en pays où ils peuſſent trouuer des viures pour eux, & pour leurs cheuaulx. Et en cheuauchant, aucuns Anglois, leſquels Anglois cheuauchoient apres leſdits Frãçois, cõme il eſt accouſtumé de faire, trouuerẽt d'aduenture Monſeigneur de Gaucourt, lequel eſtoit demouré derriere pour faire amener ſon charroy. Si le prindrent & l'emmenerent priſonnier. Le Roy ſe partit d'Orleans, & vint à Chartres pour conforter ceux de Louuiers, & de Conches, & là demoura par l'eſpace de ſeize à dixhuict iours. Et la veille du iour de l'an ſe partit de Chartres, & vint par ſes iournees au pays de Champaigne, & là miſt pluſieurs chaſteaux & fortereſſes en ſes mains, eſquels ſe tenoient plu-

1440. sieurs Capitaines & gens-d'armes qui faisoient moult de maux esdits pays: comme le bastard de Bourbon, lequel auoit prins Mussi-l'Euesque, & pillé, Charles de Seruoles, qui pareillement faisoit moult de maux esdits pays, le bastard de Vergy, & plusieurs autres Capitaines des marches de Barrois, & de Lorraine. Et en especial le Sire de Commercy, lequel vint deuers le Roy à mercy en sa ville de Vaucoulour, & le Roy luy pardonna, & aux autres Capitaines, reserué le bastard de Bourbon, lequel fut noyé par iustice. Le Roy print lesdites places où se faisoient ces maulx, & y mit preud'hõmes de par luy. Et de là s'en vint à Reims, & à Laon, & fit mettre le siege à Marle, qui estoit au Comte de sainct Pol. Car les gens-d'armes dudit lieu faisoient moult de maulx és pays de Laonnois, & enuiron.

Pou deuãt ou mois de Ianuier vint Monseigneur d'Orleans de prison d'Angleterre, & arriua à sainct Omer où estoit le Duc de Bourgoingne, & sa femme, lesquels luy firent moult grant chiere. Et pou apres se maria à la fille du Duc de Cleues niepce dudit Duc de Bourgoingne. Et de là la mena à Paris, où l'en luy fit moult grant chiere, & de là à Orleans & à Bloys.

1441. L'An mil cccc. quarãte & vng le Roy fut à Laon, & là fist ses Pasques: & arriua la veille desdictes Pasques deuers luy la Duchesse de Bourgoingne grandement accompagnee. Et fut rendue la ville de Marle au Roy. Et vint le Cõte de sainct Pol, & aussi la Comtesse de Ligny femme de Messire Iean de Luxembourg en ladicte ville de Laon, & firent hommage au Roy de toutes leurs terres, par-promettant oster toutes pilleries & roberies de tous les pays & places qu'ils tenoient. Le Roy sceut ces nouuelles, & fut content, & receut bien & grandement ladicte Duchesse de Bourgoingne, & parla humblement au Roy des besongnes & affaires de ce Royaume. & puis s'en retourna en ses pays. Et vindrent aucuns Bourgoingnons & Picards, au chastel de Montagu, & fut abbatu ledit chastel. Puis se partit le Roy de Laon, & vint à Soissons, à Noyon, à Compiegne, & de là au pont saincte Messance. Et fit mettre le siege deuant la ville de Creilg, & le chastel ensemble que tenoient les

Anglois. Et estoit conduiseur de son auantgarde Monseigneur de Coectiuy Admiral de France, lequel se porta grãdement & honorablement à l'assiete dudit siege. Et estoiẽt au seruice du Roy Messire Philippe de Cullant, Ioachin Roault, & plusieurs autres Capitaines. Monseigneur le Connestable, & Poton de Xaintrailles & sa compaignie estoient allez à Paris, assembler gens & argent, & eulz en retournant amenerent l'artillerie, & manouuriers necessaires au siege. Les Anglois de ladicte ville de Creilg furent tant batus de canons, & de bombardes, & tant approuchez de fossez, & de mines, qu'il fallut que par force ils se rendissent, ou autrement ils eussent esté prins d'assault. Et estoiẽt dedens enuiron trois cens combatans, dont estoit chief vn Cheualier nommé Messire Guillaume Poictou, lesquels s'en allerent leurs corps & leurs biens saufs. Et en la compaignie du Roy estoient Monseigneur le Daulphin, Monseigneur Charles d'Anjou, Messeigneurs les Comtes d Eu, & de Richemont Connestable de France, Messeigneurs les Comtes de la Marche, & de Tancaruille, & plusieurs autres Seigneurs, Barons & Capitaines, nombrez iusques à cinq mil combatans. Et fut le Roy logié à Senlis tant comme le siege dura. Puis se partit de Senlis, & vint à sainct Denys, où il fit sa Penthecouste. Et cependant fit assembler ses gens-d'armes, & le Mardy ensuiuant accompaigné des Seigneurs dessusdits, & de sa puissance, vint mettre son siege deuant Pontoise, où estoient Messire Guillaume Chambrelan, & Messire Guillaume Poictou, accompaignez de six à huict cens Anglois, & faulx François. Si mirent le siege les Seigneurs François deuant la ville du costé dessusdit, & s'en retournerent le Roy, Monseigneur le Daulphin, & Messire Charles d'Anjou à sainct Denys. Et demourerent audit siege Monseigneur le Connestable, Monseigneur de Coectiuy Admiral, Poton, la Hire, Ioachin Roault, messire Philippe de Cullant, & plusieurs autres, iusques au nombre de six à sept mil combatans. Ce soir firent leurs approuchemens les François, & assortirent canons & bombardes, & firent de grands approuchemens de iour & de nuict, & tant qu'à la fin les Anglois desempareret le bouleuart du pont, & le gaignerent les François:

1441.

1441. & fut le pont tant battu de canons, qu'il en tomba trois arches en la riuiere d'Oise. Le Roy & mesdits Seigneurs vindrent huict iours ensuyuãts logier à l'Abbaye de Maubuisson. Et pou apres fut fait par les François vn bouleuart au dessouz de ladicte ville sur la riuiere d'Oise d'vn costé & d'autre: & au milieu vn pont de bateaux grant & large, où passoient gens à cheual & à pié. Et au bout dudit pont estoient les bateaulx de Paris chargiez de viures pour aduitailler l'ost, lesquels estoient seurement pour la seurté dudit bouleuart, pres duquel du costé deuers Normandie auoit vne Abbaye nommee sainct Martin, à vn traict d'arc dudit bouleuart, laquelle fut fortifiee, & en firẽt vne autre bastille, & en estoit chief pour la garder le Sire de Coectiuy Admiral de France. Et estoient ladicte bastille & Abbaye ioincts ensemble. Et dedens estoient de six à sept cens lances, & les Archiers, dont estoient Capitaines Messire Philippe de Cullant Mareschal de France, Monseigneur de Mouy de Beauuaisis, Ioachin Roault, & plusieurs autres Capitaines. Ladicte bastille fut grandement & honorablement gardee & fortifiee, & y conquirent grand honneur à la garde d'icelle ledit Admiral principallement, & tous les autres qui dedens estoient selon leur degré. Deux iours apres la fortification d'icelle arriua le Sire de Tallebot accompaigné de quatre mil combatãs, lequel vint presenter sa bataille, & mettre en ordonnance sur le bort d'vn grant fossé à vn iect de canon pres de ladicte Abbaye & bastille, & de deux autres logeis qui estoient pres de la bastille, où auoit deux cens lances, dont estoient conduiseurs la Hire, Ioachin Roault, & Pierre Iaillet Capitaine du pont de Meulenc, lesquels leur tenoient & bailloient l'escarmouche. Le Roy vint veoir le gouuernement des Anglois, & si firent Monseigneur le Daulphin, & Monseigneur Charles d'Anjou. Et auoit ordonné le Roy que nul homme ne bougeast de sa garde, sinon ceulz qui estoient ordonnez pour l'escarmouche. Et quant les Anglois, qui estoient dedens ladicte ville, virent que les François tenoient leur ordonnance, & estoient chascun en leur garde, ils le firent sçauoir au Sire de Tallebot, lequel voyant que la plus-part estoit delà le pont, & qu'ils ne pouoient venir si soudainement sur

luy, regardãt qu'ils estoient pres de Pontoise à vn traict de 1441.
canon, il se partit luy & sa bataille, & mist deux mil Archiers derriere. Et au plustost qu'il peut, passa vne petite riuiere qui là estoit, & tira à la ville, & là bouta ses viures, & reconforta ceulz de ladicte ville, puis s'en alla loger en vn fort logis de marests à vn quart de lieue de là, & là demoura vn iour ou deux. Et se partirent les Anglois de ladicte ville, lesquels l'auoiẽt tenue iusques à sa venue: & se y bouterent les Sires d'Escalles, & de Faucquembergue à tout mil & cinq cens Anglois, lesquels estoient venuz auecques ledit Tallebot. Et enuiron heure de mienuict le iour de sainct Iean Baptiste partit ledit Tallebot, & s'en alla à Mente. Apres enuiron trois septmaines vint le Duc d'Yorch du costé deuers Beauuoisin, pour aduitailler ceulz de ladicte ville, & osta ceulx qui estoient dedens, lesquels estoient traueilliez & naurez la plus part, & mist dedens la ville le Sire de Clifleton nommé Messire Nicole Bordet, & Henry Standich, accompaignez de huict cens Anglois. Puis se partit ledit Duc d'Yorch, & vint passer la riuiere d'Oise pres d'vne Abbaye nommee Royaumont. Et enuoya son auant-garde deuant le pont de Beaumont sur Oise. Et faisoient semblant qu'ils voulsissent passer par là pour abuser les François, qui gardoient le passage dudit pont, dont estoient chiefs pour la garde d'iceluy pont pour les François le Comte d'Eu, & Poton de Xaintrailles, & ainsi passa ledit Duc d'Yorch. Et quant les François le sceurent, tirerent à sainct Denys, doubtans que lesdits Anglois ne voulsissent prendre icelle ville de sainct Denys, pour garder qu'il ne peust venir viures en l'ost du Roy. [* Et au passer de la riuiere, allerent plusieurs Capitaines, pour leur cuider deffendre le passage. Mais ils trouuerẽt, que la plus part d'eulz estoit ja passée. Combien que ce nonobstant s'efforcerent de mettre leur entreprinse à effect, & leur firent tres-grande resistence. & y eut tres-grande escarmouche, en laquelle fut tué vn vaillant Escuyer du pays de Bretaigne, nommé Guillaume du Chastel, cousin germain de l'Admiral, le corps duquel fit depuis le Roy enseuelir haultement dedens l'Eglise de Sainct Denys.] Le Roy & Monseigneur le Dauphin qui estoiẽt à Maubuisson se partirẽt, & vinrent à

* Cecy a esté adjousté du Ms.

1441. la bastille de sainct Martin, reconforter leurs gens, & là demourerent vne nuict. Et le landemain le Roy s'en vint à Poissy, & par Monseigneur le Connestable, Flocquet, Iean de Brezé, & plusieurs autres fit aduitailler ladicte bastille bien & grandement. Le Duc d'Yorch vint au long de la riuiere d'Oise se logier à la fin d'Aise, où il souffrit moult de mesaise de famine; & là passa ladicte riuiere, & s'en retourna en Normandie. Le landemain le Roy se partit dudit Poissy, & s'en vint à Conflans, lequel il fit fortifier, plus fort qu'il n'estoit, & le landemain d'apres vint ledit Sire de Tallebot à Poissy à tout trois mil combatans, & pilla l'Abbaye dudit lieu, & les Dames, jaçoit ce qu'elles eussent sauf-conduit de luy, puis s'en retourna en Normandie. Et au bout de quinze iours reuint pour aduitailler Pontoise. Si partirent de l'ost Monseigneur le Connestable de France, Messeigneurs les Comtes d'Eu, de la Marche, de sainct Pol, & de Vendosme, & plusieurs autres, & vindrent logier à demie lieuë pres des Anglois. Et quant les Anglois sceurent la venue des François, cheuauchierent toute nuict, & passerent vne petite riuiere: & le landemain au point du iour les François ordonnerent leurs batailles, cuidans trouuer les Anglois sur les champs, & trouuerent qu'ils estoient ja passez, & estoient en chemin en approuchant ladicte ville de Pontoise: & ainsi les François ne leur porterent aucun dommage, & s'en retournerent lesdits Seigneurs en l'ost sans riens faire. Pou apres prindrent congié du Roy les Comtes de sainct Pol, de Vaudemont, & de Ioingny. Le Roy les remercia du seruice qu'ils luy auoient fait: & aussi print congié l'Euesque de Langres Per de France, qui estoit de ceulz de Vienne, & habandonnerent le Roy audit siege. Le Roy regardant que ses gens s'en alloient, conclud & ordonna battre la ville de Pontoise en toute & grant diligence: & fit prendre l'Eglise nostre Dame sur lesdits Anglois, laquelle fut prinse d'assault, & y eut trente & six Anglois, que morts que prins. Et apres ce que ladicte ville fut fort batue de canons & de bombardes, ordonna de l'assaillir. Et s'il aduenoit que l'en ne la peust prendre, de l'assieger du costé de deuers Gisors, en telle maniere que les Anglois estans en Normandie ne la peussent secourir. Le Roy auoit

auoit fait venir des manouuriers pour fortifier son siege, & auoit ferme propos & entention de n'en partir iusques à ce qu'il eust ladite ville. Mais les Comtes de sainct Pol, de Vaudemont, de Ioingny, & l'Euesque de Langres, qui s'en estoient allez, ou ceulx qui les conseilloient, pensoient le contraire. Le Roy ordonna l'assault estre baillé luy present deuant ladite ville le vingt-sixiesme iour d'Octobre. Et fit son assault pour la prendre en trois parties; c'est assauoir sa personne estre deuant la tour du Fresche, qui est sur le bort de la riuiere d'Oise, du costé là où estoit la bastille sainct Martin. Et estoient en sa compaignie Messeigneurs les Cõtes de la Marche, & de Tãcaruille, Monseigneur le Mareschal de Cullãt, & le Seigneur de Mouy de Beauuoisin, l'vn des enfans * d'Albret, l'ainsné fils du Seigneur de la Tour d'Auuergne. Et estoit le Roy accompaigné de mil ou douze cens Archiers & Arbalestriers, & de six cens lances, & d'autres nobles Seigneurs, Barons, Cheualiers, & Escuyers, qui deuoient estre deuant nommez, qui tous firent grandement leur debuoir. Au droit de nostre Dame de Pontoise estoient Monseigneur le Daulphin, Monseigneur Charles d'Anjou, Monseigneur le Connestable, Monseigneur l'Admiral, Monseigneur de Grauille Maistre des Arbalestriers, & plusieurs autres Barons, Cheualiers, & Escuyers, gens-d'armes & gens de traict, Archiers, & cranequiniers, qui tous firent vaillamment leur deuoir. Au bouleuart du pont de ladite ville de Pontoise estoient à l'assaillir & prãdre Monseigneur de Loheac Mareschal de France, Monseigneur de Thouars, Monseigneur le Vidame de Chartres, Monseigneur de la Suze, Monseigneur de Montejan, & plusieurs autres Capitaines, Cheualiers, & Escuyers, & estoient en icelle compaignie de quatre à cinq cens lances, & les Archiers à ce appartenans, lesquels assaillirent ledit bouleuart moult vaillamment. Du costé deuers Gisors estoient à cheual durant l'assault, la Hire, Sallezard, les Escossois, la garnison de l'Isle-Adam, & autres iusques au nõbre de trois cens lances, & les gens de traict, lesquels estoient là tous prests, afin que se les Anglois venoient des marches de Normandie, pour les receuoir, & garder les gens du Roy qui la ville assailloient. Et aussi que si

1441.

*Ms. de Lebrec, & par tout ainsi.

S

1441. les Anglois failloient de ladite ville, les garder d'eschapper. Dedens la riuiere estoient en foncets, & au dessouz de ladite ville ceulz de Meullenc, & vne partie de ceulx de Paris, qui par eaue assailloiẽt ladite ville, & tous faisans leur deuoir vaillamment. Les Anglois estoient sur les murs chacun à leurs gardes, qui se gouuernoient aussi moult vaillamment. Les François assailloient de toutes parts à bonnes eschielles, & tiroient de canons, arbalestres, arcs, couleurines, & de tous habillemens de guerre: & là eut moult d'armes faictes, & dura l'assault par l'espace de deux heures & demie. Mais à la fin le Roy eut la victoire. Et entrerent ceulx qui estoient de sa compaignie & de sa garde les premiers dedens par la tour du Fresche. Monseigneur le Daulphin, Monseigneur Charles d'Anjou, le Connestable, & autres Seigneurs de leur compaignie entrerent pareillement dedens par où ils assailloient. Et aussi firent Monseigneur le Mareschal de Loheac, & Monseigneur de Thoüars, lesquels entrerent pareillement par ledit bouleuart dudit pont. Et ainsi fut ladite ville prinse d'assault, où furent morts pour ce iour de quatre à cinq cens Anglois, & de trois à quatre cens prisonniers, & bien deux cens Anglois qui furent que morts que prins par la Hire, Sallezard, & les autres dessusdits, lesquels Anglois se cuidoient sauuer. Le Roy apres la prinse faicte de ladicte ville, alla parmy icelle sur vn petit cheual, & mondit Seigneur le Daulphin en sa compaignie. Et alla par les Eglises mercier Dieu de la victoire qu'il luy auoit donnée, & enuoya par toute la ville aucuns de ses gens pour garder les femmes & laboureurs de toute maniere de violence. Et le landemain fit sçauoir ceulz, qui estoient montez les premiers dedens ladite ville, ausquels quant il fut informé de la verité, il fit donner grands dons d'or & d'argent, & rentes à leurs vies entre les quatre portes de Paris: & les anoblist, & leur donna armes, afin que à tousiours en feust memoire. Le Roy ordonna leuer ses bastilles de deuant Pontoise, & aussi tous les ponts qui faits y auoient esté; ses bombardes & canons, & toute artillerie, & ordonna faire tout mener à Paris. Et aussi ordonna certaine quantité de gens-d'armes à la garde dudit Põtoise, & si la fit fortifier mieulx qu'elle n'estoit parauant.

Et apres vint à Paris, où il fut grandement receu, & ioyeusement pour la victoire que Dieu luy auoit donnee, & alla à nostre Dame la remercier. [*A la conqueste de ceste ville de Pontoise eut entr'autres grant honneur l'Admiral, lequel durant le siege auoit eu la plus-part du gouuernemẽt, & estoit l'vn des prochains du Roy, touchant l'auctorité pour lors, tellement qu'il en fut moult prisé & loué de tous. Et aussi montra bien le Roy sa ferme constance.] Car il alloit tous les iours de Conflans audit siege tant qu'il dura, & alloit pres des murs de la ville pour faire assortir, & tirer les bombardes, & aussi pour faire les fossez, & approuchemẽs, où il se mettoit en grant peril pour accomplir ce qu'il auoit entreprins. Le Vendredy deuant l'assault dudit Pontoise fut prinse la cité d'Eureux des François. Et en estoit Chief pour le Roy à la prendre Robert de Flocques Capitaine de Conches. Et fut prinse ladite ville d'eschielle par le moyen d'vn pescheur de poisson de ladite ville, & d'vn autre son compaignon dudit lieu. Et estoit le pescheur dehors à la prinse, & son compaignon estoit sur les murs où il faisoit le guet à l'endroit dont les François eschelloient ladite ville: & le pescheur estoit en l'eauë à tout sa nasselle faignant de peschier: & les François auecques luy qui passoient la riuiere pour venir au pié des murs. Ainsi y monterent & prindrent ladite ville, & la mirent en l'obeissance du Roy.

1441.

* Adiousté du Ms.

Celuy an ou moys de Nouembre se partit le Roy de Paris, & cheuaucha tant par ses iournees qu'il vint à Saulmur sur Loire: & aussi y vindrent la Royne, Monseigneur le Daulphin, Monseigneur Charles d'Anjou, & plusieurs autres grands Seigneurs. Et depuis audit lieu de Saulmur vindrent deuers sa noble & haulte Majesté, les Ambassadeurs du Duc de Bretaigne, pour ce que ledit Duc sçauoit que c'estoit le plaisir du Roy, d'oster les pilleries & roberies que faisoient aucunes mauuaises gens du pays de Bretaigne és pays de Poictou, de Xaintonge, & Anjou, des places & chasteaux des Essars, & Palluau, que ledit Duc tenoit par force, lesquels ils tenoient au preiudice & dommage de la femme du Seigneur d'Auaugour, qui estoit frere du Comte de Penthieure. Et sont iceux chasteaux des

1441. Essars & Palluau tenuz en hommage du Roy à cause de sa Comté de Poictou. Et pour ce pour oster les pilleries qui se faisoient sur le peuple desdits pays, par l'ordonnance du Roy ledit Duc de Bretaigne manda à ceulx qui les places tenoient, qu'ils missent lesdites places és mains, & en la garde de Monseigneur le Connestable de France son frere, & si firent ils.

Ou moys de Ianuier apres la Tiphaine le Roy se partit de ladicte ville de Saulmur, & vint en son pays de Poictou: C'est assauoir à Marueil, & à saincte Hermine, qui sont au seigneur de la Trimoille; & dedens lesdits lieux auoit gens qui faisoient plusieurs maux és pays dessusdits: & pource les fit le Roy vuider desdites deux places, & firent le serement les Capitaines dudit Seigneur de la Trimoille, qu'ils tiendroiēt le peuple dudit pays en paix, sans plus riens prādre sur eulx. Le Roy se partit dudit pays de Poictou à tout son ost, & arriua en la cité de Xaintes auec aucuns des Seigneurs de son sang & de plusieurs ses Barons: & vint pour oster la pillerie, que y faisoient sur son peuple de Poictou, & de Xainctonge, les gens du Seigneur de Pons, lequel Seigneur quant il sceut la venue du Roy, luy enuoya en grant reuerence les clefs de ses villes, & chasteaux, comme l'en doit faire à son souuerain Seigneur. Et vint ledit Seigneur de Pons en sa personne en grant humilité au Roy: & mist le Roy en ses mains certaines ses places: & icelles mesmes, qui estoient anciennement du domaine du Roy, que ledit Seigneur de Pons, & son pere auoient longuement tenues par force, disans que le Roy de France anciennement leur auoit baillé lesdites terres, & icelles engaigees pour certains prests qu'ils auoient faits à la Couronne de France durant les guerres: & ainsi fit son traictié, & fut le Roy content de luy. Apres ce fait & ordonné dudit Seigneur de Pons, le Roy enuoya partie de son ost deuant la ville de Taillebourg. Et entrerent dedens par force, & là fut prins le Capitaine dudit lieu, lequel estoit du pays de Bretaigne, nommé Morice de Plusqualet, & fut mené prisonnier en la ville de la Rochelle, & furent ses gens decapitez & pendus, qui furent prins par force en ladite ville, & furent executez pour les maulx qu'ils faisoient esdits pays. Le Roy y

mist des gens de par luy pour la garde de ladite ville, & seurté du pays. Puis se partit le Roy dudit pays, & vint à Ruffec en Poictou, & fit mettre le siege deuant le chastel de Brethueil sur la riuiere de la Charente, que tenoit ces iours Guyot de la Roche vn Gentil-homme dudit pays, & auoit mis ledit Guyot deux cens hommes de guerre dedēs ledit chastel, lesquels se tindrent contre le Roy & sa voulenté. Et furent si approuchiez de fossez, de bombardes, & d'engins vollans qu'ils se rendirent au Roy, parmy ce qu'ils ne se deuoient iamais armer contre luy ne sa Seigneurie. Et pour le Roy y eut la charge Monseigneur Prigent de Coectiuy Admiral, & auecques luy Messire Philippe de Cullāt Mareschal de France, & Messire Pierre de Brezé Seneschal de Poictou, de faire sur ce qu'ils aduiseroient estre bon de faire. Et apres la reduction d'icelle place, elle fut abbatue & demolie par l'ordonnance du Roy. 1441.

L'An mil cccc. quarante & deux le Roy fit sa feste de Pasques à Ruffec, & enuoya Monseigneur d'Orleans deuers luy Monseigneur le Comte de Dunoys bastard d'Orleans, par lequel il escriuit au Roy qu'il auoit baillé la charge audit Comte d'oster de la cité d'Angoulesme Guyot de la Roche, & tous ses gens, lesquels faisoiēt moult de maulz esdits pays de Poictou, & de Xainctonge, & aussi aux pays d'enuiron. Et demanderent aucuns des gens dudit Guyot de la Roche sauf-conduit du Roy pour aller deuers Monseigneur le Duc d'Orleans, lequel leur fut baillé, & s'en retourna ledit Comte de Dunoys auecques eulx deuers mōdit Seigneur le Duc d'Orleans, pour sçauoir au vray de sa voulenté, s'il luy plairoit qu'ils vuidassent ladite place. Et ordonna la bailler en garde au Sire de Rambouillet, & à Pierre Boisseau. Ainsi partit ledit Guyot, & ses gens aussi, & s'en allerent en ses places de Monteydant, & de Montendre, qui sont en Bourdelois, iusques à ce que ledit Guyot eust licence de mondit Seigneur le Duc d'Orleans, de qui il estoit seruiteur, & sçauoir de par luy ce qu'il auoit à faire. Apres cest appoinctement le Roy se partit dudit pays, & vint à Limoges, & là vindrent deuers sa Majesté les Ambassadeurs de Messeigneurs d'Orleans, de Bourgoingne, d'A- 1442.

1442. lençon,& de Bourbon,lesquels proposerent deuant le Roy de par lesdits Seigneurs, en baillant certains articles, comme ils disoient,pour le bien & gouuernement de ce Royaume;& pour mettre en forme comment cedit Royaume deuoit estre gouuerné selon l'aduis & deliberation des dessusdits Ducs & Seigneurs, lesquels auoient esté ensemble en la cité de Neuers,le Karesme de deuant. Le Roy fit dire aux Ambassadeurs telle responce qu'il luy pleut,& la fit de par luy l'Euesque de Clermont en sa presence.Et apres s'en retournerent lesdits Ambassadeurs chacun deuers leursdits Seigneurs en leurs pays. Le iour de Pentecoste tint le Roy haulte feste à Limoges: & là furent Monseigneur le Daulphin, & Monseigneur le Duc d'Orleans,& Madame sa femme,qui estoient venuz en ladite cité de Limoges de nouuel.Et là estoient Monseigneur Charles d'Anjou, Mōseigneur le Connestable, Monseigneur de la Marche, & plusieurs autres grands Seigneurs.Là fut faite grant chiere tant pour ledit iour comme pour la venue de mondit Seigneur le Duc d'Orleans & sa femme. Et donna le Roy à Monseigneur le Duc d'Orleans huict vingts mil francs sur son Royaume, pour luy aidier à payer sa raençon.Et aussi luy donna dix mil francs pour entretenir son estat par chacun an. Et ainsi s'en retournerent mondit Seigneur d'Orleans & sa femme en leur pays. Le Roy print son voyage pour aller à Tholouse,& de là à Tartas, que les François tenoient: c'est assauoir les gens de Monseigneur d'Albret, lesquels auoient fait composition auecques les Anglois, qui vn pou deuant auoient mis le siege deuant ledit Tartas.La veille de sainct Iean Baptiste oudit an,ils debuoient rēdre ladite place de Tartas en l'obeissance du Roy d'Angleterre. Et pour la seureté desdits Anglois à auoir ladite ville, en faulte des promesses dessusdites,auoient le second fils du Seigneur d'Albret en hostaige,lequel ou cas que ladite ville n'estoit secourue des François,ledit fils demoureroit Anglois,& Seigneur de ladite ville de Tartas.Et pource cheuaucha le Roy pour les causes dessusdites, & tant qu'il vint en sa cité de Tholouse, où il fut receu à grant reuerence des gens d'Eglise, nobles, bourgeois & habitans d'icelle cité.Et apres ce vindrent deuers sa Majesté Messei-

gneurs les Comtes d'Armaignac, de Foix, de Comminge, 1442.
& d'Estrac, lesquels promirẽt au Roy de se seruir de corps, de gens, & de puissance, & de mettre leurs pays en guerre contre les Anglois. Et vindrẽt aussi deuers le Roy plusieurs nobles, grans Seigneurs, Cheualiers, Escuyers, & Capitaines de ce Royaume, [entre lesquels estoit Messire Loys de Laual, Seigneur de Chastillon, pour estre auec le Roy, & le seruir] à ladite iournee de Tartas.

En ce tẽps eut entre Eureux & le Neufbourg vne rẽcõtre entre les Anglois & les Frãçois. Lesdits Frãçois gaignerent. Mais vn Escuyer & Capitaine d'iceulz François nõmé Iean de Brezé du pays d'Anjou y mourut, dont fut dõmage. Car il estoit vaillant Escuyer. Et vn Escuyer nommé Flocquet, compaignon dudit de Brezé en armes, Bailly d'Eureux, & Capitaine de gens-d'armes, iaçoit que sondit compaignon d'armes fust tué oudit champ par les Anglois, si gaigna ledit Flocquet le champ: & y eut de deux à trois cens Anglois morts en ladicte place, & des plus gens de bien prins prisonniers, lesquels ledit Flocquet amena en la cité d'Eureux, & demoura le champ aux François.

En ce temps descendit le Sire de Tallebot venant d'Angleterre en Normandie, & auoit en sa compaignie deux mil combatans. Et assembla ses gens auec ceulz qu'il auoit amenez des garnisons, qui deuant estoient au pays de Normandie, tant qu'il peut, les places gardees; tant qu'il eut en sa compaignie de quatre à cinq mil combatans. Et vint tenir le siege deuant Conches, que les François tenoient, & estoit Capitaine dudit lieu de Conches ledit Flocquet, où ses gens estoient de par luy. Et ledit Tallebot estant au siege de Conches, Monseigneur le bastard d'Orleans Comte de Dunoys, le Mareschal de Loheac, & le Vidame de Chartres mirent le siege deuant Galardon [non pas tant pour le prendre, comme pour donner occasion de sauuer les autres François estans assiegez dedens Conches.] Et quant ledit Sire de Tallebot, qui tenoit ledit siege à Conches, sceut ces nouuelles, doubtant que les Frãçois ne prinssent ledit Galardon, que tenoit pour le Roy d'Angleterre vn Cheualier Arragonnois nommé Messire François de Surienne: ce cõsideré, ledit Sire de Tallebot fit traictié à ceulz de Conches,

1442. qu'ils s'en yroient dudit lieu leurs corps saufs. Et ainsi se partirent les François d'iceluy Conches, ainsi que dit est. Et incontinent se partit ledit Sire de Tallebot à toute sa puissãce, pour cuider leuer le siege que tenoiẽt mesdits Seigneurs le Bastard Mareschal & Vidame, lesquelz auertis de sa venue se partirent de deuant ledit Galardon, & firent emmener bombardes, canons, & autre artillerie seuremẽt, sans aucune perte, en la cité de Chartres: considerans qu'ils n'estoient pas gens pour resister à la puissance des Anglois, & aussi qu'ils ne vouloient pas mettre le faict du Roy à l'auenture; veu que le Roy, & la plus-part de sa puissance estoient à la conqueste de Guienne. Et pou de temps apres laissierent lesdits Anglois ladite ville de Galardon, laquelle fut abbatue.

En ce temps s'en vint le Roy René Duc d'Anjou, de Bar, & de Lorraine, du Royaume de Naples, où tout le pays estoit conquis sur luy. Enuiron le huictiesme iour de Iuing se partit le Roy de sa cité de Tholoze, & cheuaucha tant par ses iournees qu'il vint en personne la veille de sainct Ieã deuant la cité de Tartas. Et estoient en sa compaignie Monseigneur le Daulphin son ainsné fils, Monseigneur Charles d'Anjou Comte du Maine, Monseigneur de Richemont Connestable de France, Messeigneurs les Comtes d'Eu, de la Marche, de Foix, de Castres, & de Perdriac, Monseigneur le Vicomte de Narbonne, & celuy de Loumaigne ainsné fils de Mõseigneur le Comte d'Armaignac, Monseigneur d'Albret Comte de Dreux, & de Gaure, Messeigneurs les Comtes de Comminge, de Tancaruille, & d'Estrac, le Vicomte de Tartas, & son frere, Messire Philippe de Cullant Mareschal de France, Messire Prigent de Coectiuy Admiral de France, Messire Loys de Laual Seigneur de Chastillon, Mõseigneur de Montgascon fils ainsné de Monseigneur le Comte de Boulongne. Et auoit le Roy en sa compaignie plus de sept à six vingts Barons, & Bannieres; & toutes ses gens en bataille en moult belle ordonnance, & en grans habillemens de cheuaulz & de harnois couuerts de soye & d'orfaurerie, & auoit quatre mil lãces, & huict mil Archiers, & huict autres mil combatans, tant Arbalestriers que coustilleurs. Le Roy tint celle

iournee

iournee tres-hautement & honnorablement, & ne eurent ceulz de ladite ville aucun secours des Anglois [Parquoy les Anglois luy amenerent les ostages qu'ilz auoient, où estoit le second fils d'Albret.] Et le landemain se partit le Roy apres que icelle ville fut deliuree, & les Seigneurs pour ostages baillez & restituez par le Sire de Conac qui les tenoit pour les Anglois, lequel fit le ferement au Roy d'estre François. Et ainsi s'en partit le Roy & son ost, & vint mettre le siege deuant sainct Seuer, auquel lieu estoit le Seneschal de Guienne nommé Messire Thomas Rameston accompaigné de cent hômes d'armes, Anglois & Gascons, & deux mil Arbalestriers Gascons, dont la plus-part furent morts, & les autres s'enfouirent. Le Roy enuiron midy fit donner l'assault en ladite ville de S. Seuer és faulxbourgs qui estoient moult forts de mur, de pal, & de fossez grands & parfonds, & lesquels ville & faulxbourgs furent prins d'assault: & y entrerẽt les premiers les gens du Connestable du costé deuers Bordeaux. [*Et y mourut trois cens & trẽte personnes ou enuiron de ceux de la ville, & s'en fuyrent huict cens Arbalestriers hors de ladite ville, quand ils virent la desconfiture.] Et fut prins ledit Seneschal Anglois hors d'icelle ville en fuyant. Le Roy fut là huict iours, & demoura ladite ville en garde en la main de Monseigneur le Connestable. Puis se partit le Roy, & cheuaucha tant luy & son ost qu'ils vindrent deuant la cité d'Aqs, qui est assise sur la riuiere de la Dourdonne,* laquelle riuiere chet en la mer à Capbreton au dessouz de la ville de Bayonne, à trois lieuës: laquelle ville est moult forte de fossez, de murs, & de tours. Le Roy fut deuant ladite cité l'espace de six sepmaines, & à la fin Monseigneur le Daulphin leur donna l'assault en personne soudainement. Mais ceulx d'icelle cité, qui auoient de vaillans gens de guerre dedens, se tindrent moult longuemẽt en leur bouleuart qui estoit moult fort. Et à la fin ce mesme iour sur le vespre fut prinse d'assault la premiere tour deuant leur porte: & là eut de grands vaillances faites de ceulz de dedens, & de ceulz de dehors. Et quant ceulz de la ville virẽt ces choses, ilz se esbahirent moult. Et ordonna le Roy donner l'assault le landemain au matin à ladite cité. Mais audit matin ceulz de ladite cité

1442.

Adjousté du Ms.

* *Faut lire* de l'Adour, ou de Dour, *que les Latins nommẽt* Aturrum, *ceux du pays* Adou, *Scaliger,* Ador, *&* *Vinet*, le Tarn. *Car la ville d'Aqs est assise sur cette riuiere, & non sur la Dordonne.*

1442. virent les batailles de tous costez plainement pour les assaillir. Et pour ce vindrent à parlementer, pour escheuer que ladite ville ne fust prinse d'assault & pillee. Le Roy les print à mercy, pourueu que le Seneschal des Lannes Seigneur d'Vsa, tenant le party des Anglois, rendroit les chasteaux de Bedos, de Serues, & ceux de ladite cité demourroiét en leurs frãchises accoustumees sans riens perdre. Et de ce bailla ledit Seneschal son fils en ostage. Et demoura le Roy en icelle ville enuiron huict iours, & laissa au chastel dudit lieu vn Escuyer de la Comté d'Armaignac nommé Arnault* Guillaume de Bourguignen pour la garde dudit chastel. Ainsi se partit le Roy de là. En ce voyage luy firent serement plusieurs Barons de Gascongne Anglois. Et tant qu'il fut audit siege d'Aqs, le Comte de Foix le seruit longuement de viures de son pays de Bearn plus que nuls autres. Et estoient d'vn des costé de la ville là où estoit le Roy, Monseigneur le Daulphin, les Comtes du Maine, d'Eu, de Foix, de Comminge, & d'Estrac: & plusieurs autres grans Seigneurs, Barons, & Capitaines. De là la riuiere du costé deuers Bourdeaulz, au plus pres du pont de la cité, estoient Monseigneur d'Albret, & le Vicomte de Tartas son fils, les Seneschaux de Beaucaire, & de Tholouze, le Bailly de Lyon nommé Messire Theaulde de Valpargne, le Sire de Chasteauneuf de Bretonne, le Sire de Clermont-de-Lodesue, & plusieurs autres Seigneurs & Capitaines. De l'autre part de ladite ville estoient Monseigneur le Connnestable de France Comte de Richemont, le Comte de la Marche, le Vicomte de Loumaingne fils du Comte d'Armaignac, Monseigneur de Chastillon frere du Comte de Laual, & plusieurs autres Barons & Capitaines. Et à vne des portes estoient la Hire & Ioachin Roault. Et le iour que le Roy se partit de ladite cité d'Aqs, plusieurs Capitaines de ses gens estoient sur le pays du costé de Foix, qui faisoient moult de maulx. Si se mirent sus quatre mil hommes dudit pays, & vindrent courre sur le logeis d'vn Capitaine nommé Blanchefort, sans le sceu dudit Comte de Foix, lequel estoit deuers le Roy. Or aduint que la plus-part des Capitaines du Roy estoient en vn champ, où ils attendoient là l'vn l'autre pour aller auecques le Roy tous à cheual. Et

*cy deuant Guillau, & ailleurs Guillem.

vindrent à eulx les gens dudit Blanchefort crians à l'arme tous en fuitte. Si tournerent contre lesdits Bearnois tous ensemble. Et quant iceux Bearnois apperceurent le grant nombre des François, ils se mirent en fuitte, & les François attaingnirent les derniers desdits Bearnois en vne vallee entre deux hayes, & en occirent enuiron sept cens, & en prindrent deux cens, & les autres s'en fouirẽt en leur pays, & autre chose n'en fut. Le Roy vint en sa cité d'Agẽ, & enuoya sommer par ses heraux ceux de Tournus & de Mermande, lesquels se mirent en son obeissance. Et puis bien tost apres se partit le Roy, & vint audit lieu de Mermande pour mettre le siege à la Riolle. Et fit mettre le siege à Chasteau-Milan par le Vicomte de Loumeigne, & à Montboistin, lesquels se rendirent. Et vindrent deuers le Roy le Sire de la Roquetaillade, & le Sire de la Mothe, lesquels se mirent en son obeissance eux & leurs places. Et fut mis le siege deuant ladite Riolle, auquel lieu estoit George Soliton Escuyer Anglois, Capitaine desdites ville & chastel, & vn Gascon nommé le Baron, à tout cent lances, & trois cens hommes de traict. Et le troisiesme iour ensuiuant le Roy fit assembler ses gens, & assaillir ladite ville: & fut gaingnee & prinse d'assault moult vertueusement, & fit le Roy mettre le siege deuant le chastel de toutes parts. 1442.

En ce temps, ou pou deuant, ceulx de Bayonne eurent aucun parlement à ceulx de la cité d'Aqs secrettement: & vindrent à vn matin eulx embuschier en vn Monstier pres de la porte dudit Aqs. Et quant l'en vint ouurir la porte au matin se bouterent dedens, & gaingnerent ladite ville, & mirent le siege deuant le chastel, & l'assaillirent moult durement. Et au troisiesme iour le Capitaine Regnault Guillaume de Bourguignen leur rendit ledit chastel, dont il fut moult blasmé. Iaçoit ce qu'il demeura prisonnier ausdits Anglois de Bayonne, où il fut mené apres la reduction de la place. Car se il se fust tenu encor vn iour, le Comte de Foix le venoit secourir. Et aussi y venoit de par le Roy Messire Philippe de Cullant Mareschal de France. Ainsi fut perdue ladite Cité d'Aqs pour le Roy. Et incontinent que ceulx de sainct Seuer sceurent, que ledit d'Aqs s'estoit rebellé, se retournerent Anglois. Et le Comte de Foix, qui

1442. estoit leur voisin, pou apres mit ladicte ville de sainct Seuer en l'obeissance du Roy.

Ou moys de Nouembre ensuiuāt fut prinse du Sire d'Estouteuille Capitaine du Mont S. Michiel, la ville de Grāuillé par le moyen d'vn Anglois d'Angleterre, qui bouta les François dedens de nuict, pour vn desplaisir que le bastard d'Escalles, qui estoit Lieutenant dedens, luy auoit fait: Et tenoit ladite ville pour le Roy d'Angleterre, le Sire d'Escalles parauāt la prinse d'icelle, qui estoit gouuerneur de la basse Normandie.

En ce temps vint mettre le Sire de Tallebot vne bastille deuant Dieppe du costé deuers France, accōpaigné de mil & cinq cens Anglois.

En ce temps mourut la Royne de Sicille, mere du Roy René, de la Royne de France, & de Monseigneur Charles d'Anjou, & fille du roy Iean d'Arragon, & de la roine Yolent fille du Duc de Bar. Et fut enterree en l'Eglise sainct Morice en la cité d'Angiers empres le Roy de Sicille son mary. laquelle Royne fut en son temps vne moult sage & bonne Dame. Et trespassa le Duc Iean de Bretaigne en celuy an, & fut Duc apres luy François son fils ainsné.

Le Roy estant deuant le Chastel de la Riolle tenant le siege, & dedens les mines faictes deuant ledit chastel, fut frappé d'vn traict par la gorge le Comte d'Eu, & luy venoit yssir par l'espaule senestre, dont il en fut en grant dangier de mort. Le huictiesme iour de Decembre fut rēdu le chastel de la Riolle au Roy, & s'en allerent les Anglois de dedens vn baston ou poing: & s'en partirent Gieuffroy Soliton, & le Baron Capitaine auecques huict vingts Anglois. Et fut baillé ledit chastel en garde à Oliuier de Coectiuy Seneschal de Guienne pour le Roy, qui le fist bien aduitailler & artillier. Les François eurent moult de mesaise deuāt ledit chastel, car l'hyuer fut moult fort de gellees & de neiges, & ne pouoient auoir viures que de Tholouze: & dudit chastel y a vingt six lieues iusques à ladite ville de Tholouze, & venoient les viures par eaue, laquelle deuint glacee. Et à prendre lesdites ville & chastel se gouuernerent sagement le Sire de Coectiuy Admiral de France, Valpergne Bailly de Lyon, & le Seigneur de Vennensac Seneschal de

Thoulouse. Et apres la reduction desdites ville & chastel, 1442.
se partit le Roy de ladicte Riolle, & vint en sa cité de Montauban, faire sa feste de Noel. Et là vindrent la Royne, Mõseigneur le Daulphin, Monseigneur Charles d'Anjou Comte du Maine, les Comtes de la Marche & de Tancaruille.

En ce temps gellerent tres-fort les riuieres du pays de Gascongne, & de Languedoc, & de Quercy, tellement que nuls bateaux ne pouoiẽt aller sur eaue de nulle part, & ne pouoit l'en aller par les champs à cheual ne à pié pour les neiges qui estoient cheutes.

Ou moys de Mars le Roy estant en ladicte cité de Montauban, par grant deliberation enuoya ses gẽs, & ambassadeurs par deuers les Comtes d'Armaignac, de Foix, & de Comminge, pour ce que ledit Comte de Comminge tenoit sa femme heritiere dudit Comté de Comminge en prison: & le Roy regardant le faict en vouloit faire iustice, comme il appartiẽt de droict à vn chascun faire. Si enuoya iceulx ambassadeurs deuers lesdits Comtes, & vindrent premier deuers le Comte d'Armaignac, en luy remonstrãt comment il tenoit induement plusieurs places de ladicte Comté de Comminge, & qu'il les mit en la main du Roy. Auquel commandement il obeit, & furent mis sur les tours & murs desdictes places les banieres & pannonceaux du Roy. Et firent commandement lesdits ambassadeurs au Comte d'Armaignac, & le adiournerent de main mise à comparoir en personne à quinze iours prouchainement ensuiuans deuant le Roy audit lieu de Montauban, & aussi à comparoir en personne en Parlement deuant le Procureur du Roy dedans la feste de sainct Iean Baptiste ensuyuant oudit an, à respondre sur plusieurs rebellions faictes par luy & ses officiers contre les gens du Roy, & aussi qu'il se disoit par la grace de Dieu Comte d'Armaignac, ce qui n'appartient à Duc ne à Comte subiect de nul Royaume. Et de là s'en allerent lesdits ambassadeurs deuers le Comte de Foix, en luy faisant commandement de par le Roy, qu'il leur rendist & deliurast ladite Comtesse de Comminge. Lequel Comte leur respondit, qu'elle n'estoit point en nulle de ses places, & se trouuee y estoit pour la leur faire ren-

1442. dre & deliurer, fit faire ouuerture de toutes ses places, & ne la y trouuerent point. Puis allerent lesdits Ambassadeurs deuers le Comte de Comminge, & luy firent pareil commandement, qu'il rendist au Roy ladicte Comtesse de Cōminge. Si obeist ledit Comte, & fut amenée en ladite cité de Thoulouze deuers le Roy, & aussi y vint le Comte de Comminge, lequel estoit adiourné à comparoir en personne audit lieu de Thoulouze, pour oyr luy, & ladicte Comtesse de leur debat. Et aussi furēt enuoyees lettres aux trois Estats de Comminge de par le Roy, comment ils vinssent deuers le Roy audit lieu de Thoulouse, pour veoir & oyr ce que le Roy ordonneroit pour le bien de luy, & de ladicte Comtesse. Et pour faire raison à vn chascun, le Roy par deliberation de Conseil, presens les dessusdits Comte & Comtesse, & lesdits trois Estats, ordonna que ladicte Comtesse demourroit en sa franchise & liberté, laquelle estoit aagee de quatre vingts ans ou enuirō, & auroit la moitié de ladicte Comté sa vie durant. Et s'il aduenoit que ladite Comtesse mourust auant qu'iceluy Comte, ledit Comte rendroit apres le decés toute ladicte Comté paisiblement. Et par iceluy appoinctement faisoit ladite Comtesse le Roy vray heritier, ou cas que la fille d'icelle Comtesse n'auroit nuls enfans ne hoirs de son corps, laquelle n'ē eut nuls qui suruesquissent ladite Comtesse, comme il appert par le testament d'icelle Comtesse. Et aussi par l'appoinctement faict à Tholouze se consentit Messire Matthieu de Foix Comte de Comminge de par sa femme dessusdite, que le Roy fust heritier apres le decés d'elle & de luy. Et cedit appoinctement fait, fut ladite Comtesse menee à Poictiers pour viure à son plaisir du sien, & de ladite Comté, comme le Roy luy auoit ordonné par prouision. Puis apres se partit le Roy de Tholouze, & cheuaucha tant qu'il vint en sa cité de Thulle, & là fist ses Pasques.

1443. L'An mil cccc. quarante & trois le Roy se partit de sa cité de Thulle, & vint en sa cité de Poictiers, & là fit sa feste de Penthecoste, & estoiēt deuers sa Majesté royale, le Roy René de Sicille, & le Duc d'Orleās. Et y vint Monseigneur le Daulphin, & bailla le Roy à mondit Seigneur le Daul-

phin la charge, & gouuernement du pays d'entre Seine & 1443.
Somme. Et se partit mondit Seigneur le Daulphin de ladite cité de Poictiers, où il fit sa feste de Penthecoste auãt son partement, & vint par ses iournees de là iusques au pays de Caux: & arriua deuant vne bastille que le Sire de Tallebot auoit mise, & assise deuant la ville de Dieppe. Et estoient auecques luy les Comtes de sainct Pol, & de Dunois, le Sire de Gaucourt, & plusieurs autres iusques au nombre de trois mil combatans. Les Anglois y auoient esté par l'espace de neuf mois. Et mondit Seigneur le Daulphin leur fit dõner l'assault la veille de la mi-Aoust oudit an, & les print d'assault. Et estoient dedens Messire Guillaume Poictou, & le bastard de Tallebot, lesquels furent prins & morts, & trois cens Anglois en ladite place, & de la langue Françoise qui furent noyez depuis ladite prinse. Et ainsi fut prinse ladite bastille de Dieppe: & y fut moult vaillant mondit Seigneur le Daulphin, & le Comte de Dunoys, chacun selon son degré.

En ce temps mourut la Comtesse de Comminge en la cité de Poictiers. Et quãt le Comte d'Armaignac le sceut, il print les places de ladite Comté oultre & par dessus la sauuegarde du Roy, pour les vouloir applicquer à soy, & à son domaine, nonobstant l'appoinctemẽt que le Roy auoit fait à Thoulouze. Ce mois d'Aoust descendit le Comte de Sombresset à Chierebourg, à tout huict mil combatans, & vint en la terre du Duc d'Alençon sur les marches de Bretaigne à tout son ost, & vint deuant la Guierche en Bretaigne, disant qu'elle estoit au Duc d'Alençon, jaçoit ce que le Duc de Bretaigne eust treues au Roy d'Angleterre. Si print ledit lieu par composition, & fut logié deuant Pouencé l'espace de deux mois sans y mettre le siege: & là vindrent la plus-part des Anglois des frontieres de Normãdie, cuidans estre combatus. Et se trouuerent dix mil & plus: & eulx estans deuant ledit Pouencé, se assemblerent les François pres de Craon: & y furent le Mareschal de Loheac, le Sire de Bueil, Loys de Bueil son frere, & le Sire de la Varenne, qui cuidoiẽt faire vne course sur les Anglois, [* lesquels s'estoiẽt assemblez enuirõ mil & cinq cẽs, pour aller pareillement courir à leur auantage. Pourquoy,

* Cecy a esté adjousté du Ms.

1443. quant ils sçeurent que les François estoient sur les châps, ils s'adresserent sur vn logis, où estoient lesdits Mareschal, & de Bueil, qui n'auoient pas plus de quatre à cinq cens hommes, & les cuiderent surprendre. Mais ils s'en estoiẽt ja tirer hors, obstant ce qu'ils auoient sceu par leurs espies la soudaine venue des Anglois : qui toutesfois les poursuiuirent tres-hastiuement, & tellement, qu'ilz trouuerent ledit Loys de Bueil, qui par cas d'auenture estoit demouré plus derrier, & le prinrent, & huict ou dix hommes d'armes de sa compaignie auec luy.] Puis s'en retournerent lesdits Anglois en Normandie sans faire autre chose, & rendirent la Guierche au Duc de Bretaigne pour argent qu'il leur donna. Et fut moult blasmé ledit Comte de Sombresset desdits Anglois, pource qu'il auoit ainsi exploitié l'armee. Ou moys d'Octobre ensuiuant le Roy estant à Saulmur eut nouuelles que le Comte d'Armaignac auoit prins les places de la Comté de Comminge sur la sauuegarde du Roy, & qu'il traictoit auec les Anglois pour marier sa fille au Roy d'Angleterre, & auoit mis en ses places de Rouergue vn Capitaine nommé Sallezard Espagnol, lequel estoit au Roy, & l'auoit fortraict, & le bastard d'Armaignac nommé Iean de * Lestim, lesquels auoient en leur compaignie quatre cens hommes, & destruisoient tout le pays du Roy enuiron eulx. Le Roy enuoya deuers luy ses messages, luy faisant sçauoir qu'il voulsist rendre en ses mains les places de Comminge, & aussi faire vuider les gens-d'armes qu'il tenoit en Rouergne, & qu'il cessast de traictier auecques les Anglois : dont le dessusdit Comte ne fit riens, mais desobeist aux lettres du Roy, au Seneschal de Thoulouze, & au Seigneur de Traignel Bailly de Sens derechef. Et tout ce consideré & veu, le Roy enuoya Monsoigneur le Daulphin és pays de Rouergue, & de Languedoc, pour pourueoir à tout, & y mena [* plusieurs Seigneurs & Capitaines auec luy ; entre lesquels estoient le Mareschal de Cullant, & Messire Louys de Laual Seigneur de Chastillõ, les Seigneurs d'Estissac & Blanchefort, & enuiron huit cens ou mil hommes d'armes. Quant il fut arriué sur les marches du pays, il enuoya ses fourriers à Entraigues. Mais ceulx de la ville les refuserent. Pourquoy mondit Seigneur y alla, & en son entrée fist ab-

*Lescun,

*Changé & augmẽté suiuant le Ms.

fist abbatre les portes. De laquelle ville s'en alla en vn chasteau, qui a nom Bartholame, là où fut appointé, Que Salezard, & les autres Capitaines laisseroient la ville de Roddés, & bailleroiēt tous leurs gens-d'armes és mains de mōdit Seigneur, pour y mettre tel Capitaine qu'il luy plairoit. Ce qu'ils firent, & par ce fut de par ledit Seigneur fait Capitaine desdits gens-d'armes de Salezard, vn nommé Martin * Gracie. Et ainsi faisant cetui apointement, vint aussi Monseigneur de la Marche seruir mondit Seigneur le Daulphin, qui de là partit pour aller à Tholouze, & là eut conseil qu'il auoit à faire. Et tout conseillié, practiqué & consideré, se partit mondit Seigneur le Daulphin de Tholouze, & fit passer vne partie de ses gens-d'armes oultre la riuiere de la Garōne, lesquels vinrent deuant l'isle en Iourdain, où estoit le Comte d'Armaignac. Et quant ledit Cōte vit qu'il estoit surprins, si vint au deuant de mondit Seigneur le Daulphin, cuidant faire sa paix. Mais neātmoins mondit Seigneur le Daulphin le print, & mit la main à luy, & le print luy & son fils mainsné, & ses deux filles. Et quāt le Vicomte de Loumaigne son fils ainsné sceut ces nouuelles, partit de Rouergue, & s'en alla en Nauarre deuers le Prince qui estoit son germain, pour doubte qu'il auoit d'estre prins de mondit Seigneur le Daulphin. Lequel Monseigneur le Daulphin mit tout le pays du Comte d'Armaignac en la main du Roy, c'est à sçauoir Armaignac, Loumaigne, Rouergue, & Moullessum: & mit le siege deuant Seuerac, & Cadenac. Le bastard d'Armaignac fit aucun traictié, parquoy le siege se leua de deuant lesdictes places, qui sont moult fortes. Et de là mondit Seigneur le Daulphin vint en France, & laissa ledit pays en gouuernement à Messire Theaulde de Valpargne Bailly de Lyon.

1443.

* peut estre, Garcie.

En ce temps vindrent les Turcs dedens le pays de Hongrie, qui estoient quarante mil, & passerent le bras sainct George, & le grant fleuue de la * Dunoe. Mais par la grace de Dieu le Roy de * Poulaine, & son frere, & les Seigneurs de Hongrie, les desconfirent, & en occirent quatre mil. Et tellement firent à l'aide de Dieu, qu'ils tenoient les Sarrazins en leurs subiections.

* Ms. Durance,

* c'est Poulongne,

Celuy an vindrent en la cité de Tours le Comte de Suf-

fort, & le Sire de Rooz de par le Roy d'Angleterre, pour traictier de paix entre Roy, & le Roy d'Angleterre.

1444. L'An mil cccc. quarante & quatre à la fin du moys d'Apuril apres Pasques, les Anglois prindrent trefues pour dixhuict moys, & fiancerent la fille du Roy René, Roy de Sicille, pour estre femme du Roy d'Angleterre, en esperance que paix seroit entre les deux Roys. Et puis s'en retournerẽt lesdits Anglois en Angleterre pour parler à leur Roy, & aux Estats du Royaume, & pour conclurre du fait de la paix.

En ce temps conclud le Roy en son Conseil que on enuoyeroit les gens d'armes de France, tant François comme Anglois, en Allemaigne pour viure & faire guerre, cependant que les treues demourroient en leur vertu, & les conduiroit & meneroit Monseigneur le Daulphin. Lequel se partit de Troyes ou mois de Iuillet, & cheuaucha tant par ses iournees à tout son ost, qu'il vint deuant Montbeliard, qui est vne ville d'Allemaigne prés & ioignant de la Comté de Bourgoingne, laquelle il assiegea, pource que le Bailly de ladite ville auoit couru iusques à Lãgres vne cité qui est au Roy, & auoit emmené les gens prisonniers, & les bestes, & auoit fait beaucoup de maulz, dont le Roy fut moult malcontent. Et pource mit mondit Seigneur le Daulphin le siege deuant lesdites ville & chastel de Montbeliard, & le print par composition. Le Roy vint apres mondit Seigneur le Daulphin à tout grant puissance de gens-d'armes, & cheuaucha tant par ses iournees qu'il vint en sa ville & cité de Langres: & passa son auãt-garde sur les marches de Lorraine, & vindrent deuant vn chastel nommé Darnay, que tenoit vn nommé le bastard de Vergey, qui d'icelle place & d'autres estans ou pays de Champaigne faisoit beaucoup de maulz: & laquelle place il rendit, & toutes celles qu'il tenoit oudit pays de Champaigne. Toutesuoies ledit bastard tenoit ledit chastel en gaige pour certain argent qu'il disoit auoir baillé pour les affaires du Roy de Sicille. Lequel chastel estoit tres-fort, & bien aduitaillé & remparé, & fut rendu au Roy. Puis vint le Roy à Espinal vne ville sur les Marches d'Allemaigne & de Lorraine, la-

quelle se tenoit pour l'Euesque de Mets,& le chastel tenoit pour la Communaulté. Si se rendit au Roy, lequel y vint en personne. Et de là s'en vint le Roy en la ville de Nancy,& enuoya son armee deuant la cité de Metz où ils furent logiez par l'espace de cinq mois & plus. Puis firent ceulx de ladite ville de Metz, aucun traictié auecques le Roy, en maniere que lesdits gens-d'armes se deslogierent d'entour la cité. Apres la reduction desdites ville & chastel de Mõtbeliard, Monseigneur le Daulphin, & toute sa puissance entrerent en Allemaigne, & laissa iceluy Monseigneur le Daulphin la ville dessusdite bien garnie de gens-d'armes: & vint sur le pays d'Aussois, entre Basle & Strabourg, & là prindrentrent ses gens villes & chasteaulz luy present. Puis vint pres de la cité de Basle logier. Ceux de ladite ville le sceurent, & saillirent sur ses gens cuidans les trouuer en desarroy. Mais lesdits Allemans furent desconfits: & estoient auecques Monseigneur le Daulphin, Monseigneur de Chastillon frere de Monseigneur le Comte de Laual, Monseigneur de Bueil, Monseigneur d'Estissac, le Sire de Commercy, le Comte de Dampmartin, & plusieurs autres Capitaines. A celle desconfiture d'Allemans y eut bien mil Allemans morts,& deux ou trois cens prisonniers, & le demourant se mirent en fuitte. Et se sauuerent lesdits gens-d'armes de Monseigneur le Daulphin, & demourerent auecques luy és pays d'Allemaigne tant qu'il y fut, & tost apres mondit Seigneur le Daulphin par le commandement du Roy s'en vint en la ville de Nancey, où estoient le Roy de Sicille son oncle, Messire Charles d'Anjou, Mõseigneur le Connestable, Monseigneur de Foix, Monseigneur de sainct Pol,& plusieurs autres grans Seigneurs, Cheualiers & Escuyers. Et là estoient les Roynes de France, de Sicille & d'Angleterre. Là vindrent deuers le Roy le Comte de Suffort d'Angleterre, & plusieurs autres Cheualiers & Escuyers en sa compaignie,& gens de conseil, lesquels estoiēt venuz pour la Royne d'Angleterre fille du Roy de Sicille, pour estre femme au Roy d'Angleterre. Et parlementerēt, & firent tant qu'ils l'emmenerent en Angleterre. Et au partement d'elle furent faites moult belles ioustes, où iousterent le Roy de Sicille, Monseigenur Charles d'Anjou, les 1444.

1444. Comtes de Foix, & de sainct Pol, Ferry Monseigneur de Lorraine, le Mareschal de Loheac & plusieurs autres grãds Seigneurs, Cheualiers & Escuyers. Et là estoient les Roynes de France, de Sicille, & d'Angleterre, Madame la Daulphine, Madame la Duchesse de Calabre, Madame la Comtesse de Vaudemont ainsnee fille du Roy de Sicille, femme de Messire Ferry de Lorraine. Et dura ladite feste huict iours entiers. Et là furent les Roys & Roynes, Princes, Barons, Dames, & Damoiselles en moult grans &* sumptueux Estats, & en tres-riches habillemens. Puis se partit la Royne d'Angleterre, & la conuoyerent le Roy, le Roy de Sicille son pere, & autres en leur compaignie. Et enuiron deux lieuës de Nancey, le Roy recommanda à Dieu ladite Royne d'Angleterre sa niepce, laquelle en prenant congié de luy, ploura moult fort, tellement que à grant peine pouoit elle parler. Et ainsi departirent, & retourna le Roy en la ville de Nancey. Mais le Roy de Sicille pere de celle Royne d'Angleterre passa oultre, & la conuoya iusques à Bar-le-Duc. Et là la commanda à Dieu, & s'en retourna deuers le Roy à Nancey: & elle s'en alla à Paris, où elle fut receue grãdement, & puis s'en tira en Angleterre. Ceulx de Metz par le traictié qu'ils firent au Roy quitterent le Roy de Sicille de cẽt florins d'or que le Roy de Sicille & ses predecesseurs auoient emprunté d'eulz à plusieurs fois. Et aussi baillerent au Roy, ou à son commandement quatre vingts mil florins d'or pour payer ses Capitaines & ses gens-d'armes.

* Ms. riches estats & habillemens,

En ce temps vindrent deuers le Roy l'Archeuesque de Trefues Electeur du sainct Empire, & le Comte de Blanqueuan, lesquels vindrent de par les Allemans deuers luy: & fut faicte la paix d'entre le Roy & lesdits Allemans, & firent paix & alliance perpetuelle. Le Roy ordonna en ladite ville de Nancey, que tous les gens-d'armes qui auoiẽt esté en Allemaigne, & deuant Metz, feroient leurs monstres; & des mieulz en point, & des plus gens de bien [* en retenroit quinze cents hommes d'armes, quinze cens coustilleurs, & trois mil Archiers, sur tous lesquels il mist Capitaines, & au premier fist ordonnance pour les logier & nourrir és villes de son Royaume: & leur fist assigner certains viures leur estre liurez tant pour eulx que pour leurs cheuaulx, par le

* Changé & augmẽté suiuant le Ms.

peuple. Mais depuis fist remuer celle ordonnãce, & ordonna estre payé à chacun homme d'armes garny, qui estoit 1444.
luy, son paige & gros varlet, deux Archiers, & vn cousti-leur, xxx. francs pour mois, qu'il voult leur estre liuré par chacun quart d'an. Et pour ce auoir, mist sus vne taille, qui fut appellee la taille des gens d'armes. Apres lesquelz gẽs-d'armes ainsi par luy esleuz, donna congié à tous les autres. Leur cõmandant que nul d'eulx sur peine de la hart ne fust si hardy de faire plus nul desplaisir, ne prendre riens sur hõmes des champs ne des villes. Et afin qu'ilz se peussent mettre entierement à labourer, & retourner en leurs pays & maisons, il fist Edit general, par lequel il donnoit plaine remission à chacun d'eulx de tous les maulx, crimes, & delicts, qu'ilz pouoient auoir fait parauant. Et volut & ordõna qu'on ne leur en peust riens demander, en defendant toute congnoissance & jurisdiction à tous ses Iusticiers & Officiers quelsconques.]

En ce temps le Roy de Poulaine, & le Cardinal de saint Ange Legat du Pape, conquirent auecques les Chrestiens qu'ils auoient auecques eulx en leur aide tout le pays de la Grece, & de Valaquie, & chasserent les Sarrazins iusques à la mer Majour. Le Souldan & le grant Cam apres ce firent grans armees de Sarrazins pour secourir les Turcs, & passerent la mer, & trouuerent les Chrestiens qui estoient à celle heure pou de gens, & les desconfirent. Et y furent morts, & escorchiez tous vifs, lesdits Roy de Poulaine & Cardinal, lesquels sont martyrs, & en paradis se Dieu plaist, pour exaulcier la foy de nostre Sauueur Iesus-Christ.

En ce temps apres que les gens-d'armes de Mõseigneur le Daulphin furent partiz d'Allemaigne, partirent les Anglois qui estoient venus à son seruice. Et en estoit conducteur vn Capitaine nommé Matagou. Lesquels gens-d'armes ledit Matagou remmena au pays de Normandie viure, que tenoit le Roy d'Angleterre pour ce temps.

L'An mil cccc. quarante & cinq le Roy, & le Roy de Sicille vindrent à Chalõs, pour traictier auecques le Duc 1445.
de Bourgoingne de la finance en quoy s'estoit rançonné le Roy de Sicille luy estant son prisonnier. Et pour ce qu'il

1445. n'auoit pas argent, luy auoit baillé en gaige les villes & chasteaulx de Neufchastel en Lorraine, de Clermont en Argonne, & de Gondrecourt. Et là ledit Duc de Bourgoingne auoit mis gens-d'armes aux gardes d'icelles places, lesquels estoient payez & souldoyez des deniers du Roy de Sicille. Et quant ils auoient faulte de payement, ils couroient les Duchiez de Bar & de Lorraine, & faisoient de grans maulx & dommages à celle cause. Si fut fait vn traictié, pourquoy vint la Duchesse de Bourgoingne deuers le Roy, & fut traictié & composé, que le Duc de Bourgoingne auroit le Val de Cassel en Flandres, & luy donneroit le Roy de Sicille par heritaige à luy & aux siens: & en ce faisant rédroit audit Roy de Sicille les villes & chasteaux dessusdits. Pour la venue de ladicte Dame de Bourgoingne furēt faites moult belles ioustes.

En ce temps moururent les Roynes d'Espaigne, & de Portugal, seurs des Roys d'Arragon, & de Nauarre. Et aussi trespassereut la Royne d'Escosse, & Madame la Daulphine fille du Roy d'Escosse, & de ladite feuë Royne sa femme, en ladite cité de Chaallons, & fut enterree en la grant Eglise d'icelle, qui fut grant dommage. Car elle estoit belle & bonne dame.

En ce temps enuoya le Roy en ambassade en Angleterre Monseigneur le Comte de Vendosme son cousin & grand Maistre d'hostel, Monseigneur l'Archeuesque de Reims premier Pair de France, Monseigneur de Laual, & Monseigneur de Precigny Chambellan du Roy, Maistre Guillaume Cousinot Maistre des Requestes, & Maistre Estienne Cheualier Secretaire du Roy, lesquels allerent en Angleterre deuers le Roy d'Angleterre nepueu du Roy, pour trouuer aucun bon traictié ou appoinctement entre lesdits deux Roys. Et pour ce faire, confermer & consentir enuoyerēt autres Ambassadeurs le Roy de Castille frere d'armes, & allié du Roy, le Roy de Sicille, Messeigneurs les Ducs de Bretaigne, de Bourgoingne, & d'Alençon, & de tous leurs alliez pour cōfermer pour eulz & de leur part ce que lesdits Ambassadeurs du Roy feroient auecques le Roy d'Angleterre. Lesdits Ambassadeurs furent grandement receuz en Angleterre du Roy, & des grās Seigneurs

dudit Royaume d'Angleterre, Cardinaux & Prelats. Puis traictierent vnes treues depuis le mois d'Auril oudit an, iusques au mois de Nouembre ensuiuant, mil cccc.xlvj. Et cependant lesdits deulx Roys deuoient conuenir ensemble entre Rouen & Paris, ou entre Rouen & Chartres. Et pour plus abreger les choses dessusdites, le Roy d'Angleterre enuoya Maistre Adam Molins, qui estoit Maistre de son priué Seel, & esleu estre Euesque de Clocestre, par deuers le Roy son oncle, lequel il requit ralongemẽt de treues depuis ledit mois de Nouembre l'an mil cccc.xlvj. iusques au mois d'Auril ensuiuant oudit an, afin qu'iceulz deux Roys eussent plus long temps de besongner au bien de paix. Et pour confermer les choses dessusdites, renuoya le Roy deuers le Roy d'Angleterre son nepueu, Maistre Guillaume Cousinot Conseiller, & Maistre des requestes de son hostel, & Iean Hauart son Escuyer trenchant, lesquels confermerent lesdites treues iusques audit mois d'Auril. Apres le retour d'iceulz renuoya le Roy d'Angleterre Iartiere son Roy-d'armes deuers le roy, lequel apporta lettres patentes du Roy d'Angleterre, comment il promettoit en parolle de Roy de estre, & venir deça la mer pour traictier au bien de paix, & conuenir deuant le roy dedens le premier iour de Nouembre prochainement venant. Et aussi en emporta ledit roy-d'armes pareilles lettres de promesses du roy. Et furent publiees lesdites treues par lesdits deux royaumes. 1445.

En ce temps fit le Duc François de Bretaigne hommage au Roy ou chastel de Chinon de la Duchié de Bretaigne, & de la Comté de Montfort.

En ce temps vindrent en France deux des filles du Roy d'Escosse, cuidans trouuer Madame la Daulphine leur seur, laquelle les auoit mandees pour la venir voir, ou pour les marier. Et quant elles furẽt descendues en Flandres, oyrent nouuelles que la royne d'Escosse leur mere estoit morte, & aussi estoit Madame la Daulphine leur seur, laquelle estoit decedee à Chaalons en Champaigne. Et elles venues deuers le Roy, il ordõna que elles fussent seruies des seruiteurs de madite feue Dame la Daulphine, & eurent l'estat que elle auoit aux despens du roy, iusques à ce qu'elles fussent assignees ou mariees.

1446. L'An mil cccc. quarante & six fut prins Messire Gilles de Bretaigne par le commandement de son frere le Duc Frãçois de Bretaigne, pour ce qu'il doubtoit que ledit Messire Gilles ne boutast les Anglois en son pays: & fut prins en vn chastel nommé le Guilledou, & furent à sa prinse quatre cens lances des gens du Roy, dont furẽt conduiseurs Messire Pregent de Coectiuy Admiral de France, Messire Regnault du Dresnay Bailly de Sens, & Messire Pierre de Brezé Seneschal de Poictou, lesquels baillerent ledit Messire Gilles au Duc de Bretaigne, pour le mettre & mener où bon luy sembleroit.

Ou mois de Septẽbre vint l'Euesque de Clocestre Maistre du priué seel du Roy d'Angleterre, & le Sire d'Audelay, lesquels firent leur legation comme Ambassadeurs dudit Roy d'Angleterre, par deuãt le Roy en vne maison en Touraine nommee Rasillé pres de Chinon. lesquels Euesque, & Sire d'Audelay, apres ce qu'ils eurent fait & dit leur legatiõ au Roy, s'en partirent. Et renuoya le Roy par deuers le Roy d'Angleterre son nepueu, Maistre Guillaume Cousinot, & Iean Hauart, & ralonguerent les treues pour vn an.

Celuy an ceulz d'Orie & de Chamfrigor du lignaige & du pays des Genneuois auecques cinq grosses naues armees arriuerent à Marseille, & enuoyerent deuers le Roy leurs messages, en luy faisant sçauoir qu'ils le vouloient faire Seigneur de Gennes, & de tout le pays s'il luy plairoit. Et sur ce le Roy enuoya ses Ambassadeurs pour à tout pourueoir. C'est assauoir Monseigneur l'Archeuesque de Reims, Monseigneur de sainct Vallier, Messire Tanneguy du Chastel Seneschal de Prouence, & Sire Iacques Cueur son argentier, lesquels furent à Marseille pour practiquer la reductiõ dudit pays de Gennes. A celle heure estoit vng nommé Messire Iames * de Champfrigor entre Gennes & Pise en aucunes places qu'il auoit prinses ou nom du Roy, lequel Messire Iames auoit dedens ladite ville de Gennes plusieurs amis, tant des gens de son lignaige, que de ceulx d'Orie. Et vint à vn matin dedens le port de ladite ville en vne seulle gallee à tout trois cens hommes. Et quant ils furent descenduz à terre dedens ladite ville, il print la baniere du Roy, & trouua ses amis qui estoient en icelle ville tous ensemble,

*Ms. Ianus de Champfrigoux

& armez,

& armez, & monta iusques au Palais, & là fut Duc & Seigneur de ladite ville. Et s'enfouit vn nommé Messire Barnabé Adorne, qui auoit esté fait deuant Duc par son entreprinse, & en fit partir ledit Iames, vn Escuyer qui estoit au Roy nommé Guillaume Bastard de Poictiers, qui auoit esté auec ledit Chamfrigor à prendre ladite ville, pensant que icelle ville voulsist mettre en la main du Roy. Si fit mettre ledit Escuyer hors de ladite ville. Ces nouuelles sceurent les Ambassadeurs du Roy, si se mirent en vne galleace au port de Villefranche prés Nice, & vindrent au lieu de Gênes pour remonstrer audit Iames, qui se nommoit Duc dudit Gennes, qu'il mist ladite ville, & le pays en la main du Roy, ainsi comme luy, & ses autres parens & amis luy auoient promis, & baillé leurs seellez. Si respondit ausdits Ambassadeurs, que le pays & la ville il auoit conquesté à l'espee, & à l'espee les garderoit contre tous. Et ces parolles oyes retournerent à Marseille lesdits Ambassadeurs, & de là deuers le Roy, qui estoit lors à Bourges. Ou mois de Feurier ensuiuant mourut le Pape Eugenne, & fut faict & creé Pape Nicolas, le vingthuictiesme iour dudit mois. 1446.

L'An mil cccc. quarante & sept le Roy estant à Bourges, vindrent là deuers luy les Ambassadeurs des Electeurs de l'Empire, dont estoit le chief l'Archeuesque de Treues, & aussi y vindrent les Ambassadeurs du Roy d'Angleterre: C'est assauoir l'Euesque de Morinc, le grant Commandeur de l'Ordre de sainct Iean de Roddes d'Angleterre, & le Baron d'Audelay, lesquels vindrent tous pour l'vnion de l'Eglise. Et enuoya le Roy auec eulx deuers l'Antipape Felix, Monseigneur l'Archeuesque de Reims, Monseigneur de Dunois, & Messire Helie de Pompadour, pour l'vnion dessusdite. Puis se partit le Roy de sa cité de Bourges. Et s'en allerent le Sire de Precigny, Maistre Guillaume Cousinot, & Hauart en Angleterre, & prindrent treues auecques les Anglois, iusques à l'an mil cccc.xlix. le premier iour d'Auril finissans lesdites treues. 144

En cet an le Duc de Millan deliura la Comté d'Ast à Monseigneur d'Orleans son nepueu, & pou apres mourut ledit Duc de Milan.

Et en ce temps fist le Roy mettre le siege au Mans, pour
1447. ce que le Roy d'Angleterre par le traictié de son mariage
fait entre luy, & la fille du Roy de Sicille, auoit promis incontinent apres ledit mariage rendre ladicte ville du Mãs, & les autres places qu'il tenoit en la Comté du Maine: & auoient deceu le Roy les Ambassadeurs du Roy d'Angleterre par parolles sans rendre ladicte place par l'espace de trois ans: & auoient bouté dedens ladicte ville du Mãs enuirõ mil & cinq cens Anglois. Quant le Roy sceut les nouuelles, il y fit mettre le siege, & enuoya grant puissance de gens-d'armes & de traict iusques au nombre de six à sept mil combatans. Et en estoient conduiseurs Monseigneur le Comte de Dunois, Messire Prigent de Coectiuy Admiral de France, Messire Pierre de Brezé Seneschal de Poictou, & Chambellan du Roy, Monseigneur de Cullant, & Monseigneur de Loheac Mareschaux de France. Et en leur cõpaignie auoit plusieurs Cheualiers, Escuyers & Capitaines de guerre. Et là furent faictes grans ordonnances, & grans approuchemens à l'encontre de ladicte ville, & tellement que ceulx qui estoient dedens ladicte ville ne pouoient resister, & ne auoient deçà la mer Anglois ne puissance pour les secourir, & eussent esté prins par force se n'eust esté l'Euesque de Clocestre du Priué seel du Roy d'Angleterre, lequel fit tant au Roy que les Anglois luy laisserent la ville, & s'en allerent leurs corps & leurs biens saufs pour escheuer que lesdites treues ne rompissent, & que la guerre ne retournast entre les deux Roys de France & d'Angleterre. Le Roy fut à Lauerdin pres de Vendosme accompaigné d'aucuns Seigneurs de son sang, & grant compaignie de gens-d'armes pour aidier & secourir, se besoing estoit, ses gens qui tenoient le siege deuant ladicte ville du Mãs. Puis apres la reduction se partit le Roy pour venir faire ses Pasques en sa cité de Tours: & ceulz qui tenoient ledit siege s'en allerent en leurs maisons & en leurs gernisons: & les Anglois qui estoient dedens ledit Mans s'en allerent pareillement en Normandie. Les Chiefs dessusdits y firent grandement leur deuoir, & aussi fit Maistre Iean Bureau pour les approuchemens.

L'An mil cccc. quarante & huit le Roy fit ses Pasques à Tours, & pou apres se partit son ambassade pour aller deuers le Pape Nicolas luy porter l'obeissance. Et estoient lesdits Ambassadeurs Monseigneur l'Archeuesque de Reims, l'Euesque d'Allet, Messire Tanneguy du Chastel, Sire Iacques Cueur Argentier du Roy, & Maistre Guy Bernard Archidiacre de Tours, lesquels Ambassadeurs porterent l'obeissance au Pape de par le Roy, & ainsi qu'il est accoustumé quant le Pape est nouuel fait. Lesdits Ambassadeurs furent grandement receuz, & firent leur ambassade grandement & honnorablement: & estoit auecques eulz l'Ambassade de Monseigneur le Daulphin, & celle du Roy de Sicille: & ainsi entrerent à Rome en moult grant estat, & estoient nombrez trois cens cheuaulx. 1448.

En ce temps lesdits Messire Tanneguy, & Argẽtier partirent de Marseille pour venir en ladicte Ambassade, & armerent onze fustes, tant galliaces, gallees que galiottes, & chargierent de vituailles vne partie, & vindrent aduitailler les villes & chastel de Final, qui est ou païs de Gennes, lesquelz ville & chastel tenoit pour le Roy Messire Galliot du Guarret Seigneur de ladite place, lequel faisoit guerre aux Genneuois. Et pour le dommage que ledit du Guarret Seigneur d'icelle place faisoit ausdits Genneuois, ils mirẽt le siege à deux mille pres, & maulgré eulx lesdits Messire Tanneguy & Argentier aduitaillerent ladite place, & renuoyerent les fustes audit lieu de Marseille. Et incontinent apres l'aduitaillement fait se partirent à tout trois galliaces, lesdits Messire Tanneguy & Argentier, & vindrent arriuer à vn port pres de Rome nommé* Ciuita Vecchia. Les Gẽneuois firẽt grant armee en mer pour les poursuir. Mais ils ne leur peurent nul mal faire qu'ils ne arriuassent seurement au port. Monseigneur le Duc d'Orleans, qui estoit pour lors en sa ville d'Ast, sceut la venue dessusdite, & eut nouuelles dudit aduitaillement. Et vint à grosse armee par terre pour leuer le siege que tenoient lesdits Genneuois. Et quant ils sçeurent sa venue, ils s'en retournerent à Gennes, & laissierent ledit siege.

*Ms. Ciuette la Vieille.

En celuy an, le iour sainct Laurens ou mois d'Aoust, se partirent lesdits Ambassadeurs de Rome pour retourner en

1448. France: & en retournant l'Archeuesque de Reims, l'Euesque d'Allet, & Maistre Guy Bernard Archidiacre de Tours, s'en allerent auecques le Doyen de la Roue Legat pour le Pape Nicolas deuers l'Antipape nommé Felix, pour le sommer & requerir de par le Pape, & de par le Roy qu'il cedast, pour oster le scisme qui estoit en l'Eglise par luy, lequel Felix se excusoit, disant qu'il auoit esté esleu, & fait Pape par le Clergé & Concile qui se tenoit à Baale, & qu'il estoit demouré en celle dignité du viuant du Pape Eugenne, & depuis sa mort iusques à celle heure, que lors luy fut monstré par les Seigneurs dessusdits que tous les Roys Chrestiens estoient obeissans au Pape Nicolas tenant le sainct siege de Rome, & n'auoit ledit Antipape obeissance de present, sinon seulement que de son pays, & de * Pimont, & pour ce falloit qu'il cedast, ou autrement le Roy y mettroit tel remede, qu'il le feroit ceder. Si prindrent iournee partie des Ambassadeurs de venir deuers luy ou mois de Feburier ensuiuant oudit an: & se partirent pour aller à Tours faire leur rapport deuers le Roy, de ce qu'ils auoient besongné. Et demoura ledit Archeuesque cependant auecques ledit Felix pour tousiours le desmouuoir. Quant il fut esleu à Baale il estoit Duc de Sauoye, & laissa sa Duchié, & toutes ses autres terres qu'il tenoit, à son fils. Et ce nonobstant il en receuoit les prouffits parauant que ledit Duc fust esleu, comme dit est. Pour paruenir à estre Pape, il print douze anciens Cheualiers auecques luy, & s'en alla demourer en vn hostel nommé Ripaille, où la viuoit en maniere de Religieux, ou d'Hermite. Et le conseilla à ce faire le Cardinal d'Arle nommé Messire Iean Allemant, natif du pays de Sauoye, par haine qu'il auoit conceuë contre le Pape Eugenne, pour ce qu'il luy auoit osté l'office de Vichancelier, qu'il tenoit du viuant du Pape Martin predecesseur dudit Eugenne. Iceluy Cardinal suborna plusieurs autres Cardinaulx à l'encontre dudit Pape Eugenne, & par son moyen les mena a Baale, & leur fit tenir le Concile, ouquel ils desapoinctierent le Pape Eugenne, & esleurent ledit Pape Felix. Mais ce nonobstant ledit Pape Eugēne fut tousiours sa vie durant obey du tres-Chrestien Roy de France, & de tous les autres Roys: & le-

* C'est Piedmont.

dit Felix fut obey en son pays seulement,& és Allemaignes 1448.
par certain temps. Mais quant les Allemans congneurent, que tous les Roys Chrestiens obeissoient au Pape Eugenne,ils delaissierent ledit Pape Felix, & se mirent en l'obeissance dudit Pape Eugenne. Mais ce nonobstant ledit Felix se fit nommer Pape en sondit pays de Sauoye par l'espace de neuf ans, & iusques à ce qu'il ceda par le moyen du Roy,ainsi qu'il s'ensuit cy apres: & se tenoit le temps durãt qu'il se disoit Pape à Lozenne & à Genesue. Apres que le Roy eut ouy la responce dudit Felix par ses Ambassadeurs, il ordonna & delibera en son grant Conseil d'enuoyer deuers luy Monseigneur le bastard d'Orleans Comte de Dunois, & de Longueuille, & grand Chambellan de France, l'Euesque d'Allet nommé Messire Helye de Pompadour,& Maistre Guy Bernard Archidiacre de Tours, lesquelz vindrent deuers ledit Felix,où ils trouuerent mondit Seigneur l'Archeuesque de Reims, qui là les auoit attenduz cependant qu'ils auoient esté deuers le Roy. Et là exposerent audit Felix ce qu'ils auoient besongné deuers le Roy bien au long:& tellement besongnerent auecques ledit Felix,qu'il fut content de ceder à leur requeste, en faueur du Roy: & demoura Cardinal de saincte Sabine, & Legat de tout son pays,& les Cardinauz qui estoient auecques luy demourerent en leurs offices &dignitez de Cardinauz auec le Pape Nicolas à Rome.Pour faire & traitier ceste matiere,& pour mettre l'vnion en l'Eglise, y pena moult le Roy, & despendit largement du sien pour enuoyer deuers les Roys Chrestiens,afin qu'ils fussent vniz pour Chrestienté garder. Car les Roys de France ne voulurent iamais soustenir aucun scisme en l'Eglise, mais trouue-l'on és Escriptures, qu'ils ont tousiours aydé à remettre sus l'Eglise.

En ce temps ordonna le Roy à auoir en chascune parroisse de son Royaume vn Archier armé,& prest,toutesfois que bon luy sembleroit pour faire guerre à son plaisir quãt il luy seroit besoing. Et à ceste occasion, afin qu'ils fussent subiects à ce faire, les affranchist de non payer toutes subsides courans en son Royaume: & fut ordonné aux Baillifs dudit Royaume chascun endroit soy choisir en chascun Bailliage & parroisse à prendre les plus habiles & ydoines.

1448. [* Celuy an emparerent les Anglois la ville de sainct Iame de Beuron, laquelle chose ilz ne deuoient faire. Car par l'appoinctement des treues, ils ne deuoient emparer nulles places, ne du costé des François, ne du costé des Anglois.]

*Cecy a esté adjousté du Ms.

Celuy an rendirent les Anglois les ville & chastel de Mayenne la Iuhez de la Comté du Maine, laquelle ils auoient promis rendre quant ils partirent du Mans.

Cedit an les Anglois prindrent les ville & chastel de Fougieres en la Duchié de Bretaigne à l'entree de Normãdie, d'eschielle & d'emblee durant les treues des Roys de France & d'Angleterre. Et estoient lesdits Anglois six cens combatans, dont en estoit chief vn Cheualier Arragonnois nommé Messire François de Surienne. Ils pillerent ladite ville, dont fut dommage. Car c'estoit vne tres-puissante & bonne ville, bien peuplee de notables bourgeois & riches marchans : & là trouuerent moult d'or & d'argent & d'auoir. Car c'estoit vne tres-puissante & bonne ville. Le Roy de France estoit mõté à cheual, & se partoit des Moultils pres de Tours pour aller à Bourges, quant les nouuelles luy furent signifiees de la prinse de Fougieres à son partement dudit lieu des Moultilz, & pour ce retourna à Chinon: & par deliberation de son grant Conseil incontinent enuoya en Ambassade Monseigneur de Cullãt grand Maistre d'hostel, Maistre Guillaume Cousinot Conseiller, & Pierre de Fontenay Escuyer d'Escuyrie, deuers le Duc de Sombresset* Gouuerneur de Normãdie pour le Roy d'Angleterre, pour le sommer & requerir qu'il voulsist rendre & deliurer lesdits ville & chastel de Fougieres, & qu'il fit reparer, rendre & restituer les deniers, biens, meubles, & autres marchandises qui dedens auoient esté prins par lesdits Anglois. Lequel Duc respõdit qu'il desaduouoit ceux qui auoient prins ladite ville, & qu'il ne se mesleroit de la faire rendre. Le Duc de Bretaigne l'enuoya pareillement sommer par son ROY-d'armes de rendre ou faire rendre, & reparer ladite ville de Fougieres. Mais ledit Duc de Sombresset fit telle responce comme il auoit fait aux Ambassadeurs du Roy, ainsi que dessus est dit. Ledit Duc de Bretaigne voyant ces choses, & la perdition de sa ville, en-

*Ms Sommerset, & ainsi par tout.

uoya deuers le Roy l'Euesque de Renes,& le Sire de Guimené son Chancellier, pour luy remonstrer, & faire sçauoir cõme lesdits Anglois auoient prins ses ville & chastel de Fougieres sur les treues prinses entre les Roys de France & d'Angleterre, esquelles treues ledit Duc estoit comprins, mesmement tous ses pays & Seigneuries:& veu aussi qu'il estoit homme subiect au Roy de France,& nepueu, le sommoit & requeroit luy aidier à recouurer ladicte ville, ainsi que le Seigneur est tenu de aidier à son vassal. Si respõdit le Roy aux Ambassadeurs de Bretaigne, & pour ces causes auoit enuoyé Ambassadeurs à Rouen deuers le Duc de Sombresset: & auecques ce semblablement auoit enuoyé deuers le Roy d'Angleterre hastiuemẽt Iean Hauart son * Escuyer trenchant, pour le sommer de rendre ladicte ville. Et pource falloit attendre la venue d'iceulz Ambassadeurs, & sçauoir la response. Mais ou cas qu'il ne feroit rendre ladicte ville de Fougieres, le Roy luy promettoit le secourir & conforter à l'encontre des Anglois, & luy aidier à recouurer sadicte ville de Fougieres. 1448.

*Ms. Varlet

L'An mil cccc. quarante & neuf apres Pasques, les Ambassadeurs dessusdits retournerent d'Angleterre,& vindrent à Rouen, & de là deuers le Roy à Chinon. Et la responce d'eux oye, le Roy enuoya deuers ledit Duc de Bretaigne, Monseigneur le Comte de Dunois, Monseigneur de Precigny,& autres,pour prãdre pour & ou nom du Roy, du Duc,de luy,& de ses Barõs du pays de Bretaigne le serement comment ils seruiroient le Roy, ou cas qu'il se mettroit en armes pour aidier, & secourir ledit Duc de Bretaigne, tant comme la guerre dureroit: & ainsi le promirent iceluy Duc & ses Barons. Et pour asseurer ces promesses, & entretenir les choses dessusdictes, baillerent leurs seellez de ce ausdits Ambassadeurs du Roy. Et incontinent manda ledit Duc de Bretaigne à ses subiects, bien-vueillans, amis & alliez qu'ils le voulsissent aidier à soy vengier [* des occasions dessusdictes.] Et pour commancement de faire guerre pour ledit Duc de Bretaigne, Messire Pierre de Brezé Cheualier du pays d'Anjou, Capitaine de Louuiers, & Robert de Flocques Escuyer du pays de Normandie, Bailly 1449.

* Ces trois mots ne sont au Ms.

1449. d'Eureux, Iacques de Clermont Escuyer du pays du Dauphiné,& Guillaume de Bigars eurent entreprinse sur la ville & chastel du Pont de l'Arche, par le moyen d'vn marchand de Louuiers, lequel menoit souuent son charroy par ledit Pont de l'Arche,& veoit qu'il n'y auoit gueres de garde audit Pont. Et vindrent aucuns desdits Seigneurs, c'est assauoir ceux de pié, eulx embuschier du costé deuers le port sainct Ouyn,& ledit Robert de Flocques à tout quatre ou cinq cens combatans à cheual au plus pres de ladicte ville, dedens le boys du costé dudit Louuiers. Et ledit marchand luy troisiesme vint de Louuiers ce iour ou mois de May,& vint à vng Ieudy passer vne charrette par dedens la ville du Pont de l'Arche, faignant d'aller à Rouen, & parla au portier du chastel dudit lieu pour luy ouurir le landemain la porte d'iceluy lieu pour s'en retourner plustost audit Louuiers,& luy promit donner le vin:& ainsi passa ledit marchand,& retourna comme à heure de mie-nuict accõpaigné de plusieurs de l'embusche de pié, & logierent en vne hostellerie aux champs ioignãt dudit chastel:& incontinent saillirent d'vn hostel pour venir au bouleuart, dont iceluy portier se doubta, mais ledit marchand luy dit qu'ils estoient de Louuiers. Et lors ledit marchand luy jetta à terre pour son vin deux bretons & vne placque, & ainsi qu'il les leuoit ledit marchant le tua, & laissa sa charrette sur le pont dudit bouleuart. Ceulx dudit chastel ouyrent le bruict, & en descendit vn homme hastiuement en sa chemise, qui cuida leuer le pont dudit chastel, pource que ledit bouleuart estoit prins. Mais ledit marchand se hasta, & le tua, lequel homme estoit Anglois, & beau compaignon & fort. Et ainsi prindrent ledit chastel, & vindrent au plus pres du pont,& prindrent ladite ville. Car les gens estoient encores couchiez la plus-part. Et là furent que morts que prins tous les Anglois, qui dedens estoient, qui estoient de cẽt à six vingts. Entre les autres y fut prins le Sire de Faucquembergue, qui d'auenture y estoit venu la nuict. Et quãt ceulx de pié furent en ladite ville, ils ouurirent la porte deuers ledit Louuiers, par laquelle entrerent ledit Bailly d'Eureux, & le Sire de Maugny à toutes leurs gens,& crioient Bretaigne, & sainct Yues. Cestedite ville est vne moult belle

belle place, & vn tres-fort chastel, & beau pont assis sur la riuiere de Seine. 1449.

Pou apres vn Gentilhomme nommé Verdun du pays de Gascongne, à l'adueu & du consentement du Duc de Bretaigne print les places de Conac,& de sainct Maigrin, d'eschielle, lesquelles places sont ou pays de Bourdelois, & dôt estoit Capitaine pour le Roy d'Angleterre vn Escuyer nômé Mondot de Lansac, lequel fut prins pres dudit Conac en venant de Bourdeaulz. Car il cuidoit que ladite place fust encores en l'obeissance du Roy d'Angleterre.

En ce temps le Sire de Mouy Gouuerneur du pays de Beauuoisis print d'eschielle la place de Gerberoy sur les Anglois, dont estoit Capitaine Iean Harpe, lequel estoit à Gournay ce iour. Et à celle prinse furent tuez enuiron trente Anglois. Et pou apres fut prinse la ville de Conches par ledit Bailly d'Eureux. Et quant les Anglois sceurent ces nouuelles de par l'Archeuesque de Bourdeaulz,& ceux de la ville, fut enuoyé vn Poursuiuant à Chinõ deuers le Roy, luy requerir qu'il fist rendre lesdites places de Conac,& de sainct Maigrin,& qu'il leur donnast sauf-conduit, faignans de vouloir venir deuers luy. Dont de tout on ne fist riens. & s'en retourna leur Poursuiuant. Et pareillement enuoyerent ledit Duc de Sombresset, & le Sire de Tallebot deuers le Roy audit Chinon Maistre Iean Lenfant, & vn autre d'Angleterre, pour requerir que on leur rendist lesdites places du Pont de l'Arche, de Conches,& de Gerberoy. Et le Roy leur respondit, que s'ils vouloient rendre la ville de Fougieres au Duc de Bretaigne, & rendre les biens qui auoient esté prins dedens, on leur feroit rendre lesdites places qu'ils requeroient luy estre rendues. Et respondirent lesdits Ambassadeurs, qu'ils n'auoient nulle puissance de touchier au fait dudit Fougieres. Et pour ce s'en retournerent à Rouen deuers ledit Duc de Sombresset. Le Roy fut deuëmẽt informé, que les Anglois ou Royaume d'Escosse, lequel estoit comprins esdites treues, faisoient moult de maulx:& aussi de la guerre qu'ils faisoient par mer au Roy d'Espaigne son allié,& qui estoit desdites treues, continuellement sans rendre ne reparer choses qu'ils eussent faites contre lesdites treues, ne par terre ne par mer; & pareille-

1449. ment à ses subiects de la Rochelle, de Dieppe, & d'ailleurs. Combien que par plusieurs & diuerses foiz, & mesmement pour ladite ville de Fougieres, le Roy auoit fait sommer, & requerir par ses Ambassadeurs, & ceulz dudit Duc de Bretaigne, le Roy d'Angleterre en son pays, & ceulz qui auoiēt le gouuernement de Normandie, qu'ils reparassent, ou fissent reparer les malefices par eulz, & leurs subiets faits & perpetrez durant lesdites treues, desquelles choses ils auoient esté refusans. Et pour ce delibera leur faire guerre par mer & par terre pour aussi escheuer les grans dommages & extorsions qu'ils faisoient, & auoient fait durant lesdites treues. Car ils venoient de Mente, de Vernueil, & de Loingny sur les chemins d'Orleans, & de Paris, pour coupper les gorges aux passans, & desroboient plusieurs marchans. Et semblablement le faisoient les Anglois de Neufchastel, de Gournay, & de Gerberoy, sur les chemins d'entre Paris, & Amiens. Et auec ce alloient de nuict par le plat pays prendre les Gentilshommes de l'obeissance du Roy, lesquels ils tuoient & meurtrissoient, & estoiēt les exploicts qu'ils faisoient durant lesdites treues. Cesdites gens Anglois se embuschoient, & se vestoient en faisant telles choses de habits dissoluz, & aussi espouētables. parquoy on les appelloit communement les faulx Visages. Les Anglois qui estoient audit Fougieres, firent vne saillie sur les gens dudit Duc de Bretaigne qui pres de là estoient, lesquels se deffendirent moult vaillamment, tant qu'ils en tuerent & prindrent de cent à six vingts.

En ce tēps vn musnier de la ville de Vernueil, qui auoit son molin contre les murs d'icelle ville, fut battu d'vn Anglois en faisant le guet, pour ce qu'il dormoit, & de courroux qu'il eut parla au Bailly d'Eureux, & luy promit apres certaines conuenances faites ensemble, par son molin le bouter dedens ladicte ville. Et se assemblerēt Messire Pierre de Brezé Cheualier, Seneschal de Poictou, ledit Bailly d'Eureux, Iacques de Clermont, & autres: tellement qu'ils furēt tous ensemble le xix. iour de Iuillet oudit an au point du iour au pié du mur de ladicte ville de Vernueil, iusques à ce que ceux qui faisoient le guet ce iour furent descenduz, qui se hasterent de descendre, pour ce qu'il estoit Di-

menche,pour aller à la Messe. Et incontinent au droit du- 1449.
dit molin à l'aide dudit musnier drecerent leurs eschielles, & prindrent ladicte ville, en laquelle estoient enuiron six vingts Anglois pour la garder, dont les aucuns furent morts & prins, & les autres se retrahirent au chastel, & en la Tour grise de ladicte ville. Le landemain le musnier osta vne partie de l'eauë des fossez dudit chastel, lequel fut assailly moult vaillamment, & deffendu. Mais à la fin fut prins d'assault. Et y furent tuez & prins plusieurs Anglois, & les autres se retrahirent à grãd haste dedens ladite Tour, qui est moult forte, & imprenable, tant qu'il y ait dedens que mangier. Car elle est haute, grosse, & separee dudit chastel au dehors, & bien garnie & enuironnee de fossez plains d'eaue. Il y eut audit assault de moult belles armes faites; & en especial par ledit Seneschal. Ils assiegierent ladicte Tour de toutes parts par dedens & par dehors. Et ce iour y arriua le Comte de Dunois nouuellement institué & fait Lieutenãt general du Roy en ses guerres. Et auecques luy le Sire de Cullant grand Maistre d'hostel, & Messire Florens d'Illiers, accompaignez de plusieurs Cheualiers, & Escuyers, gens-d'armes, & de traict. lesquels tost apres se partirent, & laissierent pour la garde d'icelle ville, & le gouuernement dudit siege, ledit Messire Florens d'Illiers à tout huict cens combatans: & eulz en cheuauchant sur les chãps sceurẽt que le Sire de Tallebot estoit venu à Bretueil pour cuider venir secourir ladicte grosse Tour. Et cheuauchierent lesdits Seigneurs François, pour les cuider trouuer tout au long du iour, & firent tant qu'ils les aconsuirent pres de Harecourt, en maniere qu'ils voyoient l'vn l'autre. Quant le Sire de Tallebot les apperceut, il se fortifia, & ferma de hayes, & de chariots qu'il auoit amenez pour porter ses viures, & son artillerie, en telle maniere que on ne le pouoit greuer. Et quant vint sur la nuict se retrahirent hastiuement audit lieu de Harrecourt. Lesdits François furent tout le iour en bataille cuidans combattre, & là furent faicts Cheualiers le Sire Iean de Bar Seigneur de Baugy, & Iean Daulon Escuyer d'Escuyerie du Roy, lesquels se retrahirent à Eureux pour le soir. Le Roy vint à Amboise le sixiesme iour ensuyuant du mois d'Aoust, & passa la riuie-

re de Loire pour mettre ses gens de guerre en son pays de
1449. Normandie, pour secourir, aidier, & conforter ceulx qui tenoient ledit siege deuant ladicte tour de Vernueil. Et le Vēdredy ensuyuant troisiesme iour dudit mois se partirent d'Eureux lesdits Seigneurs; c'est assauoir le Comte de Dunois, le grand Maistre d'hostel, les Sires de Blainuille, de Brezé, de Maugny, ledit Bailly d'Eureux, & plusieurs autres Cheualiers & Escuyers, iusques au nombre de deux mil cinq cens combatans. Et d'autre part partirent, & passerēt ce iour au Pont de l'Arche les Comtes d'Eu, & de sainct Pol, les Sires de Saueuses, de Roye, de Mouy, & de Rambures, & plusieurs autres, iusques au nombre de trois cens lances, & de quatorze à quinze cens Archiers, qui tous cheuauchierent d'vn costé & d'autre. Tellement que le douziesme iour dudit mois se trouuerent tous ensemble deuāt le Pontaudemer, lesquels assaillirent moult vigoureusemēt & longuement ladite ville de Pontaudemer. Et commença ledit assault par lesdits Comtes d'Eu, & de S. Pol, & ceux de leur compaignie qui estoient du costé deuers Honnefleu delà la riuiere de Rille, qui passe tout encōtre les murs d'icelle ville. Ledit Comte de Dunois estoit à toute sa compaignie du costé deuers Rouen, & estoient dedens icelle ville quatre cens & vingt Anglois, dont estoient chiefs & Capitaines Montfort Ensorder de Normandie, & vn nommé Hector, lesquels se deffendirent moult vaillamment & longuement : mais à la fin perdirent la ville, & se retrahirent en vne forte maison. Les François y entrerent par le moyen du feu qu'ils auoient mis en ladite ville. Et les Anglois voyans leur puissance, se rendirent tous prisonniers audit Comte de Dunois. Il y eut de moult belles armes faites, & y furent faits Cheualiers lesdits Sires de Roye, & de Mouy, le fils du Vidame d'Amiens, celuy du Sire de Rambures, & autres du pays de Picardie, iusques au nombre de vingt-deux Cheualiers. Ce iour arriua le Roy à Vendosme grandement accompaigné, & y fut iusques au Lundy ensuiuant dixhuictiesme iour d'Aoust. Cependant le Sire de Loheac, le Mareschal de Bretaigne, Messire Gieuffroy de Couuren, & Ioachim Roault, assaillirent sainct Iame de Beuron si durement, que l'assault dura

depuis neuf heures au matin iusques à la nuict.& le landemain les Anglois, qui estoient dedens, rendirent ladicte place. 1449.

Le xxij.iour du mois d'Aoust arriua le Roy à Chartres.& le landemain se rendit ladicte tour de Vernueil, & firent le traictié & composition les Sires de Precigny, & de Baugy, Conseilliers,& Chambellans du Roy, parmy ce que ceulx qui estoient en icelle tour demoureroient prisonniers, lesquels n'estoient que trente ou enuiron. Car les autres s'estoient eschappez de nuict vn pou deuant mienuict par la faulte de ceux qui faisoient le guet, dont ledit Monseigneur de Precigny fut moult blasmé. Car l'en disoit qu'ils auoient emporté l'or & l'argent qui dedens estoit. Et si auoit enuoyé le Roy vn de ses Heraulx pour leur enioindre que l'en les gardast bien songneusement.

En ce temps lesdits Comtes de Dunois Lieutenant general du Roy, de sainct Pol, & autres en leur compaignie, qui auoient esté à la prinse du Pontaudemer, se partirent, & vindrent tous ensemble en bataille, & en grant ordonnance,& multitude de gens de guerre deuant la cité de Lizieux pour y mettre le siege. Mais quant ceulx de la ville apperceurent si grant nombre de gens-d'armes, eulz considerans que icelle ville ne se pouoit pas longuement tenir ne resister à telle puissance, doubtans aussi que elle ne fust prinse d'assault,& par ce perie,pillee & destruicte,la mirent en l'obeissance du Roy par l'admonnestement de leur Euesque,qui se y gouuerna grandemẽt & honnorablemẽt pour le bien de la Chose-publique,& se rendirent plusieurs fortes places à l'entour de la cité de Lizieux. Le landemain de sainct Loys de ce temps le Roy se partit de sa cité de Chartres à moult belle & grant compaignie, & alla au giste à Chasteauneuf en Timerés. Et là eut nouuelles que lesdits Comtes de Dunois, d'Eu, & de sainct Pol, & autres Seigneurs qui auoient prins ledit Lizieux, nombrez de cinq à six mil combatans,auoient mis la ville de Mente en son obeissance, & l'auoient rendue les Anglois qui en auoient la garde, qui furent nombrez huict vingts combatans, dont estoit gouuerneur vn nommé saincte Barbe. lesquels s'en allerẽt à tout leurs cheuaulz,& harnois saufs.

1449. Et demoura Capitaine & garde de ladite ville pour le Roy le Sire de Cullant grand Maistre d'hostel. Le Roy vint en sa ville de Vernueil le Mercredy ensuiuant, où il fut receu à grant ioye par les marchans & bourgeois, & de plusieurs autres habitans d'icelle ville, lesquels allerent au deuant de luy à cheual & à pié: & pareillement les gens d'Eglise reuestuz iusques dehors la ville, & firẽt faire les feuz, & tẽdre & ionchier les rues au mieulz qu'ils peurent. Ainsi le receurent, crians Noel. Tant comme le Roy fut en ladite ville de Vernueil, les dessusdits, Messire Pierre de Brezé Seneschal de Poictou, & les autres François de sa compaignie entreprindrẽt à prandre le chastel de Loingny par le moyen d'vn Escuyer de Normãdie, nõmé le Sire de sainte Marie, qui en estoit Capitaine & gardiẽ pour Messire Frãçois de Suriẽne dit l'Arragonnois, qui en estoit Seigneur, duquel il auoit espousé la fille. Auquel ledit Seneschal traicta ceste matiere, & parlemẽta à luy, tellement que iceluy Seneschal enuoya secrettement plusieurs gens de guerre, Francs-Archiers, & autres, lesquels ledit Escuyer bouta dedens ledit chastel de Loingny par le dongeon qui ouuroit sur les champs. sans ce que les Anglois, qui estoient dedens deux cens combatans, en sceussent riens. Car ils estoient tous logiez en la basse court. Et quant ils apparceurent & ouyrent le bruit, ils furent esbahiz, & coururent aux armes, eulz cuidãs deffendre & secourir à recouurer ledit chastel. Mais ils furent trop foibles, & fut prinse ladicte basse court par force & violence, & perdirent tout ce qu'ils auoient de cheuaulx & de harnois, & autres biens, & si demourerent tous prisonniers à la voulenté du Roy. La femme dudit Messire François, qui leans estoit, fut moult dolente & courroucìee cõtre son gẽdre pour ce faict, & pour ce se partit, & s'en alla où il luy pleut. Lesdits Seigneurs, qui auoient mis Mente en l'obeissance du Roy, mirent le siege deuant Vernon sur Seine, qui est vne moult gente ville & forte place, tant pour le chastel de ladicte ville, que pour celuy du pont nõmé Vernonnet. Et le landemain qu'il y fut mis, qui fut le Vendredy, promidrent ceulx qui dedens estoient, rendre lesdites places, ou cas qu'ils ne seroient secouruz en dedẽs le landemain prime. Et pour la seureté de ce baillerent le-

dit Vernonnet aux François, lesquelz Anglois esperoient 1449.
que on les deust secourir. Mais les Anglois n'osoiēt desemparer Rouen, & n'y vindrent point. Et pour ce rendirent lesdites ville & chastel de Vernon. Ils estoient douze vingts Anglois combatās dedens, dont estoit chief & gouuerneur le fils du Comte d'Ormont du pays d'Irlande, lesquels s'en allerent leurs corps & leurs biens saufs, & demourerent ceulx de ladite ville paisibles en leurs maisons sans riēs perdre. Le Roy se partit de Vernueil, & s'en alla en sa cité d'Eureux, où il fut pareillement que audit Vernueil receu du Clergié, & autres habitans d'icelle cité, faisans tous grant ioye, & crians tous Noel pour son nouuel aduenement. Et le iour ensuiuant se partit, & alla à Louuiers, où il fut receu comme dessus est dit. Cependant Guillaume Couren Anglois d'Angleterre rendit la ville de Gournay, dont il estoit Capitaine & garde, à mesdits Seigneurs les Comtes d'Eu, & de sainct Pol, moyennant certain apointement traitié & fait entre eulx. Lesquels Seigneurs sceurent, que durant ce temps, les Anglois de la garnison des ville & chastel d'Essay estoiēt allez pres de la ville peschier vn estāg, & firēt lesdits Seigneurs sçauoir ces nouuelles au Duc d'Alençō, lequel se partit secrettement, & alla à eux accompaigné de plusieurs gens de guerre si subtilemēt, que lesdits Anglois furēt tous prins. Et incontinent les mena deuant ladicte place, laquelle ils luy firent rendre, & mettre en ses mains. Pou apres ceulx de la ville de Dieppe sçeurent, qu'il n'y auoit nuls Anglois à la garde de l'Abbaye de Fescamp, & se assemblerent pour y aller, & la prindrent. Le landemain y arriua vne nef où estoient quatre vingts dixsept Anglois, qui venoiēt pour estre en garnison en ladicte Abbaye, & entrerent dedens le port, cuidans qu'icelle Abbaye fust encores en leur obeissance. Les François qui dedens estoient les laisserent descendre de ladicte nef sur terre, & puis les prindrent tous prisonniers à en faire leur plaisir & voulenté. Mondit Seigneur le Comte de Dunois, & autres de sa compaignie, qui auoient esté à Vernon, se partirent de là pour aller mettre le siege deuant Harecourt, où ils furent par l'espace de huict iours, pendant lequel temps ils firent leurs approuchemens. Et y fut tué vn vaillant homme de guerre de la

garnison de Louuiers, d'vn canon par ceux dudit chastel.
1449. Et par ceulx de dehors fut tué vn Anglois d'vne couleurine sur le portail. Les François conclurent battre ledit chastel d'engins, & du premier coup qu'ils ietterẽt percierent tout oultre les murs de la basse-court, qui est moult belle à l'equipolent du chastel, qui est moult fort. Et quant les Anglois se virent ainsi perciez parlementerent, & promirent rendre ladite place, ou cas qu'ils ne combattroient les Frãçois dedens le quinziesme iour de Septembre prouchainement venant. Auquel iour ils rendirent icelle place, pource qu'ils ne combatirent point, & s'en allerent leurs corps & leurs biens saufs; & estoient de six à sept vingts, dõt estoit gouuerneur le Bailly dudit lieu de Harecourt, nommé Messire Richard Fourqueual, lequel fut deshonnoré, & pendu par les pieds à vne des portes dudit Louuiers, pour aucunes desraisons qu'il tenoit ausdits François. Et de là se partirent lesdits Seigneurs François, apres ce qu'ils eurent commise la garde à garder ledit chastel, ledit Seneschal de Poictou. Et en leurs compaignies estoient les Comtes de Clermont, & de Neuers, le Seigneur d'Orual, & le Sire de Blainuille Maistre des Arbalestriers de France, les Sires de Bueil, & de Gaucourt, les Baillifs de Berry, & d'Eureux, & plusieurs autres Seigneurs. Et allerent mettre le siege deuãt le chastel de Chambrais, où ils firent tous grandement leur deuoir. tant que le Comte de Clermont parlementa auecques les Anglois qui estoient dedens, en telle maniere qu'ils rendirent ledit chastel le dixneufiesme iour dudit mois de Septembre, & s'en allerent vn chacun leurs corps, & leurs biens saufs, & estoient enuiron deux cens Anglois. Et apres ce fait, les dessusdits Comtes d'Eu, & de sainct Pol, le Sire de Saueuses, & autres de leur compaignie tindrent le siege depuis le huictiesme iour dudit mois de Septembre, iusques au seiziesme iour ensuiuant deuant la ville & chastel de Neufchastel de Lincourt. Et cependant prindrẽt ladite ville d'assault, [& ledit chastel se tint depuis vn pou de temps. Mais tantost apres se rendit,] & estoient dedens plusieurs Anglois, dont estoit Capitaine Adam Illeton, lesquels s'en allerent leurs biens saufs. Les François ne les pouoient fort greuer. Car tant qu'ils y furent, n'auoient

point

point d'engins, parquoy ils les peussent greuer ne battre. 1449.
Le Duc François commist, & ordonna Messire Pierre de Bretaigne à la garde & gouuernement de la Duchié de Bretaigne, & pour greuer les Anglois sur les frontieres de Fougieres, & d'Auranches, & luy laissa trois cens lances. Et apres ces ordonnances, & qu'il eut souffisamment garnie toute sa Duchié, se partit accompaigné des Comtes de Richemont Connestable de France son oncle, & de Laual, du Sire de Loheac Mareschal de France, de Messire Prigent de Coectiuy Admiral de France, du Sire de Montauban, & de plusieurs autres iusques au nombre de six mil combatans, en comprenant trois cens lances qui estoient de la compaignie du Roy auecques ses gens, & dont estoit chief & conduiseur de cent lances ledit Sire de Loheac, & Messire Gieuffroy de Couuré & Ioachim Roault, d'autres deux cens lances. Et vindrent entrer cedit mois de Septembre en la basse Normandie, & cheuaucha ledit Duc ainsi accompaigné, commé dit est, iusques deuant la cité de Constances, où il mit le siege, & la rendirent les Anglois qui dedens estoient le deuxiesme iour ensuiuant, dont estoit Capitaine vn nommé Estienne de Montfort. De là se partit ledit Duc de Bretaigne, & sa compaignie, & mit le siege à sainct Lo, lequel se rendit le dixhuictiesme iour dudit mois de Septembre, & estoient dedens deux cens combatans Anglois, dont estoit chief & gouuerneur Messire Guillaume Poictou, lesquels s'en allerent leurs corps & leurs biens saufs. Durant ledit temps vn Anglois du pays de Galles nommé Iean Edouard, par la priere & admonestement de sa femme, qui estoit de ce pays de France où elle auoit de belles terrres, se rendit François, & rendit le chastel de la Roche-Guyon dont il auoit la garde, & en estoit Capitaine, qui est vne moult belle place, & forte, assise sur Seine entre Mente, & Vernon, parmy ce qu'il iouyroit des terres de sadite femme, qui estoient en l'obeissance du Roy. A faire ce traictié traueilla beaucoup Messire Denys de Chailly, pource qu'icelle femme estoit sa parente. Ledit Duc d'Alençon à l'ayde des Bourgeois, & du cõmun de sa ville d'Alençon, en cedit tẽps de leur consentement print ladite ville, & y entra dedens à vn point du iour. Et lors les

1449. Anglois se retrahirent à grant haste dedens le chastel, lequel il assiegea incontinent, & auoit huict cens lances pour ce faire. Les Anglois ce nonobstant le tindrent vne piece. Car c'est vn tre-fort chastel, & bel & tenable contre toute puissance. Mais à la fin les Anglois luy rendirent, & s'en allerent leurs corps & biens saufs.

En cedit mois les Comtes de Foix, & d'Estrac, les Vicõtes de Loumaigne & de Lautrec, & plusieurs autres Barõs, Cheualiers, & Escuyers des pays de Foix, de Comminge, d'Estrac, de Bigorre, & de Bearn, iusques au nombre de six à sept cens lances, & dix mil Arbalestriers, se partirent des pays de Bearn, & entrerent ou pays de Basque, où ils cheuauchierent iusques deuant vne place où à ville & chastel, nommee Mauleon de Sole, laquelle ledit Comte de Foix fit assiegier de tous costez. Et quant ceux de ladicte ville se virent ainsi enfermez, doubtans estre prins d'assault, se rendirent par composition, & mirent ledit Comte de Foix dedens. Les Anglois tindrent ledit chastel, dont estoit garde le Connestable de Nauarre. Ils le pouoient bien tenir. Car c'est le plus fort chastel de Guyẽne, assis sur vn moult hault rocq. Ledit Comte de Foix fut acertené par ceux de ladicte ville, qu'il y auoit pou viures dedens. Si y mist le siege de toutes parts. Le Roy de Nauarre sceut ces nouuelles, dont il fut moult courroucié, & fit son mandemẽt par tout son Royaume, tant qu'il assembla de cinq à six mil combatans, de Gascons, Anglois, Arragonnois, & Nauarrois, pour secourir ledit chastel, & vint à tout son ost à deux lieues pres. Mais quant il fut informé de la puissance dudit Comte de Foix, qui estoit son gendre, & de sa fortification, fit reculler ses gens, & enuoya audit siege ses heraulz pour requerir qu'il peust parler audit Comte de Foix. Iceluy Cõte leur fist grant chiere, & enuoya par eulx à son Sire le Roy de Nauarre vne seureté, lequel au plustost & à petite compaignie vint à vn quart de lieuë pres dudit siege à tout sa seureté parler audit Comte de Foix. Et là arriué ledit Roy de Nauarre, luy dist que veu la foy & lignage qui deuoit estre entre eulx, à cause de sa fille qu'il auoit espousee, il se esbahissoit, & donnoit grant merueille, comment il auoit assiegee ladicte place : consideré aussi qu'il sçauoit bien

qu'elle estoit en sa sauuegarde. Car il auoit promis au Roy d'Angleterre la luy faire garder contre tous, & pour ce y auoit mis son Connestable. Ledit Comte luy respondit, Qu'il estoit Lieutenant du Roy, son homme & son parent, & par son commandement comme son Lieutenant general és pays d'entre Gironne, & les Monts Espiraulz, il auoit mis le siege deuant ladicte place; & pour ce ne s'en partiroit ou leueroit pour homme, iusques à ce que elle fust au Roy, s'il n'estoit desconfit ou combatu deuāt: Mais en toutes autres manieres qui luy seroient possibles, il luy aideroit & le conforteroit, reserué contre le Roy de France, ses subiects & alliez, & autrement non. Quant ledit Roy de Nauarre l'entendit, & vit qu'il n'y pouoit remedier, s'en retourna à tout ses gens en son pays. Et lors se rendirent ceulx du chastel, quant ils virent perdre leur secours. Le Sire de Lucé sceut que ledit chastel estoit rendu, & vint à tout six cens combatans portans les croix rouges, faire hommaige au Roy de France en la main du Comte de Foix. Et apres le serment fait s'en retourna en son pays, & tous ses gens portans les croix blanches. dont leurs femmes, enfans, & seruiteurs furent moult esbahiz. Ledit Comte de Foix apres celle victoire, s'en partit, & retourna en ses pays. Lesdits Comtes de Clermont, de Dunois, de Neuers, & autres en leur compaignie deuant nommez, le vingtvniesme iour dudit mois mirent le siege deuant le chastel d'Yexmes, lequel ne se tint pas longuement. Mais se rendirent les Anglois, qui dedens estoient, lesquels s'en allerent leurs corps, & leurs biens saufs. Au plustost se partirent de là lesdits Seigneurs François, & allerent mettre le siege deuant la ville d'Argenten, durant lequel siege les Anglois, qui dedens estoiēt, parlementerent; & ainsi qu'ils parlementoient d'vn costé, les gens de la ville, qui sçauoiēt que leur voulenté estoit de tenir ladite ville contre la puissance du Roy de France, appellerēt aucuns desdits Seigneurs Frāçois d'vn autre costé secrettement, & leur dirent qu'ils leur baillassent aucunes de leurs enseignes, banniere, ou estendart: & que par là où ils les verroient dressier sur la muraille de la ville, ils montassent seurement. Et ainsi le firent lesdits bourgeois, & monterent les François. Quant les Anglois, qui parlemen- 1449.

1449. toient, les apperceurent, ilz se retrahirent au chastel. Car autre remede n'y pouoient mettre. Et à celle heure vne des bombardes desdits François ietta contre ledit chastel, & y frappa tel coup qu'elle y fist vn pertuis, & abbatit de la muraille du large d'vne charrette. Lesdits François virent l'ouuerture dudit mur, & se hasterent d'aller celle part, tellement que maulgré lesdits Anglois, ils entrerent dedens iceluy chastel par iceluy trou. Et lors lesdits Anglois se hasterent d'eux retraire au donjon, lequel au plustost ils rendirent, & s'en allerent vn baston en leur poing seulement.

Ce mois de Septembre le Seneschal de Poictou, & Mõseigneur de Cullant Mareschal de France, Messire Pierre de Brezé, Messire Denys de Chailly, & plusieurs autres, le Roy present, firẽt mettre le siege deuant Chasteaugaillard, où eut à l'arriuer de grans vaillances faictes, & de belles armes. Le siege y fut longuement. Car c'est vn des plus forts chasteaulz de Normandie, assis sur tout le hault d'vn rocq ioignant de la riuiere de Seine; en telle maniere que nuls engins ne le pouoient greuer. Le Roy s'en retourna au soir au giste à Louuiers, & de iour en iour, tant qu'il y fut, alloit veoir & fortifier ledit siege, auquel l'en fit plusieurs bastilles. Et apres la fortification s'en retournerent lesdits Seigneurs Frãçois, fors seulemẽt lesdits de Brezé, & de Chailly, qui là demourerent accompaignez de plusieurs Francsarchers pour la garde d'icelles bastilles. Ils se y gouuernerẽt tous grandement & sagement: & tant que au bout de cinq sepmaines, lesdits Anglois se rendirent, & mirẽt ledit Chasteaugaillard en l'obeissance du Roy. lesquels Anglois estoient nombrez vnze vingts combatans estans dedens ledit chastel, lesquels s'en allerẽt leurs corps & biens saufs.

Pou auant l'assiette de ce siege furent sommez ceulz de la ville de Gisors par vn Herault du Roy, de mettre ladicte ville hors des mains du Roy d'Angleterre. Et parlementerent Richard Marbery Cheualier, Capitaine & garde de ladite place pour le Roy d'Angleterre, le Seneschal de Poictou, vn nommé Pauiot Escuyer d'Escuyerie du Roy, & Pierre de Courcelles assez longuement ensemble. Et à la fin promit ledit Marbery rendre lesdits ville & chastel,

pourueu que on luy rẽdroit deux de ses enfans, qui auoiēt 1449.
esté prins au Pontaudemer, & que sa femme, qui estoit de France, parente desdits Pauiot, & Coursselles, iouyroit des terres qu'elle auoit en l'obeissance du Roy en ses pays de France, Chāpaigne & Brie. Ainsi fut traictié, accordé, consenty & tenu. Car au commencement du mois d'Octobre ensuiuant, ainsi qu'il estoit promis, rendit ledit Marbery ladite ville de Gisors au Roy, & le chastel, qui est tres-fort, & bien garny de muraille.

En ce temps le Roy de Sicille à tout cinquante lances, & les Archiers bien en point arriua à Louuiers deuers le Roy, qui lors auoit en sa compaignie le Comte du Maine, son frere, le Vicomte de Loumaigne, le Comte de Castres, le Capdet d'Albret, le Comte de Tācaruille, le Bailly d'Eureux, le Barō de Treignel Chancelier de France, le Sire de Cullant grant maistre d'hostel, Ferry Monseigneur de Lorraine, Iean Monseigneur de Lorraine son frere, le Comte de Dampmartin, les Sires de Montgascon, de Blainuille, de Pressigny, de Brion, de Pruilly, de la Baissiere, du Montet, d'Aigreuille, de Han en Champaigne, Messire Theaulde de Valpargne, Messire Loys de la Rochette, Messire Robinet d'Estampes, le Sire de Malicorne, & plusieurs autres Cheualiers & Escuyers, iusques au nombre de mille lāces, & les Archiers qui la plus part estoient de la garde de son corps, sans comprendre oudit nombre l'armee du Duc de Bretaigne, celle du Duc d'Alençō, celle du Comte de Dunois, & celle des Comtes d'Eu, & de sainct Pol. Le Roy fit grant chiere au Roy de Sicille, & le receut bien ioyeusemēt: puis tost apres se partit accompaigné des dessusdits de sa ville de Louuiers, & arriua en sa ville du Pont de l'Arche, où il fut biē receu & à grant reuerēce de ceulx de ladicte ville, qui tous ioyeulz estoient de son nouuel aduenement. Il auoit mādé ses gens-d'armes de toutes parts, pource qu'il vouloit mettre la cité de Rouen en son obeissance, & par especial ceulx de la cōpaignie desdits Comtes d'Eu, & de sainct Pol, qui firent leur deuoir de venir à son mandement. Ceulz aussi du Comte de Dunois, qui auoient mis Argenten en l'obeissance du Roy, lesquels vindrent tous diligemment au Pont de l'Arche. Ce temps pēdant le Duc

1449. de Bretaigne print à l'aide de ceux de sa compaignie le chasteau de Gauroy, qui est vne tres-forte place, le chastel de Thorigny, le Pont Douue, la Haye du Puis, le chastel de Regneuille, Valloingnes qui est fort chastel, & plusieurs autres places en la basse Normandie, & ou pays de Cōstātin & enuiron.

Oudit moys d'Octobre le Roy estant audit Pont de l'Arche à tout son ost pres de luy, enuoya sommer par ses Heraulx ceux de la cité de Rouen, qu'ils missent, & rendissent ladicte ville en son obeissance. Mais les Anglois, qui dedēs estoient, ne voulurent souffrir que lesdits Heraulz parlassent au peuple, ne baillassent leurdite sommation : mais les menasserent tres-fort à faire mourir, & les firēt retourner à grant haste. Quant le Roy sceut ces nouuelles, il enuoya la compaignie desdits Comtes d'Eu, & de sainct Pol, deuant ladite cité, & pareillement tous ceulx qui estoient pres de luy, lesquels passerent grant puissance & multitude de gēs de guerre audit Pont de l'Arche, dont estoit conduiseur ledit Comte de Dunois, Lieutenant general du Roy. Ils furent tous deuant icelle cité l'espace de trois iours, où ils eurēt moult à souffrir, pour ce que c'estoit sur l'yuer, & qu'il ne fina de plouuoir durant ce temps. Et ce nonobstant, ilz firent plusieurs escarmouches, & ceulx de dedens plusieurs saillies, où fut prins à l'vne d'icelles vn vaillant Cheualier François nommé le bastard Sourbier, pource que son cheual cheut dessoubz luy. Lesdits François se mirent tous en bataille le troisiesme iour, cuidans que ceulz de la cité les missent dedens : & les enuoyerēt sommer la secōde fois par lesdits Heraulz du Roy. Mais lesdits Anglois ne voulurent souffrir qu'ils approuchassent pres d'icelle cité: mais les rēuoyerent hastiuemēt cōme l'autre fois. Et lors se partirent lesdits François quant ils virent que ceulz de la ville ne faisoiēt nul semblant d'eulz rendre, & s'en allerent audit Pont de l'Arche, & les gens de guerre aux villages d'enuiron. Aucuns de ceulz de ladite cité, qui vouloient le bien du Royaume de France, firent sçauoir au Roy, Que s'il luy plaisoit enuoyer ses gens au deuant de ladite cité, ils les mettroient dedens certaines tours, & garderoient vn pan de mur deuers la porte sainct Hilaire, en telle maniere qu'ils

trouueroient moyen de mettre les François dedens icelle cité. Et pour ce réuoya le Roy ledit Comte de Dunois pour faire celle entreprinse à tout l'armee dessusdicte, laquelle fut partie, & diuisee en trois batailles. dont l'vne estoit pres de la iustice à la porte Beauuoisine, où estoient les Sires de Cullant grand Maistre d'hostel, d'Orual, de Ialoingnes Mareschal de France, le Sire de Blainuille, le Sire de Bueil, & plusieurs autres, iusques au nombre de quatre mil combatans, qui tous demourerét à cheual, fors les Archiers qui se mirent à pié, lesquels ne se bougierent de leur bataille. L'autre bataille estoit entre les Chartreux & la ville, où estoient ledit Comte de Dunois Lieutenant general, les Comtes de Clermont, de Neuers, d'Eu, & de sainct Pol, le Seneschal de Poictou, le Bailly d'Eureux, les Sires de Brion, de Beauuoir, & plusieurs autres Cheualiers & Escuyers, gens-d'armes, & de traict. Il vint deuers eulz vn homme de la cité, leur dire qu'il estoit temps de approuchier, & faire leur deuoir pour secourir ceulz de ladite ville qui estoient sur la muraille. Et incontinent se mirent tous à pié de cestedite bataille des Chartreux, & marcherent contre icelle ville de ce costé iusques aux murs où estoient ceulz de ladite ville, leurs adherés & complices, où ils dresserent vn pou d'eschielle que ils auoient entre deux tours, & monterent certain nombre sur ladite muraille. Et ainsi que chacun faisoit son deuoir de monter, adressa celle part le Sire de Tallebot à tout sa banniere, accompaigné de grant multitude d'Anglois, pour rebouter ceulx qui ainsi montoient, & là se combatirent longuement & vaillamment François & Anglois, tant qu'à la fin demoura ladite muraille au Seigneur de Tallebot, pour ce qu'ils estoient encores pou de François montez, lesquels ce nonobstant y firent bien leur deuoir. Et y furent prins de cinquante à soixante prisonniers, & tuez, tant desdits François que de ceulx qui estoiét esdites tours de ladite ville. A cet assault furent faits Cheualiers Charles de la Fayette, le Sire d'Aigreuille, Maistre Guillaume Cousinot, Iacques de la Riuiere Bailly de Niuernois, Robert de Harenuille, & plusieurs autres. Cependant les Rois de France & de Sicille arriuerent à Darnestal, lesquels quant ils congneurent & apperceurent que ceulz 1449.

1449. de ladite cité n'estoient pas ioints ne vniz ensemble, ne loyaulz auecques ceulz qui s'estoient mis, boutez & instruicts esdites tours, s'en retournerent au giste au Pont de l'Arche ce iour, qui fut adonc Vendredy seiziesme iour d'Octobre : & aussi firent tous les gens de guerre, lesquels allerent logier par les villages sur la riuiere de Seine. Le lãdemain ceulz de ladite cité de Rouen pour la grant paour, doubte, & frayeur qu'ils eurent desdits assaulz, doubtans que ladite ville ne fust prinse par force, & par ce pillee, robee, desolee, & destruicte, pour euiter aussi l'effusiõ du sang humain, qui s'en pourroit ensuiuir, enuoyerent l'Official d'icelle cité, & autres audit Pont de l'Arche deuers le Roy pour obtenir de luy vn saufconduit ou seureté pour aucuns notables gens d'Eglise, bourgeois, marchans, & autres de ladite cité, lesquels se vouloient transporter deuers luy, ou les Seigneurs de son grant Conseil, afin de traictier ou trouuer aucun bon appoinctement. Le Roy les ouyt benignement & voulentiers, & leur octroya ledit saufconduit, lequel sans delay leur fut baillé & deliuré. Et inconrinent se mirent à chemin, & porterent leurdit saufconduit à Rouen sain & entier. Apres se partirent de là ce mesme iour ceulz de la cité, l'Archeuesque de Rouen, & plusieurs autres en leur compaignie, de par le Duc de Sombresset certains Cheualiers & Escuyers, lesquels cheuauchierent iusques au port sainct Ouyn à vne lieuë pres dudit Pont de l'Arche, où ils trouuerent pour le Roy ledit Comte de Dunois, le Chancellier de France, le Seneschal de Poictou, Messire Guillaume Cousinot, & plusieurs autres. Ils parlementerẽt bien longuement ensemble les vns auec les autres, tant qu'à la parfin se consentit ledit Archeuesque, & plusieurs de la cité de la rendre, & mettre en l'obeissance du Roy: & promirent d'en faire leur deuoir, parmy ce que tous ceulz de ladite cité, & qui y estoient demourans, & qui y vouldroiẽt demourer à tous leurs biens quelsconques, y demoureroiẽt sans riens perdre, & qui s'en voudroit aller s'en yroit seurement & sauuement sans riens perdre où bon luy sembleroit. En celle conclusiõ se partirent les vns des autres, & se hasta ledit Archeuesque de retourner à Rouen, & aussi firẽt ceulz de sa compaignie, cuidant [incontinẽt apres ce qu'il seroit

seroit retourné à Rouen] faire son rapport à ceulx d'icelle cité. Mais pource qu'il estoit ja tard & nuict, attendirent [luy & les autres, qui estoient allez deuers le Roy] iusques au landemain, qui fut Samedy dixhuictiesme iour d'Octobre. Ce iour de Samedy au plus matin, present grant multitude de gens en l'hostel de ladite ville de Rouen, relaterent ledit Archeuesque, & ceulx qui auecques luy estoient, & auoient esté au port sainct Ouyn, ce qu'ils auoient appoincté, & les parolles qu'ils auoient eues aux François, lesquelles ils eurent tres-aggreables, & en furent trestous ioyeulz, & les Anglois tres-deplaisans, courrouciez & marriz, qui à celle heure congneurent les grans desir & voulenté que le Commun auoit au Roy. Et se partirent lesdits Anglois mal-contens, & se mirent en armes: & se retrairēt au Palais, au chastel, au pont, & sur les portaulx de ladite ville. Quant ceulx de ladite ville apperceurent le guet fait se doubterent, & se mirent pareillement en armes, & firent grant chiere, & grant appareil la nuict contre les Anglois. Et lors enuoyerent celle nuict secrettement audit pont de l'Arche deuers le Roy, luy faire sçauoir que il les voulsist hastiuement secourir, & ils le mettroient dedens ladicte ville à toute sa puissance, & aussi fist il le Dimenche au matin, qui fut dixneufiesme iour dudit mois d'Octobre. Ceulz de ladite ville, qui tous estoient en armes, s'esmeurent tres-asprement cōtre lesdits Anglois, par telle façō qu'ils les firēt guerpir & desemparer tous les murs & portaulz de ladite ville, & les chasserent au palais, au chastel, & sur le pont. Et incontinent le manderent, & firent sçauoir audit Comte de Dunois, qui pres de là estoit logié. Lequel pour les venir secourir, accompaigné du Seneschal de Poictou, du Bailly d'Eureux, & plusieurs autres, monta hastiuement à cheual, & vint à la porte de Martainuille en bataille. En ce cōflou & impetueux partement fut frappé ledit Bailly d'Eureux d'vn cheual de sa compaignie tel coup, qu'il luy rompit la iambe, pource qu'il n'auoit eu loisir de prendre son harnois de iambe. Il fut porté au Pont de l'Arche pour guerir, & laissa le gouuernement de ses gens au Sire de Maugny. Le Roy sceut ces nouuelles, & se partit diligemment dudit Pont de l'Arche grandement accompaigné de gens-d'ar- 1449.

1449. mes,& de traict, pour venir en ladicte ville de Rouen. Il fit chargier & mener auecques luy son artillerie pour tirer cõtre saincte Katherine, que les Anglois tenoient. Mais cepẽdant ledit Comte de Dunois les fist sommer. Et quãt ils virent ladite ville contre eulz, & sentirent le Roy approuchier iceulx Anglois du Mont saincte Katherine, ilz se rendirent. On leur bailla vn Herault pour les conduire, & faire passer au port sainct Ouyn: & en eulz en allant trouuerent le Roy, qui leur dist, qu'ils ne preinssent riẽs sans payer. A quoy ils respondirent, qu'ils n'auoient dequoy. Et lors le Roy leur donna cent francs, & les laissa, & s'en vint logier celle nuict audit lieu du Mont de saincte Katherine de Rouen, dont estoient partiz iceulx Anglois, qui estoient enuiron six vingts combatans. Les gẽs d'Eglise, bourgeois, manens, & habitans d'icelle cité de Rouen, vindrent deuers les dessusdits Comte de Dunois, & autres, à la porte de Martainuille leur porter & presenter les clefs d'icelle ville, en leur disant qu'ils missent dedens icelle ville, tel & si grãt nombre de gens comme il leur plairoit: lesquels Seigneurs respondirent à leur voulẽté. Ils parlerẽt de plusieurs choses pour le biẽ de la ville. Et apres ce entra le premier en ladite ville le Seneschal de Poictou à tout cent lances, & les Archiers des gens dudit Bailly d'Eureux cẽt lances, [& les Archiers des gens dudit Comte de Dunois cent lances,] & les Archiers & le residu des gẽs de guerre se logea là entour, & pres dudit Rouẽ. C'estoit moult belle chose à veoir les dessusdits Rois de Frãce, & de Sicille [& les Seigneurs & Princes, qui auecques eulz estoient.] Ce iour mesmes deuers le soir rendirẽt les Anglois le pont de ladite ville, & fut commis à le garder le Sire de Harenuille. Le landemain furent ouuertes les portes d'icelle cité, & y entroit tout homme qui y vouloit entrer. Et fist on crier que tout homme, grant & petit, portast la croix blanche sur la robbe ou chapperõ. Le Duc de * Sombresset estoit au Palais, lequel quant il vit

*Sommerset

la puissance du Roy, requist à parler à luy, dont le Roy fut content. Et se partit ledit Duc de Sombresset dudit Palais, accompaigné de plusieurs Cheualiers, & Escuyers, & des Heraulx du Roy qui le conuoyoient & amenoient, & che-

uaucha iusques à saincte Katherine du Mont de Rouen, où il trouua le Roy & son grant Conseil. Et apres qu'il eut faite la reuerence, & salutation au Roy, luy requist qu'il luy pleust que luy, sa femme, & ses enfans, le Sire de Tallebot, & tous autres Anglois, qui encores estoient és Palais, & chastel d'icelle cité de Rouen, s'en peussent aller seuremẽt en iouissant de l'abolitiõ, ainsi que ceulx de la ville l'auoiẽt traictiée, composée, & acceptée auecques ceulx de son grant Conseil. Le Roy luy respondit, que la requeste n'estoit pas de raison, & qu'il n'en feroit riens. Car il n'auoit pas voulu tenir le traictié, & appoinctement par ceulz dudit Rouen fait; veu qu'il n'auoit pas rendu lesdits pont, chastel, & Palais à l'heure que ceulz dudit Rouen rendirent la ville: mais les auoit tenuz, & encores tenoit contre sa puissance, son gré, & sa voulenté. & si auoit encores resisté à son pouoir, que ceulz dudit Rouen ne rendissent ladite cité. Et pour ces causes auant que lesdits Anglois partissent, ils luy rendroient Harfleu, Honnefleu, & toutes les autres places qu'ils tenoient en Caux. Si se excusa ledit Duc, en disant que Harfleu ne rendroit il point. Car c'estoit la premiere place que son Seigneur le Roy d'Angleterre auoit prinse en Normandie. Sur ces parolles print congié iceluy Duc, & s'en retourna audit Palais par les rues de la ville, où il vit que tout homme portoit la croix blanche, dont il ne fut pas ioyeulx. Et le conuoyerent les Comtes d'Eu, & de Clermont, & Messire Pierre de Brezé Capitaine des ville, chastel, & Palais de Rouen. Tost apres ce, commanda le Roy mettre le siege deuant le Palais par dedens, & par dehors la ville. Et là alla grant compaignie de gens d'armes & de traict, dõt estoient conduiseurs le Mareschal de Cullant, & le Sire d'Orual, accompaignez de cinq à six cens combatans & les Archiers, lesquels mirent le siege par dehors. On fit de grans fossez & trenchees, tant aux champs comme à la ville: & furent dressiez canons, bombardes, & veuglaires, deuant la porte d'iceluy Palais qui ouure sur ladite ville, & deuant celle qui ouure sur les champs. Quant le Duc de Sombresset sceut, & apperceut ces approuches, considerant qu'il auoit peu de viures dedens ledit Palais, & au contraire beaucoup de gens, & qu'il 1449.

1449. ne pouoit estre secouru, requit parlementer aux gens du Roy. Et à ceste fin furent faites treues, lesquelles furẽt prolongees de iour à autre par l'espace de douze iours, pource que lesdits Anglois ne vouloient consentir de laissier ledit Sire de Tallebot en ostage. Neantmoins parlementerent si longuement ledit Comte de Dunois, & ceulz du grant Conseil du Roy auec lesdits Anglois, que à la fin appoinctierent, & furent tous d'accord, que ledit Duc de Sombresset gouuernant pour le Roy d'Angleterre, sa femme & tous les autres Anglois desdits chastel & Palais s'ẽ allassent où bon leur sembleroit en leur party, leurs corps & biens saufs, reseruez prisonniers & grosse artillerie, parmy ce qu'ils paieroient au Roy cinquante mil escuz d'or, & tout ce qu'ils deuoient loyaument à tous bourgeois, marchans, & autres d'icelle cité: & oultre feroit rendre ledit gouuernant les places de Caudebec, & de Mõstiervillier, de Lisslebonne, de Tancaruille, & de Honnefleu. Et pour la seureté de ce, bailla son seellé, & lettres patentes, & demourroient en ostages iusques à ce que lesdites places fussent rendues, & lesdits cinquante mil escuz d'or payez, ledit Sire de Tallebot, & le fils du Comte d'Ormont, d'Irlande, le Sire de Berquegny, le fils du Sire de Ros, filz de la Duchesse de Sombresset, le fils Thomas Gouel Capitaine de Chierebourg, & autres qui principallemẽt estoient detenuz pour l'argẽt qui estoit deu à ceulz dudit Rouẽ. Ainsi furent deliurez lesdits ostages au Roy, & à ses commis. Puis s'en allerent ledit Duc de Sombresset, & autres Anglois à Harfleu, & de là à Caen. Et ordonna & commist ledit Duc de Sombresset pour faire rendre les places dessusdites, Messire Thomas Heu, & Foulques Heston, lesquels firent mettre toutes icelles places en l'obeissance du Roy; reserué ledit Honnefleu, dont estoit Capitaine, & garde pour ledit Sire de Tallebot, vn nõmé Messire Courson, qui ne le vouloit rendre. Et pource demoura prisonnier iceluy Sire de Tallebot. Le Roy accompaigné du roy de Sicille, & des autres Seigneurs dessus nommez, fit sa feste de Toussainĉts en grant ioye, & liesse audit lieu de sainĉte Katherine. Et le dixiesme iour dudit mois de Nouembre ensuiuãt, qui fut au Lundy veille sainĉt Martin d'yuer, se partit de là

pour entrer en sa cité de Rouen, accõpaigné des Seigneurs 1449.
dessusdits qui estoient en grans, riches, & diuers habillemens, les vns couuerts, eux & leurs cheuaulx de drap d'or, & de velours, les autres de brodeure & d'orfaurerie, & de draps de damas & de satin en maintes guises & manieres, entre lesquels estoient apres le Roy en plus riches habillemens, les Comtes de sainct Pol & de Neuers. Car ledit Cõte de sainct Pol estoit armé tout à blanc, monté sur vn cheual enharnachié de satin noir semé d'orfaurerie blanche, derriere luy trois pages vestuz, & montez sur cheuaulx enharnachiez pareillement que leurdit Seigneur. Dont l'vn portoit vne lance couuerte de velours vermeil, l'autre vne lance couuerte de drap d'or, & le tiers vn armet en sa teste de fin or richemẽt ouuré. Et apres estoit le palefrenier mõté, vestu, & son cheual enharnachié comme lesdits pages. lequel menoit vn grand destrier en main tout couuert de drap d'or iusques aux pieds. Ledit Comte de Neuers auoit huict gentilshommes, leurs cheuaulx couuerts de satin vermeil à grans croix blanches. Le Roy estoit armé de toutes pieces monté sur vn coursier couuert iusques aux pieds de velours azuré semé de fleurs de liz d'or de brodeure, en sa teste vn chappel de velours vermeil, où auoit au bout vne houppe de fil d'or. Et apres, ses paiges vestuz de vermeil, leurs manches toutes couuertes d'orfaurerie blanche, portans ses harnois de teste couuerts de fin or de diuerses façõs d'orfaurerie, & de plumes d'Aultrusse de plusieurs couleurs. A sa dextre cheuauchoit le Roy de Sicille, & à la senestre le Cõte du Maine son frere armez de leurs harnoys completz, leurs cheuaulx richement couuerts de couuertures pareilles à croix blãches, lesdites couuertures semees de houppes de fil d'or, & leurs paiges pareillement. Apres cheuauchoit le Comte de Clermont, & autres Seigneurs de France, qui là estoient en grant nombre, chascun selon leur degré moult richement habillez. Derriere les pages du Roy estoit Hauart l'Escuyer trenchant monté sur vn grant dextrier, qui portoit vn pannon de velours azuré à quatre fleurs de liz d'or de brodeure bordees de grosses perles. Et apres ledit Hauart le Sire de Cullant grant Maistre d'hostel armé de toutes pieces, en son col vne grant es-

1449. cte ville à la porte de laquelle lesdits bourgeois auoiét fait paindre à la liuree du Roy, & ses armes au milieu, tant les tours d'icelle porte comme les murs du bouleuart, & les rues par où il passoit estoient toutes tendues à ciel, & pareillement les carrefours garnis de peuple à grant foison & presse, lequel crioit Noel de ioye. Par lesdits carrefours auoit personnages, entre les autres vne fontaine aux armes d'icelle ville, qui iettoit breuuage par ses cornes. Et en allat à la grant Eglise par icelle rue plus auant auoit vn tygre, & les petits qui se miroient en mirouers. Et au carrefour de ladicte grant Eglise auoit vn cerf volant bien pourtraict vidicte grant Eglise auoit vn cerf volant bien pourtraict vifement, lequel portoit en son col vne couronne, & se agenouilla deuant le Roy, par mystere, quãt il passa par là pour aller à l'Eglise. Et à cest endroit estoiét auecques la femme du Duc de Sombresset le Sire de Tallebot, & les autres Anglois ostages pour veoir l'entree. Le Roy descendit à l'Eglise nostre Dame, où il fut receu par ledit Archeuesque accompaigné de ceulz de l'Eglise reuestuz, & là fit son oraison, puis s'en alla à son logeis. Les habitans d'icelle cité firent grant feste celle nuict, & firent faire les feuz par ladicte ville toutes les nuicts iusques au Vendredy ensuiuant. Et le landemain celebrerent processions generalles & solempnelles, & les deux prouchains iours ensuyuans, où fut ledit Archeuesque en personne, & garderent les iournees de toutes œuures iusques au Vendredy. Les tables furent mises és rues, vins, & viandes dessus pour les passans. Ceulz d'icelle cité firent grans dons au Roy, & largement donnerent à ses Officiers, Heraulz & Poursuiuans qui là estoient. Puis proposerent deuant le Roy les gẽs d'Eglise, bourgeois, & autres habitans apres, en luy remonstrant qu'il ne laissast point pour l'yuer à faire guerre à ses ennemis les Anglois. Car ils pouoient trop faire de maulz, par le moyen des places qu'ils tenoient encores ou pays : & promettoient le aidier de corps, & de cheuance. Le Roy les ouyt longuement, lequel estoit assis en vne chaiere couuerte de drap d'or, laquelle estoit en la salle dudit Archeuesque, & fit son Chancelier la response, tellement qu'ils furent tous contens. Tost apres se partit le Roy de sadicte cité de Rouen armé d'vnes brigandines, & dessus vne iacquette de drap d'or

d'or, accõpaigné du Roy de Sicille, & des autres Seigneurs de son sang, & en grans estats : & par especial le Comte de sainct Pol, lequel auoit à son cheual vn champfrein prisié trente mil escuz d'or; & cheuaucha iusques à demie lieuë de Harfleu, où il fit mettre le siege par ses gens de guerre. 1449.
Le Roy, tant que le siege dura audit Harfleu, fut logié à Monstieruillier. Audit siege estoient les Comtes de sainct Pol, de Dunois, d'Eu, de Clermont, & de Neuers, les Sires de Cullant grant Maistre d'hostel, de Blainuille Maistre des Arbalestriers, & plusieurs autres, lesquels y firent tous grandement leurs deuoirs, & y eurent moult à souffrir, tant pour les gellees, pluyes, & autres froidures, comme pour le flouct de la mer, qui souuent venoit en leurs logeis en plusieurs lieux, & aussi pource que autour de ladite ville, n'auoit maisons ne arbres dequoy on se peust herbergier. Parquoy conuint faire leurs logeis en terre couuerts de paille & de genestres. Et ce nonobstant ils firent de si grands approuchemens de trenchees, de fossez, & approuchierẽt & battirent tellement ladite ville de bombardes & canons, que les Anglois qui dedens estoient mil & cinq cens, rendirent ladite place au Roy, & s'en allerent leurs corps & biens saufs, les vns en Angleterre, les autres en Normandie. Puis se partit le Roy dudit Monstieruillier apres icelle prinse, qui fut le troisiesme iour de Ianuier ou enuiron, & s'en retourna logier en vne Abbaye nommée Iumieges sur la riuiere de Seine à cinq lieues au dessouz de Rouen. Pou deuant se reduisirent au Roy par le moyen du Duc de Bretaigne les places de Gauroy, Regneuille, le Pont Doue, Thorigny, la Haye du Puys, Valoingnes, & plusieurs autres places en la basse Normandie, & ou pays de Constantin, ainsi que dessus est dit. Et se rendirent audit Duc ceulz qui estoient dedens Fougieres, où il auoit tenu le siege l'espace d'vn mois ou enuiron. Pendant lequel temps la ville fut tellement approuchee d'approuches, trenchees, & mines, & batue de canons & de bombardes, qu'elle estoit preste à assaillir. Mais Messire François l'Arragõnois, qui en estoit Capitaine pour le Roy d'Angleterre, la rendit, comme dit est, & s'en partit luy & ses gens, qui estoiẽt de quatre à cinq cens, leurs corps, cheuaux & harnois, & vn petit fardelet

1449. deuant eulz seulement. La mortalité estoit pour lors moult grande en l'ost dudit Duc de Bretaigne, qui auoit en sa cõpaignie de sept à huict mil combatans, dont en moururent plusieurs. Entre les autres y mourut le fils du Vicomte de Rohan, dont fut dommage: & pource apres icelle prinse de Fougieres, s'en retourna ledit Duc en sa maison, & ses gens pareillement.

En ce temps se rendit le Chastel-Gaillard, où le siege fut l'espace de six sepmaines, & s'en allerẽt les Anglois, qui dedens estoient, nombrez six vingts, leurs corps & leurs
*Ms. party. biens saufs en leur * pays.

En ceste saison ordonna le Comte de Foix grosse armee, & fit mettre le siege par le Sire de Lautrec son frere, & le bastard de Foix deuant le chastel de Guisant, qui est moult fort, & est à quatre lieuës pres de Bayonne. Mais quant les Anglois le sçeurent, se assemblerent iusques au nombre de trois mil combatans, dont estoient chiefs le Connestable de Nauarre, le Maire de Bayonne, George Soliton, & autres, lesquels se chargierent en nauire en vne riuiere qui passe par Bayonne, & vindrent descendre pres dudit chastel. Quant ceulz qui tenoient ledit siege deuant ledit chastel le sçeurent, se partirent secrettement pour aller au deuant desdits Anglois, lesquels ils rencontrerent, puis ferirent si asprement dessus, qu'ils les desconfirent, & mirẽt en fuitte, iusques là où estoient les vaisseaux. A celle besongne furent que morts que prins douze cens Anglois. Ledit Soliton doutant qu'il ne peust recouurer les nauires, quant il vit la destrousse passa parmy le siege, & se mit dedens le bouleuart dudit chastel à tout soixãte lances. Et tost apres, quant il vit qu'il ne pouoit estre secouru, se partit de nuict à tout ses gens, pour cuider retourner à Bayonne. Mais ledit bastard de Foix le poursuiuit, & le print, & la plus-part de ses gens. Dont ceulz dudit chastel furent moult esbahiz, tellement que le landemain se rendirent, & semblablemẽt
*d'Aqs plusieurs autres menues places, entre la mer *d'Acre, & de Bayonne. Et apres ce, s'en retournerent les gens dudit Cõte de Foix en leur pays. Cependãt que le Roy fut en l'Abbaye de Iumieges, le dixseptiesme iour du mois de Ianuier fut mis le siege deuant Honnefleu par le Cõte de Dunois,

& les dessusnommez en sa compaignie, lesquels firent grãs approuchemens sur lesdits Anglois qui dedens estoient de trois à quatre cens, dont estoit chief & Capitaine ledit Maistre Courson, tant de mines comme de bombardes, & d'engins vollans, tellement qu'ils composerent à rendre ladite place aux François le dixhuictiesme iour de Feburier prouchainement ensuiuant, ou cas qu'ils n'estoient combatuz dedés ce iour. Le champ fut ordonné, & clos à ceste fin. Mais lesdits Anglois n'y vindrent point, pource que le gouuernant n'osoit desemparer la ville de Caen, & aussi n'estoiẽt pas assez forts s'il ne venoit autre secours d'Angleterre. Et pource s'en allerent lesdits Anglois, leurs corps & biens saufs, par mer & par terre. Deuant ladite ville durant ledit siege fut tué d'vn canon Arnault Guillem de Bourguignen Bailly de Montargis, dont fut dommage: & aussi y fut tué Iean de Blanchefort Escuyer du pays de Berry. 1449.

En ce temps les Anglois de la cité de Londres s'esmeurent contre les Seigneurs du pays d'Angleterre moult fierement, & prindrent le Comte de Suffort, lequel ils mirent en prison en la tour de Londres. Mais depuis le Roy d'Angleterre le fit deliurer secrettemẽt par celuy qui estoit garde de ladite tour, dont ceulz de Londres furent tresmal contens. Car ils disoient que ledit Comte de Suffort auoit fait mourir les Ducs de Clocestre & * d'Acestre, & si auoit esté cause de la perdition de Normandie, pource qu'il auoit fait treues auecques les François. parquoy il deuoit mourir. Car pou deuant il auoit fait mourir le Priué seel d'Angleterre Euesque de Clocestre pour semblable cas. Cependant le Duc d'Alençon mit le siege deuant la ville & chastel de Belesme, & y fit grandemẽt son debuoir, tellement que les Anglois qui y estoient prindrent iour de rendre ladite place, ou cas que à ce iour les François ne seroient combatuz. Ledit Duc d'Alençon tint la iournee à bien pou de gens, accompaigné du Seigneur de Xaintrailles, iusques à ce que l'heure fut passee. Lequel se y gouuerna moult honnorablement & vaillamment. Mais lesdits Anglois ne se y trouuerent point, ains laissierent & rendirent lesdits ville & chastel, & s'en allerent leurs corps &

* de Cestre

1449. biens saufs tous ensemble, qui estoient enuiron deux cens combatans, dont estoit Capitaine Matagou. Ce temps pẽdant le Roy estoit logié en vne Abbaye nommee Gerbetrain à deux lieues pres dudit Honnefleu, où il auoit esté durant le siege, lequel se partit, & tira à Bernay, à Essay, & de là à Alençon. Puis enuoya ses gens mettre le siege deuãt Fresnay, où estoiẽt pour Montfort Capitaine André Trosslo, & Iannequin Basquier, accompaignez de quatre à cinq cens Anglois, & Normãs, lesquels quãt ils sçeurent de vray que le siege leur venoit, rendirent ladite ville enuiron le vingtdeuxiesme iour de Mars oudit an, & s'en allerẽt leurs corps & biens saufs, à Faloise & à Caen. parmy ce que quãt ils bailleroient dix mil salus, on leur deuoit rendre ledit Montfort leur Capitaine, qui auoit esté prins au Pontaudemer.

En ce temps descendirent du pays d'Angleterre trois mil Anglois à Chierebourg, dont estoit conduiseur Messire Thomas Kiriel: & cheuauchierent par leurs iournees iusques deuant la ville de Valoingnes, où ils mirent le siege, lequel ilz tindrẽt longuemẽt. Et quãt les François le sçeurẽt, se assemblerent de toutes parts pour leuer ledit siege. Mais la fin fut, qu'vn nommé Abel Roault qui en estoit Capitaine pour le Roy, rendit la ville, lequel parauant se estoit gouuerné grandement. Puis s'en alla luy, & ses compaignõs, cheuaux & harnois. Lesdits Anglois apres celle prinse se assemblerent, & toutes leurs garnisons pour tenir les champs. Et partirent de la ville de Bayeulx de cinq à six cẽs combatans, dont estoit chief Matagou. Et de la ville de Viré de quatre à cinq cens combatans, dont estoit chief & Capitaine Messire Henry Norbery. Et tous se mirent auecques les dessusdits quatre mil combatans, qui de nouuel estoient venuz du pays d'Angleterre. Et quant ils furent ainsi assemblez, se trouuerent de six à sept mil combatans, lesquels se deslogierent, & passerent tous ensemble les guez sainct Clement. Et lors les François, qui tenoient les chãps, le sçeurent, & les poursuiuirent, & serchierent les vns d'vn costé, les autres d'autre; tellement que Messire Geoffroy de Couuren, & Ioachim Roault les trouuerent, & ferirent sur leur auantgarde moult asprement, en telle maniere qu'il y

eut plusieurs Anglois morts & prins.

L'An mil cccc. cinquante, le quatorziesme iour du mois d'Auril, apres Pasques, le Comte de Clermont, & autres qui queroient lesdits Anglois, & le Connestable de Frãce, lequel estoit à sainct Lo, eurent nouuelles, comment lesdits Anglois auoient esté rencontrez. Si se partirent les Comtes de Clermont, & de Castres, le Seneschal de Poictou, le Sire de Coictiui Admiral de France, le Seigneur de Montgascon, le Seneschal de Bourbonnois, les Sires de Mouy, & de Maugny, Ioachim Roault, & Robert Conigan, iusques au nombre de six cens lances, & les Archiers; & cheuauchierent tant qu'ils aconsuiuirent lesdits Anglois entre Carenten & Bayeulz, pres d'vn village nommé Fourmigny, le xv. iour dudit mois * d'Auril. Et quant les Anglois les apperceurent, se mirent en bataille, & manderent hastiuement querir ledit Matagou, lequel estoit party d'eulz le matin pour aller à Bayeulz, qui retourna incontinent. Et ainsi furent les François & Anglois par l'espace de trois heures les vns deuant les autres en eulx escarmouchant. Et cependant firent iceulz Anglois de grans fossez & trous de leurs dagues & espees, afin que l'on ne peust approucher d'eulx à cheual. Et à vn traict d'arc derriere eux auoit vne petite riuiere, & grant foison de iardinaiges plains de pommiers, & autres arbres. Le Comte de Richemont Connestable de Frãce se deslogea de sainct Lo, où il auoit couchié la nuict, & cheuaucha accompaigné du Comte de Laual, du Sire de Loheac Mareschal de France, du Sire d'Orual, du Mareschal de Bretaigne, du Sire de saincte Seuere, Oliuier de Bron, & plusieurs autres gens de guerre, nombrez trois cens lances, & les Archiers, iusques à vn molin à vent, au dessus dudit Fourmigny, où ilz se mirent en bataille à la veuë desdits Anglois, lesquels quãt ils les virent se doubterent, & laisserent le champ, & se retrahirent iusques dessus ladicte riuiere pour la mettre à leur dos. Et lors ledit Connestable & ses batailles passerent la riuiere sur le grant chemin dudit Fourmigny pres d'vn village à vn gué, & sur vn petit pont de pierre. Puis se combatirent vaillamment Frãçois & Anglois, & longuement, tant les compaignies dudit

1450. (margin)

*Ms. d'Aoust. (margin)

1450. Conneſtable, comme celles du Comte de Clermont, & tellement que leſdits Anglois gaingnerent du coſté où eſtoiēt ledit Seneſchal, & les gēs du Bailly d'Eureux, que gouuernoit le Sire de Maugny, par deux couleuurines, dōt leſdits Anglois tiroient. Et lors ledit Seneſchal de Poictou fit deſcendre ſes gens à pié, & frappa ſi aſprement ſur leſdits Anglois, qu'il les rebouta d'vn des bouts de leurs batailles de la lōgueur de quatre lances, & gaingna les deux couleuurines, & furent tuez deux cens Anglois à celle rencontre par le moyen dudit Seneſchal Meſſire Pierre de Brezé, qui y acquiſt grant honneur, & tous les autres: car chaſcun y faiſoit vaillamment ſon deuoir. Et à la fin eurent leſdits François moult grant victoire de leurs ennemis, & leur demoura le champ. Car les Anglois furent deſconfits autour d'icelle riuiere. Et y furent tuez par le rapport des Heraulz qui là eſtoient, des Preſtres & bonnes gens qui les enterrerent, quatre mil ſept cens ſeptante quatre Anglois. Et y furent prins Meſſire Henry Norbery, & ledit Iannequin Baſquier, & autres iuſques au nombre de quatorze cens Anglois. Ledit Matagou, & Meſſire Thomas Vere ſ'enfouirēt, l'vn à Bayeux, & l'autre à Caen, & furent mis les morts en quatorze foſſes. Leſdits François ſ'y gouuernerent tous grandement, & honnorablemēt. Car ils n'eſtoient que trois mil combatans, par le rapport des Heraulz, deſquels François ne mourut que cinq ou ſix perſonnes, & leſdits Anglois eſtoient de ſix à ſept mil. Et pource, diſent les ſages, que la grace de Dieu fut cauſe de la victoire deſdits François. De ceulz de l'eſtendart du Comte de Clermont, ſ'y porta vaillamment ce iour entre les autres le Seigneur de Montgaſcon: & de ceux du Conneſtable le Sire de ſaincte Seuere, le Sire de Chalençon, & pluſieurs autres. A ce iour furent faits Cheualiers leſdits Comtes de Clermont, & de Caſtres, fils du Comte de la Marche, le fils du Comte de Boulongne & d'Auuergne, le Sire de Vauuert fils du Comte de Villars, leſdits Seigneurs de Chalençon, & de ſaincte Seuere, & pluſieurs autres. Apres celle deſconfiture ſe partirent tous enſemble leſdits François, & tirerent deuant la ville de Vire, où ils mirent le ſiege, lequel n'y fut gueres. Car ledit Meſſire Henry Norbery, qui en eſtoit Capitaine,

en fit la compoſition luy eſtant priſonnier, & la fit rendre auſdits François. Et par ainſi ſ'en allerent les Anglois, qui dedens eſtoient, de trois à quatre cens lances, corps & biẽs ſaufs à Caen. 1450.

En ce temps ſe partit le Comte de Suffort d'vn fort chaſtel, où il eſtoit pour la doubte des Anglois qui le vouloiẽt faire mourir, & ſe mit en mer pour euiter le peril de la mort. Mais luy eſtant ſur la mer, fut rencontré des gens du Duc de Sombreſſet, leſquels le prindrent, & luy coupperent la teſte, puis l'enuoyerent auecques le corps à ceux de Londres, qui le pendirent par quartiers à leurs portes. Apres la reduction de ladite ville de Vire, ſe partirent le Conneſtable de France, le Sire de Laual, & autres qui eſtoiẽt en leurs compaignies pour le Duc de Bretaigne, & tirerent deuers luy, & de là à Auranches, où ils mirent le ſiege, lequel tint ledit Duc en perſonne l'eſpace de trois ſepmaines. Pendãt lequel temps il fit tellement battre de canons, & autres engins icelle ville, que les Anglois qui eſtoient dedens de quatre à cinq cens, dont eſtoit Capitaine vn nommé Lempet, rendirent ladite place, & ſ'en allerent vn baſton ou poing ſeulement. Et pareillement ſe rendit le chaſtel de Tumbelaine, qui eſt vne moult forte place, & imprenable, tant qu'il y ait dedens que mangier, & n'eſt *bataige de canons, ne d'engins, qui y peuſt faire mal. Car elle eſt aſſiſe ſur vn rocq en la mer pres du mont ſainct Michiel. Et ſ'en allerent les Anglois qui dedens eſtoient enuiron quatre vingts à Chierebourg. Toſt apres la prinſe de Vire ſe partirent leſdits Comtes de Clermont, & de Caſtres, & autres de leur compaignie : & enuiron le mois de May, mirent le ſiege deuant la ville de Bayeulz, & ſe logierent és fauxbourgs. Deuers Caen ſe allerent logier les Comtes de Dunois Lieutenant general, de Neuers & d'Eu, le Sire de Cullant grant Maiſtre d'hoſtel, le Sire de Ialoingnes ſon frere Mareſchal de France, les Sires d'Orual, & de Bueil, & pluſieurs autres Cheualiers & Eſcuyers. Et és faulxbourgs du coſté des Cordeliers furent logiez le Sire de Montenay conduiſeur des gens du Duc d'Alençon, Pierre Louuain, Robert Conigan, & autres, auec certain nombre de Frãcsarchiers. Ledit ſiege fut clos de tous coſtez, & fut fort ba-

*Mſ. bataille.

tuë ladite ville de bombardes par l'espace de seize iours en-
1450. tiers,& fort oppressee de mines,& tranchees,tellement que
elle estoit preste, & en point d'assaillir. Mais le Roy, & les
Seigneurs dessusdits eurent pitié d'icelle cité, & des habi-
tans en icelle, doubtans la destruction & mal qui s'en po-
uoit ensuiuir,& pour ce ne le vouluret consentir. Et neant-
moins sans leur congié ne sceu, les gens de guerre sans or-
donnance pour l'ardeur qu'ils auoient de gaingner, assail-
lirent ladite cité deux fois en vn mesme iour par vn costé
d'icelle seulement. Et là se gouuernerent grandement tant
dehors comme dedens. Car il y en eut de morts des deux
parties. Mais à la fin ne firent riens les François, ains se re-
trahirent. Combien que s'ils eussent assaillie ladite ville par
l'ordonnance des Capitaines qui bien l'eussent sceu faire
sans nul remede, elle eust esté prinse d'assault. Ledit Mata-
gou fut fort espouenté des assaulz. Car plusieurs vaillans
hommes y moururent. Et pource parlementa auecques les-
dits Seigneurs François, & rendit icelle cité. Puis s'en alle-
rent luy, Iannequin Basquier, & les autres Anglois de la
garnison à Chierebourg. lesquels estoient nombrez des
plus vaillans gens de guerre qui fussent en Normandie de
leur party neuf cens, qui s'en allerent tous vn baston ou
poing, fors aucuns ausquels pour honneur de gentilesse on
laissa des cheuaulz pour porter des Damoiselles, Gentils-
hommes & femmes. Et auecques ce firet lesdits Seigneurs
Fráçois deliurer des charrettes pour porter partie des fem-
mes des Anglois qui s'en alloient auecques leurs maris, les-
quelles il faisoit piteux veoir. Car il partit de ladicte cité
de trois à quatre cens femmes, sans les enfans, dont il y a-
uoit grant nombre. Les vnes portoient les petits en ber-
seaulx, les moyens sur le pouure col, & les grandelets en
leurs mains, qui estoit grant pitié. Apres icelle reduction se
partit ledit Comte de Dunois de Bayeulz à tout son ost, a-
uecques luy le Comte de Clermont, & ses gens de guerre,
lesquels passerent la riuiere d'Orne, & menerent leurs gens
viure sur le pays en attendant la venue de Monseigneur le
Connestable, lequel cependant print le chastel de Bricque-
bec, & mist le siege deuant la ville de Valloingnes, qui n'y
fut gueres. Car tost apres se rendit François le Lieutenant
du cha-

du chastel & Capitaine de la place, lequel fit rendre lesdits ville & chastel, & s'en allerent les Anglois qui dedens estoient à Chierebourg. Et cependant les Mareschaulx de France, & de Bretaigne mirent le siege deuant sainct Sauueur le Vicomte, qui est vne des plus belles places & forte de la basse Normandie. Mais ils oppresserent fort la ville de fossez, & approuchemens, & s'y gouuernerent vaillamment, tant en fait d'armes que autrement, & tant firent que en pou de temps mirent ceulx de la place en telle necessité, qu'ils se rendirent sans coup de canon ne autre engin. Car toute l'artillerie entierement estoit demouree chargiee à Bayeulx pour mener à Caen. A faire lesdictes approuches fut tué d'vn traict vn vaillant Escuyer du pays de Berry, nommé Iean Blanchefort, dont fut dommage. Ils estoient deux cens Anglois en ladite place, dont estoit Capitaine le Sire de Robersart, lesquels s'en allerent leurs corps & leurs biens saufs à Chierebourg, & eurent huict iours de vuidange. Pendant lequel temps se partirent les dessusdits Mareschaux de deuant ladicte ville de sainct Sauueur à tout les ostages dudit lieu, & tant cheuauchierent qu'ils arriuerent à deux lieuës pres de Caen, à vn village nommé Cheues, où estoit logié ledit Connestable de France. Auec luy estoiét, le Comte de Laual, le Sire de Loheac Mareschal de France, le Sire de Coectiuy Admiral de France, le Sire d'Estouteuille, le Sire de Montauben Mareschal de Bretaigne, le Seneschal de Poictou, Messire Iaques de Luxembourg frere du Comte de sainct Pol, le Sire de saincte Seuere, & de Boussac, le Sire de Malestroit, & plusieurs autres Cheualiers & Escuyers, lesquels se partirent dudit Cheues le cinquiesme iour de Iuing. Et pareillement se partirent ce iour de Bretueil les Comtes de Clermont, & de Castres, le Sire de Montgascon, le Sire de Mouy en Beauuoisis, Robert de Flocques Bailly d'Eureux, Messire Geoffroy de Couuren, Messire Charles de la Fayette, & plusieurs autres Cheualiers & Escuyers, gens-d'armes, & de traict, iusques au nombre de quatre mil & cinq cens Archiers, guisarmiers & coustilleurs, & de deux mil Francs-archiers à pié, lesquels tous ensemble auec ledit Connestable, & ceulx de sa compaignie s'en allerent mettre le siege deuant la ville de Caen, & 1450.

1450. ſe logierent deuers Bayeulz és fauxbourgs d'icelle ville pres de la muraille dedés l'Abbaye de ſainct Eſtiẽne. Et ce iour meſmes ſe partirent de demie lieue de Caen le Comte de Dunois, le grand Maiſtre d'hoſtel, le Sire de Ialoingnes Mareſchal de France ſon frere, le Sire d'Orual, le Sire de Monteriay gouuerneur des gens du Duc d'Alençon, le Sire d'Yury Preuoſt de Paris, le Sire de Beaumont ſon frere, & pluſieurs autres iuſques au nombre de cinq cens lances, & deux mil Archiers à cheual, cinq cẽs juiſarmiers & couſtilleurs à tout deux mil Francs-archiers à pié, leſquels ſ'en allerent logier pres de ladite ville du coſté deuers Paris és faulxbourgs de Vauceulles. Incontinent firent vn pont au deſſus de ladite ville pour paſſer la riuiere. Par deſſus lequel le quatrieſme iour paſſerent les Comtes de Neuers & d'Eu, les Sires de Bueil, & de Montenay, Ioachim Roault, & pluſieurs autres, leſquels ſe allerent logier és faulxbourgs de ladite ville du coſté de deuers la mer en vne Abbaye nommee la Trinité. Le Roy ſe partit de la ville d'Argenten accompaigné du Roy de Sicille, du Duc de Calabre ſon fils, du Duc d'Alençon, des Comtes du Maine, de ſainct Pol, & de Tancaruille, du Vicomte de Loumaigne, de Ferry Monſeigneur de Lorraine, de Iean Monſeigneur ſon frere, du Barõ de Treignel Chãcellier de France, des Sires de Blainuille & de Pruilly, des Baillifs de Velay & de Lyon, & de pluſieurs autres Cheualiers & Eſcuyers, gens-d'armes & de traict, iuſques au nombre de cinq à ſix cens lances, & les Archiers, & ſ'en alla logier à ſainct Pierre ſur Diue pour la nuict, & le landemain à Argeines au diſner. Puis apres heure de diſner ainſi accompaigné arriua auſdits fauxbourgs de Vauceulles. Et incontinent apres l'arriuemẽt & repeue paſſa le Roy ladite riuiere, & alla par ledit pont, & coucha celle nuict à l'Abbaye & fauxbourgs de la Trinité. Et le lãdemain s'en alla logier à demie lieue d'illec pres de ladite ville de Caẽ, en vne Abbaye nõmee Ardaine, où il fut durãt ledit ſiege. Le Roy de Sicille & ſon fils le Duc de Calabre, le Duc d'Alençon, le Cõte de ſainct Pol, leſdits Ferry Monſeigneur de Lorraine, & ſon frere à tout mil lãces, deux mil Archiers à cheual, trois cens juiſarmiers & couſtilleurs, & deux mil Francs-archiers demourerent à ladite Abbaye de la

Trinité,& és villages d'enuirõ, où ils furent logiez. En vne Chappelle contre le chastel,& en l'Abbaye dudit sainct Estienne estoit logié le Sire de Beauuoir, de Bourbonnois, à tout trois cens trente lances, & mil cinq cens Francs-archiers. Le premier iour que le siege fut mis deuant ladicte ville, fut prins d'assault le bouleuart de la porte en allant à Bayeulz, où il y eut de belles armes faictes. Mais depuis le desemparerent lesdits François, pour ce qu'il estoit couuert deuers la muraille. Car si tost qu'il fut prins, les Anglois murerent tost la porte. Tost apres la venue du Roy fit ledit Comte de Dunois assaillir les bouleuars de Vauceulles, qui estoient sur la riuiere d'Orne pres de la muraille de ladicte ville, lesquels les Anglois deffendirent vaillamment, & dura l'assault longuement. Mais à la fin furent prins par lesdits François, & y furent tuez & prins plusieurs Anglois. C'estoit belle chose à veoir ledit siege. Car de tous les logeis y auoit mines qui alloient iusques dedens les fossez de ladite ville, mesmement du costé dudit Connestable. Car les gens de guerre minerent tellement la tour, & la muraille de deuant ledit sainct Estienne, que tout cheut à terre, en maniere que là endroit les François de dehors pouoient combattre main à main. Et lors les Anglois doubtans estre prins d'assault, demanderent & requirent traictié, lequel le Roy en ayant pitié, & regardant que la ville eust esté destruicte, & les Eglises d'icelle desolees, & pour euiter l'effusiõ du sang humain, & des hommes, femmes, & enfans, qui eussent peu estre tuez dedens, octroya & voulut que ladite ville fust prinse par composition. Combien que à la verité elle eust esté prinse d'assault s'il luy eust pleu, sans nul remede, & le chastel, & le dongeon à la fin, mais non pas si tost. Car ledit chastel est vn des plus forts chasteaux de Normandie, assis sur vn rocq, garny de bouleuars de pierre moult dure, haulz & espés, fondez sur ledit rocq. Et si y a vn dongeon tres-fort assis sur rocq fermé de moult beaux fossez, & parfonds, lequel est fait d'vne façon large, & y a haute tour, de la façõ de celle de Londres, [*ou de celle d'Amboise, si elle estoit entiere.] Combiẽ qu'elle est encores plus grande, & plus grosse, enuironnee tout au tour de quatre fossez tous maçõnez depuis le pié du fossé iusques au hault

1450.

*Ces mots sont effacez au ms.

1450. à l'egal de la terre, lesquels sont moult haulz. Et si est iceluy dongeon fermé de haultes & fortes murailles tout autour selõ la qualité desdites terres. Iceluy chastel est bel & grãd. Car il contient autant que la ville de Corbueil ou enuiron, ou celle de Monferrant en Auuergne. Et estoit dedens le Duc de Sombresset, soy disant gouuerneur de Normandie, sa femme & ses enfans auec luy. Et dedens ladite ville y auoit quatre mil Anglois d'Angleterre, dont estoient conduiseurs Messire Robert Vere, frere du Comte de Suffort, Messire Henry de Rodefort, Messire Expansier Scandi, Guillaume Couuren, Guillaume Logot, Foulques Hestõ, Henry Loys, & plusieurs autres. Et parlementerent François & Anglois par plusieurs & diuerses manieres, & longuement. C'est assauoir de par le Roy, ledit Comte de Dugnois, le Seneschal de Poictou, & Maistre Ieã Bureau Thresorier de France : de par lesdits Anglois, Messire Richard Heriton Bailly de Caen, Foulcques Heston, & Robert Gaiges, & de par ladite ville Eustace Carmet Lieutenant du Bailly, & l'Abbé dudit sainct Estienne, lesquels conuindrẽt ensemble, & appoinctierent le landemain de la sainct Iean Baptiste oudit an, que ladite ville demoureroit en l'obeissance du Roy, & seroit mise en sa main le premier iour de Iuillet ensuiuant : ou cas que dedens ce iour le Roy, & sa puissance ne seroient combatuz, parmy ce que le Duc de Sombresset, sa femme & ses enfans, & autres qui s'en voudroient aller à tout leurs femmes & enfans, cheuaux & harnois, & autres biens meubles, s'en yroient. Et pour porter iceulz on leur bailleroit charroy, & vaisseaux de mer pour les passer en Angleterre, & non ailleurs : Pourueu aussi qu'ils deliureroient tous prisonniers qu'ils tenoient, & tous ceulz de ladite ville, tant gens d'Eglise, bourgeois, & autres qui leur deuoient finance ou autres meubles, seroiẽt, & demoureroiẽt quittes sans leur en faire riẽs payer, & sans ce que pour ces causes leur ostassent riens du leur au partir. Et si laisseroient toute artillerie grosse & menue, reserué arcs, arbalestres, & couleuurines à main. Et pour la seureté des choses dessusdites, & les entretenir sans faillir, furent baillez ausdits François dix huict ostages. C'est assauoir douze Anglois d'Angleterre, deux Cheualiers de

Normãdie, & quatre bourgeois de ladite ville. Mais pour- 1450.
ce que à ce premier iour de Iuillet ne furent point secouruz, lesdits Anglois rendirent la ville. Et presenta les clefs d'icelle ville ausdits donjon & chastel, le Bailly dudit lieu, qui saillit par la porte dudit donjõ aux chãps, & les liura, & mit en la main du Connestable de France, present ledit Comte de Dunois Lieutenant general. Auquel incontinẽt ledit Connestable les bailla comme Capitaine & gouuerneur desdits ville & chastel pour le Roy, & demoura aux champs pour faire vuider lesdits Anglois, & leur faire tenir leur chemin droict à Estrehan. Apres ledit Comte de Dunois accompaigné du Mareschal de Ialoingnes, & deuant luy deux cens Archiers à pié, auecques les heraulz & trompettes du Roy, entra par ledit donjon dedens lesdites ville & chastel: & fit mettre dessus les portaux les bannieres du Roy, lesquelles portoient apres luy trois Escuyers d'Escuyrie du Roy, qui auoient apres eulz cent hommes d'armes à pié. Le sixiesme iour de Iuillet ensuiuant oudit an se partit le Roy de ladite Abbaye d'Ardaine, pour entrer en la ville de Caen, accompaigné du Roy de Sicille, des Ducs de Calabre & d'Alençon, des Comtes du Maine, de Dunois, de Clermont, de Neuers, de sainct Pol, & de Tancaruille; des Mareschaux de Loheac & de Ialoingnes, du Sire de Rex, & de Coectiuy Admiral de France, & de plusieurs autres grãds Seigneurs, Cheualiers, & Escuyers, & de deux cens Archiers deuãt luy, & de cẽt lances derriere. Les bourgeois de ladite ville, & grant multitude d'autres gens allerent hors de ladite ville aux champs au deuant de luy, & les presenta ledit Comte de Dunois. Puis firent la reuerence au Roy, & luy presenterent les clefs de ladicte ville, lesquelles il receut benignement. Les gens d'Eglise furent pareillement au deuant de luy en processions, reuestus comme il est accoustumé de faire, & ainsi entra en ladicte ville. Puis porterent le ciel sur luy quatre gentils-hommes Cheualiers & Escuyers, demourãs en ladicte ville. Les rues estoient couuertes, & tendues à ciel par où le Roy passoit, & y faisoit moult bel, Car il y auoit grant foison de peuple partout, criant Noel, & faisant grant ioye.

Ce iour fut mis le siege deuant Faloise par Poton de

1450. Xaintrailles Bailly de Berry, & le Lundy ensuiuant y arriua Maistre Iean Bureau Thresorier de France, lequel conduisoit l'artillerie, & les Francs-archiers. Mais quant les Anglois de ladicte ville les apperceurent, saillirent & frapperent tres asprement dessus. Mais incontinent ledit Bailly vint au secours d'icelle artillerie, & furent reboutez lesdits Anglois iusques aux portes de ladicte ville par le moyen desdits Bailly & Thresorier, lesquels s'y porterent vaillamment. Le Roy se partit de la ville de Caen pour aller audit lieu de Faloise le huictiesme iour apres son entree de Caen, & coucha ce iour en vn village nommé sainct Siluin: & le landemain s'en alla logier du costé deuers Argenten aupres de demie lieue dudit Faloise, en vne Abbaye nommee sainct Andry, en laquelle furent logiez auecques luy le Roy de Sicille, le Duc de Calabre, les Comtes du Maine, de sainct Pol, & de Tancaruille, le Comte de Loumaigne, Ferry Mõseigneur de Lorraine, & plusieurs autres. Le Duc d'Alençon fut logié à saincte Marguerite, à demie lieue pres du costé deuers Paris. En vn lieu que l'on dit la Guibray fut logié le Cõte de Dunois, & pres de luy le Sire de la Forest gouuerneur des gẽs du Cõte du Maine. Et là entour en vne Abbaye au dessouz dudit lieu de la Guibray furent logiez trois mil Francs-archiers. Du costé deuers le Maine, au droit de la porte pres du chastel furent logiez le Sire de Beauuau, le Sire de Beauuoir, Iean Monseigneur de Lorraine, & ledit Bailly de Berry. D'autre costé deuers Caen furent logiez les Comtes de Neuers, & d'Eu, le Sire de Cullant grant Maistre d'hostel, les Sires d'Orual, de Blainuille, de Montenay, & plusieurs autres, lesquels y firent tous si grandement leurs deuoirs, que les Anglois, qui dedens estoient, prindrent treues le vnziesme iour dudit mois, pour faire la composition de ladicte ville.

En ce temps auoit esté mis le siege deuant Chierebourg par le Comte de Richemont Connestable de France, accompaigné du Comte de Laual, du Sire de Loheac Mareschal de France son frere, du Sire de Rex, & de Coectiuy Admiral de France, du Sire de Montgascon, du Mareschal de Ialoingnes, du Mareschal de Bretaigne, du Seneschal de Poictou, du Seneschal de Bourbonnois, des

Sires d'Estouteuille, de Moury en Beauuoisis, de Messire 1450.
Gieuffroy de Couuren gouuerneur des gens du Sire de saincte Seuere, de Robert Conigan, & de deux mil Francs-archiers. Et cependant ledit Comte de Dunois par le commandement du Roy parlementa auec les Anglois de Faloise, lesquels promidrent rendre ladicte ville & chastel au Roy le vingtvniesme dudit mois de Iuillet, ou cas que dedens ce iour ils ne seroient secouruz. pourueu que leur maistre & Capitaine, qui estoit le Sire de Tallebot Seigneur de ladite place de par le Roy d'Angleterre par don à luy fait par iceluy Roy d'Angleterre, lequel Sire de Tallebot estoit prisonnier du Roy au chastel d'Eureux, seroit deliuré en sa liberté & franchise, moyennant certaines autres promesses qu'iceluy Sire de Tallebot deuoit faire au Roy. Et pour la seureté de ce baillerent deux ostages.

Le treiziesme iour dudit mois de Iuillet se partirent le Sire de Cullant grant Maistre d'hostel de France, le Sire de Blainuille, & autres Cheualiers & Escuyers en leur compaignie, Maistre Iean Bureau Thresorier de France, qui cõduisoit l'artillerie, & mil & cinq cens Francs-archiers; & allerent mettre le siege deuant la ville & chastel de Dampfront, où estoient dedens de sept à huict cens Anglois. Et le Mercredy xxj. iour dudit mois de Iuillet, pource que les Anglois de Faloise ne furẽt point secouruz, rendirẽt lesdits ville & chastel, & s'en allerent leurs corps & biens saufs en Angleterre. Ils estoient mil & cinq cents combatans des plus vaillans gens, & mieulz en point de la Duchié de Normandie, de leur nation. Et en estoient conduiseurs soubs le Sire de Tallebot André Trolopt, & Thomas Hethon. Puis en fut Capitaine de par le Roy ledit Poton de Xaintrailles grant Escuyer d'Escuyerie, & Bailly de Berry.

En ce temps mourut de certaine maladie, Messire François Duc de Bretaigne, nepueu & homme du Roy, dont fut grãt dommage. Car il estoit vn notable & sage Prince, ieune homme & vaillant. Dieu luy face mercy à l'ame, & à tous trespassez. Amen.

Le deuxiesme iour d'Aoust ensuiuant oudit an les Anglois rendirent pareillement les ville & chastel de Damp-

1450. front, & baillerent ostages pour payer certaine somme de deniers, & par ce moyen s'en allerent à tout leurs biens. Cependant estoit tousiours le siege deuant ledit lieu de Chierebourg, ouquel tant qu'il y fut s'y gouuernerent honnorablement & vaillammẽt les François qui deuant estoient, & y eurent beaucoup de peine & de trauail. Car ils y firent plusieurs grans approuchemens, & firent battre ladicte ville de canons, & bombardes, & de plusieurs autres engins merueilleusement, & le plus subtillement que oncques homme vit. Car ils assirent bombardes en la mer, là où elle venoit deux fois le iour, qui greuerent fort ladite place, & tellement que les Anglois, qui dedens estoient, ne sçauoient que faire de eulz rendre, voyans qu'ils ne pouoient plus tenir ne resister. Il y eut vn canon & quatre bõbardes rompues. Et audit siege fut tué Messire Pregent de Coectiuy Cheualier, seigneur de* Rays, & de Coectiuy, Admiral de France, qui fut vn tres-grant dommage. Car il estoit vn des vaillans Cheualiers, & des bien renommez du Royaume de France, & si estoit de bon eage, & competant. Et pareillement y fut tué d'vne couleuurine Tudual le Bourgeois bon & vaillant Escuyer, Bailly de Troyes, lequel estoit vn vaillant homme de son corps, à pié & à cheual, bien congnoissant la subtilité de la guerre. Il y eut durant le siege maintes belles armes faites deuant ladicte place, & tant qu'vn Anglois d'Angleterre nommé Thomas Gouel rendit lesdits ville & chastel de Chierebourg, dont il estoit Capitaine de par le Roy d'Angleterre, le xij. iour d'Aoust oudit an mil quatre cens cinquante, qui est la plus forte place de Normandie sans nulle excepter, parmy ce qu'on luy rendroit vn sien fils qui estoit en ostage, & prisonnier du Roy pour sa part de l'argent qui estoit deu au Roy, & à ceux de Rouen, par la composition qu'auoit fait le Duc de Sombresset, luy estant audit lieu de Rouen. Ils estoient mil bons combatans dedens ledit Chierebourg, lesquels s'en allerent par mer leurs corps & biens saufs en Angleterre. Et fut fait Capitaine dudit Chierebourg de par le Roy, le Sire de Bueil à tout quatre vingts lances de retenue. Et ainsi fut toute conquise la Duchié de Normandie, & toutes les citez, villes, & chasteaux d'icelle Duchié mises en

*Cy deuant Rex.

l'obeissance

l'obeissance du Roy en vn an & six iours, qui est vne grant merueille, & appert bien que nostre Seigneur Dieu y a estendu sa grace. Car iamais si grant pays ne fut conquis en si brief temps, ne à moins d'occasion de gens, de peuple, ne de dommage, qui est vne grant vertu, honneur & louange au Roy de Frãce, aux Princes, & autres plusieurs Seigneurs dessus nommez, qui l'ont accompaigné au recouurement de sadite Duchié. Et premierement & par especial en est & doit estre l'hõneur & louenge à Dieu nostre Createur, qui y a ainsi monstré ses miracles. Le temps le deuoit ainsi. Car c'estoit l'annee du grant pardon general de Rome, que l'en appelle l'an du Iubilé. Cedit pays de Normandie a six grosses iournees de lõg, & quatre de large, & y a six Eueschiez, & vne noble Archeueschié, & y a en ladite Duchié de Normandie grant nombre de villes & chasteaulx de present, sans ceulz qui ont esté abbatuz durant les guerres passees. Apres ce fait, ordonna le Roy six cens lances, & les Archiers pour la garde de ladicte Duchié de Normandie, lesquels il fit mettre sur les ports de mer, & enuoya le residu sur les Marches de Guyenne. Puis se partit pour y aller, & cheuaucha par ses iournees iusques en sa cité de Tours, où il arriua ou moys de Septembre prouchainement ensuiuant oudit an. Et là fit, & ordonna par l'aduis & deliberation de son grant Conseil, pour rendre graces à Dieu nostre Createur de la victoire qu'il luy auoit donnee, & afin qu'il en feust memoire à tousiours, processions generalles cedit moys de Septembre par tout son Royaume, & d'oresnauant à tousiours perpetuellement par chascun iour, à tel iour comme auoit esté rendue la derreniere ville d'icelle Duchié de Normandie, qui fut Chierebourg ville & chastel, le douziesme iour du mois d'Aoust. Et pria, & commanda le Roy à tous Archeuesques, & Euesques, & autres Prelats de son Royaume, qu'iceluy iour ils fissent garder solemnellement, & enregistrer en leurs Kalẽdriers, & registres, comme il est apparu par lettres Royaulz, & mandemens sur ce faiz, & lesquels furent leuz & publiez par tout sondit Royaume. Qui vouldroit faire mention de tous les vaillans hommes, & de leurs vaillances durant le recouurement de ladite Duchié, ce seroit longue chose à

1450.

1450. escrire. Mais neantmoins en fault il aucunement faire mention pour ceulx qui ou temps aduenir pourront veoir, & lire la façon & maniere du recouurement de ladite Duchié. Premieremẽt le Roy a mis à son armee, & à sa guerre, & à ses gens-d'armes moult belle ordonnance. Car il a fait mettre tous ses gens-d'armes, & de traict en bons & seurs habillemens: c'est assauoir les hommes d'armes montez chacun de trois cheuaulz pour eux, leur varlet & vn paige, tous armez de cuirasses, harnois de iãbes, salades, & espees toutes garnies d'argẽt, & lãces que portoiẽt les paiges chacun de leur maistre. Et estoient leursdits varlets armez de salades, brigãdines, iaques, haubergeõs, & haches ou iuisarmes. Et auoit chacũ desdits hõmes d'armes pour lãce deux Archiers à cheual armez le plus de brigandines, harnois de iãbes & sallades, dõt plusieurs estoiẽt garnies d'argẽt, & du moins auoient tous iaques ou bons haulbergeõs. Et estoiẽt tous lesdits gens-d'armes, & de traict, payez de leurs gaiges tous les mois, sans ce qu'ils ayent esté si hardis de prandre nuls autres gaiges ladite guerre durant, nulles gens prisonniers, ne rançonner cheuaux, beufs ne autres bestes quelles que elles fussent, posé ores que les gens fussent de l'obeissance des Anglois; ne aussi les viures prendre sans payer, sinon seulement sur lesdits Anglois, & gens tenans leur party, qui estoient trouuez faisans guerre, & en armes, lesquels ils pouoient prendre licitement, & leur estoit permis, & ordonné de non faire autrement. Ladicte guerre durant se y gouuerna vaillamment & honnorablement entre les autres mondit Seigneur de Dunois Lieutenant general du Roy, & aussi firent les Comtes de Clermont, de Neuers, d'Eu, de Castres, de sainct Pol, & de Tancaruille, le Sire de Cullant grand Maistre d'hostel, ceux d'Orual, d'Estouteuille, & de Blainuille, le Mareschal de Ialoingnes, le Seneschal de Poictou, Ieã Mõseigneur de Lorraine, le Sire de Beauuau, le Sire de Bueil, le Sire de Beauuoir, le Sire de Mouy en Beauuoisin, Poton de Xaintrailles Bailly de Berry, Robert de Floques dit Floquet Bailly d'Eureux, Pierre Louuain, Robert Conigan, & plusieurs autres grans Seigneurs, Cheualiers, & Escuyers, qui tous grandemẽt & hõnorablement se y sont gouuernez, à grans trauaux, dãgiers, mesaises, & perils de leurs corps. Quant au fait de la proui-

sion que le Roy auoit mise à son artillerie pour le fait de la guerre, il y a eu plus grant nombre de grosses bombardes, de gros canons, de veuglaires, de serpentines, de crapaudines, de ribaudequins, & de couleuurines qu'il n'est memoire d'homme qui iamais veist à Roy Chrestien si grāt artillerie, ne si bien garnie de pouldre, manteaulz, & de toutes autres choses pour approucher & prendre chasteaulx, & villes, & grant foison de charroy à les mener, & les manouuriers lesquels estoient payez de iour en iour. D'icelle artillerie furent gouuerneurs & conduiseurs Maistre Iean Bureau Thresorier de France, & Iaspar Bureau son frere Maistre de ladicte artillerie, lesquels durant ladite guerre y eurēt de grands peines & trauaux, & aussi grans prouffits. Car c'estoit merueilleuse chose à veoir les bouleuars, les approuchemens, fossez, trenchees, & mines que les dessusdits faisoient, & trouuoient la maniere de faire deuant tous les chasteaulx durant icelle conqueste. Car en verité il n'y eut place rendue qui ne eust esté prinse par force, & d'assault par vaillance, & subtilité des gens de guerre qui là estoiēt. Mais tousiours quant lesdites places qui là estoient approuchees, & prestes d'assaillir, le Roy de sa benignité vouloit que l'en les print par composition, pour obuier à l'effusion du sang, & à la destruction de son pays, & du peuple qui estoit esdites forteresses enclos. A ladite conqueste de la basse Normandie, dont estoit chief en son viuant ledit Duc de Bretaigne, lequel se y trauailla, & pena moult grandement, tant qu'il vesquit, & tous ceulx de sa compaignie, & par especial le Comte de Richemont Connestable de France son oncle, & ledit Pregēt de Coectiuy que Dieu absoille, & tous autres qui à ladite conqueste trespasserent. Et y trauaillierent fort, & en maintes manieres aussi le Cōte de Laual, le Sire de Loheac Mareschal de France son frere, le Sire de Montaubē Mareschal de Bretaigne, Messire Gieuffroy de Couuren, Iamet de Tillay Bailly de Vermandois, & si fit ledit feu Tudual le Bourgeois, tant qu'il vesquit. Pour entretenir le fait & charge de ladite guerre, tant sur le fait de la iustice que sur le fait des finances, & pour conseillier loyaument l'entretenement des gens-d'armes, & recouurement de ladite Duchié, se y gouuernerent

1450.

1450. & labourerent grandement, le Sire de Treignel Chancelier de France, le Sire de Gaucourt, Messire Theaulde de Valpargne Bailly de Lyon, Sire Iacques Cueur Argentier, & Conseiller du Roy, lequel fit & trouua les manieres, & toutes les subtilitez à luy possibles d'auoir finances, & argēt de toutes parts pour entretenir ladite armee, & souldayer les gens de guerre, dont il falloit sans nombre. Et aussi firent Sire Iean Hardoin, & Pierre Bezart, & Messire Iean de Bar, qui leur fut à grant honneur aydant Dieu, & tous les autres qui y ont fort pené & traueillié, ausquels doint Dieu par son plaisir longuement viure & bien mourir.

En l'an de l'incarnation nostre Seigneur, mil cccc. cinquante dessusdiz ou moys de Septembre, tres-hault, tres-excellent, & puissant Prince, & le tres-Chrestien Roy de France, CHARLES par la grace de Dieu septiesme de ce nom, apres la victoire qu'il eut de reduire par puissance d'armes, de recouurer, & auoir en son obeissance sa Duchié de Normandie, que le Roy d'Angleterre & ses subiets luy occupoient sans raison, se partit dudit pays de Normandie, & cheuaucha tant par ses iournees, & son bon plaisir, bien pourueu de gardes de par luy en sadicte Duchié de Normādie, vint en sa cité de Tours, & delibera en son grāt Conseil, & par meure deliberation auecques les Princes de son Royaume, de son sang, Prelats & Seigneurs de son grāt Conseil, de vouloir mettre en son obeissance la Duchié de Guyenne, & aussi donner prouision à la garde de ladicte Duchié de Normandie, & en la Duchié de Bretaigne. Et pour ce faire fut ordonné ledit Comte de Richemont Seigneur de Parteny Connestable de France, & oncle du Duc Pierre de Bretaigne nouuel Duc, pour garder & donner bonne prouision à la garde desdites Duchiez de Normandie, & de Bretaigne par dessus tous, & auecques luy les grās Seigneurs, Cheualiers, & Escuyers desdits pays. Et aussi fut baillée la garde & charge de ladite cité de Roué, & du pays de Caux à Messire Pierre de Brezé grant Seneschal de Normandie, lequel durant ladite conqueste auoit esté Seneschal de Poictou. Puis ordonna le Roy en ce mesmes Conseil de mettre le siege deuant la ville de Bergerat situee en la Duchié de Guienne en la Comté de Pierregort, assise sur

la riuiere de la Dourdongne. Et pour faire mettre ledit siege, fit son Lieutenant hault & puissant Seigneur Monseigneur le Cõte de Penthieure, & de Pierregort, Vicomte de Limoges, lequel se partit pour mettre ledit siege luy & Mõseigneur Charles de Cullant grãt Maistre d'hostel du Roy, Monseigneur d'Orual second fils de Monseigneur d'Albret, Messire Philippe de Cullant Seigneur de Ialoingnes Mareschal de France, frere dudit grand Maistre d'hostel, Poton de Xaintrailles Bailly de Berry, & grant Escuyer d'Escuyrie du Roy, Pierre Louuain, Gieuffroy de sainct Belin, & plusieurs autres Cheualiers, & Escuyers nombrez cinq cens lances, & les Archiers, lesquels tindrent le siege vaillamment, tant que par leur puissance, & bon gouuernement, mirent ladite ville en l'obeissance du Roy. Puis s'en retournerent les Seigneurs dessusdits, & leurs gensd'armes demourerent à eulz hyuerner ou pays où leur fut ordonné. Et demoura pour la garde dudit Bergerat Messire Philippe de Cullant à tout cent lances, & les Archiers. 1450.

En celuy an Monseigneur d'Orual, fils de Monseigneur *d'Albret nommé Emenyon, fut logié luy, & sa compaignie en la cité de Bazas. Et partit de ladite cité pour aller courre le pays de Bourdeaulz, & là fit sa course, & print sa proye, & auoit en sa compaignie Estiennot de Vignolles, Robinet petit Loup, & l'Espinace. Et pouoient estre de six à sept cens combatans, lesquels en retournant à tout leur proye, ceux de Bourdeaulz saillirent, & vindrent apres ledit Emenyon d'Albret, & ceux de sa compaignie, cuidans iceulz Anglois mettre à mort, & prendre lesdits François, lesquels Anglois saillirent dudit Bourdeaulz enuiron dix mil hommes. Et vindrent chascun le plustost qu'ils peurẽt à cheual, & à pié, cuidãs attaindre lesdits François. Et quãt vint à l'approuchier, ledit Monseigneur d'Orual, & les Capitaines dessusdits ferirent si hardiment sur lesdits Anglois en les tuant, que tous les champs en furent couuerts, & qui s'en peut fouir desdits Anglois s'en fouyt. Lors lesdits François les poursuiuirent si asprement, que les Anglois de cheual & de pié furent occis, & morts en la place enuiron deux mil personnes, & bien deux mil deux cens prisonniers. Et le demourant, qui mieulx pouoient fouir par les bois,

*Ms. de Lebrec, & tousiours ainsi.

1450. bruyeres,& jon-marins,se sauuerent & retrahirẽt au mieulx qu'ils peurent à Bourdeaux, dont la ville fut fort espouentee,& non sans cause. Et apres la besongne faicte par lesdits François, ledit Seigneur d'Orual s'en retourna luy,& ceulz de sa compaignie tres-ioyeusement auecques lesdits prisonniers & proye en la cité de Bazas. Et fut celle besongne faite par la grace de Dieu le iour de la Toussaincts, & là fut fort abbatu l'orgueil de ceulx de Bourdeaulz,& de tout le pays, & y eut maintes femmes vefues de ladite cité, & d'autres lieux dudit pays,& d'Angleterre.

1451. L'An mil cccc.cinquante & vn le Roy estant en sa cité de Tours, ordonna Monseigneur le Comte de Dunois son Lieutenant general à aller en sa Duchié de Guienne pour la mettre & reduire en son obeissance. Et manda le Roy plusieurs grands Seigneurs de son Royaume cy apres nommez, pour venir hastiuement à la reduction, & conqueste d'iceluy pays. Et vint Monseigneur de Dunois au commẽcement du mois de May oudit an, & alla mettre le siege deuant les ville & chastel de Montguiõ, & là vint au seruice du Roy Monseigneur le Comte d'Angoulesme, frere de Monseigneur le Duc d'Orleans cousin germain du Roy,& Maistre Iean Bureau Thresorier de France, Pierre Louuain,& autres qui pouoient estre en leur compaignie quatre cens lances, & les Archiers, & juisarmiers, & trois mil Francs-archiers, lesquels tindrent le siege deuant Montguyon en attendant plusieurs autres grands Seigneurs cy apres declarez. Si y fut le siege par l'espace de huict iours, & se rendit à mondit Seigneur de Dunois. Et estoit Capitaine dudit Montguyon pour les Anglois vn Escuyer Gascon nommé Regnault Iulien seruiteur du Captau de Buc. Et apres la reduction d'iceluy Montguion le dixiesme iour dudit mois de May, ledit Mõseigneur de Dunois,& les autres dessus nommez allerent mettre le siege deuant l'vne des portes de la ville de Blaye, & se ioignirent auec mondit Seigneur de Dunois ce iour Messire Pierre de Beauuau Seigneur de la Baissiere, & Gieuffroy de sainct Belin, qui auoient en leur compaignie huict vingts lances, & les archiers, & juisarmiers. Et le Samedy deuant estoient arri-

uez Messire Iacques de Chabannes grand Maistre d'hostel du Roy, & Ioachim Roault, lesquels se mirent du costé deuers le chastel, & se logierent à la maladerie, & auoient auecques eux deux cens lances, & les Archiers, & deux mil Francs-archiers. Et là arriua par mer grant foison de naues, dont estoit chief Messire Iean le Boursier General de France, lesquels nauires auoient grant foison de gens-d'armes, & de traict, & grant foison de viures pour aduitailler l'ost qui là estoit. Et iceulz nauires en approuchãt de Blaye trouuerent deuant le port cinq gros vaisseaulz bien armez, lesquels estoient venuz de Bourdeaulz pour aduitailler, secourir, & aidier ceux de Blaye. Et se combatirent les nauires de France si vigoureusement cõtre les Anglois, tant qu'il y en eut plusieurs morts dedens les nauires d'iceulz Anglois, tant que en fin la desemparerent & desseurerẽt leurs vaisseaulz, & se mirent en fuitte droict à Bourdeaulz, & les chasserent les François iusques au port. Et là se gouuerna grandement & vaillamment ledit Messire Ieã le Boursier, & ceulz de sa compaignie. Puis retourna luy, & fondit nauire deuant le port de Blaye, & ainsi fut assiegee icelle ville par mer & par terre. Et deux ou trois iours apres ce fait arriua deuant ladicte ville Monseigneur le Comte de Penthieure à tout cẽt lances, & trois cens arbalestriers, & se logea au siege de Monseigneur le Comte de Dunois. Et là furent faits deuant ladicte ville plusieurs grans approuchemens de fossez, de mines, & de trenchees, & fut terriblement battue ladite ville de bombardes & canons, tellement que la muraille fut abbatue en plusieurs lieux. Et dedens estoient pour tenir ladicte ville la plus-part des plus vaillans hommes de la Duchié de Guyenne, tenans le party du Roy d'Angleterre. Et le sixiesme iour ensuiuant pou deuant le iour couchant à l'heure qu'on change le guet, autres Francs-archiers de la compaignie de Iean de Meauze nommé Seigneur de Maugouuerne, & les gens de Messire Pierre Louuain monterent sur la muraille de ladite ville, & là commença l'assault de toutes parts, tellemẽt que ladicte ville fut prinse, & y eut desdits Anglois que morts que prins bien deux cens, & se retrahirent à grant haste dedens le chastel le Maire de Bourdeaulz, le Souz-

1451.

1450. maire, & le Sire de Lesparre, & plusieurs autres iusques au nombre de deux cens hommes de guerre. Et quant ceulx dudit chastel se virent approuchiez, & qu'ils ne pouoient estre secouruz par terre ne par mer, traictierent d'eulx rendre, & mettre le chastel en la main du Roy. Et apres la reduction d'icelle ville se partirent Monseigneur de Dunois, & les autres Seigneurs dessusdits, & aussi ceulx qui estoiét par mer & par terre, & allerent mettre le siege deuant la ville & chastel de Bourg, & y fut le siege l'espace de huict iours. Et quant ceulz de la ville virent les canons & bombardes assises, & la grosse puissance qui deuant eulx estoit, & les approuchemens de mines, & trenchees, se rendirent leurs corps & biens saufs, & estoient dedens de quatre à cinq cens combatans, dont estoit Capitaine pour le Roy d'Angleterre Messire Berard de Montferrant, & s'en allerent à Bourdeaulz. Et demoura ladite place en garde de par le Roy à Messire Iacques de Chabannes grant Maistre d'hostel. Puis enuoya Monseigneur de Dunois mettre le siege deuant le chastel de Fronsac par mer & par terre, le deuxiesme iour de Iuin. Et fut mondit Seigneur de Dunois par certains iours à Bourg pour faire aucunes ordonnances. Et puis luy venu audit siege de Fronsac, enuoya vn Herault du Roy pour sommer ceux de la ville de Liborne. Et incontinent vindrent auec ledit Herault pour faire leur appoinctement. Et fut baillee icelle ville de Liborne en garde à Monseigneur d'Angoulesme. Ledit chastel de Fronsac est le plus fort chastel qui soit en la Duchié de Guienne, & de tout temps a esté gardé d'Anglois d'Angleterre, pource que c'est le chief de Guyenne, & de Bourdelois.

En cedit moys de Iuing partit Monseigneur le Côte de Foix, pour aller mettre le siege du costé de sõ pays de Bearn deuant la cité d'Aqs, & auoit en sa compaignie cinq cens lances, & les Archiers, & deux mil Arbalestriers. Et Monseigneur d'Albret, le Vicomte de Tartas, le Sire d'Orual son fils, vindrét tous pour mettre le siege deuãt ladite ville d'Aqs du costé de Bourdeaux, au bout du pont de la riuiere * de la Dourdongne, & auoit en sa compaignie ledit Seigneur d'Albret trois cens lances, & deux mil Arbalestriers.

* de l'Adour.

En

En cedit mois de Iuin se partit le Comte d'Armaignac de son pays,& estoient auecques luy le Sire de Xaintrailles & les quatre Seneschaux de Thoulouze, de Rouergue, d'Agenois, & de Quercy, & le Seneschal de Guienne. Et auoit ledit Comte d'Armaignac en sa compaignie tant des Seigneurs dessusnommez comme des Gentils-hommes de son pays sept cens lances. Et fut mis en ce temps le siege deuant Castillon de Pierregort par Monseigneur le Comte de Penthieure, Monseigneur de Ialloingnes Mareschal de France,& Maistre Iean Bureau Thresorier de France,& auoient en leur compaignie trois cens lances, & les Archiers:auec l'artillerie. Et rendirent les Anglois, qui estoiẽt dedens ladite place de Castillon,icelle place,& s'en allerẽt leurs corps & biens saufs à Bourdeaulz. & fut baillee ladite place en garde de par le Roy audit Maistre Iean Bureau. 1451.

En ce tẽps se rendit la place de sainct Milion, & fut baillée en garde à Monseigneur de Penthieure. Et au bout de quinze iours que la place de Fronsac fut assiegee, les Anglois qui dedens estoient si virent les bombardes, canons, & artillerie qu'ils auoient deuant eulz, & les approuchemens qui y estoient de fossez,& de mines, & la grant multitude de gens & Cheualerie que le Roy auoit, tant deuãt leur place qu'autre part par la Duchié de Guienne. Car à celle heure les François tenoient quatre sieges,qui ne pouoient secourir l'vn à l'autre pour les grosses riuieres de Gironde, & de la Dourdongne, qui estoient entre deux tresgrosses, à cause des neiges qui fondoient és montaignes en ceste saison. Et voyans lesdits Anglois qu'ils n'auoient pas puissance pour attendre la puissance que le Roy auoit pour lors en Guienne; ces choses considerees se prindrent à parlementer à Monseigneur de Dunois, & traictierent en ceste maniere, Que si dedens la veille Mõseigneur sainct Iean Baptiste,lesdits François n'estoient combatuz deuant ladite place de Fronsac, qu'ils la rendroient, & mettroient en l'obeissance du Roy, & que pareillement ainsi feroient ceulz de la cité de Bourdeaulz. Et les Barons du pays se feroient forts de rendre les places de la Duchié de Guienne. Et pour estre à icelle iournee de la sainct Iean vindrent

1451. Messeigneurs les Comtes de Neuers, de Clermont, de Castres, de Vendosme, & de Penthieure grandement accompaignez, & plusieurs autres grans Seigneurs, Barons, Cheualiers, & Escuyers. Et furent en bataille ce iour pour attendre leurs ennemis, la tres-noble cheualeureuse compaignie, de laquelle icelle iournee fut tenue haultement & honnorablement à moult riches & grans habillemens. Et là furent faits Cheualiers Monseigneur le Comte de Vendosme, le Vicomte de Turenne, le Sire de la Rochefouquault, le fils du Seigneur de Commercy, Messire Iean de Rochechouart, le Sire de Grimaulz, Messire Pierre des Barres, Messire Pierre de Montmorin, Messire Ferry de Grancey, Messire Iean de Bordelles, le Sire de Fontenelles, le bastard de Vendosme, Messire Iean de la Haye, Messire Tristan l'Hermite, Messire Iean de l'Estrange, Messire Pierre Louuain, & plusieurs autres iusques au nombre de soixante Cheualiers. Et le landemain au matin, qui fut la veille de sainct Iean Baptiste, rendirent la place à mondit Seigneur de Dunois, lequel la bailla en garde à Ioachim Roault. Et enuoya ledit Lieutenant vn Herault du Roy par deuers le Comte d'Armaignac, qui tenoit le siege deuant la ville de Rion, lequel Herault presenta audit Cõte d'Armaignac les lettres dudit Cõte de Dunois auecques le double du traictié de Bourdeaulz, afin qu'il leuast le siege. Et ainsi rendit icelle ville de Riõ en l'obeissance du Roy, & fut baillee en garde de par le Roy au Sire d'Albret. Et de là s'en alla ledit Herault deuers le Comte de Foix, qui tenoit le siege deuant la cité d'Aqs, & se mirent ceulz d'icelle cité en l'obeissance du Roy. Et apres les lettres veuës & leuës se leuerent lesdits Seigneurs de Foix & d'Albret. Et fut baillé le chastel en garde à quatre Barons du pays. Et ainsi fut rendue toute la Duchié de Guienne : reserué la cité de Bayonne, où ledit Herault porta les lettres de l'appoinctement fait entre Monseigneur de Dunois, & ceulz de Bourdeaulx. Ausquelles lettres ceulx dudit Bayonne ne voulurent obeyr, ains traictierent villainement auecques ledit Herault. Car vn Cheualier d'Angleterre estoit venu en ladite cité, lequel leur certifia que le Roy d'Angleterre auoit grosse puissance sur la mer pour les venir secourir se le siege

leur venoit. Et le Mardy vingthuictiesme iour de Iuin mondit Seigneur le Lieutenant à toute sa puissance, qui auoit esté deuant Fronsac, passerẽt les riuieres de la Dourdongne, & de la Gironde en vaisseaulx, & descendirent pres de saincte Katherine à vne lieue au dessus de Bourdeaulz, & aussi fit le Comte d'Armaignac. Et lors mondit Seigneur le Lieutenant enuoya vn Herault du Roy audit lieu de Bourdeaulz, en les sommant de rendre ladite cité, & de apporter les clefs, lesquelles ils apporterẽt, & les baillerent à mondit Seigneur de Dunois en grant reuerence, en luy requerant d'entretenir le traictié tel qu'il auoit fait auecques eulx. Et ainsi le promettoient ceux de Bordeaulz de le tenir de leur part, & aussi leur promist mondit Seigneur de Dunois. Et lors marchierent leurs batailles. Là vint Maistre Iean Bureau Thresorier de France, lequel le Roy auoit fait Maire de Bourdeaulz. Iceluy Maire vint faire le serement à Monseigneur le Chancellier, & aussi fit pareillement Ioachim Roault le serement comme Connestable de ladicte ville & cité de Bourdeaulx. Et là fut ordonné par mondit Seigneur de Dunois, à Messire Theaulde de Valpargne Bailly de Lyon, d'entrer en ladite ville pour prendre saisine des portes d'icelle cité auant que nuls y entrassent. Et ce fait y commencerẽt à entrer les gens de mõdit Seigneur le Lieutenant du Roy Comte de Dunois. Et entrerent les premiers pour auantgarde les Archiers de Messeigneurs les Mareschaux, & ceulx d'aucuns autres qui estoient nombrez mil Archiers, lesquels gouuernoit Ioachim Roault Connestable de Bourdeaulx, & le Sire de Penuensac Seneschal de Thoulouze. Et là entra l'auantgarde des hommes d'armes tous à pié: & les gouuernoient Messeigneurs les Mareschaulx de Loheac & de Ialloingnes. Et apres venoient Messeigneurs les Comtes de Neuers, & d'Armaignac, & le Vicomte de Lautrec frere du Comte de Foix. Apres entrerent les Archiers de Monseigneur de la Baissiere Lieutenant de Monseigneur le Comte du Maine, qui estoient de trois à quatre cents, & les gouuernoient ledit Sire de la Baissiere, & le Sire de la Rochefoucquault. Apres y entrerent trois des Seigneurs du grãt Conseil du Roy; c'est assauoir l'Euesque d'Allet, Maistre 1451.

1451. Guy Bernard Archidiacre de Tours, & le Chancellier de la Marche, & aucuns des Secretaires du Roy, & Messire Tristan l'Hermite Preuost des Marefchaux, qui estoit à cheual, & aussi ses gens. Apres y entrerent les Trompettes, & Poursuyuans, qui portoient les coctes d'armes du Roy, & des Seigneurs à qui ils estoient. Apres y entra vne hacquenee blanche, la selle de velours cramoisi, & auoit sur la crouppe vn drap de velours azuré, semé de fleurs de liz d'or d'orfaurerie, & dedens estoient les grans seaulz du Roy, & vn varlet à pié qui menoit ladite hacquenee, & à chascun costé auoit deux Cheualiers vestuz de liuree. Et apres venoit Monseigneur le Chãcellier à cheual, qui estoit armé d'vn corsellet d'acier, & auoit dessus vne iacquette de velours cramoisi. Apres entra Monseigneur de Xaintrailles Bailly de Berry, & grãt Escuyer d'Escuyrie du Roy, monté sur vn coursier blanc couuert de velours bleu chargé d'orfaurerie d'or, & estoit armé de harnois blanc. Et apres luy venoient Messeigneurs les Comtes d'Angoulesme, & de Clermont, fils ainsné du Duc de Bourbon, armez à blanc, & leurs cheuaulx couuerts, & leurs paiges apres eux richement habillez. Et apres venoient Messeigneurs les Comtes de Vendosme, & de Castres, & apres eux plusieurs autres Barons & grands Seigneurs moult richement habillez. Apres entra la bataille des hommes d'armes, qui estoient mil & cinq cens lances, & les gouuernoit Messire Iacques de Chabannes grand Maistre d'hostel du Roy, lequel estoit à cheual armé à blanc, & son cheual couuert, & moult richemẽt habillé. Apres entrerent les hommes d'armes de Monseigneur le Comte du Maine, qui estoiẽt huict vingts, & les gouuernoit Gieuffroy de sainct Belin. Apres y entra l'arrieregarde, qui estoient les gens de Ioachim Roault, & les gouuernoit Messire Abel Roault. Auecques eulz estoient les gens-d'armes, & les Archiers de Monseigneur de Xaintrailles. Et ainsi allerent toutes les compaignies dessus nommees tout droit deuant la grant Eglise. Et là descendirent mondit Seigneur de Dunois, Messeigneurs les Comtes d'Angoulesme, de Neuers, de Clermont, de Vendosme, d'Armaignac, & de Castres, & plusieurs autres grans Seigneurs. Et vint l'Archeuesque dudit lieu, & les

Chanoines à la porte de ladite Eglise, & là mesdits Seigneurs baiserent les relicques, & apres s'en allerent aucuns, & les autres demourerent en l'Eglise: c'est assauoir mondit Seigneur de Dunois, & ledit Archeuesque aupres de luy, & Monseigneur le Chancellier au dessoubz, & s'entretenoiét tous trois par les mains. Et deuant eulz estoient deux Heraulx du Roy vestuz de leurs cottes d'armes, & apres eulz les Seigneurs dessusdits venoient, & laissierent deuant le cueur au lestrin vne des bannieres du Roy. Et ce fait, lesdits Seigneurs sortirent hors de la grant Eglise, puis monterent à cheual, & s'en allerent chascun en son logeis: reserué mondit Seigneur le Chancelier, & autres du Conseil, Monseigneur le grant Maistre d'hostel du Roy, & le Chancelier du Roy: & là se asirent en siege mondit Seigneur le Chancelier, & eulz, pour receuoir le serement du grand Seneschal de Guienne nommé Messire Oliuier, Seigneur de Cocctiuy, & lequel vint là accompaigné de plusieurs des gens du Roy, & aussi des Barons de Guienne, & bourgeois de ladite ville. Et là presenta ses lettres, & fit le serement de bien & loyaument seruir le Roy, & faire iustice en ladite ville, & en la Duchié de Guienne. Et commanda ledit Chancelier ausdits bourgeois & habitans d'icelle cité, qu'ils obeissent audit Seneschal comme à la personne du Roy. Et le landemain firent grans processions les gens d'Eglise, & les habitans d'icelle cité, comme l'en doit faire en tel cas. Et le landemain ensuiuant firent le serement les Barons, Cheualiers, & Escuyers du pays de Bourdelois, d'estre bons & loyaux François, c'est assauoir le Sire de Montferrant, le Sire de Lesparre, le Sire d'Illande, le Sire de Ros, le Sire de Rosson, le Sire de Englades, Messire Guillotin de Lensac, Messire Castaut de l'Isle, & Messire Mondot de Lensac; lesquels firent tous hommage & serement au Roy: reseruez Messire Gastõ de Greilly Captau de Buc, & sõ fils, pource qu'ils estoient de l'Ordre de Iartiere, qui est l'Ordre du Roy d'Angleterre. Mais toutes ses places furét renduës Frãçoises, & mises en l'obeissance du Roy. Et ainsi fut toute la Duchié de Guyenne Françoise, reserué la cité de Bayõne. Et à conquerir & gaigner toutes les places que tenoiét les Anglois en ladicte Duchié de Guienne, se y gouuerna 1451.

1451. haultement & cheualleureusement Monseigneur le Comte de Dunois, & de Longueuille Lieutenant du Roy, & aussi fit Monseigneur le grant Maistre d'hostel du Roy dessus nommé. Et au fait du traictié de Bourdeaux, & de la conduicte Monseigneur d'Armaignac, qui se y gouuerna moult grandement & honnorablement. Le Sire de Xaintrailles grant Escuyer d'Escuyerie du Roy y fit aussi vaillamment. Et pour faire venir les viures par mer & par terre de toutes parts pour aduitailler l'ost, & aussi l'artillerie, y pena & traueilla moult Maistre Iean Bureau Thresorier de France, & Messire Tristan l'Hermite. Et aussi de l'armee qui vint par mer eut la conduite Messire Iean le Boursier General de France, lequel se y gouuerna vaillamment. Et apres la reduction de la cité de Bordeaulz, fut ordõné que Messeigneurs les Comtes de Neuers, de Clermont, & de Castres s'en yroient deuers le Roy leurs personnes, & les gẽs-d'armes s'en yroiẽt en leurs pays. & ainsi ils s'en allerẽt. Et s'en allerent Messeigneurs les Comtes d'Angoulesme, de Penthieure, & d'Armaignac, eulz & leurs gens en leurs pays & maisons. Et pareillement furent enuoyez tous les Francs-archiers qui furent à l'armee, & furent nombrez les gens-d'armes, & de traict, qui furent ausdits voyage & cõqueste, vingt mil combatans. Et delibera le Roy faire mettre le siege deuãt la cité de Bayonne. Et pour ce faire fit ses Lieutenans Messeigneurs les Comtes de Foix, & de Dunois. Et le sixiesme iour du mois d'Aoust mirẽt le siege deuant la cité de Bayonne, & le mirent Monseigneur le Cõte de Foiz, Monseigneur le grãt Maistre de l'hostel du Roy, Monseigneur de la Baissiere, Monseigneur de Lautrec frere dudit Comte, Messire Bernard bastard de Bearn, le Sire de Noailles, Messire Theaulde de Valpargne, Messire Bertrand d'Espaigne, le Sire de Leueden, Messire Martin Gracie, Robinet petit Loup, l'Espinace, les gens de Ioachin Roault, & plusieurs autres, qui estoient nombrez sept cens lances, & les Archiers & juisarmiers: dont il y auoit trois cens lances des gens du Roy, & quatre cens lances des Barons & Bannerets, des Cheualiers & Escuyers tous feaux hõmes dudit Cõte de Foix, & faisoit beau veoir leurs cheuaulx & harnois. A ce siege estoit Messire Tristã l'Hermite

Preuost des Mareschaux de France, pour distribuer les vi- 1451.
ures aux gens d'armes, & tenir la iustice, & Iaspar Bureau Maistre de l'artillerie. Et à mettre ledit siege se y gouuernerent grandement, & vaillamment Monseigneur le grant Maistre d'hostel de France, & Messire Bernard de Bearn, & aussi ledit Iaspar Bureau, lesquels eulx & leurs gens estoiēt les plus prouchains de la ville. Car au plus pres qu'ils peurent se logierent, & auoient auecques eulz deux mil Arbalestriers & pauoiseux. Et à arriuer audit siege ledit Comte fit Cheualiers le fils du grant Maistre d'hostel du Roy, le Sire de Cusac frere du Seigneur de Noailles, Monseigneur Bertran d'Espaigne, Monseigneur de Benac, & plusieurs autres iusques au nombre de seize ou enuiron. Et à midy arriua ledit Monseigneur le Comte de Dunois, lequel vint mettre le siege deuant ladite ville du costé deuers Bearn, entre les deux riuieres de la Dourdongne, & de la Gironde, qui sont deux grosses riuieres & larges. Car l'vn siege ne pouoit secourir à l'autre. Et auoit mondit Seigneur de Dunois en sa compaignie Monseigneur de Loheac Mareschal de France, Monseigneur d'Orual fils de Monseigneur d'Albret, & les gens de Monseigneur de Ialloingnes, que gouuernoit pour luy Messire Iean d'Aschier, & les gens de Monseigneur de Beauuoir de Bourbonnois, & les gens de Messire Pierre Louuain, Messire Boniface de Valpargne, Robert Conigan, Iehan Carbonnel, les gens de Monseigneur de Xaintrailles, & plusieurs autres iusques au nombre de six cens lāces, & les Archiers, & juisarmiers. Et à mettre ledit siege se y gouuernerent grandement & vaillamment les Capitaines dessusdits. Et le landemain, qui fut le huictiesme iour dudit mois, ceulx de dedens ledit Bayonne desemparerent les fauxbourgs de sainct Leon du costé où estoit ledit Comte de Foix, lesquels fauxbourgs estoiēt tres-fort fermez de fossez, & de gros pallis; mais la multitude des grosses couleuurines, serpētines, & ribauldequins, qui rompoient ledit pallis, & tuoient les gens qui estoient à la deffence, leur fit guerpir lesdits faulxbourgs, & bouterēt le feu par tout és Eglises & maisons qui dedens estoiēt. Car ils veoient bien que ceulx de l'ost s'armoient pour les assaillir. Et ceulx dudit ost entroient à la file dedens les

1451. faulxbourgs, & les pourſuiuirent ſi aſprement, que s'ils euſſent eſté cent hommes enſemble, ils euſſent gaingnée la ville, & fuſſent entrez en la porte pareillement auecques eux. Mais ils ne pouoient monter leſdits foſſez pour venir haſtiuement, tant eſtoient parfonds. Car ils n'auoient nulles eſchielles. Et ſe logierent tous eſdits faulxbourgs, & eſtaingnirent le feu, & ſe logea mondit Seigneur de Foix és Auguſtins, leſquelz ne eurent loiſir de bruſler leur Egliſe. Et le ſixieſme iour enſuiuant vint du coſté deuers Bourdeaulz Monſeigneur le Comte de Dreux Seigneur d'Albret, & le Vicomte de Tartas ſon fils, qui ſe logierẽt au ſainct Eſperit au bout d'vn pont de bois, par où ceulx de ladite ville pouoient ſaillir ſur leur ſiege. lequel pont fut rompu la nuict par les gens du Seigneur d'Albret, lequel auoit en ſa compaignie deux cens hommes d'armes, & trois mil Arbaleſtriers. Et le landemain ſaillirent aucuns dudit Bayonne par vn bouleuart qui eſtoit du coſté de deuers la mer, pour prendre aucunes gens en leur en venant de l'oſt. Et lors Meſsire Bernard de Bearn, & aucuns de ſes gens vindrent à l'eſcarmouche vers eulz, & les recullerent iuſques dedens ladite ville. Et ainſi que ledit Meſsire Bernard ſe retrahioit de ladite eſcarmouche, fut frappé d'vne couleuurine, qui perſa ſon paués, & entra la plombee en ſa iambe entre les deux os, qui dedens fut tiree, & ſadite iambe ſi bien gouuernee par les Mires, que le peril en fut hors. Et le landemain fut prinſe vne Egliſe forte & fermee de pallis par les gens dudit Meſsire Bernard, moitié d'aſſault, moitié d'emblee. Et quant ceulz qui eſtoient dedens virent qu'ils n'auoient pas bonne puiſſance, ſe retrahirẽt dedens ladite ville, & y en eut cinq ou ſix que morts que prins. Et ainſi fut aſſiegee ladite ville de toutes parts. Et furẽt enuoyez le Sire de Lucé, Meſsire Martin Gracie, & Leſpinace dedẽs ladite Egliſe. Et lors du coſté de mondit Seigneur de Dunois furent faites grans approuches; & fiſt iceluy Monſeigneur de Dunois faire fort tirer canons contre les murailles de ladite ville. Et en verité ſe les bombardes euſſent eſté venues, & euſſent ietté cõtre ladite muraille, la ville euſt eſté prinſe d'aſſault ſans nul remede. Et quant ils ſceurẽt que les bombardes approuchierent le Mercredy dix-huictieſme iour d'Aouſt,

d'Aoust, ceulz de ladite ville requirent à parlementer. Et pour ce faire, mesdits Seigneurs les Comtes de Foix, & de Dunois Lieutenans du Roy, commirent à parlementer auecques ceulx de ladite cité de Bayonne, Monseigneur le grant Maistre d'hostel du Roy, Messire Pierre de Beauuau Seigneur de la Baissiere, Messire Theaulde de Valpargne Bailly de Lyõ, & Messire Iean le Boursier general de France, lesquels traictierent en ceste maniere, Qu'ils bailleroient & mettroient en la main du Roy Iean de Beaumont leur Capitaine, lequel demourroit prisonnier à la voulenté du Roy, & seroit mené deuers luy, & tous les gẽs-d'armes, qui dedens estoient, demoureroient pareillement prisonniers en la ville à la voulenté du Roy: & ceux d'icelle ville se soubsmettroient au bon plaisir du Roy, & pour l'offence qu'ils auoient faicte, & faulte d'obeissance, laquelle ils n'auoient faicte au commandement du Roy, payeroient quarante mil escuz. Et cedit iour ils rendirent leurdit Capitaine, lequel bailla la foy presens ceulx de ladite ville, à Monseigneur le grãt Maistre. Ainsi fut traictié par les Seigneurs dessusdits, & ceulx de ladite ville. Et tant que ledit traictié dura, ceulz de Biscaye par lettres à eulx escrittes de par le Roy, amenerent vins, viures, pains, chairs, & autres choses necessaires pour aduitailler l'ost. Tellement que le siege durant il n'y eut point de faulte de vitaille: jaçoit ce qu'il en venoit de Bearn, de Nauarre, & d'autres lieux. Mais c'estoit à grant peine pour la grant multitude de brigans qui estoient sur le pays. Et vindrent lesdits Biscains à tout douze vaisseaulx d'armee, comme baleniers, binaces, & vne bien grant nauire, & tous en bons & vraiz habillemens, & estoient bien pourueuz, lesquels arriuerent à demie lieuë pres dudit Bayonne: afin que ceulx qui dedens estoient, ne s'en peussent fouir. Et le landemain que la composition fut faicte, qui fut le Vendredy huictiesme iour dudit mois, auquel iour ou semblable nostre Sauueur & Redempteur Iesus-Christ souffrit mort & passion pour nous rachepter en l'arbre de la croix, pou apres soleil leuant que le iour estoit bel, & cler, & faisoit moult beau temps, fut veuë vne croix blanche par ceulx qui tenoient ledit siege, & par les habi-

1451.

1451. tans de ladite cité, & par tous autres qui la voulurẽt veoir, & laquelle se monstra au ciel au droit de ladite cité par l'espace de demie heure. Et lors les habitans d'icelle ville & cité osterent leurs banieres & * pennons aux croix rouges, disans qu'il plaisoit à Dieu qu'ils fussent François, & portassent la croix blanche. Tost apres enuiron heure de dix heures ce mesmes iour au matin, entra en ladite cité auecques l'Euesque d'icelle Monseigneur de la Baissiere, pour prendre possession d'icelle ville & cité, & du chastel. Et puis furent portees les banieres du Roy par les Heraux du Roy, au hault de la tour dudit chastel: dont chacun eut grant ioye. Et à celle heure arriua au port d'icelle ville la nauire de Bisquaye, laquelle il faisoit beau veoir.

*Ms. pauois

Le Samedy ensuyuant vingtvniesme iour d'Aoust arriua, & entra en ladicte cité Monseigneur le Comte de Foix Lieutenant du Roy, qui auoit deuant luy mil Archiers, dont estoit conduiseur Lespinace, & deux des Herauls du Roy, & plusieurs autres portans les coctes d'armes du Roy, & pour ledit Comte de Foix. Et Messire Bertrand d'Espaigne Seneschal de Foix, qui portoit la baniere du Roy, & estoit armé à blanc, & monté sur vn coursier couuert de velours cramoisi. Apres cheuauchoit ledit Comte de Foix armé de son harnois complet, monté sur vn coursier couuert d'vn moult riche drap d'or, qui auoit vn chãpfrein garny d'or, & de pierrerie, que l'en prisoit quinze mil escus d'or. Et deuant luy au plus pres de son corps Monseigneur de Lautrec son frere, Mesire Iacques de Chabannes grant Maistre d'hostel du Roy, les Sires de Noailles & de la Baissiere, & apres eux sept cens hommes d'armes à pié. Et de l'autre part de la cité entra aussi Monseigneur de Dunois, lequel estoit pareillemẽt Lieutenant du Roy; & à l'entrer fit Cheualiers Iehannet de Saueuses, le Sire de Montguyon, Iean de Montmorin, & le Seigneur de Boussay. Iceluy Comte de Dunois auoit deuant luy douze cens Archiers, deux des Heraulz du Roy, & plusieurs autres Seigneurs auoit en sa compaignie. Et ledit Mesire Iehannet, qui portoit la baniere du Roy deuant mondit Seigneur de Dunois, lequel cheuauchoit tout seul apres ladicte baniere armé à blanc, monté sur vn cheual couuert de velours

cramoisi. Derriere luy estoient le Sire de Loheac Mareschal de France, & Monseigneur d'Orual, & plusieurs autres grãs Seigneurs. Et apres eulz six cens lances, ainsi que dessus est dit. Et ainsi entrerent lesdits Seigneurs en ladite cité, & allerent descendre à la grant Eglise, où ils se encontrerent à la porte, à laquelle les attendoient l'Euesque & Chanoines d'icelle cité à tout les reliques : lesquelles ils baisierent en entrant à ladite Eglise. Puis allerent faire leurs oraisons, & incontinent s'en retournerent en leurs maisons. Et tost apres enuoya ledit Comte de Foix vn moult riche drap d'or, qui fut prisié cinq cens escus d'or, & mis deuant l'image nostre Dame dudit lieu : & ordonna que on en fist des chappes pour ladite Eglise cathedralle de Bayonne. Le landemain, qui fut Dimenche, allerent les Seigneurs dessusdits, & Monseigneur d'Albret, qui estoit venu le soir deuant. Et ce fait receurent le serement pour le Roy de ceulz de ladite ville, & cité de Bayonne. Et fut ordonné Maire d'icelle ville Messire Iean le Boursier, & Messire Martin Gracie Capitaine du chastel, ausquels deux pour le tout fut commise en garde ladicte cité. Et le Mardy ensuiuant se partirent de là les Seigneurs dessusdits, & leurs gens-d'armes pour aller où il leur auoit esté ordonné. Tost apres se partirent les Barons de Bourdelois, & aucuns des bourgeois, & trois Estats de la ville de Bourdeaulx : & pareillement ceulx d'Aqs & de Bayonne allerent à Taillebourg où le Roy estoit, pour luy faire hommaige & serement à sa personne: c'est assauoir les nobles Seigneurs faire hommaige de leurs nobles Seigneuries, & pour ratifier & confermer leurs articles, qui par leur traictié auoient esté appoinctees, faictes, & promises, lequel les receut voulentiers, & quitta à ceulx de Bayonne de sa grace, & humilité vingt mille escus d'or, des quarante mil qu'ils deuoient luy payer par leur cõpositiõ: & aux autres fit auecques eux tellemẽt que tous se partirẽt contẽs de luy, & des Seigneurs de son grãt Conseil. Audit Taillebourg estoient pour accompaigner le Roy, Messeigneurs les Comtes du Maine, de Neuers, de Clermont, de Vendosme, de Castres, & de Tancaruille. Et eulx estans là, vindrẽt les Comtes de Foix & de Dunois, & ledit Seigneur d'Albret. Puis s'en alle- 1451.

1451. rent en leurs maisons, & se partit le Roy, & ceulz de sa compaignie pour aller faire leur hyuer au pays de Touraine.

Celuy an fut couronné l'Empereur Federic Duc d'Aultriche, & fut couronné & espousé à Rome à la fille du Roy de Portugal, par le Pape Nicolas, puis s'en retourna en Allemaigne.

Cedit an meut grant guerre en la Comté de Flandres entre ceulz de la ville de Gand, & le Duc de Bourgoingne, pour ce qu'il vouloit mettre sur ladicte ville la gabelle du sel; & dura longuement la guerre, & y eut plusieurs gens morts d'vn party & d'autre, & grant partie du pays gasté, & bruslé.

Oudit an eut grant debat en Angleterre entre le Duc d'Yorch, & le Duc de Sombresset, lequel estoit à toute sa puissance sur les champs en bataille; & ledit Duc d'Yorch pareillement, les vns contre les autres cuidans combattre. Mais les Prelats d'Angleterre, & autres grans Seigneurs les desmeurent de combattre, & traictierent auec ledit Duc d'Yorch, que iamais ne feroit assemblee ne nulle armee à l'encontre du Roy d'Angleterre. Et ainsi s'en retournerent chascun en leur pays.

En cedit an vint le Cardinal d'Estouteuille deuers le Roy, luy requerre de par le Pape Nicolas, qu'il voulsist faire la paix auec le Roy d'Angleterre. Et luy fut faicte respõce, que le Roy auoit tousiours voulu, & encores vouloit, pour euiter l'effusion du sang humain, & aussi pour le bien de la Chose-publicque, estoit prest d'y entendre en toutes bonnes voyes & manieres. Et pareillement enuoya nostre sainct Pere le Pape l'Archeuesque de Rauenne des Vrsins de Rome par deuers le Roy d'Angleterre, pour luy requerre semblablement qu'il voulsist faire paix auecques le Roy, pour ce que par la diuision desdits deux Royaumes les mescreans auoient conquesté, & mis à leur loy, grant pays de Chrestienté, & conquestoient de iour en iour sur les marches du Roy de Hongrie & des Allemaignes. Et firent responce lesdits Anglois audit Archeuesque, que quant ils auroient autant conquesté du pays du Roy, que le Roy auoit conquesté sur eulx, qu'il seroit temps de parler de tou-

te ceste besongne & matiere. Et ainsi s'en retournerent lesdits Cardinal & Archeuesque sans autre chose faire. 1451.

L'An mil cccc. cinquante & deux se partit le Roy de la cité de Tours, & fit sa feste de Penthecoste au chastel de Chicé. Et ou mois de Iuillet ensuiuant oudit an se partit le Roy dudit chastel, & s'en vint à Mehun sur Yeure pres de Bourges, & enuoya deffier le Duc de Sauoye, pour certaines causes grandes, & extorsions qu'il auoit fait parauant au Roy & à la Couronne. Et ou mois d'Aoust oudit an se partit dudit Mehun, & cheuaucha par ses iournees, & son ost semblablement, tant qu'il vint au pays de Forests pour passer, & entrer en Sauoye. Et sceut ledit Cardinal d'Estouteuille ces nouuelles, lequel s'en alloit à Rome, qui retourna deuers ledit Duc de Sauoye, & apres deuers le Roy, & traicta tant d'vn costé & d'autre, que ledit Duc vint deuers le Roy, en promettant reparer au bon plaisir du Roy tout ce qu'il demandoit, & ainsi s'en retourna, & fut ladite paix faicte à Feurs en Forests. 1452.

Celuy an le vingtdeuxiesme iour du mois d'Octobre arriua à Bourdeaulx le Sire de Tallebot en sa compaignie de quatre à cinq cens Anglois : & le furent querir en Angleterre le Sire de l'Esparre, & autres, par le conseil du Sire de Montferrant, du Sire de Rozen, du Sire des Lannes, & du Sire d'Englades, & contre le serement qu'ils auoient faict au Roy. Et estoient dedens Bourdeaulx pour le Roy, le Seneschal de Guienne Seigneur de Coectiuy, & Messire Iean du Fou Soubz-maire de ladite ville de Bourdeaulx. Et quant ceux dudit Bourdeaulx sceurent le venue dudit Seigneur de Tallebot, conseillerent les vns auecques les autres sans le sceu des François qui dedens estoient, qu'ils se remettroient en l'obeissance desdits Anglois. Mais vne partie de ceulz de ladite ville estoient contens par leur opinion, que iceux François s'en allassent leurs corps & leurs biens saufs. Et aucuns d'icelle ville cependant allerent ouurir vne des portes aux Anglois, & les bouterent dedens. Et prindrent lesdits Anglois ledit Seneschal de Guienne, & ledit du Fou, & les gens-d'armes, & autres Officiers qui dedens estoient. Le Roy sceut nouuelles de ce, & enuoya

1452. hastiuement Messeigneurs les Mareschaulx de France, le Sire d'Orual, Ioachim Roault, & autres Capitaines iusques au nombre de six cens lances, & les Archiers pour garder les places d'entour Bourdeaulz, ainsi que Monseigneur de Clermont Lieutenant general du Roy en sa Duchié de Guienne verroit estre expedient, iusques à la saison nouuelle que le Roy y donneroit bonne prouision. Et pour ce faire se y gouuerna grandement & vaillamment mondit Seigneur de Clermont ainsné fils du Duc de Bourbon. Auant que les gens-d'armes fussent arriuez au pays, ledit Sire de Tallebot, & les autres Barons & Seigneurs de Bourdelois mirent la plus-part des places dudit pays en l'obeissance du Roy d'Angleterre. Puis y vindrent le Sire de Kamus, le bastard de Sombresset, & le fils du Sire de Tallebot Seigneur de l'Isle, & le Sire de Molus, & quatre mil cõbatans en leur compaignie. Et amenerent quatre vingts vaisseaux chargiez de farines, & de lards, pour aduitailler ladite ville de Bourdeaulz.

1453. L'An mil cccc. cinquante & trois se partit le Roy de sa cité de Tours, & vint en son chastel de Lusignen. Et cependãt le Sire de Tallebot mit le siege deuant le chastel de Fronsac que tenoit Ioachin Roault, & auant que l'armee du Roy fut preste, ledit chastel fut prins, & s'en vindrent les François leurs corps & leurs biẽs saufs. Le deuxiesme iour de Iuing se partit le Roy de Lusignen, & vint à sainct Iean d'Angely. Et le douziesme iour ensuiuant fut mit le siege deuant Couloures par Messire Iacques de Chabannes grãt Maistre d'hostel du Roy, & Monseigneur de saincte Seuere, & de Boussac, Comte de Penthieure, & Ioachin Roault. Le dixhuictiesme iour ensuiuant fut ledit Couloures prins d'assault par les Seigneurs dessusdits, & autres qui estoient nombrez de quatre à cinq cens lances, & les Archiers, & plusieurs Francs-archiers. Les Anglois de dedens estoient nombrez huict vingts combatans, dont en furent tuez à la prinse dedens la ville de soixante à quatre vingts, & les autres se retrahirent. Le Sire d'Englades estoit party de Bourdeaulz pour les cuyder secourir. Et quant il sceut les nouuelles d'icelle prinse, il s'en retourna. Le quatorziesme iour

dudit mois de Iuillet fut mis le siege deuant Castillon de 1453.
Pierregort sur la riuiere de la Dourdongne par Messeigneurs les Mareschaux de Frãce, c'est assauoir les Seigneurs de Loheac, & de Ialloingnes, & Monseigneur le grãt Maistre d'hostel, le Sire de Bueil Admiral de France, Messire Loys de Beaumont Seneschal de Poictou, le Comte de Pethieure, Maistre Iean Bureau Thresorier de France, & plusieurs autres grans Seigneurs, Barons, & Capitaines, iusques au nombre de seize à dixhuict cens hommes d'armes, & les Archiers, entre lesquels estoient les gens de Monseigneur le Comte du Maine, que conduisoit le Sire de la Baissiere nommé Messire Pierre de Beauuau: & les gens de Monseigneur le Comte de Neuers, que conduisoit Messire Ferry de Grancey: les gens de Monseigneur le Comte de Castres fils de Monseigneur le Comte de la Marche, & les gens du Duc de Bretaigne, dont estoit chief le Comte d'Estampes son nepueu. Et pour luy les conduisoient le Sire de la Hunaudaye, & le Sire de Montaubẽ, pource que ledit Comte d'Estampes estoit demouré sa personne deuers le Roy. Et là estoit la grosse & menue artillerie du Roy, dont auoit la charge Maistre Iaspar Bureau Maistre de ladite Artillerie. Et en celle compaignie estoient sept cens manouuriers, lesquels par l'ordonnance dudit Maistre Iean Bureau, & de son frere Iaspar Bureau Maistre deladite Artillerie, firent hastiuement clourre vn champ de fossez, où estoit toute ladite artillerie grosse & menue. Et incontinent le siege mis, ceulz dudit Castillon le firent sçauoir au Sire de Tallebot, qui se partit incontinent de Bourdeaulz, & vint par ses iournees le Mercredy dixseptiesme de Iuillet oudit an, ainsi que au point du iour, deuant l'ost desdits François, lesquels quant ils sceurent la venue desdits Anglois, se bouterent oudit champ fermé de fossez. Et trouua ledit Sire de Tallebot, le grant Maistre d'hostel du Roy, & ses gens, & aucuns Francs-archiers des François. Et frapperent lesdits Anglois sur iceulx François, qui estoient sur leur chemin, tellement qu'ils se deslogierent pour tirer audit champ, & en occirent lesdits Anglois de cent à six vingts. Et le iour fut hault, & le soleil leué. Et vindrẽt les Anglois tant qu'ils virent deuant eux les François de pié & de cheual, qui

1453. tiroient dedens ledit champ. Et marchierent les Anglois hastiuement poursuyuans lesdits François, cuidans qu'ils s'en fouissent. Ledit Sire de Tallebot en contre-attendant ses gens de pié fit mettre vne queue de vin debout pour faire boire ses gens. Et cependant les François de toutes parts arriuoient, & se mettoient en leur ordonnance dedés ledit champ, & assortissoient ribauldequins, & couleuurines sur leurs fossez deuers la venue dudit Tallebot. Et vindrent derechief les Anglois dudit Castillon dire audit Tallebot qu'il se hastast. Car il leur sembloit que les François fuioient. Et quant ledit Tallebot fut approuchié dudit champ, fut esmerueillié quãt il vit les François fossoyez de si parfonds fossez. Là dedens le champ estoient Monseigneur le Mareschal de Loheac, Mõseigneur l'Admiral, Mõseigneur le grãt Maistre, Mõseigneur le Cõte de Pẽthieure, Monseigneur de Bueil, le Sire de saincte Seuere, Monseigneur le Seneschal de Poictou, Ioachin Roault, Monseigneur de la Baissiere, & leurs gens dessus nommez, & plusieurs autres grans Seigneurs, qui tindrent ledit siege vaillamment à l'encontre desdits Anglois. lesquels Anglois vindrent tout droit à la barriere. Ledit Tallebot fut monté sur vne petite hacquenee, & là dist à ses gens qu'ils descendissent à pié, qui estoient auecques luy de huict cens à mil Anglois, & Gascons à cheual, des plus gens de bien de ladite Compaignie. Et venoient apres ledit Tallebot à pié de quatre à cinq mil combatans, lesquels ne pouoient si tost venir que ceulz de cheual. Et à l'arriuer auoit ledit Tallebot huict banieres desployees. Là veissiez combattre vaillamment François & Anglois, de lances, de juisarmes, de haches, & de traict. Et dura le chappellis par l'espace d'vne forte heure. Et à la fin furent enuoyez querir le Sire de Montauben, & le Sire de la Hunaudaye auecques leurs gens, lances, & Archiers. Et lors les François & Bretons passerent les banieres en telle maniere, qu'ils frappoient si durement sur lesdits Anglois, que leurs banieres furent ruees ius, & là abbatues. Et lors lesdits Anglois tournerent le dos, & se mirent en fuitte. Et les François les poursuiuirent à pié & à cheual moult asprement, & d'vne couleuurine fut abbatue la hacquenee dudit Tallebot, & fut attaint, & tué

luy,

luy, & sondit fils, & plusieurs autres Cheualiers & Escuyers Anglois deuant ladite ville, & ladite barriere. A celle besongne furét morts en ladite place Messire Edouart Houl, Thomas Aurigan, le Sire de Pingulan Gascon, & trente Cheualiers du Royaume d'Angleterre. Et y fut prins vn Baron d'Angleterre nommé le Sire de Molus. Et pource que les Anglois qui estoient à pié ne pouoient pas longuement poursuiure ne demourer en allaine, pource qu'ils estoient fort armez, se retrahirét en ladite ville & chastel de Castillon, qui estoient nombrez mil & cinq cens hommes. Et entre les autres se y sauua le fils du Captau Comte de Kandale, & aussi se y sauuerent le Sire de Montferrant, & le Sire d'Englades. Et incontinét monterét à cheual le Comte de Penthieure, le Bailly de Touraine, & plusieurs autres, qui poursuiuirent les Anglois qui s'en fuyoient, en les tuant iusques pres de sainct Milion. A celle poursuitte furét tuez plusieurs Anglois & Gascons. Et à la besongne dudit champ, & dudit Castillon, furent tuez de trois à quatre cés des plus vaillans des Anglois. Et le landemain les François approuchierent les canons & bombardes deuant ledit Castillon. Et le quatriesme iour ensuiuant se rendirent lesdits Anglois prisonniers à la voulenté du Roy, qui estoient mil & cinq cens. Et entre les autres fut prisonnier le Comte de Kendalle fils du Captau, & aussi furent prisonniers le Sire de Montferrant, & le Sire d'Englades, & eschappa le Sire de l'Esparre, lequel auoit esté querir ledit Sire de Tallebot en Angleterre à l'encontre du serement qu'il auoit fait au Roy. Apres la reduction dudit Castillon, se partirent Messeigneurs les conduiseurs de l'ost du Roy auecques leurs puissances, canons, & artillerie, & vindrent droict à sainct Milion, lequel incontinent se rendit, & mit en l'obeissance du Roy : & pareillement la ville de Liborne, laquelle n'auoit pas esté en l'obeissance des Anglois du bon gré des habitans d'icelle parauant. Car on leur auoit baillé aucunes gens de guerre François pour estre auecques eux pour la garde de ladite ville. Mais quant lesdits gens de guerre sceurent que ledit Tallebot estoit arriué à Bourdeaulz, desemparerent incontinent ladite ville, jaçoit ce que les habitans d'icelle leur remonstrassent qu'ils ne voulsissent de-

1453.

semparer ladite ville, & qu'ils viuroient, & mourroient a-
1453. uec eux pour la garde d'icelle. Et pour ceste cause le Roy les a euz plus recommandez, sans ce qu'ils perdissent riens du leur.

En ce temps, ce iour que la bataille de Castillon fut faite, estoient de là les riuieres de la Dourdongne & de la Gironde és pays* d'Amadoc, Monseigneur le Comte de Clermont Lieutenant general du Roy, Monseigneur d'Albret, Monseigneur de Lautrec, Monseigneur le Comte de Foix, Monseigneur d'Orual, Messire Theaulde de Valpargne Bailly de Lyon, le Seigneur de Xaintrailles grant Escuyer d'Escuyrie du Roy, Messire Bernard de Bearn, le Vicomte du Turenne, Gieuffroy de sainct Belin, le Sire de Leueden, & plusieurs autres Capitaines, qui estoient nombrez huict cens lances, & les Archiers. Lesquels Seigneurs se gouuernerent si grandement, & honnorablement, que les Anglois qui estoient à Bourdeaulz nombrez huict mil combatans ne oserent oncques trouuer sur les champs contre lesdits Seigneurs, qui tous les iours couroient parmy le pays d'Amadoc, prenans & menans prisonniers, & faisans le gast des bleds, & des vins. Et là se gouuernerent entre les autres grandement & honnorablement mondit Seigneur de Clermont, & aussi fist Monseigneur d'Albret deuant Chasteauneuf d'Amadoc, où il fut deuant par l'espace de quinze iours, & tenoit ladite place pour le Roy d'Angleterre le Sire de l'Isle Cheualier Gascon, lequel le rendit à mondit Seigneur de Clermont, & y demoura Capitaine Robinet petit Loup. Et partirent lesdits Seigneurs François, & allerent mettre le siege deuant Blancaffort : c'est assauoir Monseigneur de Clermont, & Monseigneur d'Albret, & plusieurs autres. Et vint mondit Seigneur de Foix mettre le siege deuant Cadillac, & le Sire de Xaintrailles vint deuant sainct Macquaire, & le mit en l'obeissance du Roy. Et mondit Seigneur d'Albret partit dudit Blancaffort, & mit Langon, & Villendras pareillement en obeissance. Et auoient lesdits Seigneurs tenans ces sieges mil lances en leur compaignie, à compter les gens du Côte d'Armaignac, que conduisoit vn Escuyer nommé le Sire de Lauge Seneschal de Rouergue. Et en celle côpaignie delà lesdites riuieres estoient

*c'est de Medoc,

la plus-part Cheualiers & Escuyers. Et assaillirent ledit Cadillac, & se retrahirent les Anglois dedens le chastel. Et fut le premier dedens ladite ville ledit Gieuffroy de sainct Belin. Et cependant que ledit siege fut deuant Cadillac, fut Monseigneur le Comte de Clermont au siege dudit Blancaffort, lequel il print, & y laissa le Comte de Dampmartin. [* Et de l'autre costé de la riuiere de Gironde deuant ledit Cadillac entre deux mers furent Monseigneur le Comte de Neuers, Monseigneur le Comte de Castres, Monseigneur le Mareschal de Ialloignes, Monseigneur de Xaintrailles, & vne partie des gens de Monseigneur le Cõte d'Estampes, Monseigneur le grant Maistre d'Hostel de France, & plusieurs autres Cheualiers & Escuyers.] Mondit Seigneur de Clermont se partit de deuant ledit Blancaffort, apres ce qu'il le eut mis en l'obeissance du Roy. Et vint à Maquault, & là se tint iusques à la reductiõ de Bourdeaulz. Tant comme le siege dura à Cadillac, le Roy fut à Montferrant, & à sainct Maquaire, allant & venant de l'vn à l'autre pour tousiours reconforter ses gens; tant ceulz qui tenoient ledit siege, comme ceulx de la bastille, & du nauire.

1453.

*Adiousté dum s.

Le vingthuictiesme iour de Iuillet oudit an, se partit le Roy de la cité d'Angoulesme pour aller au pays de Bourdelois, & auoit en sa compaignie Messeigneurs les Comtes d'Angoulesme, du Maine, d'Estampes, de Neuers, de Castres, de Vendosme, & plusieurs autres grans Seigneurs, Barons, Cheualiers, & Escuyers. Et vint par ses iournees iusques en la ville de Liborne, & fut son ost deuant Fronsac que tenoient les Anglois, lesquels se rendirent, & s'en allerent d'illec en Angleterre vn baston ou poing. Puis passa son ost la riuiere de la Dourdongne, pour conquester & mettre en obeissance le pays d'entre deux mers; & mirent ses gens-d'armes en obeissance les villes & chasteaulz que y tenoient lesdits Anglois, lesquels se rendirent, & s'en allerent en Angleterre vn baston ou poing. Puis passa sondit ost, & se partit le Roy pour s'en venir à Montferrant: & fit mettre vne bastille d'vne partie de son ost deuant Bourdeaulz, en vn lieu que l'en dit * Lermont. Et ceulx de l'autre partie mirent le siege deuant la ville & chastel de Cadil-

*Ms. à Lormont.

1453. lac, cõme dit est. [*La maniere comment lesdits François prindrent ladite ville de Cadillac, dont dessus est parlé, fut que] Monseigneur le Comte de Clermõt, Monseigneur le Comte de Foix, Monseigneur d'Albret, le Sire d'Orual, le Sire de Xaintrailles, le Bailly de Lyon, & plusieurs autres iusques au nombre de mil lances, & les Archiers vindrent deuant Bourdeaulz du costé deuers les Lãncs pour faire le gast, & faire manger & gaster les bleds & les foings qui estoient sur le pays, afin que ceulz de la cité de Bourdeaux ne s'en peussent aidier. Le vingthuictiesme iour de Septembre oudit an, les François assaillirent la ville de Cadillac: & lors les Anglois desemparerent ladite ville de Cadillac, pource qu'ils ne la pouoient plus tenir, & se retrahirent au chastel dudit Cadillac, qui est moult fort. Et ou mois d'Octobre ensuiuant se rendirent prisonniers du Roy, & le Capitaine dudit lieu de Cadillac eut la teste trenchiee. A tenir le siege deuant les ville & chastel estoiẽt Monseigneur le Comte de Foix, le Vicomte de Lautrec son frere, le Sire de Xaintrailles, Gieuffroy de sainct Belin, le Bailly de Lyõ, & plusieurs autres: & en leur compaignie estoient mil lances aueeques les gens de traict. Dedens ladicte bastille de Lormont estoient Monseigneur de Loheac Mareschal de France, Monseigneur de Bueil Admiral de France, Messire Loys de Beaumont Seneschal de Poictou, Messire Iacques de Chabannes grant Maistre d'hostel, Monseigneur le Comte de Penthieure, Monseigneur de la Hunaudaye, Monseigneur de Montaubẽ, & plusieurs autres Seigneurs, & Capitaines iusques au nombre de quinze à seize cens lãces, auecques les gens de traict, & artillerie. [* Là estoient Maistre Iean Bureau Thresorier de France, Iaspar Bureau Maistre de ladite artillerie] Messire Tristan l'Hermite Preuost des Mareschaux, lequel conduisoit, & ordonnoit le fait des viures, & de la iustice audit siege. Et pres d'icelle bastille estoient les vaisseaulz de l'armee du Roy par mer: c'est assauoir de Bretaigne, de Poictou, d'Espaigne, de Hollande, & de Flandres, armez & aduitaillez. Et là furent sans partir dedens la riuiere de Gironde, iusques à ce que ladite ville de Bourdeaulz fust mise en l'obeissance du Roy. Dedens Bourdeaulz estoient pour le Roy d'Angleterre, le Sire

*Ces deux lignes ne sont au Ms.

* Adiousté du Ms.

de Kamus, le [Sire de Clifton, le bastard de Sommerset, le Sire de Lesparre Gascon, le Sire de Rozen] le Sire d'Vsas, le Sire de l'Isle, & en leur compaignie estoient de trois à quatre mil Anglois d'Angleterre, & autant ou plus du pays de Gascongne. Et empres la bastille de Lormont auoient fait les Anglois vne bastille au dessus de celle des François pour garder leur nauire: dont vne partie d'entre eux estoiét dedens Bourdeaulz, & les autres dedens leurdite bastille. Et là furent les deux puissances chascune en leur bastille, & és vaisseaux depuis le premier iour d'Aoust, iusques au septiesme iour d'Octobre. Et quant les Anglois & Gascons se virent oppressez par deffaulte de viures, & aussi que toutes les places du pays de Bourdelois estoient mises par force d'armes en l'obeissance du Roy, firent composition de eulx en aller eux, & leur nauire en Angleterre: & ceux de Bourdeaulz & de la cité demoureroient en l'obeissance du Roy, demourans paisibles, & vrais obeissans, en faisant le serement de nouuel de non iamais eulz rebeller à l'encontre du Roy leur souuerain Seigneur. Et pource que aucuns des Seigneurs du pays, & aucuns de la cité de Bourdeaulz auoient esté querir les Anglois en Angleterre, en rompant leur foy & serement qu'ils auoient faict l'annee de deuant au Roy, qui par force les auoit conquis, seroient bannis dudit pays de Bourdelois vingt personnes telles qu'il plairoit au Roy de ceux qui auoient esté querir les Anglois en Angleterre, dont en estoit vn le Sire de Duras, & vn autre le Sire de l'Esparre. Et fut faicte la composition le dixseptiesme iour d'Octobre oudit an. Et en verité le Roy y traueilla, & pena grandement, en confortant & ordonnant le fait de son ost, & de son armee, en allant de place en autre, & en mandant à ses armees ce qu'ils auoient à faire. Par son bon sens & bonne conduitte fut reduicte toute la Duchié de Guienne, & mise en son obeissance. Et n'eust esté la mortalité qui se mist en son ost, les Anglois fussent tous demourez prisonniers ou morts de fain, & ceulz de Bourdeaulz pareillement, ou au moins eux renduz à la vouléte du Roy. Mais le Roy considerant ladite mortalité leur bailla legiere composition pour escheuer le peril de ses gens-d'armes, & aussi pour eschangier air. Et à celle guerre, & au recou-

1453.

*de Duras,

1453. urement du pays d'entre la riuiere de la Gironde se y gouuernerent tres-grandement, honnorablement, & vaillamment Messeigneurs les Commissaires, tant à la desconfiture dudit Seigneur de Tallebot, comme en plusieurs autres places qu'ils prindrent, & assiegierent: c'est assauoir Monseigneur de Loheac Mareschal de France, Messire Iacques de Chabannes grant Maistre d'hostel du Roy, Mõseigneur le Comte de Penthieure, Messire Pierre de Beauuau Seigneur de la Baissiere, Messire Loys de Beaumont Seneschal de Poictou, Maistre Iean Bureau Thresorier de France, le Maistre de l'artillerie, le Preuost des Mareschaux pour le fait des viures pour aduitailler l'ost. Et pour accõpaigner le Roy ce voyage durant estoient Messeigneurs les Comtes du Maine, d'Angoulesme, d'Estampes, de Neuers, & plusieurs autres Seigneurs, tant comme le siege dura deuant la cité de Bourdeaulz, lequel se tenoit par mer & par terre. Et s'en allerent les Anglois à tout leur puissance & nauire par mer en Angleterre, & les aucuns s'en allerent par terre à Calais. Et aussi se partit le Roy, & toute son armee, & s'en allerent chacun hyuerner en son pays. Et laissa le Roy bonne prouision de gens-d'armes, & de traict dedens ledit Bourdeaulz. Et pour gouuerner ladite ville, & la Duchié de Guienne establist Monseigneur de Clermont, Messire Theaulde de Valpargne, & Maistre Iean Bureau Thresorier de France, & Maire dudit Bourdeaulz. Et s'en vint le Roy par ses iournees en sa cité de Tours.

Celuy an ou moys de May, le grant Turq print la cité de Constantinople. Et fut né le fils du Roy d'Angleterre nommé Edouard.

1454. L'An mil cccc. cinquante & quatre enuoya le Roy grant nombre de gens d'armes & de Francs-archiers dedens la ville de Bourdeaulx. Et cependant ordonna faire deux forts chasteaulz pour tenir le peuple de ladicte ville en subiection. Et y estoient pour ce faire commis Monseigneur le Comte de Clermont, Monseigneur de Xaintrailles Mareschal de France, Maistre Iean Bureau Thresorier de Frãce, & Maire de ladite ville, Messire Theaulde de Valpargne, & Maistre Girard le Boursier: & ainsi furent commancez les chasteaulx en les fortifiant de iour en iour.

En ce temps print le Duc d'Yorch le gouuernement du Roy d'Angleterre, & fit mettre en prison les Ducs de Sõbresset, & de Clocestre. Le Duc de Sombresset fut mis en la grosse tour de Londres, & le Duc de Clocestre au chastel de Pontfort. 1454.

Et en ce temps espousa le Comte de Charrolois fils du Duc de Bourgoingne la fille du Duc Charles de Bourbon. Et mourut le Roy Iean d'Espagne en l'eage de cinquante ans, qui fut grant dommage. Car il estoit beau Prince & bon.

Ou mois de Mars oudit an mourut le Pape Nicolas, & fut fait Pape Calixte.

Celuy an ou mois de Feburier, le Roy d'Angleterre mãda les aucuns des Seigneurs de son Royaume, & leur remonstra commẽt le Duc de Sombresset, & le Duc de Clocestre estoient prisonniers, lesquels estoient prochains de son sang. & ordonna qu'ils fussent deliurez. Et s'accorderent plusieurs d'iceux Seigneurs, en baillãt caution d'ester à droit. Et apres la deliurance dudit Duc de Sombresset, vint iceluy Duc au gouuernement du Roy d'Angleterre. Et le Duc d'Yorch s'en alla secrettement en son pays, doutant qu'iceluy Duc de Sombresset ne luy fist desplaisir de sa personne. Et fut en ce temps decapité le Sire de l'Esparre à Poictiers.

L'An mil cccc. cinquante cinq ou mois de May le Roy enuoya Monseigneur le Comte de Clermont, Monseigneur de Loheac, & plusieurs autres Capitaines en la Cõté d'Armaignac. Et pareillement le Comte de Dampmartin, le Bailli d'Eureux, & plusieurs autres ou païs de Rouergue à l'encontre dudit Comte d'Armaignac : pour ce qu'il n'auoit voulu obeir à mettre l'Archeuesque d'Aux en possession & saisine de ladite Archeueschié, lequel estoit esleu de bon droit, & de ce auoit les bulles du Pape. Et vouloit ledit Comte qu'vn nommé Lestun le fust: & l'auoit mis en possession outre le gré du Roy en ladite Archeueschié : Et pour ces causes & autres, le Roy remit ledit Archeuesque en possession, & ce fist faire à force de gens-d'armes. Parquoy depuis le Roy fit mettre le siege deuant la cité de 1455.

1455. *Lestoure, & se rendirent ceux de la cité : & pareillement toutes les places de la Comté, & celles de Rouergue, & celles de Valdores : & perdit ledit Comte ses terres. Et ainsi s'en retournerẽt lesdits Seigneurs & Capitaines où le Roy leur ordonna.

*Ms. Lestoire, vulgairemẽt Lectoure.

En ce temps le Roy Henry d'Angleterre par le conseil du Duc de Sombresset manda tous les grans Seigneurs de son Royaume venir deuers luy chacun à son simple estat, pour ordonner des haultes affaires du Royaume d'Angleterre: dont en vint vne grant partie à Londres. Et se pensa ledit Duc d'Yorch que il se y trouueroit. Et y vint le plus fort, & partit de son pays à tout mil combatans : & apres luy venoient de quatre à cinq mil combatans. Et vindrent les nouuelles à Londres deuers le Roy d'Angleterre, qu'iceluy Duc venoit en armee à tout six mil combatans. Et delibererent le Roy d'Angleterre, & le Duc de Sombresset de prendre auec eulz ce qu'ils pourroient finer de gens pour aller au deuant de luy. Et fist sçauoir aux autres grans Seigneurs qui estoient en ladite ville de Londres, qu'ils allassent auecques luy. Et se rencontrerent les deux parties sur les champs, & fut le Duc d'Yorch le plus fort. Et là furent tuez le Duc de Sombresset, le Comte de Nortombellant, & plusieurs autres grans Seigneurs. Et mesmement le Roy d'Angleterre y fut nauré par le col d'vne flesche. Et y furent que morts que prins de quatre à cinq cens hõmes. Et mena le Duc d'Yorch le Roy, & les prisonniers dedens Londres. Et print le gouuernement du Roy, & du Royaume d'Angleterre.

En ce temps se retrahit ledit Comte d'Armaignac, quãt il eut tout perdu, és Royaumes de Nauarre & d'Arragon.

1456. L'An mil cccc. cinquante & six fut prins à Paris le Duc d'Alençon par le commandement du Roy, par le Comte de Dunois, Messire Guillaume Mompeny Cheualier du Royaume d'Escosse, & Messire Guillaume Cousinot Bailly de Rouen. Et fut mené en Auuergne deuers le Roy, & mené prisonnier à Chantelle. Et demourerent les enfans de Sauoye en ostages deuers le Roy, pour entretenir ce qui estoit accordé par le Duc de Sauoye.

Oudit an fut en ce Royaume grant * planté de pluye.
Pou apres le Duc de Sauoye & sa femme vindrẽt deuers le 1456.
Roy. Et eut la fille du Roy vn fils du Prince de Pimõt ainsné fils du Duc de Sauoye, lequel l'auoit espousee. *Ms. annee

En ce temps vint l'ambassade du Roy d'Espaigne pour confermer l'alliance des deux Royaumes de France & d'Espaigne.

En ce temps vint le Prince de Nauarre deuers le Roy demander la Duchié de Nemours.

En ce temps vint le Cardinal d'Auignon de Bretaigne, venant de canonizer sainct Vincent de l'Ordre des Iacobins en la cité de Vennes.

En cedit an ou moys de Septembre partit Monseigneur le Daulphin de son pays de Daulphiné par le conseil du Sire de Montauben, & de Iean de Lestun bastard d'Armaignac, & d'autres, à tout dix ou douze cheuaux seulement, & s'en alla deuers le Duc de Bourgoingne.

En ce temps leuerent les Chrestiens le siege que tenoit le grant Turcq deuant la cité de Haussebours ou pays de Hongrie.

Ou mois de Nouembre oudit an fut le Roy à Vienne, & tint les trois Estats du pays de Daulphiné, apres le partement de Monseigneur le Daulphin.

Le quatriesme iour de Decembre ensuiuant oudit an trespassa Monseigneur le Duc de Bourbon en son chastel de Molins, & fut enterré en l'Abbaye de Souuigny.

En ce tẽps vindrent les Ambassadeurs du Duc de Bourgoingne deuers le Roy pour le fait de Mõseigneur le Daulphin, & rendirent la responce que mõdit Seigneur le Daulphin auoit faict aux Seigneurs du Daulphiné que le Roy auoit enuoyez deuers luy.

En ce temps vint le Cardinal d'Auignon deuers le Roy pour auoir vn dixiesme sur les gens d'Eglise de ce Royaume, pour aller sur les Turcs, comme il disoit.

L'An mil cccc. cinquante & sept vindrent à Lyon les Ambassadeurs du Roy d'Espaigne deuers le Roy, pour 1457.
confermer les alliances des Roys de France & d'Espaigne. Et aussi y vindrent les Ambassadeurs du Roy de Hongrie,

1457. & de Bouesme, pour demander Madame Magdeleine fille du Roy, par mariage, pour ledit Roy de Hongrie.

En ce temps partirent les gens-d'armes de Monseigneur le Daulphin des places du Daulphiné par l'ordonnance du Roy, qui commist le Seigneur de Castillon en Vendelays pour gouuerner le pays, comme il auoit fait deuant.

En ce temps se partit le Roy desdits pays de Daulphiné, & de Lyonnois, & s'en vint en Bourbonnois, & de là en Berry.

Le xx. iour d'Aoust oudit an partit de Honnefleu Messire Pierre de Brezé Seigneur de la Varenne, & Comte de Mauleurier, accompaigné de Robert de Flocques Bailly d'Eureux, Thibault de Tarmes Bailly de Chartres, Messire Guillaume Cousinot Bailly de Rouen, Iacques de Clermont Bailly de Caen, Messire Iean de Brezé Bailly de Gisors, Messire Iean Seigneur de la Heuze, Iean Carbonnel Seigneur de * Cenxenges, Raoul Seigneur de Barrilly, Dauid Bouchard Lieutenant de Monseigneur le Comte d'Eu, & plusieurs autres Seigneurs bien accompaignez de gens-d'armes, & de traict, iusques au nombre de quatre mil combatans.

* Cy apres Cezenxes,

Le xxv. iour dudit mois d'Aoust oudit an se partirẽt les Seigneurs dessusdits de la fosse de Loire, & tindrent la mer, & allerent en plusieurs lieux sans aucune aduenture trouuer ne descẽdre en terre par la grãt importunité du temps. Le Dimenche ensuiuant vingthuictiesme iour dudit mois descendirent à deux lieues de Sanduich en Angleterre enuiron heure de six heures au matin de seize à dixhuict cens combatans, & se mirent en trois batailles bien ordonnees. Pour l'auantgarde y auoit Guillaume Carbonel, & Guillaume du Periel. A la conduitte des gens de Messire Iean de Bueil Admiral de France, Guillaume Chenu, & Pierre Michiel auecques leurs compaignies, Philippe l'Huillier l'enseigne, & les gens du Bailliage de Rouen, Thomas de Loraille, les gens du bailliage de Caen en bataille, l'enseigne de Monseigneur le Comte d'Eu. Pour la conduicte Dauid Bouchart l'enseigne de Monseigneur le Comte de Dunois, soubz la conduitte du Bailly de Caen, & Hector d'Vsel. l'enseigne de Monseigneur le grant Seneschal de

Normandie, à la conduitte de Guillaume Vallee, Ieã Carbonnel auecques sa charge de sa petite ordonnance, le Sire de la Heuze auecques ceux de Dieppe, le Sire de Pruilly, & deux cens Francs-archiers soubs l'enseigne Iean Blosset seigneur de Carrouges, & trente hommes d'armes en sa compaignie. A l'arrieregarde estoiẽt Monseigneur le Bailly d'Eureux auecques son enseigne à sa compaignie, & deux cens Francs-archiers de son bailliage. Les Francs-archiers du bailliage de Gisors soubs la cõduitte du Lorrain. Et l'enseigne de Caux soubz la conduitte de Guillaume de Villers. Lesdits auantgarde, bataille & arrieregarde marchierent deux grosses lieuës à pié, & trouuerent de tres-mauuais chemins; & cheminerent iusques à vn bouleuart remparé nouuellement, duquel les fossez estoiẽt plains d'eaue. [Et estoit iceluy bouleuart fait & assis deuãt l'vne des portes dudit lieu de Sanduich.] Auquel bouleuart trouuerent les dessusdits François deux estendars garniz de traict, & y fut donné vn assault bien aspre, & plusieurs y furent blecïez des deux costez. Il y mourut plusieurs Anglois, & par force d'armes fut gaingné ledit bouleuart, & desemparé par lesdits Anglois, lesquels se retrahirent en ladite ville. Le Bailly d'Eureux, qui estoit en ladite * auantgarde, demoura durant ledit assault sans partir, & longuement apres que ledit bouleuart fut prins & gaingné, ne marchia ne auant ne arriere nullement, & ainsi auoit esté ordonné. Mõdit Seigneur le grant Seneschal, le Bailly de Chartres, le Bailly de Rouen, Regnault de Giresme auecques les gens de Messire Pierre Louuain alloient par mer, & menoient plusieurs combatans, & arriuerent à ladite ville quant & quant ceulz de pié, qui fut vn tres-grant reconfort ausdites compaignies auec la belle ordonnance, conduitte, & bon gouuernement qui affoiblit bien fort le courage des Anglois. Et y auoit vn guidon de Monseigneur le Comte de Dunois, que portoit Gaillart de Ianoilhac. Dedens le haure de ladite ville fut trouué vne grant carraque, & trois grosses nefs de guerre, & plusieurs autres nauires où s'estoient retraits plusieurs Anglois, qui portoient, & eussent porté pour lors grant dommaige à la compaignie. Mais mondit Seigneur le grãt Seneschal enuoya le Duc d'armes

1457.

*al. arrieregarde.

de Normandie deuers ceulz qui estoiēt esdites nauires, &
1457. manda que s'ils ne cessoient qu'il feroit brusler lesdites nauires. Et quāt ledit Duc d'armes eut parlé ausdits Anglois, fut prins appoinctement qu'ils seroient esdites nauires, & cesseroient de faire guerre, pourueu que leurs personnes seroient sauuees. Et l'appoinctement tel qu'il fut prins par ledit Duc d'armes fut tenu, & entretenu de point en point. En ce mesme iour fut ordōné par mondit Seigneur le grāt Seneschal, & fait commandement à tous, que nul si hardy à peine de mort, ne touchast aux biēs des Eglises, & que l'hōneur des femmes fust gardé, & ne boutast homme feu, ne ne fust homme tué de froid sang. Lesquelles choses furent bien & honnorablement entretenues sans les enfraindre, qui est vne grant louange donnee par lesdits Anglois au Roy nostre souuerain Seigneur, & ausdits Chiefs & compaignies. Et à celle heure entrerent lesdits gens de pié en ladite ville par la porte, & ceulz de la mer par le haure, ausquels donnerēt lesdits Anglois bien à besongner. Car tousiours se deffendirent, & rallierent en chacun carrefour de ladite ville. Et si bien firent les François qu'ils rebouterent les Anglois hors de ladite ville à bien grant peine, & les enseignes mises aux portes, ausquelles se rangierent lesdits François, comme besoing leur fut. Car les Anglois se rallierent à grant puissance. Et vindrent plusieurs des parties voisines, lesquels auoient esté aduertiz que lesdits François deuoient venir audit lieu de Sanduich. Et par leur fiereté disoient, qu'ils n'en croiroient riens iusques au veoir. Les Anglois, qui tousiours enforçoient, tindrent les escarmouches hors des portes contre les François bien dix heures sans rompre, & y en eut plusieurs bleciez des deux costez, & des Anglois morts à chascune saillie. Mondit Seigneur le grant Seneschal estoit à cheual, les Baillifs d'Eureux, de Chartres, de Rouen, & de Caen, & plusieurs autres pour faire les diligences, & entretenir leurs gens ausdites escarmouches & saillies. Et y furent faits plusieurs Cheualiers iusques au nombre de trente, dont les aucuns sont: c'est assauoir Robert de Flocques dit Flocquet Bailly d'Eureux, Thibault de Tarmes, Iean Carbonnel Seigneur de * Cezenxes, & plusieurs autres, lesquels dessusdits le firent gran-

* Cy deuant Cenzéges.

dement & vaillamment. Enuiron cinq heures apres midy, 1457.
eu regard aux escarmouches qui auoient duré fort & longuement sans rompre, & tousiours lesdits Anglois enforçoient, & que les François auoient esté longuement sur la mer en grant tourmente pour l'importunité du temps qui leur auoit esté fort contraire; fut aduisé par mondit Seigneur le grant Seneschal de Normandie, lesdits Baillifs, & autres Seigneurs, que retraite se deuoit faire, & que trop griefue chose seroit à leurs gens de porter le faiz de la nuict apres les grans trauaux qu'ils auoient souffers. consideré qu'il en y auoit plusieurs de bleciez, & la plus-part qui n'auoient ne beu ne mangié *de tout le iour: & aussi que tousiours venoient Anglois fraiz de tous costez, qu'il seroit bō de faire retraicte. Pour la conduicte de ladite retraicte estoient mondit Seigneur le grāt Seneschal, lesdits Baillifs, Guillaume de Vallee, Iean Carbonnel, & plusieurs autres nobles hommes, & autres, qui le firent si bien & si vaillamment, que par plusieurs fois * repousserent lesdits Anglois. Et à chascune desdites fois en fut tué, & plusieurs naurez, * d'vn costé & d'autre. A ladite retraicte ne fut tué de coup de main d'Anglois homme du party du Roy. Bien en furent plusieurs bleciez du traict. Et se trouuerent bien deux mil Anglois garniz de traict à grant abondance. Il n'y eut autre dommage sur lesdits François, fors qu'en vn coquet où estoient douze hommes de guerre, lequel effondra. Et pource en noya neuf, qui fut grant dommage. Et entre lesquels estoient Guyon de Villers natif du pays d'Anjou, Iean de Periers, Guillaume Cauzon Breton, & le grant Dompon, lesquels auoient fait bien & grandement le iour leur deuoir. Dieu leur pardoint par sa grace, & face vraye mercy, & pardon, & à tous les autres. Se n'eust esté la grant foison des vins qui estoient en ladite ville de Sanduich, dont plusieurs Archiers se chargierent plus que besoing ne leur en estoit, mondit Seigneur le grāt Seneschal, & toute la compaignie y eussent demouré toute la nuict, se n'eust esté pour la cause desdits vins. Ils s'en partirēt auecques plusieurs grans biens & richesses, & plusieurs nauires grans & petits gaingnez au haure de ladite ville: entre lesquels nauires auoient trois grans nefs de guerre, & s'en vin-

*Ms. si pou non

* rebouterent

*des deux costez

1457. drent poser l'ancre à la rade à deux lieues dudit Sanduich. Duquel lieu de la rade ils estoient partiz au matin, & là furent iusques au Mercredy ensuiuant. Les Anglois à grant nombre estoient à terre tousiours en bataille au traict d'vn canon les vns des autres. Messire Iean de Brezé Bailly de Gisors, & plusieurs autres grans Seigneurs ne bougierent de ladite rade où ils estoient demourez quant ilz arriuerẽt, par l'ordonnance des Seigneurs dessusdits, pour garder le grant nauire qui ne pouoit approucher de ladite ville. Et le Ieudy prouchain ensuiuant se partit ledit Seneschal auecques toute sa compaignie, & auoient grant foison de prisonniers, & plusieurs autres biens, & vint arriuer à ladite fosse de Loire, & de là à la ville de Honnefleu, où lesdits prisonniers furent mis à finance, & le butin party.

Celuy an fut chiere annee par tout le Royaume de Frãce, & en plusieurs autres lieux & pays mortalité.

Cedit an le huictiesme iour du mois de Decembre iour de nostre Dame vindrent en la cité de Tours les Ambassadeurs du Roy de Hongrie: C'est assauoir l'Archeuesque de Tollence, l'Euesque de Passot, le Comte de Lancelot grant Iuge de Hongrie, le Sire de Stenembergue, & le Mareschal de Bouesme. En leur compaignie estoient plusieurs Cheualiers, & Escuyers en grant estat, & au nombre de sept à huict cens cheuaux. Et furent au deuant d'eulx l'Archeuesque de Tours, l'Euesque du Mans, l'Euesque de Coustances, le Chãcellier de France, & plusieurs du sang & du grant Conseil du Roy: c'est assauoir Monseigneur le Comte de Foix, Monseigneur le Comte de Dunois, Mõseigneur le Comte de la Marche, Monseigneur le Comte de Vendosme, le Seneschal de Poictou, le Gouuerneur de la Rochelle, le Bailly de Touraine, & plusieurs autres grans Seigneurs, Cheualiers, & Escuyers.

Le xviij. iour dudit mois de Decembre furent les Ambassadeurs du Roy de Hongrie, lesquels presenterent leurs lettres, & les receut le Roy grandemẽt & honnorablemẽt. Et y estoient presens Monseigneur Charles fils du Roy, Messeigneurs les Comtes de Foix, du Maine, de la Marche, & de Dunois, & Monseigneur le Chancellier de France, & ceulz du grant Conseil, le grant Seneschal de Nor-

mandie,& plusieurs autres Cheualiers & Escuyers.

Cedit an ou mois de Decembre mourut le noble Roy 1457.
de Hongrie, de * Balhaigne,& Duc d'Aultriche, dont fut *c'est Boheme,
vn grant dommage. Et le premier iour de Ianuier oudit an s'en retournerent les Ambassadeurs dudit Roy de Hõgrie, lesquels auoient esté grandement festoyez.

Oudit mois de Ianuier vindrent deuers le Roy le Duc d'Orleans,le Duc Artur de Bretaigne,les Comtes de sainct Pol,& d'Angoulesme,cuidans estre aux nopces dudit Roy de Hongrie,& de Madame Magdelaine fille du Roy. Les nouuelles oyes de la mort dudit Roy de Hongrie, fut fait son obseque aux despens du Roy grandement & honnorablement en l'Eglise sainct Martin de Tours. Au partement desdits Ambassadeurs de Hongrie leur fut presenté par le Gouuerneur de la Rochelle grant nombre de vaisselle d'argent, & grant somme d'or pour les fraiz à vn chacun. Ainsi se partirent, & s'en allerent tres-contẽs du Roy. Et furent conuoyez seurement par le Royaume de France. Et puis furent festoyez en la ville de Paris, & receuz bien honnorablement,& menez par l'obeissance, & par les subiects du Roy iusques en Allemaigne. Le disner que leur fit le Comte de Foix à sainct Iulien de Tours fut moult noble,& furent moult grandement seruis de bons vins & bõnes viandes, en diuerses manieres. Et encores eussent esté plus grandement festoyez du Roy, & des Princes qui là estoient, se n'eussent esté les nouuelles qui suruindrent ausdits Ambassadeurs de la mort de leurdit Seigneur & Maistre le Roy de Hongrie.

L'An mil cccc. cinquante & huit le Roy fit ses festes de Pasques, & de Penthecouste en sa cité de Tours. Puis 1458.
ordonna s'en venir en son chastel de Montargis.Et là manda estre, & venir les Pers de France, les Seigneurs de son Parlement,& de son grant Conseil.

Ou mois de Iuing ensuiuant trespassa le Roy Alphons Roy d'Arragon, lequel Roy trespassa ou Royaume de Naples. Lequel Royaume il auoit conquesté sur le Roy René Duc d'Anjou.

Et ou mois d'Aoust ce mesme an trespassa le Pape Ca-

1458. lixte du Royaume d'Arragon en la cité de Rome. Et incõtinent fut creé Pape Pius natif d'Italie.

En cedit moys vint le Roy à Vendosme, & tint son grant Conseil qu'il auoit ordonné estre à Montargis, où il ne vint point à l'occasion de la grant mortalité qui estoit en la cité d'Orleans, audit Montargis, & és pays d'enuiron. Et là estãs les Seigneurs deuant-dits, c'est assauoir ceulz de son grant Conseil, le Pers de France, & les Seigneurs de son Parlement, fut condamné le Duc d'Alençon perdre & confisquer toute sa terre, & son corps demourer prisonnier à la voulenté du Roy. Et fut mené prisonnier au chastel de Loches en Touraine. Et se partirent le Roy, & tous les autres Seigneurs dudit Vendosme, & s'en allerent chacun en leur pays.

Ou mois de Nouembre ensuiuant oudit an trespassa Messire Artur Duc de Bretaigne, Comte de Richemont, Seigneur de Partenay, & Connestable de France, qui en son viuant fut vn vaillant Cheualier, & Prince de hault courage, & eut en son temps plusieurs grãs victoires à l'encontre des Anglois.*

*Icy finist le Ms. duquel nous nous sommes seruis.

1459. L'An mil cccc. cinquante & neuf apres le trespas dudit Connestable de France, succeda apres luy à ladite Duchié de Bretaigne le fils de Madame d'Estampes seur de Monseigneur d'Orleans, laquelle le mena en personne audit pays de Bretaigne prendre la possession.

1460. EN l'an mil cccc. soixante enuiron le commencement du mois de Iuillet, fut semé certain langage par gens plains de zizanie, & disoit on qu'õ vouloit empoisonner le Roy estant à Mehun sur Yeure. De laquelle chose apres ce qu'il en fut informé, ficha tellement ledit empoisonnemẽt en son cœur, qu'oncques puis n'eut ioye ne santé. Mais pource qu'il en auoit esté aduerty par vn Capitaine qui bien l'aymoit, y adiousta pleine foy, & se desconforta tellement qu'il en laissa le boire & le manger par l'espace de sept iours ou enuiron, qu'il ne s'osoit fier à homme de ses gens, ne prendre aucune refection. Et iusques à ce que les Physiciens luy dirent que s'il ne mangeoit qu'il estoit mort,

pour quoy

pourquoy adonc se pena de manger, mais il ne pouoit. Car 1460.
ses conduicts estoient ja tous retraicts. Et adonc depuis se confessa, & ordonna comme bon Catholicque doit faire. Et adõc voyant sa maladie engregier, & ses iours decliner, receut bien & deuotement ses sacremens, & fit ses derrenieres ordonnances, & leez tels que bon luy sembla : & ordonna à ses executeurs qu'il vouloit estre sepulturé en l'Eglise Monseigneur sainct Denys en France, en la Chappelle où son pere, & son grant pere sont enterrez. Et ainsi fina ses derniers iours le iour de la Magdeleine, en l'an & mois dessusdits, en la dessusdite ville de Mehun sur Yeure.

Le Mardy ensuiuant fut fait son seruice en l'Eglise sainct Denys moult sollemnellement, tout ainsi qu'on a accoustumé de faire tous les ans pour le Roy Loys le Gros jadis Roy de France.

Le Mercredy cinquiesme iour d'Aoust à dix heures de nuict fut apporté le corps du Roy Charles à Paris, & demoura hors de ladite ville en l'Eglise de nostre Dame des Champs, & reposa iusques au landemain qu'il fut porté à nostre Dame de Paris. Et y eut quatre des Seigneurs de la Cour de Parlemẽt qui tenoiẽt les quatre cornets du poesle reuestuz de manteaux d'escarlate, & plusieurs autres Seigneurs de ladite Cour vestuz de vermeil tenãs ledit poesle.

Item apres ledit corps, lequel estoit couuert d'vn poesle de drap d'or bien riche en vne littiere, laquelle portoient six vingts Hanouars, estoient Monseigneur d'Orleans, Monseigneur d'Angoulesme, Monseigneur d'Eu, & le Cõte de Dunois, faisans le dueil à cheual tous quatre.

Item apres vn chariot, auquel auoit esté apporté ledit corps de Mehun iusques à Paris, couuert de veloux noir, signé du long & du trauers d'vne grant croix blanche de drap de velours moult riche. Et audit chariot y auoit cinq cheuaux qui le menoient, couuerts iusques à terre de velours noir figuré, & ne voyoit on que les yeux desdits cheuaux. Et apres cedit chariot y auoit six paiges vestuz de velours noir enchapperonnez de mesmes, montez sur six cheuaux, & les harnois de velours noir.

Item deuant le corps estoient Monseigneur le Patriarche, lequel fit le seruice, tant à nostre Dame de Paris, que à

1460. S.Denys,& ceulz de nostreDame de Paris,du Palais,& des parroisses

Item deuant estoit Monseigneur le Recteur,& l'Vniuersité de Paris, Messeigneurs de la Chambre des Comptes, Messeigneurs des Requestes, Monseigneur le Preuost de Paris,la Court de Chastellet, les bourgeois & autre peuple de Paris chacun en ordonnance.

Item deuant estoient plusieurs Religieux, & les quatre Ordres des Mandiens d'icelle ville de Paris.

Item derriere ledit corps estoient toutes ses gens, apres lesquels venoit peuple innumerable. Et y auoit deux cens torches de quatre cens liures, que portoient deux cens hommes vestus de noir. Et tout deuant estoient toutes les clochettes de Paris,que portoient hommes vestuz de noir.

Item en l'Eglise nostre Dame de Paris, laquelle estoit tendue doublement de toille perse semee de fleurs de lys, fut apporté ledit corps, & mis au meilleu du cueur: & là fut chanté Vigilles, & le lẽdemain la Messe,laquelle Monseigneur le Patriarche celebra. Et fut le Vendredy sixiesme iour d'Aoust. Cedit Vẽdredy apres midy les Seigneurs dessus nommez apporterent ledit corps de Paris iusques à la croix aux fiens, laquelle croix est entre la Chappelle S. Denys, & le Lendit, auquel lieu eut grant altercation entre les Religieux de S. Denys,& lesdits Hanouars, lesquels ne vouloient aller outre: pource qu'ils disoient leur estre deu dix liures parisis pour le porter iusques à S. Denys. Et demeura assez grant piece sur le chemin: & tellement que les gens de ladite ville de S. Denys prindrent la biere ainsi comme elle estoit pour porter ledit corps: & ce voyant ledit grant Escuyer dudit feu Roy, respondit ausdits Hanouars au cas qu'ils leur fussẽt deuz ils les auroiẽt,parquoy le chargerent & le porterent iusques à l'Eglise S. Denys au milieu du cueur. Et estoit bien huict heures auant que ledit corps arriuast en icelle Eglise de sainct Denys.

Item auoient apporté les gens du Roy vn ciel de drap d'or, auquel estoient huict lances pour le porter, & sur le chemin de Paris endroit la dessusdite croix aux fiens, voulurent huict religieux de S. Denys bien richement reuestuz prendre ledit ciel pour porter sur ledit Roy iusques au

lieu de S. Denys; mais fut refusé par le grant Escuyer, en disant que n'estoit pas la coustume de porter ledit ciel sur iceluy corps parmy les champs, mais seulement parmy les villes. Et quant ledit corps fut arriué à la porte de ladite ville, fut là faite station, & là furent dites certaines Oraisons propres. Et adonc fut baillé ledit ciel aux dessusdits huict religieux, lesquels le porterent iusques à l'Eglise S. Denys sur le corps. 1460.

Item à celle heure furent chantees Vespres seulement pour ledit Roy, & le landemain Matines, c'est assauoir, *Dirige*. A six heures du matin Messeigneurs d'Angoulesme, de Dunois, le grant Escuyer, l'Euesque de Paris, la Court de Parlement, l'Euesque de Bayeux fit le seruice, les Euesques de Troyes & de Chartres l'office, les Euesques d'Orleans, d'Angiers, de Besiers, de Senlis, de Meaux, l'Abbé de S. Germain des prez, l'Abbé de S. Magloire, & l'Abbé de S. Victor, & tous les dessus nommez furent à la Messe, & n'y eut qu'vne grant Messe pour ledit Roy. Monseigneur d'Orleans fut à la grant Messe, Monseiseigneur d'Eu n'y fut point. Car il partit cedit iour au matin.

Item apres ladite Messe fut le Roy mis en terre en la Chappelle de son grant pere, entre sondit grant pere & son pere, & estoit le chueur d'icelle Eglise tẽdu tout autour par bas de velours noir, & aussi vne Chappelle qui estoit au milieu dudit chueur, souz laquelle estoit ledit Roy, & par dessus estoient tant de cierges qu'on pouuoit mettre. Et estoit le Roy dedens vne biere de plomb tout de son long, en laquelle estoit vne autre dedens de bois.

Item estoit par dessus la figure dudit Roy sur vn matheras, vne paire de fin draps de lin, & le poesle dessusdit. Et estoit ladite figure vestue d'vne tunicque, & vn manteau de velours blanc à fleurs de lis fourré d'ermines, tenant en vne main vn sceptre, & en l'autre la main de iustice, vne couronne dessus sa teste, & vn orillier de velours dessouz.

Item apres l'enterremẽt dudit corps eut grosse altercatiõ entre le grant Escuyer, & les autres Escuyers d'Escuyrie dudit Roy, & les Religieux dudit S. Denys, pour le poesle qui estoit souz la dessusdite figure : pource qu'iceulz Es-

1460. cuyers disoient ledit poesle leur appartenir, & lesdits Religieux au contraire. Et tellement que ledit poesle fut mis en la main de Monseigneur de Dunois, & de Mōseigneur le Chancellier de France. Et en fin fut appoincté que ledit poesle, qui estoit de drap d'or bien riche, demoureroit à l'Eglise.

Item, & au milieu de la dessusdite grant Messe y eut vne predication que fit maistre Thomas de Coursselles Docteur en Theologie, à laquelle auoit grant peuple priant pour ledit deffunct, & les vns plorans. Lequel Roy fut intitulé le Roy Charles septiesme de ce nom tres-victorieux.

Item, & apres l'enterrement d'iceluy Roy fut crié; *Dieu ayt l'ame du Roy Charles tres-victorieux*, comme dessus est dit. Puis apres, *Viue le Roy Loys*. Et adonc les Huissiers, & autres Seigneurs ietterent leurs verges sur la fosse d'iceluy.

Item apres toutes ces choses faites alla vn chascun disner en la grant salle de l'Abbé d'icelle Eglise, où fut court planiere & ouuerte à tous venans. Et de ceste heure le disner fait, les graces dites, Monseigneur de Dunois dit à haulte voix, Que luy & tous les autres seruiteurs auoient perdu leur Maistre, & qu'vn chascun pensast à se pourueoir. A quoy furent plusieurs moult dolans, & alors commencerent ses pages fort à plorer.

FIN DE L'HISTOIRE DV ROY CHARLES VII.



LA GENEALOGIE DES ROYS DE FRANCE, DEPVIS SAINCT LOYS, iusques à Charles VII.

Et l'extinction du faux droit & musse querelle pretenduz sur le Royaume de France par les Anglois.



AR ceste genealogie cy apres transcripte & figuree pouez veoir & sçauoir les lignees & generatiõs des Roys qui ont esté en France, depuis le Roy sainct Loys iusques au Roy Charles septiesme de ce nõ: & quel tiltre de succession les Roys d'Angleterre ont eu en la Couronne de France depuis sainct Loys. Car parauant n'y auoient ilz riens, mais estoient liges vassaulx & subiectz du Roy & de la couronne, comme biẽ appert & sera sceu par les Histoires & Croniques de Loys pere du bon Roy sainct Loys, de Philippe Auguste son pere, en leurs viuans Rois de France. Et mesmement aussi par sainct Loys, qui desconfit en bataille le Roy Henry d'Angleterre, & apres ladite desconfiture se partit de France pour aller oultre mer.

Apres le bon Roy sainct Loys fut Roy de France Philippe son filz, qui eut deux filz. Le premier eut nom Philippe le Bel, qui fut Roy de France apres son pere, & l'autre eut nom Charles, qui fut Comte de Valois. Iceluy Philippe le Bel eut trois filz, & vne fille. Le premier filz eut nom Loys, & fut Roy de Nauarre & de France, lequel n'eut que vne seulle fille Comtesse d'Eureux. Le second filz eut nom Philippe le Long, & fut Roy de France apres Loys son frere,

pource qu'il n'auoit nul hoir masle de son corps, lequel Philippe n'eut que vne fille nommee Marguerite, laquelle fut Comtesse d'Artois. Le tiers filz fut Charles le Bel, qui fut Roy de France apres Philippe le Long son frere, pource qu'il n'auoit nul hoir masle de luy. Lequel Charles le Bel Roy de France eut vne fille nommee Blanche, qui fut Duchesse d'Orleans, & n'eut ledit Charles nul hoir masle de son corps. La fille d'iceluy Roy Philippe le Bel, seur des Roys dessusnommez, eut nom Ysabel, qui fut mariee à Edouard de Vvindezore, & fut depuis Roy d'Angleterre, & de luy sont venuz les Rois d'Angleterre qui apres luy ont esté.

Par les genealogies & articles precedens pouez veoir, & par ce que les dessusditz freres Roys de Frãce, c'est assauoir Loys, Philippes, & Charles, freres germains & Roys de Frãce successiuement l'ung apres l'autre n'eurent nulz hoirs masles de leurs corps, conuint que la Couronne vint par succession legitime à Charles Comte de Valois frere germain dudit Roy Philippe le Bel, comme au plus prochain & legitime hoir de la Couronne de France, par ce que les trois filz de Phelippe le Bel cy deuant nommez, qui l'vng apres l'autre furent Roys de France, comme dit est, moururent sans auoir hoirs masles de leurs corps.

Item est vray, que apres le trespas du Roy Charles le Bel filz dudit Roy Philippe le Bel, lequel Roy Charles trespassa, comme dit est deuant, sans hoir masle de son corps, Edouard de Vvindezore Roy d'Angleterre, filz de Ysabel fille d'icelluy Roy Philippe le Bel, & seur dudit Roy Charles le Bel, print le nom & tiltre de Roy de France, disant que la Couronne & Royaume de France luy appartenoit à cause de Ysabel sa mere. Et depuis à ceste cause par ce moyen luy & ses successeurs Roys d'Angleterre ont denié au Roy de France les foy & hommage & deuoirs en quoy ilz estoient tenuz, & qu'ilz luy deuoient, & doibuent faire, & encores font. Et ne leur souffit pas à tant que de toute leur puissance ilz luy ont fait guerre mortelle, & encores font.

Item, & se ainsi eust esté, ou feust que femme eust droict & peust succeder à la Couronne de France, les filles des trois freres germains cy deuant nommez successiuement

Roys de France l'vng apres l'autre eussent eu droict deuant la mere dudict Edouard, qui n'estoit que seur d'iceulx freres.

Item & se femme n'auoit droict de succeder à la Couronne de France, comme auoir ne pouoit par ordonnance & constitution & loy du royaume anciennement approuuees & confermees par le Roy de France & Empereur Charlemaigne, ledit Edouard ne ses successeurs Roys d'Angleterre n'y pouoient ne ne deuoient auoir droict.

Item & à ce propos par vsage & coustume notoirement gardee & obseruee de tout temps au Royaulme de France, toutesfois que vne femme est deboutee d'aucune succession, comme de fief noble, les fils qui viennent & descendēt de elle en sont exclus & forcloz, ne il ne sera pas trouué que femme succedast oncque ne donnast droict de succession à homme ne à femme quant à la Couronne de France. Parquoy il appert assez euidamment, que la loy que femme ne succedast à la Couronne de France, ne fut pas faicte du temps ne au temps dudit Edouard, ne de Ysabel sa mere, comme aucuns l'ont voulu & veulent dire. Car se ainsi eust esté, ledit Edouard Roy d'Angleterre n'eust pas fait au Roy de France Phelippe de Valois l'hommage qu'il luy fit auant qu'il luy meust guerre, ne qu'il se attribuast le tiltre de Roy de France: duquel hommage par les lettres dudit Edouard, qui sont au tresor du Roy de France à Paris, peult bien à plain apparoir, & par lequel hommaige & lettres repugnoit que ledit Edouard feust Seigneur souuerain & vassal d'vne mesme chose.

Item, & non obstant serment de feaulté, hommaige lige, & aultres choses dessusdictes, ledit Edouard en venant cōtre son serment, & en perseuerant de mal en pis à iniuste & mauuais tiltre, comme cy deuant est dit & allegué plus à plain, fit guerre au Roy de France son Seigneur lige de la Duché de Guienne, & aultres terres qu'il tenoit lors au Royaulme de France. Et en oultre mit la main en la personne de son Seigneur le Roy de France, en cōmettant felonnie & crime de leze maiesté en tous cas & degrez. Parquoy il forfit & confisqua lors tout ce qu'il auoit au Royaume de France, tant en Guienne comme ailleurs. Lesquelz

cas & crimes sont assez notoires sans cy plus les declarer.

Item apres toutes lesquelles choses pour la main mise, caption, & prinse que fit ledit Edouard en la personne de Iehan Roy de France son Seigneur lige, vn certain traictié se fit à Calais en l'an mil ccc.xl. Par lequel traictié fut baillee & laissee anx Anglois la Duché de Guienne & de Mõtruel, auec vne certaine somme d'argent, qui leur fut promise:& tout pour la deliurance dudit Roy Iehan, que ledit Roy Edouard tenoit lors prisonnier. De laquelle finance fut lors baillé la somme de quatorze centz mille pieces d'or audit Edouard. Par telle condition toutes-fois, & non autrement, que toutes gens de compaignie, & autres gens d'armes estans en France tenans le party dudit Edouard, ilz deuoient faire vuider des villes & forteresses qu'il tenoit audit pays de France. Et auecques ce ledit Edouard deuoit enuoyer ses messages & procureurs à Bruges dedans l'an que ledit traictié fut fait, pour faire & accomplir les choses deuant touchées, auecques autres, par luy, ses enfans, & les Princes & Seigneurs d'Angleterre, iurez sur sainctes Euangiles, & sur le corps de Dieu sacré promesse faire, dont ilz ne tindrent riens. Car point ne furent, ne enuoyerent lors à Bruges, ou allerent, & furent par long temps les messages & ambassadeurs du Roy de France pour enteriner & acomplir ce que par le Roy leur Seigneur auoit esté accordé & promis faire de sa partie, comme ces choses sont toutes notoires & bien sceues.

Item & par ce que ledit Edouard ne ses consors ne tindrent pas ce qu'ils auoient iuré & promis faire, comme dit est, il conuint que le Roy de France par puissance d'armes à grans dommaiges, despens, & interestz de luy & de ses subiectz, tant par sieges comme autremẽt, mist hors de son Royaume les Anglois qui dedans estoient. Parquoy il s'ensuyt que les Anglois sont tenuz de rendre & restituer au Roy de France tout ce que par le traictié de Calais leur fut baillé sur les conditions & limitations dessusdictes, auecques dommages & interestz. Et par ce que dit est, & selon tous droitz, appert que ledit traictié de Calais est nul, veu que il estoit fondé sur toutes violences & iniuste querelle.

Item

Et qui plus eſt, que ledit Edouard ne l'a pas acomply ne tenu ainſi qu'il auoit iuré & promis faire, comme il eſt aſſez notoire.

Item eſt vray, que audit traictié de Calais fut dit & declairé ledict Roy de France Phelippes, qui fut premier Cõte de Valois, eſtre venu legitimemẽt à la Courõne de France comme le plus prochain hoir à ladicte Couronne en deſcendãt de maſle à maſle par droicte ligne du Roy ſainct Loys, & auſſi de ſes predeceſſeurs Roys de France. Fut lors dit & declaré auſſi, comment & par quelle façon & maniere les Roys d'Angleterre tenoiẽt du Roy de France la Duché de Guienne.

Item eſt vray, que apres toutes ces choſes les Anglois, en perſeuerant en leur oultrageuſe & dampnable querelle, firent pluſieurs excés & malefices au Royaulme de France, & de faict ſe efforcerent de tenir la Duché de Guienne, la Comté de Ponthieu, & de Montruel, ſans en vouloir recongnoiſtre à ſouuerain le Roy de France Charles cihquieſme de ce nom lors regnãt. Pour laquelle cauſe, auecques autres raiſonnables, icelluy Roy de France Charles cinquieſme par main forte, voye de faict, execution de iuſtice, fit ramener & remettre en ſa main la Duché de Guyenne, la Comté de Ponthieu & de Montruel, & icelles appliquer au demaine de la Couronne de France. Car la plus belle acquiſition qui peult venir à vn Roy & Seigneur ſouuerain, eſt celle qui vient par confiſcation, & par eſpecial de crime de leze maieſté, comme ſont les cas deſſus recordez.

Item & auec ce peult apparoir, & appert clerement par ledit traictié de Calais, & par lettres & eſcriptz du Roy Edouard, que le Roy de France ne renia oncques au reſſort & ſouueraineté deſdites Seigneuries, qui furent baillees au deſſuſdit Edouard Roy d'Angleterre par le traictié fait à Calais, comme dit eſt. Et par iceluy meſme traictié ſeront ſceuz pluſieurs exploictz de iuſtice faitz en Guienne de par le Roy de France par auãt & depuis le temps de Charlemaigne Roy de France, en demonſtrant que ladicte Duché eſtoit par droit heritaige & demaine de la Couronne de France & des Roys de France. Et meſmemẽt auſſi peult

estre sceu par les condamnations & sentences donnees par les Roys de France contre les Ducz de Guienne, c'est à scauoir contre Segublin, * Sadragibles, Robert, & Lupes Ducz de Guienne : & par ce aussi que Charlemaigne Roy de France en son temps establit Loys Debonnaire son filz mainsné Roy dudit pays de Guienne, comme par auant auoit fait le Roy Dagobert * Thierry son frere.

*Sadragisile,

*Aribert

Item est vray que apres le trespas dudit Roy Edouard de Vvidezore en son viuant Roy d'Angleterre, Richard de Bordeaulx filz du Prince de Galles, ainsné filz du Roy Edouard de Vvidezore, fut couronné Roy d'Angleterre du gré, assentement, & consentement des Princes & gens des trois Estats dudit Royaume d'Angleterre. Lequel Richard gouuerna ledit Royaume d'Angleterre tresnoblement par l'espace de xxij. ans, & print à femme Ysabel fille legitime du Roy de France Charles septiesme de ce nom, soubz esperance & intention d'auoir & mettre paix generale & vnie entre les Roys & Royaume de France & d'Angleterre, dont tous les Princes, Seigneurs, & gens de tous estatz d'iceulx Royaumes, estoient contens & bien d'accord: ou au moins la plus saine partie: reserué Thomas Duc de Clocestre, le Comte d'Arondel, le Comte de Vvaruich, & Henry Comte Derby filz de Iehan Duc de Lanclastre d'Angleterre. Lequel Henry Comte Derby print le Roy Richard son souuerain Seigneur, & le fit mourir, & apres se fit couronner Roy d'Angleterre, où il ne regna gueres qu'il ne feust griefuement pugny par la diuine sentence de Dieu, comme il est assez notoire. Apres la mort duquel Henry son filz ainsné fut couronné Roy d'Angleterre, lequel à grant nombre de gens & puissance d'armes vint en France, où il fit plusieurs occisions, maulx, & dommages sans nombre, & irreparables. Lequel Roy en la fleur de sa ieunesse & puissance mourut en France moult douloureusement, comme il est assez notoire. Pourquoy se aduisent bien ses consors qui apres luy sont demourez. Car quant ilz auront assez tourmenté les François, ilz seront apres tourmentez & puniz, & si demourra France aux François.

Si plaise à ceulx qui cest escript liront ou orront lire, cõsiderer & bien entendre la tres-faulse & dampnable que-

relle des Anglois & de leurs consors, & les tresinhumains & douloureux crimes, sacrileges, forces, violences, & maulx sans nombre & irreparables qu'ilz ont faiz, & encores font au Royaulme de France contre Dieu, saincte Eglise Catholique & la foy Chrestienne, contre toutes loix & drois mystiques & aussi politiques, contre toute nature & generation, & generallement contre tout bien, comme feroient ou pourroient faire gens sans loy & sans crainte de Dieu. Plaise à nostre sainct pere le Pape especiallement en pitié considerer ces tres douloureux crimes & malefices commis & faiz, comme dit est, contre Dieu & humaine nature: & sur ce pourueoir de sa grace, comme à sa Saincteté appartient, & que faire le peult par vertu de l'auctorité & puissance à luy de Dieu ordonnée & commise.

LA DESCRIPTION DE GAVLE.

IVlius Cesar en son liure *de bello Gallicano*, que lon appelle Iulius Cellus, descript Gaule, qui ores est appellee France, & la deuise en trois Prouinces.

La premiere est Celte, qui vault autant à dire comme celle de Lyon, qui commence au Rosne, & finit à Gironde.

La seconde celle de Belge, qui commence aux premieres parties de Gaule par deuers le Rin, & dure iusques à la cité de Paris, & s'estend tout contremont vers Orient.

Et la tierce est celle d'Aquitaine, qui, selon la descriptiõ de Plinius & Iulius Cesar, commence au fleuue de Gironde, & d'vne part au mont de Mont-ieu, & d'autre cousté iusques à l'entree d'Espaigne.

La premiere Prouince doncques, qui est Lyon, contient mainte noble cité. La premiere est Lyon, Chalon, Austun, Sens, Troyes, Auxerre, Meaulx, Paris, Orleans, Chartres, Eureux, Sez, Lizieuz, Auranches, Constances, Bayeulx, le Mans, Nantes, Vannes, Angiers, Renes, Tours, & Bourges. Mais Sens & Austun furent d'ancienneté de plus grãt noblesse & de plus grant auctorité que nulles des autres. Car la cité d'Austun fut aussi comme principalle & maistresse de toute Gaule, au temps que Iulius Cesar & les Rõmains

tenoient le pays, pource qu'elle obeit aux Empereurs de Romme elle garda & nourrit la grace & l'amour que elle auoit tousiours aux Rommains. Et la cité de Sens fut de si grant affaire, & de si grant fierté, que les Francs Senonois assiegerent Rõme, & la prindrent par force, & encloyrent les Rommains dedans le Capitol: & auant qu'ilz s'en voulsissent retourner, ilz eurent des Rommains grant nombre d'or & d'argent. Toutesfois Orose, qui fait la description de Gaule, la deuise en quatre Prouinces, & ne se accorde pas que Tours & Bourges soient en la Prouince de Lyon, ainçois veult dire qu'elles sont d'Acquitaine, pource que elles commencent au fleuue de Loire, & durẽt iusques aux montz de Mont-ieu, ayans plusieurs fleuues courãs par celle Prouince, desquelz le Rosne est le plus grant.

Apres la description de la Prouince de Lyon met Iulius Cesar celle de Belge, dõt les plus nobles citez sont cy apres nõmees. La premiere est Coulongne, Tongre, Treus, Metz, Toul, Verdum, Reims, Soissons, Amyens, Noyon, Beauuais, Vermendois, Arras, Tournay, Cambray, & maintes autres, où maint fleuue court par celle Prouince, dõt le Rin, Marne & Meuse sont les plus grans. Mainte riche forest contient, desquelles celle d'Ardenne est la plus grant: & est si grande, que elle dure bien cinq mille de long.

La tierce Prouince si est Aquitaine, qui mainte noble cité cõtient. La premiere est Clermõt, Nerbõne, Chaours, Toulouse, Gayette, Rodes, Lymoges, Perigort, Poitiers, Bourdeaulx, Xaintes, & Angoulesme. Mainte riche forest contient, & maint grant fleuue. Deux des plus renommez sont Gironde & Dordõne. Ce fleuue, qui est nommé Dordonne, retient le nom de deux fontaines, dont l'vne est appellee Dor, & l'autre Donne. Si est nommée ceste Prouince Aquitaine, pource qu'elle est plus habondant de fontaines & de fleuues, que nulle autre.



L'ESPERANCE, OV CONSOLATION DES TROIS VERTVS,

C'est à sçauoir, Foy, Esperance, & Charité.

PROLOGVE.

Comment M. Alain Chartier regrette les nobles Cheualiers du temps passé, qui par bonne discipline militaire maintenoient France en liberté, depuis par lascheté mise en souffrance & seruitude.

OV dixiesme an de mon dolent exil,
Apres maint dueil & maint mortel peril,
Et des dangiers qu'ay iusques cy passez,
Dont i'ay souffert graces à Dieu assez;
N'a pas grantment és Chroniques lisoye,
Et és hauts faiz des anciens visoye,
Qui au premier noble France fonderent.
Ceulx en vertus tellement habonderent,
Que du pays furent vrais possesseurs,
Et l'ont laißié à leurs bons successeurs,
Qui tant leurs mœurs, & leurs doctrines creurent,
Que leur Royaume & leur pouoir accreurent.
Et se firent honorer, & aimer,
Craindre, & doubter deçà & delà mer.
Iustes en fais, secourans leurs amis,
Durs aux mauuais, & fiers aux ennemis,

Ardans d'onneur, & haults entrepreneurs,
Amans vertus, des vices repreneurs:
Regnans par droit, heureux & glorieux,
Et contre tous fors, & victorieux.
Or ont regné en grant prosperité,
Par bien amer iustice & equité,
Et ont leßé apres mainte victoire
Le pays en paix, en hautesse & en gloire:
Et noz peres, qui deuant nous nasquirent,
En ce bon temps durerent & vesquirent:
Et passerent le cours de leur eage,
Seurs de leurs corps, en repos de courage.
Las! nous chetifs & de male heure nez
Auons esté à naistre destinez!
Quant le hault pris du Royaume dechiet,
Et nostre honneur en grief reprouche chiet:
Qui fut iadis franc, noble, & bien-heuré,
Or est faict serf, confus, & espeuré.
Et nous fuitifs, exillez, & dispers,
Auons tous maulx essaiz & expers,
Et tous les iours en douleurs gemißons,
Pouures chassez à honte vieillissons,
Desers, despiz, nuz, & desheritez
Pour droit suyuir & amer veritez.
Portans en cueur dur regret & remors,
Du temps perdu, pays conquis, amis mors,
En l'auenir que penser ne sauons,
Fors que petit d'Esperance y auons,
Quant nous voyons ainsi France decheoir,
Et à nous tous du dechiet mescheoir.
Ie souloye ma ieunesse acquitter
A ioyeuses escritures dicter,
Or me conuient autre ouurage tißir,
De cueur dolent ne pourroit ioye yßir,
Paine, paour, pouureté, perte, & doute
Ont aßiegé si ma pensee toute
Qu'il n'en saut rien fors que par leur dangier.
Ainsi me faut mon sentement changier.
Car en moy n'est Entendement ne sens

D'escrire, fors ainsi comme ie sens.
** Douleur me fait par ennuy, qui trop dure,* *Languir
En ieune aage vieillir malgré nature,
Et ne me veult laissier mon droit cours viure,
Dont par douleur ay commencé ce Liure.

Comment Melancholie vient assaillir l'Acteur, & des maux qu'elle fait aux esprits où elle habite.

EN ceste dolente & triste pensee, qui tousiours se presente à mon cueur, & m'accompaigne au leuer & au coucher, dõt les nuiz me sont longues, & ma vie ennuyeuse; ay long temps trauaillé & foullé mon petit Entendement, qui tant est surpris & enuironné de desplaisans frenesies, que ie ne le puis exploictier à choses dont me viegne liesse ne confort. Et cõme n'agueres la memoire des choses passees, l'expouentement des dispositions presentes, & l'orribleté des perilz auenir eussent reueillé tous mes douloreux regraiz, mes adoulees imaginations, & ma paour deffiee de seureté; ie demouray comme homme esperdu, le visage blesme, le sens troublé, & le sang meslé ou corps. Et en ce point vint vers moy vne vieille toute desarroyee, & comme nonchalent de son habit, maigre, seiche, & flestrie, à couleur pale, plomee, & ternie, le regard bas, la voix entreprise, & la leure pesant. Son chief estoit roqué d'vn queuurechief sale, encendré, & son corps afublé d'vn mantel de tenné. A l'approucher sans mot dire m'enueloppa soudainement entre ses bras, & me couurit visaige & corps de ce malheureux mantel: maiz de ses bras si estroit me serroit, que ie sentoye mon cueur ou dedens destraint comme en presse: & de ses mains me tenoit la teste & les yeux embrunchez & estoupez, si que ie n'auoye l'aise de veoir ne oyr. Et ainsi comme homme euanouï & pasmé, me vint porter au logis d'enfermeté, & me ietta en la couche d'angoisse, & de maladie. Mesmes Entendement ce ieune & aduisé bachelier, qui m'auoit * suiuy vne foiz de loing, l'autre de prés, selon ce que Dieu m'en dõna l'acointance, abuura elle de si estranges & merueilleux buurages confis en forcenerie & en descognoissance, que le bon *suy

& saige, qui ad ce besoin m'auoit conduit iusques au lict, demoura de coustemoy estourdy, estonny, & comme en litargie. Et depuis ay-ie sceu que ceste vieille s'appelle Melencholie, qui trouble les pensees, deseiche le corps, corrompt les humeurs, affoiblist les sensitifz esperits, & maine l'omme à languour & à mort. Par elle, selon la doctrine de Aristote, ont esté & sont souuent les haulz engins & esleuez entendemens des parfons & excellans hommes troublez & obscurciz, apres frequentation de trop parfondes & diuerses pensees. Car les quatre vertus sensuelles dedãs l'omme que nous appellons sensitiue, imaginatiue, estimatiue, & memoire, sont corporelles & organicques, & se peuent greuer par trop souuent, ou en trop fort euure les exploicter. Ainsi que entre les cinq sens de dehors, l'oeil se trouble pour regarder clarté trop resplendissant, ou par trop souuent lire, ou ficher son regart sur choses menuës, & deliees, ou de differente figure.

Chetiue creature humaine,
Née à trauail & à paine,
De fraelle corps reuestuë,
Tant es foible & tant es vaine,
Tendre, paßible, incertaine,
Et de legier abbatuë:
Ton penser te deuertuë,
Ton fol sens te nuit & tuë,
Et à non sçauoir te maine.
Tant es de pouure venuë,
Se des cieux n'es soustenuë,
*Que tu ne * peuz viure saine.*

*puis

Trois hideuses femmes, c'est à sçauoir Deffiance, Indignation, & Desesperance s'apparoissent à l'Acteur.

AInsi durement enferme de corps & de pensee, fus renuersé sur icelle tres-ennuyeuse couche, où i'ay depuis plusieurs iours demouré à fade bouche, & failly appetit. Et apres grant foiblesse, long ieûne, aspre douleur & estonnement de mon ceruel, que Dame Melencholie tourmentoit entre ses dures mains, senti ouurir, crouler, & remouuoir la

uoir la

uoir la partie qui au milieu de la teste siet en la region de l'imaginatiue, que aucuns appellent fantasie. Et à celle heure se presenterent au deuant de ma pensee vers la partie senestre & plus obscure de mon lict, trois horribles semblances, en figure de femmes espouuentables à veoir.

Description de Deffiance.

LA premiere portoit sur son braz vn escrain de fer fermé à doubles clefs, qu'elle tenoit enserrées en son poing, & dessus les espaules vne besace plaine par deuant, & vuide par derriere. Si estoit ceinte d'vne ceinture, & secourcée d'vne autre. Et à toutes deux pendoient bourses, & sachets plains de diuerses besongnes. Encore auoit ses mains & ses bras ployez par dessus son fardeau, comme femme qui de chascun se doubte, & qui s'appareille à fuite. Son regart n'estoit iamais arresté ne esleué vers les cieulx, mais derriere, & à costé gectoit ses yeulx effrayément, & n'auoit en sa maniere arrest, ne fermeté en sa contenance, dont assez donnoit à congnoistre la desseureté & souspeçon de son cuer.

Narratiue de l'habit, & maintien d'Indignation.

LA seconde portoit vn court mantel, & dessoubz icelluy comme en repostaille auoit l'vn de ses bras couuert, duquel elle tenoit vnes tressinglans escourgiées, ainsi comme s'elle eust pourpansé par vengence aucun en surprise fuster ou batre. L'autre bras auoit tout deliure & descouuert, dont elle tenoit vnes tables ouuertes, en quoy elle lisoit, & ramentcuoit les ingratitudes, les faultes, & les iniures que on luy auoit faictes. Sa face estoit vermeille, & enflambee, & ses yeulx estincellans, & tresperçãs de regart. Le cuer, & le corps luy estoient tant enflez de despit, & de felonnie, que elle fust creuee, si elle ne se desgorgeast par tençons, & reprouches, ainsi que vn moust qui boust ou tonnel, & par faulte de vent rompt la barre, & le bondail.

Description de la forme, & nature de Desesperance.

LA tierce estoit escheuelee, & sa robe pourfendue sur le pis, les yeulx presque mortifiez & enfoncez en la teste, la couleur desteinte, vn suaire sur son braz, le cheuestre ou coul, & le coustel ou poing.

Si tost que ces trois abhominables monstres me furent apparuz, la seconde auoit tel desir de respondre par sa bouche arrogans & rioteuses parolles, que la haste de parler luy entrerompoit sa voix, & faisoit sa langue bauboyer : & la multitude des reprouches, & mesdiz qui s'efforçoient yssir de son apostumé courage, empeschoient l'vn l'autre, ainsi que presse de gens qui se hastent de saillir par vn estroit guichet. Or me commença icelle à arraisonner, sans attendre ne semondre les autres, mais euergondément, & à haulte voix disoit telles parolles.

Indignation fait remonstrance des abuz, & vanitez qui regnent és Cours des Princes, voulant induire à desloyauté enuers son Prince le subiect trauaillant en affection.

MAleureux, & mal né, vile, & reboutee personne, desnué de biens, & delessié d'amis, * bersault de toutes pars des aduersitez de fortune. Quel conseil penses tu prédre à conduire desormais ton estat & ta vie ? Ou quelle follie te meut d'approucher desormais Cour ne Palais Royal, ne de plus seruir à office publicque ? quant sans exaulcement, & sans prouffit tu y as perdu le temps de ta plus vertueuse ieunesse, & ton labour en vain degasté ? Et maintenant la chose est ad ce venue, qu'il n'y a plus pour toy d'attente, fors poureté, & peril. Se tu n'as peu en temps d'abondance toy garnir & pouruecir contre les necessitez humaines; comment le feras tu en temps maigre, souffraiteux, & contrainct de indigence ? Se la Cour a mescogneu tes seruices, & les ingrats oublié tes biens-faiz ; que penses tu desormais prouffiter à la chose publicque ne à toy mesmes ? quant bien-fait & malefice sont tout en vn compte, sinon en tant que par long vsage malice a plus de hardement, & d'entree? Mescognois tu Cour, & si l'as tant es-

* bersoudé.

ſayee? Au moins ce fruict en deuſſes tu auoir rapporté, que pour la congnoiſtre tu la ſceuſſes fouir, & eſcheuer. Ne ſcés-tu que Diſſimulation a de ſi long temps occupé les portes, & les entrees des Cours des Princes, que Verité, qui tant a hurté à l'uys, & ſe fait ouyr dehors par publicques euures, ne puet auoir dedans entree? As-tu oublié Lucan, qui t'aprint vne fois que, *Auctorité de Cour ne peut iamais ſouffrir compaignon, & que entre gloire & enuie a guerre perdurable & immortelle*? Souuienne toy que vie curial eſt de la nature des folles & diſſoluës femmes, qui plus cheriſſent les derniers venuz, & giettent les bras ou coul plus ardamment à ceulx qui les pillent & diffament, que à ceulx qui trop les ayment, & ſeruent. Et ſe tu veulx cognoiſtre fortune, & te ſoubzmettre à ſa variableté, de tout temps en Cour la trouueras. Là ſ'eſbat-elle de ſes tours beſtournez, & fait ſes mutatiõs, & ſon entregiet. Ores prant ſon deduit à faire d'vn cheitif meſcogneu vn puiſſant orgueilleux, qui tout deſcongnoiſt, & d'vn hault Satrape eſleué en vaine gloire, & en pompe, vn meſchant, foullé, & deffait, qui depuis vit en vergoingne du dechiet de ſon eſtat, & en deffiance de ſa vie. Ores eſlongne les prouchains, ores rapprouche les eſlongnez. Ades prent la petite cheuance des poures, pour adiouſter au grant monceau des tres-riches, puis depart ſoudainemẽt ce monceau; ſi qu'il n'y reſte que la place vuide. Vne fois fait repaiſtre les yeux des fols, qui ſont en bruit, à remirer la ſuite de ceulx qui les compaignent, & enclinent. Autresfoiz les fait aller ſeuls, & deſdaignez de ceulx qui les blandiſſoient. Se tu as le couraige, ou (pour plus proprement parler) la folle outrecuidance de toy vouloir ingerer iuſques au dangereux *dangeon, où dame Cour ſe retrait en ſon priué: ſaches que le guichet en eſt ſi petit, la planche ſi eſtroicte, & le foſſé deſſoubz ſi parfond, & y court le vent d'enuie à ſi grans bouffees, que à l'entrer ou à l'yſſir tu t'y pourras blecier ſans guariſon, ou trebuſcher ſans reſſource. Mais la vanité de l'onneur mondain, & le delit que l'erreur humaine prant d'auoir pouoir ſur autruy, allechent les folles penſees à touſiours vouloir r'entrer en ceſt experimenté peril: comme l'oiſel, qui fiert en la *retz, où il a veu les autres ſurprãdre, & couurir. Dou-

Lib. 1. Pharſal.

*donjon

*roiz

loureux fut le iour que tu yssis de l'escole de science, pour entrer en la tourbe des ambitions mondaines. Tu y auoies delectation d'esperit, repos de cuer, plaisant occupation, honneste pouureté, richesse de peu, seure leesse, desir à mesure, & content appetit. Or es sailly de franchise en seruage, de seureté en dangier, de contente parcité en ambition souffreteuse; & t'a fortune gectée en ceste tempeste, que tu vaugues comme en vne nef qui perist, & que le vent faict ferir contre terre. Tu vois que chascun quiert à part sa priuee saluation, & que tous en tirent ce qu'ils peuent comme de chose abandonnee & perdue. Haa meschant auenture! tu ne pues gecter d'estre parsonnier du peril, mais tu n'as pas esté compaignon du proufit. Que diras tu de tes descongnoissans acointez, que tu as seruis comme tes amis, fors que le nom d'amy a esté commun à eulx, & à toy, mais l'amitié t'est à toy seul demouree? Toutesuoies veult la loy d'amitié que son emolument soit reciproque, & doit retourner à celuy dont il vient par egal gratitude. Or est le tien allé sans retourner. Dequoy parlons nous? Celle loy d'amitié, dont les anciens vserent, est pieça reuoquee par la sentence de dame Cour. Et se tu veulz congnoistre les amis de maintenant, mets peine premier à congnoistre ta fortune. Car elle, & tes amis sont mesurez d'vne mesme mesure, & pareille duree. Assez te trouueras loé de tes euures, se aucunes en y a dignes de memoire. Mais à toute celle loüãge on te lessera disecteux. Et combien que soit grant tõ loz, & ta gloire, ce ne te vault rien seul. Car auecques ce fault il du pain. Tu languiras en celle loüange, & vn autre se engressera en euures reprouchables. Iuge tes faiz par autruy, si congnoistras que l'issue de tõ cas est sur toutes choses redoutable, quant tant d'anciens saiges Philosophes, qui ont resisté à fortune par sapience, n'ont sceu sans mort eschapper les curiaux maladuentures. Note Senecque, que Neron apres tãt de doctrines, & de seruices, fist mourir par seignee en vn chault bain. Quel guerredon eut Tulles pour moult d'offices eureusement exercez à Rome par son industrie sauuee, fors qu'il fut par Anthoine decapité felonnessement? Demostenes Prince de beau parler, & mirouer de toute eloquence, est il à oublier; que les Atheniens, qui

Cic. de Amic.

tant de foiz par sa langue, & par son sens sauuerent leur cité, firēt puis par enuie mettre à mort? Encore nous est Boëce autre exemple. Car pour trop aimer, & deffendre le publicque prouffit, fut il par le Roy Theodorich emprisonné à Pauie, où il composa son Liure de Consolation, finant ses iours en prison miserable. Qui est le cuer, qui se pourroit contenter de tant d'ingratitudes, & de seruices sans guerredon? Ton courage se doit il appaiser, de souffrir ensemble seruice, pouureté, & trauail en peril? Comme peut estre ta langue sans clameur, & sans plaintes, quāt la bouche où elle siet est familleuse par souffreté, & les autres *sont oillez sans desserte des biens que tu cuides auoir desseruiz? O infortuné homme! Tu qui as passé les dangereux voyages, & les ennuieuses veilles, & tant d'autres, qui ont porté sur leurs espaulles la douleur de leur exil, & trauaillé en pouureté auecques la chose publicque, deuez vous pou priser vostre loyauté, quant pour la garder vous estes desheritez de vostre pays; & pour la soustenir & seruir, vous estes foulez, auilez, & chetifz! Maintenant vous peut bien venir au deuant la parolle de Diogenes, qui tenoit celuy pour bieneuré, à qui ne chault souz quel main & seigneurie soit la terre.

*sont delicieusemēt, & sans desfertes, peus & nourris des biens &c.

Qui pourroit descrire,
N'à compter souffire,
Tout ce qui descire,
Et à meschief tire
Nostre humanité?
Courroux nous martyre,
Faueur, hayne, ou ire,
Nuisent à eslire,
Penser, faire, ou dire
Ce qu'est verité.
Infelicité,
Et aduersité
Sans auctorité,
Font la probité
Des meilleurs despire.
Et necessité
En mendicité,

Met fragilité
En perplexité,
Dont le sens empire.

Quant celle plus par ire, que par raison fut fort esmeuë à parler, la parolle de eschauffaison & de felonnie luy faillit; mais non pas la voulenté de pis dire. Et lors la premiere descripte, apres ce que elle eut gecté son regart paoureusement autour de soy, pour viser se aucun estrange l'escoutoit, à voix tremblant & * bassette print à dire ainsi.

*abaissee

Deffiance faict piteux regrets sur l'affliction du pouure peuple François, disant, que Dieu l'a du tout abandonné pour le tirer à desobeissance.

SE les pensees des hommes estoient tournees en haultes voix, & les couuers gemissemens en lamentations publicques, nos oreilles seroiét estonnees, & nos cueurs espouentez d'ouyr la douloreuse affliction, & les piteuses plaintes des bons François. Car en villes, & en carrefours n'orroit on que cris & pleurs, & parfont souspirs, qui à present amurtrissent, & tuent en recelée les courages où ilz sont tapis. Tous apperçoiuent, & preuoient leur commune desertion & ruine, & chacun attent le chef enclin la colee, & la persecution, comme ceulx qui habitent en vne maison qui chiet, & se n'en peuent saillir pour la ruine escheuer, ne querir le remede de la soustenir pour y demourer. Dy moy homme despourueu de reffuge, & deffié de secours, en quoy pues tu auoir ta fiance? Se tu veux pour la chose publique faire loyal deuoir, ton pouoir est petit, & ton trauail sera en vain, quant presque tous comme chose iuree, tirent de toutes pars à la descirer & destruire: & que chascun en arrache & emporte sa piece sans contredit, & faict son fardel pour s'en aller. Hée dieux! qui eust cuidé veoir Iustice si esbranlee, qui est le principal pillier, & soustenement du commun bien? Or est elle minee par le fondement, & ne tient plus que à petites estayes toutes pourries de corruption, pour faire de la publicque pouureté priuee richesse. Puet estre que entre tes grandes confusions de pensees tu

choisiras vie solitaire, & vouldras recueillir à coup tes esperits occupez és choses publicques, comme homme reduit à soy-mesmes. Tu n'as rien pensé fors que vn songe, dōt le fait se passe en le songeāt. Cuides tu ainsi eschapper à fortune? Saiches qu'elle a tant plus de droit sur les hommes Curiaulx, à leur faire sentir meschief & misere, comme ils ont plus exploictié aux pourchaz des fortunees prosperitez. Et tu as veu que le plus bas, & penible degré de peruerse fortune est, auoir esté eureux. Où yras tu doncques, ne quel seur & agreable retrait as tu aduisé? Es citez publicques ne pues tu demourer, sans auoir quelque regrait au rabais de ton estat, & amere poincture de souffrir entre les riches citoiens dangereuse indigence. Et qui plus est, n'y pourras viure sans doubte; ainçois à chascun bruit cuideras estre surpris ou par armes d'ennemis, ou par inconstance de priuez courages, dōt les despourueuz euenemēs sont auiourd'huy moult doubteux. Des champs ne puet on en ces iours sans effroy de cuer oyr parler; puis que le fer, & la force y regnent par auctorité de violence, & que homme n'y a la maistrise sur sa cheuance, ne seurté de sa vie. Les pays champestres sont tournez à l'estat de la mer, où chascun a tant de Seigneurie comme il a de force. Et moins y ont de pouoir les naturels Seigneurs, que les estranges rauisseurs, dont la terre est semée comme de langoustes, qui par leurs tourbes gastent les regions: & les laissent en desert, & en frische. Dont ie conclus par necessaire consequēce, que les champs inhabitez feront les citez fameilleuses. Car l'aguillion de faim, & contraincte * necessité de querir à viure, faict saillir le loup du bois: pource que necessité surmonte nature, & la pour force de yssir de ses reigles, & de ses loix. Et se tu notes bien cest antecedent, il porte sequelle, & inconueniens infinis, & irreparables, que desia tu pues par pensée preueoir en ses premisses. Fouir ce brouillas de temps, & ceste police epidimiee, & habiter en estrāge nation, te pourroit sembler vn conseil receuable; à l'exemple de Anthenor, & de Enee, qui eschaperent la flamme de Troye, & les glaiues des Grecz. Recorde toy de Virgile, qui en sa tres-delicieuse poesie racompte les destourbiers, & desesperez meschiefs, où ledit Enee fut par sept ans de-

* Cōtraincte de viure

mellifiue ietté en sa fuite ennuyeuse, & la lecture de la diuine eloquence dudict Virgille te vaudra experiment. Las! d'autre part a tant d'angoisses qui te estoupent le pas, que ce chemin est triste à entreprendre, & grief à maintenir. Or viuras tu en estrange nation comme né de nouuel à recommencer en apprentissage de mœurs, & de vie, regrettát la doulceur nayue du naturel pays, qui tousiours demeure empraincte ou courage: & plaindras à tousiours la ruine de ta nation, quant les estrangers ferōt de toy spectacle de mocquerie, suspect & mesprisé comme homme dechassé, vil, *relenqui, & honteux demourant de la destruction de ta terre; portant le blasme dont tu ne peux mais. Ainsi seras en seruitute comme esclaue, & ta renommee en dangier d'estranges* gens. Que vaut taire aux perilsans leur meschance? Quelque part que tu ailles l'infortune du pays te poursuiura, & rabaissera ton loz, & empeschera ta seurté. Autre desconfort y a, que ie ne puis celer. Car angoisse preueuë est à demy passee. Ou il fault toutes les euures du tēps present renuerser au contraire: ou qu'elles vous mainent briefuement à ce que vous auez, à tel meschief fouy, puis que ie voy que en* souffrant nonchalamment regner la tirannie de vos ennemis, vous cheez par vne recruë souffrance en leur seruitute, comme les perdris qui en fuiant à despourueuë negligence le perdrieur qui les cheuale, cheent en sa tonnelle. Et ceux qui desmaintenant par hatiueté volontaire choisiroient à soy transporter soubz puissance ennemie, pourroient bien sembler Calcas, qui par les responses qu'il eut en Delphos ou temple d'Apolon de la destruction de Troye, se tourna vers les Grecz: ou estre equiparez à Caton le Romain, qui delaissa sa liberté, & saillit hors de sa cité espouentée, pour fuir la fortune & la force de Cesar. Mais l'issuë de leur euure damna leur constance. Car ils trouuerent leur mort là où ils queroient leur seurté, & s'en allerent tachiez de déloyauté à la perdition qu'ils fuioient. Vise doncques quel party tu doiz eslire, ne quelle consolation ou adresse tu esperes en telle perplexité trouuer. Amitié s'est retraicte, & chacun la rappelle à soy, seulement enclose en son cueur sans partir. Ceulx qui sont riches à soy, sont pouures à autruy. Aide & confort sont taris. Le sens me

* vile relique

* d'estrangiers,

* reboutát nonchalamment la Seigneurie de vos ennemis

Homer. I. Il. Virg. 5 Aen.

me fault auecques la parolle. Et plus n'y voy, fors que Dieu a les François delaissiez, & oubliez.

O createur perdurable!
Sapience inestimable!
O eternité estable!
Et pouoir incomparable!
Bonté qu'on ne peut comprendre
Qui tout scés sans rien apprendre:
Et pues donner, & reprandre.
Et feiz sans exemple prendre
Les cieulx où n'a que reprendre,
Et la terre corrumpable,
Et par amour charitable,
Et charité amiable
Formas homme à toy semblable
De ame viue espiritable
Conioincte à vn pou de cendre,
Et vouls que l'vn l'autre engendre:
Et y mis vertuz d'entendre,
Et vouloir pour à toy tendre,
Et memoire pour s'estendre
Au preterit remembrable.
Tant souffris estre muable
Sa fortune variable,
Et sa vie miserable
De toutes pars guerroiable,
A resister foible, & tendre:
Et si le laisses esprendre
De paßions, & surprendre,
Qui font son sens tourner mendre;
Et chanceler, & suspendre
Le iugement raisonnable.
Mais ton ayde insuperable,
Ta science veritable,
Ta Iustice redoutable,
Et ta grace secourable
Le peuent de tout deffendre.
Et s'il veut à toy s'attendre,
Sans soy laißier vaincre ou rendre,

*mellifiue } ietté en sa fuite ennuyeuse, & la lecture de la * diuine eloquence dudict Virgille te vaudra experiment. Las! d'autre part a tant d'angoisses qui te estoupent le pas, que ce chemin est triste à entreprendre, & grief à maintenir. Or viuras tu en estrange nation comme né de nouuel à recommencer en apprentissage de mœurs, & de vie, regrettãt la doulceur nayue du naturel pays, qui tousiours demeure empraínte ou courage: & plaindras à tousiours la ruine de ta nation, quant les estrangers ferõt de toy spectacle de mocquerie, suspect & mesprisé comme homme dechassé, vil,

* vile relique

*relenqui, & honteux demourant de la destruction de ta terre; portant le blasme dont tu ne peux mais. Ainsi seras en seruitute comme esclaue, & ta renommee en dangier d'estranges * gens. Que vaut taire aux perilsans leur meschance? Quelque part que tu ailles l'infortune du pays te poursuiura, & rabaissera ton loz, & empeschera ta seurté.

* d'estrangiers,

Autre desconfort y a, que ie ne puis celer. Car angoisse preueuë est à demy passee. Ou il fault toutes les euures du tẽps present renuerser au contraire: ou qu'elles vous mainent briefuement à ce que vous auez, à tel meschief fouy, puis que ie voy que en * souffrant nonchalamment regner la tirannie de vos ennemis, vous cheez par vne recruë souffrance en leur seruitute, comme les perdris qui en fuiant à despourueuë negligence le perdrieur qui les cheuale, cheent en sa tonnelle. Et ceux qui desmaintenant par hatiueté volontaire choisiroient à soy transporter soubz puissance ennemie, pourroient bien sembler Calcas, qui par les responses qu'il eut en Delphos ou temple d'Apolon de la destruction de Troye, se tourna vers les Grecz: ou estre equiparez à Caton le Romain, qui delaissa sa liberté, & saillit hors de sa cité espouentée, pour fuir la fortune & la force de Cesar. Mais l'issuë de leur euure damna leur constance. Car ils trouuerent leur mort là où ils queroient leur seurté, & s'en allerent tachiez de déloyauté à la perdition qu'ils fuioient. Vise doncques quel party tu doiz eslire, ne quelle consolation ou adresse tu esperes en telle perplexité trouuer. Amitié s'est retraicte, & chacun la rappelle à soy, seulement enclose en son cueur sans partir. Ceulx qui sont riches à soy, sont pouures à autruy. Aide & confort sont taris. Le sens

* reboutãt nonchalamment la Seigneurie de vos ennemis

Homer. 1. Il. Virg. 5 Aen.

me

me fault auecques la parolle. Et plus n'y voy, fors que Dieu a les François delaissiez, & oubliez.

O createur perdurable!
Sapience inestimable!
O eternité estable!
Et pouoir incomparable!
Bonté qu'on ne peut comprendre
Qui tout scés sans rien apprendre:
Et pues donner, & reprandre.
Et feiz sans exemple prendre
Les cieulx où n'a que reprendre,
Et la terre corrumpable,
Et par amour charitable,
Et charité amiable
Formas homme à toy semblable
De ame viue espiritable
Conioincte à vn pou de cendre,
Et vouls que l'vn l'autre engendre:
Et y mis vertuz d'entendre,
Et vouloir pour à toy tendre,
Et memoire pour s'estendre
Au preterit remembrable.
Tant souffris estre muable
Sa fortune variable,
Et sa vie miserable
De toutes pars guerroiable,
A resister foible, & tendre:
Et si le laisses esprendre
De paßions, & surprendre,
Qui font son sens tourner mendre;
Et chanceler, & suspendre
Le iugement raisonnable.
Mais ton ayde insuperable,
Ta science veritable,
Ta Iustice redoutable,
Et ta grace secourable
Le peuent de tout deffendre.
Et s'il veut à toy s'attendre,
Sans soy laißier vaincre ou rendre,

Et maugré fortune emprendre,
A soy garder de mesprendre,
Son merite est plus loüable.

Tandis que ma poure fantaisie tourmentee de diuerses considerations recueilloit les parolles en la prose dessus recitee, debatant à par moy tous ces partiz: & que çà ne là ie ne trouuoie fors espouuentement, & contrarieté: ie demouray tout suspens, & surpris, & mes pensees vagues & esgarees, sans ordre, & sans certaine fin ne vraye election. Si s'auança incontinent la tierce espece, qui en maniere de vision m'estoit apparuë, & depuis se fut tenue derriere les autres comme en tappinage. Et en affuiant vers moy, m'escria en ceste forme.

Comment Desesperance exhorte par plusieurs exemples soy deffaire soubz vmbre d'euiter captiuité.

DESESPERANCE.

FOl amusé à neant, deçeu par la vanité de ceste briefue vie, qui prens ton plaisir à viure pour trainer languour, & angoisse porter! pourquoy te plaist ce qui te tourmente? Et comme ne laisses tu de bon gré, ce qui maulgré toy te lessera? Que vaut ta vie dont tu ne peux acquerir que misere, qui croist auecques tes ans, & s'enforce contre toy quant ta vertu se affoiblist? Ton aage tourne ja vers declin, & les maleurtez de ta nation ne font que commencer. Que penses tu veoir pour plus viure, sinon mort d'amis, rapine de biens, champs en gast, citez destruictes, seigneurie forcée, pays desolé, & commune seruitute? Que apprendra ton engin desormais fors à plaindre & gemir, & à chãger nourreture en disette, & honneur en reprouche? Se Nestor (qui selon les histoires vesquit iusques à trois cens ans parsonnier de la grant prosperité de Grece) se douloit de nature qui tãt l'auoit faict durer pour veoir trop de fois mort d'amis, & douleur de prouchains: tu dois auoir petit regret de remaindre vif quant ton pays perist deuant tes yeulx, & que fortune te oste l'espoir & le soulas de ta vie. Pense que par viure en si mortelle saison, ne emporteras autre fruict,

fors d'estre longuement maleureux. Et vne fois mourir te puet preseruer de sentir mille fois le iour trop piz que la mort. O quans haulx cueurs d'ommes exercitez és mōdaines enfermetés, ont volontairemēt choisy la mort pour escheuer seruitute de vie, ou pour preuenir mort plus vergoingneuse! Le vertueux Catō se occist à Vtice pour se forclorre de la tirannie de Cesar. Mithridates Roy de Pōte, apres tāt de batailles surmōtees, & diuerses lāgues faictes ses tributaires, tourna au remede du glaiue quant il eut failly à trouuer mort par poison pour l'vsage de la medicine qui depuis fut nommee de son nom. Et luy pleut plus mourir de sa propre main par homicide, que son fils Pharnaces, qui sa mort conspiroit, se esiouist d'auoir souillé ses mains ou sang de son pere par parricide detestable. Hannibal qui tāt rabaissa la gloire des Romains, que leur pouoir, qui le monde seigneurissoit, fut restraint & serré dedans leurs seulles murailles; apres sa fortune muée en infelicité, porta tousiours en son anel le venin cōme remede final de ses doubtes au besoin, & au destroit du peril de sa vie donna au venin le nom de sa mort, pour tollir aux glaiues des Romains la gloire de l'occision de si hault Duc. Iugurthe, qui par force & engin auoit seigneury en Affrique, s'auāça la mort és prisons de Rome, voulant abregier le douloureux temps de sa captiuité. Et le glaiue tourna Neron contre soy à l'effusion de son propre sang, pour preuenir les glaiues de Virginius, & de Galba, qui à mort le persecutoient. Encore en plus fraele sexe trouueras tu exemples de femmes, qui par mort abregee ont trouué remede contre douloureuse vie. Ainsi le fist Lucrece, pour oster la vergoingne de sa chasteté corrompue. Et Dido contrainte du doulant regret de perdre sa plaisāce, soy mesmes se ietta en vn feu où fut arse, & bruslee. Et la fēme du Roy Siphace choisit mourir en sa liberté, plus que viure serue à homme Romain. Et toy pourquoy veulz tu vieillir en telle male mescheance, & viure en souhaitant la mort tous les iours? La cheualerie de ton pays est perie & morte, les estudes sont dissipees, le Clergié est dispers, & vague, & opprimé : & la regle & moderation de hōnesteté Ecclesiastique est tournée auecques le temps en desordonnance, & dissolution. Les citoiens

Suet. in Ner. cap. 49.

Valer. lib. 6. cap 1. Virgil. 4 Æneid. Plut. in vita Scipion.

sont despourueuz d'esperance, & descognoissans de seigneurie, par l'oscurté de ceste trouble nuée. Ordre est tournée en confusion, & Loy en desmesuree violēce. Iuste seigneurie & honneur deschiet, obeissance ennuie, patience fault, tout tombe, & fond en l'abisme de ruine, & de desolation. Maudit soit le regrait qui t'amonneste de vouloir reseruer ta vie, pour te verser entre tant de tempestes, & de abhominations miserables. Car tes meilleurs iours, & ton ioyeulx temps est le premier passé. Et dés que ieunesse faut, là commence chagrin, & soucy de pensee. Bon fait laisser aller vn espace de ton brief aage, pour toy preseruer de cheoir en vieille poureté. Car il n'est misere plus aspre ne tant impatient enfermeté, que souffrir ensemble pouureté, & vieillesse. Pouureté ne puet vieillesse nourrir, & vieillesse ne veult pouureté endurer. Romps doncques le lien de ta vie, qui te tient en cest amer seruage, & te deliure à coup de meschiefs infinis, par vn tout seul meschief. Eschappe à vne foiz les dangiers de fortune, & oublie tout, fors que aussi bien toust ou tard te conuient il mourir.

Dieux! comment se puet-il faire,
Que homme se veult tant meffaire,
Et par erreur contrefaire
La noble foy de nature?
Qui tel cure
Prent à le faire durer.
Que pour son mondain affaire,
Où tousiours a à refaire,
Luy mesmes se veut deffaire
Par mort & desconfiture
Pour iniure,
Ou par faute d'endurer?
Pourquoy rompt il la iointure
De si digne creature,
Que Dieu fit à la figure
De l'Eternel exemplaire.*
Pour luy plaire
Par son sens à mesurer?
Helas! trop se desnature
Qui se liure à pourriture,

* La trinel

Et son ame à l'auenture:
Quant infortune contraire
Le fait traire
A son corps deffigurer.
C'est contre Dieu procurer,
Au sainct Esperit murmurer,
Et charité foriurer,
Et de grace soy retraire,
Et fortraire
De gloire qui tousiours dure.
C'est contre soy coniurer,
C'est raison desmesurer,
C'est du tout auenturer,
Pour le moins le necessaire:
Loy forfaire,
Et estre au cresme pariure.

Nature desirant la conseruation de la creature raisonnable appelle l'Entendement pour la guider & reduire à raison.

L'ACTEVR.

PAr leurs paroles espouuentables, & tresperçans le cœur, & la pensee, m'auoiët ja ces trois derroyees & sedicieuses deceueresses bestourné le sens, & aueuglé la raison, & mené iusques pres le mast de mortelle forcenerie en grant haine de ma vie, & souhait de mourir, quant Nature toute foible & abatue par melancholie, & par douleur, se print à fremir & hericer contre la terrible freour de mort, comme celle qui ne puet souffrir ne oyr la violente destruction de son ouurage: mais tousiours r'appareille & soustient en outre de son pouoir, ce que fortune, maladie, ou l'elementaire contrarieté y deffait pour nous faire durer nostre droit periode. Si se esuertua tellement, & esmeut toutes ses veines, nerfz, & ses arteriques spondilles & muscules, que par son esbranler & debattre elle esueilla Entendement, qui couste moy sommeilloit, & le bouta si vertueusement, que en sursault il se leua ses yeux à paine demy ouuers, & la parole tremblant & bauboyant, & se print à guermenter disant.

Entendement commence à redresser l'Acteur fournoyé du chemin de patience.

ENTENDEMENT.

HAa! vray Dieu en quelle resuerie ay-ie esté, ne quel fãtasieux somme m'a ainsi surpris! que i'ay oublié moy-mesmes & delaissié le conduit de toy homme dont Dieu m'a donné la garde.

L'ACTEVR.

SVr ces motz tournant ses yeulx vers l'obscur anglet de mon lict, il entreuit les trois infernaulx messagers qui *tira deuant m'auoient sermonné. Si se * serra plus pres, criant ainsi.

Entendement admonneste l'Acteur constitué en tribulation, d'auoir son recours à Dieu, pour le preseruer de mauuaise tentation.

ENTENDEMENT.

HAa! homme à quoy penses tu? tourne toy vers moy, & aduise en quel dãgier tu te leisses couler: & prie Dieu qu'il te gart de mauuaise pensee, & de tentation diabolique. Ne souffre pas ton sens vaincre par ces trois enchanteresses maudites. Car plus seroies digne de grant paine en les suiuant, comme Dieu t'a plus donné de science pour les escheuer. Leurs noms sont Indignation, Deffiance, & Desesperance. Cestes furent nourries és tenebres d'enfer, ennemies de la paix, des consciences, & aduersaires du salut des ames.

Entendement entre en la memoire de l'Acteur, en ouurant le guischet d'icelle qui estoit enrouillée d'oubliance, & occupée par erreur; & introduict deux belles Dames, c'est à sçauoir Foy, & Esperance.

L'ACTEVR.

PAr telles parolles me amonestoit en gros, & en trouble, encores tout pesant de trop dormir, & degousté par l'amertume des poisons de melencholie. Et ie qui estoie apres tant d'ahan demouré comme esperdu & esuanoy, ne pouoie ses parolles imprimer en ma pensee, ne les recueillir

par bon ſemblant. Car i'auoye tourné ma face, & ma fantaſie fichee vers ces trois monſtres : iuſques ad ce que Entendement ſe retrahi vers la partie de ma memoire, & ouuri à grant efforts pour donner plus grant clarté vn petit guichet, dont les verroulx eſtoient compreſſez du rooil d'oubliance. Par là entrerent incontinent trois Dames, & vne tres-debonnaire & bien encontenancée Damoiſelle, qui longuement auoient muſé à ce petit huys, mais nul ne leur ouuroit. Meſmement Entendement, qui defferma le guiſchet de ma memoire, les meſcogneut à l'entrer. Car encores auoit il ſes yeux eſbloys, cõme priſonnier, qui d'vne trouble chartre vient ſoudainement à la lueur du Soleil. Par l'entree de ces Dames fut la place eſclarcie de lumiere. Mais les yeulx de l'Entẽdement malade en eſtoient reprimez. Car la petite vertu de la veuë affoiblie du mal & des tenebres d'erreur, ne pouoit ſi grant reſplandiſſeur ſouſtenir. Pourtant eſtoit le regart d'Entendement touſiours abatu, & reflechy vers mon lict, & ſur l'anglet où les trois dampnees mentereſſes ſe tenoient, voire ſi que tourner ne ſe ſçauoit vers leſdictes Dames, ne les receuoir & bien vieignier comme à garde de malade affiert. Mais demouroit en vne vergoigenuſe deſcongnoiſſance, tant que la premiere des trois Dames ſe enhardit par doulces parolles que de ſon humble authorité, & de ſa treſ-auctoriſee ſimpleſſe, elle commença en telle ſentence.

Foy remonſtre & declare à Entendement ſa noble & hautaine extraction, & qu'il doit domter ſoubz luy l'appetit ſenſitif, pour par bonnes euures inuiter ſon Createur à luy donner ſa grace.

FOY.

QVe ſonges tu, Entendement raiſonnable, image de l'eternelle vnité, cler ruiſſelet decourant de la ſource de vie, ray iſſant de la reſplandiſſeur du ſouuerain ſoleil, dont nul ne puet fouyr la chaleur, rayant en corps humain pour enluminer les tenebres des mortels? Tu fus creé par le ſouuerain ouurier, qui point ne chome, duquel la prouidence veille pardurablemẽt ſur ſes creatures, & ſes beaux cieulx tournent, influent, & eſclairent ſans ceſſer enuiron la ter-

re. Or es conioint à corps humain, pour gouuerner la partie vegetatiue * despotiquement, & l'appetit sensitif par seigneurie royalle, & politique. Nature, que Dieu t'a baillée en ayde, n'est pas oiseuse en sa commission, ainçois par ses belles vertus, qui luy ministrent chascune en son ordre, s'estudie à continuer l'espece humaine, & conseruer le indiuiduel suppost. Car la puissance Vegetatiue iamais ne repose ouec ses filles, Nutritiue, Formatiue, Assimilatiue, & Vnitiue, qui sont en continuel euure en leurs forges, dont les soufflets * soufflent par les membres esperis de vie, de mouuement, & de congnoissance, pour reparer le dommage de l'umour radical, dont partie se consume, & degaste à chacun moment. Et tu, qui es plus parfait de toutes creatures, ça ius delaisses ton euure entrerompuë, & ton office sans exercice, comme vacant. Et par negligence l'ame perdurable cheoit en peril, dont la perte est trop plus grande que du corps mortel. Ne scés tu que le hault Maistre des euures, dont la prouidence ne fait riens en vain, t'a mis en corps d'omme pour toy exerciter, & pour dõpter l'appetit sensuel, & le mener par discipline à raison? Et se les passions humaines te contreestent, de tant est ta victoire plus glorieuse, & ton merite plus precieux. Car l'excellence de vertu est pesee selon la difficulté de son euure. Les choses qui sont sans peine & sans danger doiuent estre sans loyer & sans loüange. La preuue t'en dõna par euure & par doctrine mõ disciple sainct Pol herault & publieur de mes commandemens; & t'enseigna que en enfermeté, & en peril est la perfection de vertu, & en enfermeté prenoit-il son delit, & sa gloire, pour la consequence du guerredon, par la seurté de la grace diuine, qui ne fault point au besoing aux trauaillans. Car celuy qui te fit, n'a pas voulu ta creation pour toy veoir perir, mais te fist pour toy aidier, & adresser ta fragilité par la vigueur de sa grace, que tu ne puis desseruir fors par trauail en euures meritoires: vainquant le monde charnel par l'espirituelle puissance. La porte, par qui on entre à vie bien heureuse, est bien petite, estroite, & penible: & se faut baissier, humilier, & courber ses membres en mes-aise & angoisse. Mais le portail par qui on va à perdition est large & patent, & y entre l'on de legier

Marginal notes: * c'est à dire, magistralement. — * bouffent — 2. Cor. 12. — Matth. 7. Luc. 13.

gier

gier par vne double porte, dont l'vn des huys est commission de pechié, l'autre obmissiō de bien fait. Pourquoy dōc souffre ta nōchalāce s'aueugler en la nuee de corps mortel, seduit par les passions humaines, & cheoir auec la pesanteur de la charnalité abbatuë par les hurs de fortune; quāt tu le dois enluminer & ressourdre, & retirer l'anciēne masse du corps humain encline à vice, & infecte par l'originel pechié en nouuelleté d'esperit purifié, & en participation de grace. Vse donc de ton deuoir, & ne laisse pas ce corps serf au monde te tirer auecques soy à perdition. Mais fais guet, & escoutes sur ta garde. Car en temps de tribulation se recueillent les fruits de merite, & sont ouuers les thresors de gloire à ceulx qui viennent, trauaillez & chargez de biens-faits, à la porte de grace. *Psalm. 125. vers. 6. & 8.*

Entendement commence à cognoistre Foy par enseignes tant du vieil que du noueau Testament, & pour à icelle fermement adherer sans fluctuation, met en suspension toutes subtilitez disputatiues, comme sont Syllogismes demonstratifs, Dialectique, Sophistique, ou Pseudographie.

L'ACTEVR.

ENtendement escouta de grant entente ces tres-dignes enseignemens, & congnut bien que ils venoient de l'eschole du maistre qui les crea. Car toutes choses retournēt de legier à leur principe, & retiennent par naturel inclination l'empreinte de la fin à laquelle leur Createur les ordonne. Si se vergoingna de sa faute, confuz, & humble, prest à receuoir correction & doctrine. Et en ceste vergoigne r'appella à soy tous ses officiaulx puissances, disperses & esgarees és destours des mondains desirs. Et pour celle heure surpendit la commission des trois seurs, Demonstratiue, Dialetique, & Sophistique, qui d'apparence verballe pouoient troubler, & empescher sa raison. Et les soubmist du tout en l'obeissance, & franche seruitute de la Foy diuine. Adonc celle Dame congneut sa contrition, & le vid humilié & docile. Si le conforta par l'asseurance de la diuine clemence, qui iamais ne clost son giron à ceulx qui vers elle retournent. Et comme elle eut mise sa main sur les

yeulx d'Entendement, la veuë luy esclarcit. Si que en la vertu d'elle mesme, & par les diuines enseignes, & aournemens celestiaux qu'elle portoit, il la choisit, & congneut visiblement que c'estoit Foy. La premiere enseigne dont il la congneut estoit vn liure ancien, dont la couuerture fut de coleur obscure, pourtraicte de diuers signes, & figures entremeslées cerimonieusement, qu'elle portoit clos, & ploié souz son bras senestre. Et cestuy est le Pentatheucon de Moyse, qui fut la figure & l'ombre de la Loy de grace, dont la lumiere resplandissoit eternelment en la diuine *preueance dés le commencement du monde. La seconde enseigne estoit vn autre liure à sept fermouers defermez, escrit du sang de l'aignel sans tache, qui fut digne de cestuy liure ouurir par sa vertueuse passion, lequel elle tenoit de l'autre main tout ouuert : si que on y pouoit lire clerement les raliances, & reconciliations de Dieu à homme, & le decret de l'abolition de pechié auec promesse de gloire, & salut. La tierce enseigne estoit vne couronne d'or à douze riches fleurons arrengiez par ordre selon leur dignité, dont les vns estoient si haulx qu'ils tresperçoient les cieulx, les aucuns moyens, & autres plus bas, selon que la diuine ordonnance les y assist par diuers degrez, ainsi que la vision de l'eschiele qui apparut à Iacob le figura iadis. De laquelle aucuns eschielõs passoiẽt les cieulx, les autres touchoiẽt à la terre, & les tiers moyẽnoient entre deux. Et iceulx sont les douze articles de la Foy. Les premiers surmontent les cieulx iusques à la contemplation de la diuinité, & de la trinelle distinction des personnes en l'vnion d'vne seule essence. Les autres s'arrestent au moyen, touchans le merueilleux mystere de l'Incarnation, Passion, Resurrection, & Ascension, qui plus approuchent de nostre humanité, & nous monstrent la mortification de pechié par la viuification que homme receut conioinct à Deité, & la vie de grace par la mort que Dieu souffrit en l'vnion diuine auec humaine nature. Mais les derreniers s'enclinent à la perfectiõ de nostre vie humaine, par infusiõ du sainct Esperit, & des dõs de grace; & par l'adressement de noz euures à salut & à gloire, en la puissance & par les merites de l'Eglise fondee sur la foy des saincts Apostres, deslors que à sainct Pierre furent

* predestination

Gen. 28.

Matth. 16.

baillees les deux clefz, l'vne de discretion pour discerner les indignes de auecques les dignes, l'autre de iurisdiction espirituelle pour absouldre & lier par Vicariat diuin exercé en terre, & approuué és cieulx. Moult fut releescié Entendement, & tres-cõforté de sa douleur, quãt il congneut par si douloureux enseignes celle que tant souuent en l'estude de saincte Theologie & en ses secrettes meditations il auoit suyuie & honoree. Et bien s'atendoit par elle estre enluminé & iecté hors des doutes qui l'aguillonnoiẽt, & soulagié de la grant charge que le corps mortel foulé de tribulations publiques & priuees luy donnoit. Si se print à reuerer Foy en coniouyssement d'esperit par ce nouueau * metre: *c'està dire, vers.

Cantique melodieux que fait Entendement des loüanges & sublimité de la Foy, & de la production d'icelle.

O Haulte vertu diuine!
Sous qui s'abaisse & s'encline
Estude, sens, & doctrine,
D'entendre si haultement.
O clarté qui enlumine,
Quant raison faut & decline,
Et opinion indigne.
Tu vins du haut firmament
Pour donner soulegement
A humain Entendement,
Et oster l'empeschement
Du charnel encombrement,
Qui trouble le iugement
Par son imperfection,
Et met son entention
En argumentation
Pleine de deception.
Mais ta grand' perfection
Surmontant opinion
Donne ferme adhesion
Dont le cuer se determine
A Dieu qui tout examine,
Où science nette, & fine:

Comme la source, & la mine,
Le fondement, la racine,
Et la puissant medecine
Qui l'esprit purge & affine
Par diuin esleuement:
Et luy donne exaulcement
Sur son propre sentement,
Sans prendre autre fondement,
Syllogisme ne argument,
Fors par le lieu seulement
D'auctorité qui ne ment,
En qui du tout nous fion.
Car loy, ne religion,
Ne vers Dieu deuotion
Ca ius sans toy n'eussion.*
Mais par ta prouision
Le croyons sans vision,
Iusques à la fruition
De sa maiesté benigne.

*cabas

Foy cognoissant qu'Entendement d'elle desiroit aide, se prent à l'interroguer, s'il a gardé le serment de fidelité par luy presté à son Createur à la reception du sainct Baptesme.

L'ACTEVR.

PAr telle modulation recordoit Entendement les haultes louanges de Dame Foy, requerant son aide contre les assaulx de Deffiance, de Indignation, & de Desespouoir: Elle d'autrepart, voulāt encercher les causes de l'exoine d'Entendement humain, & de l'enfermeté du corps malade, premist telles interrogations.

Foy remonstre à Entendement la tres-excellente dignité de l'ame, & la promesse qu'elle luy a fait au sainct Baptesme.

FOY.

O Tu Entendement figuré au patron de la Trinité, par ces trois puissances, Cognoissance, Volenté, & Memoire, vnies en la substance diuine, seule ame qui par les

creatures faictes en ce visible mōde congnois par reflectiō comme en vn mirouer obscur enluminé de Foy, les inuisibles euures de Dieu, que apres ta glorification verras face à face. As tu memoire du Sacrement que tu me feis en la reception du sainct Baptesme, où tu renonças aux pompes & deceptions de l'ennemy, de char humaine, & te dedias & consacras du tout au seruice du Createur? Rom.1. 1.Cor.13.

ENTENDEMENT. Ouy dame.

Foy demonstre que par elle on peut vaincre toutes tentations.

FOY.

CRois-tu que ma vertu puisse toutes tētations surmonter, & vaincre les mondaines passions, & eschapper les tourmens des paines & afflictions temporelles, & que sans moy est impossible acquerir la grace de Dieu?

Entendement requiert Dame Foy, estre confirmé à surmonter les passions.

ENTENDEMENT.

CE croy-ie. Mais des passions & tourmens vaincre & surmonter, voudroie-ie bien estre par toy plus confermé. Car icy gist le pois de ma charge, soubz qui ploye la foiblesse de mon pouure pouoir. Si ay besoin de fort & ferme appuail en cest endroit.

Foy enseigne par exemples des bons anciens Peres du vieil Testament, & des Martyrs, & Saincts personnages du nouuel, que par elle toutes tribulations ont esté surmontees, mesmes par pouures pucelettes les Tyrans & Empereurs ont esté confuz.

FOY.

IE le te mōstre par exemple des choses faictes, qui est plus certaine preuue que par argument faillible. Abraham iustifié par moy fut si vertueux en creāce, que il submist la pitié de nature à l'obeissance de la Foy, quant il voulut sacrifier son fils, pour obeyr à celuy Dieu qu'il creoit. Si fut vaincuë nature en vainquant ses affections par humilité de Gen.22.

Foy, & fut voluntairement contraincte ad ce qu'elle vouloit contrainctement. Noé premuny de Dieu par amonition, & garny de la seurté de la Foy, acquist le merite de cognoistre la fureur diuine ou deluge, & soy pourueoir de l'Arche pour son salut. Ainsi en foy il cogneut le peril que par foy il escheua. Le peuple d'Israel en foy passa la rouge mer à sec, qui par infidelité noya les Egyptiens. Venons au temps de grace & à la reuelation des diuins secretz iadis mussez & couuerts soubz les ceremonies du vieil Testament. Et se bien y pensons deuotement, il n'est si dur cuer, ne tant incredule, qui ne doie estre rauy en l'admiration du merueilleux mistere de Chrestienne foy, par qui l'humilité des prescheurs a surmonté la maiesté des Roys, les simples idiotes ont confondu les subtils Philosophes, les tendres vierges & les fraësles femmelettes ont vaincu la felonnie des Tyrans, & la sapience du monde est tournée en despri-sable folie. Cy fit Dieu vn chief d'euure par ma main, où nature perdit son ordre, & estimation humaine, se rendit confuse quant elle vit mon pouoir conduire par impotente humilité, & mon sens par humble & simple ignorance. Et lors fut foulée la vanité de vie mondaine, & la foeblesse des humbles esuertuée. Car les Martyrs vainquirent leurs persecuteurs en mourant, & par mort ont trouué l'entree de perdurable vie, & triumphé sur la mescreantise des viuans. Neron, Diocletian, Domician, & Maximian, qui tindrent la Monarchie du monde, s'efforcerent d'extaindre par force & par occision le nom Chrestian. Et par simplesse & humilité de foy il fut exaulcé. Car leurs glaiues espandirent le sang innocent des Martyrs, auquel fut destrempé le mortier du haut edifice de saincte Eglise. Or sont morts les Tyrans en opprobre de renommee au monde, & en damnation perdurable. Mais les Saincts viuent en eternité és cieulx, & en loüenge & en deuotion en terre. Les humbles ont effacié les orguilleux, & les rebutées personnes sont esleuees és haulx throsnes dont les pompeux sont cheuz. L'empire de Rome, qui par armes faisoit trembler soubz soy tout le monde, est succumbé par simple predication à mes piez. Et où fut iadis le riche Palais du cruel Empereur Neron, est à present la deuote Eglise du tres-debonnaire &

Exod.15.

Exod.6.

humble prescheur sainct Pierre. Assez te doit suffire ceste preuue à cognoistre ma vertu, & à esperer en la viguour de mes armes victoire contre les passions humaines, & resistẽce aux enuaissemens des tempestes du monde.

Entendement recognoist que par vertu naturelle ne peut venir à parfaicte cognoissance de vertu supernaturelle, si par Foy n'est esleué en grace sus nature.

ENTENDEMENT.

BEaux * enseignemens, miraculeux exemples, & artificieulx ouurages m'as à present declarez & ouuerts (mere tres-charitable, & maistresse excellente) & qui surmontent la comprehension naturelle de ma pensee. Car l'art de l'ẽgin humain ensuit nature en ses euures. Mais l'art diuin, dont tu es instrument, la precede & tient serue & subiecte, & luy mue ses rigles & ses loix par espirituel pouoir, qui est par dessus les * metes de sa cõmission. Et nostre sens humain en force de sa nature limitée ne peut toucher iusques à l'infinie bonté diuine, se par vertu supernaturelle participant celle haulte infinité, il n'est esleué en grace sus nature. Ayes doncques, ayes maintenant compassion de mon enfermeté, & regarde à l'importunité de ce corps passible, qui me tient comme en cep empesché d'aller iusques à parfaicte congnoissance, & me tire à imperfection. Excuse moy vers Dieu, qui telle compaignie m'a baillée, & s'il te plaist ouste vn doubte qui m'est trop pesant, & respons à ceste demande. Cõme ta vertu soit si grande, que par vraye Foy sont reprimées toutes affections peruerses, & toutes tribulations & angoisses tantost surmontées : Pourquoy souffre Dieu ou Royaume tres Chrestien (ouquel ton nom est soustenu, & ta puissance exaulcée) regner dure persecution, & tres miserable aduersité?

*Haulx

*c'est à dire, bornes.

Foy magnifie à Entendement la puissance de Dieu incomprehensible, duquel la bonté sur nous continuellement veille, l'admonestant ne chercher raison des faicts de Dieu, & que en ce mortel monde ne faut y prendre ses aises, ny constituer sa fin.

F. O. Y.

PAr ta demande fondée sur vne complainćte ay-ie attainćt la playe de ta doleance. Car tu ne sçez pourquoy fut faićte l'assemblée de ame perdurable à corps mortel, ainçois veulx l'vsage du corps chaléger par droit, pour demeure séure & permanente autrement va. Car ce corps est vn heberge de ton pelerinage, & t'est baillé à exerciter ta vertu, & ta constance esprouuer. La couronne n'est donnée fors aux victorieux, & nul n'a victoire s'il n'a ennemy. Partant est sa repugnance l'auancement de ton merite, & sa nuisance le redoublement de ton loyer. Il desire repos ou monde, & il* est né à labour. Il cherche delices & aises, & le Royaume des cieulx se veut forcer, & rauir par violence de paine, & d'affliction. Il tire par sa pesanteur ou parfont d'abisme, & tu le pues par agileté esleuer par dessus les cieulx, & acompaigner à gloire en la final resurrectiõ, comme il t'a accompaigné aux paines de ceste vie. Maintenant oste ta fole presumption, & vaine complainćte. Ie retourne à ta demande. Ferme en ta memoire par deuotes cõsiderations, que cil qui tout fit sans besoing d'aide, & sans requeste d'autruy conseil, mais pour espandre la largesse de sa bonté, a la cure, & le gouuernement vniuersel des Royaumes, & des personnes, & que sa prouidence adresse toutes choses aux fins pourquoy il les crea, se leur desordonnance ne les en destourne. Et saiches qu'il ne composa mie cest artificiel monde en son eternelle pensée, & ne le forma pas ainsi ordonneement en nombre, pois, & mesure, par si iuste proportion, qu'il n'y a que redire, en establissant soubs luy les terriẽnes puissances, pour le nonchaloir, & laisser à l'aduenture sans gouuernail, ne patron. Certainement sa charité n'est point oiseuse sur nous; ainçois du permanant throsne de son eternité a regart ententif sur la mutatiõ des temporelles seigneuries, & leur rechange leurs fortunes, leurs temps, & leurs lieux par diuerses habitudes, & menuz sentiers entremeslez subtilement, qui tous tendent au grãt chemin du souuerain bien, & en la louenge du createur, limite de sa permanence, maintient leurs mutations, & diuersitez, & leurs mouuement, & diuers estat, monstrent la magnificence de sa gloire. Qui pourra doncques reprendre l'ouurier

1. Timot. 2.

*fut fait

Act. 14.

l'ouurier à qui nul n'aprift oncques riens? Ne comment puet homme reprouuer l'effect, dont il ne fcet attaindre la preuue ne la caufe? Que às tu donné à Dieu pour ta creation, ou quel forfait luy pues tu reprocher, f'il change en toy ce qu'il à fait fans toy? Le potier fait d'vne maffe diuers pots, l'vn pour feruir en honneur, & l'autre en vilté, & caffe ceulx qu'il a faits quant fon gré y eft. Et nul ne luy puet dire, Pourquoy le fais tu? Eft il aduenant, que la doulouere f'efmeuue contre le charpentier, ou le marteau fe rebelle à fon feure, & luy demande manche plus à fon appetit que au prouffit de l'ouurage? Les Roys font l'inftrument de la diuine ordonnance. Et tu veulx pour eulx raifonner contre celuy qui fit raifon, & caufer à la caufe de toutes caufes? Cerche en ton foible papier, & examine le compte de leur office, où eft le deffault, & ne quier point la faulte en la parfaicte bonté qui remple les autruis deffaux. Ne demande compte au maiftre deuant qui fault compter. Mais fuppofe fans doubter que fa fcience eft infallible, fa prouidence irreuocable, & fa voulenté droicturiere. Car ta pouure capacité feroit toft efgarée à querir l'extimation de fon infinie puiffanne, ne ta veuë ne pourroit fouffrire à fi grant lumiere fouftenir. O fouueraine fapience plus parfonde que la terre, & plus haulte que les cieulx! qui mefuras les temps, & affignas à toutes chofes leurs metes! où eft celuy qui iugera de tes iugemens? ou qui preuerra l'auenement de tes ententions? Et tu creature, qui veulx fi auãt encercher, mõte ou firmament, & defcens en abifme: r'appelle le preterit, & auance le futur: defueloppe la mixtion des deftinées, embraffe l'ordre des caufes, le nõbre des effects, la mefure des temps, & la dependance de leurs fins. Et puis difpute contre le Createur, qui leur ordonnance a enregiftrée ou liure de fes fecrets. Mieulx te vault conuertir ta fubtilité deceuable à congnoiftre toy mefmes, que trauailler en vain à efpuifer la mer, à mefurer les cieulx, & eftriuer à cil qui nõbre les eftoilles. Las! à paine as tu le fçauoir de congnoiftre tõ faict, & de gouuerner vn feul corps terreftre, qui n'eft par cõparaifon qu'vn ver de terre. Laiffe, laiffe faire à Dieu de l'eftat des Royaumes, & de la tranfmutatiõ des puiffances. Car nul Royaume fors le fien n'eft permanent, ne eftable.

Rom. 8. *Efa. 45.* *Ierem. 18.* *Sap. 15.*

Qui bien quiert par congnoissance
Des iugemens l'ordonnance,
L'alliance,
La durée, la constance,
L'abondance
De la haulte pourueance
Où toute bonté se puise:
N'en doit mettre la doutance
Sur la diuine substance.
Trop s'auance
Par presumptiue fiance
Qui se lance
En si grant oultrecuidance,
Et dessert blasme, ou reprise.
Mais Dieu a sa marche mise
Es cieulx, & en leur pourprise,
Et assise
Par merueilleuse deuise,
Et maistrise,
La terre au dessous comprise,
Pour donner signifiance
Comme elle est à luy soubzmise.
Et veult que ce nous souffise,
Et qui vise
Au firmament qui reluise,
Et le prise:
La preuue est la toute quise
De l'infinie puissance.

Entendement se plaint à la misericorde de Dieu, & à Foy de l'affliction du pouure peuple François.

ENTENDEMENT.

DIeu me deffende que ie doubte de sa puissance. Mais ses guerredons, & ses punitions sont sur les creatures selon leurs euures terriennes, & limitees par sa iustice. Las! & i'apperçoy qu'elle tourmente tant nostre Chrestienne Frãce, que ie m'en plains à sa misericorde, & à toy, en vertu de qui * elle merite, de estre preseruée & ressourse. Et me guer-

* est le

mente comme sa pitié ne s'estent sur son peuple tres-Chrestien tant desolé.

FOY.

Se tu te merueilles des aspresses de sa Iustice, poise à l'encontre la largesse de ses graces mescongnuës.

ENTENDEMENT.

L'vn & l'autre faict bien à remẽbrer. Mais sa misericorde est par dessus toutes euures.

FOY.

Que diras tu, se les vices de ton Royaume vous rendent indignes de misericorde?

ENTENDEMENT.

I'espere que sa debonnaireté ne nous traicte pas selon nos fautes, mais selon sa clemence; & que nos indignes dessertes ne luy tollent pas la dignité de ses pardonnances.

Iustice, & misericorde sont en Dieu sans contrarieté.

FOY.

SA misericorde, & sa iustice ont paix ensemble: ne pour ses iustes punitiõs n'est il moins misericordieux, ne moins iuste pour sa misericordieuse indulgence.

ENTENDEMENT.

I'ay fiance de sa misericorde: mais en sa iustice ie suis scrupuleux.

Congnoissance de la grauité de son peché fait iuger que Dieu plus vse d'equité que de rigueur.

FOY.

PEnse à tes iniquitez, & tu y congnoistras l'equité de sa Iustice. Lors pourras tu entendre ses iugemens, quant tu sçauras tes deffautes iuger, & tes offenses apparceuoir.

ENTENDEMENT. Ceste conclusion m'est obscure.

Le moyen de proceder à congnoistre la difference des estats des creatures.

FOY.

LA declaratiõ entendras par ceste proposition. Qui veut discerner les estats des creatures par le Createur, il com-

mence trop hault; & ne puet à son commencemēt fournir, ne iusques à fin acheuer. Mais par la perfection des choses creées, doit on entrer à congnoistre la perfection du Createur, qui leur foiblesse soustient, & leurs erreurs corrige. Et se tu vouloies ceste humble ordre tenir en nostre procés, ie te donneroie tresclere solution à ce que tu demandes.

ENTENDEMENT.

I'accepte celle forme qui plus te semble doctrinable.

Par l'estat des choses corporelles, on vient à congnoissance des choses spirituelles.

FOY.

Arist. lib. 2. de anima, cap. 4.

VOicy celle qui est plus proportionnee à ta puissance. Car par l'administration des sens corporels, & par l'espece des materielles choses, te faut faire tō discours aulx espirituelles.

ENTENDEMENT.

Parfais, Dame, ce que tu as commencié: & tu me troueras ententif, & docile.

Le propre erreur se doit corriger par exemple d'autruy en semblable qualité.

FOY.

DE la saincte Bible me vueil ie aider cy endroit, & par exemple d'autruy faiz, soudre la question qui te tient en l'erreur des tiens par affection.

ENTENDEMENT.

Matth. 5. Luc. 6.

Soit ainsi comme il te plaist. Aussi est il escript, *Que en nos propres fais nous est opinion deceuable, & sentence incertaine.*

Foy declaire que les Principautez, Royaumes, & Seigneuries ne sont point creées par violence ny puissance humaine, mais par le vouloir de Dieu.

FOY.

SE nous croyōs que les terriennes puissances furent establies par le pouoir du Ciel, nous deuōs croire, que cil qui les fist, les maintient, ou deffait. Car toutes choses ont d'vne

mesme cause leur estre, & leur durée. Et qui diroit que seigneurie fut entreprise par la violence des plus fors sur les mendres, peu de merueilles seroit de veoir subuertir, ou muer chose fondée sur si petit & inique commencement: & qui mieux fust appellée tirannie, que regne. Pourtant croyons nous que Saul fut le premier Roy estably de Dieu, 1.Reg.15.
à qui il bailla le septre de puissance, & l'vnction de grace, pour gouuerner son peuple. Et neantmoins, pour ses offences luy osta il par mort en bataille, & à ses hoirs le Royaume; & le transmua à Dauid, qui regna sur le peuple d'Israël 3.Reg.11.
vertueusemẽt, & le laissa à son fils Salomon, qui le tint paisiblement apres luy, iusques ad ce que les deliz charnels peruertirent son sens. Mais si tost qu'il declina de la loy de Dieu, pour suyr ses plaisirs, Dieu luy suscita nouueaulx ennemis. Combien que lors ne luy sourdit pas ouuerte guerre pour les merites de son pere. Mais la fureur diuine tourna sur son fils Roboam, & luy retrencha les dix pars de sa seigneurie, & tollit les cueurs, & l'obeissance de ses subiects. 2.Paralip. 10. & 12.
Car il auoit vers les sages de son peuple courage desdaigneux, & despris de leur loyal cõseil, & vouloit suyure l'appetit de ses desirs, & l'opinion des fouls, & voluntifs iouuenceaux qui le seruoient.

Par peché les Royaumes sont ostez, & translatés d'vn à autre, & Dieu seul est qui les donne, & oste selon le merite & demerite de ceux qui regnent.

O Roys de terre, qui seés en chaiere tremblant, & commandez par auctorité deceuable sur le peuple peruertible! retenez ceste leçon du Roy des cieulx qui siet en trone pardurable, dont le Royaume ne se puet changer, ne l'auctorité contredire. Vostre regne faut auec vostre vie: & le sien seigneurist sur la vie, & sur la mort de tous, & de toutes choses. Vous regnez sur les suiects & sur les serfs, & il regne, & commande sur les Roys. Vous mettez loix transitoires au monde, & la loy perpetuelle deslie vos loix & lie vos puissances. Esleués vos yeux, & humiliés vos cueurs à retenir de sa doctrine, Que par luy seul peuent les Roys regner. Voiez que au premier Roy par luy estably il retolli le sceptre, & au tiers amoindri son obeissance, & soubtrahi ses

subiects, en signe que vostre regence ça ius n'est fors commission reuocable au plaisir du conseil de là sus. Et affin que le delit de l'onneur ne feist mescongnoistre la charge, ne delaya du premier la paine apres l'offẽce : pour declarer en la primitiue institution des Royaumes la condition du deuoir des Roys. Maleureuse, & trop pesante est la Courõne aux Roys, qui pour elle s'endorment en vaine gloire, & s'eniurent d'oultrecuidance, quant en descongnoissant leur humanité vsurpent l'onneur diuin. Et pour la cremeur qu'ils tiennent par force sur leurs suiects, oublient la crainte qu'ils doiuent à Dieu par raison. Ainsi se attribuent de droit l'onneur, que d'eulx ne peussent prandre, ne en la fin retenir. Ceux font du siege Royal chaiere de pestilence, & la pompe de leur esleuement est la sentence de leur ruine. Car sieges Royaulx fondent sous l'omme chargé de pechié : & sa chaiere se renuerse sur luy plus durement de tãt cõme le fez de sa Courõne est pis soustenu. Nabugodonosor esleua son orgueil à soy faire aourer cõme Dieu: & Dieu l'abaissa iusques à paistre ouecques les bestes. Saichiez que les yeux de Dieu veillẽt sur les pechiez des Royaumes, pour les chastier ou subuertir. Et te souuiẽgne que il est escript que, *Les iniustices & desloyaulx mauuaistiez appareillẽt les Royaumes à mutation, & les changent de gent en gent, & les tirent au bas par leur pesanteur.* Car pechié est de si vile & caduque condition, qu'il attrait à soy misere & seruitute: & son delit est tousiours acompaigné de maleur, & poursuy de peine. Ainsi la diuine Iustice, qui est droicturiere, ne puet souffrir ceulx seigneurir sur les hommes, qui sont serfs à pechié. Pource transporte Dieu les Royaumes de main en autre.

ENTENDEMENT.

Pourquoy aduient-il qu'en les punissant de pechié, il les met en main plus pecheresse?

La correction, que enuoye Dieu par la tribulation, est signe de son amour.

FOY.

LA est manifestee sa Iustice, & agraué le tourment du pecheur. Car comme par pechié s'est esleué contre la

benigne seigneurie de Dieu, par punition est il foullé, & abaissié sous la dure tirannie de pechié, qui veut toutes choses mõdaines *soubzmettre à soy, se submettre à Dieu. Et par contraire, le mespris de Dieu rent l'omme subiet & serf à toutes choses. Vn fer lime l'autre. Et vn pecheur chastie son semblable, & deuient instrument de la diuine Iustice. La lime se vse, & puis est deiectee comme inutile. Et le fer limé, par l'amendement du maistre est reabilité, & mis à proffit. Le pere prent la verge pour batre son enfant, & au batre la froisse & derrompt; & puis la met ou feu, quant il est appaisié. Sus tous par ceste maniere tient Dieu son chapitre, & sa reformation, & qui ne se sent de sa discipline, se tienne forclos de sa grace. Le fils naturel est batu de son pere au dedans de l'ostel quant il mesprẽt, mais l'omme pour son forfait est sans ferir mis hors de tous poins. Et qui lit Isaie peult trouuer l'exemple de ceste parolle, & noter en l'istoire comme le Royaume des Assiriés fut le flaël que Dieu appareilla pour amatir son peuple d'Israël: puis brisa il son flaël, & destruisit le Royaume de Assur, & en transmua la seigneurie aux Persans, & aux Medes: & fist Babiloine inhabitable, & ramena son peuple de seruaige en liberté.

*surmõter

Hebr. 12.
Apoc. 3.
Prou. 3.
Isa. 10. & 37

Entendement s'enquiert à Foy, pourquoy est le peuple puny pour le pechié du Prince.

ENTENDEMENT.

DOncques si les aduersitez des Royaumes sont executions de iugement diuin par la descognoissance des Roys; pourquoy portent les pouures & bas subiects la penitence d'autruy pechié? Et comment adiouste Dieu nouueau tourment sur le trauail de leur labour?

FOY.

Saincte escripture te montre que par les pechiez du Roy est puny le peuple, & par le pechié du peuple est deprimé le Roy.

Entendement s'enquiert à Foy derechef, pourquoy le peuple est puny pour le peché du Prince, & le Prince puny pour le peché du peuple.

ENTENDEMENT.

L'Effect congnois ie bien par exemple. Car par le pechié de Dauid moururent LX. mille hommes de son peuple.
2.Reg.24. Et par l'offence de ses subiects fut le Roy Sedechias puny
4.Reg.25. Ier.52. de Dieu, pris de Assiriens, & ses yeulx* cernez hors de sa te-
Ezech.18. ste. Mais de toy vueil-ie sçauoir la cause de ceste alternati-
*tirez ue punition, qui semble desroguer à la diuine Iustice, & dementir le texte qui dit, *Que le fils ne portera pas l'iniquité de son pere, mais que chacun soustendra le pois de son fardel.*

Peché est cause primitiue de l'institution des Roys, & si tous estions iustes, ne seroit necessaire preminence de l'vn sur l'autre.

FOY.

LEs faicts de Dieu vainquent nostre iugement en les iugeant, & son infiny pouoir iustifie toutes ses euures en les faisant. Car il est iustice absoluë, qui de soy mesmes est iustifiee. Toutesuoies, pour le suppleement de nostre ignorance nous laissa il sa parolle ès sainctes Escriptures, qui ne peuent faillir. Et par icelles bien entendues pouons de sa Iustice iugier, que l'establissement des Roys est fondé sur l'occasion de pechié ou peuple. Car se tous fussions iustes, crainte de seigneurie ne nous auroit mestier. Et comme es-
Rom. 1. cript l'Apostre aux Romains; *Le Roy n'est pas la cremeur des*
Timoth. 13. *bien-faisans, mais des mauuais. Et la loy n'est pas mise aux iustes,*
Rom. 7. *mais aux pecheurs.* Et ne fait pas à laissier, que à la requeste importune du peuple, leur fut baillé le premier Roy. Encores par Samuël preaduertit Dieu son peuple des corruptions, & de l'infection, que les pechiez des mauuais Roys respendent ou peuple par vicieux exemple: & neantmoins vouldrent auoir Roy.

Vn Prince vertueux est le soleil & lumiere de ses suiects pour les encliner à viure vertueusement. Et au contraire le Prince vicieux est comme vne fontaine enuenimee, dont tous les beuuans sont empoisonnez par mauuais exemple.

O quelle

O Quelle resplendissante clarté espart sur son regne vn saige & vertueux Roy Catholique! Certes, comme en iettant ses rais sur la terre le beau soleil abat, & depart les brouillas, & rend le iour cler: Ainsi le Roy droicturier confond, & * desprise toute iniquité, par l'egart de sa prudence, & r'adresse toutes choses à honnesteté par l'hõneur de ses iustes faits, & renommée. Las! au reuers qui pourroit penser la poison, & le venin, que l'inique & vicieux Roy seme par son Royaume! Car l'iniquité descend des grans aux menuz, & le peuple suit la fortune, & vit au patron de ses souuerains. Le Roy peruers fait ses subiects dissolus. Et à Prince sans sens, peuple sans discipline. Vn liure faulx escript faict errer ceulx qui y lisent: & ceulx qui le contre-escripuent adiouster faulx sur faulx. Et se le Roy est le liure du peuple où il doit prendre enseignement de vie, & amendement de meurs, quant l'original est corrompu, les copies en sont traictes faulses. Catarre qui descend de la teste eschauffe le foye, charge le cueur, empesche l'estomac, estouppe les entrailles, & altere tout le corps. Le vice qui du Prince redonde sur les subiects, peruertit l'ordre, trouble l'office, & empire la condition de tous les estats de son peuple. Car de la maladie qui meut du chief se sentent tous les membres. Entendent icy les Roys, & se ils congnoissent que en leur iniquité pend le pechié de tous, ils garderont leur dignité entiere sur tous, & vertueuse pour tous. Or en droit s'ensuit il, se les Roys furent establis à occasion du pechié du peuple, & à sa requeste, & les pechiez des Roys redondent és suiects; que sur ceulx dont vient l'achoison, & où se multiplie la coulpe, doit tourner la vengence. Tant est la nature peruerse des hommes, serue à paine, & obligée à correction, que puis que sa male inclination ne la puet tenir en regle sans Roy, elle doit souffrir la charge & affliction qui sourt des vices du Roy. Pourtant est puny vn peuple pour son Roy, & le Roy pour l'offence de ses hommes, quãt la dissolution leur est ouuerture de vices, ou sa negligence d'exaulcer les vertus, & reprimer les meffais, est commencement de leurs desordonnances. Grant mouuement de discipline & de meurs doit exciter les Princes à vertu, quãt leur bonté puet à tous proufiter, & leur iniquité tant nuire

* dissipe

*Et que le bien

à vn chacun. Et de tant comme* le bien est plus vniuersel & commun, est-il plus excellent: & par le contraire le mal plus damnable. Comme par vne mesme discipline se iugēt deux contraires, aussi dit le Sage, *Qu'à ceulx sera fait tres-aspre & tres-dur iugement qui sieent en haulx sieges, & que les petitz auront paine adoulcie de misericorde. Mais les puissans sentiront la puissance des fors tourmens.*

Comment vertu, qui descend de supernel habitacle, est celle seule qui faict florir, & durer les Royaumes: au contraire la gloire des mauuais, & seigneurie, n'est que comme feu d'estoupe de tres-petite durée.

OYez Roys, oyez ce que le grant Roy a ordonné de vous, & se vous aimez les honneurs & les magnificences, aimez vertu pour laquelle seruir les auez, & sans laquelle garder ne les pouez. Certainement vertu qui vient du ciel, où habitent les choses perdurables, retient la trace & la semblance du lieu de sa natiuité. Pour ce fait elle les puissances durer, & ceulx qui l'ensuiuent demourer en leur entier estat. Mais vice, qui naist de basse fragilité & de passion humaine & variable, iusques au mespris de Dieu, fait ses euures non durables, & les retraict au decheement de la foible impotence dont elles naissent. Car toutes choses retournent à leur principe. Et qui ne commence son euure sur affection vertueuse, & ne la conduit au * liueau, & sous la mesure de raison, semble à celuy qui edifie sur faulx fondement, & conduit son ouurage en tasche pour apparoir, non pas pour durer. Mais quelque beauté apparente qui se monstre, l'edifice neantmoins s'encline, & tend de son premier estre à dechiet & à ruine. Recorde toy des sentences escrites, & des choses experimentees, & tu les trouueras accordants en cest endroit. Car la gloire des mauuais & l'esleuement des indignes est comme le feu dedans l'estouppe qui peu y dure. Or prennent ils à coup authorité vsurpee, & puissance non deuë, & s'aueuglent en la vanité de leur fortune, quant pour le bruit des honneurs mondains, qui les estonnent, ils ne peuent escouter l'admonnestement de raison. Leur estat n'a point de pié ferme. Car chose de legier venuë legierement dechiet, & les arbres plus hastifs

*f. niueau

portent fruict de maindre garde, & de plus courte duree, que ceulx qui à longue attrempance & droit cultiuement reçoiuent leur meurté en la chaleur du soleil. Pource vois tu si peu regner ceulx qui en outrecuidance & par pechié s'auancent és haulx gouuernemens. Et comme leur haute pompe monte soudainemẽt, ainsi tresbuche leur estat, leur nom perist, leur auoir se pert, & leur lignage chiet en desertion en vn moment. Dauid ne pot ce merueilleux iugemẽt dissimuler, quant il disoit: *I'ay veu le mauuais esleué comme vn hault Cedre, & quant ie fus passé en moy retournant, ie n'en vey plus branche, tige, ne racine.* Psal. 36. vers. 37. Tu vois doncques comme les regnes & les puissances establies sans droicture, ou cõduis par déraison, sont non certains, & tirent le Roy & le Royaume à paine & à mort, qui est la soulde, & le guerredõ de pechié selon sainct Pol. Et ce loyer doit estre rendu selon la qualité des desseruans. Et pource faut il par force que les iniquitez du Prince (qui est publique personne, dont le meffait attrait vniuersel esclandre, & domaige) attrayent aussi telle generalité de paine sur tous.

Exhortation aux Princes de recognoistre que toute puissance vient de Dieu, qui est fondement radical de tout pouuoir.

ROys de ce bas monde enferme,
Où Dieu a mis fin & terme
Que nul ne peut trespasser:
Vostre pouoir n'est pas ferme,
Se Dieu ne le vous afferme,
Par qui main vous fault passer.
Que vault à tort amasser,
Et poure peuple lasser,
Quant vous estes de tel germe
Que mort vous fait trespasser,
Et vostre pouoir casser,
Dont souuent n'est plouré larme?
Se vostre cueur ne s'afferme
En Dieu, qui ferme & defferme,
Compter fault au rapasser.
Pour ce doit raison passer

Voz desirs, & compasser,
Si que Dieu les vous conferme.

Entendement demande à Foy, pourquoy sont punis les iustes auecques les mauuais.

ENTENDEMENT.

BElle doctrine & parfonde instruction se puet recueillir de tes parolles. Mais encores ay-ie vn scrupule sur la diuine iustice, de tant que elle punist les iustes ouecques les pecheurs, & les innocens met ou compte des peruers. Las! quantes iustes & paisibles creatures ont pourté la paine & angoisse de ceste guerre! Quans hommes de honneste vie en ont pris honteuse mort, & maintes cheuances bien acquises ont esté rauies & tollues iniquement? Ie voy les meschans & les reprouchables personnes comblez & habondans, les prudens & honnestes hommes mendians & disetteux. Chasteté longuement gardee en honneur est cõtraincte à vilain meschief, par necessité & par outrage. Homme n'a ce qui est sien, ne bien fait ne reçoit le guerredon de sa vertu. Mais la force fait vn droit à parsoy, & oultrecuidance vsurpe & s'attribue l'honneur sans la desserte. Où est doncques la diuine iustice, ou à quel temps est elle reseruee? quant iamais ne nous puet secourir ne redresser à plus grant besoing.

Foy remonstre que de l'affliction des bons en ce monde, ne de l'exaltation des mauuais ne se faut esbahir, & croire qu'en toutes choses Dieu est iuge droicturier.

FOY.

SE vostre bieneurté estoit és biens de ce monde, & vostre arrest s'y fichoit sans autre vie attẽdre, ou plus hault bien esperer; grant apparence auroit en ton argument. Mais la droicturiere & finable punition des damnez, & le loyer des bien-eureux n'est pas à acquerir les biens & honneurs trãsitoires de ce monde. Car qui void les maulx impunis, & les biens mal guerredonnez entre les terriens, puet penser ou qu'il est vne autre vie où tout est reformé par égalle iu-

ſtice,ou que celuy iuge,qui en ce mortel mõde nous maintient,n'eſt pas droicturier enuers tous.Et par ceſt argument ſ'efforcent aucuns de monſtrer la perpetuité de l'ame,la reſurrection du corps, & le general iugement. Mais il doit à chacun ſouffire ce que le Createur en a ordonné, & voulu par moy annoncier. Toutesuoies des pechiez publiques voit on toujours ça jus toſt ou tart exemple du courroux de Dieu, & execution de paine ſur les delinquans. Car quant les orgueilleux ſont pluſtoſt en haut eſleuez, tant treſbuchent-ils plus brief & durement. Et les cheuances mal acquiſes mettent l'acquereur à meſ-aiſe & en peril, & en ſoy eſpartant comme elles vindrent, laiſſent touſiours luy ou ſes hoirs reprouchiez & ſouffreteux.

ENTENDEMENT.

De l'eſtat des iniques laiſſons auenir comme Dieu ou fortune veult. Car en leur perte a moins de dommaige & de plaintes. Mais ſur l'affliction des iuſtes vueil-ie oyr ta reſponſe.

FOY.

Cuides tu cognoiſtre le iuſte d'auecques le pecheur, & eſtre certain du ſecret des penſees,dõt Dieu a reſerué à ſoy la cognoiſſance? Les punitiõs des hõmes ne ſont pas touſiours ſelon le preſent meffait, ne pas ne leur en eſt beſoin. Car ſe à tous propos qu'ils commettent pechié eſtoient punis,on les cognoiſtroit par ſpectacle. Mais Dieu premuni de toute miſericorde puniſt ſouuẽt les pecheurs quant il les trouue faiſant bonnes euures preſentes, pour la vengeance des meffaits qui ſemblent paſſez & oubliez. Ou temps du meffait n'eſt pas homme capable de la grace de correction & de penitẽce. Si le prent Dieu plus à chaſtiement, quant il eſt bien diſpoſé à le receuoir. Tant eſt longue ſa ſapience, & ſa iuſtice ſi enlacee à ſa pitié & grace, qu'il attent longuement à flageller les mauuais, en eſpoir de leur amendement, & remunerer les bons pour eſprouuer leur ſouffrance, & accroiſtre la perfection de leur merite. Mais il recompenſe ſa demeure par augmentation de grace, ou par agrauẽment de paine. Le medecin ne baille pas à boire au malade à l'appetit de ſa ſoif, mais choiſit &

attent l'eure au prouffit de sa santé. Et se le patient crie & se guermente de la durté de son mirrhe, qui le laisse en telle chaleur esleuer, pourtant n'est meu le sage Phisicien à luy ottroyer. Car telle compassion dommaigeable ressemble mieulx à cruauté que à pitié. Cest exemple meƈt sainƈt Hierosme mon greffier ou Prologue de la Prophetie Abacuc, qui en escriuant en la personne des hastifs desirs humains, contre la tardité & longue souffrance des iugemens de Dieu, forma la demande pareille à la tienne : & là en trouueras tu la responce plus amplement, & entẽdras comme l'ignorance humaine demande souuent à Dieu contre son salut. Et il, qui a donné à toutes choses lieu, & temps, & scet quant son aide & son secours, ou ses chastiemens nous sont salutaires, les depart non pas à nostre * affection, ne à l'eure de nostre desir, mais à sa voulenté raisonnable, & au prouffit de nostre perfection. Or ne te esbahis doncques plus, se tu vois souffrir paine à ceulx que tu reputes iustifiez. Car tu ne scés quel gaing espirituel redonde de ce temporel dommaige, ne quel pechié passé & couuert se tapit soubz celle iustice reputee.

*election

Entendement s'enquiert de Foy, pourquoy sont punis pour les fautes de l'administration publicque ceux qui n'en ont aucune charge.

ENTENDEMENT.

SAlomon, qui fu aprentif à ton escole, nous donna pour regle qu'on a le tourment par ce mesmes dont on fait le pechié. Comme doncques sont tourmentez pour les debatz publicques ceux, qui és choses publicques n'ont approuchement ny office?

Foy respond à Entendement, que non seulement ceux qui mal administrent la chose publique sont punis, mais aussi ceulx qui à tel damnable gouuernement ne contredisent, ou par flaterie & ambition y consentent.

FOY.

TOn erreur est fondée sur ignorance. Car tu cuides que celuy seul fait l'offence à Dieu, qui commet en appert l'execution du pechié. Autrement va. Certes les consentans ou qui de leur pouoir ne resistẽt: & les autres qui blandissent à la fortune des pecheurs, suyuẽt leur bruit, & cõ-

iôiſſent à leur vanité, ſont parſonniers & nourriſſeurs de pechié, & donnent le hardement de faire mal, & l'obſtination de continuer. Hàa! Entendement, ſi tu cognoiſſois tous ceux qui ſi long temps ont diſſimulé les iniquitez, dōt ceſte corruption epidimial eſt aduenuë, & quelz hommes ont honoré la vaine gloire des mauuais eſleuez, & quis l'ombre & le port ſous l'orgueil des authoriſez par iniquité: tu dirois que peu en a qui ſe peuſſent lauer de ceſte tache. Et vous tous François, qui auez rendu honneur aux eſtats vſurpez, & aux richeſſes rapinées, & non pas à vertu: pourquoy laiſſez vous ployer la grauité de voz courages à adourer & coniouyr ceulx, que leur deſuergongnee entrepriſe, ou voſtre folle ſouffrance ont eſleuez en authorité ſans merite? Comme vous pouez vous déblaſmer d'auoir en ceſt endroit commis * ainſi que vne publique Idolatrie, dont vos meurs ſont corrumpus & voſtre police peruertie? Qui eſt apres ces fautes celuy qui ſe iugera digne d'eſchapper la commune paine de voſtre Royaume? Les vns ont commis le pechié, les aurres en diſſimulant ont donné conſentement & adheſion taiſible au mal. Aucuns par non obuier aux publicques infectiōs ont eſté achoiſon de la croiſſance des maux, & multiplication des mauuais. Autres par encliner & tenir en reuerence & chierté les puiſſans diſſolus, leur ont donné cueur & entrepriſe de ſoy eſtudier à vice: & leur ont eſté la vergoingne de leur eshontee diſſolution, laquelle par volenté les fauoriſans ont enſuie, & deſirée. Encores te di-ie que ſe aucuns y a entre les autres vertueux, ou Dieu les oſte du mōnde, qu'ils ne ſoient infects par la contagion des autres, ou les preuient & retrait par affliction, & par aigre paine, à ce que la vanité des delices ne les ſeduiſe parmy les mauuais. Auec ce, croy que les vicieux ſouffre la diuine clemence viure, ou pour attendre leur correction, ou pour exerciter à vertu les bons entre les aguillons des crimineux. Laiſſe deſormais ceſte queſtion, & te ſouffiſe de demourer en ceſte ſaincte & humble pēſee, que celle verité infinie, qui de nos biensfaicts ne peut mieulx valoir, ne par nos faultes empirer, tiēt ſur tous egalle & droicturiere Iuſtice, nō pas par nous, ne pour nous, mais par l'eſſentiale perfection de ſa naturelle bonté.

*comme vne priuee

Entendement interroge Foy, pourquoy l'Eglise est affligee.

ENTENDEMENT.

IE me contente de ceste submission deuote. Mais pourquoy Dieu souffre sa saincte Eglise, & ses sacrez ministres ainsi defouler, viltoier & mespriser, voudroie-ie bien encores, s'il ne te desplaisoit, enquerir : & ne m'en puis deporter quant ie voy les Prestres à Dieu desdiez, & les Moynes benoitz, & le Clergé sur tous autres mocqués, & enuahiz les premiers, & les biens des Eglises abandonnez en proye, & en rapine. Et tu souuerain Pastour, pourroyes s'il te plaisoit, ton Eglise & tes ouailles preseruer de toute violence, & de guerre : comme tu ayes deffendu d'y main mettre, & sentencié en saincte Escriture, que *qui leur touchera, touchera la prunelle de ton œil.*

L'ambition, auarice, & mauuais exemple de vie Sacerdotale est cause que l'Eglise est affligee, & l'honneur d'icelle tant amoindry. Et tout ainsi qu'en sa naissance par poureté & humilité a esté esleuee, maintenant par richesses est vilipendee, & son honneur aboly.

FOY.

Cap. 2. MAlachias le Prophete t'en donra la solutiõ, par la bouche duquel Dieu ietta la malediction sur l'iniquité des peruers hommes d'Eglise, en leur disant : *La bouche des Prestres est une espargne de science & de doctrine, qui doit rendre compte de la bonne obseruance de la loy. Car le Prestre est comme vn Ange messagier du Dieu victorieux. Et vous Prestres qui auez foruoyé de la droicte voye, & escandalizé le peuple par le mauuais exemple de voz vices, & rompu le conuenant de saincte purté, que vous m'auiez fait ; ie iuge & dy que pour la transgression de vostre sainct estat vous serez abaissez & foulez au dessous des autres, & chacun vous courra sus & mesprisera, cõme le reprouche du monde.* Ce sont parolles diuines, & maintenant sont les cas commis, la paine executee, & la prophetie aueree. Ne vois tu l'orgueilleuse pompe, l'insatiable ambition, & les meurs eshontez de ceux qui se dient ministres de Dieu, & seruent au monde ? Tant en est huy qui quierent la praye des reuenues, les fruicts des benefices, & le seruice de Dieu & salut des

des ames laissent en nonchaloir? A autruy commettent ils voulentiers le deuoir de l'office: mais ils retiennent pour eulx le prouffit. Ils vaguent par les desirs mondains, & s'ingerent aux vanitez des Cours temporelles, & aux occupations des euures layes; & à toy Dieu du Ciel, dont ils veulent estre dits vicaires sur terre, laissent ils conuenir de ton Eglise. Ha! vray Dieu, tant perilleux vicariat ne se doit tant hardiement demander, pour l'executer si negligemment. Et me merueille comme * homme ose prendre orgueil & presumption pour dignité de benefice, dont il desdaigne le mystere & le deuoir. Las! non pas le deuoir & le sacrifice seulement ont ils en mespris, mais se hontoient de vestir l'abit & de garder l'estat de leur profession: & tiennent à honte l'Ordre dont ils conuoitent & prisent tant l'emolument. Puis doncques qu'ils ne honnorent leur dignité, qui les honnorera? Se ils desdaignent saincte Prestrise, qui la prisera? Se elle leur est à vergongne & à charge, de qui sera elle loüee & soustenue?

*puet homme

O saincte mere Eglise, tu fus fondee sur humilité, qui est la premiere pierre de l'edifice de Iesus-Christ, & par humilité gardée sous la cremeur de Dieu, & esleuee en exaltation sur le monde. Maintenant par orgueil contre Dieu te fault tourner en depression sous les mondains. Tes ministres, & predicateurs de Foy furent iadis en sang martirez. Et ils sont ades tirans d'argent, & negociateurs de la terre. La saincte conuersation du Clergié esmeut pieça les couraiges des Princes, & des conquereurs à toy donner, & la dissolution des Clers enhardit ades chacun à leur tollir. Et tu Dante poëte de Florence, se tu viuoies ades, eusses bien matiere de crier contre Constantin, quant ou temps de plus obseruee religion le osas reprendre, & luy reprouchas en ton Liure, qu'il auoit ietté en l'Eglise le venin, & la poison dont elle seroit desolée, & destruicte. Pource que il dõna premier à l'Eglise les possessions terriennes, que aucuns autres auctorisez docteurs luy tournent à louange, & en merite. Qui te mouuoit à si Catholique Empereur enuair, & blasmer, fors les scismes, les discords, les desordonnances, & iniquitez que tu veoyes naistre en l'Eglise par l'abondance des richesses du Clergié? qui sont nourriture

d'ambition,& d'enuie;ainsi que la gresse est nourrissement de feu,& l'uille de la flamme.Ie ne t'accorde pas que pour l'abus des receuans soit frustree la charité du donneur. Et se les Clers ne peuent abuser des possessions sans damnation,il ne s'ensuit pas que Constantin* ne fist chose de bonne entente à les donner sans son pechié. Ainçois doit la punition tourner sur les abusans,non pas sur luy qui les donna pour en bien vser, & affin que necessité de viure ne induisist & menast à pechié les ministres de saincte Eglise, ou que la simple poureté de l'Eglise ne fut foulée trop de legier par temporelle puissance,ou desdaigneuse disette. Vray est qu'il ne les donna pas aux hommes, mais à Dieu. pource qu'il veoit que l'Eglise,& mesmes l'ordre Catholique estoit comme en voye d'estre delaissee, pource que peu de gens se ingeroient au lieu sainct Pierre recueillir, pour le petit prouffit ou reuenu qui y estoit. Et lors Constantin meu au bien & releuemēt de l'Eglise, luy donna les possessions terriennes qu'elle tient, qui depuis s'est augmentée des dis   mes & oblations courans, auecques les censiues & offertes ecclesiastiques,qui est le droit patrimoine du crucifix,qu'il acquist de son precieux sang par sa tresdouloureuse passiō. Tant seulement en sont les Prestres dispensateurs, & ministres, & en tiendra Dieu la raison & le compte sur ceulx qui les veulēt posseder comme leur chose,& enrichir leurs parens, & accroistre & augmenter leur temporel patrimoine.

Ms. ne les peust bien dōner sans pechié.

Comment la negligence des Prelats,& dissolution des bas Prestres,engendrent le scandale en l'Eglise.

O Sainct Prophete Dauid, tu preuoyés bien ceste abusiō en esperit,quant en parlāt de ceux qui vsurpent le Sanctuaire de Dieu ainsi que leur propre heritage, tu les condamnas à estre comme la roë, dont le dessus reuient au dessouz, & comme l'escouble deuāt le vent qui n'a point d'arrest ne de duree. Ta parolle est à present confermee par l'euure. Car la moleste oppression du Clergié de France (dont tu Entendement te guermentes) & la persecution des Prestres de * Bahaingne occis ou dechassez nous en

** c'est Boheme*

sont certains. Ne plaise à Dieu que telle confusion se multiplie en pis sur son Eglise. Et pour vray, l'estat present fait la sequelle auenir moult douteuse, puis que les pechiez du Clergié prouoquent si auant l'indignation de Dieu, & attrayent la hayne & mespris de ses loix. Car celle secte perilleuse a plus de fauteurs que d'aduersaires. Et se la racine en est en Bahaingne, les branches & les rainsseaulx s'estendront ailleurs, & voudra chacun tollir à l'Eglise ce qu'il ne luy donna pas. La dissolution des bas Prestres commainça ceste playe en Bahaingne, & la negligence des grans Prelatz la fera croistre & durer par tout, qui tant fuient les saincts Conciles comme les mauuais enfans l'eschole. Plus y a, car ils veulent estre crains, & fulminer de leger sentences, & excommeniemẽs sur les peuples pour menues debtes, & pour chacune legiere achoison; & ils ne doutent la sentence du Prestre perdurable, qui puet lier & absouldre, & qui offrit son corps & sa vie pour noz pechiez. Nous voyons que tout ordre & reigle de saincte Prestrise est bestournee, & qui est dure chose, les subiects se veulent maintenant tous exempter de leurs Prelats. Mais plus dure chose y a. Car les Prelaz se viuent & contiennent cõme exẽpts du deuoir de leur estat, & de la cremeur de Dieu. Cognoissent au moins que Iesus-Christ est le souuerain Euesque de l'Eglise, dont le Testament fut de humilité & de charité, & du iugement duquel nul ne pourra appeller. Lors leur vendra à memoire la reuelation d'Ezechiel, qui hautement maudissoit les pastours qui ne paissent que eulx mesmes. Si auront frayeur du grant mechief dont Dieu les menasse. Ie me tais des simonies & contractz illicites. Car l'air se obscurciroit de la seule recitation. Et si ne vueil point trop auant entrer à detester la promotion des indignes, dont l'Eglise gemit, & ie m'en plain, & les Royaumes en chieent tous en detriment, & en reprouche. Dieu! quel merueille se ils en sentent la debilitation, & le dommage, puis que les Roys procurent telles promotions, dont leurs Royaumes ont faute de conseil, disette de doctrine, exemple d'iniquité, & spectacle d'ignorance? Or as satisfaction de ton doute, & plaindras desormais moins l'opprobre & la vexation du Clergié, se tu penses bien que la dignité de l'estat fait la gra-

Ezech. 34. & Ierem. 23

uité de l'offence. Car à ce mesmes propos, te dy au contraire de la crainte de Dieu, qui a deffendu de toucher à ses ministres. Certes qui abuse de son priuilege il le pert, & qui se transporte en aucune apostasie, ou irregularité, il est hors d'administration Ecclesiastique, & priué de tout son priuilege.

Entendement s'enquiert pourquoy sont polluz & gastez les saincts lieux des Eglises, puis qu'ils n'ont en rien mespris.

ENTENDEMENT.

ENcores remaint le doute de la violation des Eglises, & pollution des saincts lieux, dont l'iniure est à Dieu, non pas à ses ministres. Car l'iniquité des vicieux Prestres n'encoulpe en rien l'immunité des saincts temples.

Dieu souffre que les Eglises soient selon l'opinion des hommes polluës & maculées, pour punir l'ambition & vaine gloire des Prestres, qui s'attribuent sous l'ombre de l'Eglise l'honneur deu à Dieu.

FOY.

IE te renuoye à Ezechiel. Là liras tu comme la vanité des Prestres, qui s'enorguillit és magistras du temple, & se delite és honneurs deus à Dieu, & vsurpez par eulx, est punie en ce dont elle quiert sa desiree vaine gloire: & la permissiõ diuine souffre violer les saincts lieux pour abatre le violent orgueil de ceulx qui s'en attribuẽt l'onneur & la seigneurie arrogãment. Neantmoins la diuinité du Tout-puissant demeure inuiolable, & les lieux qu'il a sanctifiez n'empirẽt pas leur dignité par l'indignité des hommes. Se polution ou sacrilege est fait ou temple, la conscience des faiseurs est premier polue, & leur foy violee, ne la tache n'en demeure en l'Eglise, mais és ames des pecheurs qui le font, ou pour qui pechié Dieu le souffre faire. L'euure est de soy vile, mais toute la vilté en tourne sur les coupables de la vilennie. O Chrestiens que Dieu a esleus parsonniers de vie perdurable, & qui apportastes du sainct baptesme la marque, & l'enseigne de Iesus Christ vostre Dieu & vostre Seigneur &

maistre : comment osez vous violer ce qu'il vous a laissé ça ius pour vostre sanctification, & pour sa memoire? Dont auez vous cueur qui vous esmeuue, ne piez qui vous portent à entrer par violence, & par pechié, le lieu où vous deuez recourir, pour estre purifiez de pechié ? C'est le retrait des repentans, & vous y faictes attrait de larrecin ? C'est le lieu de reconciliation, & vous y exploictez par force les conseils de iniquité? Vous ostez à Dieu, dont tout vient, ce qu'il a retenu & consacré à luy pour sa part. Et il vous forclorra de participer à sa grace. Ie me esbais comment les mains sacrileges peuent obeir au cueur endurcy à executer si grief malefice, dont l'iniure est à Dieu directement. Et pourquoy creature ose tant presumer contre Createur, qu'elle face rebellion au Tout puissant, & force en la maison du Prince de toute verut.

Que mescongnoistre Dieu, & ne faire exercer Iustice, est cause de la ruine des Royaumes, & perdition des batailles, & de tous maux.

SAichent tous, & vous François, que descongnoissance de Dieu, & faute de Iustice vous ont acoustumez à sacrileges. Apprenez, se ne le sçauez, que ceste seule offēce souffist à confondre Royaumes & Seigneuries, à destruire & dissiper ostz, & batailles, & pour le peché d'vn, faire ses consors mal-heureux. Car l'offence est si damnable, qu'elle forclost toute grace de biē faire, & tout cueur de prouffiter en vertu. Pompee apres tant de victoires establit ses cheuaux ou temple de Salomon, & depuis ne fit fruict à soy, ne à la chose publicque de Rome, ne honneur à sa renommee; ains de toutes ses entreprinses ne luy aduint sinon descōfitures, fuittes, & villaine mort. Heliodorus, qui vint pour rober le temple, fut feru par punition de Dieu deuant tous. Antioche despouilleur des temples fut mangé de vers, & sa chair tourna en pueur, & pourriture luy viuant. Et le Royaume des Assiriens fut translaté aux Persans & aux Medes en la fin du regne de Balthazar pour les sacrileges de son pere. Trop ne pourroye detester cestuy horrible meffait, dont l'offence est à Dieu seul, & à luy seul a reserué la vengence. Car religion est de si grant excellence, que mesmes des

Macha. 3. Ibid. Ibid.

temples des païens efforcer a Dieu souffert auenir punitiõs publicques. Et combien que les Idolatres attribuassent diuinité à choses vaines, toutesuoies n'a il pas voulu que mespris on force fust faicte sans paine en lieu dedié par eux au titre de deité, pource que les mescreans ne deuoient sainnement villener ne mescraindre ce que par erreur ils adouroient comme Dieu tout-puissant. De ce eurẽt les Gaulois experiment apres la prise de Rome, quant ils voulurent

*enuahir

*assaillir le temple d'Apolon en Delphos, où ils perdirent la multitude de leur ost, & la force de leurs armes fut dissipee & destruicte. D'autres exemples te donnera Valere largement. Et se tu prens garde aux cas à auenir, tu verras tous ceulx cheoir en miserable vie, ou finer par honteuse mort, qui se sont forclos de l'aide de Dieu par la nuisance de ce pechié.

Paul. ad Heb. ca. 10.

De saincte Foy Chrestienne
Nous fut la Foy ancienne
Et table Moïsienne
Ia pieça figuratiue.
L'autre Loy fut terrienne
Et ceste est celestienne
De pechie Physicienne,
Et reconciliatiue,
Saincte, & viuificatiue,
De damnation craintiue,
Ou de gloire expectatiue.
Quant le grant iuge vendra,
Duquel la sentence viue,
Finale, & diffinitiue,
Contre qui nully n'estriue,
A perpetuel tendra.
Là vn chacun attendra
Le loier que Dieu rendra
Tel qu'à l'euure appartendra,
A l'egal de sa desserte.
Le haut orgueil descendra,
L'umble cueur és cieulx tendra,
Le foulé se soustendra,
Lors sera Iustice ouuerte,

Et pouureté recouuerte,
Et malice descouuerte,
Plus ne se tendra couuerte
La iustice droicturiere.
L'heur mondain cherra en perte,
Equité sera aperte
Et de tous sceuë, & experte
Des iugemens la lumiere.
Si n'est droit que homme se fiere
En presumption si fiere
Que ades trop doubte, ou enquiere
Sus diuine prouidence.
Mais Clergié qui a science,
Sens, ou grant experience,
Prelature, & audience,
Et les biens de Dieu demande:
S'il n'a humble patience,
Religion, continence,
Et craintiue obedience,
Tant est sa coulpe plusgrande,
Il peche, & autruy escande,
Il enfrainct ce qu'il commande,
Dont Dieu luy fera demande
Au iour du dernier arrest.
L'Euangile dit & mande,
Que l'Eglise en tel commande
Souffre necessaire escande,
Mais se garde par qui c'est.

Comment Entendement s'esbahist & s'enquiert comme se peut faire que affliction tant dure au Royaume de France.

ENTENDEMENT.

COmbien que tes sainctes resolutions ayent humilié ma pensee à bien sentir de la diuine Iustice: si vouldroi-ie oultre bien entendre, comment la punition és parties de nostre Royaume dure si longuemẽt, & que tousiours croist & agrege puis vingt ans.

FOY.

Dy moy combien a que tes Princes & le peuple François commencerent à laschier leurs cueurs à vilté & à polution d'onneur & de vie,& ie te respondray par apres.

ENTENDEMENT.

Ie confesse que de noz iours auons peu veu qui ait gardé honnesteté de vie, grauité de meurs, ne purté de conscience : ains a chacun applicqué l'auctorité de sa puissance,& l'abondance des biens, à l'appetit de son vain desir, plus que au debuoir de son estat.

Comment le Royaume de France est en affliction,pour l'obstination de peché, pour le contemnement des corrections de Dieu, pour auoir laissé la vertu des progeniteurs, & par ambition auoir voulu le gouuernement du Royaume.

FOY.

ET se Dieu a si longuement souffert vos meurs obstinez, & attendu l'amendement de vos dissolutions, comme ne pouez vous soustenir l'equité de sa Iustice? Vous voulez qu'il vous souffre viure iniques & mauuais, & ne le pouez souffrir iuste & droicturier? Ses corrections vous ennuient si tost,& il a tant longuement enduré vos deffaulx? Mesure temps à tẽps, & tu trouueras que les pechiez ont trop plus duré que les penances. Car ils commencerent long temps auant la paine: & si durent, & multiplient entre les chastiemens. Tu veux que Dieu destourne son flaiel de dessus les pecheurs: & ils ne veulent destourner leurs cueurs de pechié. Comme seront ceulx dignes de sa paix,qui le prouoquent à greigneur indignation? Le beuf qui estriue contre l'aguillon est poinct doublement. Et qui resiste à discipline,& mesprise correction,sera mesprisé du correcteur. Et se vn fils empoigne par rebellion la verge de son pere,le pere recourt au baston qui est plus dur,& oblie le chastiemẽt de discipline pour la rigueur de punition. Et par la bouche du Sage mande Dieu à ceux qui mettent en nonchaloir sa doctrine, & mesprisent ses chastiemens,qu'il se rira en leur mortel misere, & se mocquera de leur soudaine confusion. Visez,vous François, & ramenteuez à vous mesmes, comme vous

me vous auez vescu puis le trespas du Roy CHARLES quint de ce nom, qui vous laissa le Royaume comblé de biens, eureux de paix, & seur d'ennemis. Auez vous bien vsé de celle haulte prosperité? Vos predecesseurs l'acquirent par exercice de dignes euures, & par vsage de vertu. Et les successeurs la perdent par nonchalance de biens-faicts, & par abusion de puissance. Dieu la donna par le merite des bons peres: & il l'a tollue aux enfãs forlignez, pour leurs demerites. Vos grans chiefs s'estudierẽt dés lors à embrasser la seigneurie, & à enuie entre eux mesmes. Ceux Princes, qui par aage, & par aineesse deuoyent estre patrons d'onneur, & mirouër de parfection, furent monstre de pompe, & aguillon d'enuie. Les vieulx se * assentirent à ambition pour surmonter l'vn l'autre par arrogance: & les ieunes apprindrent à corrompre leurs meurs ensemble par faute de doctrine, & par dissoluë compaignie. Or ont tant bien retenu l'emprainte de legiere vanité, qu'ils ont voulu viure comme galans en prodigalité oyseuse, & soy vestir comme iongleurs en habit desroyé: ne la desattrempance de leur courage ne s'est peu celer soubz la desguisure de leur habit, & le desroy de leur maintien a mis en mespris l'obstination de leur sens. Les nuits leur ont esté trop courtes pour leurs desuergõdees plaisances, & les iours trop briefs pour dormir és liz sans exploit prouffitable. Que ont ils gardé des excellẽces * seigneuriaux, & retenu des dignitez des Princes, fors le nom faint & vain seulemẽt, dont leurs euures les dementẽt, & desdient? Voulentiers reçoiuẽt les reuerances, & la crainte des suiects auec l'emolument des terres. Mais le fais de bon gouuernement, & la charge de tranquilité, & de Iustice (qui sont les fais de leur principal charge & office) ont ilz abandonnné. Cuidoyent ils seigneurir contre nature de seigneurie, & regner maugré la voulenté & l'ordonnance du Roy des regnans? Il ne se puet faire. Car toute puissance est de Dieu, & les Princes sont ministres & instrumens de sa saincte prouidence. Et que fera l'instrument sans l'ouurier, quant l'ostil, qui n'est pas propre à son ouurage, il puet mettre ius, & reprendre vn autre. Tu homme mortel veulx gouuerner le peuple de Dieu contre son vouloir, & sans sa crainte, & il t'assuiectira maulgré toy sans t'y

*assubiectirent

*Royaux,

appeller. Gens aueuglez d'onneurs seigneurisans verbaument sur les pouures,& vrais subiects & serfs des iniquitez, & des vices; pensez que cil qui vous a donné naistre vous bailla seigneurie, & cil qui vous fait retourner en poudre, & en vers pourris, la vous puet retollir. Roy qui portes couronne & sceptre en ce monde, qu'as tu dauantage sur vn pouure berger: ou que t'a donné nature,& ton pere plus auant, fors ce que Dieu y a mis par priuilege de grace? Tous estes d'vn germe,& entrez en ceste vie fraesle nuds, & plorans:& en yssez despoillez, vils,& abominables. Or n'y pouez riens prandre pour vous, se non vostre repas viatique: ne rien en emporter, fors la tache de vos deffaux, ou le merite de voz vertus. Et vous vsurpez violemment, ou indignement exercitez l'office diuin, & tournez en vostre priuee gloire,& à vostre plaisance & prouffit, ce qui est estably pour l'onneur de Dieu, & pour l'vtilité de tout le peuple. Qu'est seigneurie sinon auctorité humaine sous la puissance de Dieu establie, pour garder loy à l'vtilité publicque & paix des suiects? Autrement en voulez vser. Car vous en faictes violence brutale en mespris de Dieu, abandonnee à rompre la loy, pour le delit ou rapine priuée ou trouble des suiects. Il vous semble, que seigneurie vault autant à dire comme puissance de mal faire sans punition. Cuidez-vous tenir de Dieu, * par paraige, & parier auecques le non-pareil? vous luy deuez foy,& hommage, & seruice comme ses creatures, & auec ce comme ses ministres, & à son peuple iustice, garde,& droicture, comme administrateurs,& commis. Et se vous ne le faictes, il reprendra son fié,& reuoquera vostre commission, & vos mauuaistiez mettra en perdition, & baillera sa vigne à autres vignerons, qui la cultiueront pour faire fruit en droicte saison. Les seigneuries qui viennent par hoirie furent au premier commécez en fourme de election: & l'exellence vertueuse de ceux qui à ce furent esleuz, les rendit dignes de tel honneur, & depuis tournerent à leur premier hoir par permission du peuple. Et qui fit ce, fors la confiance de nature, & l'esperance de l'honneste nourreture & saincte doctrine des bons parens? Car naturelle vertu procrée communemét ses effects semblables à leur cause, & de bons peres engendre vray sem-

* en pairie

Rom. 13.

Matth. 7. & 12.
Luc. 6.
Hora. Od. 4. lib. 4.

blablement les bons fils. Le sens,& grauité des vaillans parens se espart,& communique à leur generation, par vsage de bien en doctriner, & frequentation des hautes euures. Ainsi plusieurs communitez ont accepté seigneurie hereditale nommee Royaume, comme plus perfaicte, & semblable au regime vniuersal qui tout deppend du chef, lequel est commencement, & fin de toutes choses creées. Car là est perfection acheuee, où la fin & le commencemẽt se reioingnent, & que multitude est ramenee à l'vnité d'vne simple & indiuisee puissance, qui est dicte ou appellee Monarchie. Autres ont accepté les magistrats de homme choisy, & exaucé en seigneurie, ou principaulté pour sa vertu. Et ceste principauté s'appelle Aristocracie, qui est à dire puissance de vertu, de laquelle vserent les Senateurs de Rome, & les Venitiens en l'institution de leur Duc en vsent encore. Aucuns y a qui se gouuernent par personnes establies à presider certain temps, pour garder le iour, & l'equalité à chacun de la communité en auctorité, & puissance en son endroit, selon les estas & richesses. Et ainsi instituerent les Florentins leurs Prieurs des arts, & Conseil des Anciens. Et ceste puissance s'appelle politiquement Thimocracie, qui est en commun parler, election, que aucuns par l'instabilité doubteuse de souuent changer seigneurie, & affin de oster achoisons de diuisions au choisir & partialitez de gouuerner, ont escheué, & mieux aymé cõtinuer par ordre de nature, & reigle de doctrine leur seigneurie en vne morigenee maison, & glorieuse lignee, que souuent choir en tumulte de mutations, de discords, & d'enuies. A ces trois politiques especes sont opposites trois inciuiles vsurpations de maistrise. * C'est à sçauoir Tyrannie, confusion populaire, & pluralité seigneuriale.

Arist. lib. 1. Rhet. ad Theod. ca. 8. Idem cap. 7. lib. 4. politic. & d. cap. 8. 2. ad Theod. quâ Aristocratiâ vocat optimatum electionem.

*Ms. au Royaume contraire, Tyrannie à Aristocracie, en laquelle peu de gens veulent maistriser par iustice, Oligarcie, Timocratie, Democratie, qui est gouuernement populaire, en confusion & sans ordre.

Comment Foy deplore les notables & vaillans hommes qui souloient estre en France, & par lesquels elle a esté exaltee, regrettant la corruption de maintenant, & deprimee nourriture des Gentils hommes.

O Noble Maison des fleurs de Lys, qui tant as engendré de haux hommes, & fleuri longuement par la renommee de tes glorieux Roys en vn mesme sang & famille! où est la magnificence honnoree de ton estat? Qu'est deuenuë la loüable ordonnance de viure, la monstre de hõnesteté, la constãce de courage, & de meurs, & la haultesse de cuer & d'entreprise, que tes deuanciers laisserent aux successeurs? Tout est corrõpu, chasteté qui souloit tenir tõ estre certain, par son eslõgnemẽt la laisse souspeçonneux. On nourrist les ieunes Seigneurs és delices, & à la fetardise, dés ce qu'ils sõt nez c'est à dire qu'ils apprẽnẽt à parler. Ils sont à l'escolle de gouliardies, & viles paroles. Les gẽs les adourẽt és barseaux, & les duisent à descongnoistre eux mesmes, & autruy. Qui est celuy tãt ignorãt, qui ne sache bien que à l'entour d'eux se ingerent par presumption, ou entrent par faueur, hommes qui ne les *seuffrent informer de science, ne vsager à quelque bon ouurage? Ne vois tu que desordonnance a si desreiglé celle police, que ceulx sont duis aux aises priuees, & conduis en la paresseuse negligence, qui sont ordonnez pour trauailler au commun bien, ainsi que s'ils estoient seulement nez à boire & à menger, & le peuple fait pour les honorer? Plus y a. Car ce fol langage court auiourd'huy entre les Curiaulx, QVE NOBLE HOMME NE DOIT SCAVOIR LES LETTRES, & tiennent à reprouche de gentillesse bien lire ou bien escrire. Las! qui pourroit dire plus grant folie, ne plus perilleux erreur publier? Certes à bõ droit puet estre appellé beste, qui se glorifie de ressembler aux bestes en non sçauoir, & se dõne loüange de son deffaut. C'est trop oublié le priuilege d'umanité pour viure brutalement en ignorance. Car se homme a excellence sur les bestes par sçauoir, bien doit surmonter les autres hommes en science, qui sur les hommes a seigneurie. Si ne sçauroye reprendre celuy qui dit, que le Roy sans lettres est vn asne couronné. Par ainsi il ne faut douter que seigneurie & seruitute sont establissement de loy raisonnable, non mie don de fortune. Et se tous sont egaux humainement quant à l'engendrer & au naistre, cil qui par la loy a preeminence de gouuerner, doit auoir par exercite perfection de cognoissance. Il est clair que domi-

* sceuent

nation & seruage sont instituez par statut humain, mais ils ont leur commencement en la faculté de dame Nature. Car ceux qui Politiques nous escrirent, ont baillé par conclusion que les hommes d'esleué entendement sont habilitez par le don de Nature à gouuernement & seigneurie. Et les rudes qui ont leur vigueur és forces corporelles sont deprimez & donnez à naturelle seruitute : ainsi que le corps mortel est subiect à l'esprit pardurable. Et se tu veux sçauoir dont est source telle ianglerie mensongere, penses que les mauuais officiers ne peuent conuenir auec le Prince sage, & seruiteur desloyal desire maistre ignorant. Car vice est fondé d'ignorance, & nourry sous tenebres, & loyauté requiert cognoissance & lumiere. La sottie d'vn petit homme ne nuist gueres qu'à luy seul: & peu d'autres se soubtillét à le deceuoir. Mais Prince non sachant trouble l'estat d'vn chacun, & est la targe des mauuais, & la couuerture des crimes. Doncques doit auoir sçauance de tout cognoistre celuy qui tout a en garde. Car la discretion d'eslire & sens d'escheuer est seant à l'omme, que tous contendent à plus vouloir approuchier par auctorité, ou surprendre par malice. Et plus doit cautement & sagement aller cil qui plus perilleusement doit trebuchier. Et par raison cil a besoing de sçauoir sur les autres qui ne puet errer sans dommaige des autres. Ia pour telles legieretez de parler & faute d'entendre, ne sera faucée la sentence du diuin Platon, qui tenoit les seigneuries & choses publicques pour heureuses, quand les studieux hommes & parsons en haut sçauoir les gouuernoient. Salomon le Roy tres-saige & paisible en fait la preuue, quant tant de Liures de saincte doctrine escriuit, & par sens & science dissipa toute iniquité, & ietta de sa seigneurie en son temps meschief & discordes. Auicenne qui profundement attaingnit les secrets de Nature, & vous laissa les belles distinctions de Philosophie & Medecine en son Liure des Canons fut Prince d'Aboaly. Et son ennemy Auerroes commentateur d'Aristote estoit des Ducs de Grece. Iulius Cesar heureux de victoires, & glorieux en empire, n'estoit-il Orateur & Philosophe excellent, & trouuons ses orations escriptes, & des euures d'Astrologie par luy amendees? Et se les Histoires sont veritables, l'Almaje-

Dial. 5. de Iusto. inf.

Suet. in Iul. Cesare. cap. 55. & 56.

ste, & autres principaux liures des celestiaux sciences sont attribuees à Ptolomee Roy d'Egypte, qui assembla la noble Librairie en son pays, dont nul ne pouuoit estimer le nombre de volumes. Et Mitridates Roy de Pont comprint tant de science qu'il parloit par xxij. langages à xxij. natiōs qui sous luy estoient. Ne scez tu que és premiers ans furent les sept artz appellez liberaux, pour ce que les Princes, & les liberalles & franches personnes y estudioient? Et aussi par iceux sçauoir vient on à liberté, & par liberté à franchise, & seigneurie. Et d'autre part, les haux hommes qui premierement establirent principautez, & firent les Loix, par qui le monde est gouerné, furēt ensemble Princes, & Clers sçauans, & puissans Cōseillers, executeurs & conditeurs des Loix par leur sens, & conseruateurs d'icelles par pouoir vigoureux. Et plus se asseurerent ou sçauoir que ou pouoir. Car sçauance est de soy mesme puissante d'acquerir & accroistre pouoir. Et puissance sans sens, est comme vn arc sans corde, & comme vn beau bras paraliticque bien formé d'os, & de chair, & de nerfs, & desgarny de sensitifs esperits. Qui augmenta plus Rome à venir à seigneurie, que les artz liberaulx, que Numa Pompilius par grans amonitions de science annexa aux loix morales, & policiennes, & aux faicts triumphaux de Romulus son predecesseur; iugeant que euure de faict, supposé que executee soit, se elle n'est ratiffiee par la loy de prudence, n'est comme point durable? Quant Licurgus, & Phoroneus ou temps des Grecz, & depuis Iustinian, & les autres Empereurs Romains eurent estably & ordonné les loix, ils reseruerent aux Princes le pouoir de les interpreter & soustenir. Autrement elles eussent esté faictes en vain. Car la loy escripte est de soy morte, & sans vigour. Mais le Prince est la loy viue, l'ame & l'esperit des loix, qui leur donne pouoir & vertu, & par son sens & adressement les viuifie. Et puis que és loix, & escriptures est la prudence & le sens humain : indigne chose est, que celuy demeure non sçachant qui est la vie des loix, & l'addressement du sçauoir du monde. Par ceste descongnoissance tels Princes ont voulu viure seigneurs des hommes & subiects des vices, ils ont descongnu Dieu leur souuerain Roy pardurable, & il les a faitz estre descon-

Val. lib. 8. cap. 7.

gneuz par leurs temporels subiects. Ils ont voulu soubsmettre humaine raison à leurs mondains desirs, & il les a soubzmis à sa raison eternelle.

Le peché de blaspheme, vie voluptueuse, & paresse, ont mis les François en la seruitude de leurs ennemis.

O François, François! vous auez par vne damnee & accoustumee blaspheme despité le nom de celuy à qui tout genoil se doit flechir, & il vous a par l'vsance de sa Iustice mis en blasme, & en reprouche des nations, & fait ployer vos corps, & encliner vos testes deuãt vos ennemis. La vie outrageuse est tournée en miserable mort, vague & voluptueuse vanité en estroite prison, & fierté orgueilleuse en tres-humble & ployante seruitute. Cognois tu cest endroit que negligence marâtre de vertus & mere de follie tire l'omme à basse renommee & en indignité de seigneurie? Par semblable est malheureuse ignorance imperfaicte en soy, & en ses euures impotente. Et qui laisse la congnoissance de Dieu & de son office, pour suir comme les bestes mues ses seulz deliz, grace & seurté le delaissent, & paine, honte, & misere le poursuiuent iusques en vergongneuse fin.

ENTENDEMENT.

Retourne à l'interrogatoire premier, duquel tu me sembles auoir vn peu esloingné. Et me contente de la longue duree de nos maulx.

Comment l'ire de Dieu dure sur les pecheurs tant que dure leur iniquité.

FOY.

MAis excuse se tu scez la tres-durcie & longue obstination de vos cueurs, ains que tu accuses la longueur de tõ iuge. Et se il delaye à soy appaisier, plus delayez vous à vous repentir. Tousiours aura sa main à ferir estendue, Psal. 7. vers. 13. tant que son peuple ait retourné sa face vers luy en humilité. Crainte & humiliation attrait misericorde, & mespris & murmure aggraue vengeance,

ENTENDEMENT.

Quelles autres persecutions cognois-tu auoir tant duré, que par icelles selon Catholique introduction nous deuiōs apprendre à souffrir, & retenir en si continuelles douleurs exemplaire de longue patience?

Comment par blasphemes les enfans d'Israel se rendirent indignes d'entrer en la terre de promission, & furent menez prisonniers leurs chefs de guerre, & les plus honorables de leur terre.

FOY.

Deuter. 1. N'As tu pas leu que le peuple d'Israel fut par quarante ans errant par les deserts pour leurs contradictions, &
Numer. 10. murmures, dont ils enaigrirent sur eux l'indignation de Dieu? Aussi as tu leu de ceulx qui furẽt chefs de la rumeur & achoison de desobeissance? Lesquels, comme dit le texte, n'entrerent point en la terre de promission: ainçois les souffrit la diuine determination mourir les vns apres les autres és deserts, & en purger peu à peu la compagnie ains que mettre son peuple en la possession de l'heritage à luy promis. En autres pars d'escritures en a assez de pareilles sentences. Entre les autres, bien specialement en la transmigration de Babiloine, quant pour les blasphemes du nom de Dieu, preuarication de loy, & infection d'idolatrie, Hieremie par le decret du iugement des cieux anoncia en Hierusalem, que les Princes, & les chiefs du peuple, les anciens & les maiours des lignées seroient menez prisonniers en Babiloine, le temple despoillé, & le peuple transporté en estrange seruitute, comme puis aduint. Et quãt le peuple retourna de seruage en franchise, & de l'affliction de Babiloine en la tranquillité de Hierusalem, les blasphemateurs du Tout puissant, & les violateurs de la loy, qui furent commencement & exemple d'inimitié, reuindrent ils en paix en leur pays? non. Ainçois dura la persecution tant que celle generation maudicte fut estaincte & ostée de dessus la terre. Et leurs enfãs, que trauail auoit apprins à pacience & vexation, introduis à entendre, recouurerent comme innocens de peché le merite de grace, &

comme

comme vrais enfans d'Israël l'eritage de leurs peres. La duree de celle playe fut longue, ainsi que de l'aage d'vn hôme enuiron de septante ans, affin que les mauuais cependant mourussent en chetiuoison, & que Dieu restituast sa terre de peuple tout nouuel examiné par aduersité. Icelle mesme persecution effaça les iniques, & fit l'espreuue & la confirmatiõ des bons. Si fut cõuenable en deux endroicts. Car Iustice diuine se manifeste en extermination des reprouuez. Et le souuerain biẽ des* ieunes & des noueaulx, est d'amatir leur desir voulentif par paine contraintiue és premiers ans, & porter le jou de subiection sur la chaleur de adolescence. Considere les discors de l'infortune presente, & tu y trouueras correspondance. Combien que ce n'est m'entente, de ramenteuoir ceux que leurs coulpes selon le droit *diuin ont semblablement tirez, & tirent chacun iour notoirement à despourueuë mort, ou publique male meschance. Vueille Dieu que ce qui nuit aux viuans, prouffite aux succedans, & que ce flaël soit plus abregé, & misericorde plus prochaine à vous à la loy de grace, que au peuple des Iuifs en la loy de rigueur. Et ce puet venir par voz contritions, & depent de la clemence du pere eternel, qui puis la Passion de son fils Iesus-Christ a plus tenu close sa fureur que sa benignité: Et * qu'il appaire estre vray, il a plus auancé sa misericorde au peuple Chrestien, qu'il n'a fait aux enfans de l'ancien testament, ausquels il retardoit sadicte clemence, & misericorde plus sans cõparaison, qu'il n'a fait aux Chrestiens puis sadite Passion.

*iouuenceaulx

*commun

*en l'humanité de son filz a auancé, &c.

Entendement requiert congnoistre que les maux que l'on souffre soient par punition diuine, & non par fortune.

ENTENDEMENT.

POur oster les demourans de mes doubtes, & confermer ma pẽsee en cremeur de Dieu, mõstre s'il te plaist, que ce que nous souffrons soit punitiõ diuine: & que on ne le doie imputer à fortune, ne aux effors de humaine puissance & de mondaine entreprise.

Foy demonstre punition venir de l'ire de Dieu, & la donne à cognoistre par trois raisons.

FOY.

MAintes choses manifestes se monstrent en ceste malediction, qui te feront certain de ce que tu quiers. Car les causes efficientes de chacune chose reluysent en leur effect, & la demonstration humaine se commence en imperfection par les accidens & par les effects imparfaicts. Mais ie ne m'arreste à tel discours. Car argumens & syllogismes sont forclos de mes metes. Si viens à ce que les sainctes Propheties en enseignent, & trouue que trois choses principalles donnent signe de diuine fureur sur les nations, & de l'ire de Dieu contre les seigneuries. La premiere, quāt le mal & la persecution commencent aux Souuerains, & aux Princes; & que les chiefs sont premiers ferus & exterminez, ou effacez d'entre les autres par descōuenable mort, ou deprimez en sens & en pouoir pour maleurté damnee. De ceste parla Dauid, qui disoit à Dieu: *Tu as feru la teste en la maison du manuais, & desnué le fondement de sa force iusques au col. Tu as iecté ta malediction sur les Sceptres, & sur les cheuetains des gens-d'armes.* La seconde enseigne du iugement diuin se descouure, quant les hommes chieent en nōchalence de remede en aduersité: mais des-cognoissent leur cas & leur peril, & ont l'aduis troublé au besoin, conseil incertain & vaguant en la necessité. Et tu celestiel Isaie, qui en la loy de Moyse euz esperit Christien, & sembles mieulx escriueur d'Euangile que annonciateur de Prophetie, descripuis clairement ceste demonstrance en la persecution que tu predicts sur Egypte: laquelle l'Abbé Ioachim & autres sainctes personnes ont depuis exposée pour France, disant ainsi en la personne de la diuinité: *Ie amatiray vostre cueur dedans vos entrailles, & precipiteray vostre conseil: & mettray en vous esperit tournoyant, variable, & sans constance: en vous feray errer comme l'omme yure qui pert le sçauoir de soy conduire, & la vertu pour soy soustenir.* Tiercement peut on apperceuoir le glaiue de Dieu leué sur les seigneuries, lors quant entre les effors des forains ennemis s'engendrēt és royaumes discordes ciuiles, & que la force de resister dehors est tournée sur

Isai. 19.

soy mesme pour confondre sa propre resistence. [* Pour certain l'euidence en est tout oultre manifeste, se on voit que ou dedans des haulx palais naissent & croissent intestines dissentiõs, & priuées deffiances.] Car le venin & l'infection de ciuile discorde fut ordonné de Dieu pour reprimer l'orgueil des haultesses mondaines : & afin que ceux qui surmontoient les autres si esleuéement, que nul autre mondain ne les peust humilier, fussent par eux mesmes reprimez en humilité sous Dieu, & ramenez à cognoissance de leur fraëlle puissance. Et ce nous ratiffie la decision Euãgelique, *que aux Royaumes diuisez mande desolation & ruine.* Applique or endroit ces signacles à ta matiere, & regarde quelle pestilẽce merueillable, & quieulx exploicts de condemnation sont cheuz sur tes Princes & sur les haultes personnes & hommes esleuez de ton Royaume. Nombre par les ans les males auentures, & tu te esmerueilleras comme en si peu de temps tant de puissans hommes sont periz ou mors, & la gloire de seigneurie venuë en captiuité & à misere en brief espace. Où est vne noble maison en France, qui se puisse dire quicte des dangers de prison, ou exempte des douleãces de nouuelle mort? De toutes parts les chasteaux sont habitez de veufues esplourees ou desolees femmes de prisonniers : & sont les seigneuries en mains d'enfans & d'orphenins. [*Et se aucuns vous sont demourez en estat, qui ayent l'aage, & le droit de seigneurir; à plusieurs defaillent les dignitez & vertus de seigneurie: & tant plus empeschans que exploicteurs, & à faire charge plus conuenables que à donner confort.] Brief en tous estatz les magnifiques en euure, les excellens en sçauãce & en industrie, les preux & courageux en armes & en vaillance, vous sont presque tous fortraiz, puis l'vn, puis l'autre. Et ne vous est gaires demouré de si grant nombre de parfaits hommes, fors vne multitude poure, esperduë, & despourueuë, sans force, sans adresse, & sans cuer; voire auec telle infelicité, que si par bonne inclination ou grace aucun se eslieue entre vous & dispose à haultesse le cueur & à bien faire, Dieu & fortune ne le laissent durer, & ne vous peult demourer chose en estat qui soit esperance de vostre ressource. Entre ses angoisses, & aux plus fortes contraintes de voz affaires

Adiousté du Ms.

Matth. 12. Marc. 3. Luc. 11.

Adiousté du Ms.

voz cueurs s'esuanouïssent, & vous laissez couler à la fortune comme femmelettes. Si perilsez nonchalamment à vostre escient, sans mettre nul arresté cõseil en voz euures.

Foy reproche aux François leurs seditions intestines & guerres ciuiles.

BIen est aueré sur vous le langage du Prophete qui disoit: *Vous parlerez beaucoup, & il ne s'en fera riens. Vous conseillerez souuent, & voz conseilz seront vains, variables, & dissipez. Et procederez en voz faits comme l'aueugle, qui va tatonnãt à la paroy, & ne scet à quoy s'affermer, ne en quel endroit il en est.* Ainsi en faictes vous. Car voz conseilz sont sans liberté & sans ordre, voz opinions par affection, voz conclusions sans arrest, & voz ordonnances sans exploict. A vous en aduiẽt ce que Dieu decerna par la voix d'Isaie sur ceux qui chastier ne se vouloient, par telz termes : *Mandez & remandez, attendez & r'attendez, maintenant deçà, maintenant delà. C'est le chemin parquoy vous cherrez en arriere, & serez marchiez sous les piez, enlacez, prins & perilz par variableté de conseil, & par faulte de constance.* Au surplus il vous est aduenu comme à gens maudiz, que si maleureux que vous estes, ne pouez ensemble viure ne durer, & destruisez vous mesmes, & aneantissez voz euures par voz debatz & enuies, plus que par les glaiues de voz aduersaires. Vous estudiez à rebouter l'vn l'autre, & * nõchalez le reboutement de voz ennemis. [* Vous auez malice & entreprise contre voz prouchains, & estes negligens & simples vers voz persecuteurs. Vous ne pouez endurer des vostres, & vous seuffrez estre desers & chetifz par vos contraires.] Quelle chose puet ayder à celuy qui nuit à soy mesmes ? Ou comme pourra durer la cité, où le siege est par dehors, & la guerre au dedans? [Par ces signifiances cõgnoissez que la main de Dieu est sur vous. Mesmement aduersité ne vous aprent riens d'amendement, & trauail ne vous donne point de congnoissance.] Que espérera l'en de vous, quand vous mettez vostre gloire, & appliquez vostre estude plus soigneusemẽt ad ce qui est la ruine de vostre prosperité, & la demolition de vostre puissance? Tant sont baignez & emprains voz cuers en murmures & en priuez discords, que iusques

*vous endormez au reboutement

Adiousté du Ms.

dedans les couches, & au milieu des tables de ceux qui mengeuent & dorment ensemble, est la souspeçon couuerte, & la fiance faillie. Vous demandez paix à Dieu par rancune, & requerez misericorde l'espée au poing. Vous voulez estre aimez sans charité, & demourer en seurté sans bonne foy. Pourquoy vous gardera Dieu des ennemis, quand vous perdez vous mesmes? Quelle humilité pourriez vous parder en temps heureux, quant voz presumptions & voz rumeurs croissent entre les meschiefs? Vostre honneur perist, puis que voz vaillances s'esprenuēt à mordre & abbayer l'vn l'autre en trauers, & en tapinage comme chiens & chatz de chetif courage, & laissez la protectiō du commun salut. Certes en cest aage semble bien estre consumee la vision que la Royne* Basine monstra à Chilperic pere de Clouis sur la generation des François: dont ie me rapporte au texte de voz Chroniques, que vous deuez lire & sçauoir entre autres histoires, se à negligence ne tiēt. Arrestez vous sur ces points, & desormais ne reuoquez en doute que sur vous ne soit espandue l'ire diuine, qui vous raualle & destrainct par dessus la fortune du temps, & plus vous grieue & empesche que ne fait l'ambition outrageuse de ceux qui vous guerroyent.

*Ms Sabine

En toutes entreprises faut auoir toute sa fiance en Dieu.

TV que aduersité tourmente,
Chair esmeut, & monde tente,
Et malin esperit attente
Pour sa tente
Peruertir & deceuoir:
Ferme tousiours & presente
Corps, cueur, sans fiance, attente,
Conscience à Dieu patente,
Force, entente,
Raison, voulenté, sçauoir.
En la bonté excellente,
Vers qui tout se represente
Et à qui riens ne s'absente,
Là est de salut la sente.
Tu fuz né pour la deuoir.

Là se r'apaise & contente
Cueur, qui à Dieu se guermente,
Et lamente.
Là puet il confort auoir.
Et si te fais à sçauoir,
Que armes, engin, ou auoir,
Et quanque homme puet sçauoir,
N'esmouuoir,
Est sans luy force impotente.
Crainte ne la puet mouuoir,
N'affection d'esmouuoir
De iustice au droit du voir
Promouuoir,
Soit briefue, tardiue, ou lente.
Mais qui veut clair perceuoir,
Et droit conseil receuoir,
D'orgueil se doit remouuoir,
Et pourueoir
Que arrogance ne luy mente.
Lors en faisant son deuoir
Puet les sept dons receuoir,
Que sainct Esperit fait plouuoir,
Et r'auoir
Grace prouchaine & presente.

L'ACTEVR.

PAr ces solutions & decisions Catholiques demoura Entendement* assoulagié, & rendu en plus doux repos de consciẽce. Car des secrets de sa pensee furent baloyez tous scrupules sur les iugemens diuins; & la crainte de Dieu, qui entre tels scrupules se tapissoit, moitié receuë, moitié rebutée, demoura seule victorieuse en la discretion d'Entendement. Celle l'esmeut à derechef former nouuelle demãde sur ce qui est auenir de ces premisses en ceste sentẽce.

*Ms. allegrié,

Entendement demande à Foy, quelle retribution fera Dieu apres plusieurs peines souffertes en ce monde.

ENTENDEMENT.

DAme qui portes en toy les dignitez figuratiues de sainct Esperit, & par saincte simplicité columbine as

vertu de diuin message à confermer les creatures en cognoissance du Createur, langue & parolles tresperçans plus que glaiues agus pour paruenir iusques à la diuision de l'ame ioincte au corps sensitiuement, & de l'esperit esleué à Dieu par espirituelle grace, & feu embrasé de vray amour & crainte de celuy qui nous appella à son amitié pour soy enamourer de nous le premier. Ce que nous est aduenu me donne à present moins de pois à porter, de tant que tu m'as monstré clerememement l'equité diuine, & l'iniquité de noz humaines offences. Et cil ne doit indigneement soustenir la paine, qui arrogamment a commis la desserte. Mais quel soulagement dõneras-tu à nostre petite foeblesse? quel cõfort du temps auenir, ou quel espoir d'alegement nous promets-tu? comme tõ maistre & nostre iusticier nous ait tous faits pour participer à sa bonté & estre accueillis à sa clemence, & qu'il ne hee rien de ses euures, & de luy, qui est la bonté des bons, ne puet mal yssir. Que deuendrons nous, ne quelle fin mettra-il en noz males meschances?

Foy non voulant vsurper iurisdiction sur sa sœur Esperance, renuoye à icelle Entendement, pour auoir solution de certaine question proposée.

FOY.

TE souffise ce que i'ay dit, & ne me contraincts à embrasser autruy office. Car combien que mes seurs & moy soyons alliées, & noz fins & noz commencemens soient vniz en vne mesme cause efficiente, & finale, & noz moyens conioincts & inseparables; & toutesuoies appartient ceste demande à ma seur Esperance, vers qui tu en trouueras la responſe.

L'Acteur declare que c'est que de Foy & d'Esperance, surquoy elles sont fondées, & en quoy elles different, & de la contrarieté de vertu, & de vice en leurs operations.

L'ACTEVR.

DAme Foy apres ces parolles garda silence, & donna lieu de parler à Esperance sa seur, comme à celle qui adresse

Ad Heb.11. D Hier.cap. 28.epist. 41. tract.9.part. 3. D. Bern. serm. 10. in Psal.qui habitat in adiutorio.c. in domo. de panit.dist.4.

l'esperit à entẽdre par desireuse cõfiance ce que nous deuõs premier entendre par entiere foy. Car la creance va deuant l'espoir, & la certaineté d'esperer est fõdée en la fermité de biẽ croire. Aussi est appellee Foy la substance, c'est à dire le fõdemẽt des choses esperables, & l'argumẽt des choses qui ne peuẽt apparoir par humaine raison, pourtãt que elle n'a point de pié ne de soustenuë, en quoy elle se puisse fonder sur sens humain. Mais par les esles de ferme adhesion, elle eslieue la credence de l'õme sur son propre sçauoir. Et quel part que soit experimẽt ou argumẽtation, cesse le merite & la perfection de saincte foy. Si est par metaphore cõparable à l'oysel, qui s'appelle * Aleriõ, lequel n'a point de piez pour errer sur terre, mais est tout son mouuement par esles qui l'exaucent en l'air. En Esperance doncques nous attendons ce que par foy nous croyons. Et qu'est Esperance sinon certaine attente de la beneurté future par grace de Dieu & par preuention de saincts merites? Vray est que nous pouuons aucunes choses ça ius esperer, comme la grace de Dieu, son aide, & le benefice de protection & de soustenãce. Mais toutes ces choses ne sont fors moyens de paruenir à la beneureuse fin de perdurable gloire: puis que és choses de ça ius ne s'arreste Esperance, se non en tant qu'elles sont les adresses & conduites de son chemin. Ainçois passe plus outre son appetit & sa fiance, & tire iusques au parfait & souuerain biẽ: outre lequel ne faut rien querir, & qui est la fin de toute tendence & inclination des choses creées. Si dy que toutes noz attentes mondaines sont appellees Esperance par analogie, & par participatiõ, en tant que leurs fins subalternes tendent en la final & infinie fin, & participent de sa bonté, de laquelle les autres fins particulieres prennent leur nom & leur biẽ. Et qui espere en Dieu auoir santé ou victoire, ce doit estre pour appliquer celuy don de grace à gloire & à salut. Et toutesuoies nous puet bien Esperance conforter és choses de ça bas, en tant qu'elles se peuent rapporter à celles de là sus. Car toutes choses furẽt faictes de Dieu, & pour Dieu: & par Dieu ont leur durée sous Dieu, & leur reduction en Dieu. Cest ordre estably entre les vertus garda dame Foy, en r'enuoyant la congnoissance de la derreniere question à sa seur Esperãce. Et icelle comme

*al. Aleron

Ioann.1.

comme officiere du Prince d'ordonnance, dont toutes les euures sont reglées ordonnéement, garda son rang & print sans enuie & sans arrogance l'office de parler, que Foy luy laissa par humilité & par ordõnance d'hõneur. Car les bõtez des vertus ne sont iamais discordans ne derogeans ensemble, ainçois consonnēt & accordēt bien auecques bien, & verité auecques verité. Mais entre les vices a cõtrarieté & debat, & mettēt trouble & en dissention sur soy mesmes la pēsee où ilz habitent. Paresse veut dormir & nonchaloir, & auarice quiert trauail & chagrin. Ire meut riotes, noises, & cris, & luxure conseille blandir, flater, & deceuoir. Remirons icy la merueille des euures diuines. Car comme la proprieté de sapience soit d'ordonner ses effects, nous trouuons que tout ce qui est de Dieu tient & garde ordonnance, & ce qui naist de peché tourne en desroy, en agitation confuse, & inuolution desordonnee. Or mist Foy Esperance au deuant de la couche, & se retira vn*petit. Et si tost qu'Entendement sentit Esperance approuchier, ses esperitz se esleesserent, & se dressa & leua ses yeux ententifs de l'oyr en attendāt reconfort. Ceste dame Esperãce auoit la face riante & ioyeuse, le regard hault, & la parolle agreable, la main garnie d'vne boëte de cypres pleine d'oignemens cõfiz de promesses faictes iadis aux Peres par les Prophetes, & à nous par la bouche du Filz de Dieu: & cestuy est le basme de consolation des sainctes Escritures, qui nous nourrist en Esperance, & assouaige les douleurs des angoisses du monde. En l'autre main tenoit l'anel de la verge d'vn ancre d'or, dont le bec estoit fiché dedans les cieulx, affermé en la seurté de la parfonde misericorde du Createur. Tantost ceste dame ouurit sa boëte, & le lieu fut remply de si delitable odeur, qu'elle me tresperça iusques au cueur, & surmonta la puour, dont les trois dessus escrites fantasies m'auoient empunaisy. Si ne peurent Deffiance & Desesperance plus endurer celle delicieuse*senteur, qui est à leur nature contraire cõme tyriaque à venin. Et se tirerēt arriere en l'ombre de la courtine du lict, cõme en tapinage. En ce moment Entendement conferme par Foy, & ja touchié de loin de l'odeur de la boëte & de l'approuchement d'Esperance, que Foy luy eut desia fait cognoistre, l'arrai-

*Ms. pouchet.

* flaireur

sonna par telle oroison.

Entendement entre en familierité auecques Esperance, & en declamant ses vertus & louanges luy demande son aide.

ENTENDEMENT.

Bieneureuse & conioye soit ta desirée venue, Dame secourable, source de confort, & refuge des adoulez. Car en plus grant necessité ne me puet ta vertu secourir, que en ceste mienne douleur, où i'ay esté puis ton esloingnement pis qu'en sepulture, & par ton approucher me sens comme ressourdant de l'ombre de la mort en clairté de vie. O comme bien apert, que de bon lieu & de la fontaine viuificatiue fut ta naissance! Car sans toy la vie de l'omme est comme image de mort, & comme corps sans ame, vie sans viure, & mort sans mourir. Par toy sont froissees & * rompues les miseres du monde, entre lesquelles où tout autre conseil deffaut, tu demeures en champ non vaincue contrestant les meschiefs des maleureux : si que tu ne les delaisses iusqu'à rendre lesperit. Et se les autres vertus se departent, si remains tu seule contre male fortune. Mais qui te pert, ne les peut retenir. Ta grant puissance maintient la vigueur & l'esperit, & ne te puet force tollir, ne violence fortraire. Seule erreur de pensee, & faulte de foy te font delaisser ceulx qui contre nature eulx mesmes se delaissent, & estriuent à deffaire en eux ce que nature y a fait en la vertu de ton maistre. Comment doncques m'as tu ainsi delaissié? & pourquoy m'as esté si loingtaine, qu'à peu suis succumbé en la fosse de Desespoir? Pource que tu t'es demuciée de moy au besoin, n'y n'ay eu enseigne, signe, ne apparence de toy par grant temps; ainçois escoutoye & regardoie de toutes parts, se ie verroie ou orroye chose qui me donnast apparceuance de ton retour. Mais les meurs des hommes, ne l'estat des choses presentes, ne me monstroient quelque signifiance de toy. Si me tenoie pour habandõné, & pensoie que l'habitation de cestuy nostre Royaume te fust de tous poincts interdicte de Dieu, comme terre condamnee & maudicte, iusques à ce que Foy, qui eslieue l'esperit en la contemplation du pouoir misericordieux de là

*vaincues

ſus,t'a cy amenee. Car par les meditations & appartenances de ça ius ne ſceuſſe attaindre à comprendre de ton aduenement quelque remonſtrance. Et puis que grace de Dieu,& le merite de dame Foy t'ont aconduitte : ie te prie que t'aprouches de moy, ſi que ie te puiſſe embraſſer & tenir. Car aſſez ne me ſuffiſt pas de te choiſir à l'ueil & de loin, ains * m'eſt beſoin de toy touchier & adherdre, & appuyer ſur ta force ma foibleſſe. Si tu me ſouſtiẽs ie ne puis tomber en deconfort, mais me tendras en eſtant par conſolation eſtable. A toy ſe reclament ceux qui par la tempeſte de mer ſont deiectez des vagues & des vents. En toy ſe aſſeurent ceux que les ceps & les manicles tiennent eſliennez és tenebres des priſons. Et encores ne te peuent deſauouër ne ſoy deffier de toy ceux qui entre les tourmens vont mourãt en veux & en regraiz. Et ſe ainſi eſt que en ruine des corps & des biens tu maintiens & redreſſes l'eſperit par don de Dieu, qui ne veult pas ſa creature de tous points treſbuchier ſans reſſource, aide moy cõtre ceſt infortune,& ne me vueilles en neceſſité eſloigner. Car entre les grands paours & incertainetez eſt la probation de bonne Eſperance plus reluiſant & plus loiſible. Appren moy à conceuoir quelque choſe, qui conferme mon enfermeté, & où ie puiſſe ficher mon attente auenir entre les varietez preſentes.

*me beſoigne

Eſperance remonſtre à Entendement la nobleſſe de l'homme,& pourquoy Dieu a conioinct l'ame raiſonnable au manoir terreſtre du corps mortel.

ESPERANCE.

QVelle folle penſee,ou quel legier deſarreſt t'a ainſi deſmarchié de ton ordre, Entendement eſpirituel? Fus tu baillé à l'homme pour ſeruir aux paſſions ſenſuelles, ou pour les refrener? N'a pas la commixtion de l'homme ſon eſtre communiquant auec les pierres, ſon viure auecques les plantes, ſentir auecques les beſtes, & entendre auec les anges? Humanité print toutes ces mixtions és elemẽs corruptibles & paſſibles; excepté toy, qui vins ou corps par infuſion des cieulx, pour eſtre par deſſus les autres parties elementées: auſquelles tu ne dois pas eſtre aucunement ſub-

ject ne duysible, mais les seigneurir & tirer à raison par obeyssance. Vise quel honneur te fit Nature en la formation de corps humain, dont la face est dressee en haut, en signe que toy, qui dois leens regenter, procedes de celestial naissance. Les autres bestes sont figurées le chef enclin, & les membres courbez vers la terre. Et l'omme a la corpulence droicte, & le visage leué és cieux, où l'ame tend par naturel appetit. Car là est sa premiere maison, son asseurance, & son dernier refuge. C'est le Palais de celuy qui te produit de soy pour te reduire à soy: duquel la diuinité est par tout par presente essence & puissance, & habite les Cieux par gloire & preeminence. Qui te puet doncques en terre remouuoir de ta fiance, quant ton espoir est fondé és cieulx? Ou pourquoy te deffies tu de celuy, en qui * maint eternelment inuariable seurté & certaineté estable? Il ne t'a pas formé par grace du Ciel, pour toy difformer par corruption du monde. Mais tu es refformé par luy, pour toy confermer à luy. Ne cuide point qu'il te faille d'aide, se tu ne luy cuides auoir failly d'obeissance, & qu'il ne te viegne à secours par pitié, se tu retournes à luy par humilité. Car il t'est besoin esperer de luy, ce que tu ne peux auoir sans luy. Conuertis sur toy l'occcasion de tes doubtances, & n'ayes scrupule en ses statuz, ne souspeçon en ses promesses. Car le ciel & la terre sont transitoires. Mais sa parolle ne sera ja faulse ne irritée. Ne il ne fera vaine la pure & perfaicte Esperance de ceulx qui droicturierement en luy se affieront.

Ouid. 1. Metam.

* c'est à dire, demeure

Reproche metrical contre les entrepreneurs arrogans, qui n'assieent leurs entreprises sur diuin pouoir.

Gens lasches & recreuz,
Deffiez & mescreuz,
Et de vertu descreuz,
Qui à souffrir ne s'apprennent:
Et les biens qu'ils ont euz,
Et par grace receuz,
Ont trop tost descongneuz
Sans sçauoir dont ils les prennent.
De leger vers Dieu mesprennent,

Et d'espoir tost se desprennent,
Quant fortunes les surprennent
Tost sont en ire cheuz.
Mais ceux qui à droit comprennent
Leurs fautes, & se reprennent,
Et sous Dieu tout entreprennent,
Sont d'espoir bien pourueuz.

Esperance recite par modulation iubileuse les saincts Peres, qui par inuincible longanimité ont esté perseuerans à croire les promesses diuines.

O Comme l'Escriture saincte est par tout semee des louãges des Peres pour l'immobilité de leur esperance! Et quantesfois est ramenteüe la gloire & l'exaltation donnees à Dieu pour benefices de grace, attenduz par Esperance & renduz par effait! Les Patriarches ne furent point remis ou foulez de souffrir, ne ennuyez d'attendre. Car Dieu ne sera ja oublieux de secourir, ne prometteur frustratoire neant plus qu'il fut à Noë, lequel nous monstra permanableté de foy & d'euure sous feable esperance. Abraham fut il frustré de son Esperance bien attendue? quant apres tãt d'ans passez sa lignee se multiplia sur terre comme l'arene de la mer, de laquelle moult de generations sont yssues? Dauid n'espera pas l'aide de Dieu en vain, & la benediction donnee sur sa semence. Car ses enfans regnerent apres luy sur son peuple, & de sa lignee nasquit le Sauueur du monde. Tu scés par lecture, comment les enfans d'Israel attaingnirent apres assez de trauail & d'enhan à la terre de promissiõ esperée: & de la seruitute de Babiloine reuindrẽt par maintes tribulations, * LXX. ans reuoluz dedans le pays de Syrie, & en paix tres-souhaitee: exceptez les desgarnis de Foy, & vuidez d'Esperance, qui n'eurent pas le courage fort à endurer, ne la longanimité de bien attendre; & en perdant le cueur & en laschant la main & la vertu, finerent ou milieu des miseres, & se fercloirent du fruict d'Esperance. Simeon mon nourry ne voulut pas pour neant si longuement viure en espoir, & decrepitément vieillir, en attendant quant il luy fut reuelé qu'il ne verroit sa mort, qu'il n'eust veu par auant le Sauueur de la terre. Or vesquit il tant d'ans en at-

Genes. 6. Eccles. 44. Ad Heb. 11. Genes. 21. Hebr. eod. Rom. 4.

2. Reg. cap. 7. 1. Paral. cap. 17.

*al. LXXXVI. Deuter. 8.

Luc. 2.

tendant, qu'il mourut assouuy de son attente. Ouure tes oreilles, & escoute la trompe, & la voix des proclamations diuines, & tousiours orras tu parler de moy. Car entre les commandemens de bien meriter sont meslees les amonitions de bien esperer. Le Createur pour homme exerciter à vertu a baillé les pointures aduerses: & pour l'exciter à perseuerance y a adiousté loingture d'Esperance. La poincture le retrait des deliz transitoires, & loingture l'atrait aux biens meritoires. Aduersité le garde d'aller par delices en perdition: & ie le soustien qu'il ne deffaille en tribulation. Tant de fois s'admonnestoit Dauid à longuement attendre en attendant, & à soustenir virilement les fés des penãces qu'il plaist à Dieu charger dessus l'õme : que à dire vray tout son euure semble estre tixu de mà tresme, & la liziere de sa tixture renforcée de confiance. Bien y appert. Car par souuẽt loüer & recorder mon nom, il demonstre qu'il veut (comme que soit) imprimer en cueur d'omme fermeté d'Esperance, de laquelle il fut pourueu pour prouffiter à soy, & exemplifier aux autres. En luy trouuons nous les dõs de science & de crainte, de sapience & de pitié, de force d'Entendemẽt & de conseil, qui sont la fecondité & la largesse du saint Esperit. Par science il cõgneut les incertaines Esperances des mondains, & par sapience la certaine expectation des biens du ciel. Craincte les fit tourner vers soy mesmes à cõgnoistre sa propre fragilité, & pitié l'enclina à considerer par compassion l'infelicité d'autruy. Force l'esuertua à resister perseueramment aux tentatiõs humaines, & attendre constamment les consolations diuines. Entendement l'esclaircit à discerner les biens corruptibles des dons pardurables : & conseil l'adressa à eslire la partie plus salutaire. Ne scez tu que cestuy fut esleu de Dieu & aimé des hommes? & toutesuoies il fut par tant de tentations esprouué, & trouué ferme en Foy, & seur en Esperance. En
1.Reg. 19. & 23. quantes manieres pourchassa Saul le peril de sa vie, & par quelles graces fut il preserué? Quelle tempeste luy sourdit quant son filz Absalon tira à rebellion son peuple contre luy? & quel courroux soustint il en la prodicieuse occision
2.Reg. 15. 2.Reg. 3. de Abener, & en la sedition de Salomon, & de Adonias ses
3.Reg. 1. deux enfans? Et neantmoins entre les pertes des autres

biens luy demoura Esperance, & tousiours l'eut en cueur par reconfort, & en bouche par doctrine. Et se son exemple, ou son enseignement, ne te souffisent, vise comme l'Escriture te conforte sus la longue demeure des soulagemens & secours de Dieu, en comparant la tolerance diuine à vn long dormir. En ceste similitude, l'ame deuote troublée par le monde appelle son espoux, luy disant: *Sire, pourquoy dors tu? Esueille toy, & n'oublie pas nostre poure & foible impotence, besoingneuse de tō secours.* Mais par apres est il trouué ou texte, que nostre Seigneur s'est esueillé de dormir. Qui vault à dire, que depuis ce qu'il a permis son peuple tourmenter, & assez esprouué leur confiable & ferme souffrance, il met à euure les remedes de sa consolation, & exploicte sa misericorde qui estoit suspendue de tout euure, & ainsi que reduicte à vn repos sommeilleux. Mesmes à cestuy propos, trouues tu, que le Sauueur se voult endormir en la nasselle, *Math. 8. Marc. 4. Luc. 8.* iusques à ce qu'il fut esueillé par ses Apostres, qui perissoient, luy dormant, par tempeste de mer. Et à son reueil les blasma de leur petite Foy, & reprint leur doubteuse diffidance. A quelle cause se voult endormir entre les naufrages de mer celuy qui tousiours veille sur le gouuernement des mers, & des terres? Pour vray il n'auoit pas tant mestier de dormition, comme les disciples auoient besoin de doctrine: ainçois queroit plus leur repos que le sien; & leur asseurāce en Dieu entre les perilz par exemple, que la recreation de son sommeil par dormir.

Esperance declare à Entendement les graces & prerogatiues que Dieu a fait aux Chrestiens sur toutes les autres creatures.

O Chrestien, qui tant as d'auentage de grace & de cognoissance sur les autres creatures, & es appellé à si haute perfection comme à gloire perdurable, & aux riches douaires de beatitude de corps & d'ame! comme te puet si alluchier la lescherie des deliz de ce monde, & le regrait de les perdre tant descouragier, que tu me delaisses? Qui te meut à faire à Dieu tant d'iniure, comme de vouloir destruire par Desesperance son euure qu'il a fait pour esperer en luy? Il s'est humilié sous soy, pour t'esleuer sur toy. Il t'of-

fre & presente par grace la gloire que tu ne peus de toy acquerir par merite. Pourquoy veux tu deffaire en toy ce que tu n'as pas fait de toy ? Ia ne doit tourner le blasme de ton iniquité en reprouche sus sa misericorde : & ne t'affiert de mal iugier par deffiance sur celuy qui feablement te iugera. Il congnoist ton entrée & ton yssue, ains que tu sois fait, & tu entreprens cognoissance sur la prouidence de ses ordonnances auenir. Endure de celuy qui te fait durer, & ne sois recreu contre celuy qui te crea. Las ! à qui prouffiteras tu, se tu contrestes à Dieu, & discordes à toy mesmes? Tresdommageux escange te conseille Desesperauce, quāt pour laissier l'ennuy de vie temporelle, te fait prendre le chemin de mort perdurable. C'est trop descogneu par homme, cil qui tant s'est voulu faire cōgnoistre à homme Catholique, que autre. Loy n'ot oncques son Dieu, si familier ne approuchant à soy, comme la loy Chrestienne. Il a voulu prādre humanité, pour participer par compassion, & secourir par grace à ton enfermeté. Il a acōpaignée nature humaine à diuinité, pour l'esleuer sur les cieux en eternité. De qui te deffies tu entre les humaines impotences, quant humanité est si ioincte à Dieu Tout puissant? Par aduēture pourras tu estre meu en abhomination de ta vie, à l'exemple d'autres qui sont mors de leur propre main par desplaisance de viure. Et te viendra au deuant la mort, du sage Caton qui se occist à Vtice. Et le saut de Marcus Curtius en la fosse de Rome, ou l'occision que fit Lucrece de soy-mesmes, par vergongne de son cas. Mais tel argument est deceptif, & plain de fallace. Les autruy fautes ne nous doiuent enseigner à faillir, ainçois sont plus exemples de fuir, que d'ensuiuir. Encores te dy-ie que cest argumēt, qui procede par comparaison *ressemblable, se puet soudre par similitude. Car Foy Chrestienne t'a baillé prouision de si haulte Esperance, que les paiens, & les Idolatres n'y pourroient attaindre. Iadis les anciens quisrent leur felicité en humaine vertu, & leur gloire finale en la durée & multiplication de leur renommee au monde. Si leur sembloit que ceulx qui se occioyent par magnanimité, viuoient par loüenge és memoires des hommes, & és lectures des histoires, & laissoient aux autres exemple de fort courage, & mespris de la mort.

Luc. 2.

Plut. in eius vita. Val. lib. 5. cap. 9. author in dialogo quem inscripsit de Instanti desolat. Gllica calamit. Liuius sub fin. lib. 1. Val. lib. 6. cap. 1. Plut. in parall.

*raisonnable.

Mais

Mais ie te dy que ceulx ne furent pas dignes de consuir la beatitude de l'autre vie, & les bieneurtez des esleuz, ains arresterent leur desir, & assirent les bonnes de leur tendẽce au loz de vertu, & à l'onneur terrien. Or est depuis Dieu deuenu homme, qui par communicatiõ de deité à humainẽ nature nous a fait parçonniers des conseils diuins, & descouuert les secrets du paradis, qui furent muciez, & celez aux cultiueurs des * Idoles. Il a renuersé & euacué la mortelle Esperance, & la vaine gloire temporelle de ceste vie, pour qui les autres s'octroyent, & preschié humilité & mespris de soy mesmes, & constance en infortune pour exaulcer nostre Esperance par dessus tout guerredon mortel & plus haut que terrien honneur. Infere de ce discours, que se les payens se donnoient lors la mort par folle Esperance de gaigner renommee entre les hommes, ou pour escheuer honte en viuant, tu qui as attaint la source de vraye Esperance plus auant que eux, ne dois apres eux desirer vanité mondaine, ne craindre la vilté de ceste vie. Et n'as à prẽdre forme d'ouurer à leur exemple, mais te fault mouler sur plus hault patron, & desirer ta vie sans la prisier, & mespriser la mort sans la desirer. Ta vie fut establie pour desseruir à bien mourir, & ta mort ordonnée pour entree de mieulx viure. Se tu auances ta mort, tu te recules du merite de ta vie; & se tu as en chierté la garde de ta vie, tu commenceras à mourir apres ta mort. Dispose doncques ta vie autrement que les payens, & t'appareille à viure apres mourir; & laisse cõuenir de ta mort à celuy qui assigne leurs termes & leurs metes à toutes choses.

Iean .12.

*autres loix

Trop est chose aduenturee
Prandre mort desnaturee,
Pour loz de peu de duree
Qui dechiet.
Car louenge procuree
En tel mort desiguree
Est de legier obcuree,
Et eschiet
Qu'en oubliance emmuree
Enuie desmesuree,
Detraction coniuree,

L'omme enchiet.
Mais la bonté espuree
A la vie mesuree
De tous par regle iuree,
Qui ne chiet.

Esperance donne à cognoistre à Entendement qu'il est necessaire mettre la main à l'euure qui veut auoir prouffit, & soy preparer par merite qui veut auoir grace. En asseignant quatre fainctes & fallacieuses Esperances, c'est asçauoir Presumptiue, Defectiue, Opinatiue & Frustratiue, où sont comprinses ydolatrie, obstination des Iuifs, & l'erreur de la bestiale secte Mahometique.

ESPERANCE.

VN doubte te vueil-ie desnouer, où plusieurs sont enueloppez, qui veulent esperer sans Esperance, & vsurpent pour neant mon nom, & mes euures. Ceulx mettent en leurs cueurs attentes vaines, sens, & esperances fainctes, & adulterines, & en retenant mon ombre, laissent ma lumiere. Ainsi cerchent leur confort à faulses enseignes, & trouuent leur desconfort à la verité. Et quant ils sont cheuz de leur folle emprise par erreur, dient que espoir les a deceus par confiance. Mais se i'estoye deceptiue, ie ne seroye seruante de celuy qui est droicte voye, pure verité, vraye vie, & souueraine sapience. Pource te vueil donner à congnoistre quelles sont les contrefaictes Esperances, qui les personnes mainent à confusion, le bras au col, & en riant par consolation faintiue, & folle fiance mal fondée, les tirent à gemissemens, & à lermes. La premiere Esperance bastarde s'appelle Presumptiue. Ceste fraude les hommes, qui s'atendent aux biens qu'ilz ne veullent desseruir, & quierent grace sans merite, & fruict sans labour. Si semblent à celuy qui attent la goule baée, & les mains * ployees, se la viande luy entrera en la bouche, & en soy paissant ahanne assez s'il porte sa main iusques à son visage. Mais saichent que Dieu n'aide point par effect ceulx qui se nuysent par leur deffaut. Car il est le souuerain ouurier, mais l'homme est cooperateur de son euure. Et se tu te laisses couler en nonchalance, il te laissera nonchaloir. Quoy que soit, quicon-

Ioan. 14.
2. Tess.
2. Colos. 1.

* liees

ques s'ayde par merite, il le secourt par grace. N'as tu es escripts des payens, que leurs Dieux se courroucent aux lasches, & aux paresseux? Et pour neant les requiert par oraison, qui n'aide sa requeste par faire deuoir. Mais en veillant, conseillant, & en bien faisant, octroyent ilz aux hommes prosperément leurs desirs. Et puis qu'il est ainsi dit des idoles, qu'en pẽseras tu de Dieu Tout puissant, qui tant est iuste, qu'il ne gaste ses benefices en vain, & ne depart pas ses largesses sans desserte? Moult est dure marastre, & perilleux aduersaire molle paresse. Et combien qu'elle soit à tous contraire, toutesfois est elle formelle ennemie de ieunesse, & de adolescence, à qui le temps de labour & de semaille appartient, pour preparer moissons en la vieillesse. Voulsist Dieu, que vous nobles François ne feussiez point amusez par ceste sophistique Esperance, ne legiers en souhaits fantastiques, & inutiles desirs; ainçois missiez l'engin à l'esgart, & la main à l'euure. Car chalenger le bon heur sans pourchaz & sans exploict, est plus presumption que Esperance. Et soy frauder d'Esperance par crainte trop paoureuse, est pusillanimité deffiee de Dieu, & lascheté de courage recreu de bonne foy. Esperance & crainte sont opposites aucunement, non pas contraires, en tant comme crainte est don du sainct Esperit. Ainçois peuent estre ensemble en vn mesme subiect. Car Esperance esleue l'omme à esperer sur sa propre puissance par confidence de la diuine bonté, & crainte le fait retourner à doubte de soy-mesmes par consideration de sa fraelle nature. Mais crainte prise pour passion humaine, & qui plus proprement s'appelle paour, est vne deffiance de cueur qui rend l'omme doubteux en fiance de Dieu. Si puet bien chascun esperer de grace plus que n'en puet desseruir, & craindre de punition plus que diuine clemẽce ne luy en veut donner. Mais la bonne Esperance doibt estre si certaine, que le doubte ne soit desesperee. Autre Esperance y a imparfaicte, qui se nomme Deffectiue par faulte de fondement & de pié. Et ceulx la practiquent à leur dommage, qui afferment du tout leurs desirs en choses variables, &* assient entieremẽt leur Esperance sur incertaineté mondaine. Mais quelle *appuyent seurté se puet prendre en ce qui est doubteux? Qui querra

fermeté en ce qui est enferme ? Comment te soustendra ce qui ne se puet maintenir? Ie ne dy pas que és choses mondaines, on ne puist s'attendre par Esperance relatiue, mais non mie s'y arrester par determination substantiue. Et qui s'y fie autrement que par relation à la diuine Esperance, marche sus la glace d'vne nuitee, ou s'appuye au baston de roseau. Se tu t'asseures en force de corps, d'autre part t'espaoura vieillesse qui t'approuche croulāt: & vne petite fieure ostera le confort de ton Esperance. Se ta beauté te delecte, c'est annuit herbe, demain foin. Telle fleur est plus tost passee que venue. Trop peu te durera la ioye de l'auoir, & longuement la regraiteras perdue. Les autres s'affient en grant finance. Mais qui est chose moins feable que pecune, qui communement s'amasse par la desloyauté des acquerans, & se garde par deffiance des reteneurs? Sa nature est de couleur comme l'eaue, & s'espartir de legier comme l'argent vif. Elle guerroye & deffie celuy qui la retient, & s'estudie à renouueller maistres & soy loger en bource nouuelle. Veulx tu donc auoir ta fiance en ce qui rompt la foy de tout le monde ? Tu diras d'autre part, que tu es fort d'amis, & appuyé d'alliez. Or regarde que tu ne preignes en lieu de la potence le baston pointu, & qu'en t'apuyant l'aguillon de ton appuy ne te entre dedans la main. Mais sans ceulx, en sont d'autres qui s'affient en l'amour des Princes, & aux conioissemens des fortunes, ausquelz souffise la

Psal. 105. vers. 5. responſe de Dauid, qui deffend de soy fier és Princes & és filz des hommes sans salut. Vne tierce illegitime Esperance deçoit les folz, que l'en puet intituler Oppinatiue. Là s'arrestent gens outrecuidez, qui donnent auctorité à leur propre sens, quant ilz croyent obstinéement aux conseils de leurs testes, & se gouuernent soubz l'Esperance de leur cuiderie. En ceste deception gist le comble de la folie humaine, qui essaye par obstination immuable muer aux choses leurs proprietez, & cuydent faire de voulenté raison, d'opinion science, d'argument fallacieux demonstration necessaire, & de fol cuider infallible Esperāce. Or est le cornart rauy en ceste desuerie, qu'il cuide estre fait pour enseigner le monde, & luy semble que ses responces soient loix imperialles, & ses fantaisies sentence d'Euangile. Et quant il a

tout faict, ses esperances sont comme feu d'estouppes, & son sens tourne à neant comme songe d'homme, qui a dormy. Adõcques apprent-il, que mieux vault cercher autruy conseil par humilité doubteuse, que s'aheurter au sien par oultrecuidee arrogance. Vn homme seul puet estre Roy sur les autres. Mais il ne puet pas regner par vn seul sens. Car ce qui à plusieurs touche & appartient, doit par plusieurs estre traicté. L'auctorité de regenter reside à vn seul chief, mais la discretion de regence naist de plusieurs engins, esquelx les dons sont espartis, qui affierent à si haut ministere. Et se tu demandes, quel est le sens des Roys, ie te respons qu'il est plus en bien croire conseil, que biẽ le donner. Car bien conseiller compete à chascune personne priuee. Mais choisir le bon conseillier, & eslire du sens des autres conseil prouffitable, loist à celuy qui chacun doit ouyr, & pour chacun exploictier. Oultre te dy, que les meurs de Roy sont plus acomplies ou Prince simple de soy, & docile à bon conseil, que en Prince subtil & voulentif. Car vser de propre sens compete à vie singuliere, & monastique, & soy regler au iugement de la greigneur part, est regime politique & ciuil. Et ce que se dit des Roys en ciuilité, se puet appliquer aux peres de famille en œconomie, qui ne doiuent mespriser le gros sentement des seruans, ne l'aduis des commensalz de leur famille. Reuenons ad ce que aux opiniastres & obstinez est Esperance Opinatiue tendue comme vn filé. Là se prennẽt ilz par cuider. Et quant leur saige folie les a menez à non vouloir sobrement sçauoir, leur fol sens les tire à ignorer pereilleusement. Haaitant est dangereux sçauoir sans doctrine, & par trop croire de soy, mescroire de Dieu. Mais plus eshontee chose est obstinee persistence en erreur, & soy vouloir auant perdre, que corriger. Cil qui tumbe, & se ressourt, a moins de vergongne, que cil qui par hõte de releuer demeure souillé en la fange. Et plus est loüable bon amendement, que vicieuse faute n'est reprouchable. Car faillir est humaine imperfection. Mais discipline & correction sont euures diuines. Dont vient ce que le peuple des Iuifs est par si long temps en dispersion, & redouté de Dieu, fors par mescreantise obstinee, & par Esperance Oppinatiue? Ils ont descongneu le Sauueur, &

si dient qu'ils attendent Messias. Ils esperent ce que ja est aduenu, & mescroient ce qui leur aduiendra. Pourquoy le desirent-ils quant ils l'ont reffusé? ne cōment attendent-ils la venue de celuy, que ils ont mesprisé venu? Leur esperāce est euacuée, & leur creāce vaine; pource qu'ils n'ont voulu humilier leur sens au vray entendement des escriptures. Grande est leur malediction, quant ils quierent l'entention des anciens volumes, & ne les veulent entendre: & que les maistres de leurs Synagogues les nourrisset en abus, & peruertissent le sens des sainctes lettres, pour diuertir leur gēt de vraye conuersion. Et tant les a conquis peruerse ahurterie, & Opinatiue Esperance, qu'ils ne daignent encliner leur entendement au sens de la lettre, mais osent forcer les saincts textes, & constraindre la verité des Propheties à expositions controuuees. Las! se la saincte Bible, dont ils ont violé la sentence, ne les radresse, au moins les deust rauiser leur longue seruitute, & la paine de leur misere. Et se ils ne croyent aux parolles, creussent aux faits. Voyez qu'il a passé mil trois cens * soixante quatre ans qu'ils sont exillez & dejettez en diuerses terres, comme gent reprouchiée & serue: & leur est cessée l'vnctiō de leurs Rois, & le sceptre de Iuda transferé en autruy seigneurie, qui par les visions de leurs mesmes Prophetes est clere demonstrance que Messias est venu. Or l'attendent encore, & peuent bien attendre. Il ne vendra plus en conuersation d'homme, ne comme redempteur secourable; mais bien en majesté diuine, & comme redoutable iuge. En oultre, ils afferment qu'à sa venuë il ressuscitera tous les morts de la lignee de Iuda, & les fera derechief habiter ensemble sur la terre en prosperité. Et par ceste fantastique inuention les Docteurs de Iuifuerie les tiennent en infidelité. Car souz Esperance de la resurrection temporelle, les confortent de mourir en exil & misere, en attente d'estre ramenez de seruitute à liberté, & morts & vifs r'assembler en leurs pays. Qui bien y prent garde, ils violent leurs engins à pouoir congnoistre ce que ne puet estre, & veulent vsurper à verité les dits des Prophetes pour les appliquer à leurs fantasies. Ezechiel & les autres parlent bien de la resurrection final, où tous seront suscitez à damnatiō ou à gloire en la fin du siecle. Mais

* al. cinquante

Cap. 7. Dan. 12. Iob. 14.

iceulx fols Iuifs destournent sa parolle à la resurrection des hommes au monde, pour habiter la terre, qui selon la lettre est frenaisie intollerable, & chose impossible. Car toute la rondeur terrestre ne souffriroit pour habiter & labourer tous ensemble ceux qui sont morts & vifs de la lignee de Iuda. Mais par ceste parolle de Ezechiel est entenduë la continuation de l'espece humaine, qui par generation quotidiẽne ressuscite incessamment, & ressuscitera tant cõme Dieu permettra que nature fructifie & croisse tout par sexe raisonnable. Car autrement le faudroit faillir & cesser, pource que sans faueur, mort la deprent & corrompt tousiours. Et plus feroit, se par continuation d'euure de nature n'estoit ressuscité & produit homme pour habiter la terre. Et Dieu qui l'a creée pour habitation des hõmes, ne veut pas qu'elle demeure vacante. Et pource selon Ezechiel, la ressuscite d'hommes par generation contre l'opprimement de mort. Ierem. 16.
Derechef Hieremie & Ysaye prophetiserent de la seruitute & captiuité des Iuifs, & annoncierent la restitution de Idem. 29.
leur liberté & restablissement à leur pays & à leurs loix. Predirent aussi la reedification du temple, & la renouation de Idem. 25.
la saincte Cité apres les pestilences. Ces deux Prophetes en 1. Esdr. 2.
eurent la vision, mais elle fut accomplie en Iechonias & sa lignee, qui apres la transmigration de Babiloine (par laquelle le peuple des Iuifs fut transporté soixante & dix ans en seruitute) retournerent en paix & beneurté en Hierusalem: & restaurerent le temple & les murs de la cité par l'industrie de Neemias. Maintenant se confortent les folz Iuifs en ces propheties passées, & attendent les promesses, qui sont ia payées aux preudes hommes de deuant eulx, pour qui elles furent dictes. Les meschans se promettent liberté, & restistution de leur pays, par les escriptures mal entendues, & glosent & lisent à leur entête. Mais leur attente est faillie. Ils se esioissent en la lecture & interpretation faulse: & leurs predecesseurs ont ia euë la ioye du vraye fruict. Par ceste Opinatiue Esperance demeurent ils mescheans, serfs, & aueuglez. Puis que Titus destruisit Hierusalem le quarentiesme an apres la Passion de Iesus-Christ, où il vendit vnze cens mille Iuifs, & cent cinquante mille en furent occis, selon la recitation de Iosephus. Et depuis ne eut entre eux

esperit de prophetie, vision, reuelation, ne autre visitation diuine, ainsi qu'ils auoient par auant ceste incredulité. Car la consummation des escriptures, & les visions des propheties prindrent leur fin en Iesus-Christ: & il, qui est du tout parfait & accomply, fut l'acheuement, & la perfection des propheties, quant sa diuine lumiere euacua la nubileuse lueur des inspirations prophetiques, ainsi que la grant torche offusque la clarté des petites chandelles. Et se tu demandes, pourquoy n'a Dieu du tout exterminé celle gent incredule, ainsi qu'il fist Sodome & Gomore? Ie respondray qu'il les a voulu laisser viure en misere cõme gent abandõnee, pour vituperer la memoire de leur erreur, & en l'exemple de detestation de leur lignée à toutes generations, & en tous temps. Lisent & relisent souuent, cherchent & estudient és fables du liure de Thalmut, qu'ils ont compilé de bourdes cõtre les Chrestiens: neantmoins en lisant se trouueront viure meschans, & mourir damnez, se par humilité de pensee ils ne retournent à congnoistre la vraye Esperance, & gouster les sẽs espirituelz de la lettre plus que le charnel. Car les cerimonies de l'ancienne loy furent l'escaille de la noix, dont la loy Chrestiẽne en la plenitude du temps & meurté de fruict a gousté le noiau. Et se pour auoir le noiau, fault briser l'escaille. Bien doiuẽt les Chrestiens laisser les anciennes cerimonies & couuertures, puis qu'ils ont attaint à la verité, qui dessouz estoit figurée & couuerte. Or gardent les fils de Iuda l'escaille & l'escorce, si elle leur souffist par Opinatiue Esperance. Mais les enfans de adoption de Iesus-Christ auront le noyau.

Les propheties du vieil Testament sont acomplies, & verifiées par le nouuel.

CIL qui vie à tous donna,
Et pouoir sus raison a,
Dont grace à tous foisonna,
Où mout precieux donna,
Par prophetes sermonna
Iadis, & loy ordonna,
Qu'il leur proportionna,
Et circonstantionna,

Et couurit

Et couurit & enuironna,
Lia, acconditionna
De cerimonies maintes
En trestrouble coleur paintes,
Parolles prains & enceintes,
Deffences tresfort restraintes,
Ordonnances bien contraintes
A grans promesses abstraintes
Et par figures empraintes
Auecques visions sainctes,
Et Esperances non fainctes,
D'auoir ioye apres les plainctes,
Et attaindre à grans attainctes
Quant le temps seroit venu.
A son conuent tenu,
Si que tout est aduenu
Du gros iusques au menu,
Et descouuert tout à nu
Ce que Dieu auoit tenu
Clos, couuert, & contenu
Ou vieil testament chenu.
Homme a ô Dieu conuenu,
Et iusqu'à luy paruenu,
Et Dieu est homs deuenu,
*Si est l'embuche desclose,
Le signe cede à la chose,
Cerimonie est forclose
Qui tenoit couuerte & close
En vert bouton rouge rose.
Le vieil testament propose,
Le nouuel preuue & expose.
Sur gros texte clere glose.
L'vn promect, nonce, & dispose:
L'autre contente, & repose.
Le premier dresse & ordonne,
L'autre acomplit & foisonne
Et mect la fin & la bonne.
L'vn seme, l'autre moisone,
L'vn punist, l'autre pardonne.

*Et

L'vn merite, l'autre guerdonne.
Et l'ancien la fueille donne,
L'autre fleurit & boutonne.
Celuy verdoye & bourionne,
Cestuy vendenge & entonne,
Escorce & fueille habandonne
Et queult les fruicts aßignez
Ia pieça predestinez
Par prophetes designez,
Soubz figure encourtinez,
Maintenant determinez,
Ouuers & enluminez,
Desclos & descourtinez.
Si est le pouoir finez
Des Prophetes affinez,
Et les Iuifs indignez
Demeurent folz, obtinez.

Reste encores vne quarte desesperable Esperance, que ie ne sçay proprement nommer, si ie ne la dy Frustratiue. Et ceste amuse les legiers en creance à esperer leur secours, & attendre leur bien, de chose qui ne peut prouffiter ne aidier. Là s'aherdent & affichent ceulx qui trop se fient à leur bonne fortune, & essayent aduentureusement tous perils auenir en la fiance de leur heur passé. Autres ne sont pas loing de telle folie, qui tant doutent la fortune & le heur de leur ennemy, qu'ils en perdent cueur & entreprinse: ainsi que se fortune estoit chose creée, qui s'adonnast du tout à suyure autruy vouloir. Icy faillit Cesar, qui tant de fois cōmit à fortune l'estat de ses batailles, & les perils de sa vie plus que à raison, & s'y fia comme s'elle ne luy osast faillir: Puis apres les glaiues de tout le monde surmontez, en Thessalie fut il sucumbé, & mort en vn conseil par greffes à escripre. Policratus se reffia tant qu'il ietta son annel en la mer, croyant le retrouuer, & recouurer par heur. Car riens ne luy estoit fors à sonhait: mais puis fut il meschant, & pendu. Sous telle deception commença entre les hommes le pechié de idolatrie, quant Ninus fit vne statue d'or pour memoire de son pere Belus, & la cōmanda adourer du peuple cōme Dieu: dont les hōmes foibles de sens & faciles à per-

Suet. in eius vita cap. 82. Plut. Herod. Halicarn. lib. 3. Valer. lib. 6. cap. 11 Sabellic. li. 6 Ennead 2. Strab. li. 14.

nicieux exemples ont depuis prins la coustume de adourer & prier les idoles,& faire images à leurs proesmes & biensfaicteurs, ou à ceux qui en leur vie, auoient esté puissans & redoubtez. Ainsi vindrent en vsage les Idoles des Payens; & pour commemoration de l'idole de Belus, furent nommez leurs images Bel,Baal,Belphegor,Baalin,&Belzebuth. Et depuis autres noms leur ont esté imposez selon les sottes pensees de ceulx qui à telles fantasies s'abestirent. Car la rude & * inepte gent de lors sentoit desia en gros par nature instinct estre deuë adoration & recongnoissance à quelque chose diuine. Mais pource qu'elle ne sçauoit à qui attribuer celuy hõneur de deité, elle par affection le donna aux hommes, qui en leur temps auoient vescu en auctorité mõdaine,& en dignité sur les autres. Car de plus haute perfection ne peurent adoncques les simples hommes attaindre la congnoissance. Iupiter, qui en celuy aage estoit Roy de Crete,fut par telle folie apres sa mort appellé Dieu, à l'occasion de la magnificence & delicieuse vie,dont il auoit vsé en son regne. Aussi fut Minerue exaulcee à Athenes comme deesse, pour la recongnoissance des arts qu'elle trouua. Et semblablement fut Apollo deifié, pour son excellence, & pour les merueilles qu'il feist sur les corps d'homme par art de medecine. Trop estoit celle multitude de gent indiscrete & deceuable, de demander aide diuin aux mors,& de querir diuinité où humanité estoit faillie & corrompue. Pou deuoient de leurs requestes s'efforcier, ne [illegible], quant ils supplioient hũblement à ceulx, à qui eulx seuls attribuoiẽt la faculté d'octroyer, & attendoient receuoir les biens en vertu de ceulx, qui sans eux n'auoient nulle vertu. Et se les hommes auoient deïfiez, superflue chose & inutile estoit que homme requerist par necessité celuy qu'il auoit fait Dieu,& eust besoin du pouoir dont luy mesmes donna la puissance. A dire voir, le commencement de ceste superstition payenne vint de la tirannie des hommes, qui firent leurs predecesseurs adorer par force ou par crainte, puis apres tourna ceste nouuelleté en vsage, & maintindrẽt voulentiers par longue acoustumance ce qu'ils auoient encommencé par contraincte. Car il n'est si dure, ne tant violente introduction, que trait de temps ne ramene à sem-

Isa.46. Nu. 21 Iud.6. Ose 9. 4.Reg.1. Luc.1 Para. 8.Ierem.2.

*inexperte

Lactant. lib.1.de fals. relig. c.8.

Idem eodem cap.15.

blance de nature, ne si grand erreur à qui impression de parolle continuelle ne donne face de verité. Les enfans ensuyvent leurs peres en l'abusion des faulx Dieux, & où raison les en desamonestoit, la Foy de leurs predecesseurs vainquoit par auctorité de doctrine inuiolable. Mesmes que en ceste Loy payēne n'estoit souffert à nul mespriser le cultiuemēt des Dieux, sans blasme de sacrilege & sans paine. Et ce fut la choison, qui si lōg temps endurcit les courages des Romains, contre la doctrine Catholique : dont la terre Romaine fut consacree du sang de tant de martyrs, ains que les Empereurs voulsissent receuoir le nom Chrestian, imputans à criminelle inconstance, & mespris on contre leur sang & leurs ancesseurs, se ils trespassoient la religion de leurs peres, ne les traditions de leurs maiours. Encores depuis la sanctification de Rome par vraye Foy estoient les cueurs tant enclinez à l'empraínte de leur premiere Loy acoustumée, que plusieurs disoient auoir perdu leur prosperité, puis qu'ils auoient laissé le cultiuement de leurs premiers Dieux. Contre laquelle tentation, & pour euacuer de tous poins le * regret qu'ils auoient au cultiuement des faulx Dieux, Sainct Augustin composa le liure de la cité de Dieu : & Lactance escriuit le volume des diuines Institutions. Ausquels tu pues auoir recours en l'explanation de ceste matiere. Vray fut que Dieu compatient à l'humaine ignorance, & à la vanité des engins humains, qui pour neant trauailloient à congnoistre la diuinité, voulut de luy mesmes se faire congnoistre, & manifester au dernir eage. Et pource que l'homme ne puet esleuer son iugement oultre le pouoir de humaine science, il se fist hōme. Et en voulant exaulcer humanité humilia sa deité, & print charnelle fragilité sans delaisser eternelle diuinité, affin que en vertu de Dieu humain homme fust fait diuin; & que luy, qui diuinement se fist hōme, peust estre congneu Dieu humainement. Car par similitude, & communication de mortelle nature le pouoient lors veoir, & oyr, & en vertu des euures diuines faictes en corps humain le croire, & adourer vn Dieu qui en sa simplesse est infiny à congnoistre, & homme en sa mortalité est impuissant en vertu. Mais sa deité est congneuë aux hommes en l'humanité, & son

*regart

Heb. 1. Luc. 2. 1. Timot. 1. Tit. 2.

humanité glorifiée & crainte par l'vnion de sa deité. Merueilleusement est icy renuersee & confundue la besterie des Idolatres, & la Foy Chrestienne triumphe en cest endroit glorieusement sur leur folle creance.

Respons maintenant, payen, à ceste demande, Qui est plus possible, ou que Dieu Tout puissant se humilie à estre homme, ou que homme impotent se exaulce à estre Dieu? Se tu as voulu faire les hommes Dieux, qui n'as pas pouoir de toy mesmes faire homme; croy que Dieu s'est peu faire homme, qui a l'eternelle vertu d'estre par luy mesmes, & en qui, & par qui sont toutes choses. Or a il subuerty tõ erreur par contraire, & du tout euacué ta Frustratiue Esperance. Et puis que par ton petit sens tu erroyes à le congnoistre de toy, la sapience de Dieu t'a appellé à le congnoistre par soy. Hemi helas! bien auoit Dieu pourueu à l'homme en la naissance de Iesus Christ. Et desia estoit toute la terre arrousee de la source de grace par infusion de cõgnoissance d'vn seul vray Dieu, & illusion d'Esperance Opinatiue tournee en Esperãce certaine: quant le Deable pere de tenebres fist naistre sur terre, & esleuer au mõde Machometh. Et ce souffrit Dieu, comme aucuns tiennent, pour punir le pechié d'Heraclius l'Empereur, qui foruoya de la vraye clarté Catholicque, où Dieu l'auoit appellé, & se soilla d'heresie par adhesion donnée à Nestorius heretique mescreant l'vnion des deux natures en la personne de Iesus Christ. Or fut l'air obscurcy derechief, & la nuee de fole decognoissance mit obstacle entre Dieu & hõme par la seditiõ de Machometh; dont Armenie, Capadoce, Galacie, Pont, Paphlagonie, Bithinie, Misie, Frigie, Libie, Catie, Licie, Mesopotamie, Sirie, Fenice, Palestine, & grãt part des regions d'Asie, aux Eglises desquelles s'adressent les Epistres des Apostres, fut enuenimee. Toute Africque & aucunes prouinces de Europe vers Occidẽt iusques dedãs Espaigne, & vers Oriẽt iusques en Thrace & Panonie sont peruerties de foy Chrestiẽne & infectes par semence de zizanie, & de secte nouuelle. Il affiert bien aux Catholiques sçauoir par quelle malice Machometh seduisit tãt de gẽs, & cõme il tira derechef les inconstans à fole & Frustratiue Esperãce. Car les mespris de sa charnelle doctrine bien cogneuë fait prisier la foy Catholi-

que és esperits où elle est emprainte. Si te dy que trois choses luy donnerent audience & attrait. L'vne, que luy qui estoit à son commencer marchant & meneur de chameaux, fit tant par deceptions & par art de nigromance, qu'il espousa vne dame noble & riche appellee Cadigan : laquelle seigneurisoit en la prouince de Corrozaine. Et si tost qu'il se sentit garny de tant de richesses, il conceut en son cueur l'ambition de seigneurir és parties de Turquie, & d'Arabe. Si attira à sa part par dons & par promesses les robustes & les malicieux hommes, & ceulx que contrainte & pouureté enclinoit à meschief, ou que leurs vices auoient mis en mespris, ou leurs oultrages en depression, se adioingnirent à luy, & contrahirent soubz son conduit ainsi que vne compaignie de larrons, qui de roberie & rapine se enrichirent, & acccreurent* leurs routes par impunité de mal faire. Et souuent leur aduint, qu'ils eurent de bonnes fortunes contre ceux qu'ils assaillirent pour rapiner, & autresfois estoient chassez, refoulez, & confus és entreprises de leur peruers cheuetaine, lequel moult de fois par trahison & aguet fist occire ceux qui luy contrestoient, & tant que à trait de temps violence, cruauté, & la malice de son engin luy donnerent és parties d'Asie grant bruit & grand crainte. Or se sentit puissant par rapine, & doubté par fureur. Mais la vilté de son estat & de sa basse naissance luy reprimoit le courage de s'appeller Roy; pour ce mesmes que son premier office de simple chamelier sembloit entree trop desconuenable pour soy esleuer à si haut tiltre. Adoncques subtila son engin à soy faire croire & appeller message de Dieu, & soubz ce nõ gaingner adhesion & suite de peuple. Et pource se fit honorer & reputer par ses alliez & facteurs, & par les simples hommes d'Arabe, & des vns par crainte, des autres par erreur, & des autres par fantasie, se fit au premier donner le nom & la renõmee de Prophete. Les siens s'y assentirent, pour luy obeyr & flater. Les autres n'oserent cõtredire pour escheuer sa fureur, & les rudes & inexpers le creurent follement par la contrefaçon d'vn faux miracle. Car vne colombe, qu'il auoit affaictee à manger des pois emmiellez en ses oreilles, vint à l'eure de sa predicatiõ seoir sur son espaule portant son bec à l'oreille du trompeur,

*leur rote

pour querir sa pasture. Si cuiderent les maleureux abestiz, que le sainct Esperit en espece de colombe luy reuelast ses mensonges de par Dieu, qu'il preschoit au peuple par art diabolique.

Voicy cy l'entree des propheties de Machometh. Et tu Machomiste, qui dois auoir plus hõte que gloire, de dõner foy à la doctrine de tel acteur; n'as tu vergongne de ouyr & croire comme messagier de Dieu, celuy qui par rapine, murtre, ambition, & tromperie a vsurpé le nom de Prophete? Don de Prophetie se assiet sur les humbles & sur les innocens, & l'office de messagerie diuine n'est iamais commis à celuy dont la vie est contraire à saincte doctrine. Messagier doit sur soy porter l'enseigne de son maistre. Mais celuy a de soy effacé le signal de Dieu, qui se souille des taches de meurtre & de tricherie. Or s'est fait le cabuseur adourer, & les sots abusez ont rendu honneur & louange au maistre de deshõnestez, & au controuueur de toute infamie. Apres ceste entrée se aida le malin esperit de ce deceueur du mõde d'vne seconde cautelle, & s'appensa que extremité n'acquiert rien sans debat, & que la vie moyenne a ses adresses à tous chemins. Si voulut prandre & amasser sa doctrine de toutes loix, pour gaingner gens de toutes parties. Malicieusement il entrelassa en ses dicts partie du vieil Testament, & partie du nouuel; en donnant appetit à Iuifs & à Chrestiẽs à sa secte: & desloyalement il corrompit le sens de ce qu'il en print, pour effacer la substance des autres loix, & l'interpreta à fauce entente. Par dessus ce, en coulorant sa forme de faire cauteleuse soubz auctorité diuine, se disoit estre ordonné de Dieu à moderer les trop grãs rigueurs & aspres ordonnances des loix de Moyse & de Iesus-Christ: & que Dieu ayant compassion de la charge du peuple, voulut cõplaire à l'inclination des hommes, & leur eslargir la regle de viure par luy, qui estoit son message. Or print il de la loy des Iuifs la circoncision & la prohibitiõ de la char de pourcel, & en aucune similitude de la loy Chrestienne & du Baptesme, establit aux Sarrasins les eauës où ils se lauent souuent, cuidans par eauë pure estre nettoyez de leurs pechez sans confession & sans penitence. Auec ce pour non oster aux Chrestiens l'Esperance du ciel, où Dieu a reserué leur

principale fiãce, il promist à ses disciples Paradis, & menaça ses contraires des peines d'enfer. Mais il vsa du nom de Paradis pour non les estrangier, & altera la chose du tout pour la loy bestourner. Car en la ioye du paradis auenir, ne promit il autre chose fors charnels deliz, & concupiscẽces de corps & des yeux, boire & manger delicatiuement, & cohabiter auecques belles femmes, abondances de richesses, vaisseaux & riuieres de laict & de miel, & toutes autres mondaines delices qui sont contraires à l'estat de perfection & de gloire, & communes aux hommes & aux pourceaux. Ne en toute sa menterie ne trouueras tu que en la vie auenir il promete quelque gloire à l'ame; ne vn seul don en beatitude d'esperit. Ainçois baille tout le guerredon au corps pourrissable, & à l'appetit de la charongne. Et par son parler ceux qui viuent au siecle en aises & en delices ont desia leur paradis en ce monde, puis que autre chose ne promet par delà que ce que dont les delicatifs finent bien pardeçà. En oultre recueillit ce faux Prophete des deux Testamens certaines abstinences de boire & de mengier, & de cohabiter auecques les femmes en certains iours iusques au soleil absconsant, que il appella les ieusnes du mois Ramazan. Et semblablement commanda faire cinq oroisons par iour, & neuf genuflexious, deux au point du iour, deux apres midy, deux apres soleil absconsé, & trois apres le soupper. Par telle condition que toute la nuit fut exploictee à boire & à mangier sans cesser, & à soy coniouyr en toutes delices entre les bras des femmes charnellement, iusques à si cler iour qu'on peust cognoistre vn fil blãc d'vn fil noir. Trop peu prisoit le merite de telle abstinence, qui si tost s'en recompẽsoit par tant d'excés; & pou valoit le ieusne du iour en Esperance de si orde nuit & de tant dissoluë charnalité. Des idolatres aussi & de leurs abusions voulut il retenir quelque chose, pour les induire à soy, & joindre: quant il ordonna Lalahah. C'est le voyage chascun an à la Meke, qui estoit vne maison applicquée aux vituperables sacrifices de l'idole Venus. Et à present est le grant pelerinage & la maistresse Mahommerie des Sarrazins [* au Royaume de Tonnyn.] Là se despouillent nudz excepté d'vn petit queuurechief autour de leurs rains, & iettent en deuotion

Chartus. lib. 1. art. 4. inf. & li. 2. art. 6

**Ces mots ne sont aux Mss.*

deuotion par deſſoubz leurs mẽbres genitoires pierres qui cheent en vn grãt moncel illec iadis amaſſé en l'hõneur de Venus & des idoles. Et ce voulut il retenir des idolatres pour rendre honneur à ſa maiſtreſſe Venus, dont il ſe monſtra par ſa doctrine plaine de toute diſſolution & d'ordure adourateur volontaire: & par ſa luxure, qui ſurmõta toutes autres, obeiſſant, ſubject, & ſerf à corruption. Dieu, quielx ſignes de Prophete, & quielx euures de meſſage de Dieu! Ne comme peut eſtre creance d'homme ſi legiere, que telles baguenaudes ſoient prinſes pour doctrine? ou telles ſuperſtitions pour vraye religion? Deſloyal Machometh, tu promettoies moderer les trop eſtroictz mandemẽs des loix de iuſtice & de grace: mais ta moderation eſt tournee en abus, & en lieu de attrempance tu as prins l'extremité diſſolue. Tu deuoyes eſlargir les loix eſtroictes, & tu as ouuert la voye, & abandõné la bride à ton appetit ſenſuel. Mal pouruoit à la rigueur des loix, qui donne loy à illegalité. Et celle loy eſt contraire à raiſon, qui eſt fauorable à charnel deſir. Mais cõmẽt ſe puet conuenablemẽt la loy eſlargir en choſe que nulle loy ne puet aſſez refraindre? Mieulx vault par l'eſtroicte loy perdre les delices, que par la large ſoy priuer de vertus. Car la partie de la chair eſſaye touſiours à gaigner ſur le frain de raiſon. Et touteſuoies la roide bride luy *eſt cauſe de ſoy exerciter en vertu, & la laſche luy donne licence de meſprendre. Ie me merueillaſſe des viles & deſhõneſtes ſentences de ta loy deſliee. Mais la vilté de ta vie me oſte la merueille de tes parolles. Car chaſcun parle ſelõ ce qu'il ſent, & la vie eſt le teſmoin & la ſource de la doctrine. Si ne m'eſt pas eſtrãge ſe tu enſeignes aux autres gourmendie, & luxure abandonnee, & la prometz en l'autre ſiecle pour gloire; quãt tu meſmes t'oſas vanter que tu auoyes par don de Dieu, le pouoir de quarante hõmes en tes rains, pour accomplir l'euure de luxure. Auſſi en pris-tu ſi outrageuſe part, que tu euz enſemble quinze fẽmes & deux chãbrieres, & enſeignas aux tiens en prendre par abondãce, & en abuſer par deſmeſure. Tant donne nature aux hõmes de inclinatiõ à luxure, que loy a plus meſtier de les en reſtraindre, que y contraindre. Pource veut raiſon que le pouoir de nature, qui eſt ample & commun, ſoit conditionné par

Ms eſt exercice & la laſche licence, &c.

auctorité de la loy. Or as tu voulu par tes exẽples amplier le pouoir de nature, & deslier l'auctorité de la loy. Qu'est-ce autre chose fors mettre tout à bandon, & outre nature prouoquer le monde à superflu delit, & à commune & publicque luxure? Ne souffisoit il pas laisser faire nature sans la parforcer? Falloit-il reueiller à haults cris de nuit les endormis pour les ammonester aux euures veneriẽnes? Assez deuoit estre assouie ta desordonnance d'auoir plusieurs femmes, sans auoir estably les repudier à quelconque cause, pour* repeupler les litz des femmes nouuelles.

*remplir

O vile creature, indigne de congnoistre la loy de Dieu! Compaignon des pourceaux, & disciple des boucqs! où as tu aprins que don d'espirituelle Prophetie soit donné aux hommes charnelz? ou quelle reuelation se assiee sur la pensee où regne fornication & ordure? Ce ne puet estre. Car l'Esperit prophetique, qui procede des cieux, ne se donne fors és cueurs netz & esleuez en hault par contemplation, & substraiz d'embas par mespris les deliz de ce mõde. Et les Anges messages de Dieu sont tãt purifiez, qu'ilz ne s'apperent fors aux chastes personnes. Comment doncques croiroit l'en que l'Ange Gabriel t'eust reuelé la loy dont tu te vantes, quant toutes les legions des Anges abhominent & desdaignent ordure desordonnée, & pollutiõ vituperable? Celle mensonge te eust assez besoing à couurir ta vergongne. Car lors que tu tumbas du mal de epilepsie, dont Dieu t'auoit feru, tu disoies que ainsi t'abatoit la visiõ de l'Ange Gabriel, qui t'apparissoit visiblement, inuisible aux autres: duquel ne pouoyes sans tumber soustenir la lumiere. Forte bourde a cy, & digne de risee & de mocquerie, se la perte de tant de ames n'en fust ensuye. Et quoy que tu dies, ne Dieu ne Ange ne s'entremit oncques de telle desuerie. Ce fut Sergius vn Moyne apostat, infect de heresie Nestorienne, & debouté de l'Eglise, qui te suggera ceste mauuaistié pour mettre en trouble saincte Chrestienté, & cõplaire aux Nestoriens hereses. Et luy qui estoit biẽ pourueu de lettres & peu de meurs, ne chastia pas ses vices par sa science, mais peruertit son sçauoir à l'agrauement de sa mauuaise vie: & bien monstra que trop est perilleuse l'assemblee de grant Clergie auecques mauuaise pẽsee. A similitude du bõ vin, qui se corrõpt & aigrist par le mauuais vaissel. Celuy Ser-

gius ton pareil en ambitiõ esleut ta proximité, pource qu'il auoit esté refusé en l'Eglise souueraine de Romme à y estre colloqué, & pourueu en auctorité de prelature Põtifical. Et pource indigné vers l'Eglise & cité Catholique, voulãt s'en venger & soustraire les Chrestiens de leur sainct propos, se ioingnit à toy, & te informa de seditiõs erronees & cõtrouuees, & t'enseigna à bastir le liure d'Alchorã, où tes adherãs apprennent la lecture de desmesuree volupté, & reçoiuent voulentiers l'ouuerte licence & cõgié de s'aoillier en leurs plaisirs charnels, & en effrenee luxure. Et pource les eus tu si prests à obeyr. Car tu conformas ta doctrine à leur appetit, & dõnas loy familiaire à la char, attrayãt les cueurs en vanité deceuãte. Ce nõobstãt tiercemẽt acquis tu les paoureux & les foibles, par espouentement & par menaces, si tost que tu te sentis puissant & adextre des cruels satellites. Car tes escrits portent que tu es enuoyé en la vertu du glaiue, pour mettre à mort ou en seruage ceux qui ne te croiront. Ainsi te suyrent par terreur ceux que tu ne peus esmouuoir par erreur. Mais quelle reuerance puet estre deue à loy introduite par cruauté? Ou comme croira homme par deuotion ce qu'on luy fait cõfesser par force? Pour certain la dignité de religion est si franche & si noble, qu'elle ne puet souffrir violence; & où foy pert sa liberté, elle pert son merite. Car Dieu ne demãde sur la creature gaigner fors le cueur, & ne le veut pas rauir comme tolu, mais receuoir comme dõné; pource qu'à la pure & liberalle perfection de saincte foy affiert attraire par douceur, nõ pas en rigueur fortraire. Pource voult la hautesse du Sauueur apparoir en humilité: & enseigner benignement, non pas forsablemẽt à le craindre. Car il n'entra pas ou monde armé de glaiues, mais rempli de vertus, quant par sa digne parolle & simple predication conferma, & par miracles acquist à soy sa saincte Eglise. Ainsi ne fit pas Machometh, ains prit ce demourãt de l'introduction d'idolatrie, & s'ayda de la force du glaiue comme les idolatres font: contraignans les gens par forces menaces, & par tourmens à leurs sacrifices. Et bien l'esprouuerent les benoists Martyrs, qui tant soutindrent d'ahan en refusant d'offrir seulement de l'encens aux idoles. Là est attainte la reprobatiõ des faulses sectes, que on puet mieux

Act.15. 1.Thess.2. Ioan.3. Eccles.23. Ierem.17. Apoc.2.

appeller illegitimes, que loix; & preuarications, que doctrines. Car où verité & raison, qui sont fondement de la Loy diuine, leur faillent, ils *recourent au glaiue & à la fureur, & s'aydent des instrumens de l'outrage humain.

*retournẽt

Esperance prouue la noblesse de Foy Chrestienne & preéminẽce sur toutes autres loix, qui ne peut venir d'autre legislateur que de Dieu eternel.

GLorieux Dieu! bien as priuilegié ta saincte Foy Catholique, & iustifiée sur toutes les autres. Et quiconques a sens sain & cler Entendement puet congnoistre qu'elle est diuinemẽt dõnee plus que trouuee humainemẽt: quãt par elle sont balloyees toutes ordures, obscuritez enluminees, iniquitez r'adressees, & les autres introductions vaines, irritees & confuses. Et se nous voulons entrer en cõparaisons, quelle chose puet estre plus diuine en contemplation, plus iuste à bien viure, plus honneste en humanité, plus riglee en meurs, plus proufitable à chacun, plus paisible pour tous, plus garnie de bõne Esperance & tendãt à souuerain guerdon que saincte Chrestienté? Regarde toute Euuangelique doctrine de nostre Dieu & de nostre maistre, & tu n'y trouueras sinon admonnestemẽt d'amour, de iustice, & de paix, conseilz de saincte pureté, d'innocẽce, & d'aide à son prouchain, deffences de dissolution, de deshonneur, de desordonnance, & d'iniquité: confors de pacience, d'obeissance, d'humilité, & de consolatiõ en ce monde, & espoir de perdurable gloire aduenir. L'Euuãgile s'accorde aux iustes loix moralles, aux doctrines des Peres & des sages, à honneste conuersation, & attrempance de vie. Elle apprent à croire & adorer vn seul Dieu eternel & souuerain, & endoctrine l'omme à grace, hospitalité, compassiõ, misericorde & charité à ses proësmes. Son auctorité ne desrogue iamais à bonne raison, ne ses statuts ne discordent du chemin de vertu: Elle ne induit à croire chose qui ne soit en la louange de Dieu, à prendre forme ne estat dont naisse vil escande, ne dissolu exẽple à dire parolle vergõgneuse ne reprouchable, ne à faire euure qui tourne en autruy dõmaige. Se Chrestiẽs sont tenus croire aucuns articles plus hauts que la capacité d'engin humain, là est cõgneuë la haute excellence de leur

Dieu,& la diuinité de leur loy. Et appert qu'elle ne soit pas trouuee par erreur d'ommes, mais baillee de souuerain maistre, quant elle surmonte leur inuention. Mais c'est par celle preeminence que tous ses points sont à la gloire & exaltation de celuy que ils croyẽt, & à l'honnesteté & prouffit des vrays croyans. Et finablement en tous & chacuns les points & ordonnances de la loy diuine tout tend & conclud à biẽ, à salut, & à honneur tant vniuersel que particulier. Et si respond aussi bien à l'eternel fait & louange qu'au mondain, & au mondain qu'à l'eternel : comme procedant & retournant à vn seul & vray Dieu, duquel toute saincte loy & toute vie humaine & perdurable par necessité & apparente raison depend. Aduise que toutes les autres loix sont baillees par homme, mesmes l'ancien Testament vint de Dieu aux hommes par le ministere de Moyse. Cestuy est baillé par la bouche de Dieu, lequel comme predit le Prophete, a esté veu en terre conuerser auec les hommes. N'auons nous pas en escrit que les Philosophes reprindrent les Payens pour l'adoration des Idoles? Et deslors par Philosophie attaignirent Socrates, Platon, & Aristote à la cognoissance d'vn seul Dieu. Pour laquelle opiniõ, qui s'accorde à Chrestienne foy, Socrates fut condamné à mort à Athenes. Et si est notoire que luy & sainct Denys firent iadis autel au Dieu incongneu, mais en la fin le cogneut sainct Denys par la predication de l'Apostre, & par la grace du baptesme. Dy moy que iugeroit Philosophie de la secte de Machometh effrenee en luxure, & desordonnée en delices de corps, quant toutes les sentences morales damnent excés, & appreuuent moderation en delit, & attrempee parcité és euures de la char. *Laertius in eius vita.*

Derechef voyons comme saincte Catholique Religion honnore souueraine diuinité, & pouruoit au regime de poure humanité. Que peut elle plus haut ficher sa creance, qu'en vn seul Dieu eternel deuant toutes choses, createur de toutes choses, & puissant sur toutes choses? Ce ne sont pas les Idoles ne les dieux controuuez à l'appetit des hommes. Mais il est creu selon verité & l'enseignement de parfaicte sapience. Et se les Catholiques treuuent que Dieu pardurable ait voulu soy faire homme pour hommes sau- *Rom. 11.*

uer, ceste creance n'est pas pour deroger à sa maiesté : ains est exaucer & glorifier son humilité & sa clemence. Mais qui pourroit reprendre Iesus-Christ d'auoir mespris contre loy de nature, quant si conuenablement luy a establi nourriture moderee, & generation deuë & legitime ? Et se sa foy enjoint abstinẽce, elle y adioint mesure : à ce que par abondance le corps n'enchee en peché, ou par faute de nourrissement il ne tourne en foiblesse. Haa ! combien peu de chose contente nature ! Certes si legier nourrissement luy souffist & prouffite, que les excés des Sarrazins, qui selon la loy de Machomet luy sont plus chargeux que les ieusnes des Chrestiẽs, ne leur sont dommageables. Car la parcité est tresoriere de la santé, & ou corps mesgre & vuide est l'esperit remply & les sens plantureux. Et qui voudroit parler des enfans procreez & nourris, ie fais iuge toute Chrestienté que l'estat de mariage indiuis & vny entre deux personnes est duisable & consonant à vraye amour, loyale engendrure, vtile à soigneuse nourriture, & necessaire à bõne doctrine des enfans. Et tu, que iugeras de la multiplication des femmes Sarrazines auec vn seul mary ? & de la diuersité discordable des enfans, sinon amour espartie, lignee douteuse, nourriture nonchalue, & enseignement de sedition entre les fils d'vn mesme pere ? A laquelle achoison aduiẽt souuent effusion de sang par le descord des freres és maisons des Princes mescreans, pour la mescongnoissance de l'ordre, ou priorité des enfans de plusieurs meres. Et se tu, qui aucunesfois as voyagé sur leurs marches, en as congnu des enseignes. Souffise toy tant d'auoir ouy la diuersité des loix, dont sourt la vanité des sotes & frustratiues Esperances : & par l'adhesion d'vne seule saincte foy, t'arreste & afferme à la vraye & parfaite Esperance. Se tu crois en Dieu, asseure toy en luy.

Ecclesiastici 2.32.

Mais qui demanderoit dont vendra ceste seureté ? Ie dy qu'elle doit commencier par examen de conscience & loyalle ententiõ de bien ouurer. Et premier conuiẽt retourner à soy-mesmes par correction, & soy atourner à faire deuoir. Ainsi & non autremẽt puet on trouuer asseuree Esperance. Car tant est bon espoir en Dieu contraire à tout crime, que l'ame coulpable ne puet estre ailleurs

mieux ne si bien asseuree. Coulpe est nourrice de souspeçõ, & la crimineuse conscience faict la paoureuse pensee. Aussi offense couuerte est tesmoignee par l'ouuerte paour, & les membres tremblans monstrent le cueur enferme & blessé, comme la rouge face la honte du courage. Et si sçaichez que nul ne peut asseurer celuy que sa conscience effraye. Pour ce est iniquité suspecte & mensongiere à soy-mesme. Mais innocence est de sa nature consolatiue & feable. Oste doncques Esperance presumptiue, qui te rend indigne d'auoir les biens, puis que tu presumes les auoir sans deuëment les esperer. Ne te arreste point à deffectiue Esperance, ne aux suffrages des biens mondains, qui ne peuent par toy estre retenus, ne toy par eux soustenu. Regarde que tu en vses en telle maniere qu'ils ne t'abusent: & que tu t'en aides sans souffrir qu'ils te nuisent. Mais ne fais pas ton Esperance serue à choses desesperees, ains les fais seruir à ton Esperance. Puis te conuient il laisser ahurtes volentez, & opinatiues Esperances, pource que celuy qui suit son propre conseil se priue d'autruy suitte, & seul doit foruoyer qui tout seul se guide. Mais qui prise l'autruy aduis sera prisé des bien-aduisez, & qui sçait ployer son sens à autruy esgard, employera ses amis, & rendra les ennemis ployans. Apres ces choses te garde d'Esperance frustratiue, & se tu argues ton malheur par tes fautes, & tes bonnes aduentures selon la raison de ta conduite; tu ne seras pas deceu par folle Esperance, ne surpris à despourueu par mescongnoistre. Recueille tes bonnes fortunes en humilité douteuse d'empiremens, & conforte les mauuaises par patience aduisee d'amendement. Si te tournera la bonne Esperance en aide de seurté, & la mauuaise en prouision d'auis. Lors que tu garderas ces quatre points, ie seray pres de toy, & tu approucheras celuy dont ie suis prouchaine, qui est pere & gardien de toute bonne Esperance, & emplit les desirs de ceux qui fermement & droicturierement s'attendent à luy.

Arist. 4. Ethic cap. 9. erubescunt, qui pudore afficiuntur.

Doctrine pour paruenir au tres-souuerain bien, pour la vision & fruition duquel l'homme est creé.

SE *tu veux haut aduenir,*
Et de meschief reuenir,
De tes faits bien conuenir,

Et au confort paruenir
De bon espoir à venir
Pour plus accroistre ton bien:
De Dieu te faut souuenir,
Paine & cure soustenir,
A rien vain ne te tenir,
Ton sens trop ne soustenir,
Fortune ne maintenir,
Qui est fainte & ne peut rien.
D'autruy sens aide le tien,
Aduise qui te dit bien:
Croy conseil & le retien,
Et de ire tost te reuien.
Aime les bons, & soustien
Pour meilleur en deuenir.
De flateur loingtain te tien.
Tous tes amis entretien,
Sur ta garde te maintien:
Ton secret clos contretien,
Batz, pres du lyon le chien,
Ainsi te dois contenir.

Entendement supplie à Esperance luy declairer, & figurer par exemples de similitude du passé qu'il doit esperer en l'aduenir.

ENTENDEMENT.

GRandement conforté, & proffitablement conseillé me sens par ta presence: & tes belles probations speculatiues sont moult claires, & apparentes. Mais apres soubtiles raisons seulent moult prouffiter gros exemples: & les receuons aggreablement pour doctrine, & gardons fermement en memoire. Et qui ne puet attaindre à cognoistre son faict par argument parfont, s'aidera de ententibles exemples, qui sont communs aux simples & aux saiges, & empraignent fort ou courage, pour la proportion & qualité que noz singuliers cas ont auec les priuees aduentures des autres. Aussi science ne traicte point des choses singulieres, ainçois les relaisse à experience & conseil, qui besongnent par patron &

par

par exemple. Et de ces trois ay-ie affaire en mon especial cas. Si te plaise moy monstrer en autruy, ce que ie doy esperer de moy. Et que ie entende par practique des choses passees, ce que tu me raisonnes de mes Esperances futures.

Esperance preuue par plusieurs exemples du temps passé, qu'en aduersité & sous le fleau de Dieu ne faut perdre courage, ny soy desancrer du haure de bon espoir.

ESPERANCE.

A Exemples ne pues tu pas faillir, se tu lis les saincts volumes, & les escrits des histoires, & les annales Chroniques de France: & tes deuanciers, qui en necessité se sont donnez bon espoir, & pris fort couraige, sont bien à ramenteuoir pour louange d'eux. Et pour exemple, souuiéne toy comme Matathias & ses enfans les Machabees fuitifs & recelez és montaignes se ressourdirent en la persecution de Antiochus. Celuy Tiran auoit vsurpé & asseruy toute Iudee, & interdite la loy & les sacrifices. Il tenoit les simples en subiection par forces, les variables en faueur par corruption, & aux traistres du peuple donnoit attrait & recueil pour soy aidier de leur malice contre leur pays à la destruction de leur loy. Et tu scés comme si peu de gens chassez, garniz de bonne Esperance, & entre les cas desesperez endurciz à tout souffrir, deliurerent leur païs, restablirent les loix, & redarguerent par puissance & par iugement les reniez de leur loy, & les traistres & turbateurs du pays commun. Puis que tant apparurét vertueux ceux qui n'auoient apparence de remede, il est à croire qu'ils forcerent leurs sens à esperer maugré fortune, & faire vertu de leur necessité: & que la deffiãce de humaine puissãce tourna leurs cueurs en Esperance diuine conceuë en hault couraige, & côduicte par ferme entreprinse; & les fit de vaincus vainqueurs, & de chassez assailleurs, & de humbles & deboutez les seigneurs & les maistres. Ils appellerent à iustice ceulx qui les auoiét dejettez par outrages, & firent droit au pays, & satisfaction à Dieu & à sa loy, des traistres & preuaricateurs. Entre lesquels Alchinus, & autres ses complices, apres tant de richesses extorquees, & de gloire vsurpee par

1. Machab. cap. 2.

trahison, finist miserablement. Neemias & Esdras peuuent en cest endroit estre nombrez entre mes feables, qui en autre temps de persecution conceurent en leur pensee la meruailleuse Esperance de rassembler le peuple dispers en seruage par la persecution des Assiriens, & se esuertuerent à reedifier la saincte cité & le tẽple demoliz. Et tant trauailla Esdras le preud'hõme, qu'il restaura la saincte librairie, par qui fut la loy renouuellee & recouuree, qui long tẽps auoit demouré oubliee & nõchalue. N'as tu pas leu comme Debora la Dame saige habitant soubz l'vmbre d'vne palme se esleua en haute Esperance ou meillieu du peuple d'Israel, qui par vingt ans auoit esté persecuté de Iabin Roy de Cananee : & contre l'opinion de Barrach lors ducteur du peuple, retira la victoire des mains des ennemis, & triũpha heureusement par la descõfiture des Chananeês, & par la mort du Duc Sisara. Que aduint-il de Gedeõ, ou temps de l'oppression que fit le Roy de Madian sur Israël ? ne desconfit-il pas auec trois cens combatans, cent & vingt mil hommes, & deliura par haulte Esperãce son peuple de langueur & de misere ? Toutesuoies estoit il poure laboureur, homme non congneu, de petit estat, & de basse famille en la lignee de Manasse. Mais où grace de Dieu & vertu d'homme se adioignent, rien n'est impossible à faire ne illicite à esperer. Et bien souuẽt met Dieu au pouuoir de homme, ce que homme ne puet comprendre en sa pensee. Ces exẽples sont manifestes entre les miracles de mes euures. Mais puet estre que ton sentement encor empreint és mondaines mutatiõs appete plus exemple de humaine industrie, que de diuine grace. Veulx tu doncques veoir ton cas en autruy, & les aduentures de nos iours comparer humainement à celles des anciens predecesseurs? Lis Omer, Virgile, Tite Liue, Orose, Troge Pompee, Iustin, Flore, Valere, Stace, Lucan, Iule Celse, Brunet, Latin, Vincent, & les autres Historieurs, qui ont trauaillé à allonger leur brief aage par la notable & longue renommee de leurs escriptures. Là trouueras tu ton fait tout iugé, & exemples correspondans à la matiere. Si te merueilleras en lisant les aduenemẽs que la prouidence diuine a transmué de meschief en beneurté sur les hommes contre humaine estimation. Là trouueras Troye destrui-

Machab. 9.
1. Esd. cap. 2.
Eccl. 49.
Esdr. 8.
Iud. cap. 6. 7.

ćte par Theſeus & Iaſon ou temps de Laomedõ, & releuee en plus grant gloire ou temps de Priamus. Ailleurs pourras lire comme Athenes, Lacedemone, & Thebes furent tant de fois aſſeruies, deſtruićtes, & deſolees ou tẽps de Xerxes, de Philippes, & de Alexandre: qui depuis ſi glorieuſement ſe reſſourdirent. Bien te ſera eſtrange la fortune de Mithridates Roy de Pont, ſouuent triumphant & ſouuent vaincu. Car quant tu noteras ſes batailles deſconfites & renouuellees, ſon oſt huy mort & deſtruit, & demain reſtably viuement: il te ſemblera que les occis reuéquiſſent ſur le champ, & que ſa deſconfiture portaſt la ſemblance & la pompe d'vne victoire. D'autrepart ſeras inſtruit en diuers volumes de l'eſtat de Rome, qui par ſa haulte & inuiolable Eſperance preſeruee entre les infortunez cas, fut conduićte au ſommet de * haulteſſe iuſques à ſeigneurir ſur tout le monde. Qui la fonda, fors que Troyens deſconfits & exilez de leur terre, & dechaſſez par tempeſte de mer? Il eſt doncques à croire, que ſi hault euure ne fut iamais cõmancee ne conduićte, ſinon par gens eſprouuez en haulte neceſſité. Car la durté de leur trauail les encouragea à querre leur repos: & l'ennuy de leur bas eſtat les eſuertua à eſperer haulte gloire. Ne fut celle excellente Romaine cité prinſe & arſe des Gaules iuſques au Capitole? Ne fut elle auſſi aſſiegee de Hannibal victorieux Duc de Carthage, quant apres quatre notables batailles ſurmontées en pou de iours, & la Romaine cheualerie occiſe, il aſſiſt ſes tentes à la tierce pierre pres de Rome? Et toutesuoies icelluy iour fut vendu à Romme le champ où il ſeoit, & par vne Eſperance non froiſſee entre ſi deſeſperables miſeres, dedans les murs aſſiegez, entre les vaincus, ſe trouua l'achepteur du champ couuert des armes du vainqueur. Or lis apres, ſi ſçauras que icelle cité ſe reſſourdit puiſſamment, & tourna celle aduerſité en l'augmentation de ſa gloire. Quelle admiration puet on prendre ou faićt de Marius tant de fois deſpoillé d'armes & priué de ſa franchiſe, & tantoſt apres reſtitué en liberté & en honneur de puiſſant Duc & redouté Cheuetaine? Ceſtuy fut ſingulier exemple des heureuſes iſſues de peruerſe fortune, luy qui n'auoit du demourant de ſa fortune, que la ſeule vie ou dangier de ſer-

Plut. in Themiſt. in Luc. & in Pomp. Iuſt. lib. 38.

* honneur

Tit. Liu. in pr. li. 1.

Plut. in eius vita.

Plut. in eius vita.

uage & peril de mort. Car apres ce qu'il eut esté Duc desconfit & chetif, recouura il le pouoir de commander sur la vie des legions prestes à combatre, & sur la mort de ses ennemis prochains à descōfiture. Encores te puis-ie dire pour vne persuasion receuable, que les humiliez par peruerse fortune ont souueraine occasion d'Esperance, pource que entre les extremes perils se nourrist & efforce la haultaine vertu, & souuent desespoir de salut a forcé nature & fortune à sauuer les perissans. Les conquerans ont la doubte de perdre, & les perdans ont espoir de recouurer. Cil qui a le dessus en sa fortune, s'orgueillit, & s'endort, & entr'oblie és deliz de sa conqueste. Et celui qui est au dessoubz, aguise son engin à la presse de son angoisse: & s'il n'a Esperance du destour de son maleur, si puet il esperer le retour de l'eur de son ennemy. A ce propos te seruirōt les histoires qui sont toutes pleines de ruynes, & de miserables tresbuchemēs des grās conquereurs. Et trouueras peu de ceux, qui par ambition de rapine, & par outrage d'orgueil ont enuahy autruy, auoir eu louable fin ne honneste issuë de leurs entreprises. Semiramis fut celle qui premier voulut cōquerir les Indes

Iust. lib. 1 & Æthiopie: or fut occise de son propre fils. Hercules assist

*merches les * metes de sa conqueste és fins de l'Occeanne mer, & il fut mort par vne femme d'vne chemise empoisonnee. Mitridates fournit assez de batailles, & guerroya maintes Prouinces, & en la fin fut guerroyé par son propre fils iusques à soy occire. Phelippe troubla toute Grece & Macedoine, puis fut occis par vn sien souldoyer. Alixandre n'estoit pas content de la conqueste de toute la terre: & vne poison venimeuse luy retrancha son orgueilleux couraige, si que au cueur & au corps souffisy vn sepulcre d'enuirō cinq pieds. Xerses assembla si grans barnaiges, que par l'abeuruement de ses cheuaux s'asseichoient les fleuues: ses maneuures rompirent la grant montaigne de Athos pour y faire trauerser la mer & flouter les naues, où parmi son nauire couurit la mer Mediterrienne iusques à y faire vn pont de riuage à autre; puis luy tourna fortune le doz, si que le maleureux apres tant de nauires & de gens perduz eschappa à paine de ses ennemis par soy fuyr en vne tres-petite nacelle. Mais il n'eschappa pas la main de son pre-

uoſt, qui pour eſcheuer ſon meſchief l'occit par trahiſon. Que dirons nous de Cyrus, qui tant eſpandit de ſang humain ſur la terre? La Royne Thomiris nous fait ſage de ſon iſſuë, qui le ſurmonta par vaillance, & puis fit mettre ſon chief en vaiſſel plain du ſang des occis, en diſant : Cyrus ſaoule ta mauluaiſe cruauté, & eſtanche ta ſoif en ce ſang humain. Conſidere la petite concluſion des grans fais de Hannibal, & ceſte exemple te pourra ſuffire pour tous. Car celuy Duc redoutable patron de cheualerie, & maiſtre des victories, fut ſi couſtumier de vaincre, qu'il luy ſembloit auoir ſurmonté fortune, & deſconfit malheur, & que Dieu & les deſtinees fuſſent iurees auec luy. Or ſe trouua ſans pays & ſans gens fuitif en eſtrange nation, chaſſé de ſes ennemis, ſuſpect à ſes hoſtes: & ne trouua ſecours en ſa miſere fors de effacer ſa dolente vie par venin. Ia n'eſt beſoing de multiplier exẽples en ceſt endroit. Car ſe tu prẽs ton loiſir à lire Senecque és Tragedies, Iehan Boccace en ſon Liure du cas des nobles; tu ne orras autre leçõ que de la *choiſte des haulx hommes, la perte des conquereurs, & le raualement de ceulx qui trop ont voulu ſurmonter. Conforte toy en ce, & penſe que le bruit de tes ennemis n'eſt pas perdurable, quant ſouuẽt apres tous les effors de l'outrage humain, les violans exurpateurs d'autruy region ſont confondus & aneantis, & la terre ou par aller remaint aux anciens habiteurs. Meſmement le plus de fois ſi peu de preu demeure aux conquereurs, que ils degaſtent leurs puiſſances, & conſument leurs forces; & par leurs violences les aſſaillis ſe exercitent aux armes, tant qu'ils apprennent de leurs ennemis à eux deffendre, & à recouurer la victoire ſur les vainqueurs. Si en ont finablement les deffendeurs prouffit & diſcipline, & les enuayſſeurs dommage de ruine. Laiſſons eſter l'incertain eſtat, & la gloire caduque des turbateurs de la terre. Arreſtons nous à la certaine Eſperance de ceux, qui entre les perſecutions de guerre ſ'attendent d'auoir paix, & ou millieu des miſeres eſperent proſperité & repos. Car à ceſtuy propos ſeruent les exẽples que tu me requiers. Veux tu derechief exemples de plus freſche & nouuelle memoire? laiſſe les liures, & aſſeure ta creance en la recitation des anciens hommes: en quel aage le Royaume de Si-

Iuſt. in princip. lib. 3.

Iuſt. lib. 1.

Satia te ſanguine, quem ſitiſti, cuiuſque inſatiabilis ſemper fuiſti.

Plut. in eius vita.

*chance

cile fut tant troublé par Manfroy & Conradin, que nul n'y
cognoissoit espoir de remede, ne prouision de conseil; ius-
ques à ce que le bon Charles d'Anjou par merueilleuse &
non cuydee prouësse restablit Sicille en son premier estat.
Semblablement pues auoir ouy parler de la tempeste que
fist n'agueres en Castille Pierre soy disant Roy, pour laquel-
le aggrauer il appella à son aide les Payens d'Auffricque &
les gens d'Angleterre, qui tourmenterent les Espaignes
maintes années, & a grant occision de peuple, & desolatiō
de la terre, desia presque inhabitee. Mais la iustice diuine
par la force des Cheualiers de France restitua Castille en
la paix & seur estat où elle demeure iusques à ores. Quan-
tes mortelles afflictions & intolerables soustint le Royau-
me d'Escoce par plusieurs annees ou temps de Robert de
Brus Roy des Escotz? Ce te pourront reciter telz qui en-
cores viuent. Car puis cent ans par ses aduersaires Anglois,
& aucuns ses rebelles d'Escoce il fut persecuté en sa per-
sonne, & comme Prince desherité, guerroyé en son pays, &
chassé par sa terre comme le sanglier par les fors buissons;
voire si auant, que apres quinze tant rencontres que ba-
tailles de ses propres gents souz son conduit desconfites,
ne luy resta autre refuge fors que fuir seul és lieux plus de-
sers & incogneuz auec les bestes sauuages. Encore estoit il
doubteux à si grant hoste sejourner en si forain heberge
plus d'vne nuit. Perdit il pource son Esperāce ne l'heritage
de son Royaume? Certes non. Car il fut depuis victorieux
en la bataille de Benabourg, où luy accompaigné de tren-
te & deux mille combatans ou enuiron, desconfit Henry
Roy d'Angleterre, & sa compaignie & aliez, qui estoient
cent cinquante mille cōbatans, dont en la place & en chas-
se moururent des Anglois plus de cinquante mille, & le* re-
manāt fut chassé, & leur Roy aussi, biē cinquante lieuës de-
dās son pays d'Angleterre. Tant que apres celle grosse des-
confiture & bataille ledit Roy Robert porta paisiblemēt le
sceptre Royal par toute Escoce. Se ces exemples foraines
ne souffisent, fais querir à ton Esperance les Chroniques de
ta nation, dont la similitude des cas te pourra plus tendre-
mēt mouuoir par affection de nature, & mieux cōfermer ta
pensee pour leur plus cogneuë certaineté. Ramentoiz à toy

*residu

mesmes Childeric tiers Roy de France chassé de son pays en Lorraine,& priué de sa Courōne Royalle. Et te souuienne que par apres le restablirent les François à honneur & en gloire,& engēdra Clouis le fort Roy & premier Chrestien, qui mist en sa subjection la terre du Rin & les grans mōtaignes Pyrenees. As tu oublié la pitoyable aduersité de Loys Debōnaire filz & successeur de Charlemaigne tāt ou Royaume de France cōme en l'Empire? O combié lamentable & perilleuse au Royaume fut l'iniure & destitution honteuse de si grant Prince, se l'honneste reparation ensuiuant ne leust couuerte! Certes nul ne pourroit plus outrageux vitupere penser que desappointer son Roy de toute auctorité, & le degrader reprouchablement de l'hōneur & de l'estat & enseignes de cheualerie. Ce fut sans cause faict à cestuy debonnaire Roy & Empereur. Et se le faict estoit iniurieux & detestable de soy, la cōdition des faiseurs aggrauoit l'amertume de sa desplaisance. Entre lesquelz ses propres enfans, & ceux qu'il auoit honorez de dons, & de graces, furent complices & coulpables de si hault crime. O enfans outrageux, comme osastes vous entre la fresche memoire des louanges du glorieux Charlemaigne attempter si honteusement sur son honnouré filz & vostre pere? Grant merueille fut que l'excés de vostre ingratitude ne peut effacer la large misericorde du piteux Empereur. Car puis que la clemence diuine l'eut restitué à son estat primerain, il recogneut humainement vers vous, & par humble *pardon dōna ce que grace diuine auoit ouuré sur luy par pitié secourable. Et apres tant d'opprobres receuz & pardōnez regna il en magnificēce,& mourut plain d'ans & de bon renom, vous laissant les Empire & Royaume entiers & paisibles par dessus ces cas recitez. Se tu vouloyes mescognoistre les tēpestes espouuantables,les clameurs du peuple fuyāt, & les sanglantes boucheries des hōmes mors à tas,& cōme on trāsportoit les riches garnemens des maisons ardans en diuers temps que les Gothz,les Vandres,les Huns,les Sesnes, & les Danois entrerent pieça en France, tu en auras la preuue par les Eglises lors destruictes, dilapidees & arses,& par la trāslatiō des corps saincts & dignes reliquaires de pays en autre; dōt aucūs ne furēt puis rapportez. Et ne trouueras pas que à celle heure remede s'y peust

*pardonnance.

trouuer, fors par le merite des sainctes personnes, & par miracle diuin. Que ce soit vray, la cité d'Orleans ne peut par autres armes eschapper de la main des Vvandres que par les prieres de sainct Aignan: en vertu desquelles lesdicts Vvandres s'entrecoururent sus, & furent mors & chassez de deuant ladicte cité sans main d'homme. Paris fut en ces terreurs preseruée par saincte Geneuiefue: & Xainctes en Xainctonge par sainct Viuien Euesque d'icelle cité. Et le pareil cas aduint aupres de la Cité de Tours ou lieu de sainct Martin le Bel, par les merites du glorieux S. Martin, qui voult garantir sa bonne cité. Escoute comme patiẽment en cremeur de Dieu se maintint le benoist sainct Leu de Troyes contre Atilla le Roy des Huns ou temps de ces mesmes persecutiõs, & tu y trouueras doctrine de humble & prouffitable obeissance. La Legende recite, que le sainct homme fist ouurir les portes de la cité au tyrã & mescreant Atilla, qui n'espargnoit le glaiue à sexe ne à aage, & menoit auecques soy plus de milliers d'hommes que noz Princes du iourd'huy n'assembleroient* de grant temps. Le fist il ainsi pour faueur d'omme, ou pour crainte de menace? Soyons seurs que non. Mais le tyran se intituloit Atilla fils de Zendebus nourry en Engady, Seigneur de la terre, crainte du monde, & flael de Dieu. Et quant le sainct Euesque ouyt le nom du flael de Dieu, ne luy sembla lieu de contrester par puissance, mais plus de soy soubzmettre par humilité. Et pourtãt fist ouuerture, en disant que bien feust venu le flael de Dieu. Ainsi voulut plus honnorer le tiltre diuin, que craindre le Tyran inhumain; & en monstrant sa cité preste à la correction, deseruit misericorde & grace d'en eschapper, ainsi que l'enfant qui se vient rendre soubz la verge du pere. Si entra le Tyran en la cité sans y pouoir mal faire: & s'en passa outre par l'autre porte, où il ne sçeut demourer. Car l'umble obeyssance du bon Confesseur osta l'ire de Dieu, & forclouy en tel endroit l'executoire du flael. Pensons que le pouoir de Dieu infiny puet donner fin és fraelles puissances des terriens orguilleux, & ressourdre la foiblesse des humiliez. Car ainsi plein de graces est il, & aussi large de confort, comme il fut au temps de la naissance de Philippe Dieu-donné Roy de France, qui pource fut surnommé

*de centeines.

ſurnommé Dieu-donné. Car il naſquit par don de Dieu inopiné aux hommes, & vint ſur la terre en temps de eſperance, naiſſant d'vne Royne hors aage de porter enfans, pour eſtre le confort & l'eſperance du peuple de Frãce lors tourmenté de guerres, & pour reünir en luy ſeul le couraige des François diuiſez en diuerſes affectiõs de regner. Autresfois aduint il à Phelippe, qui pour ſes vertus fut appellé le Conquerant, & à Loys ſon fils, que Dieu emplit du ſens de vieilleſſe en ieune corps vertueux de force, autant merueilleux trouble durant leur regne, que celuy que tu vois en ton temps. Car l'Empereur Othe allié & aidé du Comte de Champaigne, & le Roy d'Angleterre cõforté & acompaigné des Cõtes de la Marche & de Bretaigne, leur coururent ſus, par deux coſtez du Royaume en vne meſme ſaiſon, à ſi grans oſtz efforcez, comme pour tout accrauãter à vn coup: & eulx à peu de gens eſpartiz en deux lieux deſconfirent les deux oſtz vne fois, & à grant crainte ſans bruit gaignerent l'hõneur & la force ſur leurs orgueilleux menaceurs. Mais ce fut par vne ſi haulte grace eſpartie en deux lieux & à vne heure, que l'exploict du pere contre l'Empereur, & du filz contre les Anglois ſemblerẽt vne meſme recomblee victoire. Et n'eut le pere loiſir de eſioyr ſi toſt ſon filz par luy mander la deconfiture de Othe, que le filz ne luy rẽdit celuy iour guerredõ d'vne autre ioye par les nouuelles de ſa victoire ſur les Anglois. Te ramenteuoir à preſent les exemples qui ſont de freſche memoire, ſeroit plus narration ſuperflue, que allegation neceſſaire. Pource ie relaiſſe à toy meſmes la recordatiõ du cas du Roy Charles le quint ayeul de Charles ſeptieſme de ce nom à preſent regnant, & la conſideration de l'eſtat infortuné du Royaume à l'entree de ſon regne, & de la beneurté de Frãce à l'iſſuë de ſa vie. Car encores en tiennent leurs comptes les vieillars, qui ſe virent ſi au vray en leurs fouiers, que ce ſemble mieux experience d'euure preſente, que l'hiſtoire eſcripte de choſe paſſee. Et ſe les autres exemples te eſtoient obſcurs, ou moins appropriez à ton entente, en ceſtuy ne pues tu nier verité du fait, ne meſcognoiſtre la partie de ton cas.

Les histoires du temps passé sont pour exhorter à vertu par le loyer de ceux qui ont vescu vertueusement, & fuyr peché par la peine de ceux qui en vices ont consommé leur aage.

Pour les haulx faiz meritoires,
Les renommées & gloires
Des victoires,
Les meffaitz & biens notoires
Ramenez à nos memoires
Transitoires,
Et noz sens edifier,
Sont escriptes les histoires,
Et poësies fictoires
Narratoires
Des mauuais accusatoires,
Des bons recommandatoires
Laudatoires
Pour leurs faiz iustifier.
Ainsi par verifier,
Et temps en estudier
Employer,
Ont voulu certifier
Les Clerz, & specifier
Sans nier,
*Les cas qui aduindrent *loires*
Et pour nous humilier,
Et à vertu affier,
Et lier,
D'autruy faiz clarifier,
Monstrer & exemplier,
Et tirer
Noz presens cas peremptoires.

ENTENDEMENT.

Ces exemples sont entendibles & prouffitables. Mais puis que tu m'apprens à esperer apres les autres, monstre moy en qui & comment esperent les autres.

ESPERANCE.

En Dieu, qui est le commencement & la vertu de toute euure, & la fin & perfection de tout espoir.

Entendement s'enquiert à Esperance des moyens subalternaux & conduisans à la souueraine fin, source inexpuisable de toute perfection.

ENTENDEMENT.

PAr auant m'as tu prouué, que Dieu est la souueraine Esperance. Mais autres moyennes & subalternes Esperances faut-il cercher, qui conduissent à ceste finale. Si tu veulx faire en cest endroit aucuns menus interrogatoires, pour sçauoir qui puet aidier à esperer & adresser à mon Esperance. Le premier, se oroison puet conforter en esperãt, & prouffiter à mon espoir, & cestuy expedié ie produiray les autres par leurs ordres & lieux, selon la poursuite de la matiere de tes responses.

Esperance enseigne Entendement à prier pour obtenir la grace de Dieu, & que nostre Seigneur point ne l'a donné sans la preparation de l'homme à la receuoir par le moyen d'humiliation du liberal arbitre, & de cooperation du vouloir.

ESPERANCE.

SE oroison n'estoit prouffitable & cõsolatiue, celuy Dieu, qui rien n'establi en vain, ne l'eust onc ordonnée, ne baillé la forme de le orer. Car combien qu'il soit seul tout puissant à faire son vouloir de ses dons & graces, auecques ce est il iuste & droicturier à les biẽ employer: & ne les octroye pas à ceulx qui les mesprisent, & ne les demandent, mais les soustrait aux ingratz qui ne les cognoissent. Si veult que on luy recognoisse ses graces donnees, & estre requis & adioué pour patron en toutes euures faire. Car sans luy nul homme n'est souffisant à rien commencier ne fournir. Autrement fauldroit dire, qu'il distribuast les tresors de sa bõté en tasche & en gast, autant aux nonchalans & indignes, comme à ceulx qui les requierent & desseruent. Qui seroit forcenerie à dire, & contre la diuine iustice auiler la dignité des dons de Dieu, & dénier le franc arbitre de l'homme, lequel puet * meriter ou demeriter, obtenir ou perdre les dons de grace. La creation de l'omme proceda de celuy seul, qui fit toutes choses de neãt. Mais la perfection

Ms. merir, ou desmerir.

& salut de l'homme procede de merites humains, & depend de grace diuine. Car celuy qui te fit sans toy, ne te iustifiera pas sans toy. Te creer sans toy puet estre remonstrance de son pouoir magnifique, & iustifier l'omme sans merites seroit le desordonnément de sa iustice faire. L'omme est euure de maistre & de absolue puissance. Mais iustifier l'omme est ouurage de iuge, & de ordonnance droicturiere. Assez te donna Dieu quant il te bailla estre, & vie, entendement pour iugier, & vouloir pour eslire. Et s'il t'eust baillé de fait par luy mesmes ce qu'il mist en ton pouoir d'acquerir par ton industrie; tu ne fusses pas si parfaictemēt creé comme tu es. Car les bestes & les plantes ont l'estat de leur estre & perfection ordonnee de nature, laquelle ils suiuent sans desuoyer, par statut necessaire. Et tu as en ta franchise & en ton pouoir le conduit de ta vie, & l'election de ton bien, ou de ton mal. Les bestes sont contraintes par leurs inclinations & appetis aux fins où ils les enclinent: & tu pues contraindre les tiens appetis, & r'amener par ton seul vouloir à la raison. O quelle prerogatiue, & cōbien digne excellence donna Dieu à l'omme, quant il mit en son vouloir l'adressement & le choix de son pouoir! Les autres non ayans ames, ont leur pouoir reglé en ce qu'ils peuent par institution de seruitute. Mais le pouoir d'ōme est reiglé en ce qu'il veult selō le droit de frāche seigneurie. Pour les bestes dōcques ne fut pas suffrage d'oroison estably, cōme elles ayēt leur estre & leurs fins arrestez & desterminez: ainçois est approprié à l'omme, qui est en la queste de sa perfection, & trauaille en l'election & ou choiz de sa bieneurté, ou de son meschief, besoigneux d'aide & de soustenuë, si a mestier d'oroison, par laquelle (en remembrāt sa fragilité) il acquiere l'aide du Tout-puissant, & l'adressement de celuy qui tout sçet. Car combien que l'enfant, qui de nouuel est apris à aller, ait de ce faire le pouoir de soy; si a il tousiours l'ueil & le cry vers sa mere pour doubte qu'il a de tresbucher par son impotēce, & pour l'attente que naturelle affection luy dōne du soustenement de la mere qui l'a appris à aller. Encore vois-tu que le pacient malade s'esuertue, & prent espoir de sa guerison par seulemēt se pouoir plaindre & parler à son Mire. Et quoy que ie t'aye seulemēt dit cy de-

uant des bestes brutes, si retiennent elles en eulx quelque forme d'oroison, & de recognoissance & louange de cil qui les fit. Tu le vois au chant des oyseaulx qui jettẽt leurs voix & leurs cris vers les cieux: & en leur endroit les ensuiuẽt les plãtes & les herbes qui se enclinent vers le Soleil, quelque part qu'il se remue: en rendant par signe l'onneur à leur Createur, duquel nature leur a denié la vocalle louange. Ad ce s'accorde Dauid, qui dit que les ieunes corbineaux crient à Dieu quant leurs peres par l'estrangeté de leur blanc * plumage les descongnoissent, & laissent ~~à foulaige~~ paistre au commaincement: & tesmoigne que Dieu à leur inuocation & priere les pouruoit de viande à celuy besoin, iusques à tant que leursdits peres les ayent recongneus & pris en cure. Ie te dy plus, que celuy qui ne s'attent à l'aide & secours de là hault par humilité, descongnoist par orgueil son impotence ça bas. Et se homme laisse le suffrage d'oroison, il contredaigne Dieu; ainsi que celuy qui pert les biens par desdain de demander, & se rend trop nonchalent de sa perfection, ou trop presomptueux de ses merites. Cognois maintenant que oroison porte confort & prouffit; & tien de moy, que oncques oroison ne fut presentee de bon cueur à Dieu sans rapporter fruict.

*poil folage

Entendement s'enquiert pourquoy l'oraison de l'homme n'est tousiours exaucee.

ENTENDEMENT.

COmment puet estre vraye ceste tienne sentence, quant tant de gens luy requierent ce que ils n'obtiennẽt pas; & que souuent deux aduerses parties demandent chacune à Dieu victoire pour soy, & confusion pour son ennemy, qui sont choses repugnantes en demande, & incompatibles à obtenir.

Esperance respond à Entendement, que Dieu par l'exemple d'vn bon medecin, qui ne donne chose au patient nuisible, combien que souuent la demande, tousiours n'exauce l'oraison du postulant quand elle n'est faite à son prouffit.

ESPERANCE.

DIeu veult & souffre estre prié d'omme selon l'affection temporelle & humaine. Mais il veult l'exaulcer selon sa raison eternelle & diuine. Tu ne le pues prier sinon ainsi que tu sens. Et il ne veult exaulcer sinõ ainsi qu'il doit. Fragilité & deffault sont l'émouuement de ta priere : & puissance, & perfection sont la source de ses dons. Doncques se tu par ton ignorance deceuable ou par affection peruertie faulz à faire ta demande : sa iustice inuariable, & sa science infallible ne fauldront pas pourtant à faire son octroy. Si ne ensuit pas Dieu tes oraisons à ton appetit, mais reigle sa largesse par sa saincte prouidence: & donne non pas tout ce qu'il te faut, mais ce qui te vaut; non pas ce que tu demandes, mais ce que deusses demander. Ta fragilité te fait demander à ton appetit, & sa bonté luy fait tourner ton oroison à ton prouffit. De ce t'a baillé parauant bonne similitude ma seur Foy, qui a premiere parlé. Car le medecin ne dõne à boire au malade quant il le demande à son appetit, mais quant il est temps au prouffit de sa santé. Maintenant se tu* qui as vaincu les vices de l'ame demandes victoire sur ton corporel ennemy : puet auenir que Dieu te laissera vaincre quant au corps afin de humilier ton cueur, à ce que tu puisses auoir victoire sur orgueil, qui est le prince de tous les vices. Et que sera il de ton vainqueur, à qui Dieu a souffert auoir la temporelle victoire qu'il demandoit? Il est possible que vaine gloire & presomption le mettra en seruitute de pechié, & lors triomphera sur luy orgueil, qui par l'aueuglement d'arrogance le fera tresbucher souz toy quant au monde, & souz Dieu en damnation perdurable. Or a il eu ce qu'il vouloit, non pas ce qui luy valoit: & son oroison luy est, comme dit le Psalmiste, retournee en pechié, pource que son entention n'estoit pas droicte. Et tu qui es vaincu des hommes, & humilié, n'as tu pas eu ia victoire que tu luy demandoies, quant tu as surmonté le prince de tous les vices, & es deuenu digne par ton humilité de triompher sur les hommes? Tu as ton compte à la mesure de la raison infaillible, & ton aduersaire s'est mescompté par folie mondaine. Humaines oroisons sont comparables à la requeste

*Ms. qui es vaincu par les vices, &c.

d'vn trespassant, qui demande son chemin. Car hommes sont comme voyageurs, qui tous tendent à venir au souuerain bien,& prennent leur voye par diuers chemins,& souuant ceulx qu'ils eslisent pour les guider les font foruoyer. Mais Dieu est vraye voye, verité, & vie. C'est la guide qui scet & considere toutes les diuerses sentes des hommes, & r'amene ceulx qui le requierent à la droite sente, que nul sans luy ne puet trouuer ne cognoistre. Car autāt comme le ciel est exaulcié sur la terre, ainsi toutes les voyes de Dieu sont exaulcees sur les voyes des hommes, & celees & estrāges aux mondains. Se celuy doncques qui demāde la voye se doit laissier mener à sa feable guide,& passer sans contredit les destroiz où il le meine,combien que ils soient estranges à son * estimation,& faut qu'à luy obeisse. Par plus forte raison l'omme,qui requiert l'aide de Dieu, se doit laisser adresser au maistre des adresses. Preigne au mieulx toutes les choses qui luy aduiengnēt souz le conduit de la prouidence diuine sans murmurer,& soit tousiours en fiance de r'apporter le fruict de son oroison. Sçaiches que Dieu sçet mieulx qui fait maistier à homme,& l'a plus en grant chierté que homme soy mesmes. Car de luy,qui premier cōmança à aimer,ains que l'homme l'aimast, naist & procede toute loyalle amour & charité. Si n'est nulle plus seure oroison,que celle qui est conformee au vouloir de Dieu, quant le desir de la creature se r'apporte au plaisir du Createur, à qui plus plaist nostre preu, que nostre dommaige ne nous pourroit desplaire.

Ioan. 14.

*imagination.

Ioan. 4.

ENTENDEMENT.

Ceste solution me engendre doubte nouuel, & ie me fonde sur l'Escripture qui dit, que oroison appaise l'ire de Dieu. Son vouloir doncques se conforme à nos prieres,non pas noz oroisons à son vouloir, quant par elles son indignation est moderee.

ESPERANCE.

Ton argument procede d'ignorance.

ENTENDEMENT. Comment?

ESPERANCE.

Par ce que tu ne cognois la condition ne la difference des qualitez,& des attributions des noms de Dieu.

ENTENDEMENT.

Monstre moy celle difference qui me deçoit.

ESPERANCE.

Volontiers. Mais note bien mes parolles, & sainemēt entens ceste distinction.

ENTENDEMENT. Procede outre.

Les qualitez & proprietez essentialement conuenantes à Dieu se peuuent verifier des hommes: & comment les affections humaines peuuent estre attribuees à Dieu.

ESPERANCE.

AVcuns noms & tiltres sont attribuez à Dieu principalemēt, & essentialement aux hōmes en apres par participation &* dispositiō. Bōté & sapiēce premieremēt appartiēnēt à Dieu, & il en cōmunique aux hōmes telle part comme leur foible condition en a & puet receuoir. Pource est-il veritablement de soy & sage & bon. Car sagesse & bōté sont tiltres de perfection, & toute perfection est en luy, & procede originaulment de luy. Mais aucunes qualitez appropriees aux hommes principaulment, sont attribuees à Dieu par transsumption. Entre lesquelles ie compte ire & fureur, qui sont passions humaines, & tiltres de imperfection. Et pource ne competent pas ces tiltres à Dieu veritablement. Car luy qui est tout parfait, tout constant & inuariable, n'est iamais, à proprement parler, iré ne furieux.

*deppendance.

ENTENDEMENT.

Comme doncques parle tant l'Escripture de sa fureur & de son ire?

Nous ne pouuons cognoistre Dieu à sa diuine essence, dont sommes contraincts à y aller par humaine coniecture.

ESPERANCE.

O Quant grant difference a entre l'eternelle science de Dieu, qui toutes choses congnoist telles qu'elles sont: & le petit Entendement de homme, qui iuge des choses ainsi que il les comprent. Dieu iuge de toy diuinement, qui est iuge-

iugemẽt cler & veritable, mais tu ne pues par toy mesmes le congnoistre sinon humainement, dont est ta congnoissance troublee & imparfaicte. Et puis que tu ne le pues cognoistre en la perfectiõ de sa diuinité, tu n'as cognoissance de luy, sinon entant que se puet estendre le iugement de tõ humanité. Pource l'appelles tu iré ou courroucié à la semblance des hommes, quant tu sens ses punitions, & dis qu'il est appaisié, lors que son flael cesse. Beaulx amis, ceste mutation n'est pas en luy: elle est en toy, qui reçois punitions ou graces, differentement de luy qui est sans differẽce, ainsi que le Soleil luit sur les bons & sur les mauuais. Celuy qui ouure sa fenestre a de la lumiere, & celuy qui la ferme contre le Soleil demeure en tenebres. Or n'est pas le Soleil plus cler ou plus tenebreux, pourtant se l'omme, qui se gist à fenestres fermees, iuge qu'il est encores nuit. Ainsi selon l'Escripture, ire est attribuee à Dieu non pas pour alteration qu'il reçoiue en soy, mais pour les passions que tu souffres par sa iustice, dont l'emolument est en toy, & à luy demeure eternellemẽt la cõstante permanence de sa saincte voulẽté.

Entendement interroge Esperance, dequoy proffite oraison enuers Dieu, puis que sa voulenté est inuariable.

ENTENDEMENT.

SE sa voulenté est inuariable, & que eternellement il ait voulu & sceu toutes choses, sans changier vouloir, pour neant seroient oroisons & prieres.

Esperance demonstre à Entendement, que la science de Dieu est immuable, & ce nonobstant n'y a aucune necessité qui lie le liberal arbitre de l'homme, & demeure frãc à prendre le bien ou le mal.

ESPERANCE.

TV quiers chose que nul ne puet trouuer, & veulx estre acertené de ce que Dieu a laissié doubteux. Plusieurs Docteurs ont subtilié leurs engins à accorder la predestination de Dieu auec le frãc arbitre de l'omme. Mais ils ont nagé par dessus, sans trouuer le fons, & volé à l'entour tant qu'ils n'õt veu en quoy reposer leurs engins entreuerchiez. Les responses en ceste matiere arguent contre le respon-

dant,& les argumens retournent cōtre celuy qui argue. Tu veulx dire en arguāt que Dieu ſçait toutes choſes ains que elles auiegnēt. Et puis que ſa ſcience eſt certaine & inuariable, ſ'il les ſçait, de neceſſité elles ſerōt. Doncques n'y peult il pour noz oroiſons ne muer ne chāgier. Or retournōs l'argument cōtre * ſoymeſmes, & diſons ainſi: Se Dieu ne peult chāger l'eſtre des choſes à venir, il eſt quāt ad ce nō puiſſāt, & ſ'il n'a pouoir és choſes qu'il ſcet eſtre futures, il faut dire qu'il ſcet plus qu'il ne puet, qui eſt erreur manifeſte: ou que tu confeſſes que il ne ſçet riens de ce qui eſt à venir. Que vault multiplier argumēs en matiere arreſtee? Certes quelque choſe que arguēt les hommes, à la verité il a puiſſance infinie ſur toutes choſes, & de toutes choſes inuariable ſciēce. Et neantmoins l'eſtat des choſes auenir eſt de ſoy muable, & la voulēté de l'omme franche à eſlire le bien ou le mal, & la puiſſance de Dieu inclinable à noz oroiſons exaulcer. Souffiſe toy ſe nous te relatons ce que les ſaincts Docteurs en ont eſcript, & demeure ſur le point où ils ſe ſont arreſtez. Car cōbien que leurs determinations ne puiſſent vuider tous doutes, pour certain elles ſont vuides de toute erreur. Nous croyons fermement que Dieu eſt vne ſimple & ſouueraine eſſence, qui par ſoy meſmes & en ſoy meſmes cōme tout parfait cōgnoiſt toutes choſes. Et voyōs clerement que hōme eſt vne ſubſtance compoſee & imparfaicte, & qui mendie dehors la congnoiſſance des choſes par leurs eſpeces. Et Dieu congnoiſt toutes creatures ains qu'elles ſoient faictes: & homme ne congnoiſt riē ſ'il ne luy eſt repreſenté par les ſens de dehors. Ainſi la ſcience diuine n'a quelconques proportiō auec la ſçauance des hōmes, & ne dois rien iuger de ſon ſçauoir par le tiē. Car ta ſciēce depend des choſes que tu ſcez de luy, & les choſes qu'il ſçait dependent de ſa ſcience abſoluë. Elles ſont de luy par eternelle congnoiſſance & ſapience ſceuës clerement, & parce qu'il les ſçait de luy: & de ſa grace tu le ſcez, pourtant qu'elles font leur mutation. Dōcques pour ce ne ſe peut muer ſa ſcience. Car * ſa ſcience precede leur eſtre. Et ſ'il congnoiſſoit les choſes par elles meſmes, ſa cōgnoiſſance enſuyuroit l'eſtre des choſes. Ainſi il congnoiſtroit les choſes poſſibles doubteuſemēt, & les choſes neceſſaires par certaineté reel-

*soy meſmes

*de ſa ſciēce procede

le cōme tu fais. Mais puis qu'il congnoist tout par luy mesmes, qui tousiours demeurē estable & perdurable, sa science est necessaire, eternelle, & infalible. Croy & n'en doutes point, qu'il congnoist les choses à venir presentialment, les choses temporelles eternellement, les choses muables inuariablement, & les choses contingentes necessairemēt; ne la variableté des choses ne varie sa science, ne sa sciēce ne force leur contingence. Car l'estre d'icelles est de soy chose muable en elles, & par elles. Et la sciēce qu'il a d'elles est en luy, & par luy establement necessaire. Il les scet necessairemēt par soy mesmes qui est necessaire, telles qu'elles seront; & aduiēgnēt cōtingētemēt par leur nature, qui de soy est variable, telles qu'elles sont. Soyes certain que toutes choses luy sōt presentes en son eternité. Car il a tout ensēble de tousiours & pour tousiours son sçauoir, & tout son estre parfait & acōply. Les choses corporelles subiectes à mouuemēs & à mutations soubz le temps n'ont iamais ensemble leur estre passé ne leur estat à venir. Car le passé leur est ia tollu, & le futur leur reste à attendre. Mais tout le temps ensemble luy est plus present que n'est à toy l'heure de maintenāt. Ie t'en baille materiel exemple ou cētre du cercle, ou pour plus grossement exemplifier à* l'essieu de la roë. L'essieu qui la roë soustient demeure en vn estat, & les parties de la roe meuuent à l'entour variablement. Il est quant de soy tousiours en vne mesme habitude vers toutes les parties de la roë, qui de tous costez luy sont presentes: mais elles chāgēt tant que en elles est leur habitude vers luy, selon qu'elles se meuuēt haut ou bas. Ainsi * par la mutatiō des choses que Dieu crée & soustient ne se change son essence, ne sa science ne varie. Quiers la variation du monde és choses qui de soy sont muables, & laisse à Dieu son estable permanence sans scrupule & sans doute. Ne mescroy pas l'auctorité de sa puissance pour la necessité de sa science. Car cōbiē que il saiche les choses à venir necessairemēt en soy, comme elles seront: si les puet il seigneurieusement muer en elles cōme il luy plaist par noz oroisōs, par sa misericorde, ou par noz merites. Et certainemēt sa necessaire sciēce, sō infinie puissāce & sa volēté irrepugnable, sōt si d'accord qu'il sçait tout ce que il puet, & puet tout ce que il veult.

* l'exueil

* pour

Soyes content de ceste deduction. Car ça ius tu n'en pues auoir plus, & à moy mesme qui suis sa fille n'en a il plus permis. Ce pues tu sçauoir, que se oroisons & merites ne prouffitassent, & Dieu eust si destiné les choses que le franc arbitre de l'omme fust contraint par necessité, ie fusse pour neant creée.

Entendement esclarcy par Esperance, congnoist oraison esleuer l'homme à Dieu, & à iceluy le reconcilier.

ENTENDEMENT.

PResuppposons que oroison fut introduicte pour moyenner entre grace diuine & necessité humaine, & que les hautes richesses & graces de Dieu n'ont quelconque proportion auec la chetiue misere de pouure humanité: se aucune saincte cõnexiõ n'y trouue l'abitude qui rapprouche l'omme de la clemẽce diuine, de laquelle ioincture faire tu attribues l'office à oroison. Or endroit reste à sçauoir la forme d'oroison.

Esperance demonstre à Entendement la maniere de prier pour estre exaucé, en deduysant l'oraison Dominicale en sept parties.

ESPERANCE.

OV * est celuy, qui baillera forme de doctrine sur le souuerain Docteur? ou quelles plus aggreables parolles voudras tu prãdre à le prier, que celles par qui il veult estre requis? Sa iustice est ton ordinaire iuge. Mais sa misericorde se fit partie pour toy quãt luy mesmes te aprint à former tõ oroison, & te bailla le patrõ surquoy tu dois ourer. Ne demande autre forme que celle que Dieu te dõna, & que l'Eglise t'aprent. C'est l'oroison Dominicale dictee par la bouche de celuy, qui par doctrine & par exẽple nous apprint à *orer, quãt luy mesmes aux affaires de sõ humanité requist son pere, & que il voult que sa deuote Patenostre, qu'il ordõna, fust enregistree ou liure de ses sainctes Euuãgiles, cõme vne medicinal recepte pour remede des maladies des ames. Ceste digne oroison, que tu dois auoir apprise, contient sept petitions, dont les trois premieres sont attribuees

* Qui sera celuy.

Mat 6. Luc 11.

*adorer,

à l'onneür & loüenge du Createur, & les quatre ensuiuans au secours & salut de la creature. La premiere des trois est à la sanctification & exaltation du nom de Dieu. La seconde à la fruition de la gloire de son Royaume pour les benoistes ames. La tierce à l'accomplissement de sa droicturiere voulenté, par laquelle comme vraye reigle & esquierre noz voulentez obliques sont r'adrecees. Et ces trois demandes ordõna Dieu, non pas pour auoir loüenge ne chose qui accroisse sa beatitude, mais pour veoir le deuoir de humaine* creature. La premiere des autres quatre demande le suffraige de nourreture pour soustenir le corps mortel. La seconde procure remission des passez deffaulx. La tierce quiert remede contre les perils des temptations presentes. La quarte, secours pour preseruation des maux à venir. En ces sept parties se treuue le sommaire de toute oroison, & l'abregié de ce qui te fait besoin à demander. Et non pourtant ne font à laissier les autres suffraiges de l'Eglise, qui tous se puisent en ceste fontaine comme en la source. Dieu veult auoir de toy aucun treu pour ta creation, & de chascun iour que tu passes en sa garde, luy dois peage & recongnoissance. Mais il veult estre payé en la monnoye qu'il a ordonnee. Pour ce t'a il baillé les coings à la forger, quãt il ordonna le diuin* PATER NOSTER: qui est le mosle & l'exemple, sur qui toutes oroisons sont forgees. Or as tu de plus haute escole que la mienne la forme d'oroison en soy. Si te faut informer par dessus de la disposition du requerant. La bouche prononce les parolles, mais Dieu regarde le cueur. Si doit estre en priant ton affection ardemment desireuse. Car nul octroy n'est fait liberalment, s'il est demandé nonchalamment. Soit auec ce ta pensee entieremẽt ententiue à ta requeste, & * sequestree pour lors de toutes autres cures. Et tiens pour seur que se toute ta pensee ne poursuit ton oroison, elle demeure en chemin comme fleche tiree d'vn arc sans empenons. Celuy aussi de qui tous dõs viẽnent entieremẽt veult estre requis d'entiere pensee. Ayes semblablement ferme entente ad ce que tu requiers, pource que l'oroison ne prouffite sinon en tant que la Foy du requerant luy donne de merite. Car bien doit perdre le don qui se deffie du donneur, & follement demande qui

*Ms. gratitude,

*Patenostre

Act. 15. 1. Thess. 2. Ioã. 3. Ap. 2. Luc. 21. Rom. 12. Eph. 6. Col. 4. 1. Thess. 5. 1. Pet. 4.

*seleuee

pense estre esconduit. Retien ces enseignemens, & tu seras souffisamment instruit en tes oroisons.

ENTENDEMENT.

Tes enseignemes ay-ie bien retenus. Mais tien en ceste partie l'ordre encommencee, & fortifie tes raisons par exemples.

Esperance demonstre qu'oraison est moyen tres-necessaire pour impetrer enuers Dieu de sa demande fruition.

ESPERANCE.

TV me appelles à chose de petit labeur, & de grant effect. Car iaçoit ce que de ceste matiere les exemples sont par tout druëment semez és escriptures, & legiers à trouuer ; si sont-ils de tres-parfont mystere, & ne trouueras point que le nom de Deité veint oncques si tost à congnoissance d'omme, que incontinent apres oroison ne l'ensuiuist. Car oroison est si *attrayãt à Dieu, que ceulx mesmes qui ont attribué deïté aux choses mues, leur ont tantost rendu le deuoir d'oroison. Remembre toy des dits de Valere au Liure qu'il fit des choses dignes de memoire. Ne dit il pas que les gens de la religion Payenne, qui adoroient les idoles, n'entreprenoient iamais aucune chose notable sans faire oroisons, oblations, & obsecrations à leurs Dieux? Et se infortunes publiques leur suruenoient, leur premier remede estoit de reparer les deffaux commis en leur loy, & r'appaiser par sacrifices & oblations l'ire de leurs dieux; la vengeãce desquels ils reputoient leur male aduenture. Toutes celles gẽs vserent de telles obseruances, & appellerent leurs dieux vẽgeurs des malefices, & guerredonneurs des biens faits. Et pour appaisier leurs vengeances, ils leur faisoient sacrifices appellez expiatiõs, & vserent en sacrifiant de aucunes prieres, qu'ils nõmoient obsecrations, ordonnees pour requerir prosperitez ou victoires. Agamemnõ l'Empereur des Grecs sacrifia aux dieux sa fille * Ephigene sur la marine, lors qu'il voult passer la mer pour assieger Troye; priant à Neptunus le Dieu de la mer, qu'il fust propice à sa flote, & à Æolus le Dieu des vens qu'il soufflast eureusemẽt ses voeles au port desiré. Et Pyrus au retour du siege occist par sa-

*attirant

*al. Effegiaee

crifice la belle Polixene, combien que ce fust la plus noble prise que les Grecs eussent recousse du feu de Troye. D'autre part enuoya Priamus Calcas en l'isle de Delphos, pour requerir l'aide & sçauoir les respons du Dieu Apollo. Ainsi en tous leurs haulx affaires ne mespriserent oncques oroison, cōbien qu'ils mescogneussent celuy qu'ils deuoiēt aorer. De elle firent ilz preambule en toutes grās choses. Et tu Scipion l'Affricain es loué à tousiours mais des aucteurs, de ce que apres la doloreuse bataille de Cannes tu ordōnas à Rome à l'entree de ton Cōsulat, que tous les Dieux fussent requis & feis entrelaisser toutes euures de paix & de guerre publiques & priuees, pour entendre premierement à la reconciliatiō des Romains vers leurs dieux, & à solliciter les oreilles de tous les dieux par multiplicatiōs de requestes à faueur, & à graces. Ces exēples ne sont pas recitez pour les ensuyr en creāce de religion, mais pour esmouuoir à curiosité de deuotiō. L'auctorité du vieil Testamēt ne te faudra mie en ce cas. Ains cōtribuera pour sa part autāt d'exēples comme la Bible contient de fais notables, qui tous furent cōmencez ou cōduitz par oroison. Mais pour contēter ton desir en diray aucuns, & te r'enuoyeray au Liure quant au surplus. Noé fut preserué au deluge par oroison. Moyse par ses prieres fit diuiser la mer, & donner sec passage entre les vndes au peuple d'Israel. A la requeste de Iosué le Soleil *retarda de abscōser sa lumiere, & retira ses raiz d'Occidēt pour esclairer aux Cheualiers d'Israel en la victoire deuant Gabaon. Ne sçais tu que les batailleurs du peuple de Dieu enchassoient leurs ennemis, quant Moyse leuoit ses mains aux cieux par deuote oroison pour ses combatans: & si tost qu'il les abaissoit, le faiz de la bataille chargeoit sur les siēs? Par oroison & priere fut Sapience donnee à Salomon. Par oroison fut faicte la promesse à Dauid, que Iesus-Christ naistroit de sa semence. Et par oroison vainquit-il tous ses ennemis. Et il le recognoist en ses Pseaumes, qui sont tous confitz de louange de Dieu & de suffrages d'oroison. Pour certain nulles materielles armes ne sont si penetratiues ou vertueuses à rompre batailles & à dōner victoires, cōme est la vertu d'oroison. Les anciēs Princes de Frāce en ont dōné maintesfois la preuue. Car ceulx d'ētreux qui plus ont esté

Valer. lib. 1. cap. 3.

Gen. 6. 7. 8 Exod. 14. Eccles. 39. Psalm. 77. vers. 16. Iudith. 5. Hebr. 11. Ios. 10. Isa. 28. Eccl. 45. *se garda de escōser

Exod 17. 3. Reg. 3. 2. Paral. 1. 2. Reg. 7. 1. Par. 17.

dediez à Dieu, & edifier les Eglises pour suffraiges d'oroison acquerir, triumpherēt comme victorieux. Clouis, Clotaire, Dagobert, Charlemaigne sont mes tesmoings. Et si ne vueil pas trespasser en cest endroit la memoire du bon Roy Robert, qui tant fut dediè à oroison, qu'il pourtoit la chappe en Chœur pour commencer le chant, & entonner les Antiphaines en l'Eglise. Et comme en vn iour solennel il commença à haute voix le tiers, AGNVS DEI, les murs de la cité que ses gens assiegeoient tresbuchierent deuant eulx.

Du nouuel Testament ne te vueil riens exemplifier plus. Car celuy qui est exēplaire de tous, t'en bailla en soy-mesmes par ce que i'ay dit dessus vn exemple pour tous.

Cantique des proffits d'oraison.

Homs qui est formé de terre,
Foible com vaissel de verre
Naist & vit, trauaille & erre
Pour beneurté acquerre.
Si est mis au monde en serre
Ainsi qu'en lices de guerre,
La chair l'esmeut & l'enserre.
Le maling esperit l'enferre,
Le monde s'il puet l'aterre.
Or luy faut vertu enquerre,
Et grace de Dieu exquerre
Qui merites luy afferre,
Par qui il puisse conquerre
Ceulx qui le viennent surquerre.
S'il chiet, s'il fault, ou s'il erre,
Luy mesmes tout vif s'enterre,
Et perd toute sa desserre,
Et le bien qu'il deuoit querre:
Dont il a besoin de crerre,
D'aourer & de requerre
Sans cesser & sans recrerre
Cil qui les serrez desserre,
Et les enferrez deferre.
*Car oroison est * l'euuerre,*

* c'est à dire l'euure

Que

Que Dieu prent d'homme pour erre
De le remettre en son erre.

Entendement requiert estre instruict des sacrifices & oblations conuenables à faire.

ENTENDEMENT.

SE i'ay bien entendu les faiz anciens, obsecrations & sacrifices sont choses conioinctes, dont ne m'as tu pas satisfait, quãt tu termines la matiere d'oroison, & oublies oblation & sacrifice.

ESPERANCE.

Cest argumẽt est lateral à ta demande. Si te feray en cest endroit vne transuersaine digression sans forme de respõse.

ENTENDEMENT.

Mais que la matiere soit à ma doctrine, à toy soit le choiz de la forme.

Esperance declaire l'origine & fondement qui peut induire les hommes à premierement sacrifier, & que du sien iustement acquis & non de l'autruy doit on faire oblation à Dieu. Et comment grand' playe est venuë en l'Eglise pour auoir prohibé mariage aux Prestres.

ESPERANCE.

LEs premiers hommes qui habiterent la terre, cerchierent premier leur necessité que leur perfection. Car perfection attrait l'omme à la querir ordonnéement. Mais necessité le force à luy pourueoir prestement. La rigueur de necessité ne souffre point de repugnance, tant est son effort imperieux. Mais la perfection de beneurté souffre sans contrainte, quant le plaisir qu'elle donne, & le desir du requerant s'accordent. Et combien que au premier celle gent demy brute* quist sa substentation de viure, ains que la cognoissance de Dieu: & comme l'estre des choses est enchainé, entrerent par la cognoissance des choses à eux necessaires ou desir de cognoistre les parfaictes. Ils eurent au commencement gros Entendement, desnué de discipline & naturel sens, sans longue experience. Dont quant ils gousterent les biens que ils n'eurent pas faiz, mais trouuez, la

*cerchast

remembrance de leur necessité passee, & la doubte de celle auenir les esmeut à enquerir de l'ouurier, dont ils auoient attaint l'euure, & à approuchier à celuy, de qui tel bienfait leur pourroit foisonner. Car homme n'est pas facteur des creatures de Dieu, mais contemplateur de ses euures. En regardant doncques les choses proufitables de embas, & contemplant les choses merueillables d'enhaut, ils cogneurent grossement que leur soustenement dependoit de plus haute puissance, que celle d'omme. De là en auant ne furent gens qui ne recogneussent sur eux aucune souueraine puissance, ou goustassent quelque pou de la cognoissãce de deité. En ceste premiere & obscure apperceuance sont* venuës toutes sectes. Toutes entendent en gros, que Dieu est: mais toutes ne cognoissent pas, quel Dieu il est. Lors que ces rudes gẽs apperceurent que leurs necessitez estoiẽt au pouoir d'aucun pour les leur tolir ou donner, necessité les soubz-mist à recognoissance, & firent *offerte à Dieu de ses mesmes dons, & non pas qu'il eust besoing de prandre ce que luy mesmes auoit peu donner. Ainsi commencerent sacrifices & oblations, immolations de bestes, & autres offertes & * holocaustes, que la loy anciẽne auctorisa depuis, où il est escrit & commandé, que nul ne se deust * comparoistre deuant *l'autier des dieux vuide d'offrande, & que sacrifice fust fait à Dieu, & les dismes luy fussent renduës de toutes les meilleures & les premieres choses qui naissent sur terre, pour recongnoistre que tousiours auoient ils & auroient mestier de celuy qui les leur auoit donné. Ainsi comme les dons diuins furent de plus en plus * cognuz, les oblations & les sacrifices furent aussi plus amplement faits & accomplis. L'ordre des ministres du temple commença par ceste introduction, qui apres fut institué cerimonieusement, exempt des autres indignes charges, & fondé & soustenu sur les offertes & oblatiõs de l'autier. Pource ne prindrẽt point les Prestres de la lignee de Leuy partie en la terre de promission, quant l'heritage fut departy aux lignees d'Israel, ains receurent de l'vniuersel peuple les dismes & offertes. Et nulle partie ne leur fut assignee sur le tout, ne sur partie d'iceluy heritage; mais ils eurent leur tout sur les parts de chacun. Ainsi les lignees d'Israel, excepté celle de

*vnies
*offre
*hosties
*comparer
*l'autel
Eccl. 35.
Exod. 23. & 34. Deut. 16
*multipliez
Num. 5.
Ezech. 44.
Num. 10.

Leui, prindrent leurs portions des parts limitees. Mais limitation ne puet toucher à celuy qui la seigneurie de toute terre possede. Et puis qu'il auoit tout donné, ses ministres deuoient de tout prendre. Car equité & gratitude ne peurent souffrir qu'ils fussent mis en equalité de partage auecques les autres, qui le tout auoiēt diuisé & departy entr'eux. Doncques en signe que tout procedoit de luy, & que tout estoit sien, de toutes choses luy estoit & deuoit estre faite offerte, disme, ou oblation.

Or as tu l'institutiō des sacrifices. Si demeure à declairer la qualité des sacrifians. Il est notoire que colombes & aigneaux sōt presentez à Dieu, mais bōne deuotiō fait le present digne. Prestres mãgent les aigneaux & viuēt des offres du sacrifice: & Dieu retient le cueur du sacrifiant. La mōstre du sacrifice est és choses qui sont offertes, mais vray sacrifice est en la cōscience. Pource est il escrit que, *obeyssãce de cueur est plus agreable à Dieu que sacrifice des bestes*. Le Createur de toutes choses n'a mestier d'estre nourry de la pasture d'icelles offrandes. Car luy, qui assouuist les familleux, n'a pas faim de mēgier la chair de tes aigneaux: & tes chãdelles ne dōnent pas clarté à la lumiere de luy, qui est souuerain Soleil. Où est dōcques la vertu de ton sacrifice, sinō en ta iuste obeyssãce & humilité? Les oblatiōs de dehors sont la figure apparente, & le manifeste mystere de l'onneur diuin. Et l'ōme fait droicturier sacrifice à Dieu, qui d'entiere pēsee s'offre & souzmet à ses cōmãdemēs executer de sō pouoir. Car cueur qui se dōne tout à Dieu ne puet faillir au dō d'Esperance, & pour tels sacrifices fut il enuoyé en terre. Escoute que t'en dit Dauid, qui tant fut ardãt en sacrifice, & ferme en espoir: *Sacrifiez à Dieu sacrifice de iustice, & lors esperez en luy.*

Isa. 66. *Eccl. 35.* *Ierem. 7.* *Psal 40. vers 6.*

O homme qui fais sacrifice de rapine, & offres à Dieu ce que tu as tollu à ton prochain, quelle Esperance dois-tu prendre en tes sacrifices? Ce que tu as tollu n'est pas digne de estre offert, & ce que tu offres ne toult l'indignation diuine. En offrant de rapine, tu sacrifies aux yeux des hōmes qui te voyent. Mais rends ce que tu as tollu, & tu sacrifieras deuant les yeux de Dieu. Bien est deceüe la folle fiance de ceulx qui cuident faire grant euure, quant ils offrent à l'Eglise en vieillesse ce qu'ils ont en leur ieune aage mal

acquis. O tardiue congnoissance couuerte de sacrifice feinct! tu as tollu à Dieu par rapine l'obeyssance de ses commandemens, & la crainte de son nom: & le cuides appaiser de ce qui n'est pas tien. Saiches que l'oudeur de ton encens luy put, & tes sacrifices luy sont plus ennuyeux que plaisans. L'Escriture t'apprent qu'il a souuent mesprisé les sacrifices des crimineulx de sa maiesté, pour l'abhomination de leurs crimes. Escoute qu'il dit au peuple dur de cueur & soustrait de sa parfaite obeyssance : *Vous mesprisez mes commandemens, & voulez que ie prise vez offrandes. Vous reboutez ma discipline, & voulez que i'accepte voz oblations. Il me ennuye de voz sacrifices, voz solemnitez me sont griefues à escouter. Si tourneray ma face quant vous me cuiderez appaisier par voz sacrifices. Car i'apperçoy que ce peuple qui me honore de bouche a le cueur loin de moy.* Ne plaise à Dieu que ces sentences de refus dites des Iuifs pieça morts soient auoiries sur les Chrestiens viuãs! Si doubtay-ie que les courages des hommes presens soient fort eslongnez de luy, qui sur tous a approuché propicielment le peuple Chrestien. Et croy qu'en ces presens iours les plus lointains de son obeysſãce sont les plus prouchains de son aultier. Iadis Messes furent establies de gens mesprisans choses temporelles, & ordonnées au * maistre des sacrifices. Maintenant ils quierent toutes seculieres occupations, & fuyent leurs mysteres & offices espirituels, comme euures reprouchables. Nul ne demande qu'il doit faire en son office, mais que vault le benefice. Haa! maudite introduction! Haa! desordonné abus! Vous auez fait de l'Eglise de Dieu fosse de larrons, & du sainctuaire diuin bancque de tricherie. Les sainctes Euuangiles sont supprimees, & les constitutions sont desrogees, & exercice de barat & de questueux proufit à present est trimphant; & les sainctes doctrines des Peres rejettees & arriere mises, lesquelles pouoient & deuoiẽt souffire à vn chascun ministere en l'Eglise. Mais chacun a voulu prẽdre nouuelle forme.

Or fut il pieça fait vn nouuel statut en l'Eglise Latine, qui desseura l'ordre du sainct mariage d'auec la dignité de Prestrise souz couleur de purté & chasteté sans souilleure. Maintenant court le statut de concubinage au contraire, qui les a attraits aux estats mondains, & aux deliz sensuels

Prou.15.21. Eccl.34.

* mystere

Ierem. 7. Matth.21. Mar.11. Luc.19.

Ce lieu est recité par Iean le Maire de Belges en son promptuaire des conciles, appelant ce liure l'Exil.

& corporels. Et qui plus eſt, ſe ſont rendus à immoderee auarice, en procurant par ſymonie & par autres voyes illicites, litigieuſes, & proceſſiues en corruption, & autremēt, benefices & prelatures eſpirituelles. Et auec ce ſe sōt ſouillez & occupez és affaires citoyens, & és negoces & cures temporelles. Et ce premier ſtatut departit pieça l'Egliſe Grecque d'auec la Latine. Et ores la deſordonnance auaricieuſe des Preſtres a fait ſeparer les peuples de * Behaigne de l'Egliſe de Rome. Que dy-ie de Behaigne? mais de Chreſtienté preſque toute. Car les gens de l'Egliſe ont ſi auilenné par leurs coulpes eux & leur eſtat, qu'ils ſont ja deſdaignez & des grāds, & des menus du mōde: & les cueurs eſtrāgez de l'obeiſſance de ſaincte Egliſe par la diſſolution de ſes miniſtres. Car, comme dit eſt, ilz ont laiſſé les eſpouſailles, mais ils ont reprins les illegitimes, vagues, & diſſolues luxures. Ie ne vueil plus auant eſlargir ma parolle. Car tant ont telles Conſtitutions de lieu, comme on y prent de plaiſir. * Bahagme

Que a apporté la Conſtitution de non marier les Preſtres; ſinon tourner & euiter legitime generation en * adnoultriſe, & honneſte cohabitation d'vne ſeule eſpouſe en multiplication d'eſcande luxure? Se ie diſoye tout ce que i'en penſe, ie diroye plainement que la greſſe des biens temporels meſlee du ſouffre d'enuie, & la chaleur d'ambitiō & de luxure ont fait leur appreſt pour mettre le feu en l'Egliſe. Mais ceſte matiere eſt de trop grande & parfonde inueſtigation, & la determination douteuſe. Si m'en tais à tant, fors que ie prie celuy, qui noſtre dite mere ſaincte Egliſe a cōſacree de ſon digne ſang, qu'il n'en ſouffre ja aduenir ce qu'il m'en laiſſe penſer. Si n'entens-ie pas pourtant blaſmer les preudes hommes d'Egliſe de bonnes meurs & honneſte cōuerſation: ne auſſi les ſeculiers, qui de deuotion parfaite ont dōné à l'Egliſe les poſſeſſions. Car ils ſe ſont deſchargez pour monter vers Dieu en eſperit plus legierement. Et le Clergié en a prins ſi grant fais ſur ſes eſpaules, qu'il le courbe tout vers la terre, & le deſtourbe à regarder ſus aux cieux. Car l'appetit auaricieux des Eccleſiaſtiques a ſi ſurmōté leur raiſon, que leur damnation y giſt manifeſtemēt, & ſi fait la deſtruction temporelle d'vn chacun: qui eſt & *auoulterie.

peut estre vitupere à l'honneur vniuersel de l'Eglise deça bas, & ou deprimement de soy, & principalement des Ecclesiastiques, qui tels maux commettent. Douleur me fait ce dire. Car ie suis deffié de leur duree qui à bien iuger approche hastiuement sur eux en toute desesperance. La nef qui porte grant voile cingle en grant peril, & nulle riuiere ne dure longuement hors de son canel.

Recueille par parties ce que ie t'ay dit de la dignité des sacrifices, & de l'indignité des sacrifians; & ayes pour determiné, que là où l'abhomination de Dieu se tourne contre les sacrifices, la persecution encommence sur les hommes, & especialement sur les sacrifians. Dont pour leur iniquité il faut qu'autres l'achaptẽt & comparẽt, qui est double damnation ausdits sacrifians, & misere diuerse à autruy. Et pour te satisfaire briefuement ô exemples, selon l'ordre accoustumé, prens ta preuue sur Ophny & Phinees les enfans de Hely & Prestres de l'autier, dont les sacrifices furẽt abhominables à Dieu. Et la decison de leur cas est traitee en la saincte Escripture comme chose passee. Mais la prophetie de Daniel reste à venir, qui designe la venue d'Antechrist, & le temps de persecution pour les abhominations du temple, & * distraction du quotidien sacrifice. Par ceste digression dependant de la demande dessusdite pues-tu sçauoir, qu'oroison & sacrifice proufitent à conseruer & restablir les choses priuees & publicques. Sur tout prẽs pour confirmation Valere, qui te dit par arrest, que les segneuries anciennes furent tousiours estables tant comme ils seruirent & sacrifierent deüement à la diuinité.

1. Reg. 2.

Dan. 7. & 8.

* al. contraction, & detraction.



LE CVRIAL

FAIT PAR MAISTRE ALAIN CHARTIER.

Lequel il enuoya à vng sien Compaignon, qui auoit voulenté de venir en Cour.



TV me admonnestes & enhortes souuēt, homme eloquent, & mon frere tresamé, ad ceque ie te prepare lieu & entree à vie curiale que tu appetes, comme tu dis ; & que par mon ayde & intercession tu y puisses auoir office. Et ad ce es tu indeuement esmeu par la commune erreur des hommes, qui les hōneurs mondains & pōpes des gens curiaux repute estre choses plus bieneurees que autre. Ou afin que ie ne iuge mal de tō desir, tu cuydes par auenture que ceux qui vacquent aux offices publicques facēt plus vertueuses euures, & * les reputes plus dignes d'en auoir merite. Et si y adioustes autre cause qui t'esmeut, c'est à sçauoir l exēple de moy, qui me empesche de seruir en la Cour Royal, à fin que tu y vses tes iours par compagnie auecques moy : & que y puissions ensemble iouyr de la * douceur d'amitié, qui dés long temps est entre nous deux. Et * ainsi congnois-ie bien que ton courage n'est point eslongné de moy, & de mon amitié, & que la grace d'humanité n'est point en toy assechee : qui comprent ses amis presens, & ne laisse point au besoin à cōseiller & ayder les absens à son pouoir. Et croy que tō absēce ne m'est pas moins griefue, que est la mienne à toy mesmes : [* ainçois me semble que toy absent, ie n'ay pas moy-

*sont reputez.

*douce amitié.

* en ce.

*Adiousté du Ms.

mesmes, là où les lieux & les affaires nous desioingnent. Mais puis que Dieu ou fortune ont tant separé nostre destinee, que tu vacques franchemẽt à tes choses priuees, & que ie suis occupé aux choses publicques en seruant en doloreuses passions: quant i'ay de moy mesmes compassion, lors suis-ie esioy de ton aise, & prẽs plaisir en ce que tu euades les miseres que ie seuffre chacũ iour. Et se ie blasme ou accuse fortune pour moy, ie la loue d'autre-part pour toy, en tant qu'elle t'exante des angoisses que ie seuffre en Cour, & qu'elle ne nous y a pas fais tous deux meschans.

Tu desires, cõme tu dis, estre en la Cour auecques moy: & ie* desire encores plus estre priueement & singulieremẽt auecques toy. Et se pour moy tu laissoyes voulentiers ta frãchise & priuee vie, ie deueroye plus voulentiers pour l'amour de toy laissier ceste seruitute mortelle: pource qu'amour s'acquitte mieux* ensemble auec tranquillité, que en orgueilleuse misere. Souffise à toy & à moy, que l'vn de nous deux soit infortuné, & que de ma meschance tu ayes compassion, & ton repos me soit soulas, à fin que nostre amitié voye & congnoisse plus certainement l'vne & l'autre fortune. Mais que demandes-tu? tu quiers chemin à toy perdre, à l'exẽple de moy, & veulx saillir du * haure de seureté pour toy noyer dedans la mer. Te repens-tu d'auoir liberté? es tu ennuyé de viure en paix? Telle maleurté seuffre nature humaine, qu'elle appete ce qu'elle n'a pas, & se fuyt du bien qu'elle a sans aultruy dangier. Ainsi mesprises tu la paix de ton courage, & le seur estat de ta pensee: & par l'erreur du mesprisement que tu en as acquis, * les choses qui de leur mesme condition sont plus à mespriser, que par vices d'autruy à priser, tu loues & exauces. Ie me merueille moult cõme toy qui es prudent & sage, deuiens si forcené de toy oser exposer à tant de perils. Et se tu veux vser de mon conseil, ne prens de riens exemple à moy à poursuiuir les Cours & publicques muurmures de hauts Palais: ainçois te soit mõ peril exemple de les fouyr & escheuer. Car ie n'oserois affermer que entre le bruit de ceux qui y tournoyent, y ait chose seure ne salutaire. Tu cuideras espouoir trouuer, exercice de vertu en misere ainsi publique: & aussi certes

*conuoite

*en humble tranq.

*chemin

*Ms. tu cõuoites & desires les choses, qui de leur mesme cõdition sont plus à mespriser, que à louer par la vie d'autruy.

les y trouueras-tu ; se tu fais veu de batailler constamment cõtre tous vices. Mais donne toy garde que tu ne soyes des premiers vaincus. Car ie te dis que les Cours des haux Princes ne sont iamais desgarnies de gens desloyaux par beau langage deceuans, ou par menaces espouuentans, ou par enuie contendans, ou par force de dons corrompans, ou par flaterie blãdissans, ou par deliz aleichãs, ou en quelque autre maniere le bon vouloir des preud'hommes empeschans. Car nostre poure humanité est de legier enclinee à ensuir les meurs des autres, & à faire ainsi comme ils font. Et à peine peut eschapper celuy, qui est assiegé & assailly de tant d'aduersaires. Or prenons que tu perseueres en ta vertu, & que tu eschappes la corruption de tels vices; encores en ce cas n'as tu pas rien vaincu sinõ toy mesmes: mais c'est à plus grant ahan que tu ne l'eusses faict en ton secret & priué. Et soyes certain, ou que ta vertu te y fera mocquer, ou ta verité te y fera hayr, ou que ta discretion te y rendra plus suspect à mauuaises gẽs, qui mesdisent de ceux que ilz cognoissent estre sages & loyaulx.

Reste doncques que tu y auras labeur sans fruict, & vseras ta vie en peril: & si y acquerras plusieurs enuieux. Et se tu estriues à leur enuie, ou que tu en preignes vengeance, ie te dis que ton vengement t'engendrera plus aigres aduersaires que parauant. Et par le contraire, ceulx qui sçauent dissimuler, sont prisez, & temporisent és Cours plus que autres gens. Les abus de la Cour, & la maniere des gens curiaulx sont tels, que iamais homme n'y est souffert soy esleuer se il n'est corrompable. Car vertu, qui est en tant de manieres enuironnee, se elle ne se orgueillist elle est mesprisee, se elle ne se flechist elle est par force rauallee,* ou dehors chassee. Où est doncques celuy qui se pourra garder d'estre corrõpu, ou qui en eschappera sans mal auoir? Tels sont les ouurages & les manieres de la Cour, que les simples y sont mesprisez, les vertueux enuiez, & les arrogans orgueilleux en perils mortels. Et se tu y es raualé au dessous des autres Palatins, tu seras enuieux de leur pouoir. Se tu y es en moyẽ estat, dont tu n'ayes souffisance, tu estriueras de plus auant monter. Et se tu peulx paruenir iusques aux haulx secrets, qui sont fort à redouter & à craindre; adonc y seras tu plus

*Ms. & se elle n'est froissee, elle est dehors chassée.

meschant de tant que tu y cuideras estre plus eureux. Et de tant seras-tu en plus grant peril de tresbuchier, comme tu seras monté en plus hault lieu. Car à ceulx que fortune la variable a plus hautement esleuez, ne reste plus sinō cheoir de si haut si bas: pource qu'elle ne leur doit plus riens sinon ruine. Se tu as pris d'elle ce qu'elle t'a peu & voulu donner, alors tu es debteur de toy mesmes, à fin qu'elle rende celuy meschant qu'elle auoit deuant esleué, & qu'elle se mocque du meschief de celuy qu'elle auoit en le montant aueuglé de gloire vaine. Car les grans vents, qui soufflent és haultes Cours, sont de telle condition, que ceux qui se y sont seulement * couchez, demourent apres leur desappointement comme vn spectacle d'enuie, detraction, ou de hayne à tous gens: & se trouuent subiects iusques à estre vituperez & rauallez entre les populaires, & que ceulx qui parauant les poursuyuoient & flattoyent, r'apportent d'eux plus grans blasmes & derisions que les autres. Car multitude de gens mesprise tousiours ceulx que fortune a plus raualez, & si est enuieuse de ceulx qu'elle voit esleuez. Fortune fait voulentiers ses ieux és hauts degrez, & és souuerains encores plus. Et quāt elle s'esbat és petits, ce n'est pas si acertes. Car du meschief des poures gens ne fait elle compte, ne que souz-rire. Mais elle rit à plaine gueulle, & bat ses paulmes, quant il meschiet à grans Seigneurs. Il ne luy chault gueres d'essayer sa fortune és petits lieux, mais à faire les grās trebuscher elle tēd voulētiers ses lacs: & les poures & dejettez fait-elle souuēt hault mōter en certaineté incertaine, & en regle de irregularité. Ceulx deçoit elle voulentiers, qu'elle trouue aisez à deceuoir, & variables comme elle est. Mais les constans & vertueux, qui d'elle ne font compte, & desquels se voit mesprisee, elle les laisse en paix. Car elle rit & flate pour neant à ceulx, qui ont haut & entier courage. Maintenant elle s'essaye à iouster contre les plus forts, & maintenant eslieue les plus foibles. Maintenāt rit aux vns, & maintenant rechigne aux autres. Mais l'omme qui est vertueux & acouragé, mesprise son riz, & * son amour, & ne doute riens ses menaces. Mais la Cour fait trop plus grant compte de celle fortune qui les gens y attrait de legier oublians leur pouure estat, & eux mesmes descognois-

* jonchez

* sa moe,

ſans ſi toſt qu'ils ſont hault montez; qu'elle ne fait les ſages, qui pour bien ne ſ'oublient, & par ambition à honneur ne ſ'eſſayẽt à mõter. Se tu veulx perdre ta franchiſe, adõcques dois tu ſçauoir que tu auras à habandonner toy meſmes, quant tu voudras pourſuyr la Cour, qui fait à homme delaiſſer ſes propres meurs pour les meſler à ceux d'autruy. Car ſ'il eſt veritable, on le tendra aux eſcoles de *flaterie. S'il aime vie honneſte, on l'apprendra à mener vie deshõneſte. S'il eſt pareſſeux & nonchalant d'auoir prouffit, il ſera laiſſé auoir ſouffreté. Car ſ'il ne ſçait ou ne veut riens demander, auſſi ne trouuera il qui riens luy donne. S'il y entre importuneement, les *importuns l'en debouteront. S'il a accouſtumé de manger ſobrement, & à droit heure, il diſnera & ſouppera tard, ou mẽgera en telle façon qu'il deſaccouſtumera ſon temps, & ſa maniere de viure. S'il a accouſtumé de lire & eſtudier és liures, il muſera oiſeux toute la iournee en attendant que on luy ouure * l'uys du retrait du Prince. S'il aime le repos de ſon corps, il ſera enuoyé deçà & delà comme vn coureur perpetuel. S'il veut coucher toſt, & leuer tard à ſon plaiſir, il faudra qu'il veille tard, & qu'il ſe lieue bien matin, & qu'il perde ſouuent les nuits ſans dormir ne repoſer. Se il ſ'eſtudie à y trouuer amitié, il ſ'abuſera. Car iamais elle ne ſçait troter parmy les ſalles de ces grans Seigneurs: ainçois elle ſe tient dehors, & n'y entre auec aucun. Car elle eſt trop mieux congneuë par ceux qui en vſent, experts des ieux de fortune, que ceux qui y entrent ignorans, *ſechars, beſtournez. Or regarde doncques frere, regarde par grande deliberation, lequel des deux tu eſliras; ou que en m'en yſſant ie te retraye à noſtre commun prouffit, ou que en y entrant me remaines à noſtre dommage commun. Et n'oublie pas que qui ſert à Cour, touſiours luy conuient eſtre hoſte, hebergié en autruy maiſon. Et ſi faut qu'il mangeuſſe à autruy appetit, aucunesfois ſans faim auecques les gens familleux: & autres fois apres grans peines, ſouffrir faim ô les mieux repeuz. Et ſi faut qu'il veille ſouuent au gré d'autruy, depuis qu'il a commẽcé à dormir par grief ſommeil. Et quelle choſe eſt plus ſerue, que ſoubzmettre à fortune les vertus de nature, & les droits de vie humaine, veu qu'il n'eſt choſe plus franche en homme que

*faintiſe

* importuneux le rebouteront.

*la porte

*ignorans ſes cures.

viure naturellement? Entre nous seruiteurs, ne faisons que viuoter à l'ordonnance d'autruy: & tu vis dedans ta maison comme vn Empereur. Tu regnes comme vn Roy paisible soubz le couuert de ton hostel: & nous miserables Curiaux tremblons de paour de desplaire aux Seigneurs des haultes maisons. Tu peux manger quant tu as faim, & à ton heure: & nous mangeons si gloutement, que souuent le nous fault vomir. Tu passes les nuits en dormant, tant comme il te plaist: & nous apres trop de vins & de grans peines, couchons souuent en licts plains de vermines, & aucunesfois à tout le bast. Retourne, frere, retourne à toy mesmes, & aprés à congnoistre ta felicité par les miseres que nous souffrons. Mais nul homme ne prise assez les aises qu'il a en sa priueté, * sinon que parauant il mesprise les angoisses, lesquelles il a souffertes en l'administration publicque. Aristote le Philosophe se glorifia d'auoir laissé le hault palais du Roy Alexandre, & aima mieux delaisser en ceste misere son disciple Callistenes, que plus y demourer, luy qui sus tous les hommes de son temps aima la franchise. Diogenes refusa les grans richesses & honneurs mondains à quoy on l'appelloit, & les fuyoit pour habiter franchement dedans le tonneau où il couchoit. Et de tant se osa-il vanter, qu'il estoit le plus puissant; pource qu'il pouoit plus de biens reffuser, que celuy Roy Alexandre ne luy en eust peu donner. Car vraye Philosophie est, quant on sçait mespriser la vanité ambicieuse des gens & biens de Cour, & apprendre à ses escolliers, que trop plus a d'umanité és petites cases, qu'il n'a és Cours des Seigneurs & Princes. Et les feues de Pithagoras, & les choux dont mangeoit Horace, leur rendoient plus grande * saueur, que ne trouua Sardanapalus és grans & delicieux vins aromatiques qu'il beuuoit: pource que ses delices estoiét mistionnees du fiel des pesans cures & des angoisses mondaines, qu'il auoit sur le cueur. Souuét fait le peuple de grans admirations de la riche robe d'vn orgueilleux pautonnier, mais il ne sçait par quel labeur ny à quelle difficulté il l'a acquise. Le peuple aucunesfois honnore le grant appareil d'vn homme puissant; mais il ne côpte point les aguillons qu'il a à sentir en le pourchassant, ne les enuieux qu'il acquiert en le monstrant. Autrefois regar-

*Il n'a premier souffert mesaise en l'admin.

*Sauoremét

de le peuple l'ordonnance & grant famille des haulz seigneurs, mais il ne sçait pas de quelle despence ils sont chargez pour les soustenir & nourrir, ne ne considere pas le tiltre dont ils sçauent certainement qu'ils n'ont point en eux le merite. Se nous appellons vn lieure lyon, ou se nous disons que vne ieune fille laide, bossuë, & mal atournee fust aussi belle comme Helene, ce seroit chose mensongiere & digne de derision. Et toutesuoies entre nous Curiaux effrontez & esceruelez ensuyuons les noms des offices plus que leurs droits & effetz. Nous sommes verbaux, & appetons les parolles plus que les choses. Et * ainsi sommes nous contraires au sage * Salomon, qui desiroit plus soy exercer vertueusement en office publicque, qu'il ne conuoitoit d'en auoir le nom. Et tellement se gouuerna quant il y fut appellé, qu'il fut tousiours trouué digne de mieux auoir: & de tant estoit il plus honnoré, comme il fuyoit plus les honneurs & les mōdanitez. Mais par le contraire nous conuoitons estre honnorez, combien que nous n'en soyons pas dignes, & si prenons les honneurs comme par force, ains que y soyons appellez. Et de ce s'ensuit que nous perdons à bon droit ce à quoy nous ingerons, & que osons demander indeuement. Et nous fuyent les honneurs à la verité, que nous poursuiuons trop folement.

*En ce
*Caton

Parquoy, frere, ie te conseille que tu te delites en toymesmes de la vertu. Car elle rēd joye & loyer à ceulx qui biē viuēt. Ta grāt souffrāce te retiengne dedās ton petit Senacle: & ne te reputes pas vertueux par ouyr dire cōme font les gēs de Cour, mais mets peine de l'estre par effect de euure veritable. A quoy cōgnois tu la gloire des Palatins, qui pour leur misere miserable ont necessité que l'en ait pitié d'eux? Ne me poursui point de fait, mais par la plainte de mon malheur te chastie, ne ne regarde, ou ayes consideration à ce que ie suis souuēt auec les mieux vestuz: mais aye pitié & compassion en ton cueur des perils dont ie suis assiegé, & des assaux dont ie suis enuironné nuit & iour. Car il m'est besoin de * garder de quel pié chacun vient à moy, & de bien noter le pas & peril de chacune parolle qui me fault de la bouche, affin que par moy esgarer ie ne soye surprins, & que en parlant despourueuēment ie ne donne ma-

*sçauoir

tiere à homme de faulsement relater, ne mauuaisement interpreter ma parolle, que iamais ie ne puis dedans rebouter. Car la Cour est nourrice des gẽs, qui par fraude ou par faintise se estudient à tirer les vns des autres parolles telles, par lesquelles ils les puissent persecuter: ad ce que au moyẽ des parolles d'autruy qu'ils rapportent, ils puissent entrer en la grace de ceux qui ont auctorité & puissance de ayder ou nuire, & qui plus prennent plaisir en faux rapports que en veritables parolles. Se tu as office en Cour, si t'appareille à y combatre. Car se tu y as aucun biẽ, autres appeteront de te l'oster, & n'en eschapperas sans debat. Aucun machinera par quel moyen il te puisse deceuoir, & faudra que tu te tourmentes pour y resister. Et puis quant tu auras employé ton corps, ton tẽps & tes biens à le deffendre, vn autre nouuel venu à la Cour supplantera ta benediction, & la te ostera s'il peut. Et ainsi perdras à grãt douleur ce que tu y auras acquis à grant labeur: ou si il te demoure, si ne demoureras tu pas guiere sans paour d'iceluy, ou d'autres enuieux que ils ne mettent peine à le te oster. Deuant que tu y eusses office, tu estois en paix & moderation de viure. Et aussi quant tu l'auras, tu seras deffié d'vn autre, qui s'efforcera de donner pour le te tollir: & faudra maugré toy que tu donnes comme luy, afin qu'il te demeure.

Regarde, donc, frere, regarde cõbien ta maisonnette te donne de franchise, & luy saches gré de ce qu'elle te reçoit cõme seul seigneur. Et depuis que ton huysset est clos, nul n'y entre s'il ne te plaist. On frappe souuent à la porte d'vn riche homme. Es hauts palais y a tousiours noises & murmures. Es grans places sont les grans peuples, dont l'en est durement pressé. La salle d'vn grant Prince est communement infecte, & est eschauffee de l'alleine des gens. L'huissier y donne de sa verge sur les testes de ceulx qui y sont. Les vns y entrent par force de bouter, & les autres estriuent à y resister. Aucunes fois se y trouue plus auãt porté vn pouure homme, qui par auant durement en auroit esté debouté; & le plus fier orgueilleux, à qui homme n'eust osé parauant toucher, s'en trouue aucunesfois le plus arriere eslongnié, & en plus grant dangier. Illec ne scet homme au certain se son estat y est seur, ou non. Mais quoy que soit, tousiours est

il en doubte de sa fortune. Et quãt tu y cuideras estre plus en grace, alors te souuiengne du Poëte, qui dit que ce n'est pas trop grant louange de auoir esté en la grace d'vn grant Prince ou d'vn Seigneur. Et affin que tu cognoisses mieux la Cour, qui ores court, ie la vueil icy à present descrire & diffinir.

Horatius. Epist. Ep. 17

La Cour, affin que tu l'entendes, est vn Conuent de gẽs, qui soubs faintise du bien commun se assemblent pour eux entretromper. Car il n'y a gueres de gens qui n'y vendent, achettent, ou eschangent aucunesfois leurs rẽtes, ou leurs propres vestemens. Car entre nous de la Cour nous sommes marchans affaictez, qui acheptons les autres gens, & aucunesfois pour leur argent nous leur vendons nostre humanité precieuse. Nous acheptons autruy, & autruy nous, par flaterie ou par corruptions. Mais nous sçauons tres-bien vẽdre nous mesmes à ceux qui ont de nous affaire. Quel bien donc y peux tu acquerir, qui soit certain, sans doubte, & sans peril? Veux tu aller à la Cour vẽdre ou perdre ce bien de vertu que tu as acquis hors d'icelle? [* Ie te dis, que quant te efforceras d'y entrer, lors commenceras tu à perdre la seigneurie de toy mesmes, & ne jouyras plus des droiz de ta franchise.] Certes, frere, tu demandes ce que tu deusse * deffier, & ficher ton Esperance en ce qui te tire à * perdition. Et se tu y viens, la Cour te seruira de tant de mensonges controuuees d'vne part, & de l'autre te baillera tant de cures & de charges, que tu auras dedans toy mesme bataille continuelle, & soucy angoisseux. Et pour certain homme ne pourroit bonnement dire, que ceste vie fut bieneuree, qui par tant de tempestes est achaptee, & en tant de contrarietez esprouuée.

Adiousté du Ms.

* fouyr.
*peril.

Et se tu me demandes que c'est que vie curialle, ie te respons, frere, que c'est vne pouure richesse, vne habondance miserable, vne haultesse qui chiet, vn estat non estable, ainsi comme vn pillier tremblant, & vne moureuse vie. Et ainsi peut estre appellee de ceulx qui sont amoureux de sainte liberté. Fuyez hommes vertueux, fuyez, & vous tenez loin d'icelle assemblee, se vous voulez bien & seurement viure. Car comme gẽs bien asseurez sur le riuage de la mer, nous nous voulons noyer de nostre gré mesmes; & nostre aueu-

glement mesprisons, qui ne peut ne veult veoir ne cognoi-
stre nostre pouure meschief. Car comme les fols mariniers
se font aucunesfois noyer par leur despourueu * gouuerne-
ment, ainsi attrait la Cour à soy, & deçoit les simples gens,
& se fait conuoiter cõme vne ribaude bien paree par son ris
& par son baiser. La Cour alléche friandement ceux qui y
viennent en leur vsant de fauces promesses. La Court rit au
commencement à ceux qui entrent, & puis leur rechine a-
pres, & aucunesfois les mort tres-asprement. La Cour re-
tient les chetifs, qui ne se sçauent eslongner, & tousiours
aduoue auctorité & seigneurie sur ceux qu'elle a surmon-
tez. La Cour souuent aussi par erreur oblie ceux qui mieux
seruent, & y despendent follement le leur; pour enrichir
ceux qui n'en sont pas dignes, & qui l'ont tres-mal desserui.
Et l'homme malostru, qui se y est alleché, y ayme mieux pe-
rir que s'en issir, & y veult auancer son cours de nature, sans
iamais auoir franchise iusques à sa mort. Croy seurement,
frere, & n'en doubte point, que tu exerces tres-bon & * tres-
notable office, se tu scez bien vser de ta maistrise que tu as
en ton petit hostel. Et si es & seras puissant tant comme tu
auras souffisãce de toy mesmes. Car qui a petite famille, &
la gouuerne sagement, en paix, il est Seigneur [* & si est plus
bieneureux de tant qu'il se maintient franchement; com-
me il ne soit chose tant precieuse dessouz le Ciel, qui puisse
estre de souffisante commutation contre franchise.] O for-
tunez hommes qui viuez en paix! O bien euree famille, où
il y a honneste pouureté, qui se contente de raison, sans
manger les fruicts d'autruy labeur ! O bieneuree maison-
nette, en laquelle regne vertu sans fraude ne barat, & qui est
honnestement gouuernee en crainte de Dieu & bonne mo-
deration de vie ! Illecques n'entrent nulz pechiez, illec est
vie droicturiere, où il y a remors de chacun peché, & où il
n'a noise, murmure, ne enuie. De telle vie se esiouyst natu-
re, & en telles aises vit elle longuement, & petit à petit s'en
va iusques à plaisante vieillesse & honneste fin. Car comme
dit Senecque en ses tragedies: *Vieillesse vient à tard aux gens
de petites maisons qui viuent en souffisance.* Mais entre nous
Curiaux, qui sommes serfs à fortune, viuons desordonnée-
ment, & si viellissons plus par force de cures que par nom-
bre

* auisemẽt

* prouffitable

* Adiousté du Ms.

bre d'ans, & par faute de bien viure sommes frustrez de la soueueté de nostre vie que tant desirons, & nous hastons d'aller à la mort que tant redoubtons. Souffise toy doncques, frere, souffise toy de viure en paix * à tout par toy, & apprens à t'en contenter par noz meschiefz. Ne te mesprise pas tant, que tu preignes la mort pour la vie. Ne delaisse pas à faire le bien, que tu serois contraint de reparer par apres à grans regrets, pour querir ce que te seroit horrible à trouuer.

*à ton par

Finablement ie te prie, conseille, & admonneste, se tu prises aucunement saincte vie & honneste, & se tu ne te veulx aller perdre, que tu ostes ta pensee, & dissipes toute ta voulenté de non venir à Cour, & soyes content de toy retraire sauuément dedans l'enclos de ta maison priuée. Et se tu n'as ou temps passé congneu que tu ayes esté bieneuré, si apprens à le cognoistre desormais. Et à Dieu te command par cest escript, qui te* doint sa grace.

*donne

Curia dat curas, ergo si tu benè curas
Viuere securè, non sit tibi Curia cura.
Curia curarum genitrix, nutrixq; malorum,
Iniustis iustos, inhonnestis æquat honestos.

Adiousté du Ms.



LE QVADRILOGVE INVECTIF, FAIT PAR MAISTRE ALAIN CHARTIER.

PROLOGVE.

Tout ainsi que par l'ordonnance du supernel Monarche, Principaultez & Seigneuries sont creées & establies; aussi sont leurs fins, ruines & decadences. Et souuent la souueraine sagesse verse du trosne imperial vng orgueilleux Prince soubz la seruitute de son ennemy, puis par humilité le restablit en son siege.

A LA tres-haulte & excellente majesté des Princes, à la tres-honnouree magnificence des Nobles, circonspection des Clercs, & bonne industrie du Peuple François, Alain Chartier humble Secretaire du Roy nostre Sire, & de mõ tres-redouté Seigneur Mõseigneur le Regent le Royaume de France, Daulphin de Viennois, loingtain imitateur des Orateurs, Salut en crainte de Dieu, humiliation soubz sa iustice, cõgnoissance de ses iugemens, & * retourner à sa misericorde soubz la poincture de sa punition. Comme les haultes dignitez des Seigneuries soiẽt establies soubz la diuine & infinie puissance qui les eslieue en florissant prosperité & en glorieuse renommee, il est à croire & tenir fermement, que ainsi que leurs commencemens & leurs * croissances sont maintenus & adressiez par la diuine prouidence, aussi

*recours

*naissances

est leur fin & leur*detriment par sentence donnee ou hault conseil de la souueraine Sapience, qui les aucuns verse du hault throsne de imperial Seigneurie en la basse fosse de seruitute, & de magnificence en ruine; & faict des vainqueurs vaincus,& ceulx obeyr par crainte qui commander souloient par auctorité. Mais quant doulce misericorde entremeslee auec droicturiere iustice donne sur les Princes & sur les peuples le decret de plus attrempee punition, l'orgueil de trop oultrecuidé pouoir,qui se descongnoist,est rabaissé par puissance ennemie. La superfluité des biens mõdains,qui est nourrice de seditions & de murmure, est chastiee par sa mesme nourreture. Et l'ingratitude des dons de Dieu est punie sur les hõmes par sustractiõ de sa grace, que apres bon amendemẽt & loyalle correction il enuoye & redresse les seigneuries,& les peuples en parfaite paix & restitution de leur disposition premiere. Ainsi diuise ses graces merueilleusemẽt selon la diuersité des personnes,des lieux, & des temps. Et comme maistre & seigneur mue,croist, & amendrist, fait & deffaict en ses euures selon sa tres-raisonnable voulenté que nul ne peult decepuoir. Encore selon les droiz de nature,qui ont leur commencement en la diuine prouidence, & l'instrument de leur ouurage ou mouuement en la lumiere & en l'influence des corps celestielz, nous demonstrent les maistres de tres innestimable science d'Astrologie,que ou liure des cieulx,qui en si large volume est escript de tant diuerses emprainctes & images, se peult congnoistre le cours de la duree des seigneuries & des citez que les Naturiens appellent periode: & qu'elles ont leurs maladies & leur mort comme les hommes en leur endroit. Ainsi celluy, qui tout puet, depart & retranche les puissances, & de sa perdurable eternité mue les choses qui soubz le temps decourent. Et il, qui est infiny en hault pouoir,met commencement, moyen, & fin en toutes ses euures soubz le mouuement des cieulx:comme le potier,qui autour de sa roe faict d'vne mesme masse diuers potz de differentes façons & grandeurs, & les grans casse & desrompt se bien ne luy plaisent, pour en faire des petits,& de la matiere des mendres refait il les plus grans. Et se memoire nous puet aulcune chose ramenteuoir, & les anciens liures

*determinement

de noz peres apprendre à congnoistre nos fais par les leurs: toutes anciennes escriptures sont plaines de mutations, subuersions, & changemens des Royaulmes & des Principaultez. Car comme les enfans naissent & croissent en hõmes parfaitz, & puis declinent à vieillesse & à mort; ainsi ont les Seignenries leur commencement, & leur accroissement, & leur declin. Où est Niniue la grant cité, qui duroit trois iournees de chemin? Qu'est deuenue Babiloine, qui fut edifiee de matiere artificieuse pour plus durer aux hõmes, & maintenant est habitee de serpens? Que dira l'en de Troye la riche & tres renommee? Et de Ylion le chastel sans per, dont les portes furẽt d'iuoire, & les colonnes d'argent; & maintenant à peine en reste le pié des fondemens, que les haulx buissons forcloent de la veue des hommes? Thebes qui fut fondee de Cadmus le fils de Agenor, & la plus peuplee de dessus la terre pour son temps: en laquelle part pourroit on trouuer tant de reliques de son nom, que gens se puissent mõstrer nez de sa semence? Lacedemoine, dont les loix vindrent à diuerses nations, desquelles encores nous vsons, ne peut oncques tant estroictement garder les loix de Ligurgus le droicturier, qui furent faictes pour sa perpetuation, que sa vertu ne soit extaincte & aneantie. Athenes fontaine de sapience, & source des haultes doctrines de philosophie, n'est elle pas en subuersion, & les ruisseaulx de son escole taris & asseichez? Carthage la batailleresse, qui domptoit les elephans à batailler, & qui iadis fut tant redoubtee aux Romains, où a elle tourné sa grant gloire, sinõ en la cendre du feu où elle fut arse & embrasee? Mais parlons de Romme, qui fut derreniere en souueraine maiesté, & excellente en vertu. Et notons bien la parolle de Lucan, qui dit que de elle mesme par sa pesanteur elle decheut. Car les trop pesans faiz font les plus griefues cheoistes. Par ceste maniere chascune à son tour & en son ordre se chãgent, rabaissent, ou soubuertissent les eureuses fortunes, & le bruit des Royaulmes. Ainsi comme la Monarchie du monde & la dignité du Souuerain Empire fut iadis translatée des Assiriens aux Persans, des Persans aux Grecz, des Grecz aux Rommains, & des Rommains es mains des François, & des Germains. Et combien que ces

choses soient assez euidentes à congnoistre, si y errent plusieurs. Car en racomptant le fait qu'ilz cognoissent à l'ueil, ilz demeurent en descongnoissance de la cause. Et pource que les iugemens de Dieu, sans qui riens ne se fait, sont vne parfonde abisme, où nul entendement humain ne scet prēdre fons ne riue; & que noz sens sont trop foibles, noz ans trop cours, & noz pensees & affections trop frailles à les cōprendre: nous imputons à fortune, qui est chose fainte & vaine, & ne se puet reuencher, la iuste vengeāce que Dieu prent de noz deffaultes, laquelle, ainsi que dit Valere, vient bien à tart. Mais la longue attente est recompensee par agrauement de paine.

Comme doncques en l'an mil quatre cēs vingts & deux ie veisse le Roy Anglois ancien aduersaire de ceste Seigneurie, soy glorifier en nostre ignominieux reprouche, enrichir de noz depouilles, & despriser noz faiz & noz courages, & des nostres, qu'il a vers soy attraitz, fortifier les voulentez en son alliance; & ouec ce noz vices croistre aucques le temps, & à noz aueuglees affections adiouster tousiours quelque chose à nostre confusion: I'ay conclut en ma pensee, que la main de Dieu est sur nous, & que sa fureur a mis en euure ce flael de persecution. Si ay curieusement encherché par le discours des sainctes Escriptures les faultes & les punitions de noz peres, & des primerains: & en grant crainte debatu en ma pensee, se ceste douloureuse affliction est en verge de pere pour nostre chastoy, ou *rigueur de iuge pour nostre extermination. Et entre les autres Escriptures comme ie leusse le tiers Chapitre d'Isaie, le cueur m'est troublé de freeur, & les yeulx obscurciz de lermes, quant ie voy sur nous les coups feruz, qui sont signes de mort, & donnent enseigne de la diuine indignation, se nous n'y querons briefue medecine. Et qui plus auant en veult entendre, lise le Chapitre qui est parolle de Dieu, où la langue ne la plume d'omme mortel ne puet attaindre. Et ie meu de compassion pour ramener à memoire l'estat de nostre infelicité, & à chacun ramenteuoir ce qui luy en touche, ay composé ce present Traicté, que ie appelle le Quadrilogue: pource que en quatre personnages est cest euure comprins. Et est dit inuectif, en tant qu'il procede par ma-

*en rigueur de iustice

niere d'enuayssement de parolles, & par forme de reprendre. Si ne vueille aucun lire l'vne partie sans l'autre, à ce que on ne cuide que tout le blasme soit mis sur vn estat. Mais se aucune chose y a digne de lecture, si vaille pour attrait à donner aucune espace de temps à visiter & lire le surplus.

Dame France laidangee de ses ennemis, habandonnee de ses amis apparoist en vision en trespiteux habit à l'Acteur du present Liure.

L'ACTEVR.

ENuiron l'aube du iour, lors que la premiere clarté du Soleil, & nature contente du repos de la nuit, nous rappellent aux mondains labeurs: n'agaires me trouuay souldainemēt esueillé. Et ainsi que à l'entendemēt apres repos se presente ce que l'en a plus à cueur, me vint en imagination la douloureuse fortune, & le piteux estat de la haulte Seigneurie & glorieuse Maison de Frāce, qui entre destruction & resource chancelle doloreusement soubz la main de Dieu, ainsi que la diuine puissance l'a souffert. Et comme ie recueillisse en ma souuenance la puissance & diligence des euures des ennemis, la desloyaulté de plusieurs subiectz, & la perte des Princes & Cheualerie, dont Dieu par maleureuse bataille a laissé ce Royaulme desgarny, qui me fait durement ressoigner l'issue de ceste infortune: ie contrepensoye & acōparoye à l'encontre la grandeur & distance des parties de cedit Royaume de France, dont les ennemys ne souffiroient garder le quart, le merueilleux nombre des nobles & gens deffensables, qui trouuer se pourroient, les haultes richesses qui encores y habondent en plusieurs lieux, les subtilz engins, prudence, & industrie de gens de diuers estatz qui y ont naissance & vie. Apres lesquelz partis ainsi debatus à parmoy, sembloit que faulte de donner & de receuoir ordre, discipline, & reigle à mettre en euure le pouoir que Dieu nous a laissé, est cause de la longue duree de nostre persecution. Si est à doubter que la verge de punition diuine soit sur nous pour noz pechez, & que l'obscurité de noz vices & meurs corrompues aueugle en nous le iugement de raison, & noz partiaulx desirs refroidissent

l'affection publicque. Ainsi demourons en la descongnoissance de nostre infortune aduenir,& à noz ennemis par pusillanimité &failly courage donnons sur nous victoire,plus que leur prouesse ne leur en acquiert.

Tandis que en ce debat entre espoir & desesperance mon entendement trauailloit, vng legier somme me reprint,comme apres la pesanteur du premier repos il aduiét souuent vers le matin.Or me fut aduis en sommeillant,que ie veisse en vn pays en friche vne Dame dont le hault port & seignouri maintieng segnifioit sa tres-excellente extraction.Mais tant fut dolente & esplouree, que bien sembloit descheue de plus hault hõneur que pour lors son estat ne demonstroit. Et bien apparoissoit à son semblant, que forment fust espouentee & doubteuse de plus grant douleur & maleurté aduenir. Et en signe de ce, ses blons cheueulx,qui à fin or estriuoient de couleur,veissiez respandus & degettez sans aournement au trauers de ses espaules: & vne courõne d'or sur son chief portoit, qui par diuers hurs si fort estoit esbranlee, que ja panchoit de costé enclinee moult durement. De sa vesture ne me puis-ie pas passer ne taire,& mesmement du mantel ou paile qui son corps couuroit, dont le merueilleux artifice fait à ramenteuoir. De trois paires d'ouurages sembloit auoir esté tissus & assemblez.Premierement en chief d'ancienne*brodure enrichie de moult precieuses pierres, y estoient figurees les nobles fleurs de lys,tout en trauers semees des banieres, gonfanõs, & enseignes des anciens Roys & Princes François, en memoire de leurs renommees & victoires,& de leurs louables entreprises. Ou millieu se monstroient entaillees lettres, caracteres, & figures de diuerses sciences, qui esclarcissent les entendemens & adressent les euures des hommes. A la partie d'embas,qui vers terre pendoit,assez pouoit on veoir pourtraictes & entremeslees plusieurs bestes,plãtes,fruictz, & semences tendans de leurs branches en hault,& naissans de la bordure d'embas,comme de terre plantureuse & fertile. Qu'en diroye-ie plus? De si precieux & riche ouurage estoit basty celluy mantel, & de si longue main auoit on mis peine à y ouurer & faire l'assemblee des parties dont il estoit composé, que dessoubz le ciel ne feust veu le pareil,

*broderie



se fortune enuieuse de longue prosperité l'eust souffert en sa beaulté demourer. Mais tant luy despleut l'excellence & duree de si parfait euure, qu'elle tourna * son peruers & senestre costé, & ouurit voyes dõt celuy mantel assemblé par souueraine industrie des predecesseurs estoit desia par violẽtes mains froissé & desrompu, & aucunes pieces violentement esrachees : si que la partie de dessus se monstroit obscurcie, & pou de fleurs de lys y apparoissoiẽt, qui ne fussent debrisees ou * salies. Ne demande nul se la partie moyenne estoit neantmoins demouree entiere ne conioincte, & les lettres formees & assises en leur ordre. Car si separees, descharpies, & desordonnees furent, que pou se pouoit assembler qui portast prouffitable sentence. Mais se nous venons à parler de la basse partie, ceste seule chose en puet on dire, que tant la veoit-on vsee, en gast, & en destruction par rudement froyer, tirer, & detrainer; que en plusieurs lieux l'empraintе de la terre apparoissoit descouuerte, & les arbres & semences comme desracinees, gectees, & pendans au trauers par paleteaux : si que on n'y puet congnoistre ordonnance, ne esperer fruict. En somme tant estoit celuy habit changé par empiremẽt de couleur & de beaulté, que ceulx qui telz le bastirent à peine congnoistroient leur ouurage. Du mantel me deporteray à tant de present, pource que trop longuement ne vueil sur description demourer, ne ce n'est la fin de ce present Quadrilogue. Touteuoye pour applicquer à mon entention principale, vueil soubz briefueté declairer les gestes & contenances de ceste Dame. Vng riche palais ancien auoit de costé soy, sumptueusement edifié de murailles esleuees, & de haultes tours, compassé, comprins, & enuironné de diuerses & differentes habitations par engins de souuerains ouuriers, enrichi de entailleures, paintures, armoieries, & autres menueries plaisans à l'ueil. Mais par negligence des maistres des euures, & en deffault de bonne reparation, les eaues & les vens y auoiẽt tel dõmaige porté, que de plusieurs lez estoit prest de fondre & verser tout ius. Et n'y apparoit refection, sinon aucũs appuis de petites & foibles estayes, que pour passer temps & à la haste, non pas à durer, on auoit çà & là assises : où & quant la ruyne sembloit greigneur, & le peril plus prouchain.

*al son visage par deuers à senestre costé.

* souillées.

chain. Lors que ceste Dame regarda celuy seigneurieux edifice & Maison Royal presque decheoir, elle qui leans auoit esté nourrie en habondance de biens & d'onneurs, descouurit de dessoubz son mãtel l'vng de ses bras couuert & paré de fleurs de lys & de dalphins és quartiers, & estayoit le costé qui plus penchoit, & par pesanteur s'enclinoit, & tiroit grant partie du surplus à tendre en ruine; & contretenoit de celuy bras le plus principal pan de mur, & qui portoit le branle du surplus, & neantmoins se desmentoit & descreuoit en plusieurs endroitz, & des principaulx pilliers s'enclinoient au faiz des aucuns. Or fu moult fort greuee de si long trauail. Si se retourna couuerte de lermes à l'entour de soy, comme desireuse de secours, & contraincte par besoing. Et en icelle heure aperceut trois de ses enfans, l'vng estãt droit en armes appuyé sur sa hache, effrayé & songeux: l'autre en vestement long sur vn siege de costé, escoutant & taisant: le tiers en vil habit renuersé sur la terre, plaintif & lãgoureux. Comme elle les eut choisis à l'ueil, indignée en son hault courage vers eulx, les print à reprendre de leur oyseuse lascheté par parolles entrerompues souuent de douloureux souspirs, qui de cueur adoulé luy mouuoient, leur disant en ceste maniere.

France assaillie de ses ennemis se guermente par tres-piteux regretz, faisant reproche aux lasches François, qui par ambition, volupté, & auarice, plus la persecutẽt que les ennemis estrãgiers.

FRANCE.

O Hommes foruoyez du chemin de bonne congnoissance, femenins de couraiges & de meurs, loingtains de vertus, forlignez de la constance de voz peres, qui pour delicieusement viure, choisissez à mourir sans honneur! Quelle musardie ou chetiueté de cueur vous tient les mains ployees, & les voulentez amaties, que vous baissiez, en regardant deuãt vos yeulx vostre commune desertion: & musez aussi comme attendãs de quel part versera le faix de cestuy vostre naturel heberge & retrait, lequel vous pourroit tous accrauenter, & enclorre vostre ruine soubz la sienne? Et toutesuoies vous ne mettez les mains en euure, à ce que ie soye secouruë par vostre trauail. Qui est ce-

luy, qui pourroit assez blasmer ou reprendre voz paresseuses & delicatiues cõditions, où vous estes nourris, & y voulez enuieillir? Ne quelles assez aspres parolles pourroye-ie prẽdre, pour vous reproucher vostre ingratitude vers moy? Ce vous puis ie mettre au deuant, que apres le lien de foy Catholique, nature vous a deuant toute autre chose obligez au commun salut du pays de vostre natiuité, & à la deffence de celle seigneurie, soubz laquelle Dieu vous a fait naistre & auoir vie. Encores dis-ie que pou doit priser la naissance, & moins desirer la continuation de sa vie, qui passe ses iours ainsi que fait homme nay pour soy seulemẽt, sans fructifier à la commune vtilité, & comme celuy qui extainct sa memoire auecques sa vie. Helas! tant est és entiers couraiges prouchaine, & si inseparablement enracinee l'amour naturelle du pays, que le corps tend à y retourner de toutes parts comme en son propre lieu: le cueur y est donné, comme à celle habitation qui plus luy est aggreable, la vie & la santé y croissent & amendent, l'omme y quiert sa seurté, sa paix, son refuge, le repos de sa vieillesse, & sa derreniere sepulture. Et puis que telle est la loy que nature y a establie, il fault dire que nul labeur ne vous doit estre grief, que nulle aduenture ne vous doit estre estrange à soustenir pour celuy pays & seigneurie sauuer, qui depuis vostre natiuité iusques à vostre mort est quant de soy ouuert enuers vous à toute soustenance, & qni vous repaist & nourrist entre les viuans, & entre les morts vous reçoit en sepulture. Si est force de dire, que ceulx sont desnaturez, qui au commun besoing, & pour le salut de leur pays & seigneurie n'efforcent leur pouoir, & mieulx veullẽt soy laissier perir auecques la chose publicque, que pour icelle soy exposer à peril. Doncques pourroit il sembler que la loy de nature, qui toutes ces choses soubz le ciel oblige par lien indissoluble, seroit plus parfaictement acomplie és bestes mues, que en vous autres; & que vous seriez trouuez plus desnaturez qu'elles, qui n'ont pas entendement de raison, quant les oyseaulx au bec & aux ongles deffendẽt leurs nidz, & les ours & les lyons gardent leurs cauernes à la force de leurs * grifs, & de leurs dens.

*grips

Retournõs au faict des hõmes, & iugeõs nous mesmes par

autruy,& nous souueigne que, cõme tesmoignent & racõptent les anciẽnes histoires,les Troyens pour leur pays deffẽdre soustindrẽt le siege des Greeux dix ans entiers deuãt leur cité. Et les peuples appellez Scites en la guerre qu'ilz orẽt auecques le Roy Daire de Perse,furent mis en descõfiture,& par ce se mirẽt tousiours en fuyte,iusques à ce qu'ils vindrent au lieu,où estoient les sepultures de leurs peres & predecesseurs. Lors se combatirent iusques à la mort;comme ceux que pitié naturelle de leurs pays & parens cõtraignoit à resistence,& à garder le lieu de sa naissance & sepulture de leurs lignies. Dure chose est à moy,que ainsi me cõuient plaindre:mais plus dure & de mendre reconfort, que vous qui me deuez soustenir, deffendre,& releuer,estes aduersaires de ma prosperité : & en lieu de guerredon querez ma destruction en l'auancement de voz singuliers desirs. Mes anciens ennemis & aduersaires me guerroient en dehors par feu,& de glaiue. Et vous par dedans me guerroyez par voz conuoitises & mauuaises ambitions. Les naturelz ennemis quierent me oster liberté, pour me tenir en leur miserable subiectiõ.Et vous me asseruissez à l'vsaige de voz desordonnances & laschetez, en cuidant demourer deliures des dangiers & perilz de ma fortune. Ilz me portent dommaige comme partie contraire par leurs entreprinses d'armes & de cheualerie. Et vous soubz l'ombre & le nom d'amis & deffenseurs,paracheuez ma perte & desertion par faulte de gouuernement conuenable. Moult rudes & rigoreuses vous pourront sembler ces miennes parolles,mais à les comparer à vos euures & à ma necessité, elles sont de moindre austerité & aspreté, que le cas qui se offre ne le requiert. Tournez voz yeulx, & conuertissez vostre iugemẽt sur vous mesmes. Desnuez voz pensees de toutes affections qui vous meuuent à part,& vous congnoistrez que les plusieurs de vous laissent la seigneurie dõt vous estes subiectz, sans deffence, exposee à toute fortune:comme la nef degectee par tempeste de mer, qui va la voile baissiee où le vent & les vagues la dechassent. Vous greuez & guerroyez voz ennemis par souhaitz. Vous desirez leur desconfiture par prieres & parolles, & ilz pourchassent la vostre par entreprinses de faict. Vous conseillez de les dechasser,& ilz be-

songnent en vous dechassant. Leur trauail & songneux de-
sir de conquerir esbahist voz couraiges, & vostre negligen-
ce de deffendre enhardist leurs voulentez. Les lermes des
femmes, & les souhaitz des hommes ne leur acquierent pas
l'aide de Dieu, ne l'acomplissement de leurs vouloirs. Mais
aux trauaillans, saiges, & curieux, aduiennent de don des
cieulx & de leurs pourchatz les prosperitez & les ressour-
ses. Pensez que riens ne souffist vouloir le salut & liberté pu-
blicque, & desirer la confusion de son ennemy. Il fault met-
tre la main à l'euure, & de l'euure vient la louenge & le
guerredon. Mais où sont doncques ceulx, qui en ces condi-
tiōs cheualeureuses quierent leur renommee & leur perfe-
ction, quant ilz ne se apparoissent & mettent auant en
besongne : & que entre les aultres en puet on si peu choisir
pour telz, dont ceulx qui bien font sont dignes de plus grāt
loz? Où est la prudence des Clercz & Conseilliers, qui par
leurs sens ont maintz Royaulmes preseruez & releuez en
perilleuses auentures ? Que est deuenue la constance &
loyaulté du peuple François, qui si long temps a eu renom
de perseuerer loyal, ferme, & entier, vers son Seigneur na-
turel, sans querir nouuelles mutations ? Ie me doubte que
tous trois soient rabaissez & auilez de la dignité & deuoir
de leurs estatz. Plusieurs de la Cheualerie & les nobles criēt
aux armes, mais ilz courent à l'argent. Le Clergié & les
Conseillers parlent à deux visaiges, & viuent auec les vi-
uans. Le peuple veult estre franc, & en seure garde, & si est
impatient de souffrir subiection de seigneurie. O tres-re-
doutable & perilleuse accoustumance de voluptez & de
aises! O enuieillie & enracinee nourriture de pompes & de
delices! Tant auez bestourné & ramoly les courages Fran-
çois, que ceste subuersion, dont fortune nous fait cizeau de
si pres, nous auez couuée & mise sus. Et toutesuoies sont &
demeurent les cueurs par vous si enueloppez, que le peril
de la seigneurie, & de eulx mesmes, & la doubte de leur
prochaine desertion ne les peult retraire de leurs delicati-
ues accoustumances. Telle est la condition naturelle des
delicieuses voluptez, qu'elles sont impaciens de tout la-
beur, contraires à vertueux ouurage, marrastres de diligen-
ce, & nourrices de pusilanimité. Elles vous perdent, & si ne

les voulez perdre. Elles vous font & laissent perir, & si ne les voulez laisser. Elles ont esté & sont le rabaissement de vostre force,& la confusion de vostre pouoir;& en querant vostre ressource & relieuement, vous les entretenez & acueillez. Moult est forte chose de delaisser longues accoustumances. Mais qui au besoing se veult employer, & aux honnorables faictz & vsaige endurcir, il ne trouue pas apres nul si plaisant trauail comme celuy dont l'onneur & la renommee naissent aux vertueux.

Scipion l'Affrican,quant premier demena son ost en Affrique, commanda que toutes choses qui en ses legions seroient trouuees prouocans à volupté,en fussent tantost degectees. Hãnibal,apres ce que Capue fut reduite en sa subiection, & qu'il y eut esté haultement receu, & delicatiuement traicté, trouua les cueurs de ses Cheualiers changez, &amatiz de leur premiere vertu. Et pour exemple de hault Prince adiouster, le pareil cas en aduint à Alixandre apres la conqueste de la grant Babiloine. Et Sardanapalus en perdit sa seigneurie & sa vie. Puis donc que les grans conquerans en la grant gloire de leurs victoires ont esté auilez & amendriz par l'accueil de volupté, quelle seurté peuent auoir ceulx, qui soubz les dangiers de tres-peruerse fortune s'endurcissent à delicieuse vie &corruption de leurs meurs? Et tels y a,qui iour & nuit sont par les bois & par les chãps à chasser les bestes,au gibier de oyseaux. Et les autres rompẽt cheuaux aux pourchas des offices, des estatz,& des cheuãces,& de leurs autres plaisirs,qui pour honneur acquerir,& leur naturel debuoir acquiter,ne laisseroient le repos d'vne nuit, ne ne souffriroient le dangier d'vn estroict ou mesaisié hebergement.

Querez, querez François les exquises saueurs des viandes,les longz repos empruntez de la nuit sur le iour,les oultrages des robes & des ioyaux,sans garder difference des estatz ne des degrez de ceulx à qui ilz appartiẽnent,les blandisses & deliz femenins. Endormez vous cõme pourceaulx en l'ordure & vilté des horribles pechez, qui vous ont mis si pres de la fin de voz bons iours. Estouppez voz oreilles à toutes bonnes amonitions. Mais ce sera par telle condition que plus y demourerez, plus approuchera le douloureux

iour de voſtre extermination. Et en pourrez tant vſer, & ſi longuemẽt vous y aouiller, que trop en auoir pris vous fera ſouffreteux à touſiours. Semiramis de Babiloine laiſſa bien à moitié ſes cheueulx à peigner, quant en les peignant on luy nonça la rebellion de ſa cité : & demoura l'atour de ſon chief demy à point & demy deſordonné, iuſques elle euſt par pouoir d'armes ſa cité miſe en ſubiection. Les Dames de Romme apres la miſerable bataille de Cannes changerent la richeſſe de leurs habitz, & la cointiſe de leurs eſtatz. Le pays de Languedoc en la prinſe du Roy Iehan ſe mua en veſtures & gouuernement de hommes & de femmes, en delaiſſant toute remonſtrance de leeſſe & feſtiuité. Quelles gens eſtes vous, ne quelle dureté a il en voz couraiges, qui ainſi vous laiſſez perdre à voſtre eſcient, ſans vouloir delaiſſer ce qui vous maine à perdition, & vous tire à la mort les bras au col ? Apprenez à congnoiſtre voſtre infelicité par les fortunes heureuſes de voz ennemis. Et vous ſouuiengne que les glaces d'yuer, ne la diminution du viure, la peſtilence des maladies contagieuſes, ne le long trauail des armes veſtir & porter nuit & iour, ne leur caſſent leurs fortes entrepriſes, ne ilz n'en laiſſent ſieges à mettre, ne champs à tenir. Et tous voz faictz ſe delaiſſent par chaſcune legiere achoiſon ou particuliere voulenté. Toutes bonnes nouuelles vous ſemblent victoire, & toutes mauuaiſes vous eſbahiſſent comme deſconfite bataille. Car voz couraiges volages & vicieux ne ſont en nulle choſe affermez. Vos engins trauaillent à acquerir finance, & voz vanitez à les degaſter. Voſtre entendement ſe occupe à les querir & aſſembler, mais voſtre ſens eſt perdu quant à les employer. Pleuſt à Dieu que bien fuſt eſcript en vos ſouuenances, combien prouffite à l'exaulcement de ſeigneurie ſçauoir ſaigement departir le guerredon des bons, & pugnition des mauuais, ſans ſuiure le bruit ou l'affection. Car la correction des mauuais oſte le hardemẽt de mal, & la recongnoiſſance des bons eſt le redoublement de leurs biensfaitz. Et qui plus fort eſt, ie oſe bien dire que celle ſeule vertu de recongnoiſtre les bons, qui peu voulentiers empreſſent, & les mauuais qui ſe ingerent rebouter, eſt celle qui ſouuerainement conferme & maintient les Prin-

ces en leurs * seigneuries & majestez. Si n'estoit pas sans cause, que pour louenge & memoire les Rommains faisoient images de diuers metaulx, ars, & curces triumphaus à ceulx, qui vertueusement se portoient pour accroistre la Seigneurie Rommaine, & augmenter le bien publicque de leur cité. Taisons nous à tant de ces choses, combien que trop ne les pourroye reprouuer ne blasmer. Si venons à vous remonstrer en brief, que la iustice de vostre querelle (posé que autre * achoison ia n'y trouuissiez) vous doit rebouter le hardement és courages. *Estats & seigneuries. * occasion

Saichons premierement, qui sont ceulx contre qui vous auez à guerroyer. Et se bien en enquerez, c'est la lignee de Sergestus & de Hangestus les Saxons, qui comme souldoyers vindrent au secours du Roy de la grant Bretaigne oppressé de dures guerres. Et depuis occuperent & prindrent le pays pour eulx, quant ilz le sentirent despourueu par guerre de sa bonne Cheualerie, & par trahison soubz faintise de paix occirent le surplus de la noblesse du pays. C'est la lignee de celuy, qui debouta & occist son souuerain seigneur Richard Roy d'Angleterre, pour vsurper tyranniquement sa seigneurie. Ce sont ceulx, qui voz peres & voz predecesseurs ont souuent guerroyez, ars & degastez voz champs & voz villes, & qui de telle lignee sont yssus, que naturelment conuoitēt aneantir du tout vostre generatiō. Ce sont ceulx qui se sont adioinctz & alliez aux desloyaulx & rebelles de ce Royaulme, dont à la cōfusion de leur querelle ilz ont adiousté desloyaulté en soustenant les euures desloyalles de leurs alliez & compaignons.

D'autre part vueil monstrer les raisons qui doiuent voz courages enflammer, & vous donner seurté & confiance. Vos ennemis anciens & naturelz vous assaillent à leur entreprise, & viennent chalenger vostre terre & vostre pays sur vous. Ilz sont assaillans, vous estes deffendeurs. Ilz veulent asseruir vostre liberté, & vous auez à vous deffendre de leur seruage. Ilz quierent vostre mort & perdition, & nature vous oblige à deffendre vostre seurté & vostre vie. Ilz s'efforcent d'oster & rauir par force la vie & la substance de voz femmes & enfans, que nature vous contrainct à doulcement nourrir, & tendrement aimer. Ilz veulent de-

bouter voſtre Prince droicturier & naturel Seigneur, que voz vies & voz corps ſont tenuz deffendre, & tendent occuper le ſiege Royal pour vous deffouler ſouz leur tyrannie. Enuis entreprendriez les conqueſtes de voz predeceſſeurs, qui ſoubzmiſrent grant partie de Grece en leur ſubiection, laquelle de leur nom ſ'appelle encores Gallogrecie, & conquirent Romme iuſques au Capitolle: quant la terre ſurquoy vous habitez, & qui vous ſouſtient & donne paſture, ne pouez pas ſecourir ne deffendre, & vous laiſſez eſtre comme exillez ſur voſtre meſme pays, que delaiſſier ne voulez, ne garder ne le ſçauez. Quelle choſe eſt-ce doncques qui peult tant refroidir & tant rabaiſſer voz courages? Les ennemis ne sõt de fer, immortelz ne inuincibles, ne que vous. Ilz n'ont glaiues ne armeures, que vous n'ayez les pareilles: ne ſont en ſi grãt nõbre que vous ne ſoyez autant ou plus. Leur eur ne fera pas fortune leur eſtre touſiours ainſi propice, qui de ſa nature eſt enuers tous muable. Si fault par force dire, que ſ'ilz ont riẽs d'auance qui les eſlieue ſur vous, c'eſt hardement de courage. Et ſe vous auez rien, qui ſoubz eulx vous deſprime, c'eſt la multitude de voz pechez qui cõuertiſt voſtre cueur, & atrait à ſoy, & laiſſez eſtaindre la lumiere de voſtre gloire, & deſtruire voſtre ſeigneurie deuant vos yeux ſans remede y querir ne mettre, ſinon que la grace de Dieu y euure en ſoy. A laquelle deſeruir vous mettez petite paine, & ne pouez en ce point longuement temporiſer, ſans veoir decheoir le nom François à voſtre perdurable vitupere & malediction.

L'ACTEVR.

CEs parolles moult aigrement & de cueur courrroucé diſoit aux trois deſſus deſcriptz ceſte Dame treſadoulee: & de ſes beaulx yeulx, dõt les ruyſſeaulx de lermes couloient, regardoit ſi effrayement leur deſroyé maintien, que bien ſembloit ſoy ſentir d'eulx iniuriee ou meſcongneue. Et apres ce que chaſcun ſe fu longuement tenu de parler, celluy qui giſoit réuerſé ſur la terre plaintif & langoureux, & tãt attainct de mal, que nulle vertu ne luy eſtoit demouree ſinon la voix & le cry, print à parler, & reſpondre ce qui ſ'enſuit.

Le poure

Le poure Peuple allegue ses doleances & iniures à sa mere Dame France, que luy font souffrir les pillars gensd'armeaulx souz vmbre de deffendre la chose publicque : & combien que tous il nourrisse, il est de tous pillé & foullé.

LE PEVPLE.

HAa! mere iadis habondant & plantureuse de prosperité, & ores angoisseuse & triste du declin de ta lignee: ie reçoy bien en gré ta correction, & congnois que tes plaintes ne sont point desraisonnables ne sans cause. Mais trop m'est amere deplaisance, que i'aye de ce meschief la perte & le reprouche ensemble, & que m'en doyes en riens tenir suspect. Et quāt d'autruy coulpe ie porte la tres aspre penitence, ie suis comme l'asne qui soustiens le fardel importable: & si suis aguillonné & batu pour faire & * souffrir ce que ie ne puis. Ie suis le *bersault contre qui chacun tire saiettes de tribulation. Haa! chetif doloreux! dont viēt ceste vsance, qui a si bestourné l'ordre de iustice, que chacun a sur moy tant de droit comme sa force luy en donne? Le labeur de mes mains nourrist les lasches & les oyseux, & ilz me persecutent de faim & de glaiue. Ie soustiens leur vie à la sueur & trauail de mon corps, & ilz guerroyent la mienne par leurs oultrages, dont ie suis en mendicité. Ilz viuent de moy, & ie meur par eulx. Ilz me deussent garder des ennemis, helas! & ilz me gardent de mēgier mon pain en seureté. Comment auroit homme en ce party pacience parfaicte, quant à ma persecution ne peult on riens adiouster que la mort? Ie meur, & transis par deffault & necessité des biens que i'ay gaignez. Labeur a perdu son esperance, marchandise ne trouue chemin qui la puisse sauuement adresser. Tout est proye, ce que l'espee ou le glaiue ne deffend. Ne ie n'ay autre esperance en ma vie, senon par desespoir laisser mon estat, pour faire comme ceulx que ma despouille enrichist, qui plus ayment la proye que l'onneur de la guerre. Que appellé-ie guerre? ce n'est pas guerre qui en ce Royaume se maine. C'est vne priuee roberie, vng larrecin habandonné, force publicque soubz vmbre d'armes, & violente rapine; que faulte de iustice, & de bonne ordōnance, ont fait estre loisibles. Les armes sont criees, & les

* soustenir

* bersail

estendars leuez contre les ennemis. Mais les exploitz sont contre moy, à la destruction de ma poure substance, & de ma miserable vie. Les ennemis sont combatus de parolles, & ie le suis de faict. Regarde, mere, regarde, & auise bien ma tres-langoureuse affliction; & tu cognoistras que tous refuges me deffaillent. Les champs n'ont plus de frãchise pour moy administrer seure demeure, & ie n'ay plus dequoy les cultiuer ne fournir pour y recueillir le fruict de nourriture. Tout est en autruy main acquis, ce que force de murs & de fossez n'enuironne. Et encores en meilleures gardes a il de plus grans pertes que chacun voit. Or conuiendra il les champs demourer desers, inhabitables, & habandonnez aux bestes sauuages, & ceulx qui par trauail de loyalle marchandise ont les aucuns en leurs necessitez secouruz, demourer despourueuz & esgarez, & perdre par courroux la vie apres les biens. Le soc est tourné en glaiue mortel, & mes mains, qui ont porté le fais dont les autres recueillent les aises en habondance, sont souuent estrainctes iusques au sang espandre; pource que i'ay rauy ce que ie n'ay mie. Si fault que le corps decline en deffault des biens, & que en langueur soubz seigneurie dissipee, & chargé de famille, mendiant ie viue en mourant: voyant la mort de ma poure femme & de mes petis enfans, & desirant la mienne, qui tant me tarde que ie la regrette chacun iour, comme celuy que courroux, faim, & deffiance de confort mainent douloureusement à son dernier iour. Du surplus ne fault faire enqueste, ne demande: les euures sont publiques, & le tesmoing en est intolerable famine, qui en court & courra sus à vng chacun si amerement, que tard sera de regretter la passee habondance, & vouloir par raison departir le demourant des choses consumees par oultrage. Et s'en ensuyura, que nature, qui chacun enseigne à conseruer sa vie par la recreation de mãger, laschera la bride & la licence de le rauir par force où il sera. Dont les cõmencemens sont ia moult meruilleux, & les conclusions seront tant redoubtables, que la chose sera plus espouentable à veoir qu'elle n'est merueilleuse à imaginer. Ennuyeuse chose est à racompter, & plus griefue à soustenir ma piteuse desolation. Car ie suis en exil en ma maison, prisonnier de

mes amis, assailly de mes deffendeurs, guerroyé des souldoyers, dõt le payemẽt se fait de mõ propre chatel. Et pour faire vne abhominable somme de mes malles meschances infinies, ie ne voy aultre demourant ou exploict des lõgues guerres de ce Royaulme: sinõ terres en friche & pays inhabitable, multitude de vefues & d'orphennins chetifz, & mendians, & desolez, & mutatiõs de biẽs, qui des mains de ceux qui les ont gaignez sont transportez aux plus fors & rauissans. Et tellement est la chose muee, & changee de sa nature, que entre l'impetuosité des armes se tarissent les loix, & iustice a laissé son siege & tribunal, auquel se siet & preside voulẽté. Si a fait icelle vng tel edict, que ce que force veult elle puet, ce qu'elle puet elle acomplist, ce qu'elle acomplist elle appreuue, ce qu'elle appreuue est exaulcé & loué, & non puny. Par droicte comparaison, la nostre police Francoise semble de present l'ostel d'vng mauuais mesnagier, qui dissipe sa presente substance auant qu'il pouruoye à celle à venir, mangeue sa vigne en vergeuz, & vuide ses greniers hors de saison à la comble mesure, si que le pain luy fault au plusgrant besoing. Le fourmy se pouruoye & espargne en Esté contre la durté de la froide saison, & pouruoit à sa necessité deuant qu'elle le surpreigne. Haa! hommes François! vous faictes le rebours, & gastez auãt la main ce dont vous deussiez ayder és autres grans affaires, & mettez le faiz de vostre guerre à la charge du peuple, qui soubz vous deust demourer entier, comme vne espargne pour secourir aux extremitez, & pour auoir recours en peruerse fortune.

Se ie veisse que par cheualereuse hardiesse de la guerre (dont vous faictes le bruit) les ennemis sentissent la perte & le dommage, le mien en seroit plus aysé à soustenir. Mais tousiours mal souffrir (quant il ne redonde à aucun bien) fait le courage cheoir en desespoir, & perdre pacience entierement. Et quant pacience fault, qui soustient les courages contre la durté de fortune, & qui tient les autres vertus aliees & conioinctes: ne doubtez qu'elles se separent & departent. Si aduient souuẽt que pacience faillie, toute obeissance, subiection, & constance defaillent, & tourne l'ordre de vertu en desordonnee confusion. Assez le puet on noter,

& prendre exemple du Roy Roboam, qui pour les oppressions de son peuple, qu'il ne voulut amendrir ne cesser, en delaissant le conseil des sages anciens, & en adherant à la sotte opinion des ieunes & non sachans, perdit de sa seigneurie dix lignees & demie. Le Peuple si est membre notable du Royaulme, sans lequel les Nobles ne le Clergié ne peult souffire à faire corps de police, ne à soustenir leur estat ne leur vie. Si ne me puis trop donner de merueille que il doye si estre habandonné à toute infelicité, & persecuté par les autres membres subgectz à son mesme chief. Ne ie ne voy meilleur similitude à ce propos, sinon que nostre police Françoise est comme l'omme furieux, qui de ses dētz mort & dessire ses autres membres. Trop bien pourueurent à tel inconuenient les anciens Rommains, quant pour garder les parties de leur communité chascun en sa dignité & en son ordre, ilz establirent les Tribuns du peuple, qui auoient l'office d'icelluy soustenir, & deffendre sa franchise contre le Senat & la puissance des nobles hommes. Ainsi n'est pas. Car sans aide ne secours ie suis delaissé és mains des rauisseurs, comme la praye des autres, qui me contraignēt à crier à Dieu vengence contre eulx, de l'importable & dure affliction que ilz me donnent. Car, comme souuent repetent les anciens escripts, pour la misere des poures, & gemissemens des souffreteux, la diuine iustice donne semence de tres-aigre punition. Or s'en gart qui en coulpe s'en sent. Car il n'est pas à penser que tant de couraiges tourmentez, & voix trespitoiables, qui comme par desespoir adressent leurs criz & leurs plainctes aux cieulx, ne esmouuent à pitié la clemence du tres-misericors & tout puissant Createur: & que sa iustice ne leur sequeure à la confusion de ceulx dont procedent telles iniquitez. Et ie qui suis en attente de ma mort, & desespere de ma vie, ne sçay plus autre part recourir. Ainsi descharge mon cueur enuers toy, mere tres-redoubtable, exempt de la coulpe des griefz maulz dont ie porte la paine: & me rapporte à ton bon iugement de sçauoir à qui en est le blasme. Ie doy bien estre tenu comme excusé, & delaissié pour chetif que ie suis, sans adiouster à ma misere blasme ou reprouche. Car douleur & mesaise me chassent à la mort si durement, que ie seiche sur le pié sans attente de

mieulx. Ne ie ne ſçay plus ſinon mauldire celuy qui ce me fait, plaignant ma grant douleur, dont Dieu par ſa pitié me vueille garder, & ietter briefuement hors de ceſte langoureuſe vie, puis que deſormais n'y puis demourer fors en orfanité.

L'ACTEVR.

ATant ſe teut. Car par meſaiſe de corps & diſette de mãger, auoit la parolle & les eſperitz affoiblіz : & comme tout accrauanté de douleur pouoit à peine parler. Si print les parolles celuy qui en armes eſtoit, & commença lors à reſpondre tout hault, & de cueur courroucé, ce que cy apres eſt eſcript.

Le Cheualier ſuiuant armes eſſaye ſoy purger contre le populaire, diſant que le peuple abuſant de richeſſes en temps de paix s'abbandonne à blaſphemes, partialitez, murmures & oyſiueté voluptueuſe: & pource qu'il meſcongnoiſt l'ayſe & beaulté de paix, Dieu permect qu'il ſoit vexé par guerre, en laquelle chercher vne ſcintille de iuſtice eſt ſoy abuſer.

LE CHEVALIER.

MAintenant voit-on clerement la petite conſtance de ton muable couraige, Peuple ſeduit & legier à deceuoir, quant tu ne ſcez ſouffrir l'ayſe de paix, & ſi ne peux ſouſtenir la durté de la guerre. Car alors que tu es riche, puiſſant, & plantureux de biens, tu ne pues viure ſans blaſpheme & ſans murmure. Et auſſi toſt que la foule des guerres que tu pourchaſſes vient ſur toy, tu es enclin à toute ſeditiõ: & ne les puis ſouſtenir ſans fouruoyer de vraye obeiſſance. Tu te plains de moy, & crie à Dieu vengence des maux que toy meſmes tu as pourchaſſez. Mais tu ne te iuges pas de ta meſme coulpe, ainçois fais la clamour & le bruit des preſentes pertes & afflictions, ſans ramẽteuoir tes faultes paſſees qui en ſont la cauſe. Souuiegne toy en combien grant ingratitude & voulenté iniurieuſe follement affaictiée, tu as ſouffert & paſſé la grant doulceur de paix, la ſeurté de iuſtice, & l'abondance des biens qui depuis trẽte ans iuſques à l'entree des guerres a duré en ce Royaume. N'eſtoyes tu pas lors remply de richeſſes, enuironné de

delices auecques toutes franchises d'en vser à ton plaisir? Recongnois au moins que tu, ta femme, & tes enfans mangiez vostre pain en seurté chacun sur son lieu & soubz sa seigneurie, comblez de tous biens, sans perte, & sans dangier. De ce temps là puis tu auoir remembrance. Car Dieu scet le bruit, la rumeur, & l'escande opprobrieux que tu donnoyes deslors à ceulx, qui en plantureuse vnion & trãquilité te gouuernoient. Icelluy tẽps detestoyes & tenoyes à mauuais, en tresgrant ingratitude vers Dieu, & vers ton Prince. Or le te fault à present *regracier, & louer ce que tu blasmoyes si aigrement.

*regretter

O combien dangereuse chose est à courage d'omme, qui descongnoist sa condition, & ne scet viure en multitude de biens mondains! Mais plus forte chose est de endurer grant aise, à ceulx qui sçauent penser que fortune les puet de legier transmuer en douloureuse mesaise. A ce propos narrent les Histoires Rommaines, que la longue paix descongneue, la plenitude des biens qui enorgueillist les couraiges des ingratz, & la delicieuse oysiueté qui donne occasion de soy subtilier à mal, furent causes des batailles intestines, guerres, & discors d'entre les Rommains és temps de Catilina, de Sylla, & de Marius: dont la seigneurie Rommaine plus par eulx mesmes que par estranges ennemis est decheuë du tout sans ressourse, qui fu telle & si haulte comme les ruines le demonstrent apertement. Ainsi le fol peuple, qui ne desire aultre chose que discord & mutation, quiert souuent & cõuoite ce qui plus luy est contraire. Si te diz, que tes rumeurs & particulieres affections, tes mensongieres parolles, & ta legiere creance ont mis & apposé sur toy ceste tres-amere diuision. Par toy, & les partis que tu as choisis follement, & soustenuz de obstinée voulenté est ceste guerre sourse & agrauee. Et n'as oncques cessé iusques à ce que ta parfaicte paix ait esté troublee, & muee en tres-cruelle diuision. Or en as tu assez, & plus que porter n'en pues. Tu l'as prouocquee & appellee à toy: si fault que tu en seuffres les aguillons, & les poinctures. Car qui pourchasse guerre, la doit querir par telle condition, qu'il se soubzmette aux malles aduentures qui de guerre naissent. Guerre de sa propre nais-

sance vient de faulte de iustice. Car se tous estions iustes, force d'armes ne nous auroit besoing. Se tu veulx doncques en guerre querir bon ordre, mesure, & raison, tu trauailles en vain. Car se le plus iuste, qui oncques nasquit, faisoit guerre, ce ne puet estre sans aucunement autruy greuer. Car tous ceulx de mauuais vouloir, qui en temps de paix ne l'osent mettre en euure, prennent hardement de soy mettre sus, soubz vmbre de guerre. Par dessus tout ce, puis que tant me charges, te diray ie plus. Penses tu euader la main de Dieu, dont tu requiers vengeance sur nous autres? quant ta vaine indignation, ta folle cuidance, & ton erreur sont les achoisons & la racine des maulx que nous faisons. Ayes en memoire les punitions, qui pour les murmures & impaciēce du peuple d'Israel encōtre leurs chiefz, vindrent sur eulx és temps de Moyse & de Aaron: dont les aucuns furent vifz transgloutisz en terre, les autres deuorez de serpens, & embrasez du feu qui du ciel descendit. Confesse maintenant ce que tu ne puis dénier, & batz ta coulpe de tes mauuais pechiez; & ramentois en toy mesmes que tu crias Noel de la grant feste & ioyeuse liesse du doulouréux fait, pour lequel tu dis maintenant helas! cent fois de iour. Et requiers Dieu, qu'il te pardonne ton aueuglement & ta folie. Non pas qu'il punisse les autres, qui pour icelle erreur seuffrent auec toy, & dōt tant de preudes hommes ont esté trop horriblement en champs, en bois & en villes mors par aucuns des tiens à plusieurs & diuerses fois, & sans misericorde. Tant que l'escande en est és autres Royaulmes à la perpetuelle honte & diffame du peuple François, qui és temps passez estoit renommé de toute benignité. Toutes ces choses sont congneues & notoires, & m'en rapporte à Dieu, qui les voit. Et neanmoins ie les passe. Car ameres sont à ramenteuoir, fors tant que ie ne me pourroye tenir de dire, que la legiere foy, muable, & petite loyaulté des subgectz à ceste seigneurie, est mouuemēt & achoison de la venue de noz ennemis sur nous, qui autrement n'en eussent prins le hardement. Et puis que parler en fault si auant, & que tu me donnes reprouche de lacheté, ie te ose dire que ton enfermeté & petite constance est grant cause que mieulx ne se fait. Car en plusieurs lieux,

non pas en tous, qui ne se donrroit aussi grant garde de toy que des ennemis, ta folie & petite foy feroit de haulx dommages, que toy mesmes & autres achepteroyes par apres.

Derechief pource que tu te plains si tristement, qu'il semble que nul n'ait douleur ou mesaise fors que toy mesmes, & ne comptes à rien les fortunes des autres, combien que chascun son dueil plaint: ne penses tu pas que les nobles hommes en leur estat ayent à souffrir autant que tu as? Quant est il de haulx hommes, & de nobles Dames, exilez de leur pays, & mal receuz entre toy & les autres, despourueuz de tous biens, souffreteux de confort, agrauez de douleur pour leur loyauté acquiter & garder? Quantes malles nuitz, & disettes de boire & de manger endurent souuent ceulx qui le mestier de la guerre frequentent, chargez de fer, au vent & à la pluye, sans autre couuertute que du ciel: & y perdent souuent leurs cheuaulx & leur chastel, mettēt leur vie en aduãture de mort, & souuēt y meurēt! Et de fait plusieurs qui se mettent en * point de bien seruir, ont leurs terres vendues & engaigees, & apres cheent en poureté. Et vng gras bourgeois qui cõpte ses deniers par default d'aultre besongne, ou vng riche Chanoine qui employe le plus du temps à mengier & à dormir, criera sur nous; pourquoy nous ne combatons, & que nous ne chassons les ennemis comme l'en chasseroit coulombs d'vne * pesiere. Et ainsi que s'il estoit aussi legier à faire comme à le deuiser sur le coute, coste le vin. Mais toutesuoies ceulx qui ainsi iugent de la guerre en leur foyer, n'en laisseroient vng iour de leur aise, ne n'en desbourseroient vng denier, sinon à regret & en le plaignant comme chose perdue, quant il fault que puissance de Prince y mette la main. Et se nous auions besoing, nous recueilleroient à peine aussi peu que les ennemis. De ceulx viennēt les clamours & les plaintes, qui sont plus fournis & plus ayses que nous ne sommes: mais l'affliction est sur le peuple de labeur, & auons les paines & le trauail. Ie ne parle pas de tous. Car assez en est de preudes hommes constans. Mais les meurs que ie dis sont plus souuent trouuez en ceulx, qui plus mettent auant de plaintes & de murmures. Et tant y a (dont ie me tais) qu'il ne chault à plu-

*paine

*chenevuiere

à plusieurs qui tiegne la Seigneurie, mais qu'ilz soient prochains des prouffitz, & loing des pertes. Et plus choisiroiēt desaduouer leur naturel Seigneur pour garder ou accroistre leurs richesses, que souffrir perte pour demourer en loyaulté. Voulsist Dieu, que chascun eust tousiours eu le bien publicque, & l'onneur de la seigneurie deuant les yeulx, & que les courages y eussent esté fermez & arrestez, cōme ilz deuoiēt. Helas! nous ne fussions pas cheuz en cest inconueniēt, ou se fortune eust esté si puissant sur les loyaulx & entiers courages, qu'elle nous eust vng peu reboutez de prosperité, aumoins nous feussions nous plustost ressours par l'vnion & fermeté de noz voulentez. Autremēt est. Car ainsi que vne maladie attrait l'autre, aussi viennent les afflictions des hommes d'vne mutation en plus grant. L'exemple en est cler. Car nous auons quis diuision en nous mesmes, pour trouuer mutation de gouuernement en nous. Et d'entre nous l'auons derechief mis dehors nous, & dehors nous contre nous. Il appert, quant pour soustenir vne oultrageuse & desloyalle folie nous auons tant allé d'vng en autre, que nostre souuerain Seigneur est baillé à gouuerner és mains de son mortel ennemy.

O constance tres-louable, & vertu digne de memoire perpetuelle, par qui les seigneuries sont faictes longuement durables, & les hommes quoy qu'ilz seuffrent eschappent en hōneur les dangiers de peruerse fortune! Bien as trouué pou de courages François, qui ta doctrine ayēt en ces merueilleux dangiers de guerre ensuye. Et bien heureux sont ceulx, qui en si griefue tempeste & troublee confusion se sont maintenus sans reprouche. Toutesuoies quoy que soit aduenu au temps passé, nous deuons auoir assez apris pour noz courages affermer, en ce qu'est auenir, & aider à redresser par meilleur aduis ce que nous mesmes auons bestourné par folle creance. Et n'y doit nul homme espargner peril de corps, perdition de biens, trauail de pensee, ne despense de cheuance. Assez trouuons és Histoires Rommaines de males aduentures suruenues aux Rommains, & que fortune auoit mis iusques au bas. Mais de tant se ressourdoient ils plus vertueusement, comme le besoing les rendoit plus contrains. Et s'ilz auoient perdu des Cheualiers,

ilz en establissoient des nouueaulx,& mettoient sus des gẽs fors de tous estatz, mesmes des serfs : & les apprenoient & faisoient exerciter aux armes, & par la cure de bonne ordonnance qu'ilz y mettoient, s'en aydoient en leurs batailles, & deuenoient vaillans & hardis. Car en toutes choses vsagerent les hommes seurs & arrestez en leurs euures. D'autre part, se le Tresor de Romme estoit desgarny de pecune, chacun bailloit liberalment le sien, & mesmement les Dames leurs precieux ioyaux pour secourir à la necessi-
*commune té publicque,& rachapter le temps de prosperité * comme de leur propre chatel. Ne rien ne leur estoit plus chier, que ce qu'ilz exposoient pour la seigneurie & bien publicque de leur cité. Encores affin de monstrer par exemple, que au besoing commun des Rommains nulle chose particuliere tant fust precieuse n'estoit espargnee ne recelee, racompte Vegece que comme aux engins de guerre, dont les Rommains deffendoient le Capitolle de Romme, fust deffailly le cordage, les Dames de Romme firent coupper leurs blõs cheueulx, & bailler pour faire cordes, & secourir à la publicque necessité: & consentirent leur plus chier & naturel aornement estre conuerti en rude mystere, & traicté par les rudes mains d'ouuriers mecanicques ce que depuis l'heure de leur naissance auoient espargné sur leur chief, & de leurs mains songneusement cultiué. Maintenant, las dolẽt, m'est aduis que ie voy le contraire. Or endroit dit le pere à son filz, & le voisin à son prochain: Beaulx amis, le tẽps est merueilleux, & ne sçauons comment l'estat des choses presentes tournera. Si fault mucier, garder, & fouir en terre, ou faire transporter en autre pays noz auoirs & noz cheuances. Qu'est-ce autre chose à dire, sinon que en soy cuidant sauuer à part forclorre l'aide de ses biens au besoing commun, & priuer eulx mesmes & la chose publicque de l'vsage des biens qui d'elle sont issus ? Mais de tant sont ilz deceuz, que maintesfois perdent leur chatel pour escheuer de prouffiter au bien commun. Et croy que le trop parler en charge ou accusatiõ d'autruy, ne soit ja chose trop louable. Ie puis seurement dire, que oncques honneur, vertu, & salut vniuersel de la communité de la seigneurie ne fut moins empraint és courages qu'il est de present. Tournez

voz yeulx à l'enuiron à congnoistre les conditions & les meurs des hommes de tous estatz. Et vous verrez, que les plusieurs songent à parsoy vne singuliere forme de querir leur salut. Haa! Dieu Tout-puissant, se tous ceulx qui à ce se soubtilent, ioingnissent ensemble leurs entendemens à chercher la ressource de leur seigneurie, ilz gaingnassent à la prosperité commune le salut de leurs estatz & de leurs vies; quant par leurs parciaulx desirs ilz se perdent auecques la seigneurie, qu'ilz delaissent en perdition.

Or se plaint le peuple de nous, or crient & murmurent les communes gens contre la seigneurie, pour l'argent qui sur eulx est aucunesfois leué pour la defence du pays. Ilz veulent estre gardez & deffendus. Et si se font les plusieurs forcer, de contribuer à la garde, ainsi que s'ilz voulsissent auoir les biens à leur part sans riens souffrir, & nous laisser les perilz & les peines sans riens auoir. Nous ne pouons pas viure du vent, ne noz reuenues ne nous souffiroient à soustenir les fraiz de la guerre. Et se le Prince ne recueult de son peuple, dont il nous puisse payer, & en seruant à la communité nous viuons des biens que nous trouuons: à Dieu m'en rapporte d'auoir noz consciēces excusees. Et puis que l'aduersité est commune à tout le Royaulme, il est force que chascun en seuffre ce que Dieu luy en enuoye. Et Dieu scet se nous en sommes quittes & exemptz! Car se l'en se plaint de nous où nous allons, ceulx qui viennent & passent sur noz terres ne nous portent pas moins de grief que nous faisons aux autres. Ainsi se tout estoit pesé en iuste balance, les trauaulx & perilz que nous souffrons, les fraiz, despens, & dommages que nous soustenons, & de l'autre costé les maulx que nous faisons: nous n'auriōs pas moindre part de la douleur, que le peuple qui crie sur nous. Peult estre que soubz vmbre de nous, maintz grans oultrages se font. Car en guerre, où la force regne, & le fer seigneurist, ne puet droit dominer. Mais à bien enquerir, il sera trouué que gens de peuple, & de bas estat se mettent sus soubz le nom d'armes, & sont coulpables de ces horribles excés. Et naist d'entre ceulx du peuple le mal, qui sur le peuple redonde. Parquoy la charge n'en doit pas du tout estre sur les nobles hommes, qui mieulx aimassent viure en leurs maisons cō-

me seigneurs, qu'estre herbergez à regret & comme hostes en autruy dangier.

Se le peuple dõc se plainct, & il est foulé & blecé, i'appelle Dieu à tesmoing que nous n'en sommes pas sainz, & que assez en auons nostre part. Et puis qu'il fault comparer mal à mal, cest auantage ont les populaires, que leur bource est comme la citerne, qui a recueilly & recueult les eaues & les agoutz de toutes les richesses de ce Royaume, qui és coffres des nobles, & Clergié sont amẽdries par la longueur de la guerre. Car la foeblesse des monnoyes leur a diminué le payement des deuoirs & des rentes que ilz nous doiuent, & l'outrageuse chierté que ilz ont mis és viures & ouurages leur a creu l'auoir que par chascun iour ilz recueillent & amassent. Or ont vers eulx nostre chatel, & maintenant ilz crient contre nous, & nous blasment que nous ne combatons à toutes heures, comme ceulx qui peu doubtent mettre en aduanture sans raison & ordre la Noblesse & le Royaulme, & qui feroient assez grant marché du sang des nobles hommes, dont s'ilz estoient perduz le Royaulme ploureroit la mort par apres. Dieu me gard que ie deffende ou debate, que il ne seroit bon de greuer & guerroyer ses ennemis, & les combatre en lieu & en temps que on puisse trouuer son aduantage! Et moult y a de vaillãs Cheualiers & Escuyers en cestuy Royaulme, qui ne demanderoient pas plus grant heur que de soy y trouuer pour y faire leur deuoir. Mais en armes a il aussi bien sens, pour attendre son bon & delay, pour faire bon preu à son aduantage; comme il y a en marchandises, ou autres moindres affaires. Et doit estre reputé à plus grant honneur & louenge au chief de bataille, sçauoir saigement retraire & sauuer son ost, & le tenir entier quant il est besoing, que par trop aduentureuse hardiesse l'exposer à perte, & laisser attrempãce & mesure pour cuider acquerir le nom de vaillance. Il ne m'est besoing pour ma raison confermer, de querir anciennes histoires du temps passé, mais vous baille par leçon ce que nous auons veu n'agueres, & de noz iours. Et recordons en noz cueurs le faict de la malheureuse bataille de Agincourt, dõt nous auons chier comparé, & encores plaignons le douloureux infortune, & en portõs sur nous tou-

te celle malle meſchance, de laquelle ne pourrions ſaillir ſinon par diligemment trauailler, & ſaigement ſouffrir & chaſtier noſtre haſtiueté perilleuſe par la ſeurté de bonne attrempance.

Moult grant difference a, ou doit auoir en conſeil & en euure, entre le Prince eureux de proſperité qui veult icelle garder & deffendre, & celuy qui de peruerſe fortune ſe veut reſſourdre, & oſter la victoire de la main du vainqueur. Telle euure auons nous à mener, en quoy plus chiet d'acqueſt de ſens, que d'ouurage de chaulde colle. En pareil cas le monſtra bien le ſaige Rommain Fabius Maximus au temps de ſa Dictature, apres les innumerables pertes que firent les Rommains par la folle entreprinſe de Varro le Conſul à la bataille de Canes à l'encõtre de Hannibal lors eſleué en orgueil par la haulteſſe de ſes victoires. En laquelle bataille furent tant de nobles hommes perduz, que pour magnifier ſa victoire Hannibal enuoya en Cartage trois muis des anneaulx d'or qui auoiẽt eſté prins en leurs doigts. Mais Fabius depuis ce tint ſon oſt enſemble, & coſtoyoit ſes ennemis, & les dommageoit peu à peu de gens & de viures. Et combien qu'il fuſt prouocqué à bataille par Hannibal, & que le peuple murmuroit contre luy que il ne combatoit, neantmoins oncques ne voulut ſouffrir que la Cheualerie Rommaine deprimee par les victoires de l'aduerſaire fuſt à vng coup & comme par la derniere fois expoſée és perilz de fortune, qui moult eſtoit fauorable au vainqueur. Et tant y contreſta, que le peuple en deſrogant au tiltre de ſon honneur eſleua en Dictature & comme ſon compaignon Minucius le Maiſtre des gens de cheual: & celuy qui ſoubz luy, & ſon ſubiect eſtoit, fut fait ſon egal & compaignon. Or cuyda Minucius pour aſſouuir le vouloir du peuple ſoy combatre contre Hannibal, mais il fut honteuſement vaincu, & euſt perdu ſes legions ſe Fabius ne luy euſt ſecouru & rebouté les ennemis. Ainſi fu contrainct rendre graces de ſon ſecours à celuy, dont il auoit eſcandé l'honneur: & tenir pour vertu la conſtance de Fabius, que parauant auoit appellée laſcheté. Par laquelle le Dictateur Fabius mena Hannibal ſi durement peu à peu, & ſans dommage de la Cheualerie

Rommaine, que à tres-grans & dures pertes apres toutes ses victoires il fu dechassé d'Italie en Affricque, & fu vaincu & mort miserablement. Plaise à Dieu, que ainsi nous en puisse aduenir. Et si fera il, s'en nous ne tient. Car quelque mal que nous souffrions par nostre peché, & par la diuision d'entre nous François, on voit cleremẽt que ses pertes sont & ont esté grandes, & ses dangiers merueilleux. Et se nous sçauons mettre peine à le sagement greuer, & auoir pacience de souffrir, trop plus legiere chose est à nous si fortunez que nous sommes de le dechasser, que à luy si exaulcé comme il cuide, de nous conquerir. Pren doncques en gré, mere, ce que le Peuple me contrainct de respondre, & iuge de nostre debat à ton bon plaisir. Car de ma part ie m'en cuide assez estre deschargié.

L'ACTEVR.

APeine eut mis cestuy fin à ses parolles, que celuy qui premier parlé auoit print à repliquer par impatience de ouyr reprouchier ses faultes, & dist.

Le Peuple replique à Noblesse ou gensdarmerie, que si aucune reprehension se peult trouuer ou populaire, elle est fondee sur la dissolution d'elle, viuant en bobance & ingratitude de ne recongnoistre Dieu, & que sur toutes raisons la lascheté de gendarmerie & infidelité à la chose-publicque induit le peuple à murmurer.

LE PEVPLE

OR voy-ie bien que ainsi que violence se donne droit par sa force où elle n'a riens, en semblable maniere veult oultrecuidance confondre verité par haultaines parolles, & soy descharger de ses euures vituperables sur ceulx qui mais n'en peuuent. Dieu! tant est affection humaine vaine chose & muable, quant celle desloyalle voye a mise fortune en ses variables euures: que de ce qu'il meschiet aux chetifz, on leur met sus que c'est par leurs dessertes. Comme celuy qui son chien veult tuer, & pour couleur de son faict luy met sus la rage. Tu dis que ie suis cause de ceste tres-maudite guerre, & que ie l'ay pourchassee & bastie par impatience de la haulte prosperité de paix. Tu dis que par

ma folle erreur & les partis que i'ay longuement soustenuz, est ceste confusion & maleurté suruenue. Si te respondz, que la folie des moindres hommes est fondee sur l'outraige des plus grans, & que les pechez & desordonnances descendent des greigneurs aux plus petis. Car selon que les Princes & les haulx hommes se maintiennent en estat & en vice, le peuple y prent sa reigle & son exemple, soit de bien ou de mal, de paix, ou d'escande. Pource te dy que de la grant planté des biens & des richesses du temps paisible, les puissans & les nobles hommes ont vsé en gast & dissolution de vie, & en ingratitude & descongnoissance de Dieu, qui a suscité contre eulx la murmure du peuple. Si est vostre desmesuree vie, & vostre desordonné gouuernement, cause de nostre impacience, & commẽcement de noz maulx. Car lors que les biens & les richesses multiplioient par le Royaulme, & que les finãces y habondoient comme source d'eaue viue; voz pompes desmesurees, voz oysiuetez aouillees de toutes delices, & la descongnoissance de vous mesmes vous auoit ia & a bestourné le sens. Si que ambition d'estatz, conuoitise d'auoir, & enuie de gouuerner, vous commencerent à mener à la confusion où vous estes. Et par ces trois estoit & est consumee la pecune royalle, & les thresors de seigneurie euacuez en tẽps d'habondance. Ne la multiplication de l'auoir lors suruenant de toutes pars, ou la consideration de la necessité auenir ne peuent mouuoir voz courages à congnoistre qu'il soit expedient en reseruer au Prince pour son besoing: ne à pouruoir, que tout ne soit auant despendu que receu. Et comme la soif aux ydropiques en beuuant leur croist & augmente, ainsi qui plus en auoit plus en conuoitoit auoir. Si estoit la voix du peuple comme les mouettes, qui par leur cry denoncent le flot de la mer. Car noz parolles, que tu appelles murmure, signifioient deslors le meschef, qui pour ces causes estoit à venir. Or est ainsi que d'oultrage & de desordõnance viẽt murmure, de murmure rumeur, de rumeur diuision, de diuision desolation & escãde. Et qui est cause de telz commencemens, ne doit pas estre decoulpé des sequelles. Doncques se tu me blasmes, qu'en si dure aduersité ie ne peuz paciẽce garder, & en telz

haultes prosperitez tu n'as peu retenir attrempance ne mo-
deration : ton inconstance ne doit estre dicte moindre que
la mienne,& ton excusation moins receuable,de tant com-
me ton sens & ton auctorité est greigneur.

Venons à parler de la folle erreur & des partis que tu
m'accuses d'auoir soustenuz. Et s'il estoit ainsi grãt besoing
du dire , comme il est honneste du taire , de tel vice ou op-
probre comme il y puet auoir , aucuns des tiens ne se sçau-
roient lauer,ne que moy. Et puis que l'euure de faict va de-
uant les affections , & les parolles legieres du menu peuple,
ie me rapporte à toy de conclurre qui est en ce le plus char-
gé. Tant puis-ie dire que i'ay creu ce que par lettres , par
renommee, & par predication & enortemens de presump-
tueux Clercz on m'a mis es oreilles. S'ilz ont erré, à eulx en
doit on demander le * tort:& sur eulx en soit la vengeance, (* retour)
quant soubz vmbre de nous esclarcir verité , ilz nous ont
mis en ces obscures tenebres. D'vne autre chose suis ie par
toy contraint de respõdre, quant tu me notes de souspeçon,
de faulte d'aide, & de refus,ou doubte de recueil de toy &
des tiẽs:& que tu affermes que ceulx du peuple , qui soubz
ton vmbre se sont mis sus , font les delitz dont tu acquiers
le mauuais los. A pou de parolles ie ose affermer , que tes
faitz que chascun congnoist me donnent plus cause de def-
fiance vers toy, que au Prince ne donnent de confiance. Et
se monstrer le fault, ie produiroye exemples en lieu de rai-
sons , & nommeroye les lieux & les villes où plusieurs des
tiens ont habité , tant comme les viures & les rapines des
biens , que ilz n'auoient pas acquis , les ont peu soustenir.
Mais ilz ont failly aux places,quant la proye leur a failly,&
prins des amis ce que ilz n'eussent osé sur les ennemis calẽ-
gier , pour laisser les lieux aux ennemis que ilz se estoient
chargez de garder aux amis. Assez me vueil de ceste chose
taire à peu de parler. Mais à ce que tu dis que aucuns des
miens font les maulx , soubz vmbre de toy ; telz que ilz
sont tu les a fais , & de ce que ilz font tu dois porter le faix.
Tu leur es vmbre à faire leurs iniquitez, & ilz te sont nom-
bre à multiplier tes vices , & croistre ta compaignie de lar-
rons, pour auoir plus de souldees,& acquerir greigneur re-
nommee: dont tu destruis & le peuple & ton honneur. Et si
te ren-

te rendent tes pechez en l'horreur des cruaultez de ta compaignie, indigne d'auoir la grace de bien faire, deffié ou descouragé d'auoir victoire sur tes ennemis, & en la fin te mettront à confusion, si par meilleur aduis n'y donnes aucun prouchain remede.

L'ACTEVR.

VN peu musa celuy qui en armes estoit. Et puis reprint en ceste maniere à parler.

Estat de Noblesse par maniere de replicque soy deffendant, reprouche au peuple que l'excés d'habitz & de pompes est plus desmesuré en luy que en noblesse, à laquelle mieux appartiēt vsaige de precieux accoustremens que au peuple, & que aux vrais nobles n'est faicte condigne recompense de leurs loyaulx seruices, dont peuent venir plusieurs encombres.

LE CHEVALIER.

A Tes ditz cōgnois-ie bien le vouloir de ton couraige, & que quant tu peuz & oses, tes faictz & tes parolles sont en rigueur: mais quant crainte te oste le hardemēt, encores demeure ton langaige aigre & poignant pour tousiours courir sus par detractiō à meilleur de toy. Tu fais tes plaintes de la vanité, des pompes, & dissolution des estatz de nous, & semble que trop fort te dueilles de la cōsumption des finances, dont la despence est sur la bource des nobles, & les tresors en sont en tes coffres. Toutesuoies ne te desplaise, ie te dis que tu en fais sur tous le plus à blasmer. Or te demandé-ie dōcques, qui est plus dommageable vice, ou à nous d'abuser des estatz oultre ce que mesure dōne quāt ils nous appartiennent, ou à toy de les prendre telz qu'ilz ne te appartiennent pas? Et pour conclure cōtre toy sur ce point du temps dont tu parles, & de cestuy, ie appelle les viuans à tesmoing, que tu te es selon toy desroyé en estatz trop plus que nous. Et tu en vois encores les enseignes, quant vng varlet cousturier & la femme d'vn homme de bas estat osent porter l'habit, dont vng vaillant Cheualier & vne noble Dame souloient estre en Court de Prince tenuz tres-bien parez. Ceste tres-scandaleuse faulte est venue de plus

hault que de toy ne de moy, quant ceulx qui ont eu à departir les guerredons des biensfaitz & des honneurs, les ont donnez aux robes & aux apparences de dehors: dont chacun a prins telle instruction, que fort est à congnoistre l'estat des hommes à leurs habitz, & choisir vn noble homme d'auec vng ouurier mecanique.

Encores parles tu de gast & de consumption des finances, dont à moy gueres ne affiert d'en respondre. Car mien n'en a esté le prouffit, ne sur moy n'en doit tourner le reprouche. Tāt scet chacun que la cité, qui sur toutes les autres a esté tachee de murmure, & de desobeissance, a englouty toute ceste pecune dont tu parles cy deuant: & que le peuple d'icelle a entonné & recueilly la gresse du labeur & conqueste des autres pars du Royaulme, & les dernieres espargnes des nobles hommes, comme le gouffre & l'abisme où tout est descendu. Puis en a rendu ce guerredon, que l'apostume de son orgueil enflée de trop auoir est creuée de toutes pars, & a respandu par tout le venin & la poison de horrible & cruelle sedition, & les euures de inhumaine tirannie. Veez cy les achoisons de ta murmure, & les mouuemens de ton impacience. Veez cy les dissolutions que tu nous reprouches & metz au deuant, pour pallier tes couuertes machinations de bouche, que tu as assez descouuertes de fait. Tu as fait cry contre l'eslargissement des despēses, & les legieretez & esbaudissemens des ieunes nobles hommes. Mais tu ne as pas gecté ton opprobrieuse voix cōtre les desloyalles effusiōs de sang humain qui ont froissé le lien de iustice, & ouuert le chemin de abhomination. Tu as accusé les ieunesses & les trop esiouyes ioyeusetez, mais tu as excusé & soustenu les trahisons & les conspirations detestables, dont tu es en ce ruineux party. De ton erreur, & des partis que tu as soustenuz, ne te pues tu gueres excuser, quant ton obstination y a mis en aucun temps celle loy auant la main, que qui te disoit le contraire de ta faueur estoit ains sa parolle iugié digne de mort, & sa sentence donnee auant le cas. Et se publiques exhortations te ont à ce meu, ie m'en rapporte aux publieurs du dire, & à toy du croire. Si en demeure le tort à qui il deura. Mais de la mauuaise affection vient l'aueuglee & legiere creance.

Et ce puet aider à deceuoir par parolles d'autruy, qui dedans soy mesmes est desia corrompu par mauuaise pensee.

Ainsi tu ne te puis par raison plaindre, & ne te veulx de bien fait louer: ne tu ne scez mettre frain en tes desirs, sinon de vouloir tousiours le contraire de ce que tu dois. Les maulx (ce qu'il en y a) sont mis en compte, mais les biensfaicts sont en peu de heure oubliez, sans auoir remembrance de maintes belles aduentures & honnorables exploitz, que plusieurs nobles hommes ont faitz és iours passez en ceste guerre. Ilz ne peuent pas à vng coup tout desconfire. Car ainsi que le mal que nous auons, & la guerre que nous soustenons, ne fut pas mise auant à vne seule heure: aussi ne sera la ressource trouuee à vne fois. Mais il faut saillir de ce meschief, en souffrant des douleurs, des confors, & des doubtes meslez de esperance. Et se tu veulx responce à tes chargeans paroles, qui touchent des places habandonnees sans gueres de deffence, ie te dy pour plus auãt entrer, que aussi en trouueras tu qui moult puissamment ont esté deffendues saus point de secours. Et est force que en guerre si entremeslee & dangereuse ait des biens-faiz & des faultes. Mais ie n'ay veu les biens guerredonner, ne les faultes punir. Si ne sçay, se honte y a, qui plus en doit rougir, ou ceulx qui faillent à leurs gardes deffendre, ou ceux qui leur faillent de bon secours. Et sur tous en est plus la vergongne à ceulx qui leur deffaillent, & les biens-faicteurs & malfaicteurs mettent cy en vng reng, que ce n'est ce que vertu en donne aux bons, le contentement de leurs cueurs au iugement des hommes y a pou de difference. A qui t'en prendras tu? ie ne sçay, fors que à faulte de cõgnoissance, & à ce que les haulx & puissans hommes entre les grans abondances que ilz ont de toutes choses, ont le plus de souffreté & de despit de ouyr dire verité, & que par leur puissance, ilz finent de toutes autres besongnes: mais de louenges veritables sont ilz tousiours disetteux. Toutesfoies verité a telle proprieté singuliere, que tant plus est foulee, de tant plus se ressourt. Et sont ses commencemens poignans & durs à soustenir, mais son issue est agreable & sumptueuse. Mais la descongnoissance des haultes seigneuries ne puet souffrir l'entree, & ne daigne congnoistre le fruict de l'issue. Son

contraire tient autre chemin. Car son entree leur est attrayant & plaisant, mais sa conclusion est traistre & plaine d'amere repentance qui à tard leur vient.

L'ACTEVR.

Longue fu, & trop actaineuse qu'il n'affiert, la cõtencion de ces deux, qui estriuoient ensemble par parolles mordans tres-haineusement. Et sans nul mot dire les escoutoit le tiers, qui de coste se seoit, ne encores n'auoit ouuert sa bouche, iusques à ce qu'il vit les parolles trop multiplier & approcher aux faiz, & qu'il se sentit point & aguillonné de la charge que chascun deboutoit de soy, pour verser sur luy couuertement. Et fu l'entree de son parler telle.

Le Clergié, ouyes les aspres querelles du Peuple, & de Noblesse, qui regectoient les causes de guerre l'vng sur l'autre, comme arbitrateur & amiable compositeur remonstre, que le brouillas du temps bruineux de guerre entrelassee de seditions domestiques ne se peult parfaictement esclarcir ny restablir à sa diaphanique luminosité, que grande alteration ne soit faicte: signifiant que trois choses, c'est assauoir sçauoir, cheuance, & obeissance, sont requises à vng Prince qui veult mener guerre, pour en auoir bonne issue. Et oultre qu'il faut que chascun s'esuertue de son costé à tirer au collier pour la reintegration du bien publique.

LE CLERGIE.

Assez & plus que noz sens ne peuent redrecer, ou noz paciences souffrir, auons sur nous de discors & debatz, & sommes persecutez de diuision dedans & dehors, sans ceste nouuelle tencon esmouuoir. Et si voulons ceulx ressembler, qui voyẽt le feu embrasé & esprins par leurs lieux & habitations, & sont en question pour debatre entre eulx qui le feu y a mis, & à qui le deuoir de l'estaindre appartient: & tandis se brusle la maison par leurs difficultez & negligences, quoy que chascun y deust comme au feu courir, & euiter la destruction de son hostel, & pourchasser le salut de celuy à son voisin. Si ne voy pas que noz contencions, ou noz parolles semees en appert ou en secret des vngs contre les autres, nous puissent getter de ce dange-

reux pas. Ains fault tirer au collier, & prendre aux dens le frain vertueusement. Et se le cheual par batre & flageller, & le beuf par force d'aguillõner duremẽt, tirent hors leurs voictures des effondrieres & mauuais passages: ainsi croy-ie que le flael de la diuine iustice, qui nous fiert par l'aduersité presente, nous doye esmouuoir à prẽdre courage, pour nous hors getter de ceste infortune. En gré preigne celuy qui en a le pouoir, l'aduersité que nous souffrons, & plus en gré que nous ne le recepuons, ou congnoissons. Car quoy qu'elle souffise pour punir noz maulx selõ sa pitié, ie doubte que assez grande ne soit elle pas selon noz faultes, & la descongnoissance que nous en auons. Et se nous passons ceste sans auoir congnoissance de Dieu, en plus grande pourrions nous entrer, qui mieulx apprendra à congnoistre ce que Dieu puet, & ce que nous valons.

De ce me tais à tant, & dis pour retourner aux difficultez que nous querons, que ainsi que de longue maladie, dont les membres sont alterez & corrompus, ne puet on retourner à guerison sans diuers actes & mutations merueilleuses & recidiues: aussi ne pouons nous gecter de ceste tribulatiõ tumultueuse & entremeslee, sans souffrir maintz doubteux assaulx, & mortelz perilz: & que la contagieuse infectiõ, qui entre nous court, ait prins son cours, si que par apres les choses retournent à leur nature. Si ne croye nulz, que entre telz embrasemens de guerre puissent estre faictes euures sans plainctes, & au* consentement d'vn chacun. Et se tu y quiers ou veulx trouuer du tout repos de cueur ou appaisement de conscience, tu sembles celuy qui quiert raison entre les forcennez. * conuainquement

Et pour nõ euaguer longuemẽt autour de ceste matiere, & venir au fondement de la possibleté de mettre fin en ces griefues discensions; qui ne correspond pas en fait, ne en euure à ce qu'en est és voulentez & desirs hatifs des hommes: considerons que à Prince qui maine guerre, & a puissance de gens, conuient auoir trois choses principales, Sauance, Cheuance, & Obeissance. Sauance, pour congnoistre son fait, & celuy de son ennemy. Cheuance, pour ses contraires attraire, & ses aidans soustenir. Et Obeyssance, pour exploicter promptement en lieu & en temps, à l'auan-

cement de son prouffit, & escheuement de son dommaige. Enquerre nous fault donc se nous ne les auons. Mais il ne souffist pas entierement les auoir, se nous ne voulõs & sçauons saigement nous en aider. Quant de la sauance, chascun scet que en ce Royaulme sont gens de hault sens & de clere congnoissance. Si y puet auoir obstacle iouxte les parolles de Isaie, qui dit que souuent le conseil des saiges est irrité ou precipité de Dieu par faulte de bien congnoistre tenir de luy. L'autre obstacle si est. Car quelque grace de bon entendement, ou discretion de bien iuger que Dieu ait mis és testes & comprehensions des ieunes hommes, leur capacité ne pourroit les regardz particuliers & cautelles ingenieuses, qui affierent à si hault euure, bien conduire ne comprẽdre. O guerre d'ennemis, & diuision d'amis! discordz de Royaulmes, & batailles ciuiles & plus que ciuiles au dedãs des citez & des seigneuries! Par vo^9 est mis le ioug de seruitute sur les tres-haultes puissances. Par vous est dõné à congnoistre aux hommes mortelz, que sur eulx regne Dieu immortel, qui l'orgueil de leur fier pouoir puet reprimer & asseruir à moindre de soy, & la vanité de leurs grans habondances chastier & ramener à indigence & necessité. Soit donc regardé quantz aguetz d'ennemis, dangiers de seruans, & de souldoyers mal contens, indignation de gens esconditz ou reboutez, murmure de subgetz, plainctes de peuples, & de communs rapportz, diuers & souspeçonneux litiges, & riotes entre les siens, Prince menant guerre est contrainct d'escouter, doubter, & refraindre. Et chacun congnoistra que plus d'eur, seurté, & franchise, souffisance, & faculté de viure à son gré est en la maison d'vng petit bergier, que és haulx Palais des Princes: que grant auctorité de seigneurie a faict estre serfz à plusieurs pour celle auoir, mais plus que serfz quant le besoing contraint à la deffendre.

Or est à iuger selon ces premisses l'estat & l'infelicité des Princes, qui pour acquerir seigneurie, ou pour demourer seigneurs de celles qui leur appartiennent, sont faicts serfs & subgetz à gens de diuerses affections & contraires voulentez, & à pourueoir & auoir l'ueil à choses repugnans, & aux cas qui soubdainement leur suruien-

nent, soit à leur auantage quant bien en veulent vser, ou en leur preiudice se obuier n'y sçauent. Dont se puet ensuiure clerement, que se le plus saige Prince que oncques Dieu mist sur terre estoit enuironné des pesans affaires, & des cuisans poinctures, qui pour releuer ceste seigneurie opprimee suruiennent en chascun iour: dur luy seroit à y pourueoir au bien de la chose publicque, & aux diuers appetitz des hommes. Le sçauoir raisonnablement croist auecques les ans & la longue vie, & grans experiences font les certains iugemens. Si est la scauance en ceulx qui ont plus veu & plus vescu. Neantmoins iusques cy a eu la seigneurie mestier de Prince sachant, & de assistance de gens qui ayent sçauoir. Et se des euures passees en ce tēps de guerre se peult faire rapport sans vanterie & sans arrogance: on a peu veoir en peu de iours vng Prince en ieune aage eslongné par fureur & sedicion de la Maison Royalle, dont il est filz & heritier, guerroyé de ses ennemis, assailly de glaiue & des parolles, de ses propres subgetz: doubteusemēt obey du surplus de son peuple, delaissé de ses aides principaulx, où il se deuoit fier: despourueu de tresor, enclos de forteresses rebellans. Et qui bien a sceu comparer & remembrer les tristemens des choses de ce temps iusques à ores, quoy que les faictz de ceste seigneurie ne soient comme chascun bon cueur doit desirer, n'a pas esté sans peine, appensement, & diligence de les remettre de si bas point en l'estat où nous les voyons iusques cy. Dieu en est tesmoing, les plus simples l'ont peu iuger, & les plus rudes clerement le congnoistre. Et n'a pas encores trois ans que i'ay veu en plusieurs hommes de tous estatz si enferme & petite foy, que les plusieurs en leurs courages fuyoient l'adhesion de leur seigneur, & l'aide de leur seigneurie comme chose perdue, & comme malade iugié à mort, & habandonné sans remede, qui depuis ont reprins cueur & bonne fiance. Là est trouuee la fermeté, & esprouuée la vertu, où sont les extremes perilz, quant le sens demeure entre les grans doubtes, & la constance au millieu des terribles & merueilleuses aduentures. Lors ne se doit la chose publicque delaisser, quant l'infortune & maleurté d'icelle la rend plus besongneuse de

bon secours. Car comme en nous redonde le bien de la prosperité publique, aussi deuons nous les infortunes & malles meschances de son aduersité ayder à soustenir, & non luy deffaillir de faict ne de couraige en necessité. Ceste maniere tint le vertueux homme de vaillāt & entier courage Matathias, & ses enfans les Macabees en la persecution que fist le Roy Antiochus sur le peuple d'Israel par la desloyauté d'aucuns peruers hommes d'iceluy peuple, qui vers luy se tournoient. Car apres que la cité de Iherusalem eut esté par trahison prinse, pillee, & arse à grant & lamentable occision, & le peuple en seruitute & en dispersion, Matathias & ses enfans, qui s'estoient retraiz és montaignes, recueillirent les fuitifz & les desolez en petit nombre: & delibererent en leurs couraiges choisir la mort, ains que veoir l'affliction, & le declin du peuple, & de leurs freres. Et tant vertueusement se gouuernerent, & maintindrēt si peu de gens, qui és montaignes se tapissoient, que ilz rachapterent de leur sang & par leur mort la seruitute, & desolation de leur peuple, & remirent le Royaulme de Iudas en franchise & haulte dignité.

Tel & semblable exemple auons nous en semblable cas du vaillant & magnanime Capitaine Scipion, qui bien fait à ramenteuoir & reduire à memoire. Comme ou temps que la Seigneurie Rommaine estoit si durement foulee par Hannibal, apres ses grans victoires, que és couraiges des Rommains n'auoit plus comme nulle esperance du salut de leur cité, & que la plus grant partie d'entre eulx descendoit en opinion de monter nefz, & habandonner la cité de Romme, & aller demourer & habiter en autre region: luy qui le peril commun de luy & de tous les autres congnoissoit, le vouloir aussi du Senat qui se vouloit departir, vainquit les doubtes de son cueur par l'affection publicque. Si tira son espee emmy le conseil, & iura haultement que qui parleroit plus de habandonner la cité, sentiroit au trenchāt de son espee, quel doit estre le guerredon de ceulx qui la chose publicque delaissent pour leur singulier salut. Et en celle voulenté fut suiuy par ceulx qui auoient bon vouloir. Et depuis demourerent à Romme, & se releuerent en leur haulte auctorité. De ce se puet ensuyure que sçauance &

ce & cõstãce ont mestier à qui se veult tirer de peruerse fortune. Et nous, qui en tel estat sommes, en auons eu & auons bien besoing de plus que Dieu ne nous en donne, & que nous n'en desseruons. Mais se nous en auons vsé aucunement és plus grans besoings, & maintenant apres vng peu d'amendement de la premiere infelicité nous y defaillons; les meschiefz, où nous nous sommes trouuez, ont esté tresmauuais, mais le rencheoir nous sera mortel. Assez fait ceste parolle à noter, mais plus à doubter, pource que vexatiõ & trauail doit l'entendement esclarcir, & le sentement accroistre. Et où le rebours est, c'est signifiance de cueurs endurcis & de voulenté obstinée, quant apres aduersité ne vient aux hõmes congnoissance des achoisons & des offences qui les ont à telz meschiefz asseruis: ains retournent dés que ilz se sentent quelque peu deschargez, à leurs premieres accoustumances, comme le chien à son vomissemẽt. Et qui ceste voye vouldroit suiuir pour l'esperance qui est de meilleur prosperité, legierement pourroit retourner en pis que le bruit de la premiere confusion que nous auons à tel douleur passee. Ce que ia Dieu ne vueille aduenir.

Apres nous fault aucunemẽt entẽdre, pour cõgnoistre la difficulté du faict que nous menõs, se nostre finance se puet estẽdre selõ nostre necessité. Et en ce pas ne me vueil-ie trop auãt bouter. Car fort est à moy de biẽ en iuger, & à plusieurs qui en parlẽt de biẽ le cõprendre. Ce puis ie sçauoir, que la finãce telle que nostre Prince la requeult, n'est pas prise de reuenue, mais vient par industrie & diligẽce. Et la despẽce qu'il fait pour noz affaires n'est pas vne chose limitee, mais c'est vne droicte abisme où tout se fond & despẽd. Car qui maine guerre ne puet mettre cõpte ne nõbre en la mise, soit sa recepte petite ou grande. Or est le demaine en partie occupé par les ennemis, & de l'autre partie degasté par ceulx qui sur les pays viuent. Et si sont les aides, qui leuer se souloient pour la guerre, * cessees du tout pour le relieuement du peuple. Et se on demande d'autre part, quel aide vient au Prince de ses subgetz: la responce en est clere. Car la verité en est congneue à chascun. Et qui comparage le temps de paix passé à celuy qui est de present, longue difference y a entre les aides fais au Prince en celuy temps paisible, &

* cassées

celuy que on luy fait en ce temps besongneux. Et se plus large estoit la finance, l'aide, & la reuenue, assez y a gens & besongnes où l'employer: comme souldees de gensd'armes, estatz de seigneurs, mises d'engins de guerre, fraiz d'armees de mer, voyages d'ambassadeurs, presens aux estrangiers, dons à ceux qui seruent, biensfais aux aidans, corruptions aux nuisans. Et plus y a, dont ie me tais à tant: que ceulx qui sont plus tenuz de seruir se font plus chier achapter, & conuient traire par largesse les plusieurs à faire le deuoir, où loyauté ne les pourroit mener. D'autres faultes puet assez auoir sur ce point. Car iustice & liberalité sont deux vertus, qui regardent les guerredons & les largesses, & les poisent & mesurent egallement selon les droitz & les dessertes. Si doubte, que en ce cas ne soiêt pas bien gardees leurs ordonnances & leurs rigles, & que erreur ne soit en la distribution par trop despendre & eslargir és lieux où il n'affiert, & mal recompenser ou donner à qui dessert. Ainsi le trop, qui va d'vne part, n'a point de contrepoix: & ne peult la balance soy tenir droicte, ne la mesure estre gardee.

A cest argument s'efforcent aucuns de donner solution, en disant que ainsi a il esté tousiours: & ne fut oncques, que en Court de Prince n'eust des seruices mal congneuz, & des biensfais mal desseruiz. Mais à l'encontre de ceste euasion ie dy pour replique, que tousiours en est il mal prins. Si ne doibt l'vsage auoir lieu, dont l'vser porte preiudice: mesmement quant le temps & la poincture des cuisans affaires cõtraingnent à restraindre ce que la planté des biẽs, & l'oyseux eslongnement des grans cures auoit faict ouuert & habandonné. Et combiẽ que rigle si estroicte ne s'y doye donner que la vertu de liberalité, qui tant bien siet en hault Seigneur, n'ait tousiours vers le Prince son effect: toutesuoies puis-ie bien soustenir, que celle vertu pour circonstances regarde lieu & temps de donner, & que en temps de habondance & de oysiueté telle donation seroit dicte oeuure de largesse, qui maintenant se deuroit appeller prodigalité. Bien doibuent auoir regard à ce que dit est, ceulx qui trop pour eulx y pourchassent, & plus en est sur eulx le peché & la charge, que sur le Prince, que franchise & noblesse de couraige faict doubter des siens esconduire. Et

quiconques se veult enrichir auecques vng Prince necessiteux, & accroistre trop grandement sa substance & son estat des biens de celuy qui peu en a pour la sienne sauuer, mõstre par sa priuee affection que son courage est indigne de seruice publicque. Loing de ceste acoustumãce se gouuernerent les peres Rommains, quant les plusieurs d'iceulx amendrissoient leurs maisons & pouoir, & la magnificence de leurs estatz, pour nous estre en charge à la chose publicque en temps de necessité.

D'vng autre inconuenient ne me puis ie taire. C'est que aucuns chiefz & conducteurs de gens prennent l'argent des gaiges de leurs souldoyers sans le leur departir, en les faisant viure sur le peuple. Si encourent la villaine tache de larrecin farcie de desloyaulté. Et en soy constituant cõme les grans larrons, qui emblent à la seigneurie, nourrissent & soustiennent vne niee d'autres larronneaux, pour rober sur le peuple. A tant me deporte de ce propos, fors que ie adiouste ceste conclusion, que loyal subgect ne doit pour le prouffit de la guerre en delaisser l'honneur. Et ceulx qui le bien de vertu, ne le salut publicque, mesmement aux entreprinses de guerre, ne veulent plus que le gaing, ne feront ja au par aler euure saluable. Car le prouffit & la proye mainent les affections legieres & variables des conuoiteux à soy mettre en auenture. Mais le bon vouloir & fidelité des vertueux mainent le cueur & entendement à leurs vies exposer pour le salut publique.

Des exẽples puet on assez traire de plusieurs histoires en cest endroit, & mettre auant plusieurs haulx & saiges hommes, qui voluntairement ont voulu prendre la vie pour recouurer à la chose publicque sa prosperité. Comme Codrus le Roy des Atheniens, qui eut respõce des Dieux, que s'il mouroit en la bataille il auroit victoire. Et combien que ceste responsе fust venue à la congnoissance des ennemis, & que deffense fust faicte que nul ne s'embatist à ferir Codrus: toutesfois il changea son habit royal en vesture de sacquemẽt, affin que nul ne l'espargnast, & par sa mort acquist à son peuple victoire, & à sa cité seurté de ses ennemis. Cursius ne saillit il pas en la tres-parfonde ouuerture de terre, qui aduint au marché de Romme, dont la cité estoit en pe-

ril; & ne se pouoit combler selon le dict des anciens, sinon que la plus digne & noble chose Rommaine y fust descendue? Mais le iouuencel sachāt que prouesse de noble cueur estoit la plus digne chose, saillit à cheual tout armé dedans celle abisme inestimable, qui apres luy se reclouy pour le sauuement de la cité. Decius se voua à mort pour sauuer les legions que il conduisoit. Et Samson le fort pour les Philistins ennemis du peuple d'Israel crauenter & confondre, abatit sur soy & sur eulx par sa grant force la maison où ilz tenoient leurs grans conuis. D'autres histoires pourroye assez amener, mais il me souffist d'auoir monstré que cheuance & auoir ne sont que assessoires & serues à vertu, & comme chamberieres qui ministrent ce qui est necessaire à fragilité humaine. Et si sont fortes à auoir, & dangereuses à garder, à distribuer perilleuses, douloureuses au perdre, & necessaires à Princes & à Seigneurs à leurs guerres conduire & acheuer. Sans elles ne pouons ceste euure mener, & toutesuoies elles nous defaillent de fournir à souffisance, & nous leur defaillons de les exploicter à prouffit.

Reste maintenant le tiers point, où nous auons à declarer, quelle obeissance doit estre gardee vers le Prince guerroyant par sa Cheualerie & par ses subgetz. Si fais ma premisse iouxte la tres-griefue sentence de Valere, que discipline de Cheualerie estroictement retenue, & rigoureusement gardee, maintient les Seigneuries acquises, & si acquiert celles qui sont à l'encontre deffendues. Et qu'est discipline de Cheualerie, sinon loy ordonnee & gardee à l'exercice des armes & des batailles, soubz le commandemēt du chief, & pour l'vtilité publique? Ceste ont gardee si curieusement tous ceulx, qui acquirent oncques hault hōneur & victoire par proesse d'armes, que nulle chose ne se faisoit contre droit de cheualerie, ou contre le commandement du chief, dont la peine ne fust capitalle & mortelle. Bien y apparut au fait memorial de Manlius Torquatus, lequel, au temps qu'il conduisoit les legions Rommaines, fit trencher la teste à son propre filz, pource qu'il s'estoit combatu aux ennemis contre son commandement, iaçoit ce qu'il eust la victoire obtenue. Et en ce cas la victoire que fit le vaillant iouuencel comme vainqueur ne puet effacer

la desobeissance qu'il fit comme transgresseur. Pourquoy la rigueur de la discipline cheualereuse vainquit la pitié naturelle du pere. Car celuy qui admonnestoit d'estre le pere misericors pour le deuoir de sang acquiter, se monstra iuge rigoureux pour la loy d'armes aigrement obseruer.

Diuerses histoires se pourroient produire à ce propos, d'autres punitions & aspres iustices faictes par faultes de garder l'obeissance de l'ordre du tres-honnorable mestier d'armes. Et oultre de ceulx, qui pour ces causes ont esté capitalement punis, trouueroit on plusieurs és Rommaines escriptures, qui pour menues & petites negligẽces ont esté batus de verges à l'estache, & rabbaissez du reng de cheualerie iusques à l'estat des seruans à pié. Par ceste maniere fut puny Aurelius par le Consul Cotta. Car il fut batu de verges & remis auec les gens de pié pource qu'il auoit negligemmẽt laissé ardoir par les ennemis partie de la closture du logis que il deuoit garder. Et Lucius Ticius fut condamné à aller nudz piedz sans compaignie parmi l'ost, & les gens de cheual qui auecques luy estoient, à seruir de pierres ceulx qui iectoient des fondes, pource qu'ilz s'estoient renduz vilainement aux ennemis sans deffense. Iugeons les plus grans & difficiles choses par les doubtes que nous apperceuons és moindres. Si sçauons que nulle communité ou compaignie ne se puet maintenir sans iustice. Et mesmement entre les larrons, pour continuer ensemble & departir leurs proyes, fault-il vne maniere de iustice garder l'vng vers l'autre. Combien que iustice ne soit ce pas pour faulte de la matiere & de l'entention, se non qu'elle est ainsi dicte par similitude. Et se il est ainsi que vne famille faille à garder ordre & obeissance vers vng chief, commẽt durera vn ost de gens garnis d'armes & esmeu de courages? Ne comme se pourra garder leur seurté vers les ennemis, & leur paix entre eulx & leurs amis, sinon que leurs voulentez soient en la puissance d'vn chief, & leurs pouoirs limitez à l'obeissance du commandeur, qui sur eulx puisse garder iustice d'armes, & discipline de cheualerie?

Que diray-ie doncques de nous, ne quelle esperance

pourray-ie prendre en noz entreprinses & armees, se discipline de cheualerie & droicturiere iustice d'armes n'y sont gardees ? Autre chose ne se puet dire, fors que en ce cas nous allōs comme la nef sans gouuernail,& comme le cheual sans frein. Dieu tout-puissant, tu scez & congnois que qui vouldroit en ceste partie les abuz corriger, plus y auroit de coulpables que de corrigeurs. Car chacun veult estre maistre du mestier, dont nous auons encores peu de bons apprentis. Tous peuent à peine souffire à greuer par guerre les ennemis, mais chacun veult faire compaignie & chief à par soy. Et tant y a de cheuetains & de maistres, que à peine trouuent ilz compaignōs ne varletz. Nul ne souloit estre dit Escuyer se il ne s'estoit trouué en fait de souueraine prouësse. Nul n'estoit appellé aux gaiges de hōme d'armes, se il n'auoit honnestement prins prisonnier de sa main. Maintenant sçauoir ceindre l'espee, & vestir le haulbergeon, souffist à faire vn nouueau Capitaine. Or aduiēt que sont faictes entreprinses, ou sieges assis, où le ban du Prince est crié, & le iour souuent nommé pour les champs tenir. Mais plusieurs y viennent pour maniere, plus que pour doubte de y faillir; & pour paour d'auoir honte & reprouche, plus que pour vouloir de bien faire. Et si est en leur chois le tost ou le tard venir, le retour ou la demeure. Et de telz en y a, qui tant ayment les aises de leurs maisons plus que l'honneur de noblesse dont ilz les tiennent, que lors qu'ilz sont contrains de partir, voulentiers les portassent auec eulx; cōme les lymaz qui tousiours trainent la coquille où ilz se herbergent. Et se ilz les vouloiēt garder par la maniere qu'elles leur furent acquises, ce ne seroit pas en y reposant. Car au trauail de leur corps, & au peril de leurs vies, ont les anciens nobles hommes acquis les honneurs & les drois de noblesse. Nous voyons nostre Prince, qui depuis quatre ans n'a cessé de voyager sans gueres de repos. Nous voyons les estrangiers aliez de nostre Royaulme, qui passent les fortunes de mer pour venir à nostre secours, & estre parsonniers de nostre aduersité & de nostre peine. Et les plusieurs de ceulx, qui sont plus tenus de descendre, attendent & escoutent quel en sera le bruit: & se laisseroient auāt chacier & charger du fais de la guerre, iusques à estre de-

boutez de leurs maisons, que ilz meissent peine de preuenir ne de chasser la guerre loing de soy.

Ceste ignorance ou faulte de cueur est cause des durtez & rapines, dont le peuple se complaint. Car en deffault de ceulx dont on se deuroit aider, a fallu prendre ceulx qu'on a peu finer, & faire sa guerre de gens acquis par dons & par prieres, au lieu de ceulx que leur deuoir & leaulté y semonnoit. Si est faicte la guerre par gens sans terre & sans maisons, ou la greigneur part, que necessité a contrains de viure sur autruy: & nostre besoing nous a conuaincus à le souffrir. Et encores ne nous a la penitẽce de ce peché chastiez. Et quant les vaillans entrepreneurs, dont mercy Dieu encores en a en ce Royaulme de bien esprouuez, mettent peine de tirer sur champs les nobles pour aucun bienfaire, ilz delaient si longuement à partir bien enuis, & s'auancent si tost de retourner voulentiers, que à peine se puet riẽs bien commencer; mais à plus grant peine entretenir ne parfaire. Encores y a pis que ceste negligence. Car auec la petite voulenté de plusieurs se treuue souuent vne si grant arrogance, que ceulx qui ne sçauroient riens conduire par eulx, ne vouldroient armes porter soubz autruy: & tiennent à deshonneur estre subgectz à celuy, soubz qui leur puet venir la renommée d'honneur, que par eulx ilz ne vauldroyẽt de acquerir. O arrogance aueuglee de folie, & petite congnoissance de vertu! O tres-perilleuse erreur en fait d'armes & de batailles! Par ta malediction sont desconfites & desordonnées les puissances, & les armees desioinctes & diuisees: quant chascun veult croire son sens, & suyure son opinion. Et pour soy cuyder equiparer aux meilleurs, font souuent telles faultes, dont ilz sont deprimez soubz tous les moindres.

En memoire me vient, que i'ay souuent à plusieurs ouy dire: Ie n'iroye pour riens soubz le panon de tel. Car mon pere ne fu oncques soubz le sien. Et ceste parolle n'est pas assez pesee, auant que dicte. Car les lignaiges ne font pas les chiefz de guerre, mais ceulx à qui Dieu, leurs sens, ou leurs vaillances, & l'auctorité du Prince en donnent la grace, doiuent estre pour telz obeiz: laquelle obeissance n'est mie rendue à la personne, mais à l'office & à l'ordre d'armes &

discipline de cheualerie, que chascun noble doit preferer à tout autre hõneur. Mouuoir nous peuent à ce faire moult d'anciennes histoires. Mais auecques ce nous doiuent constraindre à ceste obeissance les maulx qui par oultrecuidãce & faulte d'obeyr sont aduenuz, & aduiennent en noz vies, & deuant noz yeulz. Et se histoires prouffitent à regetter vng peu cest orgueil, lisons Titus Liuius, & nous trouuerons que les Dictateurs & les Consulz, qui conduisoient les batailles Rommaines, estoient souuent esleuz à Romme de vaillans hommes que on enuoyoit querre és champs où ilz faisoient les labours de la terre. Comme il aduint de Fabricius, de Lucius Quintius, & de plusieurs autres: qui neantmoins estoient si craintiuement obeiz, que où les faultes aduenoient contre discipline d'armes, pitié n'y auoit lieu, lignage ne hault port n'y donnoit faueur, & prieres n'y auoient mestier. Si estoit telle leur euure, que par euures & par enseignemens ilz apprenoient aux gens, qui armes portoient, que plus estoit à doubter le cheuetaine que les ennemis, & les paines des honteux deffaulx plus cruelles que les playes que ilz raportoient des aduersaires.

Celer ne se puet ce que loyalle affection contrainct à dire. Et quoy qu'il touche haulx faitz & haultes personnes, i'en parle selon ma petitesse. Mais oncques ne fu veue à l'ueil, ne leuë par escript maindre discipline, ne plus fraile iustice d'armes, que celle que nous disons tenir sur nostre cheualerie. Qui sera celuy qui me puist mettre auant vng hault honneur rendu pour vertueux seruice, ne vne seule correction pour delictz infiniz commis en chief contre toute ordonnance d'armes, & au reuers des loix & coustumes des preux & des vaillans? Et se aucun en acquiert pour sçauoir ce que nulz ne puet ignorer: quantz en auons nous veu desobeir aux mandemens, enfraindre les deffences, vehanir quant il leur plaist, & s'en aller à qui qu'en deplaise? habandonner les gardes pour garder chose habandõnee sans cause, liurer les forteresses pour soy deliurer de force, au besoing faillir & soy rendre sans besoing, faire departir les compaignies & tenir compaignie à part? Et se aucun sçauoit de toutes ces choses moy monstrer vne pugnition,

dont

dont l'exemple peust estre doctrine d'aucun amendement, aucunement seroit ramollie la rigueur de mes parolles. Mais à Dieu me rapporte de ce qu'il en est, & à chascun de ce qu'il en congnoist. Pis me fait, que les nobles hommes y prennent si peu garde & aduis, que à peine se laissent ia les plusieurs bouter en l'ordonnance des autres, sans difference de meurs ne de vouleutez. Et ne craignent aucuns encourre male renommee, contre qui noble cueur doit auoir plus mortelle guerre, que contre autres ennemis. Et doiuent entre les autres telle * marque porter, que leurs euures les facent congnoistre des autres, & que nul de eulx en son semblable ne laisse tache de reprouche, sans y donner le remede. Comme firent les Scipions à Romme quant ilz osterent à l'vng des hoirs de Scipion l'African l'anel qu'il portoit, où estoit empraint l'image du vaillant Scipion : pource qu'il ne faisoit pas les euures de celuy, dont il portoit si noble enseigne. De Marcus Scaurus est il aussi escript vne responce de vertueux pere, & vergongneuse aux gens de failli couraige. Car comme il luy fu noncié, que son filz s'en retournoit vilainemēt d'vne bataille, & venoit deuers luy : il respondit, que plus ioyeusement il allast à l'encontre de ses os, se il luy fut rapporté mort par vaillance, que il ne le recepuroit en sa maison apres vne faulte si deshonnorable. Ce fut dict de pere constant, & entierement ferme de garder l'honneur de sa maison & de sa noblesse : & fut sentence de homme de grāt crainte. Mais par la bouche de femme & de fraisle sexe fut en semblable cas surmontée ceste parolle: quant vne Dame de treshaulte renommee vint à l'encontre de ses enfans, qui d'vne bataille s'enfuyoient. Et pour confondre leur vituperable honte & lascheté, laissa la commune vergongne femenine. Car elle se descouurit par deuant en leur disant, Puis que fuyr vouloient, que ilz rentrassent au ventre qui les auoit portez, & que autre lieu n'auoit pour eulx sauuer. Comme s'elle voulsist dire, que mieulx leur vaulsist n'auoir oncques esté nez, que estre yssuz de son ventre au reprouche de eulx & de leur lignee.

*merche

Si doibt estre discipline de cheualerie, & crainte d'onneur gardee és maisons des nobles, comme en l'ost du Prin-

ce. Car la reuerence & saluable doctrine des vaillans peres & anciens d'vng lignage puet plus aux ieunes prouffiter à vertu, que la paour de la iustice de leur chief. En somme se la sapience du saige Salomon, la proesse du preux & vaillant Hector, la constance des Macabees, la force de Sanson, les cautelles de Vlixes, la multitude des legions de Daire, & de Xerces, & l'auoir de Octouien, estoit en vng ost desordonné, sans iustice, & sans discipline de cheualerie; la sapience seroit au paraler irritee, la proesse ramollie, la cõstance froissee, la force debilitee, les cautelles aneanties, la multitude dissipee, & l'auoir degasté. Et se biẽ y auenoit, plus deuroit estre imputé à fortune que à raison. Ces choses & noz autres deffaultes ne sont pas à racompter pour entrer en contention des vngs aux autres; ains seroient du tout à traire, à qui n'en vouldroit plus vser pour correction que pour reprouche. Si ne les recite pas pour donner charge, mais pour y prendre aduis. Et à tant souffise à chacun ce peu que i'en sçay dire. Car quoy qu'il soit de petit effect, il procede de grant abondance de bon vouloir.

L'ACTEVR.

VNe seule replicque requist auoir celuy qui les armes portoit. Et print à dire.

L'homme d'armes par vne petite replicque respond au Peuple sur le point qu'il auoit taxé Noblesse pour la corruption de discipline militaire, luy disant estre chose difficile aux gens d'armes & souldoyers inferieurs garder l'ordre de vraye gendarmerie, si n'est qu'ilz ayent patron & exemplaire des Cheuetains & principaux Seigneurs, pour auoir instructif de discipline militaire: & la vraye asseurance d'vng Prince est auoir bons & loyaulx Conseilliers.

LE CHEVALIER.

DE la sçauance & congnoissance, qui doit acompaigner la majesté des Princes & des Seigneurs, & leurs cheuances conuertir en maintes euures, me puis ie bien taire, & en laisser les parolles à ceulx en qui en sont les faix & les dangiers. Mais ie m'arreste à l'obeyssance & discipline de cheualerie, dont nostre estat est à present reprouché &

griefuement reprins. Où est celuy de nous qui puet garder ordre d'armes, ne discipline de cheualerie à par soy? Et qui la recepura ou retẽdra, s'elle ne luy est baillee & maintenue ? Comment commencera elle entre les mendres, se elle est deffaillie és plus haulx ? Et comment la garderont les subgetz , se leurs souuerains la corrompent ? Et qui veult attaindre la racine de ceste maladie , il fault venir au fondement & à la source, dont ceste ordonnance cheualereuse doit prendre sa continuation & sa naissance; & que des maistres vienne le patron & l'exemple, sur quoy leurs aides & leurs apprentis doiuent ouurer. Les tres-esleuz enseignemens d'Aristote practiquez par voye de faict firent toutes choses subgectes & surmontables à la cheualerie d'Alexandre. La constance & courageuse admonition du Roy Priamus redoubla la proüesse du vaillant Hector. Les aguets & aduisez gouuernemens de Hannibal firent à ses gens passer les Alpes, & les grans marestz & merueilleux passages sans grant dommaige. Les entreprinses & exercite d'armes du Roy Charles le grant donnerent à Rolant, Ogier, & Oliuier leur grant renommee, qui encores dure. Et le meur adressement & hault esgart du Roy Charles le quint & Charles son filz derrenier mort, fit le bon Bertran de Claiquin tant de fois vaincre les ennemis glorieusement, & le Royaulme de grief maleur soy ressourdre en paisible bieneureté. Cestuy Bertran laissa de son temps vne telle remonstrance, en memoire de discipline & de cheualerie dont nous parlons, que quiconque homme noble se forfaisoit reprouchablement en son estat, on luy venoit au manger trencher la nappe deuant soy. Ceste estroicte garde d'honneur & de seurté fit le large chemin de proesse és gens cheualereux qui lors viuoient, & ceste ouuerture de vengeance rigoureuse forcloit toute voye aux faictz deshonnorables. Et en cest endroit l'aspresse de venger chauldement telles honteuses offences est tenue aux Princes & aux hõmes d'auctorité, qui en autre cas seroit pour cruaulté reputee, quoy que à Princes singulierement appartient clemence & debonnaireté : pour ce que puissance fait les seigneuries redoutables, mais clemẽce les fait estables & fermes. Et de la clemence & humanité du Prince naist confi-

dence, de confidence seurté, de seureté hardement d'entreprendre, & constance de conduire. Mais du contraire de clemẽce naist souspeçon, de souspeçon vengeance, rancune, separation, & murmure. Plus auant ne me pensay-ie pas à bouter és debatz de ceste matiere, & m'ẽ rapporte à ceulx qui ont les faictz publicques à conseiller d'en acquitter leurs loyautez plainement. Car doubte de desplaire aux personnes ne doit pas empescher les choses prouffitables aux communitez & aux seigneuries. Et qui ne donne conseil sinon à l'appetit, non pas à la raison; son opinion n'est conseil, mais flaterie. Si dy que en la loyaulté des conseilleurs gist la seurté du Prince, & le salut de la chose publique, & là deuons chercher le fons de toutes noz difficultez, & la solution de noz debatz.

L'ACTEVR.

TElle replique finie, combien que chascun s'efforçast de adiouster aucune autre chose à ses parolles: la Dame dessus descripte leur commanda silence à garder. Et puis fit conclusions en leurs argumens & questions, en parlant & disant ainsi.

France apres auoir ouy les ennuyeux debatz de ses trois enfans, les exhorte pour la conseruation du Royaulme, que d'vng vouloir commun ilz s'estudient à pourchasser le bien publicque, en ostant toutes affections de partialitez; & qu'ilz ressemblent à tout le moins aux petites mousches à miel, c'est assauoir, que pour l'entretien de leur police, & tuition de leur Roy, entre eulx gardent paix: concluant que leurs plaidoyez seront mis par escript.

FRANCE.

IE ne vueil voz excusations & deffenses plus longuement escouter, ne en voz discordz & descharges l'vng vers l'autre ne gist pas la ressource de mon infortune, se non en tãt que chascun le doit appliquer à son chastoy plus que à vitupere de son prouchain. Mais l'affection du bien publicque puet estaindre voz desordonnances singulieres, se les voulentez se contraignent en vng mesme desir de com-

mun salut. Et en souffrant leur fortune, & les vns vers les autres gardans pacience, puet à tout ensemble venir le bõheur que chascun veult querir par diuers remedes. Et puis que Dieu & nature vous ont creez plus parfaitz des autres choses qui ont ame, ne soyez pas plus desordonnez que les maindres bestelettes, ne plus negligens ou moins enclinez à vostre commune saluation, vtilité & deffence, que sont les mousches à miel, qui chascune en leur exain gardent leurs offices & leurs ordres, & mettent leur vie pour deffendre & entretenir leur assemblee & leur petite police, & pour garder la seigneurie de leur Roy, qui regne entre elles soubz vne petite rusche, que moult de fois, quant il est nauré en leurs batailles contre vne autre compaignie d'autres mousches, elles portent & soustiennent à leurs acsles, & se laissent mourir pour bien maintenir sa seigneurie & sa vie. I'ay assez ouy dire de vos tençons, pource vueil que à tant vous en surceez. Toutesuoies affin que en vain n'ait esté gastee vostre saison, ie ordonne voz raisons estre escriptes, à ce que chascun y congnoisse sa faulte par autruy, & que ceulx qui les liront effacent l'erreur de leurs cueurs, dont ilz se trouueront par leurs prouchains reprouchiez en la lettre : & que cy endroit n'ayez pas disputation haineuse, mais fructueuse.

Honneste protestation de l'Acteur, que non pour rauir vaine gloire s'est appliqué à compiler le present Quadrilogue, mais pour monstrer la sincerité de son affection qu'il a au noble Royaume dont il est extraict, & pour donner occasion aux liseurs de prendre fruict qui redonde à l'honneur & exaltation dudit Royaulme.

L'ACTEVR.

ADoncques me appella. Car assez pres estoye, ou i'auoye trop escouté. Si me dist : Tu qui as ouye ceste presente disputation faicte par maniere de Quadrilogue inuectif, escri ces choses, affin qu'elles demeurent à memoire & à fruict. Et puis que Dieu ne t'a donné force de corps, ne vsage d'armes, sers la chose publique de ce que tu peuz. Car autant exaulça la gloire des Rommains, & renforça leurs

courages à vertu, la plume & la langue de leurs Orateurs, comme les glaiues des combatans. Les personnaiges fouyrent adoncques de mes yeux, & le dormit me laissa. Si ay accomply de mon petit sentement les commandemens d'icelle Dame par ce present Escript. Et à chascun lecteur prie le vouloir interpreter fauorablement, & y iuger & congnoistre la bonne affection plus que la gloire de l'ouurage. Car ie afferme loyaulment, que le mouuement de ceste euure est plus par compassion de la necessité publique, que par presumption d'entendement, & pour prouffiter par bonne exhortation, que pour autruy reprendre.

FIN DV QVADRILOGVE.



DIALOGVS FAMILIARIS AMICI ET SODALIS

Super deploratione Gallicæ calamitatis.

AB ALANO AVRIGÆ EDITVS, ac nunc primum ex Ms. Cod. vulgatus.

AMICVS.

QVID te, *fidissime, præter morem tuum contristatum, aliorsum quàm te deceat vultu, vocéque deicit; vt iam non idem qui eras videaris? Est tibi vt bono ciui in plebem fama quod satis est. Apud Magnates fauor mediocris absque jactura est, studiorum industria, copiáque literarum; quibus animum regas, curasque soleris. Sunt amici, quorum vtaris consilio, rebusque fruaris; quibusque tecum, vt veri solent, omnia communia sint. Honoris & rei publicæ rebus neque relegatus es, neque onustus. Res familiaris, si animi tui modestiam expertus sum, tibi suppetit; vt neque te prætereat ad inuidiam, nec ad necessaria tibi desit. Eloquentiæ prudentiæque melioris plures sequaces, paucos æquales habes. Ingenuè natus es, egregiè vitam agis, nulli obnoxius nisi virtutis inimicis, quibus displicuisse vera laus est. Integer auo corporéque sanus es, si non tuarum abusu virium sponte insanias. Quo te igitur impetu exagitas? quid te maceras? quasi floridam ætatem ad senectutem intempestiuè præcipites. Cur, Atropos, festinas officium renitentis? Mors non lenta veniat, vt etiam raptim fila non perfecta rescindat. Age igitur, vt fortem licet virum: & vitam, quæ breuis est, decurre suauius. Clamat Tragicus,*

Dum fata sinunt viuite læti,
Properat vita cursu citato.

Hæc enim est pars nostra, neque habet ampliùs homo de labore suo sub sole, nisi vt benè viuat & lætetur.

SODALIS. *Ita loqueris, quasi fecisse ac dixisse ex æquo sit.*

AMICVS. *Non sic existimo, sed ad virtutem solitis viris rectitudo rerum facilitatem, iniquitas violentiam facit.*

SOD. *Homines sumus, intra nos bellum est innatum. Et quis est, qui semper victoriam ex hoste intestino retulerit?*

AM. *Non tu homo es, vt grex hominum fragilis, & multitudo paßionum secutrix: verùm, qua tu viros reliquos virtute exuperas, eadem animo imperes.*

SOD. *Vtinam talis mecùm sim qualis apud te! Sed qualescumque, homines sumus, non dij.*

AM. *Et si Deos immortales dignitate non attingimus, diuinitatis tamen participes & imitatores virtus facit.*

SOD. *Rectè putasti. nam qui heroicam pertingerent, cælestem vigorem diuinásque vires inuestiunt; vt Homericum illud de Hectore, quem Dei puerum nominabat: & illud Maronis,*

Credo equidem, nec vana fides, genus esse Deorũ.

Sed vbi quæso hodie tales?

AM. *Si non huc vsque, tamen quoad possumus imitamur.*

SOD. *Dicis vt fas est. Si verò par facis, id operæprecium est.*

AM. *Meipsum judicare, errare est. Id tamen vnum mihi arrogo, vt qualiscumque sim, lætus viuam.*

SOD. *Felix es, si non lætitiæ mensuram exuperes. Vita quippe jocundorum quasi via lubrica est. qui in ea graditur, ante se vadit; vt se cùm velit non retineat.*

AM. *Vbique periculum. verum in mœroris quàm in lætitiæ partem effluere incommodius est.*

SOD. *In vtrumque habet entrapelia modos, locos, & tempora. Tempus enim ridendi, & tempus flendi. Qui secus facit, non viri, sed ioculatoris vacat officio. Neque æquale in omnia, aut per omnes, medium virtutis: sed quod illo tempore deest, isto superfluit.*

AM. *Dixisti sanè. Sed quid vitæ modum commutaueris, ne me celes.*

SOD. *Vt sunt tempora, sic sunt mores.*

AM. *Inconstantiam prædicas.*

SOD. *Imò virtutem puto cum tempore morigerare animum.*

AM. So-

AM. *Socratem tibi obicio, quẽ virum morosum fama loquitur. Illi tamen inter aduersa & prospera similis vultus eademque frontis serenitas; vt cùm etiam cicutam mortis poculum iam hausisset, inter expectatam mortem desperatamque vitam hilaritate pari disputans persisteret.*

SOD. *Hominem producis modestissimum & beatum, qui rem priuatam æquanimiter semper habuerit: sed errore publicæ rei aliquãdo commotus est, vt suorum ciuium iracundiam & sibi mortem parauerit.*

AM. *Iam intelligo quid mouearis. In communi damno tibi priuatam mœstitiam comparas.*

SOD. *Et quis adeo ferrei cordis, aut ferino lacte nutritus, vt publicos casus non doleat?*

AM. *Scio doloris incitamenta & tibi & bonis viris superesse, & quibuscumque rem publicam saluam volentibus.*

SOD. *Quid igitur me accuses?*

AM. *Quia præter ætatem tuam & grauitatem tanti viri id agis, neque modum seruas.*

SOD. *In priuatis benè persuades. Sed publicos casus quis lacrimis æquabit?*

AM. *In omnibus ab extremis declinare, prudentis est.*

SOD. *Expecta paulisper, quæso. veterum volumináne legisse recordaris?*

AM. *Vtinam, tam intellexisse, quàm legisse meminerim!*

SOD. *Ex voluminibus illis te victum fatearis, si perlegeris quàm acerbo animo Deorum immortalium, & rerum publicarum iniurias maiores nostri pertulerint.*

AM. *In memoriam habeo.*

SOD. *Fatearis ergo necesse est, illis iniuriis non sibi iræ modum, sed impetus fecisse priores.*

AM. *Mentem capio, sed rem ipsam planiùs redige in memoriam.*

SOD. *In promptu est exemplorum copia.*

AM. *Quin vnum duntaxat.*

SOD. *Scipionem Africanum audisti virum clarissimum, cùm Hanibal triumphis iam intumuisset, & Romam obsidione conturbaret, quid egerit?*

AM. *I quo cœpisti.*

SOD. *Patribus spe destitutis, cùm de linquenda ciuitate iam*

consensissent, gladium medio in consilio præceps eduxit, publico ius-
iurando contestans, quemcumque de ciuitate deserenda postea locu-
turum, rei publicæ pœnas vitamque dare: tantóque furore fugitu-
ros viros retinuit.

AM. Legi, & apud Liuium sic habet littera.

SOD. Quo pacto ergo in consilio, vbi liber animus, vbi modus,
pondúsque seruantur, acrimonia tam vehementi vir inclitissimus
irruerit; nisi quoniam publicæ offensiones modum austeritatis hu-
manæ prætereunt, nec mœstè satis defleri, aut acriter vindicari suf-
ficiunt?

AM. Teneo.

SOD. Præterea, ex veteri Testamento signum habes, cùm in of-
fensione diuini nominis, aut legis suæ blasphemiam, vestes abscin-
dunt: quasi non solum agrè iniuriam ferre, sed ob iniuriam publicā
grauitate relicta insapire videantur.

AM. Iam conclusum teneo quod petisti. Sed nec iniurias, qui-
bus teipsum atteris, eiusmodi esse cognoui, vt tantos questus, tám-
que immoderatos gemitus excutiant.

SOD. Eheu! quæ docti simul & indocti, indigenæ & exteri,
confabulantur, tu quæris quasi nescias.

AM. Quid nesciam obmitte. Tu verò dic quod sentias.

SOD. Commune periculum ex naufragantibus qui ignora-
uerit?

AM. Ignorare communia mihi insipientia est; tibi scienti &
interrogato non respondere, indignitas.

SOD. Etsi

——infandum verbis renouare dolorem

Me moneas,——

pergam quò velis.

AM. Perge obsecro.

SOD. Nunquam hominibus vita magis onerosa, mors minus
timescenda fuit, quàm mihi, regnicolisque nostris, quibus vitales
spiritus tædiosa seruat dies. Et iniquum sidus ortum apparuit, cùm
rei publicæ gloria occideret. Felices, si anticipata vitâ, calamitates
rei publicæ præuixissemus: si morte præuentos nos fatum intuendis
malis eripuisset, aut in futurum ad meliora natales dies Lucina re-
seruasset. Sed quæ meliora speramus? Ætas nostra, quæ perditissi-
mos alit homines, nefandissimam posteritatem promittit. Si equi-
dem natura vis est insita rebus, ex similibus similia procreans, qua-

les nobis filios aut successores expectamus? Auream ætatem habuere priores, quam posteritas deterior in argenteam primò, in æream proinde vitiis commutauit. Nostra verò ætas tantis polluta sordibus, infamia fœtens, & puris animis exhorrenda, vix aliarum fæcibus comparata, stercorea dici meruerit. Fuit pridē apud nos Gallicum nomen gloriosum, apud ceteros venerabile. Nunc & nobis ipsi graues, & alijs ridiculosi sumus. Nostri maiores virtutibus & gloriâ suis antecessoribus hæreditauerunt, inuenta tenuere, auxêre retenta, aucta perfecêre. Nos verò prosperitatis nostræ prodigi, inuenta corrumpimus, & corruptionis inuenimus additamenta. Exarsimus bellis inchoandis, regendis errauimus, defecimus terminandis. Ciuilia bella quanto studio aluerimus experimur. Intestino tamen igni materiam sceleris, & malarum artium sulphura subministramus. O fragiles in perniciem Gallorum animi, ac in virtutem pertinaciter resistentes! Maiores nostros, alienosque populos virtute remissos olim bella corripuêre, nos corrupêre. Illa repressêre libidinem, hæc expressêre. Illa virtutem hominum excitauêre sopitam, hæc molliciem prurientem excitauêre. Aliena virtus in infirmitate perficitur, nostra autem in infirmitatibus infirmatur. Fuit olim, cùm nostra res publica floreret: Virtutis honos, & emeritos præmia, laudésque manebant. Nunc solæ diuitiæ precium sibi vendicant, paupertas exprobrabilis. Ex publicis priuata congerere, prudentiam dicimus. Commune æs artificio raptum iri, noua quædam hominum coniuratio est, in quam ante grauiata filios edoceant. Temeraria malignitatis aggressio, fortitudo vocatur. Exteriùs hostis expugnat, sed vitiorum pestis impugnat interiùs. Armis gloriam quærere, memoriámque sui longam facere, viri bellatores pridem cupiêre: signa, imagines, tabulas, & ex hoste spolia penetralibus affixa filijs relinquentes. Nostri verò temporis commilitones, incendia, cædes, stupra, rapinas, sacrilegia, fraudes, in memoriale turpissimum, & perniciosum spectaculum filijs derelinquunt. Verte in circuitu oculos, aures erige, & vndique fœda visu, audituque exhorrenda circumspicies. Publicè priuatimque omnes abutimur, ius iniuriamque permiscuè habemus. Præest publicis rebus ambitio, vt priuatis prosit. Diuina humanaque præter ordinem confundimus: vt crescant profana sacris auferimus. Quis verecundiâ scelerum rubet? quis iudicij metu terretur? Licere credimus quicquid libuerit. Sola pecunia colitur, & cudentis malleatoris opus adoratur. Et quem laborum finem consequi his artibus possumus?*

Quis his moribus debetur exitus? Incendium facesque parari nostris manibus intueor, quibus publica res ardeat; & Gallicis bustum miserabile, ruinæque flebiles, tanquam nostræ ignominiæ perpetua signa remaneāt. Cadūt bello Proceres, ruit patria, bella crebrescunt. Robur nostræ virtutis passim deperijt. funditus cadimus. Mecū ipse reputo, quicumque dies hos lætus agit, quasi qui patris funus decantans prosequitur. Sine igitur vt rei publicæ casum indigner. Et cùm res ipsa fletus suadeat, jocos ne frustra commoueas.

AM. Durúmne adcò manet propositum, vt secus quàm sentis non audias?

SOD. Imò obaudiam, & tædet & pudet, vt se tam tristibus lætitiæ nomen commisceat.

AM. In hoc emergunt sapientum animi, vt etiam dura modestè ferant.

SOD. Ego autem in hac re moderari, immodestiam puto.

AM. Tibi & reipublicæ quid commodi est, vt cum ea pereas?

SOD. Vtinam pro ea, non cum ea! Atque ego diuinam mentem imprecor, vt Camilli viri consularis olim sententia fuit, si quid in rem publicam nostram grandioris mali cælestia moliuntur, in caput hoc inque nostram familiam expleant; dum respublica meliùs habeat. Non enim Catone meliores sumus, quo nullus vir præstantior sua ætate vixit, qui rem publicam & libertatem offendi non ferens, Vticam profugus sponte interijt. Nec vita nostra Marcij Curcij militaris viri dignior, quam pro rei publicæ salute redimenda persoluit, cùm in profundam voraginem Romano foro eques insilijt.

AM. Piè dixisti. Verùm potius id enitaris, quo & communi, & tui periculo te eripias; & rei publicæ, dum locus est, consule.

SOD. Ita me mones, quasi in me spes publica sita sit.

AM. Imò veluti participem vtriusque fortunæ cum republica insisto, vt bono animo sis: ac cùm de rei perditione dubitatur, de animi consilijque salute agatur.

SOD. In hoc solo obsequi possum, vt condoleam.

AM. Verùm alios adhortari & verbo nosti, & animo vales.

SOD. Quid surdis canamus? Pauci ad rem publicam studia conuertunt, nulli seipsos rectè moneri patiuntur.

AM. Mirandùm loqueris. Ego autem opinor frustra bonis vti, qui sibi viuat.

SOD. Verax es. insuper & perniciosum ciuem dixerim, qui

publica negligat. Sed iam id commune vitium est, remque defendit hominum numerus, vt pro virtute habeatur, publicis detraxisse, quatinus priuatis addamus.

AM. *Errorem perniciosum puto. Nam quocumque priuatas copias in communem egestatem videris, ibi rei publicæ nomine deletum est.*

SOD. *Iam sentis quid mihi molestum sit. Hæc enim mali signa præsagimus.*

AM. *Signa hæc vtinam non verè præsignent. Nauis naufragium patitur, qui postea felix portum inuenit. Non semper mergit casus, quem perimit periculum.*

SOD *Congruè exemplificas.*

AM. *Mihi sic visum est.*

SOD. *Iamque exemplum in te retorquebo, si ad interrogatum hoc primum respondeas.*

AM. *Age.*

SOD. *Naufragæ nauis salutem quis speret, si remigia confracta, si malum incisum, velum fenestratum, gubernacula disproportionata habeat?*

AM. *Nullus.*

SOD. *Sane equidem naufragæ naui prædictis destitutæ nostra res publica par est. Prudentiam, quæ gubernaculis modum ponit, & medium ductu consiliat, nec intus habemus, & extra contemnimus audiendam.*

AM. *Absonum est. Nam omnia priùs experiri consilio quàm armis, & prudentiæ iudicio quàm fortunæ euentu, securos facit; maximumque rei publicæ firmamentum est, animus in consulendo liber.*

SOD. *Aliud quære tutamentum, hoc euanuit. In proximo est quòd Xerxes Persarum Rex suis euocatis loquebatur:* Vos equidem, *ait,* euocaui, ne solus fecisse viderer. Verumtamen mementote vobis parendum magis, quàm suadendum.

AM. *Magnæ calamitatis ostendis initium. Te autem de exemplo, quod superest, edicere gestio.*

SOD. *Absoluam paucis. Remigia primùm confracta gerimus, si temperantiam, quæ qualitates animalésque actus proportionibus & motibus æquat, mollitie, delicatisque superfluis dissoluimus. Fenestratum velum protendimus, si iustitiã aut fauore laxamus, aut stringimus liuore. Vt enim velũ ad venti quantitatem aut protenditur, aut minuitur, nauimque librat ad mensuram: sic iustitia omnibus æquabilis, & ad*

omnes commensurata, corporis politici conseruat æquitatem. Malum
incisum erigimus, si generosos viros bella prostrauerunt, aut virtutem
fortium animorum illecebræ moresque corrupti fregere. Nobis dum hæc
insunt, etiam salus ipsa saluare si cupiat, non possit. Desine vltra percun-
ctarj. Iam lacrimas excussit dolor, verbisque viam suspiria stringunt.
Stimulatur dictis abditus corde gemitus. Moderna prægrauat metus fu-
turorum. Prona est timori semper in peius fides.

AM. *Spem etiam, quæ vltima omnium deserit infelices, ne projece-*
ris. Sæpe enim salus fuit salutem non sperare.

SOD. *Fragile solatium, vbj omnia præter spem deficiunt.*

AM. *Certè & vera spes esse potest.*

SOD. *Imò, mera est.*

AM. *Dijs æqua potestas, vt olim fuit. Et poterit mitigari cælestis*
ira, & fortunæ vultus immutari.

SOD. *Probè dixisti, si mores communicaueris. Salustiũ audisti, quid*
dixerit? Si te ignauiæ socordiæque dederis, frustra deos im-
plores: irati, infestique sunt.

AM. *A parente meo in seniorum cœna tenui, & à puero doctus*
sum, graues discordias sæpè regna nostra vastasse, non perdidisse.

SOD. *Vtinam nunc pares!*

AM. *Illæ maiores & strepitu, & armis, & perniciosa vastitate*
feruntur, & horridiores bellis.

SOD. *In superficie judicas, & falleris.*

AM. *Cur fallor, tu judica.*

SOD. *Quæ tu narras virorum corpora, & patria, cultum vastitati*
dedere: hæc mores & animos arma sustulerunt. Homines bellis anterio-
ribus per ciconias deuicti sunt; hoc nostro ciuili bello virtus subcubuit, vi-
tiáque victoriosa triumphãt. Non enim hominũ morte regna pereũt, sed
quod humana impietas scelere tollit, generatione prouida natura restau-
rat. Neque dominia firmat corporum humanitas fragilis; sed cælica vir-
tus, quæ Dei donum est, & ab æternis orta sedibus, terrena stabilit: quan-
tamque partem suæ claritatis accipiunt, tantum & durationis à sua æ-
ternitate participant.

AM. *Profundè nimis inuestigas.*

SOD. *Profundus dolor grande ingenium facit, & duris in rebus ar-*
gutia maior?

AM. *Licétne amplius perscrutari, quid nobis præsens ciuile bellum*
plus quàm alia bella sustulerat?

SOD. *Apte ad materiam quæsisti quod & mœrorem prouocet, &*

questus lacrimosos aperiat.

AM. *Progredere vlterius.*

SOD. *Non rerum tanta jactura, quanta hominum; neque hominum, quanta animorum. Nos res, & populos, simulque consilium amisimus miseri.*

AM. *Consilium forsitan ad tempus reliquimus, non amisimus; dum ad id reuocata mente vertamur.*

SOD. *Vanis coloribus duceris, nec argumenti metam expectas.*

AM. *Fare quod superest.*

SOD. *Concede ergo paululum verbis moram, indè euagare quò velis.*

AM. *Tuum amodo sit dicere, mihi audire imperabo, donec sileas.*

SOD. *Habuere quondam Græci litteras & studia viuendi, sapiẽtiam, dicendi genus, & militandi disciplinam, quibus orbe subacto præcellerent. Illa eadem sustulit à Græcis Romana industria, & ad Romanos mundi gloriam, & populorum secum traxerunt imperium. Comes namque virtutis præclara potestas; & quò se virtus transtulerit, sequuntur imperia. Indè vt rerum vicißitudo est, litteras & studia Græcorum, leges vitæ, militiæque modum ab illis populis ad nos diuina voluntas, aut proauorum merita transtulerunt: illosque artibus virtutéque relictos tanta ex arce corruisse miramur. Floruit post illos nostra res publica, & in rebus pacis ac belli nomen magnificauit. Viros habuimus & corpore magnos, & animo fortes, sublimes ingenio, sermone graues, & opere magnificos: quos virtutis amor, & morũ compositio nobis genuêre præclaros. Eheus! ex rerum & morum mutatione fortunæ fauorem à nobis euulsum agnoscimus. Paruos etenim corpore homines, sed animo minores, intelligentia terrestres, verbis molles, & opere fragiles enutrimus. Negliguntur litteræ. qui sapit, sibi sapiat; & insapientia sua esuriet. Per fortunam & temeritatem ad rem publicam magistratus ascenditur. Vnicuique tantum licentiæ est, quantum audaciæ. Vndecumque habere, vitæ lex est; & disciplina militum, absque ordine quomodo libet euagari. Ex aliorum periculis nobis prospicere facile est: & qua virtutis penuriã priores corruêre, arbitrari nos stare dementia est. Fleuisse legi Philostratum Græcorum egregium quendam cùm Tullium in concione perorantem attendisset; quoniam Græcam eloquentiam vir Romanus exsuperabat. Non impiè igitur, qui rei publicæ bona velint, euanescentem virtutem defleant. Illa enim sola imperat, sola felices facit & securos populos. Iniqua numquam imperia retinentur diu. Solidum est quid-*

quid virtute roboratur. Et qui libertatem velint, rationi, virtutique seruiant. Iam dicendi finem facio. Si nos virtus fugit, ruina prosequitur.

AM. Perdoctè enucleasti nostræ fomenta calamitatis. Vnum expectabam, vt ex genere ad specialiora descenderes. Et cupio, mali tanti radix tenacior quæ sit, edoceas.

SOD. Ex sacris litteris habes, quoniam radix omnium malorum cupiditas, sub cuius nomine diuitiarum fames, & ambitus potestatis clauduntur.

AM. Id scio, quoniam auaritia latentium indagatrix lucrorum est, manifestæque prædæ auidissima vorago: neq; habēdi fructu felix, & cupiditate quærendi miserrima. Ambitum quoque noui, qui ventosam gloriam & honores ambiat immeritos. Ille pompa periculum, & magnitudine sibi casum præparat. Ille inuidiam nutrit degenerem, quæ maximis genita Palatijs, supremis semper rebus aduersatur. Sed in iustissimo quocumque imperio malos homines & ambitus reos, & auaritiâ corruptos olim inuenimus. Hæc enim vitia cum regnis annexata nascuntur. Aduersum hæc constituti sunt, qui publicè præsunt: quæ si tollantur, Magistratus, & Prætoris vacabit officium. Res eadem nunc est, vt pridem. Hæc ipsa pestis cum supremis certamen habet imperijs. Vincenda est igitur.

SOD. Rem faciendam loqueris, factorem omittis.

AM. Consularium virorum sollicitudo hæc est, vt vitia, quæ rem publicam opprimunt, ipsi reprimant.

SOD. Absurdúmne putas, vt qui victi sunt, de victoria contendant? Qui enim se ipsum cupiditate superauit mala, quo pacto aduersus cupiditatem victus rebellabit?

AM. Leges sunt, quæ vbi homines ingenio prauo præter æquum oberrant, pœna metúque in rectum callem reducunt.

SOD. A ligando lex nomen quondam assumpserat; sed vt lex sit nunc, vix legisse satis erit. Princeps ipse animata lex est, cuius æquitas leges viuificat, ac eadem mortificat Regentis iniquitas. Salubre populis iustæ legi est subesse: sed salubrius bono Rege regi. Sic qui rempublicam curant, ex lege bona optimam faciunt: cùm auctoritate statuentis adimplētis sequitur vtilitas. Mihi nunc, ob tuum de legum seueritate sermonem, in mentem venit quòd Anacarxis leges hominum telis aranearum comparabat, quæ paruas quidem muscas retinent alligatas; sed animalia maiora, telâ dissoluta, libera euadunt. Sic exiguis hominibus legis pœnam soluere imperant, qui sibi ipsis soluendæ legis licentiam vsurpant.

AM. Vehemēter admiror, si vera loqueris, virorum impudentiam.

SOD. Rem

SOD. *Rem in oculis habes, coram est, & vsu iam velut concessa præterijt.*

AM. *Ast ego interea, quæ de re publica præcipiuntur, id in primis teneo, vt nemo honestè præsit, qui non iustè.*

SOD. *Idem sentio. Sed ridiculosa res est, & turpe rei publicæ spectaculum, si viri polluti in sublime residant, quasi eorum vitia spectanda in circuitu populis exhibeantur. Viuit exemplo mobile vulgus, moresque & fortunam potentum prosequitur. Nec instituta tam rectè imprimunt edito, quam vita gubernantis exemplo. Quòd si maiores propriæ dignitatis vitiatores sint, erunt alienæ integritatis corruptores. Minimus quisque qui peccat, sibi peccat. Sed quorum vita cæteris imago est, cùm peccauerint, omnibus peccant.*

AM. *Omnes ad rem publicam capescendam anhelant, ad virtutem pauci. Ideo plerique rem publicam absque virtute attingunt.*

SOD. *Quidquid inueniant, publica non quærunt, quicumque sine virtute communem induunt majestatem.*

AM. *Forte euenit, vt in commune bonus sit, qui etiam priuatis vitijs irritatur.*

SOD. *In hoc comparata est natura bonorum, vt nulla bona inuicem dissideant, aut malo consonent. Mala malis possunt esse contraria.*

AM. *Rectè conceditur. Sed ex vna virtute aliam sequi, non est consequentiæ necessitatis. Ad temperatum esse non sequitur esse iustum, neque qui iustus ideò fortis.*

SOD. *Proteruè euadis, neque tamen respondes. Ex Logicis elementis didicisti, quòd ad vniuersalem particularis sequitur, non econtra. Qui ergo in commune bonus est, ad particularia prauus esse non potest. Recto gradu per virtutem ad rem publicam iter ostenditur. Ideò virtutis officium publicæ rei beneficium præuenire necesse est. Dum enim proprijs affectibus vir non dominatur, aliena quo pacto moderabitur? Propterea bonis parentum doctrinis optimi viri, ex optimis autem viris commodissimi ciues efficiuntur. Et ex commodissimis ciuibus probatissimos erigi licebit, quorum moderamine res publica felix crescit, & felicior perseuerat.*

AM. *Commune rerum morumque velamentum est, & eo vulgariter vtimur, quòd armorum strepitus leges exaudiri, ac vitiorum, quæ bello geruntur, frequens copia virtutem exerceri non sinunt.*

SOD. *Peccare volentibus quidquid placet persuadet, & qui ve-*

recundiam flagitiorum reliquère, à peccati* tegimen mendacai sumunt.
Leges eo deffendi præstantius oportuit, & acrius obseruari, cum ve-
hementiùs ferè impugnantur. Virtutem augeri studiosiùs licet, vbi cum
vicijs certamen agitur. Neque sine contrarietate virtus splendebit, cùm
circa difficilia sint ars & virtus. Ex insensatis sume iudicium. Nam v-
num contrarium alterius iuxta positione roboratur. In bello ob eam
rem leges rigidissimas, & acerrima virtutis incitamenta nobis exempli-
ficauêre priores. Taceo quòd paruis in rebus spreta militaris disci-
plina grauissima supplicia decreuerit. In quibus enim maximum
peccandi damnum sequitur, supplicij maximi metu prouidissimè
peruenitur.

Am. Obsecro, dum rei dignitas, otijque tempus conueniunt, quia de
optimis ciuibus sermonem traxisti, vti, qui rei publicæ præsidia sint, quos
tu optimos ciues & rei publicæ dignos designes, edoceas.

Sod. Qui diuina colat, humana moderetur, vacet honestis, iusti-
tiam seruet; neque se sibi, sed publicæ rei natum attendat, hunc ego me-
ritò Magistratibus præficiendum dixerim. Non enim imperia per se
subsistunt, sed à Deo est omnis potestas. Nouit quæque secta cæleste a-
liquid venerari, thura adolere, sacrificijs numina placare. Et quicum-
que diuinæ maiestati religiosè constanterque famulantur, alijs faciliter
imperant. Modestos nihil præcipitat. Tenax honesti nullis tenetur il-
lecebris. Iustus & nemini nocens, & cunctis officiosus erit. Et qui
publicis curis mentem animumque dederat, iam seipsum exuens
vniuersalem virum induit, non homo vnus, sed omnis in omnibus
effectus.

Am. Pulchrè de moribus optimi viri disseruisti. Sed paulisper
obsecro in rei publicæ cura moremur. Illic enim & scire vtillimum, &
delectabile perscrutari. Dic igitur, quibus in rebus publici Zelatoris opus
eminebit.

Sod. Si & bona patriæ auxisse, & mala in se transferre vo-
luisse studuerit. Illi etenim felicissimi viri, quos ante commemorauimus,
qui sibi mortem pro rei publicæ vita quæsierunt, in vnius hominis interi-
tu omnium parauere salutem.

Am. Difficillimum illud, & rarissimæ virtutis opus. Nam vni-
cuique innatum est, dulcem vitam quamlongissimam seruare.

Sod. Patriæ patribusque numquam satis datum esse potest. A
patria & parente vitam accepisti, vitam debes: quin vitæ pericu-
lo strictius alligaris, vt rei publicæ felicitatem quàmmaximè du-
raturam serues. Hac enim lege bella licent, hoc mortis genere

ſingulari viuit res publica. Et quam fugimus, patres noſtri dixêre glorioſam.

AM. *Noſtris moribus aliena res eſt. Vt homines viuunt, ſic loquuntur. Viuere cupimus omnes diutiſsimè. quare aptiſsimè de hîs, quæ viuendo fiunt, colloquemur.*

SOD. *Infeliciter viuit, qui vitam communi damno redimit: & honeſta mors beatiores efficit, quàm turpis vita.*

AM. *Non eadem hominum corpora, neque par ingenium vt olim. Præſens ætas & alios animos dedit, & alia patitur documenta. De hîs dico opus eſt quibus ſit * facta locus.*

SOD. *Quid tunc me dicturum velis, quod non ſis auditurus?*

AM. *Noſſe velim qua in re preter vitæ damnum, viri virtus in commune luceat.*

SOD. *Exteriorem fortunam quæris, & exteriori bono tibi ſatisfaciam. Qui enim ſibi parcus eſt, vt amplitudo rei publicæ ſequatur; hunc ad modernos mores comparatum ſupremè laudauerim.*

AM. *Paucos habet hæc ſecta diſcipulos.*

SOD. *Doctores olim multos habuit, & fuere qui proprijs detraherent, vt publicis adderent. Alij ſuæ domus, ſuæque familiæ ſpreuerunt augmenta, vt in commune detrimenta vitarent. Valerium Publicolam ſpectes, qui proprias ædes apparatumque comminuit, ne publicæ rei fieret oneroſus. Si verò de gloria, quæ virtuti vicinior eſt, exempla velis, Fabium habes Maximum Conſulem, qui oblatum filio Conſulatum repulit, ne eadem familia frequentia Magiſtratus antecelleret.*

AM. *Remotiſsima, & noſtris Gallis ſtupenda producis. Id enim maximè negas, quòd maximè volunt.*

SOD. *Et hij minimè volunt, quòd maximè debent. Quo enim quiſque maiora cepit ex publico, maiora debet.*

AM. *Tanta ſuauitate animos irretit honoris ambitus, quaſi oſſibus cohæreat. Eo more cuncti viuimus, vt omnes ſibi maiora & meliora quàm alteri velint.*

SOD. *Nemo bonus ſibi meliora putabit, quæ rei publicæ deteriora ſunt.*

AM. *Vt ſunt mores, ſic opiniones. Sunt, qui dum ſibi benè eſt, rem publicam malè habere non credant.*

SOD. *Ego vice verſa exiſtimandum cenſeo, dum res publica malè*

habeat, nulli benè esse. Quis inter conuiuas splendidè epulatus, purpureis stratis insidens, odoratus aromate, musicis lenitus, in cadente domo lætum se felicemque dixerit? Quos honores saluos tibi credas, cùm patria pereat?

AM. Dicent, Salutem rei publicæ multi volunt, nostræ verò familiæ nos soli studemus. Vndecumque rei publicæ salus erit, in nobis solis spes nostra. Nobis igitur maximè, dum locus est, prospiciendum.

SOD. Affectatam ignorantiam respondes. Qui enim sedes excelsas tenaciter cupidéque seruant, eas sæpius improuidè turpiterque perdunt.

AM. Respondent, Quod aduersa feret fortuna patiendum erit. Interim verò dum prospera est, vtamur, aiunt. Et si obniti prodest, dum quis nobis diuitias, honores & magistratus auferet, vitam auferat.

SOD. Hucvsque satis est mihi. Omnia fortuna & affectatis desiderijs, neque ratione regi fateris.

AM. Sic vitam instituit hominum numerus; & vt animosum quoddam opus laudant, successúque gaudent operis.

SOD. Vera est Tragœdi sententia, prosperum ac felix scelus virtus vocatur. Sed nemo se tuto periculis tam crebris offerre potest. Quem sæpe transit casus, aliquando inuenit.

AM. Nil de se non existimat fallax gloria, vt qui honoris splendore euanescit, se sibi securum seruare pollicetur, quasi fortunæ imperet.

SOD. Saltem quos præsens fallit gloria, aliorum ruina præterita prætereat.

AM. Cantio futurorum nulla est, præteritorum multa obliuio. Solus præsens agitur dies. dum tutè prætereat alterque succedat, fortunam vicisse putamus.

SOD. Putásne hoc prudentis viri officium esse?

AM. Imò & moderna sapientia prædicatur id agere, vt homines tempus prætereant, viuantque cum tempore.

SOD. Caueant eos ne tempus prætereat. Non rectè ambulat, qui viam ante se longè non prospicit. Et qui semitas residui itineris minus considerat, patietur offendiculum: quoniam exitus rerum metui, vera prudentia est.

AM. Alterius temporis homines alterum viuendi genus adinueniunt. Vt mores & leges hominum inter plagas terrenæ rotũditatis variantur, sic cum tempore altero altera est vita.

SOD. *Fluunt tempora, fortunæ locorum commutantur, alterantur homines. Sed prudentia illa directrix, & auriga virtutum, rerumque mediatrix, manet incommutabilis, semper eadem, æterna, immensa, diuini vigoris; sine qua rebus humanis esse consistentia non potest, & si ab hominibus deseratur, in se tamen integra perdurat.*

AM. *Antiquam prudentiam descripsisti, nouam inuenimus. Tua virorum rei affectus ad qualitatem bonique mensuram coæquat. nostra verò, vice versa, res & rerum fines ad nostra desiderabilia commēsurat.*

SOD. *Fallax, & fragilis, atque ficta est illa versutia, quam tu prudentiam dicis: hæc homines sui ignorantia in mortes turpissimas praua arte perduxit. Per eius tramites impij aulas Regum conscendunt; eosdemque, cùm deserit, in profundissimas carcerum tenebras demergit. Hæc gradus facit, quibus ad horrenda spectacula, & spiculatorum secures ascendatur. Cuius exaltatio præcipitium est, summitas ruinæ, principium honos, vulgi improperia, finis frequentissimus, mors inhonesta.*

AM. *Quæstiunculam vnam, si te non grauat sermonis prolixitas, insuper oro vt dissoluas.*

SOD. *Non mihi Delphicum oraculum, vt ad omnia respondeam.*

AM. *Si non quantum difficultas exigit, saltim quantum sufficit facultas, edoceas.*

SOD. *Docere sapientibus & doctis concessum, cunctis autem iuxta opinionem dicere.*

AM. *Non sententiam expecto, sed disputationem.*

SOD. *Tu verò dic quid dubitas, ego quid sentiam.*

AM. *Videre mihi videor confinia regna hijsdem vitijs laborare, prauisque artibus homines vbique malignari: neque tamen tantis affligi pœnis, aut similis ruinæ prope esse. Si igitur vera dixisti, cur pari peccato eadem supplicia non respondeant?*

SOD. *Quid apud exteros agatur, judicat Deus. Nos verò quæ sentimus judicemus.*

AM. *Attamen ita fama habet, & nos aliorum populorum scelera audimus, sentimusque nihilominus prosperari eos.*

SOD. *Os in cælum ponis, & testa mare conaris exhaurire; cùm de judicijs immensæ diuinitatis contendas. Extollit sæpiùs, vt deprimat: in altum tollit iniquos, vt profundiùs præcipitet: patitur prosperari, vt improperia justiùs infligat: bellis & pestibus terram prauis hominibus expurgat, ad sanitatem.*

habeat, nulli benè esse. Quis inter conuiuas splendidè epulatus, purpureis stratis insidens, odoratus aromate, musicis lenitus, in cadente domo lætum se felicemque dixerit? Quos honores saluos tibi credas, cùm patria pereat?

AM. *Dicent, Salutem rei publicæ multi volunt, nostræ verò familiæ nos soli studemus. Vndecumque rei publicæ salus erit, in nobis solis spes nostra. Nobis igitur maximè, dum locus est, prospiciendum.*

SOD. *Affectatam ignorantiam respondes. Qui enim sedes excelsas tenaciter cupidéque seruant, eas sæpius improuidè turpiterque perdunt.*

AM. *Respondent, Quod aduersa feret fortuna patiendum erit. Interim verò dum prospera est, vtamur, aiunt. Et si obniti prodest, dum quis nobis diuitias, honores & magistratus auferet, vitam auferat.*

SOD. *Huc vsque satis est mihi. Omnia fortuna & affectatis desiderijs, neque ratione regi fateris.*

AM. *Sic vitam instituit hominum numerus; & vt animosum quoddam opus laudant, successúque gaudent operis.*

SOD. *Vera est Tragœdi sententia, prosperum ac felix scelus virtus vocatur. Sed nemo se tuto periculis tam crebris offerre potest. Quem sæpe transit casus, aliquando inuenit.*

AM. *Nil de se non existimat fallax gloria, vt qui honoris splendore euanescit, se sibi securum seruare pollicetur, quasi fortunæ imperet.*

SOD. *Saltem quos præsens fallit gloria, aliorum ruina præterita prætereat.*

AM. *Cantio futurorum nulla est, præteritorum multa obliuio. Solus præsens agitur dies. dum tutè prætereat alterque succedat, fortunam vicisse putamus.*

SOD. *Putásne hoc prudentis viri officium esse?*

AM. *Imò & moderna sapientia prædicatur id agere, vt homines tempus prætereant, viuantque cum tempore.*

SOD. *Caueant eos ne tempus prætereat. Non rectè ambulat, qui viam ante se longè non prospicit. Et qui semitas residui itineris minus considerat, patietur offendiculum: quoniam exitus rerum metui, vera prudentia est.*

AM. *Alterius temporis homines alterum viuendi genus adinueniunt. Vt mores & leges hominum inter plagas terrenæ rotũditatis variantur, sic cum tempore altero altera est vita.*

SOD. *Fluunt tempora, fortunæ locorum commutantur, alterantur homines. Sed prudentia illa directrix, & auriga virtutum, rerumque mediatrix, manet incommutabilis, semper eadem, æterna, immensa, diuini vigoris; sine qua rebus humanis esse consistentia non potest; & si ab hominibus deseratur, in se tamen integra perdurat.*

AM. *Antiquam prudentiam descripsisti, nouam inuenimus. Tua virorum rei affectus ad qualitatem bonique mensuram coæquat. nostra verò, vice versa, res & rerum fines ad nostra desiderabilia commẽsurat.*

SOD. *Fallax, & fragilis, atque ficta est illa versutia, quam tu prudentiam dicis: hæc homines sui ignorantia in mortes turpissimas praua arte perduxit. Per eius tramites impij aulas Regum conscendunt; eosdemque, cùm deserit, in profundissimas carcerum tenebras demergit. Hæc gradus facit, quibus ad horrenda spectacula, & spiculatorum secures ascendatur. Cuius exaltatio præcipitium est, summitas ruinæ, principium honos, vulgi improperia, finis frequentissimus, mors inhonesta.*

AM. *Quæstiunculam vnam, si te non grauat sermonis prolixitas, insuper oro vt dissoluas.*

SOD. *Non mihi Delphicum oraculum, vt ad omnia respondeam.*

AM. *Si non quantum difficultas exigit, saltim quantum sufficit facultas, edoceas.*

SOD. *Docere sapientibus & doctis concessum, cunctis autem iuxta opinionem dicere.*

AM. *Non sententiam expecto, sed disputationem.*

SOD. *Tu verò dic quid dubitas, ego quid sentiam.*

AM. *Videre mihi videor confinia regna hijsdem vitijs laborare, prauisque artibus homines vbique malignari: neque tamen tantis affligi pœnis, aut similis ruinæ prope esse. Si igitur vera dixisti, cur pari peccato eadem supplicia non respondeant?*

SOD. *Quid apud exteros agatur, judicat Deus. Nos verò quæ sentimus judicemus.*

AM. *Attamen ita fama habet, & nos aliorum populorum scelera audimus, sentimusque nihilominus prosperari eos.*

SOD. *Os in cælum ponis, & testa mare conaris exhaurire; cùm de judicijs immensæ diuinitatis contendas. Extollit sæpiùs, vt deprimat: in altum tollit iniquos, vt profundiùs præcipitet: patitur prosperari, vt improperia justiùs infligat: bellis & pestibus terram prauis hominibus expurgat, ad sanitatem.*

AM. *Sed & boni quamplures simul intereunt cum pessimis.*

SOD. *Qui in sua iustitia moriuntur, in æternitate viuunt.*

AM. *Quid? si soli impij morte tollantur, & diuina iustitia magis elucebit.*

SOD. *Nescis quòd iustitia sua occultauit ab hominibus, & velut abyssum multam fecit illa, vt lateant. Raro enim in oculis eiusdem hominis peccatum & pœna. Et qui vidit peccatores gloriari, aut pati iustos; forsan morte præuentus nec horum supplicia, nec illorum præmium aspiciet. Lento enim gradu ad vindictam procedit Deus, & ad remunerandas justitias dissimulator est. Expectat enim horum pœnitentiam, illorum autem constantiam longè probat: sed in publicis offensionibus commune flagellum suscitat Dominus. Hos occidit, quia peccauerunt; illos, quia non se opposuere peccantibus. Hos è medio tollit, vt contagione peccatorum non putrescant: alios iustitiam sectantes corrigit, non vt culpam puniat, sed vt ad vitandam culpam præmuniat. Curans medicus cum putridis humoribus bonos vt plurimum simul expurgat humores: debilem reddit patientem, vt illum postea in vigorem nouum reformet. Sic quid cogitet Deus super regna, ignaros homines relinquit. Comedunt hi & bibunt, & in pace sua gloriantur. Et ecce repente venit ira Dei super eos, & mala quæ non præuiderant. De regnis igitur exteris quid argumentaris? quanquam ab omni virtutis ordine nos longiùs abesse crediderim, qualescumque tamen sint, idem Deus est qui nos affligit; illos autem sustinet, ne cadant. Sed dum venerit tempus visitationis suæ, si peccauerint in eum, & substraxerit brachium suum ab eis, erunt similes nobis. Tempora verò & momenta judiciorum Dei in Patris potestate sunt, nec est nostrum scire aut indagare.*

AM. *Peccauerunt maiores nostri, & afflicti sunt per tempora: non tamen prope ruinam adducti, de qua in principio nostræ locutionis lamentabaris.*

SOD. *Reuersi sunt, & misertus est eis. Nos in peccatis nostris veterescimus. Pœnitentiam eiecimus de cordibus nostris, & non est rubor in fronte nostra. Propterea forsitan ejecit nos Deus à facie sua, & auertit oculos vt non videat, obturauitque aures vt non intret in eas noster gemitus. Vide quoniam gentem Iudæorum elegit olim sibi Deus in peculiarem populum, deditque eis benedictionem super omnes gẽtes, & pepercit iterato iniquitatibus eorum. Tandem verò pœnituit eum, & reliquit eos vt perirent in adinuentionibus suis, & nunc in seruitutem vagantur super faciem terræ. Nos autem, qui præ cæteris Christianorum populis maiora sumpsi-*

mus de manu Domini, si Dei timorem ingrati deponimus, maiori nos ipsos supplicio dignos damnamus.

AM. *Et quis adeò petulans, aut sibi ipsi confisus erit, vt Deum non timeat?*

SOD. *Quæ nos ignoramus & spernimus, quomodo metuemus?*

AM. *Ignorare Deum qui nisi mentis inops poterit, à quo viuimus, mouemur, & sumus? Fide enim & timore Dei Regum nostrorum thronus fundamentum accepit; eundemque seruata religio hæredibus confirmauit. Dicant Clodoueus, Clotarius, Dagobertus, Pipinus, & Karlomagnus huic veritati testimonium, qui cùm fide & deuotione Reges ceteros praecellerent, majestate imperióque meruere fieri celsiores. Antiquorum fuit sententia, quoniam facilè imperium hijs artibus retinetur, quibus ab initio partum est. Est igitur difficile retineri imperium, si contrarijs artibus innitamur. Si enim oppositum in opposito, & propositum in proposito.*

SOD. *Patres nostri honorauerũt quæ nos ignoramus. Propterea non immerito metuendum, ne veniat super nos illud Apostoli,* Quia non probauerunt Deum habere in notitiam, tradidit illos Deus in reprobum sensum.

AM. *Castigati forsan reuertemur, agnoscemus eum, & ignoscet nobis. Dat enim sæpiùs intellectum vexatio.*

SOD. *Ecce iterum atque iterum plaga magna, & horrenda belli strages super nos, & fugimus eum; neque reuertimur ad percutientem, vt misereatur, & cesset manus sua.*

AM. *Spero quoniam dabit pacem post vulnera, & agnoscemus quia misericors est, neque secundum iniquitates nostras retribuet: sed in multitudine misericordiarum saluabit nos, vt sciamus quoniam vana salus hominis.*

SOD. *Vtinam atque vtinam mihi protrahatur mors, quousque iam incognita pax è cœlo adueniat. Si autem longè sit à nobis, pro munere id postulo, vt hæc mihi dies postrema sit, & quod meditatione præcogito, oculis non videam.*

AM. *Belli tædium, pacis incitamentum est. Vastitas Prouinciarum, stragesque hominum bella constringit: quasi qui materiam igni submoueat, vt extinguatur.*

SOD. *Si bella fastidimus, bellorum primùm fomenta fastidiamus. Bella enim propter seipsa non mouentur, sed propter concupiscentias hominum: quæ si reprimantur, bella reprimi necesse est.*

AM. *In ore hominum est, quoniam vtraque ex parte bellantium pax optatur.*

SOD. *Nomen pacis quis abnegabit, quo in terris nihil suauius resonat? Sed in rebus ipsis analogia est, & quæ nomine conueniunt re aliquando dissonant.*

AM. *Imò verbo & facto pacem & volunt & perquirunt.*

SOD. *Diuinum spiraculum est, si concordantibus in bonum animis cōmunis pax, vniuersalisque tranquillitas ordinata petatur.*

AM. *Ita aiunt, & hæc communis vulgi lætitia est.*

SOD. *Incerta, infirmáque vulgi credulitas, cui rumores animos faciunt, eiusque iudicium simul cum fortuna imitatur.*

AM. *Etiam inter Magnates & Satrapas ita asseritur, & ab hijs in populum fama descendit.*

SOD. *Fallere aut falli non credis homines, qui Palatia regunt, in quibus mendacia nascuntur.*

AM. *Res ipsa docebit.*

SOD. *Desiderij magnitudo spem reprimit. Id cùm studiosiùs opto, timidiùs expecto.*

AM. *Si pacem voluerint bellantes, quis resiliet vt non sit?*

SOD. *Scio pacem omnes velle sibi.*

AM. *Habeant igitur.*

SOD. *Id aduertat Deus, sed regno & rei publicæ pax sit.*

AM. *Et hij sibi pacem desiderant, & illi. Conueniant igitur, & erit pax.*

SOD. *Paralogisas, & à secundum quid ad simpliciter fallaciam facis.*

AM. *Dixisse parum est, si dicti rationem non subiunxeris.*

SOD. *Infirma consequentia est: volo mihi pacem, ergo volo pacē.*

AM. *Peccatum paralogismi tu ipse, qui nosti, manifesta.*

SOD. *Perspicuum est, si pax quæ sit rectè attenderis.*

AM. *In communi intellectu accipio, quod subtilius est à te expectabam.*

SOD. *Pacis ignorantia miseriarum notitiam facit. Quicumque pacem dum habent negligunt, quasi felicitatis dissipatores posterius cum labore requirunt, quod cum desidia perdiderunt. Bella concitare facillimū, sedare quid difficilius? Lata via quæ ducit ad bellum, sed strictissimus, remotus, & obsitus angustijs exitus. Propterea sapientum mos est in pace metuenda bella præuidere, in bello paci necessaria cogitare. Et vt diffinitiuè intelligatur, Pax est con-*

cordantium

cordantium in bono animorum ordinata tranquilitas. Quicumque autem quærentes quæ sua sunt, non quæ rei publicæ, ambita quietè retinere, & concupita indefensè possidere studuerint, hÿ sibi pacem, imò suam pacem pertractant: non autem veram pacem, quæ in bonum concordes animos conciliat, & ordinem rei publicæ in harmonia debitàque proportione componit. Est enim pax rei publicæ sanitas, & debita partium communitatis inuicem habitudo. Et velut corpus humanum in sanitate perdurat, cùm inter qualitates & humores temperamentum, quod ad iustitiam Medici vocant, & proportionis harmonia complexioni seruantur: sic incolumis rei publicæ status perseuerat, si partes quæque ad totius bonum legitimos ordines teneant, & neutra alterius locum aut officium vsurpare præsumat. Ex pacto in bonum vniuersale particulares concordarent animi, & cùm id potissimè intenditur, ad singularia bona per eum facillimè deuenitur.

AM. *Vno dumtaxat verbo mihi satisfeceris, si ostendas, cùm ex particularibus bonis commune bonum conflatur, cur per particularia bonorum desideria ad commune bonum non rectè incedatur.*

SOD. *Syllogismum falsigraphum componis, cùm intellectu principiorum deficias. Ex particularibus enim bonis propter se acceptis nihil vnum conficitur, quoniam contraria nulli vmquam tertio conueniunt. Bona verò priuata propter se quæsita contrarietates & bella faciunt, cùm à diuersis petantur quæ vnico competant. Ex particularibus verò bonis ad commune bonum ordinatis resultat bonum publicum. Si autem ad eum ordinentur, necesse est vt ipsum in intentione præcedat, & priuati boni desiderium velut participatiuum subsequatur.*

AM. *Satiasti animum, & de re ipsa doctè disseruisti.*

SOD. *Angit mentem nimis fortunæ disparitas, quæ paci, quã tu prædicas, rectè non conuenit.*

AM. *Pax tantæ perfectionis est, vt omnibus & semper conueniat, omni tempori omnique fortunæ consonet: quidquid eam attigerit, partẽ suæ mansuetudinis faciet, velut mirra odorifera, cuius solo contactu sibi commixta redolebunt.*

SOD. *Aliud est dare pacem, aliud accipere.*

AM. *Quisquis donet aut accipiat, habere maximum est.*

SOD. *Scio expedire vt habeatur, habendi modũ difficile habeo.*

AM. Res ipsa, tempusque modus docebit. Nam & victoribus pax vtilis est, & victis necessaria. Hij commodè concedunt, illi necessario petunt.

SOD. Victoribus melior pacis conditio. Habent vnde ad votum accipiant, & vnde pro imperio negent.

AM. Fortunæ leges illegitimas non nosci, dat sæpè vincere, cùm victoria vti negat. Tunc quoque magis inuestiganda pax victoribus, cùm eius arbitrium in eorum manu est. Fugax namque, & dominorum commutatrix est victoria; victoremque à victo superari, fortunæ iocus est. In mentem venit Hamonis illius Carthaginensium peritissimi sententia, qui, cùm Hannibal, grauissimis prælijs Romanos viribus spoliasset, vrbemque armis cingeret, in Senatu Cartaginis perorabat, vt ad petendam pacem Legati Romam mitterentur. Nunc, ait, petendi nobis vtilitas, cùm apud nos maneat donandi facultas. Spreta autem eius oratione, & fortuna Carthaginensium euersa est, & ciuitas. Volat dubijs victoria pennis, incerta quo resideat. Longo labore quæsita breui spatio retinetur. Xerxem Persarum ducem potentissimum, qui mare nauibus obumbrauerat, fluuios equorum potu siccauerat, montes abruperat, æquora pontibus subiecerat, vna cimba vix saluum reduxit. Troia succensa breuem lætitiam, flebilemque victoriam Græcis attulit. Nam & terris sparsi sunt, & æquoribus jactati, tantoque ex numero vix tandem reliquiæ superfuere.

SOD. Mirum, si adeò inconstans est victoria, quomodo apud hostes nostros tanta diuturnitate retineatur.

AM. Eam cur victoriam appelles, quæ victoribus vt victis angustias incommoditatesque contulerit? Crede mihi, etsi patriam vastauerint, si oppida subripuerint, si acies prostrauerint, agendo tamen passi sunt. Terra nostra armis oppressa est, sua gentibus atque virtute destituta. Hijsque tandem sic fuit sua preciosa victoria, vt qui nos à principio cum quadraginta millibus inuaserunt, victores tamen vix cum sex millibus pugnent.

SOD. Parum refert cum paucis, aut cum multis vincere, dum tamen vincant.

AM. Vincendo consummuntur, neque maioribus eorum victis rebus frui licuit. Concedit nobis suæ victoriæ modus, vt benè de nobis ipsis confidamus.

SOD. Quis benè confidet, vbi victi sunt animi, & præter pacem nihil iam spei habemus, quæ in ambiguo est?

AM. *Quod in fieri est, incertum habetur donec fiat.*

SOD. *Dictorum opinio est facti fides.*

AM. *Fiet, & credes.*

SOD. *Post rem, secura est affirmatio, ante rem fallax.*

AM. *Si incredulus manes, alij patere vt credant.*

SOD. *Rumores edicta facis.*

AM. *Imò quod verè dicitur, verè refero.*

SOD. *Verba sequeris, ego rem aspicio.*

AM. *Sine me aliquantisper in spe pacis solari.*

SOD. *Vana spes, quæ dolore redimitur. Memini, & scio, quotiens nomen illud pacis me fefellit.*

AM. *Dic igitur cur non esse pacem suspicaris?*

SOD. *Sed tu dic in quo pacem sperauerim, cùm nemo ad pacis principia studiosus sit.*

AM. *Durus es, & nimis exasperans.*

SOD. *Caue ne tu facilitate nimia decipiaris.*

AM. *Dic quæso, pacis quæ principia putes.*

SOD. *Si nos qui in bella proiecere mores abiecerimus, hoc pacis fundamentum est. Si tenuerimus, etiam habitam pacem corrumpemus. Nescis, quia pacis comes iustitia? Quocumque iustitia progressa sit, sequitur pax. Nescis, quòd iustitiam in particularibus desiderijs cæcam dirigit veritas? Has fœdere diuinæ prouidentiæ colligatas, nec fortuna vincere, nec humana poterit astutia separare.*

AM. *Sunt æquissimi viri, neque omnes fortuna temporis abstulit. Hÿ magistratum accipiant, & ceteros opere & exemplo ad vitæ temperamentum reducent.*

SOD. *Manlius Torquatus quid responderit audisti? Cùm vrbe corrupta moribus decretum sibi Consulatum abnegasset:* Ego, *ait,* neque mores vestros ferre queam, neque vos meum imperium. *Sic forsan probatissimus quisque nostri temporis poterit respondere.*

AM. *Quid igitur expectamus? Quis nos manet exitus, vno tu verbo argumenta conclude.*

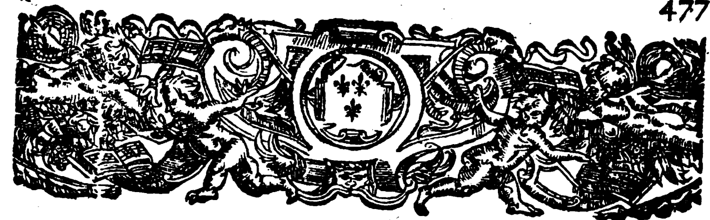
SOD. *In Deum refero sententiam. quod ab eo decretum est fiat. Si pacem nostram voluerit, etsi hominum desideria resistant, fiet. Ab eo plaga fuit, ab eo solo speranda medicina. Quidquid laborent hominum ingenia, à Deo est regnorum tranquilitas. Donum enim cæleste pax est, & supernæ beatitudinis quædam in terris imago. Cesset igitur*

nostra disputatio, agamus quod nostra interest, vt dispositione sincera pacis capaces nos exhibeamus, & exorandæ paci deuotos, & suscipiendæ non ingratos.

AM. *In eandem incido sententiam. Ad quietem nos somnus euocat. Vale, frater.*

SOD. *Et tu ipse vale, & nos in communi pace valeamus.*

FINIS DIALOGI.



ALANI AVRIGÆ EPISTOLÆ.

De detestatione belli Gallici, & suasione pacis.

EPISTOLA I.

VSquequo dudum, inuictissimi Gallorum principes, & longa clade contriti populi; vsquequo bella ciuilia producetis? Non dum satis vobis compertum est quàm infestis animarum periculis & rerum incommodis intestina bella gerantur? Iam enim non futuræ vastitatis metuenda damna prædicimus? sed præterita præsentiaque cernimus exhorrenda. An ne satis bellis ciuilibus concessum est, vt iam pœnitentes humanitatis nostræ recordemur, & lachrymas nostris miseriis simili pietate donemus? Redeant apud se corda mortalium, vt quod in cæteris euenisse perhorrent, sibi suisque futurum pertimescant. Viros enim vidimus, quos longa ætas inueteratique labores Gallicæ gloriæ famosos pepererant, in cruenta cadauera computruisse, vnamque necasse diem quos varia loca & anni prolixiores educauere sublimes: bellorum autem stragem, depopulatas vrbes, studiorum desertionem, Ecclesiarum sacrilegia, stupra virginum, vxorum adulteria violenta. Et si nostros animos non terreant partinaces, nostra tamen tandiu contaminari tellus non sufferet. Taceo prægnantes abortiuos fœtus fame & inedia non ad vitam, sed ad vtriusque mortem peperisse. Paruulorumque mortes prætereo, quos cum non esset qui panem frangeret, languor & clamor in fimo iacentes extinxere. Quantas populorum strages pestis subsequuta, morbidaque lues & fames magnorum comes indiuisa malorū ferro sustulerint, is indicet qui*

*mortes

pagos inhabitatos, campos steriles, solitudines in plateis, viasque
vepribus clausas inuenit. O intestina rabies, belli familiaris ne-
fandißima scelera! quam variis nos calamitatibus inculcatis? Ne-
mo enim sanæ mentis non intelligit, quãto ex felicitatis apice deci-
dimus: neque pius patriæ zelator lachrymas continebit, si & præte-
ritæ beatitudinis recordator, præsentisque nostræ miseræ confusio-
nis comparator existat.

Discite viri, quos bella ciuilia sollicitant, quos ibi fructus, quod
vitæ præmium, aut animæ meritum comparastis, vbi iam magni-
ficorum Galliæ Principum Procerumque strenuorum splendidißi-
ma serenitas. Eheu! quos in opulentis palatiis vobis pax ostenta-
bat illustres, eorum plurimos bella domesticis excitata gladiis in
carcerem, aut in mortem detruserunt: quorum casum Gallicæ re-
giones tantis defensoribus orbatæ deplorãt. Grauia siquidem dam-
na sunt, nec nostris seculis reparanda. Sed non parum mœroris
fortuna nostris fletibus adiecit, cum studiosos virtutem literasque
colentes aut gladiis occubuisse, aut sparsos bellis, & furore pro-
fugos inspicimus. Et quam ferro vitam sustulerunt, claudunt
doloribus, non relicturi qui eadem claritate perluceant: cùm eis
docendi locum, cæteris discendi spacium ciuilia bella non relinquãt.
Et veluti lampadis lumen cùm olei fomenta non succedunt, simul
oleo deficiente consumitur: sic cum doloribus extinctam doctrinam men-
dicabimus ad exteros, quam de nostrorum studiorum fontibus accepe-
rant. Sentient, proh dolor! Ecclesiæ, fideique robur illa in parte detrimen-
tum, & regia palatia, iuraque fori spoliata consilio durius ingemiscẽt. Si
verò rerum iacturâ moueamur, quis paternos agros auctos, quis lares
aut igne succensos, aut vastitati ferisque relictos non defleat? Quis sibi
quicquam proprium, aut fortunæ substantiã suis securus liberis reserua-
bit? Id saltem cum publica fortuna dolendum, quod nostris spoliis hostilia
regna ditentur: quodque laborum ope parta, conseruataque vigore, ma-
nus aliena nostris auferat ab oculis. Pigeat adeo ciuilibus bellis paruisse, vt
cùm nostras hostis ipse prædatur diuitias, gloriam irrideat: & qui dudum
cæteris nationibus terrori stetimus & horrori, prædæ ridiculoque simus
indecores. Sentiant populi, quid ciuilis hæc insania belli contulerit: & iam
nil præter amissam libertatem inuenient, quam non nisi cum anima quis
amittit. Quisquis proculdubio bellis exarsit ciuilibus, ita se instituit, vt &
securitate careat, & solita libertate priuetur Neque in tam intestinis dis-
cordiis tutum refugium, aut durabile consilium est: quod non ipsius vio-
lenta conditio incertum faciat, & caducum. Non alius est apud quietos

populos seruitutis ingressus, aut miseræ captiuitatis apud miseros initium, quàm bellis certare ciuilibus. Nam & in his, quibus non intellectus, sed naturalis virtus imperat, penetrantur dispersa, vnita verò sua connectione seruantur. Hoc testantur experimentorum certitudo, Philosophorumque sententia. Hoc amplius ipsa confirmat verbi Dei nunquam irrita veritas, quæ regnis in se diuisis desolationem minatur, domorumque ruinam. Nutrix si quidē imperiorū & publicarū rerū concordia, cuius alimonia paruæ res crescunt: at ex aduerso discordia res maximæ dilabūtur. Satis, immò & plusquam satis huius rei flebile testimonium afferunt nostræ calamitatis indicia: vt non exteriora, vetusta quoque perquirantur exempla. Attamen quia in re nostra sæpius odio, seu fauore præpediti sumus: libeat ex prioribus aliquid reminisci, quo nostræ infelicitatis exitum curiosius caueamus.

Clarissimas orbis vrbes, validissimos potentatus, & imperiosissima regna, quid nisi solus ciuilis furor euertit? Concussit sæpè regiones hostilis incursus, & vastitati iugoque submisit: quo proiecto, easdem in pace fortuna restituit. Sed alto à culmine ruinam trahere, ac prosternere funditus, intestinis furoribus reseruatum est. Bello forensi frenantur, aut commutantur: sed non tolluntur dominia. Sola vero ciuilis rabies venenum est, quo rei publicæ vita necatur. Troianas opes, & ineluctabile regnū Dardaniæ, cuius fatum decem annorum obsidione dilatum est, nihil eruisset, si virorum animi concordassent: cuius reum sceleris transfugam Calcantem Græcorum partem sequutum, & vrbis secreta pandentem arguit historia. Neque desunt, qui Antenorem Venetorum & Paduæ, Æneam quoque Romanorum patres, tantæ proditionis sontes accusant. Fingunt poemata, quibus vtilitas sententiarum verborum suauitati miscetur, ab Agenoride Cadmo cœpisse Thebas, dentibusque iactis serpentinis nascentes ciues nascendo mutuis ciuilibus gladiis corruisse. Hinc si allegorica veritas ex figmento trahatur, non aliud accepimus documentum, quàm veneno serpentinæ seditionis radicitus infectos in stragē facile ruere. Hoc ipsum illius euersio ciuitatis firmauit. Cuius rei amplitudo, & nominis gloria serpentinos mores ferre non sustinens, fraternis aciebus odijsque prophanis Etheoclis & Pollinicis extincta est. Si Romanos libet attendere, quos mundus habuit exemplaria probitatis, quid aliud Cæsaris & Pompeij bello quæsitum est, quàm Romano sanguine campos fluentes humentibus oculis intueri? ac cæsis patribus, strato, Senatu, vrbe polluta, ordine turbato sacratissimi Consulatus, & violata libertate, crueto subseruisse victori: nec nō ex liberiori olygarchia & polycratica, aristocratico timori subiacere. Sed & Catilinæ artes, Cetegique dolosæ

cōiurationes, & Gracchorum Drusorumque semper repullulans populare dißidium, Marianaque scelera, ac ciuilis semper recidiua contagio, caput orbis vrbem mundo tremendam, propè solitudinem inque vastitatem deiecerunt. Periculum ex alijs sibi facere, prudentis est. Verum si nostrorum Annales attendamus, nunquam VVandalos, Gothos, Saxones, aut Dacos, quorum populos Gallicum robur expauit, agris Francorum excubasse nouimus, nisi cùm per belli ciuilis rimas intrarunt. Habet intus odij domestici fragor alternæ corruptionis elementa: sed pacis seminaria non desinit habere, quæ naturæ virtute sæpius reuiuiscant.

Heus tu, ô homo! si quid in te natura potens fœcũdumque clima reliquit, si ab auis non degeneras, redeat in priscos mores effrena feritas. Atque vt Adam post peccatum nuditatem fragilitatemque cognouit, quo lapsu cecideris agnosce, prouide quo lapsurus, & patriam dum licet fatis aduersantibus eripe. Tu verò mentis in conspectu pia meditatione præpone chari pignora sanguinis, natos dulces, & propinquorum lachrymas, lacesßitamque patriam pacem manibus complosis hortari. Nec mirum, cùm vicinæ regiones & Gallica damna sentiunt, & deplorant. Vesanæ siquidem mentis est, domesticorum auelli blandicijs vt hostium verbis minacibus contremiscas: at inter aduersos domi captiuitatem, & exilium in patria pati, cùm tuorum liberales amplexus effugeris. Adde vbi aures obturaueris, pacique restiteris induratus, exitus quis te manet: quid ex te natis nasciturisque filijs perpetui mœroris pater impius adiicias. Huius tam prophani ministerij ad manes proculdubio brauium reportabis, quod truncatam forsan insepultumque cadauer animæ supplicium, æternum famæ opprobrium scriptis verbisque maledictione posteritatis duraturum conflabis: & patriæ parricida in te, in tuo nomine proleque lues, quod pertinax ipse commiseris. Si vero casus, imo erinis (luctatorem verius dixerim) adeo perniciose mentem opusque duxerit, vt iram in tuos inque patriæ viscera ferro vindices, turpißimam laudem & flebile gaudium tibi parabit inhonesta victoria: vt cum stridentibus gladijs fraternum cruorem effundas, si non tigride natus es, natura tibi lachrymas excutiet. O infelicißima victoria, quæ victoribus plus quàm victis incõmoditatis angustiæque contulerit! O vilißimum nefandumque triumphum, quo qui vincit, virtute famaque cadit: vt cùm rempublicam persequitur, cum ea inglorius degenerque pereat. Habuerũt instituta Romanorum, & ex libris legimus, nullos vnquam Duces inter eos ex ciuili certamine honorem retulisse triumphi, quicquid fortiter animoséque gessissent. Non enim rectum putauerunt sanguine suorum ciuium partam victoriam læta pompa solemnique ritu recolere: sed intra animos suorum casum & reipublicæ

publicæ

publica dolere pericula. Quis furor est, bellis ciuilibus, impacataque vita velle senescere: & mortem, quæ naturam prope est, arcescere proprius?

Videre mihi videor tria fuisse ciuiliũ bellorũ semper initia, quæ populos mersere potentes, & nos in eas fortunæ angustias adduxerunt. Gallicæ quædã potestatis celsitudo suprema, grauis opibus, & gloria tumens; conteptrixque Dei, & potẽtiæ aspernatrix alienæ, suo pondere ruinã præparauit. Sic enim crescendi detrimentique modũ immensa diuinitas rebus instituit, mundanorumq; vanitatibus illudens excelsa deprimit, cõprimit inflata: & quæ nec alijs deferunt, nec sibi sufficiunt, nec bonitatis ineffabilis largiflua dona cognoscunt, ad Dei timorem suique noticiam conterendo reducit. Nascebatur inde, quæ res ardua consequitur, inuidiæ rabies, põparum ambitus, & dominandi cæca cupiditas: quibus inter plures vnius sub colore regni potestas ambigua vacillabat: quo nullum futuræ confusionis certius indicium.

Nulla *quippe* fides regni socijs, omnisque potestas
Impatiens consortis erit.

His artibus publico sub colore arma priuatis affectibus induimus, partes sequuti quisque suas odiis exarsimus infandis, quibus neque palacia, neque ciuitas, neque oppidum, neque cella monachalis, aut pastorale cessit tugurium. Sed iura sanguinis, parentum reuerentiam, thori consortium, mensæ contubernium, partialis cõtagio penetrauit. Quo iure, quaue iniuria parteis quisque suas tutatur conticeo, ne vulnus tangendo tumescat. Sed si cui peruersa fuit aut infidelis intentio, boni speciem simulauit. Nulla enim extrema facinora in publicum emergũt, nisi boni simulacrum induerint. Pulmentorum sub sapore sorbentur toxica, ipsum venenũ auro bibitur: nempe malignãdi praua semper industria vices æquitatis assumit, vt cùm nomine placeat, re noceat. Processit & demum in nostræ cladis cumulum petulans insolentia, quæ patriæ mores patrumq; instituta corrumpens, primum virtutibus bellum indicebat. Namq; vt opes ociumque lõgua pax auxerat, sic virtutis studium mollicies ipsa minuebat. Cœpêre luxu omnia effluere, neque delicijs neque cultui modus esse: aut scelerati cuiusquam virtuõsique distinctio, nisi quam nitor vestitus oculis ostẽtabat. Et hæc animos delicata cõsuetudo penitus eneruauit, suasitque luxus opum populator vile nefas: quod inhonestum ocium, ac virtutis negligentia perpetrauit.

Iam pax incognita, iam abundantia sterilis, temporumque tranquillitas damnabantur, lubricatique animi in facinus fragiles, in rerum ordinumque nouitate proni mutatione feruescebant. [Sic cùm stare-*

*Additũ ex Ms. Cod.

PPp

mus cecidicimus, sic pacem fastidiendo bellis incidimus: & oppugnata virtute, nostris vitijs obruimur.] *Quid moror? Accessit his tempestatibus hostis antiqui bellicosa feritas: siue hanc nostri mores nostraque discordia prouocauit: siue nobis diuina maiestas addidit in flagellum, Henricum, loquor, inter Anglos nuper regnantem: quo nullus proposito durior, acrior armis, vindicta rigidior, in probos immitior, attentior in diuitias nostris annis visus est. Et vt nostræ miseriæ summam paucis complectar, fuit hæc nostri fundi calamitas, quod moribus intus corrupti, inuicem intolerabiles, infesti crudelesque propinquis, in hostem fugaces, in facinus flagitiumque præcipites, diuinis humanisque legibus aduersi, Deo odibiles, & Angelorum custodijs inuisi, ex errore in lapsum cecidimus. Id quidem nobis lucri fecimus, vt apud nos viuamus miseri, apud exteros autem habeamur abiecti. Enimuero quanta vis amicitiæ concordiæque sit, ex dissensionibus atque discordiis percipi potest; & iam nostra damnatione didicimus, quod pulchra pax & secura tranquillitas vitam felicem efficiat. Hanc igitur æquum est potioribus votis optari, quam errore noxio non impune fastidimus.*

Excutite ergo, viri, excutite fraterno sanguine manibus madentes gladios, & iungite dextras. Lachrymas osculaque miscete, venientem vnanimes suscipite pacem: & cùm in limine est, atque ostia pulsat, pessulum non obdatis. Desinat iniuriarum quisque reminisci, vt suæ publicæque salutis recordetur. Vtinam obliuiosa caligine tegeretur quicquid odiorum athleta sæuiens exercuit, & lethæis poculis vt leue somnum abluatur! Adest tempus, offertur occasio, & iam placidis circumuolat alis gratissima pax, quærens vbi primum insideat. At belli ciuilis seminaria ipso belli fragore confracta sunt, prostrata est illa Gallicorum altitudo ventosa; & gloria prope puluerem reducta est, quæ sublimes inflatosque animos in Dei contemptum, alienæque potestatis spretum, & virtutis ignorantiam deduxerat. Belli ciuilis artifices quamplures, & capita, suis artibus, ipsisque ciuilibus armis deleti sunt. Et quod tertiũ erat cõtagionis exordium, luxum in ærumnas, delitias in anxietatem, & copias ad inopiam bellorum atrocitas, aut, vt verum loquar, diuina correctio reduxerunt. O immensa & ineffabilis Dei prouidentia, cuius incomprehensibilia iudicia, & viæ inenarrabiles! Id demum in tuis exacerbationibus signum pietatis accipimus, quod & nos corrigendo dirigas, & dirigendo salutis viam simul atque serenitatis virgam ostendas. Quid enim cum populo tuæ maiestatis iram prouocanti mitius egisse potuisti, quàm Regem saluasse superstitem, & fortunæ sæuienti, ausisque furialibus in eum nocen-

di negasse licentiam, quatinus edoctus præteritis futura prauideat, nostræque pacis stabilimentum existat? Cæterùm, quis ingratus abnegat, quod nobis misertus iudicium propiciationis ostendas? cùm virgam furoris tui Henricum illum Gallicæ genti tremendum confregisti, vt ex eo non nostra potestate, sed tua virtute, sine Gallica manu, Gallica tamen tellus triumphet. Cesset oratio præteritis euagari, & lacrymas fortunæ dare. Amodò futuris consulere cùm necessitate cogimur: aggrediamur virtutem. Cessit diminutus hostis exterior, & bellorum primordialis ipsa materies, ipseque Deus nostræ concordiæ clemens aspirat, si non pertinacibus animis nostræ paci nostræque saluti resistamus. Nobis natura regem instituit, lex stabiliuit, & diuina miseratio cladibus eripuit, vt dispersiones nostras congreget. Et quos in varias partes diuersa traxit affectio, in verum hæredem natura legeque regno petitum conscientia recta conciliet. Dementiæ siquidem opus, & perditissimum inconstantiæ genus censetur, Regem aspernari liberalem, vt tyrannicæ ditioni subseruias. Papæ! perniciosum periculum fragileque certamen in se constituit, qui naturæ renititur. Hæc haud dubium iure suo violenta reducit. Nullum enim violentum perpetuum. Quinimo repetunt proprios quæque recursus, redituque suo singula gaudent.*

* *spiritusque nostra*

Eya, viri Gallici, quid nostræ paci morã facitis? Fauet Deus, natura mouet, Rex euocat, res ipsa temporaque congruunt. Soli restant animi, quos si tam sacro operi negat impietas, lapso tempore natura trahet. Ac belli tædium & ærumnarum impatientia pacem velle compellent, cũ forsan Deus & fortuna negabunt. Tunc qui nos virga correctionis percussit Altissimus, induratos pacique rebelles, ac clementiæ donis indignos malleo perpetuæ indignationis confringet. Gentibus enim, quæ bella volunt, per Prophetam imputatur dissipatio, vastitas quoque & contritio in viis eorum, quia viam pacis non cognouerunt. Adhuc si cæli motus, siderumque perpetuos decursus attendimus, ea pace regi constabit, quibus sempiterna vita deputata est. Hanc solam in terris habere possumus, sine qua beatos esse non liceat, & quæ paradisi similitudinẽ mortalibus ingerat & figuram. Quicquid præterea mens agitet, aut cæca molitur nostra mortalitas, huc tendimus, & nostris laboribus pax fructus est, & meta tranquillitas. Finis enim belli pax, neque bellamus vt bellemus, sed vt pacem viuentibus optandam consequamur. Ratione recta pacem quærimus, sed humana passione à pacis semitis per bella deuiamus.

Indicet igitur pacis amator, quibus deuiis is aberret, qui pacem perse-

quitur. Ille siquidem per vulnera & mortes pacem longe fugientem perquirit, effugat operibus quam votis euocat. Ac ille modestiæ & * humilitati sese dare facilis est, quam lucrifecisse summa victoria est. Nemo enim nisi victor bellum pace mutauit. Quin etiam olim summum illis gratitudinis beneficium ferebatur, qui pacem ferro petitam ingenio atque industria placabili componebant. Et cùm vitæ precio, corporisque supplicio quæreretur, pia suasione æquanimiter aderat comparata. Ea pietate Sabinæ mulieres Romanæque coniuges vtriusque sanguine permixtos paruulos inter acies ordinatas cùm porrigerent, iam vibratos gladios cohibuère, pacemque communibus lachrymis concesserunt. Et vt * intimius nostrorum exẽpla moueant, ex Annalibus recolimus Clotildem Francorũ Reginã inter Clodouei suosque filios bella sedasse ciuilia, quibus regni latitudo à Rheno vsque ad Rhodanũ vastabatur. Simili merito nostræ paci conferant iura sanguinis, & vtrorumque permixta cognatio, si non à natura prorsus nosipsos efficiamus alienos, animis discordamus, sanguine iungimur. Idque restat, vt cordis duritiem ad sanguinis vnitatem reformemus; ac si nostri non miseret, saltim patriæ natis nepotibusque communibus misereścamus, quos nostra bella miserendos relinquent.

*humanitati

* vicinius

Sed breuitatis amor imperat, vt orationis decursum restringamus: primum tamen visuri, quæ sit illius pacis conditio, quæ tantis studijs nobis inuestiganda prædicatur. Hoc autem potissimum siue præceptum siue monimentum affero, vt ad Deum pacis auctorem nostræ pacis quæratur initium, à quo necis vitæque momenta dependent. Si iratus est furor eius, quis pacem sperabit? si nos percutit, quis nos proteget? si captiuos despicit, quis à captiuitate liberabit? Pauens tremensque pertimesco, ne manus eius adhuc extenta sit; quia non est reuersus populus ad percutientem. Quid autem scribat Hieremias attendamus: Quis miserebitur tui? quis contristabitur super te? aut quis ibit ad rogandum pro pace tua? Tu dereliquisti me, dicit Dominus. Nec minus pace intrinseca opus est, vt à passionibus, ira, odio, fauoreque liberi, animos aptemus ad pacem, & quam adeo piè petimus, dignè consequamur. Non enim est pax impijs, sed in patiente dispositio agens agit. Sunt ea propter regulanda desideria, restringenda odia, affectus frenandi, & legi rationique parendum. Iamque fortunam non sequamur, sed virtutem & nostros mores, non ad tempora, sed ad æquum rectumque componamus. Absurdum enim pacem his artibus moribusque quæri, quibus bella concitata sunt. Nam principia contrariorum liquet esse con-

traria. Constat autem vbi superfluitate morbus incœpit corporibus, contraria parcitate curari. Eo pacto necesse est, si pacem volumus, vt paci contrarios caueamus abusus, & fortes animos atque viriles constantias induamus. Non enim muliebribus votis Dei parantur auxilia, sed vigilando, consulendo, benè agendo, prosperè omnia cedunt. Vbi vero te ignauiæ socordiæque dedideris, frustra deos implores. irati enim, infestique sunt. Enimuero diuina miseratio iam placata nostram conspirabit ad pacem, si mentes concordiæ capaces inueniet. Dabit desuper non fictam pacem, non suspectam, non odiosam: sed quæ est concordantium in bonum animorum ordinata trãquillitas. Hæc enim est, qua nihil curiosius quæri, nihil præstantius obseruari, nihil dulcius inueniri liceat. Hac felici tranquillitate quiescimus, hac boni finem quærimus, hac rerum ordinem morumque seriem conseruamus.

Verumtamen huius speciem fictæ quidem & adulterinæ paces accipiunt, quæ pacis titulum nomenque mentitæ, re dissonant. Has velut Scyllam & Carybdim & Sirenes in exitium dulces, & in naufragium suauiter detrahentes vitandas annuncio. Primam siquidem simulatã dicimus pacem, quãdo quis pacem loquitur cum proximo suo, & occultè ponit ei insidias. Secundam appellauere quidam affectatam, quam qui volunt, simul & quæ sua sunt appetunt: neque suos affectus ad pacis necessitatem, sed pacem ad sua desideria metiuntur. Ambas nostri videre dies, quarum ingressus vana exultatio, sed flebilis exitus merito nos efficit cautiores. Tertia verò pax imprecata est, cùm quis exemplis crudelibus, mortisque terrore virorum corpora tacita, sed non corda subiecit. Et hanc Syllana rabies Romæ consecuta est, cuius titulo se pacis auctorem Sylla sæuiens appellauit, cùm trucidatis Marianis eius in conspectu Roma sileret. Parisiaque tellus eius pertulit insaniam, cùm diebus abominandis manus impia cruentas secures in mortem exercebat, lingua verò pacem extollendo clamabat. Sic eo rerum turbine verba factis, mentes mentibus, & omnia omnibus discrepabant. Tantopere rerum vices & ciuitatis illius fatum omnia miscuerant. Illas obsecro non velut paces consequamur, sed tanquã bellorum latibula fugiamus. Forsan enim harum satellites venient, & dicent, Pax, pax: & non erit pax. Iure nequaquam licito bellum amittitur, nisi titulo iusto, recta intentione, necessitate, & Principis auctoritate concessum sit. Simili iudicio ad restaurandam pacem affectio publica, animus in consulendo liber, indulgentiæ largitas, & Principis or-

dinata potestas exiguntur. Si est idcirco pax ipsa tranquillitas or-
dinata, si ad pacem ordinata potestas vires habeat præci-
puas, ab vno illius ordinis series effluet, & ad vnum caput, vt
Principem atque Regem ordinata multitudo nicessario reduce-
tur.

Igitur bone Rex, quem fortuna tenellum periculis euulsit, & du-
ris exercet laboribus, patientia vince dementiam, temeritatem cle-
mentia reprime. Nam & aues cæli prædones, & feræ nemorum
mansuetudinis atque humanitatis vsu domantur, vt pugnis insi-
deant, veniantque vocatæ. Tua enim res agitur, & quo tibi maior
iustæ pacis vtilitas, cuius regno debitor effectus es, eo cura præstatior
inuigilet. Vos autem Principes & Proceres, qui hucusque sparsi
bella timetis, & pacem negligitis, reuocate animos, ac si præesse vul-
tis in populos, pacem in subsidium, aut arma in regni præsidium as-
sumatis. Non enim vobisipsis præestis in populos vel subditos: sed vt
Regi parere populoque prodesse valeatis. quod si spernitis, & simula-
ta fide temporibus obsecundatis; neque pace frui, neque bello claros
fieri licebit. Sed auferet Dominus forsitan partem vestram, & ve-
lut truncos inutiles, & qui frustra terram occupant, radicitus ex-
tirpabit. Eos autem, quorum integra fama, & fides infracta
tanta tempestate permansit, non nostra oratio, sed sua virtus hor-
tabitur. Ex fine siquidem opus meritum sumit, resque laudem: &
cùm ceteræ virtutes collaudentur, sola perseuerantia coronatur.
Aliorsum vos tanti Duces certaminis, & commoti Principes, stu-
diosiùs aggredior, atque adiuro per immaculatæ Virginis miseri-
cordiam salutarem: si quid apud vos regia domus gignendo, pa-
triaque fouendo meruerit, animos ad pacem conuertite, viresque
nimium patriæ damnis exercitas in hostes exteros diuertatis. Per-
niciosus enim reipublicæ vir alitur, qui eius detrimento sui desi-
derij supplementa comparat, aut quicumque pacis aut publicæ re-
staurationis amorem odiis postponit iniquis.

Nonne & viros grauis pœna sequuta est, qui gentes pacificas
bellis infestauere forensibus? Hoc Alexandri venenum, Darij cur-
rus lacessitus, Antiochi vermiculosa putredo, mugitus Nabuchodo-
nosor, Cyri sanguinolenta submersio, Crœsi patibulum, Hanniba-
lis sua manu commissum homicidium, Holofernis muliebre iudi-
cium, Aman suspendium, & Cæsaris stillis ferreis stipatum consi-
lium docuere. Vbi verò tyrannos, extraneaque arma mouentes

supplicia dira concutiunt; quid natale solum impudenter conturbantibus à Deo præter tormentum durissimum, opprobrium vile, exitusque vitæ damnatissimus parabitur? Qui verò iniurias odiaque patriæ charitati condonant, & animos ad pacem moderantur; vita tuti, & honesta morte digni redduntur. Vobis autem Consulibus & Cleris Principes & populos hortari liceat in doctrina sana, in verbo veritatis, in charitate non ficta: & paci Regique contradicentes reuincere. Audi verò, miserande populus, cui pax nutrix est, & beatitudo tranquillitas: excutere de puluere miserandæ seruitutis, naturalem cognosce dominum, pacem disce pati. Iustè etenim obedire regemque sequi, cui gradus maxima dignitas est, atque suprema securitas. Sed mutationibus orbisque dominiis inclinare, instabilitas est, quam merito consequitur pœnalis infelicitas. Fortasse iccirco condolendum præteritis, & futuris consulendum est. Melior enim tarda pœnitentia, quàm repentina subuersio.

Ad te postremum stilum conuerto famosa ciuitas, obtestorque viscera, si quid tibi gloriæ est regni sedere Galliæ caput, & nominis maiestatem consequi; non te meretricio prostituas alieno. Non ciuitas peccatrix olim merearis appellari, quæ iustitiæ cultrix, & veritatis origo prædicabaris in orbem. Iam sola sedere incipias, & plena populo delitiis abundabis. Compatere pollutæ famæ, ac desolationi tuæ cōdoleas: & oculis in te conuersis tui casus teipsam pœniteat. Tantum pacem velle tibi salus erit, volendi quoque & consequendi facultas simul, cum te præueniat regis pacem offerentis gratuita voluntas. Habeo in promptu quo resurgas, si non pertinacia teipsam ruinæ damnaueris. In te demum Virgo puerpera nostra finalis flectatur oratio. Vosque sancti Martyres Dionysi cum sociis, quorum sanguinis effusione Gallica tellus Christianæ religioni consecrata est, deuotis mentibus obsecramus, eam, quam non potest mundus dare pacem, apud pacis auctorem non in nostris meritis, sed in suis miserationibus impetrate. Et cùm te Dei genitricem, Gallicæ gentis patronam, vosque Martyres nostræ fidei collocamus Apostolos: deditas vobis sedes; solemnia templa, cultusque deuotos, arcete à periculo: ac pacis patrocinio gregem vestrum in portum salutis dignis suffragiis perducatis. Amen.

Inuectiua contra ingratum Amicum.

EPISTOLA II.

MALVISSEM *tecum de beneficiis quàm querimoniis contendere, vir ingrate; & in laudes tuas faciliùs calamus effueret, si non tua opera opponerent. Sed nihil aliud quàm inuectiuam scribere tibi tua me inhumanitas coegit, quam ex intimo in alienum, & ex grato in ingratum videor commutari, aut vt rectius loquar simulatione ignoratam opere agnosci. Hoc enim solum gratitudinis tibi debeo, quod tandem teipsum manifestasti, ne vlterius fiducia tui fallerer, cum satis sit fidem irritasse priorem. Agis non vt amicum, sed vt te decet: & meipsum doces ad amicitiæ capescenda fœdera cautiorem. Contempsisti non me, sed teipsum: neque ego à te tam contemptus, quàm tu contemptibilis, qui tam fortunatus non agnoscis quàm miser & afflictus. Totiens obsecrasti mihi prosper * Dei deis. Ego tibi oppresso ope consilioque affui, te postulantem non exaudire nesciui. Me audire iam tædet & pudet te, cùm dolens tuos aspexi dolores: & tristem me despicis, præsentiam tuam negas. Ego tibi vitam & quicquid viribus & ope poteram tuæ necessitati exhibui. Certe non alienus factus es, sed ad te ipsum redisti, & qualis esses tandem mores ostendêre. In me tantum alteratio est, cui alia nunquam fuit de tua integritate opinio. At tuæ mentis habitus non inimicus est, sed detectus: & si mores tui te mihi subtrahant, conscientia tamen ingratitudinis monet, eo quòd inuitus me vides, quo gratitudinum mearum cogeris reminisci. Parui existimas forsitan fragilitates meas. Ego vero eas tantopere caripẽdo, quod & si exiguæ sint, multa tamen processere charitate. Qui enim quantum posset egisse volet, si non quantum vult potest, plus quàm potest egisse videtur. Dedignarer recitatione in te beneficia enarrare mea, ne potius ea irritare quàm detegere viderer. Sed digna est illegalitas tua cui referantur: & vt apud Terentium est, Istæc commemoratio quasi exprobratio est immemoris beneficij. Quamquam enim à benefactore commemorari beneficia indignum sit, indignius tamen suscipientem obliuisci. Est enim animosis in mentibus curialitatis impensæ facilis obliuio, sed susceptæ longa memoria: ac obliuiosè accepta gratitudo actorem repetit, & suscipientis neglectu indignata seipsam reduci cupit in memoriam.*

Non

Non mireris quod tibi impropero, sed mireris teipsum qui amicitiæ meæ improperium facis, & me recordari commones quod agnoscere negligis. Præsumis me debito fecisse, quod amore feci: & de te omnia putans, iuri tuo meam liberalitatem imputas. Certè non tibi natus sum, & quanuis auctoritate fungaris, ego vt tu natu liber liberè viuo: nec amare non amantem scio, aut vrbanus esse contemnenti. Nusquam ego fortunæ libens seruiui, sed amicitiæ: quæ vicissitudinem si non operis, saltem voluntatis habet. Satis in me exuberasse credis, si me vides. Si mihi porta pateat tua, pro magno haberi existimas. Sed non sic vitam contempsi, vt eam tuæ vanitati debeam: nec adeo pompæ proximus esse placet, quòd tuus pedissequus dici delecter, tuumque simulachrum pronus adorem. Et quantuluscunque homuncio sim, aliquam mihi partem honestatis ascribo: quanquam & si fortuna non foris ostentat, intus auferre non potuit. Dum mihi desunt res, non deest animus. Ac si quod fortunæ donum non meum, sed mecum est, tollere poterit. Quicquid autem ex virtutis studio excerpsi, meum manet, tantillum quantillum est. Nec eo minus amicitia dignus sum, quo pauper. Paruum enim amicitiæ fundamentum in diuitiis est, tum propter pecuniam: nec veri amici fiunt, sed falsi apparent. & sublata non veros tollit, sed fictos manifestat. Videor iam dispar tibi, nec amicitia coæquabilis. Ego verò virtutem amicitiæ mensuram existimo, non fortunam. Te dilexi cùm deterior esset fortuna tibi, neque puduit mihi fortunatiori te caripendere infelicem, & periculorum tuorum me socium, opũque mearum participem te fecisse. In causa es quia egenus sim, nec parum temporis aut facultatis modicum tibi concessi: aut verius dicam, in te consumpsi. Equidem nec fecisse me pænitet, nec opus recepisse vellem exhaustum, sed consumptum. Tempus persolui amicitiæ quod debui, nec operi pœnitentiam, sed austeritati tribuo. Non piget quod feci ad meritum mihi, sed pudet immemori fecisse tibi. Sic vanis hominibus cordis penuria exinaniri solet, vt quorum debitores sunt, hos inuisos habeant: quasi turpe sit cuiuspiam ope eguisse, & recordari. Non hæc scripsi, vt te ad amicitiæ iura reducam, aut quidpiam repetitionis prætendam. Satis est, vt me non ignarum ingenij tui, seu grauitatis meæ incuriosum minimè iudices. Gloriam, & potentiæ tuæ fastum tibi relinquo. Quæ tua fædifraga ingratitudine deturpasti intus, habeas. Maneant, ego ad me reductus viuam, & in hoc gloriabor à te segregatus, quod infractam meam fidem reporto, tuam violatam relinquo. In me de cætero nihil vendices. Viue tecum, & cum his quibus amicitiam simulare industria est, amicitiæ caristia caritutis. Et vale, vt decet viros, qui sibi solis valent.

Ad Vniuersitatem Parisiensem, post egressum Regis Karoli ab eadem ciuitate.

EPISTOLA III.

ALMA *mater, fœcunda filijs, & copiosa disciplinis; naturæ lex instituit, & æquitas suadet, vt repetant proprios quæque recursus, redituque suo singula gaudeat. Hoc me præceptum monuit, ipsa me excitauit obligatio, vt præsentem Epistolam scriberem, ac in matris reflecterem gremio, quam ab ipsa suscepi professionem veritatis. Graues æquis inuisas oculis, animisque molestas angustias, quibus hoc memorabile regnum concutitur, licet narrare lachrymis sit incitamentum, etiam & superuacuum videtur. Nam hæc in fabulam regnis exteris, & in nostrum opprobrium horrenda recitatione vilescunt. Nimisque, pro dolor! nimis cognita res est. Vtinam perpetuo silentio tegeretur, nostraque ad hoc verteretur sollicitudo, vt consiliata pace, restaurata fama, & virtutis ope renascente, in primæ felicitatis tẽpora respiraremus! Sed quam pia mater exquiremus vocem, quæ pacem hortetur, quæ communem causam, & publicas querimonias afferat in lucem? cui aures præbebit vaga atque dispersa populi in alterutrum exasperati multitudo, vt concordia inuicem mansuescat? Si tacueris, quis loquetur? si hanc aut illam partem extimescas, quis audebit? si neglexeris, quis hortator sedulus remanebit? Vides hostiles impetus antiquæ inimicitiæ irruentes, vides intestinos impetus, & furores induratos, ita vt in nobismetipsis sæuiamus. Quæ virtus, quæso, aut quæ potestas intus expugnata, & oppressa exterius perdurabit? Non hostes verbales, sed eo minus externum hostem intus, ac ex interioribus nostris exteriores habemus. Intuere quàm longe distant bellorum pacisque tempora, quantaque sit morum rerumque disparitas, pacem bello commutare. Recordare cùm per pacifica tempora apud te studia propagarentur literarum, quasi aurea secula dies illos prosperare, doctrina fidem exaltare, & vniuersum per orbem palmites tuæ gloriosæ famæ dilatatos remotis nationibus emisisse nitorem. Nunc sub amara paupertate metu, angustia, antiquorumque hostium seruitute, varijsque doloribus vteri tua genitura huc & illuc spargitur; tanquam nauis tempestate fractæ supellectilis, quæ variis in littoribus pellitur lacerata. Et quæ apud te remansit pax venerabilis, quanquam non deiecta manet afflicta, tamen pio cogitur affectu maturos planxisse dolores. Vnde dolor ille tuo adeo*

cordi constrictus est, vt non aliquo spiraculo foris appareat, planctusque non querulosos, sed rei officiosos educat. cui & si non succurant, tamen condoleant audientes. Sed si proprio dolore postposito publicum præponderares, si euersam rempublicam attenderes: vbi leges, quæ cùm inter arma silent, inter hæc tam crudelia obmutescant, vbi fas, vbi rectum! Videre mihi videor regni policiam quasi ad contrarias leges moresque repugnantes commutatam, cùm pro mansuetudine feritas, & pro animositate in hostes pusillanimitas obrepserit. Times equidem, ne sit manus Dei super nos, & peccatis nostris quæ passi sumus nos iustè mereamur. Attamen, cum flagellaret olim Dominus populum suum, postea suscitabat in eis virum, in cuius manu salutem restauraret, & reuertebatur populus ad percutientem. Quod si venturum sit vt speramus, spes tamen quæ differtur affligit animam. Non longa mora, vt pestis aut in conualescentiam vertatur, aut interitum. Sed si saluos nos optamus, consilio opus est: vt amaras etiam potiones absque gustus attentione pro nostra salute hauriamus, ne regem nostrum serenißimum, eiusque vnicum hæredem, quem nobis Dominus reseruauit, opprimi nostris in oculis, & nos in seruitutem hostilem redigi contingat: natalemque locum cui vires, & defensionis robur debemus, superba videamus hostilitate calcari, quæ nostra in perditione glorietur. O perditißima tempora! O infelicißima, & semper deflenda contagio! quæ tam celebris tamque illustris regni gloriam deturpauit, perfuditque decorem: vt non à regni institutione tanta legatur. Recordare pia mater sicut filiorum vteri tui, & posteritatis tuæ, sic & patrum atque fundatorum tuorum, qui te in huius regni centro in pinguedine terræ plantauerunt, radicesque dederunt extendere, propugnaculaque priuilegij ac defensionis monimenta tibi perpetuo statuerunt: vt nullis oppressa fœcundius semen pullulares veritatis. Hæc eadem domus, vna progenies, quod à patribus datum est filij duratione firmauerunt, vnaque & eadem tui dilectio à patribus filiis hæreditario more relicta est. Redde vicem, tanta tamque longa beneficia recogita: vt non aduerso tempore marcescant. Illas partiales, & affectas imaginationes, quas ficta sub pace longè nimis quæsiuimus, iam res ipsa nos vrget relinquere. Tantum pax vera, non suspecta, non singulariter: sed nostrarum animarum nostræque salutis præseruatiua quæratur. Hæc est morborum medicina nostrorum, si in verbo veritatis, in longanimitate, in charitate non ficta mentes

placatas alliciat. Iſ te decent labores, hæc tuæ fragilitati verba & incitamenta conueniunt: vt pacem ſuadeas. Age quod neminem plura egiſſe pudebit, & tuæ prolis tuitione paci conſule. Cunctis commoneas quod cunctis optandum eſt, neminique dedecentem & omnibus vtilem pacem perquire. Quod vtinam expleas ad gloriam tibi cum fructu, noſtramque ſalutem, concedente pacis auctore, qui te dirigat felicibus incrementis. Amen.

FINIS EPISTOLARVM.

LES POESIES DE MAISTRE ALAIN CHARTIER.

LE DEBAT DV REVEILLE-MATIN.

APres menuit entre deux sommes,
Lors qu'amours les amãs reueille,
En ce pays cy où nous sommes
Pensoye ou lict ainsi qu'on veille
Quant on a la puce en l'oreille,
Si escoutoye deux amoureux
Dont l'vng à l'autre se conseille
Du mal dont il est douloureux.

Deux gisoient en vne couche,
Dont l'vng veilloit qui fort amoit,
Mais dés long temps n'ouuroit sa bouche
En pensant que l'autre dormoit:
Puis ouy-ie qui le nommoit,
Et huchoit pour mettre à raison,
Dont l'autre forment le blasmoit,
Et disoit, Il n'est pas saison.

[*Disoit celui qu'amours tenoit
En telle pensee amoureuse,
Que de dancer ne luy tournoit,
Ne de faire chere ioyeuse:
Ce me semble chose honteuse
Que de dormir tant & si fort,
Et de tant m'est elle ennuyeuse,
Car il ne sert de riens qui dort.]

*Adiousté du Ms.

placatas alliciat. Ij te decent labores, hæc tuæ fragilitati verba & incitamenta conueniunt: vt pacem suadeas. Age quod neminem plura egisse pudebit, & tuæ prolis tuitione paci consule. Cunctis commoneas quod cunctis optandum est, neminique dedecentem & omnibus vtilem pacem perquire. Quod vtinam expleas ad gloriam tibi cum fructu, nostramque salutem, concedente pacis auctore, qui te dirigat felicibus incrementis. Amen.

FINIS EPISTOLARVM.



LES POESIES DE MAISTRE ALAIN CHARTIER.

LE DEBAT DU REVEILLE-MATIN.

APres menuit entre deux sommes,
Lors qu'amours les amãs reueille,
En ce pays cy où nous sommes
Pensoye ou lict ainsi qu'on veille
Quant on a la puce en l'oreille,
Si escoutoye deux amoureux
Dont l'vng à l'autre se conseille
Du mal dont il est douloureux.

Deux gisoient en vne couche,
Dont l'vng veilloit qui fort amoit,
Mais dés long temps n'ouuroit sa bouche
En pensant que l'autre dormoit:
Puis ouy-ie qui le nommoit,
Et huchoit pour mettre à raison,
Dont l'autre forment le blasmoit,
Et disoit, Il n'est pas saison.

[*Disoit celui qu'amours tenoit
En telle pensee amoureuse,
Que de dancer ne luy tournoit,
Ne de faire chere ioyeuse:
Ce me semble chose honteuse
Que de dormir tant & si fort,
Et de tant m'est elle ennuyeuse,
Car il ne sert de riens qui dort.]

*Adiousté du Ms.

Dist celuy qui dormir vouloit,
Et à dormir auoit apprins,
Et de parler ne luy chaloit,
Car de sommeil estoit esprins:
Frere se vous auez emprins
A veiller pour vostre plaisir,
Les autres n'y sont pas comprins,
Face chacun à son desir.

Ha ha! dit l'amoureux, beau sire,
Tel voulsist veiller qui sommeille,
Tel pleure qui bien voulsist rire,
Tel cuide dormir qui s'esueille:
Non pourtant bonne amour conseille,
Et moult souuent le dit on bien,
Que l'vn amy pour l'autre veille
Au gré d'autruy, non pas au sien.

Ie veillasse moult voulentiers,
Beaux amis, pour vostre plaisance,
Se vous peussiez endementiers
Dormir pour moy à souffisance:
Mais remettez en oubliance
Iusqu'à demain toute autre chose,
Et dorme qui aura puissance,
Car il languist qui ne repose.

Oblier, las! il n'entr'oublie
Par ainsi son mal qui se deult.
Chascun dit bien, oblie, oblie,
Mais il ne le fait pas qui veult.
Tel le vouldroit qui ne le peult,
Penser luy fault, plaise ou non plaise:
Mais cil qui la douleur n'aqueult
Si en parlent bien à leur aise.

Et quel bien, & quelle conqueste
Peult il doncques venir à homme,
De veiller & rompre sa teste,
Sans prendre ne repos ne somme?
Cela ne sert pas d'vne pomme
A ce dequoy homs a besoin:
Dormez, & puis apres en somme

Faictes ce dont auez le soing.
Le dire ne vous couste guere,
Mais ie le sens bien autrement:
Bien dormir est chose legiere
A qui pense legierement:
Pour ce fait on fol iugement
Bien souuent, & à pou d'arrest,
Sur ceulx qui ont tel pensement,
Quant on a essayé que c'est.
Est-ce par ieu ou passe-temps,
Ou s'il vous en va en ce point?
Ie ne pourroye estre contens
Quant à moy de ne dormir point.
Qu'auez vous? quel mouche vous point,
Dont tant en vain vous trauaillez?
Au fort ia n'ira moins à point,
Se ie dors tant que vous veillez.
Iouer, las! nennil. c'est acertes
Si au vif qu'on ne pourroit mieulx,
Puis que tout y va, gaing ou pertes:
Il est assez de plus beaulx ieux.
Mais quant vng bon amy est tieulx,
Que vers son amy bien se porte
Et à toute heure & en tous lieux,
Il n'est riens qui tant reconforte.
Quel reconfort, ne quel secours
Vous peult il venir de ma part,
Se vostre mal vous vient d'amours,
Ou du trait d'vng plaisant regart,
Ou de refus, dont Diex vous gart?
Car plus vauldroit tenir prison.
Celle qui a getté le dart
Porte auec soy la garison.
La garison ne me peult pas,
Amis, venir de vous ne d'ame,
Ne ie ne puis passer ce pas
Se ce n'est par mercy de Dame.
Mais s'à vous com amis sans blasme
Ie dy ce qui m'estraint & charge,

En * descouurant ma dure flame
I'en auray le cueur plus à large.

* desgorgeant

Doncques puis que vous le voulez,
Et que le dire vous prouffite,
Et la douleur dont vous doulez
Amendrist, d'estre plainte, & dicte:
Ie vous requiers que ie m'acquitte
Enuers vous d'en oyr le compte,
Et s'à autres ie le recite,
Ie vueil auoir reprouche & honte.

Par Dieu, frere, ie vous diray,
Com à homme à qui ie me fie
De ce dont plus grand desir ay,
Soit pour ma mort, ou pour ma vie:
I'en ay long temps vne seruie
A mon gré bonne, sage, & belle,
Et de tout bien tres-assouuie,
*Fors que pitié n'est pas en elle.

* Maiz

Certes puis que nature a mis
En elle tant de biens en œuure,
Il ne peult estre, beaulx amis,
Que soubz eulx pitié ne se cœuure:
S'elle si tost ne se desqueuure,
Portant ne vous desconfortez:
Car il ne fault pas qu'il recœuure
Ne vous, se bien vous y portez.

Porter, las! qui pourroit iamais
Amer Dame plus loyaulment,
Que i'ay fait celle, & que ie fais,
Dont i'ay souffert tant longuement
Dure peine, * ennuyeux tourment,
Qu'il pert que ie fuz né à tout,
Et qu'onques ne fu autrement,
Et si n'en puis trouuer le bout.

* ennuy &

Dea compains, qui se veult soubzmettre
Dessoulz l'amoreuse maistrise,
Il se fault de son cueur desmettre,
Et n'estre plus en sa franchise.
Se vostre voulenté s'est mise

En Dame

En Dame où il a tel dangier,
Il fault qu'il en soit à la guise,
En vous n'est pas de la changier.
En moy n'est-il, ne il n'affiert
Si non de prier & de plaindre,
Comme celuy qui merci quiert,
Et qu'amours fait à ce contraindre.
Mais s'il est ainsi que pour faindre
Plusieurs ont du bien, comme on dit,
Et le loyaulx n'y peult attaindre,
Ie suis maleureux & mauldit.
Qui bien a commencé parfasse,
Qui bien a choisy ne se meuue:
Car à la fin quoy qu'on pourchasse,
Qui dessert le bien il le treuue.
Vng cueur loyal de fine espreuue
A plus de ioye, quoy qu'il tarde,
Que n'ont ceulx qui font Dame neuue
De chacune qui les regarde.
Vng bien de ceulx qui loyaulx sont,
Quant il leur peult d'amours bien prandre,
Est si grant, que les faulx n'en ont
Pas les cent mille pars du mendre.
Mais le grief mal que c'est d'attendre
En longue douleur la desserte,
Leur fait sembler qu'on leur veult vendre
Ce qu'amours donne ailleurs en perte.
Ie ne sçay se trop en enquiers,
Mais puis qu'en moy tant vous fiez,
Or me * comptez ie vous requiers, *dites
Quant il auient que vous priez
La belle, & mercy luy criez
A basse voix, à ioinctes mains,
Pour chose que vous luy diez
Y trouuez vous ne plus ne mains?
Certes quant à ceste demande,
Croyez & le saichez de voir,
Que la doulceur d'elle est si grande,
Le beau parler, & le sçauoir.

RRr

Soit d'eslongner ou receuoir,
Et sa responce si courtoise,
Que plus luy pry sa grace auoir,
Et mieulx sçay que ma douleur poise.
Il n'est point de Dame en ce monde,
S'il aduient que on la requiere,
Qu'il ne faille qu'elle responde
En vne ou en autre maniere.
Dame n'est mie si legiere
Que pour son droit ne se deffende:
Combien que sa durté soit fiere
A la fin fault qu'elle se rende.
Pour plaindre ne pour souspirer,
Ne pour riens que ie puisse dire,
Autre chose n'en puis tirer
Ne d'octroyer ne d'escondire:
Fors sans plus qu'il me doit souffire
Sans y reclamer autre droit,
*S'elle *Qu'elle veult mon bien & desire,
Et de chacun en son endroit,
C'est vne chose bien seant
A Dame de tout bien vouloir,
Et de n'estre à nulluy beant.
Bel acueil si a bon vouloir,
Mais s'vn loyal pour mieux valoir
De tous pointz à vne se donne,
Il se doit de son mal douloir,
Se autrement ne le guerdonne.
Trembler, tressaillir, tressuer,
Triste de cueur, foible de corps,
Cueur faillir, & couleur muer
M'a veu souuent, & mes yeulx lors
Plourer ens, & rire dehors,
Pour estre aux ioyeulx ressemblant:
Et puis n'y trouué-ie rien, fors
Courtois parler, & beau semblant.
Se le beau semblant vient de cueur
Nayf, & non pas contrefait,
Ne croyez, frere, pour nul feur,

Puis qu'elle congnoist vostre fait,
Et pour l'amer de cueur parfait,
Vous voit souffrir si dure peine;
Se le mal d'amours vous meffait,
Croyez qu'elle n'est mie seine.
Nully ne prent melencolie
De chose dont il ne luy chault:
Se i'ay du mal c'est ma folie,
*Ce ne luy fait ne froit ne chault. *Il
Et au fort qui plus bee hault,
Et plus a fort à besongner:
Par Messire Odde, & par Mahault
Le pouez assez tesmoingner.
Or par la foy que vous deuez
A Dieu & à vostre Maistresse,
Est-ce tant que vous y auez
D'esperance ne de promesse?
Auez vous prise ceste adresse
De l'amer tousiours sans rappel,
Et de renoncer à liesse
Pour demourer en ceste pel?
Si m'aist ores Dieu, que ie sens
Mon cueur si hors de mon baudon,
Que quoy que soit, folie ou sens;
Puis que ie le donnay en don,
Et n'eussé-ie iamais guerdon,
Il me conuient en ce point viure,
Et se i'en meurs Dieu me pardon,
Si seray de tous maulx deliure.
Mercy de Dame est vng tresor
Pour enrichir amans sur terre,
Si n'a pas chacun ce tresor
Qui a voulenté de l'acquerre:
Mais le faut en dangier conquerre,
Et en souffrir douleur amere.
Car pour crier ne pour requerre,
Nul n'a bien s'il ne le compere.
Que puis ie comparer plus chier
Que mettre cueur, vie, & courage?

Ie n'ay mieux pour en gieu couchier,
Si bon plege, ne tel oſtage.
Mais ma Dame a trop l'auantaige,
Dont la choſe eſt tres-mal partie.
Car elle tient mon cueur en gaige,
Et fault qu'el ſoit iuge & partie.
Aux amans eſt de bien ſeruir,
Afin qu'en grace ilz aduiennent,
Et aux Dames de deſſeruir
A ceulx qui à droit ſe maintiennent.
Puis que les biens des Dames viennent,
A elles eſt deu le ſeruice,
Et eſt bien raiſon qu'elles tiennent
Sur leurs ſeruans court & iuſtice.
Ie ne dy pas, Dieu m'en deffende,
Qu'il ne ſoit raiſon qu'elle iuge
Sur moy tel peine & tel amende
Qu'il luy plaiſt: car pour cela fu-ge
Contraint de venir à refuge
Vers elle, qui ne ſ'en recorde.
Mais bien ſeroit en vng tel iuge
Vng pou plus de miſericorde.
Puis que vous eſtes ſi auant,
Sçauez vous com' il en ira?
Il vous fault viure en la ſeruant,
Souffrir tant qu'il luy ſouffira:
Et puis quant ell' vous ſentira
Humble, ſecret, & bien amant,
Par Dieu ſon cueur ſ'adoulcira.
Dame n'a pas cueur d'aimant.
Helas! ie n'ay pouoir, n'eſpace
D'aller auant, ne de retraire.
Ie ſuis le poiſſon en la naſſe,
Qui y entre, & ne ſ'en peult traire.
Viure en ce point m'eſt ſi contraire,
Qu'il me fait cueur & corps faillir:
Mais pour riens que ie ſache faire,
N'en puis eſchapper ne faillir.
En attendant ſans ſoy laſſer,

Ne autre que vous accuser,
Vous conuient il le temps passer.
Bien attendre n'est pas muser.
Trop grant attrait fait amuser
Souuent, & deçoit, & aluche:
Mais soubz vn courtois refuser
Sont les biens d'amours en embuche.
Dés long temps ie n'ay sceu ouurir,
Ne trouuer maniere ne tour,
De ceste embusche descouurir
Où est ma ioye en vn destour.
I'ay esté emprés & autour,
Mais oncques à elle n'auins:
Et quant ie viens à mon retour,
Ie suis en l'estat que ie vins.
Bel acueil n'est mie flays
D'amours, qui n'a cure d'orgueil:
Mais l'a fait franc en son pays,
Si que nul si hardy sur l'ueil
De clamer droit sur bel acueil,
Ne changer de ses biens, fors ce
Qu'il en donne de son bon vueil,
Sans faire contrainte ne force.
Nully ne peult amours forcer
A donner les dons qui sont siens,
Ne ie ne m'en vueil efforcer
Qu'à requerir grace, & plus riens.
Mais tant qu'en loyaulté me tiens
Peult suruenir autre seruant,
Et me reculer de ses biens
Que i'ay pourchassez par auant.
S'aultre luy plaist, & elle l'ame,
De trop plaindre ne vous pouez:
Mais s'elle pour seruant vous clame,
Si l'en merciez & louez,
Autrement ne vous y ioüez.
Car il conuient que les * dons voisent *biens
Aux sainctz à qui ilz sont vouez.
Ceulx qui n'en ont si s'en appaisent.

Las voire! mais comment prendra
En gré cueur qui longuement sert,
S'il voit vng autre qui tiendra
La ioye des biens qu'il dessert?
*Celuy est bien sot qui se assert,
Pour venir à si grant dangier,
Que son seruice & loyer pert
C'est assez pour vif enragier.

*S'en bien seruant on le dessert,
Son seruice est bien aduenant,
Quant le temps & le loyer pert,
Et le reçoit vn surueenant.

[*En amours n'a se plaisir non,
Tel y cuide estre receu,
Et plaire & auoir renon,
Qui en est bien souuent deceu:
Et quant vne Dame a veu
Des gens d'vn & d'autre degré,
Puis que le chois luy en est deu,
Elle se doit prendre à son gré.

*Adiousté du Ms.

Or pry-ie à Dieu qu'il m'en doint
Selon le bon droit que i'y ay,
Et que ja Dieu ne me pardoint
S'oncques vers elle variay.
Mais puisque premier la priay,
Et qu'elle congnoist mon desir,
Ie prie à Dieu où me fiay,
Qu'il ne luy doint pas pis choisir.

Ainsi l'aube du iour creua,
Et les compaignons se dormirent,
N'oncques nulz d'eulx ne se leua
Tant qu'huit heures leuer les firent.
Si mis en escript ce qu'ilz dirent
Pour mieulx estre de leur butin,
Et l'ont nommé ceulx qui le virent,
Le debat Reueille-matin.

LA BELLE DAME SANS MERCY.

Et parle l'Acteur.

N'Agueres cheuauchant pensoye,
Comme homme triste & douloreux,
Au dueil où il faut que ie soye

Le plus dolant des amoureux;
Puis que par son dart rigoureux
La mort me tolli ma Maistresse,
Et me laissa seul langoureux
En la conduicte de tristesse.
Si disoye, Il fault que ie cesse
De dicter & de rimoyer,
Et que i'abandonne & delaisse
Le rire pour le larmoyer.
Là me fault le temps employer,
Car plus n'ay sentement ne aise,
Soit d'escrire soit d'enuoyer
Chose qu'à moy n'à autruy plaise.
Qui vouldroit mon vouloir contraindre
A ioyeuses choses escrire,
Ma plume n'y sçauroit attaindre,
Non feroit ma langue à les dire.
Ie n'ay bouche qui puisse rire,
Que les yeulx ne la desmentissent:
Car le cueur l'en vouldroit desdire
Par les lermes qui des yeulx issent.
Ie laisse aux amoureulx malades,
Qui ont espoir d'allegement,
Faire chansons, ditz, & balades,
Chacun en son entendement.
Car ma Dame en son testament
Prist à la mort, Dieu en ait l'ame,
Et emporta mon sentement,
Qui gist ô elle soubz la lame.
Desormais est temps de moy taire,
Car de dire ie suis lassé.
Ie vueil laisser aux autres faire
Leur temps, car le mien est passé.
Fortune a le forçier cassé
Où i'espargnoye ma richesse,
Et le bien que i'ay amassé
Ou meilleur temps de ma ieunesse.
Amours a gouuerné mon sens,
Se faulte y a, Dieu me pardonne:

Se i'ay bien fait, plus ne m'en sens,
Cela ne me toult ne me donne.
Car au trespas de la tres-bonne
Tout mon bien fait se trespassa.
La mort m'assist illec la bourne
Qu'oncques puis mon cueur ne passa.
En ce penser & en ce soing
Cheuauchay toute matinee,
Tant que ie ne fuz guere loing
Du lieu où estoit la disnee:
Et quant i'eu ma voye finee,
Et que ie cuiday hebergier,
I'ouy par droicte destinee
Menestriez dedans vn vergier.
Si me retray voulentiers
En vng lieu tout quoy & priué.
Quant deux mes bons amis entiers
Sceurent que ie fuz arriué,
Y vindrent, tant ont estriué
Moitié force, moitié requeste,
Que ie n'ay oncques escheué
Qu'ilz ne me mainent à la feste.
A l'entrer fuz bien recueilly
Des Dames & des Damoiselles,
Et de celles bien accueilly
Qui toutes sont bonnes & belles.
Et de la courtoisie d'elles
Me tindrent illec tout ce iour
En plaisans parolles & belles,
Et en tres-gracieux seiour.
Disner fut prest, & tables mises,
Les Dames à table s'assirent,
Et quant elles furent assises
Les plus gracieux les seruirent:
Telz y ot qui à l'heure vinrent
En la compaignie des siens,
Leurs iuges dont semblant ne firent
Qui les * tenoient en leurs liens.
Vng entre les autres y vy,

*tiennent

Qui

Qui souuent alloit & venoit,
Et pensant com' homme rauy,
Et gueres de bruit ne menoit.
Son semblant tres-fort contenoit,
Mais desir passoit la raison,
Qui souuent son regard menoit
Telz fois qu'il n'estoit pas saison.

De faire chiere s'efforçoit,
Et menoit vne ioye fainte,
Et à chanter son cueur forçoit
Non pas pour plaisir, mais pour crainte.
Car tousiours vng relaiz de plainte
S'enlassoit au ton de sa voix,
Et reuenoit à son attainte
Comme l'oysel au chant du bois.

Des autres y eut plaine salle,
Mais celuy trop bien me sembloit
Ennuyé, maigre, blesme, & palle,
Et la parolle luy trembloit.
Gueres aux autres ne sembloit,
Le noir portoit & sans deuise,
Et trop bien homme ressembloit
Qui n'a pas son cueur en franchise.

De toutes festoyer faignoit,
Bien le fist, & bien luy seoit.
Mais à la fin le contraingnoit
Amours, qui son cueur ardeoit
Pour sa Maistresse qui veoit,
Que ie choisy lors clerement
A son regard, qu'il asseoit
Sur elle si piteusement.

Assez sa face destournoit
Pour regarder en autres lieux,
Mais au trauers l'ueil retournoit
Au lieu qui luy plaisoit le mieulx.
I'apperceu le trait de ses yeulx
Tout empenné d'humbles requestes,
Et dis à par moy, Si m'aist Dieux,
Autel fuz mes comme vous estes.

A la fois à part se tiroit
Pour reformer sa contenance,
Et tres-tendrement souspiroit
Par doloreuse souuenance:
Puis reprenoit son ordonnance,
Et venoit pour seruir les metz.
Mais à bien iuger la semblance,
C'estoit vn piteux entremetz.

Apres disner on s'auança
De danser chacun & chascune,
Et le triste amoureux dança
Adés à l'autre, adés à l'vne,
A toutes fist chiere commune,
A chascune son tour alloit:
Mais tousiours reuenoit à vne,
Dont sur toutes plus luy challoit.

Bien à mon gré fut aduisé
Entre celles que ie vy lors,
S'il eust au droit de cueur visé
Autant que à la beauté du corps.
Qui croit de leger les rapportz
De ses yeulx sans autre esperance,
Pourroit mourir de mille mors
*auant *Ainçois qu'ataindre à sa plaisance.

En la dance ne failloit riens
Ne plus auant ne plus arriere,
C'estoit garnison de tous biens
Pour faire au cueur d'amant frontiere.
Ieune, gente, fresche & entiere,
Maintien rassis & sans changier,
Doulce parolle, & grant maniere
Dessoubz l'estandard de dangier.

De ceste feste me lassay,
Car ioye triste cueur traueille:
Et hors de la presse passay.
derriere Si m'assis dessoubz vne treille
Drue de fueilles à merueille,
Entrelacee de saulx vers,
Si que nul pour l'espesse fueille

Ne me pouoit veoir au trauers.
L'amoureux sa Dame menoit
Dancer quant venoit à son tour,
Et puis seoir s'en reuenoit
Sus vn preau vert au retour.
Nulz autres n'auoit à l'entour
Assis, fors seulement eux deux,
Et n'y auoit autre destour
Fors la fueille entre moy & eulx.
I'ouy l'amant qui souspiroit,
Car qui plus pres est, plus desire,
Et la grant douleur qu'il tiroit
Ne sçauoit taire, & n'osoit dire:
Si languissoit aupres du mire,
*Qui nuisoit à sa guarison. *Et
Car qui art ne se peult plus nuire
Qu'approucher le feu du tison.
Le cueur en son corps luy croissoit
D'angoisse & de paour estraint,
Tant qu'à bien peu qu'il ne froissoit
Quant l'vn & l'autre le contraint.
Desir, bonté, crainte restraint
L'vng eslargist, l'autre resserre.
Si n'a pas peu de mal emprainct
Qui porte en son cueur telle guerre.
De parler souuent s'efforça,
Se crainte ne l'eust destourné:
Mais en la fin son cueur força
Quant il eut assez seiourné.
Puis s'est vers sa Dame tourné,
Et dist bas en *plourant adoncques: * parlant
Mal iour fut pour moy adiourné
Madame, quant ie vous vis oncques.

Cy commẽce l'Amant à parler à sa Dame.

Ie seuffre mal ardant & chault,
Dont ie meurs pour vous bien vouloir,
Et si voy que ne vous en chault,
Et n'auez d'y penser vouloir:
Mais en trop moins qu'en non chaloir
Le mettez quant ie le vous compte,

Et si n'en pouez pis valoir,
N'auoir moins honneur ne plus honte.
Helas! que vous griefue, ma Dame,
S'vng franc cueur d'homme vous veult biē,
Et se par honneur & sans blasme
Ie suis vostre, & vostre me tien?
De droit ie n'y chalenge rien,
Car ma voulenté s'est submise
A vostre gré, non pas au mien,
Pour plus asseruir ma franchise.
Ia soit ce que pas ne desserue
Vostre grace par mon seruir,
Souffrez au moins que ie vous serue
Sans vostre malgré desseruir.
Ie seruiray sans desseruir,
En ma loyauté obseruant:
Car pour ce me fist asseruir
Amours d'estre vostre seruant.
Quant la Dame ouyt ce langaige,
Elle respondi bassement,
Sans muer couleur ne couraige,
Mais tout amoureusement:
La Dame commēce sa response. Beau sire, ce fol pensement
Ne vous laissera il iamais?
Ne penserez vous autrement
De donner à vostre cueur paix?
L'Amant. Nully n'y pourroit la paix mettre,
Fors vous qui la guerre y meistes,
Quant voz yeulx escriprent la lettre
Parquoy deffier me feistes:
Et que doulx regard transmeistes
Herault de celle deffiance,
Par lequel vous me promeistes
En deffiant bonne fiance.
La Dame. Il a grant fain de viure en dueil
Et fait de son cueur lasche garde,
Qui contre vng tout seul regard d'ueil
Sa paix & sa ioye ne garde.
Se moy ou autre vous regarde,

Les yeulx sont fais pour regarder.
Ie n'y prens point autrement garde.
Qui mal * y scet s'en doit garder. *y sent

S'aucun blesse autruy d'auenture L'Amant.
Par coulpe de celuy qui blesse,
Quoy qu'il n'en peult mais par droicture,
Si en a il dueil & tristesse.
Et puis que fortune & rudesse
Ne m'ont mie fait ce mehaing,
Mais vostre tres-belle ieunesse,
Pourquoy l'auez vous en desdaing?

Contre vous desdaing, n'ataine La Dame.
N'euz-ie oncques, ne n'y vueil auoir,
Ne trop grant amour, ne trop hayne,
Ne vostre priueté sçauoir.
Se cuider vous fait parceuoir
Que peu de chose peult trop plaire,
Et vous vous voulez deceuoir;
Ce ne vueil ie pas pour tant faire.

Qui que m'ait le mal pourchassé, L'Amant.
Cuider ne m'a point deceu.
Mais amour m'a si bien chassé,
Que ie suis en voz lacz cheu.
Et puis qu'ainsi m'est escheu,
D'estre à mercy entre voz mains,
Si m'est au cheoir mescheu.
Qui plustost meurt en languist moins.

Si * amoureuse maladie La Dame. *gracieuse
Ne met gueres de gens à mort,
Mais il siet bien que l'en le die
Pour plustost attraire confort.
Tel se plaint & * tourmente fort, *gemenje
Qui n'a pas les plus aspres deulx,
Et s'amours griefue tant, au fort
Mieulx en vault vng dolent que deux.

Helas! ma Dame, il vault trop mieulx L'Amant.
Pour courtoisie & bonté faire,
D'vng dolent faire deux ioyeulx,
Que le dolent du tout deffaire.

Ie n'ay desir ne autre affaire,
Fors que mon seruice vous plaise,
Pour eschanger sans riens meffaire
Deulx plaisirs en lieu d'vn mesaise.

La Dame. D'amours ne quier courroux n'aisance,
Ne grant espoir ne grant desir,
Et si n'ay de voz maulx plaisance,
Ne regard à vostre plaisir.
Choisisse qui vouldra choisir,
Ie suis franche, & franche vueil estre,
Sans moy de mon cueur dessaisir
Pour en faire vng autre le maistre.

L'Amant. Amours qui ioye & dueil despart,
Mist les Dames hors de seruage,
Et leur octroya pour leur part
Maistrise & franc seigneuriage.
Les seruans n'y ont dauantage.
Fors tant seulement leurs prouchatz:
Et qui fait vne fois hommage,
Bien chier en coustent les rachaptz.

La Dame. Dames ne sont mie si lourdes,
Si mal entendans, ne si folles,
Que pour vng pou de plaisans bourdes
Confites en belles parolles,
Dont vous autres tenez escolles
Pour leur faire acroire merueilles,
Elles changent si souuent leurs colles.
A beau parler closes oreilles.

L'Amant. Il n'est iangleur, tant y meist
De sens, d'estudie, & de peine,
Qui si triste plainte feist
Comme celuy qui le mal maine.
Car qui se plaint de teste saine,
A peine sa faintise coeuure:
Mais pensee de douleur plaine
Preuue ses parolles par oeuure.

La Dame. Amours est cruel losangier,
Aspre en faict, & doulx à mentir,
Et se scet bien de ceulx vengier

Qui cuident ses secrets sentir:
Il les fait à soy consentir
Et par vne entree de chierté.
Mais quant vient iusqu'au repentir,
Lors il descouure sa fierté.

L'Amant.
De tant plus que Dieu & nature
Ont fait plaisir d'amours plus hault,
Tant plus aspre en est la poincture,
Et plus desplaisant le deffault.
Qui n'a froid n'a cure de chault,
L'vng contraire est pour l'autre quis.
Si ne scet nul que plaisir vault
Sil ne l'a par douleur* acquis.

*conquis.

La Dame.
Plaisir n'est mie par tout vng;
Ce vous est doulx qui m'est amer.
Si ne pouez vous, ou aucun
A vostre gré me faire amer.
Nul ne se doit amy clamer
Sinon par cueur ains que par liure:
Car force ne peult entamer
La voulenté franche & deliure.

L'Amant.
Ha! ma Dame, i'à Dieu ne plaise,
Qu'autre droit y vueille querir,
Fors de vous monstrer ma mesaise,
Et vostre mercy requerir.
Se vostre honneur veux surquerir,
Dieu & fortune me confonde,
Et ne me doint ia acquerir
Vne seule ioye en ce monde.

La Dame.
Vous, & autres qui ainsi iurent,
Et se condamnent & mauldient,
Ne cuident que leurs sermens durent
Fors tant comme les motz se dient,
Et que Dieu & les Saincts s'en rient.
Car en tels sermens n'a riens ferme,
Et les chetiues qui s'y fient
En pleurent apres mainte lerme.

L'Amant.
Celuy n'a pas courage d'homme,
Qui quiert son plaisir en reprouche,

Et n'est pas digne qu'on le nomme,
Ne que air ne terre luy touche.
Loyal cueur, & voir disant bouche
Sont le chatel d'homme parfait:
Et qui si legier sa foy couche,
Son honneur pour l'autruy deffait.

La Dame. Villain cueur & bouche courtoise
Ne sont mie bien d'vne sorte,
Mais faintise tost les accoise,
Qui par malice les assorte.
La mesure faulx semblant porte,
Son honneur en sa langue fainncte,
Mais honneur est en leur cueur morte
Sans estre ploree ne plainncte.

L'Amant. Qui pense mal bien ne luy veigne,
Dieu doint à chacun sa desserte,
Mais pour Dieu mercy vous souueigne
De la douleur que i'ay soufferte.
Car de ma mort ne de ma perte
N'a pas vostre doulceur enuie:
Se vostre grace m'est ouuerte,
Vous estes garant de ma vie.

La Dame. Legier cueur & plaisant folie,
Qui est meilleur quant plus est briefue,
Vous font ceste melencolie:
Mais c'est vn mal dont on relieue.
Faictes à vos pensees triefue.
Car de plus beaulx ieux on se lasse,
*Ie n'ayde nulz, ne ne griefue:
Qui ne m'en croira, ie m'en passe.

*Ie ne vous ayde

L'Amant. Qui a faulcon, oysel, ou chien
Qui le suit, aime, crainct, & doubte:
Il le tient chier & garde bien,
Et ne le chasse ne deboute.
Et ie, qui ay m'entente toute
En vous, sans faintise & sans change,
Suis debouté plus bas qu'en soute
Et moins prisé qu'vn tout estrange.

La Dame. Se ie fois bonne chiere à tous

Par

Par honneur & de franc courage,
Ie ne le vueil pas faire à vous
Pour eſcheuer voſtre dommage.
Car * amours eſt ſi petit ſage, *amans
Et de creance ſi legiere,
Qu'il prent toſt à ſon auantage
Choſe qui ne luy ſert de guiere.

Se pour amour & feaulté *L'Amant.*
Ie pers l'accueil qu'eſtrangers ont,
Dont me vauldroit ma loyaulté
Moins qu'à ceulx qui viennent & vont,
Et qui de riens voſtres ne ſont:
Et ſembleroit en vous perie
Courtoiſie, qui vous ſemont
Qu'amours ſoit par amours merie.

Courtoiſie eſt tant aliee *La Dame.*
D'honneur qui l'ayme & la tient chiere,
Qu'elle ne veult eſtre en riens liee
Ne pour amour, ne pour priere:
Mais depart de ſa bonne chiere
Où il luy plaiſt & bon luy ſemble.
Guerredon, priere, & renchiere,
Et elle ne vont point enſemble.

Ie ne quier point de guerredon, *L'Amant.*
Car le deſſeruir m'eſt trop hault,
Ie demande grace & pardon,
Puis que mort ou mercy me fault.
Donner le bien où il deffault,
C'eſt courtoiſie raiſonnable:
Mais aux ſiens encores plus vault,
Qu'eſtre aux eſtranges amiable.

Ne ſcay que vous appellez bien, *La Dame.*
Mal emprunte bien autre non,
Mais il eſt trop large du ſien,
Qui par donner pert ſon renon.
On ne doit octroyer, ſe non
Quant la requeſte eſt aduenant.
Car ſe l'honneur ne retenon,
Trop * eſt petit le ramanant. *petit vault

Oncques hom' mortel ne nasqui,
Ne pourroit naistre soubz les cieulx,
Et n'est autre fors vous, à qui
Vostre honneur touche plus ou mieulx,
Qu'à moy qui n'attens ieune ou vieulx
Le mien fors par vostre seruice,
Et n'ay cueur, sens, bouche, ne yeulx
Qui soit donné à autre office.

La Dame.

D'assez grant charge se cheuit,
Qui son honneur garde & maintient:
Mais à dangier trauaille & vit,
Qui en autruy main l'entretient.
Cil à qui l'honneur appartient,
Ne s'en doit à autruy attendre:
Car tant moins du sien en retient,
Qui trop veult à l'autruy entendre.

L'Amant.

Voz yeulx ont si empraint leur merche
En mon cueur, que, quoy qu'il aduiengne,
Se i'ay honneur où ie le cherche,
Il conuient que de vous me viengne.
Fortune a voulu que ie tiengne
Ma vie en vostre mercy close:
Si est bien droit qu'il me souuiengne
De vostre honneur sur toute chose.

La Dame.

A vostre honneur seul entendez,
Pour vostre temps mieulx employer.
Du mien à moy vous attendez,
Sans prendre peine à foloyer.
Bon fait craindre & supployer
Vng cueur follement deceu.
Car rompre vault pis que ployer,
Et esbranlé mieulx que cheu.

L'Amant.

Pensez, ma Dame, que depuis
Qu'amour mon cueur vous deliura,
Il ne pourroit, ne ie ne puis,
Estre autrement tant qu'il viura.
Tout quitte & franc le vous liura.
Ce don ne se peult abolir.
I'attens ce qui s'en ensuiura,

Ie n'y puis mettre ne tollir.

Ie ne tiens mie pour donné *La Dame.*
Ce qu'on offre à qui ne le prent.
Car le don est habandonné,
Se le donneur ne le reprent.
Trop a de cueur, qui entreprent
D'en donner à qui les reffuse.
Mais il est sage, qui apprent
A s'en retraire, qui n'y muse.

Il ne doit pas cuider muser, *L'Amant.*
Qui sert Dame de si hault pris.
Et se i'y doy mon temps vser,
Au moins n'y puis ie estre repris
De cueur failly ne de mespris,
Quant enuers vous fais ceste queste,
Par qui amour a entrepris
De tant de bons cueurs la conqueste.

Se mon conseil voulez oyr, *La Dame.*
Querez ailleurs plus belle & gente,
Qui d'amours se vueille esioyr,
Et mieulx sortir à vostre entente.
Trop loing de confort se tourmente
Qui à parsoy pour deux se trouble,
Et celuy pert le ieu d'attente
Qui ne scet faire son point double.

Le conseil que vous me donnez *L'Amant.*
Se peult mieulx dire qu'exploiter,
De non croire me pardonnez:
Car i'ay cueur tel, & si entier
Qu'il ne se pourroit affectier
*Aloyauté ou droit n'accorde. *A chose où loyauté*
N'autre conseil ne m'est mestier,
Fors pitié & misericorde.

Saige est qui folie encommence, *La Dame.*
Qant departir s'en scet & veult:
Mais il a faulte de science,
Qui la veult conduire & ne peult.
Qui par conseil ne se desment,
Desespoir le met de sa suite,

Et tout le bien qu'il en requeut
Est de mourir en la poursuite.

L'Amant. Ie poursuiuray tant que pourray,
Et que vie me durera:
Et lors qu'en loyauté mourray,
Celle mort ne me greuera.
Mais quant vô durté me fera
Mourir loyal & douloureux,
Encores moins grief me sera,
Que de viure faulx amoureux.

La Dame. De riens à moy ne vous prenez,
Ie ne vous suis aspre ne dure,
Et n'est droit que vous me tenez
Enuers vous ne doulce ne sure.
Qui se quiert le mal si l'endure,
Autre confort donner ne sçay,
Ne de l'aprendre n'ay-ie cure.
Qui en veult en face l'essay.

L'Amant. Vne fois le fault essayer
A tous les bons en leur endroit,
Et le deuoir d'amours payer,
Qui franc cueur a, prisé & droit.
Car franc vouloir *maintient & croit
Que c'est durté & mesprison,
Tenir vng hault cueur si estroit,
Qu'il nait qu'vn seul corps pour prison.

*contient

La Dame. I'en sçay tant de cas merueilleux,
Qu'il me doit assez souuenir
Que l'entree en est perilleux,
Et encor plus le reuenir.
A tart ne peult bien aduenir,
Pource n'ay vouloir de chercher
Vng mal plaisir au mieulx venir,
Dont l'essay peut couster si cher.

L'Amant. Vous n'auez cause de douter,
Ne souspeçon qui vous esmeuue,
A m'eslongner ne rebouter:
Car vostre bonté voit & treuue
Que i'ay fait l'essay & l'espreuue

Par quoy ma loyauté appert.
La longue attente & forte esprеuue
Ne se peult celer, il y pert.

La Dame.
Il se peut loyal appeller,
Et ce nom luy duit & affiert.
Qui scet desseruir & celler,
Et garder le bien, s'il acquiert.
Qui encor poursuit & requiert,
N'a pas loyauté esprouuee:
Car tel pourchasse grace & quiert,
Qui la pert puis qu'il l'a trouuee.

L'Amant.
Se ma loyauté s'esuertue
D'aimer ce qui ne m'aime mie,
Et * tenir cher ce qui me tue,
El' m'est amoureuse ennemie.
Quant pitié, qui est endormie,
Mettroit en mes maulx fin & terme,
Ce gracieux confort d'amie
Feroit ma loyauté plus ferme.

* tât cherir

La Dame.
Vng doloreux pense tousdis
Des plus ioyeulx le droit reuers,
Et le penser des maladis
Est entre les sains tout diuers.
Assez est il de cueurs trauers
Qu'auoir fait bien tost empirer,
Et loyauté mettre à l'enuers,
Dont ils souloient tant souspirer.

L'Amant.
De tous soit celuy deguerpiz,
D'onneur desgarny & deffait,
Qui descongnoist & tourne en piz
Le don de grace, & le bien fait
De sa Dame qui l'a reffait,
Et ramené de mort à vie.
Qui se soille de tel meffait,
A plus d'vne mort desseruie.

La Dame.
Sur tel meffait n'a court ne iuge
A qui l'en puisse recourir.
L'vng les mauldit, l'autre les iuge.
Mais ie n'en ay veu nul mourir.

On leur laiſſe leurs cours courir,
Et commencer plus de reohief,
Et triſtes Dames encourir
D'autruy coulpe,peine,& meſchief.

L'Amant. Combien qu'on n'arde ne ne pende,
Celuy qui en tel crime enchiet,
Ie ſuis certain,quoy qu'il attende,
Qu'à la fin il luy en meſchiet,
Et qu'onneur & bien luy dechiet.
Car faulceté eſt ſi mauldite,
Que iamais hault honneur ne chiet
Deſſus celuy où elle habite.

La Dame. De cela n'ont mie grant paeur
Ceulxqui dient & qui maintiennent,
Que loyauté n'eſt pas eur
A ceulx qui longuement la tiennent.
Leurs cueurs ſ'en vont & puis reuiennent:
Car il les ont bien reclamez,
Et ſi bien aprins qu'ils retiennent
A changer dés qu'ilz ſont clamez.

L'Amant. Quant on a ſon cueur bien aſſis
En bonne & loyalle partie,
On doit eſtre entier & raſſis
A touſiours mais ſans departie.
Si toſt qu'amours eſt impartie,
Tout le hault plaiſir en eſt hors:
Si ne ſera par moy partie,
Tant que l'ame me bate au corps.

La Dame. D'aimer bien ce qu'aimer debuez,
Ne pourriez vous pas meſprendre:
Mais ſous cuider vous deceuez
Par legierement entreprendre.
Vous meſme vous pouez reprendre,
Et auoir à raiſon recours,
Pluſtoſt qu'en fol plaiſir attendre
Vng tres-deſeſperé ſecours.

L'Amant. Raiſon, aduis, conſeil, & ſens
Sont ſoubz l'arreſt d'amours ſeellez.
Car nulz d'eulx ne ſ'eſt rebellez.

Ilz sont parmy desir meslez,
Et si fors enlacez, helas!
que ja n'en seront desmeslez,
Se pitié n'en brise les laz.

La Dame.

Qui n'a à soy nulle amitié,
De toute amour est deffiez:
Et se de vous n'auez pitié,
D'autruy pitié ne vous fiez.
Mais soiez tout certifiez,
Que ie suis telle que ie fuz.
D'auoir mieulx ne vous affiez,
Et prenez en gré le reffus.

L'Amant.

I'ay mon esperance fermee,
Qu'en tel Dame ne doit faillir
Pitié, mais elle est enfermee,
Et laisse dangier m'assaillir.
Et s'el voit ma vertuz faillir
Pour bien amer, el s'en sauldra
Hors sa demeure, & tard saillir,
Et mon bien souffrir me vauldra.

La Dame.

Ostez vous hors de ce propos,
Car tant plus que vous y tendrez,
Moins vous aurez ioye & repos,
Et iamais à bout n'en vendrez.
Quant à espoir vous attendrez,
Vous en trouuerez abestiz,
Et en la fin vous apprendrez,
Qu'esperance paist les chetifz.

L'Amant.

Vous direz ce que vous vouldrez,
Et du pouoir auez assez.
Mais ja espoir ne m'en touldrez,
Par qui i'ay tant de maulx passez.
Car quant nature a enchassez
En vous des biens à tel effors,
El ne les a pas amassez
Pour en mettre pitié dehors.

La Dame.

Pitié doit estre raisonnable,
Et à nul desauantageuse,
Au besongneux tres-prouffitable,

Et aux piteux non dommageuse.
Se Dame est à autruy piteuse,
Pour estre à soy mesme cruelle,
Sa pitié deuient despiteuse,
Et son amour haine mortelle.

L'Amant. Conforter les desconfortez,
N'est pas cruauté, ains est los:
Mais vous qui si dur cueur portez
En si beau corps, se dire l'oz,
Gaignez le blasme & le desloz
De cruaulté qui mal y siet:
Se pitié, qui depart les los,
En vostre hault cueur ne s'assiet.

La Dame. Qui me dit que ie suis amee,
Se bien croire ie l'en vouloye,
Me doit il tenir pour blasmee,
S'à son vouloir ie ne foloye?
Se de telz confors me messoye,
Ce seroit pitié sans maniere:
Et depuis se ie m'en douloye,
C'en seroit la soulde derriere.

L'Amant. Ha: cueur plus dur que le noir marbre,
En qui mercy ne peult entrer,
Plus fort à ployer qu'vn gros arbre,
Que vous vault tel rigueur monstrer?
Vous plaist il mieux me veoir oultrer
Mort deuant vous pour vostre esbat,
Que pour vng confort demonstrer
Respirer la mort qui m'abat?

La Dame. De voz maulx guerir vous pourrez,
Car des miens ne vous requerray,
Ne par mon plaisir ne mourrez,
* iarray Ne pour vous guerir ne * guerray.
Mon cueur pour autruy ne herray,
Crient, pleurent, rient, ou chantent:
Mais se ie puis ie pouruerray,
Que vous ne autres ne s'en vantent.

L'Amant. Ie ne suis mie bon chanteur,
Aussi me duit mieux le plourer.

Mais

Mais ie ne fus oncques vanteur,
I'aime plus chier coy demourer.
Nul ne se doit enamourer,
S'il n'a cueur de celer l'emprise:
Car vanteur n'est à honnorer,
Puis que sa langue le desprise.

Male bouche tient bien grant court, La Dame.
Chacun à mesdire estudie.
Faulx amoureux au temps qui court
Seruent tous de goliardie.
Le plus secret veult bien qu'on die,
Qu'il est d'aucune mescreuz.
Et pour riens qu'omme à Dame die,
Il ne doit plus estre creuz.

D'vngs & d'autres est & sera, L'Amant.
La terre n'est pas toute vnie.
Des bons le bien se montrera,
Et des mauuais la vilennie.
Et se droit aucuns ont honnie
Leur langue en mesdit eshonté,
Que reffus en excommenie
Les bons auecques leur bonté.

Quant meschans meschant parler eussent, La Dame.
Ce meschief seroit pardonnez:
Mais ceulx qui bien faire deussent,
Et que noblesse a ordonnez
D'estre bien conditionnez,
Sont les plus auant en la fange,
Et ont leurs cueurs habandonnez
A courte foy & longue langue.

Or congnois ie bien or endroit, L'Amant.
Que pour bien faire on est honnis,
Puis que pitié, iustice, & droit,
Sont de cueur de Dame bannis.
Fault il donc faire tous vnis,
Les humbles seruans & les faulx;
Et que les bons soient punis
Pour les pechés des desloyaux?

Ie n'ay le pouoir de greuer, La Dame.

Ne de pugnir autre ne vous:
Mais pour les mauuais eſcheuer,
Il ſe fait bon garder de tous.
Faulx ſemblant fait l'umble & le doulx,
Pour prendre Dames en aguet:
Et pour ce chaſcune de nous
Y doit bien l'eſcoute & le guet.

L'Amant. Puis que de grace vng tout ſeul mot
De voſtre rigoureux cueur n'iſt,
I'appelle deuant Dieu, qui m'ot,
De la durté qui me honniſt:
Et me plaing qu'il ne parfourniſt
Pitié qu'en vous il oblia,
Ou que ma vie ne finiſt,
Que ſi toſt mis en obli a.

La Dame. Mon cueur & moy ne vous feiſmes
Oncq rien dont plaindre vous doyez:
Riens ne vous nuiſt fors vous meſmes,
De vous meſmes iuge ſoyez.
Vne fois pour toutes croyez,
Que vous demourez eſcondit.
De tant redire m'ennoyez,
Car ie vous en ay aſſez dit.

L'Acteur. A donc le dolent ſe leua,
Et part de la feſte plourant:
A peu que ſon cueur ne creua,
Com à homme qui va mourant.
Et dit, Mort vien à moy courant,
Ains que mon ſens ſe deſcongnoiſſe,
Et m'abrege le demourant
De ma vie plaine d'angoiſſe.

Depuis ie ne ſceu qu'il deuint,
Ne quel part il ſe tranſporta:
Mais à ſa Dame n'en ſouuint,
Qui aux Dames ſe deporta.
Et depuis on me rapporta
Qu'il auoit ſes cheueux * deſcoux, (* deroux)
Et que tant ſe deſconforta
Qu'il en eſtoit mort de courroux.

Si vous pry, amoureux, fuyez
Ces venteus & ces mesdisans,
Et comme infames les huyez.
Car ils sont à voz faiz nuisans,
Pour non les faire voir disans,
Reffuz a ses chasteaulx bastiz.
Car ilz ont trop mis puis dix ans
Le pays d'amours à pastiz.

Et vous Dames & Damoiselles,
En qui honneur naist & s'assemble,
Ne soyez mie si cruelles
Chascunes, & toutes ensemble,
Que ja nulle de vous ressemble
Celle que m'oyez nommer cy,
Qu'on peut appeller, ce me semble,
La belle Dame sans mercy.

COPIE DE LA REQVESTE *baillee aux Dames contre Maistre Alain.*

SVpplient humblement vos loyaux seruiteurs les attendans de vostre tres-douce grace, & poursuiuans la queste du don d'amoureuse mercy. Que comme ilz ayent donné leur cueur à penser, leur corps à trauailler, leur vouloir à desirer, leurs bouches à requerir, leur temps à prouchasser le riche don de pitié & de grace, que dangier, reffuz, & crainte ont embusché & retrait en la gaste forest de longue attente: & ne leur soit demouré compaignie ne cōduite, qui ne les ait laissez en la poursuite, fors seulement bon espouoir, qui encores demeure souuent derriere lassé & trauaillé du long chemin, & de la tres-ennuieuse queste. Et que en vng pays qui se nomme dure responce ont esté plusieurs fois destroussez de ioye, & desers de liesse, par les brigans & souldoyers de refus. Et neantmoins entretiennent tousiours leur queste pour y

mettre la vie & le cueur qui leur est demouré; mais que espoir ne les laisse au besoing. Et encores auroient attente de vostre secours, & que bel acueil & doulx attrait les remeissent sus. Se ne fust qu'il est venu à leur congnoissance, que aucuns ont escript en vers rimez certaines nouuelles, où ilz n'õt gueres pensé. Et peult estre que enuie, rebutement d'amours, ou faulceté de cueur, qui les a fait demourer recreuz en chemin, & laisser la queste qu'ilz auoient encommencee auec nous, les fait ainsi parler & escrire. Et tant ont fait, comme on dit, pour destourner aux autres la ioye à quoy ilz ont failly, que leurs escriptz sont venuz en voz mains: & pour l'attrait d'aucunes parolles doulces qui sont dedans, vous ont amusé à lire leur Liure, que on appelle, La belle Dame sans mercy. Ouquel soubz vn langaige affaité sont encloz les commencemẽs & ouuertures de mettre rigueur en la court amoureuse, & rompre la queste des humbles seruans, & à vous tollir l'eureux nom de pitié, qui est le parement & la richesse de voz autres vertus. Et en auendra dommage, & eslongnement aux humbles seruans, & amendrissement de vostre pouoir, se par vous n'y est pourueu. Qu'il vous plaise de vostre grace destourner voz yeux de lire si tres-desraisonnables escriptures, & n'y donner foy ne audience: mais les faire rompre & casser par tout où trouuer se pourront, & des faiseurs ordonner telle punitiõ que ce soit exemple aux autres, & que voz humbles seruans puissent leur queste parfaire à vostre honneur & à leur ioye, & monstrer par oeuure que en vous a mercy & pitié. Et ilz prieront amours, qu'il vous doint tousiours tant de liesse, que aux autres en puissez departir.

COPIE DES LETTRES ENVOYEES par les Dames à Maistre Alain.

HOnnoré frere, nous nous recommandons à vous, & vous faisons sçauoir, que n'agueres par aucuns a esté baillee aux Dames certaine requeste, qui grandemẽt touche vostre deshonneur, & le desauancement du tres-gracieux loz & bonne grace que vous auez tousiours acquis vers elles. Et pour ce que nous vous cuidons tel, que bien vous sçaurez excuser & deffendre de ceste charge, quant en serez aduerty: nous vous enuoyons le double, esperans que vous mettrez peine à vous getter hors de ce blasme à vostre honneur & esioüissement de ceulx, qui plus voulentiers verront vostre loz croistre que amaindrir. Et comme escript vous a esté par autres lettres de vos amis, iournee est assignee au premier iour d'Auril à vous & à vos parties aduerses. Auquel iour vous pensons veoir, se vous n'estes mort ou prins, dont Dieu vous gard. Laquelle chose vous doubterez moins, que de demourer en ceste charge. Honnoré frere, nostre Seigneur vous doint autant de ioye, comme pour nous vouldriõs, & brief retourner. Car se vous estes par deça, tel parle contre vous qui se taira. Escript à Yssoldun le dernier iour de Ianuier. *Et en la marge dessoubz est escript*, Les lettres Katherine, Marie, & Iehanne.

EXCVSATION DE MAISTRE ALAIN.

Contre ceux qui dient qu'il a parlé contre les Dames en son Liure nommé, La belle Dame sans mercy.

MEs Dames, & mes Damoiselles,
Se Dieu vous doint ioye prouchaine,
Escoutez les dures nouuelles

Que i'ouy le iour de l'estraine:
Et entendez ce qui me maine,
Car ie n'ay fors à vous recours:
Et me donnez par grace plaine
Conseil, confort, ayde & secours.
Ce iour m'auint en sommeillant,
Attendant le Soleil leuant,
Moitié dormant, moitié veillant,
Enuiron l'aube ou peu auant;
Qu'amour s'apparut au deuant
De mon lict à l'arc tout tendu,
Et me dist: Desloyal seruant,
Ton loyer te sera rendu.
Ie t'ay long temps tenu des miens
*Pour aucuns biens qu'en toy auoyes,
Et te gardoye de grans biens
Trop plus que tu ne desseruoyes.
Mais maintenant tu te deuoyes
Encontre moy en tous endrois,
Tu fais, & escriptz, & enuoyes
Nouueaulx liures contre mes drois.
Es tu fol, hors du sens, ou yure,
Ou veulx contre moy guerre prendre,
Qui as fait le maleureux liure,
Dont chacun te deuroit reprendre,
Pour enseigner & pour apprendre
Les Dames à getter au loing
Pitié la debonnaire & tendre,
De qui tout le monde a besoing?
Se tu as ta melencolie
Prise de non amer iamais,
Doiuent achapter ta folie
Les autres qui n'en peuent mais?
Laisse faire autruy, & te tais.
Que de dueil ait le cueur noircy,
Qui ja croira comme tu faiz,
Qu'oncques Dame fust sans mercy.
Tu mourras de ce peché quitte,
Et se briefment ne t'en desdiz,

* A l'eure que bien me seruoyes

Prescher te feray * heretique,
Et brusler ton liure, & tes ditz:
En la loy d'amours sont mauldítz,
Et chacun m'en fait les clamours.
Les lire à tous est interditz
De par l'inquisiteur d'amours.

*al. comme herite

Tu veulx mon pouoir abolir,
Et qu'onneur & bonté s'efface,
Quant tu quiers des Dames tollir
Pitié, mercy, doulceur, & grace.
Cuydes tu doncques que Dieu face
Entre les hommes sur la terre
Si beau corps, & si doulce face,
Pour leur porter rigueur & guerre?

Nenny, non il n'y pensa oncques:
Car iamais faictes ne les eust
Plus plaisans, que choses quelzconques
Que sur terre faire l'en peust:
S'il ne veist bien & sceust
Qu'elles deuoient le vert porter,
Qui par droit les hommes deust
Resiouyr & reconforter.

Ne seroit-ce pas grant dommage,
Que Dieu, qui soustient homme en vie,
Eust faicte si parfaicte image
Par droicte excellence assouuie,
Que la pensee en fust rauie
Des hommes par force de plaire,
Se Dieu leur portoit telle enuie
Que femme fust leur aduersaire?

Cuides tu faire basilisques,
Qui occient les gens des yeulx,
Ces doulx visaiges angeliques
Qui semblent estre fais és cieulx?
Dieu ne les a pas formé tieulx
Pour desdaigner & non chaloir,
Mais pour croistre de bien en mieulx
Ceulx qui ont desir de valoir.

Doulceur, courtoisie, amitié,

Sont les vertus de noble femme:
Et le droit logis de pitié
Eſt au cueur d'vne belle Dame.
S'il failloit pour ton liure infame
Pitié d'entre Dames bannir,
Autant vauldroit qu'il ne fuſt ame,
Et que le monde deuſt finir.
Puis que nature ſ'entremit
D'entailler ſi digne figure,
Il eſt à croire qu'elle y mit
De ſes biens à comble meſure.
Dangier y eſt ſoubz couuerture,
Mais nature la tres-benigne,
Pour adoulcir celle poinꝯture,
Y miſt pitié par medecine.
Pour garder honneur & chierté
Raiſon y miſt honte & dangier,
Et voulut deſdaing & fierté
Du tout des Dames eſtrangier.
Mais pitié y peut chalengier
Tout ſon droit, car quant el * vouldroit,
*faudroit Elle feroit bonté changier,
*Puiſque *Et puis nully mieux n'en vauldroit.
Tu veulx par ton outrecuidance,
Et les faulx vers que tu as faitz,
Tollir aux Dames leur puiſſance,
Toutes vertus & tous biens-faitz:
Quant ainſi leur pitié deffaitz,
Par qui maint loyal cueur ſ'amende,
Si vueil chaſtier tes meffaitz,
Ou que tu m'en gaiges l'amende.
Quant i'euz ces parolles ouy,
Et ie vy la fleſche en la corde,
Tout le ſang ou cueur me fouy,
Onc n'euz tel paour dont me recorde.
Si dis, pour Dieu miſericorde,
Eſcoutez moy excuſer, Sire.
*Lors reſpondit * Il me reſpondit, Ie le t'accorde
Or dy ce que tu vouldras dire.

Ha! Sire,

Ha! Sire, ne me mescroyez,
Ne les Dames semblablement,
Se vous ne lisez & voyez
Le liure tout premierement.
Ie suis aux Dames ligement.
Car ce peu qu'oncques i'euz de bien,
D'onneur, & de bon sentement,
Vient d'elles, & d'elles le tien.

*Deuant que faire ceste faulte
Mon cueur choisiroit qu'il mourroit,
La folie seroit si haulte
Que ja nul ne le pardonroit.
Bien est vil celuyqui vouldroit
A l'honneur des Dames mal faire,
Sans lesquelles nul ne pourroit
Iamais bien dire ne bien faire.

*al. Des Dames nous vient & habonde
Eur en ioye, & cõfort en dueil.
C'est l'exẽple des biẽs du monde,
Aise de cueur, & deduit d'ueil
C'est le rabais de tout orgueil,
Et le patron pour les bons faire,
Sãs qui nul frãc cueur ait le vueil
De rien mesdire, ne mal faire.

Par elles & pour elles sommes,
C'est la source de nostre ioye,
C'est l'adresse des nobles hommes,
C'est d'onneur la droicte mont-ioye.
C'est ce qui les bons cueurs resioye,
C'est le chief de mondains plaisirs,
C'est ce qui d'espoir nous pouruoye,
C'est le combat de noz desirs.

Leur seruiteur vueil demourer,
Et en leur seruice mourray:
Et ne les peuz trop honnorer,
Ne autrement ja ne vouldray.
Et tant qu'en vie demourray,
A garder l'onneur qui leur touche
Emploieray où ie pourray
Cueur, corps, sens, lãgue, plume & bouche.

Pitié en cueur de Dame siet
Ainsi * que l'or ou diamant.
Mais sa vertu pas ne s'assiet
Tousiours au plaisir de l'amant:
Ains fault deffermer vng fermant,
Dont crainte tient pitié enclose,
Et en ce fermoir deffermant

*qu'en l'or le

Souffrir sa douleur vne pose.
  Pitié se tient close & couuerte,
Et ne veult forces ne contrainctes,
Ne ja sa porte n'est ouuerte,
Fors par souspirs & longues plainctes.
Attendre fault des heures maintes,
Mais l'attente bien se recouure:
Car toutes douleurs sont estainctes
Aussi tost que sa porte s'ouure.
  S'el ne gardoit sa seigneurie,
Chacun luy seroit ennuyeux,
Et sa bonté seroit perie:
Car elle auroit trop d'enuieux.
Pour ce son plaisir gracieux
N'euure pas à toutes requestes,
Non plus qu'vng ioyau precieux
*Qui n'est monstré qu'aux grandes festes.

*Qu'ő ne doit mőstrer qu'aux grans festes.

  Se i'osoye dire ou songier
Qu'oncques Dame fut despiteuse,
Ie seroie faulx mensongier,
Et ma parolle iniurieuse.
Iamais de Dame gracieuse
N'ait il ne mercy, ne respit,
Qui dit de voix presumpteuse,
Qu'en Dame ait orgueil ne despit.
  Comme la rose tourne en lermes
Au forneau sa force & valeur,
Ainsi rend pitié aux enfermes
Par feu d'amoureuse chaleur
Pleurs, qui guerissent la douleur
Par leur vertu puissant & digne.
*Mais quant le dangier n'est pas leur,
Plus en prisent la medecine.

*al. Maiz au cueur gist la pitié leur
Plus parfont, que l'or en la mine.

  Mon liure qui peu vault & monte,
A nulle fin autre ne tent,
Si non à recorder le compte
D'vng triste amoureux mal content,
Qui prie, & plaint que trop attent,
Et comme reffus le reboute:

Et qui autre chose y entend,
Il y voit trop,ou n'y voit goutte.
Quant vng amant est si estraint,
Comme en resuerie mortelle,
Que force d'amour le contraint
D'appeller sa Dame cruelle:
Doit on penser qu'elle soit telle?
Nanil,car le grief mal d'amer
Y met fieure continuelle,
Qui fait sembler le doulx amer.
Puis que son mal luy a fait dire,
Et apres luy pour temps passer
I'ay voulu ses plaintes escripre,
Sans vng seul mot en trespasser:
S'en doit tout le monde amasser
Contre moy à tort & en vain,
Pour le chetif liure casser,
Dont ie ne suis que l'escriuain?
S'aucuns me veulent accuser
D'auoir ou failly,ou mespris,
Dauant vous m'en vueil excuser
Que i'ay pieça pour iuge pris.
Et combien que i'ay peu apris
S'ilz en ont dit riens ou escript,
Pourquoy ie puis estre repris,
Ie leur respondray par escript.
Quant amours ot oy mon cas,
Et vit qu'à bonne fin tendi,
Il remit sa flesche au carcas,
Et l'arc amoureux descendi,
Et tel responce me rendi:
Puis qu'à ma court tu te reclames,
I'en suis content,& tant t'en di,
Que ie remetz la cause aux Dames.
Lors m'esueilly subit & court,
Et puis entour moy rien ne vy,
Pour ce me rens à vostre Court,
Mes Dames,& la foy pleuy
D'obeir à droit sans enuy

Ainsi qu'amours l'a commandé,
Et se ie n'ay mal desseruy,
Ayez moy pour recommandé.

Vostre humble seruiteur Alain,
Que beauté print pieça à l'ain
Du traict d'vngs tres-doulx rians yeulx,
Dont languist en attendant mieulx.

COMPLAINTE DE MAISTRE ALAIN, *Contre la mort, qui luy oste sa Dame.*

Contre toy mort doloreuse & despite,
Engoisseuse, maleureuse, & mauldite,
Et en tes faictz merueilleuse & soudaine,
Ceste complainte ay formee & escripte
De cueur courcé, où nul plaisir n'abite,
Nercy de dueil & aggraué de peine:
Ie t'appelle de traison villaine,
De toy me plaing de toute rigueur plaine,
Quant ta durté à mort me desherite
Du riche don de ioye souueraine,
Et que ton dart à piteuse fin maine
Le choiz d'onneur, & des Dames l'eslite.

Tu m'as osté ma Dame & ma Maistresse,
Et as murtruy mon cueur & ma liesse
Par vng seul cop dont ilz sont tous deux mors.
Du cueur n'est riens puis que plaisir le lesse,
Et que ie pers la ioye de ieunesse.
Ainsi n'ay plus fors la vois & le corps.
Ie pleure ens, & me ry par dehors,
Et tousiours ay le douloureux remors
Du hault plaisir qui de tous pointz ne cesse,
Las! or n'ay plus ce que i'auoye, amors,
Ie meurs sur bout, & en ce point me pors
Comme arbre sec, qui sur le pié se seiche.

Or suis desert, * despourueu, & deffait
*despointié
De tout penser, de parolle, & de fait,
De bien, de ioye, & de tout ce qui fait

Cueur en ieunesse à hault honneur venir:
Puis qu'à celle, qui ne t'a riens messfait,
Tu as osté ce qu'el n'a pas forfait,
Et qui iamais ne peut estre reffait.
C'est sa vie que tu as fait fenir,
*Qui plus faisoit la mienne soustenir,
Et tousiours tendre à meilleur deuenir,
Pour non auoir & pour hault aduenir.
Or as tu tout mon penser contrefait,
Si ne sçay plus à quoy me dois tenir,
Et ne me peut desconfort souuenir,
Quant i'ay perdu sans iamais reuenir
De tous les biens ce qu'estoit plus parfait,

*Donc la mienne se souloit soustenir,
Pour mieux valoir, & meilleur deuenir,
Et mettre peine à plus haut aduenir.

*Il n'est plus riens qui me peust conforter.
Ie n'ay pas cueur à tel douleur porter.
Car endurer ne puis ne supporter
Les durs accés de mon dolant mesaise.
C'est temps perdu que de moy enhorter
A m'esiouyr, rire, ne desporter.
On ne me peult nouuelles apporter,
Ne langaige si plaisant qui me plaise.
Plaindre & plorer sont mes ieulx & mõ aise.
Il ne me chault iamais comme tout voise,
Ie n'ay soucy à qui mon fait desplaise.
Chacun en peult à son gré apporter.
Parle qui veult, ou qui vouldra se taise,
Et qui aura parlé si se rapaise.
Car ma fortune est telle & si mauuaise
Qu'el ne peult pis pour moy desconforter.

*Qui me pourroit de ce dueil conforter?

Iugez par qui ne pour quoy ce seroit,
Et comme Dame ou amours cuideroit
Qu'apres sa mort mon cueur autre ameroit,
Ou que iamais prendroit en moy plaisance.
Car qui tousiours de son bien parleroit,
Et d'en parler iamais ne cesseroit,
Le langage ses fais ne passeroit.
On ne la peult louer à souffisance.
Tout s'efforça au iour de sa naissance,
Les elemens y firent alliance,

Nature y mist le hault de sa puissance,
Et dist alors qu'vng chief d'euure feroit,
Où tant mettroit honneur, sens, & scauãce,
Que tout vauldroit mieulx par son acointance,
Pardonnez moy de dire oultrecuidance.
Mais d'autre amer mon cueur s'abesseroit.
Ie ne dy pas, ne m'entente n'est telle,
Qu'il nait des biens en mainte Dame belle,
Et qu'il n'en soit* d'autres bonnes que celle,
Où faulte n'a de rien que Dame amende:
Ainçois maintien des Dames la querelle,
Pour leur bonté qui croist & renouuelle.
Et se ie fail en rien, ie m'en rappelle,
Et cri mercy, & en gage l'amende.
Mais c'est trop fort que iamais ie m'attende
A mieulx auoir, quelque part que ie tende,
N'en quelque lieu que mõ las cueur se rẽde,
Et* l'amendrir seroit douleur mortelle.
En ce point veult amours que ie l'entende,
Et qu'à tousiours loyaulté m'en deffende,
Qui tant l'ama, & tant fut de sa bende,
Que peu s'en fault qu'il n'est mort auec elle.
Helas! pourquoy me fist amours emprẽdre
A tant l'amer, & si hault entreprendre,
Et moy donner tel don pour le reprendre,
Et de tel ioye yssir pour souspirer?
Or me pugnist fortune sans mesprendre,
Pour celle amer où n'auoit que reprendre,
Et où nature & Dieu vouldrent comprẽdre
Ce qu'on sçauroit à souhait desirer,
Qui tous les biens vouldroit en vng tirer.
En elle estoit, sans nulle autre empirer,
Le droit miroir pour les autres mirer,
Où chascun peult sans riens mettre tout prendre.
Si ne sçay plus de quel part me virer,
Sinon offrir mon cueur à martyrer,
Com Cheualier qui ses armes veult rendre.
Ainsi mon temps en douleur vse & passe,
Dont le surplus desia* me tanne & lasse,

*de tres-bõnes sans elle

* moins trouuer

* m'eunuye

Ne ie n'ay iour, heure,lieu,ne eſpace
De riens penſer que mon eſpoir ſouſtiengne.
Ie foiz treſors des regretz que i'amaſſe,
Et n'eſt vng bien paſſé que i'obliaſſe.
I'en renscõpte ſans qu'vng ſeul en treſpaſſe.
Par chaſcũ iour quelque choſe qu'auiẽgne,
Il eſt force qu'adez il m'en ſouuiengne,
Quel que ie ſoye, & quel que ie deuiengne,
Tant que l'ame dedans le corps ſ'y tiengne,
Ne n'eſt choſe dont mieulx ie me paſſaſſe.
Fortune veult qu'en ce point me contiẽgne.
C'eſt la leçon qu'il faut que ie retiengne.
I'ay pris ce ply,force eſt que le maintiengne,
Si ſeroit fort que iamais la changeaſſe.

Helas!comment m'eſt fortune ſi dure,
Ne comme a Dieu ſouffert ceſte aduenture,
Qui de tous poins met à deſconfiture
Ma lieſſe,mon eſpoir,& ma vie?
Qui peult mouuoir à ce Dame nature,
Qui a ſouffert qu'on luy fiſt telle iniure,
De deffaire ſi parfaicte figure,
Qu'à droit patron auoit faite aſſouie,
Pour eſbahir & deſconfire enuie,
Qui meſdiſans à meſdire conuie?
Mais ſ'elle en euſt cent fois ſa foy pleuie,
Si ne ſceuſt-elle dire faulte ou laidure.
Or l'a la mort en ieune aage rauie,
Et moy qui l'ay tant loyaulment ſeruie,
Viz en douleur ſans l'auoir deſſeruie,
Et ſans ſçauoir pourquoy ma vie tant dure.

Mes ſemblans ſont de ioye contrefaitz,
Tout au rebours de penſer & de faiz,
Et ne me plaiſt riens de ce que ie fais,
S'il ne ſortiſt à douleur & à plains.
Eſtre tout ſeul eſt ma ioye & ma paix.
Ie chemine ſans ſçauoir où ie vais.
Qui parle à moy,ie l'eſcoute & me tais,
Et penſe ailleurs ſ'à force ne me vains.
I'oy les autres chanter,& ie me plains.

Ilz vont danſant,& ie deſtors mes mains.
Ilz feſtoient,& ie tout ſeul remains.
*cours I'ay fait leurs * faicts,maintenant les defaiz.
Plus vois iouer,& tant m'eſiouys mains.
Tous mes plaiſirs ſont de lermes eſtains.
Le noir me plaiſt,car mon cueur en eſt tains,
De tainture qui ne fauldra iamais.
Trop dur eſpart eſt ſur moy eſparty,
Quant eſgaré me treuue & deſparty
D'vng per ſans per,qui oncques ne par ty
En faintiſe,n'en legier penſement,
Qui enſemble n'auions rien party:
Mais vng deſir,vng vouloir,vng party,
Vng cueur entier de deux cueurs imparty,
Pareil plaiſir & commun ſentement.
Mort or as tu fait le departement,
Dont i'ay perdu mon bien entierement.
Si appelle de ton faulx iugement.
Car tout ce mal m'eſt aduenu par ty,
Dont ie renonce à ton eſbatement
Chacié d'eſpoir,banny d'alegement:
Et ſouhaite la mort tant ſeulement,
Diſant,Mon cueur pourquoy nè ſe part y?
Si prens congié & d'amours & de ioye,
Pour viure ſeul à tant que mourir doye,
Sans moy iamais trouuer en lieu n'en voye,
Ou lieſſe ne plaiſance demeure.
Les compaignons laiſſe que ie hantoye.
Adieu chanſons que voulentiers chantoye,
Et ioyeulx ditz où ie me delectoye.
Tel rit ioyeulx,qui apres dolent pleurre.
Le cueur m'eſtraint,angoiſſe me court ſeure.
Ma vie fait en moy trop long demeure,
Ie n'ay membre qu'à mourir ne labeure.
Et me tarde que ia mort de dueil ſoye.
*Autre bié n'ay * Rien ne m'eſt bon,n'autre bien n'aſſaueure,
Fors ſeulement l'attente que ie meure:
Et me tarde que briefment viengne l'heure,
Qu'apres ma mort en paradis la voye.
LE LAY

LE LAY DE PLAISANCE.

POur commencer ioyeusement l'annee,
Et en signe de bien perseuerer,
Est au iourd'huy mainte Dame estrennee
De son amant, qui la veult honnorer.
Et d'autre part, pour plus s'en amourer,
Dame qui est de seruant assignee
A dés long temps quelque chose ordõnee,
Pour son amant courtoisement parer.
Mais aux Dames ne me vueil comparer,
Sans Dame sui, onc ne me fu donnee
Loyale amour, iusqu'à celle iournee.
Car ie n'ay pas sens pour y labourer.
Ainsi me fault tout seulet demourer.
Dame qui soit ne sera huy penee.
Pour m'estrener n'est pour moy Dame nee,
Dont ie doy bien piteusement plourer.
En ce point me desconforte.
Car plaisance est en moy morte,
Sans qui riens ne vault.
Tristesse ne se deporte,
De moy mener guerre forte:
Pensee me fault.
Pource, amis, ie vous enhorte,
Que tousiours teniez la sorte
Sans faire deffault
De plaisance, qui supporte
Cil qui en luy se deporte,
Riens plus ne me fault.
Plaisance du tout maintient,
Et detient
Cil qui se contient,
Et tient gracieusement.
Car tous biens el entretient,
Et contient:
A elle appartient,
Et en vient gay esbatement.
Ce qu'elle fait luy auient

Et aduient,
Que qui la retient
Deuient plaisant, doulx, & gent.
Les vieulx en vie soustient,
Contretient,
Cil qui en souuient
Paruient à honneur souuent.
Plaisance fait mains tours faire,
Puis deffaire,
Puis reffaire,
Puis l'vng l'autre contrefaire,
En souuent porter deuises
Sans nul greuer, sans mal faire
Veult parfaire
Son affaire:
Pource est elle necessaire
A l'amant en maintes guises.
El fait vng homs à tous plaire,
Et complaire
Sans desplaire,
Estre des bons exemplaire
En monstrant ses grans franchises.
El scet les gens bel atraire,
Sans retraire,
Ne detraire.
Car à nulluy n'est contraire,
Ains plaisant & sans faintise.
Fuyez doncques melencolie,
Qui toute douleur pourchasse,
Et plaisance du tout chasse.
Qui la reçoit fait folie:
Car plaisance est plus iolie,
Qui dueil & soucy enchasse,
Et n'est ne gloute, n'escharse,
Ains à largesse s'allie,
Et fait la pensee lie,
Et de doulceur l'entrelace:
Le cueur esioye & soulace,
Et l'omme d'ennuy deslie,

Les haulx Princes humilie,
Et fait faire mainte chace,
Et mainte bonne grimace,
Et maint dur cueur amolie.
El fait l'omme saige,
Plaisant en langaige,
Courtois en couraige:
Ainsi sur tous a l'auantaige.
Priue du sauuaige,
Prouffit de dommaige,
Vng Seigneur d'vng paige:
Faire à amours hommaige,
Aller en boucaige,
Iouer en l'ombraige,
Passer maint passaige,
Assembler vng mariaige,
Acroire sus gaige,
Galer sans oultraige,
Mettre oyseaulx en caige,
Riens n'est qui s'y comparaige.
Homs iolis & cointe,
Qui de plaisance s'accointe,
Et qui vit en ioye,
Sent d'amours la pointe,
Qui d'vng doulx espoir est ointe:
Lequel la conuoye
A amer sa pointe,
La trouue à plaisir conioincte,
D'onneur la mont-ioye
A luy est adiointe,
Et n'est nul qui l'en despointe
Par quelconque voye.
Plaisance est bien souuerain,
Et haultain,
Qui rent ioye souueraine,
Et haultaine.
Car qui l'ensuit seoir & main
Main à main,
[* A fin loyale le maine,

* Adiousté du Ms.

Et amaine,
Dont est il huy que demain
Plus certain
De soy mettre en son demaine:
Car certaine
Est en cest estat mondain,
Qui est vain,
*C'est nostre adresse mondaine
*Et Non pas vaine.
Et se plaisance n'estoit,
Le pouoir d'amours fauldroit.
Qui seroit
Celuy qui plus dicteroit
Balades nouuelles?
Nul homme ne danceroit,
Ains aux cendres croupiroit.
Qui riroit?
Qui seroit cil qui yroit
Prier les pucelles?
Chacun oyseau se tairoit,
Le plus se reposeroit:
Si feroit
Celuy qui sonner sçauroit
Harpes & vielles.
Ainsi tout bien cesseroit,
Et viure nous desplairoit,
Et diroit
Chacun, que mieulx ameroit
Mort que douleurs telles.
Qui vit en plaisance,
Il a souffisance,
Et de ioye congnoissance:
*Et *Si luy doit souffire,
S'il a esperance,
Et humble souffrance,
Et à sa Dame acointance.
Dont luy peult il dire,
S'il voit sa semblance,
Que pitié s'auance

De mettre alejance
En ſon dur martyre.
Lors aura fiance
En ſa contenance,
D'auoir des biens habondance,
Leſquelz il deſire.

Plaiſance honnorable
Eſt vie agreable,
Au corps prouffitable,
A l'ame ſauuable,
Qui nulluy ne griefue,
A nulluy nuiſable,
A tous prouffitable,
Ioyeuſe à la table,
Au repos aydable.
Quant on couche ou lieue.
Nulluy eſt notable,
S'il n'eſt acourable,
Plaiſant, amiable,
Ioyeulx, ſecourable.
C'eſt ce qui l'achieue:
Car triſtour nuiſable,
Argent deteſtable,
Sa fin retournable,
Font homs miſerable,
Et ſa vie briefue.

Vueillez doncques mettre cueur & pẽſee
A plaiſance, & plaiſamment ouurer,
Ainſi ſ'y eſt à vous doulceur caſſee,
Et pourrez loz & honneur recouurer,
Et de ſoucy vous pourrez deliurer:
Triſteur ſera de vous greuer laſſee,
Et la ſaiſon ioyeuſement paſſee.
Car plaiſance ſert de ioye liurer.
Or ſeruez donc ſans iamais deſeurer
Amours, par qui grant ioye iert amaſſee:
Et par ce aurez Dame, en qui compaſſee
Sera beaulté qu'amours ſcet preparer.
Ainſi pourrez en tous lieux comparer,

Et en amant passer mainte pensee,
Et tant sera honneur en vous tassée,
Que vous pourrez amoureux appeller.

AVTRE LAY MAISTRE ALAIN, Baillé à Monseigneur de Bourgongne.

Paix eureuse fille du Dieu des dieux,
Engendree ou throsne glorieux,
Et transmise par le conseil des cieulx,
Pour maintenir la terre en vnité,
Exilee de France, & d'autres lieux,
Par oultrages & discordz furieux:
A vous Princes nez du lys precieux,
Tres-excellens en toute dignité,
Iadis louez, haulx & victorieux,
Et à present de vostre eur enuieux,
Et contre vous mesmes iniurieux,
En guerroyant vostre felicité
Par faulx discordz & faictz malicieux,
Qui * tant durent que trop sont ennuyeux,
Transmetz ce lay d'amour en charité,
Pour redresser voz courages en mieulx.
Pensez de qui vous venistes,
Et issistes,
Et dont voz armes prenistes,
Et tenistes
Honneur, terre, nom, & gloire:
Et de ceulx par qui nasquistes,
Et vesquistes,
Ayez aucune memoire,
Et par voz guerres despites
Leurs merites
Ne deffaictes ou desdictes,
Qui escriptes
Sont, & durent iusqu'à ore.
Se autrement faictes ou dictes,
Voz conduictes
Seront en honneur petites,

*trop durent, qui tant

Et mauldictes
En cronique & histoire.
S'entre vous a des tors faitz,
Des debatz, ou des meffaitz,
Contrefaitz
Par voulenté, ou par fait,
Qui deffait
Ce que * raison y doit faire,
En doiuent estre deffaitz
Ceulx qui ne se sont meffaitz
Par voz faitz,
Et qui de tout ce meffait
N'ont forfait,
Et si en ont tel affaire.
Visez que par voz forfaiz
Vos ennemis sont reffais,
Et si faiz,
Que mains expleiz & torsfaiz
En ont faits
Pour la fleur de lys deffaire.
Si vous seroit trop grief fais,
Que vous, qui en fustes fais
Si parfaitz,
Et en auez le bien fait
Au parfait,
Luy souffrissiez tant meffaire.
Discorde haineuse
Fait vie * oultrageuse,
Et souspeçonneuse,
Tousiours angoisseuse,
Melencolieuse,
Plaine de douleur & d'ire,
A l'ame greueuse,
Au cueur chagrigneuse,
Au corps perilleuse,
A l'onneur doubteuse,
Aux biens dangereuse,
Et au courage martyre:

* amours y deust

* actain-neuse

De bien ennuieuse,
De mal desireuse,
De soing plantureuse,
D'aise souffreteuse,
D'autruy * desdaigneuse,
A qui riens ne peult souffrire.
Pensee songneuse,
Peine merueilleuse,
Despense oultrageuse,
Charge contangeuse,
Et si peu eureuse,
Et qui soy & autre empire.
Dieux quelz maux & quelz dommaiges,
Quelz meschiefz & quelz oultrages,
Quelz ouurages,
Quelz pillages,
Et forsaiges,
Et quantz petis auantaiges
Sont venuz par voz debatz!
Quantes Dames en vefuages,
Orphelins sans heritages,
Et mesnages,
Labourages,
Et villages,
Bourcz, villes, chasteaulx, passages,
Ars, destruitz, & mis au bas!
Les vaillans hommes & saiges
Mors prisonniers en ostages,
En seruages,
Pastissages,
Et truages.
Tailles pour payer les gaiges,
Où se font les grans cabas.
Faulte de foy & d'ommaiges,
Meschans mis en haulx estages,
Cueurs volages,
Faulx messages,
Faux langaiges,
Si pensez en voz couraiges,

* besoingneuse

Que trop durent telz esbatz.
Quant en France i'estoye.
Ie l'entretenoye
Seure par la voye,
Par les villes coye,
Si que nulz n'y meffaisoient.
Toutes gens alloient
Quel part qu'ilz vouloient,
Et ne se mesloient,
Ne ja ne parloient,
Fors de liesse & de ioye.
De gens la peuploye,
La foy augmentoye,
Iustice y gardoye,
Science y mettoye,
Et tous en seureté viuoyent.
Les marchans gaignoient,
Nobles voyageoient,
Clercz estudioient,
Les Prestres chantoient,
Et chacun plain de monnoye.
Riche la tenoye,
Les bons soustenoye,
Honneur maintenoye,
Gens y amenoye,
Tous estrangiers y venoient.
Les Princes donnoient,
Les grans despendoyent,
Poures y partoyent,
Tous en amandoyent,
C'estoit d'honneur la mont-ioye.
Las! trop fort m'ennoye,
Que banny en soye,
Et qu'el se desuoye
Du tout, & foruoye,
Si que les estrangiers voyent
Ceux qui auroient,
L'honneur qu'ilz deuroient
Garder, s'ilz sçauoient,

Qui la desauoient
Se Dieu des cieulx ne pouruoye.
Dont vient cest aueuglement,
Que si maleureusement,
Et tant douloureusement,
Par faulte d'entendement,
D'auis,& de sentement,
Maintient cest eslongnement
Si longuement.
Entendez l'enseignement
Du Createur,qui ne ment,
Qui pardonna largement,
Et vous fait commandement,
Par loy & par testament,
De viure paisiblement.
Helas! comment
Chiet en voz iours si griefment,
Et par voz fais seulement,
Vostre maison mesmement,
Qui estoit le parement
D'onneur soubz le firmament,
Et de foy le fondement,
Mise à destruisement
Est à vostre damnement!
C'est vng honteux vengement,
Et se bon aduisement,
Et piteux consentement,
N'y mettent amendement,
Vous en souffrerez tourment
Au iugement.
Quel plaisir,& quel liesse,
Quelle honnorable richesse,
Ou quel renom de proesse
Vous peult il d'ailleurs venir,
En souffrant mal aduenir,
A ce dont vostre haultesse
Et tout vostre bien vous vient?
Est il serment ne promesse,
Faict par ire,ou par tristesse,

Qui puisse rompre la tresse,
Qui droit de sang retenir
Vous feist,& entretenir
Par la naturelle lesse,
Dont le lien vous retient?
Pitié & raison confesse,
Qu'il n'est dangier ne aspresse,
Peril de mort,ou tristesse,
Que ne doyez soustenir,
Pour le beau liz maintenir,
Dont l'onneur & la noblesse
A garder vous appartient.
Et se par vostre paresse,
Faulte d'auis,ou simplesse,
Chacun verser la delesse;
Que cuydez vous deuenir,
Ne quelle seurté tenir ?
Car qui soy mesmes se blesse,
D'autruy deffié se tient.

Voz debatz ennuyent,
Les iustes les fuyent,
Et pour la paix prient,
Et vous en supplient,
Faictes y deuoir.
Les vertus s'oublient,
Erreurs multiplient,
Ennemis espient
Tousiours,quoy qu'ilz dient,
A vous deceuoir.
Droitz excommenient,
Et les loix mauldient,
Ceulx qui paix desdient.
Nature & droit crient,
Et font assauoir,
Que tous se r'alient,
Les fiers s'umilient,
Les durs s'amolient,
Les rigoureux plient,
Pour la paix auoir.

Ayez des maulx repentance,
Et des biens recongnoissance.
Tout ire & fureur cassez,
Oubliez les temps passez,
Et reprenez ordonnance.
Donnez au peuple allegeance,
Et à Dieu obeyssance.
Vous en auez fait assez,
Pour deuoir estre lassez.
Relaissez luy la vengeance,
Ne croiez oultrecuidance.
Peu dure fiere puissance.
Dieu pardoint aux trespassez.
Par là fault que vous passez,
C'est nostre commune dance.
Guerre la mort vous auance.
Paix tient la vie en souffrance,
Par qui temps est relassez.
Ensemble vous amassez,
Montrez que estes nez de France.
Qui veult que sa vie dure,
En murmure,
Et trop se laisse abuser,
A vser
Son temps dessoubz la fortune:
El se tourne vers luy dure,
Et obscure,
Et le laisse abuser,
Sans muser,
Car el n'est pas tousiours vne.
Homme qui de paix n'a cure,
Se procure,
Que paix le doit refuser,
Et ruser.
C'est la vengeance commune,
Raison luy nuist, & nature
Par droicture
On ne peult desaccuser,
N'excuser,

Qui la laisse par rancune.
Si vous requier par desir curieux,
Fuyez rapportz faulx & suspicieux.
Querez moyen doulx & concordieux.
Vainquez rigueur par vostre humilité.
Laissez aigreur & faictz contencieux,
Orgueil, fierté, vouloir ambicieux,
Affections, appetitz vicieux,
Et tout vouloir qui est malicieux.
Pensez que tout n'est qu'vne vanité,
Et que les durs & les presumptieux
Viuent dolens & melencolieux:
Et les benins, courtois, & gracieux,
Se gouuernent selon humanité.
Leurs faits durent, & leurs estatz sont tieulx,
Qu'honneur leur croist, & meurent seurs & vieulx,
Si qu'à loisir viuent leurs corps mortieulx,
Leur ame est sauue auec la Deité.

LE DEBAT DES DEVX FORTVNES d'Amours.

VNg iour passé fuz, n'a mie gramment,
En vng chastel assis moult plaisamment,
Et bien duisant à tout esbatement,
Que maintes belles
Haultes Dames, & doulces Damoiselles
Enrechissent par la grant bonté d'elles.
Si les ouy compter maintes nouuelles
Lez vne couche,
Et ie fuz loing, pensif, triste, & farouche,
Comme celuy que dueil espoint & touche,
Sans yeulx mouuoir, ne sans ouurir la bouche,
Et escoutoye:
Ne au parler d'elles ne me boutoye,
Mais mon penser & ma langue arrestoye,
Et de faillir à parler me doubtoye,
Ardant d'apprendre,
Et d'aucun bien receuoir & comprendre
En si hault lieu où honneur se doit prendre,

Et dont i'estoye le plus nice & le mendre.
Illec estoient
Des Cheualiers, qui hault renom portoient.
Apres disner vers elle s'esbatoient,
D'armes, d'onneur, & d'amours caquetoient.
Maintz propos dirent,
Et maintz bons motz, dont les Dames se rirent,
Et compterent comptes qui bien leur firent,
Et en parlant à demander se mirent
Que c'est d'amours,
Et qu'il y a assez de diuers tours,
Et ioyeux ris, & puis lermes & plours,
Tres-plaisans chantz, & tres-tristes clamours:
Et dont ce vient,
Qu'en son dangier passer ainsi conuient,
Et tost ou tard chacun sa fois y vient,
Dont l'vng ioyeulx, l'autre triste reuient:
Et qu'en vne heure
Tel rit de cueur, qui apres des yeulx pleure.
L'vng est heureux, & l'autre est au desseure,
L'vng a plaisir, dueil court à l'autre seure.
L'vng rit & chante,
L'autre mauldit sa fortune meschante,
L'autre est rauy en pensee plaisante.
L'vng ne s'en plaint, & l'autre ne s'en vante.
Ainsi endurent
Telz pensemens, tant comme en eulx ilz durent,
Et desirent ce qu'oncques ne voulurent,
Et demeuuent tous autres qui ne furent
Pour cuyder plaire.
Cil qui iangloit veult songer, & soy taire,
Et le songeart du ioyeulx contrefaire,
Et si cuident chacun d'eux le mieulx faire.
Si les gouuerne,
Et enyure du vin de sa tauerne,
Amours, qui cloz les tient dedans son cerne:
N'ils ne sçauent huys, porte, ne poterne,
Par où saillir,
Vng iour les fait trembler & tressaillir,

L'autre d'ardeur & cueur & corps faillir,
Adés cherir,& adés assaillir,
Puis mal,puis bien:
N'ils n'ont pouoir ne franchise de rien.
Où amours est,il veult que tout soit sien,
Et gouuerne sens,vouloir,& maintien,
Par sa maistrise:
Et dés qu'il a la pensee conquise,
Et au logis sa droicte merche mise,
Il veult faire aussi bien à sa guise,
Qu'en sa maison.
Plus n'y a lieu le pouoir de raison.
Du chastier n'est il mie saison,
Penser ailleurs,ce semble desraison.
Amours son estre
Prent és haults cueurs comme seigneur & maistre.
N'oncques n'eusmes ne pere ne ancestre,
Qui en son temps ne l'ait veu ainsi estre.
Dont il faut dire,
Que son pouoir & son haultain empire,
Est si puissant qu'on n'y sçait contredire.
Roys par force,ne clercz par liures lire,
Ne s'en deffendent.
Si voyent bien les las qu'amours leur tendent,
Et de leur gré dedans les las se rendent.
Plaisir,desir,ces deux les yeulx leur bendent,
Si font hommage,
Et vont serchant leur tres-plaisant dommage,
Vueillent ou non,du gré de leur courage,
Par franchise se mettent en seruage.
Riens ne leur vault
Leur ost armé, ne leur grand palais hault.
Amours,à qui de leur pouoir ne chault,
Leur fait sentir vng desir trop plus chault
Que feu de pailles,
Qui entre au cueur & dedans leur entrailles,
Parmy foussez & espesses murailles,
Tout au trauers de l'ost & des batailles,
[Et se lance par ses harnois de mailles].

Ou plus parfont,
Dont cueur & corps font souuent & deffont
Par tel party qu'ilz ne sçauent qu'ilz font.
Car ce penser tous les autres confont.
Si fait valloir
Les cueurs des bons,& croistre leur vouloir,
Et mettre crainte & peur à nonchaloir,
Et de tous faictz honteux leurs cueur douloir.
Et si leur donne
Le hardement,& la voulenté bonne,
Qui par honneur croist en eulx & foisonne.
Mais les gaiges,dont il les reguerdonne
A son loisir,
C'est de leuer vng iour,l'autre gesir,
Huy de ioye,demain de desplaisir,
Adés d'espoir,adés d'ardant desir,
Tout à son vueil:
Vng iour reffuz,vng autre bel acueil,
Moitié confort,moitié soucy & dueil,
Parmy les gens rire la lerme à l'ueil,
Son semblant faindre,
Souffrir douleur,& ne s'en oser plaindre,
Et ses souspirs estranger & refraindre,
Et d'vng regard à coup son mal estaindre,
Er sa mesaise,
Se vne Dame monstre à vng qui luy plaise,
Il est ce iour & plus riche & plus aise,
Que s'il gaignoit tout l'or d'Aufrique ou d'Aise.
Le cueur luy volle,
Et de ioye perd maintien & parolle,
Et s'aucun scet son secret,il l'acolle.
En ce plaisir se meurdrist & s'affolle
Plus que deuant,
Et se remet en penser plus auant,
Voue & iure d'estre loyal seruant
A tousiours mais tant qu'il sera viuant.
Mais peu luy dure,
Il oit apres quelque responce dure,
Et veoit aucun qui quiert son aduenture,
Ou

Ou l'en luy dit quelque parolle obscure,
Dont il se doubte:
Si pert à coup celle grant ioye toute,
Se deult & plaint plus que s'il eust la goutte.
Il va, il vient, il se couche, il s'acoute,
Il fuyt les gens:
Il vient à l'huys, & puis rentre dedans.
Il dit qu'il a mal de teste ou de dens,
Au lict se met, puis enuers, puis adens.
Si se tempeste,
Et de veiller rompt son corps & sa teste,
Ne n'a plaisir de ioye ne de feste,
Et tout seul fait sa plainte & sa requeste,
Pensif & morne.
S'il est couché d'vng lez, de l'autre torne,
Puis se lieue, puis coucher s'en retourne,
Et luy tarde bien que le iour n'adiourne,
Affin que d'elle
Il puisse auoir ou rapport ou nouuelle,
Et qu'elle dit, & comme elle l'appelle,
Et luy mesmes croist sa playe mortelle
Par telz ouurages,
Puis enuoye ses plus priuez messages,
Qui bien souuent ne sont mie trop sages:
Et s'ilz rapportent quelques plaisans langages,
* Qu'elle luy mande, *Qu'il leur demande,
Ilz font tousiours la nouuelle plus grande,
Et dient bien qu'elle se recommande
A luy cent fois, & que par eulx luy mande
Qu'il se conforte,
Et qu'en espoir s'esiouysse & desporte.
Lors embrasse celuy qui luy rapporte,
Et va passer trois fois deuant sa porte
Pour veoir l'espreuue,
Et fait tantost faire vne robbe neufue,
Et de chanter n'est nul qui le desmeuue:
Et s'ainsi est qu'il la rencontre ou treuue
En aucuns lieux,
Et elle rit de la bouche ou des yeulx,

Il est rauy trop plus hault qu'aux tiers cieulx,
Et prent pour soy tousiours la chose au mieulx,
Et se tient cointe,
Et des prochains de sa Dame s'acointe,
Ne des meschans n'a vouloir estre acointe.
Mais en doulceur tout adresse & appoincte
Du tout son fait,
Et het vergongne & tout villain meffait,
Et laid parler qui son parleur deffait.
Il change meurs,& en mieulx se parfait.
Ainsi disoient
Les Cheualiers qui là se deduisoient,
Comme sçauans bien parfont en lisoient,
Et sur ces motz aux Dames deuisoient.
Vne y auoit
Moult belle Dame,qui bien parler sçauoit,
Comme il affiert & comme elle deuoit:
Qui leurs vouloirs assez apperceuoit,
Et pour esbatre
S'alla vng peu en leur parler embatre,
Et demanda à deux ou trois ou quatre,
Pour les faire ioyeusement debatre,
Entre les Dames,
Qu'ils luy dissent verité sur leurs ames,
Sans en mentir pour hommes ne pour femmes,
Si chier qu'ilz ont d'escheuer hontes & blasmes,
Comme loyaulx:
La demande d'vne Dame. S'en amours a biens & plaisirs si haulx,
Et d'autre part dueilz & mortels assaulx,
Duquel y a plus,de biens,ou de maulx.
Vng peu muserent,
L'vng sur l'autre de parler s'excuserent.
Les vngs prient,les autres reffuserent.
En telz honneurs aucune espace vserent.
Mais vng d'entre eulx
Vi,qui n'estoit ne morne ne songeux,
Maisgre,palle,ne melencolieux,
Mais en bon point,sain,alegre,& ioyeulx,
Sans point de soing:

Et son semblant luy monstroit bien tesmoing,
Qu'il n'auoit pas de reconfort besoing,
Ainçois estoit de tous maulx au plus loing.
Si dist adoncques:
Quant vous autres n'en voulez dire, doncques — Le gras Cheualier.
Ie parleray, & dy deuant quelzconques
Qui bien ament,& bien amerent oncques,
Qu'en bien amer,
Dont nul ne doit le hault * loz entamer, — *nom
Qui que s'en loue,ou s'en vueille blamer,
Y a trop plus du doulx que de l'amer,
Ie l'ose dire.
Adonc se prent vne Dame à soubzrire,
Et en riant luy va dire,Beau Sire,
Vostre parler ne nous peult pas souffire, — Vne Dame.
Et se à part vous
Amour vous est si courtois & si doulx,
Qu'il vous laisse sans peine & sans courroux,
Il ne fait pas peult estre ainsi à tous.
Trop de leger
Se pourroit mettre à autruy faiz iuger,
Qui n'a esté en vng pareil danger.
Mais s'il vous plaist,pour la chose abreger,
Dictes comment,
Par quel raison, ne par quel mouuement,
Vous maintenez à vostre entendement,
Qu'il y a plus plaisance que tourment.
Ie vous diray,
Dist il tantost,& ia n'en mentiray. — Le gras Cheualir.
Et si saichez que maint desplaisir ay,
Et maint ennuy, que ia ne rediray,
Par amours pris.
Si sçay trop mieulx qu'en doit valloir le pris,
Ne d'en parler n'en doi estre repris.
Car à cher coust l'ay à l'essay appris
Mainte sepmaine,
Et n'ay pas eu tousiours la teste saine.
Mais il n'est bien,ne ioye si haultaine,
Que l'en prise,s'on ne la à grant paine,

Ne ce n'est droit.
Car se chascun auoit ce qu'il vouldroit,
Ne bien seruir, ne souffrir ne vouldroit.
Ainsi raison & loyaulté fauldroit,
Et crainte & honte.
Ne on ne sçauroit plus que honneur vault & mõte.
Car bien & mal seroit tout en vng compte.
Ne hault vouloir, qui tout vainc & surmonte,
Ne cerche guiere
A s'empescher en basse euure & legiere.
Mais qui acquiert en douleur chose chere,
Plus a de bien & de ioyeuse chere
En sa conqueste,
Et luy semble plus hault & plus honneste
Le bien qu'il a à peine & à requeste,
Et en maine plus de ioye & de feste,
Et mieulx le prise,
Que s'il eust eu tout à sa belle guise.
Car nature a en nous telle loy mise,
Que mieulx nous plaist chose à danger conquise.
A ce propos,
Apres trauail nous plaist mieulx le repos,
Et la grant soif fait boire emmy les potz:
Et és perilz acquiert on les grans loz.
Assez tesmoigne
Nature en nous toute ceste besoingne,
Quant nous voyons qu'en son euure el adioigne
Souuent aux doulx quelque chose qui poingne,
Et les assemble.
On le veoit bien* ou rosier ce me semble, *ès roses
Et la mousche de ce bien les ressemble,
Qui porte miel & aguillon ensemble.
Or ie delaisse
Celle raison, & viens à la leesse,
Aise de cueur, & haultaine richesse,
Qu'vng amant peult auoir de sa Maistresse,
Si largement:
Au bien aussi, & à l'amendement
Que ieune cueur en son commencement

Reçoit d'amours pour ſon auancement.
S'il a vouloir,
N'entention de iamais riens valloir,
Premierement il meſt à nonchaloir
Tout ce que cueur gentil ne doit vouloir,
Tout ſon cueur tire
A paruenir au hault bien qu'il deſire.
Et pour ſçauoir bien ſon euure conduire,
Deſir l'apprent à lire & à eſcrire,
Pour mieulx entendre
Tout ce qui ſert au fait, où il veult tendre.
Et le plaiſir qu'amours luy fait lors prendre,
Luy donne cueur, & voulenté d'apprendre,
Et de ſçauoir,
S'il veult Romans & nouueaulx ditz auoir,
S'il met ſon ſens, ſa peine, & ſon deuoir
A les pouoir entendre & conceuoir,
Lit & relit,
Et ce qui ſiet à ſon propos eſlit.
Vng mot luy nuit, l'autre luy abellit.
Si recorde ſa leçon en ſon liſt,
Tres ententiz,
Et d'en ſçauoir du tout entalentiz.
Là eſt le lieu où amours le gentilz
Tient ſon eſcolle à tous les apprentiz,
Sains & malades,
Dont les pluſieurs portent les couleurs fades.
Or veult l'amant faire ditz & balades,
Lettres cloſes, ſecrettes ambaſſades:
Et ſe retrait,
Et ſ'enferme en ſa chambre ou en retrait,
Pour eſcrire plus à l'aiſe & à trait,
Et met vne heure à faire vng tout ſeul trait
De lettre cloſe.
Vng peu eſcript, puis ſonge, ou ſe repoſe,
Puis efface pour mettre vne autre choſe,
Et voulentiers mettroit plus, mais il n'oſe.
Or prent couraige
A dreſſer bien ſa lettre & ſon meſſaige.

Et s'il apprent de ces choses l'vsage,
Il en deuient en tous endroitz plus saige
Au long aller,
Et en scet mieulx bien taire & bien parler,
Bien soy garder, & bien dissimuler,
Querir son bien, & saigement celer,
Sans soy vanter.
S'aucuns sçauent ou dancer, ou chanter,
Il les vouldra acoincter & hanter,
Et les chetifz delaisser & planter.
Ainsi s'auance,
Et y apprent maniere & contenance,
Sens, hardement, maintien, & ordonnance,
Et si acquiert des bons la congnoissance,
Et est tenu
Pour gracieux, & par tout bien venuz,
Amé, aidié, chery, & soustenuz,
Et honnoré des gros & des menus
Se fait priser.
Apres met peine à songer & viser,
De quelque habit tout nouuel aduiser,
Et s'estudie à bien le deuiser
Nouuellement,
Et le vestir & porter gentement,
Et d'assez peu soy tenir netement:
Marcher à droit, cheuaucher seurement
Sur fiers cheuaulx,
Tourner en l'air sur coursiers à grans saulx,
Faire saillir le feu de ces carreaulx,
Et à fouir les Dames aux carneaulx
Dessus la voye:
Et s'il aduient que sa Dame le voye,
Et que sans plus vng regard luy enuoye,
Il pensera que le cueur le conuoye.
Or est repeu,
Et s'esiouyst, & contente de peu,
Quant de long temps celle veoir n'a peu,
Qui en passant l'a d'vng seul regard peu
A chiere lie.

Lors fol cuider, ieunesse, & folie,
Et souuenir qui la pensee lie,
Luy font oster toute melencolie:
Et cuide bien,
Que la belle luy vueille assez de bien,
Et iure Dieu qu'il est & sera sien,
N'autre qu'elle n'amera il pour rien.
Passe & repasse,
Et de passer deuant l'huys ne se lasse,
Et met à point ou sa robbe, ou sa tasse,
Et sur la nuit va chantant à voix basse,
Et s'entretient
Par soubz les bras à quelque autre qui vient
Auecques luy, qui bien chante ou bien tient.
Et si sa Dame à la fenestre vient
Soy monstrer goutte,
Ou se le vent vne fenestre boute,
Dont il cuide que sa Dame l'escoute,
S'en va coucher ioyeulx, n'en faictes doubte.
Si araisonne
Son compaignon, à qui sa foy s'adonne,
Et toute nuit la teste luy estonne,
De luy compter comme elle est belle & bonne,
Et du semblant
Qu'el luy a fait, comme il cuide, en emblant,
Et qu'el mua sa couleur en tremblant,
Et demande qu'il luy en va semblant.
Et le compains,
Qui congnoit bien comme il en est attains,
Pour luy plaire ne luy en dit pas moins:
Ains le scet bien de ses plaisirs hautains
Lors blasonner,
Et au matin à la Messe sonner
L'amant s'en va l'Eglise enuironner,
Et l'eau benoiste à sa Dame donner,
Et la paix prendre
Tout voulentiers pour luy porter & tendre.
Car c'est le bien, où il veult lors entendre,
Qu'apres elle baisier sans plus attendre:

Et cerche festes,
Nopces,esbatz,& autres lieux honnestes,
Où les amans quierent leurs droites questes,
Et la fait il quant il peult ses requestes.
S'il est sauant,
Il chante,il dance,il est humble,& seruant.
S'il scet du bien,il met tout en auant.
A festoyer , iusqu'au soleil leuant
Amours le porte,
Desir le maine,espoir le reconforte,
Et plaisance le soustient & supporte:
Et le regard de sa Dame l'enhorte
A s'eiouyr,
A chasser dueil & tristesse fouyr,
Et soy faire regarder & ouyr,
Et les autres de le veoir resiouyr
Par grant plaisance.
Et s'ainsi est que fortune l'aduance,
Tant qu'il tienne par la main à la dance
Sa Maistresse par droite bien vueillance,
Et qu'elle vueille
Monstrer semblant que bien en gré recueille
Ses faictz & dictz, & doulcement l'accueille,
Il ne croit pas que iamais il se dueille:
Mais luy souffit
Son bon heur plus que oncquesmais ne fit,
N'il n'est courroux qui alors luy mesfit,
N'il ne sera ja ce iour desconfit.
Or cerche & quiert
Et ce qui plaist plus à sa Dame enquiert,
Et de sçauoir son plaisir la requiert,
Et si fait lors tant que la grace acquiert
De ceulx qui sont
D'elle prouchains,ou qui vers elle vont,
Et qui sa grace & sa priueté ont,
Ou qu'elle hante,ou qui plaisir luy font.
Ceulx il festoye,
Pour estre entre eulx mieulx venu, se cointoye,
Et deuant eulx à la table netoye,
Et par

Et par ville les meine, ou les costoie:
Et tant les sert,
Que par son sens leur bonne amour dessert,
Et à l'aimer les contraint & assert.
Ceulx le louent deuant elle en appert,
Et le blasonnent,
Et de ses faictz luy parlent & raisonnent:
Et sans sçauoir à quoy les motz s'adonnent,
Deuers elle, bonne entree luy donnent,
Et auec eulx,
Maintenant l'vng, & maintenant les deux,
La mainent où ilz n'osent aller seulz,
Et il y va dessoubz l'umbre de ceulx,
Qui pas n'entendent,
A quelle fin toutes les choses tendent.
Neantmoins ce bien pour les seruir luy rendent,
Qu'ilz le mainent, conduisent, & attendent
En la maison.
Et s'il trouue quelque fois la saison,
Que bel acueil luy donne l'achoison
D'oser compter & dire sa raison
En tresgrant crainte,
Et de faire à la belle sa plainte,
Affin de mieulx venir à son attainte,
Tant qu'elle veoit que ce n'est mie fainte
De ce qu'il dit:
Elle luy donne vn courtois escondit
Meslé d'espoir que reffus contredit,
*Vne autrefois vn bon mot luy redit
A longue attente,
Et il le prent pour soy à son entente,
Il n'est ioye que celle heure il ne sente,
N'il n'est douleur qui ce iour le tourmente,
Ne qui l'esmeuue.
Or prent deuise, ou broderie neufue,
De quelque mot, fueille, ou lettre qu'il treuue,
Et la porte, sans que nul l'en desmeuue,
Faite de point
Ou sus sa robbe ou dessus son pourpoint,

*Et d'vn regard qui sa durté dedit

Ou en anneaulx s'il ne se brode point,
Ou quelque part, s'elle siet bien à point,
Sur luy ailleurs.
Or fait venir & drappiers & tailleurs,
Brodeurs, ouuriers, & bons entretailleurs.
Et iouelliers, orfeures, esmailleurs,
Tous embesoingne,
Et chascun met en euure & en besoigne.
En ce faisant *d'oysiueté s'esloigne,
*folles euures esloingne
De tout apprent, & de tout pense & soingne
En amendant,
Et en deuient plus cault & entendant,
Le ieune temps de son aage pendant.
Car tout ce qu'est à son desir tendant
Va exploictant,
Et s'en iouant à elle, & s'esbatant,
Verge ou anneau luy offre, & si fait tant
Qu'elle le prent, & luy redonne autant.
Assez luy tarde,
Qu'il soit tout seul, affin qu'il le regarde,
Et qu'il le baise, & cherement le garde:
Et se prent plus de non le perdre garde,
Que cent marcs d'or.
C'est son espargne, & son riche tresor.
Et s'il l'a veu & remiré tres or,
*veut voir
Il le reprent & le * remire encor,
Et du doit traire.
Car quant que vient d'elle souef luy flaire.
Ainsi en fait comme d'vng reliquaire,
En memoire du gracieux viaire,
Qui luy plaist si,
Qu'il luy semble pour vray qu'il soit ainsi,
Qu'oncques riens d'elle ne vient ne issi,
Qui ne doiue plaire à chascun ainsi,
Et s'il aduient,
Que si apoint de ses amours luy vient,
Qu'à sa Dame quelque peu en souuient,
Ou qu'el luy veult aucun bien se deuient,
Et il parçoit.

Que le ſemblant d'elle ne le deçoit,
Mais qu'en bon gré ſon ſeruice reçoit,
Et qu'elle veult le faire tel qu'il ſoit
Si bon, qu'il vaille
D'auoir honneur en quelque lieu qu'il aille,
Soit en armes, en iouſte, ou en bataille,
Et que touſiours d'auoir renom luy chaille:
*Quant vient au fait,
Il prent courage, & ſ'efforce de fait,
Et ſ'il n'a cueur, amours tout neuf luy fait,
Et l'enhardit ainſi & le parfait
D'eſtre vaillant,
Entrepreneur, preſt, legier, & ſaillant
Soit à deffendre, ou ſoit en aſſaillant,
Pas ne ſera aux premiers hurtz faillant
Iuſqu'à la mort,
N'il n'eſt iamais à celle heure record
Fors * de penſer à droit, non pas à tort,
Sa Dame puiſſe en * auoir bon rapport.
Et ſ'il eſt clers,
Il fait liures en rimes, ou en vers,
Ou beaulx motetz en chants doulx & diuers:
N'il ne ſera cauteleux & peruers.
Et ſe par lettre,
Ou meſſage qu'el luy vueille tranſmettre,
Elle luy veult quelque hault faict commettre,
Cela luy fait le courage au cueur mettre,
Et maintenir.
Ainſi amour fait honneur ſoubſtenir,
Et les couars à proueſſe aduenir,
Et les treſbons meilleurs en deuenir
De leurs perſonnes:
Quant ilz ſeruent à belles ou à bonnes,
Qui d'eulx chaſſent toutes œuures felonnes,
Sans treſpaſſer de loyaulté les bournes.
Tantoſt ly homs
En amende de ſes conditions,
Et prent au cueur haultes intentions,
Doulx en parler, & en armes lyons,

*Sans nul meſfait

*que
*ouyr

Et cler veant,
A mieulx faire que tous autres veant,
Et ce qu'il fait luy estre mieulx seant,
Vilennies & mal parler heant.
Si le conduit
Ardant desir, & à bonté le duit,
Si qu'en doulceur deuient parfait & duit,
Comme le sucre à la chaleur recuit,
Quant il est prest
Par recuittes, & maintz diuers apprestz.
Quel part qu'il soit, ou en dons ou en prestz,
Iamais ne fait sinon bien où il est.
Doncques l'ardure
De ieunesse, qui soy mesmes n'endure,
Et qui tant est à passer forte & dure,
Est par amours ramenee à mesure,
Et bien passee,
Et de mainte grant foleur repassee,
Et la cuidance oultrageuse cassee,
Dont ieunesse ne* scet estre lassee
*doit En ieunes gens,
Qui veulent estre oiseux & negligens,
Qu'amours fait puis soigneux & diligens,
Prestz de seruir, rassis, courtois, & gentz
En son seruice:
Et tient sur eulx sa court & sa iustice,
Et leur oste la beiannie & nice,
Et les retrait de maint oultrageux vice,
Et de diffame,
Et les mue, amaigrist, & affame,
Puis en leurre les affaicte & reclame
A obeyr au vouloir de leur Dame,
Et si y veillent,
Et pour auoir vng si hault bien trauaillent,
Dont cueur, & corps, & vertus se resueillent,
Et vallent mieulx, ia nulz ne s'en merueillent.
Car quant bien quis
Auront les biens qu'au monde sont conquis,
En vain n'a pas trauaillé ne requis,

Qui a vng cueur de belle Dame acquis,
Qui bien luy veult,
Et à vertu,& bon renom l'esmeult,
Son preu desire, & de son mal se deult,
Et luy donne le confort qu'elle peult.
Et pour certain
C'est le plaisir qui nous est plus prouchain,
Et la source de reconfort humain,
Et le parfait de tout desir mondain.
Se nous tenons
Que de femmes nous naissons & venons,
Et par elles noz ioyes maintenons,
Grands & nourris, & bons en deuenons,
Et que nature
Nous en donne essence & nourriture,
Amendement, ioye, & bonne aduenture:
Dont deuons nous les amer par droicture,
Et sommes faulx,
Desnaturez, villains & desloyaulx,
Desuergondez, mauuais, & bestiaulx,
S'en fait n'en dit nous pourchassons leurs maulx.
Ceulx qui s'en rusent
A ieux de dez, ou pis souuent s'amusent,
Ou à suiuir coquars qui les abusent,
Ou à chasser, temps, corps, & robbes vsent:
Le corps leur sue
D'aller apres la poure beste mue.
L'vng crie & brait, l'autre l'espieu luy rue,
Et à la fin en vng las on la tue,
Ou el s'enlasse.
Quant est à moy, qui peult chasser si chasse.
Oncques ne fut si gracieuse chasse,
Que du deduit qui parle face à face,
Bel comme vng Ange:
L'oyseau s'enuole, & le cerf va au change,
Le chien se pert, le faulconnier s'enfange,
Le sanglier rompt de ses dentz corps & lange.
Leur saison cesse,
Oyseaulx muent, & cerfz perdent leur gresse,

Les chiens hullent, & font ennuy & presse.
Mais le deduit amoureux ne se lesse,
Tant est plaisant
Qu'il se maine par semblans en taisant,
Non pas en bruit ne en noise faisant.
Qui heur y a, il n'est riens si plaisant.
Ie ne vous mentz.
Amours trouua premier haulx instrumens,
Chansons, dances, festes, esbatemens,
*Ioustes, essaiz, bouhors & tournoyemens,
Preaux & treilles,
Et tonelles à cortines de fueilles:
Et fit faire les gales & les veilles,
Les ieux, les ris, & les autres merueilles,
Dont ioye sourd.
Amours refait les nices & ressourd,
N'il n'est si sot, si simple, ne si lourd,
Qui n'amende de venir à sa court.
Et quant fauldroit
Que sa grant cour & son pouoir fauldroit,
Ia plus à nul de ioye ne chauldroit,
N'on ne sçauroit que plaisance vauldroit,
Dont la valleur
Maintient le corps, la vie, & la couleur.
Pource soustiens à droit & sans folleur,
Que en amours a plus de ioye que douleur.

*Chapeaulx de fleurs,

L'Acteur

Quant il eut dicte
L'opinion qu'apres luy ie recite,
Et sa raison bien longuement deduicte,
Elle luy fut *promptement contredicte
D'vng Cheualier
Vestu de noir, assez sur l'escollier,
Sans brosdeure, sans chesne, sans collier,
Qui se seoit au costé d'vng pillier
Pensif & palle,
Et ne menoit ieux, ris, feste ne gale,
Mais sembloit bien sa douleur dure & malle:
Car chacun iour tournoit parmy la salle,
Pensant tousdis,

*en present

Et sembloit bien porter cueur maladis,
Et n'estoit riens dont il fut rebaudis.
Et dit à lors: Sire, voz plaisans ditz
Font à louer, Le maigre Cheualier
Pour passer temps,& esbatre,& iouer.
Car bien ne siet de riens trop alouer.
Mais de la fin ne vous puis-ie aduouer
Où vous tendez,
Ne ie ne sçay comme vous entendez
L'opinion que de ce cas rendez,
Ne les raisons,dont vous la deffendez:
Sinon que ayez
Les maulx d'amours trop petit essayez,
Quant si tres-bien en estes appuyez,
Et que ja sont de voz comptes rayez,
Et oubliez.
Ie croy au fort qu'en esbat le diez.
Autruy s'en deult, & vous vous en riez:
Mais peult estre qu'onc n'y fustes liez
Adroites certes:
Et n'en plaignez les douleurs ne les pertes,
Ne les ennuiz qu'on y a sans dessertes.
Et bien pouez par parolles apertes
En dire assez,
Car voz maulx sont, Dieu mercy, bien passez
Et en bon point en estes repassez,
Et maintz autres en sont mors trespassez
Par tel estat.
Mais puis qu'il vient à entrer ou debat
De ce propos,qui entre nous s'embat,
Tel compte hault qui aprés en rabat.
Vous racomptez
Les haulx plaisirs,les ioyes,les bontez
Où *ieune cueur est par amour montez: *ieunesse
Mais les douleurs ne les maulx ne comptez,
Dont tant y a,
Qu'onques homme qu'en amours se lia,
Et qui souffert acertes les y a
En sa vie,puis ne les oublia:

Et si sont telles,
Qu'il y en a plus des trois pars mortelles,
Pour enrager & troubler les ceruelles
Des plus saiges à toutes leurs cautelles,
Et pour perchier
Iusques au cueur & iusqu'au sang ficher,
Et qui va là sa plaisance chercher,
Le bien qu'il a luy est vendu trop cher.
Ie ne dy pas,
Que ceulx qui font d'amours vn droit trespas,
Et y passent, & prennent leur repas,
Es haulx larris
Doiuent viure, ne dolens ne marris:
Mais passent temps en esbaz & en ris,
Et s'en tournent gras, gros, & bien nourris,
Quoy qu'ilz promettent.
Mais ceulx qui cueurs, corps & pensees mettent
A vne seulle, à qui ilz se soubzmettent,
*Et du tout hors de liberté se mettent,
Et ioye quierent,
Souuent en dueil & angoisse se fierent,
Au droit rebours de tout ce qu'ilz requierent,
Et cent douleurs contre vng plaisir acquierent
Longues & lees,
Qui és cueurs sont emprainctes & seellees.
Et s'ilz en ont quelques ioyes celees,
Tousiours sont ilz de *destresse meslees,
Et dangereuses,
Ou pour crainte de mal parler doubteuses,
Ou à l'onneur de tous deux perilleuses,
Ou trop craintes, ou trop souspeçonneuses.
Pour moy le dy,
Qui despieça en amours entendy,
Et à vne de mon cueur m'attendy,
Qui vng guerdon oncques ne m'en rendy:
Tant que i'en suis
En tel party, qu'auoir santé ne puis.
I'en meurs sur bout, & n'euz oncques depuis
Aise de cueur, bon iour, ne bonne nuiz.

*Et de tous poins de leur cœur se desmettent,

*tristesse

Mais

Mais ie me tais
De tout mon faict,& le delaisse en paix.
S'il m'est mal pris,autres n'en peuuent mais.
En ce qu'est fait n'a remede iamais.
D'autres parlons,
Et s'ataindre verité en voulons,
Comptons les biens,& les maulz en celons,
Ou les douleurs par qui nous nous meslons
Sont demenez,
Chassez,attaintz,assailliz,pourmenez,
Et longuement trauaillez & penez,
Plus que le cerf qui des chiens est venez.
Premierement
Amours rauist les cueurs subtillement,
Et est on pris,& sans sçauoir comment,
Et au premier ce semble esbatement
Assez legier,
Et cuyde on bien s'en pouoir estrangier.
Mais qui cuyde par le chemin songer
De s'en saillir plus se treuue*estranger: *esgregier
Et vous promet,
Que quant plus fort d'y penser s'entremet
La pensee à quoy il se soubzmet,
Pour s'en getter bien souuent luy remet.
Ainsi labeurent,
Comme perdriz quant la tonnelle queurent
* Ioyeux y vont,& tristes y demeurent: *iouant
Leur mal leur plaist, puis de leur ioye pleurent,
Le cueur fremie
Souuent à tel qui de douleur lermie,
Pour vne amer comme Dame & amie,
Qui ne l'aime, ne ne l'amera mie.
Or ne repose
Le douloureux,qui en son cueur propose
Qu'il luy dira,mais dire ne luy ose,
Et peult estre qu'elle pense autre chose
Là occupee
En sa raison,& sa bouche estoupee:
Langue n'y sert plus que s'el fust coupee,

Et sa pensee est si enuelopee,
Et si en serre,
Qu'il ne scet bout, ne fin, ne voye querre,
S'il est és cieulx, ou s'il est en la terre,
Si porte en cueur sa frontiere & sa guerre
En soy couuerte,
Et cueur noircy souuent soubz robbe verte,
*l'acquiert Plaisir *le trait, & dangier le deserte.
*le cerche Acueil *l'aleche, & durté veult sa perte.
Amours le triche,
Et luy est large en offre, & en fait chiche.
Car il le met de tous pointz, & affiche
A celle amer que l'en tient fote & nice.
C'est bien ioué.
Ce me semble petitement donné,
De luy offrir ce qu'est ailleurs voué,
Qui de son don est tant desauoué.
Quel diuers hoste,
Qui offre assez, & promet, & puis oste?
Et qui appelle, & puis bannist de coste?
Faint d'approcher, & puis tourne la voste?
Mais prenons ore,
Qu'elle ait de luy quelque peu de memore,
Il prendra tost en ses semblans sa glore,
Et lendemain retournera encore
En son hostel:
Ou l'ira veoir en ville ou en chastel,
Ou son semblant ne sera pas autel.
Veez la sa ioye tournee en dueil mortel,
Et raualee,
Et sa chere deuenue adollee,
Gresse & couleur en trois iours escollee,
Ses yeulx mouillez & sa face souillee.
Or pense & songe,
Ses mains destord, & ses leures desfronge,
Et ne choisist le veoir de la mensonge.
Toute nuit veille en fantosme ou en songe,
Tant soit el grande,
Et ne respond à rien qu'on luy demande,

Ne ne luy chault qui prie ou qui commande,
Et n'a ſaueur en vin ne en viande:
Manjue ſans fin,
S'il quiert le*verre il va prendre le pain. *boire
Le front luy ſue,& luy tremble la main,
Et va & vient,& ſe trauaille en vain.
Vers elle enuoye,
Lettres eſcript,met meſſages en voye,
Et charge à l'vng,quoy qu'il ſoit,qu'il la voye,
Et qui y eſt,qui la ſert,ou conuoye:
S'elle eſt ſongeuſe,
Ou ſe ſa chiere eſt melencolieuſe,
A qui el parle,ou ſ'elle eſt bien ioyeuſe.
L'vng reuendra,qui fait chiere piteuſe,
Le traire à part,
Dit qu'il n'a peu y parler fors à tart:
Car là eſtoit quelque autre bien gaillart,
Et qu'il eſt fol ſi brief ne ſ'en deſpart.
Lors fantaſie,
Rage de cueur,ſouſpeçon,frenaiſie,
Le ſurprennent auecques ialoſie.
Si fault en luy doulceur & courtoiſie
A celle fois,
Qui luy dure peult eſtre tous les mois,
Et va rompant ſes cheueus à bons dois,
Et les ſouſpirs entrerompent ſa voix.
Tout forcené,
Ne me ſemble ne ſage ne ſené
Tant ſe demaine & en eſt mal mené,
Et ſe clame d'amours mal affené,
Et baraté,
Et ſe complaint de ſa grand loyaulté,
Ou il mauldit ſa Dame & ſa beaulté,
Et la blaſme de ſa deſloyaulté
Mal aduenant,
Et ſe ſoucie,& va entreprenant
Là où il n'a ne foy ne conuenant,
Octroy,ſeurté,droit,ne le remenant,
N'onc n'y aduint:

Et croit de vray ce qui oncques ne vint,
Et iure Dieu dix fois,ou quinze,ou vingt,
Qu'el aime tel dont onc ne luy souuint.
Or deuient maigre,
Chagrin,felon, & rioteux,& aigre.
Chacun luy nuist,riens ne luy est alegre.
Tout luy messiet,& reconfort l'enaigre:
Car si mal nee,
Venimeuse,dangereuse,& dampnee,
Et de nature est si desordonnee
Ialousie la folle & forcenee,
Que dés qu'el entre
Dedans le cueur,qui nous est le droit centre,
Et le meillieu & du corps & du ventre,
Tout bien s'enfuyt s'il en a point dedentre,
Sans nulz respis,
N'il n'est venin de serpens ne d'aspicz,
Ne de dragon,tant soit lait,ou despis,
Qui peust au cueur ne au corps faire pis,
Ne plus d'ayr.
Qui est ialoux veult ses amis hair,
Tout estrangler,courroucer,enuahir,
Et de chacun croit qu'il le veult trahir:
Et ses leçons
Sont de noises,d'argus,& de tençons,
De reproches,& de malles façons.
Et croit rapport,songes,& souspeçons
Sur tous & toutes,
N'il n'a repos ne que s'il eust les gouttes.
Or met aguetz,espies,& escoutes,
Et luy croissent tousiours nouuelles doubtes.
Or veult rouuer,
Et chercher ce qu'il ne vouldroit trouuer,
Et son meschief acroistre & esprouuer,
Et traisons,& mauluaistié couuer.
Car sans faillir
Ialousie,qui l'en laisse assaillir,
Fait en homme tout honneur deffaillir.
Ne dont elle est ne peult nul bien saillir.

Dieu la confonde,
Et au parfond de la terre la fonde:
Car el porte son enfer en ce monde,
Dedans son cueur, ou mauuaistié habonde,
Et là doulente
D'autruy plaisir se meurtrist & tourmente,
Et a le mal * en quelque ioye en sente,
Et veult faire d'autruy bien propre tente
Comme en reserue,
Et franchise tenir esclaue & serue,
Et que l'autruy plaisir au sien s'asserue,
Et qu'on l'aime sans ce qu'elle desserue
Par droite force.
Et il n'est rien qui franc vouloir efforce,
Fors beau parler qui la langue n'escorce,
Et doulx prier, autre bien n'y vault, fors ce.
Si meurt tous vifz
Homme ialoux, comme en enfer rauis,
S'il voit qu'esbatz, ou festes, ou conuis
S'entreprennent sinon à son deuis.
Les gens le fuyent,
Ses ditz mordent, ses parolles ennuyent,
Tous s'en mocquent, & s'en farcent & huyent.
Ceux qui veulent * son mal, à luy affuyent,
Et luy s'acoutent:
Car telles gens si croyent & escoutent
De mal en pis, & nourrissent, & boutent.
Ainsi de luy s'acointent & ajoutent,
Et son vin boiuent,
Ou autre preu s'ilz peuent en reçoiuent.
Quant son vouloir d'enquerir apperçoiuent,
A ses despens l'escoutent & deçoiuent.
Là court sa chance,
Et si luy couste à sçauoir sa meschance.
[*D'eux se defie pour sa grant deffiance,
Tous deffie de parfaicte fiance.
Et sachez brief
Quant il cuide plus garir son meschief,
Par enquerir du fait de chief en chief,

*que qui le mal

*du sien, à luy assuiét,

*Adiousté du Ms.

Il y entre plus auant derechief.]
Mais hault cueur d'omme,
Que courtoisie & loyaulté renomme,
Peult bien auoir * soing,& pensee comme,
*soy
Sans que ialoux on l'appelle ou nomme.
Il gardera
La bonne amour de ce qu'il amera,
Et plus craindra,& plus il doubtera
Ce qu'il ame,plus son deuoir fera
Sans rien mesprendre.
Et sans blasmer,attainer,ne reprendre,
Ne seigneurie ne maistrise entreprendre,
Ne espier,n'escouter,ou surprendre,
Ne pres ne loing.
Et ce penser s'appelle amoureux soing,
Ou cueur empreint comme monnoye en coing,
Et si siet bien, & si sert au besoing.
Mais retournons
Au droit propos qu'à present demenons,
Pour les parties que nous deux soustenons,
De l'amoureux tourmenté,& prenons
Qu'ainsi aduiengne,
Que hors du cueur ialousie remengne,
Et quelque bien ou reconfort luy viengne,
Parquoy du mal passé ne luy souuiengne:
Or reuendra
Veoir sa Dame,& ia ne s'en tendra,
Toutes les fois qui luy en souuendra,
Ne temps ne lieu par raison n'attendra.
Là penseront
Vngs & autres qui ce regarderont,
Et s'il s'en tient,le cueur au corps luy ront,
Et s'il y va,les gens en parleront.
L'vng nommera
Les parolles,ou les controuuera,
A qui que soit son fait descouurera,
Lettres cherront en quoy on trouuera
Dedans enclos
Noms & signets,dont tout sera decloz

Ce qu'il tenoit & bien * couuert & clos. *secret
Adonc sera le compaignon forclos
D'en approucher,
Ne la porte regarder ne toucher,
Quant il sçaura telz choses reproucher,
Et s'en ira par son despit coucher.
Lors mesdisans
En parleront, & feront voir disans,
Et enuieulx luy resteront nuisans,
Qui en diront motz aigres & cuisans.
Pour l'eslongner,
* Et sçauront bien contre luy tesmoigner. *Or
Si a de neuf assez que besongner,
Et mal foison pour son cueur enseigner.
Triste & mal mis.
Or le faut estre en doubte des amis,
De bruit de gens, de rappors d'ennemis,
Obeissant, simple, coy, & remis,
Son cueur matter,
Danger cherir, & enuieux flater,
Qu'ils ne puissent mal de luy relater,
Et la grace malebouche achapter
Par quelque don,
Dont il n'aura bien fait ne guerredon.
Et d'autre part, se bien y regardon,
Il faut quil * crie à sa Dame pardon: *prie
* Car pensera, *Qu'il
Que ce meschief par sa faulte sera,
Et desormais de luy se passera,
Ou peult estre iamais ne l'aimera.
Ou s'elle a cueur
De non vouloir l'en hair pour nul feur,
Pour tout oster le bruit & la rumeur,
Loing s'en ira ou deuers frere ou seur.
Et le meschant,
Que sa foleur va ainsi empeschant,
Ira apres secrettement cherchant,
Soit en guise de Moyne ou de marchant,
Se mussera,
Et en buyssons de iour s'embuschera:

Visage,mains,& nez enronchera,
Ou en fosses de nuit tresbuchera,
Ou escherra
Que d'vns carneaux ou d'vng hault mur cherra,
Et au cheoir du corps luy mescherra,
Dont le renom de tous deux descherra,
Et decroistra:
Ou en allant aucun le congnoistra,
Qui grant desir de le congnoistre aura,
Dont le meschief & la rumeur croistra,
Et sera lors
En grant peril & d'honneur & de corps.
Car moult d'autres aussi bons en sont mors.
Par telz essais & perilleux effors
Se retourra,
Ne iamais d'elle approcher ne pourra,
Ou cependant sa Dame se mourra,
Dont tousiours seul doloreux demourra.
Ce sont les gaiges,
Les haulx plaisirs,les dons,* & les hostages,
*les hostelages
Qu'ont les amans,qui par tous aduantages
Y entrent sotz,& en retournent sages,
Et bien apris.
C'est la chasse dont le veneur est pris,
C'est le beau loz qui retourne en mespris,
Et le mestier dont le maistre est repris.
Sont les esbatz,
Dont sourt riotte, discords, & debatz,
Dechiet de corps,& de chastel rabas,
Et qui a mis mainte cité au bas
Sans retourner.
Car amours fait cueur d'amans bestourner,
Et de son droit estat les destourner,
Et en honneur par son pouoir tourner
Sens insensible,
Et ce qui doit aider estre nuisible,
Et puissance deuenir impossible,
Et ce qu'on voit apparant inuisible:
Seurté doubter,

Et en

Et en doubte * trop auant se bouter, *seurement
A son pouoir son contraire escouter,
Voulenté croire,& raison rebouter,
C'est bien greuable.
Mal *vicieux,fermeté variable, * delicteux
Arrest mouuant,legiereté estable,
Dolent confort,feaulté decepuable,
Ioye esprouuee,
Los reproché, honneur peu honnoree,
Aigre douleur,beaulté descoloree,
Haineuse paix, & guerre enamorée,
Cueur enuieux,
Coursaut esbat,ieu melencolieux,
Repos penible,& tourment gracieux,
Plaisant ennuy,& plaisir ennuyeux,
Fiel emmiellé,
Chauldefrisson,eaue ardant,feu gelé,
Certain espoir de souspeçon meslé,
Taisible bruit, & secret decelé,
Coup sans sentir,
Et penitence auant que repentir,
Et vray cuider,qui se laisse mentir,
Vouloir sans vueil,& sans gré consentir,
Crainte hastiue,
Seure paour, hardiesse craintiue,
Desir forcé,& crainte voulentiue,
Aduis musart,muserie soustiue,
Clarté obscure,
Loyal meschief,desloyalle droicture,
Conseil couuert,descouurant couuerture,
Temps sans exploict, & peine à l'aduēture.
Pour ce maintien,
Et pour esbatre à ceste fois soustien,
L'onneur gardant que des Dames ie tien,
Qu'en amours a plus de mal que de bien.
Adonc se teut. L'Acteur.
Car tout le cueur serré & dolent eut,
Ne ses lermes contretenir ne peut.
Lors le premier ses raisons ramenteut

Sans y muser,
Et va dire pour sa part excuser:
Frere celuy se doit d'amours ruser,
Le gras Cheualier. Qui de ses biens ne scet à droit vser,
Et qui en vse
Si follement que sa ioye s'y vse,
Et soy mesmes soy destourbe & encuse,
Se bien le fuit, & bon cueur le reffuse
Par sa folie,
C'est tout par luy s'il a melencolie.
Mais quant d'amours, qui les cueurs amolie
Et fait entrer en pensee iolie,
Com i'ay compté,
Par qui maint cueur est à vertu dompté:
Ia pour chose que vous ayez compté,
N'amendrirez son los ne sa bonté,
Ne sa vallue
Ne doit estre souillee ne polue.
Pourtant s'aucuns s'en sont ioye tollue
Par conduicte meschante & dissolue,
Si se deçoiuent
Par en vser autrement qu'ilz ne doiuent,
Et mal loyer en la fin en reçoiuent.
*brací Ilz ont *versé, c'est raison qu'ilz le boiuent.
Et neantmoins
En ceste foy ie demeure & remains,
Que saiges cueurs, attrempez & humains,
Par bonne amour n'en peuent valoir moins.
Tant est courtoise:
Et pour ennuy qui leur en viengne ou voise,
Dont bien souuent aux fins amoureux poise,
Vne ioye contre mille maulx poise.
Si duplica.
L'Acteur. Le douloureux, qui l'ouyt replica,
Et son propos de tous poins applica
Sur vng seul mot qu'adonc il declica,
Et dist sans plus:
Quelque chose que diez au surplus,
Le maigre Cheualier. Dueil est tousiours la fin, l'issiue, & l'us,

Où tous les faitz amoureux sont concludz.
Et plus n'en dy.
Et quant chacun leur debat entendy, L'Acteur.
Et que l'vng dit, & l'autre defendy,
Et que l'vng d'eulx pour matté se rendy,
Les vngs dirent
A leurs plaisirs, les autres contredirent.
Mais les Dames le parler deffendirent,
Ne plus alors enquerir ne souffrirent,
Fors qui seroit,
Celluy qui bien du debat iugeroit,
Et à tous deux loyal droit en feroit,
Et chascun dist que l'en y penseroit.
Assez penserent,
Et longuement de parler se cesserent.
Puis leur parler apres recommencerent,
Et leur aduis dirent & annoncerent.
Plusieurs nommoient
Diuers proces que sages renommoient,
Qui auoient amé, & qui encor amoient,
Et leurs vertus & leurs bons sens sommoient,
Et vrayes foiz,
En les nommant sans gage & sans trufoiz,
Vne Dame quant ce vint à sa foiz
Alla nommer le bon Conte de Foiz,
Sage & entier,
Tres-noble Iehan de Phebus heritier,
Et qui porte son escu en quartier,
Et qui tousiours fuit l'amoureux mestier.
Quant on l'ouy
Ainsi nommer, chacun s'en esiouy,
Comme celuy qui d'onneur a iouy,
N'oncques nulz d'eulx sa court ne deffouit:
Ains se soubzmisdrent
En son decret, & ainsi luy promisdrent,
Et deuant luy en iugement se misdrent,
Et les Dames leur pouoir luy commisdrent
En son absence,
Toutes dirent qu'il a sens & science,

Et de chacun escouter pacience,
Et en amours bien grant experience,
Et grant sçauoir,
Valeur, bonté, hault cueur, & bon vouloir,
Et droit aduis pour congnoistre le veoir,
Et qu'il vault bien à belle Dame auoir.
Aussi son port
En fait assez tesmoignage, & raport:
Car il porte en son mot, Par deport,
Comme celuy qu'amours maine à bon port.
I'ay belle Dame,
Qui sans paine n'aduint oncques à ame,
Et sans sentir le mal & l'ardant flame,
Qui à la gaigner cœur d'amoureux enflame.
Or l'a il belle,
Si doit sçauoir qu'est l'ardant estincelle,
Et congnoistre le plaisir que l'en celle,
Et bien iugier sans que nul en appelle.
Ainsi conclurent,
Et d'vng accord Dames & seruans furent.
Aussi les deux de bon cueur le voulurent.
Et bien firent, quant si bon iuge esleurent
Sans respiter,
Qui en haulx faictz se scét bien deliter,
Et par honneur loyaulté acquiter,
Et à Phebus des vertus heriter,
Qui tant fut preux,
Et tant hay chetifz faitz & honteux,
Et tant ama les delictz delicteux,
folez Tres-dur aux fiers, & aux foibles piteux,
Comme il sent.
Or fut alors le noble Conte absent,
En ost armé comme honneur le consent.
Pource firent tout d'vng commun consent,
Qu'on escriproit
Tout ce debat, ou tant qu'il souffiroit,
Et qu'au retour l'oir Phebus le liroit,
Et s'il luy plaist son aduis en diroit.
Et ie qui y ere

Seul Clerc present escoutant par derriere
Tout le debat, les poincts, & la maniere,
Fus lors requis par courtoise priere,
Que ie l'escripue.
Et Dieu me gard que tant comme ie viue,
Contre le gré de telz Dames* n'estriue, *escripue.]
Si l'ay escript de pensee* sensitiue. *ententiue
Pource supplie,
Se ie n'ay bien celle chose accomplie,
Et des raisons des deux parties emplie:
Qui mieulx sçaura le demourant supplie.

[*Cest Liuret voult dicter & faire escripre, *Adiousté du Ms.
Pour passer temps sans courage villain,
Vng simple Clerc, que l'en appelle ALAIN,
Qui parle ainsi d'amours pour oyr dire.]

LE BREVIAIRE DES NOBLES.

NOBLESSE.

IE Noblesse Dame de bon vouloir,
Royne des preux, Princesse des haulx faictz,
A ceux qui ont voulenté de valoir,
Paix & salut par moy sçauoir vous fais:
Que pour oster les maulx & les tors fais,
Que vilennie a entreprins de faire,
Chascun de vous tous les iours vne fois
Ses Heures die en cestuy Breuiaire.
Ie me doy bien de plusieurs gens douloir,
Qui ont du tout mes estatz contrefaitz,
Et en mettant vertu à non chaloir,
Prennent mon nom, & laissent mes* beaux faictz, *biens
Et ont leurs noms auilez & deffaitz,
Et enclinez à mesdire & meffaire.
Mais qui vouldra pardon de ses meffaitz,
Ses Heures die en cestuy Breuiaire.
Qui est des bons le successeur ou l'oir,
Ne doit auoir la terre sans les fais,

Et s'il n'est duit à bien faire & valoir,
Les biens d'autruy sont en luy imparfaitz,
Ains a du tout loz & honneur forfaitz,
Quant il n'ensuit des nobles l'exemplaire.
*Et s'aucun s'est en cest endroit mesfaiz
* Et se failly il a quelque autre fois
Ses Heures die en cestuy Breuiaire.
*Ces quatre vers ont esté changez suiuant le Ms.
[* Pour entendre comme Nobles sont faitz,
Douze Vertus monstrent cy leur affaire.
Doncques qui veult estre nobles parfaiz,
Ses Heures die en cestui Breuiaire]

FOY.

Dieu tout puissant, qui de Noblesse vient,
Et dont descend toute perfection,
A tout creé, tout nourrist, tout soustient
Par sa haulte digne prouision.
Mais pour tenir la terre en vnion,
A ordonné chascun en son office,
Ly vng seigneur, l'autre en subgection,
Pour foy garder, & pour viure en iustice.
Cil qui de Dieu le plus haut honneur tient
Par seigneurie & domination,
Plus est tenu, & plus luy appartient
D'auoir en luy entiere affection,
Crainte, & honneur, bonne deuotion,
Et vergongne de meffait & de vice,
Et faire tout en bonne intention,
Pour foy garder, & pour viure en iustice.
Cil est nobles & pour tel se maintient
Sans vanterie & sans deception,
Qui enuers Dieu obeissant se tient,
Et fait le droit de sa profession.
Qui quiert noblesse en autre opinion,
Fait à Dieu tort, & au sang preiudice:
Car Dieu forma noble condition,
Pour foy garder & pour viure en iustice.
Poure & riche meurt en corruption,
Noble & commun doiuent à Dieu seruice:
Mais les nobles ont exaltation,

Pour foy garder & pour viure en iustice.

LOYAVTE'.

Pourquoy furent les Nobles ordonnez,
Et establis seigneurs sur les menus,
Et leur furent les haulx honneurs donnez,
Et hommaiges, qui d'eulx sont attenus?
Ilz ne sont pas si tres-hault aduenuz,
Pour rapiner, & par leur force prendre:
Mais sont de droit & par raison tenuz,
Seruir leur Roy & leurs subgectz deffendre.
Et tant plus sont d'onneur guerredonnez,
Et à plus grant dignité paruenuz,
Doiuent estre mieulx conditionnez,
Et tous leurs faictz en raison maintenuz:
Leurs cueurs fermes, leurs dictz entretenuz,
Ne faire tort à plus grant ne à mendre.
Car ilz doiuent sans varier pour nuz,
Seruir leur Roy & leurs subgectz deffendre.
S'ils varient, ils sont desordonnez,
Et leurs subgectz ne sont d'eulx soustenuz,
Ou se leur Roy est d'eulx habandonnez
Par lascheté qui les a detenuz:
Ie dy qu'ilz sont plus villains deuenuz,
Qu'vng bon bouuier qui sa rente vient rendre,
Et qui paye pour ceulx qui sont venuz
Seruir leur Roy & leurs subgectz deffendre.
En Noblesse sont les droitz contenuz
De loyaulté, où ceulx doiuent entendre,
Qui ces deux pointz ont par cueur retenuz,
Seruir leur Roy & leurs subgectz deffendre.

HONNEVR.

Hault honneur est le thresor de Noblesse,
Son espargne, sa premiere richesse,
Et ce qu'vn cueur noble doit desirer,
Son seur conduit, sa guide, son adresse,
Son reconfort, son plaisir, sa liesse,
Est le miroir où il se doit mirer,

Rien ne pourroit vng bon cueur empirer,
S'il ame honneur, iamais il n'aura honte:
Car c'est le bien qui les autres surmonte.
Qui n'a honneur, tost dechiet sa haultesse,
Son loz perist, renommee le lesse,
Et mespris fait son pouuoir definer.
Où honneur fault, perd son nom gentilesse.
Car vergoigne, vilennie, & rudesse,
Font cueur gentil fremir & souspirer.
On ne peut plus vng bon cueur ayrer,
Qu'enfraindre honneur, qui l'õme à vertu dompte:
Car c'est le bien qui les autres surmonte.
Où honneur est, tort & iniure cesse.
C'est le chemin pour venir à proesse,
Qui fait les bons à hault estat tirer,
Et met en eulx attrempee liesse,
Courtois parler, & loyalle promesse,
Sans varier, chanceler, ne virer.
Trop mieulx vauldroit soy souffrir martirer,
Qu'auarice sur l'honneur d'omme monte:
Car c'est le bien qui les autres surmonte.
Qui garde honneur on le doit honnorer,
Nobles hommes tenez en plus grant compte,
Que de tresor que puissez procurer:
Car c'est le bien qui les autres surmonte.

DROICTVRE.

Raison, equité, mesure,
Foy, droicture,
Font les Puissans durer,
Et honneste nourriture
Par nature
Fait bon cueur à mesurer,
Et tout meffait foriurer,
Et iurer,
De garder en son endroit
A chacun son loyal droit.
Pour ce ne doit faire iniure,
Ne laidure,
N'en tort fait s'aduenturer,

Toute

Toute noble creature,
Dont la cure
Doit estre à droit mesurer.
Mieux vault son cœur adurer
D'endurer,
Que tollir : car Dieu rendroit
A chascun son loyal droit.
Noble homme se desnature,
Et prócure
A son sang deffigurer,
Qui s'arme en querelle obscure,
Et non seure,
Pour practique procurer.
* Car on peust considerer,
Et penser,
Que iustice rend tout droit
A chascun son loyal droit.
Ne faisons plus murmurer,
Coniurer
Contre nous en quelque endroit :
Mais faisons, pour plus durer,
A chascun son loyal droit.

* C'est le serment parjurer Forjurer

PROVESSE.

Prouesse fait aux Nobles assauoir,
Qui ont leur cueur de suiure sa banniere,
Que nul ne peult par elle pris auoir,
N'estre receu à sa grant court planiere,
S'il n'a en luy trop plus fait que maniere,
Sens pour choisir bon party iustement,
Et a l'exploit, conduit, & hardement,
Ferme propos, & arresté courage,
Diligence, secret, & peu langaige,
Et en l'estour riens fors Dieu ne resoingne,
Mais choisisse comme pour auantage
Honneste mort plus que viure en vergongne.
Bon renom est son tresor, son auoir,
C'est la chose que prouesse a plus chiere,
Ne ja homme n'y fera bon deuoir,

Qui en armes quiert sa proye premiere.
Car conuoitise est tousiours coustumiere
D'aimer honneur assez escharcement,
Et tout à coup par son aueuglement
Entrerompre l'ordre de bon ouurage.
L'honneur lesse qui entend au pillage,
Et pour prouffit pert soy & sa besongne,
Dont par apres regrete à grief dommaige
Honneste mort, plus que viure en vergongne.

Elle ne veult nul seruant receuoir,
Qui par long trait à trauail ne la quiere:
Et se tu veulx les siens apperceuoir,
Ilz n'ont souuent teste ne main entiere.
Doulce aux humbles, & aux fiers fiere,
Et aux simples ne fait empeschement.
Si diz que cil la poursuit laschemment,
Et porte armes en meschant vassellage,
Qui s'esproue sur poure labourage,
Et des assaulx des ennemis s'eslongne:
Ains desirer deuroit, s'il estoit saige,
Honneste mort, plus que viure en vergongne.

D'oultrage meurt cil qui vit par oultrage,
Raison le veult, & Dieu le nous tesmoigne.
Dont doit aimer homme de hault lignaige
Honneste mort plus que viure en vergongne.

AMOVR.

Digne chose est bonne amour sans amer,
Plaisant confort, & vie delectable:
Car bonne amour ne se peut entamer
En noble sang d'omme saige & estable.
C'est largesse de hault cueur honnorable,
Qui de soy fait à ce qu'il aime part.
C'est la bonté qui soy-mesmes espart,
Et qui acquiert l'autruy cueur pour le sien.
Hayne porte le feu dont elle l'art.
Qui n'a amour & amis, il n'a rien.

Si la doit bien tout noble reclamer,
Et querre amis par seruice amiable,

Son Roy, sa terre, & ses amis amer,
Et au besoing leur estre secourable.
Mais quant le cueur n'est au semblant semblable,
C'est fiction plaine de mauuais art,
Qui descouure sa fraude tost ou tart,
Et dont ne vient à soy n'à autre bien.
Gentilz hommes ayez y bien regart,
Qui n'a amour & amis, il n'a rien.

Or se peult donc celuy chetif clamer,
Et son estat est dolant & damnable,
Qui hait aultruy & se fait diffamer,
Et n'aime rien fors d'amour prouffitable.
Telz gens se fient au gaing & à la table,
Et en fortune ilz tournent à l'escart.
Par tromperie est trompé le regnart.
Amour retourne à cil qui aime bien.
Homme hay doit viure en grant esgart.
Qui n'a amour & amis, il n'a rien.

C'est amitié, qui trop tost se depart,
Quant elle fault dés qu'on ne dit plus tien.
Priez donc Dieu qui de ce mal tous gart.
Qui n'a amours & amis, il n'a rien.

COVRTOISIE.

Qui veult Noblesse esprouuer,
Où nul vil homme n'ataint,
Il la doit querre & trouuer
Là où courtoisie maint,
Qui tous ses enuieux vaint
Par sa doulceur gracieuse,
Et n'est ennuieuse,
Fiere, ne orgueilleuse:
Mais humble, & ioieuse,
Et plaisant tousdis
En fais & en dits.

Par les fais peult on prouuer
Ce qui est au cueur empraint,
L'œuure fait tel reprouuer
Villain, qui gentil se faint.

Car la Noblesse s'estaint
Dés que la vie est honteuse,
Et la langue oultrageuse,
Pensee enuieuse,
Et main perilleuse,
Font gens estourdis
En fais & en dits.
Les courtois sont à prouuer,
Leur bien parmaint eur parmaint,
Et en eulx ne peult couuer
Mauuaistié, qui n'y remaint.
Ilz n'ont iamais semblant faint,
Ne maniere desdaigneuse,
Mais chiere amoureuse,
De tout bien songneuse,
A nul dangereuse,
Et sans escondis
En fais & en dits.
Teste trop fumeuse,
*Rigueur despiteuse,
Bouche rioteuse,
Font les contredis
En fais & en dits.

DILIGENCE.

Puis que vertu se parfait d'auoir peine,
L'ame en vault mieux, & la vie est plus saine.
L'homme en deuient sage, seur, & expert.
Et paresse est mue, laide, & villaine,
Despourueuë, non sachant, incertaine,
Qui los, ne pris, ne grace ne dessert.
On peult iuger que Noblesse se pert
En lasche cueur, qui en riens ne trauaille.
n'ensuit en apert Pour nient vit qui delaisse au desert
Diligence, qui les vertus esueille.
Diligence est à Noblesse prochaine,
Car c'est celle qui conduit & demaine
Les haultains faiz, dont gentillesse appert.
C'est fol cuider, & vanterie vaine,

Pour digne sang, ou lignee haultaine,
De soy tenir pour noble, si n'y pert.
Cil qui du tout à oyseuse s'assert,
Son nom dechiet, & sa vertu sommeille,
Et meurt tout vif s'à aimer ne s'ahert
Diligence, qui les vertus esueille.
Que vault homme qui muse & se pourmaine,
Et veult auoir mol lict & pance plaine,
Et demourer au repos à couuert,
Et passer temps sepmaine apres sepmaine,
Et ne luy chault en quel point tout se maine,
Qui soit perdu ou qui soit recouuert,
Et veult qu'on soit deuant luy descouuert,
Et qu'on die qu'il est noble à merueille?
Mais qui est noble, il apprent dequoy sert
Diligence, qui les vertus esueille.
Le raisin meur se queult parmy le vert,
Et le meschief l'omme aduise & conseille:
Et au trauail fait du rude vng appert
Diligence, qui les vertus esueille.

NETTETE'.

Cueur qui à haultesse tire,
Et où Noblesse est assise,
Doit toute ordure despire,
Laidure & gouliardise.
Car sa Noblesse desprise,
Quant netement ne la garde,
Celuy où tous prennent garde.
Il ne doit faire ne dire
Chose dont on le mesprise,
Ne qui l'autruy bien empire,
Ne dont son loz amenuise:
S'il pense bien & aduise,
Et sur soy-mesmes regarde
Celuy où tous prennent garde,
Lait parler, ou trop mesdire,
Sont vne vile deuise
Sur homme, où chascun se mire,

Et où tout le monde vise.
Honnesteté est requise
Pour tenir en sauue garde
Celuy où tous prennent garde.
Par netteté & cointise
D'ordure se contregarde
Celuy où tous prennent garde.

LARGESSE.

Tant est largesse en tous cas aduenant,
Que à soy plaist & à autruy proffite:
Car c'est rente d'honneur bien reuenant,
Dont l'vng acquiert gain,& l'autre merite.
Au preneur vault,& au donneur delite.
Chascun des deux en droit soy en amende.
Premierement au large vient l'amende,
Car tous ses biens se despendent par sens.
Le prodigue gaste sans nul pourpens,
Et au large le bien sourt & habonde,
Dont il rent soy & les autres contens.
C'est l'enseigne des vertus en ce monde.
Le don receu oblige le prenant,
Et le donneur sa grant bonté acquitte.
Le donné vault plus que le remenant:
Car bien mussé porte ioye petite.
Et pourtant est auarice mauldite,
Qui le poing clost,que nul ne s'y attende.
Et luy aduient qu'vng autre gaste ou vende,
Ce qu'el acquiert & gaigne à griefs tourments.
Et s'il luy sourt peril,guerre,ou contents,
A nul ne chault qui la griefue ou confonde.
Mais largesse trouue amis en tous temps,
C'est l'enseigne des vertus en ce monde.
Pource ne doit estre eschars ne tenant
Vng loyal cueur, en qui Noblesse habite:
Mais à donner plus ioyeulx qu'en prenant,
Car largesse secourt l'homme & respite.
Escharceté est à noble interdicte.
Tout gentil cueur tient au large sa bende.

Bien fait est tel que droit veult qu'il se rende,
Dont il partit & retourne dedens.
Iamais bien fait ne se pert en nul tens,
Mais quelque fois sur son maistre redonde.
Largesse tient l'estendart sur les rens,
C'est l'enseigne des vertus en ce monde.
Riche qui laisse honneur pour les despens,
Tout bien luy faille & son auoir luy fonde.
A largesse voit on le cueur des gens,
C'est l'enseigne des vertus de ce monde,

SOBRIETÉ.

Quant bon desir, qui veult hault aduenir,
Meult sa pensee à monter en valeur,
L'omme se doit lors sobrement tenir,
Et escheuer le vin & sa chaleur,
Qui fait changer bon aduis en foleur,
Force greuer, & à nature tort,
Troubler la paix, & mouuoir le discort,
Et delaisser toute chose imparfaicte:
Mais qui bien a à soy sobresse attraire,
Elle est propice & de peu assouuie,
Aide de sens, & de santé la guette,
Garde de corps, & concierge de vie.
De faire excés ne peult il bien venir,
Ne corps ne loz ne peult estre meilleur:
Ains en pert on maniere & contenir,
Voix, alaine, legiereté, couleur.
Et tousiours a glouton quelque douleur,
Et est pesant, replet, & gras, & ort:
Sa vie abrege, & * approuche sa mort. * apresse
Nul n'en a dueil, homme ne le regrette,
Se vers sobresse il ne fait sa retraicte.
Car c'est celle par qui nul ne desuie,
Ayde de sens, & de santé la guette,
Garde de corps, & concierge de vie.
Et qui ne scet mesure retenir
Sur sa bouche, qui est l'uissier du cueur,
Comme peult il bien sçauoir paruenir

A conduire chose de pesanteur?
Gloutonnie laisse toute haulteur,
Et seullement à soy paistre s'amort,
Et ventre saoul n'est aise s'il ne dort:
Car d'autre bien ne songe, pense, ou traite.
Mais sobresse suffisamment refaitte
Est preste à tout quant vertu te conuie,
Aide de sens, & de santé la guette,
Garde de corps, & concierge de vie.
Sobresse duit les faulcons & affaite,
A hault voler * les duit & aplauie,
Aide de sens, & de santé la guette,
Garde de corps, & concierge de vie.

* si est duite & apleuie.

PERSEVERANCE.

Excellente & haulte vertu diuine,
Qui tout parfait, acomplit, & termine,
Royne puissant Dame Perseuerance:
Cil qui retient ta loyalle doctrine,
Sans foruoyer le droit sentier chemine,
De loz, de pris, de paix, de souffisance.
Car tu vaincs tout par ta ferme constance,
Qui de souffrir n'est foulee ne lasse.
Malheur confort, & sur fortune passe,
Et en tous lieux la victoire tu donnes,
Quant tu acquiers par raison les couronnes,
Quant les vertus toutes la main te tendent,
Par ton conduit à hault loyer s'estendent:
Si te doiuent pour patron aduouer,
Puis que la fin fait les euures louer.
Tu es celle qui les cueurs examine,
Et comme l'or ou croisel les affine,
En loyaulté par ton humble souffrance,
Et qui à toy s'asseure & determine,
Tu le resours quant il fault ou decline,
Et luy donnes confort & soustenance.
Mais cueur failly, lascheté, variance,
Quanc qu'ilz ont fait gastent en peu d'espace.
Ennuy rompt tout, faulte de foy les lasse,

Vertu

Vertu leur fault, honneur les habandonne.
Ilz sont puniz, le vray Dieu te guerdonne.
Car les bons ont du bien quoy qu'ilz attendent,
Et tous nobles qui à haultesse entendent,
Se ilz sont sages, se vont à toy vouer,
Puis que la fin fait les euures louer.
Il ne fait riens qui commence & ne fine,
Et dés qu'aucun à varier s'encline,
Son bien passé demeure en oubliance.
Et quant l'euure est haulte louable & digne,
S'on l'entreprent* sans ce qu'on l'enterine, *ainçois
C'est reprouche de lasche oultrecuidance:
Là pert l'omme son nom, & sa fiance,
Et son bon loz tantost se brise & casse.
Mais qui à droit ses affaires compasse,
Oultre poursuit ce à quoy il s'ordonne,
Et iusqu'au bout en loyaulté foisonne:
Parquoy les biens de iour en iour s'amendent.
Mais ceulx qui tost à fortune se rendent,
Veult Noblesse du tout desauouer,
Puis que la fin fait les euures louer.
Ceulx sont nobles qui corps & biens despendent
En loyaulté, & leur Seigneur deffendent,
Sans le droit neu de leur foy desnouer,
Puis que la fin fait les euures louer.

[*Vostre mestier recordez *Adiousté du Ms.
Nobles hommes en ce Liure.
Quant vous serez descordez,
Vostre mestier recordez.
Vos faiz au nom acordez,
Se noblement voulez viure,
Vostre mestier recordez
Nobles hommes en ce Liure.]

LE LIVRE DES QUATRE DAMES, Compilé par Maistre Alain Chartier.

POur oublier melencolie,
Et pour faire chiere plus lie,
Vng doulx matin aux champs issy,
Au premier iour qu'amours ralie
Les cueurs en la saison iolie,
Fait cesser ennuy & soucy:
Si allay tout seulet ainsi,
Que i'ay de coustume, & aussi
Merchai l'herbe poignant menue,
*Qui mit mon cueur hors de soucy,
Lequel auoit esté transsy
Long temps par liesse perdue.

*Qui toute la terre tissi Des estráges couleurs, dōt si Lōgtemps la terre ot esté nue.

Tout autour oiseaulx voletoient,
Et si tres-doulcement chantoient,
Qu'il n'est cueur qui n'en fust ioyeulx:
Et en chantant en l'air montoient,
Et puis l'vn l'autre surmontoient
A l'estriuee à qui mieulx mieulx.
Le temps n'estoit mie nueux,
De bleu estoient vestuz les cieux,
Et le beau Soleil cler luisoit.
Violettes croissoient par lieux,
Et tout faisoit ses deuoirs tieux,
Comme nature le duisoit.
En buissons oyseaux s'assembloiēt,
L'vng chantoit, les autres doubloiēt
Leurs gorgettes, qui verboioient
Le chant que nature a apris,
Et puis l'vng de l'autre sembloient,
Et point ne s'entreressembloient;
Tant en y eut que ilz sembloient
Fors à estre en nombre compris.
Si m'arrestay en vng pourpris
D'arbres, en pensant en hault pris
De nature, qui entrepris

A les faire or ainsi harper.
Mais de ioye lez viz surpris,
Et d'amours nouuelle entrepris,
Et vng chascun auoit ia pris
Et choisy vng seul loyal per.
En ce chemin retentissant
De doux accors, allay pensant
A ma malheuree fortune,
En moy mesme m'esbahissant,
Com amour, qui est si puissant,
Est large de ioye fors d'vne,
Que ie ne puis par voye aucune
Recouurer, combien que nesvne
Autre grace en amours ne vueil,
Soit malheur ou soit infortune.
Autres par maniere commune
Ont les biens, dont ie n'ay que dueil.
Les arbres regarday flourir,
Et lieures & connins courir.
Du printemps tout s'esiouyssoit.
Là sembloit amour seignourir.
Nul n'y peult vieillir ne mourir,
Ce me semble, tant qu'il y soit.
Des erbes vng flair doulx issoit,
Que l'air sery adoulcissoit,
Et en bruiant par la valee
Vng petit ruissellet passoit,
Qui les pays amoitissoit,
Dont l'eaue n'estoit pas salee.
Là buuoient les oysillons,
Apres ce que des grisillons,
Des mouschettes, & papillons,
Ilz auoient pris leur pasture.
Lasniers, aoutours, esmerillons
Vy, & mousches aux aguillons,
Qui de beau miel paucillons
Firent aux arbres par mesure.
De l'autre part fut la closture
D'vng pré gracieux, où nature

Sema les fleurs sur la verdure,
Blanches, iaunes, rouges & perses.
D'arbres flouriz fut la ceinture,
Aussi blancs que se neige pure
Les couuroit. ce sembloit painćture,
Tant y eut de couleurs diuerses.
Le ruissel d'vne source viue
Descendoit de roche naiue,
Large d'enuiron vne toise:
Si couroit par l'erbue riue,
Et au grauier, qui luy estriue,
Menoit vne tres plaisant noise.
Maint poissonnet, mainte vandoise
Vy la nager, qui se degoise
En l'eaue clere, nette, & fine.
Si n'ay garde que ie m'en voise
De là, mais largement me poise,
Qu'il faille qu'vn si beau iour fine.
Tout au plus pres sur le pendant
De la montaigne en descendant,
Fut assiz vng ioyeux bocage,
Qui au ruissel s'alloit pendant,
Et vertes courtines tendant
De ses branches sur le riuage.
Là hante maint oysel sauuage,
L'vng vole, l'autre au ruissel nage,
*Chantres, *Canes, ramiers, herons, faisans:
Et les cerfz passoient par l'ombrage,
De ces oisillons hors de cage.
Dieu scet s'ilz y estoient taisans.
Ainsi vng pou m'esiouyssoie,
Quant à celle doulceur pensoie,
Et hors de la tristour issoie
Que ie porte celeement:
Et puis à moy mesmes pensoie,
Et de chanter ie m'efforçoie.
Mais ce bien dont ie iouyssoie
Il ne duroit pas longuement,
Ains rentroye soubdainement

Au penser, où premierement
I'estoye, dont si durement
Suis & de long temps assailly.
Ce bien accroissoit mon tourment,
En voyant l'esiouissement,
Dont il m'estoit tout autrement:
Car espoir m'estoit deffailly.
Si disoie à amours: Amours,
Pourquoy me fais tu viure en plours,
Et passer tristement mes iours,
Et tu donnes pâr tout plaisance?
Tien suis à durer à tousiours,
Et ie trouue toutes rigours,
Plus de durtez, moins de secours,
Que ceux qui aiment deceuance.
I'ay pris en gré ma penitence,
Attendant la bonne ordonnance
De la belle, qui a puissance
De moy mettre en meilleur party.
Mais ie voy que faintise auance
Ceulx, qui ont des biens habondance,
Dont i'ay failly à l'esperance.
Ce n'est pas loyaulment party.
Ainsi mon cueur se guermentoit
De la grant douleur qu'il portoit
En ce plaisant lieu solitaire,
Où vng doulx ventelet ventoit,
Si sery qu'on ne le sentoit,
Fors que * violete mieulx flaire. *l'herbe mieux en flaire
Là fut le gracieux repaire
De ce que nature a peu faire
De bel & ioyeulx en Esté.
La n'auoit il riens à reffaire
De tout ce qu'il me pourroit plaire,
Mais que ma Dame y eust esté.
En vne sente me vins rendre,
Longue & estroite, où l'herbe tendre
Croissoit tres-drue, & vng pou mendre
Que celle qui fut tout autour.

Là me vint vng aches surprendre
De desir, qui me fit esprendre:
Et en allant sans garde y prendre,
Ne sans penser à mon retour,
Me trouuay loing en vng destour.
Là me fit desir dur estour,
Ne ie ne sçauoye plus tour,
Quant de pres vy s'entrebaiser
Vne pastoure & vng pastour,
Et de loing issir d'vne tour
Quatre Dames en noble atour.
Cela fit mon mal appaiser.
Quant ces Dames choisy à l'ueil,
Vng pou entr'oubliay mon dueil,
Dont ia trop plus que ie ne sueil,
Qui cessera
Au fort quant à amours plaira,
Ou mort du tout l'abregera,
Vng de ces deux le m'ostera.
Autre n'y peult,
Fors celle qui mon cueur ne veult,
Ou qui en sache plus qu'el seult,
Combien que par elle se deult
Ce poure cueur,
Qui en a tant de la douleur,
Que i'en pers la chere & couleur.
Mais soit sens, ou soit foleur,
Quoy qu'il aduienne,
Il conuient qu'à tousiours se tienne,
Sans que iamais autre deuienne:
Combien que pas ne m'apartienne
Grace auoir telle,
Comme estre amé de la tresbelle.
Ce m'est assez bien que pour elle
I'aye le mal que mon cueur celle,
Et que ie l'aime,
Sans plus parpenser en moy maisme,
Et que seule Dame la claime,
Et en mes douleurs la reclaime:

Quant autre chose.
Faire n'en puis,& que ie n'ose
Pas sans plus penser, que desclose
Luy soit l'ardeur que ie tien close.
Car se le dire
Attrayoit à soy l'esconduire,
Il n'y auroit plus de quoy rire.
Si me vault mieulx ce mal que pire,
Et vng que deux.
Ainsi estoye aux chãps tout seulx,
Et entre les pastours viz ceulx,
Qui s'aymerent, & autour d'eulx
Leurs brebiettes.
Si firent par leurs amourettes
Tant de gracieuses chosettes,
Et s'entredonnoient les fleurettes
Et chappeaulx vers,
Et puis dansoient au trauers
Tous de fleurs estranges couuers,
Et faisoient mains tours diuers.
Moult ay enuie
De leur tres-gracieuse vie,
Qui en ioye sembloit rauie,
Et de souffisance assouuie.
Et par mon ame,
S'amours consentoit que ma Dame,
Celle qui si mon cueur enflame,
* Fust or comme vne basse fame *Estoit
Aux champs bergiere,
Bien sçay qu'il ne demourroit guere,
Toutes choses mises arriere,
Que de ma voulenté planiere
Ie ne gardasse
Brebis aux champs, se ne pensasse
Plus en douleur,& mieulx osasse
Luy dire le mal qui me * lasse. *casse
Quoy que ja las
Ne cesseray d'estre en ses las,
Pour plaindre ne pour dire, helas!

Plus vueil son gré que mon soulas.
C'est mon desir,
Soit au leuer ou au gesir.
Ie souhaite temps & loisir,
Où quelque chose à son plaisir
Faire ie peusse,
Et que ainsi faire le sceusse,
Comme le vouloir en eusse,
Non pas si bien que ie deusse,
Et qu'elle vaut:
Mais où la puissance deffault
A la fin bon vouloir ne fault.
Se mon cueur a choisi trop hault,
Ie ne l'en prise
Que mieulx, quant il a entreprise
Vne si gracieuse emprise.
Madame en fera à sa guise,
Quant vient au fort;
Et ce m'est vng grant reconfort,
Et en deusse prendre la mort,
Que nul ne peult dire, Il a tort
De celle amer,
Ne ie n'oseroye blasmer
Desir, qui m'en fait enflamer,
Et par qui i'ay tant de l'amer.
Celuy seroit
Sans cueur, qui bien aduiseroit
Au bien d'elle, & y penseroit,
* Qui voulentiers ne l'aimeroit. (* Quant)
Aussi pour voir
Ie croy, & le cuide sçauoir,
Que plusieurs desirent auoir
Sa grace, & en font leur deuoir,
Desquelz le mendre
Ie suis, qu'amours fait entreprendre
Ce à quoy ie ne m'ose attendre:
Et ia pour doubte de mesprendre
Rien ne sçaura,
Au moins la bouche le taira,

Et le

Et le ſemblant faire * voirra. *laira
Par lequel peult eſtre elle aura
Apperceuance.
Car ie n'ay ſinon deſplaiſance,
Et de tous ceulx qui ſont en France,
N'en a d'amours vng à oultrance,
Plus aſſailly.
Mais ſ'eſpoir m'eſtoit deffailly,
Et i'eſtoie plus mal bailly,
Aumoins n'ay-ie mie failly
A choiſir bien.
Car à mon gré ainſi le tien,
De doulceur & de beau maintien
Fors*tout parfait n'y a il rien *tant
En la tres-belle.
Et ſe i'euſſe vne grace telle,
Que ſans plus ie feuſſe bien d'elle,
Ou que aucune bonne nouuelle
I'en peuſſe ouyr:
Oncques nul ne vit eſiouyr
Vng amant,& deuſt il fouyr,
N'ainſi toutes douleurs iouyr,
Qu'on me verroit.
Mais cela eſtre ne pourroit,
Ma fortune ne * ſouffriroit, *le vouldroit,
N'à mon courage*n'en cherroit *ne croiroit
Qu'il aduenist,
Que ia de moy lui ſouuenist,
Ne qu'à ſeruant me retenist.
Car de riens ne m'apartenist
Si amoureuſe
Penſee,ne ſi gracieuſe,
Si haulte,ne ſi bien heureuſe,
Ne de ioye ſi plantureuſe:
Veu que ie ſuis
Celuy qui à moy meſmes nuis
Par mon malheur, n'oncques depuis
Mon enfance n'euz fors ennuis,
Et en amours

Courte ioye, longue doulours.
I'ay pour loyauté le rebours
De ceulx qui vsent des faulx tours.
Et bien leur vient,
Et meschief porter leur conuient,
Quant de tout si tresmal aduient.
Au fort se droit à droit reuient,
Vng temps viendra
Qu'amours grand pitié en prendra:
Et celle or mon cueur tiendra,
Qui si luy plaist le retiendra.
Ie luy ay mis
Puis deux mois,& m'en suis demis.
Et si ay à amours demis
Luy quitter,& m'en suis soubzmis
Tout à son vueil:
Luy priant qu'il change le dueil,
Que passé a deux ans recueil,
Qui appert au doy & à l'oeil,
Par le reffus
De celle à qui seruant ie fuz,
Qui mit en mon cueur fer & fuz
D'vng dart amoureux,dont confuz
Ie me rendy.
Par deux ans sa grace attendy,
Toutesfois ma peine perdy,
Et qu'elle tendoit entendy
Bien autre part.
Ie vins peult estre vng peu trop tart,
Et elle eut au meilleur regard.
Mais ie pry à Dieu qui la gart,
Et qu'il luy doint
Tel ioye qu'il ne faille point,
Qu'elle essaye comme amour point
Ceulx à qui n'en va pas à point:
Comme ie l'ay
Essayé. Ainsi m'en allay
A penses que iamais ne l'ay.
Et en vng val,où i'aualay,

Ay apperceu
Les Dames, que i'eu premier veu.
E à l'approcher i'ay congneu,
que moult de dueil ilz eurent eu.
Ainsi alloient
Comme celles qui se douloient,
Et riens fors penser ne vouloient,
Ne point ensemble ne parloient:
Mais par l'erbette
Chacune alloit toute seulette.
Oncqũes ne dirent chançonnette,
Ne de cueillir la violette
Ne leur tenoit,
Mais chacune son dueil menoit,
Dequoy tousiours luy souuenoit,
Et l'vng or à l'autre venoit.
Moult loing derriere
Furent leurs gens, si firent chiere.
Si mate & si triste maniere,
Ne leurs habitz ne furent guere
De trop grant monstre.
Ie prins à aller à l'encontre
Par vng chemin qui le me monstre,
Louant amour que tel encontre
M'est aduenu.
Si allerent le pas menu
De leur beau blanc petit pié nu,
Et les yeulx vers terre ont tenu.
Tant receuoient
De douleurs, qu'elles ne sçauoient
Par lequel lieu passé auoient,
Ne moy mesmes n'apperceuoient,
Iusques apres
Que ie fus d'elles au plus prés,
Dessus la coste des vers prés
Trop mieulx odorans que cypres.
Si dis à lors,
Ioye de cueur, aise de corps,
Mes Dames, & bons reconfors,

Meilleurs qu'il n'appert par dehors,
Vous octroit dieux.
Lors en hault leuerent les yeulx,
Et vne où n'a ne riz ne ieux
La premiere Dame. M'a dit, Dieu doint qu'il vous soit mieulx,
Sire, qu'à nous,
Et n'ayez ennuy se sans vous
Saluer nous passions: car tous
Noz cueurs sont si plains de courroux,
Et de tristesse,
Dont ilz sont encloz en destresse,
Et assiegez par tel aspresse,
Qu'il n'est en ce monde liesse
Qu'ilz receussent,
Ne que rien de ioyeulx veoir peussent,
Sans ce que leurs douleurs ne creussent,
Et que leurs maux ne s'en esmeussent
Contre plaisance.
Car en nous a tel habondance
De dueil, & de desesperance,
Qu'il n'est pas en nostre puissance
De sçauoir faindre,
Ains à peine nous peult contraindre
Raison, & noz bouches refraindre,
Et crier haultement & plaindre.
Car noz cueurs sont
Si plains du desplaisir qu'ilz ont,
Que ie ne sçay qu'il ne les ront.
A peu que chacun d'eulx ne font,
Et qu'ilz ne fendent.
Riens plus noz voulentez n'attendent,
Fors que noz corps les ames rendent,
Et par mort noz vies amendent
En brief termine.
Elle en est seule medecine.
Si luy requiers que ie deffine,
Et qu'ensemble vie & dueil fine.
Car enhays
Ay-ie du tout terre & pays,

Tant m'ennuit mon cueur enuahis,
Et du tout espoir m'a trahis:
Dont ie lamente.
Car ie suis la triste & dolente,
Qui fault à toute son entente.
I'ay perdu de ioye la rente,
Qui soustenoit
Mon cueur,& en ioye tenoit,
Et bien à mon gré reuenoit
Tout ainsi qu'il appartenoit.
Or me deffault.
Lors fist elle vng souspir si hault, L'Acteur.
Et s'assist:car le cueur luy fault.
Pasmee fut,ou autant vault.
Si l'escoutoye.
Et ainsi couché que i'estoye,
Toutesfois ie la confortoye.
Mais ja soit ce que ie doubtoye
A enquerir
De son mal,& l'en seurquerir:
Si osay-ie bien requerir,
Que vers elle puisse acquerir
Si priué bien,
Qu'il luy pleust sans doubter de rien
Moy dire,quel mal est le sien,
Et que ie le celeroye bien,
S'il le failloit,
Et se commander me vouloit
Aucune chose que il lioit:
Ou se mon seruice y valoit,
Y emploiroye
Cueur,corps,& tout ce que i'auroye,
Et si voulentiers le feroie
Comme faire ie le pourroie.
Lors la tressage
Tourna vers moy son doulx visage,
Qui tout en grosses lermes nage,
Et bien porte au cueur tesmoignage
De dueil tres-grief:

Et en souspirant derechief,
Mit ses deux mains contre son chief,
Et dist! Quel douleur quel meschief!
La premiere Dame — Et quelle perte!
Iamais ne sera recouuerte.
Ha!mort,or m'as tu bien deserte,
Et courcé le cueur sans desserte,
Et mis en douleur bien apperte:
Qui en mourra
Malgré toy si tost qu'il pourra,
Et non pas si tost qu'il vouldra.
Mais ja nul ne l'en secourra,
Qu'il ne trespasse:
Car ma dolente vie lasse,
Qui a duré trop longue espasse,
Et qui en dureté mort passe,
Et tant me liure
De douleur,m'en fera deliure.
En desirant mon cueur ensuiure,
Ie mourray par ennuy de viure.
Ainsi ira,
Car quant la mort plus ne fuira,
Ma vie mesmes m'occira,
Et plustost me desconfira,
Que mort qui targe
A m'occire,& si ne vueil targe
Vers elle. Mais l'on prie & charge,
Et elle est à iceulx plus large
Qui la deffuyent,
Qu'à ceulx qui enuers elle affuyent,
Et à qui leurs vies ennuyent,
Et à mourir point ne denient.
C'est contre droit.
La parolle pris cy endroit,
L'Acteur. — Et dis,que en courroux trop perdroit,
Et cueur & corps pis en vauldroit.
Si luy priay
A genoulx,& m'humiliay,
Pour la pitié que de luy ay,

Et pas à dire n'oubliay,
Que douleur telle
I'enduroye, ou plus cruelle,
Que celle qui estoit en elle.
Et si demanday à la belle,
Dont tout ce vient,
Que tant douloir il la conuient,
Et qu'à tel destresse deuient,
Et ie luy diray qu'il m'auient.
Car bien m'auise,
Que pensee de dueil surprise,
Son mal maintesfois amenuise,
Et descroist quant on en deuise.
Car dueil estraint,
Et musse le cueur trop contraint,
quant la bouche fort s'en restraint.
Si n'est pourtant secret enfraint
S'on s'en déclot:
Car aucun qui voulentiers l'ot,
Et qui n'est mal parlant ne sot,
Et que iamais vng tout seul mot
N'en soit redit.
Et quant icelle m'entendit,
Bien doulcement me respondit.

La premiere Dame lamente son ami mort en la bataille d'Azincourt

Ie ne metz point de contredit,
que ne soyez
Si secret comme estre doyez.
Ie suis au point que vous voyez.
Puis qu'ouyr voulez, or oyez:
Car il me semble,
Que mon mal à nul ne ressemble.
Et s'amour vostre cueur vous emble,
De tant pouons nous mieulx ensemble
Comme tres-fermes.
Lors dit en beaulx & piteux termes,
Ayant aux rians yeulx les lermes,
qui de plourer furent enfermes:
Ha! destinee
Tres-dure, mauldite iournee,

Douloureuse, mal fortunee,
Qui toute ma ioye as tournee
En desconfort.
Helas! celuy y print la mort,
Que i'aymoie tant & si fort,
Qu'oncques cueur d'amans si d'accord,
Et loyaument,
Ne s'aymerent si longuement.
Or est mort honnorablement
Par luy & douloureusement
Pour moy hemi.
Ha! cueur de tresloyal amy,
I'ay eu par toy, & tu par my
Tant de plaisir, or en gemy
Quant separee
Suis de toy, seule, & esgaree,
De tout plaisir desemparee.
La doulceur m'est chier comparee,
Dont ie mendie.
Mort, dure mort, Dieu te mauldie.
Et comment es tu si hardie,
Que noz deux cueurs à l'estourdie
As departy,
Quant point n'assemblerent par ty?
Ce qui estoit vng seul party,
Est l'vng loing de l'autre esparty.
Las! n'y a pas
En vng mesme cueur deux repas,
Mais vne vie & vng trespas,
Et doit passer vng mesme pas
Ce qui est vng,
Ioye ou dueil tout en commun:
Vne mort à l'autre & à l'vng,
Vne seule vie à chascun.
Tu as ce fait
De voulenté plus que d'effait,
Quant par ton douloureux meffait
Tu as departy & defait
Si loyal sorte.

Mais c'est

Mais c'est ce qui me desconforte.
Pourquoy ne suis aussi bien morte,
qui ne suis mie la plus forte,
que mon doulz per?
Ne comment te puis-ie eschapper,
que ton dart ne me vient frapper,
Ou brief ne tendz à m'attrapper
Sans tel langueur?
Mais ton enuieuse longueur
M'abregera force & vigueur,
En despit de ta grant rigueur,
qui entreprent
Contre moy que douleur esprent,
De quoy tres-grandement mesprent,
quant tout ne laisse ou tout ne prent
C'est desraison.
Il estoit en fleur de saison,
Et né de si noble maison,
Et tu l'as prins * sans achoison
Au preiudice
De moy, dont tu as fait que nice,
Et mal vsé de ton office.
Car il estoit en mon seruice,
Et si m'amoit,
Dequoy nully ne le blasmoit,
Et pour sa Dame me clamoit,
N'autre nul droit n'y reclamoit.
Et tu le prens
qui n'y as riens, dont tu mesprens,
Et de soucy toute m'esprens,
Quant à vng seul coup ne comprens
Dame & seruant.
Ha! pourquoy fut il si auant,
Ne pourquoy alla il deuant,
En ses ennemis receuant?
Tant de vaillance
Il fit de hache & de lance,
Que chascun doubtoit sa puissance,
Dont il fit grant honneur en France.

* contre raison

Et se fortune
Eust voulu, que par voye aucune
Fust prisonnier, ie fusse l'vne
Des plus aises desouz la Lune.
Quant on diroit
L'honneur de luy qui flouriroit,
Et que chascun luy cheriroit,
Lors mon cueur tant s'esiouyroit.
Mais autrement
M'en est, ie pers entierement
Ceste ioye premierement,
Et les autres semblablement.
Pourquoy i'estriue
A la mort, quant douleur hatiue
De cent mille ioyes me priue,
Et veult qu'apres maugré moi viue
Comme qu'il soit:
Et el m'oste ce dont issoit
Ma ioye, & qui me nourrissoit
En plaisir, qui n'amendrissoit
Pour riens quelconques.
Pourquoy ne me prêt elle doncques,
Ou qu'elle ne me prist adoncques,
Sans departir pour riens quelcôques
Nostre ioincture?
Fust victoire ou desconfiture,
Santé, vie, mort, sepulture,
Tout fust vne mesme aduenture:
Et ie pensasse,
Qu'apres luy point ne demourasse.
Au fort, se Dieu ne redoubtasse,
De la mort par mort me vengeasse,
Bien le vouldroye,
Et compaignie luy tiendroye
Viue & morte: mais ie perdroye
*La vie de eternelle ioye,
Le bien de grace.
Or ie prie Dieu qu'il efface
Ses meffaitz, & *mercy luy face,

*L'ame, & à la sienne touldroye,

*pardon

Et qu'en brief* de son gré desface
D'auec le corps
*Mon ame voulant estre hors,
Et qui ne desire riens fors
Que d'vn seul coup fussiõs deux mors
En ceste guerre,
Et les corps tous ensemble en terre
Tout en vn serqueil bien enserre,
Et peussions paradis acquerre.
Si doubleray
Tousiours mon dueil, & m'embleray
Des autres, si ressembleray
La turtre, à nul n'assembleray.
Car tel estoit
Qu'en tout bien vers moy se portoit,
Tant me honnoroit & redoubtoit,
Et en mes maulx me confortoit.
Or est estaint,
Dont mon cueur est paly & taint,
Et de toute douleur ataint,
Qui ma couleur a ja destaint.
Desir demeure,
Et est mon cueur à toute heure,
Qui en vain pour neant labeure.
Espoir fault, quant desir court seure,
Et se depart
De moy, qui de dueil ay tel part,
Qu'à bien peu que mon cueur ne part
Dehors, & qu'en deux ne se part,
Quant souuenir
Me fait en pensee venir
Comme il souloit vers moy venir,
Et son gracieux maintenir,
Et les doulx motz
Qu'il me disoit à tous propos:
Car il auoit, bien dire l'oz,
De tous les gracieux les loz.
Moult luy seoit
Son parler, & bien l'asseoit;

*de mon cueur

*L'ame qui vouldroit estre hors,

Car toute des-honneur heoit,
Et doulcement me festioit
Quant il venoit,
Mais pas long temps ne s'en tenoit.
Desir souuent luy amenoit
Ris & ieuz, tout luy aduenoit.
Dieux, quel dommage!
Laissé m'a le bel & le saige,
De hault sang & royal lignaige,
Mais plus noble, quant du courage,
Qui auoit en droit heritage
M'amour acquise,
Dont par long temps m'auoit requise,
Et si doulcement mercy quise
A sa valeur m'auoit conquise,
Et si l'auoye
Essayé: car son cueur sauoye
Estre si mien, & par tel voye,
Que de luy doubter ne deuoye.
La affermee
Yert ma voulenté fermee,
Qu'amours a depuis confermee.
Mais ceste doloreuse armee
Aduenturee,
Et fortune desmesuree,
*Si n'eust peu auoir enduree,
Ma seule ioye auoit duree
Saison demie.
Las! fortune m'est ennemie,
Qui est aux desloyaulx amie,
Quant laisser ne me pouoit mie.
Dieu la confonde,
Vne seule ioye en ce monde,
Qui a, mal à nul ne redonde,
Et el seuffre que maint habonde
Tout à son ayse
En quelque chose qui luy plaise,
Sans qu'à elle riens en desplaise,
Et sans congnoistre qu'est mesaise,

*Ne me peut

Qui desseruy
N'a pas esté des biens seruy
Qu'amours depart: car asseruy
N'est pas son cueur, mais desseruy,
Et debouté
En doit estre, quant redoubté
N'a sa Dame, ains s'est arouté
A faintise, qui l'a bouté
En tel haultesse,
Qui est par faulce subtilesse,
Et deceuance, qui la dresse,
Larron d'amoureuse richesse,
Qu'il a emblée,
Et de plusieurs lieux assemblee:
Dont sa ioye n'est point doublee,
Et mainte Dame en est troublee.
Mais il eschiet
Qu'vne fois qui bien à point chiet,
L'honneur des faulx amans dechiet,
Et qu'en la fin leur en meschiet:
Quant voulentiers
Ont tenu les mauuais sentiers,
Et qu'ilz n'ont point esté entiers
En amours, qui ne passe en tiers.
De telz assez
En est trop plus qu'és temps passez,
Qui tant de fermens ont cassez,
Et n'en peuent estre lassez.
Leur bouche nomme
Souuent mainte qu'à tort renomme,
Toutesfuoys sceuent ilz bien comme
Nature vng seul cueur à vng homme
A ordonné:
Si ne doit estre habandonné
Ailleurs, depuis qu'il l'a donné,
N'estre ne luy doit pardonné:
Car ordonner
Veult amours pour guerredonner
Les bons, qu'autel bien peult donner

Vne, que cent, & foisonner.
Et si rassis
Est amours, qu'autant a assis
De pouoir en vne, qu'en six.
Plus luy plaist, & mieulx luy affiz
En vne mettre
Son cueur, que par tout s'entremettre,
De seruir, souffrir, & soubzmettre,
Rien tenir, & foison promettre.
Telz ne pourroient
Sçauoir que bien peu s'en donroient
Garde, qui telz gens secourroient,
Quant ilz diroient qu'ilz en mourroient
Pour amours fines,
Et feroient si tristes les signes,
Manieres humbles & benignes,
Pour rober ce dont ne sont dignes:
Et se iouy
N'en auoient comment esiouy,
Ilz se vanteroient que ouy.
Helas! mon cueur a tant ouy
D'eulx les parolles,
Et leurs grans lobberies folles,
Leurs deceuans blandices molles.
Moult ay desprisé leurs friuolles.
Mais tant* rouay
*tournay Qu'vng tel qui me plaisoit trouuay,
Que loyal & bon esprouuay,
Duquel tous les faictz esprouuay.
Là m'arrestay,
Et à l'amer tant m'apprestay,
Que ie luy donnay & prestay
Le cueur que de fendre prest ay:
Et en eschange
Prins le sien par amoureux change.
Or pers tous deux par voye estrange,
Dont ie vois nudz piedz & en lange
Prier la Vierge,
Qui des cieulx est vraye concierge,

Luy presentant vng ardant cierge,
Affin que par sa grace acquierge
Grace & pardon,
Et à nous deux vueille pardon
Octroyer, qu'ainsi ne tardon
L'vng apres l'autre, ainçois gardon
Par sa pitié
Vifz & mors la nostre amitié.
Bien a seul sa foy acquittié,
Dont mainte Cronique & dictié
Ia composé
Deust estre, quant tant a osé,
Qu'il a corps & vie exposé,
Sans estre lasche ou reposé,
Comme vaillant,
Encontre ceulx qui assaillant
Venoient France, en leur baillant
De courage non deffaillant
Assez à faire.
Et se chascun eust voulu faire
Pareillement, sans soy deffaire,
Anglois n'eussent pas peu à faire:
Mais emportassent
Noz maulx, & s'en desconfortassent,
Et autre part se transportassent,
Et desormais se deportassent
De nous greuer.
Bien peuent enuieux creuer,
Sa mort fait son honneur leuer
Contre qui vouldroit esleuer
Mauuais renom.
Or n'ont ilz veu en luy se non
Loyauté, dont il a le nom:
Puis que ceulx pour loyaux tenon,
Qui se maintiennent
Si bien, que foy & deuoir tiennent
Vers leur Seigneur, & le soustiennent
Iusqu'au mourir, & entretiennent
Leur loyauté

Au besoing, & la feaulté
De leur Dame & de sa beaulté,
Sans penser mal ne cruaulté,
N'aguetz subtilz.
Telz sont les meurs des cueurs gentilz,
A quoy il doit estre ententiz
D'armes & d'amours apprentiz,
Humble & piteux,
Et d'onneur sans plus connoiteux.
Nul ne doit estre cremeteux
De riens, sinon de faitz honteux.
Et tel estoit
Celuy, où mon cueur s'arrestoit,
Qui tant de ioye m'apprestoit,
Et doulcement m'amonnestoit,
Que lie & cointe
Me tenisse, & que sans racointe
Son cueur estoit du mien acointe,
Vne ioye en deux cueurs adioincte:
Et tant iurer
M'en souloit, sans soy pariurer.
Pourquoy ne m'a il peu durer?
Pourquoy s'alla aduenturer?
Tant honnoree
Feusse, se me fust demouree
Celle ioye. Or suy esplouree,
Sans iamais estre enamouree,
Plaine d'angoisse,
Et de vain desir qui me froisse,
Dont ie n'ay membre qui me croisse,
Ne sens qui ne me descongnoisse.
Ha, ha! pou loyaulx,
*Faintifs, lasches, & desloyaulx:
*Fuitifs
Qui n'aimez qu'estatz & ioyaulx:
Vous laissastes tous les royaulx,
Et leur tournastes
Le dos, & vous en retournastes,
Dont faussement vous gouuernastes.
Car alors les habandonnastes
Tous

Tous mescreuz
De trahison, & recreuz,
Dont le nombre fut deceuz,
Et le cueur des Anglois creuz.
Car par tropeaulx,
Nonobstant les cris & rappeaulx
Des bons, couuristes les coppeaulx
Des heaulmes. Que de voz peaulx
Vifz escorchez
Soyez vous, & si bien torchez,
Que iamais ne vous renforchez.
Telz gens deussent estre porchez,
Ou faisans viles
Oeuures par citez & par villes,
Quant aux armes sont inutilles,
Et veulent auoir cens & milles
Pour leur bobant,
Et vont les poures gens lobant,
Deceuant le monde, & robant.
Ilz ne sont bons, qu'à seoir ou banc
Soubz cheminees.
Quant leurs bouches sont auinees,
Et ilz ont les bonnes vinees,
Lors comptent de leurs destinees.
Les coquars fouz
Alors se vantent de grans cous,
Et font grans despens & grans coustz:
Et quoy qu'il soit prins ou recoux,
Nul d'eulx n'y pense,
Prestz ilz seroient à la despence,
Mais tardifz sont à la deffence:
L'vng maugrée Dieu, l'autre tence
Par grant yuresse,
Puis dort iusqu'à dix par paresse:
Mais d'vne bataille d'aspresse
Scet bien tirer son cul de presse,
Et son heaulme
Gecter au besoing du Royaulme.
Plus scet aux dez ou à la paulme,

Mieulx dort en lict que sur la chaulme.
Dieu, quel rousee!
Tendres sont comme vne espousee,
Tremblans comme brebis tousee.
De fieure quartaine espousee
Soit tel merdaille,
Et ja pouretè ne leur faille,
Tant que chetifz mourir les faille
De fain, nudz sur vn peu de paille,
Et delaissez:
Quant au besoing vous ont laissez,
Princes loyaulx, qui les paissez.
Leurs lignages ont abaissez,
Et diffamez.
Moult ont leurs honneurs entamez,
que leurs peres ont tant amez,
Qu'ils en furent nobles clamez.
Dont sont venuz
Iceulx, qui n'ont pas maintenuz
Leurs bons faictz, ne bien retenuz,
Quant à honte sont reuenuz?
Dont tant me dueil,
Que veoir ie n'en peuz de bon ueil
Vng tout seul, ne bien ne leur vueil:
Car ilz sont cause de mon dueil.
I'ay achapté
lasseté Leur recreant eschar cetė,
Dont cil a esté mort getté,
Qui ne peult estre rachetė.
Dieu en ait l'ame.
Leur fuyte est cause à leur grant blasme
De ma perte, & de leur diffame.
L'eusse-ie fait, moy qui suis fame?
Ou le fetoie
S'il m'afferoit? mieulx aymeroie
Mourir, & plus aise en seroie:
Car honneur ainsi garderoie
A heritage.
Et c'est trop plus grant auantage,

Mourir par honneur en hostage,
qu'alonger sa vie en hontage.
Mieulx vault oultrer
Le corps,que soy faire monstrer
Au doy, sans oser encontrer
Les bons, n'en compaignie entrer.
Doncques pour voir,
Plus me plaist le loyal deuoir
De cil que i'aim sans deceuoir,
Et moins en gré doy receuoir,
qu'en la durté
De bataille,où s'est ahurté,
A trouué mains de seureté,
que ceulx qui onc n'y ont heurté?
I'ay grief remors,
Dure mort,dont plustost ne mors
Ceulx qui à riens valoir sont amors,
Et autant seruent vifz que mors.
Moins agreable
M'est sa mort, combien que honnorable
Soit: car prise plus delectable
Me fust sa vie,& prouffitable,
Or est noyant,
Dont ma vie est annuiant
Sans la sienne, *que plus ayant *car
Fust de bien,& mieulx fust seant.
Si suis contraincte
De douleur, trop plus qu'autre mainte:
Car des bons ne peult estre crainte
La mort, ou trop plouree ou plainte.
Mais des meschans,
Qui les autres sont empeschans,
Et ne valent n'en bois n'en champs,
Deust estre la mort depeschans:
Car point heureuse
N'est en rien la vie paoureuse,
Mais faillie,ou pou vertueuse.
Si n'est point telle mort piteuse,
Mais bien plourer.

Doy, d'apres la mort demourer
De cil, qui par son amourer
De moy s'est tant fait honnourer.
Si suis donnee
A desconfort, & adonnee.
*Si m'a tant amours guerdonnee,
Qu'espoir m'a toute habandonnee:
Et plus ne voient
Mes yeulx vng seul bien qu'ilz auoiēt,
Qu'il conuient, que plus ne reuoient.
Peu perdroie s'ilz me creuoient.
Car tout de vray
Iamais par eulx n'apperceuray
Chose, dont ioye receuray:
Ains mourray quant mourir deuray
De ioye nue,
Sans estre à fortune tenue,
N'à amours, qui d'vne venue
Par vne esperance menue
Ne me delaissent.
Car en toute douleur me laissent,
Dont leur pris grandemēt abaissent.
Car du premier desir me paissent
Tousiours autel.
Au fort, puis qu'il estoit mortel,
Me demourra pour tout chastel
Le loz d'auoir aimé vng tel.
Ainsi s'aquitte
Mon triste cueur, qui * mort despite,
Si pry Dieu qu'il me desherite
De ma meschante vie mauldicte,
Qui tant me griefue,
Et qui à la mort a pris triefue,
A celle fin qu'el ne la griefue.
Si sera ma vie plus briefue,
Car plus n'en puis.

L'Acteur. A tant celle se teut, & puis
Du parfont du cueur & du puis
Tant getta de souspirs depuis,

*Si m'a amours guerre donnee,

*moult

Et tant de plains,
Et les yeulx de lermes si plains
Auoit en faisant ses complains,
Que moy mesme plourant la plains,
Ne rimoyer
Ne puis le cas sans lermoyer,
Sans douleur & sans esmoyer.
Moult y pensay à par moy yer,
Et me merueille,
Veu le grant dueil qu'elle appareille,
Que sa grant beaulté non pareille,
Et sa couleur fresche & vermeille
Peult demourer.
Mais onc ne vy descoulourer
Son viz, que dueil fait esplourer:
Ains plus luy seoit à plourer
que rire à maintes.
Lors luy dy: Bië voy que voz plaintes,
Madame, ne sont mie faintes,
Mais d'angoisse toutes contraintes.
* Or reprenez *Mais
Courage, & souffrir apprenez:
Car trop * grandement mesprenez, *longuement
S'à vous mesmes guerre prenez.
qui son dueil coeuure
Trop fort, double mal en recoeuure.
Car tristeur est d'vne telle oeuure,
qu'elle destruit qui la descoeuure
Où il affiert,
Et qui trop la coeuure elle fiert
Le cueur, & dedans se refiert:
Mais plus s'espart & plus bref yert
Triste penser.
Mettez peine d'ailleurs penser,
Pour voz douleurs recompenser,
Et en vous gardant d'offenser,
Vous aduisez,
Auec ces Dames deuisez,
Et ensemble à confort visez,

Croyez moy,& vous rauisez.
Ainsi disoye
A la Dame,que moult prisoye,
A qui de son bien deuisoye,
Et les trois autres aduisoye
Pareillement,
Qu'elles voulsissent tellement
La conforter,qu'alegement
Prenist pou à pou bellement.

La seconde Dame regrettant son amy,qui auant l'age de vingt ans auoit esté prins en la bataille par les ennemis Anglois.

Quant vne d'elles
Respondit:Las! ie suis de celles,
Qui tant ay de douleurs mortelles,
Que nul autre ne les a telles.
Si suis bien loing
D'auoir de conforter le soing,
quant i'ay de confort mieux besoing,
Qu'elle n'a,& que plus ressoing
A mon malheur,
Qui ne me laisse estre asseur,
Ne pour rien qui soit ne m'asseur,
Et elle en est hors de la peur,
Et de la crainte,
Dont ie suis durement estrainte
En mon cueur,& en corps contrainte,
Et de toute ioye restrainte.
Si vous diray
Mon fait,& ja n'en mentiray,
De l'amour dont ne partiray
Iamais,quoy que maint souspir ay
Pour ce porté,
Dont mon cueur n'est pas conforté,
qui de vraye amour enhorté
S'est à vng tout seul assorté,
Et se lia
A cil,qui tant s'humilia,
Qu'à moy bien aimer s'alia,
Et tant de graces en luy a.
Mais tant aduint

Ainz que d'ans euſt iuſques à vingt,
Qu'à tort ſouuent luy meſaduint
Par fortune, & iuſques la vint,
Puis que dix ans
Eut, que par traiſtres meſdiſans
A verité contrediſans,
De luy & des ſiens mal diſans,
Fut moult blecé
Son honneur, dont ce fut peché:
Car il eſt ſi bien enteché,
Et à tout honneur adreché,
Qu'il eſt loué
De tous les bons, & aduoué,
De vertus largement doué.
Mais fortune a ſon mal voué
[*Comme il appert,
Car ſe plus en cueur en appert,
Et on le voit tout en appert,
Combien qu'il ſoit ſage & appert.]
Mais pour entendre
Son fait depuis l'enfance tendre,
Qu'il peuſt le pié en l'eſtrier tendre,
Fortune ne voult plus attendre
A l'aſſaillir:
Et depuis ne luy peult faillir
Dueil & courroux, qui treſſaillir
Le fait ſouuent, & mal baillir.
Mais quant paſſé
A vng ennuy qui l'a laſſé,
Fortune a tantoſt compaſſé
Vng mal tout nouuel, & braſſé,
Qu'on n'y pren garde.
Ie croy que Dieu les bons regarde,
Et qu'apres dueil ioye leur garde.
Mais trop demeure, & trop me tarde
Que moult ſeiourne
Fortune, qu'el ne ſe retourne,
Qui de le veoir me deſtourne,
Dont ie remains penſiue & morne.

*Adiouſté du Ms.

Et si sachez,
Mon cueur y est si attachiez,
Et mes pensers si enlachiez,
Nos biens, noz maulx entrelachiez,
Que sans mentir,
Et sans iamais s'en repentir,
Bonne amour me fait consentir
A pareulx maulx, ou bien sentir
Que fait les siens.
Et puis que tout mien ie le tiens,
Ie les reçoy comme les miens,
A butin noz maulx & noz biens:
Ne sa diuerse
Fortune n'aura ja tel herse
Sur nostre amour, qu'elle reuerse
Noz voulentez à la renuerse.
Et quant vouldroit
Faire du pis qu'elle pourroit,
Nostre amour tousiours demourroit,
Ou chascun de nous deux mourroit.
Quant plus s'efforce
De nous nuire, l'amour s'enforce:
Et ie n'y voy rien bien, fors ce
Que fortune en amour n'a force.
Si ne tiens compte
Qu'elle face à nostre amour honte.
Iamais fortune ne surmonte
Amours, qui les tres-haulx cueurs donte,
Que moult prison.
Mais onc ainsi ne fut pris hom,
Ne hurtez: car sans mesprison
Mort d'amis, guerre, & prison,
Courroux, & pertes,
Blasmes par mensonges appertes,
Trahisons, mauuaistiez couuertes
A essaiees & bien expertes,
En soy taisant,
Et bien contre le mal faisant,
Doulcement son cueur appaisant,
Qui

Qui n'eut oncq vng seul iour plaisant,
Mais enuay
A esté de maintz,& hay,
Qui voulentiers l'eussent trahy:
Et ce que pas desseruy n'ay
Point ne sçauroit·
Estre autre que doulx,& n'auroit
Iamais cueur qui riens luy plairoit,
Qu'il sçeust qu'à autre desplairoit.
Car raisonnable
Est,courtois,doulx,& aimable,
Pacient,piteux,& traictable,
Et veult estre à tous agreable
Sans qu'on perçoiue
Qui blasme autre griefue ou deçoiue,
Mais chascun doulcement reçoiue.
Si ay dueil que nully conçoiue
Blasme ou reprouche,
Ne que fortune tant approuche
Sur cil qui plus au cueur me touche,
Quant oncques n'issit de sa bouche
Mot des-honneste,
Ains fait à chascun chere & feste,
Prest d'octroyer vne requeste
Sans nul blecer,ne que sa teste.
N'oncques haitié
Me fust,que pensast mauuaistié.
N'il n'est de cœur affaictié,
Mais prest à tout loyal traictié,
Bien entendant,
Tousiours à bonne fin tendant
Va sa ieunesse en amendant.
Or est pris en soy deffendant
Des aduersaires,
Qui sont à ses Princes contraires,
Apres tous ses autres affaires,
Et des meschiefz plus de cent paires,
qui l'ont greué,
Dont encor n'est pas releué.

Si est mon cueur tout abreué
De douleur, que pou n'est creué
Quant suplanté
Se sent de sa ioye en planté
De tristeur, où tant a hanté.
Et mal sus mal n'est pas santé,
Mais grief danger,
Dont se veult fortune estranger
De soy mesmes, quant plus changer
Ne scet son faulx tout estranger,
Et qu'elle maint
Tousiours vers luy dure, & remaint
A luy pire qu'à autre maint.
Si prie Dieu qu'il me ramaint
Par sa benigne
Pitié: car pour ce ie chemine
Comme piteuse pelerine,
Luy priant, quoy que n'en suis digne,
Qu'ades garder
Le vueille, & à luy regarder.
Fortune fait son bien tarder,
Dont fort est soy contregarder.
A coup aduiennent
Ses* tours, qui d'ordre point ne tiennent,
*tors Mais si au rebours se maintiennent,
Qu'aux bons les aduersitez viennent,
Et sont foulez,
Et par fortune triboulez:
Dont maintz cueurs en sont adoulez,
Quant bien sont en amours coulez,
Et quant ilz voient
Le seul bien qu'en ce monde auoient,
Dont tant de ioye receuoient,
Ou tous leurs souhaitz echeuoient
Se comptoyer
Par infortune, ou guerroyer,
Poiser leur doit, & ennoyer:
Car cueur amant est moitoier
A part egalle

De ſamour ſeule & principale,
Soit l'auenture bonne ou male,
Rire, plourer, courroux, ou gale.
Dont raiſon yere,
Qu'en terre eſtrange & maronniere
De cueur ſoye ou luy priſonniere,
Et de ſa priſon perſonniere,
Sans y clamer
Franchiſe, ou le droit entamer
D'amours, qui me fait enflamer
En ſouſpirant delà la mer,
Où mon cueur vire,
Et paſſe pluſtoſt qu'vne vire,
Sans batel ou autre nauire:
Et le corps pale comme yuire
Remaint deça,
Sans cueur, & ſans ioye pieça,
Qui puis vers moy ne ſ'adreça,
Que fortune tant le bleça.
Si ſuis alee,
En toute ioye treſalee,
De cueur delà la mer ſalee.
Mais quoy que la grandeur alee
Si qu'eſgarer
S'y peult on ſans terre apparer,
Iamais ne pourra ſeparer
Noz cueurs, qu'amours fit reparer
Enſemble, & ioindre
En vng ſeul vouloir, qui conioindre
Les fait, & comme egaulx adioindre,
Sans qu'il y ait greigneur ne maindre.
Amours oblige
Noz deux cueurs en vng ainſi, dy-ie,
Comme deux raims en vne tige.
Il ſe dit mon vray ſeruant lige,
Et ie ſuis ſienne.
Mot n'y a, ſinon, tien, & tienne.
Se maiſtriſe y a, elle eſt mienne,
Par la loy d'amours ancienne,

Qui l'ordonna
Pour les Dames,& leur donna
Maistrise,où moult noble don a,
Et par ce leur guerredonna
Les biens qui issent
De leur grace quant l'eslargissent
En pitié vers ceulx qui languissent
D'amours, dõt les cueurs amaigrissẽt
Des plus puissans,
Qu'amours fait vrais obeissans
Par honneur,& recongnoissans
Celles dont leurs biens sont issans,
Comme maistresses,
Et tres-honnorables Princesses,
Qui des amoureuses richesses
Font eschارcetez ou largesses,
Si qu'elles veulent,
Dont l'vng chante,autres s'en deulẽt:
Mais les folz arrester n'y veulent,
Ne que molins qu'à tous vens meulẽt:
Puis quant bastie
Ont leur faintise,amour hatie
Prent en contr'eulx,& les chastie,
Dont ilz portent chere amatie,
Et souuent pleurent,
Et se venge amours qui s'amourent
De celles qui ne les secourent
Pour les mauuais noms qui d'eulx courent,
Dont ilz reçoiuent
Tel guerredon, qu'ilz se deçoiuent
Quant les autres deceuoir doiuent,
Et telz qu'ilz ont brassé le boiuent
Sans viser y.
Car tost ou tard,aspre ou fery,
Bien fait n'est en amours pery,
Ne mal qu'il ne soit remery,
Quoy qu'on attende.
Car amours,qui les cueurs amende,
Veult des meffais auoir l'amende,

Et qu'à chacun son loyer rende,
Comme vray iuge,
Qui des amoureux debas iuge.
Mais pour plaindre à luy au reffuge,
Ne fut onc m'amour, si ne fu-ge,
*Qu'à tous adioings, *Car
Deux cueurs en vng vouloir conioings,
*Amours d'vng mesme desir poings, *A nous
Et se m'aist dieux à cest besoings
Que tant l'amoye,
Et ame, que ie le nommoye
Tout mien, & toute sienne estoye.
I'en ay chanté, or en lermoye
De cueur marrie.
Or est bien la ioye amerie,
Que doulce amour auoit nourrie,
Sans que iamais ie chante ou rie,
Se Dieu n'y oeuure,
Et que le mal, qu'à peine coeuure,
Cesse par si que le recoeuure,
A tous ennuis mon las cœur s'euure,
Ne bien n'aura,
N'en riens plaisir ne trouuera,
A tant qu'il le*recouurera, *retrouuera,
Et que Dieu plus y ouurera
Par abregié,
Ainçoiz qu'il puisse estre alegé
Des maulx, dont il est assiegé,
Qui tousiours luy sont engregé,
Comme esmayé
Tous maulx fors mort a essayé,
Le Dieu de fortune a payé,
Si doit du compte estre rayé.
Car sans doubter
Elle a tant voulu debouter,
Que plus n'y sçauoit que bouter
De mal, fors la mort adiouster.
Mais il me semble,
quoy qu'amours noz deux cueurs assemble,

Mal fait qui toute ioye m'emble
En prenant guerre à deux ensemble.
Si luy souffise
S'elle me griefue en mainte guise,
Sans ce qu'elle me desconfise,
En monstrant la doulce franchise
De ce veoir,
qui tant doit à mon cueur seoir,
Que mieulx ne le peult asseoir.
Si l'aim d'amours sans decheoir,
Foible & malade,
Vint au dur iour à couleur fade,
Apres qu'ot fait mainte balade
Au lict, où riens ne luy fut fade,
Ne sauoureux,
Fors ses* seulz pensers amoureux.
*foulz
Mais en ses accés rigoureux
N'y laissa à penser pour eulx.
Et quant passee
Fut la fieure au corps, ou cessee,
Si estoit l'autre en la pensee,
qui la tenoit entrelassee.
Si me durast,
Neantmoins iamais n'endurast,
Qu'au dur champ ne s'auenturast,
Affin que nul n'en murmurast
Contre raison,
Si com a fait sans achoison.
Mais or a fait com mauuais hom,
De s'auiser belle saison,
Et si ne daignent,
Pour l'orgueil en quoy ilz se baignent,
Aumoins les oeuures vous enseignent
Qu'à luy mal vouloir ilz mespreignent.
A Dieu pleust,
Que mon cueur pour le sien peust
Estre en ostage, & nul n'en sceust
Rien, dont blasme venir deust.
Si changisson,

Car i'auroie sa marrisson,
Et il sçauroit quelle*frisson | *fasson
C'est de penser à ce que son
Cueur luy rauit,
Et que de tres-long temps ne vit.
En douloureuse prison vit,
Et ne sçay comme il s'en cheuit.
Bien me venist,
S'ainsi fust, ou s'il aduenist:
Car quoy que le corps deuenist,
De m'amour au cueur souuenist,
Si me fauldroit
Son ennuy,& ne me chauldroit
De la douleur qui m'assauldroit.
Son aise vng plaisir me vauldroit:
Car plus me blecent,
Le cueur courseut,& le corps sechent
Ses tres-griefz maulx,qui s'etreuechent
Aux miens, & ma pensee empeschent,
Et me deffont
Plus que mes propres griefz ne font,
Dont tout mon corps en lermes font,
Et en soupirs du cueur parfont
Plus qu'on ne cuide.
Mon mal fait place aux siens,& vuide,
Et le sien est de miens la guide,
De dueil plaine & de *ioye vuide, | *lermes
A brief compter
Mon mal,qui le veult racompter,
Peult toutes lermes seurmonter,
Ne pleurs n'y peuent riens monter.
Tant ay pleuré,
Qu'il ne m'en est plus demouré,
Dont i'ay le cueur enlangouré,
Et le viz tout descouloure,
Et arrousé.
De nuit mes yeulx n'ont reposé,
Car de iour monstrer n'ay osé
Cueur triste en corps mal dispose,

Foible tremblant.
I'ay fait mes regretz en emblant,
Et pour estre aux gens ressemblant,
De cueur courcie ioyeulx semblant.
Et se ie dance,
Ce ne fait pas faire habondance
De ioye, ne oultrecuidance:
Mais n'y a en toute la dance,
I'en suis certaine,
Pensee de douleur plus plaine.
Ce me fust plaisir, or m'est paine.
N'il n'est harpe, orgue, ne doulçaine,
Luz, n'eschequier,
N'instrument qu'on sceust appliquer,
Que desormais ouyr requier,
Puis que ie n'ay ce que ie quier.
Las! ie souloie,
Lors que de rien ne me douloie,
Les amer, & tant les vouloye,
Que bien sembloit que ie voloye
Toute empannee
De ioye, ne de toute vne annee
Ne feusse de dancer tannee,
Lasse, mate, ne enhannee.
Si m'enhortoit
Amours, & tant me supportoit
Par les ioyes qu'il m'apportoit,
Que le cueur le surplus portoit.
Tout y alloit,
Et rien pour lors ne me failloit:
Car i'amoye qui tant valoit,
Qu'à mon cueur d'autre ne chaloit.
Tant habondoient
Mes plaisirs, qui d'vng seul sourdoiēt,
Et en vng mesme redondoient,
Que tous les ennuis confondoient.
Ainsi ressourse
Estoye, & en liesse sourse.
Deux ruisseaulx d'amoureuse sourse,
Pensee,

Pensee,& souuenir,leur course
Vers moy prenoient.
Lors de moy plaire se penoient,
Et tant de ioyes maintenoient,
Qui toutes d'vne main venoient.
Mais la misere
De fortune,diuerse mere,
A si troublé la source clere,
Que ie n'y prens saueur qu'amere:
Tant a meslez
Les ruisseaulx du long & du lez,
De melencolie resslez
Et de tristesse entremeslez.
Ha,ha!dure guerre,
Pourquoy veulx sur moy tant conquerre,
Sans deffier,que d'vne serre
M'ostes mon paradis en terre,
Ma liee chiere,
Et la chose que i'ay plus chiere,
Sans acointe ne sans enchiere?
Bien m'est fortune estrange archiere,
Et ennuieuse.
Si semble qu'elle est enuieuse
Que j'aye ja vie joyeuse,
Pour plaisance delicieuse,
Doulce & priuee,
Qu'elle a de moy à tort priuee,
Com oultrageuse desriuee,
Et prent contre moy l'estriuee
Par dures sortes.
Helas!amours,pourquoy m'aportes
En foible cueur mil douleurs fortes,
Dont cent deuroient estre mortes?
Neantmoins ie vis
Trop pis que morte à mon aduis.
Onc en corps vifz telz maulx ne vis.
Ie ne sçay comme ie cheuis.
Mais plus ressoigne,
Et qu'espoir me fuit & esloigne,

Qui deust entendre à ma besoigne,
Comme cil qui des amans poigne,
Et doit vouloir,
Que par luy puissent mieulx valoir.
Amours l'a fait pour mieulx douloir,
Capitaine de mon vouloir.
Il s'en yroit
Souuent,& se departiroit,
Et ennuy le consentiroit,
Se regret ne le retiroit.
Souuent ouuert
Luy a l'uis tout à descouuert
Empirement de mal couuert,
Mais souuenir la recouuert,
Et ramené.
En ce point se sent pourmené
Mon poure cueur,& demené
Pour cil qu'aime plus qu'homme né,
Se Dieu m'aye.
Mais seulle suis,& esbaye:
Car mon cueur tout d'vne enuahie,
M'a pour le bien amer haye,
Et deguerpie.
Si porte en lieu de cueur tappie
Pensee qui m'est dure espie,
Et n'en puis estre descherpie:
Ains me presente
Tous les iours, ainsi que de rente,
Son doulx semblant,qui represente
* Tous ioyeulx biens à son entente.
Lors assaillie
Suis de penser,qui m'a baillie
Sa doulce image,& entaillie
En ma pensee trauaillie,
Si que tollir
Ne l'en peult nulz,ne abollir,
Oster,effacer, ne tollir
Sans corps,& vouloir demolir.
Car departie

*Sa personne cõme presente

Non ſera quant de ma partie,
Tant que l'ame ſoit hors partie.
Tout ſera vne departie,
Quant l'vng mourra,
Et que plus amer ne pourra,
L'autre au beſoing luy ſecourra.
Toute l'amour luy demourra
Pour tous les deux.
Car ſ'il ſe deult, & ie me deulx,
Le dernier ia mort d'ambedeux
Aura le courroux, & les deulx
Que l'autre obtient:
C'eſt droit, puiſque l'amour ſe tient
Comme hoir prochain luy appartiēt.
Car qui plus vit, le treſtout tient.
Amours ſes laiz,
Ses teſtamens, & ſes delaiz
Ne fait mie de chappeletz.
Qui ne le ſcet, eſſaye lez.
Mais ja muſer
N'y doit aucun, ne ſ'abuſer,
S'il veult grans douleurs reffuſer,
Ou de grans biens ne ſcet vſer.
Bien ſ'en rigole
Tel qui n'en ſcet fors par parolle.
Mais oyſel bien duit ne ſ'en vole.
Point ne fault aller à l'eſcole
Pour eſtre ſaige
D'amours, & de ſon fort courage.
Clercs n'y treuuent point d'auantage.
Plus apprent l'eſſay que langage.
De ce me vant
Que les fais vont trop plus auant,
Que ce qu'on penſe par auant.
Ie parle en ce comme ſçauant.
*[Non que ie vueille
Dire, que ie m'en pleingne, ou dueille.
Il me ſouffiſt qu'amours m'acueille,

*Adiouſté du Ms.

Quelque douleur que i'en recueille,
Entre ses serfs.
Pour prendre vn seul seruant, ie sers
Amours, & seruie m'assers,
Dont i'ay pis que ie ne dessers
Pour loier més.
Amour, à qui ie me soubmetz,
Liure à sa Court entre les metz
Tousiours douleur pour entremetz.
Trop s'empliroient,
Saouleroient, & rempliroient
Ses seruans, si n'acompliroient
Leur seruice, & s'en partiroient,
Comme i'entens,
En trouuant cause de contens.
Car pou de seruans sont contens
D'endurer grant aise long tens.
Amours se gardent
Quant les joyes plus se retardent.
S'amans aux biens passez regardent,
Tant moins en ont, & plus en ardent.
Car amours loirre
Les cueurs comme faucon en loirre,
A qui on fait bien souuent croire
De donner ce qu'on veult acroire.
Ilz les atachent
Aux perches, où leurs getz se laschent,
Afin qu'apres par faim pourchassent
Mieux la proie, qu'à prẽdre chassent,
Sans y baster:
Puis leur donnent pour soy haster
Vng pou de la proye à taster.
On ne peut l'oysel mieux gaster
Que le repaistre,
Si que saoul il en puist estre:
Lors s'essore, & laisse son maistre,
Et s'en va rendre en vn autre estre.*]
En ce ne blasme
Iamais amours homme ne femme,

*Iusques icy l'Addition du Ms.

S'apres ioye de dueil n'enflamme.
Fors à moy, ne m'en prens à ame.
Mais plus me poise,
Car mõ cueur est quel part qu'il voise
En vn coing de terre Françoise,
*Sus toutes personnes courtoise.
Ainsi me face
Dieu pardon, qu'à peine cuidasse,
Que nature en si peu d'espace
Eust mis tant de bien & de grace,
Qu'en vng seul homme
Fust le bien de tout mis en somme.
Son nom quil il est, quoy, ne comme,
La voix le taist, le cueur le nomme,
Desir enquiert
De luy souuent, & le requiert,
Espoir l'attend, regret le quiert
*Et loyauté mon cueur seurquiert:
Mes regardz tendent
Où il est, mes pensers l'attendent,
Mes oreilles ailleurs n'entendent,
Fors ouyr que ses griefz amendent.
Tout y traueille,
Et mesmes, dont ie me merueille,
La douleur que si me resueille,
Pour moy faire plus veiller veille
*D'aguet, & tant
Me vont d'vng accord tormentant,
Dont mon vouloir est consentant,
Et mon cueur n'en est repentant.
I'ay bien puissance
De confesser ma desplaisance,
Mais quoy que ie fais ma penance,
Ie n'ay goutte de repentance.
Plus tormenté
Se sent mon cueur, plus est tenté,
Et prent plaisir en orphenté,
Maulgré moy, par ma voulenté
Trop arguer,

*N'issit personne plus courtoise.

*Ou

*Dangier autant

Me fait penser & tressuer,
Que l'amant sans amour muer
Peult esiouyr,& puis tuer.
Pour moy le sçay,
I'y ay de tous deux fait long essay:
Puis qu'amer pris ie ne cessay,
N'oncques puis penser n'y laissay.
Qui son conuent
Ne tient,mais le tourne souuent
Ainsi que le coichet au vent,
Ioye donne,& puis chier la vent:
Mais plus me griefue
Le mal,& la pensee griefue,
Qui vient apres ioye si briefue,
Qui commence sans qu'elle acheue,
Et vient à bout.
Au fort qui a ioye du tout,
Il ne scet quel en est le goust:
Car nul bien n'est prisé sans coust.
Dont ie regrette
De tant plus sa tres-doulce attraite
De ioye que Dieu m'a hors traite,
Quant pour la perte ay peine traite.
Si puis viser,
que plus ne se peult desguiser
Amours vers moy,sans l'auiser:
Car tel qu'on le peult deuiser,
S'est remonstrez,
Et ses diuers tours m'a monstrez,
Biens & maulx ensemble accoustrez,
Non pas petis,mais tous oultrez.
Si estendue
A sa force à moy tendue,
que ioye long temps attendue
M'a donné,& puis reuendue
Si cherement,
Qu'il me va par empirement.
Car douleur m'assault fierement,
Quant espoir fault entierement,

Sans moy promettre
Retour,& sans soy entremettre.
Encor se vient entre nous mettre
La mer, si qu'vne poure lettre
Ne vient en voye,
Ne n'est nouuelle qu'il m'enuoye.
Puis qu'il fault que point ne le voye,
Aumoins se lettres receuoye
Qui presentassent
Reconfort,& se guermentassent
Des maulx que noz deux cueurs entassent,
Son doulx parler representassent,
Humble & humain;
Aumoins ie congneusse la main,
Qui tant m'a escript soir & main
Doulx motz de demain en demain;
Si les baisasse,
Et quoy que trop ne m'en aisasse,
*Aumoins du tout ne m'ennoyasse, *N'e cueur
Entretant vng peu m'appaisasse
En regardant
Ses lettres,& les bien gardant.
Ce petit bien va retardant
Fortune,& i'ay desir ardant,
Où ie remains,
qui me fait douloir soir & mains,
Et requerir à ioinctes mains
Ce dont ie puis finer le mains.
Si m'en desuoy:
Car plus le desir, moins le voy,
quoy que de cueur luy soiz conuoy,
Et mes pensees luy enuoy:
Car par cela,
Puis que son mal renouuela,
qui de mon regard osté l'a,
I'ay trop moins deça que delà.
Cueur & vouloir
Sont hors, quanqu'ilz peuent valoir,
I'ay le corps dont ne peult chaloir:

Et le mal, qui me fait douloir,
M'est remanant,
Le surplus est delà manant,
Et ce que i'aime va tenant.
C'est bien douloureux remenant,
Qui n'a pitié
Du point où mon cueur est traictié,
Et que desir tient dehaitié.
Il n'eut oncques point d'amitié.
Pour ce requerre
Voulsisse aux Dames d'Angleterre,
Que pour loz de pitié acquerre,
Pour moy de luy veulent enquerre,
Et demander,
Et son estat recommander.
Car aucune peult commander,
A tel qui le peult amender.
Pas vray semblable
N'est, qu'en noblesse si notable
N'ait mainte pensee honnorable,
En Dame crainte & agreable.
Si peuent mont
Toutes les Dames en vng mont,
Et leur doulceur les y semond:
Car de ce qu'aduenir veu ont
En combatant,
Se la guerre ne cesse à tant,
Leur peult venir en rabatant.
On chiet bien de tout son estant.
Si leur cheoit
Si mal, que leur fait decheoit,
Et autresfois leur mescheoit,
Tant pour tant s'il nous escheoit
A seigneurir.
Qu'à elles ne sçay recourir,
Qui mieulx me puisse secourir.
Si suis entre viure & mourir,
Triste & plourant,
Desirant la mort en mourant,

Qui

Qui longuement est demourant:
Qu'elle ne me vient deuorant
D'amours qui mate
Me rend, sans que ie le debate:
Car droit n'est qu'à luy me combate,
Et rien n'y vault se ie le flate.
Ses maulx hastifz
Ma fortune à durer bastiz,
Et desir tient tout apastiz
Mon vouloir, qui est amatiz,
Dont il se venge
Quant espoir au desir se renge.
Trop plus aspre en est la mesłenge:
Car espoir fault, ainsi le sens-ge.
Dont puis ie dire,
Que mon mal est plus long & pire.
Desir me chasse, espoir me tire.
L'vng ne puis pour l'autre destruire.
Mise là m'a
Fortune, qui de ce blasme a,
N'oncques mieulx el ne se clama,
La plus triste qui oncq aima.
A tant se teut
Celle qui le cueur dolent eut, *L'Acteur.*
Ainsi que bien le ramenteut.
Mais à lors plus parler ne peut,
Ains luy faillirent
Langue & voix: car du cueur faillirēt
Griefz souspirs, qui tant l'assaillirent,
Que cueur & corps entresaillirent.
Si l'a frappoient
Ses maulx, qui sa bouche estoupoiēt,
Et les souspirs qui la rompoient
Son doulx parler entrerompoient,
Ses mains tortant,
Cà & là son chief transportant,
S'alloit si tres-desconfortant,
Qu'oncques ne vy desconfort tant,
qu'elle menoit.

Si durement se demenoit,
Son cueur & son corps tant penoit,
Que pasmee lors deuenoit,
Palle & maigre.
Fut sa façon gente & alaigre,
Tant luy fut la pasmoison aigre.
Or n'auoye odeur ne vinaigre,
Endementier
Regarday au long d'vng sentier,
Si cueilly vng rain d'esglentier,
Et pres du nez luy mis entier
Trestout ioingnant:
Et quant l'odeur l'alla poingnant
Au cœur, elle alla empoingnant
Le rain, qui tant estoit poingnant,
Et se sourdy,
Ainsi comme vng homme essourdy,
De pasmoison à l'estourdy.
Adoncques à toutes leur dy,
Et m'en souuint,
Ainsi qu'à la bouche me vint,
Pour le cas qui alors aduint,
De l'esglentier dont el reuint:
Que c'est droicture
Qu'en amours ait ioye & ardure.
Car oncques raison ne nature
Ne firent doulceur sans pointure,
Et tous le voyent
Rosiers qui de roses pouruoyent
Ont picquans, & iadis auoient,
* Pourquoy se cueillir ne deuoient
Sans blessure,
Et en cueillant n'est la main seure.
Car la doubte nous espeeure,
Soit nesfle ou chastaigne meure.
Amours reforme
Ses seruans par semblable forme,
De la mousche, qui le miel forme
En vng creux d'vng chesne ou d'vng orme.
Là embuschee

* Parquoy les cueillir nous des. uoient

Est la grant doulceur, & muchee
Du doulx miel estroit enruchee,
Mais à dangier est desbuchee
Pour les destrois,
Et la force des lieux estrois,
Où on fault des fois plus de trois,
Ains qu'on y ait tous les octrois.
Et se cueillir
Vient aucun du miel, sans faillir
La mousche le vient acueillir,
Si que retraire ou recueillir
Ne s'en pourra:
Car la mousche vers luy courra,
Dont l'aguillon luy demourra,
Dequoy garde ne se donrra.
Lors receura
La pointe qu'il n'apperceura,
Sans le sçauoir s'en deceura
A tant que douloir s'en deura,
Au partement
Feru sera apertement
De l'aguillon couuertement,
Que puis verra ouuertement.
Car tant est digne
Nature, que mort medecine.
Doulx & aspre, tous d'vne mine
Naissent, & tous d'vne racine:
L'vng acompaigne
L'autre, à la fin que plus en praigne
Aux cueurs, & que mieulx les surpraigne.
L'vng adoulcist, l'autre mehaigne,
Et briefement
Plaisir est doulx craintiuement.
L'aguillon qui point viuement
C'est desir, tant subtiuement
Amours consent,
Que cil qui à ses laz descend,
Et qui à luy seruir s'assent,
Et biens & maulx ensemble sent,
Pour cueurs attraire,

Baille du doulx, puis du contraire
Par desir, dont il scet bien traire,
Pour les garder de soy retraire
De son seruage:
Car amours par son droit vsage
Est la prison de franc courage,
Où bon vouloir le met en gage,
Et le sergeant
Plaisir le va là hebergeant.
Mais loyaulté se va chargeant,
Qu'eslargy soit en le plesgeant.
Celle geolle
Garde desir, qui pou parolle,
Quoy qu'en cueur soit de chaulde cole.
Cestuy rompt le cueur & affole,
Et ne le laisse
Issir pour don ne pour promesse:
Car lié le tient en la lesse
De regard, qui à peine cesse,
Et le pourmaine,
Iour à iour, sepmaine à sepmaine,
Tant qu'il le tiēt soubz son demaine.
Et puis deuant crainte le maine,
Qui a l'office
De faire en amours la iustice.
Cestuy maintient la grant police
D'amours, comme le plus propice:
Puis le gehinne,
Et par vng long ennuy l'obstine,
Et deuant crainte l'examine
De ce que de penser n'a fine:
S'il fault qu'il die
Par long ennuy sa maladie.
Mais quoy qu'à dire s'estudie,
Il n'a sur luy char si hardie,
Qui ne fremisse.
Droiz est que le iuge cremisse,
N'en luy n'est qu'à droit dire puisse
Sans que cent fois d'vng propos isse,
Quoy qu'on registre

De souuenir tant enregistre.
Mais quant l'ueil la ioye administre,
En entrant elle empesche d'istre.
Ce qui seiourne
En la triste pensee mourne
Passer ne peult: car tout à ourne
Pris sont les pas, si s'en retourne
Vers le courage,
Ou demeure emmy le voyage,
Sans point acomplir son message,
Dont puis apres de dueil enrage.
Ainsi seron,
Tant que par amours ameron:
Car de desir n'eschapperon,
S'il est l'amoureux esperon
Qui l'amant chasse,
Batant vers grace qu'il pourchasse,
Et luy fait auancer sa chasse,
Dont plus va auant moins se lasse.
Ainsi m'en est,
Car ie n'ay cesse ne arrest,
De pourchasser ce qui me plaist,
que ie suis d'auoir tres-mal prest,
Et pou scient
Pour souffrir inconuenient.
Mais qui ame à droit escient,
Cueur luy fault fort & pacient.
A ce tendez.
Lors dist la tierce: Or m'entendez,
Pour les plus tristes vous rendez,
Et voz partis bien deffendez.
Ie ne me plaing
De ce, ne ne l'ay en desdaing.
Chascun blessé plaint son mehaing,
Et congnoist son faict & son saing.
Mais d'autruy faictz
Ne scet nul le poix ne le faix,
Ne n'a iugement si parfaicts,
Comme celuy qui les a faicts.
Trop bien pouez

La troisiesme Dame, se cõplaignant de son amy, qui estoit allé en la bataille; duquel elle ne peut ouyr nouuelles, & ne scét s'il est mort ou pris.

Parler ou plaindre, ou louez
Du mal que pour vostre aduouez:
Mais à autruy ne vous iouez.
Vous receuez
Voz maulx, les miens n'apperceuez.
Dont comparer ne les deuez,
Et en le faisant me greuez.
Mais puis que sommes
A comparer les dures sommes,
Dont nous perdons repos & sommes
Pour quatre amans & pour quatre homi.
Ie ne refuse
Point, & n'est droit que ie m'excuse
De dire la douleur qui vse
Mon cueur, que vain espoir abuse,
Et où repaire
Des desplaisirs plus de cent paire,
Sans que vn seul bien y apaire:
Puis que mal à mal se compaire,
Dés maintenant
I'ose bien dire, en maintenant
Ma part, & raison soustenant,
Que le mal qui me va tenant,
Et qui n'est qu'vn,
Et aux vostres deux seul commun,
Pire qu'eulx deulx ne que chacun,
I'ay les vostres tous, non pas vn.
Ainsi me vante,
Se vantance est d'estre meschante,
Que ma tristesse est plus pesante,
Et suis plus douloureuse amante
Trop que nes-vne,
De vous. Son amy mort plaint l'vne,
L'autre la prise & la fortune
Du sien, qu'aduersaire fortune,
Et sans desserte.
La premiere ploure la perte
D'espoir, qu'on a tousiours desserte.
L'autre dit, De[illegible] me deserte,
Et ie recreüe

Suis,& d'esperance mescreue:
Plus l'ay par mon desir acreue,
Et plus m'est doubte & douleur creue
A grans loisirs.
L'vne plaint les passez plaisirs,
L'autre n'a riens fors desplaisirs,
Et luy croissent aspres desirs
Par maintz assaulx.
Quoy que l'vne a des griefz trauaulx,
Elle a eu à coup tous ses maulx:
L'autre les a tousiours nouueaulx.
Mais la premiere
Dit,qu'elle a de dueil plus matiere:
Car el pert esperance entiere,
Et elle n'est point si legiere,
Que elle peust
Autre aimer,quel bien qu'en soy eust.
Car onc ne fut que riens ne sceust
De changer, ne que luy pleust.
Quoy que songeur
Soit son cueur, d'ennuy herbergeur,
Et de son soucy le forgeur,
Aumoins n'est il mie changeur.
Or n'est possible
Qu'elle face autre,ou plus sensible.
Prendre autre cueur est impossible,
Faire contre cueur n'est loisible.
Amer le fault,
Combien que sa partie luy fault,
Et n'a amy ne qui le vault:
Car de nul autre ne luy chault.
L'autre debat
Qu'elle est plus triste, & hors d'esbat:
Car doubte & paour la combat,
Et desir en elle s'embat.
Espoir nuisant
Luy est dessus tous,& cuisant.
C'est la * filloere luisant, *fillouse
Où desir se va aguisant.
Espoir par haste

Aguise desir, & le haste,
Qui le poingt aspremeent & taste:
Et desir espoir vse & gaste
Au long aller,
Sans y laisser que regaler,
Tant qu'il le fait tout tresaler.
C'est dur morcel à aualler.
Quel tour est mise
En pire point, & plus sourprise,
Ou celle qui est pieça prise,
Ou l'autre en tous costez assise,
Et qu'on assault,
Dont au secours nully ne sault,
Et n'a ne souldart ne vassault,
Qui à reschapper face sault?
Gemissemens
Y sont, criz, plours, herissemens,
Et crueulx amortissemens
De cueurs. Pensez se de ce mens.
L'autre tour toutes
A passé ses estranges doubtes,
Quoy que ses portes soient routes,
Plus ne luy fault guetz ne escoutes.
Ainsi par m'ame
Dist la tierce à l'autre Dame,
Dont l'amãt gist mort soubz la lame,
Dieu luy face pardon à l'ame,
Quoy qu'amassee
A grant douleur, & entassee
Pour s'amour pieça trespassee,
La presse en est tantost passee.
Ma detinee
Est autre, & moins determinee.
Ie suis comme la tour minee,
Dont la prise n'est pas finee
De longue piece,
De qui on doubte qu'elle chiece,
Ou qu'à ceulx de dedans meschiece.
Ie crain que tout ne se despiece.

Mais

Mais tant plus durs,
Ennuyeux,tresaigres,& surs
Me sont mes maulx, longs & obscurs:
Car mon mal vient par diuers hurs,
Non pas confit
En vng. Et par Dieu qui nous fit,
I'en ay cent,dont chascun soufit
A rendre vng fort cueur desconfit.
En deuisant
S'en vont ces deux contredisant,
Et à leurs desplaisirs visant.
Chascune se tient veoir disant,
Mais quant cerché
*Aurons,qui a meilleur marché,
Mon cueur de dueil est mieulx merché,
Nauré plus oultre,& tresperché.
Et sans debatre,
Pour les raisons toutes abatre,
En mon cueur se viennent embatre
Playes,dont i'ay contre vne quatre.
Las!congnoissance
N'ay,se m'amour & ma fiance
Est mort,pris,ou mis à finance.
Entre espoir & desesperance
Ainsi chancelle,
Plaine de doubtes,comme celle
Qui a douleur,& ne scet quelle.
Ie ne sçay quel nom ie m'appelle,
Ou d'amours veufue,
Ou prisonniere,& si ne treuue
De ce que i'aim tesmoing ne preuue.
Ou viue,ou non,c'est douleur neufue.
Tant me doubtoye,
Mes douleurs en moy racomptoye,
Quant la bataille redoubtoye.
Or suis moins seure que n'estoye,
Et moins certaine.
Se i'ay esperance,elle est vaine,
Et ne puis perdre espoir ne paine,

*Auront leurs droits & reuerché

Ne ie ne ſçay quel dueil ie maine.
Bien ſouuent ſonge
Sa mort, que mon cueur de dueil ronge:
Puis fais de ſa priſon mon ſonge,
Et ne ſçay lequel eſt menſonge.
Ce qui l'empeſche
C'eſt mort, ou priſon treſ-grieſche:
Ce ſçay-ie bien, vng des deux eſt-ce.
Mais grief m'eſt, que ne me depeſche,
Sans plus remaindre,
Preſſee de maulx pour eſtraindre,
De toſt la verité attaindre
De ce, dont plus ie me doy plaindre,
Et largement:
Car auoir certain iugement
De ſon mal, eſt l'abregement
Des douleurs, & l'alegement.
Nul ne ſcauroit
Conforter, quoy qu'il luy plairoit,
Cil qui ne ſçauroit qu'il auroit,
S'à luy plus ne ſe declaroit.
Quel dueil fendant
Va le cueur, qui eſt attendant?
Son mal eſt treſbien entendant,
Qu'aller ne peult en amendant.
Quant bien marchié
Auray, & d'enquerre encerchié
Ou l'en ſ'en ſera deſchargié,
Ie n'en puis auoir bon marchié.
Mais forte amour,
Qui ne veult qu'en ce point demour,
Me fait enquerre ſans demour
Ce que i'ay de ſçauoir cremour.
Pour eſprouuer
Les cueurs, où n'a que reprouuer,
Amours fait querir & rouuer
Ce qu'on ne vouldroit pas trouuer.
En ceſte doubte
S'arreſte ma penſee toute.
Sa mort plain, la priſon redoubte.

S'en l'vng ſuis,l'autre me reboute.
Si enſerré
Eſt, & de deux dars enferré
Mon cueur,entre deux maulx ſerré,
Que mieulx luy fuſt d'eſtre enterré.
Dont ie maintien
D'eſtre la plus triſte,& m'y tien.
Et ſ'on dit quel mal eſt le tien,
Les deux d'elles ie les ſouſtien.
L'aduerſité
Court,ſi que par neceſſité
I'ay l'vng des maulx en verité,
*L'autre ie doubte & ay doubté.
Ie ſouſpeçonne
Les deux,nulle part ne m'eſt bonne:
Souſpeçon touſiours me foiſonne,
C'eſt dangier pour toute perſonne.
Ainſi debatent
Deux maulx, qui en moy ſe combatent,
Et pour mon cueur gaigner ſ'embatent,
A celle fin qu'ilz ſ'entrematent
Comme haulſaires,
Pillars de ioye,& aduerſaires,
Et de ma mort les commiſſaires.
Mais tous deux ne ſont point faulſaires.
Si recourray
Mon cueur à l'vng quant ie pourray:
Neantmoins à l'autre demourray,
Et triſte viuray,& mourray
Treſloing en l'ombre
D'eſpoir,dont i'ay bien petit nombre.
Mais cueur,qu'ardant deſir encombre,
Temps,iours,nuitz,& heures nombre:
Tant me ſont lees
Les nuitz, d'ennuy entremeſlees,
Puis qu'en baiſant furent celees
Noz voix,& noz lermes meſlees,
Quant priſt congé
Celuy,qu'ay tant depuis ſongé

*L'autre en doute & craintiueté

Que i'aym par Dieu autant com gé:
Or est mort ou trop eslongé.
Las! qui cuidast,
Que lors tel congé demandast,
Et qu'à moy se recommandast,
Sans que iamais en amendast
En accroissant
Les ioyes: Cueur n'est congnoissant
Iamais, qu'amours soit si puissant,
Comme quant mieulx le vont froissant.
Or recongnois
Amours, plus que ne le descongnois:
Car en mon cueur fait ses tournois,
Et m'aprent que ce sont qu'ennois.
Dés lors senty
Ses tours, que ie me consenty
A son seruice, & assenty.
Mais oncques foy ne luy menty.
Qui tient en fieu
De tel seigneur, ce n'est pas ieu.
Ie n'en tien qu'vn cueur, & par Dieu
Aussi n'est il mis qu'en vng lieu,
Ne ne mettray:
Ia plus ne m'en entremettray,
Mais à amours me soubzmettray.
I'ay promis, plus ne promettray.
Si suis liee
De giez d'amours, & alliee,
Et ne m'en tien point oubliee,
Se mort ne s'y est employee.
Amours rauit
Les cueurs, & pas ne s'assouuit.
C'est vng oysel qui de cueur vit.
Oncques tel oysel on ne vit.
Mais plus honneste
Est il, de tant com il acqueste
Pour sa proye & pour sa conqueste
Le plus noble dessus la beste,
Quel part qu'il gise.

Amours est de pareille guise
A cil qui loge par franchise,
Qui puis veult auoir la maistrise
Du logis, & de la pourprise,
Quant est logiez,
Et tient ses hostes plus subgiez,
Tandis que là est herbergiez,
que s'il fust en fers ou en giez,
Son dueil faisant.
Car amours est peine plaisant,
Et vng grant aise mesfaisant.
C'est vne guerre en appaisant,
Targe pour traire
En contre, & retrait pour attraire.
Amours efface pour pourtraire.
C'est vng mal qui quiert son cõtraire,
Doulce rigueur,
Courtois dangier, saine langueur,
Mortel plaisir, foible vigueur.
C'est vne largesse de cueur,
Crainte hardie,
Tres-arrestee coüardie,
Seureté & crainte enhardie,
Embusche qui le cueur hardie,
Et qui descouure
Le cueur, & fiert, & puis recouure,
Et le clost & par apres l'ouure.
Amours est droit maistre de l'ouure:
Et qui pensee
A sa vertu pou appensee,
C'est maladie de pensee,
Où toute ioye est depensee
En desirant.
C'est le mal qui plus va tirant
A santé, plus est empirant:
On le congnoist en souspirant:
Non pas au poux,
Si qu'on fait les autres maulx tous.
Ioye & dueil en sont les deux boutz,

Mais dueil est le bout de dessoubz:
Car amours finent
En dueil, lors que leurs cueurs terminent.
Autres maladies declinent
En ioye, quant elles deffinent.
S'amours alume
Vng cueur en son grant feu qui fume,
De tel forge & de tel volume
Qu'il veult, com feure sur enclume,
Qui par feu mue
Vng glaiue en vng socq de charrue,
*Et de nature les remue.
Le socq nourrist, le glaiue tue.
Et aussi molle
Amours les cueurs selon son molle:
Il les change, remue, & crolle,
Puis qu'il les a mis en son rolle.
Mais plus donnez
Sont amours aux cueurs ordonnez,
D'estre bien conditionnez,
Et aux haulx fais habandonnez,
Ou hardement,
Et au tres-cler entendement,
Et où on prent amendement.
Qui le contraire cuide, il ment.
Amours auoir
Desir en tres-noble manoir,
Soit soubz vert habit ou soubz noir:
Ailleurs ne sçauroit remanoir.
Tant enhardis
Est qu'il auance les tardis,
Enhardist les acouardis,
Et les vaillans fait plus hardis.
Quant ilz sont tieulx
Qu'ilz veulent choisir en bons lieulx,
Ilz mettent paine à valoir mieulx,
Pour plaire à la belle aux beaulx yeulx
Sans varier,
En tendant à droit charrier,

* Et sa nature luy remue

Et deshonneur contrarier,
Pour soy à elle apparier,
Et de maniere.
* C'est coustume d'amours premiere,
Qui aimeroit vne bergiere,
Vouldroit porter la pannetiere,
Et danceroit
Au flageol, tout beau luy seroit,
Ce qu'elle vouldroit ameroit,
Ce qu'elle fuiroit laisseroit.
*Amours est chaine
Qui les cueurs des nobles enchaine,
Aux bons bon, & aux mauuais paine,
Ancre d'or, & de pierres plaine.
Qui s'y appuye
Pris est sans querir qu'il s'en fuye.
C'est vng bel Soleil, & puis pluye.
Vne fois plaist, & l'autre ennuye.
Amours compasse
Ses faiz comme la dance basse,
Puis va auant, & puis rapasse,
Puis retourne, puis oultrepasse.
Là engagee,
Et de ses biens du tout gagee
Est la voulenté enragee,
Qui a dueil, & ioye endragée.
Si se declaire,
Si qu'autruy le voit, sent, ou flaire,
Et prent à lumiere exemplaire,
qui de soy se monstre & esclaire,
Non deffumee:
Car vne fournaise alumee,
D'ardeur surprise & enfumee,
Gette tousiours flamme en fumee.
L'amant se trompe,
qui voit sa Dame en feste & pompe:
Car ou il fault que le cueur rompe,
Ou que le semblant se corrompe.
Amours requierent

*Car la coustume d'amours y ere,

*Ms. Amours est lierres
De cueur, ou au moins vn changierres,
Aux bons bon, aux bolieurs bolierres.
C'est le cep d'or à riches pierres.

Tout le cueur, en quoy ilz se fierent.
Tous semblans & pensers yerent,
En amant en vng se refierent,
Peril voyans:
Car ruisseaulx petis & moyens
Vont en mer par diuers moyens,
Et se descendent trestous loiens
Apres leurs tours.
Ainsi font en vng leurs retours
Pensers d'amans, *ioyes & plours,
Puis leurs tresmeilleux estours.
Vng cueur tremblant,
Où douleurs se vont assemblant,
Au maintien, au fait, au semblant,
En deport, ou luy vont emblant
Ainsi qu'en fuite,
Quant desir gouuerne la luite,
Se par luy la chose est conduite,
Selon Seigneur mesgnee duite.
Ainsi poursuiuent
Amans leur vouloir, & dessuiuent,
Desir plus que raison ensuiuent:
Et mesmes leurs semblans les suiuent,
En conuoyant
Par vng droit chemin foruoyant,
Sans estre à dangier pouruoyant.
Desir n'est que deuant voyant,
Sans veoir à dextre.
Ainsi ne scet amant son estre:
Car il n'est pas de son cueur maistre,
D'vn maintien ne le pourroit estre.
Or est enclos
Mon cueur en l'amoureux enclos,
De hayes d'espines tout clos,
Parquoy le partir m'est forclos.
C'est pour la pointe
De desir, dont ie suis si pointe:
Et s'à là demourer m'apointe,
De nul confort ne suis acointe.

* bien ou tristours

Le

Le departir
M'est fort dur à m'en departir.
Mon cueur n'a qui puisse partir
A ses maulx,si est seul martir:
Dont suis tiree
De deux douleurs,& martiree,
Quant la ioye qu'ay desiree
Le plus,m'est du tout empiree
Par doubte,voire
Si fort,que ie ne sçay que croire.
Ou se ie doubte ou se j'espoire,
Mort ou vif ie l'ay en memoire.
Entretenu
Il a tout,ce m'est aduenu,
Ie n'ay fors les maulx retenu:
Ne sçay que tout est deuenu.
I'ay deuisees
Les durtez d'amours desguisées.
Mais qui bien les a aduisees,
Aspres les a,& *aguisees.
Ainsi ouye
M'auez, *de desplaisir fournie.
Suis ie donc pas moins esiouye
*Dessus toutes Dames?ouye.
Vng pou fuz lent
De respondre au faict violent,
Mais i'euz de dire grant talent,
Que ie ne suis pas seul dolent.
En ce discord
Furent d'autres choses d'accort,
Et ie,qui leurs raisons recort
Ne suis mie de tout recort.
Ensemble dirent
Les droitz,que pour leur party firent:
Et tant de raisons auant mirent,
Que ie ne sçay où tant en prirent
Pour tel explet,
Fors qu'amours auoit si replet
Leurs cueurs de son arç tout complet,

*atisées

*de tout plaisir fouie.

*Dessus toutes?dites,ouye.
L'Acteur.

Que la bouche en tient si long plet,
Et s'en guermente.
Car selon que cueur se* tourmente
La bouche d'amant parlemente
De ce qu'il fault que le cueur sente.
Quant amours forge
Ses dars au cueur comme en sa forge,
L'ardant fumee qui regorge
S'espart par la bouche, & desgorge.
Lors à songier
Prins à leur fait: Car c'est dangier,
Faulte de sens, vouloir ligier,
De tard entendre & tost iugier:
Et bien est lasche
Le iuge, qui trop tost se lasche,
Et auale sans ce qu'il masche:
En iugeant des choses en tasche,
Sans faire pause,
Et entendre chascune clause,
Qu'on veult dire & qu'on se cause,
Les droitz des parties, & la cause.
Pource en doubtant,
Leurs raisons ensemble adioustant,
Comme elles alloient comptant,
Me taisoye en les escoutant;
Et ne pensoye
Qu'à penser que dire i'en doye.
Rien plus * en ouyr n'attendoye,
Mais le penser où ie tendoye
Cessa : car la
Quarte de ces Dames parla,
Et rompit mon propos par là.
L'estrif, qui tant se pourparla,
Recommença.
Car la quarte depuis en ça
Nouuelles plaintes commença,
Par doulx motz aux autres tença,
Et lermoioit
Si fort, que ses beaulx yeulx noyoit

* demente

* qu'à ouyr n'entendoye,

*Tant

* Tout en plours, qu'à peine voioit,
Et en coursaut se honteoit.
Ce qui la trouble,
C'est honte que son mal redouble,
Et pour ce est desplaisir si double,
Qu'au dire la honte luy double,
En leur disant:
Mes Dames qu'alez vous disant?
Ie suis à vous contredisant,
Non pas pour estre desprisant,
Ou courroucer
Voz cueurs, que ie n'ay pas pou cher.
Mais de ce qui me peult toucher,
Et que ie voy cy reprouchér,
Me fault respondre.
Force de dueil me vient semondre
De mon cas treshonteux espondre,
Qui me fait tout en lermes fondre:
Et tiens moins compte
Du desplaisir, que de la honte.
I'oy l'vne de vous qui racompte,
que par moy sa douleur surmonte,
Ou par celuy
que ie cuide meilleur que luy,
Et l'ay amé plus que nully.
Vous ne parlastes de tel huy.
Or a fuy
Laschement, & s'en est fuy,
Dont il a honneur deffuy,
Et dit on, pourquoy y fut y,
Et ses semblables,
quant leurs laschetez dommageables,
Et leurs fuites deshonnorables,
Ont fait mourir tant de notables
Presqu'à milliers,
Et fait perdre les Cheualiers,
qui de la France estoient pilliers,
Menez comme beufz en colliers
En violentes

La quarte Dame, se deult & plaint de son amy, qui s'en estoit fouy de la bataille. Parquoy pour son hõneur, & selon la loy d'amours, elle l'aimast mieux mort que vif.

Prisons, où n'a que poux & lentes?
Ainsi leurs couardies lentes
Ont fait tant de Dames doulentes,
Et esplourees:
Tant en ont de lermes plourees
Maintes grans Dames honnorées,
Qui en sont seules demourees
Comme vous dites.
Ainsi vous ensemble mauldites
Les fuitifz pour leurs demerites,
Dont ilz ne seront iamais quittes,
Quant courrouché
Ont les bons, dont on a touché,
Dont i'ay le cueur bien courrouché,
Qui me peult estre reprouché
D'auoir amé,
Et pour seruiteur reclamé
Vng lasche fuitif diffamé,
Et de tel deshonneur blasmé,
Comme de fuire
En tel place, & aux autres nuire,
Faire son bacinet reluire,
Et vestir harnois pour dessuire.
Ha! quel iournee!
Folle de sens, mal aournee!
Las! pourquoy fuz-ie ce iour née,
Ne onques à lui amer tournée!
En tel erreur
Les yeulx, qui m'ont fait la* foleur,
En portent la peine, & le pleur.
Las! contr'eux ie si lasche cueur,
Qui m'y fit traire.
Ie cuidasse que pour retraire,
Ou pour seruir, ou pour * distraire,
* Vng vray cueur de tout son contraire,
Sentist ainçois
Qu'il fist son eslite ou son chois.
Mais tout le rebours aparçois,
Quant par moy mesmes me deçois.

* tristeur
* attraire
*Vng cœur son bien ou son cõtraire

Amours eslire
M'a fait ce qui m'estoit le pire,
Celuy qui d'auoir bien empire,
Et pour guerredon me martyre.
Si luy rendray,
quoy que vers luy le cueur tendre ay.
Par semblant compte n'en tendray.
Las! à qui doncques m'en prendray,
Fors à moy seule,
quant mon cueur fit dire à ma gueule
Ce, dont il fault que ie me deule,
Portant plus grief faix qu'vne meule!
C'est la droicture:
Car i'ay quis ma male aduenture.
Si n'en blasme fortune obscure,
La mort, ne la bataille dure:
Et n'en ay haine,
Fors au cueur qui seulement maine
Ma pensee deceuant vaine,
Querir plaisir, & trouuer paine.
I'ay eu fiance
En faulx semblant par la liance
Faintise, qui sans deffiance
Fiert, & puis met en oubliance
Comme deuant.
Ha! faulx langaige deceuant,
Or suis-ie bien apparceuant,
Qua ta douleur est plus greuant,
Que beaulté de Soleil leuant,
Que vent qu'on voye.
Ta trahison point ne sçauoye,
Ne que tu te meïsses en voye,
Si non quant le cueur t'y conuoye
A longs espaces.
Qui cuidast que iamais osasses
Passer par la bouche où tu passes,
Sans que sauf-conduit apportasses
Au cueur escript?
Parler d'amant par Iesus Christ,

C'est la coppie sans rescript
De ce qui est au cueur descript
Par passion,
Dont à grant visitation
Verité fait collation,
Et la bouche relation
En la presence
De celle, qui a pourueu en ce.
Si ne doit auoir difference
De ce qu'il dit à ce qu'il pense.
Mais de present
Maintz font de langaige present
En disant, Mon cueur vous present,
Sans que le cueur s'y represent.
Ainsi enchantent
Qui les croit, sans liesse chantent.
Et s'ilz n'ont Dames, ilz se vantent:
S'ilz les ont, sans cause ilz les plantent,
Ou par contreuue
Les blasment, sans y trouuer preuue.
Car tel y a, où qu'il se treuue,
Qui chacun iour fait Dame neuue.
Ainsi le sçay-ie,
Mentir, iurer, au feur l'emplaige
Sçauent, & l'vng pour l'autre plaige.
Mais telles amours sont de naige,
Tost esfacié,
Ou de glace d'vne nuitié,
Qui rompt à coup par la moitié.
S'y appuyer n'est que sotie.
Et vrayement
Leur hantise & leur baiement,
Quoy que s'abillent gaiement,
Tout est bourdes en payement:
Et se delitent,
Quant les plus grans secretz recitent
Des lieux, où ilz vont & habitent,
A l'enuy leurs gorges acquittent,
Ia saoullees

Ne ſont, tant qu'ilz ont deſolees
Les Dames par faulces goullees,
Qui ſont de ſi legier coulees.
Tant ſ'eſuertuent,
que d'honneur ilz les deſtituent.
Si ſont pareilz à ceulz qui tuent.
Car iamais ilz ne reſtituent
L'honneur qu'ilz tollent
Par les motz, qui des bouches volent,
quant ainſi enſemble parollent
De leurs fais, & ſ'entrerigolent.
Dieu me deffende,
Que des bons ce parler entende:
Mais les mauuais Dieu les amende,
Ou ſinon leur loyer leur rende.
Car ilz deſirent
que autres à ce meſmes tirent,
Diſans deuant eulx, qui les virent,
Où ilz allerent, & qu'ilz firent.
Alors ſe baignent
D'aiſes, leur diſant, qu'ilz meſpraignent.
Puis eulx meſmes tant en enſeignent
De loing, qu'il fault que tous l'apreingnent.
Tel eſt leur ſtille,
Qu'ilz nomment la rue & la ville,
Ou qu'ilz dient des ſignes mille,
Pourquoy, qui que ſoit, y a qui le
Fait tout entend,
Dont le diſeur eſt bien content:
Car combien qu'il faint ou attent,
Si eſt-ce la fin où il tent.
Hay! hay!
Bien la renommee en ay,
Qui ſouuent pour eſtre trahy
Met és mains de telz y a y.
Mais quel vaillance
Aura homme en guerre à oultrance?
S'il ne peult auoir la conſtance
De tenir ſa langue en ſouffrance,

Mal se tiendroit
De fuir au peril qui viendroit,
quant du bien, qui luy auendroit,
Sa langue point ne retendroit
Qu'il n'en parlast,
Et que du bec ne luy volast,
Quoy que droit fust qu'il le celast,
Ou que traistre on l'appellast.
Or aduison
Doncques comme vne trahison
Attrait l'autre, ainsi le dison,
Se les fuitifz bien eslison,
Tantost trouuez
Seront leurs faictz mal approuuez:
Et seront ceulx faintiz prouuez,
Qui sont faulx amans esprouuez,
Dont le desrois
Les peult arrester desarrois.
Cueur mat soubz orgueilleux arrois
A deceu grandz Dames & Rois,
Et leurs pechiez,
Dont ilz sont si fort entechiez,
Et aux delices alechiez,
Les ont à bien faire empeschiez.
Car les delices,
Les grans oultrages, & les vices,
Où ilz sont nourris comme nices,
Les destourbent des haulx seruices,
Qui enhardissent.
Aux aises trop s'affetardissent,
* Dont les cueurs s'en acouardissent,
Et les amours s'appaillardissent.
Plus ne s'exercent
A voyager, ne ne conuersent
Entre les bons, mais se renuersent
Par oiseuse, dont leurs faitz versent.
Si dy encore
que leur fuite laide & notoire
Aux ennemis donne victoire,

* Dont des grãs perils à coup yssent, Où à acquequerir hõneur deuissent.

Plus

Plus que la vaillance & la gloire
De leurs meilleurs.
Les bons anciens batailleurs
Furent ilz mignotz,ſommeilleurs,
Diffameurs,deſloyaulx, pilleurs?
Certes nenny.
Ilz eſtoient bons,& tous vny.
Pourquoy eſt le monde honny,
Et ſera encores com ny
A ſecouru.
Car honneur a bien peu couru,
Et n'y a on point recouru,
Puis que le bon Bertran mouru.
On a gueuchié
Aux cōups,& de coſté penchié.
Prouffit a honneur deuanchié.
On n'a point les bons auanchié.
Mais mignotiſe,
Flaterie,oultrage,faintiſe,
Vilain cueur paré de cointiſe,
Ont regné auec conuoitiſe,
Qui a tiré:
Dont tout a eſté deciré,
Et le bien publique empiré.
Nully ne ſ'eſt aux faitz miré
Des anciens,
Qui furent ſaiges & ſciens,
Fors, courageux, & paciens,
Pourueuz aux inconueniens.
Chaſcun ſe pare,
Et veult aller à la tentare,
Et ſemblent bouhoureaux en mare,
qui attendent qu'on leur dit gare,
Et qu'on les preigne
Sans aduiſer qu'on entrepreigne
A les greuer,& qu'on appreigne
Les tours, parquoy on les ſurpreigne,
Liant leurs aeſles.
Pluſieurs dancent les ſauterelles,

Et pour gaigner grosses merelles,
Deffendent leurs fausses querelles,
Et s'abandonnent
A seruir ceulx qui plus leur donnent,
A qui à mal faire s'ordonnent,
Et puis* les Princes leur pardonnent,
Et mieulx venuz
Sont,que *les bons qui sont tenuz
Loyaulx,& tousiours maintenuz
Les droictz qu'ilz ont bien * retenuz.

*leurs prinses

*ceux qui se sont tenuz

*soustenuz

Ainsi regente
Fortune,sans chemin ne sente,
Puis d'vng costé,puis d'autre vente.
Si a en telz faictz pou d'attente.
Ha!fleur de lis,
Où Dieu mit piecça ses deliz,
Ainsi com en escript lis,
* Sont tes tiltres ensepuelis
Par voye infaite,
Seras tu d'honneur imparfaite,
Qui as esté d'honneur refaite,
Et sur toute maison parfaite.
Sont ja cendres
Les nobles cueurs que tu engendres.
Les hauts princes, piteux, & tendres,
S'y sont mieulx portez que les mendres.

* Ms.Ton nom n'est pas enseueliz
Ne n'es defaite
Par deshonneur,ne contrefaite.
Car ceux de ta maison t'ont faite
Honneur par vaillance parfaite:
Dont ja en cendres
Sont les vngs,ceux que tu engendres
Les hauts Princes,&c.

Car enferrez,
Naurez,batuz,& aterrez,
Et des mors couuers & serrez,
Furent tous pris & enterrez.
Chascun happa
Sa hache,& oultre se frappa.
Mais fortune les attrapa.
Des Royaulx nul n'en eschappa.
Car sans tourner
Le dos,affin de retourner
Voulurent là tous seiourner
Pour leurs hoirs d'honneur aourner.
Si rencontrerent

Si mal,que leur vie y oultrerent.
Ha!ha!fuitifz, ilz se monstrerent
Si bons, que voz hontes monstrerent.
Or rougissez
De honte,& de iour hors n'issez.
Car certes se riens vaulsissez,
Ia voz Princes ne laississez,
Qui deffendirent
Le champ, & bien chier se vendirent.
Mais les failliz couardz fendirent
Les rencz quant à fuite tendirent
Au desplacer,
Sans oncques espee * laschier. *sacher
Si n'y auoit il que cachier
Les peust à la pointe d'achier.
Mais ilz casserent
L'ordonnance,& oultre passerent:
Leur honneur derriere eulx laisserent,
Et leurs lignaiges abaisserent.
Que leur feissent,
Ou quelle iniure leur deissent
Leurs successeurs,s'ilz les veissent
Ainsi fuir?bien les hayssent
De mors ameres
Leurs notables ayeulx & peres,
Dont les vaillances sont si cleres,
Et ceulx cy sont droictes commeres.
Nous ne croyons,
Iusques à ce que nous voyons.
Mais doubte que bon cueur n'ayons,
Tant que plains de pechez soyons.
Raison rompue
Est si par vie corrompue,
Que qui a robe desrompue,
S'il est bon si pert il qui peue
Entre les gens,
Soient conseilliers ou regens.
Mais plusieurs sont moins diligens
D'acquerir vertus qu'abiz genz.

Ainsi despend
Vn homs trop plus qu'à luy n'appent
En robe,& ce qui en despend:
Si s'endebte,& puis s'en repent.
C'est la semille,
S'il a Dame riche,il la pille,
*Ou * Et fault qu'el le veste & habille,
S'il s'en mocque, & elle se cille.
I'en sçay de tieux,
Qui ont Dames en maintz hostieux,
Dont ilz tirent les grans chastieux,
Et leur sont ennemis mortieux,
En n'en tenant
Loyaulté ne le remenant.
C'est des amans de maintenant,
Trop plus iangleurs qu'entreprenant.
Parmy la rue
Cheuauchant la voye pierrue,
Chascun à chascune l'ueil rue.
Si sont ensemble vne cherrue
Mal atellee,
escerue-lee. Et vont la teste escheuelee,
Chascune est meschante appellee.
Ia n'y aura chose celee.
S'ilz cheminoient
Par cent rues,toutes guignoient,
Et celles qui pas ne les hayent
Ne croient mie qu'elles n'ayent
Le cueur entier,
Dont toutes n'ont pas vng quartier.
Helas!honnorable mestier
D'armes n'a de telz gens mestier.
Car tout tauxé,
Oncques puis ne fut exaulcé
En France honneur,ne plus haulcé,
Que tant ont leurs amours faulcé
Les deffaillans.
Car se histoires ne sont faillans,
Vraye amour fait les cueurs vaillans,

Entreprenans & assaillans
Semblablement.
Ilz viuent veritablement,
Et à tous agreablement,
S'ilz aiment honnorablement.
Assez acquiert
Qui en a ce qu'honneur requiert:
Mais de trop fier baston la fiert,
qui de deshonneur la surquiert
En la seruant.
C'est vng seruice en desseruant.
Et me semble qu'vng tel seruant
Est de tout perdre desseruant,
Quant enuahir
Veult honneur sa Dame,& trahir,
Trop moins semble amer que hair.
Ce n'est pas amour,mais hair.
Las!on en vse
A present comme d'vne ruse.
Pou voit qui se boute ou amuse,
Fors s'il n'a que faire,ou s'il muse,
Comme qu'il vaise.
Ilz veulent amer à leur aise,
Et qu'on face ce qu'il leur plaise,
Et qui veult en ait la mesaise.
Mais s'ilz entendent
Bien qu'est amours, quant ilz y tendent,
Les plaisans ennuis qu'amours rendent,
Les cueurs afferment & amendent.
Cil qui y ferme
Son cueur, il le trempe & afferme,
Et à mieulx souffrir le conferme:
Dont il est en tous cas plus ferme,
Et asseuré,
Rassiz de meurs,& ameuré,
Ne trop bault,ne trop espeuré,
Et en bataille bien heuré:
Et qui pener
Se scet à amours demener,

Trop mieux en sara assener
A ses besongnes bien mener.
Qui bien pourchasse
Dames, celer luy fault sa chasse,
Parler & maintien fault qu'il lache,
Si ne peult qu'il ne se parface,
Dont bien amez
Doiuent estre & tres-renommez
D'honneur les vrais amans nommez,
quant present sont si cler semez.
Or ay cuidé
Qu'amours eust bien mon cueur guidé
En vng bon nom oultrecuidé,
Et il est d'onneur tout vuidé.
Point n'affermast
Mon cueur, que tousiours ne l'amast.
Or est il, qui bien le nommast,
Le plus faulx qu'oncques Dieu formast.
Souspirs gettoit
Au partir, & sa main mettoit
En la mienne, & me promettoit
que de son cueur se desmettoit,
Et tant feroit
Pour moy, que nouuelle en feroit,
Et bien plus qu'on ne penseroit,
Ou iamais il ne cesseroit.
Et me disoit,
Qu'à autre chose ne visoit,
Qu'à moy plaire, & tant me prisoit,
qu'à son cueur garder m'eslisoit.
Lors m'acola,
Mais le mal gueres n'afola
Son cueur, qui bien loing s'en vola.
Ainsi de moy se rigola,
qui effrayee
Fuz pour luy, triste, & esmayee,
Plaine de * paour & desrayee:
*plours Et s'il m'eust veue nayee,
Ne luy eust chalu.

Or fuit, quant ferir a fallu,
L'amour de moy riens n'y valu,
Et son honneur fut nonchalu.
Tout sain sans playe
S'en reuint, dont il fault que i'aye
Contre cueur, & que plus ie haye
Celuy que sur tous plus amaye.
Et depuis l'ay-ie
Veu souuent, dont mon mal engrege.
Car l'eslongner le cueur soulege,
Et le veoir est vne engrege.
Ainsi dy fy
De mon cueur, & plus ne m'y fy,
Et de guerre à mort le deffy,
Quant par luy tel folie fy
Que ie l'aimay,
Le premier ot deux ans en May,
Dés lors à amer entamay.
Car onc autre amy ne clamay.
Or est escheu,
Qu'il m'est au commencer mescheu,
Dont amours, qui si m'out decheu,
Plus ne tiendra mon cueur renchu
Pour l'empirer,
Et le faire ainsi souspirer,
Se iamais l'en puis retirer,
Si me puis en mon fait mirer.
Bien doit sçauoir
Qu'il fait, qui pour amy auoir
Fait de son cueur autruy auoir.
Le fort est quant vient au rauoir
Vng cueur loyé:
Pourquoy l'ay doncques desployé,
Pour se trouuer si foruoyé,
* Et que ne l'ay mieulx employé? * Quant ie ne l'ay
Assez me paine
D'oublier tout pour estre saine.
Mais ie ne puis pour nulle paine
Oster ne l'amour ne la haine.

L'amour assise.
Y est de long temps fort esprise.
Son meffait y a haine mise:
A les oster est la maistrise,
S'amant eslongne,
Ou qu'il meurt en haulte besongne,
L'onneur la loyaulté tesmoigne.
Mais ie pers le mien en vergongne
Honteusement
Villennie tres-hideusement.
Les autres sont piteusement
Pris, ou mors vertueusement
Pour la couronne.
Et quoy qu'il soit de la personne,
Aumoins la renommee bonne
Demeure, qui pour vie sonne.
Mais plus greuant
Est le mal, que vois receuant.
Vif & sain ie pers mon seruant,
Et son honneur qui va deuant:
Car en ouurant
Son deshonneur est descouurant,
*Par * Pour estre laschement ouurant.
Ie le pers en le recouurant.
La recouurance
Honteuse en est la deliurance.
Recouurer en est deceuance.
Si suis de ma foy deliure en ce
Doncques n'a coulpe
Mort en mon dueil, ie l'en descoulpe.
Prison la voye ne m'estoupe
De le veoir sinon en coulpe.
Nul que moy lasse,
*Qui le veoir mieulx mort amasse,
Qu'il faulsist quainsi le blasmasse.
Mais tel le boit qui tel le brasse.
Si ay moy-meismes,
Et tous les motz qu'oncques nous deismes
Au lieu, où premier nous nous veismes,

*Que mieulx veoir la mort amasse,

Et les

Et les cueurs qu'en amours nous meismes,
Les souuenances,
Les pensers,& les conuenances,
Les regardz,& les contenances,
Dont ie porte les * penitences,
Se dire l'oz,
Quant depuis le temps qu'amé l'oz,
Ne m'en demoure part ne loz
D'onneur, de ioye,ne de loz,
Dont soit faulceur,
Qui perd en champ son seruiteur,
L'onneur,la bonté,la haulteur,
Qui demoure abat la tristeur.
Or n'ay confort,
Ains le pers * pis que s'il fust mort.
Si dy que mon mal est plus fort,
Et veil iugement,se i'ay tort.

*griefs penances

*mieulx

Or en iugez,
M'a dit la tierce,& abregez
Le debat,& vous en chargez.
Mais gardez bien que comprengez
Les droitz de toutes,
Et laquelle est en plus grans doubtes,
Qui sue sang à grosses gouttes,
Quant toutes voyes luy sont rouptes.
Au renouuel,
La premiere en fin de l'anuel
Peult recouurer ioye & reuel,
Et sans tort faire amy nouuel.
La quarte peult
Le faire,si tost qu'elle veult.
Et se la seconde se deult,
En espoir son vray dueil requeult.
Mais moy lassette,
Vif ou mort mon las cueur regrette,
Dont peult estre i'aime soullete.
Et si n'est droit qu'ailleurs le mette.
Sans riens celer,
Ie ne me puis,à brief parler,

La tierce Dame.

Ne d'amy pourueue appeller,
Ne changer,ne renouueller,
Pensez cela.
Lors la premiere m'appella,
Et ses raisons renouuella,
De la faulte d'espoir qu'elle a
D'auoir iamais
Ioye,plaisir,aise,ne paix:
Car trouuer ne pourroit si vrais,
Si noble,tel,ne si parfais,
Que mort luy oste.
Si a prins desespoir pour oste.
Les autres ont espoir de coste.
Et si m'a prié que ie note,
Ains que ie couche
Sentence,qu'il n'est nul reprouche,
Prison, ne perte si farouche,
Que la mort trop plus ne courrouche.
Ce sont entrongnes
D'y comparer autres besongnes,
Où il n'a conseil ne alongnes.
Car mort n'a remede n'essoingnes
En nulz endroiz,

La premiere Dame. Pour Dieu dist el,iugez adroiz,
Et soit vostre parler si droiz,
Que gardez y soient mes droiz.
Ainsi auoye
Tant à ouyr par mainte voye,
Que ne sceu que faire deuoye,
N'à qui entendre ne sçauoye.
L'vne parloit,
L'autre se plaignoit & douloit,
Des yeulx maintes lermes couloit.
Chascune respondre vouloit.
Leurs faiz disoient,
Et la bataille mauldissoient:
Toutes les fuites desprisoient,
En louant ceulx qui mors gesoient,
Ou asseruis

En la prison, où ilz sont viz,
Desquelz le Roy fut bien seruis.
Ceulx ont les grans biens desseruis,
Et n'en ioyssent.
Tant dire que se les oyssent
Les fuitifz, point ne s'esioyssent:
Et croy que iamais ne soyssent,
Ains demandassent
Pardon, & leurs amis mandassent,
En tant que leurs faiz amendassent,
Et aux bons se recommandassent.
Là blasonnez
Furent leurs faiz & haulx sonnez,
Ainsi que gens habandonnez,
* Ou en l'eschauffault sermonnez. *Et
Et s'embusché
En fust vng apres bien muché,
N'eust voulu pour vne Duché,
Qu'on l'eust aparceu ne huché.
Ains pouez croire,
Que pour honte de ceste guerre,
Qui aller ne s'en peust grant erre,
Se muffast voulentiers en terre.
Car l'vne en dist,
Que ce fust bien qu'on les pendist:
Et l'autre, que nul n'entendist
A eulx, & qu'on leur deffendist
Les lieux honnestes,
Les cours, les ioustes, & les festes,
Et que iamais ne fussent prestes
Dames d'escouter leurs requestes:
Mais deffuiz
Fussent, sans auoir nulz reffuiz,
Et de tous fussent ceulx fuiz,
qui s'en sont du champ enfuiz,
Com negligent,
Et du Roy de France Regent
Ont ceulx comme reffuz de gent
Greué l'onneur, & pris l'argent.

A tant me tire
La seconde Dame. La seconde en disant, Beau Sire,
Entendez ce que ie puis dire:
Ie croy que ce que ie desire
Vous desirez,
Et que ie tire où vous tirez.
Quant sentence pour moy direz,
Croyez que point ne mentirez,
Vous sçauez bien,
Et pour quel cas, & pour combien
Nous n'eusmes en France nul bien.
Chascun scet dont ce vient, combien
Qu'on dissimule,
Et qu'on fuit au fait & recule.
Mais ioye n'aurons nul ne nulle,
Tant que France soit incredule,
*com Et tant * qu'on voit
Ainsi qu'au premier on deuoit,
Peuple croit, s'on apperceuoit
Plus mensonges que ce qu'on voit.
Ainsi deboutent
Verité, & droit ne redoubtent.
Les trouueurs de bourdes escoutent,
Qui en sedition les boutent.
Lors amusez
Sont les simples, & abusez
Par gens à mauuaistié rusez,
Et pour leurs delictz refusez,
Occasion
Leur donnent par deception,
Et faulse machination,
De querir leur destruction,
Et laidanger
Cil, qui pour bien est en danger;
Duquel, pour eulx à tort vanger,
Vouldroient ilz bien le cueur manger,
En destruisant
L'innocent de vertu luisant,
Et en tout honneur reluisant,

Qui onc à nul ne fut nuisant.
*Mais mieulx trahis
Ont esté par les faulx naiz
De la terre iuges hais
Qui ont degasté le pays.
Et là la mis
Fortune, à qui il est soubmis,
Qu'il n'a peu viure o ses amis.
Or est pris de ses ennemis.
Si apparoit,
Que ciel & terre le herroit,
Et fortune sa mort querroit,
Quant viure en paix ne le lerroit.
Oncques ne sceut
que fut ioye, n'oncques ioye n'eut,
Et se auoir la voult il ne peult,
Pour les nouueaulx maulx qu'il receut,
Et qu'il reçoit.
Ses maulx vn chascun apperçoit,
Dont mon cueur autant en reçoit.
Qui dit qu'il a pis, se deçoit.
La mort neu
Nous a le cas & congneu:
Estre ne peut descongneu.
Oncques en France tel cas n'eu.
Autres dommages,
Desloyauté, faultes d'ommages,
Perte d'amis, & d'eritages,
Faulses parolles, faulx langaiges,
Blasmes tissus
De mensonges luy courent sus.
Or est en prison par dessus,
Dont encor n'est il pas issus.
Si vous souuiengne
De mon droit, & plus n'en conuiengne
Parler. Car quoy que nul maintiengne
I'ay le droit, s'il fault qu'il me viengne.

* Mais en haiz
A esté par le faux naiz
Ou plus iusticiers des pays
Greuent à tort, & puis haiz.

L'Acteur.

Bien aduisay
Son grant courroux, & y visay.

Mais la grant amour moult prisay,
Qu'en ceste Dame compris ay.
Tant fut loyalle,
Que fortune si dure & male
Ne peult amender son cueur pale
Vers s'amour tres-especiale.
Et pource mentent
Ceulx, qui dient, & qui consentent,
que quelque amour que Dames sentent,
Tousiours de changer se dementent,
Tel ianglerie
Est controuuee, & mocquerie:
Car amours est sans menterie,
Et par honneur souuent perie,
Et moins feables
Y sont hommes, tenans leurs fables
De ce que femmes sont muables:
Mais monstrez se sont variables
Trop plus que Dames,
Et de conscience, & d'ames,
Puis dix ans, dont ilz sont infames,
Et trouuez moins fermes que femmes
En leur deuoir.
On l'a peu en France sçauoir,
Trouuez se sont auec l'auoir,
Et n'ont pas ensuy le voir:
Puis en bataille
Se sont fuis comme peautraille,
Monstrans que d'onneur ne leur chaille,
Et qu'en eulx loyaulté deffaille.
Or se teussent,
Ne blasme aux Dames ne meussent
De ce que desserui n'eussent,
Se bien leurs faultes congneussent,
Et leur volage
Cueur, qui passe temps en oultrage,
Dont en honneur & bon courage
Peuent bien femmes l'auantage
En emporter.

Ceste Dame voulx conforter,
Pour plus son courroux supporter,
Ne ie ne m'en peuz deporter.
Pitié me fit,
Que fortune ainsi desconfit
Cil, qui en tout bien se parfit,
Et oncq à autruy ne meffist.
Si dis: Ayez
Espoir, & ne vous esmayez,
Ia fortune trop ne hayez,
Ne de rien ne vous effrayez.
Ne croyez point
*Qu'elle soit tousiours en vng point:
Et s'a present elle vous point,
Elle remettra tout à point,
Et mesmement
Ie tien, selon vray iugement,
Que douloureux commencement
Monstre signe de pensement,
Grant grief, ou perte:
Sans cause est voye bien ouuerte.
Dieu ne fait souffrir sans desserte
Peine, qui ne soit recouuerte.
Tant me tardast,
Ou sa ioye ne luy retardast,
S'à son prouffit ne regardast,
Et qu'vng grant bien ne luy gardast.
Lors entretant
qu'aloye ses faictz racomptant,
Et la tres-bonne confortant,
La quarte s'alloit dementant
Tres-asprement,
Et dist: Ie requier iugement,
que leurs dictz & leur parlement
Ne me font point d'encombrement.
Toutes trois dient
Que les fuitifz, que tant mauldient,
Et de qui à bon droit mesdient,
Sont causes qu'en douleur mendient

*Qu'ades soit fortune en vn point

La quarte Dame.

Tousiours nouuelles.
Doncques se leurs douleurs mortelles
faintifs Par le faict des fuitifz sont telles,
Trop plus pres me touchent qu'à elles.
Ainsi ie vis,
L'Acteur. Et me fut adoncques auis,
que ne me sceusse estre cheuis
D'en iuger, & le feisse enuis.
Lors vng point ay
Prins, en quoy ie les appointay.
Autre iuge leur accointay,
Et dis en hault:
D'ouyr mon aduis ne vous chault,
Car mon aduis trop petit vault.
Mais tel iuge com il vous fault
Ie vous querray,
Et si au vray en enquerray,
que vostre grace y acquerray,
Et d'en iuger le requerray.
Chacun tiendroit
Que de ce qui appartiendroit
Aux Dames, Dame en son endroit
Trop mieulx iugement en tendroit
Certes qu'vng homme,
Et mieulx entendroit quoy, & comme.
Ma Dame en iuge, ie vous nomme
Qui n'a pareille iusqu'à Romme,
Et bien sçaura
De vous laquelle droit aura,
Et la verité n'en taira.
Ie demande s'il vous plaira.
D'accord en furent,
Et ma Dame à iuge receurent,
Quant tieulx biens dire oy m'en eurent,
Et par mon langaige apperceurent,
Que pour le sens,
Et la doulceur qu'en elle sens,
A estre tout sien me consens:
Mais à luy dire ne m'assens,
Et si

Et si aura
Tost vng an qu'amours m'en naura.
Pour mon cueur durement ouura,
qui puis santé ne recouura,
Mais engregea
Mon mal, qui depuis n'allegea,
Et toute douleur m'assiegea.
Helas! Dieu, oseray-je ja
Luy dire oser?
Il me vauldroit mieulx reposer,
que telle folie proposer:
Car ie puis assez supposer,
Qu'el me feroit
Mourir, quant me reffuseroit.
Son tres-hault cueur mien ne seroit
Iamais, car trop s'abaisseroit.
Ne me chaulsist,
Mais qu'elle sceust trop me vaulsist,
Ne me donnast ou me tollist,
Et ne m'aimast s'el ne voulsist.
Moult ay esté
Pres d'elle Yuer & Esté.
Mais vng iour fuz admonnesté,
Et luy dis de grant voulenté
A part sans fainte,
qu'amant doit estre vng an en crainte,
Sans oser descouurir la plainte,
Dequoy sa pensee est attrainte.
Bien luy souuient
De ces parolles, se deuient,
Mais son memoire luy reuient,
Et scet que le bout de l'an vient.
Or me doint Dieux
Tant plaire vne fois à ses yeulx,
que ses douleurs ne soient tieulx,
Qu'à tousiours il m'en soit de mieulx.
Or est arbitre
De ce debat, que i'enregistre,
Et qu'à iuger luy administre.

Dieu doint qu'à honneur en puisse istre.
Tant labourerent,
Et ma Dame tant honnorerent,
Qu'à son iugement demourerent.
Au departir de moy plourerent,
Et me tendoient
Les mains, & bien me commandoient
Dire, qu'ilz se recommandoient
A elle, & raison demandoient.
Grant ioye feismes,
Tant qu'en chemin fourchu venismes,
Et là endroit nous departismes:
Car plus vng chemin ne tenismes.
A tant tournay
De là, & plus ne seiournay.
Enuers Paris m'en retournay,
Car sans y estre bon iour n'ay.
Pour tant ce Liure,
Pour estre descharge & deliure,
A ma Dame transmetz & liure,
Par qui ie puis mourir ou viure.
El le lira,
Et pas ne les escondira,
Et puis son aduis en dira.
Si sçauront com il en yra.
Mais pour enqueste
Faire du fait, dequoy s'enqueste,
Et trouuer voye plus honneste,
Luy enuoye ceste requeste,
Et le conuoye
A la plus belle que ie voye
Où i'ay en espargne ma ioye,
Et mon cueur quel part que ie soye;
Tousiours ma liesse,
Vraye santé, longue ieunesse,
Et vers moy monstrer sa largesse,
Et vouloir oster ma destresse
Tres-dure & grande,
Dequoy à vous me recommande,

Quant faire n'ose autre demande:
Il m'est commis que ie demande
Vostre aduis, belle,
D'vne question bien nouuelle,
Dont en ce Liure la querelle
I'ay mis en rime telle quelle
Au long escripte.
Et se ie bien ne la recite,
Comment elle m'a esté dite,
Ignorance m'en face quitte.
Or la lisez
S'il vous plaist, affin que disiez
De bouche, ou aumoins escripsiez,
Laquelle plus triste esliziez
Des quatre amantes,
Dames bonnes, belles, sçauantes,
Qui sont tristes & desplaisantes,
Et de leur debat requerantes
Vostre sentence.
Car vous auez assez science,
Pource se sont soubzmis en ce
Du tout à vostre conscience.
Ce hardement
I'ay prins, & à leur mandement:
Car prié m'en ont grandement,
Que ie tiens pour commandement,
Et suis tenu
D'y obeyr, si conuenu
Ce massage m'est aduenu,
Et g'y suis voulentiers venu.
C'est le retrait,
Où i'ay quis ioye par long trait,
Et adonc quant le cueur s'y trait,
Les autres membres y attrait.
Bien m'en viendra,
Car lors que vostre main tiendra
Ce liure, & lire y conuiendra,
Du message vous souuiendra,
Qui n'a plus rien,

Sinon ses douleurs, qui soit sien.
Et pourtant ie desire bien
Que ce Liure pour son grant bien
Souuent peussiez
Veoir, & qu'ainsi bien leussiez,
Et son cueur, parquoy vous sceussiez
Quel pouoir dessus luy eussiez
Par droit acquis.
Car vostre doulceur m'a conquis,
Et ie n'y ay remede quis,
Amours l'a bien sceu & enquis.
En gré soit pris
Ce Liure, pour vous entrepris:
Car s'aucun bien y est compris,
Ce fait l'amour dont suis espris,
Et sçay emprise
Trop folle, ou trop haulte entreprise,
De moy metre en vostre seruise,
Faites du vostre á vostre guise.

COMPLAINTE D'AMOVRS,
ET RESPONSE.

Belle que bon renom & loz
Font sage de tous appeller,
Vers vous viens pour dire à briefz motz
Ce que ie ne puis plus celer,
Et se mon tres-rude parler
N'est mie de doulx motz enté,
Prenez en gré, sans regarder
Fors à la bonne voulenté.
[* Vueillez moy ouyr humblement,
Et par vo courtoisie entendre,
Si m'alegerez grandement,
Sans que vostre honneur en soit mendre.
Car ainsi m'aist Dieux, que mesprendre
Vers vous ne vueil, ne ja n'auiengne
Qu'enuers celle face à reprendre
Dont il fault que tout mon bien viengne.]

* Adiouste du Ms.

Toutesuoies chierement vous prie,
Ains que sachez comme il m'est pris,
Quant ma requeste aurez ouye,
Ne me tenez pour mal appris.
Se i'ay si hault fait entrepris:
Mais me pardonnez, car par m'ame
C'a fait amours, qui m'a* espris, *apris
Tout vient de luy s'il y a blasme.

RESPONSE.

Les grans loz que vous me donnez, *coinis
Sire, viennent de vostre bien:
Car largement me blasonnez,
Sans qu'il y ait gueres du mien,
Vous parlez doulcement, & bien
Mieux qu'entendre ne sçay, ou puis,
*Et tieux motz n'afferent de rien *Mais
A si nice comme je suis.

Se vous m'auez à dire chose
Qui à bien ou à honneur touche,
Ce qu'autrement ie ne suppose,
Ie l'orray de voulenté doulce:
Car ie vous sens si sans reprouche,
Et de si tres-haulte noblesse,
Que ja n'istra de vostre bouche
Vn mot, qui l'honneur d'autruy blesse.

Ie ne congnois vostre pensee,
Ne vostre celee entreprise,
Aussi suis ie peu apensee,
Sotte, & d'entendre malapprise:
S'elle est en honneur bien comprise,
Et n'est oultrageuse ne haulte
Mais sans ce que ie vous desprise,
Ce poise moy s'il y a faulte.

COMPLAINTE.

De ce qu'il vous plaist m'escouter
Vous mercy, sachez que mes iours
Vueil vser à vous redoubter

Comme ma Princesse en amours.
Mais tous mes plaisirs seront cours,
Se vostre beaulté, qui contraint
Mon cueur à la seruir tousiours,
N'adoulcist mes maux & refraint.
Et s'il vous plaist moy retenir
*Pour vostre humble & petit seruant,
Vers vous me verrez maintenir
En l'estat d'vng loyal amant:
Car en vostre honneur bien gardant,
Viuray preux, * courtois, & secret,
*cointe
Et de bien seruir feray tant
Que vous n'y aurez nul regret.
Helas! mon douloureux cueur sent
Mieulx que la bouche ne scet dire,
Des douleurs, dont i'ay plus de cent,
Dequoy ie me congnois le pire.
Si ne me vueillez escondire,
Que vostre grace n'y pouruoye:
Faites moy ou plourer ou rire,
Ie suis vostre où que ie soye.

RESPONSE.

A moy requerir de ce point
Perdrez vous & labour & paine,
Si ne vous en trauaillez point.
Fol est qui pour neant se paine.
S'amours vous tient en son demaine,
Oncques par moy ne vous aduint:
C'est vne plaisance soubdaine,
Qui s'en ira comme elle vint.
Se vous auez d'amer desir
Pour viure en ioyeuse plaisance,
Autre amie pouez choisir,
qui plus que moy vous y aduance.
Si en ostez vostre fiance,
Et pensez d'ailleurs regarder:
Car ie vueil sans vostre acointance
A par moy mon honneur garder.

Se vostre cueur a à porter
Des maulx assez plus qu'oncques mais,
A vous est de le conforter;
Car autre que vous n'en peult mais.
Si ne croy pas * que vous ayés
Tant de douleurs que vous me dites.
Or ne vous en pleignez iamais,
Car ie croy qu'elles sont petites.

* qu'en vos trais

COMPLAINTE.

Belle de beaulté bien eureuse,
Des autres belles l'exemplaire,
Vostre simple chiere ioyeuse
Fait mon cueur à soy si attraire
Que ie vous ayme sans retraire,
Et l'ay celé par plusieurs mois
Si i'en muir puis qu'à faire faire,
Mourir me fault il vne fois.

Oncques mais amours ne m'esprist
Pour amer Dame ou Damoiselle,
*Et à mon gré pas ne mesprist,
quant il la me fit choisir telle.
Ne me parlez d'amour nouuelle,
Il est de moy tout ordonné:
Car à vous comme à la plus belle,
S'est mon cueur tout entier donné.

*Mais

Helas! belle à ce que ie voy,
Vous ne congnoissez qu'amour monte,
Et Dieu scet se ie l'apperçoy
Maintesfois que ie n'en tiens compte.
I'ay de souspirer bien grant honte
Quant ie me treuue en maintz lieux,
Il m'est pis que ie ne vous compte.
Mais quant vous plaira i'auray mieulx.

RESPONSE.

Se mon maintien vous auez veu,
Que vous louez oultre mesure,
Et si voz yeulx vous ont deceu

Par mal aduiser ma figure,
Le mal que vostre cueur endure.
Ne fait pas la vie abregier:
Maint plus malade vit & dure,
On ne meurt point si de legier.
Vous direz ce qu'il vous plaira,
Et voulentiers l'escouteray:
Mais ja nul hom mon cueur n'aura,
Ne ja par amours n'aimeray,
Fors vng à qui ie garderay
Ma foy, comme espoux & amy.
Ia se Dieu plaist vouloir n'auray
De departir mon cueur parmy.
Mais ie me donne grant merueille,
Que tant vous voy moy requerir.
Car vne Dame à vous pareille
En beaulté deussiez vous* querir.
*choisir.
Vous ne l'auez pas à querir.
Car chascun peult assez sçuoir,
Que qui scet si bien requerir,
N'est pas sans belle Dame auoir.

COMPLAINTE.

*Cueur de doulceur, source, riuiere
*Ieune, géte, source, riuiere,
D'honneur, & de ioyeuse chiere,
Qui fait en vous beaulté fleurir,
Vous estes ma Dame premiere,
Qui m'amour auez toute entiere.
En ce point vueil viure & mourir,
Et se ne voulez secourir
Mon cueur, dont ie vous ay fait don,
Or en faictes à vostre bon:
Car ie suis vostre franc & quite.
I'espereray, vueillez ou non:
Car vous n'auez pas le renon
D'estre orgueilleuse ou despite.
En espoir que m'en soit de mieulx,
Vous seruiray ieunes & vieulx,
Et m'en tien pour moult honnoré; Et se

Et se ie vous fais l'ennuieux,
C'est signe de cueur peu ioyeux,
Triste, dolent, & eplouré,
Et largement enamouré.
Mais s'il est ainsi qu'il vous plaise
Me commander que ie me taise,
Sans vous requerir reconfort:
A tout le moins ne vous desplaise,
Se vous ayme en souffrant mesaise.
En ce ne vous fais-ie nul tort.
Ie congnois bien & voy à l'ueil,
Que les maulx que d'amer recueil
Sans mort n'auront point de duree:
Neantmoins i'ayme mieux en dueil
Viure encor plus que ie me sueil,
Qu'aultre Dame auoir procuree:
Et eussiez vous ma mort iuree,
Ce qu'il vous plaist m'est agreable,
* Ia ne me verrez variable
Pour assault que douleur me liure:
Se vous ne m'estes amiable,
Combien que mort m'est prouffitable,
Si vueil-ie en vostre mercy viure.

*Et

RESPONSE.

Quant Dame en honneur se maintient,
Et respond ce qu'il appartient
A qui la requiert de folie,
Fol est qui despite la tient
*Pourtant se ferme elle se tient,
Sans que bel parler l'amolie.
Si n'ayez la melencolie,
Que ie soye dure ou sauuage:
Car apres assez de langaige,
Ie vous dy bien vng mot pour tous,
Qui que m'en tienne folle ou sage,
Que ie n'auray ja le courage
De me faire blasmer pour vous.
Se vous voulez vous amerez,

*Pour cause s'elle se contient

Ou sinon, vous le laisserez,
Ie ne vous y peuz pas contraindre.
Mais quant d'aimer me parlerez,
Ia de moy hay n'en serez:
Cela ne deuez vous ja craindre.
Vng amant peult prier & plaindre,
Et puis qui veult si se contente.
Bien sçay que pas ne vous contente,
Et que le reffuser vous griefue,
Ce poise moy, i'en suis dolente.
Mais se ieusse d'amer entente,
Ie feisse responce plus briefue.
Vous n'auez garde que ie face
Chose qui vostre mort pourchasse,
Ne parquoy vostre cueur se dueille.
Car oncques nul iour que ie saiche
Ne me feistes en nulle place
Chose, * parquoy ie vous desueille.

*que pour rien ie desueille.

C'est raison que tout bien vous vueille,
Car vous m'auez mainte honneur faicte:
Et se vous auez paine traicte,
Amours, qui scet tout bas & hault,
Vous doint ioye en tout bien parfaicte,
Telle que ie la vous souhaite,
Et que vostre doulceur le vault.

COMPLAINTE.

Se ma requeste me cassez,
Ie tien mes bons iours pour passez:
Car nul plaisir ne me demeure.
I'ay eu des durs maulx assez,
* Tant que mes espritz sont lassez.

*Tant qu'à moitié suiz trespassez

Il est temps qu'amours me sequeure.
Ie ne fuz pas nez de bonne heure,
Se d'amours n'ay aucuns soulas:
Car oncques ne me trouuay las
De vous aimer en loyaulté,
Puis qu'ainsi suis prins en voz las.
Se i'en dy mille fois, helas!

Ce n'est pas trop pour tel beaulté.
Si vous requier à ioinctes mains,
Belle & bonne, qu'à tout le mains
De tous pointz ne me deboutez:
Et se les maulx dont ie me plains
Sont de vous assez petit plains,
Au moins que vous les escoutez,
Il pert que de moy vous doubtez,
qui suis vostre comme qu'il soit,
Et qui est celuy qui feroit
Ce que vous luy commanderiez:
Et se desplaisir vous venoit,
qui autant doulant en seroit,
Belle, comme vous en feriez.
S'ainsi estoit qu'il aduenist,
Que vostre cueur tant deuenist
Amoureux, que le miens fut oncques,
Et que par force il conuenist
Qu'autant de douleur soustenist
Comme moy, ou autres quelconques:
Seriez vous contente adoncques,
Qu'vn amant feist de vous refuz?
*Ne qu'en feriez vous au surplus?
Trouuer vous n'y auriez conseil.
Et pource vous dy & conclus,
qu'en ce point ne me tenez plus,
Combien que ce n'est pas pareil.

*que feriez vous lors au surplus?

RESPONCE.

Se vraye estoit vostre complainte,
Enduré auez douleur mainte,
Et forment vostre cueur se deult.
Mais on n'aime pas par contrainte,
Autrement l'amour seroit fainte.
Nul n'aime qui aimer ne veult,
Laisse chascun ce qui ne peult.
Il me * pleust se vous voulsissiez,
Que de ce plus ne parlissiez,
Et que la chose en ce point fine.

* souffist se voulissez

Lors aultre Dame aduisissiez,
Dont mieulx que de moy vaulissiez:
Car d'aimer ne suis ie pas digne.
Il me desplaist bien qu'il conuiengne
Qu'en parler long vous entretiengne:
Mais c'est par vous, vous le sçauez.
Car oncques mais, qu'il me souuiengne,
Ne vy nul qui son propos tiengne
Ainsi comme tenu l'auez.
Ie ne sçay se vous receuez
Tant que vous dictes de griefz maulx,
Plusieurs ont des pensers nouueaulx
De iour en iour, dont ilz font mal.
Mais se vrais sont voz ditz tres-beaulx,
Vous estes deceuant & faulx,
Ou tres parfaictement loyal.
Me voulez vous mettre és dangiers
De ces faulx parleurs mensongiers,
Dont riens fors que mal n'est retrait?
Ilz parlent assez voulentiers,
Et dient souuent plus du tiers
Qu'oncques ne fut pensé ne fait.
Si ne vueil riens faire de fait,
Qui soit à mon honneur nuisant:
Vous en seriez tres-desplaisant,
Se vous estes de mes amis.
Gens sont sans cause mesdisans.
Le monde est present mal disant,
* Et l'vng va l'autre desprisant
Ainsi que mortelz ennemis.

*Et qui les feroit voir disans, Encore seroit ce du piz.

COMPLAINTE.

Se mon seruice en gré prenez,
Pour seruiteur me retenez
Par grace & par grand amitié,
Et s'autrement l'entreprenez,
* Quelque beau train que vous tenez,
Vous estes Dame sans pitié.
Se ie suis par vous mal traicté,

*Ie vous dy que vo' mesprenez Et estes, &c.

Et mercy ne me reconforte,
Ie prendray drap de noire sorte,
Comme en qui de ioye n'abonde,
En signe que ma ioye est morte,
Et comme celuy qui se porte
Pour le plus malheureux du monde.

Et s'estre puis de vous acointe,
Sans ce qu'autre m'en desacointe,
Ie puis bien dire sans mentir,
Que i'aime la tresbelle & cointe,
Et tant que la mort nous despointe,
Vous ne me verrez repentir.
Et pource vueillez consentir
Que noz deux cueurs soient en vng,
Qui sera à nous deux commun,
Sans que iamais nul autre y parte:
L'vng aime l'autre, & l'autre l'vng,
Et face son deuoit chascun,
* A tant que la mort nous departe.

*Iusqu'à ce que mort nous departe.

Si vous suppli tout derechef,
Dictes moy à vng seul mot bref,
Des biens que i'ay vers vous requis
Croissez ma peine & mon meschief,
Ou que ie vienne tout à chief
De ce que i'ay vers vous tant quis.
Oncques autre Dame n'ay quis,
Estre ne me peult reprouué.
Vous eussiez bien amy trouué
Trop plus gracieux,& plus bel:
Mais quant vous m'aurez esprouué,
Il sera bien par vous prouué,
Qu'en loyaulté n'en est nul tel.

RESPONSE.

Mon cueur tressault, tremble, & tressue,
Et suis presque toute esperdue,
Ne ie ne sçay nulle deffense:
Car ie me sens d'amour ferue,
Vostre beau parler m'a vaincue,

Qui plus me plaist tant plus y pense.
Dieu doint que ce soit sans offense,
Et que la chose en bien ie passe.
Ie suis de vous reffuser lasse,
Mon cueur se rend, & se rendra.
Iamais à nul iour ne cuidasse,
Que pour rien par amour aimasse.
Ie ne sçay comme il m'en prendra,

S'il vous plaist m'aimer par honneur,
Et que pour pire ne meilleur
*Ne me vueillez iamais changer,
Ie laisseray toute rigueur
Pour vous aimer comme mon cueur,
Sans en faire iamais danger.
Ie ne vous vueil plus estrangier,
Et combien que i'ay estriué,
De grace me serez priué,
Dont Dame ne doit estre large,
Or soyez secret & priué,
Si sera tout blasme eschiué.
Ce sont les pointz dont ie vous charge.

*Vous ne me vueillez point changer
Ie laisseray toute rigour,
Et vous octroieray m'amour

Puis que nous sommes alliez
Ainsi comme vous me priez,
Si fais-ie vous de bien bon cueur
Qu'en ma loyaulté vous fiez,
Et que iamais ne m'oubliez
Ie ne* le vouldray à nul feur.
Ainsi comme frere ne seur
Tout vng mesme vouloir ayons,
Et ja pour rien que nous voyons,
Nostre amour ne se desassemble,
Et souuent nous entreuoyons
A fin que plus ioyeulx soyons.
Ainsi aurons bon temps ensemble.

*vous voudroye

[*Le vostre moitié plus que sien,
Car en tout son cueur il n'a rien.]

*Adiousté du Ms.

LE PARLEMENT D'AMOVR, *nouuellement mis en lumiere.*

LE iour que l'an se renouuelle,
Amours me feist commandement
De faire ballade nouuelle,
Et m'ordonna expressément,
Que i'en estrenasse humblement
Celle, à qui ie suis serf rendu,
De laquelle i'ay longuement
La douce mercy attendu.
Quant ainsi me veiz contraint
D'amours à la balade faire,
De soucy me trouuay estraint,
Pour ce que doutoie forfaire
Les biens d'amours, dont i'ay afaire.
Car oncques n'apprins le mestier
De rimer en aucun affaire,
Qui pour lors me fut bien mestier.
Mais pour obeir à amour,
Papier, encre, plume, alay prandre,
Et la balade sans demour
Ie commençay, cuidant comprandre
De la belle, où n'a que reprandre,
Les beautez, l'onneur, & le sens:
Dont ie feiz folie d'emprandre
Si haut euure ad ce que ie sens.
Car se toutes langues en vne
Estoient, pour ses biens compter,
El ne pourroit, chose est commune,
D'iceulx proprement raconter.
Tant bien l'ont voulu apprester
Dieu & nature à leur vouloir.
On n'y sçauroit mettre n'oster,
Pour elle faire mieux valoir.
Et pour ce faire ne sçauoye
Ceste balade à mon plaisir:
Car pas le sentement n'auoye,

Dont mon cueur auoit desplaisir.
Pourquoy il me conuient gesir
Par desconfort sur vne couche,
Où malgré moy prins le loisir
De clourre mes yeulx & ma bouche.
Car par somme fuz asseruiz
De dormir vne longue espace,
Et en dormant m'estoit aduis
que ie veoie l'outrepasse
De tous les vergiers qu'on compasse
En l'air sur vne viue roche,
De luisant pierre de toupasse,
Où amours tenoit l'arc en coche.
Du vergier m'aprouchay si prés,
Que ie vy toutes ses beaultez.
Clos estoit d'arbres de cyprés,
Et de rosiers parmy plantez.
La porte estoit de tous coustez
Faite de liz & de muguet,
Et sur icelle estoit montez
Dangier, pour y faire le guet.
Pauez estoit de rommarins,
Entre lesquels touzdiz chantoient
Chardonnerelles & tarins:
Et és quatre corniers estoient
Cleres fontaines, qui sordoient
Par telle superfluité,
Que tout le vergier arrousoient
Pour le maintenir en beauté.
Et ou meillieu vn auditoire
Ie vy de verte marjolaine,
Où de maintes fleurs vy histoire
Faite de Paris & d'Elaine,
Et du verger la Chastelaine,
Qui fut amoureuse jadiz,
Sans auoir reprouche villaine
En faiz, en pensers, & en diz.
Le siege, où Amours ie vy estre,
Estoit de flories iennetes

Tendu

Tendu à destre & à senestre
De giroflées, violetes,
Couuert d'vn tapis de flouretes,
Et de lauande losengié,
Où roussignoulz & alouetes
S'estoient pour chanter logié.
Et au dehors escript auoit
De soussies en vng gazon,
Qu'Amours son Parlement deuoit
Tenir en tel lieu, pour raison
Faire de ceulx, qui desraison
Aroient fait en son seruice.
Car luy, qui n'a comparaison,
Ne peut souffrir en son serf vice.
Il auoit doze Presidens,
Le premier estoit Franc Vouloir:
Et Espoir, qui tant est prudens,
Que riens ne met à nonchaloir,
Pour les amans faire valoir,
Estoit le Procureur des cas,
Desquelz on se vouloit douloir,
Et Desir fut ly Aduocas.
Ad ce Parlement vy venir
Armez & armées sans nombre,
Qui allerent vers Souuenir
Le bon Greffier d'amours, soubz vmbre
D'eulx presenter. car dur encombre
Peussent auoir de deffault faire.
Et apres se mirent en l'ombre
Des rosiers par plaisant affaire.
Doulx Pensier l'uissier commanda,
qu'en ce lieu feust faite silence;
Et puis le Greffier luy manda,
Qu'il appelast en audience
Celle, qui outre la deffence
D'amours, auoit cueur endurcy,
Qu'on appella en ma presence
La belle Dame sans mercy.
Aussi tost qu'appellee feu

Seulete deuant Amours vint,
Coulourée comme le feu,
Pour la honte, qui luy aduint.
Et de fait perdre luy conuint
Toute maniere & contenance,
En pleurant lermes plus de vint,
Tant auoit d'amours grant doubtance.
Lors furent les prerogatiues
D'Amours par Desir proposées,
Et ses hautes vertus actiues
Par plaisans raisons exposées:
Qui tellement sont composées,
Qu'amer font vn cueur sans contraire,
Quant amours les a disposées
A plaisant Regard en luy taire.
Car par sa puissance mobile
Doulx Regard trait où bon luy semble,
Tant est son arc fort & habile,
Lequel à autre ne ressemble:
Par son traire deux cueurs assemble
En vn seul amoureux penser,
Et les fait demourer ensemble
Pour leur temps en joye passer.
Quant Desir l'Aduocat parfait,
Auec qui Espoir fut adjoint,
Eut d'amours conclut tout le fait:
Il repliqua de point en point
Les cas proposez mal à point
Par la Dame dessus nommée,
A laquelle il ne donna point
En amours bonne renommée.
Et dit amoureux Dieu hautain,
Il vous pleut vne fois commettre
En vostre seruiteur certain
A luy humblement s'entremettre
De sa pensée, & son cueur mettre
En ceste Dame, que vous veez:
Auquel vous feistes promettre,
D'estre loyal seruant trouuez.

Il a sa promesse tenue,
Comme bon seruiteur doit faire,
Et loyaulté entretenue,
Doubtant vostre grace forfaire.
Mais elle du tout au contraire
S'est efforcée tellement,
Que la mort par son dur affaire
La desconfit mortellement.

Et les causes je vous vueil dire,
Quant premierement fut requise
De l'amant, où point n'auoit d'ire,
Elle luy respondy, qu'acquise
Auoit fole pensée, & quise
La guerre pour son cueur greuer.
Si pensa que par luy conquise
Feust paix par telz motz escheuer.

C'estoit dit contre vostre loy,
Haut & puissant Dieu amoureux:
Car vous estes de tel alloy,
Et en voz faiz tant vertueux,
Qu'à celuy qui est curieux
De choisir Dame pour amer,
Penser luy donnes gracieux,
Pour grace acquerir sans amer.

Car si tost que vous auez trait
Regard en cueur de vray amant.
Doulx penser aussi se retrait
Comme le fer deuers l'aimant,
Qui ne le laisse point dormant:
Car toutes nuiz en pensant veille,
Comment faire puis le commant
De celle, pour qui se trauaille.

Qui doit estre selon nature,
Douce, courtoise, & amiable,
Et contre la griefue pointure
D'enuie la desraisonnable,
Auoir pitié luy comparable,
Et la tres-douce Physicienne
Pour guerir son seruant feable

De sa douleur cotidienne.
Pour souldre ce qu'elle disoit,
Que l'amant pensast de querir
Paix pour son cueur qui languissoit:
Quant l'amant venoit requerir
Confort, pour mercy acquerir,
Elle estoit fiere & despiteuse,
Pourquoy ne pouoit acquerir
Paix la tres-bonne & gracieuse.
Expressément vous commandez,
Que nulle Dame ne soit fiere;
Et au surplus vous leur mandez,
Qu'en elles desdaing ne se fiere.
Car pas n'est chose qui affiere
A vne Dame, d'estre telle,
Que son seruant de refuz fiere,
Si qu'au cueur ait plaie mortelle.
Apres Desir luy replicqua
Sur ce qu'elle auoit dit, qu'en dueil
Demourer l'amant s'appliqua,
Pour ce qu'encontre vn regard d'ueil
Sa paix ne gardoit à son vueil,
Et que les yeulx à elle estoient
Acompagnez de Bel-acueil,
Pour regarder où qu'ilz vouloient.
On scet bien que les yeulx sont faiz
Pour à leur plaisir regarder,
Mais des faulx regards contrefaiz
Qu'aucuns font se doit on garder,
Qui semblant monstrent d'amender
Les griefs douleurs qu'aux amans donnent,
Et ilz font leur bien retarder
Par la traison qu'ilz ordonnent.
Se le cueur n'est aux yeulx d'accort,
Regard du tout l'amant abuse,
Et par leur desloyal discort
En tristesse nuit & iour muse,
Pensant qu'en douleur son temps vse.
Et ceste femme en tel party

Mist l'amant,par la fausse ruse
Du regard,qui d'elle party.
Encores pour greuer plus fort
Le bon & loyal seruiteur,
qu'enuers elle queroit confort,
Pour allegier sa grant douleur,
Elle disoit que grant cuideur
Estoit de trop plaisir auoir
En chose de pou de valeur,
Et qu'il s'en vouloit deceuoir.
Se cuider en cuer d'amant n'a,
Il ne peult nulz maulx endurer.
Amour pour ce point ordonna
Cuider en l'amant pour durer.
Car se fol dangier enmurer
Deuoit vn amoureux loyal,
Pour cuider mercy recouurer,
Il portera en gré le mal.
Et ce n'est pas donc pou de chose,
De cuider mercy conquerir,
qui est en cueur de Dame enclose,
Qu'on a par long temps requerir.
Pourquoy à icelle acquerir,
Il n'y peut auoir deceuance:
Car à la loyaulment querir
L'auant acquiert paix & plaisance.
Mais trouue au tour le reuers
L'amant,dont ie faiz mention,
Par effacer semblans diuers
Engendrez de deception.
Car pour quelque amiration
Qu'il sceust faire de ceste Dame,
Ne peut auoir pour guerison
De mercy vne seule drame.
Et afin que plus agreuez
Il fust,elle luy disoit:Telle
Maladie,que vous auez,
Ne pourriez pas trouuer mortelle.
Au fort,s'elle estoit si cruelle,

Qu'il faulsist qu'amans en mourussent,
Mieulx en vault de ceste cordelle
L'vng lier, que les deulx le feussent.
Ce fut moult horrible parolle,
Dite de bouche feminine,
Qui doit estre selon l'estolle
D'amours, humble, doulce, & benigne,
Enuers tout ce que masculine
Bouche veult requerir en bien.
Car Dame ne doit par nul signe
Martyrer le seruiteur sien.
S'amant n'auoit autre martyre,
Que les maulx que luy fait dangier
Au pourchas d'enuie qui tire
A luy en tristesse logier.
S'esse assez mal, pour de legier
Mourir, sans ce que sa Maistresse,
En elle seruant, abregier
Fait sa vie par grant rudesse.
Et ceste femme rigoureuse
Martyroit fort l'amant loyal,
Quant comme fiere tres-crueuse
Vouloit que seul portast tout mal;
Pas n'estoit fait de cueur loyal,
Puis qu'amours par sa grant bonté
Veult que deux cuers soient esgal
En pensee & en voulenté.
Pource l'amoureux sans amer
A touz diz en son cueur entier,
Oncques ne le voulut entamer
Pour autre Maistresse acointier.
Et ceste femme en maint quartier
A son faulx acueil departy
Par malice, qui conuoitier
Lui feist d'amer plus d'vng party.
Et pour donner plus de mesaise
A l'amant, qui la requeroit,
Elle luy dist que d'amour aise
Espoir ne desir ne queroit;

Et que ja d'elle il n'aqueroit
Tant que perdue eust sa franchise
Pour elle, qui trop surqueroit
Vouloir maistrier à sa guise.
Ie diz, qu'aise, espoir, & desir
Doiuent estre en Dame logiez
Pour faire à son seruant plaisir:
Maiz desdaing les a deslogiez
Hors de ceste Dame, & changiez
A reffus, despit, & vigour,
Par lequel l'amant fut plungiez
Ou puiz de mortelle doulour.
Quant au point qu'elle dit que ja
Son cueur ne seroit asseruiz,
L'amoureux riens n'y calenga,
Sinon de grace estre assouuiz;
Pour ce qu'il auoit bien l'aduis
Qu'el a d'amours la Seigneurie
D'estre maistresse à son deuis,
Et qu'en franchise la nourrie.
Mais la merueilleuse nature
De ceste femme s'est conduite
Au rebours de la nourriture
D'amours, par qui doit estre duite.
Car incessamment s'est deduite
De faire deceuans atraiz,
Par lesquelz plaisance seduite
Est de l'amant, & à mort traiz.
Car contre l'amant maintenoit,
Que pour plaisans bordes confire
En belles parolles, tenoit
L'Escolle pour le desconfire.
A elle pouoit bien souffire,
De luy faire ou feu de desir
Son loyal cueur ardoir & frire,
Sans luy dire tel desplaisir.
Attendu qu'il n'est dit parolle,
Qui ne feust confite en honneur;
Et quant par lettres ou par roolle

A elle monstroit sa douleur,
Loyauté pour sa grant douceur
Veritablement l'escriuoit,
Pourquoy onques ne fut bourdeur
Vers elle, qui si bien seruoit.
Mais ouuriere estoit de bailler
Plaisans bourdes en paiement
A l'amant, qu'elle fist baailler
Apres sa mercy durement.
Car Regart son consentement
Mist, que d'elle il auroit confort:
Puis se repenty faulcement,
Pour le tenir en desconfort.
Et pour plusieurs autres meschiefs
Qu'elle luy fist en son seruice,
Comme de luy dire entesschiez
Sont plusieurs cueurs de villain vice,
qui est mal duisant & propice,
Auec vne courtoise bouche.
Mais faintize par sa malice
Les assemblist ensemble en couche.
Ces durs motz font bien aprendre
Deuant vous, Amours, qui feistes
Le vray cueur de l'amant emprendre
De l'amer, auquel promeistes
Moult de bien, en luy meistes
Loyaulté sans crainte, & honneur,
Et pour luy garder commeistes
Espoir vostre bon Procureur.
Et son cueur de noblesse plain,
Qui loyaulment vous a seruy,
A d'elle esté nommé villain,
Plaintif, en malice asseruy:
Qui grace auoit bien desseruy
Par plaintes, plours, & longue atente,
Tant auroit son cueur assouuy
De loyaulté, & bonne atente.
Dont ceste Dame, où fierté maint,
Doit on par droit folle nommer,

qui

Qui maintient qu'en amours remaint;
Par dessus qui tant renommer
On doit, pour ce qu'il a fait amer:
Et se bien le congnoissoit,
Iamais ne le feroit blasmer.
Mais pas ne cuide qu'amours soit.
Car losengier, cruel, & fort,
Doulx à mentir, & aspre en euure
L'appelle, & se vange à effort
De tous ceulx qui cuident que euure
Par eulx son secret & desqueuure:
Et ses motz tesmoingnent assez,
Que son cueur trop plus queuure,
Et en faulx cuider entassez.
Amours est en luy tout parfait,
Attempé, doulx, & voir disant:
Car par parolle ne par fait
N'est aux vrais amoureux nuisant.
Mais de ce qui est deduisant
A son seruant il en despart
De franche voulenté plaisant,
Et se tient tousdiz de sa part.
Et s'elle eust amour congneu,
quant l'amant faisoit sa priere,
Et le grant bien de lui sceu,
Monstrée ne se fust si fiere.
Maiz comme la Lune lumiere
Ne peut que du Soleil auoir,
Femme n'est de grace aulmonniere,
Et d'amours ne congnoissoit le voir.
Et pourtant ceste femme cy
Ne doit estre femme nommee;
Car pas n'a son cueur enrichy
D'umble douceur la renommée.
Pourquoy du tout est surnommée,
Quant Dame en l'appelle en amours:
Mais doit estre femme femmée,
Cruelle, & plaine de faulx tours.
Encores ceste fiere femme,

Plaine de malice & rudesse,
Et qui doit estre dite infame
A l'amant, où doit estre largesse,
Disoit que c'estoit grant saigesse
De soy remettre à bien amer,
Afin qu'en passant sa ieunesse
On ne muse à viure en amer.
Mais elle mesme fut villaine,
Et vint d'vng mauluais estomac,
Quant de sa bouche d'orgueil plaine
Fist issir de reffuz tel dart,
Qu'abatuz s'en trouua ou lac
De la mort ly amans prudens:
Et en dit, qu'il ne peut du sac
Issir, que ce qui est dedens.
Et son sac estoit tousdiz plains
De rudes paroll' rigoureux,
Pour contredire les durs plains
De son vray seruant doloreux:
Qui tres-tant melencolieux
Estoit, par la plaisance fole
De son legier cuer amoureux,
Duquel mal cueur nul ne s'afole.
L'amant n'auoit pas cueur legier,
Ne garny de folle plaisance,
Quant son viuant ne veult changier
Ceste Dame, où fut sa fiance:
Qui pour sa grande deceuance
Luy monstry semblant d'amour lie:
Pour luy feist amours acointance
A mortelle melencolie.
Et pour luy doublement desplaire
Disoit qu'à tous, sinon à luy,
Vouloit ioyeusement complaire,
Afin de l'escheuer d'ennuy:
Pource qu'amours est auiourd'huy
Petit saige, & croit de legier,
Et qu'il prent bien souuent d'autruy
Chose, dont peu se peult aidier

Amour ne pouoit deshonneur,
De faire à l'amant bonne chiere,
Comme aux autres, puis qu'en honneur
L'amoit: mais la faulse sorciere
Dechoute, se tenoit trop chiere
Contre l'amant, qui pour tel pris
Qu'autre en auoit, sans ranchiere,
Deuoit d'elle auoir grace & pris.

Car amours, que pou saige appelle,
Veult que les bons ayent ses biens,
Et iamaiz il ne les rappelle,
Tant est saige: & contre les siens,
Vraiz seruiteurs cotidians,
Ne veult croire aucun faulx rapport,
Et aussi ne prent d'autruy riens:
Car tous biens on trouue à son port.

Et de muse * on n'attendoit note
Le feist iusques en fin muser,
Et plus musoit, tant plus en sote
Pensée estoit pour soy vser.
Car luy, qui ne sçauroit ruser,
Ne visoit qu'à loyalle emprise,
Et à ceste femme abuser
Auoit sa voulenté comprise.

Car Faulx-semblant le cabuseur
Fist la muse desordonnée,
Et par Bel-acueil l'abuseur
Fut au vray amoureux donnée;
Et tellement fut ordonnée,
Que tant plus en musoit, & moins
Estoit mercy abandonnée
A le receuoir en ses mains.

En outre à l'amant contoit
Pour plus multiplier ses deuz,
Qu'en long desconfort tormentoit
Son cueur, qui à par soy pour deux
Se troubloit, & que l'amoureux
Le jeu d'attente prendre doit,
S'il ne se monstre scienteux

De son double point faire adroit.
Iamais n'eust fait adroit son point
L'amant: car ceste femme adez
Le faisoit jouer mal à point,
Pource qu'elle changeoit les dez.
Aussi, Amours, vous commandez
Qu'en vous seruant deux cuers se tiengnent
Tout vng: car point vous n'entendez,
Qu'en double voulenté se tiengnent.
Et elle faisoit à tous tours
Son point double, & c'estoit par l'art
De ses malicieux atouts,
Soy gardant de gecter azart.
Et l'amant qu'elle fist musart
Loyaulment de voz dez jouoit,
Sans les changier tempre ne tart,
Ne son point en riens ne muoit.
Et puis dit, que tous amoureux
Sont gouliars où temps qui court,
Et que le plus secret d'iceux
Veut bien qu'on die à la Court,
Qu'aucune il en tienne court,
Dont pour certain qu'omme* dit à Dame,
A verité dire sourcourt,
Et ne doit estre creulx d'ame.
Dieu a fait auec nature
L'omme tant discret, noble, & sage,
Que sur toute autre creature
C'est le plus parfait ce bien saige,
Duquel le femenin image
Est issue pour sa noblesse:
Pourquoy femme luy doit hommage,
Et garder que s'onneur ne blesse.
Et ceste femme tres-depite
Le veult du tout deshonnorer.
C'est raison qu'on ne la respite
A mourir, pour mieulx honnorer
Non d'omme, que vituperer
Veult publiquement, & jugier

De tout ſon viuant demourer
Vn gouliart,& menſongier.
Et auſſi qu'amours fol renomme.
Cruel, loſengier,& menteur,
Et que le franc amoureux nomme,
Qui eſtoit ſon vray ſeruiteur.
A part ſon regard barateur
Fait deceuablement murdrir,
Lequel oncques ne fut venteur
Pour d'elle le nom amaindrir.
Pourquoy, Amours, conclure vueil
Auec Eſpoir vo procureur,
Que ceſte femme ſoit en dueil
Encloſe,& par paine & douleur
Gardee en treſ-griefue langueur,
Et qu'auecques ce ſoit gardée
De nom de Dame, qui d'onneur
Doit eſtre nourrie,& gardée.
Car ſi bel nom ne luy affiert,
Veuës les cauſes que i'ay dites,
Et que de ſa langue à tort fiert
D'amours les vertus & merites.
Et ſe faire veult contredites
Sur ce nous le voulons prouuer
A ſouffiſance, ſans redites,
Pour d'amours le droit eſprouuer.
Lors Franc-Vouloir le Preſident
Diſt à la femme, Ouy auez
Tout ce que Deſir le prudent
A dit contre vous. Pour ce veez,
Que voz ſaluations trouuez.
Le cas requiert pugnition.
Et ſ'excuſer ne vous ſçauez,
Iugier faut la correction.
Et celle conſeil demanda
Pour reſpondre ad ce qu'on diſoit.
Adonc Franc-Vouloir commanda
Qu'el euſt conſeil, mais nul n'oſoit
Eſtre pour elle,& ſ'excuſoit

Vn chacun, pour ce que d'amours,
Et de l'amant trop mesdisoit,
Dont Espoir faisoit ses clamours.
Quant la femme vit l'apparence,
Que conseil n'auroit clerc ne lay,
Estat demanda par absence
De conseil pour auoir delay.
On luy octroya: lors m'allay
Esueiller, & puis à par faire
La balade me trauaillay,
Pour mon deuoir vers amours faire.
Et quant faite fut la balade,
Mon chemin prist à aller veoir
Sur toutes autres la plus sade
En beauté, honneur, & sçauoir.
Et luy suppliay moult qu'auoir
Voulsist ma balade en sa grace,
Moy pardonnant, se bien deuoir
Ne faisoit à louer sa face.
Apres ie luy feiz vray recort
Du songe qu'auoye songé,
Requerant que son cueur d'accord
Ne fust, que i'eusse tel congié,
Ne mon soulas en dueil changé,
Comme eut l'amant, qui droit mena
Son cueur, qui de mort fut chargé
Par celle, où point de mercy n'a.

LE REGIME DE FORTVNE,
En sept Balades.

LA I. BALADE.

Cette piece, & les deux suiuantes ne sont point au Ms. duquel nous nous sommes aydez en la presente edition

ENsuit vng traicté petit
De Fortune, qui eslieue
Les gens à son appetit,
Et de ses grans dons les fieue,
Et est la chose assez briefue
Sélon la disiunction,

Pour l'amour que à lire griefue
Trop longue narration.
Chose briefue fait prouffit,
Car plustost en la relieue,
Et c'est d'Oraces qui dit,
Que trop long parler eschiefue,
Et tant que feras eschiefue
En briefue conclusion,
Pour l'amour que à lire griefue
Trop longue n'arration.
Fortune ne dort en lict,
Et si ne fait paix ne trefue.
Elle donne aux vngz delict,
Et aux autres les yeulx creue.
Des maulx dequoy se soubzlieue
Ie baille courte leçon,
Pour l'amour que à lire griefue
Trop longue narration.
Oyez comment ie achieue
Brief l'intitulation,
Pour l'amour que à lire griefue
Trop longue narration.

LA II. BALADE.

Ie constance fais à tous assauoir,
Qui iusques cy ont au monde vescu,
Que chacun s'arme ou face son deuoir,
Pour resister de boucler & escu
Contre Fortune, en qui mains est vaincu
Ainsi qu'elle est coustumiere de faire:
Car pouoir a d'honneur faire & deffaire,
Et de richesse en poureté muer,
Preigne qui veult à ses faictz exemplaire,
Telz sont les ieux dont elle scet iouer.
Gloire & honneur, renommee & auoir,
Ce sont ses biens: car à elle sont deu:
quant il luy plaist elle les peult rauoir,
A mains les a donnez & retollu
Par sa roe, qui ses faictz a tout leu

Des biens mondains fait ce qu'elle veult faire:
Aux vngz donne aise, aux autres peine haire:
Aux vngz honneur sans le diminuer,
Aux autres honte à qui en doye desplaire.
Telz sont les ieux dont elle scet iouer.

Les plus grans fait trebuscher & cheoir,
Et ceulx qui sont de petit lieu venu
Aucunesfois és haulx sieges asseoir,
Puis tout à coup, dont ilz sont esperdu,
Sans dire qui n'a gaigné ne perdu,
Cheoir les fait aussi bas qu'emmy Loire,
Et aussi tost vng Roy qu'vng populaire.
Hue apres luy qui y vouldra huer,
D'elle n'aura iamais autre salaire.
Telz sont les ieuz dont elle scet iouer.

Fortune est fiel auec electuaire,
Doulce à la fin, & puis plaine d'amer,
Amie aux vngs, aux autres aduersaire.
Telz sont les ieux dont elle scet iouer.

LA III. BALADE.

Les biens mondains, les honneurs, & les gloires
Qu'on aime tant, desire, prise, & loue,
Ne sont qu'abus & choses transitoires,
Plustost passans que le vol d'vne aloue.
Fortune en tient le compte en son escroue,
Et les depart à l'vng plus, l'autre moins
Et puis leur tolt & oste hors des mains.
Et pource dy, & sur cela me fonde,
A tous propos, que de soir & de mains
Ce n'est que vent de la gloire du monde.

Fortune donc assiet en haulx pretoires,
Et les eslieue au plus hault de sa roe,
Tous ceulx qui ont honneurs & territoires,
Et puis les fiert de sa paulme en la ioe,
Et du sommet les abat en la boe,
Parquoy ilz sont de pouretè attains.
Dont quant on est de ses sieges haultains
Mis en la chartre, ou pouretè redonde,

A iugemens faire vrais & certains.
Ce n'est que vent de la gloire du monde.
Trop bien appert par anciens histoires,
Que les escriptz desueloppe & desnoe,
Qui donne assez triumphes & victoires,
A qui luy plaist, ains que le pas leur cloe:
Mais en la fin leur appointe autelz bains,
Qu'elle iadis appoincta à gens maintz.
Pourtant est fol qui se plonge en son onde,
Car par ses faiz mal seurs & incertains,
Ce n'est que vent de la gloire du monde,
Fortune a biens muables & soubdains,
Et plus escorche d'assez qu'elle ne tonde.
Prise qui veult biens & honneurs mondains,
Ce n'est que vent de la gloire du monde.

LA IIII. BALADE.

Sur lac de dueil, sur riuiere ennuieuse,
Plaine de cris, de regretz, & de clains,
Sur pesant sourse & melencolieuse,
Plaine de plours, de souspirs, & de plains:
Sur grans estangz d'amertume tous plains,
Et de douleur sur abisme parfonde,
Fortune là sa maison tousiours fonde
A l'vng des lez de roche espouentable,
Et en pendant, affin que plustost fonde,
En demonstrant qu'elle n'est pas estable.
D'vne part clere, & d'autre tenebreuse
Est la maison aux douloureux meschans,
D'vne part riche & d'autre souffreteuse:
C'est du costé où les champs sont prochains,
Et d'autre part a assez fruictz & grains.
Là siet fortune où tout en air habonde,
D'vne part noire, & de l'autre elle est blonde:
D'vne part ferme, & d'autre tresbuchable,
Muette, sourde, aueugle, & sans faconde
En demonstrant qu'elle n'est pas estable.
Et là endroit par sa dextre orgueilleuse,
Qui retenir ne veult brides ne frains,

En sa maison doubtable & perilleuse
Sont les meschiefz tous mouffez & emprains,
Dont les delictz sont rompuz & enfrains,
Et les honneurs & gloire de ce monde.
Car par le tour de sa grand roe ronde
Fait à la fois d'vng palais vne estable,
Et aussi tost que le vol d'vne aronde,
En demonstrant qu'elle n'est pas estable.
Que voulez vous que ie die & responde?
Se fortune est vne fois delectable,
Elle sera amere à la seconde,
En demonstrant qu'elle n'est pas estable.

La v. Balade.

Comme printemps de belle flours aorne
La terre,& fait le beau bois reuerdir,
Fortune fait par sa roue,qui tourne,
De richesse reluire & resplendir
Ceulx qu'elle veult aflater & blandir:
Et quant ilz sont par degrez & espace
Si hault montez que iamais on les passe,
Luit dessus eulx,& tourne autre richesse
Ce bien qu'ilz ont attrapé en leur nasse.
A vng hazart tout se change & se cesse.
Le beau soleil s'en va quant il adiourne
Tout droit son cours autant qu'il peult luisir:
Mais fortune tousiours tourne & destourne:
Sans nul repos & sans faire loisir,
Et du tout prent esbanoy & plaisir
A transmuer choses haultes & basses,
Et pource fait entendz tu,qui amasses,
Apprens les tours de la vieille deesse:
Car quant on a d'or acquesté grans masses,
A vng hasart tout se change & se cesse.
Moult de chemin va que nul ne retourne,
Et quant on voit le bien à soy venir,
On s'esiouyst,on se vest,on s'atourne,
Pour pensement,sans rien souuenir
Du preterit & du temps aduenir:

Et mangeut on à coup les souppes grasses,
Et tant qu'il dure, & qu'on y est en graces,
On a bon temps, & vit on en liesse:
Mais par fortune à ses faulces fallaces
A vng hasart tout se change & se cesse.

La vi. Balade.

O folz des folz, & les folz mortelz hommes,
Qui vous fiez tant és biens de fortune
En celle terre és pays où nous sommes,
Y auez vous de chose propre aucune?
Vous n'y auez chose vostre nes-vne,
Fors les beaulx dons de grace & de nature.
Se fortune donc par cas d'auenture
Vous toult les biens que vostre vous tenez,
Tort ne vous fait, ainçois vous fait droicture,
Car vous n'auiez riens quant vous fustes nez.
Ne laissez plus le dormir à grans sommes
En vostre lict par nuict obscure & brune,
Pour acquester richesses à grans sommes
Ne conuoitez chose dessoubz la Lune,
Ne de Paris iusques à Pampelune,
Fors ce qui fault sans plus à creature,
Pour recouurer sa simple nourriture.
Souffise vous d'estre bien renommez.
Et d'emporter bon loz en sepulture:
Car vous n'auiez riens quant vous fustes nez.
Les ioyeulx fruictz des arbres, & les pommes,
Au temps que fut toute chose commune,
Le beau miel, les glandes, & les gommes,
Souffisoient bien à chascun & chascune:
Et pource fut sans noise & sans rancune.
Soyez contens des chaulx & des froidures,
Et me prenez fortune doulce & seure,
Pour voz pertes griefue dueil en menez,
Fors à raison, à point, & à mesure.
Car vous n'auiez riens quant vous fustes nez
Se fortune vous fait aucune iniure,
C'est de son droit, ia ne l'en reprenez,

Et perdissiez iusques à la vesture,
Car vous n'auiez riens quant vous fustes nez.

LA VII. BALADE.

Fortune sert les gens de faulx sophisme,
Et ne les fait au monde qu'abuser:
Et pour ce fault contre ce vng regime,
Sans soy d'elle trop plaindre ne louer,
Et bien & mal egalement peser
Tout à vng poix & à vne balance,
Et d'vng semblant & d'vne contenance
Estre tousiours: car ie iure en creant
D'estre en ce point, & de telle ordonnance.
C'est le regime à fortune afferant.

Ne pour perte, que dueil tousiours reprime,
Il ne se fault courcer ne arguer,
Soit à Midy, ou à heure de Prime:
Mais à vng coup trestout raualuer
Le mol, le dur, & l'espés, & le cler,
Le doulx, le seur, le bon heur, la meschance.
Si ne se fault du rebours de sa chance
Pas esbahir, ne s'aller effrayant:
Ne plus du mal que du bien par semblance,
C'est le regime à fortune afferant.

Car lamenter n'y vault vne minime,
Combien qu'on n'ait à souffrir n'à porter,
Ne soy noyer dedans parfonde abisme,
Ne peult ayder, ne fort nuire & greuer.
Pour ce se fault à haste releuer
Cil qui est cheu, & monstrer sa puissance,
Laisser le dueil & prendre sa plaisance,
Et cueillir cueur sans estre recreant,
Et soy armer des armes de constance.
C'est le regime à fortune afferant.

Qui veult dancer de fortune la dance,
Il doit des biens, que l'on va octroyant,
Autant priser le pou que l'abondance.
C'est le regime à fortune afferant.

Estudiez ce Regime

Hommes de fortune attains,
Aussi bien qu'vng syllogisme
Estudiez ce Regime
Vne fois en la decime,
Pour en estre plus certains,
Estudiez ce Regime,
Hommes de fortune ataintz.

LA BALADE DE FOVGIERES, Que les Anglois anciens ennemis de France prindrent pendant & durant les tresues comme pariures.

ANglois, Anglois chastiez vous,
De l'vng promettre & l'autre faire,
Qui la treue auez comme foulz
Rompue pour Fougieres forfaire.
Mais Dauid pria Dieu deffaire
Ceulx qui veulent guerre & non paix.
L'on doit iuger selon les faictz.
Il n'est point de plus iuste loy,
Que quant aucuns, se Dieu me gard,
Qui ont vsé de male foy,
Sont puniz par leur mauuais art.
Vous auez gecté vn hasart,
Dont vostre bouche est deperie.
Aux trompeurs vient la tromperie.
Mieulx vous fust auoir attendu
Que la treue eust esté passee,
Que Fougieres cueilly tendu,
Auoir vostre foy cassee
Pour richesse auoir amassee,
Dont est reproche sur vous maint.
Qui trop embrasse peu estrainr.
Quant ceulx partirent de Rouen,
Qu'enuoyastes à l'entreprinse,
Vous ne cuidiez pas mesouen
En souffrir ne marque ne prinse:

Et puis les auez par faintise
Desaduouez tout en appert.
Mal se musse à qui le cul pert.
S'autres gens que vous fait l'auoient,
Chascun s'en deuroit esbahir:
Mais ceulx qui coustumiers vous voyent
D'essayer à chascun trahir
Sont prouoquez à vous hair,
Et prier Dieu qu'il vous punisse.
Sapience si vaine malice.
Les François, n'autres leurs voisins,
Ne font point telles mirlificques,
Ne font mesmes les Sarrazins
Contre leurs sermens auctentiques.
Et pource les gens heretiques
Reduitz si portent deux fanons.
Trahistres & faulx sont mauuais noms.
A Dieu & aux gens detestable
Est menterie & trahison.
Pource n'est point mis à la table
Des preux l'image de Iason,
Qui pour emporter la toison
De Colcos se veult pariurer.
Larrecin ne se peult celer.
On dit souuent que trop grant aise
Si est trop fort à endurer.
Et pource auant que ie me taise
Vueil-ie contre vous murmurer.
Tousiours vous voulez foruoyer,
Faisant ce qu'oncques preux ne fist,
Tant grate chieure que mal gist.
Quant la treue à vostre requeste
Fut octroyee & confermee,
Vous en faisiez de paix la feste,
Pour cuider rompre vostre armee.
Vous eustes tres-malle pensee.
Fougieres auez prinse en tourne,
Il n'est chance qui ne retourne.
En rompant la commune treue,

Sur vostre fiance & enseigne,
L'Arragonnois a prins la feue
Au chastel du Duc de Bretaigne.
Flocquet la requeult & regaigne
Comme son seruant & amy.
Encontre vng faulx vng & demy.

Tant comme les Cartagiens
Eurent sur Romains auantage,
Contre le conseil & les siens
Du vieulx Hamon conseiller sage,
Ilz reffuserent par oultrage
Paix, qu'ilz ne peurent recouurer.
Quant temps en est on doit ouurer.

Charles nostre bon Roy François
N'a point fait faire telz assaulx,
Non a pas son nepueu François
De Bretaigne, ne ses vassaulx:
Fors iusques à tant que voz maulx
Chastié a auec ses gens.
Bon chien se deffend de ses dens.

Trop plus vous nuit le Pont de l'Arche,
Que ne vous peult ayder Fougieres:
Car il est pres de vostre marche
De Rouen, & sur les riuieres,
Et si est prés de noz frontieres,
Qui est vng point qui vous deçoit.
Fol ne croit tant que il reçoit.

Vous l'assiegeriez voulentiers,
Et si alumissiez voz cierges,
Si n'eussiez paour qu'endementiers
Aucuns vous chantassent des Vierges,
Ou que l'en vous donnast des verges,
Comme à gens mauldítz & haiz.
Traistres doiuent estre trahiz.

Iamais homme sage ne simple
Point ne doit passer vng contract,
S'il ne veult estre d'vne guimple
Affublé par vostre barat.
Qui s'en cuide issir sans debat,

Pour certain il eſt bien ienin.
En la queue giſt le venin.
D'autres gens que vous ſont en gloire
Pour leurs vertus d'vng temps allez,
Comme il appert en maint hiſtoire,
Qui depuis ſont fort rauallez.
Vous doncques qui ainſi allez
Contre vertus, gardez ſe heurt:
Tel cuyde viure qui ſe meurt.
Agamenon le Capitaine
Des Grecz, qui prindrent la grant Troye,
Quant il reuint à ſon demaine
De grace comme droit l'octroye
N'eut pas à ſa femme la ioye
D'vne nuit ſans eſtre tué.
Grant orgueil eſt tantoſt mué.
Quant Hannibal Roy de Cartage
Eut ſubiugué moult de Romains,
Fortune qui eſt variable
Le remena de plus au moins.
D'vng couſteau portant à ſes mains
Pour tant ſe tua par ſa couppe.
Meurtre requiert d'autel pain ſouppe.
Penſez vous que Dieu touſiours ſeuffre
Voz iniquitez & iniures,
Sans vous punir quant le cas ſeuffre,
Comme ces autres creatures?
Pas n'auez les teſtes plus dures
Que les Bretons, la mercy Dieu.
Vieilles debtes viennent en lieu.
Si vous conſeille de bonne heure
De Normandie departir,
Et ſans plus y faire demeure
De voz meffaiz vous repentir.
Car i'oſe dire ſans mentir,
Que Dieu hait toute iniquité.
A la parfin vainc verité.
De Cartage en ayez memoire,
Et de Troys la punition,

que leur

Que leur oultrage & vaine gloire
Fit tourner à destruction.
De France en paix la nation
Laissez, sans plus vous y bouter.
La fin de guerre est à doubter.

AVTRE BALADE.

HOmmes failliz, despourueuz de raison,
Desnaturez, & hors de congnoissance,
Desmis de sens, combles de desraison,
Folz abusez, plains de descongnoissance:
Qui procurez contre vostre naissance,
Vous soubzmettant à detestable mort
Par lascheté, las! que ne vous remort
L'orribleté qui à honte vous maine?
Voyez comment maint ieune homs en est mort,
Par offenser & prendre autruy demaine.

Chascun en soy voye sa mesprison.
Ne nous vengeons, prenons en pacience,
Nous congnoissons que ce monde est prison
Aux vertueux, franche d'impacience.
Batre, touiller, pour ce n'est pas science,
Tollir, rauir, piller, meurtrir à tort.
De Dieu ne chault, trop verité se dort,
Qui en telz faictz sa ieunesse demaine,
Dont à la fin ses poingz doloreux tort,
Par offenser & prendre autruy demaine.

Que vault piper, flater en trahison,
Quester, mentir, affermer sans fiance,
Forcer, tromper, artifier poison,
Viure en peché, dormir en deffiance
De son prochain, sans auoir confiance.
Pource conclus, de bien faisons effort,
Reprenons cueur, ayons en Dieu confort.
Nous n'auons iour certain en la sepmaine,
De noz maulx ont noz parens le ressort,
Par offencer & prendre autruy demaine.

Viuons en paix, exterminons discord,
Ieunes & vieulx soyons tous d'vng accord.

La loy le veult, l'Apostre le ramaine
Licitement en l'Epistre Romaine.
Ordre nous fault, estat, ou aucun port.
Notons ces pointz, ne laissons le vray poi
Par offencer & prendre autruy demaine.

L'HOSPITAL D'AMOVRS.

Quelques vns tiennent que ceste piece n'est pas d'Alain Chartier, & ne se trouue point nō plus au Ms.

ASsez ioyeux, sans estre trop,
En la conduicte de desir,
Le iour de l'an souruint à cop
En l'assemblee de plaisir:
Où ie vy à mon beau loisir
Le tresor d'honneur desployer,
Comme en vng passe de plaisir
En vn lieu à temps employer.

Ce noble lieu estoit fourny
De tout, fors de mal & de dueil,
L'assemblement estoit ouy:
Chascun y sembloit à son vueil.
G'y fuz plus lié que ne sueil:
Car i'y vy d'honneur la montioye,
Qui est rabat de tout orgueil,
Oncques mon viuant n'euz telle ioye.

Illec estoit le droit tresor
De Dames & de Damoiselles,
Riens n'y failloit de bout encor,
Tant estoit plain d'hommes & d'elles.
Là veoit on dances nouuelles,
Gracieuses sans eulx vanter,
Et y auoit on Dieu scet quelles
La douce noise de schanter.

Là fus des Dames bien vengié,
Et comme se ie le voulsisse,
Me requerant par amitié,
Qu'vne chanson dire voulsisse:
De quoy voulentiers l'escondisse,
S'excusance peult estre belle.
Mais il conuint que i'obeisse,

Si en dis vne telle quelle.
Et quant i'euz chanté, tout failly,
Et se tira chascun à part:
Si me tiray or vers celuy
A qui i'estoye tout sans part.
Quant ie fuz venu celle part,
Ie la saluay moy clinant,
Elle respondit, Dieu vous gart,
Bien tost sans faire nul semblant.
Seul à part m'assis empres elle,
Sans dire rien: car ie craigny.
Mais ma doleur aspre & cruelle
Apres crainte me fit hardy.
Et quant ie me fuz enhardy,
Ie luy dis en quel point ie fuz.
Sur quoy elle me respondy
En petit de motz grant refuz.
Finablement tant la requis,
Que de m'ouir plus se lassa.
Grant peine y euz, & peu conquis:
Car tousiours vers moy s'excusa,
Et tant qu'en fin me reffusa:
Et ie n'y euz plus d'esperance.
Ma parolle en vain se vsa,
Et me partis sans allegeance.
Ainsi partis d'elle en plourant,
En grant dueil qui me conduisoit,
Quittant à Dieu le demourant
De vie, qui tant m'ennuyoit.
La mort maulgré moy me fuioit,
qui me faisoit d'elle deliure,
Et ma voulenté la suyuoit
qui mieulx aimoit mourir que viure,
En ce seul vouloir de mourir
Passoye toute la nuitie,
Riens ne me pouoit secourir.
En pensant à celle partie
Entray en vne fantasie,
Et en imagination,

Où i'oubliay melencolie,
Entrant en vne vision.
Ceste fantasie nouuelle
Me faisoit songer en veillant,
Qui est chose desnaturelle.
Mais tout ce me aduint non obstant,
Et me fut en ce point semblant,
Qu'en vng grant chemin ie tournoye,
Qui estoit le plus desplaisant
Que iamais homme viuant voye.
Ce chemin estoit espineux,
Et plain de groseilliers sans fin.
Oncques si grant desplaisir n'eux,
Et enduray tant de hutin,
Issir n'en peuz tout le matin.
Iamais n'iray plus, g'y renonce.
Car on appelle ce chemin
En François, Trop dure responce.
En ce chemin vng peu auant,
En l'abisme d'vne vallee,
Trouuay vng desert long & grant
Comme vne place desolee,
Car terre y estoit desmeslee
Toute de lermes & de plours,
De tous maulx y auoit meslee,
C'estoit Montioye de doulours.
En celuy desert n'auoit arbre,
Qui de gens pendus ne fust plains:
Hommes & femmes frois com marbre,
Qui se pendirent à leurs mains.
Vne Dame vy que trop plains,
Ce fut Philix, qui se pendit
Pour Demophon, qui valut moins,
Pource que sa foy luy mentit.
Soubz ces arbres de desconfort
Auoit fleuues, puys & fossez,
Plains de gens noyez iusqu'au bort.
Entre les aultres trespassez
Y vy, dont i'euz de dueil assez,

Leander & Hero s'amie,
Qui oncques ne fussent lassez
D'estre loyaulx iour de leur vie,
La fontaine estoit là entour,
Où Narcisus son vmbre aima,
Amour s'en vengea de beau tour,
Quant de tel rage l'enflamma:
Ce fut pour ce qu'il refusa
Equo,qui mercy luy crioit.
Trop fit pour luy à ce coup là.
Grant Dame estoit,& le prioit.
D'aultre costé veiz les espees
Enrouillees de sang humain,
Dont les vies furent ostees
A ceulx,qui de leur propre main
S'occirent.Celle y veiz à plain,
Dequoy Piramus & Thisbee
Moururent de tristesse plain,
Par douloureuse destinee.
D'aultre part auoit vng grant feu
Faict de gens ars en lieu de busche:
La cendre de Dido y feu,
Et maint aultre firent l'embusche.
Qui soy veult ardoir,là se musche.
En ce desert n'a frain ne bride.
Douleur y est,qui les gens busche
Pour d'eulx mesmes estre homicide.
Ce desert estoit hors de termes
De droict,& contraire à nature.
Là ne pleut que pluye de lermes,
Là ne peut viure creature:
Vent de souspirs y court & dure,
Zephirus en est forbannis.
Là tonne & espart sans mesure
Hideux tonnoirres de haulx cris.
Quant i'euz tout veu à mon pouoir,
Lors me dist mon intelligence,
Que c'est vng lieu de desespoir,
Où ne queult riens que pestilence:

Là fine dueil,où qui commence.
Si prins voulenté d'y aller,
Quant esperance & sapience
Se vindrent dedans moy bouter.
Inuisiblement comme espritz,
Ces deux se bouterent en my,
Dont fuz à ce coup si espris,
Que ce vil desert en hay.
Tout aussi tost ie fuz rauy,
Et emporté plus que le cours,
Iusques à vng sainct lieu que oy,
Appellé l'Hospital d'amours.
Fondé estoit cest Hospital
Sur vne roche de rubis,
Cloz de murs par hault de cristal,
Et par embaz de marbre biz,
Et en maniere d'vne viz
Y auoit vne haye espesse,
En quoy ie sçay bien que ie viz
De toutes fleurs oultre largesse.
Quant ie fuz mis deuant la porte,
Tantost m'apparut Bel-accueil,
Qui les clefz de l'Hospital porte,
Qui me fit gracieux recueil:
Ayant grant pitié de mon dueil
Me mena iusque à l'Enfermiere
Courtoisie,qui d'vng doulx vueil
Me fit,dont elle est coustumiere.
Treize hospitaliers y a,
Dont Prieuse est Dame Pitié.
Loyaulté apres elle va,
Puis Simplesse,& puis Verité,
Congnoissance,& Humilité,
Richesse,Largesse, Maniere,
Ieunesse,Liesse,Beaulté,
Et Courtoisie l'Enfermiere.
Les trois Conseillers sont Honneur,
Entendement,& Souuenir.
Doulx parler est le procureur,

Pour leur affaire fouftenir.
Regard,& humble maintenir
Seruent Pitié matin & foir:
Et pour les malades guerir,
Le vray medecin eft Efpoir.
Le droit office à Courtoifie
Eft les malades receuoir.
Lors que ma maniere eut choifie,
Me dift,en monftrant bon deuoir:
Que ie luy feiffe or affauoir
Ma douleur (ce fut fa demande)
Pour moy faire tel lict auoir,
Que ma maladie demande.
Lors tant malade que Dieu fcet,
Luy dis tel douleur que fentoye,
Et que des fois par plus de fept,
Puis que premier amant i'eftoye,
Mercy d'amours requis auoye
A celle qui fien me veoit,
En qui trouuer ie ne pouoye
Le remede qu'il y cheoit.
Et luy dis comment au derrain
Refuz mon efpoir aboly,
Et monftra cueur plus dur qu'arain,
Quant ma douleur ne l'amoly.
Mon cueur auoit, & a o ly,
Qui n'a mais efpoir de nul bien:
Oncques depuis ne luy tolly,
Ne veulx tollir,car il eft fien.
Mon cueur eft fien,elle le garde.
Mais quant i'ay bien penfé au fort,
Elle en fait bien petite garde:
Car pour luy faire aulcun confort,
L'a tout donné à defconfort,
Et l'abandonne à tel dangier,
Qu'il ne defire que la mort
Pour fa maladie allegier.
Quant Courtoifie a entendu
Le mal,dont fi fort me douloye,

Elle n'a gueres attendu,
Que vers sa salle me conuoye
Par vne gracieuse voye,
Où a mainte fleur gracieuse,
Si veiz ainsi que ie passoye
L'hostel de Pitié la Prieuse.
Apres nous veinsmes en la salle,
Où a des malades grant tas.
Plus belle n'a iusqu'en Thesalle:
Car elle est par tout hault & bas
Tendue de moult riches draps
Ouurez d'amoureuses histoires,
Où fais estoient là par compas
Tous vrais amans dont ont histoires,
Le pauement estoit semé
De toutes fleurs qu'on peult penser,
Et si estoient encourtiné
Les lictz des draps de bien celer:
Entendement le fit ouurer,
Et sont fais les lictz de repos,
Et les linceulx de doux penser,
Qu'Amours fist faire à ce propos.
Au bout de ceste salle estoit
La tresglorieuse Chapelle,
En quoy le seruice on chantoit,
Qui oultre mesure estoit belle.
Pour descrire la façon d'elle
Me fauldroit vng long iour d'Esté:
Elle est bien digne qu'on l'appelle
La plus belle qui ait esté.
Là dedans auoit vn autel
Aorné comment il failloit:
Iamais homme ne verra tel.
Deux images dessus auoit,
L'vne estoit Venus qui tenoit
En sa main, dont i'ay bien memoire,
Vng brandon de feu, qui estoit
Plus ardant que feu de tonnoirre.
La Dame auoit vng diadisme,

Là où

Là où estoit escript son nom.
De clarté n'y a pas la disme
Le soleil qui a grant renom:
Car là n'y a clarté, sinon
Celle qui s'espart de ses rés,
N'est oriflambe ne panon,
Qui tant soit clere à cent fois prés.

En son geron tenoit son filz,
Qui se deuisoit d'vne darde,
Dont les fors en sont desconfitz,
Et conquis sans y prendre garde.
Nulluy en faueur ne regarde,
Grans & petis luy sont tout vn:
Nul n'a contre luy sauuegarde,
Son pouoir est par tout commun.

De ceste Chappelle autentique
Estoit Chantre Dame Liesse,
Qui sçauoit tout l'art de musique:
C'estoit de chanter la Deesse.
Conscience estoit la Prestresse,
Qui celebroit celle iournee
L'office, la feste, & la Messe
De Piramus & de Tisbee.

Quant ie fuz droit deuant ce Temple,
Où Amours a fait maint miracle,
Ie prins à Courtoisie exemple:
Car en voyant le tabernacle,
M'enclinay tout bas vers l'oracle,
Et baisay le planchier de plastre.
Puis vins à vng autre habitacle
Tout fondé sur pilliers d'albastre.

Illec trouuay vng beau lict fait,
Où Courtoisie me coucha:
Et quant elle eut de moy parfaict,
Espoir le medecin hucha,
Qui tantost vers moy s'adrecha,
Et sentit mon poux droicte voye,
Et puis sans faillir me noncha
Prestement quel douleur i'auoye.

Ton cueur bruit,tout eſt en chaleur,
Et és en fieure continue:
Mais pour adoulcir ta douleur,
Qui gueres ne ſe diminue:
Te donray à ma reuenue
Vng bruuage de tel racine,
Que ſe ta douleur ne remue,
Iamais ne croy en medecine.
Lors ſe depart,& ie remains.
Quant il eut fait il retourna,
L'empole tenoit en ſes mains,
En quoy buurage ſi bon a:
Grace en ait il,il m'en donna
Vng bon trait au pot ſans verſer,
Et depuis il le me nomma
Eaue de gratieux penſer.
I'en fuz vng peu mieulx diſpoſé
Quant i'euz beu de l'eau precieuſe.
Si dormy. quant i'euz repoſé,
Vint vers moy Pitié la Prieuſe,
Comme de mon mal ennuieuſe,
Et me conforta doulcement,
Et de ſa voix delicieuſe
Ve diſt.à mon commandement.
Quant i'ouys ſon doulx habandon,
Qui ma douleur feiſt appaiſer,
Ie m'en hardy:car vng grant don
Luy requis pour mon cueur aiſier.
Ce ne fut point fleur de fraſier,
Car de telz fleurs ne me chaloit:
C'eſtoit ſans plus vng franc baiſier,
Qui à ma fieure moult valoit.
Quant Pitié parler m'eut ouy,
Et qu'vng frang baiſier requeroye,
Elle diſt doulcement, Ouy,
Voire pluſieurs ſe ie pouoye,
Combien au fort, ſe ie vouloye
Vous en auriez malgré Dangier.
Mais trop enuis luy meſferoye,

Car amours l'a fait iardinier.
Il vous donroit tout le surplus
Du iardin,rosiers & cyprés,
Auant qu'vng franc baisier sans plus:
C'est l'arbre qu'il garde si pres,
Il n'est de riens donner si pres,
Que soucies,c'est sa deuise,
Si la donne par mots exprés
A tous ceulx à qui se deuise.
Helas!di-ie,ma chiere Dame,
Pourquoy ne me faictes auoir
Vng seul franc baisier?par mon ame
I'en donne trestout mon auoir,
Faictes Dangier mon mal sçauoir,
Dictes luy que ie meurs apres,
Et par ma foy vous direz voir:
Car desia suis mort,ou peu prés.
Lors Pitié plourant se party
De la chambre,là où i'estoye.
Elle tenoit jà mon party,
Pour ce que verité disoye.
A Dangier alla droicte voye,
Sa requeste n'y fut pas vaine:
Car elle eut ce que ie vouloye,
Mais ce fut à,Dieu scét,quel paine.
Encores si le consentit,
Ce fut par signe seulement:
Car oncques mot ne respondit,
Où il accordast franchement.
Aller y conuint prestement
Tout si malade que i'estoye.
I'y mouruz pres soudainement,
Mais à Espoir me soustenoye.
Tant nous allasmes que nous veinsmes
Au iardin,où nature ouura,
Où Dames sans nombre nous veismes.
Celle y trouuay qui me naura,
Qui par Pitié me recouura.
Car ie luy prins vng franc baisier,

Qui de tout mal me deliura,
Et me rendit sain & entier.
Ie l'en merciay doulcement,
Et me partis à son congié,
Et par le doulx attouchement
Du franc baiser, dont i'ay touché,
Ie suis tellement alegé,
Qu'à grant paine se ie sçauoye,
Se i'auoye veu ou songé,
Ce que à mes yeulx veu i'auoye.
Quant ainsi me veiz en bon point,
Ie m'en allay à l'Hospital,
Pour aduiser de point en point
Les beaultez à mont & aual.
Si trouuay vng riche portal
Tout massonné de pierre entiere,
Qui est le chemin general
Par où on entre au cimitiere.
En ce cimitiere gisoient
Les vrais & loyaulx amoureux,
Leurs epitaphes deuisoient
Leurs noms. Si recongneuz entre eulx
Tristan le Cheualier trespreux,
Lequel mourut de desconfort,
Lancelot du Lac, & tous ceulx
Qui aymerent iusqu'à la mort.
Tant y en auoit, que le compte
Seroit trop long à tout sommer.
Maint Roy, maint Duc, aussi maint Conte
Y vy, que ie ne sçay nommer.
I'en vy de par delà la mer,
Cheualiers, Clercz, & Escuyers,
Et si viz, qu'on doit bien aymer,
Le Seneschal des Charretiers,
Nommé Iehan par son propre nom,
Qui moult fut loyal en son temps,
De vaillance moult grant renom,
A tout bien estoit consentans:
Son pareil ne fut puis cent ans,

Honneur fut en luy ennoblie,
Et valut mieulx en tout son temps,
que renommee qu'on publie.
Assez pres au bout d'vng sentier
Gisoit le corps d'vng tresparfait,
Saige, & loyal, Alain Chartier,
Qui en amours fit maint beau fait,
Et par qui fut sceu le meffait
De celle qui l'amant occy;
Qu'il appella quant il eut fait
La belle Dame sans mercy.
Entour sa tombe en lettre d'or
Estoit tout l'art de Rhetorique.
Oultre luy vers vng autre cor,
Soubz vne tombe assez publique,
Couchoit l'amant tresauctentique,
Qui mouroit sans le secours d'ame
Par le regret du basilique
Contre raison appellé Dame.
Apres passay vne poterne,
Où ie trouuay vng triste val:
Ie cuidois que ce fust l'enferme,
Car c'est vng abisme de mal.
Il n'est homme à pied n'à cheual,
qui en yssist iour de sa vie,
Illec veuy en general
Tous ceulx qu'amours excommunie.
C'est à maniere de faulx atre,
Et y gect-on les corps mauldis,
I'en y recongneuz plus de quatre.
Là sont espars noirs & pourris
Sur terre, sans estre enfouys,
Tous descouuers sont là geté,
A pluye & au vent sont soubmis
Par le peché de faulceté.
Là veiz-ie le corps de Iason,
Pource qu'il fut faulx à Medee.
Empres luy couchoit Demophon,
Et d'aultre part le faulx Enee,

Par qui Dido fut forcenee:
Et le dedaigneux Narcisus,
De qui Equo fut refusee,
Gisans à la terre tous nuz.
Entre les faulx pecheurs couchoit
Ladicte Dame qu'on a dit
Sans mercy, laquelle y estoit
Gectee comme par despit.
Elle auoit esté sans respit
Nouuellement noyee en plours,
Et la nommoit on par escript,
La cruelle femme en amours.
Illec Briseyda couchoit,
Qui foy mentit à Troillus,
Et tant briefuement en auoit
Qu'à grant peine y en pouoit plus.
Et quant ie les euz assez veuz,
Tantost ie me party de là,
Et n'euz esté gueres lassus,
Quant mon desir renouuella.
Desir embrasé comme feu,
Qui sa feste recommençoit,
Me fit plus hault qu'oncques ne feu:
Car en ardeur me conduisoit,
Et me commandoit & louoit,
Que ie m'en allasse au vergier,
Où la belle se reduisoit,
Qui me donna le franc baisier.
Tout aussi tost me transportay
Qu'il eut dit, ie ne fuz pas sage.
Dures nouuelles rapportay,
Car guette y auoit au passage.
Mais tout nonobstant si passay-ie,
Me cuydant trestout resiouyr:
Mais Dangier me fut dur messaige.
Car oncques ne me veult ouyr.
Lors comme au bois refuit le lieure,
A mon premier mal refouyt,
Et rencheuz à ma chaulde fieure,

Mon cueur en ardeur rebrouyt.
Ardant desir me resiouyt,
Et ie m'escriay sur pité,
Mais mon cry bien peu m'esiouyt:
Car ie fuz arriere alité.
Si m'en retournay tout honteux,
Plus fort malade qu'oncquesmais,
Desir mauldis, par qui honte euz,
Et fuz en tel point que iamais
Ne cuidoye mieulx auoir, mais
Espoir me veult dire que si:
Croy moy, & en mes mains te metz,
Ie t'osteray hors de soucy.
Si tost que ie l'ouy parler,
Ie le regarday par despit,
Et durement l'en fiz aller,
Disant, Pas ne veulx ton respit.
Ie suis mort, desespoir l'a dit.
Lors fuz porté, ne sçay de qui,
A moitié mort iusqu'à mon lict,
Où grant temps malgré moy vesqui.
Quant Courtoisie l'Enfermiere
Sceut que tant fort malade estoye,
Vers moy vint, & fut la premiere,
Si amena Pitié sa voye,
Et deux autres que plus n'auoye
Veuz, dont l'vng estoit Souuenir:
Mais de l'autre ie ne sçauoye
Encore à son nom aduenir.
Mais quant ie r'euz mon sentement,
Ie le recongneuz au parler:
On le nommoit Entendement,
Et se sçauoit de tout mesler,
En Physique estoit bachelier.
Premier vint à moy Souuenir,
Qui de tout sçauoit à parler,
Sinon de choses aduenir.
Tout le premier commence à dire,
Beau sire, auez vous oublié,

Comme d'Espoir vostre bon mire
Fustes doulcement soulagié,
Quant beustes, pour estre alegié,
L'eaue de gracieux penser?
Comment l'auez vous desdaigné?
Et si fist vostre mal cesser.
Ce qu'il vous promist vint aussi,
Quant vous eustes le franc baiser:
Si ne pouez estre guery,
S'il ne fait le mal appaiser,
Qui vous fait ainsi mesaiser.
Il semble que tout soit perdu.
Vng homme est bien peu à priser,
Quant pour vn seul coup est rendu.
Quant il m'eut fait son preschement,
qui gueres ne me conforta,
Deuers moy vint Entendement,
Qui de croire Espoir m'enhorta,
Et dist: Quant Dangier t'apporta
Son reffuz, il fit sa coustume.
Il fait ainsi, mais grant tort a
Qui pour cela mal y presume.
Tu dois sçauoir, se tu scez rien,
Que se ne fut empeschement,
Tu fusses venu aussi bien
Comme tu fuz dernierement.
Tu dois sçauoir certainement,
Que male bouche & ialousie
S'en sont perceuz aucunement,
Dont la chose en est ralongie.
Il est ainsi, ie suis prophete.
De riens il ne fault varier.
Si te fault faire vne retraicte,
Se tu veulx bien droit charier.
Fays que Pitié voise prier
Dangier, que desormais se taise.
Bien luy sçaura faire octroyer
Sa voulenté, mais qu'il luy plaise.
I'ay receu ce conseil subtil,

Quoy

Quoy que guerir ne me pouoye.
Lors,vint ce medecin gentil
Espoir,que voulentiers ouoye,
Lequel me dist se ie vouoye
Au dieu d'Amours mon sacrifice,
S'apres ce fait ne me louoye
Il vouloit perdre son office.

Adonc chascun se departit,
Sinon Espoir qui demoura.
Mon poux encores resentit
Et dist, Ton cueur point ne mourra
Tant que conseil croire voudra.
Ie te pense donner tel chose,
Qui à ta douleur plus vauldra,
que ta pensee ne suppose.

Mais il te fault garder d'esgrun,
Peu penser,querir compaignie,
En plusieurs lieux,non pas en vng,
Tousiours mener ioyeuse vie.
Et se tu as melencolie,
Lis quelque gracieuse histoire,
Et auec sur tout ie te prie
que m'ayes tousiours en memoire.

Ceux qui m'ont par entendement,
Comme toy, leur doit bien souffire:
Car ie leur fais allegement,
Ie suis prophete pour voir dire.
Pour guerir douleur ie suis mire,
Voire s'elle n'estoit mortelle:
Mais amours le souuerain sire
Est celuy qui la guerist telle.

Se ton desir est tant ardant,
que ie ne te puisse guerir,
Suis amours,prens le à garant,
Et luy va mercy requerir.
Si luy plaist,tu ne peulx perir:
Car tant fera vers ta Maistresse,
que ce qu'elle fit rencherir
Fera venir à grant largesse.

A tant se teut Espoir mon maistre,
Et lors ie regarday celuy
Dont mon plaisir estoit à naistre.
C'estoit Amours: pensant à luy
I'estoye de larmes auegly,
I'estoye deuot à oultrance,
Tant qu'à parler vng mot failly,
Et fuz adonc mort iusqu'en trance.
Quant ie fuz en moy reuenu,
Les mains ioingny vers la Chappelle,
Disant, O mon Dieu recongneu,
Par qui ie bruiz & estincelle,
A mon plus grant desir t'appelle,
Et te prie qu'à ce coup cy,
Guerisse le mal que ie celle
Par me donner mort ou mercy.
Si voiremẽt que ie congnois
Ta loy, & y croy fermement,
Et si vrayment comme ie crois,
Que iadis anciennement
Par miracle treseuident,
Et par ta force merueilleuse,
Fina Vlixes franchement
Pour Penelope l'orguilleuse.
Et comme tu vengeas Eque
De Narcisus le regnoyé,
Qui tant ne sceut nager au no,
Qu'à ton plaisir ne fut noyé,
Pource que trop fut deuoyé:
Par son cruel fol pensement
Auoit ton pouoir regnoyé,
Et enfraint ton commandement.
Et comme ce fut verité,
Qu'à l'image Pigmalion,
Donnas vie par ta pitié,
Et comme à nostre region
Feiz à Guillaume Champion
Contre chasteau de Ialousie,
Où il eut la possession.

Du bouton & de l'encolie.
    Et si vray que tu commandas
La cruelle femme à noyer,
Et que cruel don luy donnas,
Vueilles moy briefment enuoyer
Ce que tu scez qui m'est mestier:
Donnes aide à ce qui est tien,
Ne me vueilles pas renoncier,
Regarde mon piteux maintien.
    En parfaisant mon oraison,
M'endormis tout soubdainement:
Alors me vint en la raison,
Dont i'euz grant esmerueillement,
Qu'amour se leua prestement,
Et auec vne autre clarté
S'apparut à moy proprement,
Dont ie fuz tout espouenté.
    En venant son filz m'appella,
Et me dist, Point ne t'esbahis.
Asseur feuz quant i'oys cela,
Et voulentiers parler l'oys.
A l'oyr tant me resiouys,
Qu'oncques puis ne fis male chiere:
Lors commença par grant aduis
Sa raison en ceste maniere.
    O nostre, qui iadis souloies
En ton premier commencement,
Tousiours quant nostre deuenoies,
Occuper ton entendement
A faire gracieusement
Chansons, dictiers plaisans & doulx,
Et tousiours à l'exaulcement
De nostre pouoir, & de nous:
    Qu'est deuenu ce doulx vsage?
Comment te peulx tu tant douloir?
Es tu en faulte de courage?
As tu perdu ton bon vouloir?
Ta ioye est elle à nonchaloir?
As tu laissé honneur pour honte?

Où eſt ton deſir de valoir?
Comment m'en rendràs tu le compte?
Qu'eſperes tu à deuenir?
Helas! & qui te deſconforte?
N'as tu plus de moy ſouuenir?
Te ſemble ma puiſſance morte?
Eſt ta cauſe de dueil tant forte,
Que rien ne t'en peult ſecourir?
Ne veulx tu qu'ame te conforte?
Finablement veulx tu mourir?
Nenny, Sire, s'il ne vous plaiſt:
Car quelque dueil que ie recorde,
Vous ſçauez bien comment il m'aiſt
Plaiſir ou dueil, paix ou diſcorde.
Tout tien à vo miſericorde,
Du lien de mon deſconfort
Ne peult nul deſlier la corde,
Se ce n'eſtes vous, ou la mort.
Lors diſt Amours, Tu te meffais
Encontre moy, quant tu te plains,
Vois tu les biens que ie te fais?
Que n'y as tu prins exemple, ains
Que tu publiaſſes tes plains?
Haa! Sire, pour Dieu mercy,
Ce ſont aſpres deulz dont ſuis plains,
Qui m'ont le cueur taint & noircy.
Moy guerir & vous honnorer,
Eſt la fin de mon oraiſon.
Mon cueur ne veult point ignorer
Voſtre pouoir, & la foiſon
Des plaiſirs que voſtre achoiſon,
Pitié & Eſpoir m'ont donné.
Eſpoir me donna la priſon,
Dont mon cueur fut trop fortuné.
Et Pitié pour moy procura
Tant que i'en euz vn franc baiſier,
Qui pour l'heure mon mal cura.
Mais ie refuz au mal premier:
Car i'ay depuis trouué Dangier,

Qui m'a par responce cruelle
Plus rebouté qu'vn estrangier,
Dont i'ay douleur toute nouuelle.
  Ie pensay, quant tel le trouuay,
Qu'il se repentoit de bien faire.
Et par ce penser approuuay,
Qu'il me vouloit du tout deffaire.
Et me sembloit, sans riens forfaire,
Qu'il me poingnoit apres oingture,
Et me punissoit sans mal faire,
Qui est œuure contre nature.
  Mais se ce dueil blessé mon sens,
Et i'ay pour ma descongnoissance
Blasmé Espoir, ie m'en repens,
Et en offre cueur & puissance
A parfaire la penitence.
Mais ie vous prie doulcement,
Qu'apres ma bonne repentance
Vous me donnez allegement.
  Ostez moy la dure douleur,
Qui le cueur me tue & martyre,
Iusqu'à l'abisme de mon cueur,
Et mandez à Dangier chier sire,
Qu'il me doint ce que ie desire:
Pitié en fera l'ambassade,
Enuoyez luy de chaulde tire,
Ains que ie soye plus malade.
  Amours dist lors, Ains que ie die,
Vueil sçauoir se tu me sçauroyes
Racompter la grant maladie,
Ces allees les perdues voyes,
Que pieça disque tu auroyes
Ains que tu eusses d'amours le bout.
Or ne me mens pas toutesuoyes,
Dy moy, s'il te souuient de tout.
  Par ma foy il me souuient bien,
Que me dictes aucuns propos:
Mais quelz furent ie n'en sçay rien,
Car i'ay eu si peu de repos,

Qu'oneques depuis penser n'y poz.
Mais se l'oir pouoit valoir,
Ie vous supplie qu'aucuns mots
Vous m'en vueillez ramenteuoir.
Or sus pour ton bien ie le vueil.
Il fut vray qu'au commencement,
Quant ie t'euz aquis de ton vueil,
Ie te priay tres-humblement,
Et commanday expressement,
Que loyal fusses en ce gré,
Et parlasses honnestement
De chascun selon son degré.
Apres commandemens plusieurs
Te predestinay ta fortune,
Parquoy tu sceuz bien les douleurs.
Ce fis-ie, affin que la rancune
De dangier te fust trop commune,
Et te greuast mains à porter.
Mais ie voy par ton infortune,
Que tu ne te scez conforter.
Ne te souuient-il que ie dis,
Au commencement tu auroyes
Contre vng bien des maulx plus de dix?
Ainsi ont eu toutes leurs ioyes
Ceulx que i'ay ceings de mes courroyes,
Dont nul par fort courre n'eschappe.
Aussi eschapper n'en pourroyes,
Puis que tu es mis soubz ma trappe.
Ne scez tu pas bien par plusieurs,
Qu'vng seul bien, que ie sçay donner,
Reboute cent mille douleurs?
Qui veult donc iustement compter,
On ne peult trop cher achapter.
Mercy, qui est le plus grant bien.
Tel est, que qui en peult finer,
Il n'a iamais faulte de rien.
Qui la veult payer à son droit,
Il n'en fault or n'argent tirer.
Car qui pour argent la vendroit,

Ie le feroye martirer.
Il se paye de desirer,
Et requerir par bonne espace,
Et craindre de continuer
En loyaulté, qui bonté passe.

Les loyaulx en ont la douleur,
Et les faulx cueurs eschappent sain:
Car ilz n'y mettent rien du leur.
Mais les bons n'ont pas mal en vain:
Car ilz en ont le bien haultain.
Lequel bien aux faulx rien ne monte:
Car quant ilz ont ce bien en main,
Ilz ont ce dont ilz ne font compte.

Le fol, qui loyaulté dessert,
En ensuiuant ma loyal queste,
Ie te diray dequoy il sert
De veiller, de rompre sa teste,
De faire en vain mainte requeste,
De perdre mainte longue voye,
De faire veille à point de feste,
A grant dueil & à point de ioye.

Au chemin le fays deuiser,
Au long derriere, au loing deuant,
Ou soy à celle deuiser
Qui est à Bruges ou à Gand.
Là requiert la grace en plourant
A celle qui ailleurs a ioye:
Puis ce respond en octroyant,
Et en plourant se rit de ioye.

Quant il a en ce point pensé
Vne heure ou deux, lors luy souuient
De quelque desplaisir passé,
Ou de quelque vng qui va & vient
A l'hostel sa Dame, & conuient
Ce, dit-il, qu'il soit retenu.
Car ce qui fait mieulx luy aduient,
Si doit estre le mieulx venu.

Quant il est ainsi enflammé,
Adonc ce commence à mauldire,

Et dit qu'oncques ne fut amé.
Lors le prent vne rage d'ire,
Et va commencer à mesdire
De moy, & de ce que ie dis,
Que l'ay fait amer, & va dire
Qu'il n'eut bien ne ioye oncques puis.
Lors esprant d'aller en exil,
Et dit que iamais n'aimera:
Et s'il ayme, si promet il
Que iamais veoir ne la voudra.
Il ment, que dés qu'il reuiendra,
S'vn iour deuroit querir l'adresse,
Deuant son hostel passera,
Et ne tiendra veu ne promesse.
Et s'il aduient qu'à ce passer
Elle n'est à l'huys n'a fenestre,
Lors a plus sur luy à penser,
Et à celuy qui le fist naistre:
Car il dit qu'à l'huys ne daigne estre,
Pour ce qu'elle la veu de loing.
Ainsi se demaine ce maistre
Pour nulle chose, & sans besoing.
Tantost qu'il sera descendu,
Sans dire ce qu'il a trouué,
Et sans ce qu'il est attendu,
Qu'il soit vestu & dehousé,
R'ira passer trestout crotté,
Et peult estre qu'à l'huys viendra
La vieille tordre son filé,
Et sa Dame veoir cuidera.
Ainsi sera trompé le fol,
Qui cuidera veoir sa Maistresse,
Et il verra le mesgre col
De la vieille, où n'a sain ne gresse.
Pour neant perdra sa tristesse.
Et la vieille, quant le verra,
Le regardera par finesse.
Ainsi de rien s'esiouyra.
En ce point passera le temps,

Iusques à ce qu'on clorra l'huys:
Encores n'est il pas content:
Car il reuiendra depuis,
Et sera auec ce si duys,
Que l'huys congnoistra à fermer.
Si y reuiendra toutes les nuys
A vng certain trou escouter.

L'oreille y mettra iustement,
Pour escouter & rien ouyr,
Et sa teste emplira de vent,
Qui luy fera les dens fremir,
Et esmouuoir: si que dormir
Ne pourra trois ou quatre nuitz,
Et s'en ira tout seul gemir,
Et recorder tous ses ennuis.

Quant il sera tresbien couché,
Et endormir ne se pourra,
Tout malade & tout courroucé
Se leuera, & vestira:
Ira & puis retournera,
Et sera le Prestre Martin:
Il chantera & respondra,
Et ainsi viendra le matin.

Or est-il quitte de couchier:
Car il est leur * deuantage
Et puis s'en va vers le monstier
Sans penser à Dieu n'à image.
Il sçet l'heure que par vsage
Sa Dame doit aller à Messe,
Si l'atend de l'œil au passage,
Et puis s'en vient à grant liesse.

Quant elle est à son gré assise,
Lors iamboye par deuant elle,
Aller veult de nouuelle guise,
Tant que pour bien aller chancelle.
La teste adonc luy estincelle,
Et puis regarde sa Maistresse,
Ainsi va & vient entour elle,
Tant qu'on va commencer la Messe.

Et quant ce vient à l'Introite,
Enuers elle va querir place,
Où il s'encline à l'opposite,
Tant qu'il la voit ammy la face.
Nul poure à luy ne se pourchasse,
Qui ne s'en voye main fournie.
Certes quelque semblant qu'il face,
C'est amoureuse ypocrisie,

Puis vient l'offrande, & elle y va
Baiser le doy : & puis veez cy
Nostre maistre qui grant paour a,
Qu'autre ne la suyue auant luy:
Puis baise le doy où ioigny
La bouche, où tant a de beaulté,
Que bien vouldroit baiser ainsi,
Et le Prestre eust le doy couppé.

Et quant ce vient au celebrer,
Tousiours a l'oeil à sa Deesse:
De Dieu ne se peult remembrer,
Et s'il en voit deux à la Messe,
A l'vn pense, à l'autre s'adresse,
Et puis fait tant qu'il a la paix,
La fait baiser à sa Maistresse,
Et s'il ose la baise apres.

En faisant ces choses, il semble
Que de celer a la science,
Et que si bien de chascun s'emble,
Que nul ne congnoist ce qu'il pense.
De tout scet fin dés qu'il commence.
C'est des secretz le plus habille
Comme il cuide, & l'experience
De quanque il fait court par la ville.

Lors que celle sera partie,
De ses yeulx la conuoyera
Iusqu'à tant qu'il ait eslongnie,
Et que plus veoir ne la pourra:
E puis encliner s'en viendra
Sur le lieu, où s'enclina celle.
Car pour certain luy semblera,

Que le lieu vaille mieulx pour elle.
S'elle a baiſié pierre ou autel,
Si fera il ains qu'il ſen voiſe,
A tant ſen tourne vers l'hoſtel,
Soit pres ou loing, là prent la voye
Deuant elle, affin qu'il la voye.
En paſſant vng ſalut luy fait,
Et vn doulx regard luy enuoye.
S'elle reſpond, il eſt reffait.
Diſner ſen va, tout eſiouy
De ce qu'il a ouy ſa voix.
Pieça de tel bien ne ioy:
Appart, diſt-il, ioyeulx m'en vois.
Rien qui me deſplaiſe ne vois,
Et quant ie le ſçay, en ce point
D'vng peu d'eſpoir ie la pouruois,
Et ainſi ſe remet à point.
Par le plaiſir de ce propos
Ne ſe peult tenir qu'il ne chante.
En allant comme font les ſos,
A chaſcun fait chiere plaiſante:
D'eſtre loyal ſa foy creante,
Et pour ce ſalut fait tel feſte,
Qu'il cuide eſtre amé, & ſe vante
Mais à vng propos peu ſarreſte.
Car en retournant d'auenture
Veoir vng autre friſque & bruyant,
Qui ſalue la creature,
Qui eſt tant bel & tant plaiſant,
Et elle luy en ſoubzriant,
Pour quelque briefue affinité:
Dont il a dueil tel & ſi grant,
Que ce luy eſt infinité.
Lors ſe hait, & mauldit ſa vie,
Et tence à fortune & à moy,
Et a honte de ſa folie,
Et me dit que ie le deçoy,
Et que luy fais porter ſa foy
A vne, qui aime chaſcun,

Qui rit à chascun comme à moy,
Et qui fait bel accueil commun.
Ainsi s'en va vers le disner,
Et de desplaisir est tout plain,
Et pour contenance monstrer
S'assiet & va disner sans fain.
Quant il doit boire, il prent le pain,
Et comme s'il n'eust point de bouche,
Les morceaulx dessire en sa main,
Et sur son taillouer les couche.
Et affin que son dueil n'appere,
Ioue du cousteau & du pié,
Son trenchoer si le compere:
Car il en est tout detrenchié.
Et quant il est bien dehaitié,
Il ne scet plus parler ne taire:
Des gens il se part sans congié,
Et s'en va en lieu solitaire.
Quant il est tresbien asseullé,
Et de chascun assez loingtains,
Et est de lermes aueuglé,
Lors fait ses regretz & ses plains,
En hault crie, destort ses mains,
Mon nom regnie; puis l'inuocque,
Puis crie mercy à haulx clains,
Puis ce qu'il a mesdit reuocque,
Et quant il est tant demené
Qu'il ne scet plus n'auant n'arriere,
Et que des yeulx a tant plouré,
Qu'on feroit de lermes riuiere.
Lors reprent nouuelle maniere,
Et tout coy à penser s'arreste,
Sans soy mouuoir ne qu'vne pierre,
Sans memoire comme vne beste.
Lors imagine fantasies
Vne heure ou deux sans soy mouuoir,
Puis sault hors de ses frenasies,
Et puis dit qu'il veult aller veoir
Sa Dame, & luy faire sçauoir

Sa voulenté à ce tour cy:
Car s'il deuoit mort receuoir,
Si luy requerra il mercy.
Lors pense comme il dira,
Quant ce viendra à approucher,
Et comme son propos sçaura
En vng beau langaige coucher.
Le penser ne couste pas chier,
Mais la mastrise est en faisant:
Car lors qu'il deura commencer,
Ne sçaura quel bout va deuant.
Or luy semble qu'il est bien duys,
Et s'en va recordant ses motz,
Ains qu'il s'apperçoiue est à l'huys
Sa Dame, qu'il treuue: aussi tost
Qu'il la voit, pert tout son propos,
Son cueur pert sens, son cueur pert force,
Deuant tressue, & tremble au dos,
Et pour neant parler s'efforce,
En ce point entre en sa maison,
Surprins de honte & de paour,
Son salut fait hors de saison,
Pour doint bon vespre doint bon iour.
Il est en dueil & en doulour,
Il desire & est assouuy,
Il trauaille en ioyeux seiour.
Sans eslongner est tout rauy.
En ce point s'assiet empres elle,
Et n'y a qu'eulx deux en la place.
Or deust reueler à icelle,
Ilz sont seul à seul, face à face.
Nul est qui destourbier leur face;
De poureté doit bien finer
Le poure, qui ne se pourchasse,
quant il voit cil qui peult donner.
Ce poure triste douloureux
Voit sa financiere de ioye,
Et le meschant est tant honteux
Qu'il meurt de dueil en la montioye,

De tous les biens, dont cueur s'esioye:
Deuant le mire vient mourir,
De bien n'est pas digne qui ioye,
Quant n'est hardy de requerir.
Ainsi le dolent se maintient,
Sans dire vng seul mot de son fait,
Et puis ie ne sçay qui suruient
De la maison, qui tout deffait.
Il a grant paine & n'a rien fait,
Lors se repent qu'il n'a rien dit:
Car partir se fault tout deffait,
Dont il het son cueur & mauldit.
Lors prent congé, & s'en depart
Plus triste beaucoup qu'il n'y vint,
Tant est doulent à son depart
Qu'il mauldit des fois plus de vint
La personne qui leur suruint.
Car ce ne fust, il eust tout dit,
Le grant mal qui luy en aduint,
Depuis qu'à amours se rendit.
Maintesfois il va en ce point,
Sans descouurir ce qu'il endure:
Vne autre fois s'il chiet à point,
A sa pensee se murmure,
Et sa Dame par aduenture,
Qui n'a pas froit quant il a chault,
Qui est pointe de tel poincture,
L'vng demande lors qu'il luy fault.
Et luy dit en telle maniere:
Vous me semblez tout desplaisant,
Que ne faictes vous bonne chiere?
Estes vous point ainsi dolent,
Que vous en faictes le semblant?
Pensez vous que voz desconfors
Soient si grans, que voz bien vueillant
Vous en puissent mettre dehors?
Apres ce gueres ne demeure
Qu'il ne die puis hault puis bas.
Entre deux vertes vne meure,

En matiere entre pas à pas,
Comme il appartient en tel cas,
Et comme chascun le scet bien
La maniere ne diray pas,
Car le dire n'y fait de rien.
Mais prenez qu'il die à son aise
Or tout ce que dire il vouldra,
Et que tout à sa Dame plaise,
Pour ce conforté en sera:
Car elle luy reffusera.
Pour l'esprouuer luy fait ce mal:
Car en la fin luy semblera,
Que s'il endure il est loyal.
Et cil qui prie doit scauoir,
Que tant plus est la chose chiere,
Tant doit plus couster à l'auoir:
La valeur y met la renchiere.
Et Dame, qui est financhiere
De tous les biens de mon pourpris,
Ne vault elle qu'on la requiere,
Et qu'on l'achete à plus haut pris.
Tout est fait pour homme seruir,
Et homme est fait pour seruir Dame:
Il ne s'en peult desasseruir,
Il est sien iusqu'au partir l'ame,
La Dame en est la haulte Dame,
Car elle est maistresse du maistre:
Qui ne la croit, doit estre infame,
Et ne doit plus en honneur estre.
La Dame est mieux Dame du tout,
Que l'homme qui en est seigneur;
Combien que pouoir d'homme est moult,
Si est pouoir de Dame greigneur.
Car l'homme laisse en sa faueur
Tout ce que luy est ordonné,
Et donne tout pouoir & cueur
A Dame de sa voulenté.
Puis que si grant chose est de Dame,
Que plus grant ne peut deuenir,

A peine sçay se par mon ame
S'honneur est digne aduenir.
Si ne deuoit il aduenir
A plusgrant chose d'estre sien,
Et deust il en ce point mourir,
Si est il eureux sur tout rien.
Des grans seigneurs assez trouuon
De qui ne vient bien ne plaisance:
Mais Dames sont d'autre façon,
Car auec toute leur puissance
Vient d'elles la grant habondance
De tous les biens dont on s'esioye:
Et n'est honneur, bien, n'accroissance,
Que leur haulte bonté n'enuoye.
Les hommes sont fais pour seruir,
Et elles pour faire valoir:
Nul n'en est qui peust desseruir
Leur mendre bien, à dire voir.
Et il n'est force ne deuoir,
Et deussent mourir en seruant:
Voulenté peult plus que pouoir,
En leur grant grace desseruant.
Or puis que leurs biens sont si grans,
Qu'on n'en peult pas vn desseruir,
Dés maintenant soyes souffrans,
Et sers tousiours sans desseruir.
Le payement vient de bien seruir,
I'ay pitié de ta poure chiere:
Pour ce te vueil desasseruir,
Et vueil exaulcer ta priere.
Si te commande que tu voises
Incontinent vers le vergier,
Et va si auant que tu voyes
Celle dont vint le franc baisier.
Endormy trouueras Dangier.
Tantost apres ceste parole,
Ainsi que pour tout abregier
Amours se taist, & puis s'enuolle.
Ainsi s'en va, & puis m'esueille,
Et me

Et me treuue sain & haittié:
Rien ne senty que la merueille
De ce qu'ainsi fuz allegié,
Ie saulx sus, & à l'abregié
Vers le vergier prins le chemin,
Où ie trouuay Dangier couchié,
Qui se dormoit soubz vng sapin.
  Vng peu auant trouuay la belle,
Qui me naura & me guery,
De mon estat luy dis nouuelle,
Comme Dangier me fit marry,
Quant le franc baisier renchery:
Entierement luy dis mon fait,
D'amours luy parlay, & aussi
Du miracle qu'il m'auoit fait.
  Comme il m'auoit auant promis
Allegence de ma douleur:
Et à propos ie luy requis,
Que pas elle ne fist menteur.
Adonc elle mua couleur,
Et dist lors pour me resiouir,
Qu'au vouloir d'vng si grant Seigneur
Ne vouloit point desobeyr.
  Mais ie vous demande, dist elle,
Quel est le don que vous voulez?
La chose pourroit estre telle,
Qu'à vostre requeste l'aurez.
Car tel, dis-ie, vous le sçaurez,
C'est seullement vng franc baisier,
Que vous mesmes me donnerez,
Pour toute ma peine allegier.
  Vng peu pensa en soubzriant,
Et moy, qui estois plain d'espoir,
Luy pris vn baiser tout priant,
Moitié force, moitié vouloir.
Et pour moy du tout desdouloir,
A bras ouuers vng m'en donna,
Doulx à sentir, & bon o veoir,
Qui toute ma ioye achcua.

Depuis nous fussions deuise,
Se homme ne fust là entour,
Et malle bouche desguisé.
Si prins congié iusqu'au retour,
Et allay parfaire mon tour
Vers la Chappelle gracieuse,
Où ie rendy grace & amour
De sa miracle glorieuse.

Et pour acheuer mon office,
Et pour mieux le regracier,
Luy feiz vn deuot sacrifice
D'vne Tourtre en fust de lorier:
Et puis m'en retournay arrier,
Vers les Dames de l'Hospital,
Que toutes allay mercier
De l'alegeance de mon mal.

Mon medecin n'oubliay mie
Espoir, qui tant de moy songna,
Ne l'Enfermiere Courtoisie,
Ne Souuenir qui m'enseigna,
N'Entendement qui m'alegea.
Puis tressailly soubdainement,
A coup bruit de gens m'esueilla,
Et ne vy que moy seullement.

Toutesfois fuz-ie conforté
Par la vision dessusdicte.
Si n'ay-ie oncques arresté,
Tant que la merueille aie escripte
Selon ma science petite,
Et mis en rime telle quelle,
Affin que celle s'y delite
Qui n'a au monde sa pareille.

Si luy requis à ioinctes mains,
Que le songe vueille aduenir,
Et ie ne requiers plus ne moins,
Ne plus hault ne vueil aduenir.
C'est mon plus heureux souuenir,
C'est le plus hault de tout mon vueil,
C'est mon plus grant bien à venir,
Et la fin de ce que ie vueil.

COMPLAINTE.

Cette piece est au Ms. soubz le nom du Seneschal d'Eu.

MOrt, or voy-ie ta cruaulté,
Et douloureuse voulenté,
Trop plus qu'oncquesmais despiteuse,
Quant par toy me voy deserté
De ma nompareille chierté,
Qui ma vie tenoit ioyeuse.
Helas! qui t'a fait si crueuse,
Remplie de si grant durté
Enuers la doulceur merueilleuse,
Et la ieunesse gracieuse,
D'vne si parfaicte beaulté?
Vouliés tu d'vng seul cop mortel
De ton dart, qui tant est cruel,
Mettre France à destruction,
D'vng gent corps tant bon & tant bel,
Qu'il n'en y auoit point de tel
Ou monde, ne de tel renom,
Droictement en fleur de saison,
Plus que n'est le doulx temps nouuel?
Las! ce n'estoit pas achoison,
D'aller si tost en la prison
De ton tres-douloureux hostel.
Amours, quant tu le voulois faire,
Pourquoy ne me vins tu deffaire
Auec elle hastiuement?
Tu sçez que riens ne me peult plaire,
Fors ton dart, qui m'est necessaire,
Apres elle certainement,
Pour mettre à fin le grief torment,
Qui m'est à tout confort contraire,
Ne ne sçay pourquoy ne comment
Tu me vas ainsi refusant,
Qu'à toy ne me vueilles attraire.
Ne me seuffre plus demourer,
Où riens ne me peult conforter,
C'est en ce monde doloreux,
Où ie ne quier plus seiorner,
Puis que n'auray plus à garder

Ce qui me tenoit amoureux.
C'estoit le gent corps gracieux,
Que nul ne pourroit trop louer,
Qui me faisoit tenir ioyeux,
En attendant qu'il fust piteux,
Du mal, qu'il me faisoit porter.
Helas! que ce mal me plaisoit
Quant mon cueur fermement pensoit
A la grant beaulté souueraine,
Cent fois plus ioyeux en estoit,
Qu'autre faire ne le pourroit.
Celle y mettoit toute sa peine,
C'estoit la tres-ioyeuse estraine,
Qui par tous lieux la confortoit,
Mesmement s'elle estoit loingtaine:
Mais quant il la sçauoit prochaine,
Adonc sa liesse doubloit.
Quantesfois me suis-ie trouué
De tous mes maux reconforté,
Seulement par son doux regard?
quantes fois me suis-ie oublié
De plusieurs gens enuironné,
Comme se i'eusse esté à part?
Ie ne croy pas, se Dieu me gard,
que puis l'heure que ie fuz né,
I'eusse vn grand plaisir nulle part,
Ne d'autres biens gueres grant part,
Se par elle n'estoit donné.
Quantesfois me suis-ie party
Dolent & courcé du party
D'esloigner sa belle ieunesse,
De dueil si largement party,
qu'à peine que mon cueur party
N'en estoit parmy de destresse,
Plourant en parfonde tristesse,
De toute plaisance esparty,
Comme tout desert de liesse,
En souffrant * nompareille oppresse,
De sa grant beaulté departy.

*souueraine aspresse,

Toutesfois ce mal que i'auoye
Tantost se retournoit en ioye,
Que me souuenoit du retour,
Pensant que bien bref reuerroye
La beaulté que ie desiroye,
Comme ma souueraine amour.
Ainsi tel ennuieulx seiour
Loingtain de ma Dame passoye,
Mais or voy ie que iamais iour
Reconfort n'auray par nul tour
Du mal, qu'à present me guerroye.

Ne me doy-ie pas bien complaindre
Doloreusement sans refraindre,
quant ainsi m'a desconforté
Faulce mort en voulant destraindre
Celle, qu'aultre ne peult attaindre,
De nulle gracieuseté?
Dy moy, qu'auois tu empensé,
De la vouloir à toy contraindre?
Auois tu doncques ordonné,
Que pour estre pis que tué,
Apres elle deusse remaindre?

Ha! Dieu, comme c'est grant dommaige
De Dame si bonne & si sage,
Tant belle & si bien renommee!
Las! que le cueur seroit vollage,
Qu'apres qu'auroit sceu tel message,
Se resiouyroit de l'annee,
Quant à moy, nulle autre pensee
Ie n'ay qu'à passer ton passage:
Si te pry que me soit hastee
Ta venue desesperée,
Si me feras grant aduantage.

Souffise toy ie te supply,
Se i'ay depuis assez languy,
que celle grant douleur m'auint;
que toute liesse perdy,
Et que de tous pointz me tolly
Espoir, qui plus ne me remaint,

Il a ja des iours plus de vingt.
Tu le ſcez bien, & ie le dy,
Qu'oncques m'on cueur ne ſe maintint
Se par force ne ſ'en abſtint,
Fors qu'à toy regreter ainſi.
Ne te doit il pas bien ſouffire,
Quant il n'eſt douleur ne martyre
Que mon cueur n'ait depuis ſouffert,
Touſiours allant de mal en pire,
Plus que bouche ne pourroit dire,
De toute plaiſance deſert:
Plourant ſouuent tout en appert,
Que que l'en deuſt plourer ou rire?
Chaſcun le ſcet, & bien y pert,
Il eſt ſi à plain deſcouuert,
Que nul ne le peult contredire.
Combien que ie ne plains pas tant
Le mal que ie vois recordant,
Que le dommage douloureux
De la beaulté doulce & plaiſant,
Qui par toy a eſté ſouffrant
De torment ſi treſangoiſſeux.
Helas! qui n'en ſeroit piteux
A tous les iours de ſon viuant?
Ie ne ſcay comment, ſe m'aiſt Dieux,
Nully pourroit eſtre ioyeux,
Apres vng dommage ſi grant.
Or ne ſçay-ie plus que ie die,
Pour ma douleur, qui me maiſtrie,
Si vueil ma complainte finer,
Et pource humblement ie prie
De Dieu la haulte ſeigneurie,
Qu'il la vueille reconforter,
En luy voulant habandonner
Sa treſioyeuſe compaignie,
Et que la puiſſe tant plourer,
Et piteuſement regreter,
Que i'en puiſſe finir ma vie.

AVTRE COMPLAINTE de nouuelle accointance.

IE voy que chascun amoureux
Se veult ce iour apparier,
Ie voy chascun estre ioyeux,
Ie voy le temps renouueller,
Ie voy chanter,rire,dancer:
Mais ie me voy seul en tristesse,
Pource que i'ay perdu mon per,
Mon per,diz-ie,Dame & Maistresse.
I'en ay perdu ma contenance,
I'en ay perdu toute ma ioye,
I'en suis deserté de plaisance
Trop plus que dire ne pourroye:
I'en suis,quelque part que ie soye,
Trop doloreux oultre mesure,
I'en suis tel que mourir vouldroie,
Quant ie sens ma douleur si dure.
Mourir voire certainement,
Car i'ay perdu ma plaisant vie,
Mon espoir,mon aduancement,
De tous biens ma droicte partie.
I'ay tant perdu que i'entr'oublie
Tout plaisir & toute liesse,
Et toute plaisant compaignie
Me tourne trop à grant destresse.
Iamais ne feray que languir,
Plourer sera mon reconfort,
Quant ie pourray estre à loisir
Ie ne requerray que la mort.
Mon cueur & moy sommes d'accort
De viure ainsi piteusement,
Ie ne quiers que haster bien fort
La mort pour mon definement.
Plourez pour moy, ie vous en prie,
Tous cueurs qui aimez loyaulment:
Mais assez plus ie vous suplie,
Plourer tres-douloureusement.

Cy deuăt imprimée souz le nom de Valentin Gransson. Et doutent aucũs qu'elle soit de Chartier.

Madame & son tresbel corps gent,
Que la mort a fait deffiner
Par son dart oultrageusement,
Que mon cueur mauldit sans cesser.
Helas! il n'estoit pas saison
Si tost de son departement.
C'a bien esté contre raison,
Mais il n'en peult estre autrement.
Car quant à moy, tant seullement
C'estoit tout mon bien en ce monde,
que de la seruir humblement
Seule, sans nulle autre seconde.
Sans plus celle doulce pensee
Me tenoit en ris & en ieux,
Toute grace m'estoit donnee
D'en estre fort bien amoureux.
Ie me tenoye plus heureux
Cent fois que dire ne pourroye,
quant de ses tres-doulx rians yeulx,
Vng doulx regard sans plus auoye.
Plus me valoit l'amer ainsi,
En aucune bonne esperance,
D'auoir en aucun temps mercy,
Que d'estre Roy de toute France.
C'estoit la seulle soustenance
De tout le bien de ma ieunesse,
Pour la *seruir, dés mon enfance
*choisir Print mon cueur l'amoureuse adresse.
Or voy ie que i'ay tout perdu,
Et si ne se peult amender,
Dont ie me voy si esperdu,
Que nul ne le pourroit penser:
De dire que peusse autre amer
Apres elle parfaictement,
Mon cueur ne se peult accorder
A le desirer nullement.
Aussi croy ie bien par ma foy,
Qu'ame ne le prendroit en gré:
Car mon cueur vouldroit à parsoy

Choisir

Choisir selon le temps passé,
Et iamais ne seroit amé
De nulle, qui approuchast d'elle,
Se trop grant debonnaireté
Ne se mesloit de la querelle.
Ainsi seul & plain de douleur
Demourray, ie le voy trop bien:
Iamais ne plaisir ne doulceur
N'approchera à moy de rien.
Ie seray de simple maintien,
Comme tout dolent & honteux:
Ia nulle ne me vouldra sien,
Par quoy il me soit ja de mieux.
Ainsi que ie me complaingnoye,
Ie voy sainct Valentin venir,
Venant à moy la droicte voye
Ainsi que pour moy resiouyr:
Mais pour mieulx son faict accomplir,
Le Dieu d'Amours il amena,
Qui par la main me vint saisir,
Et doulcement m'araisonna.
En moy disant, Beaulx doulx amis,
Te veulx tu de tous pointz deffaire?
Tu scez que pieça te soubzmis
Soubz ma puissance debonnaire:
Mais celle qui te le fit faire
Ne te peult plus reconforter,
Pource te vueil à moy retraire,
Et te vueil bon conseil donner.
C'est que choisisses de nouuel
Vne Dame gente & iolie:
Car à ce faire ie t'appel,
Et sainct Valentin te deprie.
Aussi loyaulté le t'octrie,
Car tu as loyaulment seruy
Iusqu'à fin ta Dame & amie,
A qui ie t'auoye asseruy.
Helas! comment se peult il faire,
Ce luy dy-ie piteusement,

Qu'à nulle autre ne puisse plaire
Pour seruir amoureusement?
Mais Amours, qui si puissamment
Seigneurit mon cueur en ieunesse,
Respond qu'il ne veult nullement
Que ie demeure sans Maistresse.
Et comment te veulx tu deffendre,
Dist il, contre ma voulenté?
Ne le fais plus: mais vien toy rendre
En tresgrant debonnaireté
A la nompareille beaulté
Qu'on peult en ce monde choisir,
A qui tu seras presenté
De moy, pour l'amer & seruir.
Helas! Sire, pardonnez moy,
Et me laissez souffrir ma peine:
Ie ne quier qu'estre en vn recoy
Pour regreter ma souueraine,
De qui ma plaisance mondaine
M'estoit venue entierement:
*Dont *Car iamais liesse certaine
Ne puis auoir aucunement.
Plus me plaist plaindre & souspirer,
Et regreter mon grand dommaige,
que de veoir rire ne chanter
Gens, qui sont de ioyeulx courage,
Ie ne quier nul autre auantage,
Qu'en ce point attendre la mort:
Puis que la belle, bonne & sage
I'ay perdu, que i'amois si fort,
Et que ie vueil tousiours amer
Aussi bien morte comme viue,
Ne ia ne la quier oublier
Pour nulle assemblee où i'arriue.
Pource s'ainsi vers vous estriue,
Ie vous pry qu'il ne vous desplaise,
Se par vous ma douleur n'eschiue,
Mais me laissez en ma mesaise.
Car achoison ne puis auoir

Que de languir en desconfort,
Ne ie ne puis apparceuoir
Que ia mon cueur en soit d'accort:
Certes ce seroit à grant tort
Qu'il fust iamais nul iour attains
De plaisir, ne de ioyeulx port,
Quant i'ay perdu tout ce que i'aims.

A umoins seuffre que te conseille,
Puis dis tout ce qu'il te plaira:
Viens vers celle, dont la merueille
De tout bien par tout vollera,
Et fait par tout les lieux *trefra,
L'on en congnoist la renommee,
Ou ta mort s'en abregera,
Ou grace t'en sera donnee.

*Il y a ainsi au Ms.

Car en voyant son doulx acueil,
Son regard de douce simplesse,
Il te souuiendra du cercueil
qui tient ta premiere Princesse.
* Ainsi accroistra la detresse
Du mal qu'il te conuient porter,
Ou tu choisiras la richesse
De mon seruice recouurer.

*Ainsi congnoistra l'aspresse

Accorde moy pour mon plaisir
Ceste requeste à tout le moins,
Acomplis en ce mon desir,
Ie le te prie à ioinctes mains:
Et pour t'en faire plus contrains,
Te commande d'amours l'affaire,
Sur la peine d'estre retains
De ma seigneurie le contraire.

Sire, ie ne sçay plus que dire,
Soit pour iouyr ou pour douloir,
Ou pour souffrir mort ou martyre,
Ie feray vers vous mon deuoir
D'aller du tout à mon pouuoir
Vers celle dont faictes deuis,
Qu'à plain on peult apperceuoir
De beaulté le droit paradis.

*Encor me vint Amour monſtrer
Vne Dame tant belle & gente
Comme l'en pourroit regarder
A y mettre toute ſ'entente:
Et lors me diſt que ie m'aſſente
A la ſeruir tant ſeulement,
Comme le ſien de droite rente,
Et que mieux ne puis nullement.

Et quant ie la viz ſi tres-belle,
Si ieune, & ſi bien renommee,
Et que chaſcun bonne nouuelle
Diſoit de ſa beauté louee,
I'entray en trop forte penſee:
Car aucunement reſſembloit
A la belle qu'auoye amee,
Pour qui mon cueur tant ſe douloit.

Car tant auoit belle maniere,
Et le regard bel & riant,
Si ieune & ſi ioyeuſe chiere,
Et ſi bien eſtoit deuiſant,
Que chaſcun eſtoit deſirant
A ſon pouoir de bien en dire.
Adonc congneuz tout maintenant,
Qu'elle faiſoit bien à eſlire.

Au deuant de toutes les belles,
Qui ſont viuantes à preſent,
Entre Dames & Damoiſelles,
La priſoit-on tout oultrément.
*Chaſcun diſoit communément,
Ceſte eſt de tous biens accomplie,
Ne nul ne la veoit viuement,
Ce croy ie, qu'amours ne le lie.

A peine l'euſſé-ie peu croire,
C'eſt la merueille de ce monde,
Nully ne ſe pourroit retraire
D'amer ſa beaulté blanche & blonde:
Le bien d'elle par tout ſuronde,
C'eſt le treſor d'amour mondaine,
Se de ſon bel n'auoit qu'vne onde,

*Adone

*Saichez de vray que a tant gent
Le corps, & la chiere tant lie,
Que nul ne la voit nullement,

Si l'en feroit on souueraine.
Adonc ne peuz ie contredire
D'Amour la tref-haulte puissance:
De grand piece ne peuz mot dire,
De pasmer fuz en grant doubtance,
*Pour cause de la grant muance
Que ie trouuay soubdainement:
Au fort ie reprins contenance,
Et m'affermay aucunement.
I'en deuins aussi amoureux,
Comme par grant force contraint
De ses tresgrands biens gracieux,
Qui m'ont tout droit au cueur attaint.
Et pource sans nul penser faint,
La seruiray toute ma vie,
Priant pour celle dont i'ay plaint,
Si longuement la departie.
Or vueille Amours sa grace estendre
Vers moy par son aide piteuse,
Et qu'il luy face bien entendre
Ma voulenté tresamoureuse,
Qui iamais ne sera ioyeuse,
Se ce n'est par le moyen d'elle,
Qui sur toutes est tres-heureuse,
Car en croissant se renouuelle.
Et luy plaise par son vouloir
Qu'elle preigne en gré mon seruice,
Et que tant fasse mon deuoir
que tous ses desirs accomplisse:
De tous ennuis comment que i'isse
Seulement pour mon reconfort,
Par elle fault que ie guerisse
Ou que ie reçoiue la mort.
Amours l'a ainsi commandé,
A qui vueil & doy obeyr,
De tresparfaite voulenté
Vueil tout son vouloir acomplir.
Pource sans iamais repentir
La seruiray iusqu'à la fin,

*Car amours par son ordonnance
Si me surprint soudainement,
Et adonc reprins contenance,
Et m'asseuray aucunement.

Ainsi luy prometz sans mentir
Ce iour de la sainct Valentin.

LA PASTOVRELLE de Gransson.

Cette piece & les suiuãtes ne sont point au Ms. & doute l'on aussi si elles sont vrayemẽt de Chartier.

VNe ieune bergeronnette,
Et vng simple loyal bergier
Ie vy sur vne riuierette
Entre les autres soulacier.
Tost apres ouy commencer
Au bergier demandes & plainctes,
De ioye peu, de douleurs maintes:
Car il disoit en ses clamours,
Et en iuroit & sainctz & sainctes,
Que trop le tourmentoient amours.

LA BERGIERE.

La bergiere plaisant & belle,
Qui de tous biens sçauoit assez,
Luy respondit: Certes fait elle,
A trop grant tort amours blasmez,
Puis qu'à luy vous estes donnez,
Et submis en sa gouuernance.
Vostre cueur doit prendre plaisance
En tout ce qui est son vouloir,
Et receuoir en souffisance
Le bien que vous pouez auoir.

LE BERGIER.

Belle s'il vous plaisoit à dire,
Dist le bergier en complaignant,
Quel chose me deuroit souffire,
Et quelle aussi m'est souffisant:
Le Dieu d'amours prens à garant
Que voulentiers content seroye.
Mais amours veult que doubteux soie,
Quant à plusieurs voy desirer,
Et que tout seul auoir vouldroye
Ce que ie n'ay pas à garder.

LA BERGIERE.

Dont,dist elle, nul n'a puissance
De tollir aux gens leur penser,
Soit de monstrer leur contenance,
Ou de rire, ou de regarder.
De ce ne les peult nulz garder,
Mais qui en loyaulté se fie,
Ie croy, amour ne s'en plaint mie,
Ainçois luy plaist que honneur face,
Soulas & bonne compaignie,
Pour acquerir bon nom & grace.

LE BERGIER.

Cueur gracieux, ne vous desplaise,
Ce dit le bergier douloureux:
Cuydez vous que mon cueur soit aise,
Quant de vous suis fort amoureux,
Et que ie puis voir vng ou deux,
Ou cinq, ou dix, ou vingt, ou trente?
Car chascun d'eulx met son entente,
En moy vers vous desauancer:
Certes amours veult que ie sente
Ce qui me nuit & peult aider.

LA BERGIERE.

Et quant amours n'y a pensee,
Entention, ne voulenté,
Pourquoy est elle donc blasmee
Se les nices font niceté?
Quant honneur garde loyaulté,
Ce dit la bien sçaichant pasture,
Amours auroit vie trop dure,
Se ieunesse ne se iouoit.
Autant vauldroit tort que droicture,
S'auec vng bien ne se fioit.

LE BERGIER.

Belle, il est vray ce que vous dictes,
Que ieunesse se doit iouer,
Et de tous biens doit estre quittes
Cil qui ne s'y ose fier.
Mais s'il vous plaisoit aduiser,

A qui se doit iouer ieunesse,
Fors à honneur & gentillesse,
Et là où ses ieux sont bien pris?
Car folleur, cuider, & rudesse,
Donnent tousiours blasme pour pris.

LA BERGIERE.

Doncques vouldroye bien apprendre,
Or dist elle, & moy accointer
Par quel tour ie me dois deffendre,
De telles gens accompaigner.
Se vng fol me dit son cuyder,
I'ay ma responce toute preste,
Deuant tout loyal & honneste.
Mais quant nul me parle de riens;
On doit à honneur faire feste,
Et laisser demonstrer ses biens.

LE BERGIER.

Se respondre ie vous osoye
Selon ce que ie sens & sçay,
Certes, belle, ie vous diroye
Que loyaulté en fait l'essay.
Car qui ayme de fin cueur vray,
Il y fault monstrer sa maniere
Selon son cueur, forte, ou legiere:
Et quant amours regne bien fort,
Bel acueil se tient si arriere,
Que nul cuider n'y prent confort.

LA BERGIERE.

Se bel acueil ne venoit mie,
Fors en vng lieu tant seulement,
Ce dit la bergiere iolie,
Chascun verroit apertement
Là où amours de cueur entend,
Dont l'honneur pourroit auoir blasme,
Et encontre raison diffame,
Dont souuenir se veult sauluer.
Il conuient donc à vne femme
A plus d'vng ouyr & parler.

LE

LE BERGIER.

Ie ne dy mie le contraire,
Mais vn tel ouyr & tel veoir
Ne doiuent conforter ne plaire
Nulz de ceulx qui font leur pouoir
De voſtre grace receuoir,
Puis que vous ſçauez leur courage
Par leurs dictz ou par leur meſſage,
Se plus fort ne les eſtrangez:
Il cuydent bien que leur langaige
Vous ſoit plaiſant, dont ſont liez.

LA BERGIERE.

Ie fais ſouuent grand abſtinence
De viure ainſi comme ie vueil,
Mais deſſoubz autruy ordonnance
Me fault departir mon acueil,
Sans eſpargner ioye ne dueil,
Puis que loyalle ſuis trouuee,
Ie ſeray loyalle prouuee.
Garde chacun ce qu'il vouldra,
Car où que bonté ſoit celee,
Touſiours le bon la trouuera.

LE BERGIER.

Belle des bons n'auez vous garde:
Car les bons dient & puis font,
Mais les mauuais n'y prennent garde,
Quant en cuider ſont bien parfond.
Par folie le bien defont,
Et prennent ſur vous voz ſemblances,
Voz regardz, & voz contenances,
Et tout ce qui leur peult valoir,
Et apres en font leurs ventances,
Et ſi n'en dient de rien voir.

LA BERGIERE.

Ilz peuent prendre par folie
En eulx mes regards & mes ieux.
Mais rien que ie face ne die
A mon propos, n'eſt pas pour eulx.
S'ilz ſont dolens, ou ſont ioyeulx,

Il ne m'en chault, ie n'en ay cure.
Franche suis, loyalle, & pure.
Ie metz les mesdisans au pis.
Les vanteurs ont bien leur droicture,
Car les maistres en sont honnis.

LE BERGIER.

Et ie maintiens d'amours l'escolle,
Mais les faictz sont maistres de moy.
Quant loyaulté tiendra escole,
Chascun estudie pour soy.
I'ay grant desir en bonne foy
De lire au beau liure de ioye,
Et plus voulentiers le scauroye
Par cueur pour mes maulx alleger.
Mais se par vous ne le lisoye,
Autre ne m'en pourroit ayder.

LA BERGIERE.

Amours tresioyeusement dure,
Pour monstrer foy & alliance:
Mais nom d'amours est deceuance,
C'est vne tres-faulse pointure.
Amours ne veult autre pasture,
Que doulce, loyal gouuernance:
C'est sa paix, & c'est sa substance,
C'est tout son bien, ie le vous iure.

COMPLAINTE.

HElas! se ie me complains
Du mal de qui ie suis plains,
Nulz n'en doit esmerueiller:
Car tous mes biens sont attains,
Et tant suis de dueil ratains,
Qu'il me fault souuent mouillier
De lermes mon orreillier,
Gisant de douleurs contrains
A mon lict sans sommeiller,
Où presque tousiours veillier
Me fault en douleur complains.

Et certes i'ay bien raison,
Et tresdolente achoison,
De plourer bien tendrement:
Car ie pers ceste saison,
L'espoir de ma guarison,
Et tout bien entierement.
Ie voy tout apertement,
Qu'oncques nul en tel prison
Ne fut en si grief tourment,
Ne ne languist si griefment,
Que ie faiz sans mesprison.
Car i'ay perdu bel accueil,
Et le plus doulx regard que œil
Donna onc à amoureux
Parquoy tristeur si m'accueil,
Que i'en gerray en sercueil
Tant suis melencolieux,
Et de ma vie enuieux:
S'aucun confort ne recueil,
S'en mauldiz les enuieux
qui m'ont mis en cest escueil.
Ne les doy-ie pas mauldire,
Et à mon pouoir desdire
Leur faulx & mauuais langage,
Quant par eulx suis si plain d'ire
Que ie ne le scauroie dire,
Ne racompter le dommage
Qui tient mon cueur en seruage,
Sans le pouoir contredire:
Quant ne voy le doulx visage
De la belle, bonne & sage,
Que ie pers par leur mesdire?
C'estoit quanque ie vouloye,
Et tout le bien que i'auoye,
que veoir sa belle beaulté,
N'ailleurs plaisirs ne prenoye:
Cent fois plus riche en estoye,
que d'vne grant royaulté.
C'estoit ma seule santé

Mon bien tout ce que i'amoye,
Plaine de ioyeuſeté
M'adreçoit à toute ioye.
C'eſtoit toute ma richeſſe,
Mon deſir & ma lieſſe,
Et ma plaiſance mondaine:
Et tout bien ma voye adreſſe,
Qui m'eſtoit toute triſteſſe,
Et toute doulente peine,
Et m'eſtoit douleur certaine
De tout plaiſir ma largeſſe.
Tout m'eſtoit douleur loingtaine,
Quant ie ſçauoye prouchaine
Sa nompareille ieuneſſe.
Or ay-ie tout ce perdu,
Dont ie ſuis ſi eſperdu,
Que ie ne ſçay que ie face:
Si briefment ne m'eſt rendu,
A mort ie me tien rendu,
Affin qu'elle me defface,
Puis que i'ay perdu la grace
Où ie m'eſtoye attendu.
Bien voy qu'elle me prouchaſſe,
Dieu vueille qu'ainſi dechaſſe
Ceulx, qui m'ont ainſi vendu.
Car ſans l'auoir deſſeruy
M'ont ilz à tort aſſeruy,
Et deſerté de plaiſance.
Car i'ay adéz ſeruy,
Et moy d'auoir aſſouuy
Loyaulment en eſperance,
D'auoir vng pou d'alegeance
Du mal, dont ie ſuis le try,
Par la doulce contenance
De la meilleur qu'oncques vy.
Helas! & qu'en pûis ie faire?
N'à qui pourray-ie retraire
Pour en auoir vengement?
La doulceur & le contraire

Qui m'eſt à tout bien contraire,
Et à tout auancement,
Fors qu'à amours ſeullement.
Ailleurs ne m'en puis retraire,
Si luy ſupply humblement,
Qu'il y pouruoit tellement,
Qu'il leur puiſt à tous deſplaire.

AVTRE COMPLAINTE.

AMIS t'amour me contraint,
Si m'y conuient deſcrire
Le martyre qui empire
Mon cueur,& mon corps eſtraint,
De griefueté ſi l'eſtaint,
Que ie ne ſçauroye eſlire
Le moins pis du grant martyre,
Ne qui à ioye m'amaint.
Car mon cueur touſdis ſe plaint,
Et nulle fois ne deſire
Iouer,rire,mais ſouſpire:
Car mort m'a vie n'eſtaint,
Ne les cent pars de ſon plaint
Cueur,penſer,ne bouche dire,
Ne l'eſcrire nul ſouffire
Ne pourroit,tant ſe complaint.
Qu'à tout heure le laz ploure
Et deuient plus noir que moure,
Ne ſoulas n'eſt en ſon pleur
Qui acqueure ne labeure
Pour luy,ſi que le ſequeur
De confort en ſa douleur.
Si ſ'eſpleure & demeure
Si fort,qu'en luy ne demeure
Sang,vigueur,nature,liqueur,
Sans ſueur mort qui ſeure
Ne courra par ta demeure,
Doulx amis,& pour t'amour.
Se ie ne voy temprement

Ton faitiz corps, bel, & gent,
Croy vrayement que longuement
En ce point durer ne puis,
Pour desir qui griefuement
M'assault, & si aspremement
Qu'en mon doulent cueur souuent
Morte m'esperance truitz,
Car souuenir ne me rent
Allegement nullement,
Fors grief tourment, qui m'aprent
Hayr mes iours & mes nuits,
Et ie de toy fermement
Ie croy bien que nullement
D'esbatement n'a talent,
Ne qu'en riens te deduiz.
C'est ce dont plus me demente,
Car ie croy,
Doulz amis, que ton cueur sente
Tel ennoy
Pour moy com ie l'ay pour toy
Lasse, chetiue, doulente.
Bien hair ma vie doy,
Quant tous tes maulx te presente
Bonne foy:
Car ie t'ayme en vraye entente,
Et tu moy.
Et pource ainsi nous tourmente
Le desroy
De fortune, qui n'a loy
Qui m'eslongne ta iouuente,
Dont tous les iours en reçoy
Sans arroy,
En guises plus de cinquante
Me desuoy.
Amis ie souloye
Auoir toute ioye,
Quant ie te veoye,
Plus demandoye,
Ne plus ne vouloye:

Souffisance auoye.
C'estoit ce que ie queroye,
Iolie en estoye,
Gaye en dure voye,
Plus simple & plus coye.
Tant en amendoye,
Que ne le sçauroye
Dire, ne pourroye,
que ton gent corps reuoye,
Las! or n'est il voye,
que mon œil auoye,
Comment ie te voye,
Ne comme renuoye
Vers toy: si que i'oye
Ce que voulentiers verroye,
Le bien de toy qui m'esioye.
Pource adez lermoye
Mon cueur qui s'auoye
En pleurs, & renuoye
Tous ieux qu'en diroye:
Croire ne pourroye,
Qu'auoir de toy nul bien doye.
Tresdoulx amis,
Ce m'ont transmis,
Et en moy mis
Amour ferme & entiere.
Ton corps faitiz,
Long & traictiz,
Ton cueur gentilz,
Et ta doulce maniere:
Qu'à mon aduis
Es assouuis,
A droit deuis
De riche honneur & chiere,
Et est on vis
Qu'auoir te viz,
Fut ce m'est aduis,
Nature bonne ouuriere.
Si qu'amis n'ayes pensee;

Que pour longue demouree,
Pour fortune la desiree,
Ne pour creature nee
Ie mette en oubly:
Car tousdis suis asseuree,
M'amour est en toy fermee,
Com vraye amye & amy,
Ne tant com i'auroye duree
N'auray autre amy.
Oublie ta destinee,
Et pense à ta retournee:
Car ioye guerdonnee
Par preneur prise & donnee,
Tien sans soing detry,
Ne comment rien ne m'agree,
Fors toy dont i'ay esplouree
La face, & descoulouree.
Ce n'est pas chose celee,
Bien appert amy.
Amy ne doubter,
Car les boys aller,
Les mons aualler,
Les bestes parler,
Les poissons voler
Verras, quant l'auray:
Le temps arrester,
Vne loy garder,
Enuie finer,
Saine retourner,
Et tarir la mer,
Quant sur tous ne t'ameray.
Si dois conforter
Ton cueur, & doubter,
Et considerer,
Comment sans faulcer
T'aime, & vueil aimer
De loyal cueur, fin, & vray,
Et laisses ester
Tout ce qu'amender

Ne peuz,

Ne peuz, & penser
Que face muer
En doulx ton amer,
Amis quant ie te larray.
Oncques Triſtan ne Lancelot,
Paris, Geneure, Yſeult, Helaine,
Point n'enſuyuirent le propos
De loyaulté, ne loz eſcloz,
Comme ie faiz, n'à ſi grant peine.
Car en ioye, paix, ne repos
Pour toy oncques ne me repos,
Amy quant ie te ſuis loingtaine,
Et quant ainſi te voy enclos.
Mais ie te prometz à briefz motz,
Que loyalle ſuis & certaine.
Prens confort
En amer fort
En tous cas,
Et au port
De deſconfort
Ne va pas.
Se tu y vas,
Tu verras
Son effort,
Et le ſoulas
Y prendras
De la mort.
Se ton confort,
Et ton reſſort
En luy n'as,
Maint deport,
Et maint aport
Y prendras:
Et ne diras,
Chetif, las!
Amour dort
En ſes laz.
Nul n'eſt laz
S'il n'a tort.

Bien croy que le grant desir,
Que tu as de reuenir,
A fait bersault
De ton cueur, lequel assault
Par gran tayr,
Et qu'il trait pour luy honnir:
Dont il tressault,
Pour souuenir.
Ce me fait tordre & palir,
Guementer, plourer, & gemir,
Et en tressault
Faire maint tour & maint sault,
Et maint souspir.
Bien m'en sçay à quoy tenir:
Car tel assault
Tous les iours souffrir me fault,
Et soustenir.
Si bruit mon cueur & taint,
Car tout ainsi comme la cire
Fondre & frire
Tire à tire.
Fait le feu, quant il l'ataint:
T'amour, qui en moy remaint,
Fait mon cueur fondre & defrire.
Dieux ly myre
N'y fault myre
Fors luy qui m'a fait mal maint.
Car desir ne se restraint,
Ains me cuide desconfire.
Si m'atire,
Et martire:
Mais esperance le vainc.
Or pry Dieu qu'en ton cueur maint
Loyaulté que ie desire,
Si qu'à faulceté ne tire
Pour occire
Le mien dire
Et qu'à ioye te remaint.

COMPLAINTE FAITE ET PRE-
sentee à Paris l'an mil quatre cents cinquante deux.

AMours me fist vn temps si saige
Depuis que ie l'euz bien seruy,
Que i'y trouuay tant d'auantaige,
Qu'oncques ioyeulx ie ne m'en vy:
Ains alors du tout m'asseruy
A souffrir tout sans mieulx auoir,
Et se ie ay bien desseruy,
Ie ne le peux oncques sçauoir.
Mal & soucy, peine & douleur,
Dueil, desesperance mortelle:
Trembler, palir, muer couleur,
Fieure blanche continuelle,
Sont les biens que i'ay pour la belle
Pieça souffert: las! douloureux,
La mort pourquoy ne me prent elle,
Quant amours m'est tant rigoureux?
Bien deust estre las ce me semble,
De tant de griefs maux m'enuoyer,
Qui me queurent sus tous ensemble,
Et me font plaindre & lermoyer,
Mon poure cueur en plours noyer,
Tant que ie meurs ce m'est aduis:
Pieça l'apris à essayer,
Dont m'esbahis que tant ie vis.
Reconfort, qui m'eust grant besoing
Pour aider à mes maulx porter,
M'est & m'a esté tousiours loing.
Bien m'en puis à Dieu rapporter,
Et n'ay eu pour moy supporter,
Qu'espoir mon secours ennuyeux,
Qui m'a tant veu desconforter,
Qu'il m'a laissé en plusieurs lieux.
Or amours c'est tout le guerdon,
Qu'ay de vous eu par tous les Saincts,
Pour vous auoir fait vng tel don,

Comme de moy mettre en voz mains.
Et fait auez ne plus ne moins
De mon cueur, que se riens n'y eusse:
Toutesfois bien le vueil, au moins
Me semble il qu'auoir mieulx en deusse.
Ie ne me puis tenir content,
D'auoir des maulx à tel planté,
Qu'a mon cueur, qui seuffre & attend
Secours, garisson, & santé.
Long temps a qu'espoir s'est vanté
D'y mettre remede, & de brief:
Mais d'acomplir ma voulenté
Ne peult encor venir à chief.
Se n'estoit douleur & pitié
Qu'espoir dit auoir de sa part,
A iamais auoir bon traictié
Ne m'atendrois, fust tost ou tard.
Aussi courtoisie, que Dieu gard,
M'a fait donner bonne esperance,
Et m'asseura par doulx regard,
Voulant qu'en elle eusse fiance.
En elle ie me suis fié,
Dieu luy en doint si bien penser,
Que pour les griefz maulx que g'y ay,
Amours si bien recompenser
Me vueille, & de tant m'auancer,
Que ma Dame ait de moy mercy,
En m'alégeant pour commencer
Du dueil, dont mon cueur est noircy.
Dieu, qui tout scet, me soit tesmoing,
Qu'elle a tout mon cueur & amour,
Et que tout mon penser & soing
Y sont sans departir nul iour.
Là fait ma pensee seiour,
Autre ouuraige n'y scet tissir:
Mon cueur luy tient en vng destour,
Dont el ne peut pieça yssir.
Et si ne puis & si ne vueil
L'en oster pour ailleurs le mettre,

Combien qu'assez ennuy & dueil
I'aye de tant me entremettre.
Desir me fit ma foy promettre
De la seruir comme loyal,
Pour ce me suis voulu soubzmettre
A endurer trestout le mal.

Loyaulment ie l'accompliray,
Sans y faire faute nes vne,
Et par Dieu ie vous seruiray
Tousiours, ma Dame, comme l'vne.
Celle est seule dessoubz la Lune,
Que mon cueur aime plus & veult,
Lequel sans guerison aucune
Souffre pour vous le plus qu'il peult.

Oncques, pour mal qui me venist,
Il n'a peu autrement vouloir,
Qu'à vous du tout ne se tenist,
Qu'il n'ait mis tost en nonchaloir
Tout autre, fors ce seul vouloir
Qu'il a d'estre à vous ligement:
Esperant par vous mieulx valoir,
Et en auoir alegement.

Regardez y pour Dieu, ma Dame,
Et si vueillez de ma destresse
Auoir pitié : car sur mon ame
Ie meurs d'ennuy & de tristesse,
Et languis sans auoir liesse.
Si vous supply en bien seruant,
Qu'il vous plaise estre ma Maistresse,
Et que soie vostre seruant.

En vostre mercy me submetz,
Faictes en ce qu'il vous peult plaire :
Car sur ma foy ie vous prometz,
Que mon cueur sans point l'en retraire
Du tout auez, quoy que doy faire.
Mais quant est à mon fait, croiez,
Que tout prest suis de me deffaire,
Se brief mieulx ne me pouruoiez.

DIALOGVE D'VN AMOVREVX, & de sa Dame.

L'AMOVREVX.

M'Amour, ma Dame souueraine,
Mon bien, & ma seule plaisance,
Vueillez ouyr ce qui me maine
Vers vous, & n'ayez desplaisance
Se ie vous dy la desplaisance
Qu'amours me fait pour vous sentir,
A qui ie suis sans departir
Vray seruant: car pour dire voir,
Vous & luy pouez esiouyr
Mon cueur, ou le faire douloir.
Ne nul autre fors que vous deux
N'a pouoir de le conforter,
Ne de le faire douloureux,
Pour chose qu'on luy peut donner.
Il vous aime, & vous veult doubter
Plus que nulle qui soit viuant,
Et vostre honneur garder autant
Comme pour soy mesmes feroit,
Sans en monstrer iour nul semblant,
Ne pour riens autre n'aymeroit.
Et si vous ay long temps aimee,
Sans auoir eu le hardement
De vous auoir dit ma pensee,
Ne mon vouloir aucunement:
Si ay ie porté humblement,
Et tant que vous plaira feray,
Les angoisses qu'en mon cueur ay
Pour vous seruir. Mais où que soye,
Loyaulment ie vous aimeray:
Car mieux faire ie ne pourroye.

LA DAME.

Vous auez bien pouoir de dire,
Quant à moy, ce qu'il vous plaira,
Ie ne vous vueil pas contredire:
Mais certes mon cueur n'aimera,

N'oncques ne fit,& ne fera.
Ce n'eſt pas vng que doy aimer,
Honnorer,cherir,& doubter.
Et quant vng amoureux ſ'auance
De choiſir Dame,il doit garder
S'il peult qu'elle y ait ſa plaiſance.
Quant à moy ie ſuis eſbahie,
Dont vous vient ceſte voulenté,
Ne comment il vous prent enuie
De moy aimer en verité.
Ie ne vous ay ſemblant monſtré,
Pourquoy me deuſſiez requerir:
Ne ie ne veulx pas enquerir,
Pourquoy vous m'allez requerant,
Ne parolle vous en tenir:
Car ce n'eſt pas choſe aduenant.
On dit qu'à vng bon demandeur,
Qui eſt hardy de demander,
Ne fault qu'vn bon eſconduiſeur
Qui le ſache bien reffuſer.
Ie ne ſuis pas digne d'amer,
Ne tenir ne vueil ie party:
Mon cueur ne ſera ia party
Pour vous,ne pour autre, ſachez
D'autres que vous y ont failly,
qui ne ſ'en ſont gueres vantez.

L'AMOVREVX.

Bien ſçay que ne ſuis pas aſſez
Bon,& vaillant pour vous aimer:
Car ie ſçay bien que vous auez
Des biens aſſez pour ſurmonter
Toutes Dames,qui en aimer
Ont leur cueur & leur gentilleſſe,
Si vous ſupplie ma Maiſtreſſe,
Que ne vueillez auoir regard
A ma folleur,n'a ma rudeſſe,
Mais m'enuoyez vng doulx regard,
Qui vienne de voz rians yeulx,
Pour me conforter doulcement:

Ie ne vous requiers pas de mieulx,
Belle Dame, quant à present.
Mais se ie suis entierement
Vostre seruant à tousioursmais,
Mon cueur que tout entier vous laiz
Vous seruira, ma Dame belle:
Esperant qu'ayez de ses faictz
Mercy, sans Danger le rebelle
Qui m'a greué trop long temps a,
Et fait souffrir mainte doulour,
Et si ne sçay s'il voudra ia
Consentir qu'aye vostre amour,
Se ie vous feiz oncques faulx tour,
Bannissez moy de vostre office,
Et vers vous n'aie point d'office:
Si seray de tous points rusé,
Et viuray comme fol & nice,
Et comme homme tout reffusé.

LA DAME.

Amy, se ie vouloye auoir
Des seruiteurs, bien en auroie
Qui auroient bien tout le pouoir
De faire ce que ie vouldroie,
Mais mon cueur changer ne pourroie:
Car pieça ie l'ay accordé,
Et à vng autre l'ay donné,
Qui me souffit pour ma plaisance.
Si n'estes vous pas bien aduisé,
De luy pourchasser tel greuance,
Veu qu'il ne pense pas à vous
Maintenant, ie le sçay de voir,
Et si n'en est mie ialoux,
Ie m'en puis bien apparceuoir,
Se vous le voulez deceuoir,
Et aussi c'est trop grand folie,
Ostez vostre melencolie
De ce fait cy, plus n'y pensez,
Et allez choisir autre amie:
Car vous en trouuerez assez

De bon-

De bonnes & de gracieuses,
Plus belles que moy la moitié,
Et qui seront moins dangereuses
De faire vostre voulenté.
S'il eschiet que ie n'aye esté,
Ou que ie ne suis de present,
Ne me requerez plus auant
De ce qu'auez tant attendu,
Ce dictes vous, ou autrement
Bien assailly bien deffendu.

L'AMOVREVX.

Bien deffendu bien assailly.
Ma Dame vous m'ameriez,
Et auriez de moy mercy,
Ne ia dangier vous n'en feriez,
Pource que pas vous ne vouldriez
Ce tien-ie ma destruction:
Car vous auez le cueur si bon,
Comme Dame le peult auoir,
Et aussi vostre bon renom
Ne vauldroit ia mieulx de valoir.

Quant de mon pouoir vous chery,
Et vous ayme & crains com celle
Que mon poure cueur a choisi
Entre les autres la plus belle,
Pour luy donner ioye nouuelle:
Se vous consentiez à ma mort,
Et que vous en fussiez d'accord,
Par le moyen de vostre vueil:
Ie vous promets, vous auriez tort,
Car i'ay pour vous assez de dueil.

Et quant ce vient au fort aller,
Faictes en ce qu'il vous plaira:
Car ie ne vueil pas ordonner
Contre ce que le cueur vouldra,
N'amours, quant il me commanda
Que vostre fusse entierement
A tousiours sans departement,
Et que vous seruisse & aimasse,

Ne me conseilla nullement
Que vostre bon cueur refusasse,

LA DAME.

Beau frere, tresbien est mon gré,
Que vous vous deportiez à tant,
Et que il n'en soit plus parlé
De ce faict cy, ne peu ne grant.
Ne me requerez plus auant,
Souffise vous ie vous en prie:
Car se pour vostre maladie
Venez cy pour Mire querir,
Ie vous responds bien qu'en amie
Vous n'autre n'en pense à guerir.
Au moins de chose qui me touche,
A deshonneur aucunement:
Et si n'ouuriray ja ma bouche,
Que ie puisse, à mon escient,
Par amour, ne par mal talent,
Pour rien qu'il soit vous accorder.
Ie suis où ie vueil demourer,
I'ay affaire à qui bien me plaist:
Prenez en gré le reffuser,
Ce poise moy s'il vous desplaist.
Car chose en vous ne sçay pourquoy,
Qui ne soit bonne & gracieuse:
Et si vous iure par ma foy,
Se ie vouloye estre amoureuse,
Ie seroye bien enuieuse
Que vous me voulsissiez amer,
Et vostre amie reclamer
Hors du parler des mesdisans.
Mais ce me pourroit trop greuer,
De les en faire voir disans.

L'AMOVREVX.

Helas! ma Dame, & ma Maistresse,
Puis que vostre plaisant ieunesse
M'a mis en tel point que ie suis,
Hors de toute ioye & liesse,
Pour me donner pleurs & tristesse

Si largement, que ie ne puis
Auoir bons iours ne bonnes nuitz,
Ne viure fors qu'en desplaisance,
Et si n'est mie en ma puissance
Qu'vne heure puisse reposer,
N'auoir ailleurs nulle esperance
D'auoir de mon mal allegeance,
Vueillez moy guerison donner.
Car s'il ne vous plaist moy guerir,
Et ma douleur faire finir
Par vostre beauté amoureuse,
Ie vous iure que sans mentir
Il me conuiendra brief finir
Par vne douleur sauoureuse,
Se vous n'estes de moy piteuse,
Qui me tient, dont i'ay grant merueille:
Car quant ie me repose ou veille,
Desir de plus en plus m'assault
Pour moy donner ce qu'il me fault.
Mais ie ne sçay quant ce sera,
Ne se vostre doulceur voudra
Entendre mes piteux reclains.
Ie cuide bien qu'il me fauldra
Selon ce que ie voy desia
Croistre d'oresnauant mes plains.
A vous seule ie me complains
De la durté qui me fait plaindre,
Souspirer, & gemir, & taindre:
Et si n'en faictes nul semblant
De ma douleur vouloir estaindre,
Ne vostre voulenté refraindre,
Dont ie languis en vous seruant.

LA DAME.

S'ainsi est que vo cueur se dueille,
Et que bien largement recueille
Du desplaisir, qu'en puis-ie maiz?
Est-il donc force que ie vueille
Vous alleger, & que racueille
En mon cueur vos piteux regrez?

Par moy ne sont pensez ne faiz,
Combien qu'assez vous m'auez dit,
Que quant vous estes en vo lit
Vostre cueur tressault tant est fade.
Mais ie cuide bien qu'il se rit,
Ou s'il a mal, il est petit:
Car vous n'estes pas si malade.

Que languissez en moy seruant,
Ne me seruez en languissant,
Il ne se pourroit pas bien faire:
Car oncques iour de mon viuant
Ie ne vous monstray nul semblant,
Ne chose ne fiz pour vous plaire.
Aussi suis-ie de rude affaire,
Peu scaichant & mal amoureuse,
Et de moy garder enuieuse.
Cuyde chascun ce qu'il vouldra,
S'on dit que ie suis desdaigneuse,
Ou que ne suis humble & piteuse,
De vous, ou d'autre, on le verra.

Au bien fait doit estre l'honneur,
Et la largesse est au donneur:
Ie l'ay autresfois ouy dire.
Ie n'ay à nul homme faueur,
Ne par amour ne par cremeur,
Tienne s'en qui vouldra de rire:
Ne ie n'ay pas vouloir d'eslire
Seruant, à qui face largesse
Des biens, qui viennent de noblesse.
Femme ne doit pas estre large,
Ne subiecte où elle est maistresse,
Et qui la poursuit de promesse,
Face de loyaulté sa targe.

L'AMOVREVX.

Est-ce doncques vostre vouloir,
De faire ainsi tousiours douloir
Mon cueur, pour aymer loyaulment,
Sans que ie puisse apperceuoir
Vng seul confort, ne receuoir,

De vostre gracieux corps gent?
Puis qu'il vous plaist, i'en suis content,
Faictes en vostre voulenté:
Car i'ayme mieulx par vostre gré
Mourir, que pour nul autre viure.
Quant ie n'ay de mon mal santé,
N'estre ne puis reconforté
I'ayme mieulx en estre deliure.
Car puis que pitié ne consent,
Et que franchise n'est content
Que vostre doulceur me sequeure,
Il me vault mieulx tout à present
Mourir, qu'atendre longuement:
Quant ie n'ay bon iour ne bonne heure,
Ne l'ardant desir, qui demeure
En mon cueur, ne peult estre estraint,
Tant est de vostre cueur attaint.
Belle vueillez y prendre garde,
Et regardez bien s'il se faint:
Car il a dedans luy emprainct
Vo semblant que tousiours regarde.
Et si grant doubte ay de faillir,
Que souuent me font tressaillir
Amours, qui me liurent l'assault,
Et qui me viennent assaillir
Si fort, que ne m'en puis saillir,
Ne moy deffendre, ains en sursault
Vng souuenir de mon cueur sault,
Qui me dit que ie garde bien
L'honneur de vous, & que pour rien
Ie ne descouure à nul m'entente:
Et espoir me redit, si bien
Sers tousiours, & loyal te tien,
Afin que grace t'en contente.

LA DAME.

Si bien secretement aimez,
Et bien loyaulment vous seruez,
Ie n'en ay pas gramment affaire:
Ou se bien en gré vous prenez,

Ou à mal ce que vous aymez,
Il ne me plaist ou doit desplaire,
Car ie n'ay pas pris à parfaire
Cè qui fault de vostre pensee,
Ne ie ne feray ia blasmee,
Pour nul homme qui n'aura tort.
Quelle que soit la renommee,
Ie seray loyalle trouuee,
Puis que mon cueur en est d'accord.
Et parle qui parler vouldra,
Car ia nul ne se vantera
A droit de moy de nulle chose,
Ne ia parolle n'en dira,
Que quant vng noble cueur l'orra,
Qu'il me die, qu'elle est enclose
En honneur où mon cueur repose,
Que i'ayme & tousiours aymeray.
N'oncques ne fiz ne ne feray,
Sans auoir en moy telle tache.
Mon fait en ce point conduiray,
Se Dieu plaist, tant que ie viuray,
Ie vueil bien que chascun le sache.

L'AMOVREVX.

Est ce droit que pour bien aymer,
Et par longuement endurer
Des douleurs,& des maulx foison,
Vostre beaulté, qui est sans per,
Et vostre gracieux viz cler,
Me feissent perdre ma saison?
Ie cuyde que n'est pas raison.
Mais amours qui scet la querelle
De mon desir,& de vous belle,
Me vueille faire droit de celle
Qu'à tort ie treuue ainsi rebelle,
Pour qui iuge ie le reclame
De ce forfait & grant diffame.
Car il scet que tousiours endure
Vne douleur, qui est si dure,
Et que i'ay tousiours eu dure.

La peine,l'ennuy,& l'ardure
qui aſprement en mon cueur dure,
Et longuement ia a duré:
Par ce que ie ſuis aduré
En deſplaiſir & en triſteſſe
Par vous, ma Dame, & ma Maiſtreſſe,
Ma chierté,mon bien,mon confort.
Se vous ne faictes que brief ceſſe
Ma treſdouloureuſe deſtreſſe,
Ie n'attens plus rien qne la mort.
Si ſera pour vous vng beau fait,
quant vous aurez ainſi deffait
Celuy qui vous a tant amee:
Quant rien il ne vous a meffait,
Mais a ſeruy ſans nul forfait,
De cueur,de corps,& de penſee,
Tant que ma triſteſſe eſt doublee,
Ne guériſon ne ſçay trouuer.
Amours vueillez moy conforter,
Regardez mon cueur qui ſe paſme,
Qui eſt tout fin preſt de finer,
Et de mourir de dueil amer,
Pour vous, pour l'amour de ma Dame.

LA DAME.

Dea, pourquoy dictes vous amis,
Que par moy il vous eſt du pis,
Et qu'en perdez voſtre ſaiſon?
Car oncques mal ie ne vous fiz
En faiz,en penſee,n'en diz,
Ne ie n'en euz intencion.
Mais ſe voſtre condicion
Eſt d'amer ſi legierement,
Sans auoir nul commencement,
I'oſe bien dire deuant tous,
Que ſ'il vous vient ſoubdainement
Du deſplaiſir bien largement,
Vous ne deuez blaſmer que vous.
Ie ſuis franche,de tous exempte:
Fors que d'vng,& ſi eſt m'entente

D'acquerir voſtre renommee,
Ie ne vueil que nul ait l'entente,
Que par moy ne par mon faict ſente.
Si ay ma voulenté fermee,
Et mon cueur en eſt bien content.
Si n'eſt-ce mie par mal talent
Que i'aye à vous, ie le vous iure,
Ne pour vous hayr nullement:
Et auſſi le mal eſt neant
Que par longuement y ne dure,
N'oncques ie n'en vy nul mourir
Par deffaulte de ſecourir,
Tant eut deſplaiſance & ataine,
Ne point de ſi fort arguir,
Qu'on ne le fiſt bien eſiouyr
A auoir ſanté toute plaine.
Ce n'eſt qu'vn peu de plaiſant peine,
Qu'amours aucunesfois enuoye,
Mais quant à moy rien ne feroye.
Auſſi auez vous autre amie,
Qui vous peult bien remettre en ioye,
Cent fois mieux que ie ne ſçauroye,
Et oſter voſtre maladie.

Triſteſſe part d'elle
Au departir.
Pres que partir
Son cueur cuida,
Tant endura
De deſplaiſir.

Tout ſon plaiſir
Print à ſuiuir,
Et le laiſſa
Au departir.

Oncques martyr
Tant à ſouffrir
N'eut ne n'aura.
Il deſira
Cent fois mourir
Au departir.

LE REGRET D'VN AMOVREVX
ſur la mort de ſa Dame.

POur reſiſter à deſeſpoir,
Qui me combat par deſplaiſance,
Tout armé de triſte vouloir,
Monté ſur cheual d'inconſtance,
Ay prins vn peu de recouurance
A combatre contre la mort,
De parole, non pas de lance:
Car elle m'a greué à tort.
Si ne puis ma melencolie
Diſſimuler aucunement,
Ainçois eſt mon ame rauie,
Et ay perdu l'entendement.
Mon cueur giſt ſouz le pauement
Auecques la plus excellente
Qui fuſt oncques au firmament,
Et ie ne croy pas que ie mente.
Si n'eſt demouré que mon corps,
Et mes membres ſont tous perclus,
Tous heletez, & demy mors,
Et ſ'affoibliſt de plus en plus.
Ie vouldroye eſtre reclus,
S'à mon honneur faire l'oſoye.
Si paſſeroy-ie le ſurplus
De mon temps ſans demener ioye.
Mais puis qu'il me faut demourer
Encores en ce monde cy,
Soubz beau ſemblant me faut plourer
Du cueur, & couurir mon ſoucy.
A la Dame ſans nul mercy
De parole ne vueil combatre,
C'eſt à la mort qui m'a ainſi
Nauré pour mon plaiſir abatre.
Si me conuient reconforter
De moy meſmes comme ie puis,
Et vng peu de dueil deporter,
Et le deſplaiſir où ie ſuis.

Ie ne puis mieulx à mon aduis
Mon dueil delaier & passer,
Qu'à faire balades & ditz,
En la regrettant sans cesser.
O mon cueur, comment pourras tu
Le bien d'icelle reciter,
Qui auoit toute la vertu
Qui en femme peult habiter?
Quant tu te vois desheriter
De sa tres-plaisante acointance,
Comment pourras tu respirer
Ton mal, & faindre ta greuance?
Las! bouche, que pourras tu dire
De celle, qui si doulcement
A la fin t'a voulu escrire,
Et mander son departement?
Ie sçay bien tout certainement,
Que son nom nommer ne pourroye:
Car au proferer seullement,
Ie croy que ie me pasmeroye.
Pource d'elle parler ie vueil,
Comme fit Dieu à nostre Dame
En croix, pour estancher son dueil:
Car il ne l'appella que femme.
Si ay bon espoir que son ame
Soit là sus au trosne diuin,
Car oncques elle n'eut diffame,
De bonne vie bonne fin.
Premierement en sa ieunesse
Fut si plaine de courtoisie,
Que sa doulceur & sa simplesse
Demonstroit sa parfaicte vie.
De beauté fut elle garnie
Plus que nul ne pourroit comprendre,
Car sa chiere doulce & polie
Faisoit tous cueurs d'amours esprendre.
Ie ne croy pas qu'en tout le monde
Eust aussi belle cheuelure,
Car elle estoit doree & blonde

Oultre l'vsage de nature.
Ha! mort plaine de forfaicture,
Comment oses tu assaillir
Vne si belle creature,
Et faire sa beaulté faillir?
Ha! dure mort, ie m'esmerueille
Comment tu oses effacer
Vne couleur si tres-vermeille,
Qui souloit les autres passer.
Helas! ie ne me puis lasser
De toy blasmer, mort tres-diuerse.
Que ne me faiz tu trespasser,
Par ton dart, qui mon cueur trauerse?
Où as tu mis le luminaire,
Et la clarté de ses deux yeulx,
Qui enluminoit son viaire
Si clerement, qu'on ne peult mieulx?
Où sont les sourcilz gracieux,
Noirs & velus moderéement?
Helas! ie suis si ennuieux,
Quant g'y pense le cueur me fent.
Sa petite bouche & traictice,
Ses baulieures bien colorez,
Son manton fourchu & propice,
Tu les as tous deffigurez.
Tes ministres desmesurez,
Qui font langour & maladie,
Ont tous ses membres empirez,
Et tu luy as tollu la vie.
Mort desloyalle, i'en appelle,
Se receuoir veulx mon appel:
Car certes tu es trop cruelle,
Ton ieu ne me semble pas bel.
Helas! & se ie suis mortel,
Et tu as sur moy seigneurie,
Frappe moy de ton dart cruel
Si iray auecques m'amie.
M'amie est elle vrayement,
Voire en bien & en tout honneur:

Car ie prens sur mon sauuement
Qu'oncques n'y pensay deshonneur.
Helas! princesse de douleur,
N'auras tu point pitié de moy?
Ie te presente mon malheur,
S'il t'agrée, si le reçoy.
Tu as prins vn corps si parfait,
Vne si tres-plaisant image,
Vng si beau visage defait,
Et desollé vng tel ouurage:
Vien pour acheuer mon ouurage
Contre moy, & me rens confus:
Ie te laisse pour heritage
Mon cueur, que i'ay mis en reffus.
Ha! faulce mort, tu es trop lente
A assaillir les langoureux.
Tant plus la personne est dolente,
Tant moins est ton dart rigoureux.
Mais tu assaulx les amoureux,
Et ceulx aussi qui sont en ioye:
Car quant aucun cuide estre heureux,
Adonc tu te mets en sa voye.
Ie ne me puis assez complaindre
De toy & de ta cruaulté,
Ne ie ne puis mon cueur estaindre
De blasmer ta desloyauté.
Et quant ie pense à la beaulté
Que de mes yeulx ie regardoye,
Et à la parfaicte bonté
Qu'en elle iadis ie trouuoye:
Certainement il m'est aduis
Que le cueur me doit hors partir,
Car par la douleur où ie suis
Me puis dire plus que martyr,
Par le mal qu'il me fault souffrir
Quant ie pense que ie souloye
Deuiser tout à mon plaisir
A elle, comme ie vouloye.
Le cueur me fault certainement,

Ie n'ay puissance de le dire:
Si me conuient tout bellement
En soulageant mon mal escripre,
Et dissimuler mon martyre
Deuant les gens, qui plus me grief.
Car où ie fais semblant de rire,
I'ay tousiours mon cueur en meschief.

Helas! mort impetueuse,
Douloureuse,
Remplie d'iniquité:
Tu es trop fort ennuyeuse,
Et hayneuse,
Et mere de cruaulté,
Quant par ta desloyauté
M'as osté
Tout le soulas de ma vie,
Et en ma prosperité
M'as bouté
Du tout en melencolie.

Tu m'as bien mis en pensee,
Quant cessee
Est la ioye de mon cueur,
Et la belle trespassee,
Trespercee
As mon ame de douleur.
En prison & tenebreur
De langueur
M'as enfermé si tres-fort,
Par le glaiue de rigueur
Sans doulceur
M'as presque nauré à mort.

Mais certes tu n'as riens fait,
Se parfait
N'est ton oultrageux ouurage
Sur moy, qui n'ay riens meffait:
Car deffait
Suis par ton fier vassélage.
I'en appelle en mon courage,
Mort sauuage,

Mort plaine de trahiſon:
Se tu ne reçois mon gaige,
Ce dommage
Ie vengeray par raiſon.
Mais tu ne veulx receuoir,
Ne auoir
Procés,ou champ de bataille
Comme ie puis conceuoir,
Et ſçauoir
Rien n'eſt que contre toy vaille.
Il n'eſt celuy qui ne faille
Qu'il ſ'en aille,
Quant tu le veulx venir querre.
Tu n'en prens denier ne maille,
Treu ne taille,
Chaſcun te deuſt mener guerre.
Si ie te dis vilennie,
Ie t'affie,
C'eſt pour plus toy eſmouuoir,
Affin que m'oſtes la vie
Par enuie
Sans me faire plus douloir.
Car ie ſuis en deſeſpoir,
Sans vouloir
Deſormais fors que la biere.
Fais contre moy ton pouoir
Apparoir;
Car ie t'en donne matiere:
Ne me laiſſe murmurer,
Et plourer,
En toy blaſmant longuement:
Car ie ne puis endurer,
Et durer,
En ſouſtenant tel torment.
Donne moy l'acheuement
Briefuement
De mes douleurs,ie te prie.
Ie n'ay nul recouurement
Vrayement,

Sinon de finer ma vie.
Mais puis que ne veulx autrement,
Mort desloyalle & trescruelle,
A moy donner alegement,
Adressier me vueil à la belle,
Tout ainsi en parlant à elle
Que s'elle fust deuant mes yeulx:
Car certes l'image d'icelle
Me suit ce me semble en tous lieux.
Ie me veulx premier excuser,
Car i'ay trop mal fait, ce me semble,
De ses mandemens reffuser,
Parquoy n'auons parlé ensemble.
Mais la mort, qui tout prent & emble
Si caultement qu'on ne scet l'heure,
Me fait si grant paour que ie tremble,
Que ie n'ay couple en la demeure.
Las! pourquoy m'auez vous laissé,
Quant ie vous ay au temps passé
Aymé si tresparfaictement
Sans villenie?
Pourquoy ne suis-ie trespassé
Comme vous, sans estre lassé,
Et trauaillé si durement
Durant ma vie?
Comment vous estes vous partie
De moy, & de ma compaignie,
Et auez mon cueur trespercé
Si durement
De dueil & melencolie?
Helas! ne vous souuient il mie
Qu'auons ensemble conuersé
Si longuement?
I'ay veu que quant ie receuoye
Nouuelles de vous, que i'estoye
Reconforté totallement,
Dedans mon cueur
Mon hault vouloir en redoubloye,
Et tant plus à vous ie pensoye

Tant plus redoubloit mon talent
D'auoir honneur.
Or est mon cueur mis à douleur,
Et ne treuue plus de saueur
En quelque chose que ie voye
Pour le present.
Helas ! il me fust trop meilleur,
Que ie peusse finer mon pleur,
Mourir auecques vous à ioye
Bien briefuement.
Pour tout plaisir ay-ie dueil angoisseux,
Pour tout desir rage desmesuree,
Grief desespoir en lieu de cueur ioyeux,
Forcenement pour courtoise pensee,
Langueur sans fin pour vie asseuree,
Plaine de plour, d'angoisse, & de torment,
Pour tout espoir la vie malheuree
Me fault souffrir perpetuellẽment.
Pour tout soulas ay-ie cueur douloureux,
En lieu d'esbat viuant obscurement,
Pour beau maintien ay le corps tenebreux,
Prest à perir sans nul allegement,
Plainte durant continuellement:
Mais sans moyen impossible à guerir
Me fault souffrir perpetuellement,
Et si ne puis ne garir ne mourir.
Fiere durté pour regrets amoureux,
Et voulenté de ioye separee,
Triste penser, & regret rigoureux,
Pasle regard pour face colorée,
Angoisse grand en las cueur enserrée,
Plaine de dueil & d'esbahissement,
Pour bien mondain la mort tres-desirée
Me fault souffrir perpetuellement.
Courroux amer pour semblant amoureux
Ie porte appert, non pas couuertement,
Morne maintien pour baiser chaleureux,
Aigre soucy pour resiouyssement,
Pour bon souhait espoir mal & dolent,
Dure

Dure rigueur qui tout bien fait tarir
Me faut souffrir perpetuellement,
Et si ne puis ne guerir ne mourir.
En lieu de ieu soucy tres-ennuieulx,
Pour souef dormir tres-diuerse nuitee,
Pour reposer tressaillir entredeux,
Pour vn lict mol biere tres-mal ouuree,
Fieures bouillans qui tousiours ont durée,
Labour en vain en lieu d'esbatement,
Pour les yeulx vers chiere treslangoree
Me fault souffrir perpetuellement.
Trouble conseil, vouloir iniurieux,
Pour heur malheur infortunéement,
Et grief trauail pour ennuy gracieux,
Loing reculer en lieu d'auancement,
Et tout le mal qu'on peult entierement
Dire, penser sans espoir d'en issir,
Me fault souffrir perpetuellement,
Et si ne puis ne guerir ne mourir.
Et se iamais ie ne cessoie
De me plaindre piteusement,
Assez exprimer ne pourroie
Le dueil de mon entendement:
Qui est si grief que vrayement
Cueur d'homme ne le peult penser,
Et cuide bien certainement
Que c'est pour ma mort auancer.
Or ne sçay ie plus que ie doye
Faire, dire, ne deuenir:
Je metz en reffuz toute ioye
Desormais, pour dueil maintenir.
Ie me puis dire sans mentir
Cheualier noir aux blanches armes,
Aussi bien me faut il mourir:
Car toutes choses ont leurs termes.
O Dieu, ie te prie humblement,
Puis qu'auoir ne puis allegeance
De mon tres-merueilleux tourment,
Et de ma griefue desplaisance:

Quant i'auray fait ma penitence,
Et passé la fin de mes iours,
Qu'auoir ie puisse demourance
Auecques elle pour tousiours.
Car ie cuide certainement
Pour le bien qui estoit en elle,
Que son ame soit seurement
En la ioye perpetuelle,
Comme nette, plaisant, & belle,
Et de tout vice deschargee,
Et ie soustiens ceste querelle
Qu'elle doit estre bien logee.
Si requiers à tous amoureux,
Qui aiment en bien & honneur,
Et semblablement à tous ceux
Qui d'amours ont nauré le cueur:
Qu'ils reçoiuent ma grant douleur
En pitié & compassion,
Et qu'ils vueillent en ma faueur
Prier pour sa saluation.
Car ie sçay que ma maladie
Ne pourroit garison auoir.
Si me conuient passer ma vie,
Et mon mal en gré receuoir.
Pour confort auray desespoir,
Et pour soulas melencolie,
Cueur esbahy pour hault vouloir,
Et paour pour ma cheualerie.
Si auray son nom en escript
Dedans mon cueur au plus parfond,
Et seray rauy en esprit
Comme cueur qui en larmes fond.
Mes douleurs renouuelleront,
Et ma ioye s'eslongnera:
Ainsi que les iours s'en iront,
Ainsi mon soucy doublera.
O tres-hault Dieu, ie te supplie,
Quant viendra la fin de mes iours,
Et que le temps de ceste vie

Aura en moy passé son cours,
Qu'il te plaise donner secours
A mon poure cueur ennuyeulx,
Et qu'elle & moy ayons secours
Là sus au throsne glorieux.

BALADE A CE PROPOS.

EN approchant le pays & la terre,
Auquel jadis mon cueur laisser souloye,
Regret m'assault,& pitié me fait guerre,
Pleure,gemis,& n'est homme qui l'oye.
De ioye auoir à peine me saouloye,
Mon cueur rioit pour celle qui jadis
M'entretenoit ainsi que ie souloye
En tout honneur, & en faicts & en dicts.

La mort, helas! a pris,pour moy conquerre,
Son dart poignant,qui contre nul ne ploye,
Par grant rigueur est celle venu querre
Qui me gardoit en tous lieux où i'alloye.
Loing de son corps souuent d'elle parloye
Entre mes dents, desirant entandis
L'heure & le temps que ie la reuerroye
En tout honneur, & en faicts & en dicts.

Or ne puis plus de son estat enquerre,
I'en sçay trop plus que sçauoir n'en vouldroye.
Ie sçay sa mort, dont fort le cueur me serre,
A quoy donner remede ne pourroye.
Bien dire puis que iamais ne prendroye
Plaisir en riens, le iour que la perdis,
Car sur ma foy loyaulment ie l'amoye,
En tout honneur, & en faicts & en dicts.

Le Dieu d'Amours par son plaisir m'octroye
Dame trouuer, par qui soye remis
En bon espoir de recouurer ma ioye,
En tout honneur,& en faicts & en dicts.

AVTRE BALADE.

VNe doulce plaiſant nominatiue,
Dont i'y entendz former vng genitif,
Si que ſ'amour me demourra datiue,
Maulgré dangier ce faulx accuſatif,
Par ſon doux oeil & regard vocatif
Me fait vouloir qu'elle ſoit ablatiue:
Et ſi luy plaiſt de m'eſtre ſubſtantiue,
En la ſeruant me rendray adiectif:
Mon cueur luy don par amour tranſſitiue,
Pour aſſembler la paſſiue en l'actif.
A ſon maintien me ſemble indicatiue,
Que de moy veult faire l'imperatif.
Amour luy doint tant en eſtre optatiue,
Que de deux meufz faiſons vng coniunctif,
Tant que ce fait demeure infinitif.
Ma voulonté luy ſera relatiue,
Et ſ'elle en eſt premier inchoatiue,
Auſſi en eſt mon cueur meditatif,
De luy donner forme frequentatiue,
Pour aſſembler la paſſiue en l'actif.
Se de bonté elle m'eſt poſitiue,
De loyaulté luy ſuis comparatif,
Quant de beauté eſt la ſuperlatiue,
Pour doulcement faire vn copulatif
De deux amans iuſqu'au diffinitif,
Puis qu'ilz ont temps & eſpace explectiue,
Et ſont d'accord que l'vne premitiue
Soit attendant l'autre diriuatif.
Ces choſes ſeruent en infinitiue,
Pour aſſembler la paſſiue en l'actif.
Prince, on peult bien quant c'eſt choſe haſtiue,
Cõbien qu'amours change en diminutiue,
Souuent faire du propre appellatif,
Et d'autre part la Dame acquiſitiue,
Pour aſſembler la paſſiue en l'actif.

AVTRE BALADE.

SE fortune m'a ce bien pourchassé
Enuers amours, qui tant m'ont soustenu,
Que vostre vueil soit au mien enchassé,
Le plus heureux comme le chier tenu,
Vostre loyal seruiteur retenu,
M'amour, mon bien, où sont tous mes apuiz:
Si me semble-il que riens n'ay obtenu,
Puis que de vous approcher ie ne puis.
Enuie m'a durement dechassé,
Tant qu'à peine me suis-ie reuenu
De la langueur où dueil m'auoit chassé,
Sans conceuoir que soye deuenu.
Mais de mes maulx il vous est souuenu,
Si m'est allé de mieux en mieux depuis:
Combien, Dame, que ce m'est mal venu,
Puis que de vous approcher ie ne puis.
Sobre amer dueil en amours exaulcé
Mot, vng tandis, puis à coup descongneu,
Comme l'arbre de terre deschaussé,
Qu'on veult tirer, & qui est incogneu:
Tout vng de moy, se ie suis mescogneu,
Mieux me vauldra gecter dedans vng puis,
Et ne viure tant que soye chenu,
Puis que de vous approcher ie ne puis.
Princesse, las! selon ce contenu,
Mourir m'en vois le chief sur le chapuis,
Les yeulx bandez, à force detenu,
Puis que de vous approcher ie ne puis.

AVTRE BALADE.

FY de ce May qu'on clame si courtois,
Fy de Venus & de la beauté d'elle,
Fy d'esperuiers, de faulcons, & piuois,
Fy de harper, de chanter de vielle:
De tous oyseaulx, excepté l'arondelle,
De moy-mesmes dis-ie fy par mon ame,

Si fais-ie aussi d'amours, aussi de Dame.
Fy de tous jeux, de chansons, de renuois,
Fy de Pallas, & de la beauté d'elle,
Fy de ioustes, de dances, de tournois.
Et si dis fy de la façon nouuelle:
Si fais-ie aussi, de celuy ou de celle,
Qui loyaulté maintiendra iour ne terme,
Si fay-ie aussi d'amours, aussi de Dame.
Et s'en dis fy, se plus ne la reuois,
Pas ne feray comme la turterelle:
Ains sembler vueil au rossignol du bois.
Car aussi tost qu'a fait de sa femelle,
Sifflant s'en va, & luy monstre son aesle,
Lireau luy fait, combien que soit diffame,
Si fais ie aussi d'amours, aussi de Dame.

BALADE COVRONNEE.

AMours me fait
Vers vous venir
En cueur parfait,
Mon souuenir,
A soubuenir
Reffuz n'auez.
I'en suis sauuez.
A brief remour:
Garder sçauez
Loyal amour.
Rien n'est si fait
A maintenir,
Com par bien fait
Iusqu'au finir
Amy tenir,
Prendre esprouuez
Les biens prouuez:
En ma clamour
Ne reprouuez
Loyal amour.
Dame d'amer deesse,

Pour voſtre grace auoir
Vous offre ma ieuneſſe,
Mes biens, & mon auoir.
Vous pouez tout pour voir,
Rien n'y peult contredire.
N'eſt ſalut interdire
Par vouloir curieux,
Sans meffaire ou meſdire
En cueur religieux.
Amoureuſe Princeſſe,
Par amoureux deuoir
Vous ſeruir en lieſſe
Il n'eſt meilleur deuoir.
Vueillez m'y receuoir,
Et non pas eſcondire,
A ſeruir ſans deſdire
N'ay vouloir vicieux,
Que ie ne meure d'ire
En cueur religieux:
Art contrefait
Deuez banir,
Orgueil forfait
Me fait paſmir.
Ioindre & vnir
Ne me deuez,
Veoir le deuez
Sans grand demour:
Tout conceuez
Loyal amour.
Amoureuſe Princeſſe,
Madame à dire voir,
Qui mal penſer ne ceſſe,
Ne vous peult deceuoir
Par reffuz ou non voir,
Com mauuais eſcondire.
Vicieux tous mauldire
Vueille le Dieu des dieux,
A vng mot ſans plus dire
En cueur religieux.

Prince parfait, ioyeulx,
Dix fois, se pouez lire,
Trouuerez esdits lieux,
Soit bien ou mal eslire
En cueur religieux.

RONDEAV.

La mercy Dieu ie vis tousiours,
Quelque desplaisir que ie porte:
Bon vouloir ma douleur supporte.
Mais i'ay passé tous mes bons iours,
Sans auoir ayde ne secours
Doulcement mon temps ie deporte.
La mercy Dieu.
Ie n'ay plus que faire d'amours,
Desormais ne m'en plaist la sorte:
Aux autres du tout m'en rapporte,
Car quant à moy i'ay fait mon cours.
La mercy Dieu.

AVTRE RONDEAV.

Svr ma foy, ma Dame,
I'ayme tant vostre œil,
Que par son accueil,
Vostre ie me reclame.
Ie sçay bien pourquoy
Ie vous ayme fort,
Car quant ie vous voy
Mon cueur est d'accord.
Se may vostre Dame
Aymer ie vous vueil,
Par ioye ou par dueil
Sans laisser pour ame.
Sur ma foy.

AVTRE

AVTRE RONDEAV.

*EN feruant ma Dame & Amours
Piteufement fe vfent mes iours,
Languiffant en douleur cruelle,
Sans nul confort de luy ne d'elle,
Loing d'alegeance & de fecours,
Qu'à humble pitié n'ay recours
De toute ma paine & labours
Tenant l'amoureufe querelle.
En feruant.
Tous mes plaifirs vont à decours,
En moy fe doublent plains & plours.
Ainfi n'eft ma fortune telle,
Qui me fera la fin mortelle,
Si briefuement ne ceffe fon cours.
En feruant.]

* Adioufté nouuellemẽt du Ms.

AVTRE RONDEAV.

*AL'arme, efpoir, pitié, & mes amis,
Armez vous toft: car reffuz & dangier
Se mettent fus, pour vouloir eftrangier
Mercy d'vn cueur, à qui me fens fouzmis.
Las! s'ils le font, venir ne me peut pis,
Mourir m'en fault, ja mieux auoir n'en quier:
Alarme.
De tous amans font mortels ennemis,
Vous le fauez, & pour ce vous requier
Que me vueillez fi vraiment aidier
A ce cop cy, qu'ils foient defconfis.
Alarme.]

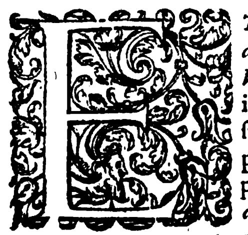
* Auffi adioufté du Ms.

Fin des Oeuures de Maiftre Alain Chartier, Clerc, Notaire & Secretaire des Roys CHARLES VI. & VII.



ANNOTATIONS SVR LES OEVVRES DE MAISTRE ALAIN CHARTIER.

SVR L'HISTOIRE DV ROY CHARLES VII.



T le tint sur les fonds Messire Charles Seigneur d'Albret, cousin germain du Roy Charles Bien-aimé VI. de ce nom.] L'Exemplaire à la main, duquel ie me suis seruy pour la correction de ceste Histoire, & qui semble escrit & additionné de la propre main de l'Autheur, appelle tousiours ce parrain du Roy Charles VII. *Charles Seigneur de Lebret*, & non *d'Albret*. Ce qu'obseruent aussi quelques Escriuains modernes, lesquels ont escrit en Latin. Signammt Heruier de Berne en son Panegyrique des Comtes de Dreux & d'Orual, qu'il adresse à Guy de Laual Comte d'Orual, imprimé l'an MDXLIII. à Paris chez Viuaut Gautherot. Car il y nomme par tout Iean d'Albret fils d'Arnaud Amenion d'Albret, qui fut fils de Charles Seigneur d'Albret, & petit-fils de Charles Connestable de France, *Ioannem Lebreti*, ou à *Lebreto*; & la famille d'Albret, *gentem Lebretam*. Mais les anciens tiltres semblent conuenir, & rapporter dauantage au mot d'Albret, l'appellās en Latin *Alesbertum*. Et en ay remarqué vn entr'autres de plus de quatre cēts cinquāte ans, bien que sans date, au Chartulaire de la Maison-Dieu de Mommorillon en Poictou, qui porte ces termes: *Helias Dominus Alesberti dedit quatuor denarios pauperibus Domus-Dei de Mommorllo in villariis super domum Leprosorum de Faidolent.* Ce qui pourra seruir à ceux qui rechercheront l'antiquité & origine de ceste Maison plus haut, que ne la reprennent pas ceux qui la deriuent seulement d'Amanion, ou Amanieu Sire d'Albret, mary de Saride fille de Didague Vicomte de Tartas, enuiron l'an MCC. & font cestuy-cy pere d'vn autre Amanieu, aussi Sire d'Albret, mary de Roze fille de Guitard sieur de Bourg: de laquelle il procrea Bernardet, Guitard, Arnaud, Berard, & Marthe. Adioustans que, Bernardet Sire d'Albret, & Vicomte de Tartas, fut pere d'Arnaud Amanion, aussi Sire d'Albret, auquel le Roy Charles V. donna pour espouse PAG. 2.

Margnerite de Bourbon sœur de la Royne Ieanne de Bourbon sa femme: Et de ce mariage vint Charles, Sire d'Albret Connestable de France, qui par ce moyen fut cousin germain du Roy Charles VI. dit le Bien-aimé, du costé des meres. Ie pourrois icy rapporter le reste de la genealogie d'vne tant celebre famille: mais ce n'est pas mon but d'employer ces Annotations en la deduction entiere de telles pieces; ains seulement en tirer & remarquer ce qui appartient à l'intelligence & explication de la presente Histoire.

PAG. ead. *Oudit an MCCCC. & deux trespassa Messire Loys de Sancerre Connestable de France*] Par contract passé souz le seel du Chasteller, deuāt Iean Seigneur de Folleuille, Cheualier, Conseiller du Roy, Garde de la Preuosté de Paris, le Ieudy XXVII. iour de Septēbre l'an MCCCXCVII. ce Seigneur, *Loys de Sencerre, Cheualier, Connestable de France, vendit, ceda & transporta à Reuerend Pere en Dieu, Monseigneur Guerart d'Athies, Archeuesque de Bezançon, Conseiller du Roy, acheteur pour luy, ses hoirs, & pour ceux qui de luy auroient cause ou temps auenir, pour & parmy le prix & somme de trois mille liures tournois, vn escu d'or à la couronne pour vingt-deux solz six deniers tournois la piece; vne maison, Hostel, jardins & preaux, seant à Paris outre le pont faisant le coin de la ruë d'Arondelle, & de la ruë Guy le Comte, l'vne des portes dudit Hostel faisant yssuë en ladite ruë d'Arondelle, & l'autre en celle de Guy le Comte. Lequel Hostel il auoit, tenoit, iouyssoit, & paisiblement possedoit, & à luy seul & pour le tout competoit & apartenoit.* Il trespassa le Mardy sixiesme iour de Feburier, & fut enterré dedans l'Abbaye de sainct Denys, en la Chappelle du Roy Charles V. souz vne tombe plate.

PAG. ead. *Auec Messire Bertran du Glesquin son predecesseur.*] Il n'y a parauenture aucun surnom de famille en ce Royaume, plus diuersement escrit & corrompu par les Historiens, qu'est celuy de ce fameux & celebre Cheualier Breton, Connestable de France, & Comte de Longueuille. Car il y en a qui l'appellent Kesclin, Claiquin, ou Clasquin: d'autres Glesquin, & Guesquin: & quelques-vns Glaiequin, ou Gueaquin. Mais ie croy pour moy, que son droit & vray surnom est, du Guesclin. Au moins, ie le trouue exprimé de la sorte en son Epitaphe, qui est dedans l'Eglise de sainct Denys; & en l'Histoire manuscripte de ses gestes, qui le fait fils de Renaud du Guesclin, Cheualier, Seigneur de la Mote de Bron, à six lieuës de Rennes: & luy donne pour freres, Guillaume & Oliuier du Guesclin. I'ay aussi veu quelques lettres, par lesquelles il est clairement nommé Bertrand du Guesclin, non pas Glesquin, ny Claquin, ou Gueaquin: Notamment vne passee souz le seel de la Vicomté d'Auranches, du XXV. iour de Septembre l'an MCCCLXXIX. portant que ledit *Messire Bertrand du Guesclin bailla à Monsieur le Comte d'Alençon & du Perche la terre & seigneurie de Thuict, sur & en deduction de l'assiete de treize cents liures de terre ou rente, qu'il estoit tenu bailler pour l'eschange de la Seigneurie de la Guierche en Bretaigne.* Et vne autre de Dame Marie de Bretagne Duchesse d'Alençō, Comtesse du Perche, & Dame de Fougeres, du dernier iour d'Aoust MCCCCXVI. *par laquelle elle octroye à Dame Typhaine du Guesclin, que* XX. *liures tournois de rente qu'elle prenoit sur la Preuosté de la Guierche,*

fussent employees à la fondation d'vne Chappelle, en l'autier de nostre Dame en la nef de l'Eglise Collegiale nostre Dame de la Guierche. Au surplus, il fit le serment de Connestable és mains du Roy Charles V. le deuxiesme iour d'Octobre MCCCLXX. & le mit le Roy en possession de ceste charge & dignité, luy baillant vne espee entre ses mains, laquelle il degaina en presence du grand Conseil: protestant qu'il l'employeroit pour le seruice du Roy & de sa Couronne. Ce qu'il fist auec tant de valeur, & de proüesse, que les annees qui emportent tout, n'en effaceront iamais la gloire ny la renommee. Car tous les Historiens de son siecle tesmoignent & la grandeur de ses actions, & les merueilles de ses armes. C'est pourquoy, sans en parler icy dauantage, ie me contenteray de rapporter l'Eloge que luy donne Messire Octouian de Sainct Gelaiz Euesque d'Angoulesme, en son Sejour d'Honneur imprimé par la veufue Iean Trepperel & Iean Ianot, en ces termes:

Ie vy bruire parmy celle forest
Vng Cheualier de digne remembrance,
L'espee au poing, comme soigneux & prest
De combatre pour publique defense.
Cestuy jadis fist moult beaux faicts en France,
Iaçoit qu'il fust de Bretaigne sailly;
Et maint rebelle a souuent assailly.
Chacun Bertran du Glesquin si le nomme,
Hardy, prudent, & tres-liberal homme.

Et y ioindray d'ailleurs vne remarque singuliere, que fait encor de luy nostre Chartier en son Quadrilogue, quand il dit: *Et le meur adressement & haut esgart du Roy Charles le Quint derrenier mort* (car ainsi faut-il lire, effaçant, *& Charles son fils*) *fit le bon Bertran de Claiquin tant de fois vaincre les ennemis glorieusement, & le Royaume de grief malheur soy ressourdre en paisible bieneureté. Cestuy Bertran laissa de son temps vne telle remonstrance, en memoire de discipline & de Cheualerie, que quiconque homme noble se forfaisoit reprouchablement en son estat, on luy venoit au manger trencher la nappe deuãt soy. Et ceste estroite garde d'honneur & de seurté fist le large chemin de proesse és gens cheualeureux, qui lors viuoient: & ceste ouuerture de vengeance rigoureuse forcloit toute voye aux faicts deshonnorables.*

L'an MCCCC. & quatre fut la bataille des sept François aux sept Anglois deuant la place de Montandre en Guyenne.] Le susdit Octouian de sainct Gelais Euesque d'Angoulesme parle aussi de ceste bataille en son Seiour d'Honneur: PAG. 4.

Apres (dit-il) *ie vy sept nobles preux François*
Armez à blanc, ayans au poing la hache,
Qui deffirent sept arrogans Anglois,
Où pas vn d'eulx si ne se monstra lasche:
Nul d'iceux n'eut pour lors pié à l'atache,
Car si tres-bien firent sans espargner,
Qu'assez en peut Montendre tesmoigner,
Chasteau cogneu, où fut l'emprinse faite,

Et des Anglois honteuse la deffaite.

PAG. 5. *Et s'estoit fait ledit Henry nouuellement Roy d'Angleterre par la mort du Roy Richard*] Berry Herault du Roy Charles VII. esleu à Roy d'armes des François, a fort particulierement descrit la deposition & mort de ce Richard Roy d'Angleterre, souz le tiltre de *Memoires du faict & destruction d'Engleterre en partie.* Mais le rapport en seroit trop lõg & peut estre hors de propos en cet endroit. Vne autre occasiõ luy pourra donner lieu quelque part. Car c'est vne piece digne de lumiere, & qui contient beaucoup de circonstances obmises par Iean Froissard, & autres Historiens du temps.

PAG. *ead.* *Et en cet an fut deliuré Chierebourg, que tenoit le Roy de Nauarre, par appointement que on luy deuoit liurer certaines terres en recompense de la Comté d'Eureux, & du pays de Constantin, où il disoit qu'il auoit droict.*] Les Lettres du Roy Charles VI. donnees à Paris le IX. iour de Iuin l'an MCCCCIIII. sur cet appointement & recompense, portent: *Qu'en consideration que Charles Roy de Nauarre, pour luy, ses hoirs, & ayans cause, delaissoit à tousiours perpetuellement au profit du Roy de France, & de ses hoirs, successeurs & ayans cause, tout le droict & action qu'il auoit & pouuoit auoir & demander à cause de l'hoirie & succession du Roy de Nauarre son pere, de la Royne de Nauarre sa mere, ou autres, tant en la Comté de Champagne & ses appartenances, comme és Comté, citez, villes, & Chastellenies, terres & seigneuries d'Eureux, Auranches, Pontaudemer, Passy, Nonancour, Esy, Beaumont le Roger, Conches, Breteul, Orbec, Carenten, Chaloignes, Mortaing, Gauuray, Nogent le Roy, Annet, Breual, Monschauuet, Mante & Meulant,* CHEREBOVRG, *& autres generalement quelconques; ledit Roy* CHARLES VI. *luy donna, ceda & transporta pour luy, ses hoirs, & successeurs, douze mil liures de rente és Chastellenies, terres & Seigneuries qui s'ensuiuent: sçauoir est, Beaufort en Champaigne, Soulaynes, Nogent l'Artault, Largicourt, Nogent sur Seine, Pons sur Seine, S. Florentin, Bray sur Seine, Colomiers en Brie, Pons sur Yonne, Voux, Flagy, Lorriz, Grez, la ville, chastel, & Chastellenie de Nemours, Mez le Mareschal, les Granches, Dymon, & Chasteaulandon: pour les tenir, & en iouyr à heritage pour luy, ses hoirs, & successeurs.* Et furent lesdites lettres verifiees & enregistrees au Parlement le XXVII. iour du susdit mois de Iuin, en la mesme année.

PAG. 9. *L'an* MCCCC. *& sept la veille S. Clement, &c. saillirent certaines gens embastonnez d'vne maison, lesquels ferirent sur le Duc d'Orleans, & le tuerent*] Perceual de Cagny Escuyer de Iean Duc d'Alençon, en son Histoire des Cõtes d'Alençon escrite à la main, attribue ouuertement la mort de ce Duc à Iean Duc de Bourgongne son cousin germain. Car voicy comme il en parle briefuement. *En celuy an* MCCCCVII. *le* XII. *iour du mois de Nouembre, Iean Duc de Bourgõgne conduit d'esperit diabolique, remply de fausseté & traison, par mauuaise pensee longuement gardee en son cueur, fist par nuit gaitier, par mauuais traitres afaictiez à ce faire, le Duc d'Orleans seul frere du Roy. Et enuiron l'heure de neuf heures de nuict, en s'en reuenant de souper, fut assailly, batu, & nauré si tres-cruellement, que piteuse chose estoit à veoir à tous ceulx qui en tel estat le veirent. Et fut lessié tout mort en la place. Laquelle mort a esté cause de toutes les guerres & meschiefs venus en ce Royaume depuis icelle.*

Voy Enguerrand de Monstrelet, au 1. volume de ses Chroniques.

Lors ledit Prince mort fut apporté en sepulture, & son corps mis en l'Eglise des Celestins à Paris.] Dés l'an MCCCCIII. le XIX. iour d'Octobre il auoit fait & signé son testament, par lequel il leguoit tant aux pauures, qu'à diuerses Maisons de Religiō plus de vingt mil liures tournois, & à toutes les Eglises de Paris & d'Orleans chacune vn Calice d'argent, *In quibus Ecclesiis tot praecepit centenas Missas celebrari pro se, quot moriens ætatis haberet annos.* Mais il n'y eut point d'Ordre, auquel il tesmoignast lors vne plus grande affection qu'à celuy des Peres Celestins. Car non seulement il nomma entre les executeurs de sondit testament, Frere Pierre Pocquet, le Pere Prouincial, & les Prieurs des Celestins de Paris & de Marcoussis; mais aussi leur dōna de grands biens & reuenus pour leur entretien, & fonda nommément en leur Couuent de Paris vne Chappelle appellee la Chappelle des Ducs d'Orleans, en laquelle il fut inhumé, luy, Valentine de Milan sa femme, Charles Duc d'Orleans leur premier fils, pere du Roy Louys XII. & Philippe Comte de Vertus leur second fils, qui vesquit en celibat. Ce qui s'apprend de ces vers Latins escrits en vn petit Tableau contre les chaires de ladite Chappelle, en forme d'Epitaphe. PAG. 10.

Regali fulgens titulo breuis hæc LVDOVICVM
Aurelianensem contegit vrna Ducem,
Cuius erat genitor quintus rex CAROLVS, *huius*
Celestinorum gloria prima loci.
Regia sic soboles, frater quoque Regius, omni
Terrigenæ praerat nobilitate Duci.
Proh dolor! ingenti quidam liuore refertus
Expetiit tanti Principis interitum.
Vnde reluctando posthac huc vsque rubenti
Gallia cæsorum sanguine tota madet.
Mille quadringentis annis, septémque, silenti
Clementis nocte sic ruit exanimis,
Vt spes nulla foret vitæ, cui lucida donet
Viuere Cunctipotens nunc super astra poli.
Claraque cum Christo viuat VAL. *Mediolana,*
Quæ fuerat tanto femina digna viro.
Virtutum Comes horum genitura Philippus
Gaudeat admixtus cætibus Angelicis.
Bis septingentis & quadraginta peractis,
Annis sex pariter, hos capit iste locus.
Sic patre progenies fruitur, sic nupta marito,
Laude nec indigni perpetua recoli.

Il y en a aussi d'autres grauez en vne table de marbre, prés de la porte de la mesme Chappelle, lesquels enseignent la mesme chose. Mais d'autres les ont ia fait imprimer ailleurs.

Et les conuoia luy & ses gens & sergens depuis le gibet iusques au monstier, où ils furent enterrez.] Ces deux Clers, ou Escoliers, s'appelloient Leger PAG. 14.

du Mouſſel, & Oliuier Bourgeois. Et furent inhumez en vn coin du Cloiſtre des Mathurins de Paris, où l'on voit encor maintenant leur ſepulture, ſur laquelle ils ſont repreſentez en façon de pẽdus enſeuelis, auec cet Epitaphe à l'entour.

Hic ſubtus jacent Leodegarius du Mouſſel de Normania & Oliuerius Bourgeois de Britannia oriundi, Clerici Scholares, quondam ducti ad iuſtitiam ſecularem, vbi obierunt: Reſtituti honorificè & hîc ſepulti anno Domini MCCCCVIII. *die* XVI. *menſis Maij. Reſpicias noſtrum Epitaphium, vt ores pro nobis Deum.*

Et contre la muraille pend vne lame de cuiure, en laquelle eſt grauee la cauſe, pour laquelle ils furent reſtituez, & la peine que le Preuoſt de Paris encourut pour les auoir fait executer, en ces termes:

Cy deſſous giſent Leger du Mouſſel, & Oliuier Bourgeois iadis Clercs Eſcoliers, eſtudiants en l'Vniuerſité de Paris, executez à la iuſtice du Roy noſtre Sire, par le Preuoſt de Paris l'an MCCCCVII. *le* XXVI. *iour d'Octobre, pour certains cas à eux impoſez. Leſquels à la pourſuitte de l'Vniuerſité furent reſtituez & amenez au Paruis de noſtre Dame, & rendus à l'Eueſque de Paris, comme Clercs; & au Recteur, & aux Deputez de l'Vniuerſité, comme Suppos d'icelle, à tres-grande ſolemnité. Et de là en ce lieu cy furent amenez pour eſtre mis en ſepulture, l'an* MCCCCVIII. *le* XVIII. *iour de May. Et furent leſdits Preuoſt & ſon Lieutenant deſmis de leurs offices, à ladite pourſuite: comme plus à plain appert par lettres patentes & inſtrumens ſur ce cas. Priez Dieu, qu'il leur pardonne leurs pechez. Amen.*

PAG.15. *Meſſire Iean Bouciquault Mareſchal de France.*] Antoine de la Sale en l'Hiſtoire ou Chronique du petit Iean de Saintré page, & depuis Chãbellan du Roy Iean, dediée à Iean d'Anjou Duc de Calabre & de Lorraine, Marquis du Põt, chap. XLVII. dit que Meſſire Iean le Maingre, pere de ce Iean Mareſchal de France, & de Meſſire Geuffroy le Maingre ſon frere, fut le premier ſurnommé Bouciquault, & en parle ainſi: *En celuy temps eſtoit en la Court vn tres-ieune Eſcuyer, tres-gracieux, de la Duché de Touraine, qui par esbatement fut nommé Bouſſiquault, grant pere des Bouſſiquaulx qui ſont auiourd'huy. Tres-ſaige, ſubtil, & aduenant Eſcuyer, & qui aſſez auant en la grace du Roy eſtoit. Celuy Bouſſiquault voyant Saintré, qui ſi auant en la grace du Roy eſtoit, & plus que les autres, s'en accointa. Saintré, qui ieune eſtoit, le voyant ſi homme de bien, auſſi pour l'amour du pays, tres-voulentiers s'en accointa; & tellement ſe accompaignerent & aymerent, que deux freres ne s'euſſent ſceu plus entr'aymer.* Et peu apres: *Et jaçoit ce que Bouſſiquault fuſt puis tres-vaillant Cheualier, outre plus eſtoit-il ſubtil & attrempé plus que Saintré n'eſtoit: & auſſi au fait d'armes Saintré eſtoit tenu le plus vaillant. Et pour ce les Heraux, & les Roys d'armes en firent vn commun Prouerbe, en diſant,*

Quant vient à vn aſſault,
Mieux vault Saintré que Bouſſiquault:
Mais quant vient à vn traicté,
Mieux vault Bouciquault que Saintré.

C'eſt à ſçauoir l'vn pour les armes, & l'autre pour le conſeil.

PAG.18. *Et firent coupper la teſte au grand Maiſtre d'hoſtel de France nommé Montagu*]

tagu.] Ce grand Maistre appellé Iean, Seigneur de Montagu & de Marcoussis, Vidame de Laonnois, fils de Messire Gerard de Montagu, & de Dame Biette de Calinel, dont les corps sont inhumez en l'Eglise de Saincte Croix de la Bretonnerie à Paris, ne souffrit pas lors seulement le supplice de la mort. Car il se trouue que pour plus grande hõte & ignominie, son chef fut en outre mis sur vne lance au lieu des Halles, son corps pẽdu par les aisselles au plus haut estage de Montfaucon, & toutes ses terres & Seigneuries confisquees & donnees à Guillaume Duc de Bauieres frere de la Royne. Mais depuis les Religieux Celestins de Marcoussis, qu'il auoit fondez vers l'an MCCCCIIII. & fait dedier leur Eglise par Iean de Montagu son frere, Archeuesque de Sẽs, le XVII. iour d'Auril l'an MCCCCIX. poursuiuirent & solliciterent tellement son innocence, auecques Iacqueline de la Grange sa veufue, Iean de Montagu susdit Archeuesque de Sens, & Gerard de Montagu pour lors Euesque de Paris ses freres, qu'en fin il fut trouué & recognu auoir esté tres-iniustement & sans cause mis à mort, la confiscation de son bien declaree nulle, ses terres & Seigneuries rendues aux heritiers, ses parens & amis restituez en grace, & mesme Charles de Montagu son fils, remis en l'honneur & office de Chambellan du Duc d'Aquitaine, duquel il auoit esté priué: bref sa teste & son corps furẽt dépendus par ordonnance de Iustice, & honorablement enterrez en l'Eglise des Celestins de Marcoussis, souz vn riche & notable sepulcre.

Pour ce que lesdits Seigneurs du party du Duc d'Orleans se tenoient à Vicestre.] C'est le chasteau que vulgairement on appelle Bicestre, ou Vuincestre, au dessus du village de Gẽtilly. Et pour entẽdre d'où viẽt ce nom, faut sçauoir que deuant l'an MCCC. on le nommoit la Grange au Queux. Car les Chartreux de Paris ont lettres de noble & puissante Dame Ieãne de Chastillon Comtesse d'Alençon, de Blois, & de Chartres, femme iadis de Monsieur Pierre Comte d'Alençon, troisiesme fils du Roy S. Loys, & fille vnique de Iean de Chastillon, Comte desdites Comtez de Blois & de Chartres, par lesquelles elle fonde quatorze Celles pour quatorze Religieux de leur Conuent, passees en la Maison de l'Euesque de Paris *à la Grange au Queux*, au dessus du village de Gentilly, l'an de grace MCCXC. au mois de Mars. Depuis, ladite maison ou chasteau vint en la possession de Iean Euesque de Vuincestre en Angleterre: sur qui le Roy Philippes le Bel la saisit l'an MCCXCIIII. auec plusieurs autres terres, maisons, rentes & vignes qu'il auoit és villages d'Arcueil & de Vitry prés Paris, & en fit don à Messire Hugues de Bouille seigneur de Milly son Chambellan, au cas qu'elles luy deussent demeurer, comme il appert par ses lettres donnees à Creuecœur, en ces termes. PAG. 19.

Philippus Dei gratia Francorum Rex, vniuersis præsentes litteras inspecturis, salutem. Cum nos Domum, quæ vocatur Granchia au Quez super Gentiliacum, cum pertinentijs & garnisionibus intus existentibus, necnon terras, domos, redditus, & vineas, & alias possessiones, quos & quas, Vvintoniensis Episcopus apud Vitriacum & Arcolium propè Parisius tenere solebat, ad manum nostram ex causa poni fecerimus: Nos considerantes grata seruitia, quæ dilectus & fidelis

miles & Cambellanus noster Hugo de Bouilla nobis exhibet incessanter, dictas domos, terras, possessiones, & redditus, cum suis pertinentijs vniuersis eidem Hugoni ad vitam suam tantummodo, si tamen res prædictas penes nos debere remanere cõtingat, duximus concedendas. In cuius rei testimonium præsentibus literis nostrum fecimus apponi sigillum. Actum apud Crepicordium sabbato ante festum Natiuitatis beatæ Mariæ Virginis, anno Domini MCCXCIIII.

Mais par autres lettres de l'an MCCCI. le mesme Roy donna main-leuee des susdites maisons & terres, audit Euesque de Vvincestre, & voulut qu'elles luy fussent rendues, pour en iouyr par luy cõme il auoit fait deuant: sauf toutesfois son droict en la restitution & possession d'icelles. Car voicy ce qu'il en rescriuit au donataire, estant en la ville d'Amiens.

Philippus Dei gratia Francorum Rex, dilecto & fideli Hugoni de Bouilla, Domino Milliaci, Militi & Cambellano nostro, salutem & dilectionem. Placet nobis & consentimus, quòd vos Ioanni Vvintoniensi Episcopo, possessiones & bona quæcumque, quæ ad ipsum quomodolibet spectare asseruerit, & quæ possederit, vel habetis ex causa quacumque, restituatis & reddatis. Saluo tamen in restitutione prædicta, & in possessionibus & bonis prædictis in omnibus iure nostro. Actum Ambianis in vigilia festi Natiuitatis beati Ioannis Baptistæ, anno Domini MCCCI. Parquoy i'estime, que ceste maison entr'autres dite la Grange au Queux, fut depuis nommee la Maison de Vvincestre, & par corruption du populaire Bisestre, à cause que l'Euesque de Vvincestre la possedoit, & y faisoit sa demeure ordinaire: comme dans Paris pour exemple, l'Hostel qu'on appelloit jadis de Misericorde, a perdu ce premier nom, & prins celuy des Ducs de Guyse, qui l'habitẽt encor maintenant.

PAG. 23. *Le Roy Henry bailla son second filz Thomas Duc de Clerence, & son frere le Duc d'York accompagnez d'huit cents lances, & quatre mille Archers, pour secourir les Ducs de Berry & d'Orleans; & descendirent en Normandie, en la Hague de S. Vvast.*] Ce qui mãque en cet endroit peut estre suppleé de l'histoire d'Alençon escrite par Perceual de Cagny, qui viuoit lors. Car il recite, *que Monseigneur d'Alençon* son Maistre, qui *en tout le fait Monsieur d'Orleens fut plus feruent, & en print plus paines & trauaux à ses despens, que nul des autres Seigneurs, alla iusques à Fougieres au deuant du Duc de Clerence, & le recueillit tres-grandement, & tant que il en fut tres-content, & ceux de sa compagnie. De là, il l'amena par le pays du Maine, & en venant droit à Cilli-le-Guillaume, bouterent des feux, prindrent des prisonniers, & firẽt moult d'autres maulx. Ils prindrent le Chasteau de Cilli-le-Guillaume d'assaut. Audit lieu le Duc d'Alençon eut nouuelles, & sceut certainement que le traicté & apointement estoit fait en la ville d'Auxerre par le Roy, entre les Ducs d'Orleens & de Bourgongne. Le Duc d'Alençon print congé du Duc de Clerence, & s'en vint en son Chastel d'Alençon. Ledit de Clerence print son chemin droit au Mans, & ardit les faux-bourgs qui estoiẽt moult beaux & notables, & d'ilecques droit à Vendosme, & aupres de Blois. Et faisoit bien sçauoir & cognoistre le chemin par où il estoit passé, en boutant les feux en moult de lieux.*

Là fut prins le Duc Edouart de Bar.] Nicolas Vigner en son Histoire

de Luxembourg non encor imprimee remarque, qu'Edouard Comte de Bar, qui deceda l'an MCCCXXXVI. laissa de Marie de Bourgongne son espouse, seur de la Royne Ieanne femme du Roy Philippe de Valois, Henry III. du nom Comte de Bar, lequel print en mariage Yoland de Flandres Dame de Mont-Cassel, & autres grandes seigneuries: & d'elle eut Edouart & Robert de Bar ses fils, qui succederent l'vn à l'autre. Car Edouart mourut sans enfans l'an MCCCLI. Parquoy Robert luy succeda, lequel sa mere fist nourrir en France, & en sa faueur le Roy Iean erigea Bar en Duché, & luy fist espouser Marie de France sa fille l'an MCCCLX. D'eux vindrent, Henry aisné mort deuant son pere, au retour du voyage contre les Turcs, où fut donnée la bataille de Nicopolis l'an MCCCXCV. ayant espousé Marie fille & heritiere d'Enguerrand Seigneur de Coucy: & Edouart Marquis du Pont, lequel apres la mort de Robert son pere aduenuë l'an MCCCCXI. se mist en possession de la Duché de Bar & de la Chastellenie de Cassel. Encor que ledit Henry son frere eust laissé de sa femme vn fils vnique appellé Robert, à qui deuoit eschoir ladite Duché plustost qu'à son oncle, comme representãt l'aisné de la maison. Et de là ledit Edouart, duquel parle icy nostre Autheur, porta tousiours depuis le tiltre de Duc de Bar, & donna seulement à son nepueu quelque partie de la Chastellenie de Cassel, sçauoir est Varneston, Bourbourg, & autres terres.

Messire Iean Iuuenel Aduocat du Roy audit Parlement, lequel estoit grandement enlignagié.] Il estoit fils de Noble homme Monseigneur Iean Iuuenel des Vrsins, Cheualier, Seigneur & Baron de Treynel, & de Dame Michelle de Vitry sa femme; & eut pour freres, Messire Guillaume Iuuenel des Vrsins Cheualier, Seigneur dudit Treynel, Conseiller du Roy, & Bailly de Sens; Maistre Iacques Iuuenel des Vrsins Archidiacre en l'Eglise de Paris, Aduocat & Conseiller du Roy en sa Cour de Parlement, & Michel Iuuenel des Vrsins Escuyer. Lesquels tous conioinctement auec ladite Dame Michelle de Vitry leur mere obtindrent le Vendredy XIV. iour de Iuin l'an MCCCCXLIII. du Chapitre de nostre Dame de Paris, *la Chapelle Monsieur sainct Remy fondee en ladite Eglise, & le costé dextre ioignant du mur en icelle Chappelle, pour sepulturer & enterrer lesdits feu Seigneur de Traynel leur pere, & ladite Dame, leurs enfans & heritiers, & ceux qui d'oresnauant descendroient de ceux d'entre eux qui estoient & seroient mariez, & de leurs posteritez & lignees, qui toutesfois y voudroient estre sepulturez & enterrez. Ensemble permission de faire au ioignant dudit mur vne voute en façon de sepulture, & dessus vne representation sur vne tombe esleuée, où seroient mises & apposées les representations en images dudit feu Seigneur & de ladite Dame, & de faire peindre à leur plaisir ledit costé du mur, & faire chãger les voirrieres d'iceluy, se bon leur sembloit.* Et pour ces choses faire, ladite Dame & ses enfans, baillerent, cederent, & transporterent à tousiours audit Chapitre, la moitié par indiuis d'vn moulin & ses appartenances, nommé le Moulin des Chambres Maistre Hugues, assis sur la riuiere de Seine à Paris pres la rue de la Tannerie, à l'opposite du derriere de l'Hostel dudit feu Seigneur de Treynel, & quelques autres biẽs

PAG. 27.

mentionnez és lettres, qui de ce furent passees les iour & an que des-sus, deuant Pierre Choart & Iean Franchois Clercs Notaires du Roy au Chastellet de Paris, souz le seel dudit Chastellet y mis & apposé par Ambrois seigneur de Lore, Baron d'Iury, Cheualier, Conseiller, Chambellan du Roy, & Garde de la Preuosté de Paris. Auquel temps Messire Ieã Iuuenel des Vrsins, duquel parle icy nostre Chartier, n'estoit ja plus Aduocat du Roy au Parlement de Paris; ains Euesque & Cõte de Beauuais, Per de France. Et fut mesme encore depuis Archeuesque de Rheims. Voy l'Histoire du Roy Charles VI. escrite par luy.

PAG. 34. *Les Ducs d'Orleans & de Bourbon, &c. furent prisonniers du Roy d'Angleterre, & menez en Angleterre.*] Maistre Pierre Nesson officier du Duc Ieã de Bourbon en sa Cõté de Montpensier, auerty que ledit Duc son maistre auoit esté prins à la bataille d'Azincourt, & mené prisõnier en Angleterre, escriuit vn gentil poeme intitulé *le Lay de la guerre*, où il represente la plus part des miseres & calamitez, que ce fleau diuin auoit causées de son temps au Royaume de France, & le luy enuoya pour adoucir les ennuis de sa prison. Ce qu'il tesmoigne sur la fin, en ces termes;

Et apres ce que guerre ot fait son cry,
Ie retins ce que ie peux, & l'escry,
Pour l'enuoyer au bon Duc de Bourbon
Cheualereux, afin qu'en sa prison,
Là où ne puis autrement luy ayder,
Ie le peusse vn peu desennnyer;
Pensant en moy, qu'il en obliera
De ses regrets, tandis qu'il en lira.
Autrement, las! ne le puis-ie seruir.
Dont me desplaist que ne puis desseruir
L'honneur que fait m'a la noble Princesse,
Luy estant pris, Madame la Duchesse,
De moy auoir tenu son Officier,
En sa bonne Comté de Montpensier.
Et ly supply preigne en gré le present,
Comme celuy qui cognoist dés s'enfance
Mon pou de sens, & ma grand ignorance.

Mais d'autant que ce Poeme n'est pas en lumiere, il ne sera pas peut-estre trouué mauuais si ie rapporte pareillement icy, ce qu'il y fait dire à la Grace de Dieu, touchant la valeur & prison de ce bon Duc Iean, & les regrets qu'en auoit Marie de Berry sa femme. C'est vers le milieu de la piece, où il introduit ladite Grace parlant ainsi au frere du Duc:

Helas! mon fils, pensez la grand plaisance
Qu'à tous sera vostre bonne venuë,
Que si long temps ont plusieurs attenduë.
Helas! venez à ceux qui vous attendent.
Car riens fors vous ne quierent ne demandent
Trestous les bons, qui tant la paix desirent;

Dont entre ceux, qui onc faute ne firent,
Est le vaillant, cheuallereux, & bon,
Vostre frere, IEAN *Duc de Bourbon,*
Du droit estre du noble sang de France.
Et pourchassez pour Dieu sa deliurance,
Que le monde requiert tant & desire.
Qui sera-ce, qui au Roy pourra nuire,
S'il a o lui vous & vostredit frere?
Or ne pouuez en ce monde plus faire.
De vostre honneur, helas! ie vous requier.
Pensez comment il fut prins prisonnier,
En soy monstrant hardy plus qu'vn Lyon,
Et de son Roy vray leal champion,
Habandonnant son corps & sa personne:
Dont la belle, deuote, noble & bonne,
Sa compagne Marie la Duchesse,
Depuis luy pris, n'eut que dueil & tristesse,
Et en l'abit de dueil & de vefuage,
En pleurs, en plains, & doloreux courage,
Passe ses iours, regrettant son seigneur,
De qui pitié est, & d'elle greigneur.
Car il la plaint, & sa douleur regrette,
Et elle meurt, tant desire & souhaitte
Son bon retour, & ioyeuse venuë.

Et plus bas, faisant parler Nostre Dame à la Grace,

Et apres fut sa derniere parole:
N'oubliez pas le fait de ma fillole,
Faictes qu'elle ait à ioye son mary,
Ma belle & bonne MARIE DE BERRY.

Le Comte d'Eu.] C'estoit Charles d'Arthois fils vnique de Philippe d'Arthois, Comte d'Eu, & de Madame Marie de Berry, laquelle espousa depuis Iean Duc de Bourbon, mené prisonnier, auec ledit Comte Charles en Angleterre. Et portent les Chroniques des Comtes d'Eu, *qu'il fut prins à l'aage de* XXI. *an, & demeura prisonnier* XXIII. *ans, au bout desquels en fin il obtint sa deliurance, sçauoir est l'annee de la grande famine, qui fut l'annee* MCCCCXXXVIII. *par le moyen du Comte de Sombresset, qui tenoit prisonnier le Duc de Bourbon.* Cestuy Charles apres sa deliurãce, espousa en premieres nopces Dame Ieanne de Saueuses, & en secondes Dame Heleine de Melun, desquelles il n'eut point de generation. Parquoy la Comté d'Eu escheut à Iean de Bourgongne Comte de Neuers son nepueu. PAG. *ead.*

En ce temps mourut le Duc Iean de Berry.] Quelques vns donnent le surnom de *Camus* à ce Duc. Car Sebastian Mamerot de Soissons, en ses Chroniques imprimees à Paris pour Anthoine Verard Libraire, l'an MDIII. l'appelle ainsi quand il dit: *Item le Duc Camus Iean de Berry, oncle du Roy, aagé de quatre vingts neuf ans trespassa, &c.* Et n'est hors de propos, puis que nous sommes sur sa mort, de rapporter ce qu'il fist de PAG. 36.

son viuant en memoire de la mort de Louys Duc d'Orleans son nepueu. Car il fist representer sur la grande porte Meridionale de l'Eglise des saints Innocents, où est le grãd & commun Cimetiere de la ville de Paris, l'Histoire des trois morts qui apparurent à trois vifs chassants dedãs vne forest. Ce que l'on apprend de quelques vers François, qui se voyét encor dessus la sculpture des figures en la frise, ainsi que s'ensuit:

En l'an mil quatre cents huit,
IEAN *Duc de Berry tres-puissant,*
En toutes vertus bien instruit,
Et Prince en France florissant;
Par humain cours lors cognoissant,
Qu'il conuient toute creature,
Ainsi que nature consent,
Mourir, & tendre à pourriture,
Fist tailler icy la sculpture
Des trois vifs, aussi des trois morts,
Et de ses deniers la facture
En paya par iustes accords:
Pour monstrer que tout humain corps,
Tant ait biens, ou grande cité,
Ne peut euiter les discords
De la mortelle aduersité.
Dont pour auoir felicité,
Ayons de la mort souuenir,
Afin qu'apres perplexité
Puissions aux saincts Cieux paruenir.

P. 44. *Messire Iean de Torssay Maistre des Arbalestiers de France.*] Il l'a cy-deuant appellé Guy, pag. 38. Mais ie croy qu'il y a faute. Car auparauant & dés la pag. 3. il auoit fait mention de Messire Iean de Torssay Seneschal de Poitou. qui est celuy mesmes qui fut aussi par apres Maistre des Arbalestiers de France.

PAG. 45. *Et firent deux Capitaines de deux Gentils-hommes, l'vn nommé Estienne de Vignolles dit la Hire, & l'autre Pothon de Xaintrailles.*] Ces deux Capitaines acquirent vn grand renom és guerres du Roy Charles VII. & l'aiderent beaucoup à retirer son Royaume d'entre les mains des Anglois. Ce qui donna sujet à Messire Octouian de S. Gelais Euesque d'Angoulesme de les colloquer au Seiour d'Honneur, auec les plus braues Cheualiers & Capitaines de leur temps. Car voicy comme il parle d'eux en ce sien Oeuure, composé souz le regne du Roy Charles VIII.

Apres luy vy deux nobles conquerans.
Ce fut la Hire & Pothon de Saintrailles,
Lesquels souuent ont maintenu les rancs
En fiers destours & crueuses batailles.
France doit bien plorer leurs funerailles,
Et regretter deux si nobles consors.
Car eux viuans n'ont espargné leurs corps

Au bien public, sans lascheté commettre
Enuers le Roy leur tres-souuerain Maistre.

Mais afin d'annoter quelque chose de plus particulier & de l'vn & de l'autre, il se trouue en premier lieu que la Hire fut pour sa valeur & ses bōs seruices pourueu de grandes & honorables charges, & qui ne sont bien clairement exprimees en aucun lieu de ceste Histoire. Car les Maire & Pairs de Beauuais ont lettres de luy, du dernier iour de Decēbre l'an MCCCCXXXIIII. par lesquelles il prend les qualitez de *Lieutenant du Roy, & Capitaine general deçà la riuiere de Seine és pays de l'Isle de France, Picardie, Beauuaisin, Laonnois & Soissonnois, & Bailly de Vermandois.* Le Roy Charles VII. luy donna aussi quelques terres & Seigneuries, nommément celle de Mommorillon en Poitou, qui valoit lors au plus deux cents seize liures, quatorze souls tournois de rente, & si mourut Bailly d'Eureux en Normendie, comme remarque Sebastien de Mamemort, Historien du temps. Mais il n'eut iamais, dit il, du Roy, *les biens qu'il auoit meritez. Car il mourut comblé de debtes: tellement que l'annee de son decés il auoit emprunté d'Anthoine Comte de Dampmartin cent escus dor, pour ce qu'il auoit esté son page. Et disoit iceluy Comte de Dampmartin que ladite Hire estoit le plus grand en armes qu'il auoit oncques veu. Nonobstant qu'il louoit moult Amadour de Vignolles, qui fut tué deuant Creil par les Anglois.* Quant à Pothon de Xaintrailles, ou de Sainte-treille (car ainsi l'appellent aucuns) il estoit sans doute parent de ce Pierre de Xaintrailles Escuyer de Gascongne, Capitaine pour le Roy & pour Monseigneur d'Orleans en la ville & Chastel de Coucy, où nostre Chartier & Mamerot escriuēt qu'il fut tué par la trahison d'vne chābriere qu'il auoit. Et ay appris au vray qu'ētre autres hōneurs que luy fist le Roy Charles VII. pour recōpēse de ses merites & vertus, il luy confera la dignité de Mareschal de France. Car il y a lettres du XIX. Auril MCCCCLV. par lesquelles Iean Comte d'Armaignac vēdit à *Pothō de Sentraille Mareschal de Frāce, la Vicomté de Broulles pour dix mil escus dor.* Et d'autres de l'an MCCCCLXII. par lesquelles elle fut retirée de *Mandet de la Cassaigne Seigneur de Sentraille, neueu & heritier dudit Pothon.* Ce que n'auoit pas veu Iean le Feron, qui ne le met point au ranc des Mareschaux de France.

Vn Cheualier nommé Messire Iean des Croix.] Les Barons de Plancy disent, qu'ils sont issus de ce Iean des Croix, ou de la Croix, & par luy de la race de S. Roch. Car il y a dans la Chappelle de sainct Roch, au Conuēt des Cordeliers de Paris, vn Epitahe sur cuiure qui le tesmoigne, en ces mots: PAG. 52.

Cy gist noble Seigneur Claude de la Croix, Seigneur & Baron de Plancy, Viconte de Semoyne, Seigneur de Cherny le Baschot, Longueuille, Champfleury, S. Vitré, le Mesnil, Fré de Parcy, Vvars, S. Saturny, Faluy, la Salpōthieu, & de Vaux: duquel le quatriesme ayeul nommé Messire Iean de la Croix, Cheualier, dont est fait mention aux Chroniques en l'an MCCCCXXI. *au Chapitre de la bataille de Baugé, a exposé sa vie au recouurement de ceste Couronne sur les Anglois, & estoit issu de la race de sainct Roch. Lequel est decedé le* XV. *iour de Decembre l'an mil cinq cens soixante & dix. Priez Dieu pour son ame.*

Et en la mesme Chappelle se voit encore vn autre Epitaphe de Geofroy de la Croix, Seigneur de Plancy, qui viuoit sous les Roys Charles VIII. & Louys XII. lequel i'insereray pareillement en cest endroit, par occasion.

Cy deuant gist noble homme Geoffroy de la Croix natif de Montpellier, Seigneur de Plancy & de Villeneufue souz Dampmartin, Conseiller & Thresorier des guerres des Roys Charles VIII. *& Louys* XII. *& François le premier, qui trespassa le* IX. *iour de Mars l'an mil cinq cents & quinze. Priez Dieu qu'il luy face pardon à l'ame, Amen.*

PAG. 61. *Le Duc d'Alençon & le Mareschal de la Faiette furent prins.*] Perceual de Caigny dit en son Histoire, que ce Duc d'Alençon, nommé Iean, fut prisonnier *trois ans, & autant comme il y a du* XVII. *iour d'Aoust iusques au troisiesme iour d'Octobre ensuiuant*, auquel iour il reuint, & arriua en sa ville de Fougieres; mais mis à rançon si haulte, que pour luy ayder au payement d'icelle le Roy Charles VII. en faueur de ses grands seruices luy donna premierement dix mille escus, sur le profit & droit seigneurial de l'or qui seroit monnoyé és monnoyes de Languedoc, & autres de son Royaume, comme il s'apprend des lettres patentes sur ce données à Lesignan le X. iour de Nouembre l'an MCCCCXXVII. Et puis par autres lettres donnees à Chinon le V. iour de May, l'an MCCCCXXVII. il luy dõna derechef quatorze mille escus, à les auoir des deniers en premier aide qui seroient octroyez au Roy par les trois Estats. Encor falut-il outre cela, qu'il vendist de ses terres & seigneuries, pour y satisfaire. Car il se trouue aussi lettres de l'vnziesme Iuin MCCCCXXVI. souz le seel de Ponthieu, par lesquelles ledit Iean, soy disant *Duc d'Alençon, Comte du Perche, Vicomte de Beaumont, & Seigneur de Fougieres, prisonnier au lieu de Crotey, de Monsieur le Regent de Betfort, qui l'auoit mis à rançon: constitua ses Procureurs entr'autres Madame Marie de Bretagne sa mere, & Madame Ieanne d'Orleans sa femme, pour vendre de ses heritages, Chasteaux, Baronnies, & par especial le chastel, ville & Baronnie de Fougeres, assise au pays de Bretagne.*

PAG. 62. *Ou mois de Nouembre fut fait le Comte de Richemont frere du Duc de Bretagne, Connestable de France.*] Il semble que nostre Autheur s'est mespris en la remarque du mois, auquel Charles VII. honora de l'office de Cõnestable ce Cõte de Ruchemont nommé Artus de Bretagne. Au moins les lettres que sa Maiesté luy en octroya, sont dattees du VII. iour de Mars l'an MCCCCXXIIII. & par icelles est mandé aux Mareschaux de Frãce, Maistre des Arbalestriers, Admiral, & tous autres Seigneurs faisans profession des armes, de lui obeyr, pour le fait de la guerre. Ce qui monstre en passant le pouuoir & l'autorité d'vne telle charge.

PAG. 64. *Le Sire de la Trimouille espousa sa femme nommée Dame Katherine, Dame de l'Isle Bouchard.*] La maison de la Trimouille est ancienne, & illustre; mais non originaire de Bourgongne, ainsi que l'escriuent quelques vns. Car il y a plus d'apparence qu'elle vient des Seigneurs de la Trimouille en Poitou, dont il est fait mẽtion en quelques vieux tiltres: nõmement en deux de la Maison-Dieu de Mõrmorillon, par lesquels on apprẽd qu'vn Guillaume de la Trimouille Seigneur dudit lieu fut pere de Vvillebaut, & de

&de Guillaume aussi Seigneurs de la Trimouille, pendant les regnes des Roys Louys le Gros & Louys le Ieune son fils. Mais la difficulté gist à les ioindre auecques cest Imbault de la Trimouille, lequel frere Estienne de Lusignan, & autres establissent pour tronc de l'arbre genealogique de ceste famille. Quoy qu'il en soit, celuy dõt parle icy nostre Autheur, s'appelloit George de la Trimouille, estoit fils de Messire Guy de la Trimouille & de Dame Marie de Suilly: & espousa Dame Catherine de l'Isle, fille de Bouchard de l'Isle, qui luy apporta les terres & Seigneuries de l'Isle Bouchard, Rochefort, Gençay, & autres.

Et y fut pris ou Chasteau par composition vn des enfans de Laual nommé Messire André de Laual.] Il estoit second fils d'Anne de Laual vnique fille, & heritiere de Guy de Laual XII. du nom, & de Iean de Montfort fils aisné de Raoul de Montfort, Seigneur dudit lieu, de Loheac, & de la Roche-Bernard, lequel prist les nom, cry, & armes de Laual, & s'appella Guy XIII. du nom. Son partage fut des Seigneuries de Loheac, de Breal, & de Comblesaç en Bretagne, auec plusieurs autres terres situées és pays & Duché de Normandie. Et comme escrit Pierre le Baud en ses Chroniques de Vitré & de Laual, qu'il dedie à Madame Ieanne de Laual Royne de Hierusalem & de Sicile, *il se trouua en toutes les batailles qui furent faites & gaignees de son temps à l'encontre des Anglois; & fut l'vn des Chefs, par lesquels ilz furent reboutez du Royaume de France. Il fut par vn temps Admiral de France, puis eut l'office de Mareschal, lequel il tint & exerça iusques à la fin de ses iours, durant les regnes de Charles VII. & du Roy Loys son fils. Il aima souuerainement iustice tout le temps de sa vie, & sans aucun espergner pour faueur, fist faire plusieurs grandes & notables executions. Il refrenoit aussi à son pouoir les grandes pilleries que les gens de guerre s'efforçoient faire sur le peuple, & faisoit garder estat & ordre entr'eux, en telle maniere, qu'il estoit par le commun reputé leur protecteur, garde, & defenseur.* PAG. 66.

Messire Iacques de Harcourt s'en alla à Partenay, voir le Seigneur d'illec, qui estoit son oncle] Guillaume l'Archeuesque Sire de Parthenay, eut de Ieanne Dame de Mathefelon sa femme, cinq enfans: Hugues & Guillaume morts ieunes: Iean l'Archeuesque, Sire de Partenay & de Sainct Christofle en Touraine, Ieanne de Partenay mariee à Guillaume de Harcourt, Comte de Tancaruille, Vicomte de Meleun: & Marie de Partenay, femme de Messire Louys de Chaslon Comte de Tonnerre & de Sainct Aignã. De Ieanne de Partenay & de Guillaume de Harcourt vint, entr'autres enfans, Iacques de Harcourt, qui par ce moyen fut neueu de Iean l'Archeuesque, Sire de Partenay. Marie & Messire Loys de Chaslon procreerẽt Ieanne de Chalon mariee à Messire Iean de la Baume & de Bon-Repos, laquelle vendit son droict de Partenay à Guillaume de Harcourt l'an MCCCCXXXVII. & Marguerite de Chaslon femme de Messire Oliuier d'Vsson, qui fut pere de Iean d'Vsson Comte de Tõnerre & de Sainct Aignan. Et sur ce propos conuient expliquer en quel temps & pourquoy les masles de ceste maison prindrent le surnõ d'Archeuesque, laissant aux filles celuy de Partenay: car ny la cause ny le tẽps n'en sont pas encor bien esclarcis. Quelques-vns disent, que ce fut le

pere de Guillaume l'Archeuesque, pere de Iean, qui le premier changea le surnom de Partenay en celuy d'Archeuesque, pource qu'estant Archeuesque de Bourdeaux, il demanda dispense au Pape de se marier. Ce que le Pape luy octroya, à condition que luy & ses successeurs masles retiendroient le surnom d'Archeuesque, & les filles auroient celuy de Partenay. Mais comme ceste raison n'est pas entierement veritable, aussi la source & l'origine s'en doit-elle chercher plus haut. Car c'est chose certaine qu'il y a prés de cinq cents ans que les Sires de Partenay portent le surnom d'Archeuesque. Et croy pour moy, que la cause en vient vrayement d'vn Archeuesque de Bourdeaux; mais qui pour quelque sujet incognu fut démis de l'Archiepiscopat, & se mariant depuis, retint neantmoins le surnom d'Archeuesque, pour marque de ce qu'il auoit esté. Au moins ay-ie veu tiltre de l'an MLXVIII. pris du Chartulaire de Vendosme, lequel porte, que Guy Duc d'Aquitaine commist la cognoissance d'vn different d'Oderic Abbé de Vendosme, pour la terre de la Trinité de sainct Aignan, à deux de ses vassaux, sçauoir est Archembaud Archeuesque ja deposé, seigneur de sainct Messant, & Geoffroy de Rochefort. Voicy les termes du tiltre. *Anno ab Incarnatione Domini* MLXVIII. *mense Octob. vltima Dominica eiusdem mensis, Cum apud castrum, quod Surgeriis accolæ numpant, remorantem Guidonem Aquitanorum Ducem Dominus Odericus Abbas Vindocini & quidam de Monasterij fratribus expetissemus, quatenus inquietudines & iniurias terræ S. Trinitatis de sancto Aniano, à Præposito suo, qui Seniorulus dicitur, irrogatas, sicuti nobis paulo ante promiserat, in ius reduceret, & terram antiquæ suæ libertati, qua donata fuerat, ad integrum restitueret, contigit vt quibusdam aliis necessitatibus suis præpeditus, causam nostram duobus suis fidelibus, Archembaldo videlicet Archiepiscopo iam deposito, atque Goffredo de Rupeforti tractandam examinandamque committeret, &c.* Et sur la fin, *Testium, qui affuerunt, nomina sunt hæc, Odo Abbas S. Ioannis de Angeliaco, Ostensis de Taillburgo, Hugo de Surgeriis, Goffredus de Rupeforti, Archembaldus Archiepiscopus de sancto Maxentio.* Ce qui a sans doute passé depuis à la lignee masculine de Partenay, d'où estoit cet Archembaud Archeuesque deposé, Seigneur de S. Maixant, & a tousiours ainsi continué iusques à Iean l'Archeuesque, Sire de Partenay, lequel vendit au Roy Charles VII. les terres de Partenay, Vouuans, Meruans, le Couldray, Saluert, Secondigny, Chastelaillon, Mathefelon, & autres, transportees depuis par sa Majesté à Artus de Bretaigne Cõnestable de France, & aux hoirs masles procreez & descendans de sa chair en loyal mariage, ou en defaut d'hoirs masles à Pierre de Bretaigne secõd fils du Duc de Bretagne, pour en iouir apres la mort dudit Artus, & finalement cedees à Iean bastard d'Orleans Cõte de Dunois, par lettres du XXII. iour d'Octobre MCCCCLVIII. qui furét verifiees en la Cour de Parlement le XIX. iour de Ianuier l'an MCCCCLIX. mais sans preiudice des droicts y pretendus par Catherine de Luxembourg, le Comte de Tancaruille & de Montreuel, Iean d'Vsson Comte de Tõnerre, fils de Messire Oliuier d'Vsson & de Marguerite de Chaslon, Artus de la Chappelle & sa femme, & des procez sur ce pendans

en ladite Cour. Pour conclusion, i'adiousteray quelques vers composez en la louãge des susdits Guillaume & Iean l'Archeuesque Sires de Partenay, par vn Poete anonyme de leur temps. Car parlant de la mort, qui n'espargne hommes ne femmes, il dit:

Et qui bien à ce pensera
En la fin il le trouuera,
Ainsi que ie cuide pour vray
Que Monseigneur de Partenay,
(C'estoit Guillaume l'Arceuesque,
Dont le nom vaut bien vn Euesque)
A trouué en fin. c'est la somme.
Car c'estoit vn moult prud'homme,
Et se gouuerna noblement
Iusques en son definement,
Qui fut moult bel & authentique,
Et trespassa le Mardy, que
L'on dit deuant la Penthecouste.
A maint pouure auoit esté bouste.
En l'an mil sept & quatre cens
Le bon Cheualier plain de sens
Ne se pot de la mort deffendre.
A Dieu ly conuint l'ame rendre
Le dixseptiesme iour de May,
Et gist en terre à Partenay
En l'Eglise de saincte Croiz:
Là gist le Cheualier courtoiz
En vne noble sepulture.
Et c'estoit raison & droiture.
Enterrez fut solemnellement,
Voire & tres-honnorablement.
Car il affiert à grant Seigneur,
Qu'à vie & à mort ait honneur.
Le iour de son trespassement
Fut iceluy iour proprement,
Que le chief du glorieux Roys
Saint LOYS *Prince de François,*
Que l'on dit saint en Paradis,
Si fut translaté à Paris.
Ie ne dis pas aquau propre jour
Que mourut le noble Seignour,
Fut faicte sa translation
En l'an & incarnation
Du chief de ce glorieux corps,
(Car il estoit ja pieça mors)
Mais à celle propre iournée
Que celle feste est honnorée

Par chacun an en saincte Eglise,
On moy de May, si com j'auise,
Morut le Cheualier d'onneur.

Et peu apres il adiouste de Iean l'Archeuesque filz & principal heritier de Guillaume.

Au droit propos vueil retourner
De nostre nouuel heritier,
Iean Sire de Partenay,
Dequoy au deuant ie parlay.
Le Seigneur de Mathefelon,
Qui le cueur n'a dur ne felon:
Ains est courtois & debonnaire.
Il appert bien à son viaire,
Car il est doux & gracieux,
Et ne fait point le precieux.
Il est plus doux qu'vne pucelle.
De ce retrait-il bien à celle
Dame, dont il est descenduz.
Plus douce d'elle ne vit nulz,
Humble, courtoise, & amiable,
Moult piteuse, & moult cheritable,
Moult fit de biens aux bonnes gens,
Tant ot le cuer & franc & gens:
Car elle estoit de ceulx d'Eureux.
Ils sont piteuses gens entr'eulx,
De ceulx qui ont necessité;
Ils en ont maint recensité,
De pouureté mis à richesse:
Et ce vient de grant noblesse,
De franchise, & de cuer piteux
De secorir aux fameilleux.
Et si fait-il, bien ly ressemble,
Moult fera de biens ce me semble.
Il en a beau commancement.
Aussi affiert-il proprement
A ceulx de la real lignie,
Et il en est, ie n'en doubt mie.
Car ceulx d'Eureux si en issirent
N'agneres, & en descendirent.
Il est cousin au Roy de France,
Dont honneur a de celle branche.
Car c'est le plus noble du monde,
Tant qu'il se comporte à la ronde.
On monde n'a si nobles Roys
Certes, comme le Roy François.
Son cousin est de par sa mere,

Et parent est de par son pere
Au Roy de Cippre & d'Armenie.

Puis venant à parler de sa femme, qu'il nomme Burnissent, il enseigne qu'elle estoit fille du Comté de Perigort, & luy donne aussi tout plain de belles louanges en ces termes:

C'est vn homme de hault parage,
Et de moult tres-noble lignagne:
Et sa femme prinse à espouse
Entre les autres gracieuse,
Humble, courtoise, & debonnaire,
Et ne pense fors qu'à bien faire.
Chacun en dit bien ce me semble.
Ilz sont bien assemblez ensemble,
Tant sainctement com ne puet mieulx.
En ce point les mainteigne Dieux.
Celle Dame est de Perregort,
Fille du Comte qui est mort.
De ce n'est pas meschaignie,
Car c'est vne noble lignie,
Et de moult grant auctorité,
Et de telle ancienneté,
Et y a demouré si long lointaine,
Qu'elle est dés le temps Charlemaigne.
Quant Charlemagne ot conquesté
Le pays & noble Conté,
Et tout le pays de Guiene,
La noble cité ancienne
A vn de ses parens donna.
En ce don moult beau don a.
Son parent estoit moult prochain,
Ce croy-je son cousin germain.
Bien gouuerna celle Conté
Ainsi comme l'on m'a conté.
N'oncques depuis ce temps n'ala
Le noble Conté çà ne là
Par femme ne par mariage.
Tousiours est venu l'heritage
A hoir mâle, dont est bien fort
De la maison de Perregort,
Dont est venue BVRNISSENT,
Gracieuse & saige entre cent,
La Dame doulce & debonnaire,
Aux autres Dames exemplaire:
De sen, d'onneur, de courtoisie,
Et de maniere bien garnie.
Ne ly faut chose qu'vne Dame

Doye auoir, ce croy-je par m'ame.
Qu'au qu'affiert à Dame est compris
En celle Dame de haut pris,
Tant est doulce, courtoise, & sage.
C'a esté vn beau mariage
Que de mon bon seigneur & d'elle.
Si pry à Dieu qu'il leur doint telle
Lignie auoir prouchainement,
Qui dure sans definement.
Car le Sire & la Dame franche
Si sont de la lingne de France.

Ce que i'ay bien voulu rapporter icy tout au lõg, afin d'obuier à la perte de telles pieces, qui peuuent seruir à l'Histoire particuliere des Maisons.

PAG. 69. *Arriua vne fille de l'eage de dix-huit à vingt ans par deuers le Roy, au chastel de Chinon, nommee Ieanne du Liz la Pucelle.*] I'ay adiousté ce surnom du Liz, suiuant l'Exemplaire escrit à la main : car il ne se trouue point aux imprimez. Et pour le bien entendre, il est certain que ceste fille, vulgairement dite la Pucelle d'Orleans, s'appelloit Ieanne Darc en son vray nom. Mais le Roy Charles VII. en consideration des grands & signalez seruices qu'il auoit receuz d'elle & de ses freres, tant à la leuee du siege d'Orleans, qu'à son sacre, leur permit de porter en leurs armoiries vn escu en champ d'azur, garny de deux fleurs de Lys d'or, & d'vne couronne au milieu, & de changer le surnom Darc qu'ils portoient, en celuy du Liz. Ce que nostre Autheur n'ignorant pas, comme vn des Secretaires dudit Roy, prẽd de la subiect de l'appeller *Ieanne du Liz*, & non pas Ieanne Darc, ou Ieanne la Pucelle simplemẽt, ainsi que tous les autres. Et pour confirmation de ce, fait grandement l'article d'vn compte rendu l'an MCCCCXLIIII. en la Chambre des Comptes, par lequel Pierre frere de ladite Ieanne est nommé *Messire Pierre du Lys, Cheualier*, & non Pierre Darc. Au surplus, Guy Pape, Conseiller du Roy au Parlement de Grenoble, enuiron l'an MCCCCXL. parle ainsi de ceste Pucelle en la Question LXXXIIII. *Vidi etiam temporibus meis Puellam Ioannam nuncupatam, quæ incœpit regnare anno quo fui Doctoratus, quæ inspiratione diuina arma bellica assumens de an. D. MCCCCXXX. restaurauit Regum Franciæ, Anglicos à regno expellendo vi armata, & præfatum Regem Carolum ad regnum Franciæ restituendo, quæ Puella regnauit tribus vel quatuor annis.* Maistre Martin Franc Secretaire de Felix V. la louë aussi fort honorablement au Liure intitulé le Champion des Dames, en ces termes:

De la Pucelle dire vueil,
Laquelle Orliens deliura,
Où Salleberi y perdit l'œul
Et puis male mort le naura.
Ce fut elle, qui recouura
L'honneur des François, tellement
Que par raison elle en aura

Renom perpetuellement.
Tu sçez comment estoit aprise
A porter lances & h.rnois,
Comment par sa grande entreprinse
Abatus furent les Anglois:
Comment de Bourges, ou de Blois
Le Roy saillit sous sa fiance,
Et en tres-grant ost de François
Ala deuant Paris en France.
Dont vint, & pourquoy, & comment
Tu le scés bien: Si m'en vueil taire.
Mais qui en liure, ou en comment
Voudra ses miracles retraire,
On dira qu'il ne se peult faire
Que Iehanne n'eust diuin esprit,
Qui à telle chose parfaire
Ainsi l'enflamma & l'esprit.

A quoy ie pourrois encor adiouster ce qu'en escriuent Maistre Martial de Paris, dit d'Auuergne, aux Vigiles de la mort de Charles VII. Messire Octouian de S. Gelais Euesque d'Angoulesme en son Sejour d'Honneur, & Perceual de Cagny Escuyer de Monseigneur Iean Duc d'Alençon, en l'Histoire des Comtes d'Alençon. Mais pour euiter prolixité, seulement ie tiēdray compte d'vne circonstance particuliere que ce dernier remarque, quand il recite comme elle commença de faire guerre aux Anglois. Car il dit lors entr'autres choses, *Que ladite Pucelle voyant que nul n'entreprenoit à donner secours à ceste noble place d'Orleans, & congnoissant la tres-grande perte & dommage que ce seroit au Roy & à son Royaume, de perdre ladite place, requist au Roy qu'il luy baillast de ses gens d'armes. Et dit, Par mon Martin (ce estoit son serment) ie leur feray mener des viures.* Ce que ie ne me souuiens point auoir leu nulle part ailleurs. Valerā Varain a outre ce composé quatre liures de ses gestes, dediez au Cardinal George d'Amboise Archeuesque de Rouen. Et depuis quelques annees, on a mesme publié diuerses autres pieces en son honneur.

Messire Adam de Cambray, grand President de Parlemēt.] Le Mortuologe, ou liure d'Obits des Chartreux de Paris, en l'Eglise desquels ce President repose, porte de luy ce qui suit: *Pridie idus Martij obijt Magister Adam de Cameraco, miles, & primus Præsidens Parlamenti Regalis, qui & vxor sua Domina Karola, fundauerunt intus sex anniuersaria conuentualiter celebranda pro se & pro parentibus suis, pro quibus dederunt nobis* CCC. *auri scuta in redditibus conuertenda. Insuper dederunt nobis pulcherrima ornamenta, magno altari deseruientia, cum vestimentis sacerdotalib. cælestis coloris; multaque alia bona fecerunt nobis, quæ possunt ascēdere vsque ad* CL. *scuta vltra dictam summam, & requiescunt in Ecclesia nostra iuxta Cappellam S. Ludouici.* Il estoit fils de Nicolas de Cambray dit le petit Clerc; & Charlotte sa femme fille de Nicolas Alexandri marchand Bourgeois de Paris, comme il se voit par le mesme Obitaire. PAG. 79.

PAG. 84. *Là fut prins le Duc de Bar.*] Ce fut Anthoine de Thoulongeon, Mareschal de Bourgongne, qui le print, & le mena prisonnier à Dijon, en vne grosse tour quarrée, size au coin de l'Hostel ou maison du Roy, laquelle on a depuis nommée pour ce, *la Tour de Bar.*

PAG. ead. *Messire Anthoine de Tholongeon Mareschal de Bourgongne.*] En la Chappelle des Ducs de Bourgongne à Dijon, contre l'vn des piliers de la Chappelle des Duchesses, y a vn grãd tableau chargé de gueules à trois faisses ondees d'or, escartelé de gueules à trois jumelles d'argent, au dessus duquel est escrit en grosses lettres, ANTHOINE DE THOVLONGEON. Et dessouz l'Ordre de la Toison, qui y est aussi representé: *Cy gist noble & puissant Seigneur Messire Anthoine de Thoulongeon, Cheualier; jadis Seigneur de Frasne, & de la Bastie, Mareschal, Gardien, Gouuerneur, & Capitaine general de Bourgongne, qui trespassa à Dijon le iour de sainct Michel, trentiesme de Septembre, l'an mil quatre cents trente deux.*

PAG. 87. *En celuy an fut mis le siege par les Anglois à Saint Celerin.*] Il faudroit dire, Saint Cerenin. Car le mot vient de *Sanctus Cerenicus*, qui habita jadis en ce lieu, comme remarque Ordericus Vitalis Moyne de S. Euroul, au Liure VIII. de son Histoire Ecclesiastique.

PAG. 89. *Et apres l'en apporta le vin & les espices.*] Il prend espices pour dragees & confitures, du mot Latin, *species, specierum*, dont vsent quelques anciens: comme Pierre Abbé de Cluny, aux Statuts de son Ordre, Statut XL. *Statutum est, vt ab omni mellis ac specierum cum vino confectione, quod vulgari nomine Pigmentum vocatur, Cœna Domini tantùm excepta, qua die mel absque speciebus vino mistum antiquitas permisit, omnes Cluniacensis Ordinis fratres abstineant.* Et en cas semblable que nostre Autheur, Philippes de Cõmines au 11. Chap. de ses Memoires, dit, que Philippes Duc de Bourgongne donna congé aux Ambassadeurs, qui estoient venus de la part du Roy de France, *apres qu'il leur eust fait prendre le vin & les espices.* Mot qui dure encor en ceste signification aux festins solemnels des Escolles de Theologie à Paris, où l'on a sur le dessert accoustumé de demander le vin & les espices. Et mesmes ce que prennent les Iuges souz le nõ d'espices, apres le iugement des procés, a de là tiré son origine. Car anciennement ceux qui auoient obtenu gain de cause, faisoient present à leurs Iuges de quelques espiceries ou dragées, par forme de recognoissance, Ce qui a finalement esté eschangé en argent.

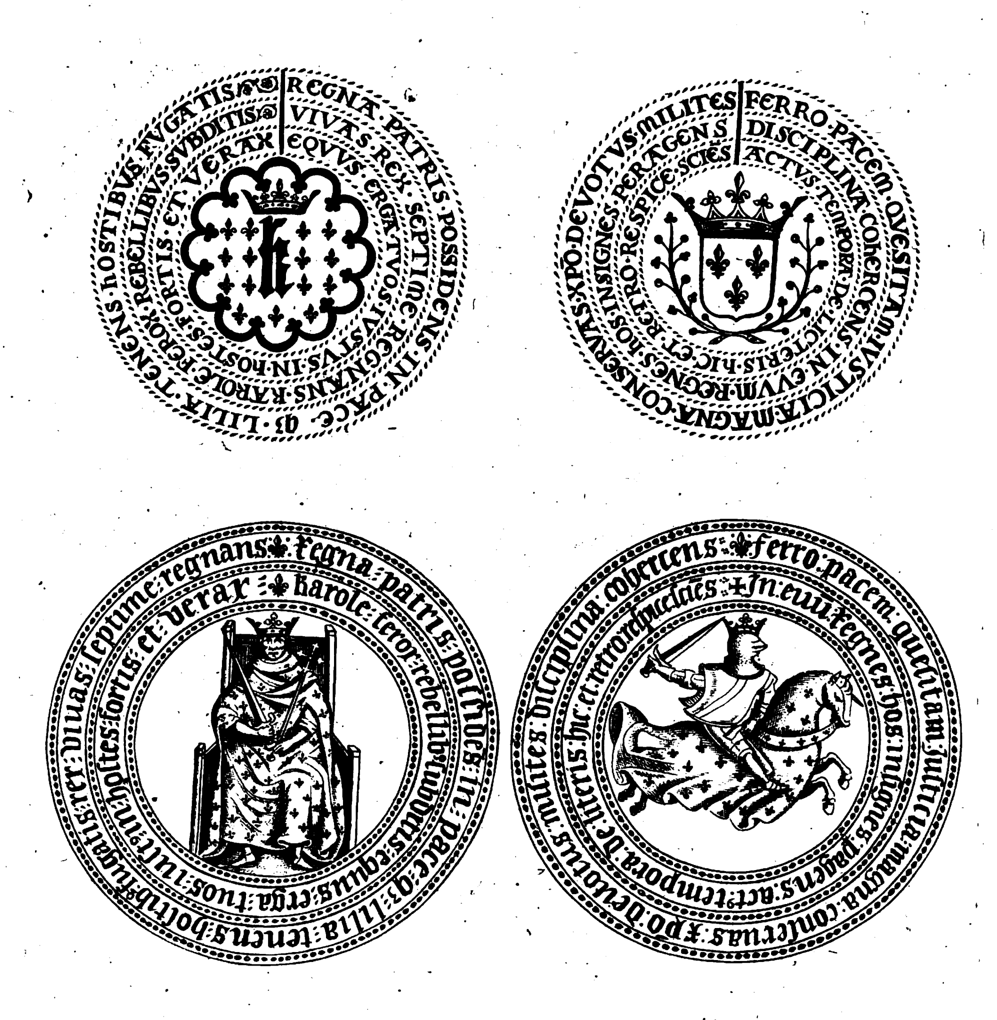
PAG. 95. *Messire Sapin d'Eugennes.*] Ie pense que c'est celuy mesme qu'il a deuant nommé Saladin d'Englennes pag. 83.

PAG. ead. *Anthoine de Chabannes.*] Il y auoit en ce temps trois freres du surnom de Chabannes, lesquels rendirent tous de grãds seruices au Roy Charles, pour le recouurement de son Estat & Couronne: ainsi que remarque particulierement Sebastian de Mamerot en ses Chroniques, sçauoir est Estienne, Iacques, & Anthoine. Estienne de Chabannes Capitaine de gens d'armes mourut à la iournee de Creuant l'an MCCCCXXIII. Et apres son trespas se retirerent les gens d'armes de sa compagnie deuers Messire Iacques de Chabannes, seigneur de Charlus & de Passy son frere & Lieutenãt, lequel fut depuis Capitaine, puis Seneschal de Bourbonnois,

nois, & finalement grand Maistre d'Hostel de France. Cestuy cy mourut de peste enuiron huict iours apres la iournée de Castillon, & fut enterré premierement dans l'Eglise des Cordeliers de Rion en Gascongne, puis quelque temps apres trãsporté à Charlus en Chabannés, qui estoit à luy. Mamerot adiouste qu'il acquesta les Seigneuries de Montagu, la Palice, & Chasteau Perou, & que le iour de son trespas il auoit pour soixante mille liures de prisonniers Anglois entre ses mains. Anthoine de Chabannes fut page du Comte de Vantadour, puis de la Hyre, & de là paruint à la Capitainerie de Creil sur Oise. Quelque tẽps apres il se mist au seruice du Comte de Vaudemont. Et pour le luy faire laisser Charles Duc de Bourbon luy donna la Capitainerie de Chauroches auecques le reuenu de la terre, racheptable de dix mille escus. Dequoy il iouyt iusques apres le decés dudit Duc Charles, & tant que Iean Duc de Bourbon son fils & successeur, lequel espousa Madame Ieanne de France fille du Roy Charles VII. luy eut payé ladite somme. Cependant il vint au seruice du Roy mesme qui luy fit de grands biens & honneurs, & l'institua nommément son Lieutenant general en Dauphiné pour aller mettre le pays en son obeissance, & ramener Louys Dauphin son fils, ou par amour ou par force. Bref soubs le regne dudit Louys XI. du nom, il fut aussi creé grand Maistre d'Hostel de France. Et deceda possesseur de plusieurs grandes terres & Seigneuries, tãt de son estoc & conquest, que du costé de Marguerite de Nantuel sa femme. Car elle luy apporta en mariage, qui fut celebré dés l'an MCCCCXXXIX. le XX. iour de Septembre, la Comté de Dammartin en Goelle, la Baronnie de Tour en Chãpagne, & la Seigneurie de Marcy en Niuernois, comme tesmoigne le susallegué Mamerot en ses Chroniques, où il raconte amplement les gestes desdits Anthoine & Iacques de Chabannes. Mais entre les choses plus notables qu'il escrit d'Antoine, l'vne est qu'enuiron l'an MCCCCXXXVII. il mena en Cambresis & Haynaut vne compagnie de François, *lesquels on nommoit en commun langage les Escorcheurs: pourautant que toutes gens qui estoient rencontrez d'eux estoiẽt deuestus de leurs habillemens tout au net iusques à leurs chemises: & que ceux qui s'en retournoiẽt ainsi tous nuds en leurs lieux, on disoit qu'ils auoient esté entre les mains des Escorcheurs.* Sur quoy le Roy Charles qui vouloit l'auoir à son seruice, luy ayant dit vn iour, *Adieu Capitaine des Escorcheurs*, il respondit à sa Majesté, *Sire, ie n'ay escorché que vos ennemis, & me semble que leurs peaux vous feront plus de proffit que à moy.* Il dit aussi que le mesme Antoine de Chabannes estãt Capitaine de Creil print le Bastard de S. Pol & le Seigneur de Humieres prisonniers, auec soixante combatans, qui luy payerent pour leur rançon cinquante mille liures. Et quant à Messire Iacques de Chabannes son frere, il remarque en suite qu'ayãt reduit en l'obeissance du Roy la ville & chasteau de Corbeil, & le chasteau du Bois de Vincennes, sa Majesté luy donna lors ledit chasteau de Vincennes, racheptable de vingt mille escus, desquels il fut payé dix ans apres ou enuirõ. Le reste se peut voir par les curieux en la Chronique mesme, sans qu'il soit besoin d'en transcrire icy dauantage.

PAG. 105. *En ce temps mourut aussi la vieille Comtesse d'Armaignac, fille du Duc de Berry, & mere du Duc de Sauoye, du Comte d'Armaignac, & du Comte de la Marche.*] C'est Bonne de Berry; laquelle en son testament daté du dernier iour de Iuin l'an MCCCCXXXIIII. prend les qualitez de *Dame Bonne de Berry Comtesse d'Armaignac & de Rodés, Vicomtesse de Carlat, fille de Iean filz de Roy de France, Duc de Berry & d'Auuergne, veufue de feu Monsieur Bernard Comte d'Armaignac & de Rouergue.* Et par ledit testament elle fait plusieurs legs, & donations, qui peuuent seruir à l'intelligēce de ce lieu. Car premierement, *elle donne par droict d'institution à son fils & à ses filles que elle auoit eu de Ameil Comte de Sauoye son premier mary, quelques anneaux, bagues, & sommes de deniers.* Elle legue aussi, *& baille par droit d'institution à Iean Comte d'Armaignac son filz & dudit Comte d'Armaignac, à Bonne d'Armaignac Duchesse d'Orleans, & Anne d'Armaignac Dame d'Albret, autres bagues, liures, & deniers.* Et institue *son heritier vniuersel en toutes ses terres, villes, chasteaux, & biens quelconques, Bernard d'Armaignac Comte de Perdriac son filz, & dudit feu Bernard son second mary.*

PAG. 107. *Ceux de Paris vindrent au deuant du Roy iusques à la Chappelle S. Denys.*] Maistre Martial de Paris, dit d'Auuergne, descrit fort particulierement ceste entree du Roy Charles en la ville de Paris. Mais entre les choses memorables que l'on fit en ceste ville apres sa reception, & qu'il eut acheué de chasser les Anglois hors de son Royaume, restably l'honneur de la Iustice & des Lettres, & redonné la paix entiere aux Fleurs de Lys agitées par vn si long temps de seditions & guerres intestines: ie ne pense point qu'il y en eut de plus singuliere, que certaines especes de Medaillons, qui furent forgez à son honneur, & pour marque eternelle des victoires, par luy obtenuës tant sur lesdits Anglois ennemis capitaux de sa Couronne, que sur les mauuais François rebelles à sa Majesté. Car les inscriptions ou legendes qui sont autour le tesmoignent. Et en ay veu de deux differentes sortes entre les mains de deux miens amis, lesquelles i'ay jugé dignes d'estre icy representees.


REGNA PATRIS POSSIDENS IN PACE QZ LILIA TENENS HOSTIBUS FUGATIS
VIVAS REX SEPTIME REGNANS KAROLE FEROX REBELLIBUS SUBDITIS
EQUUS ERGA TUOS IUSTUS IN HOSTES FORTIS ET VERAX
FERRO PACEM QUESITAM IUSTICIA MAGNA CONSERVAS XPO DEVOTUS MILITES
DISCIPLINA COHERCENS IN EVUM REGNES HOS INSIGNES PERAGENS
ACTUS TEMPORA DE LICTERIS HIC ET RETRO RESPICE SCIES

PAG. 108. *Et luy fut apporté à l'entree de la ville vn drap d'or, que les quatre Escheuins porterent à quatre bastons dessus le Roy.*] Monstrelet appelle ce drap, Ciel, en ces termes: *Si mirent iceux Preuost & Escheuins vn Ciel bleu, couuert de fleurs de lys d'or, & le porterent tousiours apres par dessus le chef du Roy.* Et Martial de Paris en la description de l'entree du mesme Roy à Rouen;

Quatre Bourgeois de la cité
Portoient sur le Roy à l'entree
Vn beau ciel vermeil velouté,
Aux armes du Roy, & liuree.

Ce qui se pratiquoit aussi aux sacres & couronnements. Car Froissard parlant du couronnement d'Henry Duc de Lancastre en Roy d'Angleterre: *En venant*, dit-il, *dudit Palais à l'Eglise, auoit sur le chef dudit Duc vn drap de soye de couleur inde, & quatre clochettes d'or sonnantes: & portoient ledit Ciel quatre Bourgeois de Douures, pour la cause que c'est leur droict.*

PAG. ead. & 109. *Et deuant les filles Dieu auoit vne fontaine, dont l'vn des tuyaux iettoit laict, l'autre vin vermeil, l'autre vin blanc, & l'autre eauë*] Martial de Paris dit que c'estoit de l'hypocras, & non du vin. Car voicy comme il en parle,

Tout au deuant des filles Dieu
L'on auoit fait vne fontaine
Iettant là par tuyaux d'vn lieu
Hypocras blanc, vermeil, eau saine.

Et certes que l'on donnast quelquesfois de l'hypocras en telles festes & solennitez publiques, Monstrelet l'enseigne à l'entree de Charles VI. en ces termes, *Il y auoit dessous l'eschaufaut vne fontaine jettant hypocras, & trois Seraines dedans, & estoit ledit hypocras abandonné à chacun.* Et à l'entree du Roy Louys XI. *en la ruë sainct Denys estoit vne fontaine, qui donnoit vin & hypocras à ceux qui boire en vouloient.* Ce qui fut aussi fait par ceux de Rouen à l'entree de Charles VII. ainsi que Martial de Paris le tesmoigne quand il dit:

Es ruës y auoit personnages,
Et vne tres-belle fontaine
Iettant par les tuyaux breuuages
D'Hypocras; vin, & eau saine.

Toutesfois bien souuent on ne dõnoit que du vin. Car lors que le Roy Charles VI. la Royne Isabel de Bauiere, & le Roy Henry d'Angleterre, auec sa femme Madame Catherine de France vindrent à Paris, *Tout le iour*, dit Monstrelet, *& toute la nuict découloit vin en aucuns carrefours abondamment par robinets d'airain, & autres conduits ingenieusement faits, afin que chacun en print à sa volonté.* Et au couronnement du Roy Charles VII. *Le Ieudy ensuiuant estoit vne table mise parmy les ruës, & y auoit vins & viande en grande abondance pour tous venants.*

PAG. 109. *Et là venoient gens de toutes parts, crians Noel*] C'estoit l'ordinaire à lors de crier Noel aux grandes & insignes resiouyssances: principalement quand le peuple vouloit congratuler à son Prince. Car il se trouue aux Registres de la Chambre des Comptes, & aux grandes Chroniques de sainct Denys, qu'en baptisant le Roy Charles VI. en l'Eglise de S. Pol le

III. iour de Decembre l'an M. CCCLXVIII. il y auoit vne grãde multitude de peuple, qui commença de crier Noel. Et Monstrelet parlant du retour de Iean Duc de Bourgongne à Paris, escrit que les Parisiés en furent si ioyeux, qu'à son arriuée les petits enfans mesme crioient par les rües Noel. Autant en firent-ils lors que Philippes Duc de Bourgongne fils du precedent y ramena sa seur au Duc de Bethfort. Car le mesme Monstrelet dit qu'à *sa venuë fut faite grande joye des Parisiens; si y crioit-on Nouel par les carrefours où ils passoient*. Et Martial de Paris, à l'entree du Roy Charles VII. dans Vernueil.

Les vns aux fenestres estoient,
A voir ledit feu Roy passer
Puis les enfans s'agenoüilloient,
En criant Noel sans cesser.

Et derechef,

Ce iour vint le Roy à Vernueil,
Où il fut receu à grand ioye,
Du peuple ioyeux à merueil,
Et criant Noel par la voye.

Ce qui est aussi fort frequent en la Chronique de Louys XI. qu'aucuns appellent la Medisante.

Ou temps de Karesme cedit an se partirent les Rotiers du pays de Bar & de Lorraine.] Les Latins les appellent *Ruptarios*, du mot *Ruta siue Rupta*, qui signifie compagnie de gens de guerre à cheual, Guillaume de Neubrige au Liure v. des Gestes des Anglois, chap. xv. *Per stipendiariam militiam, quam Rutas vocant, expugnato Isonduno.* Et Guillaume le Breton au liure v. de sa Philipide, PAG. 112.

——————bellatorumque minorum
Milia dena quater, & Marchaderica Rupta
Excedens numerum

Auquel sens nos vieux Poetes François vsurpent aussi *Route* pour compagnie de gens de cheual. Car ainsi en vse l'autheur du Roman intitulé Garin le Loheran, composé du temps de Louys le Ieune.

En sa compagnie ot de Cheualiers mil,
Grant fu la route quant li Dus descandil.

Et ailleurs.

Là veissiez les routes asembler
Et Amauriz lest le cheual aler.

D'où vient pareillement *arouter*, pour assembler ou mettre en compagnie. Le mesme Roman

Quant mengié orent, & il orent disné,
Au tref Garin furent tuit arouté.

Et drechef,

L'arrieregarde fet le pays rober,
Et les grans proies chargier & arouter.

Mais quelle est l'origine de *Route*, ou *Ruta*? peut estre du mot *Roux*, qui signifie cheual en vieux langage François: car ainsi le prend aussi l'Au-

theur du susdit Romant, quand il dit,

Es vn mesage sor vn rous Arabi,
Nouelles conte, & il fu bien oi.

Et peu apres,

Hue s'en retorne sor le rous Arabi.

Puis encor ailleurs,

Bien fu armé sor le rox Arabi,

C'est à dire, sur le cheual d'Arabie. Ce que i'estime d'autant plus vray, que mesme encor auiourd'huy ceux des Pays-bas appellent *Ruter* vn homme de cheual, en leur langue: & nous par quelque alteration ou corruption de lettres, *Reistre*.

PAG. ead. *Si les habilla, remonta, arma, & artilla le Roy au mieux qu'il peut.*] *Artiller*, proprement, c'est rendre fort par art, & garnir d'outils ou instrumens de guerre. Ce que le Roman du Cheualier au Barizel confirme en ces termes:

Prés de la marche de la mer
Auoit fait son castel fermer,
Qui mout estoit bien batilliez,
Si fors, & si bien artilliez,
Qu'il ne creinoit ne Roi ne Conte.

Et de là le nom de nostre *Artillerie*. Auquel sens aussi ie croy que l'Autheur du Bestiaire appelle le Goupil *artilleux*, en ces termes:

Le Goupil est moult artillos,
Quant il est auques famillos.

C'est à dire inuentif, & plein d'artifices.

PAG. 117. *Le Comte de Laual marié à la seule fille du Duc de Bretagne.*] C'est Guy XIV. du nom fils aisné de Iean de Monfort dit Guy XIII. & de Dame Anne heritiere de Laual, ses pere & mere: lequel en premieres nopces espousa Madame Isabeau de Bretagne, fille vnique de Iean Duc de Bretagne, & de Madame Ieanne de France fille du Roy Charles VI. au mois d'Octobre l'an MCCCCXXX. & en secondes nopces se remaria auec Dame Françoise de Dinan, fille & heritiere de Iacques de Dinan Seigneur de Chasteaubrient, & de Dame Catherine de Rohan, & veufue alors de Gilles de Bretaigne, tiers fils du Duc Iean de Bretagne, & frere des Ducs Frãçois & Pierre de Bretagne; ainsi que remarque Pierre le Baud en la Chronique de Vitré.

PAG. ead. *Pour ceux de Paris l'Euesque de Beauuais.*] Il s'appelloit Messire Iean Iuuenal des Vrsins, fils de Monsieur Iean Iuuenal des Vrsins Baron de Traynel, & de Dame Marie de Vitry sa femme, desquels il a cy-deuant esté fait mention: & fut depuis Archeuesque de Rheims. Or dés l'an MCCCCXXXIII. il auoit fait vne Epistre pour enuoyer aux Estats tenus à Blois par le Roy Charles, de laquelle i'insereray les principaux poincts en cet endroit. Car elle n'est pas imprimee. Elle commence ainsi: *Tres-reuerends Peres en Dieu, Archeuesques & Euesques, tres-hauts & puissans Princes, Ducs & Comtes, & tous autres gens d'Eglise, nobles, & bourgeois de*

bonnes villes, qui de present estes assemblez par deuers le Roy mon souuerain Seigneur, par forme des trois Estats, pour mettre prouision, comme l'on dit, au fait tres-douloureux & tres-piteux de ce Royaume, notoirement destruit & gasté par faute de bonne police & bon gouuernemẽt. Ie IEAN IVVENAL DES VRSINS *poure & indigne Euesque de Beauuais, me recommande treshumblement à vostre bonne grace. Et combien que ie n'ay sens, entendement, discretion, forme de langaige, ne autre chose, de vous sçauoir aduertir en si haultes matieres que deburiez traicter: Toutesfois les afflictions, douleurs, desplaisances que i'ay, de voir l'estat de ce Royaume, me ont fait enhardir de aucunement vous aduertir selon ma poureté & petite imaginatiõ, de vous escrire ceste presente Epistre. En vous suppliant tres-humblemẽt, que s'il y auoit chose, qui deust desplaire au Roy mon souuerain Seigneur, ou à vous, ou à aucun de vous, que enuers luy me veuilliez excuser, & vous aussi me tenir pour excusé, & me soit pardonné. Car ie cuide bien faire.* Apres cela, il prend la reformation pour matiere, & exhorte la nouuelle Assemblee, *de regarder & considerer les fautes horribles & detestables delicts qu'on a veu faire & commettre par aucuns dans le Royaume: comme heresies diuerses contre la foy pulluler, & vser de diuerses manieres de sorceries: oppression cruelle du peuple, nouueaux tourments pour finance du pauure exiger, plus terribles & merueilleux que ne faisoient les Payens aux benoists Martyrs: pour iustice violence, pour misericorde rapine, pour protection destruction, pour soustenance subuersion, pour pasteurs pilleurs, pour defenseurs persecuteurs: sacrileges, destructions d'Eglises, & en icelles bouter feux, & ardre le precieux corps de* IESVS-CHRIST, *hommes, femmes, & enfans dedans: violation de pucelles, prostitutions de mariages, prophanations de lieux saints, pilleries, larrecins, meurtres: plusieurs se occir eux mesmes par desespoir. Tous ces delicts,* adiouste-il, *ont esté faits & commis, non par les ennemis, ains par aucuns de ceux qui se disoient au Roy. Lesquels soubs vmbre des appatis, & autremẽt, prenoient hommes, femmes, & petits enfans, sans difference d'aage ou sexe. Efforçoient les femmes & filles, prenoient les mariz & peres, & les tuoient en presence des femmes & filles. Prenoient les nourrices, & laissoient les petis enfans, qui par faute de nourriture mouroient. Prenoient femmes grosses, les mettoient en ceps, & là ont eu leur fruit, lequel on a laissé mourir sans baptesme. Et apres a-l'on getté & femmes & enfans en la riuiere. Prenoiẽt les Moynes & gens d'Eglise, laboureurs, les mettoiẽt en ceps & autres manieres de tourmẽts nõmez sargez. Et eux estans en iceux les battoiẽt; dont les aucuns sont mutilez, les autres enragez & hors de sens. Appatissoient les villages, tellement que vn pauure village estoit à appatis à huict ou dix places. Et si on ne paioit, on alloit bouter le feu és villages, & Eglises. Et quant les pauures gens estoient prins, & ils ne pouuoient payer, on les a aucunesfois assommez eux estans en ceps, & gettez en la riuiere. Et n'y demouroit cheual labourant, ny autres bestes. Si le Roy donnoit sauuegardes à pauures Eglises, ou autres personnes, ils estoient rompuz, & n'en tenoit-on compte, au grand deshonneur du Roy, & de sa seigneurie.* Puis ayant ainsi representé les cruautez exercees sur toutes sortes de gens, il dit: *Les fautes qui ont esté au fait du gouuernement & police de ce Royaume en general & en paticulier seroiẽt longues à declarer. Et si me doubte, que en parlant en general, aucuns particuliers cuideroiẽt que ie les voulsisse charger. Et aussi il ne peut que aucuns de vous n'en*

ayent memoire & souuenance. Et si cognois l'entendement du Roy estre tel, que des faultes aduenues de son temps, il en a assez congnoissance. Et pour ce de les reciter ie m'en passe. Et pour abreger, les choses ont esté tellement depuis XXX. *ans, ou autre long temps si mal gouuernées, que ce Royaume en est destruit & depopulé, & n'y a pas le dixiesme du peuple, qui y souloit estre. Et tout par faute de iustice, & que remede n'y a esté mis.*

En apres, il touche les abus & maluersations de chacun Ordre en particulier; comme des gens d'Eglise, de la Noblesse, de la Iustice, des Marchands, & de tout le tiers Estat. Et puis il excite les François à aymer & honorer le Roy Charles VII. leur souuerain Seigneur, en ces termes: *Ie dis secondement, que pour Dieu appaiser, nous deuons le Roy aymer & honorer. Et croy que si oncques Roy deust estre aymé & honoré, vous deuez aymer & honorer le Roy nostre souuerain Seigneur. Car il est aymé de Dieu. Sa vie, son gouuernement est bel, honneste, & plaisant à Dieu. Et n'y a en luy aucun vice. Ie parlasse plus auant de sa personne, si on ne l'imputast à vne maniere de flatterie. Regardez & aduisez quelles merueilles Dieu a faictes pour luy. Comme il fut sauué de la main de ses ennemis à Paris: La bataille de Baugé, ses deliurances des sieges mis par les ennemis à Montargis, à Orleans, à Compiegne, & Laigny, & la forme & maniere de son Sacre, & recouurement en partie des pays de pardeça. La mort merueilleuse du Roy d'Angleterre, du Conte Salisberi, & autres ses ennemis. Ces choses sont elles venues par les vaillances & vertus des nobles; par les prieres des gens d'Eglise? Ie croy que non. Mais Dieu l'a fait, & a donné courage à petite compaignee de vaillans hõmes à ce entreprendre & faire, à la requeste & priere du Roy. Considerez celle noble Maison de France, le Roy, la Royne, Monsieur le Dauphin, Iacques Monsieur, les belles filles, leur patience. Qui me semble, tout consideré, chose merueilleuse. Helas! helas! Et quelle compaignee est-ce, de Dieu gardee, de Dieu aymee, de Dieu prisee & honoree, comme vous pouuez voir apparemment? Ne la deuez vous doncques aymer? Certes si faites. Et en aymant, seruant, & honorant, vous monstrerez euidemment que vous aymez & craignez Dieu.* Bref il conclud par la façon, dont les Ecclesiastiques, la Noblesse, & les bonnes villes du Royaume doiuent honorer le Roy. *Vous deuez aussi,* fait-il, *honorer le Roy du vostre. Il y a plusieurs Prelats, & gens d'Eglise, qui sont demourez durant ces guerres sur leurs benefices, qui ont tres-peu despendu, au regard de la valeur d'iceux, & les autres ont eu du bien du Roy & de ses predecesseurs, & en ont eu grands cheuances. Les autres ont marchandé. Ceux qui ont dequoy feront bien d'en aider au Roy & à la chose publique. Vous estes plus tenus à faire les œuures de charité que les autres. Et la plus vraie charité, en quoy vous puissiez employer le vostre, c'est pour la chose publique, à releuer ce pauure Royaume. Et au regard de vous Nobles, Ducs, Princes, Cheualiers, & Escuyers, aymez & honorez le Roy de vos personnes, comme de voz cheuances. En ce ne deuez rien espargner, ne corps, ne biens, que ne aydez du vostre. Vous ne pouuez ou debuez excuser, veu la necessité qui y est: & y doiuent tous contribuer, & y debuez estre contraints. Tous doibuent estre contraints à offrir pour le fait de la chose publique. Faites de bonne volonté, & n'attendez point qu'on vous y contraigne: & ostez touts argumens de priuileges*

priuileges & d'exemptions. Contribuez tous d'vne commune volunté aux necessitez, qui sont de present à faire. Reiettez tous rescriptz diligemment, & vous ferez vostre debuoir, & accomplirez ce que dit est, Regem honorificate, &c. Mais outre ce, le mesme Euesque ayant esté depuis delegué pour ceux de Paris, aux Estatz assemblez en la ville d'Orleans l'an MCCCCXXXIX. ainsi que remarque icy nostre Autheur, il y fist encor vne autre Epistre adressante au Roy, touchant les miseres & calamitez de son Diocese, laquelle on peut voir dans les Memoires de Beauuais & Beauuaisis de Monsieur l'Oisel ancien Aduocat en la Court de Parlemét. C'est pourquoy ie me deporte d'en dire rien dauantage.

Maistre Iacques Iuuenal des Vrsins, qui depuis fut Patriarche & Euesque de Poitiers.] En ce temps, & en l'an MCCCCXLIII. il n'estoit qu'Archidiacre de Paris, Aduocat & Conseiller du Roy en la Cour de Parlement, comme nous auons desia dit ailleurs. Depuis il paruint à l'Euesché de Poitiers: & fut aussi Prieur de sainct Martin des Champs à Paris: où residant l'an MCCCCLV. il dedia la Chapelle de sainct Blaise en l'Eglise & Conuent des Chartreux. Car voicy ce qui s'en trouue en vn de leurs Liures: *Anno Domini* MCCCCLV. *D. Iacobus de Vrsinis, Patriarcha Antiochenus, & Episcopus Pictauensis, benedixit & consecrauit Capellam in honorem B. Virginis & S. Blasij.* Et en leur Obitaire il est encor fait mention de luy, & de quelques deniers qu'il leur donna, pour la fondation d'vn Anniuersaire perpetuel, en ces mots: *Pridie Idus Octobr. Reuerendissimus in Christo Pater & Dominus, Dominus Iacobus miseratione diuina Patriarcha Antiochenus, Episcopus Pictauensis, dedit in puram eleemosynam nobis pro fundatione vnius anniuersarij perpetui in vita & in morte summam centum scutorum nouorum auri. Et multa alia bona fecit nobis, & fieri procurauit.* PAG. 19.

En ce temps furent prins la ville & chastel de Sainte Susanne sur les Anglois par le Sire de Bueil.] Iean Duc d'Alençon estoit seigneur de ceste place, & en commit la garde & Lieutenance à Iean seigneur de Bueil, apres qu'il l'eut reprise sur les Anglois. Car il y a lettres du Roy Charles de l'an MCCCCXL. le XVI. iour du mois de Mars, signees Chaillant, & seellées sur simple queuë de cire jaune: par lesquelles sa Majesté mande *au premier Huissier ou Sergent, & Herault ou Poursuiuant d'armes, ou autre Sergent Royal, faire commandement sur certaines & grãdes peines à Iean Seigneur de Bueil, de laisser & souffrir iouyr Ioan Duc d'Alençon, Comte du Perche, Vicomte de Beaumõt, de sa place & forteresse de Sainte Susanne, laquelle ledit Duc d'Alençon auoit baillee en garde audit de Bueul son Lieutenant, & l'en laisser disposer à son plaisir, & luy bailler plaine & entiere obeissance.* PAG. ead.

Et de Messire Iean Sanglier] Les Sangliers sont cognus par les Histoires & Chartes anciennes dés le temps du Roy Philippes premier. Au moins en vn tiltre de Ioscelin Archidiacre de Paris, qui donne l'autel de Chãpigny à l'Eglise de S. Martin des Champs enuiron l'an MLXVII. ie trouue vn Pierre Sanglier entre les tesmoins de sa donation. Car le Tiltre finist en ceste sorte. *Hoc testificentur, si opus fuerit qui viderunt, & qui in hac Cartula ad testificandum scripti sunt, Arroldus videlicet de Montemaurenciaco, Petrus Senglarius, Paganus de Montegaio, Robertus de Canoilo, Hugo* PAG. 122.

OOOoo

Expians verderiam, Hertebaldus de Vitreio, Pontius filius Ebrardi de Nuiseio. Et par d'autres Tiltres il s'apprend aussi que le mesme Pierre Sanglier eut vne seur nõmee Agnes Sanglier femme d'vn Aldebrannus ; & que luy d'Adeline son espouse laissa deux enfans, Simon & Pierre les Sangliers. Outre quoy, l'Histoire des Archeuesques de Sens porte encor, qu'vn Henry Sanglier obtint ceste dignité du temps de S. Bernard Abbé de Clairuaux. Ce qui demonstre assez la splendeur & l'antiquité de ceste maison.

PAG. ead. *Et le gouuernoit le Comte de Perdriac frere du Comte d'Armaignac, & pour lors ayant espousée la Comtesse de la Marche*] C'est Bernard d'Armaignac, second fils de Bernard Comte d'Armaignac, & de Madame Bonne de Berry, fille de Iean Duc de Berry ; lequel espousa Madame Alienor de Bourbon fille & heritiere de Iacques de Bourbon Comte de la Marche; & d'elle eut vn fils entr'autres appellé Iacques d'Armaignac, Comte de la Marche, de Perdriac, & de Castres, Vicomte de Carlat & de Murat apres luy. Ce que m'enseigne vn tiltre du VI. Iuillet MCCCCXXXVI. portant que, *Iacques Roy d'Hongrie, de Hierusalem & de Sicile, Comte de la Marche & de Castres, Seigneur d'Alenzé, de Montegu en Combraille, de Quaili, de Betancourt, de Lesignant, donna lesdites terres & tous ses autres biẽs à Messire Bernard d'Armaignac, Comte de Perdriac, à Alienor de Bourbon sa fille, femme dudit Bernard, & à Iacques leur fils; reserué à luy la somme de deux mille escus d'or chacun an sa vie durant.*

PAG. 123. *Monseigneur d'Alençon & Iean de la Roche auoient prins la ville & chastel de Sainct Messant.*] Messire Octouian de S. Gelaiz Euesque d'Angoulesme parle ainsi de ce Iean de la Roche, Cheualier Angoulmoisin,

Ie peu apres cheminant par ce bois
Veis trauerser par vne voye plaine
Homme excellent du pays Angoulmois,
Vray chef de guerre, & noble Capitaine:
Qui les Anglois maint iour, mainte sepmaine
A mis en fuite, & iceux desconfiz.
Lors reuerence & honneur ie luy fiz:
Car ie congneu que c'est Iean de la Roche,
Royal François, Cheualier sans reproche.

PAG. 130. *Et se mist le Duc d'Alençon en la riuiere d'Allier, & s'en alla par ses iournées en son pays à Pouencé.*] Pierre Comte d'Alençon appellé le Noble, fils de Charles II. Comte d'Alençon, espousa Madame Marie de Chãp-Maillard, fille de Messire Guillaume de Champ-Maillard, Cheualier, Seigneur d'Anthenaise, & de Dame Marie de Beaumont, fille de Iean Vicõte de Beaumont. Et au moyen de ce mariage la Vicomté de Beaumont vint en la Maison d'Alençon, auec les Baronnies & Seigneuries de Fresne, Sainte Susanne, la Flesche, Pouẽcé Chasteaugõtier, & autres: Car ladite Dame de Champ-Maillard fut seule heritiere de Messire Louys de Beaumõt, Cheualier, Vicomte dudit lieu, son oncle maternel.

PAG. 136. *L'Euesque de Lengres Per de France, qui estoit de ceux de Vienne.*] L'Histoire des Euesques de Lengres escrite à la main, le nomme Philippe de

Vienne, successeur de Iean Gobilon, & dit qu'il tint le siege enuiron quatorze ans. Il fut aussi Prieur de sainct Marcel lez Chaslon.

Ou mois de Ianuier apres la Tiphaine.] C'est à dire apres la feste des Roys. Mot corrompu du Grec-Latin, *Epiphania*. PAG.140.

Monseigneur le Comte de Dunoys bastard d'Orleans.] Charles Duc d'Orleans & de Vallois, Comte de Blois & de Beaumont, Seigneur d'Ast & de Coucy, fist don à Iean d'Orleans son frere bastard, pour luy, & ses hoirs, descendans de sa chair en loyal mariage, du Comté & Vicomté de Chasteaudun & de Dunois: par lettres patentes expediees au chasteau de Blois l'an MCCCCXLI. en Aoust. Et au moyen de ce don, il porta dés ores en auant la qualité de Comte de Dunois. PAG.141.

Entre lesquels estoit Messire Loys de Laual, Seigneur de Chastillon.] L'Histoire de Vitré le fait frere de Messire André de Laual, Seigneur de Loheac, Mareschal de France, & dit de luy, *Qu'il eut pour son partage Chastillon & toute la terre & pays de Vendelays, & mesmes les Seigneuries & Chastellenies de Friuandour, de Quemper-guezenet, du vieil Marché, & de S. Michel prés Guingamp en la basse Bretaigne.* Le Roy Charles l'appella à son seruice, & l'honora de plusieurs grandes charges, & gouuernements: Car il le constitua en premier lieu Gouuerneur de tout le Dauphiné, puis de la ville & Communauté de Gennes, qui s'estoit mise en sa protection. C'est aussi celuy, qui en plusieurs lettres du mesme Roy est appellé simplement *le Sire de Chastillon*, & par le commandement duquel Sebastian de Mamerot Soissonnois traduisit la Chronique de Martin Polonus en nostre langue. Ce qu'il declare & recognoist au Prologue d'icelle, en ces mots: *Par le vouloir de* IESVS-CHRIST *vray Dieu Tout-puissant, courant l'an de son Incarnation* MCCCCLVIII. *Messire Loys de Laual, Seigneur de Chastillon & de Friuondour, Gouuerneur du Dauphiné, a fait translater & mettre de Latin en François les Chroniques Martiniennes, par son tres-humble Clerc & seruiteur Sebastian de Mamerot de Soissons.* PAG.143.

Et aussi qu'il se disoit par la grace de Dieu Comte d'Armaignac, ce qui n'appartient à Duc ne à Comte subiect de nul Royaume.] I'ay veu neantmoins plusieurs titres de Comtes, & mesme de Seigneurs & Barons, lesquels anciennement prenoient la qualité de Comtes, ou de Seigneurs, PAR LA GRACE DE DIEV, tant dessouz la seconde que troisiesme lignee de nos Roys. Car en l'Eglise de Nostre Dame de Paris ils ont vne Charte d'Estienne Comte, & d'Amaltrude sa femme, contemporains du Roy Charlemagne, laquelle commence ainsi, *In Dei nomine ego Stephanus Christi humilis* GRATIA DEI *Comes, necnon & Amaltrudis Comitissa.* Le Chartulaire de nostre Dame de Gournay, membre dependãt de sainct Martin des Champs de Paris, porte aussi qu'vn *Galerannus Dei gratia Comes de Mellento, & Agnes vxor eius*, donnerent la moitié de deux moulins aux Religieux de Gournay, du temps du Roy Louys le Ieune. Et celuy de l'Abbaye de sainct Victor lez Paris, fait outre ce mention d'vn Mathieu Seigneur de Montmorency, lequel enuiron l'an MCXCIII. s'intitule *Matheus de Montemorenciaco Dei gratia dictus Dominus.* Mais il n'y en a point eu qui ayent practiqué cela plus communément & licen- PAG.149.



tieusement que les Comtes & Seigneurs de Languedoc, & de Gascongne. Car Edouard mesme Roy d'Angleterre, Seigneur d'Irlande, & Duc de Guyenne, donnant la terre & Seigneurie de Saint Cler à Bertrand de Gut, Vicomte de Loumeigne, par lettres du VII. iour de Iuillet l'an VII. de son regne, le qualifie *Messire Bertrand de Gut, par la grace de Dieu Vicomte de Lomaigne & d'Aluilain.* Henry & Hugues Comtes de Rhodés prenoient pareillement le tiltre de Comtes *par la grace de Dieu*, souz les annees MCCLXII. & MCCLXXI. Et quant aux Comtes d'Armaignac, il n'y a rien de si frequent en toutes leurs Chartes & papiers. Car depuis Gerault premier Comte d'Armaignac, au moins duquel il soit memoire, iusques enuiron l'an MCCCCXLII. ils se trouuent tous qualifiez, *Par la grace de Dieu Comtes d'Armaignac.* Mais en fin le Roy Charles VII. jaloux de sa grandeur, & de l'auctorité de son Sceptre, defendit à Iean Comte d'Armaignac, fils de Bernard d'Armaignac Connestable de France, de s'intituler en ses Lettres, COMTE PAR LA GRACE DE DIEV. Ce que auec nostre Autheur tesmoigne aussi Martial de Paris, quand il dit aux Vigiles de la mort du Roy,

Et fut defendu en ce lieu
Au Comte d'Armaignac, de mettre
Comte par la grace de Dieu,
Ne s'en intituler en lettre.

PAG. 151. *Et vint deuant la Guierche en Bretagne, disant qu'elle estoit au Duc d'Alençon.*] Marie de Bretagne fille de Iean Duc de Bretagne, & de Ieanne fille du Roy de Nauarre sa femme, mariee à Iean Comte du Perche fils de Pierre Comte d'Alençon, par traité de mariage passé au Chastel de l'Hermine le XXVI. iour de Iuin l'an MCCCXCVI. luy apporta entr'autres choses la Chastellenie & appartenances de la Guierche; à estre tenue du Duc de Bretaigne ligement. Depuis Iean II. Duc d'Alençon mariant Katherine d'Alençon sa fille à Messire Guy Comte de Laual, grād Maistre de France, luy bailla la mesme Guierche en dot, auec quelques autres terres & Seigneuries. Mais par sa mort aduenue sans enfans elle reuint à la maison d'Alençon, dont elle estoit sortie, & y demeura iusques à la transaction du different d'entre Messire Iean de Malestroit Cheualier de Bretaigne, comme heritier de feu Messire Iean de Malestroit Euesque de Nantes, & le susdit Iean II. du nom Duc d'Alençon, pour cause de la prinse dudit Euesque & de ses gens. Car ledit Duc ceda lors la iouyssāce du reuenu de la Guierche audit de Malestroit, qui la posseda quelque temps, & tant qu'en fin vers l'an MDXIX. les sommes de deniers accordees par la transaction luy furent entierement payees.

Le bastard d'Orleans Comte de Dunois & de Longueuille, & grand Chambellan de France.] Nous auons dit comme il fut fait Comte de Chasteaudun & de Dunois. Il faut ores adiouster, comme il obtint aussi le Comté de Longueuille. Et cela se void par vnes lettres du Roy Charles VII. donnees à Iumieges le XVI. iour de Ianuier l'an MCCCCXLIX. Car elles contiennent, *Qu'en consideration des seruices de Iean bastard d'Orleans, Comte de Dunois, & grand Chambellan de France, pour les remunerer, & aussi le re*

compenser du Comté de Mortaing à luy parauant delaissé, & depuis par luy rendu, ledit Seigneur Roy donne, cede, transporte & delaisse à tousiours audit Comte de Dunois, & à ses hoirs masles procreez & descẽdus de son corps en loyal mariage, le Comté de Longueuille, auec la terre d'Anneuille & leurs appartenances, reserué seulement les foy & hommage, ressort & souueraineté. Lesdites lettres enregistrees le x. iour de Feurier au mesme an.

Car les Roys de France ne voulurent iamais soustenir aucun scisme en l'Eglise.] Bernard Abbé de Bonneual en escrit autant, liure II. de la vie de sainct Bernard Abbé de Clairuaux, chap. I. où il parle de la retraite du Pape Innocent II. au Royaume de France. *Neque enim Francia*, dit-il, *cæteris regionib. procliuibus ad schismata, aliquando tali factione fœdata est, nec malignorum acquieuit erroribus, nec fabricata est in Ecclesia idolum, nec venerata in Petri cathedra monstrum.* Ce que tesmoignẽt aussi plusieurs autres Autheurs du mesme temps. PAG. ead.

Cedit an les Anglois prindrent les ville & chastel de Fougeres durant les treues.] Voy sur ce sujet la Ballade de Fougeres entre les Poesies de nostre Autheur pag. 717. PAG. 166.

Le Sire de Blainuille Maistre des Arbalestriers de France] C'est Ieã d'Estouteuille, Seigneur de Torcy & de Blainuille, premieremont Capitaine de Caen & d'Arques en Normandie, puis grand Maistre des Arbalestiers de France du temps de Charles VII. & finalemẽt Cheualier de l'Ordre de S. Michel souz Louys XI. Ce qui se void exprimé, quoy qu'assez rudement, par les vers François qui suiuent, tirez d'vne plus grande piece ourdie en son honneur. PAG. 176.

Il fut jadis Capitaine propice
De Caen, d'Arques, par vertu sa nourrice:
Car il prenoit toute ioye & delice
A bien seruir le Roy en tous quartiers.
Grand Maistre fut de tous les Arbalestriers
Du Royaume, lequel office est tiers
Du Chancelier en honneur droicturiers,
Qui n'est mie à bailler à nouice,
Le Roy Loys luy donna volontiers
Sans requeste l'vn des nobles colliers
De sainct Michel, & riches à milliers
Pour guerredon de son loyal seruice, &c.

Il mourut l'vnziesme iour de Septembre l'an MCCCCXCIIII. & fut enterré dedans l'Eglise des Cordelieres de Rouen, lesquelles il auoit fondees, auec vn College de Chanoines à Blainuille.

Et ainsi fut toute conquise la Duché de Normandie.] Le Herault Berry a fait vn Liure de ceste conqueste ou recouurement, auquel il represente assez particulierement les sieges & redditions des villes & chasteaux d'icelle. PAG. 208.

Le Sire de Lesparre] Dés l'an MCCCCXLIX. le Roy Charles auoit fait don à Messire Pregent de Coetiuy Admiral de France, de la terre & Baronnie de Lesparre assize en Bourdelois, à luy auenue & confisquee par la PAG. 216.

rebellion du Sire de Lesparre, qui tenoit le party des Anglois contre sa Majesté, pour en iouyr luy, ses hoirs, & successeurs quelconques. Ce que la Chambre des Comptes restraignit aux hoirs masles seulement descédans de sa chair en loyal mariage. Et suiuant ce, par sa mort auenue sans aucuns hoirs masles de sa chair l'an MCCCCL. ladite terre & Baronnie de Lesparre retourna au Roy: lequel en consideration des seruices à luy faits par Amenion d'Albret seigneur d'Orual, la donna derechef à luy, ses hoirs & successeurs, à tousioursmais perpetuellemẽt à heritage, auec la Seigneurie de Caignaulx en Bourdelois, par lettres passees à Montbason au mois d'Octobre l'an MCCCCL.

PAG. 218. *Auec le double du traictié de Bourdeaux.*] Ce traité fut fait le Samedy XII. iour de Iuin l'an MCCCCLI. *entre Pothon de Saintraille Bailly de Berry, Escuyer d'Escurie du Roy de France Charles, Iean de Bureau Tresorier de France, & Ogier Vie quint Iuge de Mercent, à ce commis par Monseigneur le Comte de Dunoys & de Longueuille, Lieutenant general dudit Roy de France, sur le fait de sa guerre d'vne part: & les gens des trois Estats de la ville de Bordeaux & du pays Bordelois, és noms d'eulx & des pays autres de la Duché de Guienne estans en l'obeissance des Anglois.* Car ce sont les propres termes cõtenus en l'inscription dudit Traité: lequel promirent tenir de point en point sur leurs honneurs, & par la foy & serment de leurs corps, au nom desdits trois Estats de Bordeaux & autres pays de la Guienne, *Pierre par la permission Diuine Archeuesque de Bourdeaux, Bertault Seigneur de Montferran, Gaillart de * Drueffort seigneur de Duras, Iean de la Luyde seigneur de Bredié, Bertran d'Angeuin seignenr de Royon, Guillaume Auderon seigneur de Lansanch, & P. Barstato Procureur de la Communauté de la ville de Bordeaux.*

* *Dureffort.*

PAG. 219. *Et ce fait, commencerent à entrer les gens de mondit seignneur le Lieutenant du Roy, Comte de Dunois.*] Le Herault Berry esleu à Roy d'armes descrit ainsi ceste entree du Comte de Dunois en la ville de Bourdeaux, à laquelle il se trouua present.

Monseigneur, s'il vous plaist sçauoir des nouuelles de nostre guerre de Bordeaux, voeullez sçauoir que la mercy Dieu nostre Sire, elle est achevee & finée. Car hier en la journée qui fu le darrain iour de Iuing, se feist l'entrée de Bordeaux, & y entrasmes enuiron l'eure de XII. heures, auant disner. Et feismes l'entrée premiers entre nous Heraulx & Poursuiuans, de par Messeigneurs, Monseigneur de Dunois, Neuers, Clermont, Arminac, le Chancelier, Albreth, Pontieure, Castres, Vendommez, & autres plusieurs Seigneurs & Capitaines. Les Seigneurs de la Cité de Bordeaux, pour eulx sommer la venuë de mesdits Seigneurs, respondirent qu'ils estoient prestz & appareillez d'entretenir les appointemens fais entre mesdits Seigneurs & eulx. Et se mirent auec nous au deuant de mesdits Seigneurs, enuiron deux getz d'ars, & se mirent à piet. Et à genoulx presenterent les clefs de ladite ville à mondit Seigneur de Dunois comme Lieutenant pour le Roy. Et incontinent les bailla à mondit Seigneur, le Tresorier comme Maire de ladite Cité à luy donné par le Roy, & là fist le serment. Et le serment fait, & plusieurs autres parolles, qui trop longues seroient à racompter & à escripre, partirent ceulx de ladite ville en grant ordonnance. C'est à sçauoir gens d'Eglise, du Conseil, & Officiers de ladite ville, vestus pareil. Rentrerent premiers dedens ladite Cité. A-

pres lesquels pour auantgarde mille Archiers des mielx en point. En ladite auantgarde estoit Monseigneur de Neuers, Monseigneur d'Arminach, Monseigneur d'Albreth, Monseigneur de Ponticure, montez à cheual, houchiez chacun, & leurs paiges pareil. Apres eulx leurs banieres & estendars marchans de piet, cinq cens hommes d'armes tresbien à point. Item apres enuiron demi trait d'arc marchoit le Preuost des Marchans, montez sur vng cheual destrier: & autour de lui enuiron quatre mil Sergens, vestus pareil l'vng de l'aultre à la deuise du Preuost. Item alloit apres le Conseil du Roy, quatre Euesques, & y auoit grant quantité de Secretaires. Item apres venoient les Trompettes du Roy, & bien cinquante autres, tous sonnans; & menoient grant bruit. Item apres marchasmes entre nous Officiers d'armes, Heraulx & Poursieuans, qui estiemmes enuiron cinquante. Item apres venoit Pothon, & Monseigneur de Montagu, à cheual, houchez de velours cramoisy fourré de menus vairs, portans chacun la baniere du Roy desploiée: & deuant eulx, deux Poursieuans, dequoy ie suis l'vn, en portant chacun vne ploye. Item apres venoient deux hommes de piet, qui menoient vng destrier couuert d'vne housure de fleurs de lys d'or: & estoit dessure le seel du Roy en vng petit coffret d'or bien garny de fines pierres precieuses. Item apres marchoit Monseigneur le Chancelier tout seul, noblement armez & houssez. Item venoit apres Monseigneur de Dunois, montez sur vng destrier houssé d'vne riche housseure d'orfauerie toute d'or. Et apres venoient Monseigneur d'Angoulemmes, de Clermont, de Chastres, de Vendomme, houssez pareil, & les paraiges paraux, les housseures de velours cramoisy fourré de menus vairs. Item venoit apres le grant Maistre Ioachin Rohault, Pierre Louuain, & plusieurs autres Cheualiers & Escuyers, nobles gens, tous à cheual, houssé chacun à sa deuise. Et puis apres venoient les Ensaignes de mesdits Seigneurs & Capitaines, & mille hommes d'armes en belle bataille. Et apres en l'arrieregarde deux mille archers, & enuiron deux cens lances, en telle ordonnance que dessus est dit: iusques à la grant Eglise nommee saint Andrieu, où descendit Monseigneur de Dunois. Et vint au deuant en procession Monseigneur l'Archeuesque, auec le College de ladite Eglise. En laquelle ceulx de ladite ville & du pays feirent le serment au Roy. Et delà s'en alla chacun en son quartier, où nous faisons tres-grant chiere. Et cedit iour au soir ceulx de la ville feirent les feux tresnoblement. Autre chose ne vous scay que rescripre pour le present.

Et sadite jambe si bien gouuernée par les Mires, que le peril en fut hors.] *Mire* en vieil langage signifie Medecin, & Chirurgien. Le Roman de Garin le Loheran, PAG. 224.

> *L'Abés Renier fist les Mires mander*
> *Par Fromondin garir & repanser.*

Et le Bestiaire,

> *D'vn Mire conte, qui seinna*
> *Vn riche homme que il garda*
> *En vne grant enfermeté.*

Ce qui se void aussi par les anciens tiltres de la Confrairie des maistres Chirurgiens de Paris, establie en l'Eglise parrochialle de S. Cosme & de S. Damian, ausquels ils sont communément appellez Maistres Mires.

Et le landemain que la composition fut faite, qui fut le Vendredy, pou apres So- PAG. 225.

leil leuant, que le iour estoit bel & cler, fut veue vne croix blanche par ceux qui tenoient ledit siege.] Ce miracle auenu deuant Bayonne est attesté non seulement par les Historiens du temps, mais aussi par le certificat escrit & signé de la propre main du Comte de Dunois, Lieutenant general du Roy, en ces termes: *Nous Iean Conte de Dunois, Lieutenant general du Roy nostre Sire sur le fait de sa guerre, certifie la verité à tous, que aujourd'huy x. iour d'Auril à l'heure de sept heures du matin, à laquelle heure estoit promise la Cité de Bayonne, & y entrerent les gens du Roy pour en prendre la possession, au ciel qui à celle heure estoit cler & bien purifié, s'apparut dedens vne nuée vne croix blanche au droit de ladite Cité deuers les parties d'Espaigne. Laquelle croix sans mouuoir demoura l'espace de vne heure. Et aucuns dient, que au commencement sur icelle croix auoit vne semblance de vng crucefix, couronné d'vne couronne d'azur son chef. Laquelle couronne se mua en vne fleur de lys. Dont chacun fut moult esmerueillez. Et ceux de ladite ville estoient fort espoentez de veoir telles merueilles. Et incontinent leur ensaigne de leur croix rouge qu'ils auoient sur leurs portes & tours osterent. Plus de mille hommes ont veu ladite croix. Et dient tous ceulx qui l'ont veuë, tant François, Espaignols, que Nauarrois, que iamais n'auoient veu chose semblable. Fait en nostre ville deuãt Bayonne, signé de nostre main, & seellé du seel de nos armes, le* XX. *iour d'Auril l'an mil* CCCC. *cinquante & vng. Ainsi signé, Le Bastard d'Orleans.*

PAG. 241. *En ce temps vint le Cardinal d'Auignon de Bretagne, venant de canonizer saint Vincent de l'Ordre des Iacobins en la Cité de Vennes.*] Guy Pape, Conseiller du Roy au Parlement de Grenoble, auoit veu prescher ce saint à Lyon. Car voicy ce qu'il escrit de luy, de son decés, & de sa canonization mesme, question LXXXIV. *Temporibus meis vidi duo luminaria sacræ Theologiæ actu prædicantia per mundum; primò videlicet S. Vincentium Ferrariæ ordinis Prædicatorum, quem vidi prædicare in ciuitate Lugduni de anno currente Domini* MCCCCXV. *& qui inde decessit ab humanis in patria Britanniæ, vbi iacet corpus suum in ciuitate de Vennes, & inde fuit canonizatus de hoc anno currente Domini* MCCCCLV. A quoy i'adiousteray d'ailleurs quatre vers qui tesmoignent & son eloquence en la predication, & ses miracles,

Sum tuba sermonis Vincentius aurea sacri,
Nota per Ausonias, Barbaricasq; plagas,
In vitam multos reuocaui viuus ab vmbris,
Quanta sit in cœlo gratia, vita docet.

PAG. ead. *En cedit an ou mois de Sept. partit Monf. le Dauphin de son pays de Dauphiné par le conseil du Sire de Montauben.*] Le susdit Guy Pape en la question CXIIII. fait aussi mention de ce depart du Dauphin Louys, & remarque aucuns sinistres presages, qui le precederent, en ces termes: *In hac ciuitate Gratianop. & multis alijs locis huius patriæ Delphinatus, visus fuit planeta, Cometa vulgariter appellatus, de anno Domini* CCCCLVII. *suprà millesimum, de mensibus Maij & Iunij. Et quia talis Cometa communiter non apparet, quin aliquid indè sequatur, contigit quòd eodem anno, & quadam die Lunæ penultima mensis Augusti, Dominus noster Delphinus Ludouicus primogenitus Caroli* VII. *Fr. Regis accessit ad Bruxellas in Brabantia, & Bruges in Flandria, & circa alia loca patriæ Flandrensis & Brabantinæ, vbi stetit circa per quinque annos.*

nos. Et antea steterat in hac patria Delphinatus per decennium. Et in dicta patria Flandriæ habuit per Dei gratiam eius primogenitum Ioachim nunc nuncupatum, qui fuit natus die XXII. *Iulij anno Domini* MCCCCLXI. *& die Mercurij* XXII. *mensis Aprilis, propter eius natiuitatem facta fuerunt feria repetitiua in hac patria Delphinatus.*

En ce temps vindrent les Ambassadeurs du Duc de Bourgoigne deuers le Roy, pour le fait de Monseigneur le Dauphin.] Apres la retraite dudit Dauphin en Flandres, le Roy son pere enuoya vers luy l'Euesque de Constance son Ambassadeur, lequel en presence du Duc de Bourgoigne, du Comte de Charolois son fils, des Euesques de Cambray, de Thoul, d'Arras, & d'Amiés, des Comtes d'Estampes & de Porcian, des Seigneurs de Montauban, de Cimay, de Lalain, du Chancelier de Bourgongne, & de plusieurs autres Conseillers & Officiers desdits Seigneurs, luy fist vne belle & grande remonstrance touchant l'obeissance deuë au Roys, & autres points de sa creance. Toutesfois il ne reuint pas à son deuoir pour tout ce qu'il luy sceut dire & representer: ains luy & le Duc de Bourgongne depescherent aussi tost Messire Iean de Croy Seigneur de Cimay, le Sire de Lonnay Gouuerneur de Hollande, Toison d'or, & autres leurs Conseillers & ambassadeurs vers le Roy Charles, qui leur donna audience en la forteresse de Montbason, le IX. iour de Feurier l'an MCCCCLVIII. & respondit à toutes les propositions qu'ils luy firent, sans qu'il s'en ensuiuist aucun accord. Tellement que ledit Dauphin demeura tousiours depuis en Flandres iusques apres le decés dudit Roy Charles son pere. PAG. ead.

Les Physiciens luy dirent que s'il ne mangeoit, il estoit mort.) Ceux que nous nommons auiourd'huy Medecins, estoient jadis appellez Physiciens & Mirrhes. L'Autheur de la Bible Guiot, parlant d'eux,

Fisiciens (dit-il) *sont appellez,*
Sans fy ne sont-ils point nommez, &c.

Et nostre Autheur en l'Esperance, *Et se le patient crie & se guermente de la durté de son Mirrhe, qui le laisse en telle chaleur esleuer, pourtant n'est meu le sage Physicien à luy octroyer.* Monstrelet vse aussi souuent de ce mot en mesme signification. Et ay veu vne Chronique Latine finissant l'an MCCLXIIII. escrite *à Ioanne de Nigella Physico sanctissimi & inuictissimi Regis Karoli, & Capellano Papa.*

Y eut vne predication que fist maistre Thomas de Courcelles Docteur en Theologie.] La reputation de ce Docteur estoit telle, qu'il fut mesme vn des Ambassadeurs, que le Roy enuoya pour l'vnion de l'Eglise au Concile de Basle, ainsi que remarque Sebastian de Mamerot. PAG. 252.

Lequel Roy fut intitulé le Roy Charles VII. tres-victorieux.] La coustume de donner aux Roys tels epiteres & tiltres d'honneur apres leur decez, est assez commune & frequente en nos Histoires, principalement depuis le temps du Roy sainct Louys. Parquoy sans m'y arrester, ie mettray seulement icy quelques Epitaphes faits en l'honneur du Roy Charles surnommé le Victorieux. Et premierement celuy-cy, duquel l'Autheur est contemporain, mais incognu. PAG. ead.

Cy gist en peu de terre vn qui la remplissoit

Par louange & bon bruit, dont tous autres il passoit,
Ainsi elle se paist du meilleur qu'en elle eust.
Comprenant tout son bien dedans ce petit fust.
O bien-heureuse terre estant en toy semé
Fruict, qui rend nuls les autres, tant il est estimé.
Doncques en toy est mis pour ta felicité
Ce qui à chacun rend deul & aduersité.
Parquoy vous qui cerchez chose parfaite à voir,
Arrestez cy vos pas, sans plus de peine auoir.

Simon Greban Poete du mesme temps fist aussi le suiuant,

Iadis fus né en maison triumphant,
Moult me greua fortune ieune enfant,
Mais trop plus par vn long temps de mon regne:
Et depuis Dieu m'a fait Roy si puissant,
Que i'ay chassé le Liepard rauissant,
Et si conquis Normandie & Guienne.
Mais pour monstrer, que gloire terrienne
Passe legier, la couronne aucienne
Laisse auiourd'huy par vn dur desarray
Au propre lieu où ie prins mon desray.

Et cest autre encor, où il fait particulierement mention du surnom de VICTORIEVX, lequel on luy donna par honneur apres qu'il fut decedé.

Cy gist des Francs le puissant protecteur,
Du vueil de Mars le grand executeur,
Chief de Noblesse, & le pareil des Preux,
De vieil meschief nouuel reparateur,
D'estre nommé CHARLES VICTORIEVX:
Nom si tres-haut, tant clair, tant glorieux,
Que ja de mort les ars presomptueux
N'y toucheront, tousiours demourera.
Nom immortel, qui iamais ne mourra.

Il en fist outre ce trois autres sur la Iustice, la Prudence, & la Clemence de ce grand Roy. Par le dernier desquels il cotte le iour, le mois, & l'an de sa mort, en ces quatre vers;

Le iour dolent, que Iuillet fist courir
Pour vingt & deux, la mort le vint querir,
Et trespassa au chasteau de Meun
L'an mil quatre cents & soixante & vn.

A quoy sont conformes les Grandes Chroniques de S. Denys, les Martiniennes, & Guy Pape en la question CXIV. où il dit. *Deinde contigit quod præfatus Rex Carolus ab humanis decessit, de anno currente Domini* MCCCCLXI. *& die Mercurij* XX. *Iulij.*

ANNOTATIONS SVR L'ESPERANCE.

L'Inscription de ce Liure est diuerse entre les Autheurs qui l'alleguent. Car Iean le Maire de Belges, Secretaire de Madame Anne de Bretaigne, Royne de France, en son Traité de la difference des Cõciles & des Schismes de l'Eglise, luy donne le nom d'EXIL. Au contraire, Maistre Pierre le Feure, Curé de Meray, le cite souz le tiltre D'ESPERANCE, en son art de vraye Rhetorique. Et i'en ay vn Exemplaire escrit à la main, qui l'appelle, *TRAITE' DE LA CONSOLATION DES TROIS VERTVS, FOI, ESPERANCE, CHARITE'.* Ce qui ne conuient pas mal au sujet, excepté que la Charité ne s'y trouue point parler auec la Foy & l'Esperance, ains l'Entendement au lieu d'elle. Quoy que c'en soit, il a cy-deuant esté mal conioint & confondu auec le Curial, en toutes les impressions qui en ont esté faites. Et s'apprend des pages 342. & 343. que Maistre Alain Chartier le cõposa souz le regne du Roy Charles VII. enuiron l'an MCCCCXXXVII. PAG. 261.

Mesmes Entendement ce jeune & aduisé bachelier.] Les anciens prenoiẽt le mot de *Bachelier* pour ieune adolescent, & qui commẽçoit d'entrer en l'âge de virilité. Le voyage d'outre-mer du Comte de Ponthieu, parlant de Thibault filz de la Dame de Dommar en Ponthieu, seur du Comte de Saint Pol. *Oirs fu de le Conte de S. Pol, mais poures bacelers estoit tant con ses oncles vesqui.* Et le Romans Monseigneur Thiebault de Mailly, en la description du Iugement general, auquel nous ressusciterons tous, en la forme d'vne plaine adolescence, PAG. 263.

Tuit serons d'vn aage,
Bacheler & leger.

Celuy de Garin le Loheranz en vse aussi en pareille signification, quand il dit,

A Montagu en fet Morant aler
A bien LX. *qui tui sont bacheler,*
Por le chastel & la ville garder.

Voire il appelle la ieunesse mesme *Bachelerie*, en ces vers:

Diz mil furent en la soe mesnie
La flor de France, & la Bachelerie.

Ie ne m'arresteray point à l'etymologie du nõ, parce que d'autres l'ont assez amplement traictee.

La seconde portoit vn court manteau, & dessouz iceluy comme en repostaille auoit l'vn de ses bras couuert.] *Repostaille* est vn mot façonné sur le *repositum* des Latins, tout ainsi que *reponer*, sur *reponere*, Mot dõt vse Guiot de Prouins en sa Bible escrite deuant l'an MCC. quand il dit, PAG. ead.

Ils n'aiment pas palés ne sales,
Mes en mesons ordes & sales
Se reponner, & en boschages,

Et le Roman de Charité,

Prestres s'ensi ne t'en sanonnes,

Dont quier vn lieu où te reponnes.

PAG. 266. *Et sa robbe pourfendue sur le pis.*] Il met *pis* pour *poitrine*, à la mode des anciens. La vie de S. Alexis en rime,

El tuert ses poins, ses cheuaux tire,

Ele s'esgratine & descire,

Et bat & son pez & sa teste.

Et le Reclus de Molens en son *Miserere*, composé du temps de Henry II. Roy d'Angleterre,

L'autre qui dormi à la chaine

Desour le pis nostre Seignour.

Nos vieilles Chroniques en vsent aussi souuēt, & vient du Latin *Pectus*.

PAG. ead. *Et faisoit sa langue bauboyer.*] *Baube* signifie Begue, *balbus*: & de là *bauboyer*, pour begayer, *balbutire*.

PAG. 270. *Et chacun attend le chef enclin la colee & la persecution.*] Guyot de Prouins en sa Bible,

Moult donc Dex fieres colées,

De tantes grans en a données,

Dont il nous deust bien membrer.

Et de là la collee des Cheualiers, lors qu'en leur conferant l'ordre de Cheualerie, on leur bailloit vn coup de la main sur le col, ou bien sur la joue. Guille-ville,

Pas ne reçoiuent tel colée

Tous Cheualiers qui ceint espee.

Et l'Ordene de Cheualerie de Hue de Tabaire,

La colee c'est la remembrance

De celuy qui l'a adoubé

A Cheualier, & ordonné.

PAG. ead. *Qui eust cuidé voir Iustice si esbranlée.*] Messire Iean Iuuenal des Vrsins Euesque de Beauuais, se plaint de la mesme chose en l'Epist. qu'il addresse au Roy Charles & aux Estats assemblez en la ville d'Orleans l'an 1439. *Où sont*, dit-il, *ceulx, par lesquels Iustice se doit principalement gouuerner? Baillifs, Seneschaux, & Preuosts, qui ayent fait iustice au pauure peuple sans apparence de faueur; & qui ayent dit verité sans personne espargner, & sans eulx bender?*

PAG. 272. *Hōme dechassé, vil, relenqui, & bōteux,*] Relenqui vient du Latin *Relictus*, & veut dire, abandōné, & delaissé d'vn chacū. Ainsi en vse l'Autheur du Roman de Garin. Car à la fin y sont ces mots: *Cy faut l'estoire del Loherant Garin, & de Fromont, qui ot Dieu relanqi.* Et en la description des Religions,

Tuit viuent de rapinerie,

Chascun tout honnor relanquist.

PAG. 277. *M'auoient ja ces trois desroyces & seditieuses deceueresses bestourné le sens.*] Vn vieil fragment intitulé *des Flateurs & des Habits*, explique que c'est *bestourner*, en ces vers,

Mout va li siecles bestournant,

Car che derriere va deuant,

Et che deuant si va derriere.

Et nostre Autheur mesme au Quadrilogue, *Dont vient* (dit-il) *ceste vsance, qui a si bestourné l'ordre de iustice?*

Et pour la cremeur qu'ils tiennent par force sur leurs subiects.] Il prend *cremeur*, pour crainte, comme cy-apres: *Car les Prelats se viuent, & contiennent comme exempts du deuoir de leur estat, & de la cremeur de Dieu.* PAG. 294.

Et au Liure des quatre Dames,

Me fait enquerre sans demour
Ce que i'ay de sauoir cremour.

Il dit aussi *cremir*, pour *craindre*: & *cremeteux*, pour craintif. Au mesme Liure des quatre Dames,

Droiz est que le Iuge cremisse.

Et derechef,

Nul ne doit estre cremeteux
De riens, sinon de fais honteux.

Toutesfois des pechez publiques voit-on tousiours ça jus tost ou tard exemple.] PAG. 301.
Ius veut dire bas, à terre. Le Roman de Garin.

L'ame s'en part, & li cors jus chai.

Et le Bestiaire,

Quant Dex nostre primerain pere
Vint por nos sauuer en cest mont
Ca jus en terre.

Si ne sçauroie reprendre celuy qui dit, que le Roy sans lettres est vn asne couronné.] L'Autheur des Gestes des premiers Comtes d'Anjou attribuë ce dit au Comte Foulques III. surnommé le Bon, & monstre que c'estoit vn prouerbe anciennement vsité parmy les François. Voicy ses propres mots au long, dautant qu'ils sont notables: *Contigit quodam tempore Regem Franciæ apud Turonem ciuitatem cum turma nobilium virorum in vigilia festi æstiualis S. Martini adfore. Affuit autem tunc inter alios Proconsulares & personatos viros præfatus Consul, sicut stella radians, forma præclarus, statura procerus. Dum igitur vigiliarum solennitas ab occasu Solis apud sanctũ Martinum statim inciperetur, affuit imprimis Consul Andegauorum mente deuotus, habitu & veste Clericali, nulli in Lectionib. & Responsorijs, & Psalmodia secundus. Cumque alij nobiles legibus ac edictis mundialibus Regis Franciæ seduli auditores astarent: ille præfatus Consul, laudibus diuinis, necnon & vigiliarum & Missarum Sacramentis & solemnitatib. in habitu Clericali inter clericos, quæ Dei sunt, cæteris deuotior celebrabat. Quod cùm audissent quidam nobiles Palatini lateri Regis adherẽtes, religionem viri ostentui & monstro habentes, in Regis præsentia deludentes: cœperunt dicere, quia Comes Andegauorum Presbyter ordinatus fuerat, & sicut Presbyter canebat. Rex autem Francorum cum aliis deludens, nobile opus viri derisit. Quo audito, Comes Andegauorum literas huiusmodi formam habentes scripsit. Regi Francorum, Comes Andegauorum. Noueritis Domine, quia INLITERATVS REX EST ASINVS CORONATVS. Quib. literis perlectis, & ex Francorum vero prouerbio tactus ingemuit, dicens: Verum est quia sapientia, & eloquentia, & literæ, maximè Regibus & Consulibus conueniunt. Quanto enim quis prælatior, tanto moribus & literis debet esse lucidior. Factumque est, vt omnes, qui in Deo dignum ac literatum Consulem, ac strenuum militem illudendo captagitabant, postmodum eum in* PAG. 316.

reuerentiam haberent.

PAG. 380. *Et si les autres vertus se deportent, si remains tu seule contre male fortune.*] *Remaindre*, c'est demourer, *remanere*. Le Roman de Garin le Loheran.

Par la cité a fait crier le cris
Que n'i remaigne li grans ne li petis.

Et ailleurs,

Es paueillons sont nos gens desarmés,
Et Sarazins sont d'autre part remés.

PAG. 384. *D'aoure, & de requerre.*] Il met *aourer* pour *prier*, du mot Latin *orare*. Ce que fait aussi l'Autheur du Roman Charité, quand il dit

Bien ses que par vn autre non
Appelle l'en l'estole Orier
Car d'ourer te fait labourier.

Et peu apres,

Ne dois ourer haute orison
Sans estole, n'en olier
Enferm.

Mais Martins li Beguins le prend pour adorer, en ces termes,

Pour la belle que j'aour
Qui sur toute a beauté & valour.

Et vn autre du mesme temps dit encor,

Car ie n'aour nulle riens se vous non.

PAG. 388. *Qui dessevra l'ordre du saint mariage d'auec la dignité de Prestrise.*] *Seurer*, & *desseurer*, signifie *separer*. Car la Reigle de S. Benoist en vieil langage, dit *Ainsi com il est vne mauuaise enuie qui desseure de Deu, & mainne en enfer: si est vne bonne enuie, qui desseure des vices, & mainne à Deu.* De là *seurer* les petits enfans c'est les separer de la mamele, leur oster le lait & le tetin. Et *la Seure* riuiere, appellee *Separis* des Latins, retient aussi ce nom, pource qu'elle separe ou seure le pays du Maine de la Normandie.

ANNOTATIONS SVR LE CVRIAL.

PAG. 391. I'Ay distingué ceste piece d'auec la precedente, suiuant les Exemplaires manuscrits qui la separent, & luy donnent pour inscription le CVRIAL: c'est à dire, au langage d'aujourd'huy, le COVRTISAN. Car les Anciens appelloient *Curiaux*, les hommes suiuans la Cour: tesmoins ces deux vers du Reclus de Molens.

Li haut & li bas Curial
Quel sont amont, tel sont aual.

Et le liure *De nugis Curialium*, composé par Iean de Sarisbery Euesque de Chartres.

PAG. 394. *Adonc y seras-tu plus meschant de tant que tu y cuideras estre plus heureux.*] *Meschant* en ce lieu, signifie malheureux & infortuné: Comme aussi dedans Simon Greban en l'Epitaphe du Roy Chales VII. où il dit des bergers du plat pays,

Car par troupeaux s'assemblerent és champs,
Crians, Ha Dieu! que ferons nous meschans?

Et au Liure des quatre Dames de nostre Autheur,

Ainsi me vante,
Se vantance est d'estre meschante.

C'est à dire infortunee. Et de là *Meschance*, pour infortune & malheur. Cy deuant pag.392. *Et que de ma meschance tu ayes compassion.* Mot façonné sur le *malus casus* des Latins, qu'aucuns traduisent *male cheance*, & luy opposent la *bonne* ou *meilleure cheance*. Car Monnios ancien Poete dit en vne Chanson,

Les douleurs & le contraire
Sont de la meillour cheance,
Qui bien en sçauroit son preu faire.

Auquel sens encor le Reclus de Molens prend *mescheoir* pour mesaduenir, quand il dit,

Car ce il de s'onnour dechiet,
A tous cheus du regne meschiet,
Qui de luy atendent garant.

Et nostre Autheur au Liure des quatre Dames, où il parle d'vne tour minee,

De qui on doute qu'elle chiece,
Qu'à ceulx de dedens meschiece.

Orgueilleux Pautonnier.] Le Roman de Garin le Loherans PAG. 396.

Foucaut apelle, qui fu né de Paris,
Truans estoit, pautoniers & coquins.

C'est à dire, mal gracieux, fier, plein de rigueur. Et de là *pautonnerie* pour orgueil & fierté, dedans le Doctrinal de Corteisie, en ces termes:

Et s'il est aucuns hom' qui volentiers tornie,
Ki seit fel & mesfl plein de pautonnerie,
Anuers, & angoissos, à poi de corteisie.

ANNOTATIONS SVR LE Quadrilogue Inuectif.

I'Ay vn Exemplaire de ce Liure escrit en papier, qui l'intitule, INVECTIVE DE LA FRANCE CONTRE LES TROIS ESTATS. Mais l'Autheur declare luy-mesme au commencement, qu'il luy bailla le nom de QVADRILOGVE, *pour ce que en quatre personnages est l'œuure comprins;* & le dist INVECTIF, *entant qu'il procede par maniere d'enuahissement de paroles, & par forme de reprendre.* A quoy est aussi conforme vn Exemplaire en parchemin, enrichy de figures & enlumineures, qui le nomme en termes Latins *QVADRILOGVM INVECTIVVM*, iaçoit que par toutes les vieilles editions il est simplement appellé QVADRILOGVE. PAG. 402.

Où & quant la ruine sembloit greigneur.] Le mot *greigneur*, signifie PAG. 408. plus grande, & est formé du Latin *grandior*. Les Enseignemens Trebor

de viure sagement;

Ke aucun harra par soul enuie
S'il veit qu'il ait greinor baillie
De lui.

Et nostre Autheur cy dessouz, *Les pechez & desordonnances descendent des greigneurs aux plus petits.* En quel sens aussi le Traité d'vne Damoiselle qui ne se vouloit marier, vsurpe *engrengir* pour agrandir, croistre, deuenir grand. Et le Roman de Garin, *greinz*, pour grandement.

PAG. 414. *Vos engins trauaillent à acquerir finance*] Ce que les Latins disent *ingenium*, les vieux François l'ont traduit *Engin*. Le Reclus de Molens,

Hom qui raison as & engien
Icheste semblance retien.

Et en vn vieil Fragment, *La force vient de bon sens & de bon engien, plus que de grandeur de membres.* De là, *Ingenieurs*, ceux qui appliquent leur esprit à fabriquer les machines de guerre, appellees aussi pour ce sujet, *engins*. Ce que le Roman de Garin comprend en ce vers,

Li engingnierres, qui ont l'engin basti.

Et ailleurs il dit encor,

Lieuent angins, sont perrieres dreciees,
A mangoniax le feu Grezois lor gietent.

PAG. 416. *Leur desroyé maintien*] Le Roman de Charité fait du temps de Philippe Auguste, enseigne fort bien que c'est *royer*, *aroyer*, & *deroyer*, lors que parlant du nom & de l'office des Rois, il dit

Roys chis est bons Roys qui bien roye,
Et met les drois à droite voye.
Roys tu es Roys pour droit royer.
Qui royera, se Roys desroye?
Drois Roys est, qui son regne aroye,
Et les desrois fait aroyer:
Car Roys ne se puet desroyer,
Sans soi meismes guerroyer.
Roys desroyez sen non guerroye,
Bien ne doit Roys atenroyer:
Roys qui laist droit amenroyer,
O le droit sen nom amenroye.

PAG. 424. *Et y perdent souuent leur cheuaux & leur chastel.*] Le mot *Chastel* signifie biens & possessions, principalement mobiliaires. Auquel sens aussi le Seigneur de Iouuille en vse dedans la vie de S. Loys, quand il dit, *Car le vendre estoit si tres-grief, que seulement à le nommer il escorchoit la gorge, pour les r r qui y sont. Lesquelles r r signifient les rentes au deable, qui tous les iours atire à lui ceulx qui veullent rendre le chasteil d'autruy.* Et nostre Autheur en ce mesme liure, *Ils ont deuers eulx nostre chastel, & maintenant ils crient contre nous.*

Puis au Liure de la belle Dame sans mercy.

Loyal cueur & voir disant bouche
Sont le chastel d'omme parfait.

Et

Et derechef en celuy des quatre Dames,

Me demourra pour tout chastel
Le loz d'auoir aimé vn tel.

Et plus bas,

Qui ont Dames en maints hostieux,
Dont ilz tirent les grands chastieux.

C'est à dire les grands moyés. Ce qu'aucuns ont pareillement dit en Latin *catalla*, & les Picars en leur idiome *cateux*. Car en vne Charte du Roy Philippe Auguste, datée du mois de Mars l'an MCCXVI. & citée par Monsieur L'Oysel Aduocat en Parlement, dans ses Memoires de Beauuais, il est porté que lesdits Maire & Pairs de Beauuais juroient entr'autres choses à leur nouuel Euesque, *Quòd vnusquisque seruabit bona fide corpus & membra Episcopi, & vitam suam, & honorem suum, & catalla, & iura, salua fidelitate nostra.*

Et prins des amis ce qu'ils n'eussent osé sur les ennemis calenger.] Du Latin *calumniari*, qui signifie quereller, les vieux François ont premierement deriué *caloigner*: & delà par quelque alteration & changement de lettres *calenger*. Le Roman de Charité, PAG. 432.

Suer, dist-il, *ses tu ton esoigne,*
Chis bom aidier pas ne caloigne.

Et l'Autheur du Doctrinaus,

Et s'on prise prendomme
Ia n'y mettes calenge.

Qui est plus dommageable vice, ou à nous d'abuser des estats outre ce que mesure donne quant ils nous appartiennent, ou à toy de les prendre telz qu'ils ne te appartiennent pas?] A ce propos vient la contention, qui fut entre Iehan Seigneur de Ionuille, & Maistre Robert de Sorbon, sur la pompe & l'excés des habillements, en presence du Roy sainct Loys. Car voicy ce que Ionuille mesme en escrit: *Et deuāt tous les autres me print maistre Robert à mon mantel, & me demanda en la presence du Roy & de toute la noble compagnie, Sauoir mon si le Roy se seoit en ce prael, & vous allissiez seoir en son banc plus haut de lui, si vous en seriez point à blasmer? Auquel ie respondi que oy vraiement. Or doncques, fist-il, faites vous bien à blasmer, quant vous estes plus richemēt vestu que le Roy. Et ie luy dis, Maistre Robert, ie ne fois mie à blasmer, sauf l'onneur du Roy & de vous. Car l'abit que ie porte, tel que le voiez, m'ont laissé mes pere & mere, & ne l'ay point fait faire de mon auctorité. Mais au contraire est de vous, dont vous estes bien fort à blasmer & reprandre. Car vous, qui estes fils de villain & de villaine, auez laissé l'abit de vos pere & mere, & vous estes vestu de plus fin camelin que le Roy n'est, &c.* PAG. 435.

Et les legeretez & esbaudissements des ieunes hommes.] *Baus* en vieil François signifie ioyeux; *bauderie*, ioye & resiouyssãce. Le Roman de Charité, PAG. 439.

Prestre, se tu pour ta Prestrie
Es baus, bien pues par bauderie
En plour tourner ton chantuaire.

De là les mots composez, *esbaudir*, *esbaudissement*, *rebaudi.* Thibaut Roy de Nauarre en vne sienne Chanson.

Qui li prent de faus cuer
Baudement esbaudis.

Et nostre Autheur au Debat des deux Fortunes d'amours,

Et sembloit bien porter cueur maladis,
Et n'estoit riens dont il fut rebaudis.

PAG. 436. *Longue fu, & trop attaineuse qu'il n'affiert, la contention de ces deux.*] Le Doctrinal de Cortessie vse du mot *Ataine* pour noise & debat, en ces vers,

D'vne autre gent me sui merueillié maintefeiz,
Ki sont granz ataines, outrages, & desreiz.

Et la vieille Reigle de S. Benoist, *En l'Abaie sont defendues toutes aatines: si establissons, que li vns des freres ne fiere l'autre.* Par ainsi *atainer* c'est prouoquer à noises, quereller: & *ataineux*, querelleux, enclin à contention & debat.

PAG. 448. *Que plus estoit à doubter le Cheuetaine que les ennemis.*] Les vieux Autheurs François ont traduit *chef* & *cheuet*, ce que les Latins nomment *caput*, en leur langue. La vie de saincte Marie en vieille rime, parlant de S. Iean Baptiste.

Que Herode fist marturer,
Li cheuet à vne gleue trencher.

Ils ont aussi delà dit *cheuet* pour le lieu où repose le chef. Car au Roman de Garin il y a,

Tot meintenant l'ont fet enseuelir
En vne biere enz el Monstier gesir.
Plus de xx. croiz ot à son cheués mis.

C'est à dire, au haut de la biere, où estoit son chef. Et de là mesme encor est venu *Cheuetaine*, pour chef & conducteur de gens de guerre, lequel auiourd'huy nous appellons Capitaine, *à capite*. Le Seigneur de Ionuille en la vie de sainct Loys. *Les Turcs*, dit-il, *quand leur Souldan fut mort, firent leur Cheuetaine d'vn Sarrazin.* Et plus bas, *Ce Scecedun Cheuetaine des Turcs, &c.*

ANNOTATIONS SVR LES POESIES.

PAG. 493. LE DEBAT DV REVEILLE-MATIN.] Iean Bouchet allegue ceste Piece en l'Epistre XIII. des Familieres, & recognoist qu'elle est vrayement de Maistre Alain Chartier, en ces termes:

Le Charretier ou Reueille-matin
Dit vn beau mot, qui n'est pas en Latin:
Que ce qu'on dit à son amy d'eslite,
N'est, ne sera comme parole dite.

PAG. 494. *Se vous peussiez endementiers dormir pour moy.*] *Endementiers* signifie cependant, & vient comme i'estime du Latin *interea dum*. Mot frequent, & vsité dedans les vieux Autheurs François. Le Roman de Garin,

Endementiers a li Dus la crois pris.

Et la Reigle de sainct Benoist en langage ancien, *Quant aucuns endemen-*

tiers qu'il est en labour, où il laboure aucune besongne, &c. Ce que Monsieur Thibault de Mailly a dit plus succinctement *demantres*, en ces vers,

Chascun doit penser
Dementres qu'il est vis.

Il n'est jangleur, tant y meist De sens, d'estudie, & de peine, Qui si triste plainte feist.] *Iangleurs* & *Iugleours* estoient proprement certains Menestriers, qui chantoient aux tables & disners des riches, auec la vielle, la harpe, ou autres instrumens, afin de leur donner du plaisir. Le Roman de Garin le Loherane, PAG. 510.

Deuant eus font le jugleor chanter,
Rotes, & harpes, & vieles soner.

Et vn autre Roman composé vers l'an MCCXXX ou enuiron,

Quand les tables ostees furent
Cil jugleur in piés esturent,
S'ont vielles & harpes prises,
Chansons, sons, vers & reprises,
Et de gestes chanté nos ont.

Ce que ie pense aussi qu'entend l'Autheur mesme, quand il dit au Lay de Plaisance,

Si feroit
Celuy qui sonner sçauroit
Harpes & vielles.

Mais outre ces instrumens, sur lesquels ils chantoient leurs vers, encor portoient-ils vne sorte d'habits particuliers, & tels à peu prés que font auiourd'huy les basteleurs, ou joueurs de Comedies, tant afin d'estre cogneus entre tous autres, que pour mieux plaisanter, & resiouir les compagnies. Car l'Autheur dit derechef au Liure de l'Esperance, ou de la Consolation des trois Vertus: *Or ont tant bien retenu l'emprainte de legere vanité, qu'ils ont voulu viure comme galans en prodigalité oyseuse, & soy vestir comme jangleurs en habit desroyé.* Et vient ce nom, comme i'estime, du Latin *jocator*, ou *joculator*, qui veut proprement dire, bouffon & plaisanteur.

Trop est petit le remanant] C'est à dire le reste, ce qui demeure, *à remanendo.* L'Autheur mesme au Debat des deux Fortunes d'amours, PAG. 513.

Là où il n'a ne foy, ne conuenant,
Octroy, seurté, droit, ne le remanant.

Et au Liure des quatre Dames,

Et le mal qui me fait douloir
M'est remanant.

Auquel sens pareillement il met *manoir* pour demeure, & *remanoir* pour demeurer, en ce mesme Liure des quatre Dames,

Amour auoir
Desir' en tres-noble manoir,
Soit soux vert habit, ou soux noir,
Ailleurs ne sçauroit remanoir.

Voy cy deuant *remaindre*, & *remés*.

PAG. 510. *Amours est cruel lozengier.*] *Lozengier* signifie trompeur, frauduleux & plain de deception. L'Autheur au Parlement d'Amours & de la belle Dame sans mercy,

Car lozengier, cruel, & fort,
Doux à mentir, & aspre en œuure
L'appelle.

Et Messire Gaces Brulez Cheualier, en vne vieille Chanson,

Faux losengier & tricheour
Vous m'auez mort, pour voir le sai.

Mais ja espoir ne m'en touldrez.] Il dit *touldrez* pour *tollirez*, à *tollendo.* D'où viennent aussi *toulte, tolture, & malle-toute*, pour ce que l'on oste & enleue à quelqu'vn. Guiot de Prouins en sa Bible,

Gent escommeniée,
Qui maintenez vsure,
Qui viuez de rapine,
De tort & de tolture.

Et en cemesme sens le Reclus de Molens dit,

Iesu puis si bien esmolus
En repentir, que retolus
Fu au deable, & absolus.

PAG. 539. *Car qui l'ensuit soir & main.*] Les anciens vsoient du mot *main* pour *matin*, l'empruntans de *manè*. L'Autheur au Liure des quatre Dames,

Qui tant m'a escrit soir & main
Deux mots de demain en demain.

Et deuant lui long temps le Reclus de Molens,

Qui a le los de main leuer,
Bien peut dormir la matinée.

PAG. 544. *Patissages & truages.*] Messire Iean Iuuenal des Vrsins Euesque de Beauuais, en l'Espitre qu'il adresse au Roy Charles VII. pendant les Estats assemblez dans la ville d'Orleans, l'an MCCCCXXXIX. explique fort bien, ce me semble, que c'est qu'*appatisser*, en ces termes, *Appatissoient les villages, tellement que vng pauure village estoit appatis à huit ou dix places. Et si on ne payoit, on alloit mettre le feu es villages.* Et en l'Epistre enuoyee aux Estats tenus à Blois six ans deuant, où il descrit particulierement les calamitez & miseres de son diocese: *Esquelles choses*, dit-il, *le pauure peuple de tous Estats cuidant mettre remede, delibera de soy appaticher à la garnison plus prochaine. Mais tantost toutes les autres garnisons commencerent à courir les villages, voulans auoir patis.* Appatisser donc signifie imposer tailles ou deniers, pour le pastis & nourriture. Et de là *patissages* en nostre Autheur sont impositions faites *pro pastu.* Comme au Liure des quatre Dames, il dit aussi par metaphore.

Et desir tient tout apatis
Mon vouloir, qui est amatiz.

PAG. 549. LE DEBAT DES DEVX FORTVNES D'AMOVRS.] En toutes les vieilles Editions ce Poëme est intitulé LE DEBAT DV GRAS ET DV MAIGRE, à cause sans doute de la condition des deux Cheualiers, lesquels y sont repre-

sentez, l'vn gras & en bon point, l'autre maigre, pasle, & tout decharné. Mais le Compilateur du Iardin de Plaisance & Fleur de Rhetorique, qui est vn recueil ou ramas de plusieurs Pieces anciennes faites par diuers Autheurs, luy donne pour inscription LE DEBAT DES DEVX FORTVNEZ: Ce qui ne differe pas beaucoup de l'exemplaire escrit à la main, où il est nommé LE DEBAT DES DEVX FORTVNES D'AMOVRS. Au reste qu'Alain Chartier en soit l'Autheur il, le declare luy mesme à la fin par quatre vers trouuez audit Exemplaire de main.

S'il veut Romans, & nouueaux Dits auoir.] Au commencement que les François voulurent escrire en leur langue, ils imiterent & suiuirent de fort prés la langue des Romains. Ce qui se void & recognoist assez manifestement par leurs Liures. Et de là nommerent ils *Roman* le langage dont ils vserent en tels escrits. Le Liure de Charité, PAG. 557.

Vvoelt Vvillaumes en Romans traire
De boin Latin, o il le troeuue.

Et Adam de Guiency en la traduction du Caton en François,

Signour, ains que ie vous commans
D'espondre Caton en Rommans.

En quoy conuient aussi celuy qui a traduit la Maniere d'orer en François, quand il dit, *Ie ne voel riens faire, que à ton oes ne soit. Et de grant priueté d'amour que i'ay vers toy, en ai iou chi quoi ke soit escrit en Roumans, pour chou que par tei meismes le puisses lire quāt tu auras loisir.* Et de là nomma t'on assez longuement depuis le langage François *Roman*. Car le Liure de Garin le Loherane dit,

A escole fu quant il fu petiz,
Tant que il sot & Romans & Latin.

Et le Traducteur des Fables d'Esope en vieil François,

Pour l'amisté le Comte Vvillaume,
Le plus vaillant de chest Royaume,
M'entremis de chest Liure faire,
Et del Engleiz en Rommanz traire.

Ce qu'il explique luy-mesme incontinent aprés, adioustant,

Li Rois Mires qui moult l'ama
Le translata puis en Englois,
Et ie l'ay translaté en Franchois.

Mais en-fin le nom de *Roman* est demeuré aux Liures seuls composez en ce langage ancien.

Et le compains, Qui congnoist bien comme il en est attains.] *Compains* est le mesme que *compaignon*. Car le Reclus de Molens dit, PAG. 559.

Hé! caitis glous, enfrans compains,
De peu mengier est on plus sains.

Ce qui semble quant & quant monstrer l'origine du mot. Car i'estime pour moy, que *compains* & *compagnon* est celuy qui mange de mesme pain, & qui vit en commun auec vn autre.

En memoire du gracieux viaire, Qui luy plaist si.] Nos anciens disoient *vis*, pour *visage*. Anthoine de la Sale en la Chronique du Baron PAG. 562.

de Seintré, chap. I. *Et quant la Royne & ses autres Dames la veirent pasmee comme morte, arrouserent son viz & ses mains de vinaigre.* Et deuant luy le Roman de Garin,

Bien le cognut à la chiere & au vis.

Puis derechef,

Qui son nez cope, il deserte son vis.

Et nostre Autheur au Liure des quatre Dames,

Mais onc ne vy descoulourer
Son viz, que dueil fait esplourer.

Ils l'appelloient aussi *viaire* & *viaure*. Le Reclus de Molens,

Miex fust que tes viaures fust ars.

Et Martins li Beguins,

Tres que premier remire à son viaire,
Dont la biauté vers toutes se deffait.

Mais ce qui approche le plus de *vultus*, c'est *vout*, prins en mesme sens par l'Autheur du Roman de Charité, quand il dit,

Car tout serons par Iob ingié,
Quant venrons deuant le Dieu vout.

PAG. 566. *Et ne menoit jeux, riz, feste, ne gale.*] Il est aisé de voir icy, que le mot *gale*, signifie resiouissance, & bõne chere: comme aussi au Liure des quatre Dames, en ces termes.

Soit l'auenture bonne ou male,
Rire, plorer, courroux, ou gale.

Et en vne Balade ancienne imprimée dans le Iardin de Plaisance,

Mais en quel lieu, ou en feste, ou en gales?

De là les noms *Galier*, *Galand*, *Galiard*, & *Galiardise*. Et pour sçauoir d'où en viẽt l'origine. Il conuiẽt recourir à Nonius Marcellus, qui dit, *Gallare est bacchari*, boire d'autant, & mener grand ioye: à la mode des Prestres de Cybele appellez *Galli*. Ce que Marc Varron confirme quand il escrit: *Cum illo ventito, video Gallorum frequentiam in templo, qui dum esset iam hora, Deam adlatam imponebant ædis signo; & Deã gallantes, vario retinebant studio.* Si plustost on ne veut le deduire à *Galeolis*, qui estoient certaines coupes, ou tasses à boire, faites en forme de galées. Car Varron le prẽd en ce sens au Liure I. de la Vie ancienne du peuple Romain, *Vbi erat vinum*, dit-il, *in mensa positũ, aut galeola, aut sinũ.* Et Nonius Marcellus, *Galeola, vasa sinuosa.*

PAG. 573. *On autre preu s'ils peuent en reçoiuent.*] *Preu* est frequẽt és anciens pour *profit* & *vtilité*. Le Fabliau de la mort, fait par Helinand,

Quer certes c'est sous vasclages
Faire son preu d'autrui demages,
Et d'autrui cuir larges correies.

Et le Poete Mounios en vne Chanson,

Les douleurs & le contraire
Sont de meillor cheance
Qui bien sçauroit son preu faire.

PAG. 581. LE BREVIAIRE DES NOBLES.] Le Sieur de la Croix du Maine en sa Bibliotheque Françoise dit que cette Piece a esté imprimée sous le nom

de Monsieur d'Allancé Gentilhomme Angeuin. Mais il ne nie pas pour cela, que nostre Alain Chartier n'en soit l'Autheur. Au contraire, il la luy attribuë clairement, comme font aussi toutes les Editions anciẽnes. Parquoy, suiuant l'Exemplaire à la main, ie l'ay bien voulu laisser en son ordre.

Et porte armes en meschant vasselage.] Helinand au Fabliau de la Mort, PAG. 586.

Quer certes c'est sous vasselages
Faire son preu d'autrui demages.

Et l'Autheur d'vne vieille Chanson,

Voirs est que mors toute valour ataint,
Et par lui sont forni tuit vasselaige.

L'œuure fait tel reprouuer villain, qui gentil se faint.] Il prend *villain* pour roturier, & l'oppose à gentilhomme. Au quel sens aussi le Seigneur de Ionuille appelle Maistre Robert de Sorbon *filz de villain & de villaine*, en la vie de S. Louys Roy de France. PAG. 587.

Et meurt tout vif, s'à aymer ne s'abert.] Le mot *abert* vient de *adhærere*, Ce que Trebor dit *aerdre* en ses Enseignemens, PAG. 589.

Feiz à cest conseil Deiz aerdre
Ke moutes choses sunt à perdre.

LE LIVRE DES QVATRE DAMES.] L'Autheur feist ce Liure enuiron l'an MCCCCXV. ou MCCCCXVI. vn peu apres la bataille d'Azincourt. Auquel temps il commençoit d'estre amoureux de sa Dame, & n'auoit pas plus de vinghuit ou trente ans. Car il dit luy mesme à l'entree de son Histoire, qu'en l'an MCCCCII. il estoit agé de seize ans. PAG. 594.

Aussi pour voir ie croy.] *Voir*, c'est à dire vray, *verité*, du Latin *Verum*. Le Poëte Iean au Roy de Nauarre,

Certes c'est voirs, bien l'ai aperceu,

Et Messire Gaces Brulés Cheualier,

Vous m'auez mort, pour voir le sai.

Mais ce mot n'est plus en vsage entre nous, sinon aux aduerbes *voire*, & *voirement*.

Et j'estoie plus mal bailli.] L'Auteur cy apres, PAG. 601.

Et depuis ne lui peut faillir
Dueil & courroux, qui tressaillir
Le fait souuent, & mal baillir.

Et deuant luy Trebor en ses Enseignemens,

Aucun est mal baillix
Por sol sa gentillece:
Par ce deuient faillix,
Et si acquiert parece.

Et leurs grans lobberies folles.] *Lobberie*, vient de *lobber*. L'Auteur en ce Liure, PAG. 614.

Et vont les poures gens lobant,
Deceuant le monde, & robant.

Qu'en terre estrange & maronniere.] Iean Moyne de Cluny en la vie de Sainct Ode second Abbé de Cluny, Liure III. *Secus locum illum*, dit-il, PAG. 627.

parlant des Alpes, *habitat quoddam genus hominum, qui Marrones vocantur, & arbitror ex Marronea Aquilonari Prouincia illud nomen traxisse originem. Ii accepta mercede præbuerunt ei ducatum, sicut & alij sfacere consuerunt: quia aliter hyemis tempore nemo prædictos montes valet transire.* Et sainct Ode luy mesme en la vie de S. Gerault Comte d'Orillac, Liure II. *Ipsi quippe Marruci, rigentes videlicet Alpium incolæ, nihil quæstuosius æstimabant quàm vt supellectilem, Geraldi per iuga montis Iouina transueherent.* De là *Marranes*, & *terre Marronniere.*

PAG. 635. *Le dernier ja mort d'ambedeux.*] Le nom d'*ambedeux* est composé d'*ambo* & *duo*, & signifie proprement tous deux. Ce que quelques anciens disent aussi *ambedui*. Car au Roman de Garin il y a,

Abatuz furent Garin & Fromondin,
Men esciant ambedui fusent prin.

Et derechef,

Grans fu la noise, & li estors champel
D'ambes deux pars.

PAG. ead. *Bien s'en rigole tel qui n'en scet que par parole.*] L'Autheur cy-apres,

Quant ainsi ensemble parolent,
Des leurs s'entrerigolent.

Et derechef,

Mais le mal guere n'afola
Son cueur, qui bien loin s'en vola.
Ainsi de moy se rigola.

PAG 642. *Si cueilly vn rain d'englantier.*] Il dit *rain* pour *rameau*, comme fait aussi le Mirouer de bien viure, en ces mots: *Ennie art tous les rains des vertus, & deueure tous les biens.* Et de là *le raims* & baston des vestitures, ou saisies d'heritages, mentionné par la Coustume de l'Isle, & autres: Ce qu'vn Titre de l'an MCCCLXXI. appelle buchette en ces termes, *Et en fut iceluy acheteur saisi & vestu realment, & de fait par le bail & tradition d'vne buchette.*

PAG. 643. *L'vn adoucit, l'autre mehaigne.*] *Mehaigner* proprement c'est estropier, & rendre impotent de quelque membre. Vn Titre d'Adam le Chambellans Seigneur de Villebaionne, & de Nicolas le Dain Bailly du Roy de France, enuiron l'an MCC. contenant certain accord entre Guillaume Poussin Clerc du Roy d'vne part, & Iean & Adam fils de deffunct Adam de Liury, Cheualier, d'autre. *Super eo quòd idem Guillelmus petebat sibi emẽdari iniectionem manuum violenter factam in tres viros suos de Præpositura Vernoti, alterum crudeliter verberando, secundum in capite vulnerando, tertium verò vsque ad effusionem sanguinis enormiter affligendo, eundem quoque de sinistro brachio mahaignando.* De là *mehain* pour estropiement, en l'accord fait entre les Euesques de Beauuais & les Maires & Pairs l'an MCCLXXVI. *Et si esset ibi mahaingnium, & læsus esset homo, qui consueuisset de labore corporis sui vel membrorum viuere, & pro dicto mahaingnio laborare non posset.* Et dedans nostre Autheur cy-apres,

Chacun blessé plaint son mehaing,
Et congnoist son faict & son faing.

PAG. 644. *Et le sergeant Plaisir le va là herbergeant.*] *Sergent* vient de *seruiens*, & signifie

signifie *seruiteur* en son vray sens. Vne vieille Chanson sans nom d'Autheur,

Merey ja li bons sergens
Ne se verra bien payé,
Tant est li sires doutans
Que il ne prengne congé.

Et Guyot de Prouins en sa Bible,

Tuit serons d'vn parage,
Deuant le Roy amant:
N'y aura ancelle
Ne serjant,
Mes qui bien aura fet
Et mieux ira auant.

De là *Sergenteria* dedans vn Titre de Nostre Dame de Paris, pour les offices & charges des seruiteurs de l'Euesque. *Non grauabimus*, dit Philippe Auguste l'an MCCXXII. *in talliis ministeriales illos post mortem Episcopi occasione sergenteriarum prædictarum.* Et *Sergents* en fait de guerre estoient gens de pied. Car le Roman de Garin les oppose aux Cheualiers, quand il dit,

Voioir le vont Serjant & Cheualier,
Et belles Dames, & li Clerc de Moustier.

Puis en vn autre endroit, il les conioint auec les Archers, en ces termes,

Li Cuens l'entent s'a trois cenz Serjans prins
Et mil Archiers.

Selon Seigneur mesgnie duite.] *Mesgnie* proprement signifie *famille*, & de là train, suite, & compagnie d'vn Seigneur. Le Roman de Garin, PAG. 656.

Huy mes dirons des Cheualiers gentis,
De la mesniee Buegon le Palazin.

Et derechef,

Molt y dommachent la mesniee Mahom.

Mot fait *à manendo*, pource que tous ceux d'vne famille habitent ordinairement en mesme maison. Et de là aussi *Mansionile siue Maisnilium*, vulgairement *Mesnil*, vaut autant que demeure ou habitation. Ce que demonstre assez l'Autheur du Roman allegué, quand il dit,

N'y a meson, ne borde, ne mesnil,
Trestot le regne ont torné à essil.

LE PARLEMENT D'AMOVRS.] Ie ne veux pas soustenir auec opiniastreté, que ceste Piece soit indubitablement de Chartier : car il n'y en a point de mētion en toutes les anciennes impressions. Mais l'ayant trouuée parmy ses Poesies dedans l'Exemplaire à la main, ie ne l'en ay pas voulu temerairemēt reietter. Ioint que celuy qui a compilé le Iardin de Plaisance & Fleur de Rhetorique, l'insere aussi deuāt le Debat des deux Fortunez, lequel est vrayement dudit Chartier, & luy baille pour tiltre, LE PARLEMENT D'AMOVRS, ET DE LA BELLE DAME SANS MERCY. Ce que ie confesse ingenuemēt n'auoir apperceu, sinō depuis l'Editiō presente. Car autremēt ie ne l'eusse pas donnee comme nouuelle piece, ains PAG. 695.

comme nouuellement restituee à l'Autheur. Si tant est au moins qu'elle soit de sa façon, comme i'en ay quelque opinion & creance. Toutesfois le Compilateur susallegué met encor vne autre Piece en suite, qui ne s'est point rencontree dedans le Manuscrit, sçauoir est, *La Sentence baillée en Cour d'Amours contre la belle Dame sans mercy.* Et y a grande apparance, que qui est autheur de l'vne, l'est par mesme raison de l'autre.

PAG. 706. *Luy monstry semblant d'amour lie.*] Les anciens disoient *lie*, & *lié* pour joyeux, du nom Latin *latus*. Vne vieille Chanson escrite à la main,

I'aing de lié cuer, & d'amoureus vouloir.

Et l'Ordene de Cheualerie,

Et dist à semblant d'homme lié,
Vous auez moult bien commenchié.

De là *Saint Lié*, *liement*, & *liesse*.

PAG. 707. *Et de muse* on n'attendoit note.*] Il faut ainsi restituer ce lieu,

Et de muse en attendant note,
Le fist iusques en fin muser.

PAG. 708. *Car ceste femme adés le faisoit iouer mal à point.*] *Adés* signifie *ores*, *maintenant*: mot anciennement fort vsité, mais pour le iourd'huy hors d'vsage.

PAG. ead. *Loyaument de vos dez jouoit sans les changer tempre ne tart.*] La dispute est entre les Casuistes si l'argent gaigné aux dez, ou autres jeux de hazard, est sujet à restitutió. Mais il n'y a point de doute, qu'à tout le moins nos deuanciers en faisoient plus de conscience que nous ne faisons pas aujourd'huy. Car Marguerite Dame du Tour & de Dampierre, féme de Gauchier de Chastillon, filz aisné de Gauchier Seigneur de Chastillon, Comte de Porcian, & Connestable de France, faisant son Testament l'an MCCCCIX. ordonne entre autres choses *dix liures à estre departis & donnez pour Dieu, pour les petits chiens, & pour les grans qu'elle auoit donné mangier l'aumone & le relié que li poure deussent mangier, & pour restitution de gaing que elle auoit fait au gieu de dez.* Au reste les vieux Autheurs ont mis *tempre* & *tempore* pour *tost*, ou pour *temps* mesme, *à tempore*. Le Caton en Romans par Adam de Guiency.

——— car qui mal fait
Il le compere ou tempre, ou tart.

Le Fabliau des Medisans,

Qui de raison son cuer attrempe,
Bien doit par tout & tart & tempre
Raisonner.

Et le Reclus de Molens en son *Miserere*.

Chest à ton oes honteuse estore
Li biens qu'il fist en son tempore.

De là *temprement* pour presentemét en ce mesme Liure pag. 773. & *Quatuor tempre* au Compost en François, pour les *Quatre temps*, ou ieusnes solennels de l'annee.

PAG. 715. LA BALADE DE FOVGIERES.] L'Autheur fist ceste Ballade enuiron l'an

MCCCCXLVIII. auquel les Anglois prindrent d'emblee les ville & chastel de Fougeres en la Duché de Bretagne, pendant les treues des Roys de France & d'Angleterre.

Batre, touiller, pour ce n'est pas science.] Le Roman de Charité, PAG. 721.

De fol pastour de sage oeille,
Chele est nete, chil se toueille,
Chele est ou pré, & chil ou tai.

L'HOSPITAL D'AMOVRS.] Clement Marot en vne Epistre à Estienne Dolet, escrite le dernier iour de Iuillet l'an MDXXXVIII. tient que cet Hospital d'Amours, & autres Pieces suiuantes ne sont pas de nostre Chartier, ains supposees, & faussement publiees dessouz son nom. *Or ie ne suis seul, dit-il, à qui ce bon tour a esté fait. Si ALAIN CHARTIER viuoit, croy hardiment, Amy, que volontiers me tiendroit compagnie à faire plainte de ceux de leur art, qui à ses Oeuures excellentes adiousterent, la Contre-Dame sans mercy, l'Hospital d'Amours, la Plainte de saint Valentin, & la Pastourelle de Granson: Oeuures indignes de son nom, & autant sorties de luy, comme de moy la Complainte de la Basoche.* Et certes quant à l'Hospital d'Amours, la preuue en est dedans la Piece mesme. Car il y est fait mention d'Alain Chartier, comme d'vn homme ja decedé: disant l'Autheur qu'il veid son corps entre plusieurs autres au Cimetiere des Amoureux, en ces termes: PAG. 722.

Assez prés au bout d'vn sentier
Gisoit le corps d'vn tres-parfait,
Saige, & loyal, ALAIN CHARTIER,
Qui en amours fist maint beau fait:
Et par qui fut sceu le messait
De celle qui l'amant occy,
Qu'il appella, quant il eut fait,
La belle Dame sans mercy.

Mais pour ce que ledit Hospital, & les autres Pieces qui suiuent, ont esté tousiours imprimees auec ses Oeuures, ie ne les ay pas voulu soustraire non plus en ceste Edition cy.

Et Courtoisie l'Enfermiere.] *Enferme* signifie malade, *infirmus: Enfermeté,* maladie, *infirmitas.* Le Reclus de Molens, PAG. 726.

Mout aim pain hom qui est sains,
Al enferm est vvapes & vains.

Et le Bestiaire en François,

D'vn Mire conte qui seinna
Vn riche homme que il garda
En vne grande enfermeté.

De là *Enfermerie*, le lieu où l'on loge les malades, & *Enfermier* celuy qui en a le soin & la charge.

COMPLAINTE. *Mort, or voy-ie ta cruauté.*] L'Exemplaire de main attribue ceste Complainte au Seneschal d'Eu. Ce qui me fait soupçonner qu'il peut estre celuy, lequel en l'Hospital d'Amours est appellé PAG. 755.

Le Seneschal des Charretiers, &
Nommé Iean par son propre nom.

PAG. 782. DIALOGVE D'VN AMOVREVX ET DE SA DAME.] Il semble que celuy, qui a fait l'Hospital d'Amours, est pareillement Autheur de ceste Piece. Car là il dit, que Danger ne luy voulut seulement permettre de baiser sa Dame. Et icy comme s'en ressouuenant, il le nomme *Danger le rebelle* en ces mots:

Mon cueur que tout entier vous laiz
Vous seruira, ma Dame belle:
Esperant qu'ayez de ses faicts
Mercy, sans Danger le rebelle:
Qui m'a greué trop long temps a,
Et fait souffrir mainte doulour,
Et si ne sçay s'il voudra ja
Consentir qu'aye vostre amour.





TABLE DES MATIERES
PLVS NOTABLES CONTENVES
EN CE VOLVME.

A

Charles

F

H

L

Languedoc

N

S

T

FIN.

Extraict du Priuilege du Roy.

PAR grace & Priuilege du Roy il eſt permis à SAMVEL THIBOVST, marchand Libraire en ceſte ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer en telle forme que bon luy ſemblera, *Les Oeuures de Maiſtre* ALAIN CHARTIER, *viuant Notaire & Secretaire du Roy Charles VII. reueuës nouuellement & augmentees ſur les Exemplaires eſcrits à la main, qui ſe ſont depuis peu trouuez par le ſoin & diligence de* ANDRÉ DV CHESNE *Tourangeau.* Et ſont faites tres-expreſſes inhibitions & defenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres de quelque qualité & condition qu'ils ſoient, d'imprimer ou faire imprimer, vendre ou diſtribuer leſdites Oeuures, ſinon celles qu'aura imprimées ou fait imprimer ledit Thibouſt, & ce pour le temps & terme de dix ans finis & accomplis, à compter du iour que leſdites Oeuures auront eſté acheuees d'imprimer: ſur peine aux contreuenãs de tous deſpens, dommages & intereſts, & de confiſcation deſdits Exemplaires, comme plus amplement eſt contenu & declaré audit Priuilege. Donné à Paris le 23. iour de Septembre, l'an de grace mil ſix cents ſeize. Et de noſtre regne le ſeptieſme.

Par le Roy en ſon Conſeil,

RENOVARD.

Acheué d'imprimer le 25. Ianuier 1617.

